



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



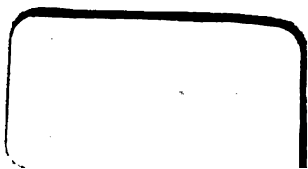
111
112

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE PROVENCE.

TOME SECOND.



111
111



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE PROVENCE.

TOME SECOND.

A P A R I S,
DE L'IMPRIMERIE DE PHILIPPE-DENYS PIERRES,
rue Saint - Jacques.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE PROVENCE.

TOME SECOND,

Dédié A MONSIEUR, Frere du Roi.

Adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest.

TACIT. Hist. l. 1.

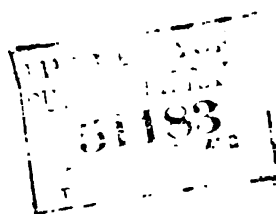


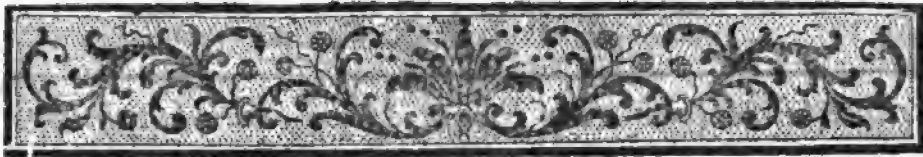
A P A R I S ,

Chez M O U T A R D , Libraire - Imprimeur de la Reine ,
rue des Mathurins , hôtel de Cluni.

M. D C C. L X X V I I I .

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





A MONSIEUR,
FRERE DU ROI.

MONSEIGNEUR

L'HISTOIRE d'une Province, dont vous avez porté le nom , ne peut qu'intéresser un FILS DE FRANCE. Elle présente les grands objets , dont l'étude fait une partie essentielle de vos occupations ; la religion , dans sa naissance & ses progrès ; le gouvernement & les mœurs , dans leurs révolutions ; le commerce & les arts , dans leurs différens périodes.

Les arts , MONSEIGNEUR , font briller de leur éclat le Protecteur qui les anime ; & la Provence chérit

Tome II.

E P I T R E.

* Raymond-
Berenger IV.

*encore la mémoire d'un Prince * qui , dans le printemps
de son âge , au milieu d'une Cour où l'ordre & la décence
regnoient avec les goûts brillans de la chevalerie , se distin-
gua par ses lumieres , & par une conduite toujours sage ;
se montrant affable avec dignité , aimant les lettres , les
cultivant même avec une Princesse chérie † , qui auroit
honoré un trône par ses vertus , & l'auroit fait respecter
par ses talens. La présence de ce Prince excitoit dans le
cœur des Provençaux cette sensibilité , que vous avez
réveillée pendant votre séjour en Provence: il étoit juste ,
MONSEIGNEUR , que les mêmes qualités réunies
fissent naître les mêmes transports de joie , d'amour &
d'admiration.*

† Béatrix
de Savoie.

Je suis , avec un profond respect ,

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur
PAPON de l'Oratoire ,
de l'Acad. de Marf.

P R É F A C E.

Nous n'avons rien à dire sur la partie de l'histoire renfermée dans ce second volume. Elle contient les malheurs d'un peuple, qui après avoir porté anciennement les sciences & les arts plus loin qu'aucun autre peuple des Gaules, tombe insensiblement dans la barbarie, & se civilise ensuite. Sa dégradation ne peut se peindre, qu'en rapprochant les événemens qui l'ont produite. Mais ces événemens, que présentent-ils autre chose que les vexations des Romains, ou les ravages commis par les peuples du Nord, répétés dans toutes les histoires, & peu propres par conséquent à réveiller l'attention du lecteur ? Si l'on veut en rendre le récit intéressant, il faut, par des rapprochemens heureux, en faire entrevoir les causes. Alors le tableau s'anime & s'attache. Tantôt c'est la foiblesse d'un prince qui laisse flotter les rênes du gouvernement ; les cruautés, qui font soulever des armées sur les frontières ; les soupçons injustes, qui lui font perdre un ministre éclairé ou un général habile : tantôt c'est l'avarice ou la négligence d'un gouverneur ; la mécontentement des sujets ; la jalousie & les intrigues des courtisans, l'indiscipline des troupes ; c'est enfin dans le gouvernement, une constitution vicieuse, qui ne peut servir de frein, ni au despotisme, ni à l'anarchie. Ces différentes causes, séparées ou réunies, ont produit les ravages dont nous parlons. En montrant comment elles ont décidé du

S. I.
DE LA PARTIE
HISTORIQUE.

fort de notre province, nous indiquons les vices, dont toutes les parties de l'empire étoient tellement affectées, qu'elles devoient s'en détacher au premier choc des peuples du Nord. Au reste, les faits que nous allons décrire n'ont pas tous rapport à la guerre. Le commerce, & la manière dont on le faisoit, les progrès de la religion & les romanesmens de l'ordre monastique, l'état des lettres & des arts, sont tout autant d'objets propres à mettre de la variété dans le tableau. C'est d'ailleurs un spectacle digne d'attention, que de voir plusieurs peuples différens entre eux par les mœurs, les usages, les loix & le langage, occuper successivement une même province, s'unir avec les anciens habitans, & former par cet assemblage une nation, dont on reconnoît à peine le caractère primitif. Cette nation se releva de ses ruines, lorsque Bozon, après la mort de Charles le Chauve, la détacha de la monarchie françoise, & lui rendit une sorte d'existence politique. Sous les successeurs de ce prince elle donna des maîtres à la Lombardie. Alors elle commença de reprendre, pour ainsi dire, une forme nouvelle. Ses liaisons avec les principales républiques d'Italie, le commerce qu'elle fit avec elles, les croisades qui vinrent ensuite, & auxquelles elle prit tant de part, ouvrirent une carrière aux talens & à l'industrie. Nous ferons voir comment ces différentes causes contribuerent à ramener en Provence la liberté, le goût des lettres & de la poésie,

& cette politesse, qui est une suite nécessaire de l'amour des beaux arts.

Le développement de cette partie de notre histoire, est infiniment difficile à faire. Quoique la Provence ait produit un grand nombre d'auteurs, il n'y en a pas un qui ait recueilli les faits qui s'y sont passés. Il faut les chercher dans la collection immense des historiens d'Italie, dans ceux des Gaules & d'Espagne, & même dans les annalistes de l'empire : mais on n'y trouve que les grands événemens, qui par leur nature devoient faire du bruit dans le monde; tels qu'une invasion, une bataille, une victoire, le siège ou la prise d'une grande ville, la révolte d'une province, la trahison d'un gouverneur, les suites affreuses de la famine & de la peste, &c. Ces événemens sont même rapportés sans aucune circonstance, & c'est ce qui en fait la certitude; car c'est dans les circonstances que les événemens sont altérés. Les autres faits qui ont eu moins d'éclat, & qui feroient mieux connaître les passions & le génie du peuple, sont restés dans l'oubli.

Les chartes peuvent suppléer aux omissions des historiens. On y trouve tout ce qui peut répandre du jour sur les usages, les mœurs, les loix, le commerce, les arts mécaniques & libéraux, la religion, les superstitions mêmes du peuple, l'état des personnes, l'administration des villes, & les distinctions attachées à chaque ordre de citoyens. Ces détails semés avec choix, en forme d'anec-

dotes dans le cours de la narration, y répandent une variété piquante, telle qu'on peut la souhaiter dans un genre de travail, où la stérilité du sujet se décele à chaque instant.

Il faut pourtant convenir que, malgré nos recherches, que nous pouvons dire avoir poussées assez loin, nous ayons trouvé peu de chartes antérieures au onzième siècle. Le monastere de Lerins, le plus ancien des Gaules, ne nous a rien fourni d'intéressant. Presque tous les titres ont été enlevés; il ne reste qu'un cartulaire, qui contient les donations: nous l'avons lu avec soin; l'empressement des religieux étoit de nous fournir de matériaux pour notre histoire, & de diminuer par leurs politesses les dégoûts inséparables d'une lecture qui a été presque sans fruit.

Nous aurions fait une moisson plus abondante aux archives de S. Victor, si nous avions pu y pénétrer. Heureusement il y a eu dans ce chapitre, avant qu'il fût sécularisé, des religieux, qui n'étant point distraits par des amusemens frivoles, se sont occupés de l'étude des chartes, & en ont communiqué un grand nombre à divers auteurs. Mais ils ont négligé d'en publier d'autres, dont nous aurions eu besoin pour éclaircir quelques points de notre histoire, & pour donner une suite chronologique des papes & des vicomtes de Marseille. Les archives de cette ville, & celles de l'abbaye de S. Sauveur, ne nous ont rien fourni qui ait pu nous dédom-

mager de cette perte, quoique nous les ayons parcourues avec toutes les facilités que nous devons nous promettre du zèle de MM. les Échevins, & de madame d'Aulan, abbesse de S. Sauveur. Les chartes de l'évêché sont presque toutes imprimées dans l'histoire des évêques de Marseille.

Le dépôt le plus précieux pour nous, après celui de la chambre des comptes de Provence, & le mieux en ordre peut-être, est celui de l'archevêché d'Arles. M. l'archevêque nous l'a communiqué avec tout l'intérêt qu'inspire l'amour des connoissances utiles, quand on joint, comme lui, à la bonté du cœur, tout ce qu'il faut pour les cultiver avec succès. Nous devons aussi de la reconnaissance au chapitre, qui n'a pas voulu laisser échapper cette occasion de donner une preuve de son zèle. Les chartes de la communauté & des anciens monastères, sont connues. Il y a toujours eu dans cette ville des hommes de lettres, jaloux de débrouiller l'histoire de leur patrie, & qui ont recherché avec soin les anciens titres.

M. le marquis de Méjanès & M. de Nicolai, sont les plus riches en ce genre ; ils méritoient bien de l'être, par l'usage qu'ils font de leurs richesses. M. l'abbé Bonnemant, de la même ville, l'est aussi beaucoup : nous avons éprouvé combien il a de plaisir à communiquer ses recherches à ceux qui peuvent s'en servir utilement : sa collection est d'autant plus précieuse, qu'il étoit en état de la bien faire, joignant à une grande facilité pour lire les anciennes écritures, une exactitude

éclairée par la critique. Nous l'exhortons à continuer son histoire de l'église d'Arles, qui ne peut être qu'un bon ouvrage. Les titres de l'abbaye de Mont-Majour, qui ont échappé à l'injure du tems, sont rassemblés dans l'histoire manuscrite de cette abbaye : il y en a plusieurs exemplaires.

Nous parlerons, quand il en sera tems, des matériaux que nous trouverons pour le troisieme volume, dans les archives des autres abbayes, dans celles des communautés & des évêchés. Celles de l'archevêché d'Aix ont été en notre disposition, mais elles n'ont rien pu fournir pour notre histoire. Nous ignorons quels secours on pourroit tirer de celles du chapitre. Celui de Grasse, MM. les Consuls de la même ville, ceux de Sallon, ne nous ont rien laissé à desirer, quant à l'envie qu'ils ont montrée de seconder notre travail. Les titres du chapitre de Grasse, concernant ses possessions & leur origine, n'offrent que des détails peu intéressans dans une histoire générale. Ceux de la communauté sont d'une plus grande importance : on y voit l'origine de ses privileges, le tableau de son ancienne administration, & des traces de son commerce dans les traités d'alliance qu'elle faisoit autrefois avec les républiques de Gênes & de Pise. Il y a peu de chose à Sallon, & on le retrouve presque tout parmi les titres de l'archevêché d'Arles.

L'évêché de Fréjus n'est point dépourvu de chartes, quoique cette ville ait été plusieurs fois ravagée ; mais
elles

elles n'ont pour objet que des transactions, des échanges & des concessions faites par les anciens comtes de Provence. Il faut pourtant les lire, ne fût-ce que pour mieux saisir l'esprit du siècle où elles ont été faites. Cette lecture, si dégoûtante par elle-même, seroit insupportable, sans l'honnêteté que M. l'évêque de Fréjus fait mettre dans ses politesses, pour adoucir l'ennui d'un travail auquel il s'intéresse, comme administrateur de la province & comme citoyen.

Les chartes doivent être lues avec beaucoup de précautions, si l'on veut les rendre véritablement utiles. Ces sources de l'histoire n'ont pas toute la pureté qu'on désireroit, mais ce n'est pas ici le lieu d'établir des règles de critique. Il y en a de générales ; chacun peut s'en faire de particulières, d'après la connoissance des circonstances locales. Nous nous bornerons ici à une réflexion qui regarde le tems précis où l'on commençoit l'année en Provence. Ce tems n'avoit rien de fixe. Tantôt on la commençoit le 25 décembre, c'est-à-dire sept jours avant le jour de l'an, suivant notre manière actuelle de compter ; tantôt à Pâques, quelquefois le premier jour de janvier, & plus souvent encore le 25 mars, c'est-à-dire, trois mois moins sept jours plus tard qu'à présent. Cette manière de commencer l'année le 25 décembre ou le 25 mars, étoit la plus usitée en Provence, dans les onzième, douzième & treizième siècles. On trouve ces deux époques assez indifféremment établies dans nos chartes, quoique celle

du 25 mars paroisse plus généralement reçue : mais là-dessus on ne peut se faire de règle certaine : il faut voir, en lisant chaque charte, à quelle époque on doit la rapporter. C'est un embarras pour l'historien, mais il est inévitable, & la chronologie en fera plus sûre. Voici des exemples de l'une & l'autre manière de commencer l'année, dans les onzième, douzième & treizième siècles. Nous aurions pu les multiplier, mais nous avons cru devoir nous borner aux suivans.

xie siècle.

Chart. de Lerins,
fol. 56 & v°.

Je dis que dans le onzième siècle on commençoit l'année le 25 mars, & j'en trouve la preuve dans l'acte par lequel Augier, évêque de Riez, donna aux moines de Lerins, du consentement de son clergé, de la noblesse & du peuple, l'église de Moustiers & ses dépendances. Il date des nones de mars 1096, indict. 5. *Auctore omnium Domino Jesu Christo regnante : anno ab incarnatione ejusdem M. XC. VII. nonis mensis mart. indict. v.* Or la cinquième année de l'indiction tomboit en 1097, suivant notre manière de compter. Une preuve d'ailleurs que cette date suppose le commencement de l'année le 25 mars, c'est que cette concession fut confirmée au mois de mai suivant, par Guillaume, seigneur de Moustiers; par Adélaïde, sa femme; par Riculfe & Elzear, son neveu, tous seigneurs du lieu. *Facta est hæc carta, ann. ab incarnat. Domini M. XC. VII., indict. v.* Ils datent de l'an 1097, parce que cette année-là couroit depuis le 25 mars.

Je dis en second lieu, que dans ce siècle on comptoit aussi l'année du commencement de janvier, ou du 25 décembre. En voici la preuve dans une autre donation faite au même monastere, l'an de l'incarnation 1032, indiçtion 15, au mois de février, sous le regne de Rodolphe. *Facta donatio ista mense februario, ann. ab incarnatione Domini M. XXXII indiçt. XV.* Outre que l'indiçtion 15 ne convient qu'à cette année-là, c'est que si l'on avoit commencé l'année à Pâques ou au 25 mars, le mois de février 1032, répondroit aujourd'hui au même mois 1033; & l'on n'auroit pas pu dater du regne de Rodolphe le Fainéant, parce que ce prince mourut au mois de septembre 1032. D'ailleurs, dans le même cartulaire, on trouve une charte du 21 novembre 1032 avec l'indiçtion 15, comme au mois de février.

Ibid. fol. 60.

fol. 61.

Nous pourrions aussi multiplier les exemples pour l'une & l'autre maniere de compter dans le douzieme siècle; mais nous nous bornerons aux deux suivans. Alfonse I venant de ses états d'Aragon en Provence, fit, quand il fut arrivé à Montpellier, un échange avec l'archevêque d'Arles. Il a soin de remarquer dans l'acte, qu'il le fait en arrivant en Provence; c'est ainsi qu'on appelloit le Languedoc : *Cum primum provinciam intraſsem.* Or cet acte est du commencement de mars 1167, qui est en effet le tems où il parut sur les bords du Rhône. On supposoit donc que l'année étoit commencée avec le mois de janvier ou le 25 décembre; car autrement le

XIIe siècle.

Preuv. ch. XX.

mois de mars 1167, reviendrait au mois de mars 1168; mais ce prince étoit alors en Provence, & non pas à Montpellier; & il n'auroit pas mis *cum primis provinciam intrasset*, puisqu'on a plusieurs actes de lui passés au mois d'avril & de mai 1167.

Cartul. rouge de
N. D. de la Mer.
fol. 65.

On commençoit aussi dans ce siècle l'année au mois de mars : la preuve en est claire : Alfonse I, dont nous venons de parler, mourut le 25 avril 1196, & nous avons une charte de son successeur datée du mois de janvier même année; ce qui impliqueroit contradiction, si l'on ne comptoit pas 1196 au mois de janvier suivant, qui répond à l'an 1197, (nouveau style). Les exemples de cette manière de compter dans ce siècle sont très-fréquens.

XII^e siècle.

Dans le treizième l'année a souvent commencé au mois de janvier ou au 25 décembre. Guillaume IV, dernier comte de Forcalquier, fit son testament la veille des nones de février 1208, indiction XI, *Anno dominicæ incarnationis M. CC. VIII, indict. XI. pridie nonas februarii*. L'année de l'indiction s'accorde exactement avec celle de l'incarnation; & d'ailleurs Guillaume mourut cette année-là; preuve certaine que le premier de l'an fut au premier de janvier : car si l'année eût commencé le 25 mars, le mois de février 1208 répondroit au mois de février 1209, nouveau style. On peut voir plusieurs exemples de ce genre parmi nos preuves; il y en a deux dans les opuscules de Colombi, in-fol. p. 469. On trouve aussi beaucoup d'exemples du contraire : nous in-

férons de-là qu'on ne peut pas se faire de système sur la règle qu'on suivoit en Provence pour le commencement de l'année dans les onzième, douzième & treizième siècles, & que le plus sûr moyen de fixer la date des chartes, c'est de les comparer avec les faits auxquels elles ont rapport.

Nous avons inséré dans ce volume trois mémoires. Le premier roule sur l'origine & les progrès de la langue provençale. Comme c'est dans la langue, quand elle est née dans le pays même, que se peint le caractère du peuple, on ne peut négliger de la faire connoître, sans omettre un point essentiel de l'histoire : notre embarras a été de nous borner. Le second est une dissertation sur la succession historique & chronologique des premiers comtes de Provence. Nous y examinons de quelle nature étoient autrefois les fiefs de cette province, & à quelle époque ils ont commencé à devenir héréditaires. On y trouvera sur les comtes quelques détails que nous n'avons pu mettre dans l'histoire, parce qu'ils nous auroient jetés dans des discussions qui sont mieux placées dans un mémoire ; le dernier traite des monnoies qui ont eu cours en Provence depuis la fin du dixième siècle jusqu'au milieu du treizième, où finit la partie historique de ce second volume. Ce mémoire est de M. le président de Saint-Vincent. Nous donnerons la suite à mesure que nous traiterons l'histoire des princes, auxquels les monnoies appartiennent.

Nous avons ajouté à la table de M. le président de

S. III.
MÉMOIRES.

S. IV.
MONNOIES.

Saint-Vincent, une colonne, où, d'après ses opérations, nous réduisons les monnoies à leur valeur actuelle. Cette réduction n'a pu se faire sans de grandes difficultés. Il a fallu connoître exactement la valeur du marc dont on se servoit ; car non-seulement il n'étoit pas le même dans toutes les provinces, mais encore il varioit souvent dans la même. Heureusement nous avons trouvé dans les chartes le rapport de quelques-uns de ces marcs avec le marc actuel, & ce rapport nous a servi de regle. Il falloit aussi connoître le titre & le poids. M. de Saint-Vincent a connu le titre en faisant fondre des monnoies : on connoît le poids par les chartes.

Comme les souverains altéroient souvent les especes, les particuliers, pour remédier à ce vice d'administration, qui tendoit à détruire le commerce, avoient soin de mettre pour condition dans leurs actes, que si la monnoie venoit à changer ou à être détériorée, on donneroit tant de marcs d'argent fin pour tant de sols. L'alliage des especes n'étoit donc compté pour rien, ou l'étoit pour peu de chose. Ainsi, d'après ces chartes, nous pouvons juger combien on donnoit de sols pour un marc d'argent, & la valeur du marc étant connue, leur réduction est aisée à faire. Si nous ne l'avons pas faite quelquefois, c'est lorsque nous avons ignoré le titre ou le poids des especes. Voilà tout ce que nous avons pu faire sur une matiere si embrouillée. Il n'y a que ceux qui l'étudient qui puissent sentir les obligations qu'on a

aux personnes, qui, comme l'auteur de ce mémoire, s'occupent d'un objet aussi intéressant, & sur lequel il reste encore des difficultés qu'on n'éclaircira peut-être jamais, faute de monumens.

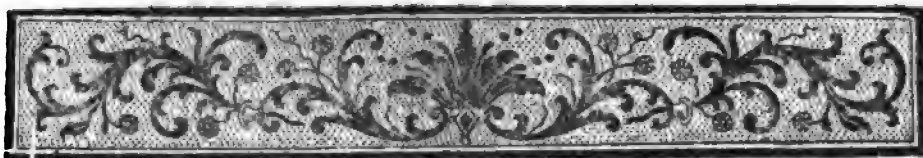
Nous ne rapportons parmi nos preuves que des chartes qui n'ont point encore été publiées, excepté deux qui nous ont paru essentielles. Il peut y en avoir quelqu'une dont l'utilité ne paroîtra pas d'abord sensible; mais il n'y en a point qui ne nous ait servi ou pour la chronologie, ou pour appuyer quelque fait peu connu; quant aux chartes imprimées, nous nous contenterons de les citer; & nous en userons de même pour les volumes suivans. Cependant il seroit fort commode d'avoir rassemblé dans un même ouvrage ces monumens de l'histoire, qui sont épars dans un trop grand nombre de volumes, pour qu'on puisse se les procurer. Nous y avons suppléé quelquefois dans les notes en citant les noms des témoins; mais ces citations ne peuvent point être fréquentes; il faut qu'elles soient amenées par le sujet. Il est possible qu'on trouve soit dans ce second volume, soit dans les suivans, des noms qui étoient anciennement dans la roture, & qui sont portés par des familles d'une noblesse ancienne; de même qu'il s'en rencontrera peut-être, qui, après avoir été anciennement connus parmi la noblesse du pays, se retrouvent dans des familles roturieres ou nouvellement anoblies; nous ne prétendons ni combattre, ni avouer ces identités, parce que nous sommes également éloi-

gnés de la satire & de l'adulation , & que notre but n'est point de faire des généalogies. Nous cherchons la vérité , & nous rapportons les faits , sans envie de nuire ni de flatter , & nous défavouons toutes les fausses applications qu'on en pourroit faire.

Il seroit à souhaiter qu'on rassemblât en un seul volume toutes les chartes déjà imprimées. Les villes & les anciennes familles y trouveroient des titres glorieux pour elles ; mais il faudroit que l'auteur eût soin de mettre , sous deux colonnes séparées , les chartes qu'il croiroit fausses , & celles qui lui paroïtroient seulement suspectes. On pourroit se flatter alors d'avoir , pour la Provence , un corps de diplomatique aussi utile que curieux , dans lequel on inféreroit beaucoup de titres que nous n'avons pas osé mettre parmi nos preuves , pour ne pas trop les multiplier. Nous sentons combien ce projet est difficile dans l'exécution par les dégoûts qu'on éprouve dans un travail tel que le nôtre , sur-tout quand on est seul à en porter tout le poids. Il faut être soutenu par des administrateurs éclairés , amis des lettres , jaloux de la gloire de leur Patrie , & qui sentent , comme ceux d'aujourd'hui (1) , que l'histoire de leur province est , à tous égards , un monument digne de leur attention & de leur zele patriotique.

(1) Ces meilleurs sont les mêmes , que ceux dont nous avons parlé dans la Préface du premier volume , page xxvj.

N. B. Nous renvoyons souvent à un mémoire sur les municipes ; mais l'abondance des matières nous a obligé de le laisser pour le volume suivant.



P R E U V E S D E L'HISTOIRE D E P R O V E N C E.

C H A R T E S.

I.

TESTAMENT du Prêtre Genex, qui regle les droits de sa femme & de ses enfans. 1008.

Ego Genesius, presbiter, Cedo de proprietate meâ, que mihi legibus obvenit in comitatu Arelatense, in agro Triphontio, in loco que nuncupant rusticella, (quâsdam possessiones) in eâ verò ratione, quam diù Dominica, & duo filii mei, Marcherius & Triolinus, vixerint, teneant & possideant. . . . Post obitum vero illorum ad Canonicos Sti Stephani & Sti Trophimi revertat sine ullâ morâ. Factâ donatione ista in Arelate civitate, publice, iv kal. Martii, anno xv°, regnante Rodulpho Rege Alamanorum vel provinciarum. Sig. Pontius, Archiep.

Arch. du Chap.
d'Arles authentiq.
fol. 57.

II.

DONATION faite par Pons le jeune, à l'Eglise de Saint Etienne. 975.

Auctoritas etenim jubet ecclesiastica, & lex præcepit Romana, ut quicumque rem suam in alicumque transfundere voluerit, potestatem per

Archiv. du Chap.
d'Arles, livr. au-
tent. fol. 22.

Tome II.

paginem testamenti eam infundat, ut prolixis temporibus secura & quieta permaneat. Ego Pontius juvenis, cessor atque donator unâ, pro timore Dei & remedium animæ meæ, ut Deus omnipotens dimittat omnia peccata mea. Propterea cedo vel dono aliquid de proprietate meâ, quæ mihi legibus p̄venit; est in comitatu Arelatense, in agro argentea, incluso subtus *occisione*, ibique dono opus Dei & Sti Stephani Arelatensis, ad Canonicos ibidem servientibus, de vineâ cultâ, modiatâ una; consortes de uno latus, via publica, de alio latus, anno, de uno fronte vualucia, de alio vero fronte ac si qui alii sunt consortes. Sane si quis, ego aut hæredes mei, vel ullus homo, contra donationem istam ire, agere vel inquietare voluerit, primitus iram Dei omnipotentis & omnium sanctorum incurrat, & induantur maledictione sicut vestimentum, & intret sicut aqua in interiora ejus, & sicut oleum in ossibus ejus, & præterea uncia auri optimi componat, & in antea donatio ista firma & stabilis permaneat, omnique tempore cum stipulatione interposita pro omni firmitate subnexa. Facta donatio ista in Arelate civitate, publice, VIII Aprilis, anno xxxviii, regnante Conrado Rege *. Sig. Pontius qui hanc cartulam scribere & firmare rogavit, manus sua firm. Sig. Bertrannus. F. Pontius. F. alius Pontius. F. Rostagnus, alius Rostagnus Leidradus. Archimbertus. Ingilardus. Pontius, Bradoinus & Agilbertus presbiteri, omnes isti firmaverunt.

I-I I.

981. *DONATION à l'Abbaye de Mont-Majour par Sylvius & ses fils Aimeric & Pons.*

Arch. de Mont-Maj.

Ego Sylvius & filii mei, Aimaricus & Pontius, considerantes gravēdinem peccaminum nostrorum, donamus Deo & Sanctissime Genitrici ejus Marie sanctoque Petro de Monte-Majori, qui est princeps Apostolorum, atque Monachis ipsius loci, jure perpetuo, aliquid de nostro alode, ex

* Sans prétendre rien ajouter à l'authenticité bien reconnue du cartulaire d'où cette chartre a été tirée, nous devons remarquer que l'année xxxviii convient au règne de Conrad le Pacifique, qui commença de régner en 937; ainsi l'année 38 de son règne répond à l'an 975. Nous savons d'ailleurs par d'autres chartes que Pons le jeune vivoit en 967.

donatione senioris nostri domini Pontii juvenis, & uxoris ejus profecte, & ipsorum, filio domino Ugone, propter bonum & dulce servitium quod eis frequenter fecimus, obvenit, & etiam illud in Comitatu Arelatenſe, ſecus caſtrum qui vocatur Balcius, ad Eccleſiam Sti Martini in Felauriâ, planterios videlicet, quos ibi in prædicto alode ædificavimus. Hæc omnia prælibata donamus prænominato cænobio, pro remedio animarum noſtrarum, & pro remedio uxoris meæ Reifrede, & pro ereptione animarum ſenioris noſtri Pontii, & uxoris ejus prædictæ, & ſenioris noſtri Ugonis eorum filii. Aymaricus firm. Pontius firm.

I V.

FONDATION du Monastere de Stoublon:

Octob. 1011.

ANNO incarnationis Domini MXXI, venientes in præſentiam domini Abbatis Archinrici, Svigo & Helbertus, & uxores eorum Vualdrada & Stephana, petientes illi ut ſuſciperet locum Sti Petri Apoſtoli, quem nominant ad Stoblone, Eccleſiam videlicet ipſius loci prædicti, cum aliis Eccleſiis ipſius loci pertinentibus Sanctæ Mariæ ſemper Virginis ſcilicet, & Sancti Domnini & Sancti Saturnini, cum ipſius loci villam ſupra dictam, cum omnibus ſibi pertinentibus campis cultis & incultis, molendinis omnibus in ipſius territorio manentibus, diſruptis & inſtructis, vineis, olivetis, arboribus fructiferis & inſructiferis, aquis, aquarumve decurſibus, montibus, vallis, collis & hortis, cum omni opere & cenſo, quæ debent omnes ad ſeniores, & imperio, ut omnis ſit immunis, & ſit ſubdita Deo omnipotenti & Sti Petri Apoſtoli, & tradimus domno Abbati Archinrico & ejus ſucceſſoribus, jure poteſtati, omnia prædicta ad conſtruendum locum monaſterii, & monachis in eo manentibus pro remedio ſcilicet animarum noſtrarum, ut Deus omnipotens abſolvere dignetur nos à vinculo culparum noſtrarum, & omnium delictorum noſtroꝝ, & orationes Beati Petri Apoſtoli, & omnium Sanctorum, & interceſſores Monachorum in eo loco degentibus. Eſt igitur confruntatio ipſius villæ prædictæ, ab aquilone, monte quem nominant Anſefredo, cum ipſâ valle ſibi ſubjectâ ab aliâ parte, ſicut vadit Foſſatus magnus de Perario Rotardo, & aſcendit ſurſum in monte Bergeſimo, & deinde apud terram Landone, & deſcendit uſque incluſam de aquâ corrente, nomine Stoblaſca,

Ex archiv. Mono
ec. & ſched. Do-
mini de Ruſſi.

& iterum ascendit in montem quæ dicitur veclates, & ferit ad campum quem nominant Männello, per ferrum de monte quem vocant Carbonario, & descendit in vallem quem dicunt Ruis, usque in flumine aquæ. Quidquid ergo infra istas terminationes inveniri potuerit, & nobis obvenit pariter vel obvenire debet, totum ibidem & nihil nobis reservari, cum decimis & primitiis & omnibus superius dictis, concedimus Abbati prædicto vel ejus Monachis, & loco sancto Petro Apostolo Cariloco, qui est consecratus in honore ipsius sancti videlicet Petri Apostoli. Sane si quis nos vel heredes nostri qui contra hanc donationem ire, agere aut inquietare voluerit, iram Dei omnipotentis & omnium Sanctorum incurrat. Fiat & in antea hæc donatio firma, & stabilis permaneat, omnique tempore pro omni firmitate subnixa. Facta Cartula ista in mense Octobri, regnante Domino nostro Jesu-Christo, qui cum Patre & Spiritu Sancto vivit & generatur Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Adalgarda mater eorum firmat, Svigo & Heldebertus & uxores eorum Svaldrada & Stephana firmant. Jostredus & uxor ejus scotia, qui voluit & firmavit. Svigo & Isnardus & Jelinus filii Heldeberti, & Adelais filia ejus, firmant. Ermengandus firmat. Guitardus firmat. Rostagnus firmat. Teubertus firmat. Robertus firmat. Rainulphus firmat. Barangerius firmat. Pontius firmat. Aloardus firmat. Nectardus presbiter firmat. Almaricus firmat. Tautardus firmat.

V.

1013. *DONATION de l'Eglise de Saint Martin, près de Manosque, à l'Abbaye de Saint Victor, par Guillaume, Comte de Provence, & sa femme Gerberge.*

*E magno Cartul.
Sancti Victor. fol.
24. vº.*

EGO Willelmus, Comes Provinciæ, conjuxque mea Gerberga, una cum filio nostro Willelmo referimus atque donamus omnipotenti Deo, qui nobis dedit omnia quæ habemus de ipsius donis suis, aliquid in eleemosynâ ad proprium alodem, Stoque Victori ejus Martyri & Abbati, præsentem domino Wilfredo, omnibus Monachis. Est autem prædicta donatio in Comitatu Siftarico intra terminos de villâ quæ dicitur Manuesca, id est Ecclesiam Sancti Martini, quæ sita est non longe à fluvio Durentiæ. Facta donatio ista hæc anno Incarnationis MXXIII. ind. XI. Ego Will. Comes Provinciæ, annuente

D E P R O V E N C E :

Deo, hanc donationem feci & manu meâ firmavi, & subter annexis testibus firmare rogavi. Domna Gerberga, inclyta comitissa subscr. Domnus Will. Eorum præclara soboles firm. Will. Vicecomes firm. Avelena & odila firmaverunt. Domnus Coifredus Abbas, rogantibus supra scriptis possessoribus scripsi.

V I.

CONSÉCRATION de l'Eglise de Forcalquier.

1030.

Nos Aribertus & uxor ejus Lentildis & filii sui Geraldus, Gauterius, Petrus & Pontius ex jussione domino præfule Frontono nec non & Durando Pontifice sub Castr. Furnocalcario construimus Ecclesiam in honore Sti Pro-massi, Sti Maurisi sive Sti Romani & nos propter litteras præratas quas audivimus non furdâ aure, nec declinata per devia, attingere cupimus diem consecrationis hujus Basilicæ, sicut olim Deo juvante certaminis xv. cal. Decembr. & de aloden nostrum quem habemus in comitatu sistarico, sub Castro Forcalq. donamus semodiate de vineâ & aliâ terrâ, & intermediâ de vicis & nostrâ viâ publicâ donamus nos propter Deum, & remedium animæ nostræ. Factum sponsalitiū istud ann. Dom. Incarn. mxxx. indict. xiii.

V I I.

DONATIONS faites au Monastere de Mont-Majour par Bertrand.

1040.

SACROSANCTÆ Dei Ecclesiæ quæ constructa esse videtur in honore sanctæ Dei Genitricis Mariæ, nec non, & sancti Petri Apostolorum Principis, in cœnobio videlicet quod vocatur Mons-Major, ego Bertrannus Comes meorum Gravedinem recolens facinorum, æternæquæ mortis supplicium, unâ pro amore æterni Dei, seu propter metum gehennæ, vel gloriam vitæ æternæ, ut Deus omnipotens eripere me dignetur, & animas patris mei, & matris meæ, & omnium parentum meorum, ab averni ignibus, & conjungi supernorum civibus, ideo quia non est qui digne illud possit acquirere, nisi Deo permittente, adhuc in sæculo dum vivo de æternâ retributione tractare ac semper suspensus esse debeo, ut ad ipsam pervenire merear promissionem, quam repromittit Deus diligentibus se, dicens venite benedicti patris mei, &c. His, & aliis plurimis exhortationibus

Arch. de Mont-Maj.

adhortatus, cedo ad prænominatum Monasterium aliquid de meo honore in perpetuo; qui honor est situs in regno Provinciæ, & adjacet diversa per loca in Comitatu Avenionense, in Castro quod nominant Tarascone, meam Dominicaturam, & meam partem de portu; in villâ Lauratâ, meam Dominicaturam; in villâ Gravifonis, meam Dominicaturam; in Comitatu Arausico, meam Dominicaturam; in Comitatu Cavellico, in villâ, quam dicunt Avellonicum, meam Dominicaturam; in Comitatu Aquense, in villâ quam vocant Pertusum, medietatem de decimo, & meam Dominicaturam; in Comitatu Tolonense, in villâ Garilde, meam Dominicaturam, in villâ quam vocant Albinosco, quartam partem cum omnibus inibi ad quartam partem pertinentibus, in campis, vineis, in pratis, in pascuis, & eremo & in culto, quantum ibi in quartam partem mihi obvenit, totum & ab integro. Hæc omnia prælibata dono omnipotenti Deo, & almæ matri ejus Mariæ, & sancto Petro Apostolorum Principi in Monasterio Montis-Majoris, ut tam Abbas, quam hujus loci congregati, nunc, & in perpetuum teneant, possideant & fruantur, pulsâ omni contradictione; tali vero tenore ut quamdiu ego vixero, hæc omnia prænominata teneam, & in meâ vitâ habeant Monachi prælibati Monasterii in vestiturâ, ipsam meam Dominicaturam quæ est in villâ Avellonico; & post obitum meum hæc omnia superius prænominata cum ipsâ Dominicaturâ, ut diximus, ad jam dictum Monasterium absque ullâ tarditate revertantur, sicut superius diximus. De Albinosco, cum omnibus sibi pertinentibus sic volo, & præcipue dono meam partem, de Castro novo quod Gualterius construxit in territorio de Albinosco. Sane si quis me, aut ullus ex hæredibus meis, vel ulla apposita persona extiterit, quæ contra hujus donationis seriem, ullo modo ad irrumpendam exarserit, &c. & insuper componat in vinculo auri optimi libras x & in posterum hæc nostra donatio firma in æternum consistat. Facta chartula ista viii kal. Maii, feriâ iv, lunâ vii, regnante Domino nostro Jesu Christo, anno ab Incarnatione Domini mxi, indictione, viii. Bertrannus Comes, qui hanc donationis tabulam scribere jussit Libentissime dedit, & manu propriâ firmavit, & testes firmare rogavit, Eldejarda Eveza uxor ejus firmavit, Josfredus Comes firmavit, Ugo de Balcio firmavit, Ranaldus firmavit, Gantelmus de Opeda firmavit, Feraldus de Bual firmavit, Bonefacius firmavit, Heldegierius firmavit, Porcelletus Willelmus firmaverunt, Poncius de Mallenâ firmavit, Poncius Ascherius firmavit, Guibertus Drogy firmavit, Alfantus

Levita firmavit, Willelmus Bermundus firmavit, Beringuerius firmavit.
Poncius jubente Bertranno comite scripsit.

VIII.

*DONATION faite par Raymbaud *, Archevêque d'Arles, à Vol- 1048.
verad & à Rostang son fils.*

AUTORITAS etenim jubet ecclesiastica & lex præcipit Romana, ut quicumque rem suam in alicujus transfundere voluerit potestatem, per paginis testamentum eam infundat. Quapropter ego Raymbaldus Arelatensis Ecclesiæ Archiepiscopus in præsentia Jaufredi Comitis & Stephaniz uxoris suæ, & in præsentia Episcoporum, quorum hæc sunt nomina, Heldebertus Antibolensis, Elifantus Aprensis, Durantus Venciensis, &c. Cedo atque dono aliquid de proprietate meâ quæ mihi legibus obvenit, meis fidelibus Volverado & filio suo Rostagno unum campum qui est plantatus vineis. Nos vero scilicet Volveradus & Rostagnus donamus ipsum campum ad Stum Stephanum & ad Stum Trophimum & ad Canonicos in commune viventes ad proprium alodem. Factâ donatione istâ mense Martio in die Dominicâ anno ab Incarnatione Domini MCLVIII.

Archiv. du Chap:
d'Arles. Registr.
authent. fol. xxx.

IX.

*GEOFFROI, Comte de Provence, donne à l'Abbaye de Mont- Fév. 1060.
Major, le cens des poissons qui lui revenoit des marais situés
aux environs de l'Abbaye.*

SACROSANCTÆ Dei genitricis Mariæ, sanctique Petri Monasterio quod vocatur Mons-Major, in quâ Congregatione videtur in Providentiâ con-

Arch. de Mont-
Major.

* Ce Raymbaud étoit de la Maison de Reillane, déjà puissante en Provence, puisque dans le partage qu'il avoit eu des biens paternels, *de proprietate meâ, quæ mihi legibus obvenit*, il comptoit parmi ses vassaux *meis fidelibus* Volverad, de la Maison de Porceller & son fils, auxquels il donne un champ; car il dit qu'avant cette cession, ils relevoient déjà de lui. Mais cela n'empêche pas que les Porcellets ne pussent être aussi déjà puissans, puisqu'un Seigneur pouvoit relever d'un autre pour certains droits ou quelques domaines. Cette charte sert aussi à faire connoître, quel étoit le Comte qui regnoit alors en Provence.

federe, Dei ordinatione, indignus Abbas Rotlannus, cum omni clientelâ suâ ad serviendum Deo viventi, & omnium sanctorum perficiendum opus ministerii sui, quotidie persistere, vel supplicare pro remedio animarum omnium fidelium Christo Domino nostro Jesu-Christo, qui illic devotâ fidelique mente in oratione ipsorum se commendant, & cum dies judicii advenerit, non cum impiis damnari, sed cum justis coronari, qui in hoc sæculo aliquod supplementum de possessionibus suis illis impenderunt. In quorum consortio orationum optantes feliciter jungi, ego in Dei nomen Godfredus Comes, & uxor mea nomine Stephania, & filius meus Bertrannus, concedimus ad jam dictum Monasterium, & Abbati præsentî, & Abbatibus futuris, & Monachis præsentibus & futuris, aliquid de rebus mei patrimonii; sunt autem ipsæ res in Comitatu Arelatense in montibus qui conjuncti sunt Monasterio, videlicet piscatores, cum omni censu de piscibus quod mihi facere debent qui in villâ manent contignanigues, vel in villâ sancti Victoris, aut in cunctis montibus qui circumcincti sunt aquâ, nunc videntur stare, vel in perpetuo mansuri erunt. Hoc omne Domino Deo, & sanctæ Mariæ, vel sancto Petro Apostolo inconvulso in perpetuum trado, & nulla mihi retineo, vel posteris meis retinenda concedo; & hoc in præsentîâ Dei sine inganno ago; & inde quadraginta solidos accipio. Quod si quis nos aut hæredes nostri, contra hanc donationem nostram ire, aut agere, &c.

Facta donatio ista anno ab ~~Inceptione~~ *Inceptione* Domini MLVIII, indictione XIII, data xv kalendas Martii, in Arelate civitate publice coram omnibus. Signum Archiepiscopi Raiambaldi, & corroboratio, & excommunicat, & anathematizat quicumque transgredi præsumperint hanc donationem. Signum Gaufredi Comitis, qui hanc donationem fieri jussit, & firmari rogavit, manu propriâ firmat, Stephania Comitissa firmat, Bertrannus filius eorum firmat, Rainaldus Rostagnus firmat, Bertrannus Guisbertus firmat, Rigaldus firmat, Hugolenus firmat, Volveradus firmat, Petrus Basto firmat, Amelius firmat, Motetus Haldouin firmat, Umbertus firmat, Laugerius Vicecomes firmat, Petrus Albaricus firmat, Dodonus Albaricus firmat, Alfantis Albaricus firmat, Domnus Ugo de Balchio firmat, Mataronus de Balchio firmat, Porcelletus firmat, Atenulfus Carbonera firmat, Alfantis frater ejus firmat, Atenulfus Major firmat, Aicardus Mora frater ejus firmat.

X.

LETTRE de l'Archevêque & des Consuls de Pise aux Habitans de Nice. 1115.

OMNIPOTENTIS Dei gratiâ venerabili Episcopo de Nichâ atque omnibus bonis hominibus, & sapientibus civitatis ejusdem, majoribus sive minoribus, P. divinâ clementiâ Pisanorum Archiepiscopus, Consules, & Vicecomites, cum Universo Pisano salutem, & amicitiam perpetuam.

Arch. Nic. &
Alp. marit. mss.

Amicitiam vestram, quam multum amavimus, & apud nos caram habemus, omni tempore incorruptam, & stabilem volumus retinere & de prædâ, quam nostræ Galeæ vestris hominibus fecerunt, plurimum doluimus, atque ideo omnia quæ potuimus universim reddere, & emendare fecimus. Nunc autem sciatis, quia illi homines, qui hoc malum fecerunt non sunt modo in Pisa, quia postquam reversi fuerint, per nostras litteras vobis notificabimus, & postea vos de viris, qui deprædati fuerint ad nos mandabitis, & nos omnia, quæ eis Ablata fuerint diligenter emendare faciemus. Præterea volumus, & mandamus ut vestri homines ad nostram civitatem secure veniant sicut boni amici, & vicini, & sicut ad ipsorum casam venire debent; quos omnes, sicut nostros proprios cives guardabimus, & tenebimus; de nostris vero, vos multum rogamus, & præcipue de istis, qui has litteras vobis apportant, ut eos ubicumque inveneritis, honorifice tractetis, atque salvetis, & eis sicut carissimis Fratribus & amicis diligenter subveniat. Valete,

X I.

FONDATION de la Commanderie de Trinquetaille.

1117.

ANTE legem & sub lege & sub gratiâ, in acquisitionibus ecclesiasticorum seu sæcularium bonorum, testificatio litterarum exquiritur, ut si forte erga adquiretores de acquisitis orta fuerit dissensio, litterarum testificatione quiescat & quiescendo acquisitiones firmæ & stabiles per succedentia tempora permaneant. Quapropter ego, Atto Arelatensis Ecclesiæ Archiepiscopus, è communi Consilio Canonorum, dono Domino Deo & sancto Joanni Baptistæ, & hospitali Sti Sepulchri, & pauperibus ipsius hospitalis, & tibi

Cartulaire du
grand Prieuré
de S. Gilles.

Tome II.

b

Beraldo hospitalari, & B. Priori & Pe. Barchinonensi, & B. Diacono, & Aicelino, & P. D. Andusia, & S. Raymundi, & Po. de Monte-Lauro, & Odoni, & Calviro & ceteris tam presentibus quam futuris, ecclesiam Scti Thomæ Apostoli, cum omni honore sibi pertinente, salvâ reverentiâ, & fidelitate Arelatenſis ecclesiæ, ut habeant & possideant isti suprascripti & successores eorum hospitalarii, in perpetuum: eâ tamen conditione ut in ecclesiâ illâ nemini sepulturam exhibeant, nisi his tantum qui de expensis hospitalis communiter vixerunt. Decimas vero in episcopatu nostro non habeant, nisi hoc forte consensu nostro, vel successorum nostrorum impetrare potuerint.

X I I.

1119. *ETAT des dommages que les Comtes de Forcalquier avoient faits sur les terres que le Monastere de Mont-Majour possédoit à Pertuis.*

Arch. de Mont-
Maj.

POST excommunicationem & placitum quod habuimus cum Comite Forcalquerii in presentia Domini Papæ Calixti apud Viennam, abstulit in castro Pertusi quidquid ex ablata substantiâ nostrâ in terrâ ejus invenire possemus. Quod in manu propriâ promisit se redditurum, boves x, asinos ii, mulum i, porcos xxv, homines quos juxta domum suam mater ejus contra nos manutenebat, ex toto exponere debuit quod minime complevit. Bajulum suum e villâ ejicere debuit, modo iii apposuit. Iterum super nostros homines tollas facere voluit, quos nos redimentes clxx solidos pro eis reddimus. Ipse itidem cc solidos ab hominibus habuit. In secundo anno habuit ab hominibus dxxv solidos, & mulum valentem cc sol. in tertio anno abstulit nostro Monacho iii boves, unde laborabat & cclv solidos hominibus nostris, & mulum i & ii boves & ii asinos; in quarto anno cuidam nostro homini, abstulit v modios annonæ, & valuerunt illo anno clxx solid. & de nostrâ dominicaturâ habuit ii denarios, xiii solidos & mulum valentem cō solid. & à quodam homine nostro mulum optimum. In v^o hoc anno abstulit nobis dcccclxx solidos, & xx asinos oneratos vino, & tascam totius castri, & portum & duas naves valentes & emptas cxxx solid. & mercatum, & multones censuales, & justitias, & bannum & quartones, & guardias. xx vascula quæ habere soliti sumus, modo non habemus nisi ii.

XIII.

TRAITÉ de partage du Comté de Provence & de la ville d'Avignon.

1125.

IN nomine Domini. Sit notum cunctis præsentibus atque futuris, quod hæc est pax atque concordia inter Ildefonsum Tholosanum Comitem, & sancti Ægidii, & Raymundum Barchionensem Comitem, & uxorem ejus Dulciam Comitissam, ac filios eorum & filias, de ipsis querimoniis quas inter se habebant de ipso castro de Belcaire, & de Argentiâ & de toto territorio Argentiæ, & de toto Comitatu totius Provinciæ: diffinimus namque & evacuamus nos prædicti Raymundus Barchionensis Comes, & uxor mea Dulcia Comitissa, & filii nostri ac filiæ, prædicto Ildefonso Comiti, prædictum castrum de Belcaire, & prædictam terram de Argentiâ, cum omnibus sibi pertinentibus; & totam terram de Provinciâ, sicut habetur & continetur, ab ipso flumine Durentiæ usque ad flumen de Yserâ, cum ipso castro de Volebregâ; quantum infra prædictos terminos habemus vel habere debemus nos, vel homines nostri per nos aliquâ ratione vel autoritate: exceptâ medietate civitatis de Avenionè, & de castro, & de fortitudinibus quæ ibi sunt vel erunt, & de territoriis, & de hominibus omnibus, & de universis his quæ ad prædictam civitatem quoquomodo pertinent, & exceptâ medietate de ipso castro de Ponte de Sorgiâ, & de ipsâ villâ, & ejus territorio, & de his omnibus quæ ad prædictam villam vel castrum de Ponte de Sorgiâ, quoquomodo pertinere videntur, & exceptâ medietate de ipso castro de Caumont, & de ipsâ villâ & ejus territorio, & de his omnibus quæ ad ipsam villam vel castrum de Caumont, quoquomodo pertinere videntur, & exceptâ medietate de ipso castro de Tor & de ipsis villis & de eorum territoriis & de his omnibus quæ ad prædictum castrum de Tor, vel ad ipsas villas pertinere videntur, sicut supra scriptum est. Nos prædicti Raymundus Barchionensis Comes, & uxor mea Dulcia Comitissa, & filii nostri, ac filiæ, sic diffinimus & evacuamus, laxamus atque donamus tibi prædicto Ildefonso Comiti, per fidem sine Engan, sicut tu vel aliquis per te ad utilitatem tuam melius intelligere potest, cum comitatibus, & castellis, & episcopatibus omnibus universis in se existentibus, & ad se qualicumque modo pertinentibus, exceptâ medietate ipsius civitatis de Avinione & de ipsius castro & fortitudinibus ac terri-

Registr. pedis.
armoire C. fol.
71.
Registr. pergam.
fol. 19. arm. A.

toriiis ; & similiter de ipso castro de Ponte , & de ipsâ villâ & de ipso de Caumont & de Tor ; quæ omnia sicut superius dictum est nobis fideliter reservamus : in prædictâ autem civitate de Avinione , vel in prædictis castris de Ponte , scilicet de Caumont & de Tor , si quis prædictorum Comitum , Ildefonsi scilicet atque Raymundi , per se aut per suos aliquâ occasione aliquid honoris acquisierint , alter sine alterius consilio communiter habeant , sine missione pecuniæ vel honoris , quam ibi non faciat ipse sine cujus consilio facta fuerit acquisitio illa. Et ego Ildefonsus prædictus Comes Tholosanus & conjux mea Faidida diffinimus , evacuamus , laxamus atque donamus tibi Raymundo Barchionenfi Comiti & Provinciæ Marchioni , & uxori tuæ Dulciæ Comitissæ , & filiis ac filiabus vestris , medietatem ipsius civitatis de Avenione , & de ipso castro , & de fortitudinibus quæ ibi sunt vel erunt , & de hominibus omnibus & territoriis , & de his omnibus quæ ad prædictam civitatem pertinent , & similiter medietatem de ipso castro de Ponte de Sorgiâ , & de ipsâ villâ & territoriis , & de hominibus omnibus quæ ad prædictum castrum de Ponte de Sorgiâ pertinere videntur , & medietatem de ipso castro de Caumont , & de ipsâ villâ & territoriis , & omnibus hominibus & de his omnibus quæ ad prædictum castrum pertinere videntur , & medietatem de ipso castro de Tor , & de ipsis villis & territoriis , & hominibus omnibus quæ ad prædictum Castrum pertinere videntur , totam terram Provinciæ cum ipso castro de Mosaagâ , sicut in monte jam flumen Durentiæ nascitur , & vadit usque ad ipsum flumen Rhodani , & ipse Rhodanus vadit inter insulam de Lupariis & Argentiam , & transit per furcas ; & vadit ante villam sancti Ægidii usque ad ipsum mare , sicut superius dictum est. Ego Ildefonsus & uxor mea Faidida , sic diffinimus & evacuamus , laxamus atque donamus tibi Raymundo Barchionenfi Comiti & Provinciæ Marchioni , & uxori tuæ Dulciæ Comitissæ , & filiis ac filiabus vestris prædictam terram totam , sicut superius scriptum est , & Durentia in monte jam nascitur , & ipse mons per fines Italiæ descendit ad ipsam terram Turbiæ & usque in medium Maris , & ipsa Durentia vadit in Rhodanum , & ipse Rhodanus , sicut dictum est , descendit in mare , & usque in medium maris est ; cum civitatibus & castellis omnibus & fortitudinibus universis , archiepiscopatibus , & villis & territoriis omnibus , quantum dici vel numerari potest infra prædictos terminos , & nos habemus , vel aliquâ ratione , vel autoritate habere debemus ; cum universis in se existentibus , & ad se qualicumque modo pertinentibus ;

sicut vos, vel aliqui per vos ad utilitatem vestram melius intelligere potestis, per fidem sine Engan. De prædictis autem honoribus quos inter nos dividimus, ego Ildefonsus non dabo nec impignorabo, nec post mortem meam alicui laxabo, nisi tantum infantibus meis, quos de propriâ uxore habuerim : & si pignorationem facere voluero, suscipiam à vobis quatuor propinquos quos alia persona mihi fidelitatem præstare voluerit ; & de hoc expectabo vos sine vestro Engan per menses sex. Militibus autem & hominibus cæteris qui in honore illo sunt, quem vobis diffinivi, laxavi atque donavi, omni occasione postpositâ, mando ut vobis præscripto Raymundo, scilicet Barchionensi Comiti, & uxori vestræ Dulciæ Comitissæ, & filiis ac filiabus vestris, fidelitatem faciant, & ab illâ quam mihi fecerunt fidelitate, hâc indicantē scripturâ, de hominio & sacramento absolvo : & si obiero sine infante de propriâ uxore, totum quod superius dictum est vobis præscriptis sine omni dubitatione dimitto, laxo atque concedo ; & Aymericus habeat in Belcaire & in Argentiâ, per vos illum fevum quem per me debet habere, & Bernardus de Andusiâ habeat illum fevum per Aymericum, de prædictis autem honoribus quos inter nos dividimus, ego Raymundus prædictus Comes Barchionensis, & Dulcia Comitissa non dabimus nec impignorabimus, nec post mortem nostram alicui laxabimus, nisi tantum infantibus nostris : & si impignorationem facere voluerimus, suscipiamus à vobis quatuor propinquos quos alia persona fidelitatem nobis præstare voluerit ; & de hoc expectabimus vos sine vestro Engan per menses sex : militibus autem & hominibus cæteris, qui in honore illo sunt, quem vobis diffinivimus, laxavimus atque donavimus, omni occasione postpositâ, mandamus ut tibi præscripto Ildefonso Comiti fidelitatem faciant, & ab illâ quam nobis fecerunt fidelitate, hâc indicantē scripturâ, de hominio & sacramento absolvimus ; & si obierimus sine infante, totum quod superius dictum est, tibi præscripto sine omni dilatione dimittimus, laxamus, concedimus. Si quis autem hanc concordationis, diffinitionis, evacuationis sive donationis scripturam dirumpere tentaverit, non valeat ; sed prædicta omnia in duplum componat, & præsens scriptura prætermittere inviolabiliter maneat : quæ acta est decimo sexto calendis Octobris, Dominicæ Incarnationis anno centesimo vigesimo quinto post millesimum, &c.

XIV.

1136. *CONCESSION de Foulques, Roi de Jérusalem; aux Marseillois.*

Arch. de Marfeil. **N**ORUM sit omnibus præsentibus quod ego Fulco, Dei gratiâ, tertius Jerusalem Rex latinus, & Melisende uxor mea, donamus in perpetuum pro redemptione animarum nostrarum & hæredum nostrorum, pro juvamine & consilio quæ præstiterunt in personis & rebus, per mare & per terram ad acquirendam terram regni Jerusalem, communi Marcelie, Franchesiâ per totam terram Jerusalem, & per totum regnum nostrum, videlicet quod commune Marcelie habeat in Acon & in Jerusalem & per totas villas de regimine ad acquirendam unam ruam & ecclesiâ unam, de quâ possessiones sint ipsius de dicto communi Marcelie in perpetuum, & donamus in hæreditate in perpetuum communi Marcelie quadraginta Bisantios Sarracenos in feudum per quatuor terminos, videlicet singulis tribus mensibus centum Bizantios, & assignamus dicto communi Marcelie super fundum Joppem ad recipiendum per terminum indicatum, & vos pro illâ Franchesiâ, & dono, debetis nos & omnes Reges qui venerunt post nos, valere & adjuvare in personis & rebus per mare & per terram in omnibus factis de regiminis Jerusalem. Factum est hoc anno Dominicæ Incarnationis MCXXXVI indictione XI^a il faut XIV^a.

XV.

Le 10 Août 1145. *PRIVILÈGE donné par l'Empereur Conrad III, à Raymond de Baux & à Etiennette sa femme, de faire battre monnoie à leur coin en son Royaume de Provence, à Arles & à Aix, & au Château de Trinquetaille.*

Mss. du Roi, 645. **I**N nomine stæ & individ. Trinit. Conradus divin. favente clementiâ Roman. Rex 2^{us} *, principalem munificentiam decet virtutum premia merentibus tribuere, & fidelissimos quosque dignis honorum gradibus provectos, cæteris circa res imperiales devotis in exemplum & bonæ spei signum collocare; quocirca noverit omnium fidelium nostrorum tam futuræ quam præsentis ætatis industria, quod nos pro fideli devotione atque constantiâ, quam nobis & imperio nostro indefesso studio exhibuisti, concedi-

* Il faut 3^{tus}.

mus & firmâ potestate tradimus tibi, vir nobilis Raymunde de Baucio, & pro te, ingenuæ conjugii tuæ Stephaniz Comitissæ ac legitimis heredibus vestris, habendi percussuram monetæ, cudendi propriæ figuræ denarios, qui in toto regno nostro provinciæ, ubi jam à longis retro temporibus nulla propria & specialis moneta fuit, legitimum & autoritate Regis confirmatum cursum & bannum habens, exclusis ab ejusdem terræ commerciis & omni facultate dandi aliorum regnorum monetis, quam monetam præcepto in æternum valituro à regiâ munificentia nostrâ acceptam apud Arelatum metropolim, & apud aquis metropolim, & in castro tuo Trinca-talis, si tibi commodum fuerit, fabricari facies, remotâ inde tam in puritate quam in pondere totius falsitatis fraudulentia. Præterea dedimus tibi in feodum omnem terram quam pater tuus Guillelmus Ugonis tenuit tam in dominio quam in hominio, & omnia quæ post obitum prædicti patris tui legalibus modis adquisisti, & insuper omnem terram quam tenuit quando in optimo statu fuit Gerbertus Comes & conjux ejus Francisca Gerberga, & pater & mater prænominatæ uxoris tuæ Stephaniz tam scilicet in hominio quam in dominio ut & hæc donatio sive confirmatio rata & inconvulsa permaneat, præsentem paginam aureâ bullâ nostrâ insigniri jussim, usmanuque propriâ corroborantes idoneos testes subternotari fecimus, &c. Sig. Domini Conradi Roman. Regis III invictissimi, &c. Anno Dom. Incarnat. M CXLV. indictione VIII^a, IIII di. aug. regnante Domino Conrado III, Roman. Rege, anno regni ejus VIII. Dati Wer-cerburg. in Christo feliciter amen.

La même charte fut confirmée par l'Empereur Frédéric l'an 1160 à noble Hugues de Baux, Bertrand & Gerbert, & à la Comtesse Etiennette leur mere. L'Empereur Frédéric II confirma encore les mêmes droits en 1214 à Guillaume & Hugues de Baux & à Raymond leur neveu.

X V I.

SENTENCE de Raymond Berenger, Comte de Provence, en faveur de l'Abbé de Mont-Majour, contre Hugues de Baux & Pierre de Lambesc.

1150.

PRO querimoniis quas Pontius Abbas Montis-Majoris adversus Hugonem de Baltio & fratres ejus habebat, & ipsi adversus eum de castro Mirimaris

Arch. de Mont-Major.

in insulâ juxta Tarasconem, quæ ugernia vocatur, ante Raymundum Berengarum, Comitem Barcinolensem convenerunt, ubi prius causis utriusque partis discussis & diligenter examinatis, ac testibus auditis, nobiles & prudentes judices scilicet Petrus de Montelauro præpositus Uzensis ecclesiæ, Guillelmus caput scolæ Girondæ, Rodolphus Bononienfis, Guillelmus Raymundi Senescalcus, Arnaudus de Lertio, Petrus Bertranni de Belloloco, præfente Comite, totâ splendente curiâ nobilitate & sapientiâ, in prædicto castro, neque hospitium, neque toltam, neque cavalcadam, neque corroadam, neque asinariam, neque aliud aliquid juris, Ugonis vel fratrum ejus esse cognoverunt, sed ratione distante & justitiâ, juris Monasterii præfatum castrum cum suis pertinentiis esse judicaverunt. Acta est hæc terminatio anno ab Incarnatione Domini mcl luna x. feriâ iii, regnante Conrado Imperatore. Hujus judicii testes sunt prædicti judices, Guirannus de Simianâ, & frater ejus Bertrannus Raymbaudi, &c.

XVII.

1150.

AUTRE Sentence au sujet de Pelissane.

Ibid. OMNIBUS mortalibus tam præsentibus quam futuris notum sit, quod ad Monasterium Montis-Majoris diu habitâ adversus Petrum de Lambisco querimoniâ, apud civitatem aquis in ecclesiâ Sti Salvatoris, coram Raymundo Berengario Barchilonæ Comite, Arragonensi Principe, expugnatore Tortosæ & Ysernæ, Provinciæ Duce, astantibus sibi illiustrißimis judicibus Barnardo videlicet Abbate Sti Felicis de Girunda & Guillelmo Capiscole majoris ecclesiæ prædictæ Girundæ; Alardo de Lercio, Guillelmo Imberto, Raymundo de villâ de Mulis, Barnardo de Belloloco, Guillelmo Nubileto de Sto Ægidio, totâ splendenté curiâ nobilitate & sapientiâ, discussa fuit & ventilata. Ubi cum præfens esset Petrus de Lambisco cum Hugone de Baltio & Guidone de Fosso, & aliis quam plurimis magnis viris, cum quibusdam etiam nobilibus, Artaldo S. de Castronovo & Guillelmo de Paracollis, quos curia ad defendendum & consulendum sibi dederat, nostris justis & brevibus querelis, justa vel injusta, prout libuit, morose objecit responsa. Tandem vero cum jam illius perplexis diffugiis, ejusque verbositate ac sinuosa volubilitate curia esset fatigata, prudentes judices prius auditis & sacramento probatis nostris testibus, Poncio de Malamorte, Algodio

Algodio cellerario, Petro de Gallone monachus, Alberto sacerdote, Guillelmo Durante laico, tres partes de villâ Pellicianæ, dictante ratione & justitiâ, juris Monasterii nostri esse judicaverunt, harum una ad proprium jus Monasterii spectat, quæ vero ad fruales Monasterii, Alfannum videlicet Vicecomitem de Mazuaga, & eos qui de Sala dicuntur. Ejus vero quæ proprii juris est, sunt homines isti, Guillelmus Rostagnus & fratres ejus, Guillelmus Durantus, & frater ac nepos ejus, Guillelmus Mercurinus, Joannes Gombertus, Raymundus, Gontaldus, Rostagnus Regort, Poncius Gerardi, Petrus de Garianâ ex eo quod habet in Pelissanâ. Acta est hæc terminatio anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo quinquagesimo, xi kal. Junii, feriâ secundâ, lunâ vicesimâ secundâ, indictione xiii, regnante Conrado Imperatore, Poncio prædicti Monasterii Abbate existente.

S. Raymundus Comes.

Guillelmus Gerundensis Ecclesiæ Capifcol.

Bernardus Abbas Sti Felicis.

Testes sunt Gaufredus de Massiliâ, Bertrandus de Misone, Alfannus de Masuaga & frater ejus. Guill. de Bulbone, Rostagnus Porcelli, Raymundus Sacrista, Raymundus Porcelli, Rostagnus de Tarascone, Rostagnus de Carboneriâ, Petrus Lauri, Bertrandus Guiberti, Hugo de Arenis, Hugo Guillelmi, Petrus de Cabannis, Audebertus Geraldi, Petrus Aurella, Guillelmus Theobaldi, Audiguerius, Guillelmus de Aligno, Geraldus Auriolis, Gaufridus de Sto Saturnino, Raymundus Bertranni, Guillelmus de Roccâ, Raymundus de Affavello, Raymundus de Roafinello, Raymundus de Roca, Ranulfus de Motâ & filius ejus, Bertrannus de Lambisco, Rostagnus de Aluernico, Imbertus de Rongnis, Teobertus de Rongnis, Raymundus de Ronnis & Isnardus frater ejus, Petrus Laurentii, Petrus Christophori, Ricardus de Saletâ.

X V I I I.

CONCESSION de Baudoin III, Roi de Jérusalem, aux Marseillois.

1152.

IN nomine Stæ & individue Trinitatis, &c. notum sit omnibus tam futuris quam præsentibus, quod ego Balduinus, per Dei gratiam in Stâ civitate Jerosolimitanâ, Latinorum Rex quintus, dono & concedo in perpetuum

Arch. de Marseil.

Tome II.

c

communi Marcellie, pro juvamine & consilio, quæ præstiterunt in personis & rebus per mare & per terram ad acquirendam terram Regni Jerusalem & Tripoli, nobis & aliis prædecessoribus meis, videlicet quod commune Marcellie habeat in Jerusalem & in Accon, & per totas villas de marinâ de regimine, unam ecclesiam, & unum furnum, & unam ruam, de quâ omnes domus & possessiones sint ipsius communis, ad faciendum voluntatem suam, & quod omnes de Marcellia habeant per totum regimen, liberam libertatem intrandi, exeundi, vendendi, & emendi, ita quod nemo ex ipsis aliquid det vel paget. Sint liberi & quieti, sine eo quod aliquid solvant; & dono & concedo dicto communi Marcellie pro auxilio & dono, quod donarunt nobis ad succursum Esqualone & Joppe, de tres milia bizant Sarracinales, unum castellum meum, quod est in divisione Esqualon & Joppe, qui vocatur rame, cum omnibus rusticis & bestiis; & quia ego supradictus Balduinus non volo quod de dicto dono neque de confirmamento sit aliqua discordia, nec aliquod minoramentum post obitum meum dicto communi Marcellie, Factum est hoc anno ab Incarnatione Domini millesimo centesimo quinquagesimo secundo, indictione quartâ decimâ. . . . Datum Jerusalem per manum Domini Radulfi Cancellarii nono kal. octobris.

X I X.

1166. *COMMISSION de Général & de Lieutenant-Général des Armées du Comte de Provence, donnée à Grimaldi de Grimaldi & à Guiraud de Simiane.*

Ex sched. Domini Ruffi. & de Dom. Etiennot. t. XII. p. 29.

OMNIBUS sit manifestum quod nos Raymundus Berengarii Comes Provinciae, constituti in procinctu, pro rebellionem subditorum nostrorum villarum Niciae per justam castigationem reprimendam, cum nostrae sit aliunde incolumitati consulendum, armorumque nostrorum ratio in omnibus habenda, & honoris imprimis nostri comitatus, cedit auctoritati pro subsequenti tempore prospiciendum, de successu etiam praedictorum armorum nostrorum, maturâ deliberatione, cogitantes, eisdem praefectos generales, quibus sollicitudo nostra sublevetur, rebellio comprimatur, & ex eorum generosa nostri exercitus administratione in nos & obsequium nostrum fides cum splendore elucescat, illustrem amicum nostrum Grimaldum de Grimaldis, Januens-

sium Hamiralum, bello & pace inclytum, armorum nostrorum in præsentī expeditione contra rebelles nostros Niciz subditos, generalem præfectum, & locum tenentem præcipuum nostrum terrâ marique constituimus: cui in necessitate nobilem virum Guisanum de Simianâ, directum fideliem nostrum proxime substitutum ordinamus, præcipientes omni & cuilibet subditorum nostrorum in armis & extra de gentium, omni meliori quo possumus & volumus formâ & modo, ne in præjudiciū nostræ authoritatis & constitutionis præsentis, in aliquo, præfatis illustri amico & nobili nostro fideli, reluctari præsumant, quin potius ut primos post personam nostram gradatim in omnibus attendant, & præfato imprimis illustri viro & amico, omnimodis obedientiam præstent. Actum in castro de Mohans, Antipolitanz diocesis. Anno Domini mclxvi, mense Martio, S. Raymundi Berengarii Comitis Provinciz.

X X.

ECHANGE de quelques terres entre Alphonse, Roi d'Arragon, & l'Archevêque d'Arles, & permission au Seigneur Archevêque de prendre l'eau de la Durance & de la conduire à la mer en la faisant passer par Sallon. Le projet de ce canal paroît être le même qui a été exécuté plusieurs siècles après. 1167.

IN nomine Domini nostri Jesu Christi. Anno ejusdem Incarnationis mclxvii, mense martii. Ego Ildephonfus, Rex Arragonensis & Comes Barchinonensis, & Marchio Provincie, cum primum Provinciam intrassem, de querimonia, quam dilectus noster Raymundus Arelatenfis Archiepiscopus de quartâ parte castri Albaronis, & de quartâ parte de fossis faciebat, & predecessores sui predecessoribus meis fecerant, consilio & voluntate Ugonis Terragonensis Archiepiscopi, & aliorum proborum, qui tunc in curiâ meâ erant, jurare feci Ribertum de Castroveteri, Guillelmum de Montepessulano, & Ugonem de Baucio, quod consilio Gaufridi Avinionensis Episcopi & Villelmi de Montepessullano, & Ugonis de Baucio, Concambium Arelatenfis ecclesie de hujusmodi quartombus darem, & firmiter tenerem. Et ego prædictus Raymundus Arelatenfis Archiepiscopus, Gaufridum Episcopum Avinionensem, & Bertrandum de Baucio, & Porcellum, & Petrum de Lambisco, jurare feci, quod concambium reciperem,

Arch. d'Arles autogr. B. p. 76 & 77.

& predictorum arbitrio stare. Unde sic tempore procedente actum est, quod consilio & voluntate predictorum, ego Ildephonsus predictus Rex Aragonensis sponte & sine omni coactione, castrum de Grans, castrum de Aurons, cum omnibus territoriis suis, terris videlicet cultis & incultis, &c. Arelatenſi eccleſie & tibi Raymundo Arelatenſis eccleſie Archiepiſcopo, & ſucceſſoribus tuis, pro huiusmodi concambio perpetuo dono, laudo & concedo, & me deſtituo & te & Arelatenſem eccleſiam inveſtito, ita liberè ut omnem poteſtatem juſ & dominium ipſorum caſtrorum tu & ſucceſſores tui, ſine omni contradicſione & retentione, prout vobis placuerit, jure veſtro tractetis. Et ego Raymundus predictus Arelatenſis Archiepiſcopus per me & per conſilium capituli Arelatenſis eccleſie, quidquid juſ in huiusmodi quartonibus ſupradictorum caſtrorum, videlicet Albaronis & de foſſis Arelat. Eccleſia habebat, tibi Ildeſonſo Regi & ſucceſſoribus tuis perpetuo habendum, ſine omni contradicſione concedo. Preterea ego Ildephonſus Rex Aragon, &c. Perpetuo dono & concedo ſine omni retentione Arelat. eccleſ. & tibi R. ejuſd. eccleſ. Archiep. aqueductum & aquam fluminis Durentie ad deducendum, & lectum ipſius aque à Durentiâ uſquè Sallonem, & inde uſquè ad mare, &c. Signum Ildephonſi Regis Aragon. &c. Adſuerunt teſtes Avinionenſis Epiſcop. Guill. de Montepellullano, Ugo de Baucio, Bertrandus Porcelleri, Raymundus Gantelmi, Roſtagni, ſacriſta Avinionenſis, Bertrandus precentor Arelatenſis, Bertrandus de Roccamaura, Bertrandus de Podio Aicardo, Raymundus Arvei, Guillelmus Bernardi, Rozina, Raymundus Amelii, Ugo de Arenis, Pontius Archimbaudus, Gauſfredus Carbonellus, &c. Factum eſt hoc in domo militie templi juxta Montepellullanum.

X X I.

1176. *TRAITÉ de Paix & Convention entre Alphonse, Comte de Provence, & les Consuls & les Habitans de Nice **

T, du Tréf. 3^e
quarré, 10^e liasse,
p. 1.

IN Dei nomine notum ſit omnibus tam futuris quam præſentibus, quod ego Ildeſonſus Dei gratiâ Rex Arragonenſium, Comes Barch. & Marchio

* Comme Bouche qui la rapporte, t. 2, p. 1058, n'en donne point une copie exacte; nous avons cru devoir la rapporter ici telle qu'elle eſt à la Tour du Tréſor.

provinciæ unâ cum fratribus meis Raymundo Berengarii & fancio, consilio & autoritate curiæ nostræ, finem bonâ fide & absque omni fraude facimus civibus Niciensibus tam præsentibus quam futuris, scilicet consulibus & toti populo Niciensi, de omnibus querimoniis tam civilibus quam criminalibus, quas usque nunc adversus eos habuimus, vel modo habere possemus, eisdem pacem & bonam voluntatem nostram integram, & plenissimam benivolo animo reddentes; insuper ipsis Niciæ civibus tam futuris quam præsentibus donamus, laudamus, concedimus, confirmamus consulatatum cum omnibus justiciis & sententiis, tam in criminalibus, quam in pecuniariis seu civilibus causis, & eligendi, autoritate suâ, Consules potestatem eis in perpetuum donamus; consuetudines quoque & usus quos quasve usque nunc habuerunt aut deinceps habituri sunt, eis pariter confirmamus, atque donamus, quidquid insuper universitas aut aliquis civium habet, tenet & quocumque modo possidet, quantum ad petitionem nostram forte pertinere posset, similimodo laudamus atque donamus. Pro his itaque, prædictis, xxv millia sol. Melgor. monete ab eis accepimus; singulis quoque annis duo millia solid. præfatæ monetæ nobis & successoribus nostris pro Albergo dabunt; præterea quando per provinciam Cavalcadas cæteris mandaverimus, à Varo usque ad Cianam centum servientes nobis mittere debent; à Cianâ autem usque ad Rhodanum quinquaginta, excepto hoc præsentis decennio quo usque pax firmata est; in quo utique decennio nullos mittere cogantur nec huc nec illuc; & per Niciensem episcopatum communes Cavalcadas nobis facere debent. Hæc omnia suprædicta eis concedimus, salvo jure nostro nostrorumque successorum. Actum est hoc anno ab Incarnatione Domini nostri J. C. mclxxvi, mense junii, in plano juxta Varum; & quod hæc omnia servantur, dominus Rex verbo suo promisit & eandem promissionem osculo suo roboravit, osculando scilicet inde Consules Niciæ, videlicet P. Riquerii, & B. Badati, tam pro se quam pro consociis & totius populi sui universitate; fratres quoque sui scilicet R. Berengarii & fancius hoc custodiri tum osculo suo tum jurejurando interveniente, firmaverunt, tam pro domino Rege quam pro se & successoribus suis omnibus & hoc observari. Mandato domini Regis & fratrum suorum juraverunt isti, scilicet Arnaudus de villâ de Muls & G. Daltarraz, & Poncius de Mataplana, Arnaudus de Palozo; & Blacas Dalms; & Bonifacius de Castellaná; & R. de Grassâ; hujus rei testes fuerunt isti scilicet, Hugo Gaufredi magister militiæ templi, &

Blacas de Sesteron , & P. iter fratres sui ; & Rogerius prior hospitalis Niciæ. P. Droc. Raymundus de Malaufena , & Porcel d'Arle , & Cambas Longas , G. Raymundus Gantelmi , & Bernard. d'Auriac , R. de Camp Borel , & Berenguerius de Constugeniâ , & Rodricus de Cascari , & Raibaldus judex , & Raibaudi judex , & G. Raibaudi , & Richerius , & Fulco Astegrius , & P. Raibaldi , & Guilielmotus , & G. Ricardi , P. Badat , G. Milo ; P. Niger ; Fulco * R. Audebranus , G. Defa. G. Adalguer ; Berenguerius Afalra , & duo fratres hospitali , scilicet Elias , & P. Amic & alii quamplures.

X X I I.

août 1178. *EXEMPTION de péage & autres droits accordés aux Chevaliers de S. Jean par les Vicômes de Marseille.*

Arch. de S. Gilles. **I**N nomine Domini amen. Anno Incarnationis ejusdem ~~M~~CLXXVIII mense augusti, lunâ 1^a indictione xi^a in nomine Stæ & individue Trinitatis sit notum, &c. quod ego Bertrandus de Massiliâ & nepotes mei, Guillelmus Gros & Raymundus Barral, domini civitatis Massiliæ, Dei gratiâ sani & incolumes, bonâ fide & sine fraude & dolo, divinæ pietatis intuitu, & pro salutē nostrâ & prædecessorum nostrorum, damus & concedimus Deo & pauperibus sancti hospitalis Jerosolimitani & ejusdem fratribus hospitalis, quidquid juris & consuetudinis de transitu, & reditu, & venditione, & eruptione tam navium quam aliarum rerum venalium de rebus propriis hospitalis, in portu Massiliensi, sive in cæteris portibus in mari, & in terrâ, quæ ad dominium nostrum spectare videntur, à præfato hospitali libere & absolute & absque totius consuetudinis requisitione, quiete & in perpetuum possidendum.

Ad majorem etiam pietatis cumulum, præcedenti dono super addimus, quod ubique in terrâ nostrâ, pascua ad usus animalium propriorum suorum, absque omni molestiâ & inquisitione, habeant in perpetuum, nihil nobis reservantes præter orationum suffragia, quibus Deo creatori nostro in præsentī & futuro misericorditer reconciliemur.

Hujus autem donationis sunt testes advocati Fulco Massiliensis Episcopus, Guill. Junii, & Pontius Isnardi, & Guill. Anselmi, & Guill. Vivaldi, & Guill. Catalanus, & Marinus de Sala, tunc Consules, Gaufridus Rostagni & Bertrandus Ugolini, Candola, Raymundus Anselmi, Ugo Fer,

Anselmus. His interfuit frater Bertrandus de Broco, fr. Pontius de Rocabarone, fr. Guill. de Alvernegue. Hæc carta facta fuit apud Massiliam in domo Anselmi, regnante Ildefonso Rege Arragonensium, Comite Barcinoniæ, Marchione provinciæ, Raymundo Berengario fratre ejus existente, quando Imperator Allemanniæ venit Arelatem.

XXIII.

Mois de nov:

1179.

CONVENTION entre les Pisans & les Consuls de Grasse.

IN nomine sanctæ & individuæ Trinitatis amen. Cum pacis memoriam tum propter labilem hominum mentem, tum propter brevem vitam facile labi possibile sit, ut stabilis permaneat, litterarum notabulo duximus commendandam. Itaque nos Petrus Galcus & Gauferandus Rolandi, & Raymundus Grajoli, atque Barreria, Dei gratiâ Consules Grassæ, & nos similiter Malusvicinus & Raymundus & Raymundus Garcinus eâdem gratiâ anni futuri Consules, facimus Consulibus Pisanis & civitati Pisanæ, & omnibus Pisanis & omnibus personis Pisani districtûs, firmam pacem, & convenimus pro nobis & omnibus hominibus nostri districtûs tenere firmam pacem in personis & havere, terrâ & aquâ, Consulibus Pisanis, & omnibus hominibus eorum districtûs, & omnes sanos & naufragos in personis & rebus per totam fortiam nostram salvare & defendere, & non offendere eos, nec offendere facere. Et si offensio facta fuerit de personis, infra quadraginta dies, ex quo inde reclamatio facta fuerit, convenientem vindictam facere. Si vero de rebus fuerit offensa, secundum rationem & bonum Grassæ usum, justitiam fieri faciemus, similiter infra quadraginta dies, nisi per reclamatorem remanserit, vel causâ restium, vel instrumentorum, hoc intellectu; ut de pœnâ pro rebus ablatiis, vel de injuriâ non teneamur facere rationem, nisi sicut superius dictum est, nec jus suum amittat, qui jus sibi dixerit faciendo injuriam, vel suâ auctoritate aliquid accipiendo. Promittimus etiam, quod si persenserimus, Regem Arragonum vel Comitem Provinciæ, vel ejus bajulum, vel nuncium velle offendere Pisanos, citius quam poterimus, significabimus Pisanis Consulibus, & eos, si potuerimus, defendemus & adjuvabimus precibus, & quærendo mercedem. Et si havere Pisanorum, qui tempore pacis Grassæ vel in eorum districtu fuerint, ipse vel alius pro eo abstulerit, vel dam-

*Antiquit. Med.
Ævit. t. 4. p. 345.*

nificaverit, reddemus de nostro communi & populo, & emendabimus passis & eis, quibus ablatum fuerit. De havere Pisanorum quod Grassæ adductum fuerit, Grassenses solitam directuram tollant, & nemo aliam. De mercationibus & cæteris contractibus intra Pisanos & Grassenses, Grassæ habitis, Pisani, si voluerint Grassenses, Grassæ conveniri poterunt, & ad rationem cogi. Hoc tamen salvo, ut supra illis factis, quæ jam præterierunt, unde ratio à Pisanis contra Grassenses, vel Grassæ commune exigitur, videlicet ab Ildebrando Belaste, & aliis Pisanis, & omnibus qui cum eo erant, & omnibus aliis Pisanis, judices super hoc jurare deberent diffinire per rationem & bonum usum infra quadraginta dies, ex quo inde reclamatio facta fuerit, & testes quos prædicti reclamatores petierint, cogemus ad testimonium reddendum, & eos jurare cogemus dicere veritatem totam pro utrâque parte, nisi, ut superius dictum est, remanserit; & quod nullum sacramentum vel ordinamentum fecerunt, quominus ita diffinire debeant, nec propter aliquod ordinamentum vel præceptum vel compagiam omittent, ut non cognoscant, vel diffiniant per rationem vel bonum usum. Et sententiam vel laudamentum inde datum executioni mandabimus, exceptis libris quatuorcentis, usque in libris quingentis Melgorum, si tot fuerunt, quas Rex Arragonensis Pisanis auferri fecerit, de quibus non teneamus facere justitiam. Eodem habito intellectu, ut de pœnâ non exigendâ, & de injuriâ & de jure non amittendo, sicut superius dictum est, in venturis offensis ut inde non teneamur. Prædicta vero pax & conventio debeat observari ab hodie usque in viginti sex annos. Et sic ad sancta Dei evangelia juravimus, quod hæc omnia ista sine fraude & malo ingenio observabimus toto tempore hujus Consulatûs; & sequentes Consules hoc idem jurare faciemus, & quod non recipient Consulatûm, qui hoc idem non jurent. Et si forte quod absit, aliquid prædictorum, ut dictum est, non fuerit observatum, propterea pax non rumpatur, & id quod non fuerit observatum, infra viginti dies ab inquisitione inde factâ emendetur.

Hæc pax & conventio facta fuit in ecclesiâ beatæ Mariæ in præsentia Fulconis, Dei gratiâ Antipolensis Episcopi, & Hugonis Riperti, Sicardi de Torretis, Guillelmi Longi, Guillelmi Aimini, Fulconis boni filii & Calverie, & Isnardi Garcini, Guillelmi Joannis, Petri de Claromonte. Ann. ab Incarn. D. N. J. C. MCLXXVIII, mense novembri, indiēt. xi.

XXIV.

Accord entre Alphonse I, Roi d'Arragon, & les Consuls de Nice. 1188.

EA propter in Christi nomine præfens testatur pagina, quod ego Ildefonsus Dei gratiâ Rex Arragonum, Comes Barchinonensis & Marchio Prov. spontaneâ voluntate & animo benevolo, laudo atque confirmo Consulibus & toti universitati Nicensium, conventiones, concordiam & pacis compositionem, quas quondam feci cum eis, sicut habetur & continetur in instrumento impressione sigilli nostri munito, quod est apud ipsos Consules. Præterea bono animo dimitto atque diffinio Consulibus & toti populo Niciensi, & specialiter unicuique eorum omnes querelas quas poteram proponere, & intendere contra ipsos à tempore quondam factæ compositionis usque ad præsentem diem per me & per nostros; & si in aliquo forte excesserant & commiserant, bonum & firmum finem eis facio in perpetuum. Actum est hoc apud Niciam anno Domini mclxxxviii, mense octobris, vii kal. novembr. signum Ildefonsi Dei gratiâ Regis Arragon. Comitum Barchin. March. Provinciæ. Teste Ro. Antipolit. episcopo. Barralo Vicecomite Massiliæ, B. de Baucio. Blacassio de Alms. Artaud de Alaon. Poncio de Everia & B. de Sportellâ. Et Oto Comitè de Vintimilio. Augerio venti. Lanfranco Piperis. Jacobo de Carca. P. Nicien. Episcopo & Fulcone ejusdem ecclesiæ præposito. Consulibus P. Richerii: Petro Badar. P. Meriant Caracio. B. Badat. Guill. Raimbaudi. Data & scripta per manum Magistri Hugonis, mense & anno quo supra.

Archiv. civit.
Niciens.

XXV.

Privileges accordés dans le Levant aux Marseillois par Gui de Lusignan. 1190.

IN nomine Stæ & individue Trinitatis, &c. Notum sit omnibus tam præsentibus quam futuris, quod ego Guido per Dei gratiam in sanctâ civitate Jerusalem Rex Latinorum Octavus, & D^{na} Sibilla uxor mea per eandem venerabilis Regina, attendentes fidelitatem & servitium quod nobis & toti christianitati, in obsidione Acconensi, tam in personis quam in

Arch. de la ville
de Marseille.

rebus vestris, exhibuistis, vos Bertrandus Sardus & Antelmus de Marfilia, & Stephanus Johannis, & Raymundus de Posqueires, & Basac, & Raymundus de Saona, & Hugo feri nepos Antelmi, & Petrus Aonda, & Giraldus Adreer, & Galterius Anglicus, & Guillelmus Bernardi, & Giraldus Tati, & Bertrandus Caminali, & Guillelmus de Posqueres, & Pontius de Revest, & Berengerius, & Fulco Rostagni, & Ber. Aunda, & cives Massilia, damus & concedimus vobis & per vos universis hominibus Massilia, & his qui infra unam legem circumquaque commorantur, vel commorabuntur, libertatem intrandi vel exeundi, tam per mare quam per terram, cum universis rebus vestris in Accon, & in universis locis Regni nostri, quæ proprii juris nostri sunt; ut per hæc omnia loca liceat vobis libere intrare & exire, commorari & negotiari cum magnis navibus & lignis parvis de riperia, per mare & per terram cum universis rebus vestris, sine ullâ dictione & terciaria, vel encoragio, & absque omni exactione, propter quod de G. t. unum cum de pelago veneritis, de rebus vestris venditis, persolvitis, nec vendere res vestras aliqua persona vos cogere possit. Si autem aliqua persona in aliquâ navium vestrarum fuerit, quæ dictionem dare teneatur, cum dictionem dare voluerit à nostris, sine morâ incongruâ, recipietur.

Porro si frumentum vel aliud de terrâ extrahere aliquatenus fuerit interdictum, si dono quolibet aliquis extraxerit, vobis similiter extrahere liceat libere universis. Habeatis etiam potestatem naves vestras faciendi & reficiendi, destruendi & conducendi, quibus vobis placuerit sine terciaria in omnibus locis supradictis. Damus etiam vobis Curiam in Accon, & ut Vicecomites & Consules de hominibus vestræ gentis habeatis. Ita quod si aliquis extraneus contra quemlibet de vestris querelam moverit, ante Vicecomitem vestrum debeat devenire, & ibidem iudicium recipere excepto furto, homicidio, tradimento, & falsamento monetæ, & violatione mulierum, quod *rat* vulgariter dicitur, quæ omnia Curie nostræ reservamus. Vicecomes autem vester, quem vobis ibidem ordinare placuerit, sacramentum fidelitatis nobis faciet, & jurabit quod secundum terræ consuetudinem Curie vestræ causas iudicabit & discernet. Porro si hominibus Montipessulani vel Sti Ægidii nos majorem libertatem dare contigerit, concedimus ut eadem libertate gaudeatis. Hanc autem libertatis concessionem concedimus vobis omnibus & universis successoribus vestris in perpetuum. Excipimus tamen à libertate istâ Arnaldum Salamon & heredes suos, &

res eorum , ut in nullo illis privilegium istud proficiat. Hæc per illud ab aliquâ dictione possint se tueri. Ut autem hujus nostræ donationis concessionem autoritas vobis rata permaneat , præsentem paginam testibus subscriptis muniti & sigillo nostro fecimus corroborari. Hujus rei testes sunt Comes Jecclinus , Regius Senesqualcus ; Aimericus Regius Conestabularius , Hugo Tiberiade , Gaufridus Tortus , Galgarius de Chenecho , Alelmus Bellus ; Raymundus Babyn. Factum est anno ab Incarnatione Domini mclxxxx indict. octavâ. Datum in obsidione Accon per manum Petri Regii Cancellarii & Tripolitane ecclesiæ archidiaconus , viii. kal. madii.

XXVI.

BULLE du Pape Célestin pour remédier ; par des censures ecclésiastiques , aux désordres qui régnoient en Provence.

5 novemb.
1191.

CELESTINUS episcopus, &c. Cum redemptor humani generis pacem inter Deum & hominem reformaturus in terras descenderit, decet fraternitatem tuam inter tuos parochianos ad eam servandam diligenter intendere, & ad hoc pontificalem opem adhibere. Cum igitur tam in civitate tuâ quam Burgo ipsius, simultates audiverimus plurimas pullulare, & ex his homicidia & alia dispendia mutua partium provenire, præsentium tibi auctoritate concedimus, ut illos cives tuos vel Burgenfes, qui pacem & concordiam, juxta commonitionem tuam, cum adversariis contempserint, reformare libere valeas, maledicti & excommunicationis vinculo innodare, & eos qui naufragia patientes capiunt vel expoliant, vel sua illis auferunt, & peregrinos seu mercatores & alios per strata euntes, capere, vel bona sua diripere, vel augere pedagja de novo præsumpserint, excommunicationis sententiâ feriendi liberam habeas facultatem; hereticos insuper & qui eos recipiunt & favorem illis impendunt, Aragonenses, Bramantiones, & familias illas extraneas, quæ tuam dicuntur provinciam dissipare & illos præterea qui eos conducunt, & in castris, villis & civitatibus recipiunt, aut vendunt illis, vel ab eis emunt, seu commercium aliquod cum illis ineunt, eadem possis nostrâ frætus auctoritate, cessante appellatione punire. Datum Laterani non. novembris pontif. nostr. ann. primo.

Archevêch. d'Arles. Autogr. B. t. 104.

X X V I I.

Juillet 1192. *ECHANGE fait entre la Commanderie d'Aix & Alphonse I, Comte de Provence.*

Arch. de St Gilles. **E**GO Ildefonsus Dei gratiâ & domini Regis Comes & Marchio Provincie, & ego Barralus eadem gratiâ Vicecomes Massiliæ & gratiâ Domini Regis procurator provincie, voluntate & etiam mandato Ildefonsi Domini Regis, donamus absque calumniâ & impedimento domui hospitalis sancti Joannis de Aquis, tascam condaminæ de malo consilio, & pro dictâ donatione, dicta domus & Bertrandus de Amillavo, tunc temporis prior sancti Egidii & Petrus de Naïsa procurator domus de Aquis, voluntate domini Prioris, causâ scilicet permutationis, dederunt nobis C. solidos & domum quæ fuit Barthi Nigri, & domum illam dedimus nos Bertrando de Venelis, pro emptione quam fecimus de castro de Venelis. Ut vero permutatio ista firma sit, fecimus illis fieri privilegium sigillo nostro & signo munitum, & testibus quorum nomina subscribuntur. Barralus Massiliæ Vicecomes, Hugo de Mimeto, Rainaudus frater ejus monachus, &c. & Tebaldus qui mandato domini Comitis & Barrali procuratoris sui hoc privilegium scripsit. Anno ab Incarnatione Domin. mxcxi mense julii, loco camera domini Comitis.

X X V I I I.

Juin 1193. *CONVENTION passée entre Alphonse I, Comte de Provence; d'une part, Hugues & Guillaume de Baux; d'autre part, portant investiture & concession de la ville de Marseille en faveur des derniers.*

Arch. d'Aix. arm. E. 7^e quar. l. oo. 3. P. **N**OTUM sit omnibus hominibus quod talis conventio facta est inter dominum Ildefonsum Regem Arrag. Comit. Barchin. & Marchionem provincie, & Hugonem & Guillelmum de Baucio fratres. Laudat siquidem &c. concedit dominus Rex præfato Hugoni de Baucio medietatem villæ Massiliæ, & in ejus tenemento tam in mari quam in terrâ, expressim in omnibus redditibus, excudimentis, omnibusque proventibus, justiciis,

guidaticis & omnibus excudimentis, quocumque modo perveniant in omni honore Vicecomitum quondam Massiliæ, pertinente ad villam Massiliæ Vicecomitum, cum suo territorio sicut terminat cum villâ episcopali & canonicorum, quam partem etiam concesserunt illi Hugoni de Baucio Hugo Jaufredi & Raymundus frater ejus nomine dotis. Et actum est ut dominus Rex habeat aliam medietatem per omnia, ita tamen quod ipse & Hugo de Baucio communiter pro indiviso habeant & possideant omnia prædicta, præter illud stare quod erat Guillelmi Grossi & Barrallis, propter podium Babon, quod sibi Rex retinet; illud quoque quod erat dominorum Treitz concedit Hugoni. Cætera omnia habeant dominus Rex & Hugo de Baucio pro indiviso, sicut dictum est supra, salvâ domini Regis & ejus successorum dominatione, sicut quondam habuit & habere debet super dominos Massiliæ, & salvo jure suo in omnibus. Post hoc quoque actum est inter dominum Regem & Hugonem & Guillelmum de Baucio, ut se ad invicem bonâ fide adjuvent, ad acquirendum prædicta habenda; convenitur inter se sicut dictum est; ita ut quocumque modo ad Regem vel ad Hugonem prædicta pervenirent, sint communia inter eos sicut dictum est. Præterea si contingeret Hugonem de Baucio præteriri antequam secutum esset matrimonium inter ipsum & filiam Hugonis Joffredi, vel ipsum nolle illam habere in uxorem, dominus Rex spontaneâ & bonâ voluntate concedit ipsi Hugoni & Guillelmo de Baucio, quod filius Bertrandi de Baucio nepos eorum, aut filius ipsius Guillelmi de Baucio habeat ipsam in uxorem cum prædictis omnibus, sub eodem modo quo dictum est. Hæc omnia supra dicta promiserunt dominus Rex & Hugo & Guillelmus de Baucio bonâ fide, remotâ fraude, explosâ omni machinatione, & remoto malo ingenio & engano se observaturos per se & successores suos, tactis corporaliter sacrosanctis evangelis, & promiserunt & juraverunt super quatuor sancta evangelia Ugo & Guillelmus de Baucio domino Regi, quod non solum adjuvent dominum Regem & suos in acquirendâ villâ Massiliæ, imo etiam adjuvent ipsum pro omni posse suo acquirere omnia castra & honores qui fuerunt Guillelmi Grossi, & Barralli contra cunctos homines & feminas, etiam contra omnes qui contra eum vellent esse coadjutores, & sciendum sit quod dominus Rex remittet domino Hugoni & Guillelmo de Baucio omne debitum quod Hugo Jaufredi & Raymundus frater ejus debebant Guillelmo Gros & Barrallo, sub obligatione partis quam habebant in Massiliâ, &c.

S. Ild. Regis Arag. Comitib. Barchin. & Marchion. Provinciar. S. Ildefonsi filii ejus Comitib. Provinciar., qui prædicta laudo & confirmo proprio signo.

Sunt ex parte Regis testes & juratores Petrus Cornelii, Cimero Draveo, Dalmacius de Palaciolo, Petrus de Crexello, & Pontius de Burgeras, hoc modo quod dominus Rex servabit omnia prædicta, & nisi faceret ipsi admoniti redirent in posse Ugonis & Guillelmi de Baucio, & starent super hoc mercedi eorum. Sunt quoque testes & juratores ex parte Hugonis & Guillelmi de Baucio, Dragonetus Lodon, Poncius de Mondragon, Poncius de Cadarassa, Berengarius de Median, Raymundus de Merindol, Rostan Malafangue, Braimundus Cornut. Hoc modo quod Hugo & Guill. de Baucio servabunt omnia prædicta, & ni facerent admoniti per dominum Regem vel per litteras suas vel per bajulos suos redirent in posse suo, & venirent stare apud Tarasconem ejus mercedi. Juraverunt etiam sub prædicto modo, ex parte domini Regis Guillelmus de Menfoa, & Rostan de Monte Arbadonno, ex parte Hugonis & Guillelmi de Baucio Lambertus de Montilio, R. de Mondragon, Guillelmus Arnaldi, Raymundus Ugolene, & Jauffredi Baston, acta sunt hæc apud Aquis mense junio sub anno Domini mxciii.

XXIX.

1193.

Accord entre Alphonse I & le Comte de Forcalquier.

Arch. du Roi à
Aix. Arm. Q. 4°
quarré.

OMNIBUS tam presentibus quam futuris notum sit, quod ego Ildefonsus Rex cupiens ostendere affectionem, bonum animum, & bonam voluntatem & amicitie firmitatem, quam tibi Guillelmo Comiti Forcalquerii volo habere in perpetuum, habito plenario Baronum nostrorum concilio, bono animo, spontaneaue voluntate, fide integrâ, remitto tibi omnem iram, indignationem & omnes querimonias quas adversus te habebam, de omnibus malefactis à te vel à tuis mihi vel meis illatis, & de quacumque re poteram habere querelam contra te, & promitto tibi fidele adjutorium & valimentum in omnibus negotiis tuis, contra cunctos homines cunctasque personas, in pace & in guerris, excepto solo imperatore, & juro tibi vitam tuam & membra tua & defensionem terræ tuæ & defensionem contra cunctos homines prout superius dictum. Si autem aliquis ex parte tuâ occasionem commovendi litem inter me & te, aut aliam aliquam occasionem & rationem aliquam malefacta tibi vel tuis fecerit, ego vel Comes

Provinciae, filius meus, vel bajuli mei, bona fide, tenemur tibi facere, emendare vel plenam justitiam facere; si vero justificare non possemus, cum nostrâ terrâ tenemur tibi fidele præstare subsidium contra ipsum, quousque ad plenam veniat satisfactionem, ut habeant prædicta firmiorem observantiam trado in manu & potestate Petri de Lambisco & Guilelmi Laugerii de insulâ, tria castra, scilicet castrum de Roinas, castrum de Ofeda & castrum de Cananellas, &c.

La promesse de Guillaume, Comte de Forcalquier, étoit conçue dans les mêmes termes : Datum apud Aquis mense julio anno Domini mxcviii testes juratores sunt ex parte Domini Regis Guill. de Barma. Egid. Varia, Isnardus de Flaiosc, Guill. Barreria, Guill. Darriane. S'il arrivoit quelques contestations entre les deux Princes, ils pécnoient pour arbitre l'Archevêque d'Aix & Guillaume Langier, Pierre de Lambisc & Raymond d'Agout, &c.

X X X.

SANCHE, frere d'Alphonse, Roi d'Arragon & Comte de Provence, se fait recevoir Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, & donne au Couvent de Cavaillon, où il fut reçu, ses armes & son cheval après sa mort. 1196.

IN nomine Domini nostri J. C. notum sit omnibus quod anno Dominice Incarnationis mxcviii mense julii in dominicâ die; nos Sancius Dei gratia Comes, filius Regine Arragonum & Comitis Barchinon. bonâ & spontaneâ voluntate damus & concedimus Domino Deo & beatæ Mariæ & beato Joanni & ægrotibus domûs hospitalis Jerusalem, corpus & animam nostram in vita & in morte, & uti unus de minimis fratribus semper prædictæ domui sumus obedientes, protegentes & in omnibus rebus defendentes, & ut in die obitus nostri corpus nostrum nullomodo sepeliri possit, nisi in domo prædicti hospitalis, & equus & arma nostra ibi reddantur, & sit notatum quod hæc fecimus divinæ pietatis intuitu, & amore & rogatu fratris examini de levata, qui plurimum nobis servierat. Et hoc totum supra altare beatissimi Joannis hospitalis Cavellincensis & super sacrosancta Dei evangelia juravimus, &c.

Arch. de S. Gilles:
Cartul. de Tria-
quet. p. 44.

XXXI.

Juin 1198.

*ALLIANCE entre Gênes & Grasse.*Arch. de l'Hôtel
de Ville de Grasse.

IN nomine Domini amen. Usque ad annos viginti & novem complettos, nos Januenses salvabimus & custodiemus homines de Grassâ & res illorum in toto nostro posse, salvis nostris directis, & non imponemus super eos aliquem novum usum, & si quid novum additum est, destruemus. Laudes etiam quam Januenses habent super homines de Grassâ penitus evacuamus, & si quælibet potestas vel persona, quod non sit de Grassâ vel de campanâ illorum, aliquem Januensem de cætero offenderit, in quem homines de Grassâ, culpam non committant, damnum vel injuriam aliam illorum proinde non faciemus. Hominibus vero de Grassâ de nostris conquerentibus, bonâ fide infra quadraginta dies faciemus justitiam, simplum vel capitale eis reddentes, vel reddere facientes. Hanc prædictam conventionem Albertus de Madallo, Januensis potestas, ex consensu & voluntate majoris partis Senatorum fecit, juravit eam firmam & ratam habere & tenere usque ad prædictum terminum. Actum Janue ann. Dominicæ Nativitatis milles. centesimo nonagesimo octavo, indictione xv. mense junii.

In nomine Domini, &c. ab hac die in antea usque ad annos viginti novem complettos, nos homines de Grassâ salvabimus & custodiemus Januenses & homines illorum districtis, & res omnium illorum in toto nostro posse, salvis directis nostris. Laudes etiam quas homines de Grassâ super Januenses habent & super homines eorum districtis, eas prorsus evacuamus, & faciemus justitiam Januensibus de nostris conquerentibus, bona fide, infra quadraginta dies simplum & capitale eis reddentes vel reddere facientes. Non dabimus Pisani fiduciam vel auxilium in nostro posse, imo offendemus eos & habebimus illos nostros inimicos donec guerra fuerit inter eos & Januenses, & nos homines de Grassâ de cætero non ibimus Pisas negotiaturi, nec in eorum districtum, nisi prius pax facta fuerit inter Januenses & illos des Pisâ. In publico parlamento jurare facimus ann. Dominicæ Nativitatis mxcviii indictione xv. mense junii feliciter.

Ces conventions furent plusieurs fois renouvelées & confirmées jusqu'en 1420 ; Raymond Berenger, par l'acte de 1227, dont nous parlons à l'article des municipes, permit aux habitans de Grasse de s'y conformer.

Je les trouve renouvelées à 1270 par les soins des deux députés de cette ville, qui sont Raymond Berenger & Hugues Mercadier; en 1271 par Isnard, consul & député; en 1288 par Jean Chabert, Antoine Durand, Geoffroi Esquirp & Guillaume Bonfils; en 1360 par Guillaume Casarante & Antoine Aynes.

XXXII.

TRAITÉ d'Alliance entre le Comte de Provence & le Comte de Toulouse, pour raison de la guerre qu'ils vouloient faire au Comte de Forcalquier. 1206.

... QUAPROPTER in Dei nomine presentibus & futuris sit manifestum, quod anno Incarnationis Domini mcccvi mense aprilis, ego Raymondus Dei gratia Dux Narbon. & Comes Thol. Marchio Provincie, bonâ fide, &c. promitto tibi Ildefonso Comiti & Marchioni Provincie, quod ad vindictam sumendam de injuriâ à Comite Forcalquerii tibi illatâ, ero tibi fidelis adjutor, ipsique guerram movebo, & faciam pro posse meo cum terrâ & hominibus meis, & ad Comitem Forcalquerium tibi & mihi subjugandum & accipiendum, auxilium tibi parabo contra quoslibet prædicti Comitatus detentatores, & in guerrâ tandiû perseverabo donec Comitatus Forcalquerii mihi vel tibi fuerit subjugatus, vel modo aliquo adquisitus, vel donec pax seu concordia, communi consilio, mihi scilicet & tibi inde facta fuerit. Promitto item sub eodem jurejurando, quod pacem seu concordiam vel aliquam tacitam pactionem vel expressam per me vel per interpositam personam, cum prædicto Comiti Forcalq. sine consilio tuo & voluntate, non faciam vel machinabor, donec, sicut superius scriptum est, prædictus Comitatus nobis fuerit subjugatus vel adquisitus. Et si forte per me solum vel per auxilium tibi parando per guerram, vel alio modo, à terrâ d'Aigues & d'Aces superius versus Manoscum, Forcalquerium, Sistaricum, & usque Abug aliquid adquisiero, tibi vel tuo certo nuntio incontinenti restituam sine omni controversiâ: retineo tamen mihi quod aurum vel argentum, vel pecunia numerata, seu Lorice hominum & equorum inter me & te, æquis portionibus; ita quod de parte meâ liceat mihi facere quod voluero, cetera vero mobilia & immobilia tibi vel tuo certo nuntio incontinenti, sine omni controversiâ

Tour du Trésor?
1. quar. 2. lias.
Com. Prov.

in integrum restituam. Ad majorem cautelam tui, & pro prædictis omnibus inconvulse à me complendis & observandis, pono & trado scilicet castrum de Furcis, & castrum de Motta, in potestate G. Amici, & G. Adhemari, sub hâc formâ, quod si forte, quod Deus avertat, omnia prædicta & singula tibi non observavero, vel contra aliquid prædictorum aliquo modo venirem, prædicta castra cum suis territoriis tibi & successoribus tuis cadant, &c.

Ad hæc ego Ildefonsus Comes & Marchio Provinciæ ob remunerationem beneficii, quod mihi tu R. Comes Tholos. gratanter & ex benignitate tuâ confers, & ad deliberationem meam contulisti, merâ liberatione & spontaneâ voluntate dono, concedo. . . Tibi prædicto Comiti R. Tholos. & successoribus tuis, quidquid Comes G. Forcalq. habet, tenet, vel possidet, vel aliquis nomine ejus habet, vel habere visus est, in toto Aygues & Aces, vel inde usque ad ripam Rhodani, & quidquid habet in aviclo & medietatem villæ insulæ, &c. demum quidquid sit infra prædictos terminos vel esse possit. Et si quod jus, si quave actio, vel persecutio mihi competit, vel in futurum competere posset contra Comitem Forcalq. vel quemlibet, vel quoslibet possessores prædictorum locorum, ob constitutionem dotis uxoris meæ, vel donationem factam à G. Comite Forcalq. mihi vel uxori meæ, neptri suæ, totum illud tibi & successoribus tuis per me & per omnes successores meos, solvo in perpetuum, & omnino desamparo; & si Barones, milites, vel cujuscumque generis homines, qui in prædictis locis habitant, aliquid ibi habent vel possident, aliquo vinculo fidelitatis, hominii vel sacramenti, sunt mihi adstricti, illud eis remitto, & eos inde absolvo, & specialiter volo & mando, ut eo vinculo quo mihi tenebantur, vobis & vestris deinceps obligentur. Promitto iterum tibi quod guerram inde movebo & faciam contra Comitem Forcalq. & contra quoslibet alios, detentatores prædictorum locorum, & in guerrâ tamdiu perseverabo donec prædicta tibi fuerint subjugata, vel donec pax communi consilio mei scilicet & tui inde facta fuerit. Hujus rei sunt testes Hugo de Baucio, R. Tangerius, Pontius, Justarius, R. Ermengaudus, P. de Porta-Rades, Bt. Radulphus Lastic, B. Uses, G. Raimundi, Durandus de Carros, Villelmus Manetus, Sebast. d'Andrag, P. Amalric, B. Augerius, & nos G. Amicus & G. Adhemarus osculo dato promittimus utrique vestrum, scilicet Comiti R. & Ildef. Comiti Provinciæ. quod in eventum præcedentis conditionis prædicta

castra vobis restituemus , vel vestro nuntio , & hominum vobis inde faciemus , &c.

XXXIII.

ALLIANCE entre les villes d'Avignon & de Saint-Gilles.

Mois de mai
1208.

IN nomine Domini nostri J. C. ad omnia consilia & omnes actus nostros progredimur. Per ipsum enim civitatis nostræ libertatem consecuti sumus , & per ipsum reipublicæ nostræ statum decoravimus , & ejusdem civitatis juri & commodo magnum dedimus incrementum , & per ipsum civitatis nostræ pacem conservamus , & ipso volente conservabimus in futurum. Deo igitur nobis autore , nostrum gubernante Consulatam , prælibatæ civitatis nostræ emolumenta tractantes , volentes eidem civitati in posterum providere , habito communi consilio domini Raymundi Dei gratiâ Avenionensis Episcopi , & Will. Avenion. eccl. præpositi , militum & proborum virorum , cum villâ sancti Ægidii & cum ejusdem villæ vobis Consulibus , videlicet Bertrando Rodulfo , Petro Causito , & Raymundo de Tarascone , & Guiscardo & militibus , Burgenfibus & aliis probis viris , nos Consules Avenionenses , videlicet Rostagnus Imbertus , Bertrandus de Soze , Petrus Hugo de Berbentana ; Raymundus de Morerz. Will. Raymundus Multonus , Petrus Aimericus , Laugerius de Codaleto , & Petrus Rancurellus , & Rostagnus de Morers judex , sic convenimus , & talem vobiscum societatem contrahimus , nobis & toto nostro Consulatui auxiliante domino , profuturam. Quod si aliquis nollit vobis universis vel alicui , vel aliquibus de Consulatu vestro stare rationi , & juri amicorum communium , vel nollit vobis facere mandatum amicorum communium , nos & successores nostri & omnes cives nostri præstemus vobis in hoc , consilium & auxilium fideliter , & pro posse nostro in placito & in guerrâ , expensis nostris , ad vestram commonitionem , transacto tamen spatio moderato , secundum negotii qualitatem. Item si aliquis faceret vobis universis , vel alicui , vel aliquibus de Consulatu vestro illam injuriam , vel inferret vobis illud Dampnum , quod , consueto consilio villæ vestræ , villa vestra moveret inde guerram & placitum inferenti Dampnum vel injuriam , similiter tenemur vobis præstare omne consilium & auxilium in placito & in guerrâ fideliter & pro posse nostro. Ad hæc si commune & consuetum consilium villæ vestræ aliquid adderet vel detraheret , his quæ

Archiv. de l'hôtel
de ville de Mar-
seille.

prædicta sunt ad meliorationem antedictæ societatis, consensu & voluntate consulum & consilii nostri, similiter in eo teneremur vobis præstare consilium & auxilium pro posse nostro. Et hæc societas durare debet, usque ad decem annos, & singulis quinquenniis renovari. Promittimus etiam vobis omnem fiduciam & amorem, & quod homines villæ vestræ salvabimus & defendemus pro posse nostro, & salvis vestris consuetudinibus, omnem in civitatem nostram ipsis exhibebimus rationem non exactis ab eis aliquibus expensis; præter illas quas consueverunt facere cives nostri. Nec patiemur aliquem de vestris nisi pro suo debito proprio pignorari. Et ad maiorem prædictæ societatis firmitatem statuimus, quod singulis annis quando Consules in civitate nostrâ Avenionensi novi eliguntur, Episcopus faciat jurare nominatim noviter electos Consules, quod fideliter observent prædictam societatem. Præterea si aliqua dubitatio emerferit in prædictâ societate inter nos & vos, cognitione & arbitrio nostri Episcopi & Abbatis villæ sancti Ægidii, & unius Consulis ex utrâque parte, dirimatur & terminetur, &c. Contracta est societas ista. Anno Domini mccviii, mense maii, existentibus in civitate Avenione consulibus prædictis & iudice.

L'Abbé de S. Gilles & les Députés promirent ensuite la même chose dans les mêmes termes.

X X X I V.

Déc. 1208. *AFFILIATION de Guillaume de Sabran, Comte de Forcalquier; à l'Ordre des Templiers.*

Arch. du Roi à
Aix, liasse l.l.l.l.
des Templ. n° 1,
arm. Q.

NOTUM sit cunctis præsentibus & futuris, quod anno Incarnationis mccviii, mense decembris, ego Guillelmus Dei gratiâ Comes Forcalquerii, filius quondam Geraldii Amici, divino inspiratus amore, bono animo & spontaneâ voluntate dono animam meam & corpus meum Domino Deo & beatæ Mariæ, & domui militiæ Templi in hunc modum; quod si ad religionem venire voluero, ad religionem Templi veniam & non aliam, solum modo ut veniam iuste & libere, & absque omni impedimento. Si vero in sæculo, me vitam finire contigerit, in cimeterio domûs Templi sepeliar. Promitto equidem dare prædictæ domui & fratribus ad obitum meum, amore Dei & remedio animæ meæ, equum meum & duas alias equita-

turas, & omnia arma mea completa, lignea & ferrea quæ uni militi sunt necessaria, & centum marcas argenti, &c. hanc quippe donationem feci in præfentiâ fratris de Monte-Acuto, magistro, & fratris Guillelmi Catelli, præceptoris provinciæ, &c.

Et nos frater Petrus de Monte-Acuto magister, cum consilio & voluntate fratris Guillelmi Catelli, & aliorum fratrum, recipimus nos supradictum dominum Guillelmum Forcalquerii Comitem, in donatum & confratrem nostræ domus, & in universis beneficiis quæ in domo Templi fiunt vel fient, usque ad finem citra mare vel ultra, bonam vobis concedimus portionem. Hujus donationis testes sunt de secularibus, domina Comitissa mater prædicti Comitis, Geraldus Amici frater ejus, R. de Meduillione, Aicardus de Insulâ, Raibaldus de Delfino, Bertrandus de Villamuro, Guibertus de Relaniâ, P. Garfanus, P. Ferreolus, Guillelmus de Bedoino, Guigo Roca, Raymundus Suavis, scriptor, frater G. Catelli scripsit & hæc fecit.

X X X V.

*LETtres de l'Empereur Othon IV aux Habitans d'Avignon; 1209
au sujet des différends que le Comte de Forcalquier avoit avec
les Moines de Mont-Major touchant la possession de Pertuis.*

OTHON Dei gratiâ Romanorum Imperator & semper augustus dilectis fidelibus suis, Episcopo, Consulibus & toti Universitati Avenionensi, gratiam suam, &c. Non satis mirari possumus quod Guillelmus de Sabrano, non solum præsumpserit Comitatum invadere Forcalcheriensem, nostro non expectato assensu, sed etiam Monasterium Montis-Majoris, quod nullo mediante, ad nos in temporalibus pertinet; nuper abstulit castrum & ipsam domum Monachorum de Pertus, quam pacifice diu possederant, & per ipsum, ut dictum est, spoliati, dum ad nostram præsentiam Abbas ejusdem Monasterii properaret. Unde mandamus vobis, atque præcipimus quatenus ipsum Guillelmum de Sabrano, quibus modis poteritis, compellatis omnia ablata dicto Monasterio restituere, ne cogamur in eum propter suas temeritates dictare sententiam.

Archives de Mont
Major

Les habitans d'Avignon ne tinrent aucun compte des ordres de l'Empereur, puisqu'ils donnerent du secours à Guillaume de Sabran, de quoi l'Empereur se plaignit par d'autres lettres.

Même injonction fut faite par le même Prince à Guillaume, Hugues & Raymond de Baux, qui avoient pris le parti de Sabran : elle fut également inutile.

X X X V I.

31 novemb. 1209. *DONATION du Comté de Forcalquier par Garfende, femme d'Alphonse II, à Raymond Berenger son fils.*

Arch. du Roi à
Aix, arm. Q, 4
guar. lias. S, p. 1.

IN Christi nomine cognoscant singuli, &c. Quod ego Garfendis, uxor quondam Ildefonsi Comitis Provincie, dono, laudo & concedo, donatione inter vivos in perpetuum valiturâ, cum hac cartâ, tibi Raymundo Berengario filio meo, Domino Petro Rege Arragon. Tutore tuo legitimo, tibi auctoritatem præbente, omne jus & omnem rationem, quod & quam umquam habui, & habeo, & habitura sum per me & per alium in toto Comitatu Forcalqueriensi, pro parte & in solidum, & extra Comitatum. Competat illud jus in ratione donationis factæ quondam Comiti viro meo & mihi, à Guillelmo quondam Comite Forcalqueriensi avo meo, sine jure alterius cujuscumque tituli, & in te plenarie, omnia mea jura, & actiones cedendo, transfero pleno jure, perfecto, absque omni retentione seu diminutione universali & particulari, & tibi merâ liberalitate, actis intercedentibus, dono omnia quæ in Comitatu & extra Comitatum continentur quæ ad me spectant & spectare possunt & debent, aliquo modo, sive sint castra, & civitates, & villæ, & aliæ munitiones, & territoria; & homines & feminæ, &c. &c. &c. & nominatim totam donationem illam quam jam dictus avus meus fecit tempore nuptiarum, & alio unquam tempore, tibi præfato Raymundo Berengario filio meo concedo, & si te mori contigerit absque legitimâ prole de uxore, volo & semper volam, quod omnia ista supradicta sint filiæ meæ sororis tuæ Garfendis, quæ si decesserit absque legitimâ prole de marito, hæc omnia supradicta mihi & meis revertantur. Hæc autem omnia facio & laudo expressim, permitte & concedente patre meo Raines de Castelar, & auctoritatem mihi nominatim in his omnibus præbente.

Ad hæc ego Raines de Castelar & ego Garfendis prædicta ejus filia, bonâ fide & sine dolo non decepti, non coacti, non errantes, merâ liberalitate tam scientes de facto quam prudentes, jure tam per nos quam per alios quos super his consulimus, omnia supradicta & singula & universa,

laudamus, & concedimus, & confirmamus, & nos numquam contra ipsa, & aliquid ipsorum venturos revocando & mutando, minuendo & alias evertendo, tibi Raym, Berengario & tibi Garfendi ejus forori; & tibi domino Petro Regi, eorum tutori legitimo promittimus, per stipulationem, & si quo jure & si quâ ratione modo nobis competente, & competitura, possemus unquam ista mutare & imminuere per nos & per alios, dictis & factis, in jure & extra jus, ipsi penitus ex certâ scientiâ generaliter & specialiter renunciamus, sit jns ipsum, scriptum & non scriptum, divinum & humanum, legale & canonicum, consuetudo generalis & specialis, tacita & expressa, & si quod jus aliud posset de cætero reperiri. . . . Juro ego Garfendis, me semper observaturam & nunquam contraventuram manibus meis propriis, per Deum & supra sancta quatuor Evangelia corporaliter præstito sacramento. Nos autem Petrus Dei gratiâ Rex Arragonum, recipimus te Garfendem & omnia supradicta in Dei fide & nostrâ. Hæc data sunt anno ab Incarnatione Domini nostri Jesu Christi mcccix prid. kal. decembr. in præsentia domini Guillelmi Episcopi Auson. magistri Guidonis de Monte-Pessulano, Guillelmi Porcelleri, Bertrاندj Porcelleri, Hugonis Sacriste, Pontii de Brugeris, Guidonis de Cavallone, Poncii de Verneto, Sancii de Orca, Rostagni de Carbonneris, Guillelmi de Rosso, Petri Amici, Flote de Tarascone, Poncii de Matarone, Guillelmi de Cottignac, Guillelmi d'Escala, Alfanni Romei, Petri Beleroti, Petri de Lambesc, Petri Martelli, Raymundi Gantelmi, Bertrandi Gantelmi, Roderici exemeni, Petri Bonansa, Guillel. Malvesi, Conèguti, Joannis Galisi, Raymundi de Sancto-Paulo, Hugonis Jahèlem, Guillelmi Catalani, Berengarii de Matarone. S. Petri Dei gratiâ Regis Arragonensis, & Comit̃s Barchin. Guillelmus Auson. Episcopus, &c.

XXXVII.

TRAITÉ de Paix entre la République de Pise & la ville d'Arles. 20 décembre.

1212.

IN nomine Patris, & Filii, & Spiritus Sancti, amen.

Archiv. de la ville
d'Arles.

Proborum semper est consuetudo virorum, inter quos virtus viget & prævalet; omnem à se materiam amputare, & nuntiis sese concordie, ac pacis fœderibus conligare. Ideo ex hâc publicâ litterarum serie, cunctis scire volentibus sit manifestum, quia nos Gerardus Curxenerlis, & Ferrans dominus

Paneporci , & Baudinutus Gaëtani , & Baudinus Matzutti , atque Addonis Turchi , Pisanorum Dei gratiâ Consules , pro nobis & sociis nostris Consulibus , & pro communi Pisano , & pro civitate Pisanâ , & pro omnibus Pisanis , & omnibus hominibus Pisani districtûs , & qui Pisano nomine censentur , facimus vobis Raymundo de Farnario & Raymundo Ricardo , legatis civitatis Arelatenfis & burgi ejusdem civitatis , pro ipsâ civitate & burgo , & pro venerabili domino Michaeli Dei gratiâ Arelatenfi Archiepiscopo , & pro Consulibus & Rectoribus & populo universo præfatæ civitatis & burgi , & pro omnibus hominibus suæ jurisdictionis & fortis & districtûs Arelatenfis civitatis , firmam & veram pacem ; & omnes querimonias de rebus ablatiis sive damnis illatis , quas Pisana civitas vel commune civitatis Pisanæ , vel aliquis de civitate vel jurisdictione , vel districtu ejus , habet contra universitatem Arelatensem , vel contra aliquem Arelatensem civem , vel contra aliquem de jurisdictione & districtu Arelatenfis civitatis , & damna eis illata , nos pro nobis , & pro sociis nostris Consulibus , & pro civitate Pisanâ , & pro communi Pisano , & pro omnibus hominibus Pisanæ civitatis & ejus districtus , & jurisdictionis , bono animo remittimus & convenimus , & promittimus pro nobis & pro sociis nostris Consulibus , & pro communi Pisano , & pro civitate Pisanâ , & pro omnibus Pisanis , & Pisani districtûs hominibus , & qui Pisano nomine censentur , vobis scriptis Raymundo de Farnario & Raymundo Ricardo legatis Arelatenfis civitatis & ejus burgi , pro ipsâ civitate & burgo , & pro supradicto domino venerabili Arelatenfi Archiepiscopo , & pro Consulibus , & Rectoribus & populo universo prædictæ civitatis , & pro omnibus suæ jurisdictionis hominibus , & fortis & districtûs civitatis Arelatenfis , quod firmam & veram pacem tenebimus cum civitate Arelatenfi , & cum omnibus hominibus civitatis Arelatenfis , & ejus burgi & fortis , & districtûs , & etiam omnibus qui Arelatenfi nomine censentur ; & salvabimus & defendemus eos omnes , in personis & rebus , terrâ & mari & aquâ , sanos & naufragos , eundo , stando & redeundo in civitate Pisanâ , & ejus portu & fortiâ & districtu , tam contra amicos quam contra inimicos , & contra omnes personas & locum ; & quod in personis & rebus non offendemus , nec offendi faciemus aliquo modo , in aliquâ parte , Arelatensem , vel aliquem de civitate Arelatenfi , vel ejus burgo , vel aliquem de districtu vel fortiâ Arelatenfis civitatis , vel aliquem qui Arelatenfi nomine censetur , vel aliquem qui in ligno Arelatenfi cum Arelatenfibus

tenſibus navigabit , niſi ille ſit de terrâ , cum quâ Piſana civitas publicam guerram habeat , vel de quâ Piſana civitas per ſuas litteras civitati Arelatenſi denuntiaverit , quod guerram habeat , quæ denuntiatio fieri non debet , niſi de eâ terrâ cum quâ in veritate Piſana civitas guerram habuerit ; quod tunc ſi eum offenderet , pax propter hoc non rumpatur ; & quod ſi offenſio facta fuerit de perſonis infra xl dies , ex quo reclamatio facta fuerit in civitate Piſanâ Conſulibus vel Rectoribus Piſanorum , ſi ille qui offenſam fecerit , fuerit de iuriſdictione civitatis Piſanæ , convenientem inde vindictam faciemus . Si vero de rebus fuerit offenſio facta alicui Arelatenſis civitatis , vel ejus iuriſdictionis , aut fortiæ vel diſtrictûs , vel alicui qui Arelatenſi nomine cenſeatur , & hoc probatum vel certum fuerit , faciemus , infra xl dies continuos connumerandos ab inquiſitione ab eo factâ , vel ab aliquâ perſonâ pro eo , cum integritate , ablata , ſi invenientur , reſtitui , ſi non invenientur , de bonis (ejus) qui damnum dedit emendari faciemus ; hoc tamen intellecto , ſive præſens vel abſens ſit qui damnum dedit . Cum tamen ſolvendo ſit , plenarie , ut dictum eſt , ablata reſtitui vel emendari faciemus . Si vero ſolvendo non fuerit in totum , ſed pro parte , pro eâ parte quâ ſolvendo fuerit , damnum emendari faciemus ; pro eâ autem quâ ſolvendo non fuerit , faciemus fieri de eo qui offenſam fecerit , juſticiam , ſecundum rationem & bonum uſum Civitatis Piſanæ . Si autem dubitetur utrum ille , cui damnum illatum fuerit , ſit de civitate Arelatenſi , vel ejus diſtrictu , aut fortiâ , & hoc non probaverit , faciemus omnia ſupra dicta infra xl dies , poſtquam de hoc litteras ſigillatas Arelatenſis civitatis (ſigillo) à communi Arelatenſi miſſas , habuerimus , & quo minus habeamus , fraudem non commitemus ; & tunc res quas invenerimus , retinebimus ſtriſctas uſque ad tres meſes : de mercationibus & cæteris contractibus inter Arelatenſes & Piſanos habitis , Arelatenſes Piſam , ſi voluerint Piſani , conveniri poſſint , & ad rationem cogi , & quod ſi aliquis Arelatenſis vel de Arelatenſi diſtrictu ſeu fortiâ , de aliquo negotio quod ab hodie in antea fiet , vel ante factionem pacis , inter civitatem Arelatenſem & Piſanam factum fuerit , reclamationem fecerit de aliquo homine Piſano vel ejus diſtrictu aut fortiâ , ſeu de aliquo foreſtario , qui in civitate Piſanâ tunc invenietur , ſecundum rationem & bonum uſum civitatis Piſanæ , juſtitiæ plenitudinem & fieri faciemus , exceptis quam de damnis datis & ablationibus , & damnis hinc inde factis uſque ad diem compoſitionis hujus pacis , de quibus omnibus

non teneamur facere ; & quod recipiemus & salvabimus & defendemus omnes homines & res & navigia Arelatensium , & hominum fortis ejus & districtus , & eos qui Arelatensi nomine censentur , cum omnibus rebus quas habuerint , sive secum reducerint , & qui ad Pisanam civitatem vel ejus fortiam devenient & applicabunt sive confugient , & morari voluerint , ab omnibus hominibus & personis , & eos securos & tutos faciemus , & adjuvabimus eos pro nostro posse ; & quicumque egredi voluerint , eos libere exire permittemus cum omnibus eorum rebus ; nec antequam voluerint ipsi Arelatenses , eos exire cogemus ; & quod navigare permittemus Pisanos cum Arelatensibus , & eis nullo modo prohibebimus , nec prohiberi faciemus cum Arelatensibus navigare vel ire quocumque modo volentibus ; & quod publicorum inimicorum Arelatensis civitatis avere , si forte in aliquo navigio cum Pisanis fuerit inventum ab Arelatensibus , ipsi Pisanni non facient suum , nec suo nomine ipsum defendere. Et si forte aliquis Pisanus cum publicis inimicis Arelatensium inventus fuerit in eorum navibus & lignis eundo vel redeundo , liceat Arelatensibus & Arelatis fortis & districtus hominibus , Pisanos & res eorum tanquam inimicos offendere & capere , & capta retinere ; & non reddere nec reddi facere , & propter hoc pax & concordia non rumpatur ; & quod de avere Arelatensium , quod ipsis per riveriam vel undecumque , aut de quâcumque parte adductum fuerit , si ibi vendentur , tollantur in introitu vel exitu denarii iv pro librâ monetæ Pisanæ , & non plus quâcumque occasione. De eo quod ibi vendetur non nihil tollatur , sed ubicumque voluerit , de eo quem habuerit deferri aliquo modo non impediatur. Et si forte , quod absit , aliquid prædictorum non fuerit observatum ; propterea pax non rumpatur , sed id quod non fuerit observatum , infra xx dies ab inquisitione factâ emendetur. Prædicta vero pax & conventio debet observari ab hodie usque in annos xxv proximos. Quæ omnia toto tempore nostri Consulatus sic observare & facere ad sancta Dei evangelia , quod non recipiemus sequentes Consules vel Rectorem , aut administratores , sive potestatem , qui non jurent omnia prædicta firma tenere , facere & observare ; & qui non jurent quod infra viii dies , ex quo carta publica Notarii Arelatensis civitatis , in quâ continentur nomina juratorum Arelatensium , sigillata sigillo communis Arelatensis civitatis , Pisis eis delata fuerit , facient jurare ad sancta Dei evangelia (de melioribus) civibus Pisanis , qui eisdem Consulibus vel Rectoribus sive potestati convenientes esse vide-

buntur, coram publico Notario Pisanæ civitatis, qui nomina juratorum scribet, & vobis scripta transmittentur sigillata sigillo communis Pisani, quod prædictam pacem, & supra scripta omnia quæ in tenore supra scriptæ pacis continentur, firma tenebunt, facient, observabunt, & similiter non recipiemus sequentes Consules, vel Rectores, sive potestatem; qui non jurent quod non recipient alios sibi sequentes, nec illi alios qui pro tempore fuerint, quod prædictam pacem & cætera omnia, quæ in tenore supradictæ conventionis pacis continentur, firma tenebunt, & observabunt; & sic juretur & observetur pro tempore, usque ad prædictum terminum xxv annorum. Et taliter hæc omnia supra scripta Baudinum Martii, domini Imperatoris judicem & Notarium, & Pisanæ civitatis Cancellarium scribere rogavimus. Acta sunt hæc omnia superscripta Pisis portâ pontis, in ballatorio Curie domini Lotharii, Pisani Archiepiscopi. Præsentibus Girardo Magneti & Galgavo ejus Germano, Rauverio domini Robertini & Teberto Dodonis, & Guirardo Cancellario & Bonalbergo judice & Notario domini Tavicerdi, & Silvestro judice & Notario, & aliis pluribus testibus ad hoc Rogatis Dominicæ Incarnationis anno mcccii. indict. xv. xiii kal. januarii. Ego Bonalbergus domini Tavicerdi, domini Othonis serenissimi Romanorum Imperatoris judex ordinarius, Notarius & Cancellarius Pisanæ civitatis scriba publicus, hanc cartam à supradicto Baudino Martii, domini Imperatoris judice & Notario & Pisanæ civitatis publico Cancellario Rogatu ejus, *secundâ* à me visa & lecta, ipsius quoque parabolâ & mandato, scripsi atque firmavi.

Ego Guillelmus Petri publicus Notarius Arelatensis authenticum hujus exempli, sigillo cereo pendenti civitatis Pisanæ sigillatum, videns legi, & sic ut in eo continebatur, ut in hoc legitur exemplo præter literam plus minusve & hoc exemplum scripsi & signo meo signavi.

XXXVIII.

RATIFICATION de la donation du Comté de Provence & de Forcalquier, faite par la Comtesse Garsende, en faveur de Raymond Berenger son fils.

1214.

ELUCESCAT universis hoc scriptum legentibus vel recitari audientibus quod anno Incarnationis Dominicæ mccciv; domina Garsennis Dei gratiâ

Arch. du Roi d'Aix, arm. Q. 7^e quartré, 7.

Comitissa Provincie & Forcalquerii, filio suo Berengario Comiti Provincie & Forcalquerii, recognitionem faciens donationis apud alamannonem à se illi factæ, juratæ & in scriptis redactæ autenticatis, tam sigilli sui & illustris memorie domini Petri Arragonensis munimine, quæ copiosa subscriptione testium, itemque apud Aquis recognita in multorum presentia, sicut in illâ plenarie continetur paginâ, & sicut melius dici potest & intelligi, ita bonâ fide sine omni dolo & fraude, de purâ & bonâ voluntate suâ sine, omni coactione ac violentiâ, quidquid juris in toto Comitatu Forcalcariensi habet vel habere debet, donavit, laudavit, concessit eidem filio suo Raymundo Berengario & interpositâ religione sacramenti promisit se contra donationem hujus nullo venturam tempore, & quamdiu vixerit hanc donationem servaturam ratam & illibatam, & occasione vel gratiâ alicujus cognati vel proximi, vel cujuscumque personæ alterius contra prædictam donationem per se vel per alium numquam impedimentum aliquod præstituram, si vero, quod Deus avertat, filius suus Raymundus Berengarius decederit sine hærede legitimo ipsa donat, laudat, concedit Garcenni filie suæ quidquid juris habet vel habere debet in prædicto comitatu. Præterea non solum voluit sed rogavit & præcepit cunctis illis qui tunc aderant ut prædictæ donationis essent testes fidelissimi, &c.

X X X I X.

24 août
1215.

RÈGLEMENT de Police donné aux Juifs par l'Archevêque d'Arles.

Arch. de l'Archevêché d'Arles,
liv. rouge coté G,
f. 64.

ANNO Dominicæ Incarnationis MCCXV. mense augusti, ix kal. septembris. Nos M. per Dei gratiam Arelatensis Archiep. concedimus vobis judæis universis infra ambitum civitatis & burgi Arelatensis manentibus, & omnibus successoribus vestris ibidem in perpetuum pro tempore mansuris, & concedendo statuimus, quod singulis annis ad festivitatem casellarum (des tabernacles) quam celebratis mense septembris, vos eligatis de vobis ipsis tres viros bonæ opinionis qui jurent super sanctam legem mosaicam quod bonâ fide & sine personarum acceptione regant in omnibus quæ facere debent communitatem vestram, & servent unicuique justitiam suam super omnibus de quibus querelam audierint, & etiam non expectatâ querelâ, si omnes tres non expectatâ deliberatione noverint expedire.

Quibus nempe tribus ad vestrum regimen electis atque statutis omnes alii Judæi jurent obedientiam ad eorum intellectum sine omni retenemento super eandem legem mosaicam. Et illi tres correctores vestri, sive rectores auctoritate nostrâ plenariam habeant potestatem in faciendis correctionibus, quas expedire noverint pro reformandâ observantiâ legis vestræ, & in faciendis talliis sive collectis, quas necesse fuerit fieri pro eleemosinis solvendis, & pro solvendis censibus universis quas vos Judæi facitis nobis & ecclesiæ nostræ & aliis quibuscumque personis, quibus census facere tenemini communiter, & pro solvendis etiam collectis, quas pro necessitate clausuræ vel alterius communitatis Arelatenfis à vobis exigent, cum nostro consilio, nostri Consules christiani. Et ne aliquis Judæus, manens in civitate vel burgo Arelatenfi, prudentiâ vel subtilitate suâ possit se subtrahere à regimine illorum trium, qui ad hoc electi fuerint & statuti, nos concedimus & statuimus generaliter quod illi tres habeant plenariam potestatem distringendi omnes alios ad faciendum quidquid ad vestræ legis observantiam, & ad tenendam justitiam cuilibet Judæo de altero Judæo super quibuscumque injuriis, & ad faciendas, ut dictum est superius, tallias & collectas, quas pro communi necessitate seu utilitate vestrâ fieri oportebit. Notandum etiam quod nos in præsentem eligimus & statuimus Durantum, Salvetum & Ferrerium Judæos ad prætaxatum officium, rectores totius vestræ universitatis, per annum scilicet usque ad festivitatem casellarum, quam celebrabitis anno futuro mense septembris, & anno completo, isti tres prænominati rectores, more consulum christianorum, eligant tres electores bonæ opinionis, qui præstito juramento super sanctâ Lege Mosaicâ, eligant bonâ fide tres viros prudentes & honestos ad prædictum regimen idoneos atque bonos; sciendum quoque quod si aliqua causa emerferit vel tractabitur inter vos, inque diffiniendâ vel componenda duo de prædictis rectoribus concordaverint & tertius discordaverit ab eis, illud ad audientiam nostram, vel illius, qui in absentia nostrâ locum nostrum tenebit, perferetis, & per nos vel per illum, qui locum nostrum tenebit, substituetur alius loco illius qui discordaverit, vel etiam duo vel plures si arduum fuerit negotium, quorum consilio causa illa sine debito terminetur. Verumtamen ille tertius discordans remanebit rector sicut & antea in aliis negotiis, usque ad annum completum. Ad hæc autem notandum, quod nos retinemus nobis & successoribus Archiepiscopis in perpetuum appellationes, quas libere vobis facere licebit, & omnem plenitu-

dinem potestatis, quam in vobis habemus ex concessione, atque largitione imperatorum, sicut continetur in privilegiis eorum, indultis nostris prædecessoribus atque nobis. Actum fuit hoc in salâ majori, præfati domini Archiepiscopi, præsentibus testibus. B. Decano Arelat. Bernardo Embiloto; Rostagno Laurentio; Bertrando Claperio, Ugone Laurentio, Guill. de Gravefone, Consulum Arelatenfium Notario; & ego Pontius de Junqueriis memorati domini Archiepiscopi Notarius, qui prædictis omnibus præfens interfui, mandato ipsius domini Archiepiscopi tenorem hujus instrumenti dictavi, & scribi feci, atque bullam ipsius domini eidem instrumento apposui.

X L.

1218. *PROMESSE d'Hugues de Baux de protéger & défendre les Marseillois.*

Archiv. de l'hôtel
de ville de Mar-
seil.

IN nomine Domini anno Incarnationis ejusdem mcccxviii. indict. vi. cal. martii. Sit notum omnibus, &c. quod ego Hugo de Balcio per me & Raymundum de Balcio nepotem meum, promitto per stipulationem vobis rectoribus Massiliæ, scilicet Guillelmo Duranto Amelio, Otoni Capre, Stephano Vigaldo, Villermo Marino, Petro Bernardo, Joanni Bernardo, Arnaldo de Podio, Villermo Berengario & Martino Castanee, nomine universitatis Massiliæ recipientibus, quod consilium, & auxilium, & opem, legaliter & bonâ fide & sine omni fraude & dolo vobis & successoribus vestris, & universitati Massiliæ impendam ad concordiam & pacem sive compositionem habendam, & faciendam inter vos & universitatem Massiliæ, & singulos ejusdem universitatis, & ecclesiam, & ad vos & universitatem prædictam liberandam & absolvendam à sententiis excommunicationis, sive interdicto, quibus & quæ tenemini astricti, & dictum consilium atque auxilium & opem bonâ fide præstabo, tam apud dominum Cardinalem, quam apud Archiepiscopum Arelatensem, & Episcopum Massiliensem, & apud omnem aliam ecclesiasticam personam. Item promitto vobis quod bonâ fide & sine fraude ero adjutor & defensor vester sive valitor contra omnem personam quæ vobis inimicaretur vel universitati Massiliæ, vel vos, vel universitatem prædictam, vel singulos de ipsâ universitate offenderet, præter contra ecclesiam, sed vobis absolutis & universitate prædictæ Massiliæ, promitto vobis quod adjutor vester &

defensor pro posse meo, bonâ fide & sine fraude contra omnes personas tam laïcas quàm ecclesiasticas, de jure vestro; item promitto vobis quod ego nullam querimoniam deponam, nec deponi faciam coram aliquâ ecclesiasticâ sæcularive personâ, quousque mandamentum datum erit à Guillelmo de Spartâ, à Guillelmo Vivaldo, juvenis, & Albino judice, de discordiis inter me & nepotem meum R. de Balcio ex unâ parte, & vos Rectores & universitatem Massiliæ ex alterâ, sicut continetur in compromisso inde facto, & eritis absolvi à dictis sententiis excommunicationis. Prædicta omnia singula & universa promitto me vobis per stipulationem observare & tenere, & nullatenus contravenire sub obligatione omnium bonorum meorum, & ita juro super sancta quatuor Dei evangelia, renuntians inducis xx dierum & quatuor mensium, & omni juri scripto & non scripto, divino & humano, legali & canonico ac consuetudinario confecto & conficiendo, & omni aliæ exceptioni atque rationi & juri quod mihi posset competere ad contraveniendum, promitto etiam sub eodem sacramento me curaturum & effecturum quod dictus nepos meus R. de Balcio hoc idem jurabit & tenebit, & contra non veniet. Actum in ecclesiâ beatæ Mariæ de Aquis. Testes interfuerunt Bernardus Ferreolus, Causidicus, Joannes de Ribatrâ, Amadonus, Lambertus Bonaventura, Fulco de Civitate, Hugo Ferus, Geraldus de Servegnâ, Raymundus Motelus, Stephanus Barreria, Raymundus Ebrardus, Wilhelmus Faber, & ego Rostagnus Paynus, publicus Massiliensis Notarius, qui, mandato utriusque partis, hoc scripsi & signum meum apposui.

X L I.

TRAITÉ de Commerce entre les Marseillois & le Comte d'Empurias. 23 juil. 1219.

IN nomine Domini. Anno Incarnationis ejusdem mcccix, indictione sextâ, ix kal. augusti, sit notum omnibus tam presentibus quam futuris, quod nos Rectores Massiliæ videlicet Stephanus Pericaldus, Martinus Castantii, Wilhelmus Marinus, Arnaldus de Podio, Durandus Amelius, Wilhelmus Vivaldus juvenis, & Oto Capra, per nos & omnes socios & successores nomine universitatis Massiliæ, villæ Vicecomitalis, super his habito pleniori & deliberato consilio ad sonum campanæ congregato consiliariorum, capitum, magistrorum, & aliorum quam plurimum proborum

Toulouze, 5^e fac,
P. 42.

virorum, donamus & concedimus in perpetuum vobis domino Hugoni Comiti Ympuriatum & vestris. Ut de cætero vos & vestri, & omnes homines vestri, & singuli & de terrâ vestrâ sive districtu seu jurisdictione vestrâ, secure semper possitis apud Massiliam venire, & in districtu Massiliæ sive jurisdictione, & inde exire sive recedere cum lignis & sine lignis, dum tamen ligna illa essent vel erunt ligna de Riparia, oneratis & exoneratis, onerandis & exonerandis cum mercibus & sine mercibus, ubique vos & vestri & homines vestri prædicti omnes singuli possitis, & possint emere, vendere, permutare & negotiari, si vobis vel vestris vel dictis hominibus vestris, vel de terrâ vestrâ seu jurisdictione, placuerit; excipimus tamen illam personam & personas quæ aliquem vel aliquos Massilienses personaliter offendisset, qui quidem apud Massiliam venire non possit, nisi voluntate & bene placito dictæ personæ Massiliæ offensæ... &c... Item nos supra dicti Rectores per nos & socios & successores nostros omnes, & nomine dictæ universitatis Massiliæ, donamus & concedimus in perpetuum vobis prædicto Comiti, & vestris quod, unam navem quæ sit vestra vel vestrorum hominum, scilicet in terrâ vestrâ vel districtu, & jurisdictione perpetuo habitantium, & non gratia salvatariæ, vel ad tempus, vel quæ navis sit vestra & prædictorum vestrorum hominum, vel vestra & hominum Massiliæ villæ Vicecomitalis, possitis apud Massiliam onerare Peregrinis, causa eundi ultra mare quotiens volueritis, & Peregrinos habere poteritis, vel alio in portu Massiliæ cum dictâ nave navigare, vel eam in aliud navigium mittere, videlicet apud Alexandriam vel bumgeam vel seytam, vel in quolibet aliud viagium vobis placuerit onerata & exonerata, & pro dictâ nave poteritis apud Massiliam tabulam tenere vel teneri facere, prout Massiliensis vel Massilienses aliqui pro suis navibus apud Massiliam tabulam tenebunt pro tempore, & dictam navem in portu Massiliæ possitis regere, & ibi tenere, & portum facere, ipsamque recolligere sive reponere onerata vel exonerata, & hæc faciliter facere ex videlicet eo quia vos dictus dominus Comes per vos & vestros dedistis, & concessistis, arque remisistis & donatis, arque remittitis in perpetuum nobis prædictis rectoribus, recipientibus nomine dictæ universitatis & omnium civium & singulorum Massiliæ, & in eâ habitantium, & de districtu sive jurisdictione Massiliæ, naufragium omnium navium cæterorumque lignorum cujuscunque generis sint vel fuerint, per totam sive in totâ terrâ vestrâ seu districtu & jurisdictione in terrâ marique,

item

Item quia per vos & vestros concessistis atque donastis & remisistis, & donatis, & remittitis nobis prædictis rectoribus, recipientibus nomine vestri & dictæ universitatis Massiliensis, & omnium & singulorum civium Massiliæ & ejusdem universitatis, & omnium habitantium in civitate Massiliæ, sive districtu seu jurisdictione ejus, plenariam potestatem generalem, & liberam & licentiam omnimodam onerandi & extrahendi bladium cujuscumque generis cum navibus & lignis aliis cujuscumque generis, & sine lignis per terram & per mare, in totam sive per totam vestram terram sive quacumque, &c.

Actum in capitulo Rectorum Massiliæ; testes interfuerunt Ancelmus Ferus, Willelmus Vivaldus, Mosquestus, Carolus de Mari, & Augerius de Mari ejus frater, Barsacus Amadonus, Surleo de Civitate, Willelmus Sardus, Hugo Ferus, Durantus de Jerusaleme, Symon Bernardus, Rolandus Benedictus, Petrus Gombertus, Petrus Sartor, Geraldus de Servegna, Johannes de Ribalta, Elicardus Furnerius, Raymundus Gilius, Nichola Aicardus, Bernardus de Corfano, Bertrandus Lurdu, Bonaventura, Willelmus de Corbassaz, Raymundus de Lupariis, Bernardus de Palza, Dalmacius de Castillione, Berengarius de Rivopullo, & ego Rostagnus Paynus publicus Massiliæ notarius, qui, hoc mandato rectorum prædictorum & rogatu dicti Comitis Ympuriarum, præfens instrumentum composui, & signum meum apposui, & insuper ad majorem omnium prædictorum firmitatem, & ad omnem inde tollendam dubietatem, & ne de cætero super prædictis aliquis possit oriri scrupulus quæstionis, præfens instrumentum bullæ plumbeæ capituli Rectorum Massiliæ munimine, jussu prædictorum Rectorum roboravi.

X L I L

LETTRE de l'Empereur Frédéric II au Comte de Toulouse, Marquis de Provence, portant défense d'aliéner & de donner les terres de l'Empire; avec injonction de retirer ce qui a déjà été aliéné.

1225.

FRIDERICUS Dei gratiâ Romanorum Imperator semper augustus & Rex Siciliæ, &c. R. Comiti Tholosano, Duci Narbonæ & Marchioni Provinciæ fidelibus gratiam suam & bonam voluntatem: intellexit serenitas nostra, quod tu terras prædecessoribus tuis & tibi à nobis & imperio infeudatas

Mss. du Roi;
n° 635.

alienare, donare, & vendere pro velle tuo præsumis in imperii nostri præjudicium & gravamen. Cum igitur istud non debeamus æquanimiter sustinere, fidelitati tue firmiter, præcipiendo mandamus, quatenus quæcumque è prædictis terris tuis feudalibus dudum alienaveras, & concesseras, integre ad manus tuas studeas revocare. Nec de cætero ex eis aliquid absque consensu nostro & imperii, donare seu alienare præsumas. Datum Panorm. ultimo martii xiii indict.

X L I I I.

Oct. 1226. *VIDIMUS des Lettres de l'Empereur Frédéric, portant révocation de tous les Consulats des villes & lieux de Provence.*

Arch. du Roi à
Aix, arm. Q.

FRIDERICUS Dei gratiâ Romanorum Imperator semper augustus, Jerusalem & Siciliæ Rex universis per Comitatum Provinciæ & Forcalquerii constitutis, quibus præsentis literæ ostensæ fuerint, fidelibus suis gratiam suam & bonam voluntatem. Pervenit nuper ad notitiam nostram, quod quorundam civitatum, villarum & aliorum locorum universitates in comitalibus ipsis degentes, proprio motu & voluntate constituerunt jurisdictiones, potestates, consulatus, regimina & alia quædam statuta, quæ ad suæ arbitrium voluntatis exercent; & cum jam apud quasdam in abusum & pravam consuetudinem inolerunt, allegantibus nonnullis, easque per excessionem super his per Comitem Provinciæ & Forcalquerii habuerunt, atque assensum; cum igitur indecens sit & indignum, ut ab universitatibus talia præsumantur, quæ lædunt Romani Imperii dignitatem, & in quibus debitæ fidelitatis & subjectionis tramitem excedentes, moliantur sibi partem eorum, quæ ad merum spectant imperium vindicare, non Comites Provinciæ & Forcalquerii eadem concedere potuerunt, quod nostrâ interest hujusmodi enormitatibus obviare, nos ex imperiali auctoritate tam jurisdictiones, consulatus, regimina, potestates & statuta cætera per universitates civitatum inventa, perque concessionem super his, per Comites Provinciæ & Forcalquerii ab eis obtentas, ex certâ scientiâ revocamus, & inania esse censemus, similia de cætero fieri prohibentes. Mandamus igitur & præsentem statuentes sancimus edicto sub poenâ . . . libr. auri, singulis universitatibus injungentes, quatenus ab eisdem interdiciuntur potestatibus, consulatibus, regiminibus & statutis, deinceps

omnino cessent, & nulla universitas civitatum, villarum seu locorum ea exercere præsumant, vel inania similia acceptare. Transgressoribus, si qui fuerint, pœnâ impositâ puniendis, quam ad Comitem Provinciæ & Forcalquerii devolvi censemus. Ad hujus itaque revocationis memoriam & perpetuam firmitatem, præsentem paginam fieri fecimus, & bullâ aureâ tipario nostræ majestatis impressâ, jussimus insigniri. Datum Fogiz anno Incarnationis Dominicæ millesimo ducentesimo vicesimo sexto, mense octobris, quartæ decimæ indictionis.

X L I V.

CESSION du Consulat de Grasse; faite à Raymond Berenger par les habitans de cette ville, aux conditions énoncées dans l'acte.

24 juillet
1227.

IN nomine æterni Dei. amen. Anno Incarnationis ejusdem MCCXXVII indict. XIII, mense julii die XXIV. Notum sit omnibus hominibus quod Consules Grasse, Malvicinus, Guillelmus Scurpus, Raymundus Audracus, Petrus Conversus, Raymundus de Laroca, Gayolus, voluntate & mandato expresso totius universitatis villæ Grasse, absoluta una cum coadjutoribus suis Hugone de Phelapone, & cæteris ab excommunicationis vinculo quo fuerant propter pacem à . . . innodata, in præsentia domini R. Berengarii Dei gratiâ Comitis, Marchionis Provinciæ & Forcalquerii in parlamento vulgo villæ Grasse circumstante, & assensum nobis Consulibus supradictorum tribuente, jurisdictionem totius villæ Grasse & Consulatû, quæm & quam, longo tempore, homines Grasse possederant, in dominum Comitem supradictum, & hæredes suos transfulerunt, & juri Consulatûs renunciantes jurisdictionem ipsi domino Comiti, quamlibet concesserunt, & libertates, immunitates, donationes, concessiones & confirmationes ad prædictam jurisdictionem & consulatû pertinentes, ab ipso domino Comite & suis prædecessoribus datas, & concessas communii Grasse & Consulatui, penitus transfulerunt, instrumenta siquidem bullata & sigillata super prædictis concessionibus, tradita & confecta eidem domino Comiti reddiderunt. Volentes & mandantes eadem instrumenta cassa & inutilia fieri, & ut nullum robur habeant in posterum cancellari, renunciantes ex certâ scientiâ omni juri civili vel ecclesiastico, confecto vel in futurum conficiendo, sicut melius, utilius & sanius, ad utilitatem

Archives de l'Hôtel de Ville de Grasse.

ipſius domini Comitis poteſt intelligi , perque contravenire poſſent ; conceſſerunt equidem prædicti & prædicto modo , domino Comiti , quod juſtitia & bannum , ſalvo jure militum Graſſæ ſecundum antiquum morem villæ Graſſæ , ab ipſo domino Comite & ſuis percipiantur ; banni vero ſunt xii denarii in die , & de nocte v ſolidi ; juſticia vero ſunt iii ſolidi de librâ ; ſcilicet de Vincenti vi denarii , & de Victo ii ſolidi & dimidius. Banni vero groſſorum animalium ſunt iv denarii , de quâlibet beſtiâ , & de minutis beſtiis ii denarii de quâlibet. Conceſſerunt eidem domino & prædicto modo , quod ſenoria de podio. . . . Cum pertinentiis ſuis & turris de Fonte , pertineant ad dominum Comitem , tali modo quod non poſſint pertinere ad Hugonem Sicardum , vel ad ſuos ullo tempore. Item conceſſerunt quod ſtatuta Conſulatus , quæ contra eundem dominum Comitem eſſent , caſſentur ; alia vero confirmentur cum conſilio proborum hominum Graſſæ , quæ non erunt ipſi vel ejus curiæ contraria. Item conceſſerunt eidem domino Comiti quod totum commune Graſſæ faciat dicto domino Comiti Cavalcatas circa Graſſam per octo leucas. Alias vero , ubi ipſi neceſſarium erit , de centum peditibus vel de decem militibus cum equis armatis , uſque ad Rhodanum , quod magis de illis duabus placuerit probis hominibus de Graſſâ. Item conceſſerunt eidem domino Comiti quod ſi dominus Comes voluerit vel ei neceſſe fuerit , poſſit ædificare ſtare ſuum ſecundum voluntatem ſuam in villâ Graſſæ , ſuis propriis expenſis , ubi voluerit , ita tamen quod aream ſeu domos , ubi ædificaverit , emat à domino ſeu à dominis cujus vel quorum fuerit vel fuerint , per arbitrium duorum vel trium proborum hominum Graſſæ , & non poſſit ibi ædificare donec ei vel eis ſatisfecerit. Item conceſſerunt eidem domino Comiti quod Hugo Sicardus & Guillelmus Conſtantius , & Bertrandus Martinus in perſonis propriis reſtituantur infra villam Graſſæ , & in bonis propriis , & ibi ſecuriter eſſe poſſint , & dominus Comes promittat reſarciturum eis dampnum datum ab hominibus Graſſæ ; ad hoc idem dominus Comes ibidem & in præſentiâ totius populi Graſſæ , & coram ſuis Baronibus , habito reſpectu ſervicii ſibi facti à communi Graſſæ , habitâque plenâ deliberatione & conſilio ſuorum nobilium infra ſcriptorum , immunitates & libertates univerſitatis Graſſæ & Conſulibus prædictis , recipientibus nomine totius univerſitatis Graſſæ , dedit , conceſſit & ceſſit per ſe & ſuos ſucceſſores in perpetuum , videlicet , quod faciet pacem de Epifcopo Antipolitano & de hominibus Graſſæ , & de Priore & Epifcopo &

de hominibus de Antipoli & Joannis de Laude judicis. Item dedit & concessit dictus Comes prædictis Consulibus, & prædicto modo recipientibus, quod homines Grassæ & Hugo de Sclapone, & homines sui, & coadjutor Grassensis, & sui habeant pacem perpetuam de omnibus maleficiis & rancuriis & injuriis factis vel commissis pro facto Grassæ, usque in hodiernam diem, & quod homines Hugonis de Sclapone redeant & habitent in domibus suis, & sint pro ipso Hugone. . . . Item concessit ut villa Grassæ & ejus universitas habeat puram libertatem, & immunitatem, exceptis Cavalcatis supradictis, & exceptis xii denariis regalium pro quolibet foco Grassæ, nomine Albergæ, & quod dominus Comes nullam quistam vel talliam vel exactionem aliquam faciat, vel fieri faciat, vel sustineat fieri in villâ Grassæ, exceptis causis infra scriptis, videlicet si contingeret dominum Comitem ire ad Imperatorem, vel si maritaret filiam, vel sororem suam, vel si ipse, vel ejus filius efficeretur novus miles, vel si emeret terram quæ constaret ultra lx millia solidorum Raymundensium, & tunc non possit exigere ultra quadraginta marchas argenti pro quâlibet istarum quatuor causarum, & hæc omnia ad hæredes extenduntur, &c. &c. &c. &c. Actum Grassæ in podio juxta ecclesiam ante canonicam, præsentibus Blacassii, Bonifacius de Castellane, Guillelmus de Signâ, de Evenâ, Fulco de Pontevèz, Feraudus de Toramenâ, Anselmus Bertrandus de Misono, Audebertus de Sclapono, Guillelmus de Signâ, Bertrandus de Pugeto, Guillelmus de Mosteriis, Bertrandus Langerii, Dragonus, Hugo de Gardanâ, Raynerius, Aicardus de Signâ, Bertrandus de Grasa, Guillelmus de Antravenis, Guillelmus Raymundus de Malignon, Mathæus de Sperello, Bertrandus de Taradello, Aycardus de Cellans, Guillelmus Petrus, Berengarius de Soleriis, Mathæus de Cailans, Dodonus de Ramatuella, Baptista de Sparrono, Audebertus de Fossis, Guillelmus de Castronovo, Raymundus de Nanis, Raymundus de Soleriis, Bertrandus de Soleriis, Guillelmus de la Condamina, Carolus de Bras, Amphossus Robionus, Grallonus, Gaufridus de Briansono, Petrus la Costa, Philippus Stri Benedicti, Hugo de Præcadis, Guillelmus Rostagnus de Annot, Langerius de Alonsio, Malaucius, Aicardus de Vidalbans, Raymundus B. præpositus Forojulienensis; & Romeus Hugo; Guillelmus Bertrandi domini Raymundi Berengarii Comitis Provinciæ Notarius hanc cartam rogatus scripsi & hoc meo signo signavi.

X L V.

1227. *CONCESSION de Privilèges faite à la ville de Tarascon par le Comte de Provence.*Arch. du Roi à
Aix, arm. Q.

RAYMUNDUS Berengarius Comes & Marchio Provincie & Comes Forcalquerii . . . concedimus vobis & successoribus vestris immunitatem, quod à vobis vel successoribus vestris, nos vel successores nostri nullam talliam, quistam adembram, coutam exigemus, eo salvo & excepto quod si contingerit nos vel aliquos successores nostros militem fieri, sicuti mos est, à vobis vel successoribus vestris possemus centum marchas argenti fini tantum exigere, & tantumdem, scilicet centum marchas argenti tantum, si contingeret nos vel aliquos successores nostros filias suas vel neptes, vel per neptes descendentes, seu sororem vel sorores in matrimonium collocare alicui. Item damus vobis libertatem à Sestaita-largio non præstando de Blado tamen liberorum vestrorum, salvâ nobis jurisdictione quondam ad consulatam Tarasconis omnimoda proveniente, quam ad nos ab universitate vestrâ est certissimum fuisse devolutam, quam nos habemus, & in præsentî possidemus, ex donatione vestrâ & voluntate tacitâ & expressâ, & nos Raymundus Gantelmi, Albeta, Alphantetus, Ricartus, voluntate & mandato expresso militum & proborum hominum Tarasconis, recipimus donationes prædictas, confitentes vobis domino Comiti universitatem Tarasconis, universam jurisdictionem, quæ fuit Consularatus quondam Tarasconis, in vos & successores vestros, per nos & successores nostros, transtulisse, & juri nostro renunciassè. Apud Tarasconem in ecclesiâ beate Martæ in general parlamento, coram universâ multitudine tam militum quam proborum hominum Tarasconis, in præsentîâ domini Hugonis Dei gratiâ Arelatensis Archiepiscopi, &c.

X L V I.

11 janv.
1228.*BULLE du Pape Grégoire IX, par laquelle il prend sous sa protection les Marseillois qui vont aux Croisades.*Hôtel de ville de
Marseille.

GREGORIUS Episcopus servus servorum Dei venerabilibus fratribus Archiep. Narbon. Antipolit. & Tholon. Episcopis sal. & apostol. benedictionem.

Cum dilectos filios uniuersos cruce signatos & cruce signandos Massilienses cum familiis, navibus & aliis bonis eorum sub beati Petri & nostrâ protectione susceperimus speciali, statuentes ut postquam in primo generali passagio iter arripuerint transmarinum, ea omnia, donec de ipsorum reditu vel obitu certissime cognoscatur, integra maneant & quieta, fraternitati vestræ, per apostolica scripta mandamus, quatenus non permittatis eosdem contra protectionis & constitutionis nostræ tenorem, ab aliquibus molestari. Molestatores eorum indebitos, si qui fuerint, per censuram ecclesiasticam, appellatione postpositâ, compescendo. . . . Datum Lateran. tert. id. jan. pontific. nostri anno primo.

XLVII.

CONFÉDÉRATION entre le Comte Raymond Berènger & la ville d'Arles contre Marseille.

11 octob.
1228.

ANNO Dominicæ Incarnationis MCCXXVIII indictione primâ, die mercurii, 11^{mo} die intrante mense octobris, imperante domino Friderico, &c. in nomine Domini nostri J. C. amen. In concilio Arelatenſi collecto ad sonum campanæ, super palatium archiepiscopatus, præſente & volente domino Hugone Dei gratiâ Archiepiscopo Arelatenſi, nos Rolandus Georgius, Papienſis, potestas Arelatenſis, & Jacomeus Murellus, dicti potestatis vicarius, & nos infra scripti consiliarii Arelatenſes, pro nobis & pro totâ universitate Arelatenſi promittimus & juramus vobis domino Raymundo Berengario Dei gratiâ Marchioni & Comiti Provinciæ, & Comiti Forcalquerii, quod nos bonâ fide salvabimus, custodiemus & defendemus personam vestram, milites & homines fideles vestros, &c. &c. & vobis præstabimus consilium & auxilium, & valentiam faciemus bonâ fide, prout res exegerit, specialiter contra Massiliam de præſenti guerrâ, & contra omnem personam vel universitatem, quæ vos injuste inquietaret, exceptis ecclesia & imperatore. . . . Imo semper specialiter contra dictos Massilienses & universitatem Massiliæ, vos adjuvabimus, quousque pax facta sit de consilio & voluntate vestrâ. Item hoc actum est & juratum, quod pactiones istæ jurent per tres annos continuos à natali Domini, citra Rhodanum & Durentiam in diocesi Arelatenſi, Avenionenſi, Massilienſi & Aquenſi, usque ad Jocas & ad Rians, & usque in vallem de Tritis, ita ut omnes

Arch. d'Aix, arm.
Q, 7 quar. li. oo,
9 pi.

termini intelligantur includi. Et hæc omnia supra dicta potestas subsequens, vel consules, vel alii rectores communis Arelatenfis, qui post ipsos subsequantur, jurabunt observare & bonâ fide facere observari & versâ vice nos R. Berengarius Dei gratiâ Comes & Marchio Provinciæ, & Comes Forcalquerii, promittimus & juramus vobis domino Rolando Georgio, Arelatenfi potestari, & Jacomo Mirello, vicario vestro, personas & omnes res vestras. Item actum est inter partes & juratum, quod non permittet dictus Comes quod victualia aliqua Massiliæ afferantur, nec Massilienses, nec res eorum erunt in guidagio præfati Comitum vel suorum, & quod interdiceret omnes stratas, ne aliquis cum aliquibus mercaturis vel aliis rebus intrare possit Massiliam vel exire, & mercatores & mercaturas ibi intrantes vel exeuntes sub banno suo ponet & concedet occupanti, autoritate ecclesiæ . . . & hæc sunt nomina consiliariorum communis Arelatenfis . . . Petrus Hugo, Poncius Durantus, Guillelmus de Tora, Bispius, Bertrandus Vonaldus, Richelmus, Aldebertus Tirassa, Poncius Bastonus, Criasta, Petrus de Toro, Umbertus de Landa, Caulerius, Bertrandus Rainaudus Major, Bertrandus de Clareto, Rostagnus Alderius, Hugo Mataronus, Raimundus Pontius, & Bonus Filius juvenis, P. Genta, Bertrandus de Monte-Olivo, R. Iterius, Rostagnus Laurentius, R. Paies, Bonefacius Siofa, Butinus, G. Rubeus, Guillelmus Bertrandus de Bosco, Bernardus Rebolus, G. Gaufridus, Bertrandus Joannes, Stephanus Bonaldus, G. Rainaldus; Mercurius, P. de S^{to} Ægidio, G. Petrus, G. Bonus Filius Major, Bertrandus Bastonus; R. Petrus, Bertrandus Porcelletus Minor, R. Alzerius; R. Burgundionus; Hugo Fulco, G. de Bono, Rostagnus Mataronus, R. de Ucetiâ, Hugo Gaufridus, R. Bonus Filius; G. de Miromari, R. Malerba, Guibertus de Traversâ, Bernardus Ferriolus, Petrus Gaufridus, Hugo de Airaga, G. Ranjarda, G. Catalanus, Pontius Aicardus, Jacomus de Turbia, Bertrandus Rostagnus, Guillelmus Molverius, Elziarius Rufus, R. de Farnaria, Berengarius Roveria, Hugo de Tarascone, P. Durantus, Porcellus, P. Florentius, P. de Aqueriâ, Rainaldus Limoges, G. Bernardus Rapina, Hugo de Ponte; Petrus de Turre, P. Roveria, P. de Aragone, Hugo Porrata, B. Gauterius, Pontius Aicardus, B. de Sancto-Georgio, Bertrandus Claperius, Paschal, & Pontius Gaillardus.

XLVIII.

COMPROMIS des Habitans d'Arles entre les mains de l'Archevêque; par lequel ils promettent de s'en rapporter à ce Prélat pour terminer les différends qu'il y avoit entre les Nobles & les Bourgeois de cette ville. 25 décemb. 1230.

ANNO ab Incarnatione Domini MCCXXX. VII kal. januarii, domino Friderico Dei gratiâ Romanorum Imperatore semper augusto regnante; & domino Guillelmo Ebriaco Nigro, Potestate Arelatis existente, notum sit omnibus hominibus præsentibus & futuris, quod de voluntate Domini J. Dei gratiâ sanctæ Arelatensis ecclesiæ Archiepiscopi, & domini Guillelmi Ebriaci Nigri Potestatis Arelatis supradiçti, & militum & proborum hominum Arelatis convocatorum à prædicto domino Archiepiscopo, & coadunatorum in aulâ ejusdem, statutum fuit quod ipse dominus Archiepiscopus haberet potestatem tractandi & faciendi pacem inter milites & probos homines Arelatis qui discordes erant, vel de partibus esse dicerentur, additis & militibus & probis hominibus qui darent ei consilium super dictâ pace tractandâ & faciendâ; qui milites & probi homines sunt isti. B. de Clareto, Guillelmus Bonus filius, Guillelmus Bernardus Rapina, B. de Monte-Olivo, R. Borgon, Jaufredus Trabustol, P. de Toro, B. Ferreoli, Guillelmus de Miromari, Eleziarius de Becdejun, B. Raynaudus, Guillelmus Ricardus & Hugo Bernardus, & juraverunt tactis corporaliter sanctis evangeliis, se fideliter & legaliter dare consilium dicto domino Archiepiscopo super dictâ pace factendâ inter dictos milites, & probos homines Arelatis, videlicet in removendâ discordiâ & invidiâ, & omni malâ suspicione. Actum fuit hoc in aulâ dicti domini Archiepiscopi. Testes interfuerunt dominus G. Radulfus judex communis Arelatis, dominus Vicedominus judex prædicti domini Potestatis, R. Ricardus, Jacobus de Turbiâ, P. de Aqueriâ, & alii quam plures, & ego Raymundus Arnaudus publicus Arelatis Notarius, qui mandato prædicti domini Archiepiscopi & domini Potestatis, & dictorum militum & proborum hominum, hanc cartam scripsi & signo meo signavi.

Arch. de l'Archevêque d'Arles, liv. noir, fol. 102.

X L I X.

18 fév. 1231. *ACTE par lequel l'Archevêque d'Arles promet à Raymond Berengar, Comte de Provence, d'obliger le Comte de Toulouse à se départir de la confédération par lui faite avec les villes de Tarascon & de Marseille contre les intérêts dudit Comte.*

T. du Tréf. 5°
quarré, 14^e liasse,
p. 20.

IN nomine Domini nostri J. C. anno ejusdem secundum carnem mcccxxx. xii. kal. martii. Nos Hugo Dei gratiâ Arelatensis Archiepiscopus promittimus vobis D. R. Berengar. Dei gratiâ illustri Comiti & Marchioni Provinciæ, & Comiti Forcalarii, bonâ fide & sine fraude & dolo, nos curaturos & effecturos cum omni curâ & sollicitudine, quod R. B. Comes Tolosanus, decedet penitus & desistet à manutentiâ, à valentiâ, & auxilio & consilio; & omni juvamine hominum Massiliensium & Tarasconensium, & aliorum inimicorum vestrorum constitutorum in Provinciâ citra Rhodanum, & quod renuntiabit penitus fidelitati, & hominio, & segnoriz, & juramento quam vel quod sibi prædicti homines fecerunt, recognoverunt aliquo tempore seu promiserunt occasione donationis segnoriz, vel aliâ de causâ vel ali recipienti nomine ejus, & quod renuntiabit jam dictus Comes Tolosanus omnibus pactioibus, conventionibus, promissionibus & juramentis, quas vel quæ cum eo inierunt vel fecerunt dicti homines de Massiliâ, vel ipse cum eis, vel alii nomine ipsorum inter se; & quod deinceps abstinebit dictus Comes Tolosanus toto tempore vitæ suæ, à manutentiâ, juvamine & auxilio hominum Massiliensium & Tarasconensium, contra dictum Comitem Provinciæ & hæredes suos, seu successores, & quod contra non veniet per se vel per interpositam personam, & quod cartas conventionum & pactorum omnes, quas dictus Comes Tolosanus fecit cum hominibus Massiliæ & Tarasconis, vel alii nomine suo, vel ipse vel alii cum eis fecerunt nomine suo, à dicto Comite recuperabimus, & vobis, si de voluntate ejus facere poterimus, reddemus, vel ad minus coram vobis laudemus, & ad utilitatem vestram concedemus; & quod, in & super prædictis, faciet fieri cartam seu instrumentum fideliter dictatum, & compositum sigilli sui & nostri munimine roboratum, & corporaliter ab ipso præstito juramento vallatum; alioquin si prædicta non accedantur, prout superius est expressum, volumus vos dictum R.

Comitem Provincie ab omni juramento, obligatione, promissione, conventionem & pacto, quas vel quam nobiscum iniistis vel fecistis super facto venerabilis dominæ S. amicæ nostræ, & dicti R. Comitis Tolosani mariti sui, secundum quod continetur in instrumento facto per manum Aldeberti prioris de Adano, Notarii nostri, die prædicto, & in eodem loco esse penitus absolutum, ita quod in nullo, de his quæ in dicto instrumento continentur, nobis teneamini, vel à nobis possitis non compelli, aliquo tempore vel aliquâ ratione. Actum apud Salonum, in talamo prædicti domini Archiepiscopi. Testes vocati & rogati fuerunt Anselmus Ferus, W. de Cotignaco, Guido de Loberiis, & ego P. Andree publicus Notarius præfati domini Comitis Provincie, qui mandato domini Archiepiscopi hanc cartam scripsi.

Le 9 avril de la même année l'Evêque de Marseille promet au Comte de Provence & au Poteſtat d'Arles, d'empêcher que ses sujets ne leur fissent la guerre, & d'obliger ceux qui contreviendroient à ses ordres, de réparer tous les dommages.

L.

CAUTIONNEMENT fait par la ville d'Arles à Raymond Berenger, Comte de Provence, de mille marcs d'argent pour la délivrance de Hugues de Baux.

14 juil. 1231.

IN nomine Domini amen. Anno ab Incarnatione Domini mcccxxxi. ii id. julii, &c. Nos Persevallus de Auria, Potestas Arelatensis, & nos Bertrandus de Montolivo & Raymundus de Ucetiâ syndici, &c. promittimus, nomine communis Arelatensis tibi Bertrando de Boyno, procuratori Domini R. Berengarii, daturos & soluturos mille marchas argenti pro manullevatione domini Hugonis de Baucio, sub illis pactis & conditionibus contentis in quodam instrumento publico, videlicet quod si dictus dominus Hugo de Baucio non potuerit facere treugam inter Comitem Tolosanum ex unâ parte, & Comitem Provincie ex alterâ, usque ad festum proximum Sti Ægidii, intrante septembri, vel si interim dictus Comes Tolosanus cum armatis vel ejus exercitu transiret Rhodanum, & intraret Provinciam contra dictum Comitem Provincie, & dictus dominus Hugo de Baucio noller tunc redire, vel reverti in captivum, quâ erat vel detinebatur

Arm. Q, liasse
R R. 8^e carré,
pièce 12.

apud Aquis in posse dicti Comitis Provinciæ, à prædicto festo Sti Ægidii in antea, nos nomine dicti communis Arelatenfis tenemur dare & solvere prædicta mille marcharum argenti dicto Comiti Provinciæ. . . . Actum fuit hoc in palatio communis Arelat. testes sunt Guillelmus de Templo, Bertrandus Conilla, Bertrandus de Vezenobre, & ego Petrus de Podio publicus Arelatenfis Notarius.

L I.

13 de mai
1232.

Arch. de l'hôt.
de ville d'Arles.

TRAITE de paix entre la République de Gènes & la ville d'Arles.

IN nomine Domini nostri Jesu Ch. anno Incarnationis ejusdem MCCXXXII. III. id. maii, domino Friderico Dei Gratiâ Romanorum Imperatore, semper augusto regnante; & domino Guillelmo Ebriaco Nigro, Potestate Arelatenfi existente, dominus Oldiatus de Tricino Januensis civitatis Potestas, de voluntate & beneplacito totius consilii Januensis, nec non & ipsi consiliarii, nomine & vice communis & civitatis Januæ, convenerunt & promiserunt observare Raymundo Dalmatio, ambassatori & nuntio communis Arelatenfis, recipienti nomine communis & dictæ civitatis Arelatenfis, & omnium de districtu Arelatenfi, & qui se Arelatenfes appellant, veram & firmam & perpetuam pacem usque ad x annos; & quod homines Arelatenfes & ejus districtus salvabuntur & custodientur sani & naufragi, in personis & rebus, in Januâ & districtu, mari & terrâ per fontima & stagna. Item promiserunt dicto ambassatori, quod homines Arelatenfes & ejus districtus, essent liberi & immunes, in personis & rebus, in Januâ & districtu ejus, intrando, stando & exeundo ab omni Dacità, quæ pertinet ad commune Januæ, salvis pedagiis fanii & vulcabi, quæ teneantur portare Arelatenfes, eundo vel redeundo per loca prædicta, vel si ultra montes de Januâ merces portabunt, vel de ultra montibus in Januam; & salvis antiquis usaticis, quæ aliæ personæ habent in districtu Januæ, & salvis introitibus Quomberi, & denariis vi & z. III qui percipiuntur ab Imperatore pro qualibet eymina blavo, & salvi den. XII pro uno quoque cantario caenis, cazei, & frugis & barrilæ olei, à quibus omnibus non sunt immunes. Si tamen ipsæ dacitæ destruerentur vel minuerentur pro communi Januæ, similiter essent destructæ vel minutæ Arelatenfibus, & salvo drictu gabellæ salis, & salvo si de Januâ irent

cum mercibus per partes portus veneris, quod debeant solvere pedagium portus veneris; & eo salvo quod non possint apportare in Januam, merchandiam quæ non sit à solo usque ad Niciam, & si portabunt, solvant dacitam consuetam, & solvant sicut Januenses, & non sicut extranei ponderatori. Item promiserunt dicto ambassatori, quod homines Arelatis possent extrahere de Januâ & ejus districtu, omnem merchandiam, exceptâ blavâ & spelta & legumine, & exceptis talis Alamanix, & de re, & de campania, & de draperia Franciæ, & lignamine ad opus manuum faciendum. Item promiserunt ipsi ambassatori, quod nullum gravamen nec dacita de cætero imponetur Arelatenſibus in Januâ, nec ejus districtu. Item promiserunt prædicto ambassatori quod Arelatenſes poterunt habere mensuram blavæ, ad mensurandam blavam & legumina, sine aliquâ dacitâ & impedimento, à quibus mensuris sint liberi. Item promiserunt prædicto ambassatori, quod commune Januæ permittet Arelatenſibus pro eorum usu, extrahere de Januâ & ejus districtu, circulos & ejus lignamen ad opus botarum & ad domos fabricandas, ita tamen quod homines Arelatenſes, ipsum lignamen nullo modo possint vendere nec concedere Maffiliensibus, nec alicui, qui ipsum lignamen portaret extra districtum Arelatis. Item promiserunt prædicto ambassatori, quod Arelatenſes pro eorum usu, possint extrahere de Januâ & ejus districtu ficus & castaneas; ita tamen quod si limina castanearum valeret in Janua solidos xv, vel à xv ultra den. x, Januenses tunc non possint extrahere de Januâ. Item promiserunt prædicto ambassatori, quod per commune Januæ non impediatur, sed potius manu tenebitur, quod Arelatenſes, si qui essent in Januâ & districtu ejusdem, habebunt & habere poterunt consules inter se & ex se, ipsis qui cognoscent & cognoscere poterunt & debebunt de civilibus quæstionibus inter eos vertentibus, & cognitionem & definitionem ipsarum quæstionum ipsis consulibus integre dimittet commune Januæ. Item promiserunt & convenerunt prædicto ambassatori, quod si contingerit aliquem seu aliquos Arelatenſes, seu de districtu Arelatis apud Januam mori intestatum, & consules Arelatenſes constituti in Januâ pro communi Arelatis fuerint in Januâ, commune Januæ, seu potestas vel consules Januæ pro ipso communi ad voluntatem consulum Arelatis dabunt eis operam & auxilium ad res ipsorum defunctorum habendas; & si consules Arelatis apud Januam pro communi Arelatis non essent, commune Januæ debet accipere, & accipiet res ipsius Arelatenſis & de districtu, qui decederet

intestatus, & eas postea tradet & consignabit nuntio vel nuntiis communis Arelatis, pro ipsis rebus accipiendis transmissio vel transmissis cum litteris sigillatis sigillo communis Arelatis; ita tamen quod commune Januæ istud capitulum seu promissionem hanc supradictam teneatur observare per omnia, ut supra dictum est, in hominibus Arelatis, quemadmodum & commune Arelatis tenetur hominibus Januæ; alioquin non teneatur commune Arelatis de supra dictâ promissione seu capitulo supra dicto.

Prædicta omnia universa & singula aut . . . & complere bonâ fide & nullo tempore contravenire promissis prædictis, dominus Oldiatus Potestas civitatis Januæ, & omnes infra scripti consiliarii ejusdem civitatis sigillaverunt, & tactis corporaliter sanctis evangeliiis juraverunt imprimis, Lanfrancus de Grimaudo, Nicolaus de Mari, Johannes Calve, Henricus Malauzellus, Petrus Ventus, Johannes Rubeus de Volta, Nicola de Quizuffo, Henricus Rubens de Volta, Lanfrancus Brachinus, Guillelmus Bonifacius de Volta, de Turre, Salvet de Platea-Longa, Ribaldus Albaricus, Anfaldus de Guillelmo Mallo, Raymundus de Volta, Hugo Torvellus, Hugo de Marina, Guillelmus Pauzanus, Anfaldus Balletus, Henricus Marchio de Grani, Jacobus Strella Portus, Johannes Caltanea, Johannes Usinvaris, Henricus Nepicella, Lanfrancus Aurea, Petrus Ventus junior, Johannes Pipus, Obertus de Conti, Henricus Mallauzellus, Johannes de Nigro, Bonus Rubeus Vicecomes, Jacobus Riquerius, Guillelmus Barbavaria Vivergentus, Guillelmus Lercarius, Martinus Aurea, Nicolaus Comititis Malta, Jacobus Murtus, de Arca, Johannes Fornarius, Lanfrancus Aurea junior, Henricus Picamilius, Jacobus Furzorius, Anfosus Arcautus, Faranellus Sicada, Henricus Reba, Andreas Gaculurius, Bonus Vassalus Cartagenia, Raynaudus Ceba, Hugo Fornarius, Obertus de Grimaudo, Henricus Baracesius, Allivernio Pausanus, Vivandus de Vivando & Porcellus de Porcellis. Actum fuit hoc in Januâ, in palatio ubi morabatur dictus dominus Oldiatus Potestas civitatis Januæ. Testes interfuerunt ad hoc Johannes Ebriatus, Bonus Vassalus, Caligæ Palis, Vassalus Gallus, Baldoynus de Padoua, G. Mataronus, Bertrandus Bonellus, Johannes Almantis, Bertrandus Davinus, & alii quamplures. Et ego Raymundus Arnaudi, publicus Arelatensis Notarius, qui mandato prædicti domini Oldiati Potestatis Januæ, & dictorum consiliariorum ejusdem civitatis hanc cartam scripsi & signo meo signavi.

LII.

EXCOMMUNICATION fulminée par plusieurs Prélats contre le Comte de Toulouse, parce qu'il avoit contrevenu au Traité de paix fait avec le Comte de Provence. 2 août 1232

REVERENDO in Christo Patre Dei gratiâ Aquensi Archiepiscopo, V. præpositus sicl. gerens vices domini Legati, salutem & paratam ad beneplacita voluntatem. Cum reverendus pater noster V. Dei gratiâ Tornacensis Episcopus Apostolicæ sedis Legatus, à partibus Provinciæ recederet, ut curiam illustris Regis Franciæ adiret propter necessitatem inevitabilem fidei & pacis, suæ Legationis nobis commisit vices suas, ut ejus auctoritate freti bonos in suâ justitiâ feceremus, & malos ac pertinaces in malitiâ seu pertinaciâ puniremus. Unde nos persentientes adventum nobilis viri R. Comitis Tholosani cupientis transire Rhodanum, contra nobilem virum R. Comitem Provinciæ, eidem Comiti Tholosano occurrimus extra castrum Bellicadri, cum venerabilibus patribus Nemozensi, Uticensi, Cerausicensi, Avenionensi, Massiliensi & Carpentorateni Episcopis, ipsumque diligenter admonimus, & sub pœnâ excommunicationis eidem prohibuimus, ne transiret Rhodanum contra Comitem Provinciæ, & ejus exercitum excommunicavimus, si transiret cum eo, terram dicti Comitis Provinciæ invadendo, seu etiam occupando. Præter hæc cum transisset Rhodanum, & castrum Tarasconis intrasset, quod ad Comitem Provinciæ noscitur pertinere, iterum ipsum Comitem Tholosanum admonuimus præsentibus quibusdam de dictis Episcopis & Senescalcis domini Regis, & aliis cum pluribus, ut ab incæptis desisteret, & pacem quam juraverat, observaret. Item sequenti die ad ipsum admonendum venerabiles patres Arausicensem, Uticensem & Avenionensem Episcopos transmisimus, ut de fracturâ pacis, quam fecerat contra Comitem Provinciæ satisfaceret, & terram ipsius exiret, & quod male egerat emendaret, quoniam Comes Provinciæ paratus erat pacem tenere & servare, & cuilibet de se conquerenti justitiâ, secundum statuta pacis exhibere, sicut promiserat domino nostro Legato, præstito corporali juramento, & de eo sufficientes dederat cautiones; paratus plus dare, quandocumque ab ipso domino Legato fuerit requisitus. De quo vero Comes Tholosanus, spreto proprio jura-

T. du tréf. 1^{er} quarré, 2^e liasse, Com. Prov. 14^e piece.

mento, comtempisq̃ue admonitionibus prædictis, & venerabilium patrum Narbonensis & Arelatenſis Archiepiſcoporum, & aliorum plurium prelatorum, terram Comitſ Provincie occupaverit, ſegetes combuſſerit, villas & caſtra, quantum potuit, devaſtarit; nos vero ſperantes quod ad cor ſuum redire deberet, ipſum per quadraginta dies ſpectavimus, nolentes ipſum, medio tempore, excommunicationis vinculo innodare. Tandem cum videremus ipſum perſeverare in ſua contumacia, ac intendere totis niſibus vaſtationi terræ ac combuſtioni ſegetum, villas & caſtra machinis & petrariis impugnando, & audientes frequentes clamores tam clericorum quam laïcorum, pacem diligentium, pro eo quod perſona ipſius Comitſ Tholoſani pro tantâ & tam manifeſtâ invaſione & infractione pacis excommunicabatur, malitiæ ſuæ amplius parcere nolentes, communicato concilio tam archiepiſcoporum, quam epiſcoporum & plurium aliorum bonorum, autoritate Dei omnipotentis Patris & Filii & Spiritûs ſancti, & beatorum apoſtolorum Petri & Pauli & ſanctæ Romanæ Eccleſiæ, & dicti domini Legati, cujus vices gerimus, dictum Comitem Tholoſanum excommunicavimus & excommunicamus, & à communione ſanctæ matris Eccleſiæ ſeparamus. Hinc eſt quod vobis autoritate domini ipſius Legati in virtute obedientiæ diſtricte præcipiendo mandamus, quominus dictum Comitem Tholoſanum & exercitum ejus totum, ſingulis dierum dominicis & feſtivis, extinctis candellis, & pulſatis campanis, excommunicatos, authoritate domini Legati publice enuncietis, & per totam Aquenſem Provinciam denunciare faciatis, & eos ab omnibus artibus evitari. Datum apud Sanctum Ægidium quatuor nonas auguſti anno Domini mcccxxii.

L I I I

Mars 1232. *EDIT de l'Empereur Frédéric, portant privation de fief & de justice contre les rebelles du Comté de Provence & de Forcalquier, & confiscation de ces fiefs au profit du Comte.*

Tour du tréf. 1^{er}
quar. 2^e liaff. pi.
23, Com. Pr.

FRIDERICUS Dei gratiâ Romanorum Imperator ſemper auguſtus, &c. Sicut dignum eſt vaſſalos & ſubditos fidem puram, devotionem ſinceram ſuis Dominis exhibentes, dignis meritorum premiis honorari, ita videtur conſentaneum rationi, infideles ac indevotos privari conceſſis beneficiis, & ſubjici debiti ultioni; quapropter hâc lege in Comitatu Provincie

ac Fulcalkerii perpetuo valiturâ sancimus, ut si qua universitas vel communitas, vel singularis persona feudum vel terram, seu jurisdictionem, vel finioriam, vel ea quæ consistunt in mero imperio vel mixto, vel modicâ coercione, tenens à Comite Provinciæ & Fulcalkerii in dictis comitatibus, vel in aliquo prædictorum, absque imperiali licentiâ & mandato, guerram & seditionem speretâ fide & religione præstiti juramenti, movit vel moverit in futurum, sacramenta, conspirationes, factiones vel illicitas societates inivit, vel inire ausu temerario attentabit, contra prædictum comitem imperii nostri devotum & fidelem, omnibus, quæ tenet & habet, supra dictis vel aliis quibuscumque modis in dictis comitatibus, postquam de eorum nequitia patuerit, ipso jure priventur, & ea omnia ad comitatum & dictum comitem devolvantur. Ad hujus itaque rei memoriam & stabilem firmitatem præsens scriptum fieri jussimus majestatis nostræ sigillo munitum. Datum Ravenne anno Dominice Incarnationis mcccxxxii mense martii quintâ indictione.

L I V.

PROMESSE faite par les Seigneurs de Baux de s'en rapporter à Mars 1233. la décision de l'Empereur, touchant la guerre que les Comtes de Toulouse & de Forcalquier, & les villes de Marseille & de Tarascon, faisoient au Comte de Provence & à la ville d'Arles.

NOTUM sit quod anno Domini mcccxxxiii mense martio nos Raymundus de Baucio major, Raymundus & Willelmus filius ejus, Barallus de Baucio, filius domini Hugonis de Baucio, Raymundus de Baucio de Aurasicâ, Geraudus Amicus & Willelmus de Sabrano fratres, nos omnes pariter voluntate & assensu domini Raymundi, Dei gratiâ Comitis Tolosani, promittimus vobis domino Cailla de Surrexina speciali nuntio domini Friderici Dei gratiâ Romanorum Imperatoris semper augusti, Jerusalem & Sicilia Regis, recipienti nomine dicti domini nostri, pro nobis & omnibus valitoribus & coadjutoribus nostris & militibus & hominibus nostris, de guerrâ & discordiâ quæ est in provinciâ seu in continentibus Provinciæ inter dominum Comitem Tolosanum, dominum Comitem Forcalcarium & nos omnes prædictos, inferiorem villam Massiliæ, castrum Tarasconis & omnes valitores & coadjutores eorum, & milites & homines suos & nostros ex

Archiv. d'Aix,
arm. Q. 4^e quar.
L. S. p. 10.

unâ parte, & nobilem virum Raymundum Berengarium Dei gratiâ Comitem Provinciæ & civitatem Arelatensem, & valitores & coadjutores eorum, milites & homines dicti Comitis Provinciæ ex alterâ, stare & parere mandato & mandatis, voluntati & arbitrio domini Imperatoris seu vestri domini Cailla, nomine dicti domini Imperatoris vel alterius de mandato domini Imperatoris, &c. &c.

L V.

29 mars 1233. *PROMESSE de Guillaume, Comte de Forcalquier, d'obéir aux ordres de l'Empereur Frédéric II pour le fait de la guerre qu'il avoit contre Raymond Berenger, Comte de Provence & autres dénommés.*

Tour du Tréf.
prem. carré, 2^e
liass. pi. 15, Com.
Prov.

NOTUM sit omnibus quod anno Domini mcccxxxiii videlicet iv cal. aprilis, nos Willelmus Dei gratiâ Comes Forcalq. voluntate & assensu domini R. Dei gratiâ Comitis Tolosani, promittimus vobis domino Caille de Gurzan, speciali Nuntio domini Friderici Dei gratiâ Romanorum Imperatoris semper augusti Jerusalem & Sicil. Regis, recipienti nomine dicti domini nostri Imperatoris, pro nobis & omnibus valitoribus & coadjutoribus nostris, & militibus & hominibus nostris, de guerrâ & discordiâ quæ est in Provinciâ seu in continentibus Provinciæ inter dominum Comitem Tolosanum, & nos Comitem Forcalq. omnes Baucienses, Geraudum Amicum, inferiorem villam Massiliæ, castrum Tarasc. & omnes valitores & coadjutores eorum, milites & homines suos ex unâ parte, & nobilem virum R. Bereng. Dei gratiâ Comitem Provinciæ & civitatem Arelatensem, & valitores & coadjutores eorum, milites & homines dicti Comitis Provinciæ ex alterâ, stare & parere mandato & mandatis, voluntati & arbitrio domini Imperatoris, seu viri domini Cailla, nomine dicti domini Imperatoris, vel alterius de mandato domini Imperatoris, prout de suâ serenissimi domini Imperatoris processerit voluntate; juris ordine servato seu prætermisso. Item promittimus vobis domino Caille recipienti nomine serenissimi domini nostri Imperatoris venire, seu ire ad diem & ad dies, ad terminum & ad terminos, ad locum & ad loca, quem & ad quos nobis mandaveritis, seu assignaveritis, vel dominus noster Imperator, vel alius de mandato ipsius mandaverit & assignaverit, per nos & per idoneum responsa-

lem semper ad voluntatem & cognitionem reverendi domini nostri Imperatoris, seu viri domini de Caille, vel alterius pro eo vel de mandato ipsius. Item promittimus vobis universaliter & specialiter nos curaturos & effecturos, mandata quæcumque serenissimus Dominus noster Imperator fecerit, vel vos domine Cailla, vel alius de mandato dicti domini Imperatoris, rata & illibata observabimus, & observari faciemus omnia quæcumque mandata fuerint de dictâ guerrâ, facta à principio guerræ usque ad mandatum, & post modum in perpetuum secundum mandatum; & promittimus quod castra seu alias securitates, quæ vel quas dabimus seu reddemus vobis, salvabimus & defendemus, & non inquietabimus aliquem tenentem dicta castra vel securitates; per nos vel per aliquos alios, quousque dictus dominus noster Imperator sua fecerit mandamenta. Hæc autem omnia supra scripta juramus bonâ fide universa & singula, tactis sacrosanctis evangeliiis, attendere & observare, in contrarium nullatenus evenire, sub obligatione omnium bonorum nostrorum. Factum fuit hoc in prato domini Avinion. Episcopi ante capellam, præsentem domino Rⁿ. Avinion. Episcopo, domino Will. Carpent. & domino amico Aurasicensi. Episcopis. Testes affuerunt dominus Persavall. de Oriâ potestas Avinion. dominus Henricus & dominus Petrus de Diano ejus judices, dominus R. de Baucio, dominus Draconetus, Geraudus Amicus, Isnardus Audegarus, Will. Augerius, Barrallus B. de Avinione, Will. Gantelmus, Rost. de Venascâ, dominus Will. Careocius, Falquetus de Ratman, & plures alii. Insuper ad hujus rei firmitatem nos præfatus Comes fecimus hanc cartam, sigillo proprio figillari, & ego Olivarius Notarius Avinionensis ad requisitionem domini Comitis Provinciæ, mandato domini Caille de Gurzan, prædicti sicut in instrumento sigillato sigillo domini Comitis Forcalarii in primâ figurâ, sine omni liturâ & juncto apparente, scriptum invenî, &c.

L V I.

PROMESSE de Raymond, Comte de Toulouse, de s'en tenir à la décision de l'Empereur ou de son Envoyé pour terminer la guerre qu'il avoit contre Raymond Berenger, Comte de Provence.

24 avril

1233.

NOTUM sit omnibus quod anno Domini mcccxxxiii videlicet viii cal. maii. Nos Raymundus Dei gratiâ Comes Tolos: promittimus bonâ fide vobis Caille de Gurzan Nuncio domini Frider. Dei gratiâ Romanorum

Tour du Trésor,
prem. quarré, 2^e
liaffe, pi. 16.

Imperatoris semper augusti Jerusalem & Sicilia Regis, recipienti nomine domini Imperatoris pro nobis & nobili viro Willel. Comite Forcalcar : nobilib. viris Baucens : universitate villæ inferioris Massil : universitate castrî Tharascon ; & pro omnibus valitoribus, coadjutoribus, militibus & hominibus nostris, de guerrâ & discordiâ quæ est in Provinciâ seu in continentibus Provinciæ ac inter nos & omnes prædictos ab unâ parte, & nobil : virum R. Berengarium Comitem & Marchion : Provinc : & Comitem Forcalcar : civitatem Arelatis, valitores, coadjutores eorum, milites & homines suos ex alterâ, stare & parere mandato & mandatis voluntati & arbitrio domini Imperatoris seu viri Caille, vel alterius de mandato domini Imperatoris, prout de suâ serenissimi dñi Imperatoris processerit voluntate, juris ordine servato seu prætermisso : Item promittimus vobis dare fidei jussores, pignora castrorum, vel alias securitates ad vestrum arbitrium & voluntatem. Item promittimus vobis nomine serenissimi domini Imperatoris, venire seu ire ad diem & ad dies, ad terminum & ad terminos, ad locum & ad loca, quem & quos nobis mandaveritis, seu assignaveritis, vel dominus Imperator vel alius de mandato ipsius mandaverit, & assignaverit per nos vel per idoneum responsalem, semper ad voluntatem & cognitionem reverendi dñi Imperatoris, vel dñi Caille vel alterius pro eo vel de mandato ipsius. Item promittimus vobis universaliter & specialiter quod omnia mandata quæcumque promisimus, dñus Imperator fecerit, vel vos Caille vel alius de mandato dñi Imperatoris, rata & illibata observabimus & observari faciemus omnia quæcumque mandata fuerint de dictâ guerrâ facta à principio guerræ usque ad mandatum, & post mandatum in perpetuum secundum mandatum ; & promittimus quod castra seu alias securitates quæ, vel quas vobis dabimus seu reddemus, vobis salvabimus & defendemus & non inquietabimus aliquem tenentem dicta castra vel securitates per nos vel per aliquos alios quoscumque dictus dñus serenissimus Imperator sua fecerit mandamenta. Omnia autem supradicta universa & singula attendere & servare pro posse nostro bonâ fide tactis sacrosanctis evangeliiis juramus. Factum fuit hoc apud S^{um} Zibertum in curte staris Bernardi Vincentii : testes affuerunt Feraudus Amicus, Isnardus Audegarius, Pontius Astoaudus, Petrus de Diano, Willelmus Tarcotius, Falquetus de Rotman. Petrus Durantus & plures alii, & ego Olivarius Notarius Avinion : interfui, qui voluntatem partium hâc cartâ scripsi & apposui signum meum.

LVII.

*CONVOCATION faite par l'Empereur Frédéric II des Gens d'église 18 mai 1233.
& des Nobles du Royaume de Bourgogne pour le ban & arriere-ban.*

NOTUM sit omnibus quod anno Domini mcccxxxiii videlicet xiii kal. junii injunxerit dominus Cailla de Gurzan, Nuncius domini Imperatoris, Michi Olivario Notario Avinionensi ad requisitionem domini R. Berengarii & Dei gratiâ illustris Comitis & Marchionis Provinciæ & Comitis Forcalquerii, ut privilegium infra scriptum domini Imperatoris reducerem in formam publicam, & inde sibi publicum facerem instrumentum, cujus privilegii tenor hic est, &c.

Ibid. 1er quartré;
2de liasse, C. Pa.
p. 17.

Fridericus Dei gratiâ Romanorum Imperator semper augustus, Jerusalem & Siciliæ Rex, venerabilibus Archiepiscopis, Episcopis, Principibus, Baronibus totisque Nobilibus in regno Burgundiæ constitutis, fidelibus suis gratiam suam & bonam voluntatem. Cum sicut factis & apertâ veritate fulcitur per tempora longissime retroacta nullum per vos servitium nobis aut imperio sit impensum, quod tamen fidelitati vestræ imputare non possumus nec debemus ad culpam, cum super hoc non fueritis requisiti, ac quædam imperii negotia nobis instanter immineant quæ consilium nec non & auxilium vestræ fidelitatis exposcunt, universitatem vestram, de quâ plene confidimus, imperialis edicti autoritate citamus, ac sub pœnâ regaliû constitutionum præcipimus, quatenus in proximo futuro maio ad nos veniatis cum armatorum laudabili comitivâ circa citationem & mandatum nostrum taliter vos habentes, quod devotionem vestram merito commendare possimus, & pro impensis nobis servitiis grato debeamus remunerationis beneficio respondere; super hoc igitur dictum fidelem nostrum Caillam de Gurzan latorem præsentium ad vos mittimus, monentes attente ac distincte præcipientes sub debito fidelitatis, quo nobis & imperio tene-mini, quatenus super exhibendo nobis servitio, quod à vobis petimus, devote ac efficaciter intendatis eidem. Nos autem ipsi Cailla præsentium autoritate concedimus potestatem, ut illos ex vobis, qui petita & debita nobis servitia ad exorationem ipsius reddere non curabunt, ad id possit compellere prout videbit expedire. Datum Fogie xv novembris vi indicti. Injunctum fuit hoc mihi dicto Olivario in Curte Staris domus militis

templi apud Aquis. Testes affuerunt Guido de Soleris præpositus de Barjols, Ramo de Uteciâ, BE. de Avinione, Alfantetus de Tarascone, Willelmus Gantelmi, Petrus de Diano judex Avenionensis, Rob. Agnellus, Willelmus de Brignolâ, Willelmus Taullius, Ber. de Stuilâ, Falquetus de Ratman, Draco de Valernâ; & ego Olivarius Notarius Avinion. interfui, qui mandato domini Caill. de Gurzan & voluntate domini Comitis Provinciæ, sicut in privilegio domini Imperatoris sigillato sigillo imperatoriæ majestatis in primâ figurâ sine omni liturâ & juncto apparente, scriptum inveni. Sic sine diminutione & additamento quolibet, verbo ad verbum in hâc cartâ transcripti & apposui signum meum, & sigillo domini Cailla pariter sigillavi.

L V I I I.

18 mai 1233. *ORDONNANCE du Commissaire de l'Empereur, portant injonction aux Habitans de Marseille de comparoître par-devant lui au jour assigné, & de mettre entre ses mains des otages pour la paix entre eux, les Comtes de Toulouse, de Provence & de Forcalquier, les Seigneurs de Baux & les villes d'Arles & de Tarascon.*

Ibid. 1er quarré,
2de liasse, C. Pr.
p. 18.

NOTUM sit omnibus quod anno Domini MCCXXXIII videlicet XIII kal. junii, nos Cailla de Gurzan à D. Friderico dei gratiâ Romanorum Imperatore serenissimo semper augusto, Jerusalem & Siciliæ rege illustri, missi in regno Burgundiæ pro requirendo ab Archiepiscopis, Episcopis, Principibus, Baronibus, cæterisque Nobilibus in dicto regno constitutis, ut se accingerent ad subsidium domini Imperatoris, cujus imperio imminet quædam negotia quæ exposcunt ipsorum consilium & juvamen; missi pariter ab eodem domino Imperatore pro sedandis guerris & discordiis in provinciâ inter nobiles viros Comitem Tolosanum, Willelmum Comitem Forcalquerii, omnes Baucienses, inferiorem villam Massiliæ & Tarascon. ab unâ parte, & Comitem Provinciæ ac civitatem Arelatensem ab aliâ. Cum ad requisitionem nostram dicti Comites, Baucienses & Tarascon. promiserint & juraverint, ac reddiderint obsides, dederintque cautionem ad voluntatem nostram de parendo mandatis domini Imperatoris & nostris vel alterius missi à domino Imperatore; cumque Consilium inferioris villæ Massiliæ & quamplures alii de eâdem villâ promiserint & juraverint supra dicta discordia parere mandatis domini Imperatoris & nostris in modum

prædictum, & jam mutatis aliquibus Consiliariis & adjunctis aliis, cum debitâ monitione à Vicario illius villæ, & à Consilio requisiverimus de parte domini Imperatoris & per sacramentum quo nobis tenentur, & per fidelitatem quâ tenentur astricti imperio, ut illi mutati & adjuncti nobis jurent sub formâ quâ alii juraverunt; cum etiâ diligenter à nobis & mihi debito requisiti, ut nobis reddant ostagios, & ipsi recusent jurare & dare & reddere obsides, nos dictus Cailla de Gurzano, cui data est potestas plenaria à prælibato domino Imperatore imponendi bannum, & compellendi omnes quos in hoc facto rebelles & contumaces invenerimus, prout videbimus expedire, sicut per privilegium domini Imperatoris inde factum, volentes deferre honori & reverentiæ nobilis viri Comitis Tolos. & ut dictos Massil. inferioris villæ retineamus in fidelitate domini Imperatoris, ut deliberare possint, & ne nos videamur esse præcipites in ferendis sententiis, dictam sententiam peremptoriam assignamus à dominicâ proximâ in xv diebus. Si vero infra dictum spatium nobis vel nuntio nostro non juraverint, & reddiderint ostagios, vel satisfecerint ad voluntatem nostram, exinde dictam universitatem villæ inferioris Massiliæ imperiali banno supponimus, & eam esse bannitam publice nuntiamus, de quo banno non exeant, quousque solverint cameræ domini Imperatoris quingentas libras auri, nihilominus tamen volumus & præcipimus & commo- nemus per dictum spatium treugam à nobis datam ab eis firmiter obser- vari. Factum fuit hoc in palatio Massiliæ, præsentibus Vicario & toto Con- silio Massil. generali; testes affuerunt Persavall. de Oriâ potestas Avinion. Petrus de Diano judex ejus, Bertr. de Avinion. Will. Gantelmus, Alfantetus de Tarascone, Bertr. Hugo, Will. Tareorius, focius domini Cailla, Fal- quetus de Ratman, Bertr. Abrivatus, Robertus Agnellus, Will. Secherius Miles. Will. Taullius. Will. Imbertus, & Ugo Notarius Massili. & ego Olivarius Notarius Avinionensis interfui, qui mandato & voluntate domini Cailla hanc cartam scripsi & apposui signum meum.

L I X.

*PROMESSE de mariage entre Louis, Roi de France, & Marguerite, Mai 1234.
fille aînée de Raymond Berenger, Comte de Provence.*

G. Dei gratiâ Senonensis Archiepiscopus & Joh. Stigesse dominus, universis præsentibus literas inspecturis in Domino salutem. Notum facimus quod nos

Tour du tréf. 2 de
liasse, 5^e quarré.

in animam illustrissimi domini L. Dei gratiâ Francorum Regis, potestate nobis ab eo super hoc commissâ, juramus, quod ipse Margaritam primogenitam filiam nobilis viri R. Berengerii Comitis Provinciæ, ducet in uxorem, si ipsa adducatur eidem infra ascensionem domini proximo venturam. In cujus rei testimonium præsentem literas sigillorum nostrorum fecimus impressione muniri. Actum Lugduni MCCXXXIV mense maio.

L X.

22 Juillet
1235.

QUELS sont ceux, de l'avis de quelques Jurisconsultes d'Avignon, que l'on doit regarder comme hérétiques.

Bibliot. du Vatic.
cod. octob. 1261,
f. 78.

NOTUM sit omnibus præsentem paginam inspecturis quod anno Domini millesimo ducentesimo trigésimo quinto, xi kal. julii, frater Joannes, prior Fratrum Prædicatorum in Avinione, & Gaufredus Jancelinus, Bertrandus Gauallius, Bertrandus Guillelmi, Guillelmus Ysnardi jurisperiti, requisiti à fratre Guillelmo de Valentiâ de ordine Prædicatorum, pro se & pro domino B. præposito Arelatensi, & pro fratre Guillelmo de Jocis, Condelegatis à domino Legato ad injungendum pœnitentias, sive pœnas, his qui in civitate Arelatensi de facto hæresis culpabiles sunt inventi, exposita sibi diligenter & liquido diversitate culparum secundum infra scriptum modum, dixerunt firmiter, & fideliter consulendo.

Eos qui confessi sunt se habuisse fidem Waldensium, vel se credidisse Waldensibus esse bonos homines, sive sanctos fuisse credentes Waldensibus, & errorum illorum & taliter judicandos. Credere quippe Waldensibus vel credere ipsorum erroribus, vel credere ipsos bonos homines, pro eodem dixerunt firmiter se habere. Similimodo credentes fuisse dixerunt eos qui peccata sua Waldensibus sunt confessi, sicut deberent sacerdotibus confiteri : similiter eos qui comederunt panem & piscem in die cænæ juxta maledictum morem suum à Waldensibus benedictum, cum firmiter existiment ipsi consiliarii, quod Waldenses tunc credunt conficere corpus Domini.

Similiter & eos qui didicerunt à Waldensibus epistolas & evangelia & alia de divinâ scripturâ.

Similiter & eos qui frequenter visitantes Waldenses vel prædicationem eorum audientes, vel eos recipientes, seu alias benefacientes eisdem, pacis

pacis osculum receperunt, similiter & eos qui sæpius visitaverunt Waldenses, & audierunt prædicationem eorum, & receperunt eos, & benefecerunt eisdem, vel etiam tantum visitaverunt, & prædicationes eorum non tamen animo reprehendendi & prodendi eos sæpius audierunt.

Eodem modo dixerunt omnes consilarii supradicti, quod tantum facit generalis excommunicatio quoad omnes, quantum specialis quoad aliquem, & ideo eos qui scientes Waldenses, credentes, receptatores, defensores, & fautores eorum ab ecclesiâ excommunicari contra facere præsumperunt, licet non specialiter vel nominatim excommunicati fuerint, intelligi & contineri nihilominus sub illâ clausulâ statutorum domini Papæ firmiter statuentes, ut si postquam quilibet talium fuerit excommunicatione notatus; similiter & sub aliâ quâcumque simili clausulâ contentâ in jure vel statutis vel litteris quibuscumque. Dixerunt etiam quemlibet prædictorum culpabilium secundum confessionem suam, vel alias probationes legitimas, licet jam eidem absolutionis ab excommunicatione beneficium sit impensum, esse primitus per diffinitivam sententiam condemnandum, ac deinde puniendum, pronunciandumque ipsum fuisse credentem, vel alias culpabilem, secundum sui criminis qualitatem.

Dixerunt præterea eos sponte venisse, qui non citati nominatim venerunt infra terminos publice, ac generaliter assignatos, nescientes, nec suspicantes errorem suum ab ullo revelatum, ipsumque suum errorem, seu peccatum totum statim plene, ac spontanee confitentes, alios autem non sponte venisse firmiter præsumendum.

Sciendum vero est memoratis consiliariis fuisse prædictum à præfato fratre Guillelmo, consilium requirente, quod omnes dicti culpabiles sciebant eos quibus credebant, vel quibus favebant, vel benefaciebant, quosve recipiebant, visitabant, vel audiebant, esse Waldenses vel pauperes spiritu, seu pauperes de Lugduno, & ab ecclesiâ Waldenses, seu dictos pauperes hæreticos nunciatos, & tam nostros, quam credentes & receptatores eorum excommunicatos, defensores & fautores, & ita lapsi sunt scienter, & contumaciter in prædicta. Consilarii vero dicti sigilla sua huic cartulæ apponi voluerunt in testimonium prædictorum.

L X I.

1236.

SENTENCE d'excommunication, prononcée par l'Archevêque de Vienne, Légat du Pape, contre Taurel de Strata & Barral de Baux.

Archives secretes
du Vatican.

IN nomine Domini, amen. Anno ejusdem MCCXXXV°. III°. nonas januarii. Quoniam Taurellus de Strata civis Papiensis & Bartholomeus de Baucio terram Venaissini, quam S. R. E. tenebat, detinent injuste per violentiam occupatam, contra sententiam excommunicationis apud Montilium Valentinenfis diœcesis à magistro Petro de Collemedio latam, autoritate domini Papæ, in invasores terræ prædictæ, & quod castrum de Mornantio, dictus Bartholomeus tenet obsessum, & monitus non vult recedere ab obsidione castri ejusdem; nec dictus Taurellus, etiam si admonitus fuerit, prædictam terram reddere noluit, quod quosdam prioratus Sancti Saturnini, ejectis inde monachis, bona eorundem prioratuum violenter & contra justitiam, iidem Taurus & Bartholomeus occuparunt, nos J. Dei miseratione sanctæ Viennensis ecclesiæ Archiepiscopus, apostolicæ sedis Legarus, de consilio & consensu venerabilium patrum Narbonensis, Arelatenfis, Aquis Archiepiscoporum, & venerabilium fratrum Carcassonenfis, Biterrenfis, Albienfis, Agathenfis, Nemaufenfis, Uticenfis, Aptenfis, Cavallienfis, Avinionenfis, Carpentoratenfis, Ruthenenfis, Massilienfis, Tricastinenfis & Regienfis episcoporum, autoritate Legationis quâ fungimur. excommunicatos denunciamus dictos Taurum & Bartholomeum & omnes coadjutores, fautores, volitores, consiliarios eorum, & alios qui eis ad detinendam terram prædictam, vel in obsidione castri prædicti de Mornantio opem, vel aliud adjutorium, quocumque modo dabunt. Loca nihilominus, ad quæ præfati Taurus & Bartholomeus pervenerint, dum ibidem præsentēs fuerint, cessare præcipimus à divinis; nec non & de Malacena, de Montiliis, de Paternis, de Pilis, de Serreta, de Oppeda, castrum & burgum de Mornantio . . . ecclesiæ supponium interdicto. Eadem autoritate, prædictis Archiepiscopis & Episcopis & aliis prelati in Narbonensi, Arelaten. Aquis Provinciis constitutis præcipientes ut dictas excommunicationis sententias & interdicti per suas Provincias, diœceses & parochias, diebus dominicis & festivis faciant publicari & inviolabiliter observari. Datum. . .

LXII.

MANDEMENT du Roi de France aux Comtes de Toulouse & de Provence de se rendre par-devant lui au sujet de la guerre qu'il y avoit entre eux. 4 mai 1236.

Nos Petrus de Rossai, miles & nuncius domini Regis Francorum, mandamus & mandamentum damus vobis domino R. Bereng. Comiti Provinciarum, ex parte domini Regis Francorum, ut hinc ad octavas instantis festi beati Johannis Baptistæ, sitis in propria personâ coram domino Rege Franciarum supra dicto, super discordia, quæ est inter vos & valitores vestros ex una parte, & Comitem Tolosanum & valitores suos ex alterâ; & idem & eodem modo damus in mandatis Comiti Tolosano supra dicto. Datum Aquis anno Incarnationis Domini mcccxxxvi, iv idus maii. Arch. du Roi à Aix.

LXIII.

TRÈVE faite par les soins de l'Envoyé du Roi de France, entre le Comte de Toulouse & le Comte de Provence, au sujet de leurs différens. 25 avr. 1236.

NOTUM sit omnibus præsentem paginam inspecturis quod nos P. de Rossay miles & nuncius domini Regis Franc. de mandato ipsius damus treugam de consensu utriusque partis illustris Comitis Tolos. & omnibus valentioribus suis, & coadjutoribus ipsius, & omnibus illis qui cum eo esse voluerint in hac treugâ, & illustris Comitis Provinciarum, & omnibus valitoribus, & coadjutoribus ipsius, & omnibus illis, qui cum eo esse voluerint in hac treugâ, ab octavis instantis Pentecostes, usque ad octavas omnium Sanctorum proxime venientes, & cum inter supra dictos Comites & valitores eorum contentio & discordia orta esset super tenendis seu recuperandis possessionibus, & recipiendis fructibus, proventibus & gauditis, hinc inde ablati & amissi, promiserunt nobis dicti Comites per se & valitores suos, præstito juramento, se stare super iis nostro arbitrio & mandato. Quapropter nos P. de Rossay considerantes mala, quæ propter discordiam supra dictam possent oriri, mandamus & præcipimus quod

T. du tréf. p. 22;
4^e quar.

Comes Provinciæ vel valitores ejus, vel forestari Massiliæ, non petant possessiones, nec percipiant, per se vel per alios, fructus vel obventiones, seu quaslibet aliquas in civitate Massiliæ, vel in ejus districtu, vel in aliis locis domini Comitis Tolosani vel valitorum suorum, ab instantibus octavis Pentecostes usque ad octavas omnium Sanctorum proxime venientes. Item & eodem modo mandamus & præcipimus, quod Comes Tolosanus vel valitores ejus, non petant possessiones nec percipiant per se vel per alios, fructus, vel obventiones, seu quaslibet aliquas Comitis Provinciæ supra dicti, vel valitorum suorum ab instantibus octavis Pentecostes, usque ad octavas omnium Sanctorum proxime venientes. Datum anno Incarnationis Domini MCCXXXVI, VII cal. maii.

L X I V.

9-mai 1236. *CONFIRMATION de la Trêve entre ces deux Comtes, par la médiation des Rois de France & d'Arragon.*

Arch. d'Aix, tour
du trésor.

NOTUM sit omnibus præsentem paginam inspecturis, quod nos R. Dei gratiâ Comes Tolosani & March. Provinciæ & dominus Massil. ad instantiam precum illustrium Regis Franciæ & Reg. Arragon. damus & concedimus treugam per nos & per omnes valitores nostros Comiti Provinciæ & omnibus valitoribus, & hominibus suis ab octavis instantis Pentecostes, usque ad octavas omnium Sanctorum proxime venientes; volentes & concedentes quod Petrus de Lambisco & Guill. de Cotignaco, & Bereng. de Cerveria, tertius cognitor & mediator, possint & debeant, vel Bereng. de Cerveria cum altero eorum, cognoscere & facere emendari omnia dampna data infra treugas datas inter nos & valitores nostros ex unâ parte, & Comitem Provinciæ & valitores suos ex alterâ, per dominum Imperatorem & per dominum Regem Franciæ; volumus etiam & concedimus ut supra dicti cognitores vel duo eorum, ut dictum est, possint vel debeant mandare executioni sententias, & mandamenta data vel datas de damnis datis & de ablatiis infra dictas treugas, & de dampnis, si qua forte darentur in treugâ istâ ab octavis Pentecostes usque ad octavas Sanctorum omnium duraturâ; & ut prædicta omnia & singula teneamus, & inviolabiliter observemus; per nos & per omnes valitores nostros, tactis corporaliter sacrosanctis evangeliiis juramus promittentes nos daturos pro complendis omnibus supra dictis juratores,

ad cognitionem Berengarii de Cerveriâ, & ponere obsides in manu ejusdem Berengarii de Cerveriâ & consulum Montis-Pessulani, & ad majorem hujus rei firmitatem præsentem cartam fecimus sigilli nostri munimine roborari. Datum in stratâ prope Septemium anno Incarnationis domini MCCXXXVI, VII id. maii.

L X V.

DÉCLARATION faite par les Consuls d'Arles, d'avoir usurpé les droits de l'Archevêque en sa juridiction du Bourg, & en la création des Consuls qui lui appartenait, & renonciation de leur part à l'élection au Consulat. 25 juil. 1236.

UNIVERSIS præsentem inspecturis paginam innotescat, quod anno Domini Incarnationis MCCXXXVI, VIII kal. aug. domino Friderico Dei gratiâ Romanorum Imperatore regnante & semper augusto, nos monachus Bertrandus Borgondus, Gllũs Bastonus & Guillelmus de Carono, milites civitatis, & nos Laurentius de Toro, Durantus Vaientornus, Ugo Potrada, & Jacobus de Posqueriis probi homines civitatis, & nos Pontius Archimbaudus, & Bertrandus Rostagnus milites Burgi, & nos Bertrandus Joannes & Guillelmus Ferigolerius, probi homines Burgi Arelatensis, nos omnes in simul recognoscentes in veritate vobis domino J. Dei gratiâ Stæ Arelatensis ecclesiæ Archiepiscopo, nos usurpasse regimen civitatis & burgi Arelatis, qui positi fuimus, tamque consules excommunicati, non communi consensu universitatis militum & proborum hominum civitatis & burgi, sed ab illis tamen qui fecerant conjurationem contra Deum & ecclesiam, & ejusdem dominium & jurisdictionem, & contra pacis statuta; contraque legem municipalem & contra prohibitionem vestri & ecclesiæ, & contra jus quod vos habetis, & ecclesia Arelatensis in creandis consulibus, & contra consuetudinem antiquam & hætenus observatam, renunciamus expresse, vobis dicto domino Archiepiscopo, assistentibus vobis Bertrando præposito, B. archidiacono, R. sacrista; P. archipresbitero, Berengario Gallardo, &c. Arelatensis ecclesiæ canonicis, dicto consulatui, & renunciando eum, dictum consulum penitus desamparamus coram toto consilio universitatis civitatis & burgi, & multis aliis ad hoc specialiter convocatis. Et nos prænominatus Archiepiscopus dictam renunciationem & desampa-

Archev. d'Arles.

rationem recipimus factam à vobis usurpatoribus superius nominatis. Factum hoc in palatio dicti domini Archiepiscopi in loco ubi tenetur parlamentum.

Le même jour l'Archevêque & trois députés du conseil de ville , procédant à l'élection des Consuls , nommerent les mêmes qui prêterent serment au seigneur Archevêque dans les termes suivans.

L X V I.

SERMENT de fidélité prêté à l'Archevêque d'Arles par les Consuls.

Archev. d'Arles,
liv. noir, fol. 104.

JURAMUS supra sacro-sancta Dei evangelia , & jurando promittimus vobis domino Archiepiscopo fidelitatem , & salvare , defendere & rueri personam vestram & personas omnium canonicorum Arelatensium , possessiones & res & jura , & immunitates , & libertates vestras , & ecclesie sancti Trophimi , nec non & domos & personas religiosas & ecclesiasticas , & earundem immunitates , & exterminare & punire ad mandatum vestrum & ecclesie , Waldenses , Henricos , credentes eorumdem & fautores , receptatores , defensores , quibuscumque nominibus censeantur , & jus reddemus omnibus hominibus sine personarum acceptione , odio , amore , prece vel pretio , consanguinitate & affinitate omnino postpositis & remotis , & cartam consulatûs antique factam per dominum R. bonæ memoriæ Arelatensem Archiepiscopum , & diu observatam , sicut in registro vestro continetur , observabimus , & hæc omnia supra dicta servabimus & attendemus , bonâ fide , ad vestrum bonum intellectum ; sic nos Deus adjuvet , & hæc sancta Dei evangelia. Et ego Bertrandus Guillermus judex , consilium prædictorum , universa prædicta & singula promitto vobis prænominato domino Archiepiscopo , servare & attendere & complere per me , prout consules prænominati per se servare & attendere promiserunt ; & quod ita totum compleam & attendam , bonâ fide , ad vestrum bonum intellectum , tactis sacris evangeliis , juro. Acta fuerunt hæc in palatio dicti domini Archiepiscopi in loco ubi tenetur parlamentum. Et ego Guill. de Gravesone publicus Arelatensis Notarius supra scriptis testis interfui.

L'XVII.

EXTRAIT d'une Bulle de l'Empereur Frédéric II contre les Hérétiques, adressée aux Princes, Archevêques & Evêques de ses Etats.

1238.

..... Catharos, Paterenos, Speronistas, Leonistas, Arnaldistas, Circonfisos, Archev. d'Arles.
 Passagenos, Josephinos, Caratenses, Albanenses, Franciscos, Waldenses,
 &c. &c. &c., & omnes hereticos utriusque sexûs, quocumque nomine
 censeantur, perpetuo damnamus infamiâ, censentes ut bona talium con-
 fiscantur, nec ad eos ulterius revertantur, ita quod filii ad eorum posses-
 sionem pervenire non possint. Qui autem inventi fuerint solâ suspitione
 notabiles, nisi ad mandatum ecclesiæ perpetuam innocentiam congruâ pur-
 gatione monstraverint, tanquam infames & banniti ab omnibus habeantur;
 itaque si sic per annum permanerint, ex tunc eos sicut hereticos condem-
 namus. Statuimus etiam hoc edicto in perpetuum valituro, ut potestates
 & consules, seu rectores quibuscumque fungantur officiis, pro defensione
 fidei præstent publice juramentum, quod de terris suæ jurisdictioni subiectis
 hereticos ab ecclesiâ denotatos, bonâ fide, pro viribus exterminare stude-
 bunt. Itaque quacumque quis fuerit in potestatem assumptus hoc teneatur
 capitulum juramento firmare; alioquin neque potestatibus, neque pro-
 consulibus, neque consimilibus habeantur, eorumque sententias ex tunc
 decernimus irritas & inanes. Si vero dominus temporalis, requisitus ab
 ecclesiâ, terram suam purgare neglexerit ab hereticâ pravitate per annum
 à tempore ammonitionis elapsum, terram ipsius exponimus catholicis occu-
 pandam, qui eam, exterminatis hereticis, absque ullâ contradictione
 possideant, & in fidei puritate conservent, salvo jure domini temporalis,
 dummodo super hoc nullum impedimentum opponat. Credentes
 præterea, receptatores, defensores & fautores bannimus, statuentes ut si
 qui fuerit excommunicatione notatus, satisfacere contempserit infra annum,
 ex tunc ipso jure sit factus infamis, nec ad publica officia seu consilia,
 vel aliquos eligendos hujus modi, nec ad testimonium admittatur, sitque
 intestabilis, nec ad hereditatis successionem accedat. Nullus præterea super
 quocumque negotio respondeat, sed ipse aliis respondere cogatur. Quod
 si judex extiterit, ejus sententia nullam obtineat firmitatem, nec causæ
 aliquæ ad ejus audientiam perferantur. Si fuerit advocatus, ejus patrocini-

nium nullatenus admittatur. Si tabellio, instrumenta confecta per manum ipsius nullius penitus sint momenti. Adjicimus insuper quod hereticus per hereticum convinci possit. Datum Veronæ xxvi junii, xi indict.

L X V I I I.

17 juil. 1241. *BULLE du Pape Grégoire IX, par laquelle il exhorte tous les Archevêques & Evêques à donner du secours au Comte de Provence contre l'Empereur & le Comte de Toulouse.*

T. du tréf. 2^e
quarré, 5^e liasse,
p. 10.

GREGORIUS Episcopus servus servorum Dei, venerabilibus fratribus Archiepiscopis & Episcopis, ac dilectis filiis Abbatibus, Prioribus, Decanis, Archidiaconis, & aliis personis ecclesiasticis in Provinciâ & citra partes Provinciæ temporalem jurisdictionem habentibus, salutem & apostolicam benedictionem. Dilecto filio nobili viro Comite Provinciæ accepimus intimante, quod licet Comes Tholosanus de stando mandatis ecclesiæ super damnis & injuriis ab eo & fautoribus suis dicto Comiti Provinciæ, civibus Arelatensibus, ac aliis terræ suæ hominibus irrogatis, pro quibus fuit autoritate venerabilis fratris nostri, Prænestinensis Episcopi, tunc apostolicæ sedis legati, excommunicationis vinculo innodatus, in præsentia ejusdem Prænestinensis juratoriam præstiterit cautionem; nihilominus tamen idem Tholosanus, ac nonnulli alii ejus ac Friderici dicti Imperatoris Dei & ecclesiæ inimici fautores, contra ipsum Comitem Provinciæ ac terram suam graviter impugnandos se potenter accingunt, non sine divinæ injuriæ majestatis, cui idem Comes obsequio se devovit, signo crucis assumpto pro defensione catholicæ fidei & ecclesiasticæ libertatis; cum igitur apostolica sedes deesse non debeat filio tam devoto, maxime cum beati Petri & nostræ protectione consistat, universitati vestræ per apostolica scripta mandamus, quatenus prædicto Comiti seu potius sedi apostolicæ in eodem, cum ab eo requisiti fueritis, potenter & viriliter assistatis. Datum Laterani decimo sexto kalendas augusti, pontificatus nostri anno quinto decimo.

L X I X.

SERMENT du Bailli d'Aix, au nom de la Communauté, fait à la Comtesse Béatrix, veuve de Raymond Berenger, de lui conserver ses biens, situés dans le Comté de Forcalquier, & les terres de l'Evêché de Gap; & même de ne pas souffrir le mariage de Béatrix, sa fille, sans son consentement.

7 septemb.
1245.

ANNO Domini MCCXLV pridie idus september. Notum sit omnibus tam præsentibus quam futuris quod ego Perissalus, bajulus civitatis Aquensis, promitto vobis bonâ fide dominæ B. Comitissæ & March. Prov. & Comit. Forcalq. nomine meo & nomine promilitum & proborum hominum civitatis Aquensis, personam vestram & honorem vestrum, & terram, & redditus vobis per dominum R. Bereng. Comitem & March. Provinciæ & Comitem Forcalq., claræ memoriæ quondam maritum vestrum, datos seu relictos, scilicet tam comitatum Forcalq. & terram Gaspin., bajuliæ & generaliter alios redditus, seu castra & res alias quæ aut quas habetis & possidetis infra comitatum Provinciæ, ab omni homine & hominibus, Principibus, Baronibus, seu aliis quibuscumque universitatibus, comitatibus seu singularibus personis, vobis salvare, defendere & tueri & vobis in omnibus consulere bonâ fide & auxilium impertiri, & quod dominam B. filiam vestram non maritabimus, nec maritari patiemur, quâ vestrum consilium primitus requiramus; & in antea quam dictam dominam B. filiam vestram maritus futurus habeat in posse suo, securitate seu vobis per juramentum & bonos fidei jussores præstitâ; secundum quod melius ex parte vestrâ dicturi pot. promissis omnibus vobis in pace sine contentione vel injuriâ aliquâ ad vitam vestram defendendis, dimittendis salvandis & vobis facto juramento à decem Baronibus comitatûs Provinciæ quos eligere volueritis; qui supra dictorum omnium vel aliquo ipsorum ipso jure sint absoluti à fidelitate mariti filiæ vestræ, & vobis sicut vassal. Supra dicta autem universa & singula ad majorem firmitatem juro super sancta evangelia bon. um observare, attendere & complere. Sigillum proprium parte apponi feci in testimonium, &c.

Tour du tréf.
prem. carré, 2^e de
liaise, Comes Pro-
vincia.

L X X.

28 août
1248.

ESPECE d'interdit fulminé contre l'Archevêque d'Arles par le Conseil de cette ville.

Archev. d'Arles,
liv. noir, f. 139.

ANNO ab Incarnatione Domini MCCXLVIII. v kal. septembris. Consilio tam generale quam capitum mysteriorum congregato ad sonum campanæ, more solito, in aulâ communis ubi sæpe solitum est congregari, idem consilium convenit & concordavit, quod nullus de Arelate sit ausus loqui cum domino Archiepiscopo Arelatenſi, nec in hospitio suo intrare, nec etiam aliquod servitium eidem vel sue mainate facere, nec vendat, seu mutuat aliquid ei sine mandato domini Potestatis, & septimanariorum, & illorum qui electi sunt ad dandum consilium domino Potestati, & quod ista præconiscentur per villam. Verum dominus Albertus de Lavania, Potestas Arelatis, in dicto consilio surrexit, & dixit quod non videbatur ei quod dicta præconisatio esset idonea, & rogavit ut dicta præconisatio nomine suo non fieret. Verum universum consilium respondit, quod consecratum erat, quod postquam consilium in aliquod concordabat, illud debebat compleri & fieri super quo consilium concordabat; quare volebat quod dicta præconisatio nomine ipsius domini Potestatis per villam fieret. Ego Br̃n. Calva, Notarius publicus Arelatis, hæc scripsi. mandato hujus consilii.

L X X I.

1249.

L'ARCHEVÊQUE d'Arles demande un sauf-conduit pour sortir de la ville.

Arch. du chap.
d'Arles, cart. des
paroiss. part. 2,
titr. 242.

NOVERINT universi præsentem paginam inspecturi, quod anno ab Incarnatione Domini MCCXLIX xii kal. octobr., dominus J. Dei gratiâ Sæ Arelatenſis ecclesiæ Archiepiscopus, requisivit Bertrando Rostagno, Bertrando Raymundo, & Bernardo Ventairono, consiliariis electis domini Alberti de Lavania Potestatis Arelatis, & Raymundo de Rouillano, & Bertrando Michaeli sindicis communis Arelatenſis, præsentibus Raymundo Poncio, Guillelmo Arnaudo, Raymundo Trabustulo milite, Pontio Gailardo, Petro de Alanſono & Cuillelmo Fabro sociis prædictorum consilia-

riorum & findicorum ad hoc specialiter vocatis, ut prædicti, amore Dei, dignarentur dare ipsi domino Archiepiscopo, & rebus suis, & familiæ suæ guidagium usque ad Furcas, eo quod videbatur ei quod planius staret civitas Arelaris si ipse recesserit; ad quod dictus Bertrandus Raymundus præsentibus prædictis obtulit, nomine dicti domini A. de Lavaniâ Potestatis, & consiliariorum Arelaris, & totius universitatis Arelaris, quod si ipse dictus dominus Archiepiscopus vellet remanere, quod remaneret, habens tres servientes qui servirent ei, & quod si aliquid ei placeret de civitate Arelaris, quod abundanter posset habere, aut si vellet recedere, quod recedere posset secure, & quod eligeret quod plus volebat; qui dictus dominus Archiepiscopus respondit quod plus eligebat exitum quam si remaneret, & quod voluntarius recedebat. Item interrogaverunt prædicti quid esset faciendum de debitis quæ quibusdam civibus debebantur, & pro quibus aliqui cives tenebantur; qui dominus Archiepiscopus respondit quod ipse institueret procuratorem dominum Bernardum archidiaconum, qui creditoribus satisfaceret de illis debitis quæ ad tempus sunt, & de illis quæ ad tempus erunt cum dictis tempus affuerit; quod nolebat quod aliquis qui pro ipso obligatus esset, damnum aliquod pateretur. Actum fuit hoc in palatio prædicti domini Archiepiscopi. Testes fuerunt dominus Bernardus archidiaconus, Bernardus Julianus, Pontius de Salavezio, Motherus, canonici, Pellegrinus Hugo de Pennaforti, Guillelmus de Avenione, Bonitus sacerdos, & ego Petrus Brunus, publicus Arelatenfis. Notarius, qui mandato dicti domini Arch. & prædictorum consiliariorum & findicorum hanc cartam scripsi, & signo meo signavi.

L X X I I.

L' Archevêque d'Arles traite avec Charles I, Comte de Provence, pour mettre la ville d'Arles en son pouvoir.

Novemb.
1250.

UNIVERSIS præsentis litteras inspecturis, J. Dei gratiâ Stæ Arel. eccl. Archiep. & Bertr. præpos. ac Bern. ejusd. eccles. archid. salutem in Domino J. C. Noverit universitas vestra, quod ob utilitatem & honorem ac incrementum eccles. nostræ, & defensionem contra Fredericum, & ejus nuntios, & alios ecclesiæ inimicos, volumus, concedimus & consentimus quod illustris dominus Carolus filius Regis Franciæ, Andeg. & Prov.

Arch. du Roi à
Aix, ann. Q.

Comes, & ejus successores in perpetuum habeant & possideant integre totum dominium, & jurisdictionem ac omnia jura, & omnes redditus ac proventus, quæ vel quos commune Arelatense percipit & percipere consuevit in civitate Arelatensi, tenemento, territorio & districtu ejusdem, salvis & retentis nobis & ecclesiæ Arelatensi his, quibus nos & predecessores nostri juste usi sumus, & promittimus quod ad prædicta adispiscanda pro posse nostro, juvabimus dictum dominum Comitem bonâ fide, & juramus super sancta Dei evangelia quod contrarium non procurabimus, nec per alium procurari faciemus, nec contraveniemus, salvâ tamen in omnibus & per omnia ac retentâ domini Papæ voluntate; & si super prædictis juribus & aliis quæstio seu dubitatio aliqua oriretur, volumus & concedimus quod per venerabiles fratres F. Regensem Episcopum, & magistrum Philippum, canonicum Aurelianensem, domini Papæ capellanum, si dominus Papa alii non commiserit, cognoscatur & diffiniatur, quorum cognitionem & ordinationem promittimus sub juramento prædicto nos inviolabiliter servaturos. Ad hæc fuerunt præsentibus isti inferius nominati: Bernardus Juliani Arelatensis canonicus, Ugo de Miromari Arelatensis canonicus, venerabilis in Christo frater F. Regensis Episcopus, magister Ph. domini Comitis capellanus & Adam clericus ipsius comitis ac Petrus de Vicinis, Guillelmus de Pinquiliaco, Symon Bagot, Symon Borbot, Guillelmus Code; Ricardus de Bosco, Jocelini Odo de Sintinis, Fabianus, milites domini Comitis supra dicti. In quarum rerum testimonium & munimen præsentibus litteras sigillis nostris fecimus roborari. Actum apud Nîmes die lunæ proximâ post festum omnium Sanctorum, anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo, mense novembris.

L X X I I I

Décemb. 1250. *PROMESSE de Charles d'Anjou, Comte de Provence, à l'Archevêque d'Arles, de le prendre sous sa protection, lui, son Chapitre & leurs biens quand il sera maître de la ville.*

Archev. d'Arles, l. noir, f. 142, v°. *N*os Carolus filius Regis Franciæ, Andegavi & Provinciæ Comes, notum facimus universis præsentibus litteras inspecturis, quod nos venerabili in Christo patri J. Dei gratiâ Arelatensi Archiepiscopo, Bertrando præposito, Bernardo ejusdem ecclesiæ archidiacono, & per ipsos ecclesiæ Arelatensi promittimus bonâ fide, quod cum nos adepti fuerimus posses-

tionem civitatis Arelatis, jurabimus personam dicti Archiepiscopi & ejus successorum, etiam & bona eorum ac jura ecclesie per nos & per nostros defendere & salvare; & si super juribus ecclesie Arelatensis, quibus juste usa est ecclesia, vel super aliis questio vel dubitatio oriretur, nos ratum & firmum habebimus quidquid per venerabilem F. Dei gratia Regensem Episcopum, & magistrum Philippum canonicum Aurelianensem, domini Papae capellanum & nostrum, seu per alium cui dominus Papa duxerit committendum, super praemissis ordinatum fuerit seu diffinitum. Ad haec fuerunt praesentes isti inferius annotati, videlicet, venerabilis in Christo pater Fr. Regensis Episcopus, magister Philippus capellanus noster, &c. In quarum rerum testimonium & munimen praesentes litteras sigillo nostro fecimus roborari. Datum Nimes die lune proximo post festum omnium Sanctorum, anno Domini mccc. mense decembris.

L X X I V.

*LETTRE de Guillaume Bottas, Milanois, à Charles premier ;
par laquelle il lui offre un livre de sa composition, sur la nature
des oiseaux & des chiens, & sur leurs maladies.*

1250.

MAGNIFICO & glorioso domino C. filio Regis Francie, Andeg. Provincie & Forcalquerii illustri Comiti, & Marchioni Provincie, Guillelmus Bottatus Mediolanensis, salutem & paratum devotionis & famulatus obsequium. Quia de magnifice serenitatis vestrae praestantia, & egregiis liberalitatibus, strenuitatis, prudentiae, benignitatis & virtutum omnium ac nobilitatum titulis, quibus inter cunctos saeculi Principes vos excellentissime praepollere fama praedicat, totus mundus testatur, & opera laudis argumento certiori declarant, quolibet pretiosi praerogativa decorari praeminentia vestra singulari meretur privilegio; ego quamvis inter Majestatis Vestrae subditos per obsequiorum exhibitionem ignotus, totis tamen cordis affectibus, & ex tota possibilitate devotus, ad honoris vestri cumulum, juxta morem evangelicae viduae, minutum meum, quod mihi contulit facultas, offerre cupiens quoddam in meis facultatibus pretiosum, solis excellentibus dignum dominationi vestrae tradere perelegi, nobilem scilicet librum de avibus & canibus. Auri enim & argenti decore artificiose politus, & Imperatoriae Majestatis effigie decoratus, in psalteriorum duorum voluminis

T. du très. prem.
quarré, 2^e de liasse,
Co. Prov. p. 43.

spatio, per compositam capitulorum distinctionem docet ancipitrum, falconum, ierofalconum, asturum & ceterarum nobilium avium & canum omnium cognitionem, nutrituram, eruditionem, & eorum omnium infirmitates & earum causas, signa & curationes, similiter earumdem illic etiam ostenditur, quomodo si quis ab aucupe fugerit, possit & debeat mirabiliter rehaberi; venationes insuper describit, & quomodo usari se debeat venator ad perfectionem artis venatoriae demonstratur. Ad decus etiam & utilitatem operis in margine libri ingeniosissime depicti sunt canes & aves, ægritudines eorum, & earum signa, curæ & eruditiones & universa sicut per litteram denotantur. . . . Eum nisi prolixitas itineris & viarum turbassent discrimina, celsitudini vestræ dudum fueram oblaturus; quocirca excellentiam vestram reverenter propulsare duxi præsentibus; quatenus si dominationi vestræ memorati libri placet jucunditas, devotioni meæ benignitas vestra dignetur rescribere, quid de ipso per me jusseritis faciendum. Quia paratus sum librum ipsum sicut, & ubi decreveritis, transmittere, & cunctis beneplacitis vestris liberaliter exponere me & mea. Valete.

L X X V.

1251. *PROMESSE de l'Archevêque d'Arles de secourir Charles I avec ses hommes de Salon contre tous ses ennemis, excepté contre l'Eglise.*

Arch. du Roi à
Aix, arm. Q, liasse
R. R. 8^e quarré,
pi. 20.

ANNO Dominicæ Incarnationis MCCL1, scilicet tertio nonas augusti, quâ nos Johannes Dei gratiâ sanctæ Arelatensis ecclesiæ Archiepiscopus, scimus vos dominum Carolum Comitem Andegaviæ & Provinciæ Principem, catholicum & fidelem, licet ad hoc non teneamur, Deo promittimus, & præpositis sacrosanctis evangeliiis juramus, quod cum castro & de castro Salonis, quod ad Arelatensem ecclesiam dinoscitur pertinere, juvabimus vos & bailivos vestros, contra omnes personas in placito & in guerrâ, excepto quod contra ecclesiam, & in sacramento fidelitatis quod recipimus ab hominibus dicti castri, faciemus apponi, quod omnes & singuli cum armis & sine armis juvabunt vos & bailivos vestros, infra Comitatum Provinciæ, contra omnes personas, excepto quod contra ecclesiam, ut de nobis diximus; ita tamen quod si contingeret homines memorati castri nostri exire, territorium dicti castri, pro vestro auxilio, hominibus, qui

ibunt in equis, teneamini ad expensas, aliis vero minime teneamini, & volumus quod si, quod Deus avertat, nos essemus aliquando alterius voluntatis, aut nollemus aut prohiberemus quod prædicti homines vos juvarent, ipsi nihilominus vos juvare teneantur, & quantum ad hunc articulum, ex sacramento fidelitatis quod nobis fecerunt, vel facient, nobis non obediant, sed vds juvent salvo & retento in omnibus supra dictis, mandato Romanæ ecclesiæ speciali, quod nondum procuravimus nec unquam procurabimus, nec faciemus per alios procurari. Prædicta vero facimus pro utilitate ecclesiæ, & ad amovendam omnem suspicionem quam contra personam nostram, forsan ex causis vel potius occasionibus aliquibus, concepistis. Non quod nos vel homines dicti castri ad hæc promittenda vobis teneantur, unde per hæc promissa vel juramenta nolumus nostris successoribus ecclesiæ Arelatensi, vel hominibus dicti castri post mortem nostram præjudicium generare; & nos memoratus Comes, vos domine Archiepiscopo & ecclesiam Arelatensem, & homines memorati castri, quamdiu prædicta servata fuerint juramenta, in nostrâ protectione recipimus, & dabimus nostris bajulis in præceptis, ut vos & prædictam ecclesiam & memoratum castrum defendant ab offensis, & incurfis malignorum. Acta fuerunt hæc apud sanctum Remigium in ecclesiâ. Testes interfuerunt dominus Bertrandus præpositus Arelatensis, vice-dominus, capellanus domini Papæ, Petrus de Belear, Giraudus de Saro, G. Tedei, Hugo de Arca fenescallus Provinciæ. G. de Pichinino vicarius Arelatis. G. Raymundi jurisperitus, Peregrinus canonicus Marsiliensis, frater Johannes præceptor domus templi de Bailes. G. Berengarius, officialis dicti domini Arelatensis Archiepiscopi; & ego bonus homo publicus Notarius domini Comitis Provinciæ, qui mandato ipsius domini Comitis & domini Arelatensis Archiepiscopi, hanc cartam scripsi, & signum posui, & ad majorem firmitatem, prædicti domini, Archiepiscopus & Comes, præsentem paginam sigillorum suorum munimine roborari jusserunt.

Les habitans de Salon adhererent le sixieme jour des ides d'août MCCLI *Ibid. pi. 21.* à ladite convention, & promirent d'assister le Comte de tout leur pouvoir.

L X X V I.

Juill. 1252.

STATUTS de Boniface de Castellane.

Arch. du Roi à **Aix**, armoire Q. **I**N nomine domini, anno ejusdem Incarnationis mclxii, indictione x^a v, id. julii; cum leges & constitutiones, divino quodam motu & potius quam ingenio hominum promulgatz, ut errantes deviant ab errore, ac contumaces coerceant, & constringant malos, bonos constituendo, atque bonos meliores & optimos faciendo . . . & per hoc dominus Bonifacius de Castellana & de Regio, volens providere utilitati hominum Castellane de Mercato, & futuris casibus statuere certas formas; constitutiones seu consuetudines infra scriptas edidit, atque constituit in perpetuum valituras, statuendo, ut constitutionibus infra scriptis, homines supra dicti perpetuo utantur, & pro legibus custodiant & observent. Imprimis enim constituit, quod de domibus quæ datæ sunt & construuntur per cordam in anteriori parte domus, serviant pro domo quâlibet Raymundensium duos solidos. Item statuit & in consuetudinem posuit, ut nullus de dictis hominibus solvat in quistâ aliquâ, nisi prædictus dominus vel hæredes sui castrum Emeret, vel nisi dictus dominus vel hæredes sui captus esset & se redimeret. Item statuit quod si aliquis de cultello vel aliquo alio gladio percuteret, vel cum uxore vicini sui jaceret, vel furtum faceret, quod puniatur ad arbitrium boni viri. Item statuit ut nullus de servientibus suis seu scutiferis, hortum vel vineam alicujus intret sine domini voluntate. Item statuit ut nullus bajulus suus accipiat primam faumatam racemorum à singulis vineis, cum ipse id totum dimittat penitus & absolvat, hoc salvo quod quilibet det sibi cartonem, quem cartonem deportare debeat per illum, cujus est vinea, ad torcolare domini supra dicti. Item statuit quod bajulus vel aliquis de familiâ suâ ante vindemias, nec in vindemiis supra colligat fructus vinearum hominum jam dictorum. Item statuit quod si aliquis vicino injuriam fecerit, vel contumeliam dixerit, juxta formam juris pœnam sustineat suæ curiæ applicandam. Item statuit quod victus condemnatur victori semper omni modo in expensis. Item statuit & promisit se non facturum albergæ seu hospitio dictorum hominum, violentiam seu injuriam, imo ab omnibus injuriis & violentiis desisteret, illicitas non committeret. Item statuit quod si aliquis in pignore terram vel vineam vel res acceperit, hoc libere faciat, domini auctoritate nullo-
latenus

latenus requisitâ. Item statuit quod si quis domum vel possessionem suam vendere voluerit, liberam habeat potestatem vendendi, domini auctoritate nullatenus requisitâ, trezeno ejus bajulo persoluto, expressim laudimium dictis hominibus remittendo, quod dabatur de possessionibus jam dictis. Item statuit quod si aliquis habens possessionem de prædictis hominibus, & eam alienare voluerit, quod hoc libere possit facere, & in suâ securitate Castellanz remanere, vel libere cum suis rebus possit omnibus abire. Item statuit quod si aliquis de prædictis velit recedere, & Castellanam dimittere, hoc possit facere cum omnibus rebus suis, nullâ consuetudine ei obstante & contradicente. Item statuit quod si aliquis extraneus commodaverit seu deposuerit vel mutuaverit pecuniam penes aliquem apud Castellanam, quod eam possit petere & deportare pro suæ arbitrio voluntatis. Item statuit quod si aliquis de jurisdictione suâ pecuniam tradiderit illi, qui sit de jurisdictione ejusdem, si non solvat ei, termino constituto, possit eum sine fraude, auctoritate propriâ, pignorare; hoc idem statuit de se si pecunia ei fuerit ab aliquo mutuata. Item statuit quod si aliquis testatus obierit, quod testamentum ejus firmum sit, & stabile permaneat omni horâ: si intestatus, hæreditas ejus ad proximiores deveniat, prout jura civilia volunt & dicunt. Item statuit quod si aliquis intraverit pratum suum, dum defenditur; quod pro banno solvat quatuor denarios provincialium. Item statuit quod si equitaverit contra inimicos suos, quod unusquisque eum sequi debeat, nisi justam & legalem excusationem ostenderit; ille vero qui eum secutus non fuerit, puniatur ad arbitrium quatuor bonorum virorum commorantium Castellanz. Item statuit quod si aliquis ad forum seu nundinas suas venerit, non possit pignorari pro debito alicujus, nisi pro suo proprio. Item statuit quod omnis ille qui venire voluerit ad habitandum in burgo Castellanz, ut omnibus supra dictis subjaceat, & non teneatur domino, nisi pro foco, in duodecim denariis persolvendis. Item statuit quod si contra Regem vel Comitem guerram haberet, & casu aliquo caperetur, quod Deus avertat, homines prædicti non reneantur ei dare nisi pro redemptione sui corporis. Item statuit quod si aliquis bannum fregerit in vineis, campis, hortis, in die solvat duodecim denarios, de nocte quinque solidos; si in sylvis bannum fregerit sex denarios persolvat. Item remittit illos quinque solidos, quos panateriæ dabant in nundinis, ad hoc ut possent vendere panem ad voluntatem suam. Item statuit quod nullus homo Castellanz debeat ire vel messariam

invitus facere, si curia sua homines habeat conductos, qui hoc faciant totâ die, & promisit quod ipse non capiet nec capi faciet bestias dictorum hominum, contra voluntatem suam. Item statuit quod milites castri & burgi Castellanz faciant in hominibus suis, id, quod domini consueti sunt facere in suis hominibus; promittens quod in hominibus dictorum militum nullam quistam seu exactionem faciet, nisi pro illis tantum causis, pro quibus ipse debet facere in hominibus de mercato, & quæ superius sunt expressæ; hoc idem quod statutum est in hominibus militum jam dictorum, statuit in hominibus burgensium Castellanz & illorum qui in dicto loco homines habent vel habere poterunt in futurum, statuens quod aliæ constitutiones seu consuetudines Castellanz, quæ istis constitutionibus adversantur, nullæ sint nec valeant, neque aliquam habeant roboris firmitatem, siue sint scriptæ siue non; & hoc & addito & adjecto, quod si instrumentum aliarum constitutionum seu consuetudinum extat, vel modo aliquo reperitur, illud cassum & abolitum sit, & perpetuo habeatur. Hæc prædicta omnia prædictus dominus Bon. Consensu & auctoritate dictorum hominum constituit & solemniter ordinavit, & in consuetudines posuit perpetuo valituras, promittens se prædicta omnia, & singula custodire; & omnimodo observare sine diminutione aliquâ; nec amore vel odio, promisit aliter se facturum, & tactis sacrosanctis Dei evangeliiis corporaliter, hoc iuravit cum militibus infra scriptis, scilicet Cordelio de Romulis, Sparono de Castroveteri, Graila, Bragalono, Fulcone Terrenovo, Bertrando Wilhelmo. Actum in plateâ burgi Castellanz, ante operatorium quondam Alazaiciæ Cordoneria. Testes fuerunt ibi præsentibus dominus Bo. de Galberto, B. W. Graila, Sparonus de Castroveteri, Cordelius de Romulis, Raybaldus de Romulis, R. Galvainus, P. Penna, Paulus de Leilans, Desteiras de Medoila, de Bagarrés, milites. B. Ardoinus, R. Talatoria, P. Talatoria, Laugerius filius quondam Augerii Bergodini, R. de Veziliâ, W. Gontardi, P. de Veziliâ, Albertus Bovetus, Trocellus Salvanus de Robiono, R. Digna, & quam plures alii homines de burgo & de castro Castellanz, & ego Petrus Clari, à domino Carolo filio Regis Franciæ, &c. comite, Notarius publicus institutus, interfui, & rogatus hanc cartam scripsi, & hoc meo signo signavi.

LXXVII

TRANSACTION entre les Seigneurs & les Habitans de Reillane 3 déc. 1254.
au sujet de leurs droits.

ANNO MCCLIV die tertiâ decembris. Cum dissentio verteretur inter nobiles viros Esparronum, Raybaud. Rossiam, Bonifacium de Rellaniâ seniore, & Bon. de Rellaniâ juniorem, & Guillelmum de Rellaniâ Rufum, & Raybaudum Fûg. & alterum Guillelmum de Rellaniâ, & Marcum, bajulum dominz Alaïsie de Albennasco, dominos de Rellaniâ, pro se & aliis dominis coheredibus suis ex unâ parte, & milites & filios militum & probos homines dicti castri, quorum nomina inferius continentur, pro se & universitate dicti castri ex alterâ, super novo regimine sive modo noviter constituto à dictis dominis, videlicet bajulorum & judicis de novo constitutorum in dicto castro à dominis supra dictis, & super consuetudinibus, & antiquo consulum statu, quem statum habendo consules & bonas consuetudines cum prædecessoribus dictorum dominorum, milites & probi homines infra scripti prope modum novi regiminis & constitutionem bajulorum & judicis, scilicet Girardi, quem gravem & suspectum specialiter inducebant, dicebant se nimium agravatos, & sic nullatenus sustinendum, quare commissa & concessâ voce, à militibus & probis hominibus infra scriptis, Raymundo Stephani priori ecclesiæ B. Mariæ de Rellaniâ, ut pro militibus & probis hominibus universis & singulis, supplicaret dominis supra dictis, & peteret ea quæ omnes & singuli milites & probi homines pro se & universitate petere intendebant. Prædictus Raymundus Stephani, nomine quo supra, petiit supplicando & humiliter postulavit à dominis sæpe dictis, quatenus prædictos & milites & probos homines, omnes & singulos infra scriptos, præsentés & futuros, ad bonum statum pristinum, & bonas consuetudines, quem & quas prædecessores militum & proborum hominum & ipsi & nunc præsentés, cum prædecessoribus dominorum superius nominatorum, dominis præsentibus, habuerunt, & deberent restituere spoliatos, quem consulum & bonum antiquum statum militibus & probis hominibus dicti castri, ut non haberent de cætero, sed dictis dominis, materia conquerendi, redderent in præsentí amore Dei & eorum precibus, cum justissimâ postularent, qui prædicti domini, habito

Arch. du Roi à
Aix, arm. Q. 1^{er}
quarré, l. G.G.G.

consilio , inter ipsos , prædicti Raymundi Stephani precibus exauditis , nomine quo supra , eidem Raymundo Stephani , ut superius postulanti , concesserunt omnia supra dicta , ut justissime requisita ; dantes , reddentes & restituentes infra scriptis militibus & probis hominibus dicti castri consulatatum & bonum statum & bonas consuetudines , sicut cum ipsorum dominorum predecessoribus habuerant , & cum ipsis nunc presentibus , successum cessantes bajulos , & nomen bajuli vel bajulorum à dicto castro perpetuo removens , & judicem superius nominatum , cum ab ipsis militibus & probis hominibus suspectus nimium habeatur , & incontinenti milites & probi homines infra scripti , prædictos dominos recognoverunt , ut dominos suos legitimos & legales , & pro ipsis dominis dictum consulatatum habere , prout eorum prædecesores pro dictorum dominorum prædecessoribus habuerunt , & se ipsos & omnia bona sua & dictos dominos & eorum bona per se & successores suos salvare & defendere pro viribus promiserunt , & dicti domini versâ vice id idem militibus & probis hominibus promiserunt , renuntiantes omni juri quo possent infringere supra dicta aut revocare. Actum in cemeterio beatæ Mariæ de Rellaniâ , &c. &c.

L X X V I I I.

3 mai 1255. *COMPROMIS entre les Habitans de Reillane & les Seigneurs de ladite ville , au sujet du Consulat.*

Arch. du Roi à
Aix, arm. Q, quar.
L. G. G. G.

ANNO Incarnationis mcccv mense maii die viii^a. Notum sit quod controversiæ & discordiæ complures vertebantur inter dominos de Rellaniâ ex unâ parte . . . & universitatem Rellaniæ ex alterâ , super consulatatum , & super removendo consulatatum , & super mutatione nominis consulum & judicis , quæ omnia dicebant dicti domini Rellaniæ facere posse , & syndicus dictæ universitatis prædicta omnia negabat , sicut syndicus & sicut procurator militum & proborum hominum Rellaniæ & universitatis , & etiam super quistis , quas dicebant se posse facere in hominibus Rellaniæ , & quod poterant succedere hominibus morientibus sine filiis , & dicebant etiam quod dicta universitas & milites & homines dicti loci , multa offenderant contra eos in conjurationibus quas fecerant inter se , & in multis aliis , de quibus volebant eos prevenire , & dicebant quod poterant eos punire , & adversa dicebat dictus syndicus , quod domini non poterant

hoc facere , & quod multas injurias faciebant universitati , militibus & hominibus dicti loci de quibus omnibus compromiserunt. . . . Actum apud Forcalquerium in ecclesiâ Sti Martii in præsentia domini Philippi Aquensis Archiepiscopi , &c. &c. &c.

L X X I X.

DÉCISION des différends entre les Seigneurs & les Habitans de Reillane. 6 des ides de nov. 1255.

ON choisit la Comtesse Béatrix pour arbitre de ces différends ; cette *Ibid.* Princesse nomma quelques particuliers pour lui en faire le rapport , au nombre desquels étoit Himbert , Evêque de Sisteron ; ces arbitres décidèrent ce qui suit :

Quod consularis sit perpetuo Rellaniæ & tres consules quolibet anno eligantur in Rellaniâ scilicet unus de dominis , & unus miles & unus probus homo , qui consules eligantur in parlamento per dominos Rellaniæ & consules antiquos , qui tunc essent in regimine , vocatis per ipsos dominos & consules antiquos probis hominibus Rellaniæ , usque ad decem vel plures , si dominis videbitur , & requiratur consilium ipsorum per ipsos dominos & consules antiquos , & eligantur consules per majorem partem ipsorum dominorum & consulum antiquorum , & domini & consules vel aliquis ex dominis voluntate dominorum aliorum & consulum , nominent eos ; & ipsi consules jurent secundum quod moris est , & habeant unum judicem , qui eodem modo eligatur quo consules ; & ipsi consules teneantur causas judicare & diffinire secundum consilium illius judicis , & non possint ab ipsius judicis consilio discedere nec aliter judicare , vel ipse judex audiat causas & eas diffiniat secundum suam conscientiam , servando jus & consuetudinem loci.

L X X X.

ACCORD fait entre Charles d'Anjou , Comte de Provence , & la Communauté de Marseille. Juin 1257.

IN nomine nostri Jesu Christi amen. Anno Incarnationis ejusdem MCCLVII, indictione xv^a, iv nonas junii. Notum sit cunctis præsentibus & futuris *Hôtel de ville de Marseille.*

quod inter nobilem & illustrissimum dominum Carolum filium Regis Franciæ, Andegaviæ & Provinciæ & Forcalquerii Comitem & Marchionem Provinciæ, nomine suo & uxoris suæ dominæ Beatricis illustrissimæ Comitissæ, & hæredis quondam domini Raymundi Berengarii Comitis & Marchionis Provinciæ & Comitis Forcalq. ex unâ parte, & rectores & commune & universitatem civitatis Vicecomitalis Mass. nomine dictæ universitatis, & homines singulares dictæ civitatis ex alterâ parte, plures quæstiones & discordiæ vertebantur & verti sperabantur, quæ erant variz & diversæ super multis, variis & diversis. Dicebat etenim dominus Comes nomine suo & prædictæ uxoris suæ, quod rectores civitatis prædictæ, nomine dictæ universitatis, & ipsa universitas & homines singulares dictæ universitatis, non servaverant sibi & uxori suæ pacem, quam fecerant cum eis super guerram & discordiam quæ fuerant inter eos. Imo in multis venerant contra pacem, specialiter retinendo redditus, qui ad ipsum & dictam uxorem suam, secundum formam dictæ pacis, dicebantur ad eos de parte reddituum Massiliæ, jure & ratione seignoriæ & dominiî pertinere; quos redditus estimabat quadraginta millia librarum Turonensium, & quod officiales dictæ civitatis graviter peccaverant contra eum, subvertendo malo modo redditus prædictos; & eos indebite retinendo, propter que dicti officiales erant graviter puniendi, videlicet condemnandi sibi & uxori suæ in restitutione prædictorum reddituum subtractorum; & etiam in amissione tertiz partis omnium bonorum suorum, ipsi domino Comiti & dominæ Comitissæ applicanda, & super eo etiam quod rectores dictæ universitatis, & consiliarii & syndici, per quos dicta civitas regebatur, fuerant pluries citati, & moniti per Aquensem curiam, & à senescallo Provinciæ requisiti, ut venirent in curiâ Aquensium firmare secundum formam pacis prædictæ, juri parere, & testimonium dictæ curiæ reddere, pro quæstionibus quæ fiebant contra eos variz & diversæ, de quibus quæstionibus oblatis libelli in curiâ fuerant contra eos, & eis traditi à curiâ supradictâ, & cum nollent firmare curia prædicta magnas eis imposuit pœnas, quæ omnia contempserunt, & in pœnas eis impositas inciderunt, & multa alia fecerunt contra pacem prædictam communiter & divisim, specialiter super hoc quod mille homines de Mass. & ultra, de mandato dicti Comitis & rectoris dicti Comitis, cum lignis armatis portum Tholoni, & hos qui sunt domini Comitis cum armis & magnâ violentiâ intraverunt, ibidem ligna onerata blado, & homines qui in lignis erant, per violentiam capientes,

& quosdam ex dictis hominibus graviter mutilantes. Quæ omnia ad civitatem Massiliæ reducerunt, & moniti à senescallo Provinciæ & Aquis curiâ, pluries requisiti, ut emendam & restitutionem facerent de prædictis, in hoc specialiter quod delinquentes ad locum ubi delinquerant secundum formam juris remitterent puniendos. Propter quæ & multa alia, dictus dominus Comes nomine quo supra dicebat, omnia quæ habebat in civitate Massiliæ & districtu, vel alibi in Comitatu Provinciæ sibi & uxori suæ fore commissâ, & specialiter jurisdictionem omnem quam tenebat ex regimine ipsius civitatis, & redditus & intratas ipsius civitatis, &c. & ultra hæc, petebat ab eis quinquaginta millia librarum Turonensium, pro pœnis eis juste impositis quas contempserant, & redditibus suis quos retinuerant indebite & injuste, & tertiam partem omnium bonorum illorum, qui fuerant officiales dictæ civitatis à tempore pacis actæ, & quod invasores dictorum portuum remitterentur ad ejus curiam legaliter & legitime puniendi. Tandem placuit rectoribus & consilio civitatis prædictæ, constituere syndicum & procuratorem Raolinum Draperium, civem Massiliæ, ad finiendam concordiam & pacem in ipsius nomine & civitatis Massiliæ, cum prædictis domino Comite & dominâ Comitissâ, &c.

L X X X I.

TRAITÉ de Paix entre Charles d'Anjou & Guigues, Dauphin de Viennois, sur les guerres qu'il y avoit entre-eux pour les terres du diocèse de Gap. Juillet 1257.

NOTUM sit tam præsentibus quam futuris, quod cum discordia seu guerra speraretur inter excellentem dominum Carolum filium Regis Franciæ, Andegaviæ, Provinciæ & Forcalquerii Comitem; & Marchionem Provinciæ, nomine suo & uxoris suæ dominæ Beatricis Comitissæ eorundem comitatum, & Marchionissæ Provinciæ, filix & heredis quondam domini Raymundi Berengarii, illustris Comitis & Marchionis Provinciæ, Comitis Forcalquerii ex unâ parte, & illustrem virum Guigonem Dalphinum, Comitem Viennensem & Albomis ex alterâ, super eo quod dictus dominus Carolus nomine suo & uxoris suæ prædictæ, dicebat quod dictus nobilis Guigo Dalphinus ea quæ tenebat & possidebat, & quasi possidebat de comitatu Forcalquerii in partibus Vapincensibus, & in comitatu Forcalquerii, & in pertinentibus dicti comitatus, tenebat indebite & injuste,

Armoire Q, 11^e
quarré, liasse NN.

quia erant dicti domini Caroli & uxoris suæ prædictæ , & ad eos jure dominii pertinebant , unde dicebat quod dictus Guigo Dalphinus retinendo prædicta , faciebat eis injuriam , quare petebat ab eo , nomine quo supra , ut sibi restituerentur , & in pace dimitterentur omnia supra dicta , de quâ discordiâ dictæ partes amicabiliter inter se taliter convenerunt & concordiam fecerunt prout inferius continetur ; videlicet quod dictus Guigo Dalphinus omnia quæ tenet & possidet in partibus Vapincensibus vel alibi de comitatu Forcalquerii vel ejus pertinentiis , vel aliquo jure habere posset in dicto comitatu Forcalquerii per se vel hæredes suos , recognovit dicto domino Carolo recipienti nomine suo , & uxoris suæ supra dictæ , & hæredum suorum communium , sicut vassalus recognoscere debet domino suo à quo tenet feodum , & prædicta suâ sponte in feodo , ab eo recepit pro se & suis hæredibus , & inde fecit ei homagium. . . . Versâ vice dominus Carolus , nomine uxoris suæ prædictæ nec non & hæredum & successorum suorum communium , dedit & concessit dicto Guigoni Dalphino , recipienti nomine suo & hæredum suorum , in feodum , dominium , & jurisdictionem , & feignoriam , quod & quam habet in dominâ Gilburgi , filiâ quondam nobilis viri domini Bertrandi de Medullione , & in castris , munitionibus , domibus , terris , possessionibus ad dictam dominam Gilburgim pertinentibus. . . . Actum apud regium in domo episcopali ; præsentibus & vocatis infra scriptis testibus , scilicet nobili viro domino Guidone Comite Forezii ; domino Barallo , domino Bauçii ; domino Guillelmo de Bellomonte , milite dicti domini Comitis Caroli ; domino Henrico de Luzarchiis canonico Carnotensi , dicti domini Caroli Comitis capellano ; domino Odone de Fontanis milite , Provinciæ senescallo ; domino Roberto de Lavenno , juris professore , vicario Massiliæ ; magistro Petro Lombardo ; domino Azemario ; domino Anomari ; Guillelmo Silboni ; domino Bellione de Turri ; domino Alamando de Condiaco ; domino Guillelmo Augerio ; domino Raymundo de Monte-Albano ; domino Bertrando de Medullione de Chalmâ ; Petro Rostagno Rossato ; Girardo de S^{re} Marcello ; domino Joanne de Bonamena , udice majori Provinciæ ; Bastardino de Monteferrato ; Azemario de Breziaco ; Gunterio de Briançonio ; Raymundo scriptore Notario , domino Germo de Condiaco ; & me Joanne de Masseto clerico & publico Notario domini Caroli Comitis , &c. &c.

Le même jour le Dauphin déclara que tout ce qu'il possédoit aux comtés de Gap & de Forcalquier relevoit de Charles d'Anjou & de Béatrix sa femme.

LXXXII.

*DONATION faite par la Communauté d'Apt en faveur de Charles I,
Comte de Provence, & de Béatrix, sa femme, du Consulat,
des cavalcades, du serment de fidélité & des hommages, &c.* 26 août
1257.

ANNO Incarnationis Dominicæ mclvii. v kal. septembris. Notum sit præsentibus & futuris quod Tibaudus Bergueguerus & Guillelmus de Lerida, jurisperiti & advocati, & Raymundus Artaudi, & Raymundus de Aptâ, & Berengarius de Lerida milites, findici seu procuratores consulum civitatis Aptensis & universitatis dictæ civitatis, & Guillemus Bonus, consul Aptensis nomine suo, & consulum supra dictorum, & dictæ universitatis, & B^t. Yfoardi, & B^t. de Chalancone juniores, & Joannes Manet, homines Aptenses, omnes in simul bonâ fide & absque omni subtilitate fraudis, donaverunt & ex causâ donationis concesserunt, & tradiderunt pro utilitate civitatis Aptensis excellentissimo domino Carolo filio Regis Franciæ, Andegaviæ, Forcalquerii, Provinciæ Comiti, & Marchioni Provinciæ, recipienti nomine suo & nomine dominæ Beatricis uxoris ejus & hæredum suorum, consulum Aptensem & cavalcas & jus recipiendi sacramentum ab hominibus Aptensibus fidelitatis & obedientiæ, quod olim consules à dictis hominibus percipere consueverunt, & jus quod habent dicti consules vel dicta universitas in dicto consulatu & ejus pertinentiis, & instrumenta & privilegium quod inde illi ex Aptâ habebant, & in quolibet foco de Aptâ duodecim denarios turonenses censuales, quolibet anno, exceptis militibus & advocatis, & B^t. Yfoardi, & B^t. de Chalancone, junioribus, Petro de Corvo, Jordano Loarengo, & B^t. Peyrolerio, & omnium eorum hæredibus, qui debeant esse liberi perpetuo à præstatione dicti censûs xii denar. & quod non possit dictum consulum vel jus consulum vel dictum focagium alicui donare vel permutare, vel comandare nisi bajulo suo, vel aliquâ aliâ specie aliæ nationis transferre, sed penes se & suos perpetuo retinere, & dictus dominus Comes prædicta recipiens nomine suo & nomine dominæ Beatricis uxoris ejus & hæredum suorum, concessit eis, donavit, & confirmavit, nomine dictæ universitatis bonas consuetudines & bonos usus ipsius civitatis, quibus olim dicta civitas vel dicti cives bono modo usi sunt, & p. omisit dictus dominus Comes defen-

Arch. du roi à
Aix, arm. Q. X,
quar. liass. ccc.

dere cives Aptenses & res eorum sicut bonus dominus debet defendere suos vassallos, & quod homines Aptenses sub suâ protectione per totam terram domini Comitis & totum comitatum Provinciæ & Forcalquerii possint ire libere & secure, solvendo pedagia consueta, & quod non faciat, sine voluntate dictorum civium, taliam vel quistam vel mutuum vel aliquid adempere in dictâ civitate vel hominibus dictæ civitatis, exceptis sex casibus usitatis in Provinciâ, & quod non recipiet ad redemptionem cavalcatarum in pecuniâ ultra voluntatem dictorum hominum; & quod cives Aptenses non prohibeat extrahere bladum de civitate Aptensi pro filiabus maritandis, vel possessionibus emendis, vel animalibus; & quod homines Aptenses possessiones suas liberas possint vendere nullo tradito trezeno, & quod dicti cives possint facere taliam pro debitis quæ debent modo, & pro fallariis solvendis doctoribus, si contingeret, quod vellent habere studia in dictâ civitate. Quam donationem dictus dominus Comes, & dominus Oddo de Fentainis Senescallus Provinciæ actis insinuaverint. Prædicta vero Tibaudus Berenguerii & Guillelmus de Leridâ, & Bertrandus Ysoardi, Bertrandus de Chalancone, & Joannes Maner nomine suo & nomine consularis Aptensis & universitate dictæ civitatis observare, attendere & contra, aliquâ ratione, non venire super Dei evangelia sponte manu tacta juraverunt.

Acta fuerunt hæc infra claustrum ecclesiæ S^{ti} Remii infra aulam. Testes interfuerunt ad hoc præsentibus dominus vicedominus Aquensis electus, dominus Fulco Regensis Episc., dominus Petrus Niciensis Episcopus, dominus Barallus, dominus Baucii, dominus Willelmus de Bellomonte, dominus Jacobus Gantelmi, dominus Robertus miles, dominus Bonifacius de Galberto, dominus Joannes, major judex Provinciæ, & ego Petrus Bermundi per comitatum Provinciæ & Forcalquerii publicus Notarius, qui mandato domini Comitis prædicti, & rogatu consulis procuratorum, & aliorum hanc cartam scripsi & signum meum apposui.

Les officiers du Comte ayant ensuite voulu déroger à ces conditions, & s'écarter des coutumes observées dans la ville d'Apt, ce prince ordonna à son Sénéchal de réprimer leurs entreprises. Nos igitur, dit-il, fidelitati tuæ mandamus quatenus præfatis hominibus dictas eorum consuetudines approbatas, & *longis retroactis temporibus observatas*, prout juste fuerit observes & observare facias. Datum Averse anno Domini MCC LX XII. die decimâ novembris prim. indict., regni nostri anno octavo.

LXXXIII.

Cession du Consulat de Reillane au Comte de Provence.

1259.

ANNO MCCLVIII septimâ kal. martii, Raymundus de Rellaniâ miles procurator universitatis de Rellaniâ nomine proprio & supradictæ universitatis, donamus, annuimus & concedimus tibi domino Rainaudo de Eryiaco, vicario comitatus Forcalquerii, recipienti nomine domini Comitis, & ipsi domino Comiti dominæque Beatrici ejus uxori, universa jura quæ universitas supradicta habet in dicto consulatu, & omnem jurisdictionem in dicto consulatu ad dictam universitatem pertinentem . . . salvo jure dominorum de Rellaniâ in dicto consulatu, si aliquod jus habent. . . . Actum Rellaniæ in cemeterio B. Mariæ. . . . Il y a un très-grand nombre de témoins.

Arch. du Roi à
Aix, arm. Q, 10°
quar. li. G. G. G.

LXXXIV.

Extrait des Statuts de la ville de Marseille.

CONSTITUIMUS ut nullus factior per se vel per alium accipiat pro corduris de uno vestimento dominæ de colore cum frezo & cum pennâ, ultra III solidos. Item sine frezio III solidos. Item de clamide dominæ de colore cum frezio & cum pennâ II sol. Item sine frezio XVI den. Item de mantello coloris sine pennâ XII den. Item de tunicis dominæ cum frezio XVIII den., & sine frezio XVI den. Item de vestibus variis dominæ, scilicet clamide cum pennâ & tunicâ II sol. VI den., & sine pennâ II f. Item de mantello vario cum pennâ XVI d. & sine pennâ VIII den. Item de tunicâ variâ dominæ XII den. Item de blifaudu dominæ, consuto cum serico II sol. & sine serico XVI den. Item de fustanno dominæ XII den. Item de garnachiâ cum pennâ & frezio II f. & VI den., & sine frezio II f. Item de pelliciâ dominæ cum frezo II f. & VI den., & sine frezo VI den. Item de caligis dominæ III den. Item de vestibus dominæ sericis & de clamide & de tunicâ listatis per forciân cum setâ vel alio modo per forciân VIII f. Item de bisaudu leudaicio cum frezo II f. VI den. Item de garnachiâ dominæ sericâ cum frezo III f. Item de mantello dominæ frourato cum fendato & frezo III f.; de capâ dominæ fræ-

Hôtel de ville de
Mars.

c PREUVES DE L'HISTOIRE DE PROVENCE.

zatâ v f. , & sine frezo iiii f. Item de gardacoris dominæ cum frezo & pennâ ii f. & sine frezo viii d.

De vestibus masculorum constituimus nisi iusto pretio, videlicet de clamide hominis cum pennâ & frezo, vel vetâ vel perfilo ii f. & sine frezo viii d., de clamide sine pennâ & frezo x den., de clamide hominis cum fendato & frezo ii f. & sine frezo xviii d. Item de mantello paneo cum frezo vel vetâ vel perfilo, cum fendato, vel cum pennâ, vel cum froire ii f., & sine fendato & sine pennâ & sine froire & frezo xii den. Item de mantello fendati cum frezo vel vetâ vel perfilo xx d. Item de galandravo sine pennâ & froire x d. Item de cappâ hominis de panno coloris cum manicis sine pennâ & froire & sine frezo & sine perfilo ii f. & vi den. Item de cappâ rotundâ panni de colore, sine manicis & sine pennâ & sine froire xii den. Item de cappâ panni bruni vel bianci vel nigri ad opus de meinadâ viii den. Item de cappâ cum manicis panni bruni vel alterius drapi grossæ lanæ xviii den. Item de cappâ transversariâ drapi de colore cum pennâ vel froire xviii den., & si est frezata duos solidos; & sine pennâ vel froire & sine frezo xii den. Item de tubardo vel argavo cum pennâ vel fendato vel froire xx den. Item de gardacoris vel de tunisio, vel garnachiâ, vel sobrecor froiratis cum pennâ vel & serico vel aliter sine frezo xviii den. Item de tunicâ drapi de colore cum frezo vel vetâ xviii den. Item de fustanno simplici viii den., & de duplici xii den. Item de caligis coloris sutis cum setâ sartoris v den. & sine setâ iiii den., & de caligis grossis de vario vel bruno seu blanco vel de nigro iii den., & de capucio sine pennâ & frezo iii den., & cum pennâ iiii den., & cum pennâ & frezo vi den. Et prædictas omnes & singulas taxationes factas circa personas masculorum & feminarum, volumus habere locum in personis quatuordecim annorum descendendo & supra. Si verò sunt juniores ætatis quatuordecim annorum descendendo usque ad novem annos, accipiant dicti factores minus tertiâ partē de prædictis taxationibus, &c. •

Fin des Preuves de l'Histoire de Provence.



HISTOIRE GÉNÉRALE DE PROVENCE.

LIVRE SECOND.

DEPUIS la fin du premier siècle de l'ère chrétienne jusqu'au tems où la Provence devint, par l'invasion des barbares, une des frontières de l'empire en-deçà des Alpes, il ne s'y passa rien qui puisse exciter un grand intérêt. Avant cette époque les efforts des armées & du gouvernement se portoient vers la Germanie, qui étoit devenue le théâtre des grands événemens ; la partie méridionale des Gaules, tantôt heureuse & tantôt foulée, suivant le caractère des empereurs qui occupoient le trône, gémissoit sous le despotisme des gouverneurs. Comme la Provence étoit, de toutes les provinces, la plus éloignée des bords du Rhin, elle ne prit aucune

Tome II.

A

CHAPITRE I.

PERFIDIE ET
MORT DE
L'EMPEREUR
MAXIMIEN-
HERCULE.

LIVRE II.

part à ces guerres, qui préparoient de loin la chute de l'empire ; mais aussi comme sa situation l'approchoit de l'Afrique , de la Grèce & de l'Italie, elle offroit dans ces tems-là même, sur la religion & le commerce, quelques détails qu'on ne trouve point dans l'histoire des autres provinces. Quant aux événemens politiques, quoiqu'ils soient rares, on peut dire qu'il s'en trouve toujours assez ; puisqu'en général l'histoire de ces siècles barbares contient moins d'actions vertueuses que de forfaits.

Il y avoit près de vingt ans que Maximien-Hercule avoit
 Ann. 309. fait couler à Marseille le sang de plusieurs martyrs, lorsqu'il fut forcé par la haine des peuples d'abandonner l'Italie & l'Illyrie, après avoir quitté la pourpre pour la seconde fois, & de se réfugier dans les Gaules auprès de l'empereur Constantin son gendre, qu'il trouva occupé à bâtir un pont sur le Rhin, pour aller châtier les barbares qui étoient de l'autre côté du fleuve. Ces peuples, vaincus par la crainte, firent à Constantin des propositions de paix, & lui offrirent les principaux d'entr'eux pour otages, s'il vouloit accepter leur alliance. Il n'y eut que quelques hordes de français qui refuserent de se soumettre. Maximien lui conseilla de marcher contre eux avec une partie de son armée seulement, & de laisser l'autre dans les Gaules, se proposant de les faire ensuite révolter pour remonter sur le trône. Constantin, qui ne soupçonnoit pas ses desseins perfides, se mit en marche ; Maximien l'accompagna durant plusieurs jours ; ensuite il revint sur ses pas, & quand il le crut engagé dans le pays ennemi, il fit courir le bruit que ce prince étoit mort, reprit la pourpre à Trèves, se rendit maître du palais & des trésors, fit des largesses aux soldats, écrivit à toutes les légions, & marcha vers Arles à petites journées, consumant les provisions qu'il trouvoit sur sa route pour empêcher qu'on ne le poursuivît.

A peine Constantin eut appris cette nouvelle, qu'il vola des bords du Rhin à ceux du Rhône, fit rentrer les troupes dans

Eumen. Paneg.
 Prosp. chron.

le devoir , & déconcerta les projets du traître , qui n'ayant pas eu le tems de mettre la ville d'Arles en défense , se retira précipitamment à Marseille avec quelques soldats qui lui étoient demeurés fideles. La place étoit forte par son heureuse situation & par les ouvrages de l'art. Constantin y arriva presque aussitôt que lui , fit donner l'assaut , & auroit emporté la ville , si les échelles eussent été assez longues ; mais l'entreprise ayant manqué , il fit sonner la retraite & s'approcha des murailles sur lesquelles Maximien étoit. On dit que Constantin lui représenta avec douceur l'injustice & l'indécence de son procédé , que l'opiniâtre vieillard ne lui répondit que par des invectives , & que sur ces entrefaites les soldats étant entrés par une porte , qu'on avoit ouverte à son insçu , se saisirent de lui & l'emmenèrent devant son gendre , qui , après lui avoir reproché son crime , le fit dépouiller de la pourpre & l'envoya à Arles , où il comptoit lui laisser finir tranquillement ses jours , bien persuadé qu'il n'y avoit que la mort ou une étroite prison , qui pût arrêter les excès d'un homme de ce caractère.

Quoique Maximien fût gardé à vue dans le palais , il avoit la liberté de voir sa fille Flava Maximiana Fausta (1) , femme

CHAP. I.
PERFIDIE ET
MORT DE
L'EMPEREUR
MAXIMIEN-
HERCULE.

L'act. de mort.
persec. c. 29 & 30.

(1) Nous croyons , d'après le témoignage de divers auteurs , que cette scène se passa à Arles , & que Maximien y mourut : ce sentiment seroit détruit par la découverte de son tombeau , faite à Marseille en 1054 , si l'on pouvoit compter sur le témoignage d'un auteur , qui dit l'avoir oui dire à des personnes peu capables par elles-mêmes de juger si ce tombeau étoit effectivement celui de cet empereur. Ce qu'il y a de certain , c'est que Constantin n'avoit point de palais à Marseille , au lieu qu'il en avoit un à Arles , & qu'il y demouroit avec l'impératrice quand ils venoient en Provence : voilà les raisons qui nous obligent de supposer qu'après s'être rendu maître de la personne de son beau-pere , il l'avoit envoyé à Arles.

Duch. t. 3, p. 641.

Les auteurs modernes prétendent qu'il le fit prisonnier en 308 , qu'il le laissa en prison dans son palais jusqu'au mois de juillet ou d'août 310 , qui est le tems où il vint à Arles , & où , suivant eux , Maximien médita la seconde trahison dont nous parlons. Mais bien loin d'avoir aucune preuve de ce second voyage , tous les faits que l'histoire rapporte supposent au contraire qu'il n'eut pas lieu.

LIVRE II.

de Constantin : il mit tout en usage auprès d'elle pour la faire entrer dans ses vœux, prières, larmes, promesses, & la pria instamment de laisser ouverte la chambre où couchoit son époux, & de faire en sorte qu'elle fût mal gardée. La princesse, qui n'auroit dû ni voir son père ni le trahir, eut, dit-on, la foiblesse de lui promettre tout ce qu'il voulut (1), & d'aller ensuite tout déclarer à son époux, qui ne voulant pas condamner Maximien

Hist. Mart. Agaun.

Il paroît même que Maximien étoit mort lorsqu'Eumène prononça le panégyrique de Constantin au mois d'août de l'année 309 : le récit de Lactance suppose que Maximien fut contraint de se donner la mort peu de jours après sa détention, & lorsqu'il eut médité d'assassiner son gendre. C'est aussi le sentiment de St Eucher, évêque de Lyon, dont voici les paroles : *Cum, dispositis insidiis, genero suo Constantino, tunc regnum tenenti, mortem moliretur, deprehenso dolo ejus, apud Massiliam captus, nec multo post strangulatus, tetterimo hoc supplicio affectus, impiam vitam digna morte finivit.*

Chr. Diocl. apud Baluz. misc. t. 2, p. 502.

Ce passage est conforme à ce que nous apprend un auteur contemporain, qui dit, en parlant de cette révolte de Maximien-Hercule : *Redeunte Constantino mira celeritate, & timens quod meruerat, fugit in secundam Narbonensem, & se civitatis Arlatensis mœnibus includit ; dein adventante Constantini exercitu, Massiliam contendit, ubi obsessus à Constantino, captus est, & increpito vita donata : verum Paulo post ejusdem Constantini jussu strangulatus est, cum deprehensus esset in insidiis, quas Constantino moliebatur ut eum perimeret.*

On peut ajouter à ces autorités, qui sont précises, que les faits rapportés par les historiens supposent que Constantin ne fit point le voyage d'Arles en 310, comme on le prétend ; on n'a par conséquent aucune preuve que Maximien ait été détenu en prison pendant deux ans.

(1) Lactance est le seul auteur qui entre dans ces détails de la seconde conspiration, je serois porté à croire que son récit n'est fondé que sur des bruits populaires ; car la conversation de ce vieillard avec sa fille, la coupable imprudence de celle-ci, qui, au lieu de le détourner de son dessein, l'approuve & ensuite va le révéler, la liberté qu'on donne au traître de commettre un assassinat sur la personne d'un eunuque pour mieux constater sa scélératesse, le silence d'Eumène, qui, dans son panégyrique de Constantin, n'en dit pas un mot, sont des circonstances qui, jointes à celles d'un voyage peu vraisemblable en 310, me font douter du fait. Je crois que Maximien, désespéré de se voir enfermé pour le reste de ses jours, ou peut-être condamné par Constantin à mourir, choisit le supplice qui lui parut le plus doux, & que l'histoire de cette seconde trahison n'est qu'un bruit populaire ; mais je l'ai rapportée pour ne pas m'écarter des historiens modernes.

sans preuve, fit coucher dans son lit un eunuque pour recevoir le coup. Maximien ne manqua pas d'arriver au milieu de la nuit & de dire aux gardes, qui étoient en petit nombre, qu'il alloit faire part à son fils d'un songe intéressant ; en disant ces mots il entre dans la chambre, poignarde l'eunuque, & sort plein de joie en criant qu'il s'est défait de l'empereur : mais celui-ci paroît aussi-tôt avec ses gardes, & ne laisse au traître que le choix de sa mort. On dit que Maximien préféra de s'étrangler de ses propres mains, supplice bien digne de tous les attentats dont il s'étoit rendu coupable, & digne sur-tout de sa dernière trahison, dont les circonstances ne sont rien moins que vraisemblables.

CHAP. I.
PERFIDIE ET
MORT DE
L'EMPEREUR
MAXIMIEN-
HERCULE.

CONSTANTIN revint à Arles au mois d'août de l'année 316, puisque le sept sa femme Fausta y mit au monde son premier fils, qui porta le même nom que son pere. L'empereur y fit célébrer en cette occasion les décennales, dont l'origine remontoit au tems d'Auguste, qui n'ayant pas voulu par politique s'arroger une autorité perpétuelle, déclara qu'il acceptoit le gouvernement de l'empire pour dix ans, au bout desquels il le reprenoit encore à la priere du peuple & du sénat ; ce qui dura toute sa vie. A chaque renouvellement on célébroit des jeux & des fêtes extraordinaires. Le prince offroit quelquefois en personne un sacrifice solennel pour la prospérité de l'empire, s'acquittoit envers les dieux des vœux qui avoient été faits pour les dix années passées, & en formoit de nouveaux pour les dix suivantes. Les largesses qu'il faisoit au peuple & aux soldats étoient aussi abondantes que lors de son avènement au trône. Cet usage, qui perpétuoit une tradition précieuse, subsista du moins jusqu'à la chute de l'empire en occident, quoique les empereurs, devenus despotes, ne fissent plus renouveler leurs pouvoirs depuis Auguste ; mais le peuple aimoit encore dans la servitude tout ce qui lui retraçoit l'image de son ancienne liberté.

CHAP. II.
JEUX CÉLÉBRÉS
A ARLES. ÉTAT
FLORISSANT DE
CETTE VILLE.

Numism. pagi.
t. 1, p. 380. Vic-
tor. epitom. pag.
543.

LIVRE II.

Constantin aimoit beaucoup la ville d'Arles, où il laissa des marques de sa magnificence. Il y fit des agrandissemens & des embellissemens si considérables, que, par reconnoissance, cette ville prit le nom de *Constantine*, qu'elle conservoit encore du tems d'Honorius. Après Trèves elle tenoit le premier rang dans les Gaules. Rien n'égalait la beauté de ses édifices publics, & les jeux qu'on célébroit dans le cirque & sur le théâtre. Ces avantages étoient relevés par la fertilité du sol, les productions de l'industrie, les richesses du commerce, & le concours de toutes les nations. « L'heureuse situation d'Arles, disoit Honorius » dans l'édit dont nous avons parlé, la rend un lieu d'un si grand » abord & d'un commerce si florissant, qu'il n'y a point d'autres » villes où l'on trouve si aisément à vendre, à acheter & à échanger » le produit de toutes les contrées de la terre. Il semble que ces » fruits renommés (1), & dont chaque espece ne parvient à sa » perfection que sous le climat particulier qu'ils rendent célèbre, » croissent dans les environs d'Arles; on y trouve encore à la » fois les trésors de l'Orient, les parfums de l'Arabie, les délicatesses de l'Assyrie, les denrées de l'Afrique, les nobles animaux » que l'Espagne élève, & les armes qui se fabriquent dans les » Gaules. Arles est enfin le lieu que la Méditerranée & le Rhône » semblent avoir choisi pour y réunir leurs eaux, & pour en faire » le rendez-vous des nations qui habitent sur les rives & sur les » côtes qu'elles baignent. Que les Gaules aient donc quelque » reconnoissance de l'attention que nous avons eue de choisir, pour » le lieu de leur assemblée, cette ville de Constantin, où d'ailleurs » il est si facile d'arriver en toutes sortes de voitures, soit qu'on » veuille s'y rendre par terre, ou qu'on veuille y venir par eau ».

(1) Honorius, en disant qu'on trouvoit à Arles les fruits les plus renommés de tous les pays, nous fait entendre qu'il y avoit alors en Provence le plus grand nombre des arbres exotiques qu'on y cultive encore aujourd'hui, & dont nous avons donné un catalogue dans la seconde partie de la chorographie, p. 160.

COMME il falloit protéger le commerce contre les incursions des pirates, on tenoit à l'embouchure du Rhône un grand nombre de petits bâtimens qui venoient désarmer à Arles ; car le commerce, dont nous avons donné une idée dans le premier livre, se soutenoit encore en Provence au commencement du cinquième siècle. Marseille étoit toujours l'entrepôt des marchandises des Gaules, & de celles qu'on y transportoit des pays étrangers. Ses vaisseaux parcouroient les côtes d'Afrique, d'Espagne & d'Italie ; ils fréquentoient les ports du Levant, & faisoient un échange continuel des productions des Gaules avec celles de ces différens pays ; la preuve en seroit facile, mais inutile, pour quiconque est un peu versé dans l'histoire du bas empire : il suffit de se rappeler que nos premiers moines vinrent de l'Egypte, & qu'Hofpice, qui demouroit dans le territoire de Nice, vers le milieu du sixième siècle, ne mangeoit en carême que des mêmes racines dont les solitaires de ces contrées se nourrissoient ; ce qui suppose que les vaisseaux de Provence y abordoient. Grégoire de Tours fait mention des vins de Gaza * & de ceux d'Italie, dont on faisoit grand cas dans toutes les provinces septentrionales du royaume ; mais ils n'étoient que pour la table des riches. Le peuple ne connoissoit, comme les anciens Gaulois, que la bière & le cidre. On aimoit beaucoup les vins composés qui avoient le goût & le parfum de nos liqueurs : le même historien les appelle *vina odoramentis immixta* ; on y mêloit quelquefois du miel & de l'absynthe, ce qui devoit paroître fort bizarre aux romains de nos provinces méridionales.

Marseille répandoit dans les Gaules les chevaux des Asturies & d'Andalousie, le papier d'Egypte qui fut en usage en France jusque dans le onzième siècle, les parfums & les riches pelleteries du Levant (1), & sur-tout les étoffes de soie qu'on tiroit de la

CHAP. III.

ÉTAT DU
COMMERCE
EN PROVENCE.

Les Juifs & les Grecs le font presque seuls.

Greg. Tur.
l. 6, c. 6.

* Ville de
Palestine.

L. 7, c. 29.

Mabill. dipl.
l. 1, c. 8.

(1) Les dépenses que l'on faisoit en pelleteries & en étoffes de soie étoient si exorbitantes, que les empereurs Romains, & ensuite Charlemagne, se crurent

LIVRE II.

Perse & des Indes par Alexandrie. Théodose le grand fut obligé d'en défendre l'entrée dans l'empire par une loi qui est insérée dans le code.

Le motif de cette défense étoit le prix excessif de ces étoffes qui faisoient passer l'argent chez l'étranger. C'est à deux moines que l'Europe est redevable du ver qui produit cette précieuse marchandise. Ces deux solitaires apportèrent des Indes à Constantinople des œufs de cet insecte, sous l'empire de Justinien, vers l'an 540, & enseignèrent la manière de les faire éclore, de nourrir le ver & de filer la soie. Comme les mûriers blancs ont d'abord été connus en Provence avant de l'être ailleurs, je ne doute pas aussi que la Provence n'ait été la première province des Gaules où l'on a élevé des vers à soie. Nous traiterons

Capitul. triplex
ann. 808, art. 5,
t. 1, p. 564.

Acad. des Inscr.
Mém. t. 6, p. 730.

Monach. S. Gall.
de Reb. Bellic. Ca-
rol. Magn. l. 2,
c. 27.

obligés d'en défendre l'usage par des loix somptuaires ; mais comme ce remède fut inutile, le monarque français usa dans une occasion d'une innocente malice pour réprimer le luxe de ses courtisans qui avoient pris les modes des Italiens, sur-tout par rapport aux riches pelleteries. Cet empereur, pour corriger les seigneurs de sa cour, monta un jour à cheval sous prétexte d'aller à la chasse quoiqu'il neigeât & qu'il fit un grand froid ; il n'étoit couvert que d'une simple peau de mouton, attachée sur l'épaule suivant l'usage de ce tems-là, & qu'on tournoit du côté que venoit le vent & la pluie. Le prince en cet état fut suivi de ses courtisans avec leurs habits de soie sur lesquels étoient cousues des bandes de pelleteries de différentes couleurs. Tout cela fut bientôt déchiré par les ronces & les épines qu'on trouve dans les forêts ; & ces peaux précieuses, mouillées par la neige & la pluie, furent entièrement gâtées. L'empereur, au retour de la chasse, ne souffrit point que les seigneurs les quittassent pour changer d'habits ; nous les sécherons mieux, leur dit-il, en nous approchant du feu, qui ne servit, comme il l'avoit prévu, qu'à faire retirer & grimacer ces bandes de peau, en sorte que le soir, quand il fut question de se déshabiller, tout s'en alla par morceaux. Charlemagne, qui vouloit faire servir cette petite malice à une correction utile, fit dire à ses courtisans le lendemain qu'ils eussent à paroître devant lui avec les mêmes habits qu'ils avoient portés la veille à la chasse, & de son côté il prit sa peau de mouton comme s'il eût voulu y retourner ; chacun se présenta dans un délabrement qui pouvoit être regardé comme une mascarade ; l'empereur profita de cette occasion pour leur faire sentir le ridicule de leurs dépenses.

cette

cette question en son lieu. Tout ce que nous pouvons dire de ces tems reculés, c'est que les romains faisoient teindre à Toulon des étoffes de laine ou de coton ; ils avoient établi dans cette ville une manufacture, la plus célèbre des Gaules, ou du moins la plus ancienne, n'y ayant après elle que celle de Narbonne. On tiroit d'Espagne beaucoup de bois de teinture.

Nous avons déjà parlé dans le premier livre des deux manufactures d'Arles, dont la direction étoit une des dignités de l'empire d'occident. Dans l'une on travailloit à des ouvrages de broderie en or & en argent, & dans l'autre à des ouvrages de laine ; dans celle-ci il n'y avoit que des femmes de condition servile, dont la mauvaise conduite fut ensuite cause que le nom de la manufacture fut consacré à désigner le dérèglement des mœurs. Le pape Pélage écrivoit à l'évêque d'Arles en 555 de lui envoyer, pour habiller les pauvres, des tuniques, des capuchons, des manteaux & d'autres habillemens de cette espece qui se fabriquoient en Provence. Cette circonstance, si peu intéressante en elle-même, sert à nous faire connoître une branche de commerce qui ne subsiste plus ; & l'on peut en inférer ce que nous avons dit ailleurs, que nos montagnes aujourd'hui si nues & si arides, étoient anciennement couvertes d'arbres, de pâturages.

La plupart des négocians étoient juifs ou grecs. Il est surprenant qu'on ne se fût pas réuni pour réprimer, dans les commencemens, deux corps étrangers, qui s'engraissoient de la substance des naturels du pays. Ces peuples profiterent de la décadence, où le luxe & d'autres circonstances avoient entraîné le commerce, pour élever leur fortune sur les débris de celle des gaulois. Le despotisme des empereurs fut en partie cause de cette révolution. Comme on ne trouvoit plus dans ses richesses la même sûreté que sous le gouvernement aristocratique, on devint timide dans ses entreprises ; tandis que d'un autre côté les impôts, en diminuant les profits, rallentirent l'ardeur des négocians.

LIVRE II.

Cependant le luxe , suite inévitable d'un grand commerce , avoit fait des progrès rapides. La mollesse & l'amour des plaisirs régnoient à Marseille & dans les principales villes de la province , où la consommation des marchandises étrangères excédoit les productions du pays. Il fut un tems où cette inégalité accablante n'étoit pas même corrigée par le bénéfice de la main-d'œuvre ; parce que les empereurs ayant eux-mêmes établi les manufactures d'Arles & la teinturerie de Toulon , y employoient les esclaves du domaine & profitoient du prix de l'industrie.

Ces pertes réelles n'étoient que foiblement réparées par les profits de la navigation. Les anciens marseillois n'étoient , à proprement parler , que les commissionnaires des peuples chez lesquels ils commerçoient : ils portoient aux uns le superflu des autres ; mais quand les Gaules & l'Espagne furent conquises , tout changea de face : les romains , qui se répandirent dans ces deux provinces de l'empire , firent eux-mêmes le commerce , & occasionnerent une révolution considérable dans le prix des denrées. Ils s'associerent avec les naturels du pays , eurent des vaisseaux ; & Marseille , qui avoit fait presque tout le commerce de la Méditerranée , vit diminuer tout à coup sa richesse relative. Les suites de ce déchet se firent sentir dans toute la Provence ; il auroit fallu suppléer à tant de pertes par une grande économie & beaucoup de frugalité ; mais les provençaux n'en étoient plus capables : il ne leur restoit de leur ancienne opulence que les vices qu'elle apporte , & les desirs effrénés qui produisirent à leur tour cette misère horrible , & ces vexations inouïes dont Salvien nous a fait des peintures si touchantes. Tel étoit l'état des affaires en Provence quand les grecs & les juifs attirèrent à eux presque tout le commerce. Comme ils étoient avides , économes , patiens & rusés , ils s'emparèrent , à la faveur du désordre , de presque tous les canaux de la circulation intérieure des marchandises & de l'argent. Ils ne négligèrent aucune espèce de profits , aucuns

moyens de fournir aux besoins des autres en diminuant les leurs. Les usures (1), les monopoles, les moyens les moins licites d'acquiescer, ils les employoient avec succès ; & dans peu de tems ils se rendirent extrêmement puissans dans toute la Gaule Narbonnoise, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire & les loix des visigots.

CHAP. III.
ÉTAT DU
COMMERCE
EN PROVENCE.

Nous ne savons pas précisément en quel tems les juifs vinrent dans les Gaules. Il y a toute apparence que ce fut quelque tems après leur dispersion consommée sous l'empereur Adrien en l'année 136. Les plus anciens que nous connoissons étoient à Cimiez au milieu du troisième siècle. S'il faut tenir compte à la Provence de tous les présens qu'elle a faits au reste des Gaules, nous ne devons pas oublier que c'est à la faveur de son commerce que les juifs y ont pénétré. Aussi remarque-t-on que dans les premiers siècles de l'église il y en avoit un nombre prodigieux à Arles & à Marseille, & que les évêques de ces deux villes, Virgile & Théodore, vouloient les forcer à recevoir le baptême par une témérité de zèle que S. Grégoire réprima, en approuvant la droiture de leurs intentions.

Die 4^e mai,
ap. Boll.

Grég. Pap.
l. 1, ep. 47.

Il faut encore attribuer au commerce des provençaux l'origine de l'ordre monastique dans les Gaules ; car on ne doit pas

(1) Au reste ces usures doivent nous surprendre d'autant moins, que les loix des empereurs les autorisoient à certains égards. Constantin crut faire beaucoup en réduisant l'intérêt de l'argent à douze pour cent, & celui des fruits à une mesure pour deux. L'usure étoit si commune, que le second concile d'Arles fut obligé de défendre aux ecclésiastiques de négocier & de prêter de l'argent à intérêt.

Cod. th. t. 1,
p. 230.
Can. 14.

Je dois remarquer, au sujet des juifs, que Constantin ayant ordonné de les élire Décursions, quand ils auroient la quantité de biens requis par la loi, favorisa leur cupidité sans le vouloir, par la facilité qu'il leur donnoit de faire les avances pour les citoyens qui n'étoient pas en état de payer l'impôt, & de les vexer ensuite. C'est un inconvénient dans lequel presque tous les Décursions tombèrent, lorsque les impôts furent devenus excessifs.

Cod. Théod.
l. 5, p. 221.

LIVRE II.
CHAP. IV.
COMMENCEMENT
DE L'ORDRE
MONASTIQUE.

regarder comme un monastere proprement dit, celui que S. Martin fonda à Ligugey, près de Poitiers, en 360. Les solitaires qu'il assambla étoient des ascetes, tels qu'on en voyoit en orient avant S. Pacôme. N'ayant point de supérieur, ils vivoient sans subordination, & n'avoient point d'autre regle que la crainte de Dieu. S. Honorat & Cassien sont les premiers dans les Gaules qui aient donné à l'ordre monastique cette forme, dont les religieux de tous les ordres ont fait la base de leur institut.

S. Honorat étoit originaire de Toul, & issu d'une famille qui avoit donné plusieurs consuls à l'empire. Animé du desir de faire pénitence, il quitta sa patrie pour aller vivre dans les déserts de l'orient, avec son frere aîné, nommé Venant, & le vertueux Caprais, qui fut toujours le compagnon de ses voyages & de ses travaux. Venant mourut quelques années après à Modon, dans le Pelopponèse, victime de ses austérités plus encore que du climat. Sa mort toucha sensiblement Honorat, qui abandonna des lieux où tout lui en retraçoit le souvenir, & repassa dans les Gaules : l'estime qu'il conçut pour S. Léonce, évêque de Fréjus, fut cause qu'il se fixa dans son diocèse. Il demeura d'abord quelque tems sur le bord de la mer dans le creux d'un rocher, qu'on nomme encore aujourd'hui la baume S. Honorat ; mais l'île de Lerins, située entre Antibes & Fréjus (1), lui ayant paru beaucoup plus propre à le dérober au monde, il s'y retira, &

(1) Les moines n'étoient pas seulement répandus dans l'île de Lerins, qui n'a qu'une petite lieue de circonférence ; ils occupoient encore l'île Sainte-Marguerite, qui est séparée de l'autre par un bras de mer, & qui est plus grande de près de moitié. Elle a appartenu aux moines de Lerins jusqu'en 1611, que Claude de Lorraine, duc de Chevreuse, leur abbé, se la fit céder. C'est dans cette île qu'étoit le prisonnier au masque de fer, dont j'ai parlé dans le premier tome pag. 425. J'ai eu la curiosité d'entrer dans sa prison le 2 février de cette année 1778. Elle n'est éclairée que par une fenêtre du côté du nord, percée dans un mur qui a près de quatre pieds d'épaisseur, & où l'on a mis trois grilles de fer placées à une distance égale. Cette fenêtre donne sur la mer. J'ai trouvé dans la

malgré sa pieuse résistance, il fut élevé à la prêtrise par S. Léonce. La réputation de sa vertu se répandit bientôt dans les provinces les plus éloignées : on venoit de toutes parts se mettre sous sa conduite ; & ce fut alors qu'il exécuta le dessein de faire revivre dans les Gaules la ferveur des moines de l'orient. L'île de Lerins fut en peu de tems aussi peuplée que les déserts de la Thébàide. Les religieux, logés dans des cellules séparées, & observateurs exacts du plus rigoureux silence, préparoient eux-mêmes leur nourriture, & s'assembloient à certaines heures pour la prière &

CHAP. IV.

COMMENCEMENT
DE L'ORDRE
MONASTIQUE.

Ann. de J. C. 405.

Ann. 405.

citadelle un officier de la compagnie-franche, âgé de soixante-dix-neuf ans : il m'a dit que son pere, qui servoit dans la même compagnie, lui avoit plusieurs fois raconté qu'un *frater*, de cette compagnie, aperçut un jour, sous la fenêtre du prisonnier, quelque chose de blanc qui flotloit sur l'eau. Il l'alla prendre & l'apporta à M. de Saint-Marc. C'étoit une chemise très-fine, pliée avec assez de négligence, & sur laquelle le prisonnier avoit écrit d'un bout à l'autre. M. de Saint-Marc, après l'avoir dépliée, & avoir lu quelques lignes, demanda au *frater*, d'un air fort embarrassé, s'il n'avoit pas eu la curiosité de lire ce qu'il y avoit. Le *frater* lui protesta plusieurs fois qu'il n'avoit rien lu ; mais, deux jours après, il fut trouvé mort dans son lit. C'est un fait que l'officier a entendu raconter tant de fois à son pere, & à un aumônier du fort, qu'il le regarde comme incontestable. Le suivant me paroît également certain, d'après tous les témoignages que j'ai recueillis sur les lieux.

On cherchoit une personne du sexe pour servir le prisonnier. Une femme du village de Maugins vint s'offrir, dans la persuasion que ce seroit un moyen de faire la fortune de ses enfans ; mais quand on lui dit qu'il falloit renoncer à les voir, & même à conserver aucune liaison avec le reste des hommes, elle refusa de s'enfermer avec un prisonnier dont la connoissance coûtoit si cher. Je dois dire encore qu'on avoit mis aux deux extrémités du fort, du côté de la mer, deux sentinelles, qui avoient ordre de tirer sur les bateaux qui s'approchoient à une certaine distance.

La personne qui servoit le prisonnier mourut à l'île Sainte-Marguerite. Le pere de l'officier dont je viens de parler, qui étoit pour certaines choses l'homme de confiance de M. de Saint-Marc, a souvent dit à son fils qu'il avoit été prestre le mort à l'heure de minuit dans la prison, & qu'il l'avoit porté sur ses épaules dans le lieu de la sépulture. Il croyoit que c'étoit le prisonnier lui-même qui étoit mort ; c'étoit, comme je viens de le dire, la personne qui le servoit, & ce fut alors qu'on chercha une femme pour la remplacer.

LIVRE II.

l'instruction, alliant toujours les exercices de la vie cénobitique avec ceux de la vie solitaire. Les auteurs ecclésiastiques du cinquième siècle en parlent comme d'une assemblée de saints personnages, qui goûtoient, dans la pratique de toutes les vertus, une paix & une tranquillité inaltérables, sous un ciel aussi pur que celui de la Palestine.

Ann. 408. A peu près dans le même tems, c'est-à-dire vers l'an 408, d'autres religieux édifioient la ville de Marseille par la sainteté de leur vie. Ils avoient à leur tête l'abbé Cassien, qui remplit les Gaules de la réputation de ses écrits & de ses vertus. Zélé contre les hérétiques, il donna lui-même dans la nouveauté, en inspirant aux hommes plus de confiance dans leurs propres forces que dans le pouvoir de la grace ; ainsi l'on peut le regarder comme l'auteur du sémi-pélagianisme. Il n'est pas plus exact dans ce qu'il a écrit sur la nature de l'esprit, d'après les préjugés de l'école de Platon dont il étoit imbu ; il prétendoit que Dieu seul étoit esprit, en prenant ce mot dans le sens que nous lui donnons : il regardoit l'ame, les bons & les mauvais esprits comme une matière déliée, & par là il croyoit expliquer l'action des démons sur les corps.

Collect. 13.

Coll. 7, c. 12 & 15.

Cassien étoit né avec des talens pour les belles-lettres, & les cultiva par la lecture des auteurs profanes. Il savoit par cœur les plus beaux vers des meilleurs poètes & leurs fictions les plus ingénieuses. Aussi se plaint-il dans ses écrits, que les descriptions pompeuses des combats des héros & les pensées brillantes des auteurs païens se présentent sans cesse à sa mémoire, dans les occupations les plus sérieuses, & lorsqu'il gémissoit devant Dieu de ses faiblesses. En lisant ses ouvrages, on s'apperçoit en effet qu'il s'étoit familiarisé avec les écrivains du siècle d'Auguste. Il n'y a peut-être point eu d'auteur dans les Gaules, après le second siècle, qui ait écrit aussi purement que lui, quoique son style ne soit pas sans défaut.

Cassien voyagea long-tems en Palestine & en Egypte avant de

venir dans les Gaules. Il y vit pratiquer tout ce que l'amour de la perfection chrétienne peut inspirer à des hommes vertueux & doués d'une imagination vive ; des austérités excessives, une humilité profonde, une patience à toute épreuve, & une abstinence qui paroît être au-dessus des forces humaines.

Ces austérités & la prière partageoient la vie des moines. Quelques-uns y ajoutoient le travail des mains, & très-peu l'étude à cause de la rareté des manuscrits. C'est par cette raison qu'elle n'a jamais fait un des principaux objets des institutions monastiques avant le quinzième siècle, & peut-être n'a-t-elle pas assez fixé l'attention des chefs d'ordre postérieurs à cette époque.

On assure que Cassien eut sous lui jusqu'à cinq mille moines. Il faut donc le regarder comme ayant été le supérieur général de tous les couvens que les religieux, & sur-tout les évêques sortis de son monastère, avoient fondés en plusieurs endroits des Gaules, & auxquels ils avoient donné les mêmes réglemens qui s'observoient à l'abbaye de Marseille. *Ses institutions monastiques méritent de grands éloges ; elles ont une vertu si puissante, disoit Photius, que les communautés qui en ont fait la règle de leur conduite se sont distinguées par l'éclat de leurs vertus.* Il faut convenir en effet qu'elles contiennent des règles excellentes pour la vie ascétique : presque tous les fondateurs d'ordre religieux en ont fait la base du code monastique.

Le plus célèbre monastère de Cassien est celui de S. Victor. Les religieux étoient à peu près habillés comme ceux d'Egypte : ils portoient sur la peau un cilice, espèce de corset fait de poil, & par-dessus une tunique de toile dont les manches n'alloient que jusqu'au coude, un cordon de laine pour la ferrer autour du corps, un manteau & un capuchon. L'office de l'église étoit distribué de la même manière qu'aujourd'hui, avec cette différence qu'il n'y est point fait mention de primes.

CHAP. IV.
COMMENCEMENT
DE L'ORDRE
MONASTIQUE.

Cass. l. 1, c. 4
& seq.

L. 2, c. 2. L. 3,
c. 8 & not.

LIVRE II.

Cassien est encore le fondateur du premier monastère de religieuses qu'il y ait eu dans les Gaules. Ainsi les personnes de l'un & de l'autre sexe pouvoient se dévouer à la continence dans un pays, où cent ans auparavant le célibat étoit puni comme un crime. Constantin abrogea les loix contre les célibataires, & le zèle qu'il témoigna pour la religion est une des principales causes de ses progrès. Cependant après sa mort l'idolâtrie continua d'avoir des sectateurs en Provence. S. Marcellin fut peut-être le premier qui entreprit de la détruire dans les Alpes maritimes avec deux de ses disciples, Domnin & Vincent, qu'il avoit associés à ses travaux. Le plus grand nombre des habitans du diocèse d'Embrun, éclairés par son zèle, se soumirent à l'évangile, & le choisirent pour leur évêque vers l'an 363. Ses deux compagnons allèrent établir un siège à Digne, où ils travaillèrent avec la même ardeur à la conversion des peuples.

Cod. Th. to. 5,
p. 255.

Leur zèle étoit heureusement secondé par les loix de l'empereur Constance contre les sacrifices nocturnes ; mais les efforts réunis des deux puissances furent encore insuffisans pour détruire l'idolâtrie. Les divinités eurent encore en Provence des adorateurs

Can. 23. cachés jusqu'au sixième siècle. En vain un concile d'Arles défendit en 451 de faire brûler des morceaux de bois en l'honneur des faux dieux ; d'adorer des arbres, des fontaines & des pierres, c'est-à-dire des statues. L'imagination vive des habitans se détachoit difficilement de la pompe & des fêtes du paganisme. Hilaire, évêque de Mende, revenant de l'île de Lerins vers l'an 540, trouva près de Marseille un temple où des paysans faisoient pendant la nuit des sacrifices qui se terminoient par un festin.

Cod. mss. xi,
sec. in bibl. carm.
disc. Paris.

Cod. mss. xiv,
bib. S. Viç. Paris.
ac. des inscr. t. 17,
p. 193.

L'ÉDIT d'Honorius déjà cité nous apprend encore que la ville d'Arles fut le siège du patrice, dont la dignité supérieure à toutes les autres n'avoit au-dessus d'elle que le consulat : le vicaire général

ral des Gaules (1), de qui relevoient immédiatement les gouverneurs des dix-sept provinces, y faisoit aussi sa résidence, ainsi qu'un des quatre principaux commis du trésorier général, un directeur de la monnoie & un autre qui veilloit sur les ateliers du prince ; non-seulement on y forgeoit & fabriquoit toutes sortes d'armes & de machines de guerre ; mais encore on y travailloit en damasquinerie, soit pour orner les armes défensives, soit pour embellir les vases & les ustensiles de cuivre & d'argent destinés au service domestique. Enfin après la prise de Trèves par les francs, Arles devint la métropole des Gaules ; ceux qui étoient élevés au consulat en-deçà des Alpes prenoient dans cette ville les marques de leur dignité, & le préfet du prétoire y transféra son siège vers l'an 392.

Cet officier n'étoit plus chargé que du civil & des finances, depuis le changement que Constantin avoit fait dans les premières charges de l'empire : il paroît même qu'il étoit subordonné au patrice ; cependant l'histoire nous fournit plusieurs exemples qui prouvent qu'après Constantin le préfet du prétoire eut encore quelque autorité sur les armées, n'y eût-il que l'exemple d'Arvande qui offrit à Euric, comme nous aurons occasion de le dire plus bas, de lui céder tout ce que les romains possédoient dans les Gaules. Il n'auroit point pris cet engagement, s'il n'avoit pas été revêtu de la puissance militaire. Le préfet veilloit aussi sur la conduite de tous les officiers qui commandoient sous ses ordres dans les dix-sept provinces de son gouvernement. Il leur adressoit les nouvelles loix qu'il recevoit directement de l'empereur ;

CHAP. V.
LA VILLE D'ARLES ÉTOIT LE
SÉJOUR DES PRINCIPAUX OFFICIERS
DE L'EMPIRE.

(1) C'est par conjecture que nous disons que, depuis l'érection des quatre grandes préfectures par Constantin, le vicaire général des Gaules résidoit à Arles : nous en jugeons ainsi, parce que cette ville étoit le séjour de quelques autres grands officiers de l'empire, & parce que le préfet du prétoire y transporta son siège après la prise de Trèves ; ce qui semble prouver qu'après cette grande ville, Arles étoit comme la capitale des Gaules.

LIVRE II.

les punissoit de leurs fautes & les avertissoit de leur devoir. Enfin il connoissoit par appel de tous les jugemens rendus dans les tribunaux, & ses décisions étoient souveraines.

Tant de prérogatives attachées à la ville d'Arles & son heureuse situation, la firent regarder avec raison comme la plus importante des Gaules. Bâtie sur la rive gauche du Rhône, maîtresse du pont construit sur ce fleuve, elle ouvroit un passage à l'armée impériale, quand on vouloit aller châtier les rebelles dans la seconde Aquitaine, attaquer les vandales en Espagne, & secourir la Narbonnoise seconde contre les entreprises des visigots, après que ces peuples se furent cantonnés sur les bords de la Garonne.

CHAP. VI.

ARLES EST ATTA-
QUÉE PLUSIEURS
FOIS.

IL est certain du moins que la ville d'Arles les resserroit au-delà du Rhône, quand ils entreprenoient des conquêtes dans le Languedoc. Elle les empêchoit d'envahir la Provence, & d'aller s'emparer dans les Alpes des défilés qui faisoient la communication des Gaules avec l'Italie. Aussi fut-elle souvent assiégée. Il n'y avoit point de rebelles, point de peuples barbares qui ne voulussent l'avoir en leur puissance. D'un autre côté les romains n'oublioient rien

Ann. 408. pour la garder. Comme elle fixoit par l'importance de sa situation l'attention des empereurs, des visigots & de tous ceux qui aspireroient à l'autorité souveraine, nous serons obligés d'entrer dans quelques détails nécessaires pour faire connoître la suite des événemens, qui décidèrent du sort de cette ville & de la Provence; car sa destinée, comme celle de l'Italie, se trouva liée à celle d'une infinité de despotes, qu'un crime élevoit sur le trône, & qu'un autre crime en renversoit.

Hist. de Lan-
gued. p. 639, t. 1.

De tous les peuples septentrionaux qui envahirent les Gaules, les vandales furent les premiers, qui, sous la conduite de leur roi Crocus, ravagerent la Provence. Apt, Orange, Vaison, Carpentras, Avignon & Vindasque furent saccagées, presque entièrement détruites, & les habitans massacrés. Voilà en deux mots toute

Greg. l. 2, c. 32.

Idat. Sigeb.
Gall. Christ. t. 1,
pag. 137. instr.

l'histoire des anciens peuples barbares ; le pillage , le massacre & l'incendie. Ils passaient comme la foudre , mais comme elle , ils consumaient tout sur leur passage.

Crocus fut défait & pris par Marius , général des troupes romaines , qui le fit promener chargé de chaînes dans les villes qu'il avoit ravagées , & après l'avoir ainsi exposé aux insultes d'une populace irritée , il le fit mourir d'une manière ignominieuse dans des supplices affreux.

Le bruit de ces ravages fit dans l'empire une sensation étonnante. Les troupes de la Grande-Bretagne en furent alarmées , & comme elles n'osoient presque plus compter sur les secours de l'Italie , dont elle croyoient déjà la perte assurée , elles songèrent à se donner un empereur. Leur choix tomba successivement sur deux officiers , Marc & Gratien , dont elles se défirent presque aussitôt à cause de leur incapacité. Elles se réunirent ensuite en faveur d'un soldat nommé Constantin , dont le nom leur parut de bonne augure ; car du reste cet homme n'avoit aucune des grandes qualités qui rendent digne du trône. Sa valeur & la faiblesse de l'empire firent toute sa force pendant quelque tems. Il passa dans les Gaules où les troupes le reconnurent , & forma quatre corps d'armée , dont il confia le commandement à quatre généraux , qui devoient agir sous ses ordres. L'un d'eux étoit Geronce , dont nous allons bientôt parler.

Après avoir défait les vandales , & vu fuir une armée , qui l'assiégeoit dans Valence , Constantin distribua des troupes dans les défilés des Alpes , pour en garder les passages.

Il s'empara de l'Espagne qui ne le reconnoissoit pas encore , & en donna le gouvernement à Geronce. Ensuite , quand il fut assuré de la fidélité des peuples , il tâcha de se réconcilier avec Honorius , dont il redoutoit la puissance , & fut si bien servi dans cette négociation par un gaulois nommé Jove , que l'empereur , qui craignoit de se voir attaqué en Italie par Alaric , roi

CHAP. VI.
ARLES EST ATTA-
QUÉE PLUSIEURS
FOIS.

Oros. l. 7 ;
c. 40 , &c.
Soz. l. 9 , c. 4 ,
11 & seq.
Olympiod. Greg.
Tur. d. 2 , c. 9.

Ann. 409.

Sozom. l. 5 ,
p. 818 , l. 6 ,
p. 824.

LIVRE II.

des gots, & par Constantin lui-même, accorda le titre d'auguste au dernier.

Ann. 410

& 411.

Cet usurpateur ne crut pas être plus affermi sur le trône, pour avoir obtenu cette faveur. Il prit ombrage du crédit & de la réputation de Géronce, & donna ordre qu'on le dépouillât de son gouvernement. Géronce en ayant eu la nouvelle, gagna les soldats & le peuple, souleva les barbares répandus dans les Gaules, & revêtit de la pourpre un officier de la garde nommé Maxime; dont il fit l'instrument de sa vengeance. Après divers combats, qu'il lui fallut essuyer en Espagne contre les troupes de Constantin qu'il battit, il vint l'assiéger lui-même dans Arles.

Soz. cap. 13,
p. 814 & 815.

Honorius crut que les divisions de ces deux rebelles étoient une occasion de les détruire, & de rétablir son autorité dans la Gaule. Il envoya donc Constance en deçà des Alpes avec une armée, sous prétexte de secourir Constantin; mais dans le fond c'étoit pour le perdre.

Sozom. ibid.
Phot. p. 184.
Oros. l. 7, p.
223 & 224.

A peine ce général fut-il arrivé devant la place, que les soldats de Géronce, mécontents de la dureté de son gouvernement, passèrent dans le camp de Constance, & forcèrent par cette désertion leur général à se retirer en Espagne, où il finit misérablement ses jours.

Constance, délivré de cet ennemi, tourna ses armes contre Constantin, & l'assiégea. La surprise de cet usurpateur fut extrême. Irrité de ce procédé, il résolut de renverser le trône d'Occident, puisqu'il en falloit descendre. Il appella les français & les allemands à son secours; mais Constance ayant été les attendre à l'endroit où est Beaucaire, les défit, vint reprendre le siège & le poussa si vivement, que Constantin fut obligé de se rendre après une résistance de quatre mois. Mais avant que de faire ouvrir les portes de la ville, il quitta la pourpre, & se réfugia dans une église, où il se fit ordonner prêtre pour éviter le châtiment qu'il méritoit; artifice grossier, qui prouve seulement

qu'après avoir régné en usurpateur , il vouloit finir en hypocrite. Il eut la tête tranchée en Italie par ordre d'Honorius avec son fils Julien , malgré la promesse qu'on leur avoit faite de ne point attenter à leur vie.

A peine la ville d'Arles fut-elle délivrée du siège , qu'elle tomba dans des troubles d'une autre espece. L'évêque nommé Heros , prélat respectable par la sainteté de sa vie , mais partisan de Constantin , déplut pour cette raison au général Constance , & se vit exposé à toute la fureur du peuple , qui , pour faire sa cour aux grands , s'empresse d'épouser leur haine , & de servir leur vengeance. Il fut ignominieusement chassé de son église , comme un criminel , & l'on mit à sa place Patrocle , favori de ce général. Cette élection contraire à toutes les règles , fut une source de divisions entre les prélats de la province. Honorius la désapprouva , mais il n'osa pas punir les coupables , dans la crainte d'offenser Constance , qu'il avoit besoin de ménager. Il se contenta de donner une loi qui déclare que les ministres des autels , depuis le simple clerc jusqu'aux évêques , seront accusés devant ceux-ci , que les accusateurs , faute de prouver leurs imputations , seront nottés d'infamie , & que leur jugement sera rendu en forme juridique & en présence de plusieurs témoins. C'est tout ce qu'Honorius crut devoir faire pour réparer l'honneur de l'épiscopat outragé dans la personne de Heros , la foiblesse de son gouvernement ne lui permettant pas de venger autrement l'innocence persécutée.

LA ville d'Arles ne resta sous la domination romaine , que pour se voir exposée aux attaques réitérées des visigots. Ces peuples sortis du fond du Nord , après avoir ravagé l'Italie vinrent en deçà des Alpes , où ils se rendirent formidables par leur courage & la célébrité de leurs exploits. Nés pour la guerre ils n'aimoient que les armes & les chevaux. Tous leurs divertissemens consistoient à se disputer le prix de l'adresse & de la force. Vaillans , hardis ,

CHAP. VI.
ARLES EST ATTA-
QUÉE PLUSIEURS
FOIS.

Ann. 412:

Prosp. chron.
cod. th. fir. p.
46.

CHAP. VII.
VISIGOTS, LEUR
CARACTERE.
Procop. de bell.
Vandal. l. 1 , c. 2.
Salv. de Guber.
Dei , l. 7.

LIVRE II.

Grot. in proleg.
ad hist. Goth.
Orof. hist. l. 7, c.
29 & seq. olymp.

infatigables, ils s'engageoient volontiers dans une entreprise, & la soutenoient avec autant de prudence que de fermeté. Leur extérieur n'avoit rien de farouche; ils avoient la peau blanche, les cheveux blonds, la taille élevée, la physionomie heureuse; mais leur caractère, de l'aveu d'un de leurs plus grands rois, étoit dur, violent, inflexible: des hommes nés dans les glaces du Nord & élevés au brigandage, ne pouvoient point en avoir d'autre.

Rien n'égalait la pénétration & la subtilité de leur esprit. De là ces loix courtes, simples & claires par lesquelles ils se gouvernoient. Avant de les publier, tout ce qu'il y avoit de gens de mérite dans tous les ordres, les discutoit en présence du prince. L'obéissance coûtoit d'autant moins, qu'on ne croyoit obéir qu'à la volonté générale. Ces peuples étoient ariens; & quoiqu'en général leur gouvernement ait été plus doux que celui des autres barbares; ils persécutèrent de saints évêques avec un acharnement que rien ne peut excuser.

CHAP. VIII.

PORTRAIT DU
ROI ATAULPHE,
SES EXPLOITS
EN PROvence,
SON AMOUR
POUR PLACIDIE.
Orof. l. 7, c. 43.

Ils passèrent dans les Gaules sous la conduite du roi Ataulphe, prince de beaucoup d'esprit, ami de la paix, parce qu'il avoit le cœur noble & généreux; ne craignant point la guerre, parce qu'il avoit tous les talens pour la faire avec succès. Il étoit beau & bienfait, mais de petite taille. C'est lui qui avoit conçu le dessein de détruire l'empire romain, & d'en élever un autre sur ses ruines, pour le rendre aussi célèbre que celui d'Auguste; mais après de mûres réflexions, disoit-il, j'ai reconnu que mes gots étoient trop barbares, pour se plier au joug des loix; & puisque sans elles, un état ne peut se soutenir, je perdrois ma nation en la rendant maîtresse des autres. J'ai donc pris le parti d'employer mes forces non à détruire, mais à rétablir; & ne pouvant aspirer à la gloire de fonder un empire, j'ai voulu avoir celle d'en relever un qui tomboit en ruine.

Il semble qu'il n'étoit pas animé de ces sentimens, quand il

vint en deçà des Alpes. Nous ignorons les raisons qui lui firent quitter l'Italie, où la supériorité de ses armes le mettoit à l'abri de toute insulte de la part des romains. Il ne fut occupé dans les Gaules, qu'à leur faire sentir tour-à-tour la force ou l'appui de son bras, selon que ses intérêts & les circonstances l'exigeoient.

Un gaulois, nommé Jovin, s'étoit revêtu de la pourpre à Mayence, dans le tems qu'on en dépouilloit le tyran Constantin. Ataulphe lui offrit le secours de ses armes, & de partager ensemble les Gaules, s'il vouloit s'allier avec lui. Jovin, qui craignoit l'alliance d'un prince dont la puissance étoit de beaucoup supérieure à la sienne, éluda sa proposition, & acheva d'indisposer Ataulphe, en donnant, contre le gré de ce prince, le titre d'Auguste à son frere Sébastien. Dardane, qui résidoit à Arles en qualité de préfet du prétoire, s'étant apperçu de cette disposition des esprits, fomenta si adroitement la division entre les deux princes, qu'ils devinrent ouvertement ennemis.

Alors la perte de Jovin fut résolue. Ataulphe offrit à l'empereur Honorius de conclure la paix, & de lui envoyer la tête des deux tyrans, s'il vouloit lui fournir une certaine quantité de bled; car la famine ravageoit les Gaules. Les historiens nous laissent ignorer les autres conditions du traité. Nous savons seulement qu'il fut juré de part & d'autre; Sébastien tué de la main d'Ataulphe; & Jovin son frere assiégé dans Valence, pris & remis à Dardane, qui le conduisit à Narbonne, où il le fit mourir. Un ressentiment avoit fait entrer Ataulphe dans le parti des romains, un motif aussi frivole l'en détacha; car le sort des empires tient, comme celui des particuliers, à de petites causes. Ce prince avoit pris au siège de Rome en 408, Placidie, fille du grand Théodose & sœur d'Honorius, princesse aussi distinguée par sa vertu que par sa beauté. Il ne put se défendre du pouvoir de ses charmes; mais il eut la générosité de modérer, par respect pour cette illustre prisonnière, une passion qui auroit déshonoré l'amant & la princesse.

CHAP. VIII.

PORTRAIT DU
ROI ATAULPHE,
SES EXPLOITS
EN PROVERCE,
SON AMOUR
POUR PLACIDIE.

Ann. 412.

Oros. l. 7, c. 42.
olympiad. Tillem.
Vie d'Hon. art. 42
& suiv. Idat. fast.
prosp. chron. jorn.
de reb. get. c. 32.
Phot. c. 80, p. 184
& 185.

Ann. 413.

LIVRE II.

Prosp. chron.
Paulin. Euchar.
Till. ibid. art.

51.

Idat. chron. jorn.
de reb. get. ch.
31, &c.

Les mêmes feux brûloient depuis long-tems dans le cœur du général Constance, qui désiroit vivement d'épouser Placidie. Son ambition, d'accord avec l'amour, lui faisoit envisager cette alliance comme un moyen de se faire associer à l'empire. Il engagea donc Honorius à se faire rendre la princesse : Ataulphe la refusa, sous prétexte qu'on ne lui avoit pas envoyé le bled dont on étoit convenu par le traité conclu avant la mort de Jovin ; mais dans le fond c'étoit parce qu'il aimoit Placidie, & qu'il vouloit se l'attacher par les liens du mariage. Honorius lui promit en vain de le satisfaire, dès qu'il l'auroit rendue. Ataulphe persista toujours à demander au préalable l'exécution du traité précédent, & sans vouloir entrer dans l'embarras d'une plus longue négociation, il résolut de s'emparer des Gaules. Il fit d'abord une tentative sur la ville de Marseille, qu'il se flattoit de surprendre à la faveur des intelligences qu'il y ménageoit ; mais il courut risque d'y perdre la vie. Le comte Boniface qui commandoit dans la ville, en fit fermer les portes, le blessa du haut des remparts, & l'obligea de se retirer avec perte.

S. August. ep. 50,
70, 205.

Till. vie de S.
August. art. 271,
272.
Hist. du bas emp.

Boniface étoit né en Thrace, & avoit mérité le titre de comte, c'est-à-dire de gouverneur de la province, par des services éclatans. Son courage, sa justice, son désintéressement & sa fermeté jointe à sa douceur, le rendirent l'effroi des barbares, l'amour & l'admiration des romains. Il avoit voulu se consacrer au service des autels dans la solitude ; mais saint Augustin, avec lequel il étoit lié d'une étroite amitié, ne permit pas qu'il ensevelît dans la retraite, des talens qu'il fit utilement servir à la défense des peuples & à la gloire du trône.

Ataulphe répara le mauvais succès de son entreprise par les avantages qu'il remporta dans la Narbonnoise première, dont il soumit la plus belle partie à sa domination. Il poussa même ses conquêtes jusqu'à Bordeaux, où il fut reçu comme ami de l'empire, & revint ensuite à Narbonne épouser Placidie. Les bons traitemens qu'elle en avoit reçus pendant sa captivité, l'espérance
de

de former une alliance entre son frere & son époux, bien d'autres motifs encore la firent consentir enfin à ce mariage, malgré la réputation qu'elle avoit de s'unir à un barbare. Constance ne pouvant réprimer sa jalousie, passa le Rhône à la tête des troupes romaines, & alla mettre le siège devant Narbonne, qui étoit la plus forte place des visigots; mais nous ne parlerons pas des suites de cette expédition qui, s'étant passée hors de la Provence, devient étrangère à notre sujet. Le lecteur n'y verroit d'ailleurs que les vicissitudes éternelles de la politique des cours, & des passions des grands.

Cependant Placidie, qui voyoit avec peine la discorde allumée plus que jamais entre son frere & son époux, n'oublia rien pour établir entr'eux une paix durable: elle joignoit aux grâces de son sexe beaucoup d'esprit & une douceur admirable. Ces qualités lui avoient acquis, sur l'esprit de son époux, un ascendant, dont elle fut profiter dans ces circonstances. Ataulphe avoit d'ailleurs l'ame grande, & savoit distinguer l'animosité de Constance des sentimens pacifiques de l'empereur. Il fit donc un accord en vertu duquel il consentit à se retirer au-delà des Pyrénées, & à n'avoir sur mer aucun vaisseau; car on craignoit qu'étant maître par ce traité de la ville de Barcelone, il n'y attirât une grande partie du commerce de l'Occident.

Il étoit dans cette ville, quand il fut assassiné par un de ses domestiques, avec lequel il s'entretenoit familièrement un jour qu'il étoit allé visiter son écurie. On prétend que ce scélérat commit ce meurtre, pour venger son ancien maître qu'Ataulphe avoit fait mourir. Ce prince laissoit un frere auquel il recommanda Placidie, le priant de la remettre entre les mains d'Honorius, & de cultiver l'amitié des romains, persuadé que cette princesse feroit désormais le lien de la paix entre les deux nations.

Ses dernières volontés ne furent point exécutées. Les gots

CHAP. VIII.

PORTRAIT DU
ROI ATAULPHE,
SES EXPLOITS
EN PROVENCE,
SON AMOUR
POUR PLACIDIE.

Idat. chron. Phot.
p. 188.

Ann. 414.

Orof. p. 224.
Idat. chron.

CHAP. IX.
MORT D'ATAULPHE.
SORT DE
PLACIDIE.

Ann. 415.

Orof. l. 7, c. 43.
Phot. p. 188.
Philost. l. 12, c. 4.
Idat. chron.

LIVRE II.

Ann. 415.

lui donnerent pour successeur un nommé Sigeric son plus cruel ennemi. Il étoit frere du général Sarus, qu'Ataulphe avoit fait mourir après un combat. Sigeric, pour venger le sang de son frere, massacra six enfans qu'Ataulphe avoit eus de Placidie; & comme si cette malheureuse princesse étoit réservée à être un exemple frappant des révolutions de la fortune, elle fut condamnée un jour à marcher à pied devant le cheval de Sigeric l'espace de quatre lieues, confondue avec une foule de prisonniers. Le ciel ne laissa pas tant de cruautés impunies. Sigeric fut assassiné six jours après son élection, & Placidie remise ensuite entre les mains d'Honorius, en vertu d'un traité que cet empereur fit avec Vallia, successeur de Sigeric & beau-frere d'Ataulphe. Cette princesse n'en devint pas plus heureuse; fille, sœur, tante d'empereurs & veuve d'un grand roi, elle se vit contrainte d'épouser le général Constance, homme d'une naissance obscure, d'un caractère hautain, & qui ne devoit son élévation qu'à la foiblesse de l'empire. La vertueuse princesse, forcée de céder à son frere qui l'emporta d'autorité, donna sa main à Constance, en déplorant son rang & des charmes qui avoient fait tous les malheurs de sa vie.

CHAP. X.
CONDUITE DES
PRÉFETS DU
PRÉTOIRE EN
PROVENCE.

Hieron. ep. 129.
Aug. ep. 57. Sid.
Apoll. l. 5, ep. 9.

LES guerres que les visigots firent dans la Septimanie & du côté des Pyrénées, ne paroissant pas avoir troublé la tranquillité de la Provence. Dardane y résidoit en qualité de préfet du prétoire, & eut le malheur qu'ont presque tous les hommes qui occupent des grandes places, de ne pouvoir ni goûter la louange, ni profiter de la censure; parce que l'une & l'autre pèchent toujours par excès. Suivant S. Jérôme & S. Augustin, Dardane relevoit l'éclat de sa naissance par le mérite de la science & de la vertu; suivant Sidonius Apollinaris, c'étoit un monstre, qui réunissoit tous les vices des divers tyrans qui avoient envahi les Gaules sous le regne d'Honorius. S. Jérôme & S. Augustin jugeoient Dardane par ses lettres, & Sidonius, témoin de sa con-

duite, le jugeoit par ses actions. De là les jugemens opposés qu'ils en portoient. Ce préfet du prétoire étoit né en Provence. Une inscription gravée sur un roc, situé près de la rive gauche de la Durance dans la viguerie de Sisteron, nous apprend qu'après avoir fait tailler ce roc, afin d'y pratiquer un chemin, il fit fortifier le lieu de Théopolis, pour servir de retraite aux habitans des environs.

Ce monument est le dernier que nous ayons en Provence de la domination romaine. Presque tous les autres préfets, & peut-être Dardane lui-même, ne chercherent qu'à tirer le sang du peuple à la faveur des troubles.

C'est un spectacle bien frappant que celui de l'empire au cinquième siècle. Attaqué de toutes parts au dehors, consumé au dedans par une mauvaise administration, agité par des divisions intestines, il ressembloit à un corps gangrené que les bêtes féroces déchirent, tandis qu'il est rongé dans les entrailles par une foule d'insectes engendrés de sa corruption : exemple remarquable de la vicissitude des choses humaines, & qui prouve que la destinée des empires est moins attachée aux loix, qu'à cette partie des mœurs, qui se gouverne par elle-même, & sur laquelle les loix n'étendent pas leur juridiction.

Rien n'est plus touchant que la peinture des maux, dont les provinces méridionales des Gaules étoient alors affligées. « Quand » tout l'océan auroit inondé les Gaules, dit un auteur du tems, » il auroit fait moins de ravages. Nos bestiaux & nos récoltes » sont enlevées, nos vignes & nos oliviers arrachés, nos maisons » de campagne détruites, ou abandonnées ; & cependant ce » n'est encore là que la moindre partie de nos malheurs. Depuis » dix ans, le fer des vandales & des gots fait couler le sang des » citoyens. Les châteaux bâtis sur les rochers, les villes les plus » fortes, les bourgs les mieux situés, n'ont pu garantir les ha- » bitans de la fureur de ces barbares. Nos maux sont à leur

CHAP. X.

CONDUITE DES
PRÉFETS DU PRÉ-
TOIRE EN
PROVENCE.

Chorogr. p. 95.

Ann. 415.

Carmen. de pro-
vid. ap. Prosp. p.
786 & seq.

LIVRE II.

Ann. 415.

» comble. Dirai-je qu'on n'a épargné ni la foiblesse de l'âge , ni
 » celle du sexe ? Que les hommes & les enfans , les gens du
 » peuple & les personnes les plus considérables ont été massa-
 » crés sans distinction ? Qu'on a brûlé les temples , pillé les
 » vases sacrés , violé les vierges & déshonoré les veuves con-
 » sacrées à la piété ? Que les saints solitaires ont subi le même
 » sort que le reste des hommes ? Tout a succombé à la fureur
 » de ces peuples sanguinaires ; c'est une tempête qui a emporté
 » les bons & les méchans , les innocens & les coupables. Ni
 » l'épiscopat , ni le sacerdoce n'ont pu sauver ceux qui en étoient
 » revêtus ; les barbares leur ont fait souffrir les mêmes indignités
 » & les mêmes supplices ; ils les ont chargés de chaînes , dé-
 » chirés à coups de fouet , & condamnés au feu comme de vils
 » criminels. »

Telle étoit la situation de la partie méridionale des Gaules , où il paroît que cet auteur écrivoit , quand les vandales & les visigots l'eurent ravagée. Il semble pourtant que les derniers firent moins de dégâts en Provence que dans le Languedoc , où ils s'établirent. De toutes les provinces qu'ils attaquèrent , la nôtre fut envahie la dernière ; parce que les romains , qui en connoissoient l'importance , firent tous leurs efforts pour la conserver , tant qu'ils eurent quelque vigueur.

Ann. 418.

Orof. l. 7, c. 43.
 Idat. & Prosp.
 chron.
 Isid. chron. Goth.
 Jorn. de reb. Get.
 c. 32, &c.

Mais la foiblesse de l'empire devoit bientôt livrer les deux Narbonnoises à la discrétion des ennemis. Le traité qu'Honorius avoit fait avec Vallia roi des gots , portoit que celui-ci attaqueroit les vandales & les suèves qui s'étoient cantonnés en Espagne , & qu'il céderoit ses conquêtes à l'empereur. Cette condition , toute extraordinaire qu'elle étoit , fut pourtant remplie à la rigueur , & prouve que chez les barbares on retrouvoit encore la bonne foi des anciens romains ; comme si cette vertu ne devoit être le partage des peuples , que quand ils ne sont pas encore policés.

APRÈS une guerre de deux ans , où ils eurent l'avantage , les gots obtinrent de l'empereur la Novempopulanie & l'Acquitaine seconde , c'est-à-dire l'Agenois , le Bordelois , le Périgord , la Saintonge , l'Aunis , le Poitou , l'Angoumois , & toute la Gascogne jusqu'aux Pyrénées ; ils eurent aussi Toulouse , dont ils firent la capitale de leurs états.

Cette concession est une des grandes fautes que les romains aient faites. En laissant les visigots en Espagne , il eût été facile d'allumer la guerre entr'eux & les autres barbares qui l'occupoient , & de les détruire les uns par les autres. Les Pyrénées d'ailleurs étoient une barrière qu'on eût gardée avec peu de troupes. C'étoit donc s'exposer à perdre la partie méridionale des Gaules , que d'y donner des établissemens à une nation guerrière , qui ne cherchoit qu'à s'agrandir.

En effet Théodoric I , successeur de Vallia , se trouvant resserré dans des limites trop étroites , quand la mort d'Honorius eut replongé l'empire dans le désordre & la confusion , profita de cette circonstance pour s'emparer d'une grande partie de la Narbonnoise première , & vint mettre le siège devant Arles. Aétius , qui commandoit les troupes romaines dans les Gaules , le força de se retirer , & le battit dans la fuite. Aussi-tôt après la victoire , ce général vole sur les bords du Rhin pour repousser les germains , qui s'étoient répandus en deçà du fleuve ; & dans le même tems les visigots reparoissent devant Arles avec une armée plus formidable que la première. Aétius revient en toute diligence au secours de la place , taille en pièces les assiégeans , & fait prisonnier leur général Anolfc.

Cet échec fut suivi d'une paix dont nous ignorons les conditions , & qui ne dura pas long-tems. L'ambition des deux peuples leur remit bientôt après les armes à la main. Les visigots , toujours obstinés à s'étendre en deçà de la Garonne , vinrent assiéger Narbonne qui étoit une des plus fortes places des Gaules. Les

CHAP. XL
NÉGOCIATION
AVEC LES VISI-
GOTS, LEURS TEN-
TATIVES POUR
S'EMPARER DE LA
PROVENCE.

Ann. 423.

Ann. 425.

Ann. 429.
& 430.

Tillem. vie de
S. Hil. d'Ar.

Ann. 438
& 439.

LIVRE II.

romains en connoissoient l'importance ; mais il étoit impossible de s'opposer aux armes de Théodoric avec les seules troupes qui leur restoit en deçà des Alpes. Ils appelèrent donc à leur secours les huns, hommes avides, toujours prêts à piller & à se battre. Les romains se présentèrent avec ce renfort devant la ville de Narbonne, dont ils firent lever le siège, & allèrent ensuite le mettre devant Toulouse, où les ennemis s'étoient réfugiés. Une bataille décida du sort de cette ville, qui étoit déjà sur le point de se rendre, & dont la perte auroit entraîné celle des visigots. L'armée de l'empereur fut entièrement défaite, & le général Littorius, qui la commandoit, pris & mis à mort.

Ann. 440.

Sid. carn. 7,
p. 342 & seq.
Idat. Iiid. Prosp.
Jornand. c. 34.

La victoire fut si complète qu'il eût été facile à Théodoric de pousser ses conquêtes du côté du Rhône aussi loin qu'il auroit voulu, n'y ayant plus de troupes romaines dans les Gaules en état de lui résister ; mais la sagesse & la vertu d'Avitus, qui étoit préfet du prétoire en deçà des Alpes, firent le salut de l'empire. Ce vertueux romain vint à bout de déterminer Théodoric à renouveler son alliance avec l'empereur Valentinien III.

Ce qui décida peut-être les deux monarques à s'allier, ce fut l'envie d'abattre la puissance du fameux Attila roi des huns, qui menaçoit d'envahir les Gaules. Ce prince, dont le nom réveille l'idée du conquérant le plus terrible qui ait jamais paru, étoit le César de son siècle, mais César élevé chez les scythes. Dans sa maison de bois, où Priscus nous le représente, il donnoit des loix aux deux empires & presque à toutes les nations barbares. Il étoit de leur intérêt de s'armer contre cet ennemi commun ; Aétius & Théodoric eurent le courage de l'entreprendre : le premier pour relever l'empire dont il étoit le héros & le soutien ; le second pour humilier une nation, qui pouvoit seule mettre obstacle à ses projets de conquête.

Ann. 451.

Jornand. ch. 40.

Étant arrivés l'un & l'autre devant Orléans, ils battirent Attila qui en faisoit le siège, le suivirent dans la Champagne, où il

s'étoit replié avec son armée, l'attaquèrent dans les plaines entre Châlons & Troyes, & se rendirent maîtres du champ de bataille. Aétius, qui commandoit les romains, eut beaucoup de part à la gloire de cette journée. Théodoric y mourut regretté de son peuple, qui perdit en lui un prince vaillant, sage, bienfaisant & religieux, quoiqu'arien.

Il eut pour successeur son fils Thorismond, qui montra les mêmes vertus, la même ardeur pour la gloire & plus d'ambition. Ce prince sentit mieux que personne tout ce que la foiblesse des romains & la défaite des huns lui permettoient d'entreprendre. Il fit d'abord quelques expéditions du côté du Rhône; mais la mort qui le surprit après un regne de deux ans, renversa tous ses projets. Deux de ses freres, Théodoric & Frédéric, l'assassinerent, un jour qu'il étoit malade & qu'il venoit d'être saigné.

Le premier monta sur le trône; & l'on ne peut se refuser à l'idée désavantageuse que ce fraticide nous donne de son caractère. Cependant, s'il faut en croire un auteur contemporain, c'étoit un prince des plus accomplis : il joignoit aux grâces extérieures toutes les qualités propres à le faire adorer de son peuple & respecter de ses voisins; mais avec tant de vertus on ne se souille pas du sang d'un frere. Quoiqu'il en soit des éloges que lui donne son panégyriste, on ne peut nier qu'il n'eût beaucoup de mérite.

Il vécut en paix avec les romains, jusqu'à ce que l'empereur Valentinien III eut tué de sa propre main Aétius, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. Ce patrice fut soupçonné d'entretenir des intelligences secrètes avec les barbares, & de les avoir introduits en Italie pour détrôner l'empereur; mais dans le fond, tout son crime étoit d'avoir trop de hauteur, & plus de réputation & de mérite que tous les autres. Il fut la victime de ces sortes de gens qui ne peuvent ni servir l'état, ni souffrir qu'on le serve avec gloire.

CHAP. XI.

NÉGOCIATION
AVEC LES VISI-
GOTS, LEURS TEM-
TATIVES POUR
S'EMPARER DE LA
PROVENCE.

Id. ch. 41 & 43.
Greg. Tur. hist.
l. 2, c. 7.
Prosp. Idat. & Idid.
chron.

Ann. 453

CHAP. XII.

PORTRAIT DE
THÉODORIC.
AFFAIRES DE
L'EMPIRE.

Sidon. l. 1, ep. 2.

Ann. 454

LIVRE II.

Ann. 455.

Valentinien ne tarda pas d'être puni de ce cruel assassinat. Il fut massacré publiquement par deux soldats gépides qui vengèrent sur lui la mort du patrice, leur ancien général. On prétend qu'ils commirent ce meurtre à la sollicitation du sénateur Pétrone-Maxime, qui eut le courage de se revêtir de la pourpre dans un tems, où les princes & les personnes constituées en dignités n'étoient jamais assurées de mourir dans leur lit.

Ces deux événemens replongerent l'empire dans les plus grands malheurs. Les peuples barbares, que le sage gouvernement de Valentinien, le courage d'Aétius & le bruit de ses exploits intimidèrent, sortirent de leurs marais, & se répandirent dans les Gaules, comme un fleuve qui a rompu ses digues.

Sid. paneg. Avit.
carm. 7, l. 1, ep. 3.

Les saxons se mirent en mer, pour aller infester les côtes de l'Armorique ; les françois attaquèrent la Germanie première & la Belgique seconde ; les allemands passèrent le Rhin. Enfin, Théodoric II leva une puissante armée, pour achever l'édifice que ses ancêtres avoient commencé.

Maxime, frappé de la ruine prochaine de tant de provinces ; crut voir les visigots aux portes de Rome. Il créa maître de l'une & de l'autre milice le fameux Avitus, dont nous avons parlé ci-dessus & le chargea de venir en deçà des Alpes, pour tâcher de contenir les barbares, & de conserver à l'empire ce qui lui restoit.

CHAP. XIII.

AVITUS EST
COURONNÉ
EMPEREUR A
ARLES.

Sid. Ibid. Ibid.
chron. Greg. Tu-
ron. l. 2, c. 11.

AVITUS étoit natif d'Auvergne, & s'étoit rendu recommandable par les talens & la probité qu'il avoit montrés dans les premières charges de l'état. Son plus bel éloge peut-être est d'avoir élevé Théodoric II, roi des visigots, & adouci la férocité de son caractère. Retiré de la cour, où les fureurs de l'ambition & les emportemens de l'envie ébranloient tous les rangs & menaçoient toutes les fortunes, il vivoit tranquille à la campagne, préférant les plaisirs de la vie champêtre aux emplois les plus élevés ; mais sa modération n'étoit peut-être qu'apparente, quoiqu'en dise son panégyriste,

panégyriste, puisqu'il préféra dans la suite un trône environné d'écueils & teint du sang de tant d'empereurs au repos de la vie privée.

Il étoit parti de Rome pour aller négocier un traité de paix avec les visigots, quand il apprit que Genferic, roi des vandales, étoit entré dans cette ville, & que le tyran Maxime avoit été massacré. Avitus continua sa route & se rendit au camp de Théodoric, près de Toulouse. Ce prince *rougit de joie* en le voyant, dit Sidonius, & le reçut avec toutes les marques de la reconnoissance & de l'amitié, le remerciant en particulier du soin qu'il avoit pris de son éducation. Il le pressa d'accepter l'empire, puisqu'il étoit vacant, & lui promit, s'il l'acceptoit, de vivre en paix avec les romains, & de réparer, autant qu'il seroit possible, tous les maux que ses prédécesseurs leur avoient faits. A ce prix, lui dit-il, je me déclare ami de Rome, & je combats sous vos drapeaux. En disant ces mots, il le salua empereur, & tout le monde imite son exemple.

La cérémonie du couronnement se fit à Arles, où la noblesse de Provence, celle des provinces voisines & les troupes romaines des Gaules se rendirent. Il n'y eut de remarquable que la joie universelle de l'assemblée; car du reste la cérémonie fut des plus simples. Avitus, revêtu des habits royaux & ceint d'un collier militaire en guise de diadème, fut placé sur un trône de gazon qu'on avoit élevé à la hâte. Tous les assistans le reconnurent pour leur souverain, & le saluerent en cette qualité; mais une de ces révolutions, alors si fréquentes dans l'empire, le renversa du trône huit mois après, & lui fit perdre à la fois la couronne & la vie. Majorien lui succéda.

Cette mort eut des suites fâcheuses; d'un côté les habitans des Gaules, qui chérissoient Avitus, firent éclater leurs regrets par une espèce de soulèvement, de l'autre Théodoric II, qui l'aimoit sincèrement, & qui ne put apprendre sa mort sans indi-

Tome II.

E

CHAP. XIII.

AVITUS EST
COURONNÉ
EMPEREUR A
ARLES.

Sid. ibid.
Ibid. chron.
Greg. Tur.
l. 2, c. 11.

Le 15 août
455.

Sa mort le 17
mai 456.

Sidon. paneg.
Major.

LIVRE II.

Ann. 459.

gnation, rompit la paix avec les romains, entra dans la première Narbonnoise, qu'il soumit, & vint mettre le siège devant Arles, presque sous les yeux de l'empereur Majorien, qui étoit venu en-deçà des Alpes afin d'appaîser les troubles (1).

S. Paulin, l. 6,
de vit. S. Martin.

Greg. Tur. de
mirac. S. Mart. p.
1001 & seq.

Valef. rer. fr.
p. 191.

Ægidius, connu sous le nom du comte Gilles, étant maître de la milice des Gaules, s'étoit jetté dans cette ville & la défendoit avec la dernière vigueur. Les visigots la ferroient de si près, qu'ils l'auroient emportée, si le Comte n'eût fait à propos une

Sidon. l. 5, ep. 11.

(1) Majorien vint à Arles en 459, 460 & 461. Ce fut au mois de juin ou de juillet 461 qu'il fit célébrer les jeux du cirque, qui étoient encore en usage sous les rois français de la première race, & qui s'étant perpétués malgré la domination des barbares, ont donné naissance aux tournois & à d'autres spectacles auxquels on les reconnoît encore, tels que les combats d'animaux, la lutte, la course d'hommes & de chevaux. Après la célébration des jeux, ce prince admit à sa table sept personnes qui avoient presque toutes passé par les premières charges de l'état. Sidonius Apollinaris, qui étoit du nombre, nous a laissé de ce dîner une description qui nous fait aimer l'affabilité de l'empereur & la liberté décente des convives. Durant son séjour à Arles Majorien donna une loi touchant l'adultère, à l'occasion d'un nommé Ambroise, qui avoit été convaincu de ce crime en Toscane. Rogatien, gouverneur de cette province, s'étoit contenté de l'exiler pour quelque tems, mais Ambroise n'ayant point exécuté la sentence, Majorien répondit à Rogatien : « Vous n'avez pas pesé la douleur d'une injure qui ne vous regardoit pas, puisque vous avez laissé la vie à un homme qui a éteint en lui toute » pudeur, & qui s'est souillé d'un crime qui comprend tout ce qu'il y a d'indigne » d'un homme ». Tout le reste de la loi prouve combien il étoit lui-même éloigné de ce crime.

Nov. l. 4, t. 9.

Cet empereur étoit encore à Arles le 28 mars de l'année suivante, c'est-à-dire de 460, car nous avons de lui une loi datée de ce jour-là, par laquelle il défend d'élever forcément personne à l'état ecclésiastique, & permet de citer devant le magistrat civil ceux qui seroient tombés dans ce cas. Si la violence est prouvée, l'archidiacre paiera dix livres d'or, l'évêque sera renvoyé au pape pour être puni, & le clerc promu aura la liberté de faire ce qu'il jugera à propos sans être lié par son ordination. Comme l'empereur sentoît que ces ordinations forcées provenoient de l'ambition des peres & des meres qui vouloient avantager quelques-uns de leurs enfans au préjudice des autres, il ordonna que dans le cas où cette collusion seroit prouvée, les peres & les meres seroient obligés de céder la moitié de leurs biens à celui qu'ils auroient fait ordonner de la sorte.

Nov. l. 4, t. 3.

sortie, qui les obligea de lever le siège & de se retirer avec perte. Théodoric sentit qu'il n'étoit pas tems de continuer une guerre qui tourneroit vraisemblablement à son désavantage. Il craignit de voir tomber sur ses bras, du côté des Pyrénées, les romains d'Espagne & les suèves, & d'être attaqué du côté de Toulouse par une armée romaine. Majorien étoit un prince, qui montrait dans la lie de ces siècles tout le mérite des grands empereurs; sa sagesse, sa constance, sa valeur pouvoient faire changer la face de l'empire, & les peuples qui l'adoroient en avoient conçu les plus grandes espérances; mais il eut le sort de ses derniers prédécesseurs: le patrice Ricimer, suève de nation, le fit dépouiller de la pourpre au commencement d'août 461, & mourir cinq jours après. Il mit le sceptre entre les mains de Severe son complice: le comte Gilles, les peuples des Gaules & les troupes romaines qui y étoient, refusèrent de reconnoître l'usurpateur; le Comte projetta même de passer en Italie pour aller venger la mort de Majorien; mais le nouvel empereur, qui vouloit prévenir le coup, & qui craignoit peut-être que le Comte ne se liguât avec les visigots pour le détrôner, fit un traité secret avec Théodoric, qui avoit déjà mis une armée sur pied, pour étendre les limites de ses états du côté du Rhône.

L'empereur lui céda Narbonne & tout le pays depuis Toulouse jusques vers le diocèse de Nîmes, & l'approcha imprudemment de la Provence. Cependant le comte Gilles, toujours ardent à poursuivre son dessein, fit tête aux visigots du côté de la Loire, & fuscita les vandales & les alains pour attaquer Severe en Italie, en attendant qu'il pût y passer lui-même; mais ses ennemis, qui désespéroient de le réduire par la force des armes, l'empoisonnèrent, & se défirent ainsi d'un des plus grands hommes de son siècle.

On frissonne d'horreur en décrivant ces cruautés, & nous les passerions sous silence si la clarté de l'histoire n'exigeoit pas tous

CHAP. XIII.

AVITUS EST
COURONNÉ
EMPEREUR A
ARLES.

Ann. 461.

Sid. carn. 2, vers.
361 & seq.

Hist. de Lang.
t. 1, p. 206.

LIVRE II.

CHAP. XIV.

EURIC MONTE
SUR LE TRÔNE
DES VISIGOTS.

Arvande & Séro-
nat, préfets des
Gaules.

ces détails, pour faire connoître par quelles causes & par quels degrés les romains perdirent la Provence, dont le sort se trouvoit étroitement lié à celui de l'empire en occident. Rien ne devoit leur être plus funeste dans les Gaules que le regne d'Euric, roi des visigots, prince courageux, entreprenant, intrépide & cruel; qui assassina son frere Théodoric pour regner à sa place, & qui voulut ensuite faire oublier son crime par la célébrité de ses exploits. Severe avoit aussi perdu la vie par les intrigues du même Ricimer qui lui avoit donné la pourpre. Antheme, qui lui succéda, n'étoit pas capable de soutenir un empire qui s'écrouloit de toutes parts; car on perdoit toujours par une perfidie ce qu'on avoit conservé par la bravoure & par la politique.

Ann. 466.

Ann. 468.

Sid. l. 1, ep. 7.
Not firm. ibid.

Cusp. p. 454.

En effet Arvande, préfet des Gaules pour la cinquième fois, médita dans le même tems de livrer au nouveau roi visigot la Provence & tout ce qui restoit aux romains en-deçà des Alpes. Ce tyran subalterne écrasoit par ses vexations les provinces soumises aux romains; & comme le luxe dévore plus que la cupidité ne fauroit amasser, il étoit chargé de dettes. Ce fut alors que, pour se dérober aux recherches du gouvernement & aux poursuites de ses créanciers, il résolut de brouiller les affaires, & de livrer la Gaule aux barbares dont il espéroit de grandes récompenses. Son intrigue criminelle ayant été découverte, il fut arrêté, conduit à Rome & convaincu; mais la peine de mort fut changée en un bannissement perpétuel: châtement bien doux pour un crime de cette espece.

Ann. 471.

Sid. l. 2, ep. 1.
L. 5, ep. 13.
L. 7, ep. 7.
Till. art. 9, sur
S. Sidoïn.
Val. rer. franc.
L. 5, p. 214.

Les traîtres ne sont pas rares sous un gouvernement foible & corrompu. Le hasard voulut qu'on nommât à la préfecture des Gaules un homme aussi perfide qu'Arvande: il se nommoit Sero-nat; il pillait les provinces sans miséricorde, & forma des intrigues avec Euric qu'il alloit souvent visiter. Il n'eut pas le même bonheur que son prédécesseur; il fut reconnu & puni de mort. Ces événemens inattendus n'arrêterent point les projets du monarque

visigot, qui étoit toujours dévoré d'ambition & animé par Genserich, roi des vandales, qui voulant vivre en repos dans ses états, & occuper ailleurs les forces des deux empires, employoit l'argent & l'intrigue pour soulever les ostrogots en orient & les visigots en occident.

Ann. 471.

EURIC eut tous les succès qu'il pouvoit se promettre ; dans moins de cinq ans il se rendit maître de tous les pays compris entre l'Océan, la Loire, le Rhône & la Méditerranée, excepté l'Auvergne, qu'il attaqua plusieurs fois avec toute la fureur d'un ennemi cruel & sanguinaire, sans pouvoir l'assujettir. La réputation de son courage, ses conquêtes & les cruautés qu'il exerçoit, jetterent l'alarme en Provence & en Italie. Chacun craignoit pour ses biens & sa liberté.

CHAP. XV.

EURIC MENACE
D'ENVASER LA
PROVENCE.

Négociations
à ce sujet.

Ann. 472 ;
473 & 474.

Le questeur Licinien fut député pour traiter de la paix avec lui, sans pouvoir y réussir. Quatre évêques de la Basse-Provence, que leur crédit rendoit puissans, savoir Léontius, d'Arles, Basile, d'Aix, Græcus, de Marseille, & Fauste de Riez, proposerent aussi un accommodement pour détourner les maux dont leurs églises étoient menacées ; ce fut alors que Sidonius, évêque de Clermont, craignant que la cession de l'Auvergne ne fût une des conditions du traité, écrivit dans les termes suivans à l'évêque de Marseille :

Ann. 474 :

Sid. l. 7, ep. 7.

« On achete, lui disoit-il, le repos de l'Italie aux dépens de
» notre liberté : nous allons devenir esclaves, & c'étoit pour
» être un jour le prix d'une paix si honteuse, que nous avons
» soutenu toutes les rigueurs d'un siège, jusqu'à nous voir réduits
» à vivre des herbes qui croissent dans les crévasses des murailles.
» Rougissez de conclure un traité qui ne peut être ni avantageux
» ni honorable. Rien ne se fait que par vous ; dépêches, pro-
» positions de paix, accommodement, tout passe par vos mains :
» pardonnez si je vous dis des vérités dures : c'est la douleur qui

LIVRE II.

» me les arrache ; mais puisqu'il faut l'avouer , rarement vous
 » traitez les affaires en commun ; & s'il vous arrive de vous
 » assembler , vous travaillez plutôt pour vos intérêts particuliers ,
 » que vous ne songez à remédier aux malheurs publics ».

Eunod. vit. Epiph.

Ann. 475.

480.

Jorn. c. 45 & 47.

Ibid. chro.

Les instances de Sidonius furent inutiles : l'Auvergne fut sacrifiée , parce que l'intérêt de l'état , plus fort que les plaintes des particuliers , exigeoit qu'on la sacrifiât pour sauver la Provence ; mais celle-ci ne tarda pas de subir le joug des visigots : Euric , méprisant tous ces empereurs éphémères , qui ne s'asséyoient sur un trône chancelant que pour disparaître un instant après , profita de l'espece d'anarchie qui suivit la mort de Nepos , & s'empara d'Arles , où son frere Théodoric second avoit échoué. La reddition de cette place entraîna la soumission de tout le pays compris entre le Rhône , les Alpes maritimes , la mer & la Durance. Les diocèses situés au nord de cette riviere étoient déjà sous la puissance des Bourguignons depuis l'an 474.

CHAP. XVI.

**LOIX DES
VISIGOTS.**

EURIC , devenu possesseur de vastes états , ne s'occupa que des moyens de les bien gouverner , & tâcha d'y établir une législation simple & uniforme. Théodose le jeune avoit déjà fait la même opération dans l'empire ; la multiplicité des loix , leur confusion qui naissoit de ce que la plupart ou sembloient se contredire , ou se contredisoient en effet , étoient depuis long-tems la source de mille abus , lorsque cet empereur y remédia.

Hist de la Jurisp.
Rom. part. 3, § 8.

Il chargea huit jurisconsultes fameux de faire un choix des constitutions des empereurs chrétiens , & de les rédiger dans un ordre convenable pour servir de regle à tous les tribunaux. C'est ce corps de droit que l'on connoît sous le nom de code théodosien ; ouvrage précieux malgré les défauts qu'on lui reproche , & qui , en tirant les loix du chaos , leur rendit toute leur force & leur concilia le respect & la confiance des peuples.

Ce que Théodose avoit fait pour l'empire , Euric le fit pour

ses sujets. Les loix des visigots, comme nous l'avons déjà dit, étoient courtes, simples & claires, telles en un mot qu'il les falloit à des barbares qui avoient peu de besoins. Nous en rapporterons quelques-unes, qui feront juger du caractère de ce peuple.

Toute propriété étoit entre les mains des mâles. Un homme libre ne pouvoit épouser une femme de condition servile, ni un noble une roturière ; chacun se marioit dans son ordre. Les femmes n'apportoient pour dot à leurs maris que des mœurs & des vertus, qu'elles conservoient toute la vie. En lisant l'histoire on est tenté de croire que la pureté des mœurs est le privilège des peuples barbares. L'adultère étoit très-rare chez les visigots, & la manière dont il étoit puni prouve l'horreur qu'il inspiroit. Le mari devenoit maître de la vie de sa femme. Les esclaves étoient obligés par les loix de la lier & de la lui présenter, s'ils la surprenoient en flagrant-délit. Les enfans nés du crime, exclus des charges militaires & civiles, n'étoient pas même reçus en témoignage.

Une femme ne pouvoit épouser un mari plus jeune qu'elle. Se marioit-elle en secondes noces ? elle n'avoit que le tiers des meubles. Restoit-elle dans son premier état ? elle avoit le tiers des biens-fonds. Se déclaroit-elle enceinte après la mort de son mari ? on la mettoit sous les yeux d'une garde sévère, & l'enfant né dix mois après la mort du père étoit censé illégitime, comme si la nature, chez ces peuples, s'étoit astreinte, pour le tems de la grossesse, au terme de neuf mois. Les parens avoient la tutelle des mineurs ; mais le roi étoit le premier tuteur.

Un jeune homme, qui déshonorait une fille, l'épousoit si la condition étoit égale ; sinon il la dotoit, parce qu'une fille déshonorée ne trouvoit point à se marier sans dot : il est même singulier qu'elle trouvât à ce prix un mari chez un peuple si délicat sur l'article des mœurs : c'est que chez toutes les nations l'argent a suppléé à la vertu. Si le jeune homme ne pouvoit pas doter la

CHAP. XVI.

LOIX DES
VISIGOTS.Roder. Tolet.
l. 1, c. 9.Grot. in proleg.
ad hist. goth. &c.Cod. visig. hist.
du bas emp.

LIVRE II.

filles qu'il avoit séduites, il expioit son crime par la perte de la vie.

Un criminel étoit jugé par ses pairs, & leur jugement étoit irréformable. On expédioit en matière civile les affaires promptement & sans frais : les plaideurs consignoient des gages, & comptoient plus sur la bonté de leur cause & l'équité des juges, que sur les subtilités de la chicane & le crédit d'un protecteur. Les testamens, les cessions & les autres actes de cette espèce se faisoient devant les magistrats & à la vue du peuple. La présence de tant de témoins, en rendant ces actes plus authentiques, assurait les droits respectifs des parties, & arrêtoit les prétentions frauduleuses de la cupidité.

Le même homme étoit chez les visigots médecin, chirurgien, apothicaire ; il convenoit d'un certain salaire avec les malades avant d'entreprendre leur cure, & n'étoit payé qu'après la guérison : s'ils mouroient, il ne touchoit rien ; il y avoit même quelque chose de plus fort encore, il perdoit la liberté si les malades, étant d'une condition libre, mouroient d'abord après une saignée. S'ils restoit seulement estropiés, il en étoit quitte pour une amende de cent sols. Si c'étoit un esclave qui mourût de la suite d'une saignée, le médecin le remplaçoit par un autre. Ainsi ces réglemens nous peignent le caractère d'un peuple, ou assez grossier pour croire qu'il dépendoit des médecins de guérir, ou assez injuste pour les regarder comme des charlatans. Mais il faut convenir aussi qu'en usant de cette sévérité, il ne méritoit pas d'en avoir d'autres.

A ces réglemens près, on trouve beaucoup de sagesse dans le code des visigots. On est sur-tout frappé du respect qu'on témoigne pour les mœurs. Tandis que ce peuple se gouvernoit par ses lois particulières, Alaric second, prince d'un caractère aussi doux & aussi pacifique que celui de son père Euric étoit cruel & violent, fit un recueil exprès de celles des empereurs pour les gaulois & les romains qui vivoient sous sa domination, & le fit publier
sous

sous le nom de code théodosien en la ville d'Aire en Gascogne l'an 506 de J. C. du consentement des évêques & des nobles.

C'est celui que suivirent les provinces méridionales des Gaules du vivant d'Alaric ; mais ses successeurs ayant fondu ensemble le code des visigots & celui des romains, ils n'en firent qu'une seule & unique loi pour tout le royaume. C'est la plus belle & la plus ample de toutes les loix barbares ; elle fait encore aujourd'hui le fond du droit d'Espagne : mais elle fut insensiblement abolie en Provence, où les naturels du pays suivirent toujours le droit romain.

Aux persécutions près que les visigots exercèrent, le regne d'Euric fut assez tranquille. Ce prince, pendant les quatre années qu'il fut maître de la Basse-Provence, eut la gloire de voir rechercher son alliance par plusieurs souverains, & de les contenir tous par la terreur de son nom : les bourguignons sur-tout le ménagèrent, comme ils étoient fins, ils avoient tout à craindre de son ambition & de son courage. Il mourut à Arles vers la fin de l'année 484 dans la dix-neuvième année de son regne.

Les bourguignons, suivant l'opinion commune, étoient vaudales d'origine, grands mangeurs, grands parleurs, malpropres & hauts de six pieds. Ils se frotoient les cheveux de beurre pour les rendre plus roux, & n'aimoient qu'une musique rude & grossière. Ce goût bizarre est aussi remarquable que l'opinion qu'ils avoient de leur roi. Ils le croyoient maître des événemens & des saisons, & le dépoisoient après une année stérile ou après une défaite un jour de bataille. Ainsi le sceptre n'étoit jamais assuré dans les mains qui le portoient.

Ils prirent dans les Gaules des mœurs plus douces & plus pacifiques que les autres peuples sortis du nord. Ils traitèrent les nations conquises avec plus d'humanité, parce que les arts mécha-

LIVRE II.

Socr. l. 7, c. 30.
Oros. hist. l. 7,
ch. 15.

miques, auxquels ils s'adonnoient volontiers, les rendoient plus humains. On trouvoit aisément chez eux beaucoup de forgerons & de charpentiers. Ils étoient encore païens quand ils entrèrent dans les Gaules : mais instruits par les missionnaires, qu'on leur envoya, ils embrassèrent la religion chrétienne, qu'ils professèrent dans toute sa pureté, jusqu'à ce qu'ils se laisserent infecter des erreurs de l'arianisme par le commerce des goths.

Prosp. chron.
Duch. 2, 1, p.
203.
Acad. des Inscr.
t. 8, p. 505.

Ils passèrent le Rhin en 406, avec les autres nations germaniques, dont l'irruption est rapportée à cette année-là ; mais au lieu de suivre les vandales & les suèves leurs alliés, qui passèrent en Espagne, ils s'emparèrent de la partie des Gaules qui est la plus voisine du Rhin, & s'y établirent en 413, sous leur roi Gundicaire. Le général Aëtius leur abandonna en 443 le pays appelé *Sapaudia*, situé entre le Rhône & les Alpes, depuis le lac de Geneve jusqu'au-dessus de Grenoble, y compris le Bugey, à condition qu'ils se contenteroient de la moitié des terres, & qu'ils abandonneroient l'autre aux habitants. En 457 ils étendirent leurs quartiers entre le Rhône & la Saone, & en 474 jusqu'à la Durance. Ils partagèrent aussi les terres de ces pays avec les habitants du consentement des sénateurs de chaque cité : mais la raison du plus fort décida du partage. Ils eurent un tiers des serfs & les deux tiers des terres, qui furent prises dans certains quartiers qu'on leur assigna. Ce fait prouve que la servitude de la glebe étoit déjà établie dans cette partie de la Gaule, avant l'entrée des bourguignons ; & qu'ils ne mirent pas les anciens habitants dans une espèce d'esclavage, comme quelques auteurs l'ont prétendu, puisqu'ils partagèrent avec eux les terres & les serfs. On le trouve clairement énoncé dans une de leurs loix, où l'on distingue formellement les nobles, les ingénus & les serfs des deux nations, c'est-à-dire de la Gauloise & de la Bourguignone.

Loix des bourg.
t. 5, c. 5, &c

Greg. Turon.
l. 2, c. 32.

On assure, sur le témoignage de Grégoire de Tours, que ces peuples s'emparèrent de la province marseilloise, qui comprenoit

la cité de Marseille, Aix & Avignon. Il est constant que cet historien se trompe : les souscriptions du concile d'Adge, tenu en 506, en sont la preuve : on y lit les noms des évêques d'Arles, d'Aix, d'Antibes, de Senez, de Digne & de Fréjus. Il n'y avoit que les évêques dépendans du même souverain, qui assistassent à un concile tenu dans ses états : Aix & Marseille appartenoient donc encore aux visigots ?

Le même esprit d'ambition, qui avoit attiré les bourguignons dans les Gaules, les détruisit ; il arma les quatre fils de leur roi Gunderic les uns contre les autres ; deux périrent misérablement par la cruauté ambitieuse de leur frere Gondebaud, & le troisième, Gondegisile, n'échappa à ses fureurs que pour finir plus misérablement encore. Ces deux princes, qui s'étoient partagés le royaume de Bourgogne, après la mort de leurs freres, nourrissoient une jalousie secrete qui ne tarda pas d'éclater.

Gondegisile, pour se défaire de Gondebaud qu'il n'aimoit pas & qu'il craignoit, fit dire sous main à Clovis, que s'il vouloit entrer dans la Bourgogne, il lui en faciliteroit la conquête, à certaines conditions que nous expliquerons plus bas. Clovis accepta la proposition & se mit en marche. Gondegisile, qui vouloit cacher sa trahison, jusqu'à ce qu'il fût tems de lever le masque, réunit ses troupes avec celles de son frere & l'abandonna dans le combat. Gondebaud trahi, vaincu, dépouillé presque en un instant de tous ses états, n'eut d'autre ressource que la ville d'Avignon, où il s'enferma, & où il fut aussi-tôt assiégé par l'armée françoise ; mais Clovis, au lieu de profiter de la supériorité de ses armes, fit un traité avec ce même prince qu'il venoit de poursuivre, & qu'il auroit pu faire prisonnier ; il lui rendit ses états.

Le traité secret entre Clovis & Gondegisile portoit que celui-ci, après la ruine de Gondebaud, seroit mis en possession du royaume entier de Bourgogne, moyennant la cession de quelques domaines,

CHAP. XVII.
PORTRAITS DES
BOURGUIGNONS,
LEURS PROGRÈS
DANS LES GAULES.

CHAP. XVIII.
GUERRES QU'ILS
EURENT AVEC
LES FRANCS.

Ann. 499.

Greg. Turon.
l. 2, c. 32.
Gesta Franc.
c. 16.
Frideg. epit.
ch. 22.

Ann. 500.

Acad. des Inscrip.
mém. t. 20, p. 152,
&c.

LIVRE II.

& un tribut envers le roi des francs. L'exécution de ce traité n'étoit point avantageuse à Clovis. C'eût été réunir sur une seule tête la puissance partagée entre deux freres, & la rendre par conséquent plus redoutable. Il étoit infiniment plus avantageux de s'en tenir à les affoiblir tous les deux, & plus utile de les laisser subsister avec des semences de division, qui ne pourroient manquer de fournir à un voisin, aussi habile que Clovis, des occasions fréquentes d'agrandissement.

Greg. Turc. hist.
l. 2, c. 32, 33 &
seq.

Gondebaud, délivré des francs, reprit les armes, poursuivit son frere, l'assiégea dans Vienne, qu'il surprit, & le fit massacrer aux pieds des autels où il s'étoit réfugié. Devenu maître de toute la Bourgogne par cet assassinat, il ne songea plus qu'à ramener les esprits qu'il avoit aliénés par ses cruautés. Dans cette vue, il publia une ordonnance qui tendoit à rendre ses sujets heureux; c'est la fameuse loi Gombette. La politique exigeoit sur-tout qu'il gagnât l'affection des orthodoxes, qu'on n'avoit pas cessé de persécuter pour faire triompher l'arianisme; il réprima les vexations, se fit instruire secrètement de nos dogmes, & l'on peut dire que les intérêts de la religion servirent avantagusement les siens.

Procop. des Bell.
Goth. l. 1, c. 12.

Clovis, qui perdoit par la mort de Gondegisile tout le fruit de sa politique, vit avec peine l'agrandissement de Gondebaud; peut-être même craignoit-il que ce prince ne cherchât un jour à se venger de lui: il résolut donc de le perdre, &, pour y réussir, il se ligua avec Théodoric, roi d'Italie, le souverain le plus puissant de l'Europe. Le traité portoit que les deux rois partageroient la Bourgogne après l'avoir conquise; tant il est vrai que la politique, quand elle n'est animée que par l'ambition, se dément toujours par quelque endroit. Clovis, pour se défaire de Gondebaud, qu'il auroit pu réduire tout seul à la longue, attiroit dans le voisinage de ses états un prince redoutable, par lui-même, & plus redoutable encore par les liaisons qu'il avoit avec les visigots, peuples du même sang & de la même religion que les ostrogoths.

Il étoit encore stipulé dans le même traité, que si l'un des deux rois battoit les troupes bourguignonnes, avant que l'armée de l'autre arrivât, celui, dont les soldats ne se feroient pas trouvés à l'action, paieroit au vainqueur une certaine somme, moyennant laquelle il partageroit avec lui les fruits de la victoire.

Cette clause faillit à perdre le monarque français. Théodoric, qui ménageoit moins l'argent que les hommes, & qui avoit intérêt à laisser battre Clovis, ou du moins à les laisser affoiblir lui & Gondebaud par des batailles meurtrières, donna ordre à ses généraux de faire de petites journées, de s'arrêter, s'ils apprenoient que les français eussent été battus, & de marcher en toute diligence, si les bourguignons étoient défaits.

Clovis au contraire, qui mettoit dans cette affaire beaucoup de franchise & de bonne foi, ayant sçu que les ostrogots étoient en marche, entra en Bourgogne, où il trouva Gondebaud qui venoit au devant de lui. L'action s'engagea; elle fut des plus vives, & le succès long-tems douteux; mais enfin la victoire se déclara pour les français.

Les ostrogots, instruits de cette nouvelle, ne manquèrent pas, conformément à leurs instructions d'arriver au camp des alliés, s'excusant de leur retardement sur la difficulté des chemins.

Clovis reconnut l'artifice; mais il crut devoir accomplir le traité, plutôt que de s'engager dans une contestation avec un prince, qui pouvoit la faire terminer sur le champ par des troupes routes fraîches.

Il sentit alors la faute qu'il avoit faite d'attirer si près de lui un ennemi aussi redoutable que Théodoric; & voulut la réparer, en rendant à Gondebaud la portion de son royaume qui lui étoit échue. Il se ligua même avec lui, & força le roi des ostrogots, par la crainte de cette ligue, à rendre aussi sa portion. De quelque façon que cela se soit passé, il est constant, par le récit unanime de tous les historiens, que Gondebaud demeura roi de toute la Bourgogne, & que Théodoric & Clovis n'en conserverent rien.

LIVRE II.
CHAP. XIX.
SIÈGE D'ARLES
PAR LES FRANCS
ET LES
BOURGUIGNONS.

Ann. 508.

PAR cette ligue Clovis & Gondegbaud s'engagerent à attaquer les visigots, l'un en Aquitaine, & l'autre dans la Narbonnoise seconde. Le roi de Bourgogne fut chargé de la conquête de cette dernière province, & vint mettre le siège devant Arles. Il fit si peu de progrès, que Clovis, qui étoit occupé à celui de Carcassonne, fut obligé de lui envoyer son fils Thierry avec un corps d'armée considérable. Ce jeune prince arriva sur la rive droite du Rhône, & tâcha de s'emparer du pont qui lui auroit donné entrée dans la Provence; mais ayant été repoussé avec perte, il passa le fleuve sur des bateaux, joignit les bourguignons, & de concert avec eux, il poussa les attaques avec la dernière opiniâtreté. Il investit la ville du côté de terre, & lui ayant coupé toutes les communications du côté du Rhône, la famine s'y fit bientôt sentir.

Vita. Caf. Arl.
Duch. t. I, p. 252.

Cependant les assiégés montrèrent une valeur & une constance inébranlables. Ils avoient placé sur les bords du Rhône des machines de guerre avec lesquelles ils enlevoient les ponts volans & les bateaux de l'ennemi, pour les submerger ensuite. Ces machines devoient ressembler à celles dont Archimède se servoit durant le siège de Syracuse. C'étoit une poutre suspendue; elle avoit d'un côté un grapin qu'on jettoit sur un bâtiment, & de l'autre une masse de plomb d'un poids très-lourd; l'un & l'autre étoient attachés avec une chaîne de fer; à peine le grapin avoit-il mordu, qu'on laissoit aller le contrepoids; le bâtiment étoit enlevé, & tout-à-coup on le laissoit tomber avec tant de violence, que s'il ne couloit pas à fond, il prenoit du moins beaucoup d'eau.

Tandis que de part & d'autre on faisoit les derniers efforts pour l'attaque & la défense, un ecclésiastique frappé des horreurs qui se commettoient dans la ville, si on la prenoit d'assaut, & croyant la chose inévitable, descendit par les remparts durant la nuit, & alla se rendre aux assiégeans. Il étoit parent de S. Césaire: il n'en fallut pas davantage, pour faire accuser ce saint évêque d'entretenir des intelligences secrètes avec les ennemis, & de leur

avoir dépêché lui-même cet ecclésiastique. Les juifs sur-tout profitèrent de cette occasion pour faire éclater leur animosité contre le prélat, qui fut conduit comme un traître au palais de l'ancien préfet du prétoire, où l'on délibéra si l'on devoit le jeter pendant la nuit dans le Rhône, ou l'enfermer dans le château d'Ugernum *, pour lui faire subir ensuite le châtiment qu'on lui préparoit. On avoit pris ce dernier parti, lorsque ceux qui conduisoient le bateau, craignant de tomber entre les mains des français, ramenèrent leur prisonnier dans la ville; mais Dieu ne permit pas que la malice des calomniateurs prévalût. Un juif, qui étoit en faction sur les remparts, mit un pierre dans une lettre, & la jeta aux ennemis, qui avoient déjà poussé les retranchemens à peu de distance de la ville. Il leur marquoit que, s'ils vouloient l'attaquer par l'endroit dont sa nation avoit la garde (1), ils ne trouveroient aucune résistance; pourvu qu'on laissât aux juifs leurs biens & leur liberté, & sans doute aussi la liberté de profiter du pillage. Comme la lettre ne fut pas jetée avec une certaine force, elle tomba aux pieds des remparts, & fut trouvée le lendemain par des citoyens, qui étoient sortis pour reconnoître les ouvrages des assiégeans; le juif fut convaincu de sa trahison, & puni comme il le méritoit. S. Césaire ayant été justifié par l'aveu même de ses accusateurs, fut rétabli dans son église avec tous les honneurs dus au mérite persécuté.

Cependant les ennemis pressoient vivement le siège; ils avoient détruit le monastere des filles que S. Césaire avoit fait bâtir, & s'étoient utilement servis des matériaux pour construire des ouvrages, qui incommodoient beaucoup la ville. Clovis vouloit qu'on l'emportât à quelque prix que ce fût. Maître de la place.

(1) Cette circonstance semble prouver que les juifs jouissoient alors dans Arles d'une espece de droit de bourgeoisie. C'est une suite de la permission qu'avoit donné Constantin de les élever au décursionat, c'est-à-dire aux premières charges municipales, comme nous l'avons remarqué ci-dessus.

LIVRE II.

il le devenoit de tous les états des visigots, & alloit tomber sur l'Italie avec toutes ses forces & celles des bourguignons.

Ann. 500.

Procop. de Bell.
Goth. l. 1, c. 12.
Jorn. de Reb.
get. c. 58.

L'habile Théodoric l'avoit prévu, & déjà ses troupes s'avançoient à grandes journées ; elles arrivent enfin devant Arles, battent les ennemis, les chassent devant elles, & reprennent le Languedoc. Les bourguignons perdirent toutes les villes qu'ils possédoient en Provence ; & vers l'année 520, ils cédèrent à Théodoric celles qui leur restoit encore, savoir, Apt, Carpentras, Orange, Vaison & Cavaillon, comme on en juge par les souscriptions des conciles.

Le Coint. an.
eccl. t. 1, an. 523.
Cipr. in vit. S.
Caf. Arl.

On ne conçoit pas l'imprudence du prince français ; il semble qu'il n'auroit dû se fier qu'à lui seul des opérations vives de l'attaque, & charger Gondebaud d'aller occuper le passage des Alpes. L'armée de Théodoric, ou n'arrivoit point, ou auroit été si considérablement retardée, qu'on auroit eu le temps d'achever la conquête. En politique il faut tout prévoir ; les moindres fautes sont souvent irréparables.

CHAP. XX.

LA PROVENCE
PASSE SOUS LA
DOMINATION
DES OSTROGOTS.

Lettre de Théodoric, leur roi.

Il est bon d'observer, pour l'intelligence de ce que nous avons à dire, que lorsque Clovis attaqua les visigots à Vouglé dans le Poitou, il remporta sur eux une victoire si complète, qu'il les mit hors d'état de tenir la campagne. Toute l'Aquitaine seconde, Toulouse, & une grande partie de la Narbonnoise première se soumirent au vainqueur.

Alaric II, aussi grand & aussi brave, mais moins heureux que le monarque français, mourut dans cette bataille. Il avoit épousé Théodogote fille de Théodoric, roi des ostrogots.

La situation des affaires demandoit un prince en état de gouverner par lui-même, & de prévenir les désordres de l'anarchie. L'extrême jeunesse d'Amalaric son fils unique, qui n'avoit que quatre à cinq ans, le rendoit incapable de remplir les espérances de la nation. On l'envoya donc en Espagne, pour y recevoir
une

une éducation convenable à son rang : les seigneurs assemblés à Narbonne mirent le sceptre dans les mains de Gésalic, fils naturel du même Alaric. Ce prince lâche & paresseux, incapable de gouverner & de combattre, abandonna la ville de Narbonne aux armes des français, & courut se renfermer dans Barcelone. Ibbas, qui commandoit les troupes de Théodoric dans les Gaules, ayant reconquis tout le pays depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées, marcha contre Gésalic, le défit dans une bataille rangée, & le força de se réfugier en Afrique chez les vandales.

Il fit ensuite reconnoître pour roi le jeune Amalaric dans tous les états des visigots, ou pour mieux dire, il y fit reconnoître Théodoric, qui se réserva la Provence, & gouverna le reste du royaume au nom de son petit-fils, dont il se déclara tuteur.

Ce monarque signala son avènement à la régence par un trait de générosité bien capable de lui gagner les cœurs. Il écrivit aux habitans d'Arles, qui avoient extrêmement souffert de la longueur du siège, qu'un souverain devant avoir pour objet principal le soulagement du peuple, il les déchargeoit d'une partie des impôts, & leur envoyoit de l'argent pour subvenir aux besoins des malheureux, & réparer les murailles de la ville.

Il rétablit à Arles le siège de la préfecture des Gaules ; l'emploi étoit important, & ne pouvoit manquer d'être agréable aux provençaux qui, regrettant le gouvernement romain, aimoient tout ce qui leur en retraçoit l'image. Libère fut choisi pour le remplir ; c'étoit un des plus sages & des plus illustres romains qui fut alors dans l'Occident. Il occupa cette place importante depuis l'an 511 jusqu'en 529, & contribua beaucoup par la sagesse de sa conduite à rétablir la politesse romaine & la tranquillité dans les provinces soumises à son gouvernement. Il est vrai qu'il fut heureusement secondé par les soins de Gemellus, homme d'un mérite rare, qui exerça le vicariat des Gaules sous son autorité.

Tome II.

G.

CHAP. XIX.

LA PROVENCE
PASSE SOUS LA
DOMINATION
DES OSTROGOTS.

Idid. chron.
Jorn. ch. 58.
Proc. de Bell.
Goth. l. 1.
Cassiod. var. l. 5.
ep. 43 & seq.

Ann. 510.
Cassiod. var. l. 3.
ep. 44.

Ennod. l. 19.
ep. 23.

LIVRE II.

Théodoric, en l'envoyant en Provence en qualité de vicaire du préfet, écrivit aux habitans en ces termes.

« Il faut vous soumettre sans répugnance au gouvernement
» romain sous lequel vous rentrez, après avoir été long-tems
» sous une domination étrangere. Puisque la Providence a brisé
» le joug que vous portiez, reprenez vos anciennes mœurs ;
» dépouillez-vous de celles que vous avez contractées sous les
» barbares : devenus sujets d'un prince équitable, il faut vivre
» selon d'autres maximes. Pour nous, touchés de vos malheurs,
» & cherchant à y remédier avec cette bonté dont nous avons
» déjà donné tant de preuves, nous vous envoyons pour gou-
» verner votre province, en qualité de vicaire de la préfecture
» des Gaules, Gemellus, dont la fidélité & la capacité nous sont
» suffisamment connues.

» Nous nous flattons qu'il se conduira dans son gouvernement
» d'une manière irréprochable : sa probité nous le fait espérer.
» Il fait d'ailleurs qu'on n'est jamais plus assuré de nous déplaire,
» que quand on s'écarte de son devoir. Vous obéirez donc à
» tous les ordres qu'il vous donnera de notre part ; il ne vous
» ordonnera rien que d'utile pour le bien public : revenez peu
» à peu aux principes de l'équité ; ne vous faites aucune peine
» de changer de mœurs, quand le devoir l'exige. Qu'il est beau
» de ne craindre que les loix, de ne s'appuyer que sur elles !
» Des loix dépendent tous les agrémens de la vie ; elles proté-
» gent les foibles, & répriment l'orgueil des grands. Aimez donc
» ce qui fait votre bonheur & votre sûreté ; montrez-vous dignes
» de vos ancêtres ; donnez un libre essor à ces vertus, que les
» malheurs des tems vous ont forcé de retenir comme captives ?
» La douceur & la probité sont la véritable noblesse ; les lumieres
» de la raison, le vrai mérite ; la justice, la véritable grandeur. »

Cette lettre prouve que les mœurs étoient extrêmement corrompues en Provence ; & l'on ne doit point en être surpris. Il

est impossible de changer souvent d'intérêts & de maîtres, sans changer de principes. Quels maîtres encore, que la plupart des empereurs ? Quel roi que cet Euric qui, avec tous les talens & les défauts d'un conquérant, avoit tous les vices d'un barbare ? Il falloit donc beaucoup de sagesse & de fermeté pour remettre les choses dans l'ordre. Théodoric n'oublia rien pour en venir à bout : peu content de choisir des officiers dignes de commander, il leur traçoit lui-même le plan qu'ils devoient suivre. « Conformez-vous si exactement à vos instructions, écrivoit-il à Gemellus, que la province retrouve en vous les sentimens romains dont je suis animé ; elle a besoin d'une administration sage, qui répare les maux qu'elle a soufferts. Faites-lui aimer notre autorité ; détournez les malheurs qu'elle éprouvoit, quand elle étoit réduite à souhaiter de vivre sous la domination romaine ».

Il écrivit aussi aux marseillois, en leur envoyant le comte Marabadus, pour prendre le commandement de la ville. La lettre étoit conçue dans les termes les plus honorables & les plus propres à lui gagner les cœurs. Celle qu'il adressa à Vandil, pour lui enjoindre de veiller exactement à ce que les troupes ne commissent aucune violence dans Avignon, est un monument de sa sagesse. Il déclara que son intention étoit qu'on se comportât dans la province avec beaucoup de modération & d'honnêteté ; que la gloire des souverains étant fondée sur le bonheur & la tranquillité des peuples, il vouloit que ses soldats montraient par leur conduite, qu'ils étoient envoyés pour les défendre, & non pour les opprimer.

Ces sentimens justifient les éloges que les historiens donnent à Théodoric.

Il avoit toutes les vertus qui font un grand roi, une valeur extraordinaire, une bonté qui n'avoit au dessus d'elle qu'une prudence plus rare encore. Il entra en Italie en héros, s'y conduisit en grand politique, & gouverna en pere. Depuis long-tems les loix

CHAP. XIX.

LA PROVENCE
PASSE SOUS LA
DOMINATION
DES OSTROGOTS.

Ibid. ep. 17.

Ep. 38.

Proc. de Bell.
Goth. l. 1, c. 1.

CHAP. XX.

ÉLOGE DE
THÉODORIC ;
SA MORT.

LIVRE II.**Ann. 526.**

n'avoient pas été si florissantes , ni les sujets si heureux ; il est vrai qu'il trouva , dans la personne de son ministre Cassiodore , un de ces hommes que la Providence accorde aux souverains , pour affermir le trône ; & faire bénir leur regne. Mais nous ne devons pas dissimulér que l'histoire a conservé quelques actions de ce prince , qui font tort à sa mémoire ; car les princes ambitieux , comme les princes foibles , ne peuvent jamais répondre de leur vertu.

Cassiod. l. 8,
ep. 6 & 7.

Ann. 526.

Théodoric mourut à Rome , l'an 526 , après avoir régné 37 ans , depuis son entrée en Italie. Il laissa deux petits-fils ; & tous deux destinés à régner , Atalaric , fils de sa fille Amalasonte , qui lui succéda dans le royaume d'Italie , & Amalaric , dont il avoit gouverné les états dans la Septimanie pendant la minorité de ce prince ; car , pour la Provence , il paroît qu'il se l'étoit appropriée. A peine fut-il mort , qu'Amalasonte , qui prit la régence en attendant que son fils fût en état de régner , régla les limites des possessions que les ostrogots avoient en deçà des Alpes , avec Amalaric , dont elle voulut s'assurer l'amitié pour s'opposer ensemble aux armes des français. Elle garda pour son fils la Provence , jusqu'aux confins du royaume des bourguignons , & laissa jouir les visigots des autres provinces qu'ils occupoient dans les Gaules , depuis le Rhône jusqu'aux Pyrénées. Ainsi la Provence resta irrévocablement aux ostrogots , ou goths d'Italie , après avoir été 26 ans sous la domination des visigots.

CHAP. XXI.
AMALASONTHE
GOVERNE AU
NOM DE SON FILS
ATHALARIC.

ATALARIC n'avoit encore que huit ans , quand son pere mourut. Sa mere Amalasonte prit donc les rênes du gouvernement : jamais position ne fut plus délicate que celle de cette princesse. D'un côté , les seigneurs ostrogots souffroient impatiemment sa domination qui réprimoit leur cupidité ; de l'autre , l'empereur Justinien menaçoit d'envahir l'Italie ; enfin Gondemar , roi de Bourgogne , voyoit d'un oeil jaloux entre les mains d'Atalaric , les villes que ses ancêtres avoient possédées en Provence : il étoit assez puissant

pour les reconquérir par lui même, ou assez habile pour s'allier avec les français : ce qui auroit inmanquablement entraîné la perte de toute la Provence. On devoit même craindre, si cette alliance avoit lieu, que les deux princes ne passassent les Alpes. Il étoit de la prudence de gagner l'amitié de Gondemar, pour se l'igner avec lui, en cas de besoin, contre les français que Justinien essaieroit peut-être d'attirer en Italie, tandis qu'il y entreroit lui-même par la Sicile. C'est sans doute par toutes ces considérations, qu'Amalasonte se déterminâ à rendre aux bourguignons ce que son père leur avoit enlevé. Ce trait de politique suffiroit seul, pour nous donner une idée avantageuse de cette princesse ; il y en a peu dans l'histoire, qui méritent de lui être comparées pour la pénétration & la vivacité de l'esprit, la solidité du jugement & la fermeté du caractère. Avec des qualités si brillantes, on ne peut que bien gouverner, quand on y joint le talent de cacher ses projets, & de lire dans ceux des autres. Ce talent, qui est celui des femmes, quand la nature les a faites pour régner, Amalasonte le possédoit dans un degré éminent. Mais ce qui lui étoit particulier, c'étoit un savoir peu commun. Elle possédoit à fond le grec & le latin, & parloit aisément la langue des nations voisines de la sienne. On doit la louer encore de ce qu'elle fut généreuse, affable & modeste ; il est inutile d'ajouter qu'elle fit les délices de l'Italie. Le courage avec lequel elle réprima la tyrannie ambitieuse des goths, qui vouloient opprimer les romains, l'éducation excellente qu'elle tâcha de donner à son fils, la protection qu'elle accorda constamment aux loix & à l'innocence, la prudence avec laquelle elle appaisa les murmures des grands, & déconcerta les projets des factieux, justifient assez les éloges que l'histoire lui donne.

ELLE fut étranglée dans le bain par ordre de Théodat qu'elle avoit placé sur le trône ; parce qu'avec les qualités les plus rares, il est difficile d'échapper à la perfidie, quand elle est soutenue de la puissance.

CHAP. XXI.

AMALASONTE
GOUVERNE AU
NOM DE SON FILS
ATHALARIC.

Cassiod. vari.
l. 2, ep. 1.

Procop. l. 1, c. 21
& 4.
Cassiod. var. l. 10,
ep. 4, l. 11, ep. 1.
Jorn. de reb. Jett.
c. 59.

CHAP. XXII.

ELLE MEURT,
THÉODAT LUI
SUCCEDE.

LIVRE II.

Théodat étoit son cousin germain , & lui devoit la couronne. Comme il avoit presque toujours vécu , avant son élévation , dans les terres immenses qu'il possédoit en Toscane, il avoit contracté, dans la vie obscure, les vices & les défauts qui déshonorent un roi. Il étoit avare , injuste , timide , lâche & paresseux , & auroit mérité la honte qu'il eut de se voir détrôner , s'il étoit jamais permis aux sujets de se soustraire à l'autorité légitime.

Ann. 535.
Procop. *ibid.* c.
3, 4, 11, &c.

Id. c. 13.

Théodat , ayant appris que Bélisaire , envoyé par l'empereur Justinien , étoit déjà en Sicile à la tête d'une armée , offrit aux rois de France de leur donner deux mille livres pesant d'or , & de leur abandonner tout ce qui appartenoit aux ostrogots , en deçà des Alpes , s'ils vouloient venir à son secours ; mais il mourut avant que sa proposition fût acceptée.

Ann. 536.

CHAP. XXIII.

VITIGÈS, ROI
DES OSTROGOTS,
CÈDE LA
PROVENCE AUX
FRANCS.

VITIGÈS, son successeur , se trouvant dans le même embarras , renouvella les offres , & le traité fut conclu la même année. Procope ajoute que l'empereur Justinien , pour s'attacher aussi les français , & pour prévenir la diversion qu'ils pouvoient faire en Italie , confirma la donation de Vitigès.

L. 3, c. 33.
Valef. rer.
franc. l. 8, p.
409.

Depuis ce tems-là , dit-il , les rois germains ont été maîtres de Marseille, colonie des phocéens , & de toutes les places maritimes de cette côte ; ils commencerent alors à dominer sur la mer , & jusqu'à présent ils jouissent dans Arles du spectacle des jeux circenses ; ils fabriquent la monnoie d'or au coin de leur roi , & non pas au coin de l'empereur (1). En effet , nous avons des monnoies des rois de la première race frappées à Arles & à Marseille.

Le Blanc. *trait. des*
monn. p. 33 & 45.

Jornond. c. 59.

(1) Selon Jornandes , la Provence fut cédée aux français par Athalaric , ou du moins par Amalasonthe , pendant sa régence ; la preuve que Jornandes se trompe se tire des souscriptions du concile d'Orange tenu en 529 , auquel assistèrent les évêques de cette province convoqués par les ordres d'Athalaric. La faute que fait Sigebert dans sa chronique est encore plus grossière , puisqu'il semble supposer que les français emportèrent la Provence à main armée , au lieu qu'elle leur fut donnée comme condition & comme fondement d'un traité.

L'on continuoit donc de célébrer à Arles les jeux publics. En condamnant tout ce qu'ils pouvoient avoir de contraire à la religion & à l'humanité, on ne sent pas moins un plaisir secret à retrouver au milieu des barbares, ces anciens usages de la grandeur & de la magnificence romaine.

On pourroit conclure du passage de Procope, qu'avant la cession de la Provence, faite par Justinien, on n'y connoissoit que les monnoies frappées au coin de l'empereur. Cependant il est certain que les rois visigots avoient fait battre des especes d'or du même poids que celles des empereurs & des rois francs. Les auteurs du tems les appellent especes gothiques, ou sols d'or alaricains. Il reste à savoir comment la partie septentrionale de la Provence, qu'Amalasonte avoit rendue aux rois de Bourgogne, passa sous la domination des francs ; nous allons tâcher de l'expliquer, en reprenant l'histoire des bourguignons.

GONDEBAUD, étant mort en 516, eut pour successeur son fils Sigismond, qu'il avoit associé, de son vivant, à la couronne. Ce prince épousa Ostrogothe, fille de Théodoric, dont nous avons parlé ci-dessus ; & en eut un fils nommé Sigeric. Après la mort de cette princesse, Sigismond se remaria avec une femme d'une condition obscure, & dont les sentimens n'étoient point au dessus de sa naissance. Sigeric ne trouva en elle qu'une véritable marâtre. Les désagrémens qu'il en éprouva, joints au mépris qu'il avoit pour elle, à cause de la bassesse de son extraction, lui inspirèrent une hauteur dont il fut la victime. Il n'est rien qu'une femme pardonne moins que le mépris : la reine se vengea avec toute la fureur d'une marâtre offensée, vindicative & puissante. Elle vint à bout de persuader à Sigismond, que son fils, impatient de regner vouloit attenter à sa vie.

Ce prince, crédule & foible, eut la cruauté de faire étrangler son fils, en l'année 522. Le crime fut à peine commis, que le

CHAP. XXIII.
VITIGES, ROI
DES OSTROGOTS,
CÈDE LA
PROVENCE AUX
FRANCS.

Avit. ep. 78.
Sirm. in not. ad
Avit. p. 52.
Lex Burg. add.
sec. leg. 6.

CHAP. XXIV.
LA PARTIE DE LA
PROVENCE,
SITUÉE SUR LA
RIVE SEPTEN-
TRIONALE DE LA
DURANCE, PASSE
SOUS LA DOMINA-
TION DES FRANCS
APRÈS UNE GUER-
RE SANGLANTE.

Greg. Tur. l. 3;
c. 5.

Marii. chron. ad
ann. 522.

LIVRE II.

remords vengeur se réveilla , & l'innocence du jeune Sigeric fut reconnue. Alors le malheureux pere, accablé de douleur, se jette sur le corps de son fils , le serre dans ses bras avec tendresse , & l'arrose long-tems de ses larmes. Mais ni ses pleurs , ni son repentir, ni la pénitence qu'il en alla faire dans le monastere de Saint-Maurice en Valais, ne purent lui regagner le cœur de ses sujets ni les bonnes graces du roi d'Italie , qui ne vit plus dans son gendre que le meurtrier de son petit-fils.

Greg. Turc. l. 3;
¶ 6.

Clotilde , alors veuve de Clovis , ayant appris ce qui se passoit en Bourgogne , crut que le tems étoit arrivé , où elle pourroit venger la mort de son pere Chilpéric , de sa mere & de ses freres ; inhumainement assassinés par Gondebaud. Aux droits de vengeance & aux motifs de haine qu'elle croyoit avoir contre les bourguignons, se joignoit sans doute l'espérance de délivrer l'église de l'oppression , où elle étoit encore sous ce peuple presque tout arien. Cette considération lui fit illusion sur une entreprise , qui devoit être une source de crimes , & qui n'alloit à rien moins qu'à détrôner son neveu Sigismond.

Elle assembla donc ses trois fils, Clodomir, Childebert, & Clotaire ; & avec cette éloquence que tant de motifs devoient rendre pathétique , elle les exhorta à punir, dans la personne de Sigismond, les forfaits du cruel Gondebaud. Les trois princes n'eurent pas de peine à se laisser persuader ; les intérêts de leur mere se confondoient avec leur ambition , & ils furent assez heureux pour la satisfaire. Le malheureux Sigismond risqua une bataille en 523 , & la perdit. Après sa défaite , il voulut se sauver en habit de moine à Saint-Maurice , où il avoit fondé un office continuél pour toutes les heures du jour. Obligé de s'arrêter en chemin, il se cacha dans un lieu désert ; mais il fut trahi par ses propres sujets , & remis avec sa femme & ses enfans entre les mains de Clodomir, qui les envoya dans l'Orléanois , où il les fit garder étroitement,

Mag. avant. chron.
ad ann 523.

L'année

L'année suivante, c'est-à-dire en 524, Gondemar, frere de Sigismond, s'étant fait proclamer roi, Clodomir fut obligé de recommencer la guerre; mais avant de se mettre en campagne, il se défit de ses prisonniers. Dieu ne tarda pas de venger le sang de ces innocentes victimes; ce prince tomba entre les mains des ennemis, qui lui couperent la tête.

Cet avantage ne rétablit pas pour long-tems les affaires des bourguignons. Childebert & Clotaire freres de Clodomir, & Théodebert leur neveu, sans autre motif que la passion d'étendre leurs conquêtes, entrèrent avec une armée en Bourgogne, la soumirent & la réunirent à la monarchie en 534, deux ans avant que Vitigès leur eut cédé la basse Provence; ils la possédoient donc toute entière en 536.

MONSIEUR de Valois prétend que Childebert & Clotaire firent seuls la conquête du royaume de Bourgogne. Tout ce qu'on peut inférer des divers témoignages des historiens sur cette matiere, qu'ils ont traitée fort succintement, c'est que Théodebert se joignit à eux, & que par le partage qu'ils firent du royaume de Bourgogne, & ensuite du pays cédé par les ostrogots, il demeura maître de la haute Provence; la basse passa toute entière sous la domination de Childebert (1), qui paroît y avoir fait frapper des monnoies à son coin.

(1) On lit dans Baronius & Saxi qu'Auxanius ayant été nommé à l'évêché d'Arles en 543, demanda le pallium au pape, qui lui répondit qu'il ne pouvoit rien faire sans en avoir prévenu l'empereur Justinien. L'année d'après le souverain pontife le lui envoya à la requisition du roi Childebert & du consentement de l'empereur; ce fait, qui paroît bien attesté, seroit inconcevable s'il étoit vrai que Justinien eût confirmé aux rois de France en 540 ou en 541, comme le prétendent quelques auteurs *, la cession de Vitigès, & qu'il leur eût cédé alors, en tant que besoin seroit, tous les droits qu'il avoit sur la Provence. Comment pourroit-il se faire, si cet empereur n'avoit plus aucun droit de souveraineté ni sur la ville d'Arles ni sur la Provence, que le pape lui eût demandé son consentement, pour envoyer le pallium à un prélat qui n'étoit pas son sujet.

CHAP. XXIV.

UNE PARTIE DE
LA PROVENCE
PASSE SOUS LA
DOMINATION
DES FRANCS.

Greg. Tur. ibid.

Étab. de la monarch. franc. l. 5, c. 8.

Mar. avent. ad ann. 534.

Greg. Turc. l. 3, ch. 11.

Duch. t. 1, p. 213.

CHAP. XXV.

DES ROIS DE
FRANCE QUI
EURENT LA PRO-
VENCE DANS
LEUR PARTAGE.

Procop. de Bell. goth. l. 12, c. 12.
Vita Cæs. Arcl.
Agathias D. ruin.
Ap. Greg. p. 1335.

Baron. an. 544; n. 11.

Saxi. hist. prim. Arcl. eccl. p. 110.

* L'abbé Dubois & l'auteur de l'art de vérifier les dates.

LIVRE II.

D. Ruin. ad. l. 8.
Greg. Turo. c. 43.

Les rois de Paris & d'Austrasie étant morts sans enfans, l'empire françois fut réuni pendant trois ans sur la tête de Clotaire, & divisé ensuite de nouveau entre ses quatre fils, Caribert, Gontran, Chilpéric & Sigebert : celui-ci fut roi d'Austrasie, eut dans son partage la province Marseilloise, qui comprenoit les diocèses de Marseille, d'Avignon & d'Aix. Gontran eut

Ce n'est pas assez de dire avec M. de Marca, que le pallium étant un ornement impérial dont l'empereur avoit permis l'usage aux patriarches d'orient, le pape ne vouloit point l'envoyer à l'évêque d'Arles sans le consentement de ce souverain. Outre que cette raison ne me paroît pas bien appuyée, on voit qu'elle ne suffit pas pour justifier le refus du saint pere, & qu'il faut nécessairement reculer la cession de Justinien jusqu'après l'année 544 pour les raisons que nous allons rapporter ; mais à quelle année la fixerons-nous ? C'est ce que nous allons examiner.

V. dans Baron. la
lettre du pape Vi-
gil. à Aurel. en
546.

Deux faits nous serviront à déterminer cette époque : le premier est qu'Aurélien, ayant succédé à Auxanius sur le siège d'Arles en 546, il écrivit au pape, avec l'agrément de Childebart, & à l'empereur pour leur demander le pallium & leur faire part de sa promotion à l'épiscopat ; ce qui prouve que l'on continuoit en Provence de reconnoître à certains égards la souveraineté de Justinien.

Le second fait est que la partie du diocèse d'Arles, qui est de l'autre côté du Rhône, étant sous la domination de Théodebert, le nouvel évêque ne le reconnut pour souverain qu'un peu tard, & c'est sans doute parce qu'il voulut attendre que l'empereur Justinien eût reconnu ce prince & qu'il eût confirmé la cession des ostrogots, car cette conduite d'Aurélien n'est fondée que sur une délicatesse de conscience ; c'est du moins ce que l'on peut inférer de sa lettre rapportée dans Grégoire de Tours.

Greg. Tur.
p. 1335.

« Ce n'est point sans un juste sujet de crainte, dit ce prélat, que je m'acquitte » si tard de mon devoir, cependant je me flatte de trouver grace auprès de vous, » si vous daignez avoir égard à la droiture de mes intentions. Nous nous prépa- » rons donc à obéir avec ardeur aux ordres d'un prince débonnaire, & nous lui » rendons nos devoirs avec une parfaite soumission ; recevez aussi avec bonté » les hommages de vos sujets, & renvoyez-les satisfaits de votre clémence ».

Toutes ces raisons nous obligent à reculer à la fin de l'année 546 ou au commencement de l'année suivante la cession que Justinien fit aux français de tous les droits qu'il pouvoit avoir sur la Provence. Cette époque se concilie mieux avec les faits & justifie la conduite du souverain pontife & des évêques d'Arles. L'histoire de Provence de ces premiers siècles est si stérile & si embrouillée, qu'on a toutes les peines du monde à rassembler les faits, à les mettre dans un certain ordre & à les présenter avec quelque clarté.

la province d'Arles qui renfermoit le reste de la Provence (1).

C'ÉTOIT un prince humain & doux, mais trop foible pour s'élever au mérite que le trône demande; aussi n'y montra-t-il presque que des défauts. L'austérité dans laquelle il vécut, les largesses qu'il fit aux pauvres, l'amour qu'il eut pour la religion, la protection qu'il accorda à l'église & à ses ministres, méritoient justement les éloges que lui ont donnés quelques historiens. Sigebert n'eut rien de médiocre, & il n'eut que des talens & des vertus; intrépide dans les combats, inébranlable dans les revers, chaste, généreux & bienfaisant au milieu de son peuple; jamais prince ne fut plus maître de ses passions & de ses sujets.

Ils firent gouverner l'un & l'autre la Provence & le royaume de Bourgogne par des patrices. C'est ainsi qu'on nommoit les gouverneurs du pays que les bourguignons & les ostrogôts avoient possédés dans les Gaules. Le patriciat donnoit chez ces peuples le premier rang après la dignité royale. Comme les Provençaux y étoient depuis long-tems accoutumés, les rois de France ne crurent pas devoir changer un nom qui inspiroit le respect & l'obéissance; le titre & l'habillement font presque toujours la raison du peuple, & c'est exposer l'autorité que de les changer; les gouverneurs de Marseille ou de Provence prenoient aussi le titre de ducs.

Les deux freres se disputèrent la ville d'Arles, sur laquelle Sigebert croyoit avoir des droits, quoiqu'elle fût du domaine de Gontran. Il donna ordre à deux de ses généraux, Firmin & Audovar, d'assembler les troupes & de marcher en toute dili-

CHAP. XXVI.

PORTRAIT DE
GONTRAN ET DE
SIGEBERT. ILS SE
FONT LA GUERRE
EN PROVENCE.

Ann. 566.

Greg. Turon.

l. 4, c. 30

(1) La Provence avoit d'abord fait partie des états de Garibert, mais comme il ne s'y passa rien de considérable, & que le regne de ce prince fut fort court, j'ai cru ne devoir parler que du nouveau partage qui se fit après sa mort. On a des monnoies de Sigebert frappées à Marseille.

LIVRE II.

gence vers cette ville pour tâcher de la soumettre à son obéissance ; ils s'en rendirent maîtres sans rencontrer presque aucun obstacle, & reçurent le serment de fidélité des habitans.

Gontran, irrité de ces actes d'hostilité, envoya une armée pour la reprendre. Le patrice Celse fut chargé de cette expédition. Sur sa route il s'empara d'Avignon, qui appartenoit à Sigebert, & vint mettre le siège devant Arles, où les romains s'étoient réfugiés. L'évêque & les habitans favorisoient secrètement le parti du roi de Bourgogne ; on dit qu'ils conseillèrent à Firmin & Audoyar de faire une sortie, & d'attaquer brusquement les bourguignons qui, ne s'y attendant pas, seroient aisément mis en détoute. Le motif des habitans, s'il faut en croire les historiens, étoit de leur fermer les portes de la ville, quand ils seroient sortis pour faire l'attaque. Les généraux de Sigebert donnerent aveuglément dans le piège, & furent défaits. Les soldats obligés de prendre la fuite, cherchèrent à rentrer dans la ville ; mais ils en trouvèrent les portes fermées. Les habitans, du haut des murailles, les repoussèrent à coup de pierres, tandis que les bourguignons les pressèrent par derrière à coups de javelots. Dans cette extrémité, n'ayant plus de ressource que dans leur courage, ils aimèrent mieux périr que de se rendre. Les uns, ce fut le plus grand nombre, restèrent sur le champ de bataille, après avoir vendu chèrement leur vie ; les autres se jetterent dans le Rhône, où ils trouverent la mort qu'ils vouloient éviter.

C'est ainsi qu'ils furent, suivant Grégoire de Tours, les victimes de la crédulité des généraux, qui, dans une affaire d'où dépendoit le salut de la place & de l'armée, se laisserent conduire par un évêque, & par des habitans sans expérience ; comme si la raison seule ne leur suggéroit pas de laisser dans la ville un corps de troupes considérable, pour s'assurer un asyle en cas de défaite. Une faute aussi grossière de la part de deux généraux, qui avoient mérité par leur habileté la confiance du souverain, paroît aussi incon-

Greg. *ibid.*
Hist. de Lang.
t. 1, p. 280.

cevable que la crédulité de l'historien. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que l'armée austrasienne fut battue, la ville d'Arles reprise presque aussitôt que conquise, & Avignon rendu à Sigebert.

Les lombards, qui avoient déjà ravagé le Dauphiné en 571, & battu les troupes du roi de Bourgogne, revinrent en deçà des Alpes, sous la conduite de trois chefs Amon, Zaban & Rhodanus : les deux derniers envahirent le Dauphiné du côté de Valence & de Grenoble. L'armée d'Amon, ayant traversé le mont Genevre, se répandit comme un torrent dans toute la haute Provence, ravagea les diocèses de Sisteron, de Digne, de Riez, & tout le pays jusqu'aux portes d'Avignon. De là elle descendit à Arles, & revint par la Crau à Marseille, enlevant les hommes & les bestiaux, jettant par-tout la désolation & la terreur. Amon vint ensuite mettre le siège devant la ville d'Aix, qui ne se débarrassa de cet ennemi redoutable, qu'en lui donnant vingt deux livres d'argent pesant.

Le général Mummol, que Gontran avoit créé patrice, ayant appris les dégâts que les ennemis faisoient sur les terres de son maître, fondit sur eux avec son armée ; & *tant en occit*, dit la Chronique de S. Denis, *qu'il les mena à souveraine déconfiture*. Il battit d'abord Rhodanus sur l'Isère, ensuite il le défit une seconde fois avec Zaban près d'Embrun, où ils s'étoient repliés l'un & l'autre, pour repasser les Alpes. C'est dans cette action, qu'on vit deux frères, Salonius & Sagittaire, tous deux évêques, l'un d'Embrun & l'autre de Gap, armés du casque & de l'épée, charger les ennemis avec une valeur qui auroit mérité des éloges dans des militaires. Ils avoient déjà fait paroître sur le siège épiscopal, je ne dis pas des inclinations guerrières, mais des passions qui, sur le trône de l'empire en auroient fait de mauvais princes. Leur conduite leur attira justement l'indignation du monarque, & les censures d'un concile, qui les dépôsa.

CHAP. XXVII.
INVASION DES
LOMBARDS EN
572 & 573.

Greg. Tur. l. 4,
c. 43.
Recueil des hist.
des Gaules & de la
France, t. 2, p.
226.

L. 3, c. 51

LIVRE II.

Ann. 573.

Àmon, qui avoit ravagé toute la Provence jusqu'à Nice, ayant appris la défaite de ses deux collègues, voulut reprendre le chemin de l'Italie. Il faisoit marcher devant lui son butin, les hommes & les bestiaux qu'il avoit enlevés dans les villes ; mais il fallut tout laisser en deçà des montagnes, parce que la grande quantité de neiges, dont elles étoient couvertes, lui permit à peine de passer avec une partie de ses troupes.

Greg. Tur. l. 6.
c. 6.

On dit que l'invasion de ces barbares avoit été prédite par un saint solitaire, nommé Hospice, qui vivoit dans une petite cellule près de Villefranche-lès-Nice, chargé de chaînes, couvert d'un cilice, ne se nourrissant que de pain & de dattes, & ne mangeant en carême que des mêmes racines dont les solitaires d'Egypte se nourrissoient. Il annonça la destruction prochaine de sept villes dont la malice, disoit-il, étoit montée à son comble : ces villes, selon quelques historiens, sont Embrun, Gap, Avignon, Arles, Marseille, Nice & Glandeves. Les barbares y firent à la vérité beaucoup de dégâts, ils en livrèrent quelques-unes au pillage ; mais il n'en détruisirent aucune.

CH. XXVIII.
PASSAGE DES
SAXONS PAR LA
PROVENCE.

Ann. 574.

LES lombards chassés des Gaules, sans espoir de s'y établir ; & forcés de se renfermer dans la partie de l'Italie qui porte leur nom, sentirent qu'elle suffiroit à peine pour leur subsistance, & refusèrent de la partager avec les Saxons. Ceux-ci étoient originellement un peuple de Germanie dépendant des rois d'Austrasie, dont la domination s'étendoit au-delà du Rhin. Ils avoient quitté leur patrie pour suivre le sort des lombards à condition qu'ils seroient associés à leurs conquêtes ; mais obligés de céder à la force, ils renoncèrent aux prétentions qu'ils pouvoient avoir sur la Lombardie, & reprirent le chemin des Gaules pour repasser dans leur pays sous la protection du roi Sigebert qui en étoit souverain. Quand ils furent arrivés dans le Piémont ils se partagèrent en deux corps ; les uns vinrent en Provence par Embrun & les autres par Nice suivis de leurs femmes, de leurs enfans

& de leurs bagages. Quoiqu'ils n'eussent que des sentimens pacifiques, ils laissent pourtant sur leur passage des traces funestes de leur barbarie : les deux corps s'étant réunis près d'Avignon au mois de juillet, couperent les bleds qui étoient déjà murs, sans laisser aux cultivateurs de quoi fournir à la sémence, & se portèrent aux excès ordinaires à tous les peuples du nord, soit français soit lombards ; car les personnes de l'une & de l'autre nation, de quelque condition qu'elles fussent, ne se ressentoient que trop de la grossièreté de leurs ancêtres.

On en vit une preuve à Marseille dans la personne du patrice Albin, à qui l'on porta des plaintes contre l'archidiacre, accusé d'être complice d'un vol fait par ses domestiques sur un vaisseau venu des pays étrangers. On y avoit volé soixante & dix vases remplis d'huile & d'autres liqueurs. Sous un gouvernement modéré l'accusation auroit été examinée & le crime puni suivant les loix, mais elle ne servit alors qu'à faire éclater l'humeur violente d'Albin : ce patrice ayant vu dans l'église, le jour de Noël, l'archidiacre revêtu de son aube à côté de l'évêque, se jeta brusquement sur lui, en le frappant de plusieurs coups, & le fit conduire en prison, sans que ni l'évêque ni le peuple pussent obtenir son élargissement sur caution. Cette conduite indécente, qui peint assez bien les mœurs grossières de ce tems-là, fut punie, comme elle devoit l'être, par un monarque aussi religieux que Sigebert.

Ce prince eut pour successeur son fils Childeberr. Le roi Gontran, qui n'avoit aucune place maritime dans son royaume de Bourgogne, & qui sentoit pourtant la nécessité d'en avoir une pour animer le commerce parmi ses sujets, lui demanda la moitié de Marseille. Childeberr n'osa la lui refuser ; il avoit à venger son pere, sa mere & ses sœurs de la cruauté de Frédégonde & des persécutions de Chilpéric. Il avoit à se venger lui-même, & à soutenir les droits de sa couronne. L'amitié de Gontran lui

CH. XXVIII.

PASSAGE DES
SAXONS PAR LA
PROVENCE.

Greg. Turon.
l. 4, c. 44.
Le Coint. ann.
ecclef. franc. t. 2,
p. 132.

CHAP. XXIX.

GONTRAN ET
CHILDEBERT
REGNENT EN PRO-
VENCE ; TROU-
BLES A MARSEIL-
LE A L'OCCASION
DE LEURS DIVI-
SIONS.

Ann. 576.

LIVRE II.

étoit nécessaire pour opposer ses armes à celles de Chilpéric ; il voulut l'acheter en lui accordant ce qu'il demandoit. Gontran y envoya le patrice Dyname, dont l'humeur altière excita le zèle de l'évêque Théodore, qui étoit attaché aux intérêts du roi Childebert, & se faisoit un devoir de les soutenir, peut-être avec plus de roideur que de prudence.

Dyname, irrité de sa fermeté, résolut de le perdre, & le força d'aller à la cour d'Austrasie implorer la protection du roi Childebert. Jamais le sort d'un évêque n'intéressa moins le peuple & le clergé que celui de Théodore. On fit éclater à son départ, une joie indécente ; & quand on fut qu'il avoit été arrêté par les officiers de Gontran, on ne mit plus de bornes à l'animosité. Les clercs sur-tout, à la tête desquels étoit Anastase, abbé de saint Victor, se signalèrent par leurs emportemens : ils se joignirent à Dyname, forgerent, de concert avec lui, mille calomnies contre le saint évêque, s'emparèrent des maisons & des biens appartenans à l'église, ouvrirent les archives, pillèrent les greniers, & disposèrent des emplois ecclésiastiques avec la même autorité que s'ils en avoient été réellement les maîtres.

Cependant Childebert ayant fait sa paix avec Chilpéric, redemanda à Gontran la partie de Marseille qu'il lui avoit cédée ; & le menaçait, en cas de refus, de la reprendre à main armée ; Gontran, qui vouloit absolument la garder, se saisit de tous les passages qui faisoient la communication entre Marseille & le royaume d'Austrasie : ce fut avec beaucoup de peine que le duc Gondulphe, envoyé par Childebert, arriva devant cette ville : il étoit accompagné de Théodore ; mais ils en trouvèrent les portes fermées, & ne purent y entrer que par une perfidie qui n'auroit pas réussi dans un siècle moins grossier.

Gondulfe fit proposer à Dyname une entrevue dans l'église de S. Etienne, aujourd'hui Notre-Dame du Mont, hors de la ville. Dyname s'y rendit, & entra seul dans l'église où Gondulfe l'attendoit ;

doit, ne s'apercevant pas que les gardes qu'on avoit mis à la porte avoient écarté les soldats de sa suite. Se voyant à la discrétion de ses ennemis, il leur demanda pardon, & prêta serment de fidélité au roi Childebart & à l'évêque; mais le parjure alors coûtoit aussi peu que le serment. Gondulfe étoit à peine parti, que Dýname se rendit encore maître dans la ville, & fit éclater de nouveau sa haine contre Théodore, le représentant au roi Gontran comme l'ennemi juré de sa couronne. Ce prince n'eut pas de peine à le croire, & ordonna qu'on le lui envoyât chargé de fers. Un jour que Théodore sortoit pour aller célébrer la dédicace d'une église bâtie hors des murs, le gouverneur le fit enlever, au grand contentement des ecclésiastiques qui le haïssoient, parce qu'il vouloit établir la réforme; tant il est dangereux de choquer ouvertement les passions, lors même qu'on travaille à réprimer le vice. Théodore n'eut pas de peine à se justifier auprès du roi Gontran, & fut renvoyé dans son diocèse.

CHAP. XXVII.

INVASION DES
LOMBARDS EN
572 & 573.

Peu de tems après, il se vit exposé à de nouvelles persécutions, pour avoir donné dans un piège qu'on lui tendit. Le général Didier, le patrice Mummol & le duc Gontran Bozon, concurent le dessein de faire reconnoître pour roi, un célèbre infortuné nommé Gondebaud, qui passoit pour être fils de Clotaire I. Gondebaud, après avoir été caressé, trahi, persécuté dans les trois cours de France, s'étoit retiré en Italie & de là à Constantinople, d'où il fut appelé par quelques séditeux, à la tête desquels étoient les trois seigneurs dont je viens de parler *. Il débarqua à Marseille, où l'évêque Théodore, trompé par des ordres supposés, le reçut d'une manière distinguée, & le fit conduire à Avignon, par une escorte de gens à cheval chez le duc Mummol, qui l'attendoit.

CH. XXVIII.

INTRIGUES DES
GOUVERNEURS.

Ann. 582.

Greg. Tur. ibid.
c. 24 & 26.

* Quelques-uns
le nomment Go-
dovalde.

Greg. Tur. l. 6
& 7.

C'étoit le sort de ce prince d'être la victime des traîtres. Gontran Bozon, un des hommes les plus fourbes & des plus adroits qui

LIVRE II.

fût alors ; séduit par les richesses immenses que Gondebaud avoit apportées de Constantinople , & qu'il avoit laissées à Marseille , s'en saisit & les partagea avec le gouverneur de l'autre partie de la ville , qui dépendoit du roi Gontran. Théodore , toujours inviolablement attaché à ses devoirs , voulut arrêter ce brigandage ; mais Gontran Bozon médita de le perdre , & de s'en faire un mérite auprès du roi Gontran. En effet , il accusa le prélat d'avoir introduit Gondebaud dans le royaume , & d'avoir voulu soumettre les états français à la domination des empereurs. Il le fit arrêter lui & Epiphane évêque de Fréjus , aussi accusé d'être entré dans les intérêts de Gondebaud ; & les envoya l'un & l'autre sous bonne garde au roi de Bourgogne. Epiphane mourut en prison , & Théodore obtint sa liberté peu de tems après sa détention.

Cependant le roi de Bourgogne n'ignoroit pas que Bozon avoit contribué plus que personne à faire revenir Gondebaud en France , & qu'on le soupçonnoit , avec assez de fondement , d'avoir fait un voyage exprès à Constantinople , pour tramer cette intrigue. Ayant eu occasion de se saisir de sa personne , il l'auroit fait mourir , si celui-ci , rejetant toute la faute sur Mummol , gouverneur d'Avignon pour Childebert , n'eût proposé au roi de l'aller surprendre dans cette ville , & de le lui emmener. Gontran crut que la politique exigeoit qu'il se servît d'un traître , pour se débarrasser de l'autre ; en attendant l'occasion de briser ensuite l'instrument de sa vengeance. La proposition fut donc acceptée ; & Gontran Bozon partit pour son expédition. L'entreprise étoit délicate ; Mummol commandoit dans une ville étrangère , qui étoit sous la domination du roi Childebert : l'attaquer à force ouverte , on ne pouvoit le faire sans de grands inconvéniens. Il falloit le tromper & le surprendre ; c'est à quoi Gontran Bozon s'attacha. Au lieu de prendre avec lui des troupes bourguignonnes , qui auroient pu faire soupçonner ses desseins , il ne se fit accompagner que d'un certain nombre d'auvergnats & d'habitans du Velay , tous sujets du roi d'Austrasie , pour faire croire à Mummol qu'il venoit comme ami.

Mummol , instruit de tout ce qu'on machinoit contre lui , médita de se défaire de son ennemi par les mêmes moyens qu'on employoit pour le perdre lui-même , c'est-à-dire par la ruse. Il fit attacher sur l'autre bord du Rhône , où Gontran Bozon devoit arriver , des bateaux dont les planches , bien jointes en apparence , ne tenoient que par des chevilles très-foibles. Gontran Bozon se mit dedans avec les personnes de sa suite ; le mouvement & la rapidité du fleuve , l'action des rames & le poids de la charge firent entr'ouvrir & couler à fond les bateaux. Il n'y eut que celui où étoit Gontran Bozon , qui fut assez fort pour traverser le fleuve : presque tous les hommes qui étoient dans les autres périrent.

Gontran Bozon , échappé de ce péril , tomba dans un autre plus difficile à prévoir. La ville d'Avignon étoit entourée d'un large fossé dans lequel Mummol avoit fait creuser d'espace en espace des fosses très-profondes , que l'eau un peu trouble empêchoit d'apercevoir. Bozon , ayant voulu le passer , tomba dans une de ces fosses , & y auroit péri , s'il n'eût pas été assez fort pour se soutenir quelque tems sur l'eau , & pour donner à ses gens le loisir de le retirer. Un officier , qui l'accompagnoit , fut plus malheureux ; il enfonça , & disparut pour toujours.

Gontran Bozon n'ayant pu réussir par la ruse , employa la force ouverte ; il obtint du roi Gontran une armée considérable avec laquelle il vint assiéger Avignon ; mais le roi d'Austrasie y envoya des troupes , qui le forcèrent de lever le siège : ensuite il fit une alliance avec son oncle Chilperic , & obligea le roi Gontran à lui céder la partie de Marseille qu'il lui détenoit. Telle fut la fin de cette intrigue qu'on avoit tramée au sujet de Gondebaud. Ce malheureux prince mourut quelque tems après à Comminge , par la trahison des mêmes seigneurs qui l'avoient attiré en France , parce que les grands , & les courtisans sur-tout , abattent sans pitié l'idole qu'ils avoient élevée , lorsqu'elle ne peut plus servir ni leur ambition , ni leur vengeance.

LIVRE II.

Ann. 585.

Greg. Tur. l. 8,
c. 30, &c.
Joh. Bicl chron.
p. 157.

* Beaucaire.

Le roi Gontran s'attira quelques tems après un ennemi plus redoutable. La sœur de Childeberr, nommée Ingonde, avoit épousé Hermenigilde, fils aîné de Leuvigilde roi des visigots. Ce jeune prince étoit catholique ; son attachement à la religion lui mérita la palme du martyre, & à son épouse un exil qui fut terminé par une mort glorieuse. Gontran & Childeberr, irrités de ces indignes traitemens faits à une princesse de leur sang, entrèrent dans les états du roi visigot qui les battit, & qui, s'étant ensuite avancé à grandes journées sur les bords du Rhône, dissipa un autre corps de troupes, assiégea le château d'*Ugernum* *, qui appartenoit à Gontran, le prit, le livra au pillage, fit la garnison prisonnière de guerre, & rentra triomphant dans la Septimanie. Il ne paroît cependant pas qu'il ait gardé *Ugernum*, puisque deux ans après étant revenu faire le dégât dans la province d'Arles ; il le reprit encore sur Gontran.

CH. XXIX.

LA PESTE
RAVAGE LA PRO-
VENCE : DANS
QUEL TEMS COM-
MENÇA-T-ELLE
D'Y ÊTRE CONNUE.

Greg. Turon.
l. 9, c. 22.

Ces troubles furent suivis de la famine & de la peste, qui désolèrent la Provence & une grande partie des Gaules. Un nombre infini de personnes de tout sexe & de tout âge périrent par la violence de ces deux fléaux. La contagion fut apportée à Marseille en 589, par un vaisseau qui venoit d'Espagne. Elle y fit tant de progrès, s'il faut en croire Grégoire de Tours, que des maisons entières devinrent des sépulcres, & toute la ville un vaste cimetière. Quantité d'habitans qui avoient pris la fuite, étant revenus trop tôt, y trouverent la mort qu'ils avoient d'abord évitée.

La peste ravagea quatre fois la Provence dans le cours du même siècle. Il est à présumer que dans les siècles précédens elle s'y étoit fait sentir ; mais on n'en a aucune preuve. César (1) donne ce nom à une maladie épidémique, qui regnoit à Marseille durant

(1) *Gravi etiam pestilentia confecti, ex diutina conclusione victus (panico etrim vetere & hordeo corrupto omnes alebantur, quod ad hujusmodi casus antiquitus paratum in publicum contulerant. De bell. civil. l. 2.*

le siège, & qui fut occasionnée par une mauvaise nourriture. D'autres historiens auront employé le mot *pestilentia* dans le même sens ; & nous trouverions peut-être que le genre humain n'a pas été aussi souvent affligé de ce fléau , qu'on le pense , si nous voulions réduire leurs expressions à leur juste valeur.

La peste, née dans les marais infects de l'Egypte, ne se faisoit sentir anciennement que par intervalle & de loin en loin dans les pays du Levant , où les vaisseaux marseillois abordoient. La police & la vigilance, qui régnoient alors dans les villes & dans les républiques grecques, la propreté des rues, l'élégance des bâtimens, les commodités de la ville, l'état florissant de l'agriculture, des sciences & des arts, la gymnastique & le peu de commerce qu'on avoit avec les lieux de l'Asie, où la peste regnoit, tout faisoit de la Grèce un séjour aussi sain qu'agréable. Si la contagion y eût été aussi fréquente & aussi générale qu'aujourd'hui, quel auroit été le sort de Marseille & de la Provence dans un tems, où il ne paroît pas qu'on soumit à des épreuves les vaisseaux qui venoient du Levant ? ou du moins si on les y soumettoit, c'étoit avec tant de négligence, que l'histoire n'a pas cru devoir en parler. Il n'est pas à présumer que l'ancienne république de Marseille eût négligé un point si essentiel & si intéressant pour l'humanité, ni qu'aucun historien n'eût fait mention d'un règlement aussi sage, s'il eût existé. Il est donc vraisemblable que cette ancienne république ne connoissoit la peste que de nom, & qu'on le donnoit à certaines maladies épidémiques pour lesquelles, sous le paganisme, on sacrifioit un homme, qui se devoit volontairement à la mort.

Quand la tyrannie & l'avidité des gouverneurs romains eurent avili les grecs ; quand la foiblesse de l'empire eut invité les barbares à l'envahir, & les sujets à secouer le joug, tout changea de face ; la terre abandonnée se couvrit d'herbes & d'insectes ; les eaux croupirent dans les marais ; les aqueducs se comblèrent ; & les anciennes villes ruinées firent place à des cabanes ou à des

CH. XXIX.

LA PESTE
RAVAGE LA PRO-
VENCE : DANS
QUEL TEMS COM-
MENÇA-T-ELLE
D'ÊTRE CONNUE.

LIVRE II.

maisons bâties sans art , & dans lesquelles les hommes , entassés les uns sur les autres , respiroient l'air qu'ils corrompoient. Enfin la vigilance publique , étouffée par les cris de l'anarchie ou sous le poids accablant du despotisme , cessa d'opposer des barrières à la peste , dont le souffle empoisonné se répandit sur toutes les parties du monde connu. La Grèce en fut particulièrement infectée ; elle porte encore dans son sein ce poison funeste , dont la France a si souvent éprouvé les effets.

CHAP. XXX.

DE LA LEPRE
ET DE SON
ORIGINE.

LA Provence , tantôt livrée à l'autorité arbitraire des gouverneurs & tantôt envahie par des barbares , n'offroit plus , après le cinquième siècle , & sur-tout dans le septième & huitième , qu'un spectacle d'horreur. On voyoit par-tout l'empreinte de la barbarie ; l'humanité défigurée par ses ravages , le fut encore par des maladies moins meurtrières que la peste , mais plus affreuses peut-être. La lepre déploya tout ce qu'elle avoit d'effrayant. Cette maladie , après avoir fait tomber tous les poils du corps , le couvroit de pustules & d'une croûte , qui formoit une écaille universelle fillonnée par des gerçures.

Le malheureux qui en étoit attaqué , présentoit un aspect si hideux , qu'on le séparoit de la société. Un parlement convoqué à Compiègne en 757 , ayant fait quelques réglemens sur le mariage , jugea que la lepre étoit une cause de dissolution ; & l'on permit à la partie saine de se remarier. Les deux époux habitoient ensemble , jusqu'à ce que la maladie fût constatée ; ce qui sembleroit prouver qu'elle n'étoit pas contagieuse : c'est l'avis de quelques savans médecins , qui ne paroissent pourtant pas être généralement suivis en ce point. Ce qu'il y a de certain , c'est que cette maladie se transmettoit avec le sang de pere en fils , & qu'à ce moyen infaillible qu'elle avoit de se répandre , se joignoient plusieurs causes extérieures capables de l'engendrer & de l'irriter (1).

* Hist. de l'Elephantiasis , par M. le Méd. Raymond , de l'acad. de Marseille.

(1) Parmi les réglemens faits à Marseille dans le treizième siècle , il y en a un

Les armées romaines & les peuples du nord ayant détruit en Provence presque tous les bestiaux, diminué le nombre des cultivateurs, coupé les arbres, arraché ou foulé les vignes; les alimens les plus sains, tels que le bœuf & le mouton, les fruits & les végétaux manquèrent: le vin & l'huile devinrent extrêmement rares, de là une boisson mal saine & une nourriture fréquente de poissons gras & huileux, souvent gâtés. Si nous ajoutons à ces causes les vices du logement & l'altération de l'air, nous trouverons réunies toutes celles qui, de l'aveu de quelques médecins, engendrent la lèpre; il faut donc qu'elle ait commencé d'être connue sur la fin du sixième siècle. Nous voyons fonder alors à Gourdon, dans le Charollois, un hôpital pour les lépreux, qui est le premier monument de cette espèce dont il soit fait mention dans l'histoire des Gaules.

Il n'est pas probable que les évêques, dont la vigilance & le crédit s'étendoient sur tout, à qui rien n'échappoit de ce qui pouvoit leur fournir une occasion de montrer leur sollicitude pastorale, ou même, si l'on veut, d'étendre leur juridiction, n'eussent pas fait quelque règlement touchant les lépreux s'il y en avoit eu dans les Gaules avant cette époque? Quand on connoît l'esprit & les mœurs des siècles dont nous parlons, on sent que si la lèpre eût existé, elle auroit été la matière de quelque décision dans un concile, comme elle le fut au parlement de Compiègne. Remarquons en second lieu que le pape Etienne, écrivant à Charlemagne pour le dissuader d'épouser la fille de

CHAP. XXXI.

DE LA LÈPRE
ET DE SON
ORIGINE.

Greg. Tur. de
gl. conf. c. 88.
Ap. Bolland.
mart. t. 2, p. 15.

qui défend aux lépreux de demeurer plus de huit jours avant Noël dans la ville, & plus de quinze avant Pâques, de peur que la maladie ne se communiquât. *Ne contagium possit de facili sanis hominibus inducere corruptelam.* Ce qui prouve qu'on la regardoit comme contagieuse; on leur permettoit de demeurer le temps marqué dans la ville pour participer à la solennité des fêtes autant que leur état le permettoit. Les lombards, qui croyoient aussi que la lèpre se communiquoit, défendoient également à ceux qui en étoient infectés de demeurer dans les villes, excepté pendant la semaine sainte. *Leg. Rothar. 176.*

Arch. de l'hôst. de
vill. reg. catena,
l. 5, c. 205.

LIVRE II.
Ep. 5, ad. Carol.
& Carlom.

Didier, roi des Lombards, accusoit cette nation d'avoir apporté la lèpre en Italie. Ce pontife auroit-il avancé un fait de cette nature si, avant l'arrivée des Lombards qu'on fixe à l'année 568, cette maladie eut été connue en-deçà ou au-delà des Alpes ? La Provence n'aura donc commencé d'en être infectée qu'au septième siècle, après avoir été ravagée dans les précédens par la peste & par le fer des barbares.

CH. XXXII.
IMPOSTEUR EN
PROVENCE.
CHARLES MAR-
TEL LA SOUMET.
Ann. 590.
Greg. Tur. l. 10,
p. 21.

Ces fléaux de la colere céleste effrayoient les peuples & les dispoient à la superstition. Les extravagances auxquelles on se livra au sujet d'un bûcheron, natif du Berry, sont une preuve de la foiblesse de l'esprit humain dans les tems de calamité. Cet homme vint en Provence, & fit accroire qu'il étoit inspiré de Dieu ; il se mêloit de prédire l'avenir, & n'annonçoit que des malheurs. L'imagination subjuguée réalisoit ces chimères qu'un instant de raison eût aisément détruites. L'esprit de ce siècle ressembloit à celui d'un malade imaginaire, qui écoute avec respect & qui exécute fidèlement les ordonnances des médecins qui lui pronostiquent des accidens funestes.

Le-ton de prophete que l'imposteur affectoit, les aumônes qu'il faisoit aux pauvres des présens qu'on lui donnoit ; & , ce qui n'est pas moins imposant aux yeux de la multitude, les habits de peau dont il étoit revêtu, lui attirerent une foule innombrable de disciples, à la tête desquels il parcourut la Provence, le Gévaudan & le Velay, s'emparant de toutes les églises comme d'un bien qui lui appartenoit ; mais un homme de considération, qu'il voulut insulter, le tua d'un coup d'épée, & dissipa tout à la fois ses disciples & l'illusion.

Ann. 593.

La Provence commençoit à voir la tranquillité renaître dans ses villes, lorsqu'elle passa toute entiere sous l'obéissance de Childébert II par la mort du roi Gontran qui l'avoit fait son héritier.

Ann. 596.

Ce prince, enlevé lui-même bientôt après à la fleur de l'âge, ne
laissa

laissa que des regrets à la nation, qui avoit conçu de lui les plus belles espérances, & deux fils, encore fort jeunes, qui gouvernerent sous la conduite de la reine Brunehaut, leur aïeule. Théodebert l'aîné fut couronné roi d'Austrasie, dont la province marseilloise dépendoit. Thiery le cadet, autrement dit Théodoric II, eut pour son partage le royaume de Bourgogne, dans lequel la province d'Arles étoit comprise.

(1) Les Provençaux abandonnés au gouvernement des ducs &

CH. XXXII.
IMPOSTEUR
EN PROVENCE.
CHARLES MAR-
TEL LA SOUMET.

Ann. 596.

(1) *Liste des rois de France qui ont régné sur la Provence depuis Théodebert & Thiery II jusqu'à la deuxième race.*

On se souviendra que dans le sixième siècle, la Provence fut divisée en province marseilloise & en province d'Arles. La première comprenoit, outre le diocèse de Marseille, celui d'Aix & celui d'Avignon; la seconde tout le reste de la Provence. C'est d'après cette division, que nous donnerons la liste des rois qui ont régné sur l'une & sur l'autre partie.

ROIS DE FRANCE,
MAÎTRES DE LA PROVINCE
MARSEILLOISE.

Théodebert, roi d'Austrasie, fils aîné de Childeberr, ayant été pris dans une bataille qu'il livra à son frère, fut mis à mort par les ordres de la reine Brunehaut. Il fut maître de la province marseilloise depuis l'an 596 jusqu'en 612.

Depuis
l'an 596
jusqu'en
612.

ROIS DE FRANCE,
MAÎTRES DE LA PROVINCE
D'ARLES.

Thiery II, ou Théodoric, roi d'Orléans & de Bourgogne en 596, second fils de Childeberr, laissa quatre fils naturels, dont aucun ne lui succéda. Ses états, ainsi que ceux de son frère Théodebert, passèrent entre les mains de Clotaire II, qui par là devint maître de toute la France & de toute la Provence en 613.

Depuis l'an 596
jusqu'en 613.

Clotaire II, fils de Chilpéric, fut roi de France & de toute la Provence après la mort de Théodebert & de Thiery. Il eut pour successeur aux états de Bourgogne en 628 son fils Dagobert premier, à qui il avoit déjà donné le royaume

Depuis l'an 613
jusqu'en 628.

LIVRE II.

des patrices, vexés par les uns, soulagés par les autres, & jamais heureux, craignoient encore la fureur des sarrasins déjà maîtres de l'Espagne. C'est dans ces circonstances qu'ils chercherent un appui dans Eudes, duc d'Aquitaine, sous la domination duquel

d'Austrasie & la province marseilloise en 622. C'est ce Dagobert premier, qui laissa à l'abbaye de S. Denis une rente de cent sols d'or à prendre sur la douane de Marseille pour entretenir le luminaire de l'église.

D A G O B E R T P R E M I E R

Depuis l'an 628
jusqu'en 633.

*Fut roi de France & de toute la Provence depuis l'an 628 jusqu'en 633 ;
il partagea celle-ci entre ses deux fils.*

Depuis l'an 633
jusqu'en 656.

Sigebert II, fils de Dagobert, eut le royaume d'Austrasie & la province marseilloise depuis l'an 633 jusqu'en 656.

Depuis
l'an 638
jusqu'en
656.

Clovis II, fils de Dagobert & roi de Neustrie & de Bourgogne, regna sur la partie de la Provence, dont Arles étoit la capitale, depuis l'an 638 jusqu'en 656.

Depuis l'an 660
jusqu'en 674.

Childeric II, fils de Clovis II, succéda aux états de son oncle Sigebert depuis l'an 660 jusqu'en 674. On a de Childeric trois tiers de sols d'or frappés à Marseille. Sur l'un de ses sols l'on voit d'un côté la tête de Childeric, avec son nom pour légende, & de l'autre une croix entre un M, qui signifie *Massilia*, avec le nom de Clotaire. Cette piece ne prouveroit-elle pas que ces deux princes régnoient chacun sur une moitié de Marseille ?

Clotaire III, fils aîné de Clovis II, fut roi de Neustrie & de Bourgogne, & maître de la province d'Arles, après la mort de son pere, depuis l'an 656 jusqu'en 671, qu'il mourut sans enfans.

Ann. 674.

Dagobert II qu'on avoit fait disparaître, & qui étoit fils de Sigebert II, monta sur le trône d'Austrasie en 674 ; mais il paroît qu'il ne regna que sur l'Alsace & sur quelques autres provinces en-deçà & au delà du Rhin : ainsi il ne doit pas être compté parmi ceux qui régnerent sur la Provence. Cela paroît d'autant plus vrai que Clovis III, dans un diplôme qu'il donna pour confirmer la rente que l'abbaye de saint Denis avoit sur la douane de Marseille, & duquel nous avons tiré la plupart des

ils se mirent volontairement, quoiqu'ils ne paroissent y avoir demeuré que peu de tems (1).

CH. XXXII.

IMPOSTEUR
EN PROVENCE.
CHARLES MAR-
TEL LA SOUMIT.

noms des rois qui avoient eu cette ville dans leur partage, ne fait point mention de ce Dagobert, mais de Thierry III, qui étoit roi de Neustrie & de Bourgogne. Il faut donc regarder celui-ci comme ayant été maître de toute la Provence.

Thierry III étoit troisième fils de Clovis II; il régna sur la Provence depuis l'année 674 ou environ jusqu'en 687, qu'il fut défait à Testry, près de Saint-Quentin, par le duc Pepin, qui s'étoit emparé du gouvernement d'Austrasie. Après la perte de cette bataille, jusqu'à sa mort arrivée en 691, Thierry paroît n'avoir conservé de son autorité que les apparences, & c'est pour ainsi dire la seule chose qu'il laissa à son fils Clovis III, qui confirma, comme nous l'avons déjà dit, la rente que l'église de saint Denis avoit sur la douane de Marseille; ce qui prouve qu'il en étoit reconnu souverain. Pepin demeura maître du royaume d'Austrasie, qu'il gouverna en qualité de duc. Depuis ce démembrement la France parut n'être plus susceptible d'aucune division; on cessa de voir le frere partager avec le frere dans toute la suite de la premiere race, dont l'histoire devient par conséquent étrangere aux recherches qui sont l'objet de cette note.

Depuis l'an 674
jusqu'en 687.

(1) Les historiens conviennent assez généralement de la souveraineté passagere qu'Eudes eut en Provence; on en rapporte pour preuve une inscription trouvée sur le tombeau de sainte Magdelaine, qui fut découverte en 1279 par Charles, prince de Salerne, gouverneur de Provence. Voici l'inscription:

Anno nativitatis Dominica dcccxvi mense decembri, in nocte secretissima, regnante Odoino piissimo francorum rege, tempore infestationis gentis perfida sarracenorum, translatum fuit hoc corpus carissima & veneranda Maria-Magdalena de sepulchro suo alabastrino, in hoc marmoreum, ex metu dicta gentis perfida sarracenorum, quia securius est hic, amato corpore Sidonii.

Ce qui fait croire que cette inscription est supposée c'est, 1°. parce qu'on y donne le titre de roi, & qui plus est, de roi de France, à Eudes qui n'étoit que duc d'Aquitaine; 2°. parce qu'on y parle des sarrasins comme menaçans d'envahir la Provence, tandis que l'histoire nous apprend que la premiere incursion qu'ils firent dans les Gaules fut du côté de l'Espagne en 717 pour le plutôt. Le pere Pagi soutient l'authenticité de cette inscription: on peut voir les raisons qu'il en apporte.

T. 3, ann. 716,
n. 13.

Le pere Alexandre croit que la tradition des provençaux, touchant le corps de la Magdelaine, est très-ancienne, parce que l'inscription que l'on trouva sur son tombeau en 1279 étoit sur des tablettes de cire, dont il assure qu'on ne s'est plus servi après le cinquième siecle. Mais comme il est certain que l'usage de ces sortes de tablettes a subsisté jusqu'au quinzième, la preuve que ce savant religieux allégué en faveur de son système n'est rien moins que solide.

LIVRE II.

Ann. 733.

Hist. de Lang.
t. 1, p. 501.Contin. Fredeg.
parf. 3.

L'anarchie qui regnoit dans le royaume sembloit autoriser l'audace des sujets. Les gouverneurs des provinces ne connoissoient ni loix ni frein, & l'ambition des maires du palais sapportoit fourdement le trône, occupé par des monarques nourris dans la mollesse & distraits par les plaisirs. Charles Martel, qui avoit tous les talens pour conquérir les Gaules & pour les gouverner, profita de ces désordres pour se rendre maître absolu. Il vint en Provence, où le patrice Mauronte s'étoit ligué secrètement avec quelques gouverneurs du royaume de Bourgogne qui vouloient se rendre indépendans. Charles, instruit de leur complot avant qu'il éclatât, parut à la tête d'une puissante armée, & les fit rentrer dans le devoir. Quelques historiens prétendent que Mauronte, gouverneur de Provence, étoit le chef des mécontents, & que Charles, qui ne l'ignoroit pas, le laissa dans son gouvernement après la révolte. Le continuateur de Frédégaire fait entendre au contraire qu'il donna le commandement du pays à des personnes affidées, ce qui suppose qu'il déposa le gouverneur ; cette conduite paroît plus vraisemblable. Mauronte fut mis à la place du rebelle dont il prit les sentimens ; car, après le départ de Charles Martel ; il appella les sarrasins en Provence

CH. XXXIII.

MŒURS DES
SARRASINS : ILS
RAVAGENT LA
PROVENCE.Hist. du bas emp.
t. 2, p. 225.

CES peuples, qui n'avoient d'abord habité qu'un canton de l'Arabie, donnerent ensuite leur nom à tous les arabes, dit un auteur moderne ; ils s'étendoient le long du golfe, tant du côté de l'Égypte que du côté de l'Arabie, jusqu'à l'Euphrate, près de l'ancienne Babilone, & les diverses hordes répandues depuis long-tems dans la Mésopotamie s'étoient liguées avec eux. Les sarrasins, continue le même auteur, ne savoient ni conduire la charrue, ni cultiver les arbres ; tous guerriers, courans sans cesse, nuds jusqu'à la ceinture, sans loix comme sans demeure fixe, ils ne vivoient que de la chasse, d'herbages & du lait de leurs troupeaux. La plupart ignoroient jusqu'à l'usage du pain & du vin ;

ils montoient des chevaux fort vîtes ou des dromadaires. Les deux sexes étoient fort adonnés à l'amour ; leur mariage n'étoit qu'un engagement passager pour le nombre d'années dont les deux époux convenoient : la femme apportoit pour dot une lance ou une tente. Après le terme expiré , elle étoit maîtresse de s'engager ailleurs. Toujours en course avec son mari , ses enfans devenoient errans dès qu'ils étoient nés.

Les sarrasins séduits par Mahomet , animés de son fanatisme , poussés par le même esprit de rapine & de brigandage qui leur avoit mis les armes à la main , firent des conquêtes si rapides , qu'ils ruinèrent ou soumirent en peu de tems l'empire des perses , & enleverent aux empereurs d'orient l'Égypte & la Palestine ; delà passant en Afrique l'an 647 de J. C. ils en enleverent une grande partie aux romains & soumirent les maures ; ceux-ci , devenus sectateurs de la religion des vainqueurs , & leurs alliés , passèrent d'Afrique en Espagne avec eux , firent tout plier sous l'effort de leurs armes , envahirent le Languedoc & se répandirent plusieurs fois dans le reste des Gaules , tantôt vainqueurs , tantôt vaincus , jamais domptés.

La Provence fut de toutes les provinces qu'ils attaquèrent , la seule qu'ils ne purent alors envahir ; ils en furent écartés par la vigoureuse résistance des peuples situés sur la rive gauche du Rhône , & sur-tout par celle des habitans du diocèse d'Arles ; mais la perfidie de Mauronte rendit ensuite inutiles les efforts de ces généreux défenseurs de la patrie. Ce lâche gouverneur , qui avoit des intelligences secrètes avec les sarrasins déjà maîtres de la Septimanie , profita du tems où Charles Martel faisoit la guerre en Saxe , pour leur livrer , de concert avec ses complices , les villes d'Arles & d'Avignon , & le reste de la Provence. Il n'y a point d'horreurs qu'ils n'y commissent : avides de pillage , altérés de sang , ennemis jurés de la religion & de ses ministres , ils mettoient le feu aux églises , détruisoient les monastères , violoient les vierges

CHAP. XXXIII.

MŒURS DES
SARRASINS : ILS
RAVAGENT LA
PROVENCE.

Valef. rer. fran-
script. L. 24

Ann. 736
& 737.

Contin. Fredeg.
ibid. ex Ademari
chron.

Ex chr. Fontan.
annal. Metens.
Adonis chron.

Duch. t. 3 p. 342.

LIVRE II.

consacrées à Dieu, massacroient les moines, pillotent les villes, maltraitoient les hommes, déshonoroient le sexe, & laissoient partout des marques de leur brutalité.

Ann. ord. Bened.
t. 2. p. 90.

Les religieuses de Marseille, au nombre de quarante, ayant à leur tête sainte Eusébie, donnerent en cette occasion l'exemple d'une fermeté vraiment chrétienne. Elles se couperent le nez & se déchirerent le visage, pour n'inspirer que l'horreur ou la pitié. Elles conservèrent leur virginité, mais elles périrent de la main de ces barbares.

Ces maux n'étoient que le commencement de ceux qu'on avoit encore à souffrir. La ville d'Arles saccagée, & la plupart des habitants inhumainement égorgés, celle d'Aix dépeuplée ou par le fer de ces barbares, ou par la fuite des citoyens, les murailles renversées, les maisons & l'église dépouillées, Cimiez ensevelie sous ses ruines, & le peu d'habitans qui avoient échappé au massacre, forcé de se retirer à Nice, qu'on avoit déjà livrée au pillage, le monastere de Lerins détruit, & ses débris arrosés du sang de cinq cens religieux ; tel est le tableau des horreurs que les sarrasins commirent en Provence, durant quatre ans qu'ils y demeurèrent. Ils n'en firent qu'un vaste désert, s'il faut s'en rapporter à un monument de l'abbaye de Lerins ; expression hyperbolique sans doute, mais qui peut donner une idée des maux sans nombre qu'on eut à souffrir.

Gesta Sti Por-
carii abbat. Livin.

Charles, informé de tous ces brigandages, résolu d'en arrêter le cours ; il assembla promptement une armée, & s'étant mis en marche dès que la saison le permit, il vint chasser les infideles des villes dont ils s'étoient emparés. Childebrand parut le premier devant Avignon, dont ils avoient fait leur place d'armes ; Charles, qui le suivoit, arriva bientôt après avec le reste des troupes, fit approcher les machines de guerre, assiégea la ville dans toutes les formes, l'emporta d'assaut, & la livra au pillage & aux flâmes, après avoir passé les sarrasins au fil de l'épée. Delà pénétrant

Contin. Fredeg.
part. 3, c. 89.

dans le reste de la Provence, il délivra Aix, Arles & Marseille, fit main basse sur tous les ennemis qu'il trouva, força les autres & Mauronte lui-même d'aller chercher avec ses rebelles un asyle dans les montagnes. Charles, après cette première expédition, s'étant jetté dans le Languedoc, le traversa comme un torrent impétueux, qui ravage tout sur son passage; il pilla, saccagea les villes qu'il put enlever aux sarrasins; & enfin il arriva chargé de dépouilles à Paris, d'où il repartit peu de tems après, pour aller au delà du Rhin où les saxons avoient repris les armes.

Il étoit près de les soumettre, quand Mauronte, descendant des Alpes avec les débris de son armée, ravagea le pays par le fer & le feu; les villes presque dépeuplées & consternées lui ouvrirent les portes. Aucune n'osa faire la moindre résistance, parce que Charles, content de détruire, eut rarement la précaution d'assurer ses conquêtes, en mettant de bonnes garnisons dans les places.

Les infidèles exercèrent leurs cruautés depuis les Alpes jusqu'à Arles, sans trouver aucune opposition. Ils auroient porté la désolation dans tout le royaume de Bourgogne, si Charles n'eût envoyé, pour la seconde fois, son frère Childebrand sur les bords du Rhône avec la plupart des ducs & comtes qui servoient dans son armée; il ne tarda pas d'arriver lui-même devant Avignon, où étoit le rendez-vous général des troupes. Mais comme il étoit difficile de réduire les rebelles & les sarrasins leurs alliés, si l'on ne s'emparoit pas des défilés des Alpes, Charles se ligua avec Luitprand roi des lombards, dont la domination s'étendoit dans tout le Piémont, & l'engagea à venir lui-même à son secours. Ainsi, tandis que le prince français chassoit les ennemis devant lui dans la basse Provence, Luitprand attaqua les troupes de Mauronte dans les montagnes, les força d'en sortir & de se replier dans le comté de Nice près de la mer, où, se trouvant entre deux armées, elles se dispersèrent; & tout ce qui put échapper

CHAP. XXXIII.

MŒURS DES
SARRASINS : ILS
RAVAGENT LA
PROVENCE.

Ann. 738
& 739.

Paul. diac. de
gest. Longob. l. 6.
c. 54.

Murat. ann. d'Ital.

Ann. 739.

LIVRE II.
Ann. 740.

au fer des vainqueurs, revint joindre les sarrasins du Languedoc.

Cette expédition ramena le calme dans la Provence, & la délivra des incursions des infidèles, qui ne paroissent pas avoir tenté d'y rentrer dans le cours du huitième siècle. On s'est long-tems ressenti des ravages qu'ils y firent. Nous regrettons encore aujourd'hui les actes publics & les monumens littéraires qu'ils livrerent aux flammes avec les églises & les monasteres, où ils étoient déposés. Delà vient que l'histoire de ces siècles est enveloppée d'épaisses ténèbres ; elle ressemble à la campagne de la province, qui n'offroit aux yeux du spectateur que l'horreur d'un vaste désert. Si du sein de ce chaos, il s'échappe quelques rayons de lumière ; ce n'est que pour nous montrer le triste spectacle de l'humanité outragée.

Il faut encore attribuer à ces brigandages l'incertitude, ou pour mieux dire l'ignorance où nous sommes sur la position des anciens lieux, qui répondoient à la description que les auteurs romains avoient faite de la Provence, & en particulier à ce que nous lisons dans l'itinéraire d'Antonin (1). La plupart des bourgs furent

(1) Nous devons donc rapporter aux courses des sarrasins l'entière destruction des ouvrages publics que les romains avoient fait bâtir en Provence, & dont il ne reste que quelques débris. Mais la dégradation des aqueducs a produit en certains endroits une chose dont on ne se seroit pas douté. Il s'est formé dans les conduits un assez bel albâtre ; dans celui d'Aix, par exemple, on en a trouvé une masse, qui avoit sept à huit pouces de largeur & autant de profondeur sur une longueur de plusieurs centaines de toises. Il est d'une couleur d'un brun foncé, mêlé avec des taches blanchâtres qui se varient assez agréablement, & le font prendre pour un albâtre oriental. Il y en a du moins fort peu qui prenne un poli plus éclatant.

On appelle communément albâtre une pierre un peu moins dure que le marbre ; & qui se polit ; mais dont le poli gras est moins vif que celui du marbre, plus sec que celui du jade, & dans une demie transparence plus nette que celui du marbre blanc.

détruits

détruits, & les habitans périrent ou par le fer, ou par des maladies, ou par la faim. La dépopulation fut si grande, qu'on ne pensa plus à les rétablir; &, quand des tems plus heureux commencerent à réparer ces premières pertes de l'espece humaine, le souvenir des désastres passés fit abandonner les lieux qui en avoient été le théâtre. On s'imagina que les hauteurs & les endroits escarpés feroient une retraite plus sûre contre les attaques des ennemis, ou contre les surprises des brigands. Ce motif devint ensuite plus pressant durant les troubles de la province. Les timides vassaux, conduits par la crainte & l'autorité, se rassemblèrent dans des lieux élevés autour d'un seigneur, qui du haut de sa forteresse bravoit souvent les loix, ses rivaux & son roi.

LA Provence, retirée des mains des rebelles & des barbares, fit successivement partie du domaine de Pepin & de Carloman, l'un fils, & l'autre petit-fils de Charles Martel; car il est inutile de parler de Childeric III, qui n'eut qu'un vain titre sans autorité. Carloman mourut fort jeune, après un regne de trois ans & deux mois. Il laissa deux fils, Pepin & Syagrius, dont aucun ne lui succéda. Leur mere, qui redoutoit la puissance de Charlemagne, les emmena chez le roi de Lombardie, dont elle recherchoit la protection. La cour de Lombardie étoit l'asyle de tous les ennemis du monarque français; mais ces jeunes princes n'y jouirent pas long-tems de la tranquillité qu'ils devoient s'y promettre.

Charlemagne passa les Alpes avec une armée formidable, subjuga les vastes états du roi des lombards avec une rapidité qui tient du prodige; & s'étant rendu maître de la personne de Gerberge sa belle-sœur, & des deux princes ses neveux, il les renvoya en France, où leur destinée demeura obscure. On croit pourtant que Syagrius fut le fondateur & le premier abbé de S. Pons près de Nice, & qu'ensuite il fut fait évêque de cette ville

CH. XXXIV.

LA PROVENCE
PASSE SOUS LA
DOMINATION DE
CHARLEMAGNE.

AN. 771.

Fredeg. chron.
Contin. pars VI,
n. 136.

LIVRE II.

Vincent. Bartal.
in chron. Lerin.
vita Sti Syagrii.
v. t. I, p. 477.

Velly, hist. de
Fran. t. I. p. 394.

en 777. Mais, si ce Syagrius étoit le même que le fils de Carloman, il faudroit qu'il eût été mis sur le siège épiscopal à l'âge de six à sept ans (1) : supposition qu'on ne peut admettre.

Il faut donc renoncer au système adopté trop légèrement par le dernier historien de France, qui prend pour le fils de Carloman ce Syagrius qui fut abbé de saint-Pons. Il n'y eut de commun entr'eux que le nom. L'abbé, dont il est ici question, étoit un saint religieux que Charlemagne, maître de tout le royaume de France, effimoit beaucoup pour ses rares vertus, & pour son éminente

V. t. I, p. 465.

V. Pancir. notit.
utraq. pars
p. 80.

Pancir. ibid.

(1) En parlant de Syagrius, qu'on a regardé jusqu'à présent comme évêque de Nice, nous croyons devoir avertir que l'épiscopat attribué à S. Bassus nous paroît également supposé. Il n'est fondé que sur des actes abrégés par Pierre de Noëls au xv siècle, actes dont on pourroit soupçonner la fidélité, en certains endroits, à cause de quelques circonstances peu vraisemblables du martyre. Mais en les supposant vrais en tous points, nous croyons que le saint, dont il est question, étoit évêque de Bithynie. 1°. Parce que nous savons qu'il y avoit alors un siège épiscopal dans cette ville, au lieu que nous n'avons point de preuve qu'il y en eût un à Nice, avant le milieu du iv siècle. 2°. Il paroît certain que par ces mots des actes, *episcopus Nicea provincia*, on a voulu désigner une province dont Nice ou Nicée fût la capitale. Or Nicée le fut pendant un tems de la Bithynie, & étoit métropole. Nice au contraire n'a jamais été ni l'une, ni l'autre. 3°. Il n'y avoit point de président à Nice, au lieu qu'il fut un tems où il y en avoit un à Nicée, quoique la Bithynie ait été successivement province proconsulaire & consulaire. 4°. S. Chrysostôme parlé d'un martyr nommé Bassus. Il y a toute apparence que ce martyr étoit de l'orient; un évêque grec n'auroit pas parlé d'un martyr de l'occident, inconnu à tous les auteurs ecclésiastiques des Gaules & de l'Italie, avant Pierre de Noëls. 5°. S'il y avoit eu un siège épiscopal, il auroit été vraisemblablement à Cimiez plutôt qu'à Nice, parce que en 253 cette ville étoit la capitale des Alpes maritimes. Il est même à présumer que dans les actes du martyre on auroit nommé Cimiez au moins quelquefois, puisque les juges, qu'on suppose avoir condamné S. Bassus, y demeuroient; or il n'y est point mention de cette ville. Ces raisons, qui doivent l'emporter sur le témoignage de quelques auteurs modernes, me paroissent prouver démonstrativement que c'est sur l'équivoque du mot *Nicea*, qu'on a cru devoir mettre à Nice le martyre d'un saint qui a souffert à Nicée; mais ces méprises tournent à l'avantage de la religion, puisqu'elles contribuent à étendre le culte de ses plus zélés défenseurs. On peut voir les actes de S. Bassus dans Pierre de Noëls, l. I., ch. 30, & dans *Barralis chronol. Litin.* p. 135.

piété. Il lui en donna une preuve en faisant bâtir, selon ses desirs, un monastere à l'endroit même où étoit la chapelle de S. Pons, à un quart de lieue de Nice.

Des auteurs graves prétendent que Charlemagne n'est jamais venu en Provence. Nous avons pensé comme eux, & nous l'avons dit en plusieurs endroits du premier volume. Cependant il paroît par des chartes de Lerins que dans le onzieme siecle, c'étoit une tradition dans le pays, que cet empereur y avoit fondé plusieurs églises. La victoire, qu'on lui fait remporter auprès d'Arles sur les sarrasins, est une invention moderne qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Ces barbares n'ont paru qu'une fois en Provence du vivant de l'empereur. Ce fut lorsqu'après avoir tenté inutilement une descente dans les îles de Sardaigne & de Corse, ils vinrent exercer leurs brigandages sur la ville de Nice & dans les environs. Le butin qu'ils y firent fut le seul avantage qu'ils retirèrent d'une expédition, qui leur coûta beaucoup de monde (1).

(1) Comme dans le cours de l'histoire nous ne parlons des souverains qui régnerent sur la Provence, qu'à mesure qu'il y a eu sous leur regne des événemens qui méritent d'être décrits; & comme sous la plupart, il ne s'est rien passé d'intéressant, nous croyons devoir donner ici la liste des successeurs de Charlemagne, qui ont eu la Provence dans leur partage.

Cette province, après avoir été sous la puissance de Charlemagne depuis l'an 772 jusqu'en 814, passa sous celle de son fils, Louis le débonnaire, le 28 Janvier de la même année.

Louis fit plusieurs fois le partage des ses états; mais il n'y eut rien de bien fixe qu'après celui qu'il fit à Vormes, au mois de mai de l'année 839.

Charles le Chauve eut alors pour sa part la Provence & la plus grande partie des états soumis à la domination française en deçà des Alpes. Les choses subsisterent ainsi jusqu'en 843, que cette province fit partie de l'héritage de Lothaire, qui eut le royaume d'Italie avec la partie orientale de la France, depuis le Rhin jusqu'à la Méditerranée, entre les Alpes, l'Escaut, la Meuse, la Saone & le Rhône. Sa domination s'étendit même sur les deux bords de ce fleuve, selon les annales de S. Berthin; mais les autres historiens comprennent les deux bords du Rhône sous la dénomination générale de Provence: ce qui prouve, pour

CH. XXXIV.
LA PROVENCE
PASSE SOUS LA
DOMINATION DE
CHARLEMAGNE.

Ann. 775.

Le Coint. ann.
ecclési. fran.

Cart. de Lerins
fol. 143 v.
& 62 v.

Ann. 813.

Duch. t. 2, p. 67.
Murat. annal.
d'Ital.

Ad ann. 813.

Rois de Provence
de la race de Char-
lemagne.

Charles le Chauve
Depuis l'an 839
jusqu'en 843

Lothaire
Depuis l'an 843,
jusqu'en 855.

LIVRE II.
CH. XXXV.

LES SARRASINS
RECOMMENCENT
LEURS RAVAGES.

Ann. 838.

VINGT - CINQ ans après, ils reparurent devant Marseille avec une flotte considérable, & renouvelèrent contre les prêtres, les moines & les vierges consacrées à Dieu, en un mot, contre les personnes de tout sexe, de tout âge & de tout état, les mêmes fureurs qu'on avoit déjà si souvent éprouvées. Rien ne fut épargné de ce qui tomba sous leurs mains; reliquaires, ornemens, vases sacrés, or, argent, tout fut emporté. Enfin, las de butiner, ils se retirèrent pour aller vendre ailleurs ce qu'ils venoient d'enlever en Provence.

Ann. Berthin.

Ils firent en 850 une autre descente à l'embouchure du Rhône; & remonterent jusqu'auprès d'Arles, pillant & ravageant la cam-

Ann. Berthin. ad

Ann. 843.

le dire en passant, qu'on regardoit alors ce fleuve comme une de ses dépendances. V. lib. monast. Sti. Vandregisilii, chron. Adon. ep. Vienn. chron. Saxon, ehron. Marian. Scoti. &c. ad an. 843.

Louis eut la Germanie & quelques villes situées en deçà du Rhin, & Charles le Chauve le reste de la France. Il eut par ce partage la partie de l'ancien royaume de Bourgogne, qu'on appelloit Bourgogne inférieure, & qui renfermoit les pays situés à la droite de la Saone.

Lothaire posséda la Provence depuis le mois d'août 843, jusqu'à sa mort arrivée en 855. Ses trois fils lui succéderent chacun dans une partie de ses états; Louis, qui étoit l'aîné, eut pour sa part le royaume d'Italie avec le titre d'empereur. Les deux autres, Lothaire II & Charles, se partagèrent ce que leur pere avoit possédé en France.

Charles roi
de Provence.

Depuis l'an 855,
jusqu'en 863.

Le premier régna sur la partie supérieure ou septentrionale, qu'on appella de son nom le royaume de Lothaire, ou la Lorraine. Elle comprenoit entr'autres provinces, la Bourgogne cisjurane & la transjurane. Charles eut tout le reste des états de son pere Lothaire I, depuis Lyon, où il fit sa résidence, jusqu'à la mer, & prit le titre de roi de Provence.

Ce prince étant mort sans postérité en 863, ses deux freres, Lothaire & Louis, se disputèrent sa succession & se la partagèrent. Louis eut la Provence, & peut-être aussi la Savoye & la partie du Dauphiné, la plus voisine des Alpes, comme étant plus à sa bienfaisance.

Charles le Chauve
Depuis l'an 875,
jusqu'en 877.

Après sa mort, le Royaume de Provence depuis Lyon jusqu'à la mer, entre le Rhône & les Alpes, fut réuni aux états de Charles le Chauve, qui le transmit à son fils Louis le Begue, sous lequel le duc Boson s'en fit déclarer roi, comme nous le dirons ailleurs.

pagne sur l'un & l'autre bord du fleuve. Mais ils avoient à peine regagné leurs vaisseaux , que la tempête les fit échouer sur les côtes , où les habitans massacrèrent tout ce qui avoit échappé à la fureur des flots.

On auroit dit qu'ils ne mettoient entre leurs courses sur les mêmes terres , qu'autant d'intervallé qu'il en falloît , pour laisser réparer aux habitans leurs premières pertes , afin de trouver un plus riche butin. L'archevêque d'Arles , nommé Rolland , étoit à l'île de la Camargue en 869 , lorsque les infideles y aborderent. A leur approche , il se retira précipitamment dans une espece de fort qu'il avoit fait élever à la hâte , & qui ne put soutenir leur première attaque. Trois cens de ses gens , qui s'y étoient enfermés pour le défendre , furent passés au fil de l'épée ; lui seul fut retiré du carnage , & conduit sur les vaisseaux de ces barbares , où il mourut bientôt après.

Les habitans , qui apprirent son enlèvement , mais qui ignoient sa mort , donnerent aux sarrasins pour prix de sa rançon , cent cinquante livres pesant d'argent , cent cinquante casques , & autant d'esclaves & d'épées. Ces infideles ayant revêtu l'évêque de ses habits , comme s'il eût été en vie , le mirent dans une chaise , & dans cette attitude ils le descendirent à terre avec une sorte de respect , s'en retournant aussi-tôt sur leurs vaisseaux , pour jouir tranquillement de la surprise & de la douleur des habitans ; l'une & l'autre furent extrêmes. Les citoyens d'Arles comprirent mieux que jamais , combien ils étoient à plaindre , de se voir continuellement exposés à la perfidie & à la cruauté de ces barbares.

Nous avons rapporté de suite tous ces faits , bien qu'ils se soient passés en différens tems , pour ne point partager l'attention du lecteur , & pour lui faire mieux sentir le triste état de la Provence , qui ne sortoit d'un péril que pour retomber dans un plus grand , & souvent après avoir échappé au fer des ennemis du dehors , elle étoit déchirée par une guerre intestine.

CHAP. XXXV.
LES SARRASINS
RECOMMENCENT
LEURS RAVAGES.

Murat. ann.

Chron. de saint
Denis.
Ann. Berthin.
Aimon. l. 5, c. 23.

LIVRE II.
CH. XXXVI.
RÉVOLTE DE
FOLGRADE : RA-
VAGE DES NOR-
MANDS : ET ROIS
DE PROVENCE.

FOLGRADE , comte d'Arles & duc de Provence , voulut se soustraire à la domination de l'empereur Lothaire , pour établir la sienne. C'étoit un homme adroit & fécond en ressources. Il prit des mesures si justes , que tout le pays jusqu'aux villes situées sur la rive droite du Rhône , qui dépendoient du gouvernement de Provence , entrèrent dans ses vues ; mais Lothaire n'eut que la peine de se montrer , pour faire rentrer les rebelles dans le devoir.

Ce qui altéroit peut-être la fidélité des provençaux , c'est qu'ils changeoient souvent de maîtres , & que tantôt ils dépendoient du gouvernement de France , & tantôt de celui d'Italie. Pour entendre ce que nous avons à dire , il faut se rappeler qu'après la mort de l'empereur Lothaire I , ses trois fils , Louis , Lothaire & Charles , se partagèrent ses états. Charles eut pour sa part la Provence & le duché de Lyon , qui comprenoit la Savoye & le Dauphiné. Ce prince est peu connu dans l'histoire ; mais s'il faut juger de son mérite par quelques faits qui se passèrent sous son regne , il n'étoit pas digne de porter la couronne. Son pere lui avoit donné , pour gouverner ses états , Gerard de Roussillon , dont le courage & la capacité firent échouer plusieurs fois les projets des ennemis.

Les normands entrèrent en Provence par le Rhône en 859 , & après avoir ravagé les villes & les monasteres des environs du fleuve , ils fixèrent leur demeure dans l'île de la Camargue , d'où ils faisoient des courses dans les terres. Ils s'y maintinrent au moins un an ; car en 860 ils y étoient encore , & désolèrent tout le pays jusqu'à Valence. On les appelloit normands ou hommes du nord , parce qu'ils étoient sortis du Dannemarck , de la Suede & de la Norwege ; ils exerçoient particulièrement leurs cruautés contre les prêtres & les moines ennemis déclarés de leurs idoles. Gerard de Roussillon les chassa de la Camargue ; mais bientôt après ils revinrent , & recommencerent leurs ravages. Les habitans , ne voyant point de terme à leurs maux , appellerent enfin Charles

Ann. 855.
Ann. Berthin.

Spicil. t. 3, p. 354

Loup. de Ferr.
cp. 122.
Ann. Berthin.

Ad ann. 861.

le Chauve à leur secours , & offrirent de se mettre sous sa domination , s'il vouloit les défendre.

Le monarque français , qui sacrifioit tout au desir d'étendre sa domination , faisoit cette occasion d'agrandir ses états , & vint jusqu'à Macon ; mais il fut arrêté par l'armée de Gerard , & tous ses efforts aboutirent à faire le dégât dans le pays.

Charles étant mort à Lyon , où il faisoit sa résidence ordinaire , ses sujets se flatterent de voir changer la face des affaires. Cette espérance fut de courte durée : l'ambition de Lothaire & de Louis , qui se disputèrent les états de leur frere , fit craindre routes les suites d'une guerre intestine. Ces deux princes vinrent en Provence , pour tâcher de s'y faire un parti , alléguant , chacun de leur côté , des droits , qui pour des ambitieux ne sont que des prétextes de guerre. Leur oncle , Charles le Chauve , se mit aussi-tôt sur les rangs , & voulut faire valoir l'offre qu'on lui avoit faite du royaume qui étoit en contestation. Les prétentions d'un concurrent , tel que Charles , firent prendre aux deux freres des sentimens pacifiques. D'ailleurs les seigneurs du pays , que chacun tâchoit de mettre dans ses intérêts , instruits par une longue expérience que les malheurs de la France n'étoient venus que de la division des souverains , empêcherent une rupture & firent consentir Lothaire & Louis à renvoyer dans un autre tems la décision de cette affaire. Il se fit ensuite un partage à l'amiable , par lequel l'empereur Louis eut la Provence , proprement dite , & la plus grande portion du duché de Lyon. La mort de son frere Lothaire , arrivée six ans après , auroit dû le mettre en possession du reste & même de la Lorraine ; mais le roi Charles le Chauve , & son frere Louis roi de Germanie , lui disputèrent cette succession , & la lui enlevèrent. Louis de Germanie eut la partie du royaume de Lothaire voisine du Rhin , & Charles devoit avoir tout le reste , où se trouvoient comprises les villes de Lyon , de Viviers & d'Uzès.

Cependant ces villes , ainsi que la Provence & le Dauphiné

CH. XXXVI.

REVOLTE DE
FOLGRADE : RE-
VAGES DES NOR-
MANDS : ET ROIS
DE PROVERCE.

Ann. 863.

Annal. Berthin. &
Metens.

Ad ann. 863.

Ann. 869.

LIVRE II.

reconnurent l'empereur Louis pour leur souverain. Charles vint mettre le siège devant Lyon qu'il emporta, & ensuite devant Vienne, où étoit Berthe, femme du comte Gerard de Roussillon. Gerard défendoit les nouveaux états de Louis avec un courage digne d'un meilleur motif; car il cherchoit principalement à se venger de Charles le Chauve, qui avoit voulu le dépouiller de son comté de Bourges, pour en revêtir un seigneur nommé Alfrid. Il commandoit dans un fort du Dauphiné, quand Charles assiégeoit Vienne. Ayant appris que la plupart des habitans s'étoient laissés gagner par les promesses des assiégeans, il se rendit au camp, & obtint du roi la permission de se retirer où il voudroit avec sa famille. Il alla finir ses jours en Bourgogne, où il avoit fondé les abbayes de Vezelai & de Poultieres. Nous ignorons si ce prince poussa plus loin ses conquêtes; nous savons seulement qu'il donna à son beau-frere Bozon le gouvernement du pays qu'il venoit de soumettre.

Ann. 873.

On rapporte à l'année 873, un prodige assez remarquable. Des fauterelles venues de l'orient se répandirent en si grande quantité dans les campagnes, que la surface de la terre présentoit le même spectacle, que quand elle est couverte de grêle après un orage violent. La Provence & le Languedoc, d'où elles passerent en Espagne, en furent fort endommagées; & nous pouvons même dire que toute l'europe eut le même sort. Ces insectes, de la longueur & de la grosseur d'un pouce, avoient quatre ailes, quatre pieds & une bouche fort large, armée de deux dents longues, fermes & tranchantes. Ils dévastèrent entièrement les arbres & les prairies: on auroit dit que le feu y avoit passé. Enfin la famine acheva de ravager ces deux provinces, où l'on avoit essuyé tant de malheurs. C'en fut un pour l'empire de passer entre les mains de Charles le Chauve. Ce monarque, après la mort de l'empereur Louis II, qui ne laissa point d'enfans, réunit les royaumes de Provence & d'Italie aux états qu'il avoit déjà.

Ann. Berthin.
& Fuld.

C'est

C'est ainsi que l'arbitre suprême des rois , quand il est près de briser un sceptre , le met dans les mains d'un prince ambitieux , inquiet , remuant , qui n'ait ni assez de talens pour bien gouverner son peuple , ni assez de vertus pour s'en faire aimer , ni assez de fermeté pour s'en faire craindre ; tel fut Charles le Chauve : les peuples qu'il chargeoit d'impôts le haïssoient : les évêques qu'il craignoit resserrèrent sa puissance , & les seigneurs qui le méprisoient jetterent les fondemens de leur grandeur. Ainsi la race de Charles Martel vit hâter sa ruine , par les mêmes ressorts qui avoient servi à la placer sur le trône ; tant il est vrai que tout ici bas n'est que le jouet des passions , qui , bornées dans leurs projets comme dans leurs ressources , élèvent & détruisent leur ouvrage toujours à-peu-près de la même façon.

A travers ces révolutions , qui donnerent successivement à la Provence tant de maîtres différens , la religion reçut aussi quelques atteintes. Après les novatiens & les donatistes , dont nous avons parlé dans le livre premier , on vit paroître les ariens , qui eurent peu de sectateurs ; & enfin les sémi-pélagiens dont les erreurs étoient une suite de celles de Pélage. Cet hérésiarque avoit entrepris de sonder les profondeurs de la prédestination & de la grace ; mais n'ayant pu concilier la liberté de l'homme avec l'action du créateur sur la volonté , il attribua au libre arbitre le mérite des bonnes actions , nia la nécessité de la grace & l'existence du péché originel. C'étoit saper les fondemens de la religion , qui roule essentiellement sur ces deux points capitaux. Cependant son système , combattu par S. Augustin & anathématisé par l'église , eut peu de sectateurs en Provence , & , à proprement parler , il n'y fut connu que par les ouvrages du saint docteur , qui ne furent point généralement approuvés. Les moines de Lerins & de S. Victor sur-tout , beaucoup de prêtres , quelques évêques mêmes , trouverent sa doctrine trop dure : ils prétendoient

CH: XXXVII.

ETAT DE LA RELIGION EN PROVENCE DEPUIS LA FIN DU IV. SIECLE.

Nor. hist. pel.
p. 198.
Aug. à pr. t. 7,
p. 542 & 544.
Ejusd. epist. 225
& 226.

LIVRE II.

qu'elle établissoit le fatalisme & deux natures dans l'homme, l'une bonne & l'autre mauvaise.

Nor. ib. l. 2, c. 11.
Vols. hist. pel.
l. 1, c. 9.
Vinc. Lir. c. 42
& 43.
Dupin. 4, p. 183.

Suivant S. Augustin, disoit Vincent de Lerins, J. C. n'est pas mort pour le salut de tous les hommes ; Dieu ne veut pas les sauver tous, il en a même créé une partie pour les damner éternellement : il est auteur du mal que nous faisons, & notre libre arbitre, semblable à celui des démons, ne peut faire aucun bien, &c. S. Prosper répondit avec force à ces imputations calomnieuses ; nourri de la doctrine de S. Augustin, il ne lui fut pas difficile de prouver qu'elle ne contenoit point de pareils blasphèmes. L'existence du péché originel, sans lequel les contradictions de l'homme sont une énigme plus inexplicable, que l'existence même de ce péché, servit de base à ses réponses ; & ce principe une fois établi, il prouva l'affoiblissement extrême du libre arbitre, la nécessité & la gratuité de la grace, le penchant au mal, qu'il ne faut attribuer qu'à la corruption de la nature & non pas à la volonté ni à l'action du créateur, qui sauve les uns par sa grace, disoit-il, laisse périr les autres par l'effet de leur corruption pour des raisons impénétrables à l'homme, & ne fait qu'imposer la peine due aux péchés, qu'il a prévus de toute éternité, sans prédestiner personne au mal. Cependant les disputes s'échauffèrent ; on vit paroître de nouvelles objections, qui, sans donner plus de force aux précédentes, les présentoient sous une forme nouvelle ; mais comme elles rouloient sur les mêmes suppositions, S. Prosper n'eut besoin que des mêmes armes pour les combattre.

Cass. oper. col.
lect. 13.

Cassien se mit aussi au nombre de ses adversaires. Il étoit d'autant plus dangereux, qu'il pouvoit accréditer ses erreurs par une grande réputation de science & de vertu. Il n'admettoit pas en entier le système de Pélagé dont il connoissoit l'impiété, mais il soutenoit des opinions qui en étoient des conséquences : il prétendoit que le commencement de la bonne volonté & de la foi vient quelquefois de nous & quelquefois de la grace ; que nous

portons dans le cœur des semences de vertu ; que le libre arbitre peut se porter naturellement au bien ; que la grace le prévient quelquefois , & que quelquefois aussi ses mouvemens préviennent ceux de la grace. Ainsi les sentimens de ce religieux tenoient à inspirer à l'homme une confiance dans ses propres forces, bien contraire à ce que la religion & la raison nous apprennent sur notre foiblesse.

Tandis que Cassien tâchoit de corriger le système de Pélage, le prêtre Lucide fut accusé d'outrer les principes de S. Augustin : il alloit être condamné par vingt-cinq évêques assemblés à Arles en 475, lorsqu'il les rassura par une lettre où il anathématisoit les erreurs dont on le soupçonnoit. Fauste, évêque de Riez (1),

CH. XXXVII.

ETAT DE LA RELIGION EN PROVENCE DEPUIS LA FIN DU IV SIECLE.

Epist. Faust.
concil. t. 4,
p. 1042 & 1044.

(1) La ville de Riez, dont Fauste étoit évêque, étoit encore dans ce tems-là une des plus considérables de la province. On peut voir ce que nous en avons dit dans la première partie de la chorographie, p. 59 & suiv. Quelqu'intéressantes que soient les inscriptions que nous avons rapportées, il s'en faut bien qu'on ait conservé toutes celles qu'il y avoit anciennement. L'ignorance a détruit ces monumens, ainsi que beaucoup de statues & plusieurs édifices publics. Le panthéon, quelque dégradé qu'il soit, nous donne encore une idée bien avantageuse du goût des romains pour les arts, & de l'état florissant où étoit alors la province. Ils n'auroient jamais embelli, comme ils firent, nos grandes villes, & n'y auroient pas élevé des monumens superbes, si l'aisance des habitans, les progrès des sciences & des arts n'avoient favorisé leur goût pour les embellissemens & la magnificence. Ce panthéon, qu'on voit encore à Riez, est soutenu par huit colonnes de granit, qui ont vingt pieds de haut. Il y avoit extérieurement à la naissance du dôme, & tout autour, trente six colonnes de marbre d'un petit module, & en dedans douze corniches où étoient les douze grands dieux. M. de Valavoire, évêque de Riez, les fit emporter dans les terres de sa famille, pour y être sans doute un monument de son peu de goût pour les beaux arts, dont il dégradoit les chef-d'œuvres. Les douze statues avoient été transportées long-tems auparavant dans la terre de Sorps, où l'on trouva vers le milieu du dernier siècle, suivant le P. Miraillet jésuite, un Pégase de jaspe, un Apollon de corail, une Andromède, une Minerve assez grande, & d'autres restes d'antiquité. Il fut un tems où l'on avoit changé le panthéon en baptistaire ; il est converti aujourd'hui en une église dédiée à S. Clair.

Je ne parlerai pas des douze colonnes qui soutiennent l'église du séminaire ;

LIVRE II.

Bibli. patr. Parif.
t. 4, P. 799.

Valer. hom. II.

& auparavant abbé de Lerins, sollicita cette profession de foi ; il fut même chargé par le concile d'écrire sur les disputes qui partageoient alors les esprits, mais ses écrits n'échappèrent point à la censure de l'église. Il soutint des opinions conformes à celles de Cassien ; elles avoient passé des déserts de l'orient dans les monasteres de Provence. Comme l'église ne s'étoit point encore expliquée sur ces questions délicates, il ne soupçonnoit sans doute pas ses propres erreurs, & on les retrouvoit dans tous les ouvrages sortis de la plume de ses confreres ; tels que S. Valérien, évêque de Cimiez, qui avoit été comme lui moine de Lerins.

Au reste, dans la fermentation générale où étoient les esprits, il étoit difficile de ne pas donner dans quelques excès ; les uns, jaloux d'établir le souverain domaine de Dieu sur les créatures, & de le regarder comme la source unique de tout bien, se servoient peut-être d'expressions qui tendoient à faire croire, que la maniere dont la grace agit en nous détruisoit le libre arbitre : les autres, au contraire, pleins de confiance en leurs propres forces, & présumant trop d'eux-mêmes, faisoient dépendre de nous le mérite de nos actions, sembloient se rendre coupables d'ingratitude

mais les quatre de granit, qui sont hors de la ville, sont remarquables : il y en a peu dans la province, qui méritent de leur être comparées pour la grandeur. On assure qu'il y en avoit autrefois huit autres à côté de celles-ci, & qu'elles sont ensevelies dans la terre. Il seroit difficile de dire à quel édifice elles servoient d'ornement, si c'étoit au capitol ou au temple d'Apollon, comme on le croit communément. Tous ces monumens sont des preuves incontestables de l'état florissant de la colonie de Riez : jamais on n'auroit fait cette dépense pour une colonie obscure ou médiocre. Ces monumens servent encore à faire connoître l'enceinte de la ville qui étoit anciennement fort grande, & qui a été considérablement resserrée par les ravages des sarrasins, & par ceux que firent les espagnols durant les guerres civiles du xiv siècle. Je ne puis finir cet article, sans faire une réflexion, qui se présente naturellement, sur les grands chemins du tems des romains. Ils devoient être infiniment plus solides & plus beaux qu'ils ne sont aujourd'hui, puisque dans l'état actuel jamais on ne pourroit y faire passer des masses énormes, comme sont les colonnes de granit dont je viens de parler, & qui n'ont pu être taillées sur les lieux, puisqu'on n'y trouve point de pierre de cette nature.

envers l'être-suprême, & favoriser le vice, en faisant croire qu'il est en notre pouvoir d'en triompher quand nous voudrons. Envisagées sous ce dernier point de vue, leurs erreurs étoient très-dangereuses. C'étoit favoriser les passions, que de persuader à l'homme, qu'il les enchaînera quand il voudra, & qu'il peut les satisfaire, sans s'interdire le retour dans les voies du salut, lorsqu'il fera rassasié de plaisirs ou de crimes.

Ces disputes, quoique dangereuses pour la religion, furent utiles aux lettres; elles tournerent les esprits vers l'étude des Peres, soit grecs, soit latins: on étudia la langue dans laquelle ils avoient écrit: on puisa dans leurs ouvrages, avec la science de la religion, des connoissances dans plus d'un genre, & le goût du beau; quoique le goût fût étrangement altéré par la décadence des mœurs, & par l'affectation que l'amour de la nouveauté avoit introduite dans le style. C'est donc à ces disputes théologiques, que la Provence fut redevable de ce grand nombre d'auteurs, qui l'illustrerent dans le cinquième siècle & au commencement du sixième; cependant parmi ces auteurs, il y en avoit beaucoup qui n'avoient point pris naissance dans cette province, & dont par conséquent nous n'aurons point occasion de parler à l'article des hommes illustres: tels furent Hilaire, le compagnon de Prosper, & le défenseur de la grace. S. Hilaire, évêque d'Arles, qui rendit son ministère si utile par la beauté de son éloquence & la sainteté de sa vie, & qui donna tant d'éclat à son siège par la fermeté éclairée, avec laquelle il en soutint les prérogatives. Tel encore S. Césaire, évêque de la même ville, le modèle des pasteurs par sa charité, sa tendre sollicitude, & sur-tout par le soin qu'il eut d'instruire assiduellement son peuple: tel enfin Fauste, de Riez, prélat recommandable par son zèle & ses vertus, & par ses connoissances ecclésiastiques, malgré les opinions erronées qu'il fema dans ses écrits. Ces évêques & plusieurs autres donnerent aux églises de Provence un lustre que les autres églises

CH. XXXVII.
ETAT DE LA RELIGION EN PROVENCE DEPUIS LA FIN DU IV SIECLE.

LIVRE II.

des Gaules n'eurent pas au cinquième siècle & au commencement du suivant.

CH. XXXVIII.

ORIGINE DE LA
PUISSANCE
TEMPORELLE DU
CLERGÉ.

Cod. Théod. fir.
c. 17, p. 54.
Sozom. l. 1, c. 5.

LE triomphe de la religion sert indirectement à établir la puissance temporelle du clergé. Les évêques, exempts des excès qu'on reprochoit aux ministres du paganisme, charitables, déintéressés, méritèrent d'abord la confiance du peuple & ensuite celle du souverain : le peuple aimoit à les avoir pour juges, & les empereurs leur permirent de prendre connoissance des jugemens rendus par les tribunaux laïques, d'en suspendre l'exécution & de les réformer. Les sentences qu'ils rendoient avoient la même force que celles du préfet du prétoire, & les officiers du prince avoient ordre de les faire exécuter. Ce pouvoir ne fut pas dangereux tant qu'il fut réglé par la religion ; mais il donnoit aux évêques, parmi le peuple, un crédit dont l'ambition & l'intrigue furent profiter, & que l'ignorance augmenta. Je ne parlerai pas de l'obligation où l'on fut, depuis Constantin, d'affranchir les serfs dans l'église, en présence de l'évêque & du peuple : cet usage, usité même chez les païens, qui donnoient quelquefois la liberté dans leurs temples, n'ajoutoit rien au pouvoir des ecclésiastiques. Il n'en est pas de même du droit, qu'ils s'arrogerent, de rendre ou de garder, suivant qu'ils le jugeoient à propos, les esclaves & les criminels qui alloient chercher un asyle dans les églises : c'étoit se rendre en quelque façon arbitres des serfs & de la fortune des citoyens, dont les serfs étoient la plus grande richesse. Le concile d'Orange, assemblé en 441, décida qu'on ne devoit pas livrer, mais défendre ceux qui se réfugioient aux pieds des autels ; que l'on condamneroit par-tout quiconque prendroit les serfs de l'église, au lieu des siens qui s'y feroient réfugiés, & qu'on réprimerait, par les censures ecclésiastiques, celui qui voudroit réduire en esclavage des hommes affranchis dans l'église, ou recommandés à l'église par testament.

Cod. Théod. God.
l. 1, p. 354.

Can. 5, 6 & 7.

Dans un siècle où les injustices étoient fréquentes, où l'on ne voyoit par-tout que vexations, il étoit intéressant pour l'innocent & le foible, de pouvoir se mettre sous la protection d'un corps puissant, dont les maximes fussent celles de la justice & de la charité ; mais, d'un autre côté, ces prérogatives donnoient un crédit sans bornes dans une société politique où la servitude avoit lieu : aussi les évêques acquirent-ils par degrés une autorité équivalente à celle du souverain ; elle étoit presque la seule qu'on reconnut en Provence vers le milieu du cinquième siècle, lorsque d'un côté les empereurs, occupés à se supplanter les uns les autres, laissoient flotter les rênes du gouvernement ; & que de l'autre les barbares s'emparoiént successivement de toutes les provinces des Gaules. Ce furent les évêques de Provence qui traitèrent avec Euric, roi des visigots, pour la cession de l'Auvergne. Ces barbares, quoique d'une religion différente, ne firent point changer l'opinion publique sur le compte des évêques. Témoins eux-mêmes de la considération dont ils jouissoient, du bien qu'ils faisoient, & du degré de puissance où leurs vertus, la confiance des peuples & les loix des empereurs les avoient élevés, ils finirent par les respecter. Les bourguignons témoignèrent la même déférence, & les francs, devenus maîtres de la Provence par un traité, respectèrent un pouvoir établi sur les loix impériales qu'ils laisserent subsister ; aussi verrons-nous bientôt les évêques disposer en maîtres du sort de plusieurs provinces au concile de Mantaille, & donner un souverain aux peuples qu'ils avoient subjugués par leurs richesses & leur crédit.

Il faut avouer pourtant qu'en général ils usèrent de leur pouvoir avec assez de modération. Cinq conciles tenus en Provence dans le sixième siècle, sont des monumens de leur amour pour la discipline ecclésiastique & de leur attachement à la foi de leurs pères ; mais l'amour de la vérité qui nous dicte ces éloges, nous défend de dissimuler ce que l'église elle-même condamne : ces

CH. XXXVIII.

ORIGINE DE LA
PUISSANCE
TEMPORELLE DU
CLERGÉ

LIVRE II.

prélats, qui édifioient par leurs vertus & soulageoient les pauvres par leurs aumônes, n'eurent pas toujours des successeurs dignes d'eux. Il y eut des pasteurs dont l'ambition ne peut être excusée, que par les mœurs corrompues de ces tems malheureux.

Les églises & les monastères s'enrichirent des dons des fideles; ces dons, souvent volontaires, étoient quelquefois forcés, & presque toujours préjudiciables aux intérêts des familles (1) : de-là s'accrut insensiblement, à l'ombre de la religion, la puissance temporelle des églises & des monastères; il est vrai qu'elle servit quelquefois au bonheur du peuple par la vertu & la capacité des évêques. Le trône eût été renversé dans certaines circonstances, s'ils ne se fussent opposés aux entreprises de ces hommes de sang qui déchiroient l'état, pour exercer tyranniquement, dans le coin d'une province, l'autorité qu'ils avoient usurpée. Mais d'un autre côté, que de maux ces richesses ne produisirent-elles pas dans l'église ! Chacun voulut s'en emparer; des laïques ambitieux, sans autre motif que celui de s'enrichir, se firent ordonner prêtres, pour envahir les bénéfices. Il y en eut plusieurs que la force & l'intrigue éleverent à l'épiscopat.

CH. XXXIX.

COMMENCEMENT
DE LA PUISSANCE
TEMPORELLE DES
PAPES EN
PROVENCE.

Ces maux allarmerent justement l'église. Les papes, attentifs à maintenir la vigueur de la discipline & la pureté de la foi, n'oublirent rien pour réformer ces abus; mais parmi les moyens que leur sagesse leur prescrivit, il y en eut qui ne leur furent sug-

(1) Les personnes de l'un & de l'autre sexe, qui renonçoient au monde, pour se retirer dans un cloître, y portoient leur patrimoine. Ceux qui embrassoient l'état ecclésiastique, cédoient ordinairement leurs biens à l'église à laquelle ils s'attachoient; ou s'ils se les réservoient, elle en héritoit quand ils mouraient *ab intestat*, ou qu'ils n'avoient point de proche parent qui pût recueillir leur succession. Cet usage, autorisé par les loix de Théodose le jeune, ou de Valentinien III, fut cause qu'on employa quelquefois des sollicitations, pour retirer du siècle les personnes les plus opulentes.

gérés que par le desir d'accroître leur puissance. Tel fut celui d'établir dans les Gaules un vicaire général avec une autorité qu'ils ne pouvoient lui donner, attendu qu'ils ne l'avoient pas eux-mêmes. Patrocle d'Arles fut revêtu de cette dignité vers l'an 417. Le pape Zozime, qui la lui conféra, l'établit juge de tous les différends qui s'éleveroient parmi les évêques, & le laissa maître de choisir ceux qu'il jugeroit à propos d'appeller à la décision des affaires, à condition pourtant, que si la chose étoit importante, ou s'il s'agissoit d'une question de foi, il l'examineroit mûrement dans un concile, & en feroit ensuite son rapport au saint Siège, pour en attendre le jugement. Enfin il étoit expressément ordonné aux évêques d'obéir au vicaire général, & ils ne pouvoient ni s'absenter, ni voyager long-tems sans sa permission.

Cette entreprise est, à proprement parler, la première que les papes aient faite sur l'autorité des prélats de France ; elle tendoit à renverser les libertés précieuses dont l'église Gallicane a toujours été si jalouse ; donnoit un supérieur aux métropolitains, dont elle restreignoit la juridiction ; enlevoit aux conciles nationaux & provinciaux, le droit inaliénable qu'ils ont de juger des questions de foi & de discipline ; enfin, elle ôtoit aux évêques le privilege d'être jugés en France par leurs propres confreres.

Les papes successeurs de Zozime, ne s'écarterent point de ce plan. Saint Grégoire-le-Grand, que ses talens, ses vertus & sa piété ont fait mettre au rang des plus grands pontifes, crut aussi pouvoir donner, à l'exemple de ses prédécesseurs, le même titre & les mêmes prérogatives à Virgile, évêque d'Arles. C'est donc en Provence qu'a commencé la puissance temporelle de la cour de Rome, comme si c'étoit la destinée de cette province, d'avoir toujours été la première conquête de l'ambition romaine.

Mais avouons aussi qu'il y a peu de conciles dans les premiers siècles, où l'on trouve plus de traces des libertés de l'église Gallicane, que dans ceux qui se tinrent en Provence. La fermeté géné-

Tome II.

N

CH. XXXIX.
COMMENCEMENT
DE LA PUISSANCE
TEMPORELLE DES
PAPES EN
PROVENCE.

Concord. sacerdot.
& imper.

l. 15, c. 30.

Concil. t. 2,
p. 310.

Thomass. discipl.
l. 1, c. 6 & 7.

Sanct. Greg.
l. 2, ep. 54.

Honorat. vitæ
Sti Hilarii.

LIVRE II.

reuse avec laquelle saint Hilaire, évêque d'Arles, soutint les droits de l'épiscopat & des conciles nationaux contre les entreprises de Rome, est un trait dont le souvenir doit être précieux à la province, & à l'église d'Arles en particulier.

CHAP. XL.

PRIMATIE
D'ARLES.

POUR bien entendre le fond de cette dispute, il faut se rappeler tout ce qui se passa dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, entre les évêques d'Arles & de Vienne, au sujet de la primatie. On sait que le gouvernement de l'église s'est formé, à certains égards, sur le plan du gouvernement civil, & que les villes qui étoient métropoles par rapport à la police de l'Empire, le devinrent aussi par rapport à la police ecclésiastique.

La province Narbonnoise, qui étoit d'une étendue considérable, n'eut, dans les trois premiers siècles, que Narbonne pour métropole (1). Mais on en démembra successivement la province

(1) Nous allons indiquer ici les divisions qu'on a faites des Gaules en différens tems; mais nous n'entrerons point dans le détail des peuples qui composoient chaque province, parce que cette question, qui ne peut être traitée que dans un ouvrage étendu, appartient plutôt à l'histoire générale de la France qu'à l'histoire particulière d'une province. Nous ne dirons ici que ce qui peut répandre quelque jour sur le sujet que nous traitons.

Première division
59 ans avant J. C.

La première division des Gaules fut faite 59 ans avant J. C. Lorsque César eut poussé ses conquêtes jusqu'au Rhin & à l'Océan, il les divisa en quatre provinces qui sont la Belgique, l'Aquitannique, la Celtique & la province romaine.

Lorsqu'Auguste tint à Narbonne, vingt-cinq ans avant notre ère, l'assemblée générale des Gaules, il fit quelques changemens dans cette division. Il changea les limites de la Celtique qui prit le nom de Lyonnoise; il en démembra treize peuples qui habitoient entre la Garonne & la Loire, & les unit à l'Aquitannique. La même province perdit aussi, du côté du septentrion, les *sequani* & les *helvetii*, qui furent incorporés à la Belgique. La province romaine commença alors d'être appelée province Narbonnoise.

Nous ne savons pas précisément en quel tems on ajouta à ces quatre provinces les deux Germanies: ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles étoient connues du tems de Tibère. La haute avoit pour capitale *Mayence*, & la basse *Cologne*.

Seconde division
ann. 292 ap. J. C.

Voilà donc les Gaules divisées en six provinces; il ne nous reste plus qu'à savoir en quel tems on les subdivisa. Il y a toute apparence que ce fut Dioclé-

Viennoise, une partie des Alpes grecques & des Alpes maritimes, qui eurent chacune leur métropole à part. La Viennoise eut en Provence les villes d'Arles, de Marseille, d'Avignon, d'Orange & de Cavaillon.

La province ecclésiastique d'Aix, ne fut érigée sous le nom de Narbonnoise seconde, que vers l'an 374; & l'évêque ne fit pas même alors usage des prérogatives de son rang. Proculus, évêque

CHAP. XI.
PRIMATIE
D'ARLES.

rien qui les porta en 292 jusqu'à douze, qui sont la première & la seconde Germanie, la première & la seconde Belgique, la Sequanoise, la première & la seconde Lyomnoise dont Lyon & Rouen furent les capitales, les Alpes grecques, l'Aquitaine dont la capitale étoit Bordeaux, la Novempopulanie, la Narbonnoise & la Viennoise: cette dernière fut vraisemblablement formée sous le règne de l'empereur Probus en 277.

Les savans ignorent quelles furent précisément alors ses limites. Quelques-uns ont cru qu'elle étoit séparée de la Narbonnoise par le Rhône, & qu'elle renfermoit toute la Provence; mais cela n'est pas vraisemblable. 1°. Parce qu'il s'en suivroit de là que la Narbonnoise seconde auroit été ensuite formée toute entière de la Viennoise, & dans ce cas il est naturel de croire qu'elle auroit été appelée Viennoise seconde, & non pas Narbonnoise. Je remarque en second lieu que la Viennoise auroit eu vingt cités, si elle avoit compris toute la Provence, tandis que la Narbonnoise première, dont elle fut démembrée n'en auroit eu que six, & même cinq en toute rigueur: ce qui n'est pas vraisemblable. Je crois qu'on peut renoncer à décider une question sur laquelle nous ne trouvons pas assez de lumières dans les anciens.

L'arrangement, dont je viens de parler, ne subsista pour le plus tard que jusqu'au règne de l'empereur Valens, qui fut fait Auguste par Valentinien son frère en 365. Sextus Rufus, qui lui présenta en 369 une description abrégée de l'empire, compta quatorze provinces dans les Gaules, qui étoient les mêmes que celles que nous venons de nommer, avec les Alpes maritimes & l'Aquitaine seconde; mais ce n'est pas une preuve qu'aucune de ces deux provinces n'eût pas déjà été érigée auparavant.

Troisième divis.
an. 368 ap. J. C.

Enfin sous l'empire de Gratien, & pour le plus tard en 380, on fit la dernière division en dix-sept provinces telles que nous l'avons. Les trois qu'on y ajouta sont la Narbonnoise seconde, la troisième & la quatrième Lyonnoise.

Quatrième divis.
vers l'an 379
de J. C.

A présent il nous reste à examiner quels sont les démembrements qu'on fit de la province romaine, pour en former les Alpes grecques, les Alpes maritimes, la Viennoise & les deux Narbonnoises. Nous avons dit ailleurs que la province romaine renfermoit la Savoie, le Dauphiné, la Provence jusqu'au Var, & tout le pays

LIVRE II.

Lab. concil.
t. 2, 1155.

de Marseille, se les étoit arrogées, quoiqu'il dépendît lui-même de la Viennoise. Les suffragans d'Aix réclamèrent contre ses entreprises, & portèrent leurs plaintes au concile de Turin, qui, sans toucher au fond de la question, décida que Proculus auroit la primauté sa vie durant, & qu'il en jouiroit, non pas comme d'un droit attaché à son siege, mais comme d'un privilege personnel, accordé à son âge & à son mérite.

qui est entre le Rhône & les deux bords de la Garonne, depuis près de sa source jusqu'à sa jonction avec le Tarn.

Quand on forma la Viennoise, on dut lui donner au moins les cités qui sont rapportées dans la notice des Gaules; savoir Genève, Grenoble, Vienne, Alps; capitale du Vivarais, Die, Valence, S. Paul-Trois-Châteaux, Vaison, Orange, Cavaillon, Avignon, Arles & Marseille; ce qui fait le nombre de treize. La difficulté est de savoir si les sept cités, qui formerent ensuite la Narbonnoise seconde, & qui sont Aix, Apt, Riez, Fréjus, Gap, Sisteron, Antibes, furent aussi annexées à la Viennoise, ou bien si elles demeurèrent à la Narbonnoise premiere.

Nous venons de dire que cette question est une de celles qui ne seront jamais décidées, parce que nous ne trouvons rien dans les anciens qui puisse nous donner quelques lumieres. Ainsi, sans examiner les différentes opinions des savans sur cette matiere, d'autant mieux qu'elles ne serviroient de rien pour fixer nos doutes, nous dirons qu'il est très-propable que la Narbonnoise seconde fût composée des cités tirées de l'une & de l'autre; de la Narbonnoise premiere, parce qu'elle en conserva le nom; de la Viennoise, parce qu'Antibes, qui en dépendoit, fut réuni à la nouvelle province.

Il n'y a pas moins de difficulté à déterminer de quelles villes on composa les Alpes grecques & les Alpes maritimes. Les Alpes grecques, qui furent ainsi nommées à cause des grecs qu'Hercule y établit selon la fable, ou du moins les *segurini* & les *caturiges* qui en étoient les principaux peuples, paroissent avoir appartenu à l'Italie. Quant aux *centrones*, qui étoient aussi des Alpes grecques, & qui occupoient la Tarantaïse, je suis persuadé qu'ils avoient fait anciennement partie de la province romaine, ainsi que la Savoie; & qu'ils furent annexés à la Viennoise qui avoit Genève & Grenoble, comme nous l'avons dit plus haut. Ce qui me le feroit croire, c'est que la Tarantaïse ne paroît avoir eu aucune métropole civile ni ecclésiastique. N'est-ce pas delà que vient la supériorité que les métropolitains de Vienne s'étoient arrogée sur l'église de saint Pierre de Moustiers? Nous pouvons donc assurer que la Tarantaïse fut séparée de l'ancienne Narbonnoise, pour être réunie aux Alpes grecques.

La contestation qui s'éleva dans le même concile, entre l'évêque d'Arles & celui de Vienne, au sujet de la primatie, fut bien d'une autre importance. Le dernier, qui croyoit avoir juridiction sur l'autre, disoit que le rang des évêchés étant réglé sur celui que les villes avoient dans l'ordre politique, son siege devoit l'emporter sur celui d'Arles, parce que cette ville dépendoit de Vienne, métropole civile de la Viennoise.

CHAP. XL.

PRIMATIE
D'ARLES.

Pour fixer nos idées sur ce qui regarde les Alpes maritimes, nous avons besoin d'entrer dans un plus grand détail. On a dû remarquer, dans le premier livre, qu'il y avoit trois sortes de liguriens. 1°. Les cisalpins, qui s'étendoient depuis le Var jusqu'à Milan en suivant la rivière de Gènes, & en y comprenant les montagnes; 2°. les décéates, les oxibiens, & les autres peuples qui habitoient le long des côtes de Provence, depuis l'embouchure du Var jusqu'à celle du Rhône; enfin les transalpins, qui occupoient la partie méridionale du diocèse d'Embrun, celui de Digne, de Senez, de Glandèves, de Nice, & de Vence. Galba réunit à la Narbonnoise les *avantici* & les *bodiontici*, dont on peut voir la situation dans la chorographie; mais les autres, qui habitoient les six diocèses que nous venons de nommer, continuèrent de former la province des Alpes maritimes, qui dépendoit de l'Italie. Enfin, quand on fit le partage en dix-sept provinces, on tira de la Narbonnoise les peuples que Galba lui avoit donnés, & on les réunit à ceux dont ils avoient été séparés, pour en composer une province dont Embrun fut la métropole. Or, puisque Embrun dépendoit des Alpes grecques, c'est une preuve qu'on en démembra aussi quelques peuples, pour les unir aux Alpes maritimes.

Nous craindrions de laisser quelque chose à désirer sur cette matière, si nous ne parlions pas des cinq provinces, dont il est fait mention dans des monumens du iv^e siècle, & des sept dont il est parlé dans ceux du v^e, & en particulier dans la fameuse notice de l'empire qu'on croit avoir été dressée du tems de l'empereur Honorius. Ces cinq provinces, ainsi que les sept, étoient désignées séparément, sans qu'il soit décidé si elles formoient ou non un corps séparé du reste des Gaules. On a beaucoup disputé pour savoir, 1°. quelles étoient ces cinq provinces, 2°. si elles n'étoient pas les mêmes que les sept. Nous ne rapporterons pas les différentes opinions des savans sur ce sujet, ni les objections qu'ils se sont faites les uns aux autres, pour détruire réciproquement leur système. Cette discussion, qui nous est étrangère, nous meneroit trop loin, & seroit déplacée dans une note qui n'est déjà que trop longue; nous nous contenterons de rapporter le sentiment, qui paroît être aujourd'hui le plus généralement reçu. Nous observerons donc que la dénomination des cinq pro-

V. l'hist. crit. de
l'établiss. de la mon-
narc. franc. t. I,
p. 375 & suiv.

LIVRE II.

Rien ne paroïssoit mieux fondé que cette prétention ; mais Arles avoit obtenu de Constantin-le-Grand, plus de privilèges que Vienne n'en avoit jamais eu ; elle étoit regardée , après Trèves , comme la première ville des Gaules ; & le vicaire du préfet du prétoire , qui commandoit en second dans les dix-sept provinces , y faisoit sa résidence. Toutes ces considérations sembloient devoir l'emporter sur les raisons de l'évêque de Vienne, ou du moins elles devoient faire partager la prééminence entre les deux sièges. La question parut délicate au concile , qui n'osa la décider. Content d'adjuger le pouvoir de faire les ordinations à celui des deux prélats , qui prouveroit que sa ville étoit métropole , il leur laissa la liberté d'exercer , chacun dans sa province , la juridiction sur les évêques des églises les plus voisines qui voudroient le reconnoître , & de les visiter comme métropolitains.

Ce jugement ne fit qu'animer la vivacité des deux évêques ; chacun cherchoit à se faire des suffragans , lorsque le préfet du prétoire ,

vinces paroît avoir commencé vers l'an 330 de J. C. Lorsque l'empereur Constantin institua les quatre préfectures de l'empire ; comme la seconde Aquitaine & la seconde Narbonnoise n'étoient point encore érigées , il n'y eut d'abord que la Narbonnoise , la Viennoise , les Alpes Maritimes , l'Aquitaine & la Novempopulanie , qui formèrent le corps des cinq provinces. On érigea ensuite la Narbonnoise seconde & l'Aquitaine seconde ; mais comme ces deux provinces se trouverent renfermées dans l'étendue des cinq , puisqu'elles n'étoient qu'un démembrement de l'Aquitaine & de l'ancienne Narbonnoise , on se servit toujours de la dénomination des cinq provinces , pour désigner le pays qui étoit compris dans les sept. Voilà comment les cinq signifient quelquefois la même chose que les sept. Voilà aussi quelles étoient les sept sur lesquelles des auteurs célèbres ont varié. Ceux , qui voudront approfondir cette matière , pourront lire *Blondel , primat. de l'église , p. 677 & suiv. M. de Marca , primat. Lugd. , n. 61 & suiv. Pagi. crit. de Baron , an. 374. Lacarry , hist. pref. prat. Gall. , p. 17 & suiv. Tillemont , emp. , p. 641 , 654 , 798 , 801. M. de Valois , not. Gall. Quenel , edit. de S. Leon. , t. 2 , p. 503 & suiv. Les annales ecclésiastiques du P. le Cointe , t. 1 , p. 261. Danville , préface de la notice de l'ancienne Gaule. La dissertation de M. de Barre , insérée dans le huitième tome des mémoires de l'acad. des inscriptions , à quoi il faut ajouter les anciens géographes.*

qui demouroit à Trèves , fut obligé , vers la fin du quatrième siècle , de transporter son siège à Arles. Cette ville devint alors la métropole des Gaules , & reçut un nouveau lustre de la présence du premier officier de l'Empire. Patrocle , qui avoit été mis sur le siège d'Arles en 412 , à la place de Héros , qu'on en avoit injustement chassé , fit valoir à propos ces avantages.

Comme il avoit gagné , par ses intrigues & ses souplesses , la bienveillance du général Constance , la protection de l'empereur Honorius , & les bonnes grâces du pape Zozime , il poursuivit , avec beaucoup de zèle , l'affaire de la primatie auprès de ce pontife , & soutint que ses prédécesseurs avoient eu , dans tous les temps , une juridiction entière sur la province Viennoise , sur les deux Narbonnoises & sur les Alpes maritimes.

Hilaire , évêque de Narbonne , voulut y former opposition ; il alléguait le titre de métropole , dont cette ville jouissoit depuis plus de quatre cents ans , une décision du saint Siège en faveur de son église , & les canons du concile de Nicée , qui ordonnoient que chaque province auroit son métropolitain. Toutes ces raisons furent inutiles ; le pape enjoignit à Hilaire de reconnoître Patrocle pour son métropolitain , sous peine d'excommunication , & donna les mêmes ordres aux prélats de la Viennoise , de la seconde Narbonnoise & des Alpes maritimes. Le pape n'avoit pas droit de décider en cette matière. Il ordonna que tous les ecclésiastiques , & même les évêques , qui partiroient des Gaules pour aller à Rome , ou en quelque autre endroit du monde , prendroient des lettres formées de l'évêque d'Arles , qu'il établit juge des différends des évêques , à moins , dit-il dans sa lettre , que la grandeur de la cause ne demande que nous en prenions connoissance nous-mêmes ; comme si les grandes causes ne devoient pas être jugées sur les lieux. Il défendit à Proculus , évêque de Marseille , de s'ingérer dans les fonctions de métropolitain.

Les volontés du souverain pontife ne trouverent aucune oppo-

CHAP. XL.
PRIMATIE
D'ARLES.

Ann. 417.

V. dans le second
tom. des conc. les
lettres du pape
Zozime , 5 , 6 ,
7 , 8 , 9 & 11.

Et saint Leon ;
differt. v , part. I ,
c. vi , & II. c. III.

LIVRE II.

Ann. 422.

Concil. tom. 2,
p. 1585, cp. 3.

Ann. 428.

Ibid. p. 1620.

sition tant qu'il vécut, excepté de la part de Proculus, qui refusa de s'y soumettre; mais après sa mort, Hilaire de Narbonne fit des représentations au pape Boniface, qui condamna la témérité que Patrocle avoit eue d'ordonner un évêque à Lodève. Il maintint le siège de Narbonne dans tous ses droits, & déclara qu'aucun métropolitain ne pourroit passer les limites de sa province. Cette décision fut confirmée par une lettre que Célestin, successeur de Boniface, écrivit aux évêques de Vienne & de Narbonne.

Celui-ci se prévalut de la déclaration des deux souverains pontifes; mais la Narbonnoise seconde, les Alpes maritimes, & peut-être aussi les Alpes grecques demeurèrent volontairement soumises au métropolitain d'Arles: c'étoit sans doute en partie à cause du crédit qu'il avoit auprès du préfet du prétoire & du patrice, dont elles espéroient tirer quelque avantage; aussi voyons-nous qu'en 439; saint Hilaire présida au concile de Riez, & qu'il prit connoissance de l'ordination d'Armentaire, évêque d'Embrun, avec toute l'autorité d'un métropolitain ou, pour mieux dire, d'un primate.

Ann. 439.

Il assembla, en 441, le concile provincial d'Orange, qui étoit de la Viennoise. Cette province, ou du moins la plus grande partie de ses évêques, reconnoissoient donc encore sa juridiction, puisqu'ils se trouverent au concile. Il faut d'ailleurs observer, qu'à la vérité, Boniface défendit à Patrocle d'étendre ses droits au-delà de sa province; mais il n'en fixa point les limites, & ne toucha point à la question de la juridiction que cet évêque prétendoit avoir sur la Viennoise; nous voyons au contraire qu'il le mit à la tête des évêques des Gaules & des sept provinces, dans une lettre qu'il leur écrivit en 419 touchant Maxime, évêque de Valence.

Concil. t. 2;
p. 1584, cp. 2.

Voilà quel étoit le degré de puissance auquel l'église d'Arles étoit parvenue, quand saint Hilaire en prit le gouvernement. Dans un tems où ces sortes de questions n'avoient pas encore été agitées, comme elles l'ont été depuis, un saint évêque, dont les intentions étoient droites, & le zèle dégagé de tout motif d'ambition

tion & de vanité , pouvoit se persuader que ses prétentions étoient justes ; il avoit pour lui la décision formelle d'un souverain pontife , les prérogatives d'une ville déclarée métropole des sept provinces , l'ancienneté de son église , dont le fondateur fut le premier apôtre des Gaules ; enfin le consentement de deux conciles provinciaux , qui avoient reconnu sa juridiction.

C'est sur ce principe que saint Hilaire régla sa conduite ; il se trouva avec saint Germain d'Auxerre dans une ville (1) dont Céldoine étoit évêque. La noblesse & le peuple leur présentèrent une requête contre ce prélat , qu'ils accusoient d'avoir été marié avec une veuve , & d'avoir condamné à mort , lorsqu'il étoit magistrat laïque. Hilaire & Germain ordonnerent qu'on préparât les témoins , & assemblerent plusieurs évêques de mérite , avec lesquels , après avoir mûrement examiné l'affaire , ils déclarerent que l'ordination de Céldoine étoit irrégulière , & le déposèrent de l'épiscopat.

Céldoine en appella au saint siege , & alla poursuivre sa plainte à Rome. Saint Hilaire l'y suivit à pied , malgré les rigueurs de l'hiver ; & après avoir visité les tombeaux des saints Apôtres , il alla voir le pape saint Léon , pour lequel il étoit rempli de la plus grande vénération ; il le supplia de maintenir la discipline de l'église , & se plaignit de ce qu'à Rome on admettoit aux saints autels des évêques juridiquement condamnés & déposés dans les Gaules ; il le conjura ensuite , si ses représentations étoient justes , de donner des ordres pour faire cesser cet abus , disant qu'au reste il étoit venu pour lui rendre ses devoirs , & non pas pour plaider sa cause , & que s'il en ordonnoit autrement , il ne l'importuneroit pas davantage. Le sentiment de saint Hilaire étoit , que le pape ne pouvoit pas juger les causes qui avoient été décidées en France ,

CHAP. LX.
PRIMATE
D'ABLES.

Leo. ep. 10;
c. 3. vita Hilaris

Leo. t. 2, p. 225
& seq.

(1) Les savans ne sont point d'accord sur la position de cette ville, qu'on ne nomme pas. Les uns croient qu'elle étoit dans la Viennoise , & les autres que c'étoit Bezançon.

LIVRE II.

& que les appels interjettés à Rome devoient être renvoyés sur les lieux.

Leo. ep. 10,
c. 7, &c.

Cette fermeté déplut à saint Léon, qui trouva de la hauteur dans les discours du prélat. Comme il avoit à cœur d'étendre la puissance du saint siège, parce qu'il croyoit que l'intérêt de l'église l'exigeoit, il assembla un certain nombre d'évêques pour examiner de nouveau la cause de Célidoine; saint Hilaire, par déférence pour le souverain pontife, & par amour pour la paix, se rendit à l'assemblée. Mais on peut conjecturer par les lettres de saint Léon, qu'il refusa constamment de répondre sur le fond de l'affaire. Son sentiment étoit que le pape ne pouvoit plus en être juge. Cette conduite, contraire aux prétentions de la cour de Rome, lui fit des ennemis, & lui attira des désagréments. Voyant donc qu'il ne pouvoit persuader ni le pape, ni les évêques, il quitta Rome malgré les rigueurs de la saison, & s'en revint dans les Gaules. Célidoine fut absous & rétabli sur son siège.

Leon. t. 1. ep. 10.
Et concil. t. 3,
p. 1396.

Le départ précipité de saint Hilaire, & quelques accusations dont il fut injustement chargé par ses ennemis, acheverent d'irriter saint Léon. Ce pontife écrivit contre lui aux évêques de la province de Vienne, une lettre qui n'est pas un des plus beaux monumens de l'antiquité. Après avoir relevé la primauté de saint Pierre & l'autorité du siège apostolique, il ôte à saint Hilaire le droit de métropolitain, & la juridiction qu'il prétendoit sur la province Viennoise, lui défendant d'indiquer des conciles, de faire des ordinations, & même d'y assister, parce qu'il avoit assez montré qu'il étoit coupable, & qu'il ne méritoit pas la communion du saint siège, en déclinant son jugement par une fuite honteuse; le saint pere rendit en même-tems à l'évêque de Vienne son ancienne juridiction sur la Viennoise, & ordonna que les autres provinces seroient gouvernées chacune par son métropolitain, sans qu'un seul en pût gouverner plusieurs.

Baron. an. 445.
§. 5. 8.

Comme il étoit à craindre que cette lettre n'eût pas tout son

effet, saint Léon engagea l'empereur Valentinien III à l'appuyer d'un rescrit, qui fut dressé dans le même esprit que la lettre, & qui prouve, selon la remarque de Baronius, que les empereurs ont beaucoup contribué à établir la grandeur & l'autorité des papes.

Cependant saint Hilaire, dont les sentimens pour saint Léon étoient les mêmes, & qui savoit que si l'on avoit pu surprendre sa religion, on n'avoit pas altéré sa charité, n'oublia rien pour gagner ses bonnes grâces; il envoya des députés à Rome, fit des écrits pleins de force pour sa justification, & témoigna le plus grand respect pour le saint siège & pour la personne du souverain pontife. Cette démarche auroit eu le plus grand succès, s'il avoit su présenter ses raisons avec la souplesse d'un courtisan, comme le lui conseilloit Auxiliaire, préfet du prétoire des Gaules, qui étoit alors à Rome.

« Vous êtes attaché à ce que vous avez une fois résolu, lui » écrivit-il, toujours égal à vous-même, sans ressentiment & sans » fiel, insensible même aux joies mondaines : aussi ne me souvient- » il pas d'avoir jamais remarqué dans aucune de vos actions la » moindre marque de hauteur ; mais les hommes souffrent im- » patiemment, que nous parlions comme nous pensons, & les » oreilles des romains ont je ne fais quelle délicatesse particu- » lière : en vous y accommodant un peu, vous ne perdriez rien » & vous gagneriez beaucoup ; accordez - moi cette grâce, & » dissipez ces petits orages par la sérénité que ramenera un léger » changement ».

On ne dit point si saint Hilaire fit de nouvelles démarches : il auroit sûrement fait le sacrifice de sa volonté, s'il n'avoit pas fallu faire en même - tems celui de ses droits. Il savoit tout ce qu'exigeoit de lui l'humilité chrétienne dont il étoit pénétré, la soumission qu'on doit au saint siège, & l'attachement respectueux qu'il avoit pour la personne de saint Léon. Mais il savoit aussi que dans les choses qui dépendent du jugement des hommes, toutes sortes

CHAP. XL.
PRIMATE
D'ARLES.

Leon. t. I, p. 219.

Vita Sti Hilar.
ap. Bolland.
5 maii, N° 23.

LIVRE II.

S. Leo. Scr. 4.

de personnes peuvent être aisément trompées, & Baronius, dont le témoignage ne doit pas être suspect, avoue que saint Léon le fut en cette occasion ; aussi pouvons-nous assurer que si le cœur de ce saint pontife étoit blessé, il n'étoit point aigri. Il pardonnoit d'autant plus aisément les fautes inséparables de la foiblesse humaine, qu'il ne croyoit pas en être exempt lui-même : « Si tous les évêques, dit-il, dans un de ses ouvrages, sont sujets à faire des fautes, combien devons-nous y être plus exposés, nous, à qui la grandeur même du poids dont nous sommes chargés, présente sans cesse des sujets de chûte ».

Voilà dans quelles dispositions ces deux grands personnages soutinrent les prérogatives de leur rang ; l'un avec le zèle inquiet d'un souverain pontife qui craint de voir rompre l'unité de l'église, & l'autre avec la fermeté inflexible d'un particulier qui soutient ses justes droits.

Quatre ans de silence que saint Hilaire passa dans les austérités ; & les vertus les plus chrétiennes, donnerent aux esprits le tems de se calmer, & d'écarter les nuages qui cachotent la vérité. Saint Léon rendit justice à son mérite ; & il semble même qu'il ne se mît pas fort en peine de faire exécuter à la rigueur la lettre qu'il avoit écrite aux évêques de la province Viennoise, puisque celui de Vienne ne se trouva pas à l'assemblée des douze qui sacrèrent le prêtre Ravenne, successeur de saint Hilaire ; ce qui feroit croire qu'ils ne le reconnoissoient pas pour métropolitain. En effet ; Ravenne, évêque d'Arles, ordonna quelque - tems après celui de Vaïson.

S. Leon. ep. 36,
Till. hist. ecclési.
t. xv, p. 93, &c.

S. Leon. t. 2,
p. 243, & ep. 63,
l. 1.

S. Leo. ep. 50 & 51

Idem. t. 2, p. 864
& 865.

Ann. 450.

D'un autre côté, comme dix-neuf évêques présentèrent ensuite une requête à saint Léon, pour le prier de rendre à l'église d'Arles ses privilèges ; nous avons lieu de présumer qu'ils n'affectèrent pas de braver ses décisions ; & cette conduite est plus conforme au respect qu'on doit à la personne du souverain pontife. Parmi ces évêques, il y en avoit des trois provinces, c'est-à-dire de la Viennoise, des Alpes mari-

times, & de la Narbonnoise seconde. Ingenuus d'Embrun fut du nombre, mais celui d'Aix n'y est pas nommé. Nous avons rapporté dans un autre endroit, le commencement de leur lettre à saint Léon. On a vu qu'ils avançoient comme un fait généralement reconnu, que saint Trophime avoit été le premier évêque des Gaules, & que les églises, dont ces dix-neuf évêques étoient les pasteurs, avoient toujours regardé celle d'Arles comme leur mere. « On fait, ajoutoient-ils, que nous & nos prédécesseurs avons été ordonnés par l'évêque de cette ville (1).

» Les souverains pontifes ont souvent confirmé ces privileges
 » qu'ils ont vus conformes à la raison & à la justice; l'église d'Arles
 » qui a mérité d'avoir pour évêque saint Trophime envoyé par les
 » apôtres, eut le droit d'ordonner des évêques dans toute l'étendue
 » des Gaules; de même que la sainte église romaine a la primauté
 » sur toutes les églises à cause de saint Pierre, prince des apôtres ».

Ils rapportent ensuite les privileges accordés par les empereurs

CHAP. XL.

PRIMATIE
D'ARLES.

V. tom. 1, p. 574
& 616.

(1) L'église d'Arles passoit donc alors pour être la plus ancienne des Gaules. Le témoignage des dix-neuf évêques me paroît prouver incontestablement cette primauté. On ne peut croire que la tradition constante de leur église & de l'église de Rome, à ce sujet, fût une fable. Aux raisons que nous avons données dans le premier volume de cette histoire, p. 573, 574 & 617, pour prouver cette primauté, nous en ajouterons une qui nous paroît frappante : c'est l'usage, où l'on étoit encore du tems de S. Césaire, à la fin du v^e siècle, de faire les prières en grec & en latin, dans l'église d'Arles. Pourquoi les faisoit-on en grec dans une ville, qui étoit colonie romaine, & où par conséquent le peuple n'avoit point d'autre langue que le latin ? N'étoit-ce point parce que cette église avoit été fondée par un évêque & par des chrétiens grecs ? En effet le nom de Trophime est grec ; il est donc tout naturel, que leur langue se conservât par tradition dans cette église, quoique le latin fût la langue dominante du pays. Celle-ci s'y introduisit ensuite, lorsque les habitans embrassèrent le christianisme ; voilà pourquoi elles subsisterent toutes les deux à la fois. Il n'est donc pas surprenant que l'église d'Arles eût sur les autres églises, avant que les droits des métropolitains fussent réglés, une supériorité & une espece de juridiction, qu'elle réclama à la fin du iv^e siècle, & dont elle fit le fondement de ses prétentions, en alléguant ses autres prérogatives.

LIVRE II.

à la ville d'Arles, & de cet accord de l'autorité séculière, avec l'autorité ecclésiastique, ils concluent que l'évêque d'Arles, successeur de saint Trophime, a toujours regardé comme une partie de sa sollicitude pastorale, les ordinations de la province de Vienne, aussi-bien que celles des trois provinces, comme en fait foi le témoignage des prédécesseurs de saint Léon.

Ep. 50.

Ce pontife répondit aux évêques, que celui de Vienne les avoit prévenus, en se plaignant de ce que Ravenne d'Arles avoit ordonné l'évêque de Vaïson; il ajouta qu'ayant pesé les raisons alléguées de part & d'autre en présence des députés des parties, il avoit trouvé que l'église d'Arles & celle de Vienne l'avoient alternativement emporté l'une sur l'autre par l'étendue de leurs privilèges; qu'il partageoit donc le différend, ordonnant que l'évêque de Vienne seroit métropolitain de quatre églises, savoir, de Valence, de Tarentaise, de Genève & de Grenoble, & que les neuf autres villes de cette province seroient soumises à l'évêque d'Arles.

Il ne parla point des trois provinces dont il est mention dans la lettre des évêques, & qui étoient vraisemblablement les deux Narbonnoises & les Alpes maritimes, ou plutôt les Alpes grecques, au lieu de la première Narbonnoise. Sans doute que le souverain pontife voulut laisser aux métropolitains de ces provinces, le libre exercice des privilèges inséparables de leur siège.

De concord.
sacerd. & imp. l. 5.
c. 34 & 35.

Le pape Hilaire qui lui succéda, reconnut de nouveau la primauté de l'église d'Arles, & lui rendit tous les droits que son prédécesseur avoit tâché de lui ôter. Nous voyons en effet que les successeurs de saint Hilaire en firent usage en plusieurs occasions. Saint Césaire fut un des plus zélés à les maintenir; il présida en qualité de premier métropolitain des Gaules à plusieurs conciles, & entre autres à celui d'Agde, auquel assistèrent les évêques de huit provinces. Cependant il n'étoit pas tellement affermi dans la possession de ses privilèges, qu'il n'essuyât des oppositions de la part de quelques évêques.

Celui d'Aix voulut user de tous ses droits & se tirer de la dépendance où l'on avoit mis son siège vis-à-vis de celui d'Arles; saint Césaire en porta ses plaintes au pape Symmaque, & obtint un rescrit conforme à ses demandes; il ne paroît cependant pas que cette décision eût son effet, du moins pour long-tems; puisqu'on renouvela les mêmes plaintes au concile de Francfort en 794. L'évêque d'Arles demandoit que celui d'Aix se rendît, quand il l'inviteroit, pour assister à un concile, ou pour sacrer un de leurs confreres, d'où l'on a conclu que ce dernier n'étoit que métropolitain du second ordre, & que c'est pour cette raison que Charlemagne ne mit point son église au nombre des métropoles de France, auxquelles il fit des legs par son testament en 811. Mais, n'est-ce pas plutôt parce que cette église avoit été brûlée, ainsi que celles d'Eause & de Narbonne, auxquelles on ne contestera sûrement pas le droit de métropoles, bien que Charlemagne ne les ait point mises au nombre des légataires?

Quoi qu'il en soit de cette question, qui appartient à l'histoire ecclésiastique, nous croyons que l'évêque d'Aix fit usage de ses droits vers la fin du sixieme ou du septieme siecle; & que s'il eût ensuite égard aux réclamations des évêques d'Arles, ce fut parce que les loix de la politique, ou la voix du préjugé, exigeoient, dans certaines circonstances, le sacrifice des droits attachés à son siège. Nous ne suivrons pas davantage les révolutions qu'éprouva le vicariat d'Arles, qui finit enfin dans la personne de Virgile, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand. De plus longs détails seroient étrangers à notre sujet.

On peut juger, par ce qu'on vient de lire, que les évêques de Provence savoient allier la fermeté avec le respect qu'on doit au souverain pontife; les fideles ne prirent aucune part à cette dispute, parce que les pasteurs ne montrerent que du zèle au lieu d'aigreur. Toujours attachés à l'église de Rome, la plupart lui laissoient en mourant une partie de leur héritage, d'où

CHAP. XL.
PRIMATE
D'ARLES.

Ann. Bened.
l. 9, c. 5.

LIVRE II.

se forma le revenu que l'on appella *patrimoine de saint Pierre* ; il fut considérablement augmenté par les pensions que payoient tous les ans , en forme de redevance , les monasteres qui s'étoient mis sous l'autorité immédiate du saint siège ; c'est une nouvelle atteinte qu'on avoit portée à la juridiction épiscopale.

W. la seconde part.
de la chorogr.

La ferveur des solitaires avoit multiplié ces asyles de la piété. Mais de tous les établissemens que l'église vit naître depuis le cinquieme siecle jusqu'au douzieme , il n'en reste qu'un petit nombre , qui sont trop connus pour ne pas nous dispenser de les nommer.

CHAP. XLI.
ÉTAT DES MŒURS
ET DES LETTRES.

Il est presque inutile de parler des mœurs de ces tems de désordres ; elles se peignent dans les faits que nous avons rapportés. La Provence , occupée successivement par des souverains de diverses nations , ravagée & désolée par les lombards & les sarrasins ; peuplée d'une foule d'étrangers , aussi différens entr'eux par l'habillement & le langage que par l'éducation & leurs intérêts , ne nous présente rien de fixe ni de caractéristique dans les mœurs de ses habitans , qu'une barbarie & une grossièreté qui leur étoient communes à tous.

Le sixieme siecle vit commencer cette étonnante révolution. Les lettres , presque abandonnées dans les autres provinces du royaume , se soutenoient encore en Provence avec quelque honneur. Plusieurs causes contribuoient à les y maintenir ; l'usage de la langue grecque & de la langue latine , que les visigots , les francs & les bourguignons n'avoient pas encore eu le tems d'abolir ; & les monasteres , où le goût des études & la piété sembloient s'être réfugiés.

Rien ne se détruit plus difficilement qu'une langue. La plupart de nos usages y sont attachés ; & d'ailleurs nous ne renonçons , qu'avec peine , aux mots qui ont été les premiers interprètes de notre amour pour nos parens , de leur tendresse pour nous , & des besoins de notre enfance. C'est par leurs secours que nous avons formé

formé nos premiers liens ; c'est par eux que nos peres nous ont transmis leurs maximes ; l'oreille est accoutumée à les entendre ; l'imagination à se les retracer & à nous rappeler avec eux la simplicité de nos ancêtres. Voilà ce qui consacre une langue chez un peuple & en assure la durée ; son abolition totale est l'ouvrage des révolutions & de plusieurs siècles.

Nous croyons donc qu'au commencement du vi^e siècle , on devoit parler le latin en Provence à-peu-près comme on le parloit en Italie. Les intérêts & les liaisons qu'on avoit eu jusqu'alors avec Rome , y avoient maintenu l'usage de cette langue. Le grec subsistoit aussi , soit parce qu'il y avoit été d'abord plus généralement répandu que l'autre ; soit parce que le commerce que faisoient dans cette province les syriens & les juifs, tous grecs de nation , la rendoient nécessaire. Une preuve du moins que le peuple l'entendoit, c'est qu'on chantoit dans l'église d'Arles, les psaumes, les hymnes & les antiennes en grec : or on sait combien on étoit alors attentif à ne réciter les prières de l'église que dans une langue qui fût entendue de tout le monde. Il est probable qu'à Marseille, où elle avoit toujours été dominante, elle étoit encore plus commune que la langue latine dans le temps dont nous parlons.

Mais cet éclat que jetterent les lettres ne fut qu'éphémère. En vain quelques génies heureux puisèrent dans les auteurs grecs & latins le goût de la bonne littérature ; en vain les disputes théologiques aiguës les esprits & les animèrent à la défense de la religion ; en vain quelques évêques entretenoient, avec les savans d'Italie, d'Afrique & de Palestine, une correspondance qui excitoit l'émulation & répandoit les lumières, il fallut céder au torrent. Les barbares, devenus maîtres de la province, infectèrent tout de leur génie ; le peuple prit leurs inclinations & leurs mœurs ; la langue adopta leurs termes & leurs phrases mêmes ; les sciences ensevelies dans l'oubli avec les ouvrages des savans, firent place à

LIVRE II.

la plus profonde ignorance ; enfin le peuple réduit , pour ainsi dire , à sa propre expérience , retomba dans les vices & dans les erreurs de la barbarie.

Cap. t. I, p. 1227.

Il y joignit même ceux que donne un gouvernement corrompu ; rien n'égale le portrait affreux qu'on a fait des mœurs des provençaux dans un capitulaire. L'esprit abandonné à ses seules lumières , avili par la tyrannie des gouverneurs , effrayé par les malheurs publics , soupçonneux , timide , s'égara dans les routes ténébreuses de la superstition. Delà tant de crimes commis au nom du Dieu qu'ils outrageoient ; delà les merveilles & les prodiges controuvés dont on remplissoit les livres ; delà les sortilèges & les divinations qu'on sembloit avoir reçus des anciens gaulois , & qu'on croyoit justifier par les cérémonies religieuses dont on les accompagnoit ; delà enfin les histoires surprenantes des revenans & des démons , contes absurdes que l'ignorance enfantoit , & qui déshonoroient la religion. Cependant le fond du génie étoit le même alors qu'aujourd'hui ; mais il étoit impossible qu'il perçât à travers tant d'obstacles ; & si l'on pouvoit placer un Descartes , ou un Corneille au milieu de ces circonstances malheureuses , il est certain qu'ils ne donneroient presque aucune preuve de talent. Que de grands hommes ont donc été perdus pour les lettres & pour l'humanité pendant un grand nombre de siècles !

Les monastères céderent plus tard que tout le reste au torrent de la barbarie. Le peu de communication que ces hommes , vivans en communauté sous une règle austère , avoient alors avec le siècle , fut cause qu'ils conserverent plus long-temps le goût des études & des bonnes mœurs. Les lettres répandoient encore quelque éclat en Provence , long-temps après qu'elles eurent disparu dans les autres parties du royaume. La preuve en est facile ; car en jettant un coup d'œil sur les écrivains que la France a produit dans ces tems d'ignorance , on voit que le plus grand nombre est sorti de cette province ,

& que presque tous les autres s'y sont formés. Ainsi elle a la gloire d'avoir été la première à cultiver les arts, & la dernière à subir le joug de la barbarie.

LA manière dont les villes se gouvernoient ; n'avoit point éprouvé les mêmes révolutions. On reconnoît encore sous la domination françoise, la forme de gouvernement des anciens gaulois , modifiée & perfectionnée par les romains ; c'est qu'il y a des usages qui font partie des mœurs , & qu'on n'entreprendroit peut-être pas de changer , sans exposer l'état à un péril inévitable.

Les rois francs le sentirent , & n'osèrent pas introduire une nouvelle forme d'administration , parce qu'ils avoient besoin de s'affermir sur le trône. Comment auroient-ils conçu un projet de cette nature , eux qui , étant plus guerriers que politiques, & presque toujours engagés dans des guerres cruelles , n'eurent ni le temps , ni les talens , ni les connoissances nécessaires pour faire de pareils changemens ? Ils laisserent donc les choses sur l'ancien pied , sur-tout en Provence , où ils n'entrèrent point par droit de conquêtes. Il eût été trop dangereux d'indisposer le peuple , qui , étant maître du passage des Alpes , auroit pu attirer tôt ou tard dans les Gaules , les conquérans d'Italie. Voilà sans doute pourquoi les monarques français , contents de succéder aux droits des empereurs & des ostrogots , laisserent même subsister la dignité de patrice , la seule qui eût pu leur faire ombrage , par le grand crédit qu'elle donnoit. Ils firent plus encore ; ils la conférèrent presque toujours à des gens du pays , ou qui étoient nés dans quelqu'autre partie du royaume de Bourgogne.

Des souverains qui usent de ces ménagemens , dans ce qui regarde la puissance militaire , ne pensent point à changer l'administration de la justice en matière civile & criminelle. La loi salique n'étoit pas même établie dans la Bourgogne sous le regne de Louis le Débonnaire. Les auteurs de ce temps-là nous attestent que , quand Pepin & Charles Martel chassèrent les sarrasins de la partie méridionale

CHAP. XLI.
GOUVERNEMENT
DE LA PROVINCE
ET DES VILLES.

Agob. oper.
Duch. t. 2, p. 316.
t. 3, p. 366.

LIVRE II.

L. II, tit. 3.
Cod. visig.

Agob. ad leg.

Gond. c. 4,
Ed. Bal. p. III.
Lex rip. tit. I,
p. 3, &c.

V. la diff. sur les
municipes & les
communes.

Ap. Bolland. Feb.
t. 2, p. 783.

Voyag. itin. par
deux Bened. pre-
mière part. p. 299.

Greg. Turon.
hist. l. 6, c. 9.

Fom. vol. 3,
p. 174.

dionale de la France, les villes & les provinces qui se soumirent à ces princes demanderent à conserver leurs juges, & sans doute aussi la forme du gouvernement civil. Ainsi les bourguignons, les francs, les gaulois ou romains, & les grecs mêmes, suivirent chacun leur code, & le demandeur étoit obligé de poursuivre sa cause devant le tribunal auquel sa partie étoit soumise; devant des juges bourguignons, si le défendeur étoit bourguignon; devant des juges francs, si le défendeur étoit franc; ainsi des autres. C'est à la faveur de cette liberté que la loi romaine s'est toujours conservée dans notre province; & les vainqueurs ne changerent point l'ancienne forme de la justice, qui étoit une suite nécessaire de la législation qu'ils laissoient subsister; aussi en trouvons-nous encore des traces sous le gouvernement des français. L'histoire nous parle d'un sénateur qui mourut à Vaison sur la fin du sixième siècle. Il y en avoit dans le même-tems à Avignon. Dommolus ayant été nommé évêque de cette ville refusa d'y aller, sous prétexte qu'il y trouveroit des sénateurs sophistes, des juges philosophes; enfin il paroît par les formules rédigées vers l'an 660, que l'ordre des décurions, qu'on appelloit quelquefois sénateurs, existoit encore dans plusieurs cités des Gaules. Il n'est pas vraisemblable qu'il eût été détruit dans notre province, qui ayant demeuré plus long-tems que les autres sous la puissance romaine, conserva son ancienne constitution sous les bourguignons & les visigots, & qui ne fut cédée aux français que par un traité. Cependant sur la fin de la première race, lorsque tout s'écrouloit au milieu de l'anarchie, il dût se faire dans la forme de l'ancienne administration des changemens dont on ne peut donner une idée qu'en entrant dans le détail de certaines charges, dont il est parlé dans l'histoire ou dans les capitulaires.

Nous avons dit que le patrice eut en Provence presque les mêmes droits que les anciens préfets du prétoire des Gaules. Il étoit à la tête de toutes les affaires publiques, des troupes & de l'administration de la justice; son autorité diminua insensiblement;

& ses successeurs eurent le titre de ducs, dont l'histoire parle plus souvent que des patrices. Mais un seul homme ne pouvoit pas embrasser d'un coup d'œil tant d'objets différens. D'ailleurs la Provence ayant été divisée en deux provinces, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, chacune fut gouvernée par un comte; & ce partage favorisa la forme d'administration que Charlemagne introduisit dans tout le royaume, & à laquelle il paroît que la province fut assujettie.

Les comtes étoient dans leur département à la tête de la justice; des troupes & des finances; ils tenoient les plaids ou audiences publiques à jeun, & par-tout où ils vouloient, excepté dans le vestibule des églises; & jugeoient des affaires civiles ou criminelles; assistés des rachimbures ou échevins, que le peuple nommoit: ceux-ci étoient donc des ministres subalternes, ainsi que les viguiers & les centeniers.

Le viguier ou vicaire, qu'on appelloit vicomte en certains endroits, & quelquefois vidame à Marseille (1), étoit, à proprement parler, le premier & principal substitut du comte, & le remplaçoit quand celui-ci alloit à la cour ou qu'il marchoit à la tête de la mi-

CHAP. XLI.
GOUVERNEMENT
DE LA PROVINCE
ET DES VILLES.

Des comtes

Des viguiers

Ducang. gloss.
au mot vicedom.

(1) Il paroît qu'à Marseille les fonctions de la Justice furent séparées pendant quelque tems de la puissance militaire, & qu'outre le gouverneur, on y envoyoit un magistrat nommé *préfet*. Il est certain que S. Didier & S. Bonnet eurent ce titre, & qu'ils firent les fonctions de juges dans cette ville, & peut-être dans toute la province marseilloise, l'un vers l'an 620, & l'autre vers l'an 680. Je remarque qu'ils étoient nés l'un en Auvergne, & l'autre dans le Languedoc, c'est-à-dire dans deux provinces, où l'on suivoit la loi romaine. L'histoire apprend qu'ils étoient fort versés dans la jurisprudence de leur pays, & romains, c'est-à-dire gaulois d'origine: ce qui prouve que les souverains n'avoient rien changé à la jurisprudence de la province, ni même à la manière dont la justice y étoit administrée. Cette observation est encore justifiée par les noms des sénateurs, dont j'ai parlé plus haut. Je remarque, en second lieu, que l'historien les appelle *préfets*. Cette qualification ne prouveroit-elle pas aussi, que ce titre s'étoit conservé à Marseille par tradition depuis les romains; & qu'ils avoient effectivement réduit cette ville sous la juridiction d'un *préfet*? Rien n'est plus

Vita SS. Desiderii & Bonnet.

LIVRE II.

lice ; car chaque département étoit obligé de fournir un certain nombre d'hommes levés dans les familles libres , à proportion des biens qu'elles possédoient , & dont le comte tenoit un état exact. Quand les comtés furent divisés en vigueries , chacun eut son viguier particulier.

Des centeniers.

Celui-ci avoit à son tour inspection sur les centeniers , dont l'autorité ne s'étendoit point au-delà des bornes fixées dans une partie de la viguerie. Leur district se nommoit *centurie* ou *centaine* , parce qu'il renfermoit cent maisons. Le centenier demouroit ordinairement dans les villages , ne décidoit que des affaires de peu de conséquence , & seulement dans l'étendue de son ressort. Nos chartres & le sixieme concile d'Arles , font mention des viguiers , des centeniers & des échevins ; on trouve aussi leur nom dans des diplômes que le roi Conrad le Pacifique donna pour le comté de Provence.

Cup. t. 1, p. 592.

Gall. christ. t. 1,
inst. p. 107.

Conc. t. 7, p. 236.

Rec. de hist. de
Franc. t. 10, p.

Les évêques avoient leurs *vidames* ou *avoués* , sous lesquels rouloit le soin des affaires temporelles de l'évêché & du diocèse. C'étoient d'abord des especes d'intendans pris parmi le peuple ; ensuite on le choisit dans un état plus relevé , lorsqu'ils joignirent aux fonctions d'administrateurs , celles d'avocat & de juge.

Des échevins.

Les échevins étoient une autre espece de magistrats , qu'on appella quelquefois *rachinburges*. Ils se trouvoient , en qualité d'assesseurs , aux audiences du comté ; & il semble d'abord que leur pouvoir n'alloit point au delà , ou que s'ils avoient en particulier quelque autorité , elle se bornoit aux affaires purement civiles qui

propre à nous faire découvrir les anciens établissemens , que les usages qui se conservent dans un pays , sur-tout quand ils tiennent à quelque partie du gouvernement.

Il est parlé des échevins de Digne , des *missi-dominici* , & du vidame de Marseille , dans une charte de l'an 580 , & dans une autre qui fut donnée en 845 , au sujet des droits de l'abbaye de S. Victor. Il est fait mention des échevins , tant romains que français , du diocèse d'Arles , qui se trouverent au plaids qu'on tint en cette occasion.

regardoient les intérêts de la communauté. Cependant on lit dans des capitulaires , qu'ils condamnoient quelquefois à mort ; & l'on croit qu'il fut un tems où ils jugeoient des affaires contentieuses en premieres instances. Tous ces officiers étoient destitués par le comte , quand ils prévariquoient. On choisissoit leurs successeurs dans l'assemblée publique de la cité.

Charlemagne établit l'usage de tenir trois fois l'an dans chaque comté des assemblées générales , composées de tous les officiers de justice & des notables ; les vassaux s'y trouvoient en personne ; les évêques & les abbés pouvoient y envoyer leurs vidames. Quoi qu'on y jugeât des procès de conséquence , on conjecture aisément par la qualité des personnes qui composoient ces assemblées ; qu'il étoit beaucoup question de réglemens de police , tant pour l'administration de la justice que pour la répartition des charges , & la fixation des droits respectifs des villes. On y écoutoit aussi les plaintes portées contre les juges & contre les personnes commises au recouvrement des contributions. Si quelqu'un d'eux avoit malversé , il étoit privé de sa charge.

Comme il se glissoit dans la province des abus auxquels le gouvernement seul pouvoit remédier , les envoyés du prince , connus sous le nom de *missi dominici* , tenoient leurs assises quatre fois l'an , aux mois de janvier , d'avril , de juillet & d'octobre. Leurs principales fonctions étoient d'écouter les plaintes , de faire droit sur les unes , de faire parvenir les autres au monarque ; de punir les évêques , les abbés & les comtes qui se trouvoient avoir prévariqué ; de réformer leurs jugemens iniques , & les abus qui s'étoient introduits dans l'administration de la justice , & de juger les procès qu'on n'avoit pas terminés. Ils visitoient aussi les monasteres , recherchoient les droits royaux , & soutenoient les pauvres contre l'oppression des grands ; enfin ils publioient les ordonnances des rois , & les faisoient enrégistrer après avoir pris l'avis de l'assemblée.

Les comtes , les évêques & les abbés étoient obligés de s'y trou-

CHAP. XLI.
GOUVERNEMENT
DE LA PROVINCE
ET DES VILLES.

Muratori antiq.
med. ævi. t. I ,
p. 506.

Assemblées
provinciales

Des envoyés du
prince.

LIVRE II.

Ann. Bened. t. 2,
p. 335.

Le pere le Cointe
en l'an 780.

ver en personne, & ne pouvoient s'en dispenser qu'avec l'agrément du souverain, ou pour cause de maladie; alors ils envoyoient des députés à leur place; leurs causes, ainsi que celles des comtes, étoient réservées au conseil du roi. Les envoyés ne pouvoient les terminer qu'à l'amiable; mais ils jugeoient sans appel dans les autres affaires. On n'avoit recours au roi qu'en cas de déni de justice.

Enfin pour mieux lier toutes les parties du gouvernement, le roi convoquoit une fois l'an une diete ou assemblée générale de la nation, à laquelle assistoient les vassaux, les évêques & les abbés, c'est-à-dire, toutes les personnes considérables de l'état. On faisoit les déclarations & les ordonnances qui devoient être exécutées dans le royaume, & l'on rectifioit les réglemens faits dans les assemblées provinciales.

Conc. t. 7, p. 1233.

Les canons du concile d'Arles, tenu en 813 par ordre de l'empereur, furent confirmés au mois de septembre de la même année à la diete d'Aix-la-Chapelle. Les réglemens qu'on fit dans ce concile touchant les assemblées publiques où se rendoit la justice; l'article qui regarde les comtes, les viguiers, les centeniers & les nobles qui devoient se trouver à ces sortes d'assemblées; enfin les chartes, où il est parlé des envoyés du prince & des échevins, ne sont pas des monumens suffisans pour nous faire juger que l'administration générale de la province fût exactement comme nous venons de le dire: mais nous savons que c'étoit celle des provinces voisines de la capitale; & sous le même gouvernement, nous ne devons point supposer de différence sans de fortes preuves, dans un objet aussi essentiel, & encore moins lorsque nous y trouvons des traits de ressemblance aussi frappans que ceux que nous venons de remarquer (1).

(1) Je le répète, cette forme d'administration n'étoit pas connue en Provence avant l'avènement de Charlemagne à la couronne. Le partage de la Provence entre deux souverains, qui n'étoient jamais d'accord, & les invasions

L'état des personnes étoit encore, sous la première & seconde race, le même que sous les empereurs romains. Le peuple continuoit d'être distingué en hommes libres & en serfs ; la condition des derniers n'avoit pas changé ; leur nombre même devoit être augmenté à Marseille, par l'usage où l'on s'étoit maintenu d'ôter, en certains cas, la liberté à des particuliers sans recourir à la justice. Lorsque saint Bonnet étoit juge de Marseille, il défendit de vendre les hommes à l'encan, & de les punir de l'exil ou de la captivité ; il eut même la générosité de racheter le plus d'esclaves qu'il lui fut possible. La facilité qu'on avoit de les apporter dans cette ville, par le Rhône & par mer, fut une des causes qui les y multiplia davantage ; car, du reste, le nombre des personnes libres étoit à proportion plus grand que par tout ailleurs ; c'est un fait attesté par trop de monumens du moyen âge, pour qu'on puisse le révoquer en doute. Je ne vois d'ailleurs aucun événement qui ait pu étendre en Provence le fléau de la servitude & la rendre générale. Les guerres que se firent les descendans de Clovis ; celles qu'occasionna la décadence de la seconde race, s'y firent moins sentir que dans aucune autre partie du royaume. Nos villes, si nous en exceptons Arles & le pays d'alentour, furent à l'abri des ravages des normands ; & si les bourguignons & les troupes de Clovis en prirent quelques-unes sous le regne de Théodoric, roi des ostrogots ; si les sarrasins en envahirent une partie, ils ne firent que les dépeupler :

auxquelles elle fut exposée, ne permirent gueres de s'occuper de cet objet. Le peuple, toujours flottant au milieu de ces révolutions, suivoit ses anciens usages, parmi lesquels les vainqueurs devoient en avoir introduit quelques-uns des leurs.

On trouve des comtes à Arles & à Marseille, avant Charlemagne ; Aix, Avignon, Vaïson, Apt & Cavaillon, eurent ensuite les leurs ; mais ce ne fut que vers la fin du VIII^e siècle dans le IX^e & X^e : presque tous les diocèses de Provence avoient le titre de comté. Il faut donc qu'au commencement du regne de Charlemagne, les comtes d'Arles & de Marseille eussent, sous leurs ordres, des vicomtes ou des viguiers, distribués dans les autres diocèses.

Tome II.

Q

CHAP. XLI.

GOUVERNEMENT
DE LA PROVINCE
ET DES VILLES.

De l'état des
personnes.

Vita Sti Bonneti
ep. Arvern.

Gall. christ., instr.
t. I, p. 74. 93,
108, &c.

LIVRE II.

De la noblesse
sous les romains.

mais ni les uns ni les autres ne purent conserver leurs conquêtes, & le fléau fut passager.

Parmi les personnes libres, on distinguoit deux sortes de citoyens : les propriétaires, & ceux qui descendoient des sénateurs d'une colonie, ou de ces gaulois qui, après la conquête de la province, furent admis dans le sénat de Rome (1). Les citoyens de cette seconde classe, étoient nobles dans leur patrie, *domi nobiles*; c'est-à-dire, qu'ils y jouissoient de certains privilèges que les autres n'avoient pas; mais la véritable noblesse, celle qui donnoit à Rome, en Italie, & dans tout l'empire, des exemptions & des prérogatives particulières, n'étoit attachée qu'aux descendants des anciens patriciens, qui, dans les beaux siècles de la république, avoient, outre le droit d'image, des cérémonies & des sacrifices particuliers; & qui ne s'alliant point avec les plébéiens, jouirent pendant long-temps du privilège exclusif de posséder les premières charges. La noblesse prise dans ce sens eut des révolutions, comme tout ce qui tenoit aux constitutions fondamentales de la république; elle perdit d'abord quelques-unes de ses prérogatives; & enfin, sous les empereurs & même avant, elle fut usurpée par les familles qui avoient occupé plusieurs fois des emplois auxquels la chaise curule étoit attachée. Quelques provençaux avoient été honorés de ces dignités; mais si nous en exceptons leurs descendants, & le petit nombre de ceux qui tiroient leur origine des patriciens, ou de quelques principaux officiers de l'empire, transplantés dans la

(1) Nous pourrions citer beaucoup de provençaux, dont les ancêtres avoient été sénateurs dans leur propre cité, si nous ne croyions pas ces détails inutiles. Il suffit de dire, que les vies des saints & le catalogue des évêques, nous en fournissent plusieurs exemples. On sait aussi que plusieurs habitans de la province Narbonnoise furent admis au sénat de Rome; c'est un fait que Tacite & d'autres historiens attestent; & nous sommes persuadés qu'il y en eut qui furent questeurs, censeurs, édiles & préteurs: or, sous les empereurs, toutes ces charges donnoient les prérogatives de la noblesse.

province romaine ; les autres , ceux mêmes qui descendoient de nos familles sénatoriennes , soumis aux mêmes loix que le reste des citoyens , assujettis aux mêmes charges envers l'état , n'étoient distingués que par une naissance plus illustre ; & quand elle étoit relevée par les richesses ou par des vertus héréditaires , il en résul-
toit une illustration que les historiens ont désignée par le mot *nobilitas* , dont on ne doit pas confondre la signification avec celle du mot français *noblesse* (1).

On doit encore mettre dans la classe des familles illustres , celles qui descendoient des druides ou des chevaliers gaulois ; mais elles furent dépouillées de leurs anciens privilèges. Les romains en s'emparant du pays , renversèrent , par la nature de leur gouvernement , l'ordre de la noblesse gauloise. Celle-ci dépendoit de l'exercice du sacerdoce & de la profession des armes ; & chez les romains , elle étoit attachée aux premières charges de la magistrature.

Sous les francs , l'ancien préjugé reprit toute sa force. Ce peuple guerrier ne connut point d'autre illustration , que celle qui venoit de la profession des armes , & sembla regarder l'administration de la justice , quand elle étoit séparée des emplois militaires , comme une fonction presque servile , excepté les grands offices , tels que celui de chancelier. Si les ducs , les comtes & les marquis jouirent de quelque considération , c'est moins comme magistrats , que comme chefs des troupes. Ce préjugé , tout injuste qu'il étoit , prévalut enfin ; & s'il n'avilit pas la magistrature , il lui fit perdre du moins tout son éclat.

Ce ne fut pas le seul changement qui se fit dans l'ordre civil.

(1) Je dis la même chose du mot *nobilis* , qui signifie seulement *illustre* , dans les auteurs du moyen âge ; car si cette épithète avoit désigné des personnes *nobles* , dans le sens que nous l'entendons aujourd'hui , pourquoi ne l'auroit-on point employée , quand les *nobles* formerent en Provence un ordre à part ? Cependant ils prenoient le titre de *milites* , parce que ce mot avoit sans doute une signification différente de *nobiles* : celui-ci ne fut employé que long-tems après.

LIVRE II.

La noblesse, qui depuis tant de siècles se transmettoit avec le sang, ne fut plus attachée qu'aux bénéfices militaires que le souverain communiquoit, & qu'il otooit au gré de ses caprices; elle devint donc aussi flottante sur la tête des sujets, qu'elle étoit auparavant indépendante des faveurs de la fortune; toujours attachée aux dignités, elle accoutuma les esprits à ne plus la séparer de l'idée de puissance; & dès-lors le sang des anciens nobles, que la magistrature avoit illustrés sous les romains, & dont un petit nombre avoit échappé au fer des barbares, commença de couler dans des canaux obscurs, qui se perdirent enfin dans les abîmes du regne féodal. Si quelque famille romaine craignit de retomber dans l'oubli, elle fut obligée d'entrer avec les francs dans la carrière des honneurs militaires; aussi voyons-nous que les noms de la plupart des officiers, dont il est parlé dans l'histoire de Provence, avoient la terminaison latine.

On reconnoît ici toute la tyrannie du préjugé. L'administration de la justice étoit, chez les romains, la fonction la plus noble, parce que les fondateurs de Rome, qui n'étoient d'abord qu'une troupe de brigands, finirent par devenir sénateurs; chez les francs au contraire, la profession la plus illustre fut celle des armes, parce qu'un peuple avide de butin, après avoir envahi les Gaules, fit du métier de la guerre son unique occupation. S'il étoit possible qu'une troupe de laboureurs pût fonder un royaume, leur état, qu'on méprise trop, seroit le plus honorable, comme il est le plus utile. Mais il n'appartient qu'à la force & à la puissance de changer les idées. L'industrie seule, dépouillée de l'appareil des armes & de l'éclat des richesses, est condamnée à servir dans l'obscurité le faste imposant de l'ambition.

On découvre, dans le Traité d'Andely, l'origine de la noblesse françoise, parce qu'on y trouve les premiers fondemens de l'hérédité des bénéfices & de l'établissement des seigneuries. Mais Charles Martel respecta peu ce monument de la foiblesse de ses prédéces-

seurs ; il changea la nature des bénéfices , en ne les donnant qu'à vie & à la charge du service militaire , au lieu qu'il n'est pas certain que cette condition y fût attachée auparavant. Charlemagne suivit le même plan ; & sous ce grand homme , qui répandit tant d'éclat sur tout son regne , les vassaux jouirent de ces prérogatives & de cette considération qui constituent la véritable noblesse. Louis le Débonnaire s'écarta de la loi que ses prédécesseurs s'étoient imposée touchant la durée des bénéfices ; il permit à quelques vassaux de transmettre à leurs enfans celui qu'ils possédoient , en attendant sa ratification. Les seigneurs s'en prévalurent , & lui firent bientôt une nécessité de ce qui n'étoit d'abord qu'une pure condescendance.

Charles le Chauve alla plus loin encore ; il déclara à l'assemblée de Kiersi , en 877 , que si , pendant son voyage d'Italie , un comte dont le fils seroit à sa suite venoit à mourir , le prince son fils avec son conseil , nommeroit par provision des administrateurs du comté vacant , jusqu'à ce qu'il en eût disposé lui-même en faveur du fils du défunt.

Il n'en fallut pas davantage pour enhardir les vassaux à faire des entreprises sur l'autorité royale. Ils transmirent à leurs enfans d'abord le bénéfice ; & ensuite les droits régaliens qu'ils usurperent ; & l'hérédité de la noblesse fut fixée pour toujours. Cet ouvrage , que la foiblesse du gouvernement avoit commencé , l'ambition des grands l'acheva sous Charles le Simple ; alors les ducs , les comtes & les vicomtes prirent le nom des pays , des villes & des châteaux où ils exerçoient leur juridiction ; ils assujettirent les biens des personnes libres à des devoirs seigneuriaux ; créèrent des justices particulières , des tribunaux & des officiers inconnus auparavant , par le moyen desquels ils établirent une servitude générale dans le royaume. La division du peuple en différentes nations cessa ; les divers codes disparurent ; & la loi romaine , appelée dans les capitulaires , la reine & la maîtresse des loix , prévalut , & fut la seule

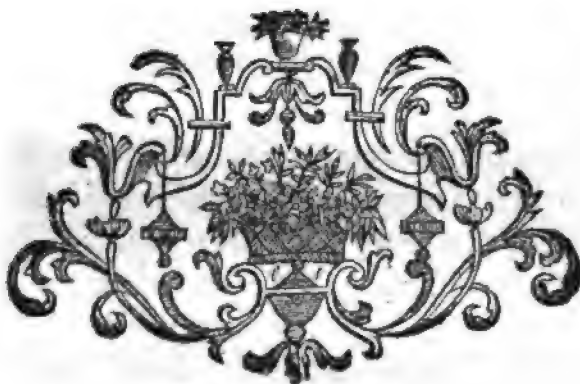
LIVRE II.

en vigueur dans toutes les provinces méridionales de la France.

V. la dissertation
sur les comtes de
Provence.

Ceci ne doit pourtant pas s'appliquer à la Provence sans restriction. Comme elle sortit de la maison de Charlemagne avant que l'hérédité des fiefs fût établie, le comté d'Arles demeura long-tems tel qu'il étoit à cette époque, c'est-à-dire électif héréditaire, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous avons dit que la servitude y fut beaucoup moins générale que dans le royaume de France ; & nous ajouterons que les différentes nations y ont été distinguées, jusqu'à la fin du dixieme siecle.

Fin du second Livre.



LIVRE TROISIEME.

Nous avons remarqué, dans le livre précédent, que le royaume de France avoit, à la mort de Charles le Chauve, tous les symptômes d'une révolution prochaine. L'ambition des grands, devenue redoutable à la faveur des divisions qui régnerent parmi les successeurs de Charlemagne; l'hérédité des fiefs, l'amour de l'indépendance, la multiplicité des impôts, la cupidité des courtisans, les entreprises du clergé, la vénalité des emplois, & la foiblesse du souverain; étoient tout autant de vices, qui depuis long-tems consumoient l'état. Ils usèrent tellement les liens qui unissoient toutes les parties de l'empire françois, qu'il ne fut pas difficile, à quelques ambitieux, d'en détacher les provinces dont ils voulurent s'emparer.

Bozon eut l'audace de l'entreprendre. Ses qualités personnelles, l'ancienneté de sa noblesse, ses richesses immenses & ses alliances illustres sembloient l'enhardir à la révolte; car on ne peut pas donner un autre nom à l'ambition qu'il eut de se faire couronner roi d'Arles & de Bourgogne.

Il étoit beau-frère de Charles le Chauve par le mariage de sa sœur Richilde avec cet empereur; de-là toutes les dignités qu'on réunit imprudemment sur sa tête, l'abbaye de Saint-Maurice en Vallais, le comté de Bourges (1), le gouvernement d'Aquitaine, du

CHAPITRE I.
BOZON ASPIRE A
SE FAIRE COU-
RONNER ROI DE
PROVENCE.

(1) Le pere de Bozon se nommoit Bivin, & avoit le titre de comte : c'est dire assez qu'il tenoit un des premiers rangs dans l'état. Sa mere étoit sœur de la reine Theutberge, femme de Lothaire II, roi de Lorraine & d'une partie de la Bourgogne, & fille de Bozon, comte des environs du Mont-Jura, c'est-à-dire, d'une partie de la Franche-Comté & de la Suisse, vers l'an 825. Le duc Bozon,

LIVRE III.

Ann. Bertin.
chron. de saint
Denis, c. 3 & 5.

An. 870, 71, 72.

Lyonnois & du Viennois; enfin attaché à la personne du roi par les premières charges de la cour, il fut tout-à-la-fois l'objet & le distributeur des grâces. Il sut profiter, en habile politique, d'une position si favorable à son ambition; il se fit nommer gouverneur d'Italie & de Provence, avec le titre de duc, lorsque Charles le Chauve eut reçu la couronne impériale après la mort de l'empereur Louis II son neveu.

Ann. Fuld. &
Bertinian.

Ann. 876.

Un gouvernement aussi vaste, avec une autorité presque souveraine, confié à un ambitieux, dans un pays éloigné de la capitale, ne pouvoit que faire éclore des desseins pernicieux. Le duc Bozon eut l'audace, après avoir empoisonné son épouse, d'enlever Hermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, & ce qui doit encore plus nous surprendre, c'est que Charles le Chauve parut approuver cette action, qui sous un prince ami des loix & capable de les faire respecter, auroit été punie de mort. Les nûces furent célébrées à Ponthyon, avec une magnificence vraiment royale.

L'impunité de ce crime rendit tous les autres faciles; il n'y eut rien que Bozon n'osât entreprendre. Gendre d'un empereur & frère d'une impératrice, il étoit trop près du trône pour ne pas être tenté de s'en élever un; mais il falloit auparavant ébranler celui de Charles; c'est ce qu'il fit, & voici dans quelles circonstances.

Ann. Metenses.
Concil. t. 8,
p. 233 & 481.

Le Cointe, ann.
ecclési. franç.

dont il est ici question, eut une sœur, nommée Richilde, que Charles le Chauve épousa. Tant d'alliances illustres annoncent une noblesse bien ancienne. Nous ignorons pourquoi il prit le nom de son grand-père maternel, plutôt que celui de son père. Deux évêques l'avoient porté au VII^e siècle: l'un gouvernoit l'église de Constance en 638, & l'autre celle de Grenoble en 662. On connoît l'histoire de Gontran Bozon; mais nous n'osons pas assurer que ce seigneur, & les deux prélats, fussent de la famille de notre Bozon, quelque ancienne que nous la croyons; puisqu'elle s'allioit à des souverains.

Bozon, comte du Mont-Jura, grand-père maternel de notre Bozon, avoit un fils qui fut nommé, par le roi Lothaire, à l'abbaye de S. Maurice en Vallais, & au gouvernement de tout le pays situé entre le Mont-Jura & le grand S. Bernard. Il s'appelloit Humbert,

Les sarrasins, soutenus sous main par les grecs & par le duc de Bénévent, faisoient des courses en Italie, & commettoient les plus grands ravages. Le pape, qui ne se croyoit pas en sûreté dans Rome, envoyoit des lettres fréquentes à l'empereur, pour lui peindre tous ces désordres & l'inviter à les venir arrêter.

Charles, touché du danger qui menaçoit ses états au-delà des Alpes, résolut d'y passer avec une armée pour en chasser les infidèles, & réduire le duc de Bénévent. Il pourvut d'abord à la sûreté du royaume de France dans une assemblée générale qu'il tint à Kierfi-sur-Oise; ensuite il prit la route du Mont-Cenys, ayant donné ordre au duc Bozon, à l'abbé Hugues, à Bernard comte d'Auvergne, & à Bernard marquis de Languedoc ou de Gothie, comme on disoit alors, de le suivre avec le gros de l'armée : l'impératrice voulut être du voyage, & partit avec un cortège digne de son rang. L'absence de l'empereur, les batailles qu'il avoit perdues, celles même qu'il avoit gagnées dans une longue suite de guerres, enfin les progrès que les normands faisoient dans les provinces que la Loire & la Seine arrosent, mettoient le royaume dans une situation déplorable. Les seigneurs, dont nous venons de parler, crurent qu'ils pouvoient travailler pour leurs intérêts particuliers, sans avoir rien à craindre de la part du souverain; ils refuserent de marcher. Leur défobéissance obligea Charles de revenir en France; la fatigue & la honte peut-être de se voir obligé de repasser les Alpes, firent tant d'impression sur lui, qu'il fut attaqué d'une fièvre violente, dont il mourut dans une chaumière de paysan près du Mont-Cenys.

Les historiens assurent qu'un médecin juif, nommé Sédécias, en qui il avoit mis toute sa confiance, l'empoisonna par une poudre qu'il lui fit prendre comme un excellent fébrifuge. A juger du fait par toutes les circonstances qui précéderent & suivirent ce triste événement, on n'a pas de peine à se le persuader; l'impératrice

Tome II

R

CHAPITRE I.
BOZON ASPIRE A
SE FAIRE COU-
RONNER ROI DE
PROVENCE.

Cap. Car. cal. t. 2.

Duchêne, p. 469.

Ann. Berthin.

Ann. 877.

CHAPITRE II.
LA MORT DE
CHARLES LE
CHAUVE LUI FAC-
LIT L'EXÉCUTION
DE SES PROJETS :
SES INTRIGUES.

LIVRE III.

Richilde ne fit aucune recherche sur le crime du perfide Sédécias ; toute sa conduite nous prouve assez qu'elle s'entendoit avec son frere Bozon pour affoiblir l'autorité royale, & rendre héréditaire dans sa famille le pays dont il étoit gouverneur.

N'ayant point d'enfans pour leur remettre la couronne, elle aima mieux la faire tomber sur la tête de son frere, que d'affermir le sceptre dans les mains d'un prince qui n'étoit pas de son sang. La suite va nous dévoiler encore mieux tout ce mystere d'iniquité.

Bozon délivré de l'empereur, animé par son épouse, soutenu par le crédit de sa sœur & par ses richesses, maître d'un pays fort étendu, voyoit approcher le terme de ses desirs ; il ne lui manquoit plus que la faveur du souverain pontife, dont les foudres ou la protection décidoient alors de ces sortes d'entreprises. Jean VIII occupoit la chaire de saint Pierre. L'impératrice Angelberge, mere d'Hermengarde & veuve de l'empereur Louis II, se chargea de le mettre dans les intérêts de son gendre, & trouva le moyen d'y réussir.

Retirée dans un couvent à Bresse, elle conservoit dans la solitude l'esprit ambitieux & remuant qu'elle avoit eu sur le trône. Persuadée que sa fille Hermengarde étoit appelée de droit à la succession de son pere ; fâchée de la voir dans l'état de simple sujette, tandis que par sa naissance elle étoit destinée à porter une couronne, elle vouloit l'élever, à quelque prix que ce fût, au rang de souveraine. Le pape, rempli de déférence pour Angelberge, n'eut garde de repousser des sollicitations qui n'avoient rien de contraire à ses vues politiques ; la position où il se trouvoit alors étoit des plus embarrassantes ; la mort de Charles le Chauve avoit replongé l'Italie dans les désordres de l'anarchie, & lui-même il avoit tout à craindre de la part des sarrasins, de l'animosité de quelques seigneurs & de l'ambition de Carloman roi de Baviere, qui vouloit se faire couronner empereur.

DANS cet embarras il vint en France pour juger par lui-même de l'état des affaires , & pour régler , d'après ses observations , la conduite qu'il devoit tenir. Il débarqua à Arles , où le duc Bozon & son épouse le reçurent , dit un historien moderne , avec tous les honneurs qu'on peut rendre à un homme dont on attend une couronne. La lettre qu'il écrivit à l'impératrice Angelberge , nous fait assez connoître dans quels sentimens il entreprit ce voyage.

J'ai vu , lui marquoit-il , le duc Bozon & la princesse votre fille ; j'ai trouvé que tout étoit dans l'état que nous pouvions désirer ; je ne négligerai rien pour leurs intérêts. Comme ils sont , ainsi que vous , les personnes du monde de qui l'église romaine attend le plus de consolation , je desiré sincèrement de les élever aux plus hautes dignités par tous les moyens que mon honneur pourra me permettre. Aidez-nous de vos conseils à votre ordinaire , afin que notre entreprise ait un heureux succès.

D'Arles le souverain pontife prit la route de Troyes , où l'on devoit tenir un concile. Bozon & son épouse l'y suivirent , & l'impératrice Richilde s'y rendit. Elle appuya si bien leurs intrigues , qu'ils vinrent à bout de faire épouser à Carloman , second fils du roi , une fille que Bozon avoit eue de sa première femme. Que pouvoit-on faire de plus pour un particulier ? n'étoit-ce pas à force de l'approcher du trône l'inviter à y monter ?

Bozon , imprudemment chargé par la cour d'accompagner le pape , qui repassoit les Alpes , prit avec lui des mesures pour exclure le roi de Bavière du royaume d'Italie. Le saint pere lui promit de se servir de toute son autorité pour l'en mettre en possession lui-même , & le faire empereur. Quand même les annales de Fuldes ne nous l'assureroient pas , il nous seroit aisé de le conjecturer , par les lettres de ce pontife : *J'ai adopté Bozon pour mon fils* , écrivoit-il à Charles le Gros roi de Germanie , & *j'excommunie quiconque osera l'attaquer.*

Il paroît qu'il cherchoit à lui faire des partisans en Italie , afin

CHAP. III.

LE PAPE LE
FAVORISE.

Ann. 878.

Ann. Berthin.
Velly. hist. de Fr.

Joann. VIII,
ep. xcii.

Ann. Fuld. &
Berthin.

Ann. 870.

Ep. cxix.

Ep. clxiv.

LIVRE III.

que son élévation à l'empire y trouvât moins d'obstacles. *Pour ce qui est d'Albert, marquis de Toscane, & de la comtesse son épouse, écrivoit-il à Bozon dans une lettre du mois d'avril 879, je dois vous dire qu'ils vous sont entièrement dévoués, & je vous prie de leur conserver, pour l'amour de moi, les comtés qu'ils possèdent en Provence depuis long-tems.*

Bozon qui vouloit avoir une couronne, à quelque prix que ce fût, comprit qu'il étoit tems de se faire reconnoître souverain dans son gouvernement. Sa politique avoit préparé tous les moyens pour y réussir ; ses alliances & ses intrigues lui en assuroient le succès. Le royaume continuoit d'être agité par les factions des mécontents & ravagé par les courses des pirates. Louis le Begue étoit mort ; & les deux princes qui régnoient, Louis & Carloman, étoient jeunes & mal affermis sur le trône. Enfin Bozon étoit assuré de l'amour des peuples, qu'il gouvernoit avec autant de modération que de douceur ; de la protection du pape, qu'il avoit l'art de ménager, & du suffrage des évêques & des seigneurs, qu'il avoit ou gagnés par ses promesses, ou intimidés par ses menaces. Il convoqua donc une assemblée à Mantaille (1), château situé à une demi-lieue du bord oriental du Rhône, entre Vienne & Valence, & s'y fit élire, couronner & sacrer roi de Provence, le 15 octobre 879.

Ann. Berthin. &
Fuld.

Regis. chron.
Ad ann. 879.

CHAP. IV.
COURONNEMENT
DE BOZON.

Tout est remarquable dans cette affaire de la part des prélats, l'élection, les motifs qui les déterminèrent & la manière de procé-

(1) *Mantaille*, qui a donné le nom au concile, est une vaste plaine du Dauphiné nommée la Valloire, *Vallis aurea*, entre Vienne & la rivière d'Isère, & près de la terre de Mante ou Mantoz. Le château de Mantaille étoit situé presqu'au bas d'un coteau qui sépare la Valloire d'avec le vallon, qui s'appelle *Mantaille*, dans un endroit assez sauvage. La paroisse, dans laquelle il est situé, a aussi le nom de Mantaille. Ce n'est aujourd'hui qu'une annexe de S. Sorbin, paroisse qui est effectivement dans la Valloire, mais qui est séparée par un coteau extrêmement haut, du vallon appelé Mantaille. Il y subsiste encore des mesures assez considérables du château de ce nom. *Hist. de l'église de Vienne*, p. 220.

der. Ils disoient que le pays étant abandonné depuis la mort de Louis le Begue , & livré aux attaques des puissances invisibles & des brigands , ils avoient cherché , de concert avec les seigneurs du pays , des gens capables de remédier à tant de maux ; que n'ayant trouvé personne qui voulût se charger , pour l'honneur de Dieu , de ses saints & de son église , d'une affaire de cette importance , ils s'étoient adressés au roi des rois , & l'avoient instamment supplié de les inspirer & de leur faire connoître ses volontés ; qu'enfin Dieu , qui sonde les cœurs , voyant la consternation de son peuple , répandit sur eux quelque consolation & manifesta ses desseins ; que tous les esprits étant animés des mêmes sentimens par une inspiration divine , ils s'étoient réunis en faveur d'un homme qui , sous Charles le Chauve , avoit été un des principaux appuis & des plus zélés défenseurs du trône , & avoit mérité de nouveaux honneurs sous Louis son successeur , à cause de sa rare prudence ; que son mérite étoit non-seulement connu en France , mais encore en Italie ; que le pape Jean , qui l'aimoit comme son fils , avoit donné les plus grands éloges à sa probité , & l'avoit choisi pour s'en faire accompagner à son retour à Rome ; que c'étoit donc par la volonté de Dieu , & par l'assistance des saints que , dans le pressant danger où ils étoient , ils éliisoient le prince Bozon pour leur souverain , à cause de sa haute sagesse & des grands avantages que son élection procureroit au pays ; qu'à la vérité , ce prince effrayé des obligations qu'il alloit contracter , avoit d'abord refusé la couronne ; mais que quand on lui eut fait sentir que les intérêts de Dieu & de son église le demandoient , il avoit enfin baissé humblement la tête sous le joug.

Si quelque chose peut justifier cette conduite des évêques , c'est qu'ils crurent devoir céder aux circonstances , pour se dérober au ressentiment de Bozon & à l'animosité de ses protecteurs. Quelqu'ignorance & quelque simplicité qu'on leur suppose dans ces tems de barbarie , il est impossible qu'ils se soient déguisés à eux-

CHAP. IV.
COURONNEMENT
DE BOZON.
Concil. t. 9,
p. 331.

Ann. 879:

mêmes l'irrégularité d'un acte par lequel ils osoient soustraire les peuples à l'autorité du véritable souverain , pour les mettre sous le joug d'un étranger. Ils avoient beau couvrir leurs démarches des intérêts au ciel , le cri de la conscience , plus fort que les illusions d'une politique mondaine , réclamoit contre leur injustice.

Ce prétendu abandon des provinces , cette assistance du ciel ; cette sollicitude pastorale , ces vues pures animées par l'intérêt de la religion & l'amour du bien public , n'étoient qu'un langage inventé par Bozon & ses partisans , pour tromper le peuple & l'affermir dans la révolte. Tout étoit artificieusement concerté pour séduire les simples : l'assemblée après avoir élu Bozon , lui envoya une grande députation composée de quelques évêques & seigneurs du pays. On lui fit la harangue suivante :

« Le sacré concile de Mantaille dans le territoire de Vienne ;
 » assemblé avec la noblesse au nom de notre Seigneur , & par
 » l'inspiration de sa divine majesté , s'adresse à votre sagesse avec
 » un sincère dévouement , illustre prince , pour savoir de quelle
 » manière vous avez envie de vous comporter sur le trône , où par
 » la miséricorde divine nous desirons de vous élever ; si vous ne
 » serez pas zélé pour la gloire de Dieu , pour la foi catholique &
 » pour les intérêts de l'église ; si à l'exemple des bons princes vos
 » prédécesseurs , dont la conduite vous est connue , autant par
 » l'histoire que par la tradition , vous n'observerez pas les loix &
 » ne rendrez pas à chacun la justice qui lui est due ; si vous n'aurez
 » pas en partage l'humilité , qui est le fondement de toutes les ver-
 » tus , la patience & la modération nécessaires aux personnes en
 » place ; si vous ne serez pas circonspect dans vos jugemens ,
 » quand il s'agira de condamner ; fidele à vos promesses , quand
 » elles seront justes ; sobre , docile aux impressions de la grace ,
 » accessible à ceux qui vous donneront de bons conseils , ou qui
 » imploreront votre clémence ; si vous ne serez pas plus jaloux
 » de faire du bien que de commander , marchant sur les traces des

» princes vertueux ; foulant aux pieds les passions injustes ; telles
 » que la colere , la cruauté , l'avarice , la cupidité , l'indignation &
 » l'orgueil ; si vous ne ferez pas équitable envers tout le monde ,
 » vrai dans toute votre conduite , docile aux conseils salutaires ,
 » ennemi des vices , ami de la vertu , défendant & protégeant vos
 » sujets.

» Tant que vous vous comporterez de la sorte , le sacré concile
 » & la noblesse , qui est animée des mêmes sentimens , ne seront
 » point blâmés du choix qu'ils ont fait , & l'on ne portera aucune
 » atteinte à votre autorité , que vous ferez servir comme nous
 » l'espérons , à l'utilité commune. La paix au contraire & la vé-
 » rité regneront dans tous les états par la grace de Dieu & l'inter-
 » cession des saints , pourvu que vous fassiez régner les loix , que
 » vous nous mainteniez en possession de l'autorité évangélique
 » & apostolique , & que vous la respectiez , afin que Dieu soit
 » béni par-tout & en toutes choses. Tous les ordres de l'état vous
 » prient de vouloir bien veiller à ce que les personnes qui com-
 » posent votre maison marchent dans les voies du salut & de
 » l'honneur ».

« Je vous rends de sinceres actions de graces , répondit Bozon ;
 » pour le vif attachement que vous me témoignez , tout indigne
 » que j'en suis : je le regarde comme un effet de la miséricorde
 » divine & de la bonté de votre cœur ; je vous rends graces aussi ,
 » de ce que , par un excès de cet amour , vous voulez m'élever
 » au rang suprême , pour me donner occasion de mériter , malgré
 » ma foiblesse , une récompense éternelle dans l'autre monde , en
 » combattant dans celui-ci pour les intérêts de l'église de Dieu ,
 » qui est notre mere commune.

» Pour moi convaincu de mon insuffisance , & sentant combien
 » les obligations que je vais contracter sont au-dessus de mes forces ,
 » j'aurois refusé vos offres , si je n'avois reconnu la volonté de Dieu
 » dans l'unanimité de vos suffrages ; mais je cède à vos desirs , puis-

CHAP. IV.
 COURONNEMENT
 DE BOZON.

Ann. 879.

*LIVRE III.**Ann. 879.*

» qu'il le faut. Quant à ce que vous me demandez, comment je
» veux me comporter dans le gouvernement de l'état, je consens
» de tout mon cœur à me régler sur vos sages instructions. Je suis
» sincèrement attaché à la religion catholique; j'en fais profession
» & je suis disposé à me sacrifier pour elle, si Dieu l'ordonne. Je
» rétablirai & je conserverai les privilèges de l'église, avec l'aide
» du Seigneur; je ferai régner la justice en suivant vos conseils, &
» tout le monde vivra sous la protection des loix que je maintien-
» drai en vigueur. C'est ainsi qu'en marchant sur les traces des bons
» princes mes prédécesseurs, je travaillerai pour l'intérêt commun
» de mes fideles sujets. Pour ce qui regarde mes mœurs, je reconnois
» mes iniquités, elles surpassent celles des autres; mais j'avoue en
» même-tems, que vous ne verrez jamais rien que de bon dans
» ma conduite: cependant comme je suis sujet, ainsi que les autres,
» à la foiblesse humaine, s'il m'arrive de faire des injustices, je tâ-
» cherais de les réparer par vos sages conseils; je vous prie donc
» instamment de me dire, en tems & lieu, ce que vous trouverez
» de plus juste & de plus raisonnable. Je suis votre ouvrage, en
» travaillant pour ma gloire, vous travaillerez pour la vôtre. Si au
» contraire quelqu'un de vous me manque, j'attendrai avec des
» sentimens pleins de douceur & d'humanité, la satisfaction qui
» me sera due. Avec les loix humaines, je respecterai l'autorité de
» l'église, & lui obéirai, afin qu'en me conduisant par la volonté de
» Dieu, je le fasse bénir en tout & par-tout. Quant aux personnes
» de ma maison, comme Dieu habite dans les saints, je donnerai
» mes ordres, afin qu'elles ne s'écartent jamais des loix de la bien-
» séance; je vous supplie donc, vous, messeigneurs les sacrés
» pontifes, & vous tous, nos fideles sujets, seigneurs & hommes
» libres, puisque par un effet de la confiance que j'ai en la grâce
» & en l'assistance de Dieu, je me rends à vos sollicitations; je
» vous supplie, dis-je, de vouloir bien, par le secours de vos
prieres

» prières, soutenir ma foiblesse, sous le poids accablant de ma
 » dignité, & m'aider en tout ce qui dépendra de vous.
 » Au reste, si mon élection déplaisoit à quelqu'un, je le supplie
 » de le dire & de s'en expliquer librement. Je vous conjure aussi,
 » au nom de cet amour que vous me témoignez, de faire, pendant
 » trois jours, à la tête du peuple, qui est confié à vos soins, des
 » prières solennelles, afin que Dieu ne permette pas, à cause de
 » mes péchés & de mon indignité, que vous ou moi nous tombions
 » dans un égarement qui feroit le malheur de l'état; mais prions-le
 » de se servir de nous pour faire éclater sa miséricorde ».

CHAP. IV.
 COURONNEMENT
 DE BOZON.

Ad ann. 879.

Il est difficile de tendre un piège plus adroit pour entraîner le peuple dans la révolte, & de couvrir l'usurpation de dehors plus imposans. Les promesses de Bozon étoient flatteuses & capables de séduire; mais que lui en coûtait-il de les faire? L'histoire nous apprend assez qu'on promet tout pour acquérir un trône, & qu'on viole tout pour s'y maintenir.

Par les souscriptions du concile (1), on juge de l'étendue du

(1) Les prélats qui assistèrent à ce concile, sont les archevêques de Vienne, de Lyon, de Tarantaise, d'Aix, d'Arles, & de Besançon; les évêques de Valence, de Grenoble, de Vaison, de Die, de Maurienne, de Gap, de Toulon, de Châlons-sur-Saône, de Lausanne, d'Apt, de Mâcon, de Viviers, de Marseille, d'Orange, d'Avignon, d'Uzes, & de Riez. Bien qu'on ne trouve pas ici le nom des autres évêques de Provence, du côté des Alpes, on fait qu'ils se soufirent dans la suite à sa domination, puisque Arnaud archevêque d'Embrun, dont le nom ne paroît pas dans les actes du concile de Mantaille, fut du nombre de ceux qui élurent Louis, fils de Bozon, en l'année 890.

Concil. t. 9, p. 427.

M. L'abbé Velly, au lieu des évêques d'Apt & de Riez, met ceux d'Agde & de Rheims. Ce dernier mot est sans doute une faute d'impression; mais il a été induit en erreur, au sujet de l'évêque d'Apt, par les souscriptions du concile, dans lesquelles on lit *Richardus agathensis*: il est certain qu'il faut lire *aptenfis*, parce que l'évêque d'Agde, du tems de l'assemblée de Mantaille, s'appelloit Alaric, & non pas Richard. D'ailleurs le royaume de Provence, auquel Bozon fut élu, ne s'est jamais étendu jusqu'à Agde; ainsi l'évêque ne devoit pas être un des électeurs.

LIVRE III.

Ann. 879.

royaume de Bozon , qui fut d'abord nommé royaume de Provence , & ensuite royaume d'Arles ou de Bourgogne , quand il eut été cédé à Rodolphe II par Hugues ; il comprenoit la Provence , le Vivarais , l'Uzege , le Dauphiné , la Savoie , le Lyonnois , les diocèses de Mâcon & de Châlons , la Bresse , la Franche-Comté ; ou du moins la plus grande partie , & le diocèse de Lausanne.

CHAP. V.

SA CONDUITE.

Mabil. ad an 879.

BOZON fut à peine couronné roi , qu'il fit divers actes de souveraineté dans les provinces soumises à sa domination ; mais , en habile politique , il ne s'annonça d'abord que par des bienfaits , & les répandit presque tous sur les églises & sur les monastères. Il confirma , en faveur de l'archevêque d'Arles , nommé Rostan , les chartes par lesquelles l'empereur Lothaire & le roi Lothaire son fils , avoient soumis à son église l'abbaye de Cruaz , située auprès du Rhône dans le Vivarais. Nous ne parlerons point des privilèges que les autres églises obtinrent de sa feinte piété ; ces titres , assez peu intéressants dans une histoire , ne sont aujourd'hui remarquables que par leur ancienneté. Il y a toute apparence que la bonté de ce nouveau monarque , se laissa bientôt ; car les historiens nous parlent de lui comme d'un tyran , sans rapporter aucune action qui justifie une qualification si odieuse ; peut-être ne le traitoient-ils de la sorte , qu'en haine de son usurpation.

CHAP. VI.

LOUIS ET CARLO-
MAN LUI FONT LA
GUERRE. LE PA-
PE L'ABANDONNE.

LES rois Louis & Carloman , justement irrités , prirent des mesures pour le punir de sa révolte. Mais avant de parler de la guerre qu'ils lui firent , nous croyons devoir mettre sous les yeux du lecteur quelques faits qui la précéderent.

Ann. 880.

Ann. Berthin.

Quand ces deux princes eurent abattu le parti d'un petit nombre de factieux qui troubloient l'état , ils se rendirent à Amiens , au mois de mars de l'année 880 ; & là , dans une assemblée des seigneurs français , on fit le partage de la monarchie. Louis eut la France & la Neustrie ; Carloman , l'Aquitaine & la Bourgogne. Trois mois

après, c'est-à-dire au mois de juin de la même année, ils s'assemblerent à Gondreville, maison royale sur la Moselle, où devoit se trouver Charles le Gros, roi d'Allemagne & d'Italie. Le roi de Germanie, qui tomba malade sur ses entrefaites, n'ayant pu s'y rendre, envoya des députés. Il fut résolu, d'un commun consentement, qu'ils s'aideroient les uns les autres contre les ennemis de l'état & de la maison royale, & particulièrement contre Bozon & les Normands.

L'orage tomba d'abord sur l'impératrice Angelberge, dont les intrigues avoient préparé la révolution de la Bourgogne; Charles le Gros la fit enlever de son couvent & l'envoya prisonnière en Allemagne. Le pape, dont la puissance temporelle n'étoit encore fondée que sur la politique & le secret, sentit que le complot étoit découvert, & craignit d'être enveloppé dans la ruine de ses favoris. Dès-lors il changea de langage, traita Bozon de présomptueux, de perturbateur du repos public & de tyran; il fit un crime à l'évêque de Vienne de favoriser ses entreprises, & sur-tout d'avoir fait entendre qu'il n'agissoit que par les ordres de son supérieur ecclésiastique. En effet, il est très-possible que ce prélat se servit du nom respectable du souverain pontife pour couvrir sa révolte.

Cependant les princes français entrèrent en Bourgogne, sur la fin du mois de juillet de la même année, à la tête de leurs troupes & de celles que le roi de Germanie leur fournit. Ils mirent le siège devant Mâcon & l'emporterent. De-là, s'étant joints à Charles le Gros, qui venoit à leur secours, ils descendirent à Lyon, où Bozon, qui avoit passé le Rhône pour s'opposer à leurs conquêtes, n'osa les attendre. Ce prince, dont la prudence ne se démentit jamais, aimant mieux ménager ses troupes pour faire un coup de main dans l'occasion, que de s'engager dans un combat où les forces n'auroient pas été égales; il se contenta de mettre une forte garnison dans Vienne, dont il confia la défense à sa femme Hermengarde. Cette princesse ambitieuse, femme d'une prudence peu commune & d'un courage

CHAP. VI.

LOUIS ET CARLO-
MAN LUI FONT LA
GUERRE. LE PAPE
L'ABANDONNE.

Jean VIII. ep. 263.

Ann. 880.

LIVRE III.**Ann. 881.**

Ann. Berthin.

au-dessus de son sexe, soutint le siège avec tant d'opiniâtreté, que Charles le Gros voyant qu'il duroit trop long-tems, repassa les Alpes, afin d'aller recevoir la couronne impériale de la main du pape, au mois de février de l'année 881 (1).

CHAP. VII.**SIÈGE ET PRISE
DE VIENNE.****Ann. 882.**

SON départ ne fut pas le seul affoiblissement que souffrit l'armée française ; les ravages que les normands faisoient en Flandres & en Picardie, obligèrent le roi Louis d'aller au devant d'eux. Il les défit dans un sanglant combat à Saucour dans le Ponthieu ; mais une mort prématurée l'enleva bientôt après dans la 22^e année de son âge. Carloman, devenu maître des états de son frere, quitta Vienne pour aller recevoir le serment de ses nouveaux sujets, & laissa la conduite du siège au duc Richard, frere de Bozon. Richard le poussa si vivement, que la ville se rendit au mois de décembre de l'année 882, après une résistance de deux ans. Hermengarde & une fille qu'elle avoit, furent conduites prisonnières à Autun, où son beau-frere Richard commandoit. Ce sont les seules particularités que nous sachions de ce siège, qui ne dût pas finir sans qu'il y eût des sorties & des attaques, que les historiens passent sous silence (2). Ils nous laissent également ignorer les suites de cette guerre, qui fut vraisemblablement interrompue à cause des troubles dont quelques provinces furent agitées, & sur-tout à cause de la mort de Carloman ; arrivée le 6 décembre de l'année 884.

Ann. 884.

(1) Le pere Daniel, l'abbé Velly & les auteurs de l'art de vérifier les dates ; mettent le couronnement de l'empereur, Charles le Gros, au 25 décembre de l'année 880. J'ai suivi le sentiment de Muratori, qui me paroît plus probable. Annal. ital. t. 5, premiere partie, p. 199 & suiv.

Recueil des hist.
de Fr. t. 9, p. 432.
Interdipl. Carlom.

(2) Je serois porté à croire que l'armée française, après la prise de Vienne, soumit tout le pays situé sur la rive gauche du Rhône, & qu'elle poussa ses conquêtes jusqu'à Marseille, puisque nous avons un diplôme de Carloman en faveur de l'abbaye de S. Victor. Il est daté du mois de février de l'année 884.

Ces circonstances releverent d'abord le courage de Bozon ; mais Charles le Gros ; qui hérita de la couronne , & qui , par cette succession , se trouva presque aussi puissant que Charlemagne , fit sentir à ses ennemis tout ce qu'ils avoient à craindre de sa puissance. Comme les courses des pirates ne lui permirent pas de marcher en personne contre Bozon , il envoya pour le combattre Bernard III , marquis de Gothie & comte d'Auvergne. Nous ignorons s'il remporta quelque avantage sur ses ennemis ; car l'histoire de ces tems-là nous abandonne à chaque instant ; mais nous avons lieu de croire que ses conquêtes , s'il est vrai qu'il en fit , se bornerent à bien peu de chose , puisqu'au commencement de l'année 887 , Bozon étoit rentré dans Vienne , & dans presque tous les pays qu'il avoit usurpés.

C'étoit un homme si habile & si fécond en ressources , que ses ennemis , malgré la supériorité de leurs armes , ne purent jamais ni le faire enlever , ni l'attirer dans aucun piège. Il possédoit , à un tel degré , l'art de manier les esprits , qu'il fut maintenir dans l'obéissance les peuples & les soldats , & s'attacher constamment les seigneurs qui s'étoient déclarés pour lui , quoique l'empereur & les rois de France , n'eussent oublié ni promesses ni menaces pour les détacher de ses intérêts. Il joignoit à ces talens rares , une figure aimable , beaucoup de bravoure , des richesses immenses , qu'il savoit employer à propos. Il mourut à Vienne dans le mois de mars de l'année 887 (1). Hermengarde étoit avec lui dans cette ville quand il

CHAP. VIII.

CHARLES
LE GROS SE DÉ-
CLARE CONTRE
LUI ; CEPENDANT
IL RENTRE DANS
VIENNE ET Y
MEURT.

Mabil. diplom.
p. 554, & an. 886.

Ann. 887.

(1) La plupart des historiens font mourir Bozon le 11 Janvier de l'année 887 ; mais leur sentiment n'est appuyé sur aucune preuve : tout ce que nous savons de certain , c'est qu'il ne vivoit plus au mois de Juin de la même année , quand son fils Louis alla joindre à Kircheim en Alsace , Charles le Gros , qui le reçut avec bonté. Herman Contract , & l'auteur des annales de Fuldes , le disent clairement ; d'un autre côté , dom Martenne rapporte une charte de Bozon de l'année 887 , & l'on en cite une autre de la même année , dans le recueil des historiens des Gaules & de la France. Or il n'est gueres vraisemblable qu'il les ait donnés , avant le 11 du mois de Janvier , s'il ne mourût pas subitement. Je crois donc qu'il est plus naturel de mettre sa mort au mois de mars , ou

Dom Marteno,
collect. amplif.
t. 3 , p. 220.

LIVRE III.
Rec. des hist. de
Franc. t. 9.

mourut ; mais nous ignorons en quel tems & comment elle fut remise en liberté.

Dipl. de Bozon.

Bozon eut , de cette princesse , un fils nommé Louis ; qui lui succéda , & plusieurs filles , dont une appelée Angelberge , épousa dans la suite Guillaume , surnommé le Pieux , duc d'Aquitaine , marquis de Gothie & comte d'Auvergne.

CHAP. IX.
CONDUITE DE SA
FEMME ERMEN-
GARDE POUR FAI-
RE RECONNOÎTRE
SON FILS LOUIS.

Ann. 887.

LOUIS n'avoit pas dix ans accomplis quand son pere mourut. La reine sa mere eut besoin de toutes les ressources de sa politique , pour empêcher les ennemis du dehors de venir l'attaquer au commencement de sa régence , & pour maintenir dans l'obéissance les grands de l'état , qui , dans ces tems de fermentation & d'anarchie ,

au commencement d'avril ; & alors on conçoit mieux pourquoi son fils Louis n'alla voir Charles le Gros , qu'au mois de Juin.

Bozon fut enterré dans l'église de S. Maurice de Vienne , en la chapelle de sainte Apollonie. Il fut fort regretté , & laissa une grande réputation après lui , s'il faut en juger par son épitaphe que voici :

Regis in hoc tumulo requiescunt membra Bozonis :

Hic pius , & largus , fuit audax , atque benignus.

Sancti Mauricii caput ast circumdedit auro ,

Ornavit gemmis claris , super atque coronam

Imposuit rotam gemmis auroque nitentem.

Huic dum vita fuit , bona dum valerudo maneret ,

Munera multa dedit patrono , Carmine dicto.

Urbibus in multis devoto pectore magna

Contulit , & sanctis pro Christi munere dona :

Stephane prime tibi sceptrum diadema paravit.

Lugduni proprium rutilat velut Nicominus.

Quamvis hunc plures voluissent perdere reges ,

Occidit nullus ; sed vivo pane refectus ,

Hoc linquens obiit , Christi cum sanguine , regnum ,

Quem Deus ipse potens , cœli qui climata finxit ,

Cœtibus angelicis jungat per sæcula cuncta.

Tous nos historiens assurent que Bozon n'avoit qu'une fille. Cependant nous connoissons un diplôme qui lui en donne plusieurs.

devoient supporter impatiemment le joug d'une femme ; cependant tout fut tranquille au dedans comme au dehors. La reine , par une prudence peu commune, vint à bout de se concilier tous les esprits. Comme elle vit que la sûreté de la couronne dépendoit beaucoup de la protection du monarque français , elle tâcha de le gagner , sans se départir de son autorité.

Les circonstances étoient favorables à ses desseins. Charles le Gros étoit un prince foible , & chancelant sur le trône ; ne pouvant plus conserver sa puissance , il vouloit du moins sauver sa vanité. Hermengarde , qui connoissoit mieux que personne la triste position de ce prince , lui envoya , au mois de juin , son fils , à peine âgé de dix ans , pour lui faire une espece d'hommage. L'empereur , qui se tenoit alors à Kirchem en Alsace , ne considérant , dans la personne de Louis , qu'un descendant de Charlemagne , & flatté peut-être de la démarche de ce jeune prince , vint au devant de lui , le reçut avec amitié , l'adopta pour son fils , le reconnut pour son vassal & lui donna le titre de roi , s'il faut s'en rapporter au concile de Valence , titre glorieux , mais qui ne suffisoit pas pour l'affermir sur le trône ; car les seigneurs avoient droit de concourir à l'élection de leur souverain , regardant le royaume d'Arles comme électif héréditaire , ainsi que l'a remarqué un écrivain célèbre.

Hermengarde , qui connoissoit leur délicatesse , sentit combien il seroit dangereux de la blesser. Elle ne souffrit donc pas que son fils prît le titre de roi avant son couronnement , pour leur faire entendre que c'étoit à leur amour seulement qu'elle vouloit devoir son élévation.

Cette princesse possédoit , au suprême degré , l'art de s'accommoder aux circonstances. Attachée , en apparence , à Charles le Gros , tant qu'il fut sur le trône , elle l'abandonna quand il en fut renversé , pour embrasser les intérêts d'Arnoul , rival & successeur de ce monarque au royaume de Germanie. Arnoul étoit fils naturel de Carloman ; Hermengarde alla le trouver à sa cour , au mois de mai

CHAP. IX.

CONDUITE DE SA
FEMME ERMEN-
GARDE POUR FAI-
RE RECONNOITRE
SON FILS LOUIS.

Ann. Tudellen.
chron. herm.
Contracti.

Ann. 887.

Esprit des loix,
t. 4 , P. 164.

LIVRE III.
Ann. 890.

de l'an 890, & lui fit des présens proportionnés au service qu'elle en attendoit. Arnoul, qui devoit la couronne aux mêmes moyens qu'Hermengarde employoit pour mettre celle de Provence sur la tête de son fils, reçut cette princesse avec distinction, & la renvoya très-satisfaite. Dans le même tems Bernoin, archevêque de Vienne, revint de Rome avec l'agrément du pape pour le couronnement de Louis.

CHAP. X.
LOUIS EST COURONNÉ AU CONCILE DE VALENCE.

QUAND on fut assuré de la protection des personnes qu'on avoit le plus d'intérêt à ménager, on s'occupa sérieusement de l'élection de Louis. On n'avoit rien à craindre ni de la part de la France, ni de la part de l'Italie. Ces deux grands royaumes étoient déchirés par des divisions intestines. On assembla donc à Valence les évêques & les principaux seigneurs des provinces qui étoient restées sous l'obéissance d'Hermengarde, & l'on procéda au couronnement du prince. L'archevêque de Vienne y rendit compte des intentions du saint pere, & fit assez comprendre par son discours que le premier ministre (1) d'un Dieu de paix dont le royaume n'est pas de ce monde, se regardoit pourtant comme le véritable distributeur des couronnes & l'arbitre des souverains.

Il dit qu'il avoit représenté au pape Etienne que la Provence ; depuis la mort de l'empereur Charles le Gros, étant sans chef & sans roi, se voyoit exposée à la licence des habitans qui n'avoient plus de frein, & aux fureurs des sarrasins qui la réduisoient en un vaste désert ; que le saint pere touché jusqu'aux larmes du sort de cette province, avoit écrit aux évêques & archevêques pour les

Concil. t. 9 ;
p. 244.

(1) Il n'y a de nommé dans ce concile que les archevêques de Lyon, d'Arles, d'Embrun & de Vienne. Si les souscriptions n'étoient pas perdues, nous trouverions peut-être le nom de quelques autres, & sur-tout celui des suffragans, qui ne sont désignés que par le mot d'évêque en général. Ainsi nous ne pouvons pas juger d'une manière bien précise, de l'étendue qu'avoient encore les états de Louis, après la mort de son pere.

exhorter

exhorter à mettre le sceptre entre les mains de Louis, petit-fils par sa mere de l'empereur Louis II.

« Convaincus que telle est la volonté de notre sainte mere »
 » l'église, disoient ces prélats, nous nous sommes donc assemblés »
 » à Valence, & là nous avons examiné si nous pouvions prudem- »
 » ment & avec justice choisir ce jeune prince pour nous gouver- »
 » ner, selon l'intention du souverain pontife, dont nous avons la »
 » lettre. Nous sommes tous convenus qu'il n'y en avoit pas de »
 » plus digne, tant par ses qualités personnelles, que parce qu'il est »
 » du sang des empereurs. En attendant qu'il soit en état de gou- »
 » verner par lui-même, les peuples trouveront dans la prudence »
 » & la bravoure des seigneurs, dans la sagesse de la reine, & dans »
 » les conseils des évêques, de quoi suppléer à la foiblesse de son »
 » âge. Fondés sur ces espérances, & sur la volonté de Dieu que »
 » nous croyons accomplir, nous choisissons Louis, fils de Bozon, »
 » pour notre souverain, & nous le jugeons digne de recevoir »
 » l'onction royale, puisque l'empereur Charles lui avoit déjà donné »
 » le titre de roi, & qu'Arnoul approuve aujourd'hui son élection »
 » par ses députés ».

Voilà comment Louis reçut de la main des évêques & des seigneurs une couronne qu'il n'étoit pas encore en état de porter. Rodolphe premier avoit usurpé depuis deux ans la Bourgogne transjurane, qui comprenoit la Suisse & une partie de la Savoie; ainsi les états de Louis ne devoient plus renfermer que la Maurienne, le Dauphiné, la basse Bourgogne, le diocèse de Lyon, le Vivarais, l'Uzege & la Provence, y compris la partie des diocèses d'Avignon & d'Arles qui est dans le Languedoc.

ON voit par ce concile que les sarrasins continuoient de ravager la Provence, où ils abordoient facilement. La France n'avoit point encore de marine à leur opposer, lorsqu'enfin une vingtaine de ces barbares entrèrent pendant la nuit dans le golfe de Grimaud, & après avoir massacré quelques habitans des villages

CHAP. X.

LOUIS EST COURONNÉ AU CONCILE DE VALENCE.

Ann. 890.

CHAP. XI.

RAVAGES DES SARRASINS.

LIVRE III.

Lui pr. l. 1, c. 1.

voisins , ils se réfugièrent sur les montagnes , & à la Garde-Frainer, que les précipices & les ronces rendoient inaccessible , excepté par un côté dont ils étoient les maîtres. C'étoit de ce repaire qu'ils faisoient de tems en tems des courses dans les lieux du voisinage : le butin , dont ils revenoient chargés , leur fit bientôt une réputation de bravoure & de richesse qui se répandit jusqu'en Espagne. Il vint de cette contrée cent autres sarrasins qui furent bientôt après suivis d'un plus grand nombre ; & dans peu de tems ils se rendirent si formidables que les seigneurs de Provence , qui se faisoient cruellement la guerre , s'empressoient de les attirer chacun sous leurs drapeaux. Les sarrasins vendoient leurs services ; ils passaient successivement d'un parti à l'autre pour les affoiblir tous , & firent si bien , soit par le nombre des habitans qu'ils massacrèrent dans les guerres civiles , soit par les renforts qu'ils reçurent d'Espagne , que dans peu de tems ils dominèrent en Provence. Alors il n'y eut plus rien de sacré. Maîtres d'une grande partie des côtes & de quelques villages , soit dans les Alpes , soit ailleurs , ils se répandirent dans l'intérieur du pays , portant par-tout la désolation & la terreur.

Gall. ch. t. 1.

Instr. p. 82.

La ville de Fréjus fut entièrement détruite. L'évêque Riculfe se plaignoit en 982 , qu'il n'en restoit plus que le nom. Il ne put jamais reconnoître les biens qui appartenoint anciennement à son église ; les diplômes des souverains , & les papiers de l'évêché avoient été livrés aux flammes , & les anciens habitans massacrés ou dispersés.

Il est vraisemblable que Louis essaya de chasser ces barbares de ses états ; la politique exigeoit que dans les commencemens de son regne , il travaillât à procurer à ses sujets la paix & la sûreté qu'ils avoient droit d'attendre de sa protection ; mais l'histoire n'en parle point : elle fait mention de quelques villes & villages de Savoie qu'Arnoul lui céda , & qu'il ne fut pas possible d'arracher des mains de Rodolphe , qui s'en étoit emparé.

Ann. 894.

Ann. Metens.

LA situation où se trouvoient la France & l'Italie, consumées l'une & l'autre par le feu des guerres civiles, obligeoit Louis de se tenir tranquille sur le bord de l'incendie, pour voir ce qu'il pourroit sauver des débris de ces deux grands royaumes. L'Italie ouvrit un vaste champ à son ambition; mais ce prince qui avoit toute l'ardeur de la jeunesse, étoit plus propre à servir la jalousie de quelques esprits inquiets, qu'à travailler utilement pour l'agrandissement de ses états. Appelé en Italie par les ennemis de Berenger, roi de Lombardie, à la tête desquels étoit Adalbert, marquis d'Ivrée, son propre gendre, il passa les Alpes au printems de l'année 899.

L'histoire de ce siècle est trop embrouillée & trop stérile, pour que nous puissions porter sur cette démarche un jugement éclairé; mais s'il faut en juger par le peu de faits que nous savons, il est certain qu'il n'y eut jamais de plus imprudente. Louis avoit un voisin redoutable dans la personne de Rodolphe, prince ambitieux, entreprenant & brave, qui ne cherchoit que les occasions de s'agrandir du côté de la Savoie par où les deux états confinoient. Il étoit à craindre qu'il ne profitât de l'absence de Louis pour étendre ses conquêtes.

L'entreprise n'étoit pas moins téméraire, à la considérer sous un autre point de vue. Les seigneurs Italiens qui la conseilloient, avoient peu de troupes, & moins encore de bonne-foi. Enfin Charles le Simple étoit seul maître de la France, par la mort d'Eudes son rival, & pouvoit faire valoir ses droits sur le royaume de Provence. Il est vrai que d'un côté les seigneurs qui s'érigeoient en souverains dans leurs fiefs, resserroient sa puissance, & que de l'autre les Normands occupoient ses armées sur la Seine. Mais Louis n'avoit-il pas à craindre aussi que les seigneurs de ses états, excités par l'exemple des autres, ne profitassent de son absence, pour secouer le joug? Toutes ces réflexions devoient naturellement se présenter à son esprit, & le détourner de son dessein; mais

CHAP. XII.

LOUIS PART
POUR LA CONQUÊTE
DE LA LOMBARDIE.

Ann. 899.

37

LIVRE III.Luitprand. l. 2,
c. 10, & seq.

Regin. chron.

Ermengarde étoit morte, (1) & la jeunesse est imprudente : ainsi pour des raisons qui nous sont inconnues, Louis résolut de faire valoir sur l'Italie les prétentions qu'il avoit du chef de sa mere, fille de l'empereur Louis II. (2).

CHAP. XIII.

IL REPASSE EN
FRANCE, APRÈS
AVOIR FAIT UN
TRAITÉ HON-
TEUX, ET RE-
TOURNE ENCORE
EN ITALIE.

Ann. 900.

IL eut à peine passé les Alpes, qu'il apprit que Berenger venoit au-devant de lui avec des forces beaucoup supérieures aux siennes. Aussi-tôt la frayeur le saisit, & il conclut un traité honteux par lequel il renonça au trône de Lombardie, & s'obligea de retourner en Provence avec serment de ne plus repasser en Italie.

On est bien près du parjure quand c'est la crainte qui arrache le serment. Louis oublia ses disgrâces & ses promesses, aussi-tôt qu'il crut pouvoir se flatter d'un succès plus heureux. Les ennemis de Berenger, parmi lesquels étoit Adelbert II, marquis de Toscane, l'un des plus puissans princes d'Italie, l'appellerent encore à

Recueil des hist.
des Gaules,
t. 9, p. 677.

(1) Dans une charte datée du 20 Juin de l'année 896, Louis dit, en confirmant la donation de l'abbaye de Donzere au monastere de Tournus, qu'il le fait pour le repos de l'ame de son pere Bozon, de sa mere Ermengarde, & de l'empereur Louis, son grand-pere. Ermengarde devoit donc être morte, pour le plus tard, cette année-là.

Murat. script. rer.
Ital. t. 2, part. I,
p. 403.

(2) L'auteur, qui a écrit en vers l'histoire de Berenger roi d'Italie, & qui paroît avoir été contemporain de ce prince, dit que Louis, avant d'entreprendre l'expédition d'Italie, assembla les grands de son royaume, pour leur faire part de son projet, & les exhorter à le seconder dans son entreprise : ce qui prouve que ses grands vassaux, en lui mettant la couronne sur la tête, ne s'étoient pas donné un maître absolu, mais un suzerain dont ils pouvoient balancer le pouvoir ; & quoiqu'il ne soit plus question de ces seigneurs, sous les comtes de la premiere race, parce que les monumens de ce tems-là nous manquent, nous sommes persuadés qu'ils maintinrent leurs terres & leurs châteaux dans une certaine indépendance. Les comtes n'étoient pas assez puissans pour leur donner un frein. On lit dans les notes, sur cet endroit, du panégyriste de Berenger, que Louis étoit un prince vicieux. Cependant nous ne trouvons rien dans l'histoire, qui puisse nous éclairer sur les vices ou les vertus de ce prince. A le juger par ses actions, il y auroit plus de bien à en dire que de mal.

leur secours l'année d'après. Le roi de Provence séduit par les nouvelles espérances qu'on lui donnoit, assembla une armée plus nombreuse que la précédente, repassa les monts, chassa ses ennemis de la Lombardie, & marcha vers Rome où il reçut la couronne impériale au mois de février de l'année 901. De-là retournant à Pavie, il continua la guerre contre Berenger & le força de se retirer en Baviere, vers la fin de la même année.

Ann. 901.

Murat. ann. t. 5,
p. 246, ed. in-4°.

LA fortune a ses revers comme ses faveurs, & les grands évènements tiennent bien souvent à de petites circonstances. Une parole indiscrete fit perdre à Louis le royaume d'Italie. Ce prince, après avoir parcouru ses nouveaux états, eut envie de voir la Toscane. Adelbert qui en étoit maître, le reçut à Luques avec une magnificence vraiment royale. L'empereur surpris du nombre & de la discipline de ses troupes, de l'élégance & du faste de sa cour, ne put se défendre d'un secret mouvement de jalousie ; & dit confidemment à un de ses officiers, avec un ton qui la décèle : *Adelbert devroit plutôt se faire appeller roi que marquis. Je n'ai au-dessus de lui que le titre.* Cette parole fut rapportée au marquis & à sa femme Berthe : les grands, sur-tout ceux dont la puissance ne fait que de naître, sont soupçonneux, défiants, vindicatifs ; s'ils dissimulent quelquefois, ils ne pardonnent jamais. C'est ce qu'on vit en cette occasion.

CHAP. XIV.

IL EST TRAHİ PAR
SES ALLİÉS, ET
PUNI PAR LA PER-
TE DE LA VUE.

(1) Berthe avoit beaucoup d'esprit ; l'histoire ne parle point de la bonté de son cœur. Elle empoisonna la réflexion de Louis, & fit si bien qu'elle indisposa contre lui son époux & tous les seigneurs

(1) Berthe étoit cousine germaine d'Ermengarde, & par conséquent tante de Louis, à la mode de Bretagne ; on peut juger par là de son bon cœur, puisqu'elle prépara elle-même la perte de son neveu. Cependant c'étoit une princesse accomplie, s'il faut s'en rapporter à son épitaphe ; mais ce n'est pas sur le tombeau des grands qu'il faut chercher des mémoires, pour servir à l'histoire de leur vie.

LIVRE III.

Italiens. Dès-lors il se forma sous un calme apparent, un orage d'autant plus à craindre, qu'il étoit plus caché. Louis vint à Vérone, où les traîtres conforment leur perfidie; ils firent courir le bruit que Berenger étoit mort. Louis, trompé par cette fausse nouvelle, congédia une partie de ses troupes & envoya les autres dans leurs quartiers. Ses ennemis profitant de sa fausse sécurité, firent venir Berenger qui se glissa secrètement dans la ville pendant la nuit avec les siens, s'empara de tous les endroits dont il avoit intérêt de s'assurer, & quand le jour parut, il fit arborer les enseignes.

Louis, abandonné de ses gardes qu'on avoit gagnés, courut se réfugier dans une église, où il croyoit être en sûreté; mais on l'en retira presque aussitôt, & Berenger, après lui avoir fait crever les yeux, le renvoya en deçà les Alpes, où ce malheureux prince fut un exemple frappant de la cruauté perfide de ses ennemis, & des mœurs barbares de son siècle. Louis fixa son séjour à Vienne, où il ne fit rien de mémorable durant l'espace de vingt-sept ans au moins qu'il vécut encore.

Nous ignorons les circonstances de la mort & l'année précise où elle arriva (1). L'histoire ne parle plus de lui après son retour

Ant. Ital. med.
év. t. I, p. 785.

Hist. de Franc.
t. 2, p. 199.

(1) L'abbé Velly se trompe sur l'époque de la mort de Louis, qu'il met en l'année 912. » Louis, fils de Bozon, dit-il, reçut l'onction impériale dans la capitale de l'Italie; mais ayant été surpris, quatre ans après, il fut amené à son ennemi, qui lui fit crever les yeux, supplice barbare, dont ce prince mourut au bout de quelques jours.

Il y a ici deux fautes, car il est certain, 1°. que Louis reçut la couronne en 901, & non pas en 912, cela se voit par ses chartes. 2°. Il ne mourut point de son supplice quelques jours après, puisqu'il fut privé de la vue, la même année qu'il fut sacré empereur, & qu'il vivoit encore au mois de décembre 928, ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire de l'église de Vienne. M. l'abbé Velly, comme nous l'avons déjà dit, est tombé dans ces fautes, pour avoir suivi trop à la lettre le P. Daniel, qui est d'ailleurs un auteur assez exact. Il auroit aisément évité ces négligences, s'il se fût donné la peine de consulter les auteurs originaux & les diplômes de Louis. Ce prince épousa vers l'an 904, Edgive, fille d'Edouard I roi d'Angleterre, dont il eut Charles-Constantin.

d'Italie, parce qu'elle semble n'aimer que les actions d'éclat; & Louis, privé de la vue par ses ennemis, ne pouvoit être qu'un objet de pitié pour son siècle. Il est cependant certain que si quelque auteur avoit eu soin d'écrire sa vie, nous y trouverions des détails intéressans sur la manière dont ses états furent gouvernés; mais par un préjugé qui ne se conçoit pas, on dédaigne trop d'instruire la postérité de la vie privée des rois, comme si le tableau de leurs actions domestiques & de leur gouvernement, n'avoit pas autant de droit de nous intéresser que celui de leurs conquêtes.

Louis ne laissa qu'un fils, nommé Charles-Constantin, qui paroît ne lui avoir succédé qu'au duché de Vienne sous Rodolphe II. Pour entendre ce que nous avons à dire sur le sort de ce prince, il est nécessaire de reprendre la suite des événemens.

Louis n'avoit que vingt-quatre ans quand il fut privé de la vue. Cet accident, joint à sa jeunesse, le rendit peu propre à gouverner par lui-même: il fallut qu'il se déchargât d'une partie du gouvernement sur quelques personnes capables de seconder ses desseins. Hugues fut mis à la tête des affaires, moins à cause de son mérite, quoiqu'il en eût beaucoup, que parce qu'il étoit dangereux de ne pas lui donner cette marque de confiance. Tant qu'il gouverna le royaume du vivant de Louis, il montra beaucoup de prudence, de modération, de courage & de fermeté. Les lettres, telles qu'elles pouvoient être dans ces siècles grossiers, trouverent en lui un protecteur éclairé, suivant Luitprand, il en imposa même aux simples par ses libéralités envers les églises, & par une feinte piété; mais les gens sages qui connoissoient ses mœurs dissolues & sa profonde ambition, ne voyoient sous ces dehors de religion, qu'une hypocrisie raffinée. En effet, quand il se fut rendu maître de la Lombardie, on ne vit plus en lui qu'un homme peu délicat sur les loix de l'honneur & de l'équité. Parens, amis, alliés, il sacrifia tout à sa fortune; & s'il devint un roi puissant, il le dut autant à ses perfidies

CHAP. XV.

LE RESTE DE SES
ACTIONS INCON-
NU. SES ENFANS.

CHAP. XVI.

HUGUES, DUC DE
PROVENCE.

Ann. 902.

Luitpr. hist. l. 3;
c. 5.

LIVRE III.

qu'à ses bonnes qualités; du reste, il avoit une naissance illustre, car il étoit fils de Thibaud, comte d'Arles, & de Berthe, femme en secondes noces d'Adelbert, marquis de Toscane, laquelle descendoit de Charlemagne par son pere Lothaire, roi de Lorraine.

Lorsque Louis partit pour l'Italie, Hugues profita de tout l'ascendant que son mérite & sa parenté lui donnoient pour se faire nommer régent du royaume. Il se conduisit avec tant de politique & d'adresse qu'il fut se placer à côté du trône, & s'y maintenir du vivant du roi; sans témoigner aucune impatience d'y monter, mais aussi sans craindre qu'on l'en écartât. Dans cette position, il ne lui fut pas difficile, après la mort de Louis, de s'emparer du sceptre; qu'il avoit pour ainsi dire gouverné dans les mains du souverain.

Rec. des hist. de
Franc. t. 9, p. 89.
Pag. ad ann. 928,
N°. 4

Cependant il ne prit jamais que le titre de duc, de comte, ou de marquis de Provence, comme on le voit dans l'histoire & dans un de ses diplômes. La chose n'est pas assez intéressante pour mériter que nous en cherchions les raisons. S'il falloit pourtant en donner une, nous ne craindriens pas de dire que c'est peut-être parce qu'à l'exemple de ses prédécesseurs, il auroit fallu se faire élire & sacrer roi dans une assemblée des évêques & des seigneurs du pays; ce qui auroit souffert des difficultés, à cause de Charles-Constantin, fils de Louis. En pareil cas un politique sacrifie volontiers un vain titre, pour ne pas faire dépendre de l'incertitude des suffrages une autorité qu'il tient de sa prudence ou de sa valeur.

CHAP. XVII.
LES HONGROIS
RAVAGENT LA
PROVENCE.

Luitpr. l. 1, c. 5,
l. 2, c. 1 & seq.

HUGUES saisit en habile homme, une occasion qui se présenta de se signaler & de montrer qu'il étoit réellement le défenseur des états dont il avoit la régence. Les Hongrois, attirés en Italie par Berenger, vinrent en deçà des Alpes par le mont Cenys, afin de ravager les deux royaumes de Bourgogne. Ces peuples, sortis du fond de la Scythie, ainsi que tant d'autres barbares, dont nous avons décrit les ravages, étoient redoutables par la férocité de leurs mœurs & leur manière de combattre. Un jour d'action, ils atta-

quoient

quoient les ennemis avec une forte de rage ; mais ils cédoient avec art, combattoient en fuyant, revenoient à la charge avec fureur, lançoient un dard & tiroient une flèche avec une adresse merveilleuse. Ils n'avoient sur la tête qu'un toupet de cheveux : toute leur vie se passoit à piller, souffrir & combattre. On prétend que les meres, pour accoutumer leurs enfans à la douleur, leur déchiquetoient le visage. C'étoit plutôt pour les rendre plus terribles dans le combat ; la fureur se peint avec bien plus d'énergie sur un visage balafre.

Hugues & Rodolphe ayant réuni leurs forces, tomberent ensemble sur les barbares, les défirent & les obligerent de repasser en Italie. Cet échec ne les abattit point. Les Hongrois, résolus de pénétrer dans les Gaules à quelque prix que ce fût, se frayerent un passage par les Alpes maritimes, se répandirent dans la basse Provence, & s'avancerent jusqu'au Rhône, commettant par-tout des cruautés inouies. Hugues & Rodolphe en ayant eu la nouvelle, se mirent en marche pour les attaquer une seconde fois ; mais ils arriverent trop tard ; les Hongrois avoient déjà passé le fleuve, & ravageoient le Languedoc, où ces princes ne jugerent pas à propos de les pourfuivre : ils se contenterent de faire main-basse sur ceux de l'arrière-garde qui restoient en deçà du Rhône, & les exterminerent entièrement.

LA réputation de sagesse & de bravoure qu'Hugues s'étoit acquise, lui attira l'attention des seigneurs Italiens, qui résolurent de le faire roi de Lombardie. Ces esprits remuans troubloient depuis long-tems cette belle contrée de l'europe. Incapables de commander & d'obéir, ils n'étoient ni assez puissans pour maintenir dans l'indépendance leurs comtés ou marquisats, ni assez raisonnables pour demeurer tranquilles sous l'autorité d'un souverain. L'Italie étoit un théâtre où l'on voyoit tous les jours de nouvelles catastrophes ; après le cruel traitement fait à Louis l'Aveugle, les

Tome II,

V

CHAP. XVII.

LES HONGROIS
RAVAGENT LA
PROVENCE.

Ann. 924.

Flod. chron.
Duch. t. 3, p. 340.

CHAP. XVIII.

HUGUES ASPIRE
A LA COURONNE
DE LOMBARDIE
ET L'OBTIENT.

LIVRE III.

Luitpr. l. 2, c. 16,
17 & 18, l. 3, c. 3.

Script. rer. Ital. t.
part. 1, p. 385.

Luitpr. *ibid.*

Murat. ann. Ital.
t. 5, seconde part.
p. 86.

intérêts de ces petits souverains se réveillèrent, & le choc des passions porta Berenger sur le trône de Lombardie. Mais après plusieurs années de négociations & de combats, il en fut renversé & l'on mit à sa place, vers la fin de l'année 921, Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane. Ce prince n'eut pas un meilleur sort que ses prédécesseurs; il parut sur la scène, livra une bataille & la perdit. Mais soutenu par le secours de ses partisans, il en livre une autre & la gagne. C'est dans cette action que Berenger, se voyant abandonné des siens, & n'ayant plus aucun espoir de fuir, quitte ses habits auxquels on auroit pu le reconnoître, se couche parmi les morts, le visage contre terre, la tête & le dos couvert de son bouclier. Un soldat ennemi passe quelque-tems après, apperçoit un de ses pieds qui étoit nud, & le pique de la pointe de sa lance, sans que Berenger fit aucun mouvement: le soldat qui le crut mort passa outre. Mais quand la nuit fut venue, & que les ennemis se furent retirés, ce prince alla dans son palais, rallia ses amis & ses troupes, & tomba sur Rodolphe, qui se vit enfin enlever la couronne par ceux la même qui la lui avoient mise sur la tête; les circonstances de cet événement sont assez intéressantes pour mériter d'être rapportées.

Rodolphe perdit l'affection des Italiens par sa hauteur & son inconstance. Hugues, qui aspirait au royaume de Lombardie, s'en étant apperçu dès le commencement, fomenta sous main cette disposition des esprits, & n'oublia rien pour se faire un parti, tandis qu'il travailloit à détruire celui de son rival. Il gagna les bonnes grâces du pape & des évêques par ses promesses flatteuses. La chose ne lui fut pas difficile; il avoit montré jusqu'à ce moment beaucoup de qualités, quelques vertus, & peu de vices; il avoit d'ailleurs de puissans protecteurs en Italie, sa mere Berthe qui vivoit encore, deux freres Lambert & Gui, qu'elle avoit eus de son second mariage, & leur sœur Hermengarde, veuve d'Adalbert, marquis d'Ivrée.

Toutes ces personnes auxquelles Hugues étoit uni par les liens du sang, puisqu'il étoit fils de Berthe, & frere utérin des trois autres, embrassèrent vivement ses intérêts. Hermengarde sur-tout témoigna d'autant plus de zèle, qu'elle étoit brouillée avec Rodolphe II. C'étoit une femme peu délicate sur l'article des mœurs, & qui employoit tantôt ses charmes, & tantôt l'artifice pour captiver les esprits. Avec le talent funeste qu'elle avoit de semer la division & de l'entretenir, elle souleva quantité de seigneurs contre Rodolphe. Ce prince justement indigné de ces procédés, leva des troupes & marcha contre elle pour la châtier; mais Hermengarde, soutenue de ses freres, continua d'opposer la ruse à la puissance, avec tant de succès, qu'elle lui débaucha son armée, & le força de se réfugier dans ses états de Bourgogne. C'est alors que les rebelles, pour fortifier leur parti, appelèrent Hugues à la couronne de Lombardie. Ce duc partit de Provence avec une flotte qu'il avoit équipée, & alla débarquer à Pise, où l'archevêque de Milan & les principaux seigneurs le reçurent avec des démonstrations de joie qui donnerent lieu à cette façon de parler anciennement usitée en Provence : *On l'a reçu comme le roi Huguet*; pour dire on lui a fait une réception honorable: il fut sacré roi de Lombardie à Milan, au mois de juillet 926.

CHAP. XVIII.
HUGUES ASPIRE
A LA COURONNE
DE LOMBARDIE
ET L'OBTIENT.

Bouch. hist. de
Prov. t. 1. p. 787.
Ann. 926.

JEAN X qui remplissoit la chaire de saint Pierre, se montra fort empressé de gagner son affection. Il avoit intérêt d'abattre la fierté de la fameuse Marozie, qui prostituoit ses charmes pour assouvir son avarice & son ambition, s'il faut en croire Luitprand, & qui, malgré le témoignage de cet historien, étoit peut-être plus ambitieuse que dissolue; maîtresse de ce qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange, dont elle s'étoit emparée après la mort de l'empereur Berenger, elle prétendoit donner des loix aux Romains & au pape lui-même; & pour se rendre encore plus redoutable, elle avoit épousé Gui, duc & marquis de Toscane, un des plus

CHAP. XIX.
HUGUES S'ALLIE
AVEC D'AUTRES
SOUVERAINS,
POUR SE MAINTENIR
DANS SES
ÉTATS.

LIVRE III.

puissans seigneurs d'Italie. Ce fut donc pour réprimer l'autorité de cette femme impérieuse, que le pape Jean rechercha l'alliance du nouveau roi de Lombardie. Mais il ne fit que se préparer de nouveaux chagrins & hâter sa mort. Gui & Marozie envoyèrent un jour au palais de Latran des assassins, qui égorgerent sous les yeux du pontife, Pierre son frere, & le traînerent lui-même en prison, où il fut étranglé peu de tems après, sans que ce crime excitât la vengeance des souverains, qui, dans un siècle moins barbare l'auroient puni comme un attentat fait à la royauté.

Quand même Hugues auroit eu assez de grandeur d'ame pour vouloir venger la mort du pape son allié, sa politique l'en auroit empêché. Dans le commencement de son regne, & dans un pays étranger, il avoit besoin de ménager tous les partis pour s'assurer la couronne. Il chercha même des alliés au-dehors, sachant, par l'expérience de ses prédécesseurs, qu'il falloit peu compter sur la fidélité de ses nouveaux sujets. Les principales cours de l'europe virent arriver ses ambassadeurs (1). Il tourna particulièrement ses efforts du côté des Gaules, parce qu'il avoit à craindre que les rois Rodolphe & Raoul ne se liguassent contre lui, & alors il auroit perdu ses états de Provence, & le royaume de Lombardie; c'est ce qui le détermina à revenir en deçà des monts au mois de septembre de l'année 928.

Ann. 927.

Le sang de Charlemagne n'occupoit plus le trône de France.

(1) Romain, empereur de Constantinople, fut un des souverains dont il rechercha particulièrement l'alliance. Il lui députa le pere de l'historien Luitprand, qui fut chargé de magnifiques présens pour ce monarque, & de lui présenter deux dogues de la plus belle espece. Romain avoit, le jour qu'il reçut l'ambassadeur, une espece de pèlisse peu connue en Italie. Les chiens, pour qui ce spectacle étoit nouveau, en eurent peur; ils prirent ce prince, qui ne paroissoit presque pas dans son habillement tout hérissé de poil, pour une bête sauvage; & ils s'élancerent sur lui avec tant de furie, qu'ils l'auroient déchiré, si les assistans ne les en eussent arraché avec beaucoup de peine. Luit. hist. l. 3. c. 5.

Raoul fils de Richard, duc de Bourgogne, s'étoit emparé du sceptre, & Charles qui avec des qualités excellentes eut un caractère foible, qui lui mérita l'ignoble surnom que les historiens lui donnent, étoit détenu prisonnier à Château-Thierry, par le perfide Herbert, Comte de Vermandois, qui l'avoit honteusement trahi. Hugues traita donc avec Herbert & Raoul; mais il fallut acheter leur alliance. On exigea qu'il nommât pour gouverner ses états de Provence, Eudes, fils du comte de Vermandois, & Bozon frere de Raoul. Eudes eut pour son département, avec le titre de comte de Vienne, la partie septentrionale du royaume, depuis l'Isère, jusqu'aux confins des deux Bourgognes. Bozon gouverna sous le nom de comte d'Arles, la partie méridionale, entre l'Isère, le Rhône, les Alpes & la Méditerranée. Ce fut un trait de politique de la part d'Herbert & de Raoul, d'exiger que le roi de Lombardie, déposât les états qu'il avoit en France, en des mains qui ne leur fussent point suspectes. On ne toucha point à ses droits, mais dans le fond on lui en ôta la jouissance.

HUGUES repassa les monts, bien persuadé que par cette alliance, il avoit affermi sur sa tête la couronne de Lombardie. Il se trompa; les seigneurs Italiens qu'il avoit indisposés par sa politique artificieuse, étoient déjà las de son gouvernement. Deux magistrats de Pavie, Gilbert & Evrard surnommé Gezon, tous deux fort considérés pour leurs richesses, leur noblesse & leurs alliances, conspirerent contre ses jours. Mais le complot fut découvert, & le roi au lieu de les punir sur le champ, leur fit dire, en attendant l'occasion favorable de se venger, que s'ils avoient à se plaindre de lui, il leur donneroit satisfaction.

Quelque tems après il quitta Pavie pour aller dans une autre ville de ses états. Il y fit venir plusieurs détachemens répandus dans leurs quartiers, & confia son projet de vengeance à un seigneur nommé Sanfon, l'ennemi juré de Gezon. Sanfon lui conseilla

CHAP. XX.

CONDUITE
D'HUGUES EN
ITALIE.

Ann. 930.

Luitpr. hist. l. 3,
c. 10.

LIVRE III.

de s'en retourner à Pavie , & d'ordonner à l'évêque , autre ennemi de Gezon , de fermer les portes de la ville , quand la noblesse seroit sortie pour aller au-devant du roi , suivant l'usage , & de contenir le reste des habitans. L'évêque exécuta ponctuellement les ordres : Gilbert & Gezon restèrent par là au pouvoir du prince , sans que les partisans qu'ils avoient parmi le peuple , pussent venir à leur secours. Gilbert eut la tête tranchée ; on coupa la langue à Gezon , parce qu'il avoit mal parlé du roi , & ensuite on lui creva les yeux ; supplice barbare , mais ordinaire dans ce tems-là.

Cette punition , qui par ses circonstances décele toute la foiblesse du prince , imprima la terreur dans l'esprit de ses sujets ; mais il n'en sentit pas moins combien la crainte est insuffisante pour affermir le trône. Il crut se donner un appui dans la personne de son fils Lothaire , qu'il se fit associer à la royauté dans une assemblée générale des grands du royaume en 931. Malgré cette précaution il croyoit peut-être encore la couronne chancelante sur sa tête. C'est du moins à ses craintes qu'on attribue les procédés injustes qu'il eut envers Lambert , son frere utérin , duc de Toscane. Il craignoit , dit-on , que les seigneurs de Lombardie ne missent le sceptre dans les mains de ce duc ; c'est la raison pour laquelle il voulut le chasser de son duché. Comme il falloit colorer ce crime d'une apparence de justice , il fit courir le bruit , que sa mere Berthe n'avoit point eu d'enfans du duc Adelbert , son second mari ; mais qu'elle en avoit adopté trois , savoir , Lambert , Gui & Ermengarde , pour continuer de regner après la mort d'Adelbert. Hugues fit donc dire à Lambert qu'il ne le reconnoissoit plus pour son frere , & qu'il lui défendoit d'en prendre le titre. Lambert outré de colere , répondit qu'il étoit prêt à prouver par le duel la légitimité de sa naissance. Les deux champions furent nommés , & la victoire se décida pour celui de Lambert. Mais le cruel & perfide roi de Lombardie , ayant ensuite trouvé le moyen de se rendre maître de sa personne , le dépouilla de ses états après l'avoir privé.

Sigo. de reg. Ital.
liv. 6.

Rubens. hist.
Raven. l. 5.
Murat. ann. d'Ital.

Ann. 931.

Luitpr. l. 3, c. 12.

de la vue, & les donna à son frere Bozon, fils comme lui de Berthe & de Thibaud, comte d'Arles, mais qui n'eut pas un meilleur sort, comme nous le dirons ailleurs.

Hugues marcha ensuite avec une armée vers Rome, dont il ambitionnoit depuis long-tems la souveraineté. Marozie sa belle-sœur, étant maîtresse du mole d'Adrien, aujourd'hui le château Saint-Ange, l'étoit en même-tems de la ville. Il étoit de leur intérêt de s'unir pour regner plus sûrement; & il paroît que depuis long-tems ils avoient dessein de s'épouser. Marozie étoit alors veuve de Gui, frere utérin du roi Lombard. Les loix de l'église s'opposoient à ce qu'elle devînt l'épouse de ce prince; aussi prétend-on que c'étoit pour cette raison qu'il avoit entrepris de faire passer ses freres Lambert & Gui pour des enfans supposés. Mais étoit-il nécessaire à des personnes qui ne connoissoient aucune loi, de recourir à cet indigne artifice, pour couvrir l'illégitimité de leur mariage? il étoit plus simple de demander des dispenses & plus facile encore de les obtenir. Le pape Jean XI, qui gouvernoit alors l'église, étoit fils de Marozie, & ne faisoit rien que par ses conseils. Quelque facilité qu'on suppose à Hugues pour commettre le crime, ce n'étoit point, pour des sujets pareils, qu'il s'y déterminoit.

Hugues laissa son armée devant Rome, & entra seul, ou du moins accompagné de peu de personnes dans le château Saint-Ange, où le mariage se fit; mais il indisposa les romains par sa hauteur. Un jour entr'autres il fit un trait de vivacité qui le perdit. Marozie dit à son fils Alberic (1), de donner à laver

CHAP. XX.

CONDUITE
D'HUGUES EN
ITALIE.

Ann. 932.

(1) On lit dans un ouvrage fort estimé, qu'Alberic étoit fils de Gui & de Marozie, & par conséquent frere utérin de Jean XI, fils de Marozie & d'Alberic I. C'est une méprise. Cette Dame n'ayant épousé Gui en secondes nœces, qu'en 925, Alberic n'auroit pas été en état d'être mis à la tête du gouvernement de Rome à l'âge de sept ans, c'est-à-dire en 932. Il étoit fils d'Alberic I, & frere germain du pape Jean XI.

LIVRE III.

au roi , au moment qu'on alloit se mettre à table. Ce jeune seigneur , soit malice , soit maladresse , lui versa d'un seul coup un vase rempli d'eau sur les mains ; Hugues , oubliant ce qu'il lui devoit , & ce qu'il se devoit à lui-même , lui donna un soufflet. C'en fut assez pour révolter tous les patriciens de Rome. Alberic sur-tout , quoiqu'il n'osât faire éclater ouvertement sa colere , fomento insécretement la haine & le mépris que l'on commençoit à témoigner pour le roi. Il peignoit avec des couleurs vives les maux qu'on avoit à craindre de la part d'un prince qui , n'étant pas encore reconnu dans Rome , s'annonçoit pourtant avec tant de hauteur & d'emportement. Le soulèvement fut prompt. Les conjurés , résolus à secouer le joug , firent sonner le tocsin ; aussi-tôt le peuple courut aux armes , & le château Saint-Ange fut assiégé , avant que le roi pût se douter de la révolte. Il n'eut que le tems de s'évader , en se faisant descendre par le moyen d'une corde du haut des remparts pendant la nuit ; & s'éloigna de Rome avec ses troupes qu'il alla rejoindre.

Frod. chron. ap.
Duch.Id. chron. rem.
L. 4, C. 24.

Les romains craignant , s'ils confioient le gouvernement de la ville au pape , que Marozie ne régnât en son nom , mirent à leur tête le jeune Alberic. Albéric , pour affermir son autorité naissante , oublia qu'il étoit fils de Marozie & frere du pape. Il fit mettre l'une en prison & tint l'autre dans une si grande dépendance , qu'il ne pouvoit rien faire sans son consentement. Cependant Hugues , impatient de laver l'affront qu'il avoit reçu dans Rome , & de venger Marozie , alla mettre le siège devant cette ville ; il ne rapporta d'autre fruit de son expédition , que le regret d'avoir aliéné entièrement l'esprit des italiens par les ravages qu'il commit dans tous les lieux de son passage.

Ann. 933.

LES principaux d'entre les seigneurs traiterent sous main avec Rodolphe II roi de Bourgogne , le même dont nous avons parlé plus haut , pour le rappeler en Italie. Hugues , qui fut instruit

instruit de leurs projets, les fit échouer, en cédant à ce prince la plus grande partie de ce qu'il possédoit en deçà des Alpes (1); Rodolphe se départit en sa faveur de tous les droits qu'il avoit sur la Lombardie. Ainsi ces deux princes trafiquoient de ce qui ne leur appartenoit pas. Le roi des lombards n'avoit aucun droit sur le royaume d'Arles, qui auroit appartenu à Charles-Constantin, fils de Louis l'Aveugle, si son grand-pere Bozon ne l'avoit pas lui-même usurpé. L'on peut juger par là de la légitimité des droits que les empereurs d'Allemagne, successeurs de Rodolphe II, prétendoient avoir sur la Provence, en vertu de cette cession. Hugues ne se réserva que la souveraineté de la Provence, sa vie durant, & la propriété de quelques terres dont nous le verrons ensuite disposer en faveur des églises, & de sa nièce Berthe, comtesse d'Arles.

Le royaume de Lombardie le dédommagea de tout le reste; ce prince, occupé du soin de l'assurer à ses descendans, avoit fait venir de Provence la plupart de ses parens pour les combler d'honneurs & de biens. Manassès, son neveu, qui occupoit le siège d'Arles, fut du nombre. Ce prélat, dont la cupidité n'avoit point encore d'exemple, quitta son église sans se démettre de

CHAP. XXI.

IL CÉDE LA PROVENCE A RODOLPHE II, ROI DE BOURGOGNE.

Ann. 933.

Luitpr. l. 4, c. 1 & 3.

(1) Les historiens de Provence croient que Hugues se réserva, sa vie durant, la souveraineté du comté d'Arles & de toute la Provence; mais ils n'en apportent aucune preuve. Il paroît d'ailleurs par diverses chartes que Rodolphe II, & son fils Conrad, régnerent du vivant de Hugues sur les diocèses de Die & d'Orange, qui faisoient partie du comté particulier de Provence. Nous croyons donc qu'il céda à Rodolphe ce que nous appellons le Dauphiné & la suzeraineté de la Provence; mais qu'il se réserva la propriété de celle-ci, puisqu'il y vint, comme nous le dirons plus bas, pour en chasser les sarrasins. Il les attaqua par terre, tandis qu'une flotte, que l'empereur d'Orient avoit envoyée à son secours, les attaquoit par mer. Il n'est pas vraisemblable que ce prince eût pris tant d'intérêt à la Provence, s'il n'y avoit eu aucun droit; & encore moins qu'il y fût entré à la tête d'une puissante armée. Voilà pourquoi nous croyons qu'il s'en réserva la propriété, sa vie durant. Ce traité fut passé en 933, & non pas 930, comme on le croit communément.

Tome II.

X

LIVRE III.

l'archevêché, passa les monts, & ne rougit pas de réunir sur sa tête plusieurs autres évêchés, que le monarque se fit un plaisir d'abandonner à son avarice.

À l'époque de la cession de la Provence, nous voyons reparaître sur la scène, Charles-Constantin, fils de Louis l'Aveugle. L'histoire nous le fait voir comte de Vienne, sans nous dire par quel moyen il étoit parvenu à ce rang; si c'est par la force des armes, ce qu'on aura de la peine à croire, ou par la faveur de Rodolphe II, à qui cette ville appartenoit en vertu du dernier traité, ce qui paroît plus vraisemblable. Quels que soient ces moyens, il fut assez heureux pour se maintenir contre les efforts de ses envieux. En 931, il prêta serment de fidélité au roi de France, dont l'armée s'étoit avancée jusqu'à Vienne pour s'emparer du royaume d'Arles; mais elle se fut à peine retirée, que Charles-Constantin rentra dans l'obéissance du monarque. Bourguignon, sous laquelle il demeura jusqu'en 941, qu'il fit hommage à Louis d'Outremer. Ainsi ce prince, qui étoit né pour commander, n'est connu dans l'histoire, que par les actes de soumission qu'il fit aux différens maîtres que la fortune lui donna.

Ann. 937.

Bibliot. Sebus.
p. 239 & 269.Mabil. an. Bened.
ad an. 943. N. 57,
& 59.

Nous devons compter parmi les souverains qu'il fut obligé de reconnoître, Conrad le Pacifique. Ce prince avoit succédé en 937, à Rodolphe II, dans les royaumes de la Bourgogne transjurane & de Provence. Comme il étoit encore fort jeune, Othon le Grand, son oncle, roi de Germanie, se chargea de la tutelle, & le fit venir à sa cour, où il ne le garda que jusqu'en 943. Conrad prenoit le titre de roi des Provinces, c'est-à-dire, de roi des deux gouvernemens généraux compris dans le royaume d'Arles, dont l'un étoit celui du Lyonnais & du Viennois, au nord de l'Isère; & l'autre, celui de Provence, dont la propriété appartenoit au roi Hugues, ainsi que nous l'avons remarqué ci-dessus.

HUGUES en laissa le gouvernement à des personnes plus occupées sans doute de leurs intérêts, que de ceux du peuple, & lui-même n'étoit gueres propre à les réprimer. Toute son attention se portoit vers Rome, où il ambitionnoit de dominer. N'ayant pu y réussir par la force des armes, il employa la ruse, & fit proposer au jeune Alberic, sa fille Alde en mariage, lui promettant de le regarder désormais comme son fils. Alberic, qui pénétoit ses desseins, consentit au mariage; mais après avoir épousé la princesse, il ne permit jamais au Roi de paroître dans Rome; & grace aux soins de quelques Seigneurs qui s'étoient emparés de la confiance d'Alberic, ce prince se défia toujours d'un beau-pere si peu délicat sur les moyens, quand il s'agissoit de satisfaire son ambition.

Il en donna dans le même-tems une preuve bien éclatante. Son frere Bozon, qu'il avoit investi du duché de Toscane après en avoir injustement dépouillé Lambert, son frere utérin, avoit épousé une provençale nommée Willa, redoutée dans le pays pour son insatiable avidité. C'étoit au point que les femmes de condition avoient caché leurs bijoux, parce qu'il auroit été trop dangereux de les montrer. On disoit même que son ambition l'avoit portée à conseiller à son mari de former un parti contre le roi de Lombardie. Celui-ci du moins l'en accusa: mais que fait-on si ce n'étoit pas une de ces inventions qui lui étoient si ordinaires, pour couvrir ses injustices & ses cruautés, quand il vouloit se défaire d'un homme puissant? Cette accusation lui servit de prétexte pour faire arrêter Bozon, & renvoyer en Provence sa femme Willa, après les avoir dépouillés de leurs richesses, & il donna le duché de Toscane à un de ses bâtards nommé Hubert; car ce prince, que Luitprand représente comme un prince religieux, avoit transporté dans son palais, dit Muratori, les dérèglemens des cours asiatiques.

Cependant ses mœurs dissolues, non plus que son mariage avec

CHAP. XXII.

CONDUITE D'HUGUES EN ITALIE, APRÈS LA CÉSSION DE LA PROVENCE.

Ann. 936.

Luitpr. l. 4, c. 1.

Flod. chron.

Murat. an. d'Ital. an. 936.

Ann. 938.

LIVRE III.Mabil. an Bened.
ad hunc ann.Pagi. ad annal.
Baronii.

Luitpr. l. 4, c. 6.

Ann. 940.

Chron. Farfens.

Luitpr. l. 5 c. 2,
3 & 4, &c.

Marozie, qu'il regardoit sans doute comme nul, ne l'empêcherent pas d'épouser Berthe, veuve de Rodolphe II, dont nous avons déjà parlé. Son fils Lothaire fut fiancé avec Adélaïde, fille du même souverain, & le mariage ne se fit qu'en 947. Berthe n'en fut pas plus heureuse; son mari toujours entraîné vers les autres objets de sa passion, se dégoûta d'elle; car il fut toute sa vie partagé entre l'ambition & les plaisirs. Son ambition étoit difficile à satisfaire : n'ayant pu réussir à se faire couronner dans Rome, il s'empara de l'exarchat de Ravenne, puis de Camerino & du duché de Spolette, qui appartenoit à Anscar, frere de ce même Berenger, que nous verrons ensuite roi de Lombardie. Hugues, à qui Berenger commençoit à faire ombrage, l'attira à sa cour par de feintes promesses, & le reçut avec des marques de distinction. Mais dans un conseil secret, il proposa de lui faire crever les yeux. Lothaire, jeune encore, eut horreur de la proposition; n'ayant pas le courage de la combattre, il fit avertir sous main Berenger de ce qui se tramoit contre lui. Berenger quitta précipitamment la cour de Lombardie, & alla chercher un asyle dans celle de l'empereur Othon, où il trouva tous les agrémens qu'il pouvoit se promettre.

CHAP. XXIII.HUGUES CHASSE
LES SARRASINS
DU FRAXINET.**Ann. 942.**

Nous n'entrerons point dans un plus grand détail de ce que fit le roi Hugues en Italie; cela nous meneroit trop loin: il suffira de nous arrêter à une de ses actions les plus intéressantes pour l'histoire de Provence, puisqu'elle eut pour objet de réprimer les brigandages des sarrasins. Ces barbares, qui depuis plus de deux cèns ans infestoient les côtes de Provence, s'étoient fortifiés au Fraxinet; ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, & de-là ils faisoient des courses dans le reste de la Provence, & même en Italie. S'étant joints en 935, à une escadre de leur nation qui venoit d'Afrique, ils surprirent la ville de Gènes, la pillèrent & passèrent tous les habitans au fil de l'épée, excepté les femmes & les enfans qu'ils

emmenerent en Afrique. Ces excès & beaucoup d'autres, qu'ils ne cessèrent de commettre en Provence, & dans tous les pays qu'ils pouvoient ravager impunément, réveillèrent l'attention du roi de Lombardie, qui n'ayant point d'armée navale à leur opposer, envoya demander une flotte aux empereurs d'Orient, avec du feu Grégeois, pour empêcher ces barbares de se sauver par mer, ou de recevoir des secours d'Espagne, tandis qu'il les attaqueroit par terre à la tête de ses troupes. Hugues obtint ce qu'il demandoit. La flotte grecque entra dans le golfe, connu sous le nom de golfe de Grimaud, & mit le feu aux barques des sarrasins, dans le tems qu'il les assiégeoit lui-même par terre. Il les obligea d'abandonner leur forteresse & de se retirer dans les Alpes, où il auroit pu les forcer, s'il avoit voulu; mais par une barbare politique, il traita avec eux, & leur promit de leur donner les montagnes qui séparent la Suisse de l'Italie, s'ils vouloient en défendre le passage contre Berenger, marquis d'Ivrée; Hugues qui l'avoit forcé de se réfugier en Allemagne, craignoit de le voir revenir à la tête des François & des Allemands, pour le chasser lui-même de ses états. Après cet accommodement, il congédia la flotte grecque & regagna la Lombardie.

Cette expédition l'auroit couvert de gloire & l'auroit fait chérir de ses sujets & de ses voisins, s'il avoit su profiter de la supériorité de ses armes; mais elle ne servit qu'à le faire détester, quand on apprit de quelle maniere il l'avoit terminée. D'ailleurs depuis longtemps il avoit indisposé les grands de son royaume par son incontinence, ses perfidies & ses cruautés, & sur-tout par l'affectation qu'il faisoit paroître à donner les évêchés & les premières charges aux Provençaux & à ses bâtards. Ses sujets de Lombardie le regardoient moins comme leur roi, que comme leur ennemi, & résolurent de le détrôner. Manassès, dont il n'avoit pu rassasier l'avarice, bien qu'il le fit jouir tout à la fois de plusieurs évêchés, fut le

CHAP. XXIII.

HUGUES CHASSE
LES SARRASINS
DU FRAXINET.

Luitpr. l. 5. c. 5.
& 7.

Murat. ibid. p. 144.

Ann. 943.
& 944.

LIVRE III.

principal instrument de sa perte. Voici comment l'histoire raconte le fait.

CHAP. XXIV.

HUGUES EST
CHASSÉ DE SES
ÉTATS ET SE RÉ-
FUGIE EN PRO-
VENCE, OÙ IL
MEURT.

Ann. 943.

Luitpr. l. 5, c. 8
& 12.

TANDIS que Berenger s'efforçoit inutilement d'engager l'empereur Othon à lui fournir des troupes pour détrôner Hugues, un seigneur nommé Amédée, homme d'un esprit délié, lui conseilla de s'adresser aux seigneurs Italiens, pour les mettre dans ses intérêts, & offrit d'aller lui-même sonder leurs dispositions, sachant bien qu'ils étoient las du gouvernement tyrannique du roi. En effet, il prend un habit de pèlerin, & se joint à la première troupe qui alloit à Rome, se glissant chez les prélats & les seigneurs pour sonder leurs dispositions & concerter avec eux les moyens d'exécuter son projet ; cependant le roi fut instruit que, sous ce déguisement, un inconnu tramoit une conspiration contre lui, & donna les ordres les plus sévères pour le faire arrêter. Amédée n'oublioit rien de son côté pour échapper à la vigilance des espions du roi ; il changeoit souvent d'habit, peignoit ses cheveux & sa longue barbe qui lui tomboit sur la poitrine, & à la faveur de tous ces déguisemens, sous lesquels ils se rendoit encore plus méconnoissable en contrefaisant tantôt l'aveugle, & tantôt le boiteux ; il se présenta dans la foule des pauvres devant le roi, qui lui donna un habit par charité. Enfin après avoir heureusement terminé ses négociations auprès des seigneurs Italiens, il retourna en Allemagne par des chemins impraticables, & rendit compte à Berenger du succès de son voyage. Berenger se mit en marche avec quelques troupes, quand il vit que tout étoit prêt pour la révolution, & entra en Italie par le Trentin, où l'archevêque Manassès commandoit. Berenger lui promit l'archevêché de Milan s'il vouloit lui livrer une forteresse importante dont il étoit le maître. Manassès qui étoit toujours prêt à servir l'ambition de quiconque vouloit satisfaire la sienne, accepta la proposition, & contribua à faire

entrer dans le parti de Berenger la plupart des villes & des grands de la Lombardie. Hugues abattu du coup qu'il n'avoit pas eu le tems de prévoir, s'enfuit précipitamment vers Pavie, & envoya son fils Lothaire aux conjurés, qui s'étoient assemblés à Milan. Ce jeune prince avoit ordre de les supplier de lui accorder le sceptre, puisqu'ils jugeoient son pere indigne de le porter. Il demanda cette grace d'une maniere si touchante, que tous les membres de l'assemblée en furent attendris, & lui défererent la couronne d'un commun consentement.

Après cette humiliante démarche, Hugues voulut sortir d'Italie avec tous les trésors qu'il pourroit emporter, résolu de se retirer auprès de Conrad, roi de Bourgogne; il n'exécuta pas son dessein, parce que les conjurés lui firent dire qu'il pouvoit rester en Italie, & continuer de regner avec son fils Lothaire. Ils craignoient que s'il repassoit dans les Gaules avec toutes ses richesses, il n'engageât à force d'argent le roi de Bourgogne à lui fournir des troupes, avec le secours desquelles il remonteroit sur le trône. Hugues sentit bien que c'étoit uniquement dans cette vue qu'ils cherchoient à le retenir; mais il accepta leurs offres de peur de les irriter contre son fils. Cependant comme il craignoit, & avec raison, que ces factieux n'attentassent à sa vie, pour se délivrer de toute inquiétude, il se comporta de maniere que, sans leur inspirer la moindre défiance, il revint dans ses terres de Provence, vers le mois d'avril de l'année 946, emportant avec lui tous ses trésors.

A peine fut-il arrivé, que Raymond I, comte de Rouergue & marquis de Gothie, vint lui offrir de le reconduire en Lombardie, moyennant une somme de mille cinq cens soixante marcs d'argent; Luitprand observe que quand on apprit cette nouvelle en Italie, on ne put s'empêcher d'en rire; car on commençoit alors à ne pas compter beaucoup sur la parole des aquitains. Le traité de Raymond avec Hugues n'eut aucun effet, quoiqu'en disent quelques historiens modernes, qui prétendent que ce prince détrôné

CHAP. XXIV.

HUGUES EST
CHASSÉ DE SES
ÉTATS ET SE RE-
FUGIE EN PRO-
VENCE OÙ IL
MEURT.

Ann. 945.

Luitpr. l. 5, c. 12
& seq.

Ann. 946.

LIVRE III.
Hist. de Langued.
t. 2, p. 80.

Murat. ibid.
p. 155.

Ann. 947.

repassa dans la Lombardie, d'où après un regne fort court, ils le font retourner en Provence.

Luitprand & les autres historiens d'Italie, n'auroient pas manqué de parler des circonstances de cet événement s'il étoit vrai; Muratori dit positivement le contraire; ce qu'il y a de certain, c'est que Hugues mourut le 24 avril 947, sous l'habit de religieux dans le monastere de Saint-Pierre de Vienne, qu'il avoit fondé avant son avènement à la couronne. Il laissa toutes les richesses qu'il avoit apportées d'Italie, & les terres considérables qu'il possédoit, soit dans le Languedoc, soit en Provence, à sa nièce Berthe, princesse d'une rare beauté. Elle étoit veuve de Bozon I, comte d'Arles, dont elle ne paroît point avoir eu d'enfans, & se remaria peu de tems avant la mort de son oncle, ou peut-être même après, avec le Comte Raymond I, dont nous venons de parler.

CHAP. XXV.

MORT DE SON FILS
LOTHAIRE.

Ann. 948.

Luitpr. l. 6, c. 1.

Leo. oft. in chron.
l. 1, c. 61.

Flod. chron. rer.
Ital. t. 2, part. II.

Chron. noval.

Ann. 950.

CEPENDANT Lothaire, fils de Hugues, regnoit en Lombardie, avec la foiblesse d'un jeune prince sans expérience, & qui n'avoit qu'une autorité empruntée; car, dans le fond, c'étoit Berenger qui régloit tout. Lothaire, humilié de la dépendance où on le tenoit, se vit obligé de se mettre sous la protection de Constantin Porphyrogénète, dont le fils avoit épousé sa sœur Berthe. Constantin fut flatté de se voir recherché par un prince étranger, pour être le protecteur de sa couronne, & il écrivit à Berenger pour lui marquer tout l'intérêt qu'il prenoit au roi Lombard. Berenger parut entrer dans les vues de l'empereur grec; mais toujours occupé de son objet, qui étoit de monter sur le trône de Lombardie, il vit ses vœux accomplis par la mort de l'infortuné Lothaire, qu'il fut soupçonné d'avoir précipité dans le tombeau, par le poison, au mois de novembre 950. Ainsi mourut à la fleur de l'âge ce prince que ses vertus rendoient digne d'un meilleur sort; il fut la victime de la haine que les excès de son pere & ceux de quelques seigneurs provençaux avoient excitée dans la nation

nation. Lothaire ne laissa qu'une fille nommée Emme, qui fut mariée en 966 à Lothaire, roi de France.

La reine Adélaïde, que ses vertus ont fait mettre au rang des saintes, & dont saint Odilon a écrit la vie, fut arrêtée; & après avoir souffert tous les outrages que l'animosité de Berenger & la vengeance jalouse de sa femme Willa pouvoient imaginer, elle fut enfermée, toute meurtrie de coups, avec une demoiselle de sa suite dans une étroite prison, où elle manquoit de tout. Elle en fut ensuite tirée par les soins charitables d'un prêtre, qui la conduisit secrètement à Regio : là elle fit savoir sa situation à l'empereur Othon, qui vint en Italie à la tête d'une puissante armée, pour punir la cruauté perfide de Berenger. Othon ne trouva pas la moindre résistance, soit parce que Berenger étoit haï; soit aussi parce que les italiens, comme la plupart des autres nations, avoient alors substitué les vices des ames foibles, aux vertus guerrieres des anciens romains. Othon fut proclamé roi dans Pavie au mois d'Octobre 951, & aux fêtes de Noël de la même année il épousa la reine Adélaïde.

CHAP. XXV.

MORT DE SON
FILS LOTHAIRE.

Odil. vit. S. Adel.
Ap. canis.

Vit. Math. l. 1.
t. V. rer. ital.

Ditmar. chron. l. 2.

Uspersgens. chron.

Frédouard. chron.

Ann. 951.

TANDIS que Berenger détruisoit avec tant d'acharnement les restes de la domination provençale en Italie, Bozon I, qui gouvernoit le comté d'Arles, mourut, on ne fait pas précisément en quelle année. Il eut pour successeur Bozon II, dont il est fait mention, pour la première fois, dans des monumens de l'an 948; sa famille nous est inconnue, ainsi que le lieu de sa naissance. Le nom de Bozon étoit commun parmi les grands du royaume d'Arles; mais dans le nombre des seigneurs qui le portoient, il est difficile de distinguer celui qui fut mis à la tête de la Provence. Tout ce que nous savons de Bozon II, c'est qu'il étoit fils de Rotbold; nous n'entreprendrons pas de lui faire une généalogie, puisque l'histoire n'a pas cru devoir nous éclairer sur un point qui n'est d'ailleurs que de pure curiosité.

CHAP. XXVI.

BOZON II, COMTE
BÉNÉF. D'ARLES.

LIVRE III.

Le dixieme siecle a produit si peu d'historiens , que la vie de ce comte ne nous est pas même connue. A peine savons-nous qu'il eût deux fils , Guillaume I , & Rotbold. L'art d'écrire , qu'on avoit relégué dans les cloîtres & parmi les ecclésiastiques , n'étoit alors destiné qu'à consacrer dans les chartes les pieuses fondations des princes & des seigneurs. Ces monumens , plus propres à répandre du jour sur la chronologie , qu'à fournir des faits à l'histoire , ne nous apprennent que des dates & des noms. Un événement remarquable , qui ne pouvoit pas échapper aux auteurs du dixieme siecle , est la défaite entière des sarrasins , qui depuis si long-tems occupoient le Fraxinet.

CHAP. XXVII.

GUILLAUME I,
COMTE BENÉFIC.
D'ARLES EN 968,

GUILLAUME I (1) , fils & successeur de Bozon II , touché des ravages qu'ils faisoient en Provence , assembla une armée , les chassa de leur fort qu'il rasa , & les poursuivit jusques dans les montagnes , faisant main basse sur tous ceux qu'il rencontroit. Cependant , comme la plupart des villages voisins de la côte en étoient peuplés , il n'étendit point le carnage sur ces malheureux habitans , qu'il se contenta de réduire en servitude. Leurs descendans s'y perpétuerent ; peut-être leur doit-on beaucoup de mots barbares , & quelques coutumes singulieres qu'on remarque encore en certains endroits (2). Romée de Villeneuve.

Ann. d'Isf. t. 5,
part. II, p. 257.

(1) Muratori dit que Guillaume étoit frere de Conrad. Cette faute prouve combien il est difficile , même aux plus habiles historiens , de ne pas tomber dans des erreurs grossieres.

Hist. de Provence.
p. 64.

Gaufridi prétend que Guillaume & Rotbold se partagèrent la Provence ; que le premier régna sur la Provence , proprement dite , & le second sur le comté de Forcalquier. C'est une erreur que nous détruisons dans la dissertation sur les comtes. Rotbold régna sur toute la Provence après son frere. Le même auteur ajoute que les chartes lui apprennent que Rostain de Sabran étoit un des principaux seigneurs de sa cour. Cela n'a rien qui répugne à l'ancienneté de la maison de Sabran ; mais nous n'avons point connoissance de ces chartes.

(2) Parmi ces mots nous pouvons citer celui-ci , qui est passé en proverbe ,

ordonna par son testament de 1250, que les sarrasins & les sarrasines du lieu de Ville-Neuve fussent vendus : ce qui prouve qu'ils formoient encore , au treizième siècle , une classe d'hommes distingués des autres. Le roi Conrad avoit déjà considérablement affoibli ces infidèles par un stratagème qui lui réussit. Comme ils menaçoient , ainsi que les hongrois , d'entrer dans ses états , il appella séparément ces deux peuples à son secours , sans que l'un fût informé des propositions que ce prince avoit faites à l'autre. Ils se trouverent en même-tems au lieu du rendez-vous : Conrad eut tout de suite l'habileté de les mettre aux prises , sans que son armée prît part à l'action. Il les laissa s'entrégorger , jusqu'à ce qu'enfin voyant que des deux côtés on avoit déjà perdu beaucoup de monde , & qu'on étoit épuisé de fatigues , il tomba sur eux avec de troupes fraîches , & acheva de les déruire.

On dit que Gibalin de Grimaldi se joignit au comte Guillaume I, & qu'il contribua beaucoup par sa bravoure à la défaite des sarrasins. Si le fait est vrai , Gibalin possédoit vraisemblablement quelque fief du côté des Alpes , & son père ou son grand-père en avoit reçu l'investiture des rois de Lombardie ; car dans les diplômes du roi Berenger il est fait mention d'un marquis de Grimaldi , gouverneur du Frioul , qui vivoit en 905.

On ajoute que le comte Guillaume , voulant reconnoître les services de Gibalin , lui donna le golfe de *Sambracie* avec tout le pays d'alentour , & que ce golfe prit le nom de Grimaldi , qu'on retrouve encore dans celui de Grimaud ; le fait ne nous paroît point appuyé sur d'assez bonnes preuves , pour mériter d'être placé dans l'histoire (1).

faire un salamalec , pour dire saluer quelqu'un. Ce mot vient du sarrasin *salec malec* qui , selon un Troubadour de Provence , signifie *je vous salue*. Ce poète nous apprend que de son tems , quand on le disoit aux sarrasins , ils répondoient *Nayca salem* : Dieu te confonde.

(1) Les historiens de Provence conviennent tous de cette donation , & se

CHAP. XXVII.

GUILLAUME I,
COMTE BÉNÉFIC.
D'ARLES EN 968,
CHASSE LES SARRASINS EN 973.

Murat. ann. d'Ital.
t. 5, part. 2, p. 21.

Giraud du Luc,
poète.

LIVRE III.

Si l'on veut juger du service que Guillaume rendit à la Provence en chassant les sarrasins, par les maux qu'ils y avoient faits, on trouvera qu'il est peu d'exploits dans l'histoire qui méritent autant la reconnaissance des peuples. Il n'y avoit point de ville en Provence, qui n'eût souvent éprouvé la fureur de ces barbares. Maîtres de toutes les places fortes, est-il dit dans une charte, ils ont ravagé tout le pays & détruit les églises & les monastères. Des lieux les plus agréables, ils en ont fait la plus affreuse solitude, & le séjour de l'homme est devenu, par leurs cruautés, le repaire des bêtes féroces. Nous lisons dans la vie de S. Mayeul, écrite par S. Odilon, qu'au milieu du dixième siècle la Provence étoit ravagée par une si grande quantité de loups, qu'il n'y avoit point de sûreté pour les voyageurs.

Toulon & toutes les villes, qui étoient sur la côte, avoient

D. Marten. collect.
ampl. vet. script.
t. 2, p. 350.

Ap. Boll. vit. Odil.

Marten. ibid.
p. 370.

Bouche. t. 2, p. 42.

fondent sur une charte qui est visiblement supposée, 1^o parce qu'on n'en trouve point l'original; 2^o. parce qu'on y fait prendre au comte Guillaume la qualité de fils de Bozon & de Fulcoare, au lieu qu'il étoit fils du comte Bozon II & de Constance, comme on le voit par toutes les chartes authentiques; 3^o. parce que l'indiction X ne convient pas à l'année 980, qui est celle où cet acte fut passé: il faut indiction VIII; 4^o. parce qu'on y parle d'Annon, comme étant archevêque d'Arles; & cependant ce prélat n'occupa le siège de cette église, qu'au mois de Juin 981; 5^o. enfin, ce qui prouve que cette pièce est moderne, c'est qu'on y met l'article *de avant Grimaldi*, car cette façon de parler n'étoit point connue au dixième siècle. Je me bornerai à ces preuves, qui, étant plus que suffisantes pour démontrer la fausseté de l'acte, me dispensent d'entrer dans un plus grand détail. Je fais d'ailleurs que Guillaume de Pontevès fit hommage pour le fief de Grimaud en 1298. *Arch. d'Aix, arm. 14, Homag. N° 1, f. 83.*

Vie de S. Buvons
le 22 mai.

Les Bollandistes & M. Bailler rapportent que S. Buvons, qui selon Joffredi étoit de Nice, chassa les sarrasins du Fraxinet. C'est une gloire que tous les monumens du dixième siècle attribuent à Guillaume I. Il faut donc croire que S. Buvons l'accompagna dans cette expédition, & qu'il y montra tant de valeur, qu'il mérita de partager l'honneur de la victoire. Car de dire, comme les auteurs de sa vie, qu'il rasa le Fraxinet après en avoir chassé les infidèles, c'est vouloir mettre sur son compte un événement, dont tous les historiens s'accordent à faire honneur à Guillaume I.

beaucoup souffert du voisinage des sarrasins. La campagne de Toulon étoit déserte ; & quand de nouveaux habitans vinrent la repeupler , ils ne connurent point d'autre règle pour le partage des terres , que le droit des sauvages , qui est celui du plus fort.

La petite ville de Saint-Tropez sortit de dessous ses ruines d'une manière bien différente. Elle est bâtie à l'endroit même où étoit *Heraclea Cacarabia* , qui fut sans doute la première victime de la fureur des sarrasins , parce qu'elle étoit la plus voisine du Fraxinet. Après qu'on eut exterminé ces barbares , on construisit une église que Pons , évêque de Marseille , donna à l'abbaye de Saint-Victor en 1056. Les religieux qui vinrent la desservir , y rassemblèrent peu-à-peu les habitans que la crainte avoit dispersés ; c'est alors que commencèrent à s'élever les murs de la ville qui prit le nom de Saint-Tropez , à cause des reliques de ce saint , qu'on prétend avoir été apportées miraculeusement sur ce rivage.

Rien n'égaloit peut-être l'excès des maux que la ville de Fréjus avoit soufferts. L'évêque Riculfe ne reconnoissoit plus les biens attachés à son église. Les diplômes des rois & les autres papiers avoient été livrés aux flammes , & les anciens habitans massacrés ou dispersés. Le comte Guillaume sensible à ces pertes , les répara par ses bienfaits. Il permit à l'évêque de lever un droit sur toutes les marchandises qui sortoient du port de Fréjus ; ce qui prouve que ce port n'étoit pas encore entièrement détruit , & que si la mer avoit commencé de se retirer , il y avoit encore assez d'eau pour laisser entrer les barques.

Les libéralités de Guillaume ne se bornèrent pas aux églises ; elles se répandirent aussi sur quelques particuliers. La manière dont il fit ces donations & plusieurs autres , nous prouvent assez à quel degré de puissance il étoit parvenu. L'on peut voir ce que nous en disons ailleurs. Nous remarquerons seulement ici qu'il avoit reçu le comté d'Arles à titre de bénéfice , & que Conrad fit dans

CHAP. XXVII.

GUILLAUME I,
COMTE BÉNÉFIC.
D'ARLES EN 1068,
CHASSE LES SARRASINS EN 973.

Ap. Boll. 17 mai

Ann. 982.

Gall. christ. t. 1.
p. 82. instr.

V. la dissertation
sur les comtes.

LIVRE III.

plusieurs villes de Provence des actes de pouvoir qui prouvent assez combien on y respectoit son autorité.

Après l'année 981, ce prince ne revint plus dans le pays. Ce fut alors que Guillaume acquit un grand empire sur les provençaux. Les Gaules n'étoient plus qu'une république monstrueuse, où chacun s'attribuoit autant de pouvoir qu'il en pouvoit usurper. Guillaume n'imita pas l'ambition criminelle de ces vassaux orgueilleux qui faisoient la guerre à leur souverain. Plus sage & plus habile, parce qu'il demeura toujours soumis, il ne dut qu'à sa bonne conduite, le lustre & le crédit de sa maison.

CH. XXVIII.

GUILLAUME I SE
REND PUISSANT.
SA MORT.

LA défaite des sarrasins, en le rendant redoutable à ses ennemis, le fit adorer de ses peuples; & l'attention qu'il eut de leur rendre la justice, jointe à son amour pour la religion, acheva de lui gagner les cœurs. On lui défera le titre de pere de la patrie, & l'on se fit un devoir d'obéir à celui que l'on regardoit comme son libérateur. Voilà sur quel fondement il établit sa puissance; il ne fit que l'accroître à l'ombre du respect qu'il témoigna pour le trône. Conrad, ami de la paix & tranquille sur ses droits, se repossait entièrement sur lui du soin de gouverner le comté d'Arles.

Nous n'osons cependant pas assurer que l'autorité du comte Guillaume fût également respectée dans tout le comté. Depuis long-tems les seigneurs qui demeuroient du côté des Alpes, vivoient dans une espece d'indépendance. Il est vraisemblable qu'ils ne voulurent pas se soumettre à Bozon, puisque ni l'archevêque d'Embrun, ni aucun de ses suffragans n'assista au concile de Mantaille. Ce prélat fut présent au sacre de Louis l'Aveugle; mais ce prince n'eut pas le tems d'étendre & d'affermir son autorité dans les Alpes, soit à cause des malheurs qu'il eut en Italie, soit parce que les sarrasins ayant occupé le Fraxinet & les montagnes, avant qu'il fût élu roi d'Arles, l'empêcherent d'exercer son pouvoir sur ses contrées.

Les personnes les plus considérables du pays profitèrent même du voisinage de ces barbares pour assurer leur indépendance, ou plutôt pour se détruire. Chacun les appelloit à son secours, les uns pour attaquer, les autres pour se défendre; c'est à la faveur de ces divisions que ces infidèles, d'abord en petit nombre, s'établirent dans le pays, s'y multiplièrent, & s'allierent même avec les habitans par des mariages. Ainsi les montagnes de la haute Provence, qui pouvoient être l'asyle de la liberté, devinrent le théâtre de toutes sortes d'horreurs. Cependant les seigneurs qui échappèrent à ces désastres, après avoir presque tout perdu, conservèrent encore l'amour de l'indépendance. Je ne connois point de chartre qui prouve que Guillaume ait fait des actes d'autorité dans les diocèses de Vence, de Senez, de Digne & de Glandève, tandis qu'on trouve encore par-tout ailleurs, des traces de son pouvoir.

Il étoit à Avignon quand il fut frappé de la maladie dont il mourut. Il fit prier saint Mayeut, avec lequel il étoit lié d'une étroite amitié, de le venir secourir dans ses derniers momens. Ce saint abbé se rendit à sa prière, le consola par ses pieuses exhortations, & lui donna l'habit religieux quelques jours avant sa mort. C'étoit alors l'usage de mourir dans un habit monastique; & cette dévotion passa jusques aux femmes; comme si l'habit de moine pouvoit sanctifier ceux qui n'en avoient jamais rempli les devoirs.

Guillaume fut enterré à Sarrian, dans le comté Venaissin. Il avoit été marié deux fois: la première avec Arfinde, dont il ne paroît pas avoir eu des enfans; & la seconde, avec Adélaïde, surnommée Blanche, sœur de Geoffroi Grisogonelle, comte d'Anjou. Il eut de celle-ci un fils nommé Guillaume, qui lui succéda au comté d'Arles, & trois filles, s'il faut en croire les historiens de Provence, savoir Constance qu'ils confondent mal-à-propos avec la reine de France qui portoit le même nom, Ermengarde, & Adalmodie. Mais les deux dernières sont des personnages fabuleux, & d'une invention moderne.

CH. XXVIII.
GUILLAUME I SE
REND PUTSANT.
SA MORT.

Ann. 992.

Vita Sti Maior.
inter acta SS. ord.
St. Bened. sac. v.
p. 808.

LIVRE II.

CH. XXIX.

MORT DE CON-
RAD. ROTBOLD
SUCCÈDE A GUIL-
LAUME I. NATURE
DES FIEFS.

Ann. 993.

Esp. des Loix.
l. 33, c. 33.

V. la dissert. sur la
success. des Ctes
de Provence.

CONRAD ne survécut pas long-tems au comte Guillaume : il mourut en 993, après un regne de cinquante-sept ans ; sa douceur, sa patience, & son amour pour la paix lui firent donner le surnom de Pacifique, & lui gagnèrent le cœur de ses sujets.

Rotbold succéda à son frere Guillaume : les loix de ce tems-là vouloient que le seigneur suzerain donnât le fief à celui de la famille qui étoit en état de remplir le service ; c'est du moins ainsi qu'on en usoit en Provence, où les fiefs se donnoient de la même façon qu'en Allemagne. Ces bénéfices étoient électifs - héréditaires, électifs en ce que le seigneur les donnoit à celui des enfans du dernier possesseur qu'il jugeoit le plus capable ; héréditaires en ce qu'ils ne sortoient pas de la même famille. On ne connoissoit encore parmi les nobles, ni minorité, ni droit d'aînesse ; ces deux choses ne s'établirent qu'avec la perpétuité des fiefs, selon un de nos plus célèbres écrivains.

Comme une loi politique a toujours du rapport à une autre loi politique, dit le même auteur, les vassaux des comtes suivirent, pour la succession des fiefs, le même esprit qu'on suivoit pour la succession au comté d'Arles ; il eût été contraire à tous les principes d'avoir des loix différentes sur des choses qui, étant de même nature, ne souffroient point de distinction à cet égard. Quant au partage des aïeux, on suivoit le dispositif de la jurisprudence romaine, dont on ne s'écarta jamais dans les provinces méridionales du royaume.

CH. XXX.

MORT DE ROT-
BOLD : GUILLAUME II
LUI SUCCÈDE.
DE MŒURS ET
USAGES DES PRO-
VENÇAUX.

LE comte Rotbold n'est connu, ainsi que la plupart de ses successeurs, que par quelques libéralités qu'il fit aux églises. Il mourut en 1008, il avoit épousé Ermengarde, dont il eut un fils connu sous le nom de Guillaume III, & une fille nommée Emme. Il est le premier des comtes qui ait pris le titre *par la grâce de Dieu*. Ce n'étoit alors qu'une expression pieuse qui n'emportoit aucune idée d'indépendance. Les seigneurs, ainsi que les abbés, l'employoient

ployoient dans leurs lettres, sans prétendre être souverains, comme il seroit aisé de le prouver par un grand nombre d'exemples. On place au regne de Pepin, pere de Charlemagne, l'époque de cette formule. Le pere Daniel a donc tort de prétendre qu'avant l'année 1442, il n'avoit été permis de s'en servir à aucun duc ni comte, qui fut feudataire de quelque couronne.

Emme fut mariée, on ne sait pas précisément en quelle année; mais ce fut vers l'an 990, à Guillaume Taille-Fer, comte de Toulouse. Guillaume avoit déjà été marié en premières nœces, & il étoit pere de Constance, que Robert, roi de France, épousa en 998, après qu'il eut été forcé de se séparer de Berthe de Bourgogne, sa première femme. Le mariage de Constance avec le monarque français, fut cause du luxe & du libertinage qui s'introduisirent dans le royaume, s'il faut en croire Glaber.

Cet historien rapporte qu'une foule de jeunes gens vains, turbulens & légers, sans bonne-foi, sans mœurs, sans décence, vrais farceurs par leurs ajustemens, leur ton & leurs manieres, accompagnerent la princesse, & bannirent de la cour du roi, la modestie & la simplicité; ils étoient presque tous de Provence; car les historiens nous disent qu'ils venoient du côté d'Arles, où les chartes nous apprennent que Guillaume Taille-Fer demouroit depuis son mariage avec Emme. Cette dissolution des mœurs & ce ton de galanterie, qui déplaísoient avec raison à l'historien Glaber, n'ont rien qui doive paroître bien extraordinaire. Les provençaux avoient accompagné Hugues au-delà des Alpes, quand il alla prendre possession du royaume de Lombardie; le séjour qu'ils y firent, les liaisons qu'ils y conserverent par le commerce, qui ne se perdit jamais en Provence, firent prendre à ces hommes naturellement gais & sensibles, les manieres ultramontaines & le goût des plaisirs.

Nous savons d'ailleurs que des seigneurs Italiens possédoient des terres dans quelques-uns de nos diocèses; ces liaisons d'intérêt &

CHAP. XXX.

MORT DE ROT-
BOLD : GUILLAUME II LUI SUCCE-
DE. MŒURS ET
USAGES DES PRO-
VENÇAUX.

Dan. hist. de Fran-
an. 1444.

Glaber. l. 3, c. 9.

Ann. 998.

LIVRE III.

la conformité de caractère devoient nécessairement rendre communs aux deux peuples leurs qualités, leurs défauts & leurs vices. Ceux des italiens furent adoptés, & selon le cours ordinaire des passions, ils devoient l'être, parce qu'ils séduisoient l'imagination, & flattoient les penchans criminels d'une jeunesse imprudente. C'est ici l'époque de ce qu'il plaît aux auteurs d'appeler galanterie française; c'est-à-dire, qu'on ne fit que pallier les vices; on en avoit de grossiers, on en montra de plus aimables, si le vice peut jamais l'être.

Glaber reproche à ces jeunes seigneurs, qui accompagnèrent la reine Constance, de se faire raser le visage & le derrière de la tête, ce qui leur donnoit, dit-il, un air de comédiens. Il est constant que cela devoit paroître extraordinaire dans les Gaules, où c'étoit l'usage de laisser croître la barbe & les cheveux (1).

LEUR habillement parut aussi nouveau que leur coëffure. C'étoit

(1) Les hommes & les filles portoient les cheveux flottans, ou les lioient seulement avec un nœud; mais celles-ci, après leur mariage, les tressaient & les relevoient sur la tête, ou bien elles les coupoient. Leur habillement en Provence avoit à peu-près la forme de celui que portent encore les paysannes, avec cette différence que l'espece de veste qu'elles mettent par-dessus le corps, descendoit jusqu'à mi-jambes: les hommes avoient une camifolle sur la veste. Le peuple d'Arles, de l'un & de l'autre sexe, me paroît s'être moins écarté que les autres de cet ancien usage.

Il ne faut pas croire que les gens du premier rang fussent exactement habillés de la même manière: ils portoient des pellisses, comme les peuples du Nord. Les visigots, qui almoient les pelleteries à la fureur, en avoient répandu le goût en Provence; ils se plaisoient sur-tout à faire mettre sur leurs habits des bordures, des raies, & des bandes de toutes sortes de couleurs, & particulièrement de pourpre. Le tout ensemble offroit un coup d'œil qui surprenoit les étrangers; c'est du moins l'effet que produisit l'habillement de la noblesse de Provence, quand les croisés arriverent à Constantinople en 1196; il étoit remarquable par la richesse des pelleteries, l'éclat de la pourpre, & les franges d'or dont il étoit garni. Dans le trezieme siècle les ecclésiastiques portoient des habits de couleur. Le rouge & le bleu étoient un signe de joie; c'est peut-être de là que viennent les habits mi-partis des bedeaux. Le noir étoit une marque de deuil, &, suivant un Troubadour, on le portoit à confesse.

une culotte fort juste , une veste qui laissoit voir toutes les proportions du corps , & par-dessus une espee de surtout ordinairement doublé de peaux qui flottoit au gré des vents. Le même historien observe qu'ils avoient des bottes , & tout le monde dût en être surpris. On n'avoit gueres alors d'autres moyens de se couvrir les jambes , que de les entourer de bandelettes , ou de prolonger la culotte jusqu'aux talons , ou de porter des guêtres ; on ne connoissoit point encore les bas faits à l'aiguille ou au métier. La forme des souliers a beaucoup varié ; dans le douzieme siecle , on se servoit communément d'une espee de sandales attachées par des lacets qui se croisoient sur le pied. On trouve encore un reste de cette chaussure dans quelques villages de la montagne ; les gens du peuple marchaient nu tête , ou se couvroient d'un capuchon : le chapeau , objet de luxe , n'étoit que pour la noblesse.

Je ne doute pas que les comtes de Provence & les seigneurs de leur cour ne passassent pour être les hommes les plus aimables de leur tems ; puisqu'ils portèrent les premiers coups à la barbarie. Mais pour se faire une idée de cette étrange politesse , il faut savoir qu'ils l'allioient avec les excès les plus honteux. Le voisinage des farrasins leur avoit fait prendre le goût du brigandage , & ils l'exerçoient quelquefois à la maniere de ces barbares ; du moins du côté des montagnes où ces infideles avoient fait un plus long séjour.

Cependant la tranquillité dont on jouit après leur expulsion , que nous avons rapportée à l'année 973 , donna aux habitans la facilité de communiquer davantage les uns avec les autres , & de renouer , pour ainsi dire , les liens de la société ; c'est en effet alors qu'on rebâtit la plupart des villages , comme il seroit aisé de le prouver , si nous ne croyons pas devoir épargner au lecteur ces détails peu intéressans. La structure des maisons étoit fort grossiere ; il n'y avoit point de cheminée dans les appartemens , excepté peut-être chez quelque seigneur ; on faisoit sortir la fumée par une fenêtre , ou par un trou fait exprès à la muraille.

CH. XXXI.

MŒURS ET USAGES.

Ann. 998.

LIVRE III.

Une chose qui mérite l'attention du lecteur, c'est la dévotion qui regnoit dans ce siècle ; chacun s'empressoit de combler de biens les communautés religieuses ; mais il est aisé de s'appercevoir en lisant l'histoire du tems , que la superstition y avoit beaucoup de part. On étoit persuadé dans toute la chrétienté que le monde devoit finir en l'an mille. Cette opinion que l'ignorance accrédoit , répandit particulièrement la consternation dans les provinces méridionales du royaume, où l'on a l'imagination plus vive. Les peuples saisis de frayeur , & n'ayant devant les yeux que leurs crimes & l'éternité , s'empressoient de se dépouiller de leurs biens pour enrichir les monasteres. Quand le terme de l'anéantissement total de l'univers fut passé, quand l'erreur fut dissipée , ils ne virent plus que la misere où ils s'étoient réduits. Ils furent donc obligés d'enlever par nécessité une partie de ce qu'ils avoient donné par superstition ; & comme l'impression que celle-ci avoit faite n'étoit pas entièrement effacée , la plupart rendoient ensuite par remords , ce qu'ils avoient repris par besoin ; ainsi la vie de ces hommes si libéraux envers les églises , se passoit à donner , reprendre & restituer. C'est-là tout le contenu d'un grand nombre de chartes.

Hist. de Lang. t. 2,
preuv. p. 86, 89
& suiv.

An. 1014.

Les ecclésiastiques & les religieux ne purent souffrir patiemment ces violences. Ils eurent recours au pape Benoît VIII , qui fulmina contre les ravisseurs les excommunications les plus terribles. Ils se plaignoient amèrement en 1014, des excès qui régnoient à cet égard dans le comté de Provence, & de ce qu'on s'emparoit des fonds dépendans de l'abbaye de Saint-Gilles. Il excommunia les coupables , les rejetta du sein de l'église , & les dévoua aux peines éternelles ; il finit par défendre aux comtes & à toute puissance , tant ecclésiastiques que séculières , de toucher aux biens de ladite abbaye , sous peine d'encourir des excommunications , qu'on est surpris de voir lancer pour quelques biens ravis à un monastere , à qui on les avoit prodigués sans mesure. Mais telles étoient les mœurs du tems , on n'étoit modéré ni dans la conduite , ni dans

Hist. de Nîmes.
t. 1. pr. p. 21.

ses expressions, & l'on croyoit souvent montrer du zele, lorsqu'on ne laissoit échapper que de l'amertume & de l'aigreur.

Ces excommunications étoient devenues fréquentes depuis quelque-tems. Chacun, pour accroître sa puissance, faisoit usage des armes qu'il avoit, & celles-ci n'étoient pas les moins redoutables. C'est à la terreur qu'elles inspiroient, qu'on doit attribuer en partie la facilité avec laquelle les religieux recouvrent leurs biens, & rebâtirent leurs monastères détruits ou dégradés par les barbares. L'abbaye de Saint-Victor de Marseille, & celle de Saint-André d'Avignon, furent les plus fameuses de celles qu'on retira de dessous leurs ruines vers la fin du dixieme siecle. Celle de Montmajour subsistoit depuis environ l'an 960, qui est à-peu-près le tems où l'on bâtissoit dans la ville d'Apt le monastere de Saint-Eusébe, à Foz celui de Saint-Gervais, & dans le diocèse de Sisteron, celui de Canagobie. L'abbaye des religieuses de Saint-Laurent d'Avignon, est encore un monument du dixieme siecle. Le plus grand service qu'on rendit à ces monasteres, ce fut de les mettre sous la règle de saint Benoît, que presque tous les monasteres de France adoptèrent, pour faire revivre la ferveur & la piété de leurs premiers fondateurs.

A peine ces pieux asyles commençoient de se former, que des personnes religieuses relevoient ailleurs les églises détruites, telles que celles d'Apt; ou en bâtissoient de nouvelles, telles que celles de Brignole, de Barjols, de Saint-Zacharie, & plusieurs autres dont le détail seroit trop ennuyeux. Foulques de Pontevès fit une donation à celle de Barjols en 1070.

Ces traits de religion & de bienfaisance ne s'apperçoivent presque pas dans le tableau des faits que l'onzieme siecle nous présente. Les esprits se ressentoient encore de l'agitation que la présence des sarrasins leur avoit imprimée, & que l'autorité chancelante des rois de Bourgogne ne pouvoit arrêter. Rodolphe occupoit le trône avec une indolence qui justifie les surnoms de Lâche & de Fainéant qu'on

CH. XXXL

MŒURS ET USAGES.

LIVRE III.

lui donna ; Expressions énergiques, qui font la plus grande preuve de l'avilissement du monarque, & du mépris de ses sujets.

CH. XXXII.

TROUBLES AU
SUJET DE LA SUC-
CESSION AU
ROYAUME DE LA
BOURGOGNE
TRANSJURANE.
MORT DE RODOL-
PHE LE FAINEANT.
Glab. l. 3.

An. 1027.

CE phantôme de roi, qui ne pouvoit en imposer, ni à ses peuples ; ni à ses parens, eut la douleur de voir son propre neveu, Eudes II, comte de Champagne, prêt à lui ravir la couronne. Il ne la sauva qu'en la promettant à l'empereur Henri II ; roi de Germanie. Henri étoit fils de Gizele, sœur puînée de Rodolphe ; mais la mort qui l'enleva bientôt après, sans qu'il laissât des enfans, replongea le monarque Bourguignon dans les mêmes embarras. Le seul remède qu'il crut devoir apporter à ces désordres, fut de nommer pour son héritier en 1027, pour le plus tard, l'empereur Conrad le Salique, mari de sa niece Gizele (1).

La comtesse Gerberge & sa belle-mère Adélaïde, qui gouvernoient alors la Provence au nom de Geoffroi & de Guillaume-Bertrand, fils & successeur de Guillaume II, mort en 1018, étoient trop habiles & trop occupées de l'agrandissement de leur maison, pour ne pas profiter de ces circonstances favorables ; elles en écartèrent insensiblement le joug de la domination bourguignonne ; & à la mort de Rodolphe III, arrivée le 6

(1) Conrad avoit épousé Gizele, fille de Gerberge sœur de Rodolphe III ; Eudes II, surnommé le Champenois & neveu par sa mère Berthe du même Rodolphe, voulut s'emparer par deux fois du royaume d'Arles ; mais Conrad le contraignit de le lui abandonner : ce ne fut qu'en 1033, au mois de février, qu'il fut couronné roi de Bourgogne à Payerne.

Collect. veter.
script. t. 1, p. 401.

Après la mort de Rodolphe III, il paroît qu'on reconnut le comte Eudes dans la plus grande partie de la Provence ; mais son règne fut de si courte durée, que ce n'est pas la peine d'en parler. Tout ce que nous venons de dire résulte des chartes, qu'il seroit trop long de rapporter. Il faut être obligé de faire l'histoire, pour se condamner à l'ennui mortel de les lire, afin d'en faire passer l'esprit dans le corps de l'ouvrage. Au reste ceux, qui voudront en parcourir quelques-unes trouveront à se satisfaire dans le *Gallia christiana*, la collection de dom Martenne, & l'histoire des comtes de Provence par Ruffi ; on peut voir aussi celles que nous rapportons.

septembre 1032, les comtes de Provence furent absolument propriétaires, & ne reconnurent la souveraineté de quelques empereurs, que par le serment & l'hommage. Ce Rodolphe fut le dernier prince de sa race ; ainsi la maison de la Bourgogne transjurane, n'occupa le trône que 144 ans.

An. 1032.

Cette révolution, quoiqu'elle eût été préparée par degrés, dut occasionner une espèce d'anarchie. Le pouvoir naissant des comtes étoit plus capable d'inspirer de la jalousie aux vassaux, que du respect & de la terreur. Leur exemple même les invitoit à l'indépendance ; ainsi beaucoup de seigneurs refuserent de se soumettre, aimant mieux dépendre d'un monarque éloigné, dont l'autorité se perdoit avant d'arriver à son terme ; que d'un prince qui étant dans le pays, feroit mieux sentir tout le poids de sa puissance.

L'HISTOIRE nous laisse ignorer le nom de ces seigneurs, qui refusoient de relever des Comtes. Comme les surnoms n'étoient pas encore en usage, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de remonter jusqu'aux familles qui, vers l'an 1040, possédoient des fiefs. Un des grands avantages que les surnoms aient apporté, c'est d'avoir empêché qu'on ne confondît les personnes & les familles, & d'avoir répandu dans l'histoire une clarté qu'elle n'auroit pas sans cet usage.

CH. XXXIII.
ORIGINE DES
SURNOMS.

Cependant l'invention n'en est pas moderne. Les grecs & les romains connoissoient les surnoms aussi-bien que nous. Il n'y a que les peuples du nord qui paroissent les avoir négligés. C'est peut-être parce qu'ils étoient moins malins & moins flatteurs que les habitans de la Grece & de l'Italie ; car c'est à la flatterie & à la malignité que les surnoms doivent leur origine. Les hommes, habiles à saisir les défauts ou les ridicules les uns des autres ; & sur-tout les défauts des grands qu'ils méprisoient ou qu'ils n'aimoient pas, les consacroient à la postérité par une épithète énergique. De-là le surnom de *Barberousse* donné à l'empereur

LIVRE III.

Frédéric I, de *Grouin de Porc* au pape Sergius IV, d'*Éveille Chien* à Herbert, comte du Maine, & de *Bourse-Vuide* à un archiduc, &c. La malignité n'épargnoit personne; la pourpre & la tiare ne mettoient point à l'abri de ses traits.

D'un autre côté, l'admiration, & quelquefois la flatterie; furent fécondes en épithètes honorables; presque tous les siècles peuvent nous en fournir des exemples. Les mœurs des personnes; leurs vices, leurs actions, leurs dignités, leur profession & le lieu de leur naissance; furent encore la source d'une infinité de surnoms. Ils paroissent avoir été plutôt en usage dans les provinces méridionales du royaume que dans les autres: je les trouve employés; quoique rarement, vers le commencement du onzième siècle, qui est le temps où les seigneurs prirent le nom de leurs fiefs; les familles qui n'en ont point d'autre peuvent le disputer à toutes les autres pour l'ancienneté. Au reste, nous ne prétendons pas que ce soit ici la seule marque de haute noblesse. Nous trouvons des preuves du contraire dans notre histoire même, & nous en rapporterions plusieurs exemples, si le lecteur n'étoit lui-même en état de les suppléer.

CH. XXXIV.
TREVE DU SEIGNEUR. IGNORANCE ET SES SUITES.

IL étoit impossible que dans ces tems de barbarie, les seigneurs vécuissent entr'eux dans une parfaite intelligence; la jalousie les auroit divisés, quand même l'ambition ne leur auroit pas fourni des sujets de querelle. C'étoient d'ailleurs les mœurs du temps de n'avoir ni règle, ni frein; & cette espèce de frénésie avoit passé parmi le peuple. Les évêques de chaque province; effrayés de tous les maux qui se commettoient, & voulant y remédier, assemblèrent des conciles pour aviser aux moyens de ramener la paix. On en tint un en Provence, où l'on défendit le port d'armes à toute sorte de personnes, à ceux même qui ayant commis des crimes, croioient devoir marcher toujours armés pour être en état de résister, quand on voudroit les arrêter ou les punir; cette

défense

Glab. l. IV, concil.
s. 9, p. 910 & s.

défense étoit d'autant plus nécessaire pour mettre la vie des citoyens en sûreté, que les haines étoient héréditaires, chacun se croyant obligé de venger les injures faites à ses parens.

On défendit aussi de poursuivre les coupables qui se réfugioient aux pieds des autels, de maltraiter les clercs, les religieux & les religieuses, & de commettre aucune violence dans les églises où l'on n'avoit point élevé de forteresses, & dans les autres lieux sacrés, à trente pas à la ronde, sous peine d'être puni comme sacrilège. Il étoit également défendu de brûler les maisons des payfans & des clercs qui portoient des armes; enfin on ne fit que renouveler dans ces conciles les défenses déjà faites par les loix civiles, auxquelles on crut donner plus de poids, en les revêtant de l'autorité ecclésiastique. On ordonna aussi de s'abstenir de vin le vendredi, & de viande le samedi, ce qui prouve que ce jour-là on s'en permettoit l'usage.

Ces réglemens ne produisirent pas beaucoup d'effet; on fut obligé de les renouveler dix-ans après, quand on établit la treve du seigneur, qui est un monument remarquable des mœurs étranges de ce temps-là. Celle qui fut publiée en Provence ordonnoit toute cessation d'actes d'hostilité pendant quatre jours de la semaine, depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin. La férocité de nos peres étoit portée à un point, qu'il leur falloit accorder les trois autres jours pour voler ou pour égorger.

Cette indulgence ne servit peut-être qu'à irriter les passions; les ecclésiastiques ne furent ni plus chastes ni plus désintéressés, ni les laïques moins brigands & moins parjures. Quelques-uns de ceux-là, au mépris des engagemens les plus sacrés, entretenoient des femmes perdues de débauche, ou se marioient authentiquement par des contrats civils. Il y en avoit quelquefois qui vendoient les choses saintes, & trafiquoient des bénéfices & des sacremens. Les laïques, enhardis par ces exemples, se rendoient

CH. XXXIV.

TREVE DU SEIGNEUR. IGNORANCE ET SES SUITES.

An. 1041.

Marten. thes. anecd. t. 3, p. 161.

Guig. Cartul. apud Bolland. die 1 apr.

LIVRE III.

maîtres des décimes & des oblations, & regardoient comme louable tout ce qui pouvoit leur donner quelque profit.

Ces désordres étoient une suite de l'ignorance grossière où l'on vivoit. Les barbares, en embrassant la religion chrétienne, en avoient altéré l'esprit; & en livrant aux flammes les églises, les monasteres & les maisons des évêques, avoient fait disparaître les livres, où la sainteté de nos maximes & la regle de nos devoirs sont fixées. On faisoit consister toute la perfection du christianisme dans des pratiques superstitieuses qui le déshonoroient.

Nous avons tel ouvrage de piété de ces tems de ténèbres, où l'on ne fait aucune mention de l'amour de Dieu, de la résignation à sa volonté, de la soumission à ses loix, de la justice; de la charité envers les hommes. Où auroit-on puisé des lumières sur ces objets intéressans; il y avoit très-peu de particuliers qui possédassent quelques livres, & beaucoup de monasteres n'avoient qu'un missel?

Murat. antiq. Ital.
t. 3, p. 835 & suiv.

Loup de Ferrieres écrivoit au Pape en 855, qu'on n'auroit pas trouvé dans toute la France un exemplaire complet de l'orateur de Cicéron, & des institutions de Quintilien; l'usage du Papyrus qu'on tiroit d'Égypte, ayant presque cessé depuis le septieme siecle, que les sarrasins s'emparerent de ce royaume, on étoit forcé d'écrire sur des vieux parchemins, d'où l'on avoit fait disparaître l'écriture ancienne. On raturait un livre de Tite-Live ou de Tacite pour y substituer la légende d'un saint ou la priere d'un missel. Des ouvrages transcrits avec tant de peine devoient être nécessairement fort rares ou forts chers. Est-il surprenant après cela que le vulgaire eût tant d'idées fausses sur la religion?

Celles qu'on s'étoit fait de la justice n'étoient pas plus saines. Chaque baron, qui se croyoit offensé dans sa personne ou dans ses biens, endossoit son armure, & alloit demander une réparation à la tête de ses vassaux. Son adversaire se mettoit en état de défense;

- & ils terminoient à la pointe de l'épée des différends, qu'ils n'avoient pas la patience de soumettre aux décisions d'une procédure judiciaire. Les parens des deux rivaux se trouvoient enveloppés dans la querelle, & n'avoient pas la liberté de rester neutres : c'est peut-être de cette manière que quelques seigneurs s'engagerent dans la guerre qu'ils firent à Foulques, vicomte de Marseille, qui fut blessé dans une action ; c'est tout ce qu'il nous est permis d'en savoir ; personne alors ne s'occupoit d'instruire la postérité de ces divisions intestines, qui étant journalières & bornées dans un petit pays, n'avoient souvent de remarquable que la frivolité des sujets qui les faisoient naître. Cependant elles dépeuplerent la Provence, & la laissèrent exposée aux insultes des ennemis du dehors. Les sarrasins d'Espagne, comme nous le dirons ailleurs, y firent une descente en 1103 du côté d'Antibes, où ils ne trouverent aucune résistance ; ils pillèrent quelques villages, & emmenèrent captifs autant de religieux qu'ils en purent enlever. Ils en vouloient particulièrement aux abbayes, soit par haine pour les ministres de la religion, soit parce qu'ils croyoient y trouver plus de richesses que par-tout ailleurs. Ce préjugé n'étoit pas sans fondement ; les monastères possédoient près de la moitié de la Provence, d'où l'on peut conclure qu'il y avoit alors peu d'habitans. Il seroit d'ailleurs aisé de le démontrer par les chartes qui nous restent.

Nous y voyons que la plus grande partie des terres possédées par les religieux, étoient en friche, bien qu'elles fussent situées dans les endroits qui sont aujourd'hui les mieux cultivés.

Cette aliénation des biens en faveur des abbayes, produisit un effet auquel on ne devoit pas s'attendre. Comme elles envoyoient des religieux bâtir des hospices dans les différens lieux, où elles avoient des fonds, ces hospices devinrent un point de ralliement pour les habitans dispersés dans les campagnes ; de-là vint cette quantité d'églises & de villages, dont l'origine ne remonte pas

CH. XXXIV.
TREVE DU SEI-
GNEUR. IGNORAN-
CE ET SES SUITES.

An. 1044.
Grand cartul. de
S. Victor, fol. 12.

Ann. Bened. t. 5 ;
p. 462 & 463.

LIVRE III.

Collect. veter.
script. t. 1, p. 408.Hist. manusc. de
Mont Majour.

au-delà du onzième siècle. C'est ainsi que la petite ville de Saint-Maximin fut bâtie vers l'an 1031 dans un endroit, où étoit un hôpital desservi par des religieux. L'établissement d'une communauté de moines grecs à Auriol, en 1044, est encore une chose remarquable. Ces cénobites étoient venus du levant, où les provençaux continuoient toujours de faire quelque commerce; les grecs même venoient trafiquer en Provence, & la plupart s'établissoient dans nos villes les plus commerçantes. Ils formoient encore dans la ville d'Arles, au milieu du onzième siècle, un corps de nation distincte & séparée, sur laquelle l'abbaye de Mont-Majour levoit un tribut ainsi que sur les juifs.

Quelqu'effort que nous fassions pour donner de l'intérêt à ces siècles de barbarie, nous sentons que la stérilité du sujet se décele de toutes parts. L'histoire de Provence, & nous pouvons dire la même chose de celle des autres provinces, est comme un fleuve, qui s'affoiblit & se perd dans les sables à mesure qu'il s'éloigne de sa source. Nous avons beau chercher des faits, nous trouvons à peine les noms des comtes qui régnoient alors dans le pays.

CH. XXXV.

MORT DE GUILL.
BERTH. I. PARTA-
GE DE LA PROVEN-
CE EN 1054.

Nous savons seulement que Geoffroi I, après la mort de son frère, partagea ses états avec ses deux neveux, Guillaume-Bertrand II, & Geoffroi II, auxquels il céda la partie qui est entre la Durance, l'Isère & les Alpes, & qui prit le nom de comte de Forcalquier.

An. 1060.

Colomb. de reb.
gest. ep. sist. l. 2.Gill. christ. t. 1,
p. 482 & 484.

Pag. ad an. 1060.

L'autorité de ces deux jeunes seigneurs, dont l'un paroît avoir porté le titre de comte de Nice, devoit être bien peu respectée, s'il en faut juger par les violences qu'ils laisserent commettre à Sisteron, presque sous leurs yeux. Trois frères, seigneurs de cette ville, s'emparèrent des revenus de l'évêché, & ne voulurent pas recevoir Gerard, qui avoit été nommé pour occuper le siège de cette église. Il paroît même que ces désordres régnoient depuis

long-temps. Un usurpateur injuste y avoit déjà déshonoré le sanctuaire par toutes sortes d'excès : Gerard fut obligé de se réfugier à Forcalquier , où le peuple & le clergé le reçurent avec les honneurs dus à son mérite & à sa dignité. Ce fut sans doute pour récompenser leur zèle qu'il érigea l'église de cette ville en concathédrale ; celle de Saint-Sauveur d'Aix fut bâtie dans ce même tems à l'endroit où elle est , à côté d'une chapelle qu'on prétend être la plus ancienne de cette ville.

Hist. manusc. de la ville d'Aix.

La basse-Provence ne jouissoit pas d'une plus grande tranquillité que le comté de Forcalquier. Tout y étoit dans le plus grand désordre , selon une charte de Mont-Majour. Le prince négligeoit de faire observer les loix ; & ses sujets , du moins les laïques , commettoient tous les jours les plus grandes injustices. On sent bien que ces plaintes devoient être exagérées dans la bouche d'un religieux , qui voyoit les biens de son monastere exposés au pillage. Cependant il faut convenir que Bertrand II , qui avoit succédé à son frere Geoffroi I l'an 1063 , étoit un prince d'une capacité fort médiocre.

Arch. de Mont-Majour.

An. 1067.

Il vivoit dans le temps où le pape Grégoire VII & l'empereur Henri IV caufoient des maux infinis dans l'église & dans l'état , au sujet des investitures ; c'étoit l'usage en Allemagne , quand un évêque mouroit , que le peuple & clergé attendissent l'avis du souverain avant de procéder à l'élection d'un successeur. Le prince la confirmoit ensuite en donnant l'anneau & le bâton pastoral à l'élu , qui lui prêtoit serment avant de prendre possession de l'évêché.

CH. XXXVI.
DISPUTES AU SUJET DES INVESTITURES.

Ditmar. L. 6.

Le cinquieme concile de Rome défendit à tout clerc de prendre l'investiture d'un bénéfice de la main d'un prince ou de tout autre laïque. Cette défense fut plusieurs fois renouvelée , & servit de prétexte à Grégoire VII pour faire valoir ses prétentions , aussi

Hist. eccl. L. 3, c. 1.

LIVRE III.

Disc. 4.

nouvelles que scandaleuses, sur l'autorité des rois, qu'il croyoit avoir droit de déposer. Grégoire, dit M. Fleuri, né avec un grand courage, & nourri dans la discipline ecclésiastique la plus régulière, avoit un zèle ardent de purger l'église des vices dont il la voyoit infectée. Mais dans un siècle où l'ignorance étoit si grande, il n'avoit pas toutes les lumières nécessaires pour régler son zèle; & prenant quelquefois de fausses lueurs pour des vérités solides, il en tiroit sans hésiter, les plus dangereuses conséquences; il répétoit sans cesse, dans ses lettres, cette parole du prophète, *maudit soit celui qui n'ensanglante pas son épée*; c'est-à-dire, qui n'exécute pas l'ordre de Dieu pour punir ses ennemis.

An. 1076.

C'est sur ce faux principe qu'il lança tant d'excommunications contre l'empereur Henri IV & ses adhérens. Le comte de Provence, & plusieurs autres vassaux de l'empire, ne voulurent plus reconnoître ce monarque pour leur suzerain. Mais l'exemple du comte ne fut pas généralement imité de ses sujets. L'histoire a cru devoir conserver le souvenir de la fermeté généreuse avec laquelle

An. 1078.

Aicard, archevêque d'Arles, résista au souverain pontife; ce prélat, soit par politique, soit parce qu'il ne croyoit pas que les censures pussent priver les souverains d'autres choses que des biens spirituels, demeura fidèle à l'empereur. Cette fidélité parut un crime au saint père, qui mit l'archevêque sous l'anathème, & le déclara déchu de l'épiscopat, ordonnant au peuple & au clergé d'Arles de lui nommer un successeur. Mais le peuple & le clergé de cette ville, pleins de respect pour Aicard, & toujours fermes dans l'obéissance qu'ils croyoient devoir à Henri, continuèrent d'obéir à l'un comme à leur pasteur légitime, & de reconnoître l'autre pour leur suzerain: ces querelles au sujet des investitures & plusieurs autres raisons, furent cause que les idées de soumission politique se perdirent presque entièrement, & qu'il resta à peine quelque apparence de subordination féodale. Les empereurs, dont les armes

Saxi. p. 208,
Concile x, p. 212.

étoient occupées ailleurs , ne pouvant pas soutenir à force ouverte leur autorité , la communiquèrent aux prélats & à quelques seigneurs particuliers , afin de contre-balancer le pouvoir des comtes. De-là viennent tous les privileges accordés aux évêques de Provence.

L'ATTACHEMENT que l'archevêque & le peuple d'Arles témoignèrent en cette occasion pour les véritables principes de la religion & de la politique , auroit dû faire impression sur l'esprit du comte de Provence , si des préjugés funestes n'empêchoient quelquefois les princes mêmes de profiter des bons exemples , & de connoître la vérité. Bertrand , aveuglément soumis aux décrets de la cour de Rome , consentit à tout ce que le pape exigea de lui , & fit hommage de ses états au saint-siège. Un prince qui marquoit tant de déférence pour l'abus de l'autorité , n'étoit gueres capable de faire respecter la sienne. Aussi ses propres vassaux profitèrent-ils de cette circonstance pour se rendre indépendans. Ceux qui s'étoient mis sous la protection immédiate de l'empereur , se prévalurent de la foiblesse du comte & de l'excommunication de Henri , pour ne dépendre de personne ; les autres s'affermirent tellement dans leur autorité , qu'ils faisoient consister toute la subordination à prêter l'hommage. Ainsi l'on voyoit en Provence presque autant de despotes que de grands vassaux. Le comte n'étoit point en état de les faire rentrer sous l'obéissance. Il avoit peu de troupes & peu de moyens de les faire subsister. L'argent étoit rare , & la plus grande partie de ses richesses consistoit en fonds de terre & en bestiaux.

Les redevances que les vassaux & le peuple lui payoient en argent ou en denrées ; les droits d'entrée & de sortie sur toutes sortes de marchandises ; ceux qu'on payoit pour le passage d'un pont ou d'un bateau , ou pour avoir la liberté d'amarrer en certains endroits du rivage ; le sel , la dixme , les présens que les

CH. XXXVII.
BERTRAND II, C.
D'ARLES, SOUMET
SES ÉTATS AU S.
SIÈGE, EN 1081.

Arch. de S. Victor

CH. XXXVIII.
REVENUS DES
COMTES ET DES
ABBAYES.

LIVRE III.

vassaux étoient obligés de lui faire en bien des occasions , les premisses des fruits, les dépouilles des navires qui faisoient naufrage sur les côtes ; enfin le droit de pêche & d'aubaine étoient encore pour lui une source de revenus : mais dans une province pauvre & d'une petite étendue , & qui ne dépendoit pas toute entière de lui , ces ressources étoient modiques.

Le reste de la richesse territoriale appartenoit en partie aux monasteres. Celui de Saint-Victor possédoit de grands biens , non-seulement en France , mais encore en Espagne , en Italie & en Sardaigne. Les Abbés avoient souvent plus d'influence dans les affaires que les comtes mêmes. Tel fut l'abbé Richard , qui jouit d'un crédit immense par l'estime que Grégoire VII lui témoignoit. Ce pape le fit cardinal , & c'est un des premiers qu'il y ait eus dans les Gaules. Il l'envoya ensuite légat en Espagne , & enfin , il le mit au nombre des trois qu'il désigna pour lui succéder à la papauté.

Greg. ep. vii, l. 9.
Fleuri. hist. ecclési.
liv. 63.

An. 1086.

Cependant les suffrages se réunirent en faveur de Dildier , abbé du Mont-Cassin , qui prit le titre de Victor III.

Richard applaudit en apparence à cette élection ; mais dans le fond il en conçut un dépit extrême , & cabala contre le nouveau pontife ; ce qui ne servit qu'à faire connoître combien il étoit lui-même indigne d'un rang , où le premier sacrifice qu'on doit faire est celui de l'ambition,

An. 1089.
Gall. christ. t. 3,
p. p. 121.

Richard étoit un de ces hommes que l'impétuosité du caractère emporte souvent au-delà des bornes. Il rendit sa bonne foi suspecte dans un différend qu'il eut avec l'abbaye de Lerins , & qui fut terminé à l'amiable par la sagesse de quelques seigneurs, dont l'un étoit Boniface de Castellane. Les contestations que les monasteres avoient entre eux ou avec des particuliers, au sujet de leurs biens , se succédoient les unes aux autres. Celui de Lerins en eut avec les églises voisines ; il en eut même , au commencement

commencement du douzième siècle, avec la maison de Grasse, qui répara ensuite, par de grands bienfaits, les désagrémens qu'elle pouvoit lui avoir donnés.

Chron. Lerins.
part. 2, p. 161.

DANS tous ces démêlés, il n'est pas plus fait mention du comte Bertrand que s'il n'avoit pas régné. C'étoit un de ces princes qui font oublier dans l'oïveté jusqu'à leur rang & à leur existence. Nous ignorerions même qu'il mourût avant l'année 1094, si cette année-là nous ne voyons pas les rênes du gouvernement entre les mains de sa mère Étiennette. Cette princesse exempta, conjointement avec Raymond de Saint-Gilles, l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, de tous les droits que les comtes & les comtesses ses prédécesseurs, avoient coutume de lever sur les bateaux qui remontoient ou qui descendoient la Durance & le Rhône, chargés de fel ou de marchandises. La Durance étoit donc alors navigable jusqu'à une certaine distance de son confluent avec le Rhône. Il faut qu'il soit arrivé dans le gissement des terres, par les défrichemens qu'on a faits, des changemens qui s'opposent aujourd'hui à la navigation. Ce qu'il y a de certain, c'est que les bateaux entroient anciennement dans la Durance. Un moderne prétend que les marchandises qui venoient à Marseille par mer remontoient cette rivière jusqu'au-dessus de Cavaillon, d'où elles étoient ensuite distribuées dans les villes des Cavares, & de là chez les voconces & les tricastins. Mais il ajoute que les bateaux étoient de peau, & que de là vint le nom d'*Utriculaires* qu'on donnoit aux bateliers. Cependant, comme à la fin du onzième siècle, on ne se servoit plus que de barques de bois, il pourroit bien se faire aussi que du tems des romains il en entrât de semblables dans la Durance, quoiqu'elles ne remontassent pas si loin. La princesse Étiennette, qui jeta les premiers fondemens de l'église de Saint-Nicolas de Tarascon, reçut en Provence le pape Urbain II après la célébration du fameux concile de Cler-

Tome II.

B b

An. 1093.

CH. XXXIX.

MORT DE BERTRAND II. SA MÈRE ÉTIENNETTE GOUVERNE JUSQU'EN 1100.

Bouch. hist. t. 2.
p. 1054.

Dissertation sur les *Utriculaires*.

LIVRE III.

mont, où la première croisade fut résolue. Raymond de Saint-Gilles fut un des principaux seigneurs qui prirent la croix. Son exemple entraîna beaucoup de ses vassaux, parmi lesquels devoient être plusieurs gentilshommes de Provence. Mais il n'y a pas d'apparence que tous les noms soient parvenus jusqu'à nous. On connoît Raymond, comte d'Orange; Raymbaud, vicomte de Castillon; Guillaume de Sabran; Adhémar de Monteil, évêque du Puy; Hugues de Monteil, son frère; Farald ou Feraud de Touars; Aicard, vicomte de Marseille; Raymond de Baux; Decan de Posquieres; Bertrand de Potoellet; Pons de Foz; des vicomtes de Marseille, Rostang du Port; Geoffroi des Pennes; Pierre, vicomte de Castellane; les évêques de Glandeves & de Toulon; Richard, abbé de Saint-Victor; Etienne & Barthélemi, prêtres du diocèse de Marseille.

Raymond de Saint-Gilles avoit déjà fait valoir, au tems dont nous parlons, les droits qu'il avoit au comté de Provence du chef d'Emme sa grand-mère, fille du comte Rotbold. Il profita de la faiblesse des comtes de Provence & de Forcalquier, pour faire reconnoître son autorité; nous sommes persuadés qu'il y eut un accommodement entre ces souverains environ l'an 1085: ce n'est qu'en admettant cette supposition, qu'on peut entendre le sens de quelques chartes, & rendre raison des actes de pouvoir que Raymond de Saint-Gilles fit en Provence depuis cette époque; au lieu qu'il ne paroît pas qu'on y eût jamais reconnu son père ni son frère.

V. les dissert. sur les comtes.

CH. XL.
FIN DE LA PREMIÈRE RACE DES COMTES DE PROVENCE.

La souveraineté de cette province avoit alors passé toute entière en des mains étrangères. Gilbert, vicomte de Milhaud & de Gevaudan, avoit déjà épousé Gerburge, fille de la princesse Etienne & sœur de Bertrand II, & se trouvoit, par cette raison, maître de la basse-Provence. Ermengaud, comte d'Urgel, régnoit dans le même tems sur le comté de Forcalquier, dont il étoit

possesseur par son mariage avec Adélaïde, fille unique de Guillaume-Bertrand II. Ces deux exemples sont peut-être les deux premiers qu'on trouve dans l'histoire de France, de la succession des filles aux grands fiefs. Observons en passant que l'autorité de ces princes devoit être bien peu respectée en Provence, où ils ne faisoient pas leur séjour ordinaire. Chaque seigneur profitoit de leur absence pour affermir son pouvoir, & chaque ville un peu considérable reprenoit la jouissance des droits de commune, dont les malheurs des tems avoient interrompu l'exercice.

Elles furent heureusement secondées dans ce projet par cette ivresse de zèle, qui fit passer une grande partie de l'Europe dans les plaines de l'Asie. Ceux qui prirent la croix, s'étant mis sous la protection immédiate de l'église, les querelles & les hostilités particulières, qui jusqu'alors avoient banni l'ordre & la paix, furent tout-à-coup suspendues, ou s'éteignirent par la crainte des anathèmes lancés contre quiconque ferait le dégât dans les terres des croisés, ou voudrait nuire à leur famille. C'est un des grands biens que les excommunications aient produit. Sans la terreur qu'elles imprimoient, les habitans qui restèrent en Europe se seroient déchirés par des guerres intestines, tandis que les autres, entraînés par l'enthousiasme, alloient périr dans l'Orient. C'est donc à la faveur de ce calme, que les villes de Provence travaillèrent avec succès à l'établissement d'un système régulier d'administration & de police.

On a beaucoup parlé des croisades, & sans vouloir rapporter ni contredire tous les jugemens qu'on en a portés, je pense qu'elles étoient encore plus naturelles que déraisonnables. Si l'on considère ces expéditions d'outre-mer, relativement à l'état où étoit alors l'Europe, on n'en sera pas plus surpris que des émigrations que faisoient les anciens peuples. Les Gaules, à la fin du onzième siècle, ne ressembloient que trop à ce qu'elles étoient du tems de

CH. XLI.
PREMIERE CROISADE.
An. 1096.

LIVRE III.

Bellovèse. Les peuples étoient également grossiers, ignorans, avides, inquiets, mais braves ; & la misère étoit très-grande dans les deux époques. La terre abandonnée refusoit de nourrir ses habitans ; chaque bourg un peu considérable avoit son chef ou son seigneur, qui commandoit despotiquement à ses vassaux, & qui se trouvoit trop resserré dans les limites de ses domaines. Il est constant que, suivant le cours ordinaire des choses humaines, les anciens gaulois, & ceux qui vivoient dans le onzième siècle, devoient saisir avec avidité l'occasion d'aller se signaler ; & s'établir dans des contrées où la nature paroissoit prodiguer ses trésors. Toutes les fois qu'il y aura dans un pays un peuple ignorant, grossier & brave, mais accablé de misère, & avide en même tems, il abandonnera sa terre ingrate pour aller envahir des climats plus heureux. On a prétendu que le libertinage avoit grossi la foule des croisés : il peut bien se faire qu'il ait arraché à leurs foyers quelques personnes perdues de dettes & de débauches ; mais il est certain qu'ils furent presque tous entraînés par la superstition, & par le plaisir d'aller visiter un pays que Dieu avoit autrefois destiné pour être l'héritage de son peuple. S'il est naturel à l'homme de voir, avec un sentiment d'admiration & de plaisir, des lieux renommés pour avoir été la résidence d'un grand personnage ou le théâtre de quelque action célèbre, avec quelle ardeur ne devoit-on pas désirer de parcourir ces contrées, où le fils de Dieu avoit accompli le mystère de notre rédemption ? Ce motif, si puissant par lui-même, l'étoit bien davantage dans un tems où l'on avoit pour les saints une vénération singulière ; où les prodiges que Dieu opéroit sur leurs tombeaux faisoient une impression étonnante sur les peuples. Il n'y avoit point de ville, point de seigneur même (1), qui ne

(1) Je pourrais citer une infinité d'exemples, qui prouveroient jusqu'à quel point on pouvoit le zèle pour les reliques ; mais je me bornerai au suivant, qui a quelque rapport à notre histoire.

voulût avoir des reliques, & nous savons que pour s'en procurer on eut quelquefois recours à la violence ou à la ruse ; en considérant tous ces motifs, nous verrons qu'il faut mettre les croisades au rang de ces événemens, qui ne sont rares que parce qu'il est très-difficile que les circonstances qui les préparent, se trouvent toutes réunies dans le même siècle.

Nous ne suivrons pas les croisés dans leur expédition de la Terre-sainte, pour ne pas nous écarter de notre sujet. Nous observerons seulement, d'après un historien du tems, que les provençaux, c'est-à-dire, l'armée qui combattoit sous les étendards de Raymond de Saint-Gilles, se firent la réputation d'aimer plus l'argent que la gloire. Ce défaut pourroit être excusé par les circonstances malheureuses où les chrétiens se trouvoient en Palestine. Presque tous les autres peuples, & sur-tout les français, prodigues dans le commencement, manquèrent bientôt du nécessaire. Les provençaux, au contraire, instruits par cet exemple, trouvoient des ressources dans leur excessive frugalité. Ils se nourrissoient de racines, qu'ils arrachotent avec un long fer dont ils étoient toujours armés. On prétend que leur industrie dans un tems de disette, étoit plus utile à l'armée que le courage des autres nations. Comme leurs mœurs & leur manière de vivre étoient fort opposées à celles des français, on fit une chanson dont on a conservé ces mots : *Franci ad bella, provinciales ad vitualia.*

Les français au combat,
Les provençaux aux vivres.

L'empereur Henri l'Oiseleur, roi de Germanie, ayant entendu dire que Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane & de Provence, avoit une lance où étoient des cloux de la vraie croix, le pria instamment de la lui vendre. Rodolphe le refusa. L'empereur voyant qu'il ne pouvoit pas le gagner par ses promesses, essaya de l'intimider par ses menaces, & lui fit dire que s'il ne lui envoyoit pas cette lance, il entreroit dans ses états à main armée, & y mettroit tout à feu & à sang. Rodolphe céda, pour ne pas s'exposer aux suites d'une guerre sanglante.

CH. XLI.
PREMIERE CROISADE.

An. 1096.

Script. rer. Ital.
t. 5, p. 306.

Luitpr. l. 4, c. 12.

LIVRE III.

On reprochoit aux derniers de vendre la chair grossière de l'âne & du chien , pour celle de la chevre & du lievre. On dit même que s'ils trouvoient un mulet ou un cheval bien gras dans un endroit écarté , ils lui passoient la main dans le fondement , & lui déchiroient les entrailles. La blessure étoit mortelle , & produisoit bientôt son effet. Les soldats des autres nations , étonnés de voir mourir tout-à-coup , & sans avoir donné aucun signe de maladie , un animal qui , peu de jours auparavant , étoit gras , vigoureux & plein de feu , s'en retournoient tout surpris d'un accident qu'ils attribuoient à la malice du démon. Cependant les provençaux , qui en connoissoient la véritable cause , mais qui affectoient un air étonné , se jetoient sur le cadavre comme des oiseaux de proie , & disoient à ceux qui leur représentoient les suites de cette témérité , nous aimons mieux périr en nous rassasiant de cette viande , que de mourir de faim. Ils en emportoient chacun chez soi , les uns pour le vendre , & les autres pour le manger. Ces perfidies , & l'avarice qu'ils montroient , leur firent beaucoup de tort dans l'esprit des autres peuples , & des français sur-tout , qui se distinguoient par leur franchise & leur générosité. Du reste , on s'accorde à dire que les provençaux se signalèrent par leur courage ; mais il faut avouer que cet éloge leur étoit commun avec tous les croisés.

Albert Aqueñs.
hist. Jerosol. l. 3,
c. 35.

CH. XLII.

ORIGINE DES
ARMOIRIES.

LES chefs , pour se distinguer & se faire connoître de leurs troupes , mirent des signes particuliers sur les cottes d'armes , les drapeaux , les boucliers & sur les caparaçons des chevaux. Il faut donc rapporter aux croisades l'origine des armes , soit de Provence , soit de Forcalquier , & celle des villes & des maisons qui eurent part à cette expédition ou aux suivantes. La croix prise contre les infidèles , une lance , une épée , toute autre arme enlevée dans un combat ; un château , & même les crenaux & les palissades de quelques remparts forcés ou défendus , une infinité d'autres exploits

de cette nature , furent la première cause de la diversité des pièces qu'on remarque dans les écus (1). Le parti , taillé , tranché , coupé , désignoit , ou les diverses blessures qu'on avoit reçues , ou les coups dont l'écu d'un chevalier avoit été coupé ou fendu en divers sens. Je dis les chevaliers , parce que dans l'origine ils étoient les seuls qui eussent des armoiries , & le droit de se faire représenter dans l'empreinte d'un sceau avec l'armure qui leur étoit propre , le casque en tête , montés sur un cheval de bataille , tenant d'une main le bouclier , & de l'autre l'épée haute dans l'attitude d'un homme qui combat.

Les premiers que nous trouvons ainsi représentés en Provence , sont les comtes de la maison de Barcelone ; sans doute parce que la chevalerie étant plus en honneur sur les frontières d'Espagne que dans notre province , on y étoit plus jaloux de conserver cette parure guerrière. Ils sont représentés couverts de fer ou d'acier brillant , montés sur des chevaux garnis , c'est-à-dire , sur des chevaux dont on ne voyoit pas les crins , à cause de la housse qui les couvroit , & qui touchoit à terre. Cet équipage étoit la marque distinctive de la Chevalerie.

Comme les premiers chevaliers tenoient originellement des princes souverains ou des seigneurs suzerains , le titre ou l'épée dont ils étoient décorés , ils se faisoient à leur réception un devoir & un honneur d'adopter les armoiries de ceux qui les avoient reçues dans l'ordre de la chevalerie , ou de prendre au moins quelque pièce de leur blason pour l'ajouter au blason de leur propre famille. Dans la suite , lorsque ces chevaliers en créèrent d'autres , ils leur transmirent les armoiries qu'ils avoient eux-mêmes

CH. XLII.
ORIGINE DES
ARMOIRIES.

Acad. des Inscript.
t. 20 , p. 665.

Ibid. p. 663.

(1) Il y a toute apparence que le comte de Forcalquier fut de la première croisade , puisqu'il prit les mêmes armes que celui de Toulouse , qui sont de gueule à la croix d'or vuidée , clechée & pometée ; mais nous ne savons pas quelle peut avoir été la cause de cette conformité.

LIVRE III.

adoptées ; de-là vient que certains émaux ou métaux ont dû naturellement dominer dans les anciennes armoiries des provinces soumises à des seigneurs particuliers. C'est peut-être pour cette raison que l'*or* & le *gueule* qui caractérisent les armes de Toulouse, de Barcelone & de Forcalquier, sont si communs dans les écus des anciennes familles de Provence.

CH. XLIII.
MORT DE RAY-
MOND DE SAINT-
GILLES EN 1105.
An. 1105.

LES croisés se rendoient fameux dans la Terre-sainte par leurs exploits & leurs divisions, quand Raymond de Saint-Gilles finit sa vie au château du Montpelerin près de Tripoli en Syrie, à l'âge de soixante-quatre ans. Il réunissoit les talens & les vertus qui font le grand prince & l'honnête homme : on lui reproche d'avoir été fort opiniâtre, & d'avoir conservé cette impétuosité de caractère qu'on regarde comme un effet du climat. Ces défauts, qui tiennent encore plus à l'éducation qu'à l'air qu'on respire, étoient assez communs dans son siècle, & sur-tout dans la Palestine, où la noblesse ne recevoit des loix que de son courage. Un reproche plus fondé, bien qu'aucun historien n'ait encore osé le lui faire, c'est d'avoir fait vœu de ne plus retourner dans sa patrie, & d'employer le reste de ses jours à combattre les infidèles en expiation de ses péchés. Un prince qui promet de laisser son peuple exposé à l'ambition de ses voisins ou à l'oppression de quelques particuliers, ne peut être excusé qu'en disant, tel étoit l'esprit de son siècle.

Nous ne doutons pas qu'à l'exemple de Raymond de Saint-Gilles, beaucoup de chevaliers provençaux n'aient alors contracté quelqu'un de ces engagemens que la religion, l'honneur & l'amour ou réunis ou séparés, rendoient également irrévocables (1).

Acad. des inscript.
t. 2, p. 641.

(1) M. de Peyrefe nous a conservé dans ses mémoires un cartel de Jean duc de Bourbon, où l'on trouve un exemple assez singulier de ces sortes de vœux militaires.

« Nous Jean, duc de Bourbonnois, désirant échiver oisiveté, & explecter
.. Nous

Nous ne devons pas être surpris, après cela, de voir dans le même tems des établissemens religieux où l'on se propose à la fois de réunir les talens militaires aux vertus chrétiennes. L'esprit de chevalerie devoit nécessairement entrer pour beaucoup dans les nouveaux codes monastiques ; le génie du siècle se mêle, malgré nous à presque toutes nos idées. Le plus célèbre de ces instituts est sans contredit celui de Saint-Jean de Jérusalem, où l'on a vu, dans toutes les occasions, que le moindre mérite est celui de la naissance. Il eut pour fondateur Gerard Tūm ou Tenque, natif de la ville de Martigues en Provence.

Cet ordre eut des commencemens assez obscurs ; c'étoit d'abord un simple hôpital, que des marchands d'Amalfi, dans le royaume de Naples, fonderent à Jérusalem, auprès du saint Sépulchre, vers le milieu du onzième siècle, pour y loger les pauvres &

CH. XLIV.
COMMENCEMENT
DE L'ORDRE DES.
JEAN DE JÉRUSALEM.

Will. tyr. arch.
l. 10, c. 4.

» notre personne en avançant notre honneur par le métier des armes, y acquérir
» bonne renommée & la grace de la très-belle de qui nous sommes serviteurs,
» avons naguères voué & emprisé que nous, accompagnés de seize autres che-
» valiers équiens de nom & d'armes, porteront à la jambe senestre chacun un
» fer de prisonnier, qui sera d'or pour les chevaliers, d'argent pour les équiens,
» par tous les dimanches de deux ans entiers, commençant le dimanche pro-
» chain après la date des présentes, au cas que plutôt ne trouverons pareil
» nombre de chevaliers & équiens de nom & d'armes sans reproche, que tous
» ensemblement nous veillent combattre à pied jusqu'à outrance par telles con-
» ditions, que ceux de notre part, qui seront outrés, seront quittes chacun
» pour un brassilet d'or aux chevaliers, & un d'argent aux équiens, pour don-
» ner là où bon leur semblera. Fait à Paris le 1 janvier 1414 ».

Pour mieux entendre ce qu'on vient de lire, il faut savoir que les chevaliers qui faisoient des emprises ou entreprises d'armes, soit courtoises ; soit à outrance, c'est-à-dire meurtrières, chargeoient leurs armes de chaînes ou d'autres marques attachées par la main des dames. Ce signe, qu'ils ne quittoient plus, étoit le gage de l'entreprise qu'ils juroient quelquefois à genoux sur les évangiles. Les pénitens, dans les pèlerinages auxquels ils se vouoient également débiteurs envers l'église, porteroient aussi des chaînes pour marque de leur esclavage ; & c'est delà sans doute que nos chevaliers en avoient pris de pareilles, pour acquitter le vœu qu'ils faisoient d'accomplir une entreprise d'armes.

Acad. des inscript.
t. 20, p. 752.

LIVRE III.

les pèlerins. Gerard se trouvoit à la tête des administrateurs, qui n'étoient que séculiers, quand la ville fut prise par les croisés. Il fit bâtir, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une nouvelle église, à laquelle il joignit un grand hôpital, & persuada à ses collègues de prendre un habit régulier, & de consacrer leur vie au service des pauvres & des pèlerins. Le nombre des hospitaliers augmenta bientôt par le zèle de plusieurs gentilshommes, qui renoncèrent au siècle pour embrasser le nouvel institut.

An. 1112.

Hist. de Langued.
t. 2, p. 362.

Les secours généreux qu'ils donnoient aux fideles, firent naître l'envie d'avoir en Occident quelques maisons de leur ordre. Le comte Bertrand, fils de Raymond, leur confia l'administration de l'hôpital de Saint-Gilles; sa position sur le Rhône le rendoit intéressant, à cause de l'abord des pèlerins qui alloient dans la Terre-Sainte, ou qui en revenoient. C'est le premier établissement que les hospitaliers aient eu en deçà des mers (1). Il a donné naissance au grand prieuré de S. Gilles, d'où dépendent aujourd'hui cinquante commanderies, tant en Languedoc, qu'en Provence & dans le Dauphiné; celle de Trinquetaille, fondée en 1117, est une des plus anciennes; le zèle que les provençaux témoignèrent pour l'ordre des hospitaliers, le nombre de ceux qui se dévouèrent à la défense de la religion, le respect que l'on conservoit pour le fondateur furent cause, sans doute, que quand on sépara les chevaliers en sept langues, celle de Provence fut mise au premier rang.

Tandis que les croisés se signaloient dans la Terre-Sainte, le comté

Hist. de Malthe.
t. 1, p. 579.

(1) L'Auteur de l'histoire manuscrite d'Aix assure que le prieuré de S. Jean de cette ville fut fondé en 1111; mais il ne cite aucune autorité, & il montre si peu de critique, que son témoignage doit paroître suspect. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la bulle du 11 Février 1113, par laquelle le pape Pascal II approuva l'institut des hospitaliers, il n'est point fait mention de ce prieuré, bien que tous les autres établissemens que l'ordre possédoit en occident y soient nommés. Celui de S.^t Gilles y est nommé le premier.

d'Arles passoit pour la seconde fois sous le gouvernement d'un prince étranger ; Gilbert , dont nous avons parlé ci-dessus , étoit mort en 1109 , & n'avoit laissé que deux filles , Douce & Etienne : celle-ci épousa Raymond de Baux , & lui porta en dot quelques terres connues sous le nom de terres Baucenques. La maison de Baux étoit déjà florissante vers le milieu du dixieme siecle : Pons le jeune , qui est le premier dont il soit parlé dans les chartes , tenoit un rang distingué parmi les seigneurs de Provence en 979. Du mariage de Raymond avec Etienne , naquit Bertrand de Baux , dont les descendans ont été souverains d'Orange depuis l'an 1162 ou environ , jusqu'en 1393 , que Marie , leur unique héritiere , porta cette principauté & la baronnie de Baux dans la maison de Châlon.

DOUCE, fille aînée de Gilbert & son héritiere , épousa Raymond Berenger I , ou III , comte de Barcelone. Raymond Berenger fit la guerre aux maures & aux sarrasins d'Espagne qui s'étoient rendus maîtres des îles Baleares , d'où ils infestoient toutes les côtes de la méditerranée. Il fut soutenu dans cette expédition par plusieurs princes qui lui fournirent des secours , soit en hommes , soit en vaisseaux. Les pisans & les génois , dont la puissance maritime étoit alors si formidable , furent des premiers à se signaler , parce que les incursions de ces barbares gênoient depuis long-tems leur commerce. Ils envoyèrent trois cens voiles au comte Raymond qui les attendoit en Catalogne , où il avoit assemblé un grand nombre de vaisseaux & plusieurs corps de troupes. Les villes de Provence firent tous leurs efforts pour seconder le zèle de leur souverain ; elles fournirent beaucoup de vaisseaux , dont sept firent voile sous les ordres de Raymond de Baux.

La flotte réunie étoit à peine partie de Catalogne , qu'elle fut battue d'une horrible tempête , qui la força de relâcher en différens ports. Le tems ayant ensuite permis d'appareiller , elle alla

CH. XLV.

LA PROVENCE
PASSE SOUS LA DO-
MINATION DES
COMTES DE BAR-
CELONE.

An. 1112.

V. les pr.

Prise de Majorque
par Raymon-Berenger en 1115.

Chr. Pisan. t. 10.
Ital sacr nov. edit.
Script. rer. Ital. t. 6.

LIVRE III.

An. 1116.

Mart. collect. amp.
l. 1, p. 619.

Marc. hisp. p. 546.

Hist. de Lang.
t. 2, p. 372.

jetter l'ancre devant Majorque, qui se rendit après un siège d'environ six mois. De-là Raymond Berenger porta ses armes en Espagne, & combattit par-tout les barbares avec le même succès. Pascal II, qui occupoit la chaire de saint Pierre, lui écrivit pour l'en féliciter; il faut avouer que cette expédition, à ne la considérer que politiquement, étoit bien plus importante que les victoires qu'on remportoit dans la Terre-Sainte. On alloit chercher des ennemis en Palestine, tandis qu'on laissoit subsister au milieu de nos mers un repaire de pirates, qui forgeoient des chaînes à toutes nos villes maritimes.

Abbaye de Lerins.

L'abbaye de Lerins, qui, par sa situation étoit plus exposée à leurs courses, fit alors bâtir une tour qui subsiste encore, & qui servoit à la fois de logement & de rempart aux religieux. Le pape⁽¹⁾, pour achever de mettre ce monastere hors d'insulte, accorda à ceux qui viendroient demeurer trois mois dans l'île pour la défendre, les mêmes indulgences que ses prédécesseurs avoient accordées aux croisés. Il enjoignit en même-tems aux évêques, qui s'étoient emparés de quelques églises dépendantes de ces religieux, & aux laïques qui s'étoient saisis de leurs biens, de ne pas différer de les rendre. Ainsi l'amour du pillage animoit dans leur propre pays, ceux que l'espérance d'un plus riche butin n'avoit pu attirer au-delà des mers.

Chron. Lerins.
part. II, p. 160 &
213.

LES comtes de Forcalquier, aussi avides que les simples particuliers, mais plus à craindre parce qu'ils étoient plus puissans, envahissoient de leur côté les biens des églises & des monasteres. On employa contre eux les censures ecclésiastiques : l'abbé de Mont-

(1) La bulle, qui renferme ces privileges, est fort-suspecte, & ne peut pas être d'Honorius II, à qui elle est attribuée; car le pape, qui l'a donnée, y parle d'Eugene son prédécesseur : & il n'y a point de pape Honorius qui ait succédé à un Eugene.

Majour eut assez de crédit pour faire excommunier le comte Guillaume, & mettre ses états en interdit; c'est-à-dire, qu'il fut défendu à toutes les églises du comté de célébrer l'office divin, d'administrer les sacremens aux adultes, & d'inhumer les corps en terre sainte. Dans un siècle moins grossier on eût puni la témérité de ce religieux, mais alors on se soumit humblement à un abus du pouvoir que la superstition autorisoit.

C'est le second exemple que l'histoire de Provence nous fournit d'un interdit local : le premier qu'on ait vu dans les Gaules & peut-être dans l'Occident, est celui que Francon, évêque d'Aix mit sur l'église de saint Mitre, vers le milieu du sixième siècle. Il défendit d'allumer des cierges sur le tombeau du saint, jeta dessus des épines & des chardons, & en mit devant la porte de la chapelle, ne voulant pas qu'on y célébrât l'office divin, jusqu'à ce qu'on eût réparé l'injustice qu'un seigneur de la cour de Sigebert avoit faite à l'église d'Aix. Cet interdit doit être regardé comme l'effet d'un zèle religieux qui, n'ayant rien à espérer des puissances humaines pour arrêter l'injustice, appelle à son secours la protection des saints. Mais quand la cour de Rome ne mit plus de bornes à ses prétentions, les interdicts fulminés contre les royaumes, ne furent que trop souvent l'ouvrage de l'ambition & de la politique. Ce fut par un semblable motif que l'on commit contre l'autorité du comte de Forcalquier, un attentat qui prouve l'ignorance superstitieuse des peuples, & le pouvoir que les religieux avoient usurpé (1).

CH. XLVI.
LE COMTÉ DE
FORCALQUIER
MIS EN INTERDIT.

Greg. Turon. de
glor. confes. c. 71.

(1) Les établissemens religieux se multiplioient alors en Provence. Le premier que les chartreux y aient possédé, est de l'an 1117 : ce fut un gentilhomme italien qui en jeta les fondemens. Ce seigneur, se trouvant attaqué d'une violente maladie, se fit transporter à la sainte Baume, où il promit à Dieu de bâtir un couvent de cet ordre, s'il obtenoit sa guérison. Sa santé s'étant rétablie, le monastère fut bâti sur la montagne de Montrieux ou montagne des ruisseaux, ainsi nommée à cause des eaux qui l'arrosent. Quantité de personnes,

Hist. des évêq. de
Marf. p. 431 & 32.

LIVRE III.**An. 1119.**

Guillaume craignant avec raison une révolte générale, prit le parti d'aller à Vienne, où Calixte II, auparavant archevêque de cette ville, étoit encore; il fut absous après avoir rendu les biens qu'il avoit enlevés au monastere de Mont-Majour, & donné toutes les satisfactions qu'on exigeoit de lui.

Ce trait seul ne suffit pas pour nous faire porter un jugement sur le caractère de ce comte. Cependant que devons-nous penser d'un prince qui ne parut dans aucune des expéditions qu'on fit contre les infideles, soit en Espagne, soit en Orient, & qui se laissa dépouiller d'une partie de ses états, sans qu'il intervint dans le partage que s'en firent Alfonse-Jourdain & Raymond Berenger I ou III, l'un, comte de Toulouse, & l'autre de Barcelone?

CH. XLVII.
PARTAGE DE LA
PROVINCE ENTRE
LES COMTES DE
TOULOUSE ET DE
BARCELONE.

Hist. de Lang t. 2,
p. 392 & 639.

Gall. christ. t. 1,
p. 132.

An. 1123.

Nous avons déjà dit que la basse Provence appartenoit à ces deux maisons, & l'on a vu que Raymond Berenger régnoit paisiblement sur les nouveaux états qu'il avoit acquis par son mariage avec Douce. Alfonse-Jourdain, sentant que son pere Raymond de Saint-Gilles avoit trop négligé, pendant son expédition de la Terre-Sainte, de maintenir les droits qu'il avoit sur le comté de Provence du chef d'Emme sa grand'mere, songea sérieusement à les faire valoir, & entra dans le pays avec une armée. Nous ignorons les circonstances de cette guerre; nous savons seulement qu'elle fut longue & très-funeste, & que le comte de Toulouse ayant été assiégé dans Orange, l'église cathédrale de cette ville fut entièrement détruite. Il y auroit sûrement été fait prisonnier, si les Tou-

parmi lesquelles on compte les seigneurs de Solliers, Guill. de Valbelle, & Feraud prieur de S. Victor de Marseille, contribuerent à l'exécution de ce pieux dessein. Cinquante-trois ans après leur établissement, les chartreux avoient deux maisons; celle dont nous venons de parler s'appelloit maison supérieure, & servoit de logement au prieur & aux cloîtres: l'autre, qui étoit la maison inférieure, étoit habitée par les freres convers & servoit d'hospice. On en voit encore les vestiges au vieux Montrieux.

lousains qui vinrent à son secours, n'eussent forcé les ennemis de lever le siège. Raymond de Baux, Elzéar de Castries & Guillaume de Sabran combattoient pour Alfonse-Jourdain; Geoffroi de Porcellet se distingua sous les enseignes du comte de Barcelone. Ces différends furent enfin terminés à l'amiable par un traité de partage du 16 septembre 1125 (1). On y régla les limites des deux états avec cette scrupuleuse attention qui caractérise la vigilance des petits souverains.

Les diocèses d'Apt & de Sisteron, & la plus grande partie de ceux de Gap & d'Embrun composèrent le comté de Forcalquier. Ce petit état demeura indépendant des deux autres, comme il l'avoit toujours été, mais nous ignorons comment & dans quels tems il fut resserré dans ces bornes étroites; car il est certain que quand Geoffroy II le céda à ses neveux en 1054, il avoit beaucoup plus d'étendue. Raymond de Saint-Gilles fut cause qu'on en resserra les limites. Ce prince ayant voulu rentrer dans les droits que sa grand'mère avoit sur la Provence, & se voyant en état de les soutenir les armes à la main, fit un accommodement avec les comtes

CH. XLVII.
PARTAGE DE LA
PROVENCE ENTRE
LES COMTES DE
TOULOUSE ET DE
BARCELONE.

An. 1125.

V. les preuves.
ch. XIII.

V. la dissert. sur
les comtes.

(1) Raymond Berenger, la comtesse Douce sa femme, leurs fils & leurs filles cédèrent au comte Alfonse le château de Beaucaire, la terre d'Argence, toute la partie de la Provence qui se trouvoit entre l'Isère & la Durance, & enfin le château de Valabregues, situé dans une île du Rhône au-dessus de Beaucaire, avec tout ce que leurs vassaux possédoient dans ce pays, soit villes, soit châteaux & évêchés, à l'exception toute fois de la moitié d'Avignon & de la moitié des châteaux du pont de Sorgues, de Caumont, de Tor & de leurs dépendances.

Alfonse & sa femme Faidide cédèrent de leur côté au comte de Barcelone, à sa femme & à leurs enfans, la moitié d'Avignon & des autres lieux dont nous venons de parler, toute la partie de la Provence qui est entre la Durance, le Rhône & la mer, & tout ce que leurs vassaux y possédoient. Ils s'obligèrent de part & d'autre à ne rien aliéner de toutes ces terres, excepté en faveur de leurs propres enfans, & se firent une substitution mutuelle au défaut de postérité. La partie, renfermée entre la Durance & l'Isère, fut appelée marquisat de Provence, & l'autre, comté d'Arles ou de Provence.

LIVRE III.

Hist. du Lang. t. 1.

de Forcalquier, qui lui cédèrent tout ce qui est au couchant du mont Alberon ou Leberon, situé dans le voisinage de Cavaillon. Cet accommodement est rappelé dans un traité de 1195, passé entre le comte de Toulouse & celui de Forcalquier. Il y est dit que leurs états étoient alors séparés par le mont Alberon, & que *ces limites avoient été ainsi réglées anciennement entre leurs prédécesseurs.*

- Le comté d'Orange fut enclavé dans le partage du comté de Toulouse. Il apparténoit alors à une branche de la maison d'Adhémar; cette branche finit en la personne de Tiburge, fille unique de Raimbaud II, mort en 1121, dans la Terre-Sainte. Le comte d'Orange relevoit de celui de Provence, & ce fut à titre de suzerain que le comte Alfonse-Jourdain s'enferma dans la ville d'Orange, où nous avons vu qu'il étoit assiégé par les troupes de Raymond Berenger.

CH. XLVIII.

ORIGINE DES
COMMUNES. AFFRANCHISSEMENTS.

A cette époque, les principales villes de Provence étoient en possession d'une juridiction municipale & d'une forme de gouvernement capable d'assurer la liberté des habitans & d'encourager les arts & l'industrie. Il seroit intéressant de savoir si elles s'étoient toujours maintenues en corps de communauté depuis la fin de l'empire jusqu'au douzième siècle, ou si elles avoient laissé perdre leurs droits; mais à cet égard nous ne pouvons puiser aucunes connoissances dans des chartes, qui ne contiennent que des donations ou des transactions passées entre les évêques, les religieux & les seigneurs, sans que les villes interviennent. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que dans le moyen âge, il y avoit plus de personnes libres en Provence que dans aucune autre province, & que les révolutions de la monarchie s'y étant fait beaucoup moins sentir, nos villes durent conserver leur administration municipale: si les malheurs du tems y apportèrent quelque interruption, elles en reprirent d'elles-mêmes la jouissance, sans que l'autorité du prince intervînt

intervint. Elles avoient, dès le commencement du douzième siècle, une forme de gouvernement qui ressembloit à celle que les romains leur avoient donnée. On peut s'en convaincre en lisant la dissertation sur les municipes. Il y eut des villes & des bourgs qui furent affranchis par les seigneurs. Beaucoup de ces chartes d'affranchissement, contenoient le droit civil que les vassaux devoient suivre. D'autres n'étoient, à proprement parler, qu'un code criminel. La plupart des délits y étoient spécifiés avec la peine pécuniaire à laquelle on soumettoit le coupable, de façon qu'on pouvoit savoir d'avance ce qu'il en coûteroit pour un crime qu'on vouloit commettre. On n'infligeoit de peine corporelle qu'à ceux qui ne pouvoient pas se racheter. Ces loix pourroient être regardées comme un reste de celles que les peuples du nord avoient apportées dans les Gaules ; si nous ne savions pas que toutes les nations se ressembloient par leurs mœurs & leurs usages, quand elles vivent dans l'ignorance & la barbarie.

Les chartes d'affranchissement n'étoient pas toutes accordées à titre onéreux. Il y en avoit où l'on inféroit un grand nombre de privilèges, dont quelques-uns doivent nous paroître bien singuliers ; tel est celui que les habitans de Saint-George de Lesperenche, en Dauphiné, obtinrent du comte de Savoie leur seigneur. Il fut dit qu'ils ne seroient jamais employés à exécuter les criminels, excepté dans le cas où ils y consentiroient. Au reste, il s'en faut bien que la fonction d'exécuteur de la haute-justice, fût aussi déshonorante qu'elle l'est de nos jours. L'officier de l'archevêque de Vienne, faisant marquer un voleur avec un fer chaud, le tenoit lui-même par les cheveux (1). Dans le même siècle, c'étoit l'usage à Arles

CH. XLVII.
ORIGINE DES
COMMUNES. AFFRANCHISSEMENT

Hist. de Dauph.
t. 1, p. 26. col. 2.

(1) Les deux faits que j'en cite résultent de deux enquêtes faites l'une à Vienne en 1276, & l'autre à Arles en 1269. Il est dit dans la chronique du Heraut de Berti qu'en 1408, lorsque l'université de Paris alla prendre au gibet le corps de deux écoliers, que le prévôt Tignonville avoit fait exécuter, pour les porter

LIVRE III.

De la servitude.

que le plus proche parent de celui qui avoit été assassiné, exécutoit le meurtrier.

Ce que nous venons de dire des affranchissemens, nous porte à parler de la servitude, qui étoit beaucoup moins générale en Provence que par-tout ailleurs. Elle dut même y finir plutôt, car les monumens des treizieme, quatorzieme & quinzieme siècles (1), parlent rarement des serfs; on peut rapporter à plusieurs causes la

aux mathurlins, où ils furent inhumés, le bourreau étoit vêtu d'un surplis comme les prêtres. Ces usages tenoient à des mœurs qui n'étoient pas encore abolies. Des hommes, dont les peres se faisoient un devoir & un honneur de tuer le meurtrier de quelqu'un de leurs parens, pouvoient bien se faire une gloire de prêter leur ministère à la justice qui le condamnoit à mort.

(1) L'ordonnance de Louis Hutin de l'an 1315, qui abolit la servitude dans toute la France, avoit été précédée d'une ordonnance de Philippe le Bel son pere, qui en 1298 abolit dans la sénéchaussée de Toulouse la servitude de *corps & de casselage*, voulant qu'elle fût convertie en un cens de douze deniers pour chaque septérée de terre. Ces deux loix n'ont jamais été reconnues en Provence, où la servitude est tombée en désuétude, par les progrès que la civilisation y a faits de bonne heure. Voici quelques exemples d'affranchissemens accordés depuis le XIII^e siècle.

Romée de Villeneuve, par son testament de l'an 1250, donna la liberté à son esclave nommé Jean, & ordonna que les *sarrasins* & les *sarrasines* du lieu de Villeneuve fussent vendus, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs. En 1453, Charles de Rocas, de la ville de Tarascon, vendit un esclave à Honoré Raymond de cette ville. En 1464, Jacques de Grille, citoyen d'Arles, affranchit Marguerite son esclave qu'il avoit achetée au prix de plus de deux cens florins, *Margaritam esclavam emptoriam suam pretio 200 florinorum & ultra*. En affranchissant cette esclave il lui donna son nom. Par son testament de l'an 1470, il affranchit Antoine, fils de Marguerite Grille, son esclave, qui lui avoit coûté 70 florins pour le faire allaiter; *Antonius servulus meus pro quo ipsum nutriré faciendo exposui summam 70 florinorum*.

Dans ce même testament il affranchit une autre esclave nommée Magdelaine. Il est encore fait mention d'esclaves depuis la réunion de la Provence à la couronne. Melchionne de Cabannes, veuve de Bernard de Fourbin, seigneur de la Barben, par son testament du 25 Août 1518, affranchit Melchionne son esclave, & lui fit divers legs.

cession de ce fléau : la première & la plus efficace peut-être, fut la nécessité où se trouvoient la plupart des seigneurs de pactiser avec leurs serfs, pour s'assurer un revenu qui fût sujet à moins d'embarras. Ils les affranchirent & leur donnerent des terres en propriété, sous la réserve de certains droits seigneuriaux dont ceux d'aujourd'hui ne sont qu'une suite.

Souvent même on leur donnoit la liberté pour empêcher la désertion. Les seigneurs qui étoient rarement unis entr'eux ouvroient un asyle aux esclaves les uns des autres, dans la vue de s'affaiblir réciproquement; ainsi chacun aimoit mieux s'attacher les siens, en leur donnant la liberté, que de voir ses terres sans culture & sans défense. Ce motif devint encore plus pressant, quand nos villes principales, après avoir repris leur municipalité, furent devenues autant de petites républiques gouvernées par des loix égales pour tous les citoyens. La liberté étoit regardée comme une partie si essentielle de leur constitution, qu'un serf qui s'y réfugioit, & que son maître ne réclamoit pas dans l'intervalle d'une année, étoit aussi-tôt déclaré libre & admis au nombre des membres de la communauté; cela fit qu'on se dégoûta d'une classe d'hommes qu'il falloit acheter, nourrir & contenir par la crainte, & dont la possession n'étoit jamais assurée. Enfin l'esprit de la religion, qui luttait contre l'injustice du monde, contribua plus qu'aucune autre chose à la liberté des esclaves. On crut avec raison que l'usage de la servitude étoit incompatible avec les maximes de l'évangile sur l'égalité primitive de tous les hommes, & sur l'impartialité avec laquelle Dieu les admet indistinctement à la participation de ses grâces. On regarda comme un acte très-méritoire & très-agréable au ciel, de retirer des chrétiens d'un état humiliant pour l'humanité. Cette pieuse ferveur devint assez générale, & ceux qui ne furent pas conduits par ce motif, se laisserent entraîner par l'exemple des villes qui tâchoient de répandre dans toutes les classes d'hommes, la liberté qu'elles venoient d'acquérir, afin d'intéresser un plus grand

CH. XLVIII.

ORIGINE DES
COMMUNES. AFFRANCHISSEMENT.

Statut. Humbert.
Bellojoc. d'Acher.
Spicil. t. IX. 182,
183 chart. comit.
Florent. ibid. 193.

LIVRE JII.

nombre de personnes à leur conservation. Nous pouvons remarquer, comme une chose glorieuse pour la Provence, que l'esclavage y tomba plutôt en désuétude par les mœurs, qu'il n'y fût éteint par aucune loi.

CH. XLIX.

DU COMMERCE.

LA jouissance de la liberté produisit un changement si heureux dans la condition de tous les membres des communautés, qu'on les vit bientôt sortir de l'inaction où la servitude les retenoit. L'esprit d'industrie se ranima ; & le commerce, que les malheurs passés avoient presque détruit, devint l'objet le plus essentiel de l'attention publique. Il faut pourtant convenir qu'on ne l'avoit jamais entièrement abandonné : en lisant nos anciens monumens, nous en découvrons des traces dans tous les siècles. Les juifs & les grecs, qui étoient établis à Arles & à Marseille, les pelleteries qu'on y vendoit, les vaisseaux qui partoient de nos ports, les bateaux qui remontoient le Rhône, les droits que les marchandises payoient aux comtes, aux évêques & à l'abbaye même de Saint-Victor, en font une preuve bien convaincante.

Quand l'histoire de France du moyen âge parle de ces riches étoffes du Levant, dont on décoroit les églises, & dont les seigneurs se paroient, nous sentons qu'elles n'ont pu entrer dans le royaume que par Arles & Marseille, soit qu'on allât les chercher sur les lieux mêmes, soit qu'on en tirât la plus grande partie de Pise & de Venise. Ces deux villes étoient les seules qui fissent un commerce un peu étendu dans les dixième & onzième siècles. La première étoit célèbre par le concours des différens peuples de l'Orient (1) qui apportoit eux-mêmes leurs mar-

(1) Voici ce qu'on lit dans un auteur italien du dixième siècle.

Qui pergit Pisas, videt, illic monstra marina.

Hæc urbs paganis, turchis, lybicis quoque parthis

Sordida : Chaldaei sua lufrant littora terri, &c.

chandises dans nos contrées : les italiens, les juifs & les grecs venoient dans nos ports, d'où ils se répandoient ensuite dans les provinces voisines. Les provençaux naviguoient beaucoup plus sur les côtes d'Italie que dans le Levant.

Il seroit difficile de déterminer en quoi consistoit le commerce qu'on faisoit dans ces siècles de barbarie. Outre les étoffes & les épiceries qu'on tiroit de Constantinople, la Provence fournissoit ainsi que l'Italie, du vin, de l'huile, du sel, quelques fruits & de la cire; mais je n'oserois assurer que l'on connût l'art de la blanchir (1). Je crois qu'on avoit conservé celui de faire le savon. Charlemagne recommande dans un de ses capitulaires, d'avoir de bons savonniers; & cette ordonnance ne peut regarder les provinces du royaume où il n'y a ni huile, ni kali.

On peut juger des mœurs de nos ancêtres, par l'usage où ils étoient de vendre les esclaves. C'est une chose qu'on regardera toujours comme un effet de la barbarie, bien que l'Europe continue encore de faire le même trafic dans les deux parties du monde que la cupidité ravage. Dans les huitième & neuvième siècles, on vendoit les serfs aux juifs, qui alloient ensuite les revendre aux sarrasins d'Espagne & d'Afrique; ainsi nos pères alloient gémir dans les fers chez ce même peuple, qui fournit aujourd'hui des esclaves au reste de l'univers.

La première croisade fut la véritable époque du renouvellement

CH. XLIX.
DU COMMERCE.

Edit. Baluz. t. 1;
p. 337.

Agob. de infol.
judeor.

(1) Comme les chandelles de suif étoient inconnues & l'huile assez rare, parce que la Provence & l'Italie étoient en partie couvertes de bois, la cire devenoit nécessaire pour les églises & les monastères. Beaucoup de seigneurs mêmes ne devoient être éclairés dans leurs maisons qu'avec des cierges. Le peuple faisoit brûler des branches de sapin. Tout ce que je dis du commerce que les juifs, les grecs & les italiens faisoient dans les ports de Provence, résulte des chartes manuscrites de Mont-Majour & de celles de Saint-Victor. On en trouvera encore des preuves dans celles que nous rapportons, ou qui sont imprimées dans le *Gallia christiana* & ailleurs.

LIVRE III.

du commerce. Les troupes qu'on avoit d'abord conduites à Constantinople, par l'Allemagne & la Hongrie, ayant eu prodigieusement à souffrir dans leur marche, les armées qui se formerent ensuite, aimèrent mieux aller par mer, que de s'exposer aux mêmes périls. Venise, Pise, Gênes & Marseille fournirent des bâtimens de transport, & retirèrent des sommes immenses pour le fret de leurs vaisseaux. Peu contentes de ces profits, elles se chargèrent encore d'approvisionner l'armée, & absorberent tout l'argent que les croisés avoient porté dans la Terre-Sainte. Enfin elles obtinrent dans le Levant des établissemens dont elles firent l'entrepôt de leur commerce, & dont nous parlerons dans le livre suivant.

CHAP. L.
RENAISSANCE DES
LETTRES. LEURS
EFFETS.

UN peuple ingénieux qui voyageoit dans ces contrées, où l'esprit humain avoit enfanté des prodiges dans tous les genres; un peuple qui retrouvoit encore dans les grandes villes, telles que Constantinople, un reste de goût pour les sciences, & quelque image de la politesse ancienne dans les mœurs & dans les arts; qui voyoit dans les manufactures les ressources du génie, & ses chefs-d'œuvre dans quelques anciens édifices, devoit nécessairement acquérir de nouvelles connoissances, & se policer en s'enrichissant. De-là vint sans doute cette politesse qui régnoit dans la cour des comtes de Provence, & que nos vieux romanciers ont tant célébrée: leurs poésies, tout informes qu'elles sont, prouvent que nos peres avoient déjà fait vers le milieu du douzième siècle, quelques progrès dans la civilisation. L'aisance & la liberté donnerent une certaine élévation à l'ame, du ressort à l'esprit, & de l'activité au sentiment. Chacun se livra sans réserve aux premières idées qu'inspire une société naissante. L'habitude de se voir sans défiance, inspira le desir de plaire & de se distinguer. De-là naquit cet esprit de chevalerie qui est une des choses les plus remarquables, dont il soit parlé dans l'histoire.

Nos Troubadours provençaux ne contribuerent pas peu à l'en-

tretenir & à le répandre dans la nation. Leurs poésies, qui n'avoient pour objet que de célébrer la bravoure & la galanterie des chevaliers, faisoient les délices de la France & de l'Italie. Ils devoient cet avantage moins à leurs talens, qu'aux agrémens de la langue provençale ; elle avoit sur tous les idiômes qu'on parloit en Occident, une supériorité qui prouve l'excellence de son origine. Formée des débris des langues grecque & latine, qu'on avoit long-tems parlées en Provence, elle eut dans sa naissance même une richesse & des grâces qui la rendirent propre au langage de la poésie. Dans toutes les cours on voulut l'entendre & la parler ; enfin elle devint le modèle sur lequel les autres langues se formèrent. La plupart même s'enrichirent de ses tours & de ses expressions. Nous pouvons dire que la langue françoise & l'italienne lui doivent quelques-unes de leurs beautés ; & toute l'Europe, la renaissance de la poésie.

La galanterie étoit un des caractères distinctifs de ces mœurs antiques. Mais il ne faut pas attacher à ce mot le sens qu'il présente dans les siècles corrompus. La galanterie alors étoit un sentiment noble, qui animoit les chevaliers à la gloire & les dames à la vertu. Assujetti aux loix de la bienséance & de l'honneur, il avoit toute la délicatesse & la vivacité de l'amitié, sans faire éprouver les emportemens de la passion. Delà ces idées pures qu'on se faisoit de l'amour ; delà encore ces instructions que les jeunes gens recevoient par rapport à la décence, aux mœurs, à la vertu.

« Amour, disoit un Troubadour de la maison d'Agout, amour
» porte aux plus belles actions. Il engage à une conduite honnête.
» Vous n'aimez point, vous ne méritez pas d'être aimés, vous
» qui demandez à celle dont votre cœur est épris, des choses que
» la vertu condamne. Quel qu'ardent desir qui vous tourmente,
» vous ne devez rien vouloir contre son honneur. Amour n'est
» qu'une même volonté avec l'objet aimé pour tout ce qui peut
» augmenter sa gloire. Desirer autre chose, c'est démentir le nom

CHAP. L.

RENAISSANCE DES
LETTRES. LEURS
EFFETS.

V. la differt. sur
la langue prov.

Poésies de Mon-
tagnagout.

LIVRE III.

» d'amour. Les amans du tems passé ne cherchoient que la gloire
 » de bien aimer, & les belles n'auroient jamais consenti à rien de
 » déshonnête. Aussi les uns & les autres étoient-ils remplis de
 » mérite, n'aspirant qu'à l'honneur ».

Ces maximes étoient continuellement soutenues par l'exemple des dames, des chevaliers & des Troubadours. Ils s'aimoient pour s'exciter à devenir meilleurs. Et l'on peut dire que le desir de la gloire étoit le principe, ou le prétexte de la galanterie.

« Bien doivent les amoureux servir amour, disoit le même
 » Troubadour; car amour loin d'être un péché, est une vertu qui
 » rend bons les méchans, & les bons encore meilleurs. Il met
 » les hommes dans la voie de bien faire. D'amour procède la chasteté; car qui entend bien l'amour ne peut rien faire de méchant (1) ».

(1) Ben devon li amador,
 De bon cor servir amor;
 Car amor non es peccats,
 Ans es vertuts, q'els *malvatx* méchans
 Fai bons, ell bons son meillhor.



E met home en via
 De Ben far tot dia.
 E d'amor *mau* castitatz. *se meut*.
 Car qu'en amour ben s'enten,
 Non pot far q' pueis mal *rein*. *regne*, *se conduise*.

Voici un trait de la vie de Pierre Vidal, qui prouve quelle étoit alors la délicatesse des dames.

Peire Vidals, dit l'historien de sa vie, s'anamoret de madompna Nazalis de Rocca-martina, q'era molher d'Enbarrail de seignor de Marfeilla, loqalz volia mielz à Peire Vidals, qe à d'ome del mon, per lo ric trobar e per la gran follias qe Peire Vidals dizia & fazia. Vidals si era privatx de cort & chambra d'Enbarrail, plus q'hom del mon. Enbarrail sabia ben qe Peire Vidals s'en-

Delà

Delà ces marques de sensibilité qu'on se donnoit sans réserve, sous les yeux d'un époux, en présence de tout un peuple, & quelquefois au milieu d'une cour brillante. C'étoit, disoit-on; la reconnaissance & l'estime qui empruntoient les expressions de l'amour. On ne savoit point dissimuler, parce que les mœurs n'étoient pas encore corrompues. On donnoit aux sentimens les plus honnêtes, les traits grossiers de la passion.

CHAP. L.
RENAISSANCE DES
LETTRES. LEURS
EFFETS.

tendia ella molher, & tenia lo à solatz, si con fasion totas las autras donpnas en qe Peire Vidals s'entendia, & chascuna li dizia plazer; ell promettea tot fo qe àllui plazia e qel demandava, & ell'era si saiz qe tot lo crezia. E qant Peire Vidals si corrosava con ella, Enbarail fazia ades la patz, e fazia l' promettre tot fo q'el demandava. E qant ven un dia, Peire Vidals si sap qu'Enbarail si era levats, & qe la donpna dormia tota sola en la chambra. Peire Vidals entra doutir, e venc s'en a leic de madonpna Nàzalaïs, & troba la dormen, e engenollet se devant ella, & baïso li la bocha. Ez ella senti lo baizar e crezet qe fos Enbarail sos maritz, e ri s'en ella, si essuellet, e garda, e veit lo fol de Peire Vidals, e commenfet à cridar e à far gran romor; e Peire Vidals se mes fugen, e ella manda per Enbarail, e fez li gran reclain de Peire Vidals qe l'avia baïfada, e preget lo en ploran q'el adés én degés far vendetta. Enbarail, si com valens hom e adreitz, si pres lo faitz a solaz, e commenfet à rire e à reprendre la molher, q'ella avia faitz romor d'aïso, q'el fols avia faich. Ma po la po chastiar, q'ella non meser en gran romor e en gran reclan lo faitz, e serchan e enqiren lo mal el dan de Peire Vidals, e gran menassas far de lui. Peire Vidals monta en una naus, e venet s'en à Genoa, e lai estet *tro que passet* oltra mar ab lo rey Richar, que ac paor de perdre la persona, & lai estet longa sazo.

Traduction du provençal.

Peyre Vidals fut amoureux de madame Adelaïde de Roque-martine, femme de Barral seigneur de Marseille, lequel vouloit plus de bien à Peyre Vidal, qu'à personne du monde pour ses riches inventions poétiques, & pour les grandes folies qu'il disoit & qu'il faisoit. Vidal avoit les entrées familières à la cour & dans la chambre de Barral. Ce seigneur savoit bien qu'il étoit amoureux de sa femme; mais il se divertissoit de son amour, & des folies que sa passion lui inspiroit. La Dame s'en divertissoit aussi, comme toutes les autres qu'il aimoit.

Tome II.

E e

LIVRE III.

« Il y a long-tems, disoit un moine Troubadour qui s'étoit fait » chevalier de la Vierge, il y a long-tems que je me plains de ses » rigueurs. Je suis à genoux devant elle comme son très-humble » esclave, plein d'ardeur dans l'attente de ses regards, & d'admiration de son beau corps & de ses agréables manieres ».

Enfin la galanterie étoit tellement l'esprit dominant de ces siècles d'ignorance, qu'elle se mêloit à tout. Elle faisoit le sujet ordinaire des entretiens. Les dames, les chevaliers & les Troubadours s'exerçoient à disputer sérieusement sur cette importante matiere. Il n'y avoit aucun sentiment du cœur, quelque finesse qu'on lui suppose, qui pût échapper à leur sagacité. Tous les cas imaginables étoient prévus & décidés. On proposoit quelquefois, en forme de défi, des questions auxquelles on mettoit bien plus d'importance qu'aux affaires d'état : on appelloit *cour d'amour* les assemblées où on les decidoit. C'est l'explication la plus raisonnable qu'on puisse donner de ces cours fameuses dont on a tant parlé sans les connoître, & sur lesquelles on ne trouve aucun monument. Les seigneurs, dit

& dont chacune lui répondoit favorablement, promettant de ne lui rien refuser de tout ce qu'il demanderoit. Il étoit si simple, qu'il croyoit tout ce qu'on lui disoit. Quand il avoit quelque sujet de plainte contre la femme de Barral, celui-ci faisoit aussitôt la paix, & engageoit la Dame à lui promettre tout. Il arriva un jour que, Vidal sachant que Barral étoit levé & que la Dame dormoit seule dans sa chambre, il s'en alla tout droit auprès du lit, & la trouvant endormie, il se mit à genoux, puis la baïsa à la bouche. La Dame, se sentant baiser, se réveilla en riant, croyant que c'étoit son mari; mais quand elle vit que c'étoit Vidal, elle commença à crier avec grand bruit; Vidal de se sauver. Elle fit appeller Barral, lui porta ses plaintes de l'insolence de Vidal, & en pleurant le pria de la venger. Barral en bon & galant homme, ne fit qu'en rire, & gronda sa femme du bruit qu'elle faisoit de l'extravagance d'un fou; mais il ne put jamais l'empêcher de faire un esclandre, & de rendre le fait public. Elle chercha toujours à nuire à Vidal & à le menacer. Vidal, obligé de se sauver, s'embarqua & se retira à Gênes, où il resta jusqu'à ce que le roi Richard y passa pour aller outre mer. Il suivit ce prince dans son voyage; car il avoit toujours peur que madame Adélaïde ne fit attenter à sa vie.

un Troubadour , étoient adonnés à l'amour , faisoient la guerre & des tournois par tout le monde , & tenoient des assemblées de dames courtoises , sages , spirituelles , qui portoient des patenôtres & des parfums. Quoique ces assemblées ne fussent point différentes des autres , par la qualité des personnes qui les composoient , elles devoient cependant être plus nombreuses & se tenir avec plus d'appareil. On les appelloit *cour d'amour* , par allusion aux sujets qu'on y traitoit d'une maniere plus particuliere : un Troubadour parle de la cour d'amour de Pierre Feu.

Voilà ce que nous avons à dire touchant les mœurs simples de nos ancêtres. On trouvera de tems en tems dans le cours de cette histoire , des traits qui acheveront de les peindre. On y lira aussi quelquefois les mots d'amour & de galanterie. Mais nous l'avons dit plus haut , il ne faut pas y attacher le sens qu'ils présentent aujourd'hui. Ce seroit ternir la gloire de ces anciens chevaliers , qui firent de l'amour une passion noble , & le principe de leurs belles actions.

Cet amour fut presque le seul sujet que les Troubadours traitèrent , & il faut avouer qu'il répand dans leurs ouvrages une uniformité fatigante. On voit presque partout les mêmes images & les mêmes tours ; la langue étant pauvre & l'esprit peu exercé , il étoit difficile de rendre les différentes nuances d'un sentiment , qui , pour être bien peint , demandé des traits trop fins , & des combinaisons d'idées trop réfléchies. Delà vient qu'en général ces Troubadours montrèrent plus de naïveté que de naturel , plus de galanterie que de tendresse , & plus de sentimens que d'esprit. Cependant on lisoit leurs pieces avec plaisir , parce qu'on y retrouvait l'esprit du siècle ; & s'il est vrai que ce genre de poésie prit sa source dans les mœurs , il est vrai aussi qu'il ne contribua pas peu à perfectionner la politesse. Les lettres commencent par prendre le ton du siècle , & finissent par le donner. Ce goût passa des provinces méridionales dans le nord de la France. Le respect , la

CHAP. L.
RENAISSANCE DES
LETTRES. LEURS
EFFETS.

Peyre Vidal.

LIVRE III.

fidélité , le désintéressement que respirent les ouvrages des Troubadours paroissent avoir fourni le modèle de la galanterie française ; qu'on n'avoit sûrement pas apportée des bords du Rhin & des forêts de la Germanie. Ainsi la poésie provençale a contribué du moins en partie à polir les mœurs de la nation.

Fin du troisième Livre.



LIVRE QUATRIEME.

LES provençaux feroient devenus un des peuples les plus policés de l'Europe, s'ils avoient été gouvernés par un prince capable de profiter de ces circonstances pour hâter les progrès de la civilisation. Aucun regne ne feroit plus célèbre dans l'histoire que celui d'un souverain qui auroit donné des mœurs à ses sujets. Mais cette révolution, qui est presque toujours l'ouvrage de la sagesse du gouvernement, devoit être en Provence celui d'une espece d'anarchie. L'éloignement des comtes qui demeuroient dans d'autres provinces, & l'affoiblissement de leur autorité, furent cause que les villes se formerent un plan d'administration, qui réveilla les talens & l'industrie. Alfonse Jourdain tenoit sa cour à Toulouse; Raymond Berenger à Barcelone; & les empereurs avoient trop peu de pouvoir dans le royaume d'Arles, pour contribuer à la félicité du peuple; quand même ils l'auroient pu, les troubles de l'empire les auroient empêchés de s'en occuper. Henri V, dernier empereur de la maison de Franconie, étant mort sans postérité le 23 mai 1125; les factions recommencerent; Lothaire fut élu. Mais comme Frédéric, duc de Souabe, & Conrad, duc de Franconie lui disputerent la couronne; son regne fut très-orageux. Ainsi les provençaux livrés, pour ainsi dire, à l'influence des événemens, ne devoient trouver qu'en eux-mêmes & dans la situation du pays, le principe & la cause de leur civilisation.

ALFONSE Jourdain, marquis de Provence & comte de Toulouse, entraîné par le goût des pèlerinages, entreprit celui de S. Jacques en Gallice peu de tems après le traité de partage dont nous avons parlé

CHAPITRE I.

PÉLERINAGE
D'ALFONSE
JOURDAIN. IL
TIENT UN PLAID A
ORANGE.

LIVRE IV.Poés. de Folq. la
lunel.

dans le livre précédent. Ce goût étoit général , & ne se ralentissoit point malgré les obstacles presqu'insurmontables que la barbarie des Espagnols opposoit à la dévotion des fideles. Dans quelque province de l'Europe qu'on voyageât , on couroit par-tout les mêmes risques. Les chemins étoient impraticables , & les villages placés à de grandes distances les uns des autres ; on n'y trouvoit pas même d'auberges , ou celles qu'on rencontroit étoient si incommodés , qu'un Troubadour du treizieme siècle en fit le sujet d'une satyre. On portoit ses provisions , ou bien on alloit loger chez des particuliers ou dans les monasteres qui se faisoient un devoir d'exercer l'hospitalité. Ces inconvéniens n'étoient pas les seuls ; il falloit encore acheter , en arrivant au lieu du pèlerinage , la permission de voir les reliques , & souvent il en coûtoit fort cher (1).

An. 1126.

Gall. christ. t. 1.
p. 132. instrum.

Le plaid qu'Alfonse Jourdain tint au pont de Sorgues , pour faire restituer à l'évêque d'Orange quelques biens qu'on avoit enlevés à son église , n'a de remarquable que la charte où le plaid est consigné. C'est un des plus anciens monumens où les comtes de Toulouse fassent mention de leur sceau. Raymond de Saint-Gilles fut peut-être le premier qui s'en servit en 1088 , quoique l'usage en remonte à la plus haute antiquité. Ce sceau , qu'on attachoit à

(1) Il est dit dans le roman manuscrit de Gerard de Rouffillon , que les pèlerins ne pouvoient entrer dans le temple de Jérusalem , qu'en payant un besant.

Ni pouvoit pèlerin entrer ,
A Jerusalem pour orer ,
Qu'ains ne donnât un besant
En or , ou argent , ou vaillant.

Mout en avoit par la contrée
A qui la porte restoit vée ,
Pour besant qu'avoir ne pooient ,
Dehors la porte remanoient.

l'acte par un cordon de soie, étoit absolument nécessaire; dès l'instant qu'il auroit été, soit détaché, soit cassé, l'acte cessoit d'être authentique. Il y a telle charte en Provence où l'on en trouve jusqu'à vingt-quatre.

TANDIS que le comte de Toulouse rendoit la justice dans la partie de la Provence qui lui appartenoit, Raymond Berenger encourageoit l'industrie de ses sujets. Il fit un traité de commerce avec les Génois, dont les bâtimens fréquentoient beaucoup les ports de Provence & de Catalogne. La ville d'Arles étoit une des plus fameuses par ses richesses & par l'abord des négocians étrangers. Ces détails, qui seroient déplacés dans toute autre circonstance, sont précieux dans un tems où la France n'avoit ni commerce ni industrie.

Le port de Marseille étoit encore plus fréquenté que celui d'Arles; cette ville offroit alors le spectacle peu décent de la cupidité des vicomtes, des religieux, de l'évêque & du clergé. Toute leur ambition étoit d'empiéter réciproquement sur leurs droits. Les vicomtes souffroient impatiemment la puissance de l'évêque. Celui-ci vouloit la faire sentir aux moines, dont la cupidité choquoit le peuple, & les richesses le clergé. Ils remplirent la Provence de leurs disputes, & leurs archives de transactions, qui sont des monumens d'ambition & de chicane. On voit, par un de ces actes, que le consulat étoit déjà établi à Marseille en 1128.

Le comte Raymond Berenger I, mourut trois ans après dans l'ordre des templiers dont il embrassa l'institut quelques jours avant sa mort. Ses exploits contre les maures d'Espagne, l'avoient rendu célèbre; sa piété, la sagesse de son gouvernement & sa générosité, le rendirent cher à son peuple. Il laissa deux fils & deux filles; le cadet des garçons, nommé Berenger Raymond, eut le comté de Provence & tout ce que son pere possédoit dans le Rouergue, le Gévaudan & le pays de Carlad avec leurs dépendances, à condition qu'il marieroit honorablement ses sœurs de

CHAPITRE II.

RAYMOND
BERENGER FAIT
UN TRAITÉ DE
COMMERCE AVEC
LES GÉNOIS. SA
MORT.

An. 1127.

Chron. de Pise.

Pontif. Arelat.
p. 110.

Marc. Hispan.
p. 1271 & seq.

Hist. des évêq. de
Març. t. 1, p. 453.

An. 1131.

Collect. ampl.
t. 1, p. 705.

Diag. l. 2, c. 109
& 115.

Marc. Hisp.
p. 1271 & seq.

LIVRE IV.

l'avis des archevêques, des évêques & de la noblesse ; ce qui semble supposer l'existence des états.

An. 1132.

CHAP. III.

BERENGER RAY-
MOND, COMTE DE
PROV., ÉPOUSE
BÉATRIX DE
MELGUEIL.

Hist. de Lang.
p. 411 & seq.

LE nouveau comte eut bientôt une occasion favorable d'augmenter ses domaines. Bernard IV, comte de Melgueil, ayant fini ses jours dans un monastère en 1132, laissa une fille âgée de sept à huit ans. Guillaume de Montpellier fut nommé tuteur ; il se trouva par-là dépositaire d'une autorité qui, jointe à celle qu'il avoit déjà, lui donnoit une certaine supériorité sur la plupart des seigneurs du Languedoc. Alfonse Jourdain en prit ombrage, & prétendit à la régence du comté de Melgueil. L'administration de ce petit état fut partagée entre ces deux concurrens. On mit pour condition, que la jeune princesse, nommée Béatrix, ne pourroit se marier que de leur mutuel consentement.

Cet accord étoit de nature à ne pouvoir pas subsister long-tems. Guillaume de Montpellier, qui n'y avoit consenti que forcément, chercha tous les moyens de l'éluder. Il fit alliance avec la maison de Barcelone, qui étoit la seule capable de faire tête au comte de Toulouse : il proposa de marier Béatrix, quand elle auroit douze ans accomplis, avec Berenger Raymond, comte de Provence, qui pouvoit en avoir alors dix-sept ou dix-huit, & se réserva le comté de Melgueil dans le cas où ces deux jeunes époux mourroient sans postérité. Cette alliance excita la jalousie d'Alfonse Jourdain, dont l'ambition inquiète s'irritoit aisément. Il prit les armes & s'avança du côté du Rhône pour attaquer les deux princes alliés.

Les monumens de ce tems-là ne nous apprennent aucun détail sur cette guerre, qui fut terminée en 1134 par un traité de paix, en vertu duquel le mariage de Béatrix avec le comte de Provence, fut célébré du consentement d'Alfonse Jourdain en 1135. Il paroît que Berenger Raymond fixa sa demeure dans le comté de Melgueil, diocèse de Maguelone.

RIEN

RIEN ne troubla la tranquillité de ces deux époux durant les premières années de leur règne. Paisibles dans leurs états, ils favorisèrent le zèle des ministres de la religion, & la piété de ceux qui fondoient de nouveaux monasteres. L'ordre de Cîteaux, auquel la réputation de saint Bernard & la ferveur de ses disciples, donnoient un si grand lustre, s'étendit en Provence par les soins de quelques religieux de l'abbaye de Mazan en Vivarais. On vit s'élever en peu d'années l'abbaye du Toronet, celle de Sinanque (1) & celle de Sylvacane, fille de Morimond & de Clairvaux. Cependant la piété de nos peres ne se bornoit pas à des établissemens religieux. Ils continuoient d'aller signaler leur ardeur dans la Terre-Sainte, où les marseillois, moins par zèle que par le desir d'étendre leur commerce, soutenoient de leurs troupes & de leur marine, le courage des croisés. Ils obtinrent de Foulques, roi de Jérusalem, la liberté d'avoir dans cette ville & dans les autres de sa dépendance, une église, un four & une rue, où ils pourroient se gouverner par leurs propres loix. Baudoin III confirma ensuite leurs privileges, & y ajouta une exemption de tous droits dans les pays de sa domination. C'est à cette époque, sans doute, qu'il faut rapporter le consulat maritime ; que les marseillois conservent encore dans le Levant. Ce tribunal, spécialement institué pour terminer les procès des négocians étrangers, étoit connu du tems des empereurs romains. Il subsista même, après la chute de l'empire d'Occident sous les Visigots ;

CHAP. IV.
FONDATION DE
QUELQUES AB-
BAYES. PRIVILE-
GES DES MARS.
DANS LE LEVANT.

Pr. char. XIV &
XVIII.

(1) Le comte de Provence confirma en 1149 les donations faites à ce monastere. Les témoins sont Boniface de Castellane, Olbert Feraud, Gui Montbrison, Guillaume de Château-Renard. Dans d'autres pieces de 1153, 1155 & 1156, on trouve Rostan de Tarascon, Arnaud de Lers, Pierre de Chabane, Raymond Laugier, Raymond de Villemuls, Pierre Lautardi, Guillaume de Rôle, Giraud de Simiane, Arnaud de Flotte, Campanis, &c. Les seigneurs de Simiane furent les principaux bienfaiteurs de l'abbaye de Sinanque en 1150, 1173 & 1177. V. le Gall. christ. t. 1, instrum.

LIVRE IV.

& nous avons tout lieu de croire que sous les francs, qui respectoient les loix des peuples conquis, il en resta quelques traces; jusqu'à ce que les marseillois, jaloux de l'indépendance de leur commerce, rétablirent le consulat dans les pays soumis aux croisés.

*Le sucre en
Europe.*

On trouve une preuve du commerce de Marseille dans l'usage où l'on étoit alors en Provence de payer à quelques églises des redevances en poivre (1) & en encens. Les cannes de sucre étoient même connues en Europe vers l'an 1143; ce sont des marchands italiens qui en apportèrent quelques-unes de l'Asie. On essaya d'abord d'en cultiver en Sicile, d'où on les transplanta dans les provinces méridionales de l'Espagne, aux Canaries, aux îles de Madere, & enfin dans le Nouveau-Monde. Mais quoique les villes d'Italie en fissent une branche de commerce, il étoit si rare qu'on ne l'employoit pas encore aux usages communs de la vie.

LA Provence étoit alors déchirée par deux partis également puissans. Nous avons dit ci-dessus que Gilbert, vicomte de Milhau & de Gévaudan, avoit eu de sa femme Gerberge, deux filles, Douce & Étiennette. Celle-ci, mariée à Raymond de Baux, n'eut

(1) L'encens, dont les anciens faisoient une si grande consommation, soit pour le service des autels, soit pour d'autres usages que le besoin ou la délicatesse avoit inventés, se débitoit à Alexandrie, où les étrangers alloient le chercher. Pline rapporte, au sujet de ce parfum, une particularité qui fait bien voir de quel prix il étoit. Il parle des précautions qu'on prenoit pour empêcher que les ouvriers, qu'on employoit à le travailler, n'en dérobaient. On les mettoit tout nus depuis les pieds jusqu'à la tête, ne leur laissant autour des reins que leurs ceintures ou caleçons, dont on scelloit l'ouverture en y mettant son cachet. Le même auteur ajoute qu'on couvroit la tête de ces ouvriers d'un voile fort épais; qui les empêchoit apparemment de voir par quel endroit on les conduisoit au dépôt de l'encens, dans lequel ils devoient travailler, de peur qu'ils n'abusassent ensuite de cette connoissance, pour voler cette précieuse marchandise. *Plin. l. 12, c. 32. Comm. des égyptiens, p. 166.*

pour dot que quelques terres appelées Baussenques (1). Douce, au contraire, porta dans la maison de Barcelone, par son mariage avec Raymond Berenger III, le comté de Provence & tous les autres domaines. Cette inégalité de partage déplut au mari d'Étiennette, qui n'osa pourtant pas faire éclater son mécontentement du vivant de son beau-frère. Mais quelque-tems après que ce prince fut décédé, Raymond de Baux prétendit à la moitié du comté de Provence, & déclara la guerre à Berenger Raymond, fils puîné de Douce & son héritier.

Raymond de Baux, en cherchant à s'agrandir, servoit les vues ambitieuses des empereurs, qui, de tems en tems, faisoient des tentatives pour établir leurs droits sur le royaume de Provence. Lothaire l'avoit plusieurs fois entrepris inutilement. Il se plaignit en 1133 à l'archevêque d'Arles du peu d'égards que ce prélat avoit eus jusqu'alors pour ses ordres, & du mépris où l'autorité impériale étoit tombée en Provence. Il lui enjoignit en même tems de l'aller joindre à Plaifance avec tous ses vassaux. Ce mandement ne fut pas mieux exécuté que les autres. Conrad III, son successeur, en 1137, eut les mêmes prétentions; & quoiqu'il montrât plus de politique, il ne fut pas plus heureux. Il donna, le 10 du mois d'Août 1145, la permission de battre monnaie dans toute la Provence à Raymond de Baux, qui lui étoit dévoué, se flattant qu'à la faveur d'une guerre intestine, il parviendrait à faire respecter sa puissance sur les bords du Rhône. Peut-être lui fit-il espérer qu'il viendrait à son secours; mais les affaires qu'il eut en Italie, les guerres qu'il fit en Saxe & en Pologne, & son expé-

CHAP. V.

GUERRE ENTRE
LES COMTES DE
PROVENCE ET LES
SEIGNEURS DE
BAUX.

An. 1143.

Marten. coll. ampl.
t. 1, p. 717.

An. 1145.

V. les pr. ch. xv.

(1) Les historiens de Provence comptent parmi les terres Baussenques soixante-dix-neuf lieux, dont plusieurs ne dépendoient qu'en partie de la maison de Baux. Il faut remarquer aussi qu'ils n'avoient pas tous été donnés en dot à Étiennette; puilque cette maison, déjà puissante avant ce mariage, en possédoit plusieurs long-tems auparavant.

Bouch. t. 1, p. 354.

LIVRE IV.

Bouch. t. 2, p. 125
& suiv.

dition d'outre-mer, qui lui fut si fatale, l'empêchèrent d'exécuter son projet. Alfonse Jourdain, qui agitoit tout le Languedoc, par son ambition, le comte de Forcalquier, & une grande partie de la noblesse de Provence (1), favorisèrent aussi la maison de Baux. Nous ne savons ni combien de fois, ni dans quelles occasions on en vint aux mains, ni quelles sont les villes qui tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Hist. de Lang. t. 2.

Script. rer. ital.
t. 6, p. 261.

Zurita ann. l. 2, c. 5.

Marc. hisp. p. 597.

LE comte de Provence soutint cette guerre avec beaucoup de courage : le sort de sa maison en dépendoit. S'il étoit vaincu, les seigneurs de Baux devenoient redoutables, & tous ceux qui s'étoient déclarés pour eux se rendoient indépendans. Il fit donc tous ses efforts pour les abattre ; non-seulement il réunit contre eux les troupes de Provence & celles qu'on lui envoyoit de Catalogne, mais encore il tira des secours de Gênes ; car il étoit soutenu par quelques galères de la république, lorsqu'il alla secourir Guillaume VI, seigneur de Montpellier, contre les habitans de cette ville, qui s'étoient révoltés. Les génois l'abandonnerent ensuite & se jetterent dans le parti contraire ; puisque le comte mourut au port de Melgueil en combattant contre une de leurs galères au commencement de l'année 1144.

CHAP. VI.

MORT DU COMTE.

ENTREPRISES DES
GÉNOIS.

Ce changement n'eut point d'autre cause que l'excessive ambi-

(1) Bouche rapporte, d'après Nostradamus, la liste de tous les seigneurs de Provence qui prirent parti dans cette guerre. Nous avons de fortes raisons de la croire supposée, & nous nous dispenserons de la copier ici.

Nous remarquons qu'en 1143 Alfonse Jourdain, comte de Toulouse, restitua à l'église d'Arles quelques biens dont ses ancêtres s'étoient emparés dans la terre d'Argence, & qu'il prêta hommage à l'archevêque, pour quelques domaines qu'il possédoit en fief. Les seigneurs nommés dans cette charte sont Raymond & Hugues de Baux son fils, Rostang de Sabran, Raymond de Malac, Bremond d'Uzez, Gaucelin de Claret, Pierre de Lambesc, Arnaud Raymondi ou de Raymond, Guillaume Porcellet, Pierre Lauret, Hugues d'Aiguère, Hugues d'Hyerès.

tion des génois , qui vouloient s'élever sur les ruines de leurs voisins. Du côté des Alpes ils avoient reculé leurs frontieres en faisant la guerre à divers seigneurs , & sur-tout aux comtes de Vintimille , qu'ils forcerent enfin à l'hommage. Sur mer & dans le commerce, toute rivalité leur étoit odieuse. Ils députerent vers Guillaume , roi de Sicile, deux de leurs principaux citoyens , Guillaume de Vento & Ansaldo Doria , pour conclure un traité de paix , qui est une preuve bien remarquable de cet esprit de domination qui les caractérisoit. Ils exigèrent que ce prince chassât de ses états les français & les provençaux que le commerce y avoit attirés. Nous aurons souvent occasion de parler de leurs entreprises ; les républiques naissantes font jouer mille ressorts pour s'agrandir , & trouvent souvent dans leur ambition plus de ressources que les peuples policés n'en trouvent dans une longue expérience. Les habitans de Nice, qui avoient prévu de bonne heure les desseins ambitieux des génois , s'étoient alliés dès l'an 1115 , avec les pisans , dont le pavillon étoit encore plus respecté. Cette alliance , pour le dire en passant , est une preuve que la ville de Nice se gouvernoit par ses propres loix , & que son commerce avoit déjà fait des progrès. Une ville qui n'auroit eu ni municipalité , ni marine commerçante , n'auroit pu s'allier avec une république puissante , qui couvroit la mer de ses vaisseaux. La lettre même que les pisans écrivirent aux habitans de Nice est une preuve qu'il y avoit deux ordres de citoyens , & que le premier comprenoit outre les nobles , cette partie des bourgeois qui occupoient les premières charges municipales , & qui vivoient noblement , sans avoir les mêmes prérogatives que les chevaliers (1).

(1) La lettre des pisans aux habitans de Nice est de l'an 1115 , & commence par ces mots :

Omnipotentis Dei gratiâ , venerabili episcopo de Nichâ atque omnibus bonis hominibus & sapientibus civitatis ejusdem , majoribus sive minoribus . &c.

CHAP. VI.

MORT DU COMTE.
ENTREPRISES DES
GÉNOIS.

Caffari ann. gené /
l. 1.

Preuv. chart. x.

Arch. Nic.

CHAP. VII.

RAYMOND BERENG. II SUCCEDE
A SON PERE DANS
LE COMTE DE PRO-
VENCE.

BERENGER Raymond, qui mourut au port de Melgueil, fut enterré dans l'Eglise de la commanderie de Trinquetaille près d'Arles. Il ne laissa de son mariage avec Béatrix, qu'un fils nommé Raymond Berenger II, qui pouvoit avoir à peine sept ans. Ce jeune prince lui succéda dans le comté de Provence, dans les vicomtés de Milhau & de Gévaudan, & dans une partie de celle de Carlad. La comtesse Béatrix sa mere se remaria avec Bernard Pelet, seigneur d'Alais. Alors le comte de Barcelone, oncle paternel de Raymond Berenger, prit le jeune prince sous sa tutelle, & l'emmena à sa Cour, où il le fit élever. Il continua ensuite la guerre contre la maison de Baux, sur laquelle il remporta plusieurs avantages, & força les principaux seigneurs du comté de Provence à lui faire hommage, & à lui prêter serment de fidélité dans une assemblée qu'il tint à Tarascon au mois de février de l'année 1146 (1).

Ann. 1145.
& 1146.

An. 1148.

Bouch. t. 2, p. 124.
Arch. de la cham.
des comptes d'Aix,
arm. Q.

Raymond de Baux, intimidé par ces défaites, & voyant d'ailleurs combien il seroit difficile de résister à un ennemi si puissant, fit exprès le voyage de Barcelone pour aller demander la paix. Il renonça pour lui & les siens aux prétentions qu'il avoit sur la

(1) Voici la pièce où il est fait mention de cet hommage, & les noms des seigneurs qui le prêterent.

Bouch. t. 2, p. 123.
Registre pergam.
fol. 48.

ANNO Dominicæ incarnationis MCXLVI, mense february, apud Tarasconem Barones Provinciæ fecerunt homaniticum ad Raymundum comitem Barchinon. & Arragonen. principem, ac Provinciæ marchionem, & manibus propriis iuraverunt ei fidelitatem de corpore suo & de omnibus suis membris, & de omni honore suo, & nominatim de Provinciâ. *Primum.*

Bonifacius de Petrà Castellana.
Guillelmus de Castel Reynardo.
Rambaldus de Beljoco.
Feraldus de Toars.
Isnard-Garin de Toars.

Bertrand de Mison (*).
Guillelm. de Corbonis.
Peyre Gilly.
Raymond Lauget.
Ollebert Gargavayre.

Provence, fit hommage de ses terres au comte; & en particulier de la forteresse Trinquetaille, qui étoit le refuge des mécontents.

C'EST dans le tems de ces troubles que le moine Henri débitoit ses erreurs. Ce religieux, originaire d'Italie, d'où vinrent tous les restes de manichéens qui infectèrent les Gaules durant le onzième & le douzième siècles, s'étant fait chasser de plusieurs villes du royaume, parcourut la Provence & le Dauphiné, où il s'associa avec Pierre de Bruys, qu'il regardoit comme son maître : leurs principales erreurs consistoient à rejeter les prières & les autres suffrages pour les morts, une grande partie de l'écriture sainte, & le baptême des enfans, sous prétexte qu'ils ne peuvent ni croire

Vit. Sti Bern. l. 2.
c. 6, ep. 241.

Petr. Valf. in
Petr. Br. biblclun.
p. 118.

CHAP. VIII.
COMMENCEMENT
DES ALBIGEOIS.
PLAIDS TENUS A
AIX.

Peyre de Galbert.
Ferralet.
Guigo de Romoles.
Jaufred de Bolbon.
Rostan Porcellet.
Raymond Sacrista.
Guilhem. Porcellet.
Raymond Porcellet.
Hugo de Fuvéi.
Raynulfus de Lambesc.

Guilhem. de Lambesc.
Guilhem. de Montagnac.
Laugier d'Orgon.
Hugues de Montroux.
Raymond-Joffre de Foz.
Rostan de Vernegues.
Lauger de Lambesc.
Ollebert de Lamanon.
Guilhem. Raymond de Cadaracha.
Raymond de Peyraverit.

Isti subscripti juraverunt in Sedenâ.

Rodulphus de Fada.
Peyre de Falcon.
Hugo Tortorel.
Pons de Merindol.
Peyre de Laxarena.
Guilhem. de Laxarena.
Bertrand de Beluilar.
Atenolf de Beluilar.
Gatdemard de Beluilar.
Lantelmus Oxarit.
Lantelme de Monclar.
Peyre de Monclar.

Jaufred de Valernâ.
Gerente de Monclar.
Guilhem. de Turries.
Leon de Pontis.
Pons Richaud de Laufet.
Huguo de Falcon.
Guilhem. Huguo de Falcho.
Rostan de Falcho.
Guilhem. de Falcho.
Alau de Falcho.
Guilhem. Isnard.
Lantelme de Falcho.

LIVRE IV.

ni recevoir les instructions. Ils ne vouloient ni autels ni églises, & prétendoient qu'il ne falloir ni adorer, ni honorer la croix, mais la briser & la fouler aux pieds. Enfin, ils soutenoient qu'ils n'y avoit point de sacrifice de la messe, que les évêques & les prêtres ne consacraient pas le corps & le sang de Jésus-Christ. Comme ils ne manquoient ni d'esprit ni d'éloquence, ils débitoient leurs principes avec ce ton de véhémence que le fanatisme inspire. Henri joignoit à ces avantages un air pénitent & modeste. Il portoit une longue barbe, & marchoit nus pieds, affectant en public ces dehors de piété, qui font tant d'impression sur le peuple : mais on prétend que dans le secret il se livroit à toutes les foiblesses d'un homme corrompu. *C'est un apostat qui a repris les mœurs du siècle*, disoit S. Bernard avec plus de zèle que de ménagement, & *l'argent qu'il peut extorquer aux simples, il le dépense au jeu, ou bien il en fait un usage plus criminel encore. Souvent après s'être*

Isti subscripti juraverunt in Dignâ.

Peyre Isnard de Roquabruna.

Gily de Lauderâ.

Girard de Lauderâ.

Rostang de Savaors.

Bertrand Richau.

Guilhem. Raymond de Cadaracha.

Guilhem. Richau.

Adhemarius de Bras.

Truan de Laurada.

Isnard de Barreira.

Guilh. de Mostiers.

Raimon. de Mostiers.

Hugo de Aurayson. (*d'Oraison.*)

Isnard de Delephant.

Albert-Isnard de Romoles.

Guilh. Augier & Gordel fraire ejus.

Guigues de Montbrison.

Guilhem de Marseiâ.

Folco de Soliers.

Bertrand de Signe.

Aicard Saumada.

Berenger de Tourrevès.

Jaufred de Tourrevès.

Fulco de Pontevès.

Signum Pontii qui hoc scripsit.

(*) Bertrand de Mison étoit frere d'Isnard d'Entrevenes, de Rostang & de Raymond d'Agout, lesquels étoient fils de Pons d'Agout. C'est ainsi qu'on le lit dans une chartre rapportée parmi les titres de la sacristie de l'église d'Arles, An 1157, fol. 47.

attiré

attiré pendant le jour les applaudissemens du peuple , il passe la nuit avec des femmes prostituées.

Ces hérétiques poussèrent l'aveuglement jusqu'à manger de la viande le vendredi saint , après l'avoir fait cuire sur un tas de croix. Les habitans de Saint-Gilles , où cette impiété se commit , en furent si révoltés , qu'ils se saisirent de Pierre de Bruys , & le firent brûler vif. Henri son disciple auroit subi le même sort s'il n'eût pris la fuite. Il alla du côté de Toulouse , où beaucoup de seigneurs se laisserent séduire par sa fausse éloquence. Ceux de Provence furent préservés de l'erreur par la vigilance des évêques , & parce que le désir de leur agrandissement les empêchoit de s'occuper de disputes de religion.

Le traité de paix que Raymond de Baux avoit conclu , ayant été ratifié par Etienne & ses enfans , le comte de Barcelone , tuteur du jeune comte de Provence , profita du repos dont il jouissoit pour réparer les désordres de la guerre. Il tint en 1150 deux plaids , l'un à l'île de Gernica , qui fait aujourd'hui partie de la ville de Tarascon , & l'autre dans l'église de saint Sauveur d'Aix. Dans un siècle où il n'y avoit point encore de lieu destiné pour l'assemblée des juges , rien n'étoit plus ordinaire que de voir rendre la justice dans une église. Les seigneurs avoient aussi un endroit particulier pour tenir leurs plaids dans la belle saison ; ils donnoient ordinairement audience sur un perron ombragé tantôt d'un orme ou d'un tilleul , tantôt d'un pin ou d'une autre espèce d'arbre : de-là vient que dans plusieurs coutumes il étoit compris dans la portion du fief & du château réservée par préciput aux aînés , parce qu'on le regardoit comme étant le tribunal de la justice seigneuriale. Ces perrons étoient des massifs de pierres maçonnées ; il y en avoit devant tous les châteaux , sur les grands chemins & dans les forêts , pour aider les cavaliers à descendre de leurs chevaux & à remonter dessus , avant qu'on se servît des étriers. Souvent même on y plaçoit les écus destinés à proposer

CHAP. VIII.
COMMENCEMENT
DES ALBIGEOIS.
PLAIDS TENUS A
AIX.

An. 1150.

Preuv. ch. XVI.
& XVII.

LIVRE IV.

des défis de chevalerie, afin qu'ils fussent vus de tous ceux qui s'y arrêtoient.

CHAP. IX.

DONATIONS FAITES AUX CHEVALIERS DE S. JEAN. COMMENCEMENT DES GREFFES.

Bouch. t. 2, p. 138.

An. 1150.

RAYMOND Berenger II fut un protecteur zélé des hospitaliers de Saint-Jean. Les fonctions de ces religieux étoient très-propres à leur mériter la protection des souverains. Destinés à combattre pour la religion, & à secourir les pèlerins, ils intéressoient à leur sort tous les fideles, dans un siècle où le goût des croisades & des pèlerinages dominoit dans toute l'Europe. De-là les profusions qu'on faisoit aux maisons de leur ordre, & à celles des templiers. Les comtes de Forcalquier les comblèrent les uns & les autres de leurs bienfaits. Raymond Berenger donna en 1150, aux hospitaliers de Saint-Jean, l'église de Puimoisson & ses dépendances, ce qui fut ensuite confirmé par Alphonse I, marquis de Provence & roi d'Aragon; c'est une des plus anciennes chartes de la province où il soit fait mention d'un notaire royal. Les rois & les grands vassaux commencerent alors à ériger en office le droit de recevoir les actes, au lieu qu'auparavant les parties choisissoient elles-mêmes une personne pour les rédiger. Leur choix tomboit ordinairement sur des ecclésiastiques ou des religieux, qui étoient presque les seuls capables de cette fonction. Mais au douzième siècle, quand le goût des lettres commença de se répandre, on créa des notaires, & les émolumens des greffes furent compris parmi les droits domaniaux des grands seigneurs. Ces notaires partagerent avec les ecclésiastiques le nom de clercs, qu'on donne encore aujourd'hui aux subalternes qui travaillent dans leurs bureaux.

Si quelque chose peut nous dédommager de la sécheresse de l'histoire dans ces temps reculés, c'est d'y voir l'origine de nos usages, & les commencemens d'une police qui, en se perfectionnant, devoit assurer la tranquillité des citoyens. La ville d'Arles fut des premières à s'occuper d'un objet aussi important. Raymond de Montredon, qui en remplissoit alors le siege, rédigea, de con-

cert avec quelques personnes choisies dans la noblesse & la bourgeoisie, les statuts suivant lesquels les consuls d'Arles devoient juger les affaires civiles & criminelles. L'ancienne jurisprudence avoit eu le sort des lettres; elle étoit presque tombée dans l'oubli: il ne s'étoit conservé qu'un petit nombre de loix dont les passions avoient rendu l'usage absolument nécessaire. On les recueillit quand des tems plus heureux permirent aux citoyens de s'occuper de la législation.

Suivant les statuts d'Arles, on ne pouvoit plus être inquiété dans la jouissance d'un domaine, après une possession non interrompue de trente ans pour les laïques, & de quarante pour les ecclésiastiques. Les filles qui avoient reçu leur dot, & s'en étoient contentées, ainsi que leurs maris, étoient exclues de l'héritage de leur pere & mere, quand il restoit d'autres enfans. La peine des grands crimes, tels que le vol, l'homicide, l'adultère, &c. n'étoit point réglée: on la laissoit à la décision des juges, ainsi que le droit de fixer, suivant la qualité de l'offensé, l'amende à laquelle on condamnoit celui qui avoit fait une injure. Cette loi venoit des barbares, & nous pouvons mettre dans la même classe celle qui défendoit de poursuivre en justice son maître ou un gentilhomme, quand ils avoient battu, l'un son domestique, & l'autre une personne du peuple qui lui avoit manqué. Celle qui décernoit la déposition & l'infamie contre un juge qui se laissoit corrompre, étoit bien plus conforme à l'équité. Suivant les mêmes statuts, il devoit y avoir douze consuls, dont quatre nobles & quatre bourgeois: les quatre autres étoient tirés du corps des marchands & de celui des payfans, qui en fournissoient chacun deux. Tels étoient les principaux objets de ces réglemens, qu'on retrouve presque en entier dans les statuts des autres villes.

La plupart d'entre elles s'occupoient alors de leur administration municipale; mais les guerres qui survénurent troublèrent sou-

CHAP. VIII.

DONATIONS FAITES AUX CHEVALIERS DE S. JEAN.
COMMENCEMENT
DES CRUISES.

LIVRE IV.

CHAP. X.

RUPTURE ENTRE
LE COMTE DE
PROVENCE ET LES
SEIGNEURS DE
BAUX.

An. 1155.

vent leurs opérations. Ces guerres étoient inévitables dans une province partagée entre des seigneurs dont la puissance étoit à peu-près égale. Les seigneurs de Baux, trop fiers pour vouloir dépendre des comtes de Provence, mais trop foibles pour leur résister, recommencerent les hostilités cinq ans après la mort de leur pere, c'est-à-dire, en 1155, s'imaginant sans doute que le courage suppléeroit au défaut de la puissance. Le comte de Barcelone vint en Provence avec une armée, & les obligea de renouveler le traité, le serment & l'hommage.

Ils s'engagerent dans ces démêlés par les mêmes motifs qui avoient perdu leurs peres; ils furent, sans le savoir, les instrumens de la politique artificieuse de Frédéric I. Cet empereur, qui joignoit à de grandes vues une ambition ardente, laissa entrevoir de bonne heure le plan qu'il s'étoit formé de rendre à l'empire son ancien lustre & sa premiere grandeur. Hugues de Baux, qui avoit hérité de la principauté d'Orange, lui fit hommage de ses terres, & lui demanda l'investiture du comté de Provence. Frédéric la lui accorda; il ne cherchoit que l'occasion d'opposer les seigneurs les uns aux autres, afin d'établir plus sûrement sa domination, quand il les auroit divisés & affoiblis. Hugues & ses freres ne furent donc que les instrumens de ses desseins ambitieux & les victimes de leur propre témérité. C'est en vain que Giraud de

Bouch. t. 2, p. 128.

An. 1156.

An. 1161.

Simiane, Guillaume & Rostan de Sabran, & Bernard Pelet, seigneur de Melgueil, interposerent leur médiation pour les reconcilier avec le comte de Barcelone, oncle & tuteur du comte de Provence; leur obstination à recommencer les hostilités fut enfin cause qu'ils perdirent le bourg de Trinquetaille. On fit raser le château de Baux & plusieurs autres de leur dépendance. Ainsi finit cette guerre, où ils se virent abandonnés par la plupart des seigneurs qui s'étoient d'abord déclarés pour eux. Les troubles qu'elle occasionna se firent sentir dans la partie occidentale de la Provence, qui dépendoit du comte de Toulouse. Ce seigneur favo-

rifait la maison de Baux ; il assiégea la ville de Vaifon , qu'il emporta d'affaut , & la livra au pillage & aux flammes ; car c'étoit particulièrement dans les guerres que la barbarie du fîecle fe manifeftoit.

Columb. ep. val.
p. 387.

A ces malheurs il s'en joignit un autre dont les fuites ne furent pas moins funeftes. On éprouva, depuis le premier de mai 1158 jufqu'à la fin de mars de l'année fuivante , une fêchereffe fi grande , qu'à peine tomba-t-il une fois le mois une pluie auffi légère que la rofée du matin. Toutes les fources tarirent ; celles qui auparavant étoient abondantes , même dans le fort de l'été , ne fourniffoient pas cette année-là de l'eau pour boire dans le cœur de l'hiver. Les hiftoriens ne parlent pas des maladies qui fuivirent cette grande fêchereffe ; mais il dut y en avoir de cruelles. La mauvaife qualité des alimens , jointe aux influences malignes d'un air embrâfé , fuffit pour occafionner la plus grande mortalité.

CHAP. XI.
GRANDE SÊCHERE-
RESSE.

Caffar. an. gén. l. 1.
fcript. rer. Ital. t. 6.

POUR remédier à tant de maux , il auroit fallu s'affurer d'une longue paix , & il étoit difficile d'y réuffir. L'ambitieux Frédéric entretenoit dans la province une efpece de fermentation , en donnant aux principaux feigneurs l'investiture de leurs fiefs , à condition qu'ils ne releveroient que de l'empire. Raymond Berenger , comte de Barcelone , fentit qu'il falloit déconcerter leurs intrigues ; il propofa de faire époufer à fon neveu , comte de Provence , Richilde , parente de Frédéric , fille d'Uladiſlas II , roi de Pologne , & veuve d'Alfonſe - Raymond VII , roi de Léon & de Caſtille. L'empereur , charmé de cette alliance , & flatté d'avoir le comte pour vaffal , révoqua l'inféodation du comté de Provence , qu'il avoit donnée à Hugues de Baux , & l'en investit lui-même , ainſi que de la partie d'Arles , qui ne dépendoit pas de l'archevêque , de la moitié d'Avignon , & de tout le comté de

CHAP. XII.
LE COMTE ÉPOU-
SE RICHILDE , ET
REÇOIT L'INVE-
STITURE DE LA
PROVENCE.

An. 1162.

Marc. hiſp. p. 133 &
& ſuiv.

Bouch. t. 2, p. 132,
prouv.

LIVRE IV.

Forcalquier, dont le comte avoit négligé de prêter hommage à l'empereur.

Raymond Berenger II, comte de Provence, s'obligea, pour lui & ses successeurs, aux hommages que les vassaux doivent à leurs souverains (1). La clause la plus remarquable du traité est celle par laquelle l'empereur exigeoit que le comte de Provence reconnût Victor pour pape légitime, & qu'il regardât comme ses ennemis Alexandre III & ses adhérens.

De petites animosités étoient cause du schisme qui divisoit l'église. Alexandre III avoit été élu au mois de septembre 1159 par tous les cardinaux, à l'exception de trois, dont l'un étoit Octavien, qui fut nommé par les deux autres, & prit le nom de Victor IV. Frédéric n'aimoit pas Alexandre; il le regardoit comme son ennemi dès le tems qu'il n'étoit que cardinal. Mais n'osant pas décider par lui-même laquelle des deux élections étoit canonique, il résolut d'assembler un concile à l'exemple des anciens empereurs; c'étoit pour rendre la persécution plus violente & moins odieuse. Il écrivit donc aux évêques de l'Empire, à ceux de France, d'Angleterre, de Hongrie & de Danemarck, de se

Mist. d'Allemagne
t. 7, p. 117.

(1) Il s'obligea aussi à un cens annuel envers l'Empire de quinze marcs d'or au poids de Cologne, sans compter plusieurs autres sommes une fois payées; savoir douze mille marabotins à Frédéric, deux mille à l'impératrice, & mille à la cour impériale. Ce qu'on appelloit marabotin, étoit une espece de monnoie dont seize faisoient le marc. Elle avoit cours en Espagne. Frédéric étoit excessivement jaloux de faire respecter sa puissance: il mit dans le traité, que s'il faisoit le voyage de Provence, il seroit reçu comme souverain. Quant au comte, comme il s'agissoit d'affermir son autorité, on lui laissoit la liberté d'intenter contre Hugues de Baux l'action de parjure & de faux hommage. Que Hugues se défendit ou non, l'empereur & la cour promettoient de faire justice. Mais si étant accusé de trahison & de félonie, il refusoit d'accepter le duel contre un de ses pairs; ou si l'ayant accepté il étoit vaincu, l'empereur s'engageoit à confisquer ses terres & à ne plus le prendre sous sa protection, ni lui, ni les siens.

rendre à Pavie, pour remédier au schisme. La décision étoit préparée d'avance; le concile, composé de cinquante, tant archevêques qu'évêques, & d'une grande multitude d'abbés & de prévôts, se déclara pour Octavien, qui étoit présent. Alexandre III fut condamné par contumace, comme ayant refusé de comparoître, & l'empereur confirma cette sentence par un édit qui fut exécuté dans tous ses états. Voilà pourquoi l'on obligeoit le comte de Provence à reconnoître l'anti-pape Victor (1). L'acte que nous venons de citer n'étoit qu'un projet d'accommodement, qui devoit être ratifié par les comtes de Barcelone & de Provence le premier du mois d'août. Ces deux princes s'embarquerent pour Gênes, afin de se rendre à Turin, où l'empereur les attendoit. Ils avoient à leur suite Geoffroi, évêque d'Avignon, Guiran de Simiane, Rostaing d'Agout & son frere. Le comte de Barcelone mourut au bourg de S. Dalmas, dans les états de la république, le 6 août de l'année 1162.

Il étoit prince d'Aragon par les droits de sa femme Pétronille, fille du moine Ramire. Ce bon religieux, qui étoit frere puîné d'Alfonse I, roi de Navarre & d'Aragon, vivoit tranquille dans l'abbaye de Saint-Pons de Tomieres, diocèse de Narbonne, lorsque Alfonse mourut sans postérité. Les peuples des deux royaumes s'assemblerent pour lui donner un successeur; mais n'ayant pu s'accorder sur le choix, ils se séparèrent, & les aragonois mirent le sceptre dans les mains de Ramire, qu'ils arracherent de la solitude. Ce changement d'état en entraîna bientôt un autre. Ramire fut forcé, par le vœu de ses sujets, de renoncer au célibat, quoi-

An. 1162.

CHAP. XIII.
MORT DU COMTE
DE BARCELONE,
TUTEUR DU COMTE
DE PROVENCE.
SON ÉLOGE.

Diag. Cond. de
Barc. p. 170. arch.
de S. Gill. liass. de
man. n° 4.

Hist. de Langued.
t. 2, p. 415.
Roder. tolet. l. 6,
c. 5.

(1) Nous avons pourtant une Sentence de Fouiques de Thorame, évêque de Marseille, en faveur des chartreux de Montieux de l'année 1174; dans laquelle ce prélat traite Frédéric de schismatique. On y trouve parmi les témoins, Bertrand Sinoréti, Guillaume de Valbelle, Guillaume de Bauffet, Pierre de Thorame, Guillaume Rostagni ou Rostan.

Evêq. de Marf. t. 1,
p. 509.

LIVER IV.

Marian. l. 10, c. 16.

Guill. Neubrig.
l. 2, c. 10.

qu'il fût prêtre ; il épousa Agnès , fille de Guillaume IX ; duc d'Aquitaine & comte de Poitiers , de laquelle il eut Pétronille , qui porta le royaume d'Aragon dans la maison de Barcelone. Cependant Raymond Berenger IV , son époux , se contenta du titre modeste de comte ou de marquis. Un jour que ses courtisans le pressoient de se faire couronner , il leur répondit qu'il n'y consentiroit jamais , de peur que son mérite ne fût au-dessous de son rang ; mais qu'il conservoit la puissance royale avec le titre de comte , afin que sa fortune fût égale à sa naissance ; modestie d'autant plus louable , qu'il auroit pu faire honneur au trône par la sagesse & la douceur de son gouvernement , par sa piété , par l'étendue de ses lumieres , & par une valeur qui le rendit redoutable aux sarrasins dont il recula les frontieres.

Son neveu , le comte de Provence , ayant continué sa route , après lui avoir rendu les devoirs que la nature & la religion exigeoient , conclut à Turin , le 15 septembre de la même année , un traité d'alliance avec l'empereur , qui lui donna l'investiture des comtés de Provence & de Forcalquier (1) , révoqua l'inféodation faite à Hugues de Baux , & se réserva la redevance annuelle de quinze marcs d'or. Il ne fut point question des autres articles mentionnés dans l'acte précédent. Le mariage du comte avec Richilde fut célébré cette année-là. Comme son premier mari s'étoit fait couronner empereur d'Espagne , Richilde conserva le nom d'impératrice ; selon l'usage du tems , qui vouloit qu'une princesse gardât le titre de son pere , ou de son premier mari , lorsqu'il étoit plus honorable que celui de l'époux qu'elle avoit actuellement.

LE comte de Provence , attaché par les liens du sang & de la

Arch. du chat. de
la garde.

(1) Frédéric ne cherchoit qu'à mettre la division en Provence , & à se faire des créatures. Il donnoit l'investiture de leurs terres aux seigneurs les plus puissans qui la lui demandoient. Gerard Adhemar , un d'entreux , reçut celle de ses terres en 1164.

reconnoissance

reconnoissance aux intérêts de la maison de Barcelone, se rendit en Catalogne au commencement de l'année 1163, pour se charger de la régence pendant la minorité de ses cousins, conjointement avec la reine Pétronille leur mere. Cependant l'état de la Provence demandoit un prince qui n'en perdît jamais de vue les intérêts.

Une partie de cette province étant baignée par la mer, se trouvoit exposée aux incursions des pirates, & souvent forcée de prendre part aux guerres que les républiques d'Italie se faisoient entre-elles. Les pisans & les génois remplissoient l'Occident du bruit de leurs divisions, au sujet de la Sardaigne qu'ils se disputoient. Les premiers furent battus sur les côtes du Languedoc par Amic-grille, consul de la république de Gênes, qui leur enleva cinq vaisseaux. Cet échec fut cause que les pisans envoyèrent dans les mers de Provence une escadre de trente voiles, avec beaucoup de troupes de débarquement. Elle mouilla au port de Saint-Gilles le jour de la foire; & les troupes camperent sur les bords du Rhône.

Les génois parurent quelques jours après, sous les ordres du même Grille, avec une flotte de cinquante bâtimens, qui jetta l'ancre entre Fourques & Saint-Gilles. Ils mirent à terre leurs troupes de débarquement à peu de distance des ennemis, & demanderent du secours à Raymond V, comte de Toulouse, qui se trouvoit à Beaucaire. Ce prince leur en promit, ou du moins il leur promit de demeurer neutre, s'ils lui donnoient mille trois cens marcs d'argent. Les pisans, instruits de cette négociation, lui envoyèrent des députés, accompagnés de l'abbé de Saint-Gilles, pour tâcher de le mettre dans leurs intérêts. Cette rivalité donna lieu au comte de montrer sa cupidité dans tout son jour. Il cherchoit à vendre sa protection aux deux partis, & à les tromper. On assure même que l'abbé de Saint-Gilles & d'autres religieux, par une bonne foi digne de ces siècles d'ignorance, l'avoient dispensé

CHAP. XIV.

RAYM. BEREN. II
PREND LA RÉGEN-
CE DES ÉTATS DE
SON ONCLE.
GUERRES DES PI-
SANS ET DES GÉ-
NOIS.

An. 1165.

Chron. Pisan.
Gaffar ann. gén.
l. 2, ap. script. rer.
Ital. t. 6.

Hist. de Lang.
t. 3, p. 9 & suiv.

LIVRE IV.

d'avance de tous les sermens qu'il prêteroit, & en avoient chargé leur conscience. Ces perfidies irritèrent les génois. Persuadés qu'ils n'avoient rien à attendre que de leur courage, ils rompirent la négociation, & dès le jour même, qui étoit le 13 septembre, ils livrèrent aux pisans une bataille sanglante, où ils perdirent beaucoup de monde. Pour comble de malheur, quand ils voulurent se rembarquer, il eurent besoin de la protection du seigneur de Baux, qui la mit à un haut prix. Mais Raymond Berenger II, comte de Provence, les traita plus favorablement. Il leur déclara qu'il vouloit être leur ami, comme l'avoit été son oncle le comte de Barcelone, & leur permit de s'arrêter devant Arles, où ils reçurent un petit renfort que Guillaume de Vento leur amena.

V. sa vie.

La ville de Marseille, qui depuis plusieurs années ne retentissoit que des plaintes des religieux contre des particuliers, ou des contestations entre l'évêque & les vicomtes au sujet de la seigneurie, ne prit aucune part à cette guerre. Mais elle eut le spectacle singulier de l'amour le plus extravagant dont une imagination échauffée puisse être susceptible. Elle vit arriver dans ses murs le Troubadour Geoffroi Rudel, seigneur de Blaye, qui devint éperduement amoureux de la comtesse de Tripoli, d'après tout ce qu'il avoit entendu dire de ses vertus & de ses charmes. Il s'embarqua à Marseille pour l'aller voir, s'estimant heureux de mourir sous les yeux d'une beauté, disoit-il, qu'il n'avoit jamais vue; & prouva par son exemple que, si l'amour des premiers Troubadours étoit pour l'ordinaire un tribut payé à l'usage, il l'étoit quelquefois à la folie.

TANDIS que ceci se passoit à Marseille; le comte Raymond Berenger II étoit de retour de Catalogne, où il avoit gagné l'estime des grands & l'amour du peuple. L'envie d'accroître sa puissance lui faisoit supporter impatiemment le refus que faisoit le comte de Forcalquier de le reconnoître pour suzerain; car il se

regardoit toujours comme indépendant. Raymond Berenger vouloit prendre les armes pour le forcer à l'hommage; mais il étoit retenu par la crainte de se voir attaqué par le comte de Toulouse, tandis qu'il porteroit la guerre dans le comté de Forcalquier. Il rechercha son alliance; & sa fille unique, nommée Douce, devoit être le gage de leur amitié. Elle fut promise au fils aîné du comte de Toulouse, avec la moitié des états de Guillaume, dont ils entreprirent la conquête. Le château de Cadenet, situé sur la Durance, fut détruit par les toulousains, qui firent main-basse sur les habitants; ils n'épargnerent que le fils du seigneur, qui étoit encore en bas âge, & l'emmenèrent prisonnier dans le Languedoc, où il se rendit célèbre par ses poésies. C'est tout ce que nous savons de cette guerre, dont le succès ne dûit pas être entièrement avantageux aux deux princes alliés, puisque Guillaume demeura possesseur de ses états.

Après cette expédition, Raymond Berenger en entreprit une autre qui fut encore moins heureuse. La ville de Nice, jalouse de cette indépendance, qu'elle s'étoit procurée par ses alliances avec quelques républiques d'Italie, refusoit de le reconnoître. Le comte fit marcher une armée pour la châtier, sous les ordres de Grimaldi, amiral (1)

CHAP. XV.

RETOUR DU COMTE DE PROVENCE DANS SES ÉTATS.

SA MORT.

An. 1165.

Zurit. l. 2, c. 25.

Bouch. t. 2, p. 236.

Hist. de Lang.

t. 3, p. 12, &c.

Vie du troubad.
Cadenet

V. pr. ch. XIX.

(1) On prétend que l'étymologie d'*amiral* ou d'*amirauté* vient de l'arabe *émir* ou *amira*, qui signifie seigneur & gouverneur. Depuis que les sarrasins commencèrent à donner à leurs princes, aux gouverneurs de province, & aux commandans sur mer, le nom d'*émirs* ou d'*amiras*, les nations chrétiennes s'accoutumèrent, suivant du Cange & Vossius, à nommer amiraux ceux qui commandoient les flottes. Un auteur italien donne une autre étymologie fort ingénieuse. Il prétend que le mot *amiral* vient de la place où se tient le commandant du vaisseau pendant le combat, pour donner ses ordres. Cette place, dit-il, s'appelle *miraglio*, vieux mot italien, qui signifie la même chose que *specchio*, c'est-à-dire miroir. Ainsi les ordres se donnent *al miraglio*, & c'est de là que le commandant s'appelle *almiraglio*, & par corruption *ammiraglio*. Sam. Cocc. in grot. de jure bell. & pac. l. 2, c. 12, §. 46.

LIVRE IV.

An. 1166.

Marc. hisp.
p. 1369.

de Gênes, & de Guiraud de Simiane (1). Il voulut être lui-même de cette expédition ; mais il fut tué d'un coup de flèche, en faisant le siège de la ville à la fin de mars 1166.

Après sa mort, le comte de Toulouse s'empara de la Provence sous prétexte que Douce, à qui cette province appartenait, avait été promise à son fils ; & afin d'acquérir de nouveaux droits, il épousa Richilde, mere de cette jeune princesse.

CHAP. XVI.

ALFONSE I, ROI
D'ARAGON, S'EM-
PARA DE LA PRO-
VENCE.

An. 1167.

Gest. com. Barcin.
Ap. marc. hisp.
p. 550, &c.
Bouch. t. 2, p. 156.Hist. de Lang.
t. 3, p. 15 & 20.

An. 1168.

TANT de précautions étoient inutiles pour s'assurer une conquête que la maison de Barcelone devoit lui disputer. Alfonse I (2) ; fils de Raymond Berenger IV, dont nous avons parlé ci-dessus, s'avança sur les bords du Rhône à la tête de ses troupes, & força le comte de Toulouse, qui eut d'abord quelques avantages à l'attaque du château du Baron, à retourner dans ses états. Maître de la Provence & des comtés de Rhodès & de Gévaudan, où les ancêtres de Douce avoient régné, Alfonse ne pensa plus qu'à se les assurer, en les faisant gouverner par un prince de sa maison : il les donna à son frere Raymond Berenger, à condition qu'il ne les posséderoit que sa vie durant à titre de bénéfice. Raymond Berenger lui céda en échange, tant qu'il posséderoit le comté d'Arles, tout son héritage & les biens qui lui étoient échus en partage, quelque

(1) J'avoue que j'ai quelques doutes sur la charte d'où je tire ce fait ; 1°. à cause de l'affectation avec laquelle on relève les titres & le mérite des généraux : 2°. parce qu'il me paroît extraordinaire que le comte de Provence, étant lui-même à la tête de son armée, ait été chercher un étranger pour la commander. V. parmi les pr. ch. XIX.

Arch. d'Aix.
Gall. christ. t. 1,
instr. p. 67.

(2) Cet Alfonse étoit second du nom en Aragon ; mais nous l'appellons Alfonse I, parce qu'il fut le premier de son nom, qui régna en Provence, où il arriva pour la première fois au commencement de l'année 1167. Il fit une donation le 8 de mai de cette année-là au monastere de la Celle, en présence de Hugues & de Raymond de Baux, de Raymond de Villeneuve & d'Isnard de Brignole.

part qu'ils fussent situés. Douce se retira auprès de Béatrix son aïeule, & mourut sans avoir été mariée, & sans avoir joui des états de ses peres.

Alfonse I fut secouru dans cette expédition par les génois, qui lui fournirent quatre galères, & des troupes de débarquement. Il avoit fait avec eux un traité d'alliance, dont une des conditions étoit qu'il chasseroit les pisans de ses états. Ces deux peuples répandoient des allarmes continuelles sur les côtes occidentales de la méditerranée; tel est le sort malheureux des grandes puissances, qu'elles ne peuvent s'entre-choquer sans troubler la tranquillité des nations voisines. Les escadres de Gênes & de Pise, qui croisoient successivement devant nos ports, interrompoient le commerce. Celle de Gênes, commandée par Oggier de Vento, & secourue par les habitans de Nice, battit les ennemis à la hauteur d'Antibes, & rendit à nos vaisseaux la liberté de la navigation.

Scrip. rer. ital. t. 6.

Cassar. ann. gén.
l. 7.

An. 1170:

LA Provence passa donc à la seconde branche de la maison de Barcelone, après avoir eu trois comtes de la première, depuis Raymond Berenger, mari de Douce en 1112. L'avantage qu'elle eut d'être gouvernée par les mêmes princes que la Catalogne, fut cause que beaucoup de familles se transplantèrent de l'une de ces deux provinces dans l'autre, & que les mœurs, les usages & le langage furent à peu près les mêmes chez ces deux peuples. Ils cultivèrent la poésie provençale avec un égal succès sous le regne d'Alfonse, qui, devenu maître de la Provence, y passa la plus grande partie de sa vie. Protecteur des Troubadours, & Troubadour lui-même, il encouragea la poésie, & chanta ses amours. Sa cour étoit l'asyle des talens. « Je l'ai fréquentée, disoit Peyre Vidal à un jongleur, » & j'y ai vu tant de bons exemples, que j'en suis devenu meilleur. » Si vous y aviez été, vous auriez vu comme moi ce siecle heureux dont votre pere vous parloit, & où brilloient les hommes amoureux & généreux. Vous auriez entendu les Troubadours raconter

V. la dissertation
sur les comtes.

CHAP. XVII.

IL ENCOURAGE
LES TALENS. GALLERIE
DES CHEVALIERS DU
XII^e SIECLE.

Poët. de Vidal:

LIVRE IV.

» comme ils étoient régalez & entretenus dans les cours qu'ils vis-
 » toient; vous auriez vu aussi les selles de leurs chevaux garnies
 » de flocons, des équipages superbes, des brides dorées, des
 » palefrois, que vous en auriez été dans l'admiration. Les uns
 » venoient d'outre mer, les autres d'Espagne, & ils trouvoient
 » le roi Alfonse qui les combloit de joie & de marques de géné-
 » rosité. Vous auriez vu la même chose chez le seigneur de Blaccas;
 » & chez Guillaume le Bon, seigneur de Baux ».

Alfonse aimoit en Provence Jordane Brun, qui fut l'objet des
 fêtes superbes qu'il donna. S'il cherchoit l'occasion de se distinguer
 dans les combats, s'il tenoit cour plénière, s'il célébroit des tour-
 nois avec la plus grande magnificence, c'étoit uniquement dans
 le dessein de lui plaire. Tant d'attentions, & la gloire dont il se
 couvrit, ne demeurèrent pas sans récompense. Il obtint l'estime
 de cette dame, qui, pour lui complaire, congédia Gaucelin Faidit,
 Troubadour limousin, dont les poésies nous apprennent tous ces
 détails. Faidit s'éloigna d'elle, & cessa de faire des vers en son
 honneur. Mais il éprouva bientôt le regret de l'avoir quittée. « Je
 » veux retourner, disoit-il, vers celle qui blesse mon cœur. Je
 » meurs de douleur de ne plus la voir. Cependant puis-je me flatter
 » de vaincre son indifférence, si elle n'oublie pas ce qu'elle vaut
 » & le peu que je suis. Dieux ! quel seroit mon contentement, si
 » je recouvrais ses bonnes grâces ! je jure que je lui serois aussi
 » fidele que le lion l'étoit à Geoffroi de la Tour » (1).

Poés. de Faidit.

(1) L'envoi de cette piece & de plusieurs autres est à Raymond d'Agout, dont le poète dit, qu'il étoit autant au-dessus des autres barons, que le rubis balai est au-dessus du verre.

Maimb. hist. des
 crois. t. I. in 4^o,
 p. 180.

Le fait, qui donna lieu aux poètes de ce tems-là de parler souvent du lion de Geoffroi de la Tour, est assez remarquable; pour mériter d'être remis sous les yeux du lecteur. Geoffroi étoit un des guerriers les plus vaillans & les plus intrépides de la première croisade. Un jour qu'il passoit près d'un bois à la tête de sa troupe, il entendit un lion qui pouffoit des rugissemens épouvantables.

Cette rivalité entre un prince & un Troubadour, comme si le mérite personnel devoit décider de la préférence, est une preuve bien singulière de la simplicité des mœurs antiques. La différence des rangs n'en mettoit point auprès des dames, qui ne cherchoient que leur gloire & celle de leurs amans. S'il étoit de leur honneur d'avoir un Troubadour qui fît des vers pour elles, il étoit du devoir, & pour ainsi dire, de l'essence d'un Troubadour amoureux ou non, d'en avoir une à célébrer. Leur amour n'étoit point cette passion basse qui énerve l'ame & l'avilit; inséparable du desir de se distinguer, il excitoit à devenir meilleur. De-là vient que les dames du premier rang se montroient si empressées d'avoir à leur suite des chevaliers & des poètes. La vanité chez elles tenoit ordinairement lieu de toute autre sentiment, & le plaisir de se voir célébrer par un poète, leur faisoit mettre dans leurs politesses, cet intérêt que l'orgueil de la naissance étouffe presque toujours, & qu'on a trop souvent confondu avec l'amour, dont il avoit les apparences. Il faut encore attribuer à la même cause cette liberté honnête, qui régnoit dans leurs entretiens, & qui ne laissoit subsister entre une princesse & un Troubadour d'autre barrière que la vertu (1).

Un motif de curiosité, & le desir peut-être de faire quelque action d'éclat, lui inspirerent le courage d'aller vers l'endroit d'où venoit ce bruit, malgré les efforts que firent ses compagnons pour le retenir. Il vit un serpent d'une grosseur prodigieuse entortillé autour des jambes & du corps du lion qu'il piquoit à coups redoublés, & avec des sifflemens horribles. Ce spectacle l'émut; il s'approcha malgré le péril auquel il s'exposoit, & décocha un coup d'épée si à propos sur le serpent, qu'il le tua sans blesser le lion. Cet animal se sentant délivré de son ennemi, s'apaisa dans l'instant, se coucha aux pieds de son libérateur en le caressant, & le suivit par-tout, à la chasse, aux combats, n'ayant plus d'autre ennemi que ceux de son maître. Quand Geoffroi s'embarqua pour retourner en France, le lion, que le capitaine du vaisseau ne voulut point embarquer, se jeta dans la mer & le suivit, jusqu'à ce que les forces lui ayant manqué il mourut au milieu des eaux.

(1) En prêtant des motifs si honnêtes aux dames & aux Troubadours, je

LIVRE IV.

Nous en trouvons un bel exemple dans la vie de Rambaud de Vaqueiras, poète provençal, qui alla demeurer à la cour de Montferrat vers la fin du douzième siècle. Il y devint amoureux de la comtesse Béatrix, sœur du marquis Boniface. Le respect qu'il avoit pour elle, dit l'auteur de sa vie, & la crainte de l'offenser, l'empêchèrent long-tems de la prier d'amour. Content de lui faire des

m'écarte d'une opinion assez généralement reçue ; mais qui n'est fondée que sur un préjugé. J'avoue qu'à juger de la galanterie de ces tems-là par un grand nombre de poésies, on n'en conçoit pas une idée bien favorable ; mais doit-on juger des mœurs par le langage ? L'expérience de plusieurs siècles prouve assez qu'on ne peut admettre cette règle sans beaucoup de restrictions. Il semble que les langues deviennent plus délicates & plus chastes, à mesure que les hommes se corrompent. Or si cette délicatesse n'est point une preuve de la pureté des mœurs, pourquoi voulons-nous que la grossièreté du langage soit une preuve de leur dérèglement ? Le langage est une affaire de mode où l'esprit se peint mieux que le cœur, & chaque siècle a le sien. Les Troubadours avoient le leur. Comme les idées & les termes étoient fort bornés en fait de galanterie, ces poètes se copioient les uns les autres, & avec des motifs bien différens, ils disoient souvent la même chose. Il y en avoit tel parmi eux, qui n'ayant ni naissance ni biens, arrivoit chez une dame de la plus haute considération, & dans les premières pièces qu'il faisoit en son honneur, il se servoit d'expressions aussi peu mesurées, qu'auroit pu faire un amant passionné en parlant à sa maîtresse. Concluons-nous de là qu'il n'avoit trouvé ni vertu ni décence ? Cette assertion seroit aussi contraire à la vraisemblance, qu'à l'idée que nous avons de l'ancienne chevalerie. Nous remarquerons aussi que dans ce nombre infini de pièces que nous avons des Troubadours, il n'y en a qu'un petit nombre qui contiennent des grossièretés ; & s'il étoit possible de les comparer entr'elles par le style & par les faits auxquels elles ont rapport, on verroit peut-être qu'elles sont du même auteur. Il résulteroit de là que le nombre des Troubadours dérégles n'étoit pas aussi grand qu'on se l'imagine ; car nous avouons qu'il y en a eu, & nous trouverions peut-être aussi qu'ils ont à peu-près vécu dans le même tems, ce qui seroit une époque remarquable pour les mœurs. Mais ce travail seroit immense, & les avantages, qui en résulteroient, ne dédommageroient pas de la peine qu'on auroit prise : le plus grand qu'on en retireroit, c'est que ces pièces répandroient quelque jour sur l'histoire, au lieu qu'elles induisent souvent en erreur, si on n'y fait attention, parce qu'elles sont attribuées à des auteurs dont l'âge ne cadre point avec les faits qu'elles renferment.

admirateurs

admirateurs par ses poésies , il renfermoit ses sentimens au-dedans de lui-même. Enfin, pressé par le desir de les lui témoigner , il va la voir un jour , & lui dit : « Madame , daignez me donner conseil , » j'en ai un besoin extrême. J'aime une dame gentille & pleine de » mérite , que je vois familièrement sans oser lui dire tout le bien » que je lui veux , sans oser même le laisser entrevoir , tant je redoute » sa vertu. Pour Dieu & par pitié , dites-moi de grace ce que je » dois faire ; si je dois mourir plutôt que de prier d'amour celle » qui possède mon cœur & ma volonté ».

Madame Béatrix , qui pénétoit sa pensée , lui dit , touchée de pitié : « Encore faut-il bien Rambaud qu'un loyal amant , qui aime » une dame de mérite , pour laquelle il a autant de crainte que de » respect , lui explique ses sentimens plutôt que de se laisser mourir. » Je vous conseille de lui déclarer votre amour , & de la prier de » vous prendre pour serviteur & pour ami. Si la dame est sage & » courtoise , bien loin d'en être offensée , vous en estimera davan- » tage. Je suis donc d'avis que vous lui ouvriez votre cœur ; avec » le mérite que vous avez , il n'y a point de dame dans le monde » qui ne se fasse un plaisir de vous retenir pour chevalier. J'ai bien » vu la comtesse de Saluces souffrir l'amour de Peyre Vidal ; la » comtesse de Burlat , celui d'Arnaud Marveill ; madame Marie » de Ventadour , celui de Gaucelin Faidit , & la dame de Mar- » seille , femme du seigneur Barral , celui de Folquet de Marseille. » C'est pourquoi je vous conseille de la requérir d'amour , & je » vous assure sur ma parole , qu'elle en fera bien-aise ».

Quand Rambaud eut entendu ce conseil , il lui déclara que c'étoit elle-même qu'il aimoit ; à quoi madame Béatrix répondit : « soyez le bien venu & le bien trouvé ; je vous exhorte à devenir » encore meilleur , à bien faire , à bien dire , à vous distinguer ; en- » sorte que si jamais vous avez été amoureux & gai , vous devez faire » de nouveaux efforts pour l'être davantage ». Elle le retint donc pour son chevalier , ce qui fut cause que Rambaud fit beaucoup de

LIVRE IV.

chançons en son honneur ; il étoit déjà frere d'armes du marquis Boniface.

CHAP. XVIII.
RÉTABLISSEMENT
DU COMTE DE
FORCALQ. DANS
TOUS SES DROITS.

An. 1174.

Ruff. ctes. de Prov.
p. 132 & 134.

Des objets plus importants remplissoient le loisir de Guillaume IV, comte de Forcalquier. Ce prince se fit rétablir en 1174, par l'empereur Frédéric, dans tous les droits dont ce monarque l'avoit dépouillé quatorze ans auparavant (1). Les comtes de Forcalquier avoient de petits états, & peu d'influence sur le reste de la province. Renfermés dans leur domaine, ils vivoient en paix avec leurs vassaux, & enrichissoient les églises. Les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem eurent beaucoup de part à leurs libéralités. Bertrand II, frere de Guillaume, étant sur le point de partir pour la Terre-Sainte, leur donna tout ce qu'il possédoit en la ville de Manosque, & plusieurs autres terres. Il laissa le reste à son frere, à condition qu'il ratifieroit cette donation, & dans le cas où il le refuseroit, Bertrand lui substituoit le comte de Toulouse, ses cousins, de Sabran & de Simiane, & Raymond de Mévoillon, qu'il appelle aussi son parent.

Guillaume fit un règlement touchant les successions, du consentement des évêques, & des autres personnes les plus qualifiées d'entre ses sujets (2) : il ordonna que les filles mariées & dotées

(1) Bouche prétend que ce fut en 1164, que l'empereur Frédéric Barberousse révoqua l'inféodation qu'il avoit donnée au comte de Provence en 1162. C'est une erreur qui se trouve répétée dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire ou des comtes de Provence. La lecture de l'acte, que Bouche rapporte, auroit suffi pour la faire appercevoir ; car il y est dit qu'il fut passé à Pavie, le 21 mai de la vingt-troisième année du regne de Frédéric & la vingt-unième de l'empire. Or Frédéric commença de régner au mois de mars 1152 ; par conséquent la vingt-troisième année de son regne couroit au mois de mai 1164. Nous disons la même chose pour la vingt-unième année de son empire. Je remarque en second lieu que dans l'acte on marque l'indiction septième, qui convient à l'année 1174, & que cette année-là est écrite tout au long dans l'acte original, qui est conservé dans la chambre des comptes.

(2) Parmi les seigneurs que Guillaume consulta, on nomme dans la charte Giraud de Simiane, Rostan d'Agour son frere, Guillaume de Sabran, Giraud Amic son

n'auroient aucun droit à l'héritage de leurs pere & mere, ni à celui de leurs frere & sœur, à moins qu'ils ne mourussent sans postérité, ou qu'ils ne leur fissent quelque donation par testament. Cette loi étoit importante dans un tems où il n'y avoit point de jurisprudence.

Le comte de Forcalquier pouvoit s'occuper aisément du gouvernement de ses états. Leur position les mettoit à l'abri des nations étrangères. Il n'en étoit pas de même du reste de la Provence; des voisins ambitieux cherchoient souvent à l'envahir. Le comte de Toulouse étoit celui dont on avoit le plus à craindre. Alfonse lui fit la guerre, ainsi qu'à quelques autres seigneurs du Languedoc. Ces hostilités attirèrent l'attention du roi d'Angleterre, Henri II, qui voulut réconcilier les deux comtes par une paix durable. Il indiqua à cet effet à Beaucaire, une de ces cours plénieres, ordinairement consacrées à faire briller la galanterie des dames & des chevaliers. Celle-ci n'eut point d'autre usage. Les rois d'Angleterre & d'Aragon ne s'y trouverent pas. Mais l'envie de briller y attira une foule de seigneurs, soit de Provence, soit des provinces voisines. Le comte de Toulouse y fit présent de cent mille sols, c'est-à-dire, de cent mille quatre cens livres d'aujourd'hui, à Raymond d'Agout. Raymond étoit libéral, & il falloit l'être beaucoup pour distribuer, comme il fit, cette somme à dix mille chevaliers, qui prouvoient, en acceptant dix livres par tête, que ces sortes de présents étoient passés en usage & ne bleffoient point les mœurs de la chevalerie. L'ostentation que Bertrand Raymbaud fit de ses richesses, annonce plus de bizarrerie que de vrai grandeur, dans ce seigneur que nous croyons de la maison de

CHAP. XIX.
PAIX ENTRE LE
COMTE DE TOULOUSE
ET LE COMTE D'
PROVENCE.

Hist. de Lang
t. 3, p. 37.

frere, Buson de Ceïreste; Guillaume Raymond de Cadarache, Hugues de Reilane, Hugues de la Roque, Arnaud Florie, oncle du comte de Forcalquier, Pierre Reignier, Pierre & Léonor de Mison.

LIVRE IV.

Simiane. Il fit labourer les environs du château de Beaucaire, & ensuite il y fit semer jusqu'à trente mille sols en deniers. Guillaume Gros de Martel, qui avoit trois cens chevaliers à sa suite, fit apprêter tous les mets dans sa cuisine avec des flambeaux de cire. La comtesse d'Urgel y envoya une couronne estimée quarante mille sols : Raymond de Venous fit brûler, par ostentation, trente de ses chevaux devant toute l'assemblée, & termina par ce trait bizarre le spectacle singulier d'une sorte de grandeur qui touchoit, au ridicule.

An. 1176.

Marc hisp.
n. 1368, &c.Hist. de Lang.
t. 3, p. 41.

L'accord entre les deux comtes ne fut conclu que le 18 avril 1176, dans une conférence tenue à l'île de Gernica (1). Le comte de Toulouse se départit moyennant la somme de trois mille cent marcs d'argent de tous les droits qu'il prétendoit, soit au nom de Douce, soit au nom de l'impératrice Richilde sa femme, sur le comté de Provence, & sur les vicomtés de Milhaud, de Gévaudan & de Carlad. Leurs autres différends, qui sont étrangers à notre histoire, furent aussi terminés à l'amiable dans la même conférence, & par les soins de sept seigneurs, dont l'un étoit Guillaume de Sabran, connétable du comte de Toulouse.

APRÈS cet accord, Alphonse se mit en marche pour aller venger sur les habitans de Nice, la mort de son cousin Raymond Berenger : il étoit accompagné de ses deux freres, Sanche & Raymond Berenger, le même qu'il avoit investi du comté de Provence pour le posséder sous son autorité. Les habitans, intimidés sans doute à l'approche de l'armée & voulant prévenir les suites funestes d'un

(1) Les auteurs de l'histoire de Languedoc, ont cru que cette île étoit la même qui subsiste encore entre Beaucaire & Tarascon. C'est un gravier que le Rhône couvre près de la moitié de l'année, & qui ne paroît pas avoir servi de théâtre à cette conférence. Nous croyons plutôt, avec M. Astruc, que l'île Gernica, qui ne subsiste plus, étoit la partie basse de la ville de Tarascon, qui a conservé son ancien nom dans celui de Gernegue, qu'elle porte encore.

siége, consentirent à un accommodement dans lequel on n'apportoit ni l'autorité d'un maître qui donne des loix, ni la soumission des sujets qui demandent grace. On est surpris de voir une différence si peu marquée entre des contractans dont la condition étoit pourtant si inégale. Cette observation est essentielle pour bien juger de l'état de nos grandes villes, & de l'espèce d'autorité que les comtes avoient sur elles.

Alfonse, du consentement de ses deux freres, oublia les griefs qu'il pouvoit avoir contre les habitans de Nice, & leur rendit ses bonnes grâces. Il leur accorda, ou pour mieux dire, il confirma leurs anciens privileges, & notamment celui d'élire des consuls, avec le droit de juger en matiere civile & criminelle. Les habitans de leur côté s'obligerent à lui donner vingt-cinq mille sols melgoriens pour lui & ses successeurs, avec promesse de fournir pour les cavalcades, cent hommes qui accompagneroient le prince jusqu'à la riviere de Ciagne, & cinquante jusqu'au Rhône. Ce traité fut passé au camp près du Var, au mois de juin de l'année 1176. Les princes le confirmèrent par le serment, & par le baiser qu'ils donnerent à Pierre Riquerii, & à Bertrand Badat, consuls de Nice : Arnaud de Villamuls, Blaccas d'Aups, Boniface de Castellane & Raymond de Grasse, &c. prêterent aussi le serment.

Ce baiser que les trois princes donnerent aux consuls de Nice, étoit une marque de distinction qu'on n'accordoit point à de simples sujets. Les suzerains le donnoient à leurs vassaux, & nos rois faisoient anciennement le même honneur aux grands seigneurs du royaume. Cet usage a été continué jusqu'à la minorité de Louis XIII, aussi-bien que celui de donner le nom de cousin & autres titres de parenté à ceux qui leur appartenoient à quelque degré que ce fût, soit princes, soit gentilshommes. Mais la reine Marie de Médicis l'abolit sous sa régence. *Le roi son fils*, dit M. de Sully, *ni ses enfans n'apparentoient ni ne baisoient plus en saluant qui que ce soit dans le royaume, quoiqu'on eût l'exemple de tous les rois &*

CHAP. XX.
ACCORD ENTRE
ALFONSE ET LE
NICARDS. LES SI
GNEURS DE BAL
ET LE COMTE D
FORCALQ. LU
PRÉSENT HOM
MAGE.

An. 1176.

V. les pr. cht xx

Mém. de Sully
édit. de Trev.
t. 12, p. 98.

LIVRE IV. *reines passés, de la reine Catherine, reine Marguerite, M. d'Alençon, & même du feu roi.*

Nous n'avons point eu de souverain qui ait joint, comme Alfonso, à des vues politiques, le courage & les talens nécessaires pour les remplir. Il ne pouvoit souffrir en Provence d'autorité rivale de la sienne. Hugues de Baux & Raymond de Villeneuve furent députés pour aller demander en son nom au comte de Forcalquier le serment & l'hommage. Ce que Nostradamus & Gauridi racontent des guerres qu'il y eut à ce sujet, n'est fondé sur aucun monument historique. Le comte, trop inférieur en forces pour résister, céda aux circonstances & se soumit. Les seigneurs de Baux avoient déjà subi la même loi; ils s'étoient reconnus vassaux du roi d'Aragon.

CHAP. XXI.
TOURNOIS CÉLÉBRÉ EN PROVEN.

An. 1177.

C'EST à cette époque sans doute, qu'il faut rapporter la célébration d'un tournoi, c'est-à-dire, d'un de ces combats qui furent imaginés dans les tems de la chevalerie, pour tenir les gens de guerre en haleine, lorsque la paix ne laissoit point d'exercice à leur courage. Le poète, qui nous en a donné la description, ne parle point des cérémonies qui le précéderent; il se contente de nous montrer les champions dans la lice, & le premier qu'il nomme est le seigneur de Baux.

« (1) Ce seigneur, dit le poète, commença le premier. Son

(1) Le seigneur de Baux dont le poète parle, devoit être Bertrand II, fils de Raymond & d'Etienne. Dragonet étoit d'une maison de Provence très-puissante dans les douzième, treizième & quatorzième siècles; elle a eu pendant longtemps la seigneurie de Mondragon, & je la crois originaire de ce village, diocèse d'Orange. La maison de Monlaur étoit aussi de Provence. On trouve quelquefois les seigneurs de ce nom dans les chartes du douzième siècle: on trouve un Guillaume de Monlaur parmi les bienfaiteurs de l'abbaye de Lure, diocèse de Sisteron en 1170; je crois que Hugues de Monlaur, qui siégeoit à Aix en 1166, étoit son parent, quoique j'aie dit dans le premier volume, p. 192, que ce prélat étoit de Languedoc. Barral de Baux étoit vicomte de Marseille; il mourut en 1192,

» cheval avoit belle encolure & larges flancs. Il parut si rude au
 » choc, qu'il renversa par terre avec sa lance le brave *Raymond*
 » d'*Agout*, seigneur de Sault, & rendit boiteux vingt chevaux
 » sans se faire de mal. Dans cette foule de combattans, je vis bien-
 » tôt Dragonet monté sur un petit cheval d'une force prodigieuse ;
 » le fougueux coursier fit perdre à Dragonet sa vigueur & son allé-
 » gresse ; il le jeta renversé sur le sable, & se sépara de lui : le
 » comte de Beaucaire parut au tournois sur un cheval gris. Le
 » seigneur Pons de Monlaur, délivra le cheval de son cavalier ;
 » mais le comte en remonta bientôt un autre plus léger & plus
 » propre à faire joute. Je vis Barral de Marseille armé magnifi-
 » quement, monté sur un bon coursier ; mais celui de * * * qui
 » étoit encore meilleur le rencontra, le heurta, & le mit en dé-
 » sordre sous une treille. Barral tomba sur la poussière, ensuite il
 » rattrapa son cheval & s'y retint. Sa lance fut rompue, celui qui
 » l'abattit étoit un écuyer monté sur un cheval alezan, d'une mai-
 » greur extraordinaire. Pons ne se piqua pas de prendre sa revan-
 » che. Il alla ailleurs chercher une nouvelle joute ; le seigneur de
 » Mévoillon, si bien armé qu'il n'y manquoit rien, vint fierement
 » sur un coursier arabe. Il jouta contre Nicolau, dont il fit sauter
 » le casque en pièces, sans qu'il y restât une maille. Mais Nico-
 » lau ne fit qu'en rire, & ne parut pas s'en inquiéter. Je vis arri-
 » ver gaillardement dans la mêlée mon prince d'Orange, sur un
 » cheval d'Espagne, impatient & trop long-tems retenu : il mit
 » en déroute une compagnie de trois étrangers unis ensemble ;

CHAP. XXI.

TOURNOIS CÉLÉ-
 BRÉ EN PROVEN-
 CE. USAGES DE
 CHEVALERIE.

An. 1177.

Poëte de Vaquein

& devoit être en 1177 encore en âge de figurer dans un tournois. J'ai mis *Raymond* d'*Agout*, quoiqu'on ne trouve dans le manuscrit du poëte que le nom de *Raymond*, celui d'*Agout* étant effacé ; mais j'ai cru pouvoir le substituer, parce qu'il y avoit dans ce tems-là un seigneur de ce nom. C'est le concours de tous ces personnages qui m'oblige à placer le tournois en 1177.

LIVRE IV.

» mais je n'entendis personne les plaindre , parce qu'ils étoient
» venus d'une terre étrangere ».

De tous les amusemens de la noblesse , les tournois étoient ceux où elle aimoit davantage à se montrer. Aussi formoit-on de bonne-heure les jeunes seigneurs à ces fortes d'exercices , d'où dépendoit leur réputation dans le monde. Arnaud de Marfan , de l'illustre maison de ce nom , & qui joignoit à l'éclat de la plus haute naissance le mérite des talens & celui de la chevalerie , nous a laissé des leçons sur les devoirs d'un chevalier ; voici de quelle maniere il s'exprime sur ce qui regarde la guerre & les tournois.

« Ayez un bon cheval léger à la course , dit-il , & facile à manier. Que vos armes soient riches & belles ; que votre lance ,
» votre écu , votre cuirasse que l'on connoît , (1) soient bien éprouvées. Que votre cheval soit bien équipé de selle , de bride &
» de poitrail ; que la trouffe & la selle soient de même couleur que
» votre écu & la banderolle de votre lance. Ayez un roussin de
» bât pour porter une armure de rechange. Je vous dirai pourquoi
» je vous recommande toutes ces choses ; c'est que si vous ne les
» avez pas préparées d'avance & mises en ordre , à la premiere
» injure qu'on vous fera , à la premiere guerre qui vous surviendra , vous serez obligé de les chercher avec précipitation , & les
» dames n'aiment point les galans qui ne sont pas toujours prêts
» à marcher à la guerre & aux tournois. Elles veulent des gens
» empressés à saisir toutes les occasions à se faire honneur. Pourvu
» que mes exhortations ne vous ennuiant point , je vous recommanderai d'aimer la chevalerie , & de vous y affectionner plus
» qu'à tout autre talent & plaisir ; soyez vigilant à ne pas vous
» laisser surprendre par des attaques imprévues. Ne vous effrayez

(1) On y mettoit ses armes.

» point des cris & des rumeurs que vous entendrez. Soyez le dernier à la retraite comme le premier à la charge ; car tel doit être celui qu'amour conduit ».

« Lorsque vous serez aux tournois, ayez une cuirasse & un casque de rechange, les chausses d'acier & votre épée au côté dont vous donnerez de grands coups pour animer votre cheval. Que son poitrail soit garni de sonnettes & de grelots bien attachés ; rien n'est plus propre à inspirer de la confiance au chevalier, & de la terreur à ses ennemis. Montrez-vous le plus prompt à poursuivre & le plus lent à reculer. Tout cela est du devoir d'un serviteur d'amour. Prenez garde à n'essuyer ni perte, ni dommage, & à ne point revenir sans avoir porté des coups : Quand une fois vous aurez le bras levé, si votre lance vous manque, n'oubliez pas de mettre l'épée à la main, & de porter de si rudes coups que l'enfer & le paradis en retentissent ; c'est ainsi que j'ai frappé depuis que je suis chevalier, & j'ai été fort estimé des dames ».

Rien n'intéresse davantage que les mœurs de cette ancienne chevalerie. On aime à se rappeler ces tems, où, suivant l'expression d'un poète qui vivoit à Marseille vers la fin du douzième siècle, les seigneurs alloient & venoient par le monde, donnant de la considération aux jongleurs, & leur faisant du bien, ainsi qu'aux chevaliers qui étoient dans le besoin. « Ils trouvoient, dit-il ; dans les récompenses & les bons exemples des cours, de quoi réchauffer leurs vertus & ranimer leurs talens : mais si vous voulez plaire dans ces cours, ajoute-t-il, soyez propre, sans que votre parure ait rien de recherché ; ayez une contenance assurée, un maintien honnête, & n'oubliez pas sur-tout qu'il faut avoir de l'enjouement pour plaire, de l'esprit & de la valeur pour réussir. »

La cour de Marseille étoit une des plus brillantes, de l'aveu des Troubadours, qui y accouroient en foule. Ils y trouvoient tout

CHAP. XXI.

TOURNOIS CÉLÉBRÉ EN PROVEN-
CE. USAGES DE
CHEVALERIE.

Peyre Vidals.

LIVRE IV.

ce que la magnificence, l'esprit, la politesse & la gaieté pouvoient procurer d'agrémens dans ce siècle de la galanterie (1). La première femme du vicomte Barral, (Adélaïde de Roque-Martine) étoit leur idole ; ils ne tarissoient point sur les éloges qu'ils donnoient à ses grâces, & sur les plaintes qu'ils faisoient de son austère vertu. « Je suis bien-aïse, disoit, en parlant d'elle, le Troubadour » Folquet, je suis bien-aïse de faire pleurer à mes yeux les maux » qu'ils m'ont attirés en regardant une dame d'un mérite & d'un » rang trop élevé. Mais quelqu'élevée qu'elle soit, je me foudroie » à sa miséricorde ; car il n'est pas possible que Dieu qui a mis tant » de vertus en elle, y ait oublié celle-là ».

CHAP. XXII.

L'EMPER. SE FAIT
COURONNER A
ARLES.

An. 1178.

La Pise. p. 70.

Bouch. t. 2, p. 162
& 165.

TANDIS qu'on employoit à ses sortes d'amusemens les loisirs de la paix, l'empereur Frédéric vint se faire couronner roi d'Arles ; dans l'église cathédrale de cette ville, avec l'impératrice sa femme & son fils Philippe. Il accorda au chapitre l'exemption des charges publiques, & la confirmation de tous ses biens ; à Bertrand de Baux le droit de se qualifier prince d'Orange & de porter la couronne, comme une marque de souveraineté. On ne fait pas si cet empereur fit quelque règlement relatif au gouvernement de la province ; mais à juger de sa conduite par son caractère, on ne

Mém. gén. de la
maïf. de Porcellet.

Arch. de S. Gill.

Cartul. de Trin-
quet. p. 43.Hist. de Langued.
t. 3, p. 107.

(1) Barral, vicomte de Marseille, mourut en 1192. Il avoit été marié deux fois. La première, avec Adélaïde de Porcellet, connue seulement sous le nom d'Adélaïde de Roque-Martine, parce que sa famille possédoit une partie de cette seigneurie. Elle fut répudiée, on ne fait pas en quelle année, mais vraisemblablement avant l'an 1190, après avoir eu de son mariage une fille nommée Barrale, qui épousa Hugues de Baux vers l'an 1189. Je dis qu'elle fut répudiée, parce qu'elle vivoit encore en 1201, comme il conste par son testament, & qu'en 1197, Marie fille de Guillaume VIII, comte de Montpellier, se disoit veuve de Barral, n'ayant alors que quinze ans & plus, c'est-à-dire, environ dix-sept ans ; ainsi elle n'en avoit qu'environ onze quand elle se maria, & son mariage ne dut se faire qu'en 1191 ; environ un an avant la mort du vicomte, dont elle n'eut point d'enfans.

pouvoit rien attendre d'un prince, dont la politique étoit d'affermir son autorité par les divisions des seigneurs, & d'entretenir dans les grandes villes cet esprit d'indépendance qui tendoit à les soustraire au pouvoir des comtes. Celle de Toulon ne tenoit point encore un rang parmi les plus considérables. Cette ville, entièrement dévastée par les sarrazins dans le dixième siècle, le fut encore en 1178, par ces barbares, qui massacrèrent trois cens habitans, & emmenerent le reste en Afrique.

QUOIQUE celle de Grasse fut exposée à leurs incursions, il paroît cependant qu'elle s'en étoit garantie. Elle fit en 1179, un traité d'alliance & de commerce avec les pisans. On s'apperçoit en le lisant, que le comte de Provence devoit avoir très-peu d'influence sur les habitans de Grasse, & nous pouvons assurer que cette ville étoit du nombre de celles, qui ayant repris ou conservé leur ancienne administration, ne reconnoissoient l'autorité du souverain que par quelques redevances; elle prenoit le titre de commune à l'exemple des républiques d'Italie.

Les relations qu'elles avoient avec notre province, furent une des principales sources de la politesse & de l'industrie. Outre les pisans, les génois fréquentoient beaucoup nos ports. Le Comte de Toulouse, pendant le peu de tems qu'il fut maître de la Provence, après la mort de Raymond Berenger le jeune, leur accorda divers privileges, dont Guillaume de Sabran son connétable, jura l'observation au nom de ce prince, au mois d'août 1174; le roi Alfonse les renouvela, suivant un moderne, à la requisition d'Oggier de Vento, ambassadeur de Gênes.

QUAND le commerce fleurit dans une province, tout change de face, la population augmente, les villes s'embellissent, les chemins sont rendus plus praticables, & les ponts se multiplient sur les rivières. Celui d'Avignon est un des monumens les plus remar-

CHAP. XXIII.

LA VILLE DE
GRASSE S'ALLIE
AVEC LA RÉPUB.
DE PISE.

Preuv. ch. XXIII.

An. 1179.

Bouch. t. 2, p. 154.

Gaufr. t. 1, p. 110.

CHAP. XXIV.

PONT DE S. BENE-
ZET. MORT DE
RAYM. BERENG.

Bouch. t. 2, p. 162.

LIVRE IV.

Bolland. 14 avril.

quables du douzième siècle. Un berger nommé Benezet, que ses vertus ont fait mettre au rang des saints, en conçut le projet, & telle fut la force de ses motifs, qu'il anima de son zèle l'évêque & tout le peuple d'Avignon. Le pont fut construit dans l'espace de onze ans ; il avoit cent trente pieds de long, & dix-huit arches. On établit tout auprès, du côté de la ville, une communauté de religieux, chargés de recevoir les pèlerins, de veiller à la conservation du pont, & d'en construire d'autres sur le Rhône, d'où leur vint le nom de *frères pontifes* ou *faiseurs de ponts*. Celui du Saint-Esprit est un monument de leurs travaux (1). Divers seigneurs & sur-tout les comtes de Toulouse, comblèrent ces religieux de leurs bienfaits, & les prirent sous leur protection.

AN. 1180. Nous ignorons si le roi Alfonse & son frère Raymond Berenger favorisèrent cette entreprise. Le soin d'affermir & d'accroître leur puissance les occupoit entièrement. Ils portèrent la guerre dans le Languedoc, où ils reçurent l'hommage de plusieurs seigneurs. Le comte Raymond y perdit la vie, ayant été tué aux environs de Montpellier, dans une embuscade où il tomba le 5 avril 1181, avec Gui de Séverac qui l'accompagnait.

Hist. de Lang. t. 3,
p. 53, géogr. com.
Banc.

ALFONSE étoit alors en Provence. Il disposa de ce comté sur la fin de la même année, ainsi que des vicomtés de Gévaudan & de Milhaud, en faveur de Sanche son autre frère, pour les posséder aux mêmes conditions que son prédécesseur. La mort de celui-ci le touchoit vivement : ce fut autant pour la venger que pour satisfaire l'ambition dont il étoit dévoré, qu'il passa le Rhône, ravagea le diocèse de Béziers, & entra dans le Toulousain, où il

(1) La charte par laquelle il fut convenu de bâtir le pont du Saint-Esprit, est du 21 août 1265. Il y est dit que ce jour-là les religieux, qui le construisirent, posèrent la première pierre. On appelloit alors la ville du Saint-Esprit, Saint-Saturnin-du-Port.

prit divers châteaux, s'étant avancé jusqu'aux portes de Toulouse sans que le comte Raymond osât se montrer. De-là le comte de Provence passa en Aquitaine, pour aller conférer avec le roi d'Angleterre son allié. C'est l'époque à-peu-près où nous pouvons rapporter la fin tragique de Guillaume Cabestaing. Ce Troubadour étoit né en Provence ⁽¹⁾ de parens nobles; mais si pauvres, qu'il fut obligé de quitter de bonne-heure la maison paternelle. Dans ces premiers tems les jeunes gentilshommes, nés sans fortune, trouvoient une ressource assurée pour leur éducation, dans la maison

CHAP. XXV.
ALFONSE DONNE
LE COMTÉ DE
PROV. A SON FRÈ-
RE SANCHE.
MORT TRAGIQUE
DE CABESTAING.
An. 1181.

(1) C'est d'après le manuscrit 2348 de la bibliothèque Chigi, & d'après le témoignage de Nostradamus, que nous disons que Cabestaing étoit de Provence. Quoique cet auteur ait débité beaucoup de fables sur le compte des Troubadours, il est aisé de justifier son témoignage. On parle dans la vie de Cabestaing de Raymond de Roussillon, qui ne peut pas être le comte de cette province, parce que le dernier, qui mourut sans postérité au mois de juillet 1172, s'appelloit Guinard ou Gerard. Ce Raymond, dont il est parlé dans la vie du Troubadour, étoit simplement seigneur du château de Roussillon dans les états d'Alfonse. Nous connoissons un village de ce nom près d'Apt en Provence, où nous croyons que la scène s'est passée. On peut le prouver par trois raisons. 1° Il est dit dans la vie manuscrite que Raymond avoit épousé la sœur de madame de Tarascon, & que leurs châteaux étoient voisins. Or la maison de Tarascon étoit de Provence, où elle possédoit beaucoup de terres, au lieu qu'il ne reste par aucun monument qu'elle en ait eu dans le Roussillon, & même il n'y a aucune apparence.

2°. Il est vraisemblable que Cabestaing étoit des seigneurs de Cabestaing, village du Gapençois sur les frontières de Provence. Un enfant, tel qu'on nous représente ce Troubadour, quand il quitta son pays, ne fut pas dans le Roussillon pour se mettre au service d'un seigneur, tandis qu'il y en avoit beaucoup en Provence auxquels il pouvoit s'attacher.

3°. Nous ajouterons, pour dernière raison, que Boccace, qui écrivoit dans le quatorzième siècle, & qui pouvoit être aussi-bien instruit du fait que l'auteur, de la vie de Cabestaing, le met en Provence. Celui-ci, trompé par la ressemblance des noms, & ne connoissant point d'autre Roussillon que celui dont Perpignan est la capitale, y aura transporté la scène, & cette erreur en a produit plusieurs autres dans les détails.

LIVRE IV.

des seigneurs, soit de la cour, soit des provinces. Ils y étoient élevés en qualité de *varlets* ou *varletons*, c'est-à-dire de pages (1).

Cabestaing, sans autre titre que celui de gentilhomme & de pauvre, vint se présenter à monseigneur Raymond de Rouffillon, & s'offrit à lui pour être varlet de sa cour. Raymond le reçut avec bonté & le prit à son service. Une physionomie spirituelle, un maintien noble, des manières polies, prévinrent tout le monde en faveur du jeune page, qui sut se faire aimer des grands & des petits, sans exciter la jalousie de ses égaux. Raymond lui-même l'honora bientôt d'une affection particulière ; & pour se l'attacher par un emploi permanent, il résolut d'en faire l'écuyer de sa femme. Cabestaing, élevé à un emploi qui paroît avoir été la récompense la plus distinguée des pages, ne s'occupa plus que du soin de se rendre agréable à madame Marguerite, femme du seigneur Raymond. Aux grâces de la figure, le nouvel écuyer joignoit toutes celles que donnent de plus la gaieté de l'humeur, la vivacité de l'imagination & la galanterie de l'esprit. Ses fonctions le mettoient sans cesse à portée de faire usage de ces qualités séduisantes, dont l'heureux assemblage forme infailliblement le don de plaire. Il plut en effet à Marguerite, & cette dame se défia d'autant moins des premiers mouvemens de son cœur, que l'extrême disproportion d'état sembloit devoir la mettre toujours à l'abri d'une

(1) Les premières places qu'on donnoit à remplir aux jeunes gens de condition sortis de l'enfance, étoient celles de *pages*, *varlets* ou *damoiseaux*, noms quelquefois communs aux écuyers. Les autres domestiques d'un ordre très-inférieur étoient distingués par celui de *gros varlets*, mais souvent aussi confondus par les mêmes dénominations de *pages*, de *garçons* & de *varlets* ; les fonctions de ces pages étoient les services ordinaires des domestiques auprès de la personne de leur maître & de leur maîtresse. Ils les accompagnoient à la chasse, dans leurs voyages, dans leurs visites ou promenades, faisoient leurs messages, & même les servoient à table, & leur versaient à boire. Les premières leçons qu'on leur donnoit, regardoient principalement l'amour de dieu & des dames, c'est-à-dire, la religion & la galanterie.

foiblesse, que les convenances mêmes ne peuvent justifier. Mais il est un sentiment qui rappelle les hommes à l'égalité primitive de leur origine, & à cet égard l'on peut dire que tous les amans sont de même condition.

Cependant il paroît par le récit même de l'historien, que l'amour de Cabestaing & de Marguerite, étoit aussi pur qu'empressé, aussi respectueux que tendre, & l'on ne pouvoit le regarder ni comme une foiblesse dans le jeune écuyer, ni comme une tache pour la dame qui en étoit l'objet. Il advint un jour, dit l'auteur de sa vie, que la dame l'ayant tiré à l'écart, « Dis-moi, ce dit-elle, t'es-tu » encore apperçu si mon semblant est vrai ou faux? ainsi m'aide » Dieu, répondit Cabestaing, depuis l'heure bienheureuse que je » me suis attaché à votre service, je vous ai regardée comme la » meilleure dame qui fût jamais née, & la plus vraie dans vos » dits & dans vos manieres. Certes je vous crois telle, & telle » vous croirai toute ma vie. Et moi reprit la dame, ainsi Dieu me » garde, je te dis que jà par moi ne seras trompé, & que je ne » fausserai la premiere opinion que tu as conçue de moi ». En disant ces mots, elle l'embrasse, & ce fut là la premiere époque de leur engagement.

« Peu de tems s'étoit écoulé, continue l'auteur, & voilà que » les médifans que Dieu confonde, en parlerent assez haut, pre- » nant ainsi qu'il arrive, leurs soupçons pour vérités. Tant allerent » en disant de toutes les espèces, que ces discours en vinrent » aux oreilles de monseigneur Raymond qui en fut vivement » touché ».

Un jour que Cabestaing étoit allé à la chasse à l'épervier, Raymond demanda où il étoit, & l'ayant su, il prend aussi-tôt ses armes qu'il cache sous ses habits, se fait amener son cheval, & suit tout seul le chemin qu'on lui avoit montré. Il rencontre Cabestaing, qui en le voyant fut troublé, parce qu'il eut quelques pressentimens des soupçons de son maître. Après les complimens ordinaires de

LIVRE IV.

bien venue, Raymond lui demande s'il n'y a pas quelque dame qui soit l'objet de ses chansons, & s'il ne pourroit pas en savoir le nom. Cabestaing s'en défend d'abord, sous prétexte que, suivant les loix de la galanterie, on ne peut pas sans perfidie nommer celle qu'on aime. *Vous savez*, ajoute-t-il, *que la fidélité qu'on doit à sa dame consiste à lui tout dire, & à ne rien dire d'elle.* Raymond insista d'une manière si pressante & avec tant d'honnêteté apparente, que Cabestaing forcé de s'expliquer, mais voulant lui faire prendre le change, déclara qu'il aimoit Agnès, femme de Robert de Tarascon, sœur de madame Marguerite. Raymond ne pût cacher la joie que cet aveu lui causa, & serrant la main du Troubadour, il lui promit ses bons offices, & lui proposa d'aller voir ensemble madame Agnès; car sa jalousie inquiète lui laissoit encore quelques doutes sur la passion de Cabestaing : Agnès acheva de les détruire, lorsque Raymond lui demanda quel étoit son amant. Comme elle connut à l'air embarrassé du jeune écuyer, de quoi il s'agissoit, elle répondit que c'étoit lui qu'elle aimoit; & la conduite qu'elle tint, pendant tout le tems que les deux hôtes demeurèrent dans son château, tendit à le faire croire.

Cependant cet heureux stratagème eut un effet auquel il semble qu'on n'auroit pas dû s'attendre, s'il n'y avoit pas des occasions où la vanité d'une femme peut l'entraîner à d'aussi grandes fautes que l'amour. Marguerite crut que Cabestaing aimoit effectivement sa sœur; & dans son dépit elle accabla de reproches sanglans ce malheureux écuyer, qui eut beau se justifier par le récit de ce qui s'étoit passé; Marguerite exigea de lui, qu'il déclarât, dans une chanson, qu'il n'en aimoit point d'autre qu'elle. La chanson fut faite; & la manière dont Cabestaing s'y prit, pour dissiper les inquiétudes de cette dame n'étoit que trop capable de réveiller les anciens soupçons du mari.

En effet, lorsque Raymond, à qui cette chanson parvint, en eut fait la lecture, il n'eut pas de peine d'en pénétrer le sens. Le
sens

dépit & la jalousie s'emparement de lui, & il conçut le noir projet de se défaire de Cabestaing. L'ayant donc conduit un jour hors du château, je ne fais sous quel prétexte, il fond sur lui comme un furieux, le tue, lui coupe la tête, lui arrache le cœur, & met l'un & l'autre dans un carnier (1). Ensuite étant revenu au château, il mande le cuisinier, & lui donne le cœur comme un morceau de venaison, lui enjoignant de le faire cuire & d'y mettre un assaisonnement convenable. Ses ordres furent exécutés; Marguerite aimoit la sauvagine, & pour sauvagine elle mangea ce qu'on lui servit. Puis Raymond lui dit: « Dame savez-vous de quelle viande vous venez » de faire si bonne chère? je n'en fais rien, répondit-elle, sinon » qu'elle m'a paru exquise. Vraiment je le crois volontiers, repli- » qua le mari, aussi est-ce bien chose que vous avez le plus chérie; » & c'étoit raison que vous aimassiez mort ce que tant aimâtes » vivant. A quoi la femme étonnée répartit avec émotion, com- » ment? que dites-vous? alors lui montrant la tête sanglante de » Cabestaing, reconnoissez, ajouta-t-il, celui dont vous avez » mangé le cœur ». A ce spectacle Marguerite tombe évanouie, & peu-après revenant à elle-même: « Oui, dit-elle, d'une voix » où la tendresse se faisoit sentir à travers le désespoir, oui je l'ai » trouvé tellement délicieux, ce mêt dont votre barbarie vient » de me nourrir, que je n'en mangerai jamais d'autre pour ne pas » perdre le goût qui m'en reste; à bon droit m'avez rendu ce qui » fut toujours mien ». Raymond transporté de fureur court l'épée

(1) E a traffio el li tolc la testa, e mes la en un carvayol, e trays li lo cor del ventte, e intret s'en al castel, e fes lo cor raussir; per se que la Dona s'agrada fort de cor de Saluazina, e fes lo maniar à sa molher en semblan q'el ne manies. E çan l'ac maniat, el le dis qe so q'avia maniat era l' cor d'Enguill de Cabestang, e mostret li la testa, e demandet si l'era stats bos. E la Dona conoc la testa, e perdes lo vefer e l'auzir, e quant elle revene, dis qe tant bos li era estaz qe jamais autre maniar ni autre beure, no l'toria la sabor, &c.

LIVRE IV.

à la main sur sa femme. Elle échappe au coup en fuyant, va se précipiter volontairement par la fenêtre, & meurt de sa chute (1).

La nouvelle de ce funeste événement se répandit bientôt dans toute la contrée & dans toutes les terres d'Alfonse, roi d'Aragon, où elle causa une consternation générale. Les parens de madame Marguerite & de Cabestaing, tous les comtes, tous les chevaliers des environs, tous les amans s'assemblerent, & déclarerent à Raymond une guerre sanglante. Alfonse étant venu lui-même sur les lieux, pour s'informer plus exactement du détail, fit arrêter Ray-

(1) Il n'y a personne aujourd'hui à qui le fond de cette histoire paroisse nouveau. L'on sera seulement surpris de voir paroître, sous le nom d'un poëte provençal, des aventures qu'on a vues par-tout, quoiqu'avec des circonstances différentes, attribuées à un châtelain de Couci, & à une dame de Fayel, connue sous le nom de Gabrielle ou de châtelaine de Vergy, ou plutôt de le Vergies, morte en 1250. La question est de savoir auquel des deux il faut rapporter cette aventure, ou à Couci, ou à Cabestaing.

Fauch. p. 124.

Pour décider cette question, il ne s'agit que d'apprécier l'autorité des témoins, qui déposent pour l'une ou pour l'autre de ces deux opinions. Nous ne comptons point le témoignage des auteurs modernes, parce qu'ils se sont tous copiés successivement, & que tous ont suivi Fauchet, auquel ils renvoient. Fauchet est par conséquent le seul entre les historiens du dernier siècle & du nôtre, qu'il faille nommer. Or cet auteur, sur la foi d'une chronique qui, de son tems, dit-il, pouvoit avoir deux cens ans d'antiquité, raconte l'histoire sous le nom d'un châtelain de Couci, qu'il nomme Regnault, & de la dame de Fayel. Mais observons, en premier lieu, qu'il n'y a point eu de Regnault seigneur de Couci, suivant du Chêne; ainsi le nom de son principal personnage peut d'abord inspirer quelque défiance. Cependant, comme il peut se faire que le chroniqueur mal instruit, n'ayant trouvé que la lettre initiale du nom dans un ancien manuscrit, l'ait prise pour la première lettre du nom de Regnault; comme il peut se faire aussi qu'il y ait eu un personnage de ce nom; nous ne tirerons aucun avantage de cette méprise, & nous dirons que si l'on veut lire Raoul, il faut que ce soit Raoul I, mort à la prise d'Acre en 1171. La chronique n'aura donc été rédigée, selon l'estimation de Fauchet, que deux siècles après l'événement, c'est-à-dire, vers l'an 1371. Un si long intervalle ne doit-il pas affaiblir le poids de son témoignage? il est vrai qu'elle en rappelle une autre plus ancienne; mais comme nous ignorons le tems où elle fut faite, on n'en peut rien inférer de positif.

mond, ravagea ses terres, détruisit son château, & ordonna que le corps de Cabestaing & de sa dame fussent mis, après de magnifiques funérailles, dans le même tombeau, devant la porte de l'église paroissiale. Leur histoire, ajoute l'écrivain, fut représentée sur la tombe; mais il nous laisse douter si ce fût en peinture, en sculpture ou dans une inscription.

Dans ces temps, où l'amour & la vertu recevoient les hommages qu'on leur offroit en commun, ce fut une pratique assez générale & presque consacrée par la superstition de nos peres, d'enfermer dans

CHAP. XXV.
MORT TRAGIQUE
DE CABESTAING.

Nous convenons encore que Froissart, dans ses poésies manuscrites, nomme,

La châtelaine de Vergi
Et le châtelain de Couci.

Cet auteur vivoit en 1400, & son témoignage nous paroît être le plus ancien qu'on puisse alléguer en faveur du sentiment qui attribue au châtelain de Couci l'aventure dont il est question. Nous pouvons y joindre celui de deux autres écrivains du même siècle, dont l'un est Christine de Pisan, qui vivoit encore en 1411, & l'autre est le Chevalier de la Tour, qui paroît avoir écrit vers l'an 1371; mais ils parlent l'un & l'autre d'une manière si vague des amours d'un châtelain de Couci, qu'on n'en peut rien conclure en faveur de l'opinion que nous examinons. Il s'ensuit donc de tout ce que nous venons de dire, que l'histoire de Raoul de Couci ne remonte qu'à la fin du quatorzième siècle. Voyons à présent qu'elle est l'époque de celle de Cabestaing.

Il est constant que ce poète mourut vers l'an 1181, sous le regne d'Alfonse, puisq Raymond de Miraval, qui florissoit à la fin du douzième siècle, parle de la mort de Cabestaing, comme étant arrivée il y avoit déjà plusieurs années: *J'ai oui conter, dit-il, ce qui fait horreur à entendre, qu'un chevalier vint faire l'amour avec la femme du seigneur de Castelnou; le mari, à qui cela déplut, entra sans en être prié, & lui coupa la tête.*

Poët. de Mirav.

L'auteur de la vie dit que ce fut le seigneur de Roussillon & Miraval, de Castelnou ou Château-Neuf, parce que Guillaume pouvoit être seigneur des deux endroits; & il y a effectivement Château-Neuf en Provence. Ce que dit ici ce poète ne peut donc s'entendre que de Cabestaing; la mort du chevalier & la qualité du mari sont des circonstances qui ne conviennent guerre qu'à lui. Outre ce témoignage, nous avons celui de trois vies manuscrites, dont la plus récente doit être du commencement du quatorzième siècle; à en juger par le langage, il y en

LIVRE IV.

Hist. trag. 84, t. 5,
p. 177.

un même tombeau les corps des amans qui étoient morts ensemble, victimes de leur tendresse. L'exemple d'Alix de Vergi & du seigneur de Vaudrai, dont l'histoire est du milieu du treizieme siecle, & peut avoir été écrite dès ce tems-là même, en fournit une nouvelle preuve. Le duc de Bourgogne, dit Belle-Forêt, fit faire aux deux misérables amans, une riche & superbe sépulture de marbre, fort bien & artistement gravée, laquelle il fit poser en une abbaye, qu'il avoit fondée bien peu de tems auparavant. Là-dedans furent mis les deux amans, & une épitaphe concernant l'histoire de leurs amours avec leur piteuse fin.

L'histoire de Raoul de Couci & de la dame de Fayel, fut formée sur celle de Guillaume de Cabestaing; car tel est le sort de la plupart de ces événemens; à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, ils acquierent de nouvelles circonstances, ordinairement tirées des événemens du même genre; de sorte qu'à la faveur des rapports les plus légers, souvent de plusieurs faits à-peu-près sem-

a sûrement une qui est antérieure à l'année 1250, par conséquent toutes plus anciennes que les témoignages qu'on rapporte en faveur de l'autre opinion.

Nous pouvons y ajouter celui de Boccace, qui écrivoit pour le plus tard vers le milieu du quatorzieme siecle, puisqu'il est mort en 1375, & celui de Matfres Ermengaud, de Béziers, auteur du *Breviari d'amor*, qui vivoit avant la fin du treizieme siecle; d'où nous devons conclure que si l'une des deux histoires a été calquée sur l'autre, c'est sans doute celle de Raoul de Couci.

Cependant il peut bien se faire que les deux faits soient vrais, puisqu'ils diffèrent dans un point essentiel, malgré la ressemblance qu'ils ont par bien d'autres endroits. Car ici c'est un mari furieux, qui assassine l'amant de sa femme, & lui arrache le cœur; là c'est un amant tendre qui ordonne en mourant que son cœur soit porté à sa dame, comme le dernier gage d'un sentiment qui le suit au tombeau.

Il ne faut rien moins que l'amour de la vérité pour nous obliger d'examiner avec autant d'attention, & de revendiquer pour la Provence un fait que l'horreur du crime & les circonstances dont il est accompagné, devoient faire condamner à l'oubli. Mais comme l'histoire est le dépôt de toutes les actions, des crimes & des vertus, il est du devoir d'un historien de discuter, avec la même exactitude, tous les événemens de quelque nature qu'ils soient.

blables , il ne s'en forme qu'un seul , qui se grossit des incidens de tous les autres.

CE goût du merveilleux eut beaucoup d'influence sur les événemens politiques. Il fut cause , à certains égards , que tous les actes d'hostilité cessèrent dans nos provinces méridionales entre les divers seigneurs qui se faisoient la guerre. Un charpentier de la ville du Puy , homme simple & crédule , s'imagina avoir reçu du ciel l'image de la Vierge qui tenoit l'enfant Jesus entre ses bras , avec cette inscription autour : *Agnus Dei qui tollis peccata mundi , dona nobis pacem*. Dans ce siècle d'ignorance , on ne s'avisa pas de soupçonner un chanoine de la cathédrale d'avoir imaginé cette imposture , comme on le croit aujourd'hui , pour rétablir le pèlerinage de Notre-Dame , que les courses des routiers & les guerres du Languedoc avoient interrompu. On fut si persuadé de la vérité de cette révélation , qu'il se forma dans peu de tems une confrairie nombreuse pour travailler au rétablissement de la paix. Les associés devoient porter un capuchon de toile blanche , & sur la poitrine une plaque d'étain ou de plomb , où seroit représentée l'image de la Vierge , telle que le charpentier l'avoit reçue avec l'inscription latine. Ils s'obligèrent aussi à prendre les armes toutes les fois qu'ils seroient commandés pour aller détruire les ennemis de la paix dans quelque ville ou dans quelque province.

Rien ne paroïtoit plus louable que leurs motifs lorsque l'association commença. Les haines & les animosités entre les familles & les particuliers furent éteintes ; on s'interdit les jeux de dés ou de tables , les tavernes , les faux sermens , les blasphêmes (1).

(1) On entendoit communément alors par blasphêmes , les juremens qu'on faisoit en nommant Dieu ou les saints , par *aucun membre au-dessous du nombril*. Ces sortes de blasphêmes étoient fort en usage.

A Marseille il y avoit un supplice particulier pour les blasphémateurs : on les

CHAP. XXVI.

ASSOCIATION
POUR LE RÉTA-
BLISSEMENT DE
LA PAIX.

An. 1183.

Hist. de Lang. t. 3,
p. 63 & suiv.

Velli. hist. de Fr.
t. 3, p. 280.

LIVRE IV.

templiers, des allemands & des catalans ; car c'étoit à Marseille que venoient s'embarquer les croisés^e des différens peuples des Gaules, & cette ville s'enrichissoit, tandis que ces expéditions d'outre-mer ruinoient le royaume. C'étoit encore à Marseille qu'abordoient la plupart des croisés à leur retour de la Terre-Sainte. Berengere de Navarre, femme de Richard, roi d'Angleterre ; Jeanne, sœur de ce prince, veuve de Guillaume II, roi de Sicile, & la fille du roi de Chypre, s'y arrêterent en revenant du Levant, & furent reçues par Alphonse avec tous les honneurs qu'elles méritoient. Berengere de Navarre, venoit d'être séparée de son mari par un événement funeste. Ce prince, qu'un naufrage avoit jetté près d'Aquilée, s'engagea imprudemment dans les états de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avoit mortellement offensé au siege d'Acre, & les traversoit en habit de templier pour retourner en France. Malgré ce déguisement, il fut arrêté & vendu ensuite à l'empereur Henri VI, son plus cruel ennemi (1). Henri, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de mauvais traitemens, ne lui rendit la liberté, au bout de dix-huit mois, que moyennant une rançon de cent cinquante mille marcs d'argent, dont le tiers étoit pour le duc d'Autriche. Henri s'aperçut bientôt que le ressentiment d'un monarque aussi puissant que Richard pourroit lui être funeste, & il tâcha de l'appaiser en lui offrant la cession du royaume d'Arles :

An. 1193.
Radulf. Cogghes.
Chron. angl.
p. 830.
Rog. de Hoved.
Ann. p. 416 &
417.

(1) Le sort de Richard inquiétoit beaucoup la reine & ses sujets, lorsqu'un ménétrier, nommé Blondel, qui lui étoit fort attaché, s'avisa de l'aller chercher en Allemagne, s'informant de tout ce qui pouvoit le mettre sur les voies. Enfin après bien des recherches, on lui indiqua un château en Autriche où étoit un prisonnier de marque. Il y vola aussi-tôt ; & arrivé au pied de la tour, il se mit à chanter une chanson française qu'il avoit composée autrefois avec Richard. A peine eût-il fini le premier couplet, que Richard lui répondit de la tour en chantant le second. Il n'en fallut pas davantage au ménétrier pour reconnoître le roi, & il se hâta de donner avis aux grands du royaume d'une découverte qui mérite d'avoir une place parmi les aventures extraordinaires.

Mais

mais à cet égard il ne jouissoit plus que d'un titre imaginaire. Depuis trois ans qu'il étoit sur le trône impérial, il n'avoit encore pu venir à bout de s'y faire reconnoître. Il donna donc au monarque anglois la Provence proprement dite, le Viennois, les villes de Marseille, de Narbonne, d'Arles & de Lyon, jusqu'aux Alpes, avec l'hommage du roi d'Aragon, celui des comtes de Die & de Saint-Gilles, c'est-à-dire, du comte de Toulouse, marquis de la Provence occidentale. Richard fut apprécier la générosité de l'empereur, & négligea sagement, dit un moderne, cette prétention antique de l'empire sur quelques états.

Hist. de Plantag.
t. I, p. 485 & 489.

ALFONSE ne fut point alarmé de cette cession, & continua de régner sur la plus grande partie de la Provence avec toute l'autorité d'un souverain. A Marseille il donna l'investiture de la moitié de la ville à deux freres de la maison de Baux. Dans le comté de Forcalquier, il s'assura l'alliance du comte, & bientôt après la réunion de ce fief à celui de Provence, par le mariage de son fils, Alfonse II, avec Garfende de Sabran, héritière de ce comté. Le mariage fut arrêté au mois de juillet 1193, mais la cérémonie ne se fit que quelques années après; & lorsque le vieux comte de Forcalquier, Guillaume IV, grand-pere de Garfende, eut révoqué la donation qu'il avoit faite de ses états à Raymond V, comte de Toulouse. Ces deux princes, ennemis déclarés d'Alfonse I, s'étoient mutuellement appelés à la succession l'un de l'autre, pour tout ce qu'ils possédoient en Provence, depuis la Durance jusqu'à l'Isere, s'ils venoient à mourir sans postérité masculine.

Voyez les pr. ch.
xxviii & xxix.

CH. XXIX.

MARIAGE D'ALFONSE II AVEC L'HÉRITIÈRE DE FORCALQUIER. MORT D'ALFON. I.

Bouch. t. 2, p. 773.

An. 1195.

Le roi d'Aragon, Alfonse I, ne jouit pas long-temps du fruit de cette union. Il mourut à Perpignan le 25 avril 1196, laissant de Sancie de Castille, sa seconde femme, trois fils & quatre filles : c'étoit un prince aimable qui réunissoit des qualités dont l'assemblage se trouve rarement dans un souverain; le talent de

An. 1196.

LIVRE IV.

Bertrand Borz.

plaire, celui de la poésie, beaucoup de courage, & une politique éclairée qui seconda heureusement ses projets. Mais cette politique, s'il faut en croire un ancien Troubadour, dégénéra souvent en perfidie; car l'ambition, dans un siècle grossier, est rarement délicate sur les moyens de se satisfaire.

An. 1197.

La mort de ce prince enhardit les sarrasins à venir faire une nouvelle descente sur les côtes de Provence. Les moines des îles d'Hyerès furent enlevés; les habitans de Toulon eurent le même sort, & il se trouva encore des hommes qui vinrent habiter un pays où la vie & les biens étoient continuellement en péril.

CH. XXX.

GUERRE ENTRE
LES COMTES DE
PROVENCE ET DE
FORCALQUIER.
SERVICE MILI-
TAIRE.

CE qui excita l'audace des sarrasins, ce fut sans doute parce que la basse-Provence étoit dégarnie d'une partie de ses habitans. Alfonse II, fils & successeur d'Alfonse I, les avoit menés contre le comte de Forcalquier, avec lequel il étoit en guerre. Ce n'étoit point l'usage alors d'avoir, comme aujourd'hui, un corps de troupes toujours subsistant & tout prêt à défendre la patrie; les villes qui ne tenoient point leur liberté de la concession du souverain; les seigneurs qui avoient des villages dans leur dépendance, fournissoient un nombre d'hommes pour un tems & pour des lieux déterminés. Ces hommes servoient tantôt à leurs dépens, tantôt aux dépens des villes qui les envoyoit (1), à des conditions stipulées avec le prince qu'ils servoient.

(1) Dans les villages où la servitude avoit lieu, les vassaux suivoient le seigneur à la guerre à leurs dépens. Dans les endroits, au contraire, où le seigneur n'avoit que des droits qui n'attaquoient point la liberté des citoyens, comme à Apt, par exemple, les gens du peuple le suivoient à leurs frais; mais il étoit obligé de payer les bourgeois & les nobles, qui le suivoient à cheval. Au reste, le service militaire varioit suivant les villes. Celle de Nice s'obligea par le traité de 1176, à fournir au comte de Provence cent hommes, lorsque le théâtre de la guerre seroit entre Nice & la rivière de Siagne: elle n'en devoit fournir que cinquante pour le suivre dans le reste de la province jusqu'au Rhône. Si au contraire il faisoit

Mais ils pouvoient s'en retourner dans leur patrie , quand le terme du service étoit expiré , ou qu'on vouloit les conduire au-delà des limites marquées dans les conventions : s'ils continuoient de servir , c'étoit au prince à les payer. Le bailli , soit qu'il dépendît d'un seigneur particulier , soit qu'il relevât immédiatement du comte , commandoit les troupes de son bailliage. Le seigneur particulier étoit pour l'ordinaire à la tête de ses hommes.

Le service militaire , soumis à ces conditions , avoit cet avantage , que la guerre ne duroit tout au plus que deux mois. Ces hommes , qui ne connoissoient ni camp ni discipline , qui en général étoient pourvus de mauvaises armes , sans provisions , & la plupart même sans habits propres à résister aux injures de l'air , se disperfoient à la première attaque , & se répandoient dans les campagnes ou dans les villages pour y faire le dégât : ce fut à

CH. XXX.

GUERRE ENTRE
LES COMTES DE
PROVENCE ET DE
FORCALQUIER.
SERVICE MILI-
TAIRE.

la guerre dans le diocèse de Nice , alors cette ville étoit obligée de lui fournir le nombre d'hommes ordinaire ; *communes cavalcatas*.

La ville d'Arles , par le traité du 30 avril 1251 , s'obligea à fournir chaque année à Charles d'Anjou , comte de Provence , pendant quarante jours , à compter du jour où les troupes auroient joint & jusqu'à la distance de vingt lieues , un certain nombre d'hommes indéterminé , tant nobles que bourgeois , qui se fourniroient eux-mêmes les armes & les chevaux ; mais le prince étoit obligé de leur donner la paie , qui étoit la même pour les nobles & pour les bourgeois.

L'Abbé de l'Isle-Barbe ayant fait hommage à Charles d'Anjou , le 26 avril 1261 , des terres & des châteaux qu'il possédoit dans le comté de Forcalquier , il fut convenu que les hommes de ses terres & de ses châteaux seroient obligés de suivre le comte , à ses dépens , lorsqu'il seroit en guerre , & que les autres sujets du comte montreroient à cheval ; mais si l'abbé en avoit besoin pour soutenir ses intérêts particuliers , il lui seroit permis de les convoquer , & de les conduire par toutes les terres dépendantes du comte , sans que personne pût l'en empêcher.

Il seroit facile , mais inutile en même tems , de donner un plus grand détail des différentes conditions auxquelles se faisoit le service militaire. Ceux qui voudront s'instruire plus à fonds sur cette matière , pourront lire les chartes. Ils verront qu'à cet égard il n'y avoit point de loi uniforme pour les vassaux.

Maz de l'île Barbe
p. 176.

LIVRE IV.

Bouch. t. 2, p. 180
& suiv.

Pr. ch. xxx.

An. 1202.

An. 1204.

peu-près là tout ce que produisit cette guerre entre les deux comtes : le territoire d'Aix & celui de Sisteron en furent successivement le théâtre. Le comte de Forcalquier étoit soutenu par les vicomtes de Marseille, les princes d'Orange & plusieurs autres seigneurs. Dom Sanche, frère d'Alfonse I, combattoit aussi pour lui : ce prince s'étoit fait affilier à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Cavaillon, au mois de juillet 1196, & il est surprenant qu'il ait marché sous les étendards des ennemis de son neveu, après avoir fait au pied des autels, comme il le dit lui-même, le sacrifice de ses armes & de son cheval. Le comte de Forcalquier avoit encore fortifié son parti de l'alliance de Guigues-André dauphin de Viennois, à qui il fit épouser son autre petite-fille Béatrix, & lui donna les comtés de Gap & d'Embrun, qui, depuis cette époque, ont toujours fait partie du Dauphiné (1).

Alfonse II appella de son côté son frère Pierre, roi d'Aragon, à son secours ; l'arrivée de ce monarque inspira au comte de Forcalquier des sentimens pacifiques, & l'on convint d'un accommodement pour terminer cette guerre, dont nous ne connoissons ni la cause ni les détails. Les conditions stipulées dans le contrat de mariage furent confirmées, & l'on mit en garde entre les mains du roi d'Aragon la ville & la forteresse de Sisteron, à condition qu'ils les rendroient au comte de Forcalquier, si Alfonse & sa femme Garfende mouroient sans enfans (2).

Bouch. t. 2, p. 180.

(1) Parmi les seigneurs qui sont nommés dans le contrat de mariage, on trouve Eudes Alleman & Gui son fils, Arbert de la Tour, Raymond de Berenger, Gui & Lantelme Ainard, Gui, Arbert & Adémar de Sassenage, Bellon de Châteauneuf, &c. qui étoient de la suite du Dauphin. Parmi les seigneurs provençaux, Guillaume & Hugues de Baux, Raymond d'Agout, Arnaud Flotte, Raymond Laugier, Boniface de Talar, Bertrand de Villamus, Pierre de Raimbaud, &c.

Arch. d'Aix, regist.
pellié. fol. 216.

(2) Le roi d'Aragon confia la garde de la ville & de la forteresse de Sisteron à Gerard de Villeneuve, à qui le comte de Provence, Alfonse II, avoit donné en 1201 les châteaux de Trans, des Arcs, de la Motte & d'Esclans, en recon-

Le roi d'Aragon partit peu de tems après pour Rome, où il alla faire hommage de ses états au saint-siège, pour donner au pape des droits dont l'ambition n'abusa que trop souvent. Quelques jours avant son départ, lui & son frère Alfonse se firent une substitution mutuelle, à laquelle ils appelèrent leurs enfans mâles. Le roi fut à peine parti, que les divisions recommencerent entre les deux comtes : celui de Provence fut fait prisonnier, & délivré ensuite par le monarque aragonnois, qui revenoit de Rome. C'est-là tout ce que les historiens nous apprennent de cette guerre : un plus long récit n'auroit contenu que le tableau des ravages qui se commirent. La présence du roi d'Aragon fit suspendre les hostilités pendant quelque-tems ; mais l'animosité fut

CH. XXX.

GUERRE ENTRE
LES COMTES DE
PROVENCE ET DE
FORCALQUIER.
SERVICE MILI-
TAIRE.

Gest. comit. Barch.
cap. 24.

Bouch. t. 2, p. 185,
186 & 1060.

Zurit. l. 2, c. 51.

An. 1205.

poissance des bons & loyaux services qu'il avoit rendus à son père. Il paroît que durant la guerre qui s'étoit allumée entre les deux comtes, les habitans de Sisteron s'étoient déclarés pour Alfonse : car il est expressément dit dans le traité que Guillaume leur accordoit une amnistie & le pardon ; mais que cependant ils continueroient de remplir envers lui les engagemens auxquels ils étoient auparavant soumis, tels que de lui fournir cinq cavaliers en tems de guerre, & cent fantassins. On trouve parmi les otages donnés par le comte de Provence, *Guillermo Porcelleti, Rostain Gantelmi, Gaufrido Rostagni, Blancassio, Rostagno de Carboneriis, &c.* Ceux du comte de Forcalquier étoient dom Sanche, comte Sancio, qui avoit combattu contre son neveu, *Spada, Guillermo de Sabrano, Rajambardo, Guiraudi*, de la maison de Simiane ; *Bertrando de Villamuro, Isnardo de Santo-Vincenzio, Pontio de Montelauro, Petro Nigrello, &c.* Ce traité fut passé à Aix au mois de mai 1204, & non pas 1202, comme on l'a cru, en présence de *Rostagno de Sabrano, Guillermo d'Urfé, Martino de Caneto, Rufo de Castronovo, Bertrando Cornuti, Anselmo, Guillermo de Monte-Olivo, &c.* arch. d'Aix, arm. Q.

Après cet accord, le comte de Forcalquier eut, avec quelques seigneurs de la maison d'Orange, de Reillane & de Simiane, des démêlés qui furent terminés par des arbitres. Ces démêlés s'étoient élevés au sujet des hommages. Les arbitres étoient Guillaume de Baux, Rostain de Sabran, connétable du comte de Toulouse ; Giraud Amic (de Sabran) & Laugier de l'Isle. Le comte de Forcalquier donna pour cautions Guillaume & Hugues de Baux, Raymond de Mévoillon, Raymond d'Agout, Giraud Amic & Rostain de Sabran. Parmi les témoins on trouve Guillaume de Reillane, Guillaume de Barras, Pierre Amesi, &c.

Bouch. t. 2, p. 184.

LIVRE IV.

la même dans les deux comtes, & peut-être dans le comte de Forcalquier étoit-elle fomentée par la jalousie de quelques seigneurs, qui ne pouvoient se maintenir dans une espèce d'indépendance, que par les divisions des deux souverains. Cependant le comte Alfonse, qui vouloit, à quelque prix que ce fût, se venger de son ennemi, s'allia avec le comte de Toulouse, avec promesse de lui céder une partie du comté de Forcalquier, sacrifiant ainsi, pour assouvir sa haine, une portion de l'héritage, qui lui étoit assurée par des traités.

An. 1206.

Preuv. ch. XXXII.

CH. XXXI.

MORT DES COMTES DE FORCALQUIER ET DE PROVENCE.

CETTE ligue ne paroît point avoir eu d'effet par la mort du comte de Forcalquier, prince libéral, comme tous ceux de sa maison, envers l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qu'ils comblèrent de bienfaits avec plus de zèle que de discernement; car les petits souverains étoient forcés de reprendre sur leurs sujets ce qu'ils donnoient aux églises. Les statuts qu'il fit touchant les successions, les franchises qu'il accorda aux habitans de Manosque, annoncent qu'il aimoit son peuple, & qu'il ne manquoit pas de vues pour bien gouverner. Mais l'inconstance de son caractère l'entraîna dans les guerres qui firent le malheur de ses vieux jours; il voulut revenir contre la donation qu'il avoit faite du comté de Forcalquier, & fit croire que ce n'étoit point par sagesse qu'il avoit consenti à réunir les deux peuples sous une même domination, afin d'assurer entre eux une paix durable; ainsi on ne peut pas lui faire honneur de la plus belle action de sa vie.

An. 1209.

Zurita. l. I.

Le comte de Provence, Alfonse II, le suivit bientôt après au tombeau. Il avoit conduit en Italie sa sœur Constance, qui alloit épouser Frédéric II, roi de Sicile. Ce fut dans ce voyage qu'il mourut à Palerme vers la fin du mois de février 1209, avec la réputation d'avoir été un prince vaillant & libéral, éloge vague qu'on pouvoit donner à tous les chevaliers; car il étoit de l'essence de la chevalerie d'être libéral & brave. Alfonse laissa un

Preuv. ch. XXXVI.

fils nommé Raymond Berenger , & une fille nommée Garfende ; qui fut appelée à la substitution du comté de Forcalquier , lorsque sa mere en fit cession au jeune Raymond Berenger le 31 novembre 1209 (1). Le roi d'Aragon , ayant pris la tutelle de ce jeune prince , l'emmena dans ses états pour le faire élever , & donna le gouvernement de la Provence à son oncle dom Sanche.

GARSENDE fut donc déchargée des soins du gouvernement , & ne se réserva , à proprement parler , que les honneurs dus à son rang & à sa naissance. Elle étoit dans cet âge , où le desir de plaire conserve encore tant d'empire sur le cœur. Comme son mari Alfonse avoit attiré beaucoup de troubadours à sa cour , & qu'il aimoit passionnément tout ce qu'on appelloit galanterie , cette princesse , encore jeune , vit ses goûts se diriger insensiblement vers les mêmes objets , & choisit pour son serviteur , comme on disoit alors , le poëte Élias de Barjols. Élias étoit fils d'un marchand de Payols en Agenois. Il avoit de l'esprit & une belle voix ; il vint en Provence avec un autre Troubadour nommé Olivier , qu'il s'affocia pour faire ensemble le métier de jongleur. Alfonse fut si charmé de leur mérite , que pour se les attacher , il leur donna des terres à Barjols , d'où Élias tira son nom. Ce furent donc les bontés de ce prince , qui , en l'attirant à la cour de Provence , le mirent à portée de connoître le mérite de Garfende. Il en fit le sujet ordinaire de ses chansons : mais en exprimant pour elle , d'une manière assez vive , les sentimens qu'il éprouvoit , il nous laisse appercevoir que la vanité avoit plus de part que tout autre motif à la sensibilité apparente de Garfende. Comme il vantoit son esprit , son mérite , sa courtoisie , son hon-

CH. XXXII.
GARSENDE EST
AIMÉE D'ELIAS
DE BARJOLS. EN-
TREPRISES DE
GUILLAUME DE
SABRAN.

(1) Cinq ans après , c'est-à-dire , le 20 de janvier 1214 , elle ratifia la donation & la substitution. On trouve parmi les témoins Guillaume de Mévoillon , Boniface de Castellane , Feraud de Narbais , Guillaume Gros de Gaubert (de Galberto) , Raymond Girard , Bertrand Hibelin , &c. *Arch. du roi à Aix , arm. Q.*

LIVRE IV.

nêteté & son savoir, elle étoit bien aise que ses louanges pénétraient dans les cours & les sociétés les plus brillantes, avec les pieces du Troubadour.

Elias favoit quelquefois mettre dans ses chansons, avec plus de tendresse peut-être que les convenances ne le permettoient, une délicatesse bien propre à flatter la vanité de sa maîtresse. Pour être digne d'elle, il vouloit prendre à Aimar sa politesse, à Trincaleo sa gentillesse, à Randos, sa générosité, au Dauphin ses réponses obligeantes, à Pierre de Mauléon sa plaisanterie, au seigneur Beraud sa bravoure, à Bertrand son esprit, au beau Castillon sa courtoisie, à Nebles sa magnificence dans les repas, à Miravals ses chansons, à Pons de Capdeuil sa gaieté, à Bertrand de la Tour sa droiture : « Un tel amant, dit-il, fera parfait : » tous deux vous ne sauriez manquer de vous aimer à cause de » la ressemblance ». C'est une louange délicate, qui figureroit à côté des pieces les plus ingénieuses de nos meilleurs poètes.

Les loisirs de Garfende furent troublés par les entreprises de son cousin, Guillaume de Sabran, fils d'Alix de Forcalquier. Guillaume profita de la minorité du comte pour faire valoir sur le comté de Forcalquier des droits qu'il prétendoit avoir du chef de sa mere. Ce seigneur, né avec un caractère inquiet, entreprenant, ambitieux, avoit depuis plusieurs années des contestations fort vives avec les moines de Mont-Majour. Il vouloit leur enlever la partie de la seigneurie de Pertuis, que ses aïeux maternels leur avoient donnée. Les efforts & les dégâts qu'il fit n'aboutirent qu'à lui attirer la colere de l'empereur & du pape, arbitres ordinaires en ce tems-là de tous les différends qui s'élevoient en Provence parmi les seigneurs. Ces démêlés qui, dans des tems plus heureux, n'auroient été qu'une matiere à procès, furent alors un sujet de guerre & d'excommunication. Mais le pape, voyant que les anathèmes étoient inutiles, ordonna à Sabran de faire le voyage de la Terre-Sainte, & l'empereur Othon défendit aux habitans d'Avignon

vignon & aux seigneurs de Baux ; de lui donner du secours , soit contre les moines , soit contre la comtesse Garfende.

Raymond d'Agout fut chargé par le pape d'engager Guillaume à prendre la croix. C'étoit un moyen efficace pour arrêter ses entreprises, que de le reléguer hors de ses terres , & de lui ôter l'appui de ses alliés. Mais ces moyens furent encore insuffisans , tant il avoit de peine à voir le patrimoine de ses peres dans des mains qui ne l'avoient ni défriché ni acheté. Ce différend avec les religieux ne fut terminé qu'en 1242 , par l'entremise de l'archevêque d'Arles, après beaucoup de ravages & de dégâts , qui n'auroient pas eu lieu s'il y avoit eu , comme aujourd'hui , des loix & des tribunaux auxquels tous les hommes eussent été soumis sans distinction de rang ni d'état.

La succession au comté de Forcalquier avoit déjà été réglée par sentence d'arbitres le 29 juin 1220 (1) ; Guillaume de Sabran eut des terres considérables en dédommagement de ses prétentions , & continua de prendre le titre de comte de Forcalquier , qu'il transmit à ses descendans.

TANDIS que ces divisions agitoient la Provence occidentale , la ville de Marseille étoit le théâtre d'une scène scandaleuse. Barral , un des vicomtes de cette ville , étoit mort , & n'avoit laissé qu'une fille , femme d'Hugues de Baux. Son frere Roncelin (2) , qui étoit moine de S. Victor , voyoit avec peine une partie

CH. XXXII.

GARSEND EST
AIMÉ D'ELIAS
DE BARJOLS. EN-
TREPRISE DE
GUILLAUME DE
SABRAN.

Ep. Inoc. III, t. 1.

Bouch. t. 1, p. 186
& suiv.

CH. XXXIII.

TROUBLES AU
SUJET DE LA SUC-
CESSION.

An. 1211.
& 1212.

(1) On lit dans l'histoire manuscrite de Mont-Major, que Guillaume de Sabran avoit épousé en premières noces Bertrande , qu'il répudia après en avoir eu un fils nommé Guirand ; car elle contracta, le 18 novembre 1215, en qualité de femme de Bertrand de Porceller ; elle avoit eu en dot 24000 sols raymondins , qui valent 13280 liv. d'aujourd'hui. Guillaume s'étoit fait affilier à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en 1208.

(2) Ce Roncelin dont nous parlons avoit vendu à Pierre de Saint-Jacques ,

LIVRE IV.

de la vicomté passer par ce mariage dans une maison étrangère ; il se fit parmi la noblesse & la bourgeoisie, un parti qui l'arracha du cloître, lui déchira les habits, & l'obligea de rentrer dans le monde. Roncelin se prêta à cette espece de violence qu'il avoit préparée, & se maria, sans que lui & ses partisans se doutassent de l'énormité d'un crime que la licence des mœurs sembloit autoriser. Hugues de Baux, qui se voyoit frustré par-là d'une partie de la succession de sa femme, en porta ses plaintes aux évêques, que l'opinion érigeoit alors en arbitres de tous les différends. Les évêques, ignorant eux-mêmes leurs droits, laissoient exercer despotiquement leur juridiction par un légat du pape. Ce fut donc le légat Milon qui prit connoissance de cette affaire. Il excommunia Roncelin & les marseillois : ceux-ci, peu sensibles aux anathêmes, parce qu'ils étoient devenus trop communs, se contentèrent d'appeller au pape de la sentence d'excommunication sans rien changer dans le plan de leur conduite. Ce ne fut que quelques années après que leur zèle pour Roncelin se ralentit, & que ce moine apostat se soumit au jugement du saint-pere. Quoiqu'en embrassant l'état religieux il eut renoncé à ses droits sur la ville, on lui permit de garder la portion de la seigneurie qu'il réclamoit, d'en consacrer une partie à l'acquittement de ses dettes, & de donner l'autre aux moines de S. Victor au préjudice de ses héritiers légitimes.

Innoc. III, ep. l. 10.

Hist. des évêq. de
Marf. t. 2, p. 38.

CH. XXXIV.

RELÂCHEMENT
PARMI LES RELI-
GIEUX ET LES EC-
CLÉSIASTIQUES

L'ORDRE séculier & régulier étoit tombé dans un relâchement déplorable. Il n'y avoit plus de discipline dans l'abbaye de Saint-Victor, & c'étoit le moindre mal. « L'abbé, disoit un moine de » cette abbaye au pape, l'abbé, par sa négligence, laisse com- » mettre des crimes énormes, des vols, des parjures, des symo-

Guillaume Vivaud, Simon Berard & Raymond Sarrazet, recteurs de la communauté, ses droits sur la seigneurie, plusieurs années auparavant. *Ruff. Hist. de Marf. pag. 100.*

» nies ; la discipline se perd , les biens se dissipent ; il se commet
 » beaucoup d'autres choses contraires à la décence & à la sainteté
 » de notre état ». A Lerins il régnoit aussi beaucoup d'abus , &
 il paroît , par les monumens du tems , que tous les monasteres
 s'étoient écartés plus ou moins de leurs anciens principes.

Le clergé séculier n'offroit rien qui pût consoler les ames
 pieuses. On voyoit peu de bons prêtres ; tout le reste croupissoit
 dans une honteuse ignorance , ou se déshonoroit par les vices
 inséparables de l'avarice & de l'oïveté. On ne peut lire sans
 douleur les peintures que les auteurs du tems , soit historiens ,
 soit poètes , ont faites des mœurs des ecclésiastiques & des religieux.
 L'ignorance peut bien avoir été la première cause de ces dérè-
 glémens ; mais le crédit & les richesses des deux ordres y con-
 tribuerent pour le moins autant. Des hommes qui , par les terres
 dont ils étoient possesseurs , par l'empire qu'ils avoient acquis sur
 un peuple ignorant , se mêloient de toutes les affaires importantes ,
 se renfermoient rarement dans l'exacte bienséance de leur état.
 L'envie de dominer devint leur passion favorite , & bientôt ils
 ne connurent plus de règle , lorsqu'à la faveur des fausses décrè-
 tales & des maximes sur l'indépendance du clergé , ils crurent
 pouvoir tout se permettre impunément. Ces désordres furent , à
 certains égards , la première cause des erreurs des albigeois ; car
 dans un siècle ignorant & grossier le peuple règle sa croyance sur
 la conduite des pasteurs , & la religion chrétienne n'a rien à
 craindre dans une nation éclairée , lorsque les ministres retracent
 dans leurs mœurs la sublimité de sa morale.

UNE preuve que c'étoit en haine du clergé que les albigeois
 avoient levé l'étendard de l'hérésie , c'est que , suivant eux , il ne
 falloit obéir ni au pape ni aux évêques ; ils prétendoient mener une
 vie apostolique , prêchoient sans cesse , marchaient nus pieds ,
 prioient à genoux sept fois par jour , & autant pendant la nuit ;

N n 2

CH. XXIV.

RELACHEMENT
 PARMIS LES RELI-
 GIEUX ET LES EC-
 CLÉSIASTIQUES.

Ibid. p. 132.

Innoc. epist. t. 2 ,
 p. 541.

Bouch. t. 2, p. 192.

Fleuri. disc. 3.

Hist. de Lang.
 t. 3, p. 129.

CH. XXXV.

ERREURS DES
 ALBIGEOIS.

Ann. abb. Margar.
 Hist. de Lang. t. 3,
 p. 133 & 134.

LIVRE IV.

V. ci-dess. c. VIII.

ils ne vouloient recevoir de l'argent de personne, ne mangeoient point de viande, ne buvoient point de vin, se contentant de recevoir leur simple nourriture, & disant que l'aumône ne valoit rien, parce que personne ne pouvoit rien posséder. Ces simplicités n'auroient pas été fort dangereuses, & leur auroient attiré peu de profélytes, s'ils n'y avoient pas ajouté les impiétés dont nous avons parlé ailleurs. Ils attaquoient les sacrements, & sur-tout le baptême, l'eucharistie & la pénitence, nioient la création, la résurrection & l'unité d'un Dieu. Ils admettoient les deux principes par un aveuglement bien digne de ce siècle, où l'on croyoit expliquer le bien & le mal par un système qui implique contradiction.

Ils prétendoient donner le Saint-Esprit à leurs profélytes, tant hommes que femmes, en leur soufflant sept fois dans la bouche. Le simple baiser sur la bouche étoit encore une des cérémonies de ces hommes, si austères en apparence.

Hist. des Troub.
t. 2, p. 43 & suiv.

Le système de la transmigration des ames est encore une des erreurs que leur reproche un missionnaire troubadour, dont le refrain étoit : *Crois comme moi ou tu seras jetté dans le feu. On te proclame à son de trompe dans la ville (1), & le peuple s'assemble pour te voir brûler.*

« Qui t'a appris, dit-il, que ton ame soit venue de ceux qui tombent du ciel sur la terre, & furent neuf jours à faire le chemin ? »

(1) On lit dans le roman français de Gerard de Roussillon, que c'étoit autrefois l'usage, quand on devoit faire mourir quelqu'un, de l'annoncer au son de trompe; cet usage tenoit lieu des arrêts qu'on affiche :

Il avoit en sa terre fait une accoutumance,
Que quand homs devoit prendre mort par sentence;
Dès Doiz * le soir on veoit (voyoit) aux portes tromper, (trompeter) :
Une trompe à ce propre. Lors oïssiez compter
Cil sera demain ars ou noïé ou pendu,
Ou mort d'autre mort dure. Ja n'en sera défendu :

» Nous savons ce qu'ils sont devenus , & comment peux-tu dire
 » qu'ils retournerent dans la gloire d'où ils sont sortis ? D'ail-
 » leurs , quelle apparence que mon ame ait été celle d'un de ces
 » démons renversés du haut des cieus il y a bien cinq mille ans ,
 » puisque je ne me ressouviens d'aucune des choses que j'avois
 » vues ou faites , ni si j'ai mérité ou démérité envers Dieu ?

» Dis-moi encore dans quelle école t'a-t-on enseigné que l'ame
 » de l'homme , quand elle a quitté son corps , va se placer dans
 » un bœuf , un âne , un bœuf , un cochon , ou dans le premier
 » animal qu'elle voit , passant des uns aux autres , jusqu'à ce
 » qu'elle reprenne un autre corps d'homme ou de femme , &
 » qu'elle y fait une longue pénitence en attendant le jour du
 » jugement , où elle doit recouvrer sa premiere gloire : voilà ce-
 » pendant ce que tu fais entendre à l'homme que tu séduis , &
 » que tu ôtes à Dieu pour le donner au diable ; c'est ainsi que
 » que tu lui fais espérer le salut », disoit ce bon missionnaire en
 faisant le tableau de la métempfycose , où l'on est étonné de re-
 trouver l'ancienne doctrine des indiens , comme s'il y avoit des
 erreurs destinées à reparaître dans les siècles où l'on revient au
 même point d'ignorance & de barbarie.

UNE grande preuve de l'ignorance où l'on étoit alors , c'est
 qu'on crut devoir employer la force pour convertir les hérétiques ,
 & en confier le soin aux légats. La légation étoit pour la cour
 de Rome un moyen simple d'étendre son pouvoir. On ne con-
 çoit pas comment les évêques & les archevêques qui , de droit
 divin , sont juges de la doctrine , souffroient qu'on leur ôtât la
 plus belle prérogative de leur ministère , pour la donner à un re-
 lieux , par un abus , dont l'effet le plus sûr étoit de lui faire perdre
 l'esprit de son état. Frere Raynier , religieux de Cîteaux , fut d'abord
 commissaire d'Innocent III en Provence.

Ce pape , en l'envoyant , ne se contenta pas d'enjoindre aux

CH. XXXV.

ERREURS DES
ALBIGEOIS.

CH. XXXVI.

POUVOIR DES LÉ-
GATS. MORT DE
PIERRE CASTEL-
NAU. SES SUITES.

LIVRE IV.

Innoc. III. ep. l. 1,
ep. 81.

prélats de Provence de l'aider de tout leur pouvoir à ramener les hérétiques ou à les chasser, s'ils refusoient de se convertir, mais encore d'observer ses statuts, & de faire exécuter ses sentences d'excommunication; de plus il enjoignit aux princes, aux comtes, aux seigneurs, pour la rémission de leurs péchés, de traiter favorablement cet envoyé, de l'assister de tout leur pouvoir contre les hérétiques, de proscrire ceux qu'il excommunieroit, de confisquer leurs biens, & d'user envers eux d'une plus grande rigueur s'ils persistoient à vouloir demeurer dans le pays après l'excommunication. Nous lui avons donné plein pouvoir, ajoutoit le pape, de contraindre les seigneurs à agir de la sorte, soit par l'excommunication, soit en mettant leurs terres en interdit; & nous ordonnons à tous les peuples de s'armer contre les hérétiques, lorsque frere Raynier & frere Gui, son collègue, l'ordonneront.

Ibid. l. 2, ep. 122
& seq.

Hist. du Lang. t. 3,
p. 136 & suiv.

Ce frere Raynier, qui n'avoit d'abord que le titre de commissaire du saint-siège, fut revêtu, bientôt après, de celui de légat, avec une autorité plus grande qu'auparavant, & eut pour collègue Pierre de Castelnau, archidiacre de Maguelone, & ensuite moine de Cîteaux. Pierre servit avec trop de zèle les intentions de la cour de rome, qui n'aspiroit à rien moins qu'à envahir tous les pouvoirs. Il fut tué d'un coup de lance le 8 janvier 1208 (1), au fauxbourg de Trinquetaille-lès-Arles, par un inconnu, auquel il

(1) *Anno ab incarnatione Domini M. CC. VI. idus Januæ. Lanceâ transfusus est Petrus de Castronovo Apostolica sedis legatus, super ripam Rhodani juxta hospitale B. Thomæ, qui propter veritatem & justiciam mortuus est mundo vivit autem Deo.* Arch. de Mont-Maj. brev. manuscrit, vers le milieu.

Cette date, qui n'étoit pas connue, prouve que l'année commençoit alors au mois de janvier comme aujourd'hui, ou à Noël. Car si elle eût commencé à Pâques ou le 25 mars, le VI des ides de janvier 1208, répondroit au même jour de janv. 1209. Or les lettres du pape Innocent III, & tous les monumens, prouvent que ce légat avoit été assassiné avant le mois de mars 1208.

dit en recevant le coup, *que Dieu vous pardonne, je vous pardonne*; paroles vraiment chrétiennes dans la bouche d'un homme dont la conduite n'avoit pas toujours été réglée par la prudence, la justice & la charité; car c'est ce même légat qui avoit foulé aux pieds les prérogatives de l'épiscopat, en excommuniant ou déposant des évêques de sa propre autorité; qui avoit violé les droits des souverains, en frappant le comte de Toulouse de ces anathèmes, qui délioient les sujets du serment de fidélité. Nous souhaiterions que la religion & l'humanité n'eussent aucun reproche à lui faire sur la rigueur avec laquelle il traita les hérétiques.

La mort du légat excita, comme on devoit s'y attendre, le courroux d'Innocent III. Ce pape adressa aux archevêques de Narbonne, d'Arles, d'Embrun, d'Aix & de Vienne, une bulle, par laquelle il excommunioit le meurtrier, accordoit indulgence plénierie à tous ceux qui entreprendroient de venger le sang du juste; & attendu les indices qui faisoient présumer, suivant lui, que le comte de Toulouse étoit coupable de la mort de ce saint homme, il vouloit qu'on le déclarât excommunié, quoiqu'il le fût déjà; en conséquence il délia de leurs sermens tous ceux qui avoient promis à ce prince fidélité, société ou alliance, & permit à tout catholique, sauf néanmoins le droit du seigneur principal, non-seulement de poursuivre la personne du comte Raymond, mais encore d'occuper & de garder ses domaines, sur le fondement que, suivant les saints canons, on ne doit point garder la foi à celui qui ne la garde pas à Dieu, comme si l'église avoit jamais fait ou pu faire des canons qui défendent de garder la foi aux méchants; maxime qui suffiroit pour détruire la société.

CEPENDANT l'orage se forma sur la tête de Raymond. L'abbé de Cîteaux & les religieux de son ordre, publièrent une croisade contre lui, & ce qui prouve combien dans tous les pays il est essentiel de veiller sur l'opinion, puisque c'est de l'opinion que

CH. XXXVI.

POUVOIR DES LÉ-
GATS. MORT DE
PIERRE CASTEL-
NAU. SES SUITES.

Innoc. l. XI, ep. 26
& 29.

Rain. an. 1208,
n° 12.

CH. XXXVII.

SOUSSION DU
COMTE DE TOU-
LOUSE. CONDUITE
DES LÉGATS.

LIVRE IV.

Petr. Vallis. c. 8,
30, 11 & 17.

Guill. de Puilaup.
tom. 8.

Ann. Cisterc. an.
1208, c. 3, n° 2.

dépend le sort même des souverains, c'est qu'on vit accourir de toutes les provinces, à la seule voix du légat, des légions de combattans. C'en étoit fait du comte s'il n'eût offert de donner en otage sept de ses plus forts châteaux : la seule grace qu'il demanda, ce fut qu'on lui envoyât un autre légat, parce que l'abbé de Cîteaux le traitoit avec une dureté extrême. On lui envoya Milon, prêtre de l'église de Rome, qui avoit ordre de ne rien faire que par le conseil de l'abbé, dont il ne devoit être que l'organe, *parce que, lui écrivoit Innocent III, le comte de Toulouse le tient pour suspect, & ne se défie point de vous.* Ce n'étoit point avec des sentimens si peu conformes à la bonne foi, qu'on pouvoit se flatter de pacifier les troubles de la province.

Innoc. ep. t. 2,
p. 346.

Hist. de Lang. t. 3,
p. 161.

Le comte de Toulouse, dans l'extrême desir qu'il avoit de plaire au souverain pontife, promit la soumission la plus entiere le 18 juin 1209 ; il lui remit en gage les sept châteaux qu'il avoit offerts, dont trois savoir, Oppede, Mornas & Baumes, qu'on pouvoit regarder comme les principales forteresses du pays Venaissin, étoient situés en Provence. Outre ces garans de la fidélité du prince, on exigea de divers seigneurs, des consuls d'Avignon & de ceux des principales villes de ses états, qu'ils promissent avec serment de ne plus lui obéir, mais d'obéir à l'église romaine, s'il ne remplissoit pas ses engagements ; un des plus remarquables étoit la promesse de garder les hérétiques & ceux qui les favorisoient publiquement, pour les livrer avec tous leurs domaines à la merci des croisés. Cette confiscation des biens des hérétiques étoit la principale cause de la fureur avec laquelle on les poursuivoit. Il étoit très-imprudent d'exciter l'avarice à fournir des prétextes à la superstition. Il eût été bien plus digne du ministère évangélique de réprimer l'une & l'autre, & nous devons dire à la louange du légat Milon, qu'il employa son autorité pour empêcher Guillaume de Porcellet & Guillaume de Sabran, comte de Forcalquier, de vexer les voyageurs.

Innoc. t. 2, p. 368
& seq.

La

La plupart des seigneurs étoient alors de petits tyrans dans leurs terres. « Les barons , disoit un Troubadour de ce tems-là , » n'ont plus que des cavaliers armés à la légère pour faire plus » vite leurs courses & butiner , & pour se sauver plus promptement quand on leur fait tête. Autrefois , ajoute-t-il , on reconnoissoit les chevaliers à la magnificence de leurs habits , aux présens , aux réceptions honnêtes & à d'autres qualités semblables ; mais aujourd'hui on ne se distingue plus que par l'amour du pillage ».

Le même légat n'oublia rien pour réprimer ces brigandages & les petites guerres que l'ambition ou la jalousie des seigneurs allumoit en l'absence du comte de Provence. Si on le voit occupé à se faire livrer , pour les contenir dans le devoir , leurs principales forteresses ; si par-tout il prend des précautions pour soustraire à leur tyrannie les églises , les évêques & les religieux ; l'esprit du siècle rendoit ces précautions nécessaires , & l'on auroit tort de le blâmer , s'il se fût toujours renfermé dans les loix de la modération & de l'équité. Mais son ambition & l'ardeur avec laquelle il poursuivit le comte de Toulouse , & tous ceux qui résistoient à ses volontés , rendent suspects les motifs de sa conduite.

Le concile qu'il tint à Avignon le 4 septembre 1209 , fut visiblement indiqué pour hâter la ruine de ce malheureux prince. Raymond avoit refusé ; quelques jours auparavant , de livrer ceux d'entre ses sujets qu'on lui désignoit comme suspects d'hérésie : on ordonna aux évêques , par le second canon , de contraindre , par les censures ecclésiastiques , les comtes , les chevaliers & les châtelains , à exterminer les hérétiques. Ce canon n'étoit que comminatoire. Pour rendre l'anathème plus précis , on déclara que ce même Raymond qui , au mois de juin avoit été absous au concile de Saint-Gilles , qui s'étoit croisé au mois d'août contre ses propres sujets , seroit excommunié de nouveau , que ses terres ,

CH. XXXVII.
SOUSSION DU
COMTE DE TOU-
LOUSE. CONDUITE
DES LÉGATS.

Poëss. de Cadenet.

An. 1209.

Ibid. p. 365 & seq.

Concil. t. 10, p. 41
& seq.

An. 1210.

Innoc. ep. l. XII,
ep. 106.

LIVRE IV.

An. 1210.

seroient mises en interdit, si avant la fête de la Toussaint il n'avoit pas satisfait pleinement sur un certain nombre d'articles qu'on avoit exigés de lui. Le danger étoit pressant ; pour le prévenir, Raymond fit le voyage de Rome. Mais le légat n'oublia rien pour affermir le pape dans ses préjugés : « Je supplie votre Sainteté, lui écrivoit-il, de ne pas vous laisser surprendre par ses paroles artificieuses, & d'appesantir sur lui le joug de l'église, comme il le mérite. Il a transgressé presque tous les articles pour lesquels il a fait serment entre mes mains. Ainsi les sept forteresses qu'il m'a remises sont confisquées au profit de l'église romaine. Les habitans d'Avignon sont prêts à faire hommage à la même église pour tous les droits qu'il avoit sur eux : ce pendant on peut attendre encore jusqu'à la Toussaints ; mais si d'ici à ce tems-là il ne donne pas une entière satisfaction, on procédera contre lui, tant par les peines spirituelles que par les peines temporelles. Les châteaux qu'il m'a remis sont forts par la nature & par l'art. Il sera facile, avec le secours des barons & des villes voisines, qui se sont engagés à l'église par serment, de le chasser d'un pays qu'il a trop long-tems souillé par sa vie scandaleuse ».

CH. XXXVIII.

CONDUITE DU
COMTE DE TOUL.
AUPRÈS DU SAINT
SIÈGE.

Ibid. ep. 152, 153.

Hist. de Lang.
t. 3, p. 187 & suiv.
not. 16.

L'ARTIFICE du légat ne réussit pas. Raymond reçut à Rome un accueil favorable. Le pape ordonna la tenue d'un nouveau concile pour le juger sur deux points précis, sur la foi & le meurtre de Pierre de Castelnau ; ou pour le recevoir à se purger par la voie canonique, s'il ne se présentait aucun accusateur. Quant aux châteaux, le saint pere témoigna de l'indignation sur la proposition qu'on lui fit de les retenir. Il répondit que l'église ne devoit point s'enrichir du bien d'autrui.

Raymond au comble de ses desirs, s'empressa d'intimer aux légats les ordres du pape. Ils feignirent d'y souscrire, & s'appliquèrent à les éluder. Comme il vouloit faire casser tout prétexte, il

traitoit avec les évêques qui avoient des démêlés temporels avec lui , & recherchoit leur amitié par le sacrifice même de ses droits : mais cette bonne foi ne fit aucune impression sur ses ennemis. Ils refuserent d'admettre les preuves de son innocence , prétendant qu'elles n'étoient pas recevables , parce qu'il n'exterminoit pas les hérétiques , & qu'il levoit de nouveaux péages.

Le concile de Saint-Gilles , convoqué d'après ces principes vers la fin de septembre 1210 , ne produisit aucun effet. Raymond y accourut avec joie ; mais Thédise , l'un des légats , prenant la parole , lui déclara qu'on ne pouvoit l'admettre à se justifier , parce qu'ayant négligé d'obéir en des choses de peu de conséquence , il avoit marqué par-là une mauvaise volonté qui devoit donner de la défiance. Il ne fut pas plus heureux au concile d'Arles , assemblé au mois de juin 1211. Il y parut accompagné du roi d'Aragon. A leur arrivée on leur fit défense de sortir de la ville sans la permission des légats & des peres. On signifia au comte les articles dont on faisoit dépendre sa réconciliation avec l'église. Les principaux étoient qu'il congédieroit ses troupes. Qu'il chasseroit de ses terres les hérétiques & leurs fauteurs. Qu'il remettrait entre les mains du légat & de Simon de Montfort , son plus cruel ennemi , toutes les personnes qu'on lui désigneroit , pour être traitées par le légat & Montfort comme bon leur sembleroit. Qu'aucun de ses sujets , soit nobles , soit roturiers , ne pourroit porter des habits riches ; mais seulement des capes noires & de vil prix. Qu'il feroit raser toutes ses forteresses. Que ses vassaux habiteroient la campagne. Qu'il ne pourroit exiger sur les grands chemins & les rivières que les droits anciennement établis. Qu'après avoir accompli tous ces articles , il iroit faire la guerre aux infidèles sous l'habit des chevaliers de Saint-Jean ; & qu'il ne pourroit revenir dans ses états qu'avec la permission du légat ; article essentiel , pour consommer impunément toutes les injustices qu'on méditoit.

L'intention de forcer ce malheureux comte au refus , ne pouvoit

CH. XXXVIII.
CONDUITE DU
COMTE DE TOU-
LOUSE AUPRÈS
DU SAINT-SIÈGE.

Petr. vall. c. 39.

An. 1211.

Hist. de Lang. t. 3,
pr. p. 30 & seq. &
not. 16, n° 6.

Catel hist. des Ctes
de Toul. p. 262.

LIVRE IV.

être plus marquée. Il partit d'Arles, le désespoir dans l'ame, sans prendre congé des évêques, & alla porter à Toulouse ces loix de sang aux conseillers assemblés. Tous les assistans s'écrierent qu'ils préféreroient la mort à la honte de les subir. C'en fut assez pour enhardir les légats à déclarer le comte excommunié, ennemi de l'église, apôstat. Ils livrerent ses domaines au premier occupant. Les suites de cette affaire remplirent le Languedoc de ravages, Rome d'intrigues, & d'indignation tous les princes éclairés. Elles sont étrangères à notre histoire. Nous n'insisterons que sur les événemens qui décidèrent du sort de la Provence occidentale, dont le comte de Toulouse étoit souverain.

An. 1215.

Innocent III, trompé par de fausses relations, approuva d'abord la conduite des légats ; mais ensuite mieux informé par les plaintes qu'on lui porta, il indiqua un concile à Rome au mois de novembre 1215. Raymond y accourut avec les comtes de Foix & de Cominges. Le jeune Raymond son fils, qui s'étoit réfugié en Angleterre auprès du roi son oncle, s'y rendit de son côté déguisé en marchand. On y vit aussi Pierre-Bernard de Sauves, qui avoit épousé la fille aînée du comte de Toulouse, & qui venoit demander le comté du chef de sa femme, dans le cas où son beau-pere & son beau-frere en seroient privés. Tous ces princes furent introduits dans le concile, & se prosternerent aux pieds du pape. Les comtes de Toulouse, de Foix & de Cominges lui porterent leurs plaintes contre Simon de Montfort, qui avoit envahi leurs domaines. On voyoit d'un côté un prince plusieurs fois absous & jamais juridiquement condamné, qui redemandoit ses états héréditaires ; son fils qui, dans l'âge le plus tendre, ne pouvoit être, ni accusé, ni soupçonné ; un gendre qui à leur défaut réclamoit les droits de sa femme, & de l'autre un usurpateur, dont l'ambition étoit démasquée, & qui, sous un voile de piété facile à percer, cherchoit à envahir le bien d'autrui. La cause de ce dernier prévalut, & l'histoire ne fournit peut-être pas d'exemple d'une injustice pareille dans

Hist. de Lang. t. 3.

P. 277.

Cat. hist. des Ctes
de Toul. p. 305.

une assemblée aussi solennelle. Il faut pourtant convenir qu'il y eut de vifs débats parmi les peres ; Innocent III, qui auroit pu être un grand pape , s'il eût moins suivi les conseils de l'ambition , parce qu'il avoit de grandes lumieres avec un fond de justice & d'équité , hésita ; son cœur & son esprit penchoient pour les deux Raymond ; mais la politique l'emporta. Le pape , & non pas le concile , forcé par les circonstances , priva Raymond de ses domaines , sans qu'on se doutât alors de l'incompétence de son tribunal en pareille matiere ; car tous les hommes abusés , ne savoient rien disputer à la cour romaine , & l'on auroit dit que l'opinion faisoit revivre ces tems , où le sénat de Rome dispoisoit à son gré du sort des peuples & des souverains.

Dès que le vieux Raymond fut informé du décret qui le dépouilloit de ses domaines , il demanda une audience au pape , & lui fit ses représentations. Mais le saint pere lui déclara que , pour le présent , il ne pouvoit rien faire de plus en sa faveur : il se montra plus favorable au jeune Raymond , auquel il témoigna beaucoup de tendresse. L'ayant fait asseoir , il lui dit , suivant un ancien auteur , « Mon fils , écoutez-moi ; si vous suivez mes conseils , votre » conduite sera toujours irréprochable. Aimez Dieu par dessus » toutes choses , ne prenez point le bien d'autrui , mais défendez » le vôtre si quelqu'un veut vous l'ôter ; en vous conduisant de la » sorte , vous ne manquerez pas de domaines ; & afin que vous » ayez de quoi vous entretenir d'une maniere convenable à votre » naissance , jusqu'à ce qu'on assemble un nouveau concile , je vous » donne le comté Venaissin avec toutes ses dépendances , la Provence & Beaucaire. *Saint pere* , lui dit le jeune Raymond , *si je puis recouvrer mes domaines sur le comte de Montfort , & sur ceux qui les détiennent , n'en soyez point fâché. Quoique vous fassiez ,* repliqua le pape , *Dieu vous fasse la grace de bien commencer & de mieux finir.* Il lui donna ensuite sa bénédiction , & lui remit les lettres de concession du Venaissin & du marquisat de Provence.

CH. XXVIII.

CONDUITE DU
COMTE DE TOU-
LOUSE AUPRÈS
DU SAINT-SIÈGE.

Petr. vall. c. 83.

Spic. t. 7, p. 210.

Conc. t. XI, part. 1,
p. 117.

An. 1215.

Hist. de Lang. t. 3,
pr p. 62 & 63.

LIVRE IV.

An. 1216.

Le jeune prince , animé de l'espoir que lui donnoient tant de témoignages de bienveillance , partit de Rome pour aller rejoindre son pere à Gênes , & prirent ensemble la route de Marseille. Ils reçurent dans cette dernière ville un accueil distingué. A Avignon & dans tout le marquisat de Provence , ils trouverent le même zèle & le même empressement. Arnaud d'Ayguieres leur ayant porté la parole au nom de la ville d'Avignon , dit , en s'adressant au vieux Raymond : « La ville & les habitans d'Avignon se donnent à vous , seigneur comte , avec tous leurs biens. Ils vous supplient d'aggréer leurs services , & de les employer dans tout ce qu'il vous plaira de leur ordonner. Ils se donnent avec le même zèle à votre fils qui est ici présent. Du reste , ne vous inquiétez pas. La ville a mille cavaliers bien armés , & tout prêts à vous aider à conquérir vos états. Pour le courage & la bonne volonté , ils en valent bien cent mille ». Le comte fut sensible comme il devoit l'être , à ces marques de soumission. Il trouva le même empressement à le servir dans tout le pays Venaissin. Il y eut même quelques communautés & une foule de chevaliers qui s'armerent pour soutenir sa querelle. Mais les suites de cette guerre , dont le Languedoc fut le théâtre , ne font point de notre sujet. Il nous suffira de remarquer en son lieu comment elles contribuerent à faire passer le pays Venaissin sous une domination étrangere.

Guill. de Puil.
c. 27.

CH. XXXIX.
LES PRINCIPALES
VILLES DE PROV.
SE RENDENT INDÉ-
PENDANTES.

V. le mém. sur les
municipes.

LA Provence proprement dite , offroit un spectacle tout différent. Les principaux seigneurs tantôt alliés , tantôt ennemis , & toujours rivaux entr'eux , se faisoient quelquefois la guerre , mais une campagne terminoit leurs querelles. Les grandes villes , telles qu'Arles , Marseille , Nice & plusieurs autres , sortoient à la faveur du commerce , de cet état d'abaissement où la barbarie du dixieme siecle les avoit réduites. Elles avoient des loix , des magistrats , une police , quoiqu'informe , mais dans laquelle on appercevoit l'ébauche d'un gouvernement plus parfait. Les républiques d'Italie leur en avoient donné l'idée. Ces républiques , depuis près d'un siecle ,

couvroient les mers de leurs vaisseaux, & remplissoient l'Occident du bruit de leurs divisions. Marseille & Nice se déclarèrent pour les pisans. Mais les galeres de Marseille ayant été battues plusieurs fois par la flotte génoise, cette ville conclut la paix avec les génois pour vingt ans, au mois d'août 1211. Arles prit aussi la défense des pisans; le traité de ligue offensive & défensive étoit pour vingt-cinq ans; il est daté du 20 décembre 1212. Les deux villes y traitent avec une égale autorité & indépendance; c'est de part & d'autre une promesse de se secourir, de se défendre contre les ennemis communs, & de faire jouir réciproquement leurs sujets de la protection des loix, comme s'ils étoient citoyens des deux villes. Cette préférence qu'Arles, Marseille & Nice avoient pour la république de Pise, n'étoit point sans fondement. Leur intention étoit d'humilier la fierté de Gênes, qui ne voulant point souffrir de puissance rivale sur mer, cherchoit à écraser toutes les villes maritimes du voisinage. Celles de Provence, forcées de plier sous son joug, ne pouvoient faire le commerce que sous la protection de son pavillon. Elles n'avoient point les mêmes raisons de craindre la puissance des pisans; ce peuple, étant plus éloigné, étoit moins susceptible de cette jalousie inquiète & minutieuse, qui, dans les petits états, s'attache à détruire un voisin peu redoutable. Peut-être aussi que leur politique étoit de se déclarer tantôt pour l'une, & tantôt pour l'autre de ces républiques, suivant qu'elles avoient intérêt à maintenir entre elles un certain équilibre de puissance. C'est du moins la seule raison que nous puissions donner de ces vicissitudes que nous appercevons dans leurs alliances. Quoi qu'il en soit de leurs motifs, ces traités prouvent que nos principales villes tenoient alors un rang considérable parmi celles qui se disputoient le commerce de la Méditerranée, & qu'elles s'étoient élevées à une indépendance dont nous assignerons les causes en parlant des municipes.

Dès hommes nés libres, gouvernés par des loix, qui étoient

CH. XXXIX.

LES PRINCIPALES
VILLES DE PROV.
SE RENDENT INDÉ-
PENDANTES

Script. rer. ital.
t. 6, p. 401.

An. 1216.

Pr. ch. XXXVIII.

LIVRE IV.

un reste de l'ancienne municipalité , soumis tantôt à des princes étrangers , tantôt à des princes mineurs , environnés de seigneurs qui faisoient la guerre à ces mêmes princes , entreprenoient souvent de se rendre indépendans. Les empereurs les favorisoient ; & quand ils ne pouvoient pas faire respecter leur autorité par la force , ils la faisoient reconnoître par les privileges qu'ils accorderoient , soit aux villes , soit aux seigneurs , ou aux évêques. L'archevêque d'Arles fut un des plus favorisés ; aussi fut-il celui de toute la province , qui eut le plus d'autorité dans son diocèse. Il confirmoit l'élection des consuls , donnoit des statuts à la tête du conseil de ville , & il auroit été souverain dans Arles , si son pouvoir n'eût été modéré par celui des magistrats , qui lui étoient pourtant subordonnés. Dans les autres villes principales , telles que Marseille , Nice & Avignon , les habitans avoient une autorité plus indépendante. Mais en général ils ne surent pas en profiter. Ils se livrèrent aux factions , aux cabales , comme il arrive presque toujours dans les républiques naissantes , lorsque la science des loix & du gouvernement est peu connue ; ils furent obligés de remédier à ces abus en se donnant un ptestat. Le ptestat étoit une espèce de dictateur , à qui l'on confioit une autorité presque absolue. Cette autorité pouvoit être plus à craindre que les maux qu'on vouloit prévenir ; un magistrat absolu devient facilement un tyran , quand il peut l'être impunément ; mais on corrigea par des loix sages les abus qui paroissoient inséparables de cette magistrature , & les villes qui l'adoptèrent , eurent la même forme de gouvernement que les villes d'Italie , qui leur en avoient donné le modèle (1).

V. dans la dissert.
sur les municipes ,
l'art. ARLES.

(1) Nos villes ne se modelèrent que sur les grandes républiques d'Italie , qui étoient gouvernées par un ptestat , & ne souffrirent jamais qu'aucune maison noble , eût chez elle aucune espèce d'autorité héréditaire , comme il arriva à Quiers en Piémont. Les actes de cette communauté , pour être authentiques devoient être scellés de quatre sceaux : la maison de Balbs divisée en trente - deux branches , en 1271 , avoit un de ces sceaux en 1394 , & il est dit dans un acte passé cette année-là ; qu'elle en jouissoit depuis un tems immémorial. *Arch. de Quiers.*

TELLES étoient les opérations politiques de nos premières villes, lorsque le comte Raymond Berenger s'échappa de la tutelle suspecte du roi d'Aragon, pour revenir dans ses états de Provence. Il y trouva son autorité presqu'entièrement méconnue, & l'indépendance des principales villes établie sur des confédérations difficiles à détruire. Marseille & Nice étoient alliés de Gênes, comme nous l'avons dit; Avignon l'étoit de Saint-Gilles; Arles, de Pise & de Nîmes; d'un autre côté Guillaume de Baux, prince d'Orange, avoit obtenu de l'empereur Frédéric II, le titre de roi d'Arles & de Vienne, & avoit embrassé le parti des croisés, pour faire valoir un jour ces concessions. Enfin le comte de Toulouse, Raymond VI, & le jeune Raymond son fils, agitoient la plus grande partie de la Provence, par l'intérêt qu'ils inspiroient; de tous côtés on étoit venu se rassembler sous leurs drapeaux pour les remettre en possession de leurs états. Parmi les villes qui se signalèrent en cette occasion, Marseille fut peut-être celle qui montra le plus d'attachement pour ces malheureux princes, non qu'elle fût infectée des erreurs qu'on leur reprochoit; mais parce qu'elle avoit été frappée des mêmes anathèmes, pour quelques biens qu'elle disputoit aux moines de Saint-Victor. Ainsi le ressentiment eut plus de part que le véritable zèle aux secours que les Marseillois donnèrent au comte de Toulouse. Ils combattirent pour lui dans le Venaissin contre les croisés, avec les habitans d'Avignon, de Saint-Gilles, de Beaucaire & de Tarascon, & poursuivirent avec une sorte de fureur le cardinal Bertrand, légat du saint-siège. Ce légat ne rougissoit pas, non plus que l'archevêque de Bourges & l'évêque de Clermont, de jouer le premier rôle dans une guerre, où toutes les loix étoient violées.

L'histoire n'a pas conservé le détail des horreurs qui se commirent dans le pays Venaissin. C'est un tableau de moins dans les malheurs de l'humanité, s'il faut en juger par le traitement que les avignonois firent à Guillaume de Baux, prince d'Orange. Ils

Tome II.

P p

CH. XL.

RAYM. BERENG.
ARRIVE EN PROVENCE. ETAT DE
CETTE PROVINCE.

An. 1217.

Pr. ch. xxxiii.

Hist. de Lang. t. 3,
p. 287 & suiv. &
pr. p. 63.

Preuv. ch. xx.

An. 1218.

LIVRE IV.RAN. 1218, n° 55.Hist de Lang.
t. 3, p. 307.

l'écorcherent vif, & le couperent en morceaux ; barbarie qui ne se renouvelle plus que chez des sauvages, & qui prouve jusqu'à quel point des hommes, d'ailleurs portés à la douceur, peuvent s'oublier dans l'effervescence des guerres civiles. Le pape Honoré III, indigné, comme il devoit l'être, d'un atrocité de cette nature, chercha par-tout des vengeurs à ce prince & à la religion qu'il croyoit offensée par les efforts que faisoit le comte de Toulouse pour chasser les croisés. Il n'en trouva que trop, puisque la soif du carnage animoit alors tous les combattans. Plusieurs seigneurs s'armèrent contre Raymond, & en occupant ses armées du côté de la Garonne, délivrèrent la Provence d'un voisin incommode.

CH. XII.IL ÉPOUSE BÉATRIX DE SAVOIE.
NOUVELLES ALLIANCES DE MARSEILLE ET D'ARLES.Arch. du roi à Aix,
tour du tréf.**AN. 1219.**

C'EST alors que Raymond Berenger, souverain de cette province, forma le projet de rétablir son autorité. Comme il avoit à soumettre des seigneurs ambitieux, des villes puissantes, des évêques jaloux de leur indépendance ; comme Guillaume de Sabran & le dauphin de Viennois étoient alors ceux dont il avoit le plus à craindre, il épousa Béatrix, fille de Thomas, comte de Savoie ; dont les armes & l'expérience lui étoient nécessaires pour l'exécution de ses desseins. Cette princesse lui porta en dot deux mille marcs d'argent, qui font cent quatre mille livres de notre monnoie, somme assez considérable pour ce tems-là, où l'argent étoit rare, en Provence sur-tout, excepté dans les villes de commerce.

Celle de Marseille, par la sagesse & l'industrie des habitans, tenoit le premier rang parmi les plus considérables. Nous avons parlé plus haut des alliances qu'elle avoit faites avec quelques républiques d'Italie : elle en fit une en 1219, avec le comte d'Empurias en Catalogne ; une preuve qu'à Marseille la souveraineté résidoit essentiellement dans les citoyens, c'est que si l'un d'eux avoit à se plaindre d'un sujet du comte, ce sujet ne pouvoit point entrer avec son navire dans le port sans la permission de l'offensé. Le

PREUV. CH. XII.

comte pouvoit y avoir un vaisseau pour transporter les pèlerins dans la Terre-Sainte, ou pour faire le voyage de Seyde & d'Alexandrie. Le passage des pèlerins étoit alors d'un très-grand revenu. Les templiers & les chevaliers de Saint-Jean avoient obtenu des vicomtes de Marseille, il y avoit déjà plusieurs années, le droit de faire cette espèce de trafic (1). Chacun des deux ordres pouvoit faire partir deux fois l'année un vaisseau qui contenoit jusqu'à quinze cens pèlerins, sans compter les marchands & les hommes de l'équipage; ce fait est d'autant plus remarquable, qu'il n'y a point de vaisseau aujourd'hui qui pût contenir ce grand nombre de personnes. La construction grossière des anciens navires étoit une des principales causes des naufrages, alors si fréquens & si lucratifs pour les souverains, qui s'attribuoient les effets naufragés par un usage barbare, dont l'origine remontoit au tems de l'empire romain, & qui ne fut supprimé en France que sous Louis XIV en 1681.

Les Marseillois demandèrent au comte d'Empurias, par le traité dont nous venons de parler, outre l'exemption du droit de bris & de naufrage dans tous ses états, la permission de tirer du bled des terres de sa dépendance; car il n'y en a jamais eu assez dans le territoire de cette ville pour nourrir la moitié des habitans. Arles en tiroit de la marche d'Ancone; l'île de la Camargue, aujourd'hui si fertile, étoit vraisemblablement devenue un marais, depuis que

CH. XLI.
NOUVELES AL-
LIANCES DE MAR-
SEILLE ET D'AR-
LES.

An. 1221.
Antiq. med. æv.
t. 4, p. 398.

(1) Cette concession avoit été faite en 1212 par Hugues de Baux, Barralé sa femme, Gerard Adhémar & sa femme Mabile, &c. Mais en 1233, lorsque la ville de Marseille se gouvernoit en république, les magistrats attaquèrent ce privilège, & les grands-maitres des deux ordres intentèrent un procès aux marseillois qui étoient dans le Levant. L'affaire fut portée devant Odon de Montbelliard, connétable & bailli du royaume de Jerusalem, & fut terminée sous la condition que les deux ordres pourroient faire partir deux vaisseaux deux fois l'an, ainsi que nous le disons ci-dessus. *Arch. de S. Gilles, priv. des emper., n° 5. & privil. seign. n° 2.*

LIVRE IV.

les sarrasins & les autres pirates eurent commencé de faire des courses dans cette île, & d'en exterminer les habitans (1).

Chron. de saint
Victor.

Raymond Berenger étoit alors à la tête d'une armée du côté de Vintimille, pour soutenir les habitans qui s'étoient révoltés contre les génois. Il fut abandonné par les rebelles, sans avoir rapporté d'autre fruit de son expédition, qu'une nouvelle preuve de leur inconstance. Il eut plus de succès dans la partie occidentale de la Provence, qu'il ravagea, ayant sous ses ordres les marseillois ses alliés. Il prit & détruisit de fond en comble la ville de Lambesc, qui s'étoit soustraite à son obéissance, & entra triomphant dans Roque-Martine.

CH. XLII.

LOUIS VIII, A LA
TÊTE DES CROISÉS,
FAIT LE SIÈGE D'AVIGNON.

Hist. de Lang.
t. 3, pr. p. 308.

Raymond VI, comte de Toulouse, étoit mort au mois d'août 1222, ayant à se reprocher de n'avoir pas réprimé dans leur naissance des erreurs qui furent une source de maux pour lui & ses sujets. Raymond son fils, qui lui succéda, avoit beaucoup de partisans dans la partie occidentale de la Provence. Les avignonois étoient les plus zélés. Ils lui avoient prêté des sommes considérables pour lesquelles ses baillis leur engagèrent le Venaissin & tous les domaines qu'il avoit aux environs du Rhône. L'empereur Frédéric, dévoué à cette même cour de Rome dont il devint ensuite le plus grand ennemi, défendit au comte d'aliéner ses terres, ce qu'il fit sans doute pour le livrer à la merci de ses ennemis, en lui ôtant les moyens de soutenir la guerre. Frédéric ne voyoit pas qu'il est plus dangereux pour les souverains que pour les particu-

(1) Plus de moitié de l'acte où nous lisons ce fait est conçue dans les mêmes termes que celui qui avoit été passé en 1212 entre Arles & Pise. Nous croyions d'abord que les deux traités n'en faisoient qu'un, & que les copistes ne les avoient distingués que par une erreur de date. Mais, 1°. dans ce dernier, il est parlé du potestat d'Arles, au lieu qu'il n'en est pas fait mention dans l'autre, parce qu'en 1212, il n'y en avoit point dans cette ville. 2°. Les archevêques nommés dans l'un & dans l'autre sont différens. 3°. Les témoins le sont aussi; on nomme dans celui de 1221 jusqu'à près de 130 habitans de la ville d'Arles;

liers d'accréditer des maximes injustes, puisque dans d'autres circonstances, on peut s'en servir contre eux-mêmes. Le roi de France, Louis VIII, mérite le même reproche. En s'emparant des états du comte de Toulouse, pour lesquels il n'avoit d'autres titres que les censures des légats, il avouoit que pour le crime d'hérésie, réel ou imaginaire, on pouvoit lui ôter la couronne. Ce prince faisoit défiler ses troupes le long du Rhône, vers le Languedoc, lorsque plusieurs villes, saisies de respect & de terreur à la vue de son armée, se soumirent sans attendre d'en être sommées. Les avignonois lui députèrent le pottestat & quelques citoyens des plus notables, pour renouveler la promesse qu'ils avoient déjà faite de donner passage à l'armée françoise sur leur pont, & pour demander leur absolution au cardinal Saint-Ange, légat du saint-siége. Le cardinal la leur promit, à condition qu'ils s'engageroient par serment à obéir aux ordres de l'église, à lui remettre leurs forteresses, à laisser passer l'armée au milieu de la ville, & à donner des otages pour la sûreté de ces promesses; ensuite quand il fut arrivé devant la ville le 6 juin 1226, il lança publiquement une nouvelle excommunication contre le comte de Toulouse & ses partisans, & jetta un nouvel interdit sur ses terres.

Les avignonois, qui conservoient un fond d'attachement pour le comte de Toulouse, furent alarmés de cette sévérité. Ils ne comptoient pas assez sur la générosité de leurs ennemis, pour croire qu'ils ne s'empareroient pas d'Avignon, s'ils permettoient à l'armée d'y entrer. Ils leur refuserent donc le passage, offrant seulement au roi de lui ouvrir les portes, s'il vouloit passer dans la ville avec quelques personnes de sa suite. Ce prince leur offrit en vain des lettres de sauve-garde pour leurs personnes & leurs biens : ils persisterent dans leur résolution, & refuserent de livrer aux croisés les vivres qu'ils avoient fait acheter dans Avignon. Enfin après avoir attaqué & tué quelques françois, ils abattirent

CH. XLII.

LOUIS VIII, A LA
TÊTE DES CROI-
SÉS, FAIT LE SIÉ-
GE D'AVIGNON.

An. 1226.

Math. par. an.
1226.

Gest. Ludov. VIII.
Guill. de Puilaug.
c. 34 & 35.

Philip. Mousk.
p. 275 & suiv.

Hist. de Lang. t. 3,
p. 357 & suiv. &
pr. p. 302 & 310.

LIVRE IV.

le pont de bois nouvellement construit sur le Rhône, pour empêcher la communication entre la partie de l'armée, qui avoit passé le fleuve, & celle qui étoit restée de l'autre côté. Le légat alors, de l'avis des évêques & des autres prélats de l'armée, donna un décret par lequel il enjoignoit au roi & aux autres croisés, en vertu de leur vœu, de purger la ville d'Avignon d'hérésie, & de tirer vengeance de l'injure qu'on venoit de leur faire, sans les droits de l'église, de l'empereur & des autres catholiques: en effet les prélats & les barons de l'armée écrivirent à l'empereur pour justifier leur entreprise.

Math. parif &
Phil. Mousk ibid.

An. 1226.

Le roi mit le siège devant la ville le 10 juin 1226. Le comte de Toulouse avoit fait enlever tous les vivres du pays Venaissin, les femmes, les enfans, les vieillards, les troupeaux, & les avoit fait transporter dans les endroits de la province les moins exposés aux feux de la guerre. Il avoit aussi fait labourer les prés, afin d'ôter à la cavalerie française les moyens de subsister. Ensuite ayant pris ses logemens dans les endroits voisins du camp les mieux situés, il empêchoit les provisions d'y entrer, harcelant & dissipant les troupes qu'on envoyoit pour s'en procurer. Ces précautions lui réussirent: l'armée des croisés manqua de tout en peu de tems. La plupart des soldats, exténués par la faim, ne pouvoient plus faire le service. Les uns mouraient faute de nourriture; les autres par les flèches & les pierres que lançoient les ennemis. Ceux qui restaient, soit négligence, soit mépris de la vie, n'ensevelissoient point les cadavres; la pourriture s'y mit, l'air en fut infecté & tout couvert de grosses mouches, qui se mêlant à la boisson & aux alimens déjà mal-sains par leur nature, y portoient le germe de corruption qui les avoit engendrées, & faisoient périr un grand nombre de ceux qui avoient échappé au fer & à la faim. Dans ce cruel embarras, le roi & le légat sentirent qu'il falloit faire un dernier effort pour emporter la ville, s'ils ne vouloient pas

avoir la honte d'abandonner forcément une expédition qui leur avoit été si funeste. Ils résolurent de donner un assaut général, qui n'aboutit qu'à leur faire perdre beaucoup de monde.

Ce qui fit traîner le siège en longueur, c'est que plusieurs des principaux chefs de l'armée favorisoient secrètement le comte de Toulouse, soit par un sentiment de compassion pour ce prince qu'ils voyoient attaqué injustement; soit par divers sujets de mécontentement qu'ils avoient reçus du roi, soit enfin pour d'autres raisons qui nous sont inconnues. On nomme parmi ces chefs, Thibaut, comte de Champagne, Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, Hugues de Lezignan, comte de la Marche & d'Angoulême, seigneurs distingués, mais coupables, pour avoir voulu corriger par des ménagemens qui tendoient à faire périr leurs alliés, la foiblesse qu'ils avoient eue de s'armer contre un de leurs pairs, dont ils n'avoient point à se plaindre. Enfin Louis VIII, résolu d'emporter la place à quelque prix que ce fût, redoubla les attaques, & obligea les assiégés à capituler le 10 septembre, après un siège de trois mois. Ils donnerent deux cens otages, suivant quelques auteurs, & suivant d'autres, trois cens, & se mirent à la discrétion du légat, en lui promettant avec serment d'obéir aux ordres de l'église. C'est tout ce que nous savons de plus positif touchant les circonstances de ce siège, sur lesquelles les auteurs ont beaucoup varié.

Le comte de Provence avoit joint ses armes à celles des croisés. On fait qu'il possédoit par indivis la ville d'Avignon avec le comte de Toulouse. Cette ville s'étoit soustraite à son obéissance en s'érigeant en république; il vouloit la punir & humilier en même-tems le comte Raymond dont il craignoit également la politique & la puissance. L'empereur Frédéric, qui pénétoit ses desseins, en fut jaloux. Ce prince avoit l'ame élevée, un génie ardent, de grandes qualités, & une ambition démesurée à laquelle il sacrifioit jusqu'aux sentimens qui attirent aux souverains l'amour & la confiance des

CH. XLII.

LOUIS VIII, A LA
TÊTE DES CROI-
SÉS, FAIT LE SIÈ-
GE D'AVIGNON.

Math. par. ibid.
collect. ampl. t. 5.
p. 1069.

An. 1226.

CH. XLIII.

TENTATIVES DE
L'EMPEREUR
FRÉDÉRIC.

An. 1226.

LIVRE IV.

PREUV. CH. XLIII.

peuples. Il avoit déjà forcé plusieurs villes d'Italie qui s'étoient érigées en républiques , à reconnoître son autorité. Il voulut tenter la même chose en Provence , & annulla par un édit du mois d'octobre 1226 , les juridictions & les consulats dans toutes les villes de cette province , prétendant qu'il n'appartenoit qu'aux empereurs & non aux comtes de Provence de les accorder , & qu'il n'y avoit point de ville , qui de sa propre autorité , pût faire de pareils établissemens. C'étoit une prétention chimérique de la part de l'empereur. Comme il ne pouvoit point l'appuyer par la force des armes , son édit demeura sans effet.

Raynal. an. 1226,
n° 30.Hist. de Lang.
ibid. p. 363.

La lettre qu'il écrivit au pape pour lui demander la restitution d'Avignon & des autres terres , qui relevoient immédiatement de l'Empire , n'eut pas un plus grand succès. Le pape reconnut les droits de Frédéric , & répondit le 22 novembre 1226 , qu'il ne conservoit ces terres que pour en extirper l'hérésie , & pour savoir quelles étoient celles de l'empire ; qu'au reste le cardinal Saint-Ange auroit grand soin d'empêcher qu'on ne portât aucune atteinte à ses droits.

CH. XLIV
LOIX IMPOSÉES
AUX AVIGNONNOIS
PAR LE LÉGAT.

CEPENDANT ce même légat y dispoisoit de tout en souverain. Il ordonna aux avignonois de traiter en ennemis les comtes de Foix & de Toulouse , jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans le sein de l'église ; de secourir le roi de France & les siens depuis le Rhône jusqu'à Montpellier ; de défendre contre toutes sortes de personnes les terres que l'église possédoit dans le marquisat de Provence ; de n'accorder aucun asyle aux hérétiques , sous peine de bannissement & de confiscation des biens ; de donner mille marcs d'argent en dédommagement à l'église d'Avignon ; de détruire les murailles & les remparts de la ville ; de combler les fossés , & de ne pas les rétablir sans sa permission & celle du roi de France. Les avignonois furent obligés de subir ces loix , quoique dures , & quoique contraires aux intérêts de l'empereur , dont on avoit promis de respecter

respecter les droits, & qui dans ce tems-là même faisoit des efforts pour relever son autorité en Provence.

Ces efforts étoient inutiles. Le comte de Provence travailloit avec la même ardeur à soumettre les villes & les seigneurs. Le seigneur de Castellane & plusieurs autres que l'histoire ne nomme pas, avoient déjà subi la loi. Les grandes villes étoient plus difficiles à réduire, parce que la plupart avoient des alliés puissans : Arles, Marseille, Nice, Grasse, Toulon même, étoient alliées entr'elles & avec les républiques d'Italie. Ce ne fut qu'en les divisant qu'il vint à bout de les affoiblir. Dabord il s'allie avec Arles, & la détache de la confédération; ensuite il attaque Nice où il avoit un parti qui lui ouvre les portes; le parti opposé, à la tête duquel étoient Baratier, Badat & Richeri, s'empare de quelques forteresses, & les rend peu de jours après n'ayant reçu des génois que des secours insuffisans. De Nice, le comte prend la route de Marseille, & veut s'y faire reconnoître comme seigneur de la ville inférieure, prétendant que ses prédécesseurs en avoient toujours été les maîtres, & que les vicomtes n'étoient que leurs lieutenans. Les marseillois rejetterent hautement sa demande, & soutinrent un siège de trois mois.

Sur ces entrefaites, l'empereur déclara le comte de Provence déchu du comté de Forcalquier & de la seigneurie de Sisteron, & les donna à Raymond, comte de Toulouse. Raymond accepta le don de l'empereur, & justifia par son usurpation la conduite de ceux qui, sur des titres aussi frivoles, déchiroient ses états. Une autre faute qu'il fit, ce fut de prendre la défense des marseillois, qui étoient alors sous l'anathème. Ses ennemis s'en prévalurent pour rendre sa foi suspecte. Mais ce caractère ardent préférant les conseils de la vengeance & de l'ambition à ceux de la politique, entre en Provence, malgré les défenses du vice-légat & de plusieurs évêques, qui l'attendoient sur les bords du Rhône, fait soulever les habitans de Tarascon, & reçoit leur serment de fidélité.

Tome II.

Q q

CH. XLV.
GUERRES EN
PROVENCE.

Gaffari, liv. VI.
ann. 1229.

An. 1228.

Pr. ch. XLVII.

An. 1229.

Chron. maff. t. I.
Bibl. Labb. p. 342.

An. 1230.

Hist. de Lang. t. 3;
pr. p. 107 & 355.

Preuv. ch. XLIX.

LIVRE IV.

lité ; il s'avance vers Marseille , ravage la campagne & les villages , met le feu aux moissons , & emporte de force tous les lieux fortifiés qui font quelque résistance. Arrivé devant Marseille , au commencement de novembre 1230 , il reçoit le serment de fidélité des habitans qui se donnent à lui pour tout le tems de sa vie , sans que cette donation puisse passer à ses héritiers , & à condition qu'il ne mettra aucun impôt sur la ville , & qu'il ne fera rien qui puisse porter la moindre atteinte à leurs franchises & à leurs libertés (1). Ainsi ce prince ne remporta de cette expédition que le malheur de s'être fait quelques ennemis de plus.

Les habitans d'Arles , quoiqu'alliés du comte de Provence , ne lui donnerent que de foibles secours. Ils vouloient affoiblir & non pas détruire la puissance des marseillois , & attirer à eux tout le commerce. Ainsi l'on voyoit dans une province , fort peu étendue , diverses puissances , tantôt amies & tantôt ennemies , s'unir , se combattre , quelquefois même se trahir , & de ce choc d'intérêts ; de cette alternative d'alliances & de guerres , il résulteroit , si l'histoire en avoit conservé les détails , un tableau où l'on verroit mettre en jeu tous les ressorts de la politique , avec autant , & peut-être même avec plus d'adresse que dans les siècles éclairés. Nous saurons par quels motifs & par quelles manœuvres les villes de Grasse & de Nice , celles d'Arles sur-tout & de Marseille furent dans moins de vingt ans plusieurs fois amies & ennemies de Gênes & de Pise.

(1) Le traité fut passé dans le cimetière des Accoules le 9 novembre , en présence du comte de Rhodès , du vicomte de Lautrec , de Sicard de Montaur , d'Olivier de Termes , de Raymond Durfort , de Guillaume Ferreol , de Raymond de Caussade , & de plusieurs autres qui paroissent avoir été de la suite du comte de Toulouse. On y voyoit encore Huguo , & Raymondus de Balcio , Guillelmus Augerii , Rostanus de Agout , Ugo Sardi , Guillelmus de Mori , Huguo Vivandi , Guill. Ancelini , Duranti de Jerusalem , Surleo de Civitate , Petrus Bremundi de Sancto-Felice , marquisii , Bertrandus Bruni , Guill. Cornuti , Petr. de Maximino , &c. &c. *Hist. de Lang.* t. 3 , Pr. p. 354.

Arles s'étoit liguée en 1221 avec Pise contre Gênes pour vingt-cinq ans, & en 1232 elle forma une confédération avec celle-ci. Les droits que les citoyens des deux villes devoient payer furent réduits & réglés, les libertés & les franchises des deux peuples établies d'une manière solide. On supprima le droit d'aubaine, & l'on attribua aux consuls maritimes une juridiction indépendante sur les personnes de leur nation. En un mot la ville d'Arles n'oublia rien pour affermir & accroître son commerce.

An. 1232.

Preuv. ch. LI.

TELLES étoient les opérations vraiment utiles de cette ville, lorsque tout retentissoit autour d'elle du bruit des armes. Presque toutes les villes & tous les seigneurs avoient pris part à cette guerre civile. Les menaces du vice-légat & de quelques autres prélats, ni les soins de l'archevêque d'Arles qui s'étoit offert pour médiateur, n'avoient pu ramener les esprits à des sentimens pacifiques. L'empereur fut également touché des horreurs de cette guerre qu'il avoit en quelque façon allumée, en donnant le comté de Forcalquier au comte de Toulouse; il se déclara pour Raymond Berenger, & confisqua au profit de ce prince les fiefs & les droits seigneuriaux des villes & des seigneurs qui continueroient les hostilités. Nous ne savons pas quels effets eut cet édit; mais l'année d'après, c'est-à-dire en 1233, on vit paroître un de ses envoyés entre les mains duquel les principaux chefs du parti, les seigneurs de Baux, Guillaume de Sabran, comte de Forcalquier, ses cousins & le comte de Toulouse, promirent de s'en rapporter à la décision de l'empereur, touchant la guerre qu'ils faisoient au comte de Provence & à la ville d'Arles son alliée. La ville de Marseille se montra moins docile. L'envoyé de Frédéric la mit au ban de l'empire le 19 mai 1233, si dans quinze jours elle ne se soumettoit pas comme les autres. Elle obéit, & il n'y eut plus d'obstacle à une trêve, qui fit cesser durant quelque tems, les actes

CH. XLVI.

SOINS POUR PACIFIER LA PROV.

Preuv. ch. XLIX & LII.

An. 1233.

Preuv. ch. LIV ; LV & LVI.

Preuv. ch. LVIII.

Lettres IV. d'hostilité que nous verrons bientôt recommencer avec la même fureur qu'auparavant.

An. 1233. Si l'empereur Frédéric se montra si jaloux de ramener le calme en Provence, ce n'étoit pas pour y faire goûter les douceurs de la paix. A l'envie qu'il avoit de rétablir son autorité dans cette province, se joignoit le desir de se procurer des secours pour soumettre les Villes & les princes de Lombardie qui refusoient de le reconnoître. Il fit publier à Aix un édit pour inviter les possesseurs de fiefs à l'aller joindre en Italie à la tête de leurs vasseaux. Il est à présumer qu'aucun d'eux ne fut tenté d'aller chercher des ennemis au-delà des monts, tandis que le fanatisme & l'ambition étoient toujours prêts à leur en susciter sur les bords du Rhône.

Greg. ep. 761. Le même empereur s'étoit déjà plaint au pape Grégoire IX, en 1230, des entreprises qu'on faisoit sur le pays Venaissin qui relevoit de l'empire. Ces plaintes furent inutiles, & nous n'en parlons que pour avoir soin de rappeler de quelle maniere ce pays fut soustrait à l'autorité de Raymond VII, comte de Toulouse.

CH. XLVII.

LA COUR DE ROMÉ DEVIENT MAÎTRESSE DU VENAISSIN.

Hist. de Lang.
t. 3, p. 329 & suiv.

Guil. de Puil. c. 39.
Raynal. an. 1228.

APRÈS la prise d'Avignon, les croisés entrèrent dans le Languedoc, & s'emparèrent de la plus grande partie de cette province. Les forces étoient trop inégales pour que le comte pût tenir longtemps contre tant d'ennemis réunis; il consentit à un accommodement qui devoit rassurer le pape sur la pureté de sa foi, & délivrer ses états des horreurs de la guerre. Les articles furent rédigés à Meaux à la fin de février 1228, & ratifiés ensuite à Paris par le comte Raymond, au mois d'avril 1223. De tous ces articles il n'y a d'intéressant pour notre histoire, que celui qui concerne le pays Venaissin. *Quant aux autres pays, dit Raymond, & domaines qui sont au-delà du Rhône, dans l'empire; avec tous les droits qui peuvent m'appartenir, je les ai cédés précisément & absolument à perpétuité au légat, au nom de l'église.*

Le légat, depuis cette époque, s'y conduisit en souverain. Etant sur le point de partir pour Rome, il donna la garde du pays au roi de France, & nomma pour le gouverner, au nom de ce prince; Adam de Milli, & Peregrin Latinier, sénéchal de Beaucaire. « Si le roi, dit le cardinal légat dans ses lettres, trouve que cette garde lui soit onéreuse, il m'en avertira, ou il en avertira le saint pere, & nous l'en déchargerons de la manière la plus convenable. D'un autre côté, si nous redemandons au roi ce pays; il sera obligé de nous le rendre deux mois après qu'il en aura été requis ».

Ibid. p. 346.

Ces actes d'autorité réveillèrent l'attention de l'empereur qui en porta ses plaintes au pape. Le saint pere lui répondit qu'il n'avoit pris cette terre en garde, que pour empêcher, que dans un état de conversion encore chancelante, & d'une espèce de convalescence dans la foi, elle ne retombât dans un état pire que le premier, s'il la rendoit avant qu'il l'eût entièrement purgée du levain d'hérésie; qu'au reste il le prioit instamment de croire qu'il ne souffriroit pas qu'on donnât la moindre atteinte aux droits de l'empire.

CH. XLVIII.
NÉGOCIATIONS
DU COMTE DE
TOULOUSE POUR
SE FAIRE RENDRE
CE PAYS.

Spicil. t. 3, p. 174
& suiv.

Cependant la conduite de Raymond auroit dû calmer les craintes du saint pere. Ce prince poursuivoit lui-même l'hérésie dans ses états, & n'oublioit rien pour donner des preuves de sa parfaite soumission à l'église. Saint Louis & la reine Blanche, témoins de son zèle, en'écrivirent au pape pour lui faire restituer le marquisat de Provence; mais la réponse qu'il leur fit au mois de mars 1232, fut à peu près la même qu'il avoit faite à l'empereur.

An. 1233.

« Je prens, dit-il à Louis IX, je prens à témoin celui qui regne dans les cieux & qui voit tout; que quoique l'église romaine se soit réservée la garde de ce pays, elle n'en conserve la possession, que pour en écarter les méchants qui la replongent dans des maux pires que ceux dont elle est sortie. Que

Concil. t. XI, part. I,
p. 361 & suiv.

LIVRE IV.

» de peines n'a-t-il pas fallu endurer, que de dépenses n'a-t-il pas
» fallu faire, que de sang n'a-t-il pas fallu répandre pour se rendre
» maître de cette terre? cependant nous ne prétendons pas nous
» l'approprier, ni la faire servir à notre avantage particulier. Au-
» cun intérêt humain ne nous conduit dans cette affaire. Le main-
» tien de la paix, la pureté de la foi, la gloire de Dieu, voilà
» les motifs qui nous animent. Mais comme le retour de ce pays
» à Dieu est encore tout récent; comme il s'est opéré subitement,
» il seroit à craindre qu'il ne retombât dans ses premières erreurs,
» & vous savez que cet état seroit pire que le premier. Quels soins
» ne s'est pas donné votre père, de glorieuse mémoire, dans le
» commencement de cette entreprise! avec quel zèle ne l'a-t-il
» pas soutenue? sacrifiant sa vie pour celle des autres, afin de
» vivre éternellement dans le seigneur. . . . La mort d'une infi-
» nité de chrétiens, la destruction des églises & des lieux saints;
» livrés aux flammes, des pertes irréparables, ont été le prix de
» cette conquête. Plut à Dieu qu'elle fût assurée, de manière qu'il
» n'y eut plus aucun danger à craindre. Mais nous devons appor-
» ter les plus grands soins, pour ne pas perdre le fruit de tant
» de peines & de dépenses. Nous en sommes responsables, &
» il seroit à craindre que les maux qui proviendroient de notre
» négligence, ne fussent pires que les premiers. Ainsi quoique
» nous aimions sincèrement le comte comme un fils particulier
» du saint-siège, quoique nous nous proposons de travailler pour
» ses intérêts, s'il n'y met obstacle, il convient cependant de ne
» rien précipiter dans une affaire de cette importance; & comme
» nous ne savons pas quel est le parti le plus convenable à pren-
» dre, nous ordonnons à l'évêque de Tournai, légat du saint-siège,
» d'assembler les archevêques, les évêques, les abbés & les autres
» prélats de sa légation, & après en avoir délibéré avec eux, de
» nous envoyer leur avis, afin que nous procédions ensuite, sui-
» vant ce qu'il nous paroîtra de plus avantageux, en sorte que

• nous tâchions de satisfaire à Dieu, aux hommes, & à tout ce qui pourra vous être le plus agréable ».

La réponse qu'il fit à Raymond, contenoit à peu près les mêmes choses ; des témoignages d'affection, & l'assurance positive qu'il ne vouloit point s'approprier le marquisat de Provence, mais éprouver la foi des habitans ; il y établit des inquisiteurs au mois d'avril 1233, en même tems qu'il en établissoit dans le reste de la Provence, & dans le Languedoc ; leur zèle outré poursuivait sans ménagement des erreurs, que la prudence du comte n'auroit voulu détruire qu'avec moins de danger. Raymond après un an d'épreuve, crut que le saint pere n'auroit plus de prétexte pour différer l'exécution de ses promesses. Il lui écrivit pour lui redemander la restitution de cette partie de ses états. Le pape parut n'avoir plus aucun soupçon sur sa catholicité ; il le recommanda au légat, & à tous les prélats de Provence, les exhortant à traiter avec douceur ce prince, qu'il regardoit comme le fils particulier de l'église romaine, & leur défendit expressément de l'excommunier aussi aisément qu'ils faisoient, & de jetter l'interdit sur ses terres.

Raymond revint bientôt après de l'illusion où ces marques apparentes d'amitié l'avoient jetté. Le pape lui écrivit qu'il ne pouvoit point lui donner de réponse positive sur sa demande, parce qu'il se présentoit plusieurs personnes qui avoient des prétentions sur le Venaissin, & qu'il étoit de son devoir de rendre à chacun ce qui lui appartenoit. Ces concurrens étoient peut-être des personnages imaginaires, qu'on mettoit sur la scène pour se dispenser de rendre un domaine qu'on avoit envie de garder.

Saint Louis, qui pénétoit les intentions de la cour de Rome, eut honte de les seconder. Il écrivit au pape au mois de mars 1234, qu'il ne vouloit plus avoir le Venaissin sous sa garde. Il espéroit, sans doute, que la crainte où seroit le pape, d'augmenter les soupçons, en introduisant une nouvelle régie, pourroit le décider

CH. XLVIII.

NÉGOCIATIONS
DU COMTE DE
TOULOUSE POUR
SE FAIRE RENDRE
CE FAIS.

Percin. hist.
inquis. Tolos.

Spicil. t. 3, p. 180
& seq.
Concil. t. XI ;
p. 365.

An. 1234.

Arch. secret. du
Vatican.

LIVRE IV.

à la restitution de ses terres. Il se trompa ; le pape chargea Pierre de Colmieu , d'accepter la démission du roi , & de nommer à la garde du Venaissin les personnes qu'il en croiroit capables.

CH. XLIX.
RAYM. REÇOIT
L'INVESTITURE
DU VENAISSIN, ET
S'EN MET EN POS-
SESSION.

An. 1234.

Hist. de Lang.
t. 3, pt. p. 368.

Le comte , fatigué des lenteurs qu'il éprouvoit , passa enfin les Alpes , & alla demander à l'empereur , ce qu'il ne pouvoit obtenir de la cour de Rome. L'empereur lui donna au mois de septembre 1234 , l'investiture du pays Venaissin , & toutes les terres que le comte & ses prédécesseurs avoient autrefois possédées dans l'empire & dans le royaume d'Arles & de Vienne. Il le rétablit dans son ancienne dignité de marquis de Provence , que ses ancêtres avoient eue , & fit défenses à toutes sortes de personnes , soit ecclésiastiques , soit séculières , de le troubler lui & ses héritiers dans la possession de ses domaines.

Arch. secret. du
Vatican.

Raymond ne fit point usage de cette investiture. Quels que fussent ses motifs , il est certain qu'il ne se mit point alors en possession du marquisat de Provence. Pierre de Colmieu en confia le gouvernement à l'archevêque d'Arles & à l'évêque de Carpentras , le 15 juillet 1235 ; & l'archevêque de Vienne leur donna le pouvoir d'excommunier quiconque s'empareroit de cet état. C'étoit tout-à-la fois braver l'empereur , qui venoit d'en donner l'investiture , & pousser au désespoir le comte Raymond , qui se voyoit jouer par les ministres de la cour de Rome. Ces deux princes n'en montrèrent que plus de chaleur à poursuivre leurs intérêts. Le pape avoit allégué pour excuse , que l'empereur redemandoit le pays Venaissin , & que divers seigneurs ne prétendoient relever que de l'empire : l'empereur pour ôter la ressource de ces frivoles prétextes , donna au mois de décembre 1235 , une nouvelle investiture à Raymond , & mit sous la mouvance de ce prince , ceux qui se disoient vassaux immédiats du royaume d'Arles : ensuite ajoutant la force aux édits , il envoya sur les lieux Taurello de Strata , citoyen de Pavie , pour mettre Raymond en possession.

An. 1235.

Ce

Ce fut alors que Barral de Baux qui avoit été nommé par le comte, sénéchal du pays Venaissin le 14 août 1233, entra véritablement dans les fonctions de sa charge. Il joignit avec ses troupes l'envoyé de l'empereur, & tout plia devant eux. Malaucènes, Montéoux, Pilles, Oppede, qui étoient les châteaux les plus forts du pays Venaissin se rendirent; celui de Mornas refusa d'ouvrir ses portes & fut assiégé. Alors l'archevêque de Vienne, en qualité de légat, excommunia les deux généraux & tous leurs adhérens. Il jeta l'interdit sur les terres de Malaucènes, Pernes, Pilles, Serres, Oppede & Mornas, & invita les archevêques & les évêques de la contrée à faire exécuter ces censures, trop impuissantes pour arrêter l'armée de Raymond. Le pape même n'osa se montrer ouvertement. Il auroit en vain tenté de susciter une armée de croisés contre un prince défenseur de l'église, ennemi des hérétiques, & qui rentroit dans le patrimoine de ses frères, investi par son suzerain, protégé par la France & par l'empereur.

Le comte de Toulouse, en prenant possession du marquisat de Provence, exigea l'hommage de ses vassaux. L'évêque de Carpentras le refusa, sous prétexte que le comte étoit excommunié; prétexte injuste, qui tendoit à rendre illusoires les droits du souverain, puisque ce prince, quoique bon catholique & même pieux, étoit toujours sous l'anathème. Les seigneurs de Caderouffe, & les co-seigneurs d'Entraigues furent plus équitables; ils se soumi-
rent, & Raymond n'éprouva presque plus d'opposition de la part de ses sujets dans les actes de souveraineté qu'il fit jusqu'à sa mort: on peut même dire qu'il fut avoué par Innocent IV, pour négocier la réconciliation de Frédéric son ami & son parent avec ce souverain pontife.

TANDIS que Raymond traînoit dans les principales cours de l'Europe une vie agitée par tant d'événemens, le comte de Provence mettoit à profit, pour le bien de ses états, le calme dont

CH. XLIX.
RAYM. REÇOIT
L'INVESTITURE
DE LA PROV. ET
S'EN MET EN POS-
SESSION.

Pr. ch. LXL

Hist. de Lang.
t. 3, pr. p. 376.

Raynald. an. 1237;
n° 33, &c.

LIVRE IV.

CHAP. L.

LE CTE DE PROV.
FAIT DES RÉGLE-
MENTS TOUCHANT
LA JUSTICE ET LES
CAVALCADES.

An. 1235.

Arch. d'Aix, regif.
perg. fol. 11 & 12.

il jouissoit, depuis qu'il avoit remis à la décision de Louis IX & de la reine Blanche, ses différends avec le comte de Toulouse. Les désordres des guerres civiles en multipliant les crimes en Provence, en avoient presque assuré l'impunité. L'honneur, la vie & la fortune des citoyens étoient souvent en péril; les seigneurs, pour de l'argent, ouvroient un asyle aux criminels, qui se réfugioient sur leurs terres, ou toléroient les crimes qui s'y commettoient; les taxes sur les sujets étoient ou arbitraires, ou mal payées; enfin le malheur du peuple demandoit un prompt soulagement. Raymond Berenger parcourut la partie de la Provence qui lui étoit soumise, & dans chaque diocèse, il régla avec les seigneurs les cavalcades, le droit d'albergue & la justice.

CH. LI.
IDÉE DE LA COUR
DU COMTE DE
PROV. ÉLOGE DE
BÉATRIX.

Poés. d'Aimeri de
Belengevi.

Ces seigneurs commençoient à prendre des mœurs plus douces depuis que le comte avoit établi sa cour à Aix. Ils y trouvoient avec ce qu'on appelloit le *Gai Saber* & la galanterie, une politesse peu commune dans ce siècle encore grossier. La comtesse Béatrix qui en faisoit l'ornement, y avoit amené, de la cour de Savoie, plusieurs dames d'un nom illustre, Aguesine de Saluces; sa cousine, la comtesse Béatrix; la dame de Massa, & la princesse Barbossa, fameuse parmi les Troubadours, par sa sagesse & sa beauté, & par la connoissance qu'elle avoit des sept arts libéraux. Aimeri de Belengevi, de qui nous empruntons ces détails, en étoit amoureux, & comme il avoit ses entrées libres à la cour, il la voyoit souvent. Un jour qu'il étoit avec elle, dans l'appartement de la jeune princesse Béatrix, fille du comte de Provence, elle laissa tomber un gant: Aimeri s'empressa de le ramasser, le baïsa & le lui présenta. Les demoiselles de la princesse Béatrix s'en étant apperçues, prirent à part madame Barbossa & lui témoignèrent leur étonnement de ce qu'elle souffroit de pareilles libertés. Barbossa leur répondit que les dames d'honneur ne pouvoient accorder trop de faveurs honnêtes aux poètes qui les immortalisoient.

par leurs vers. La jeune princesse Béatrix appuya ce sentiment, par un effet de ce penchant naturel que les ames nobles sentent de bonne heure pour la gloire & la célébrité.

Ces demoiselles dont parle le poète, nous rappellent l'usage où étoient alors les jeunes personnes du sexe, nées de parens nobles, de se mettre auprès d'une dame de qualité, pour recevoir une éducation brillante; elles y faisoient, quoique dans un genre différent, les mêmes fonctions ferviles que la jeune noblesse faisoit auprès d'un grand seigneur. Elles préparoient tout ce qu'il falloit pour le lever de la dame, & lui donnoient tous les petits soins qu'exigeoient les ajustemens frivoles, qui ne différoient de ceux d'aujourd'hui, que parce que le luxe offroit moins de ressources à la vanité (1). Il paroît par les autres détails dans lesquels entre le poète, que ces demoiselles ne quittoient point leur dame, soit à table, soit dans les cercles, soit à la promenade; aussi leur recommande-t-il d'observer dans leurs manières & leurs propos, ces bienséances que l'usage du monde peut seul donner.

CH. LI. ●

IDÉE DE LA COUR
DU COMTE DE
PROV. ÉLOGE DE
BÉATRIX.

An. 1235.

Poés d'Amanieu
des Escas.

(1) «Préparez dès le matin, dit ce poète à la demoiselle, tout ce qu'il faut
» pour le lever de votre dame, afin de ne la pas faire attendre. Mais n'entrez
» auprès d'elle qu'après le lever de son mari, à moins qu'elle ne vous appelle;
» & en ce cas, allez savoir ce qu'elle veut. Avant qu'elle sorte du lit, apportez-
» lui du fil & une aiguille pour s'ajuster, un peigne, & tout ce dont elle aura
» besoin pour parer sa tête. Vous ne la quitterez point que vous ne lui ayez
» rendu tous les services que vous devez remplir auprès de sa personne. Quand
» elle sera habillée, remettez-lui en main un miroir, afin qu'elle voie s'il n'y a
» pas quelque lacet ou ruban, ou autre chose à rajuster; ensuite qu'elle trouve
» de l'eau claire & propre pour se laver les mains & le visage: donnez-lui aussi-tôt
» un linge pour s'essuyer. Examinez bien par-tout son habillement, s'il n'y
» manque rien. *Hist. de Troub. t. 3, p. 200 & 201.*

On croit entendre des leçons pour une femme de chambre; cependant il est certain que les demoiselles qui s'acquittoient de ces fonctions auprès d'une dame de qualité, étoient de condition. Car le Troubadour nous représente celle à qui ces préceptes s'adressent, comme étant à table avec sa dame, & partageant en quelque façon avec elle les attentions des convives.

LIVRE IV.

La cour de Provence étoit à cet égard une des meilleures écoles qu'on pût trouver. Le comte, qui sembloit ne retenir de son rang que ce qu'il en falloit pour donner du prix à l'accueil qu'il faisoit aux personnes de sa cour, étoit un prince aimable. La comtesse Béatrix sa femme offroit un modèle difficile à imiter. La vertu chez elle, suivant les poètes de ce tems-là, étoit relevée par tout ce que l'esprit & la figure ont d'agrémens. Rien n'égalait, dit un de ces poètes, les charmes répandus dans toute sa personne. Ses discours étoient fins & bien conçus; ses réponses belles & agréables; ses regards doux & accompagnés de sourire (1); son accueil gracieux & ses honnêtetés flattoient plus que les honneurs.

A la Cour les éloges, & sur-tout ceux des poètes, sont rarement avoués par la vérité. Cependant il est certain que Raymond Berenger fut un prince de beaucoup de mérite, & que le moindre éloge de Béatrix, c'est d'avoir été une des plus belles princesses

(1) Nous tirons cette éloge d'une pièce que fit Naimeric de Peguillan, après la mort de cette princesse arrivée vers l'an 1267.

De tot en tot es or de mi partits
 Aqeles joys, qe m'era remansuts.
 Sabez per qe son aissi esperdutz ?
 Per la bona comtessa Beatrix,
 Per la genfor, e per la plus plafen;
 q'es mort oi. O Dieus ! q'el estraing partimen ;
 Tan fer, tan dur, tan ai tal dol ab me,
 C'ab paue lou cor mi faill, quan mi soven.

La joie qui m'étoit restée s'est tout-à-fait éloignée de moi. Savez-vous pourquoi je suis si éperdu ? C'est pour la bonne comtesse Béatrix, pour la plus gentille & la plus agréable personne, laquelle est morte aujourd'hui. Dieu ! quelle étrange séparation ! qu'elle est barbare & dure ! J'en ai tant de douleur, qu'il s'en faut peu que le cœur ne me manque quand il m'en souvient.

de son siècle. L'histoire rend souvent témoignage de sa sagesse & de ses talens. Sa fille aînée, nommée Marguerite, fut choisie pour être l'épouse de Louix IX, prince à qui la France n'eut à reprocher que d'avoir outré ces mêmes vertus qu'elle admirait. Marguerite, dit un moderne, étoit d'une beauté accomplie, *loyale & fine*; & quoiqu'elle n'eût pas encore quatorze ans, on comptoit des traits admirables de son esprit, on ne parloit que de sa sagesse, de sa modestie & de sa bonté; éloges qu'elle justifia quand l'âge lui permit de montrer un mérite qu'on lui prêtoit

CH. LII.
MARIAGE DE
MARGUERITE DE
PROV. AVEC
LOUIS IX.

Hist. de Fr. t. 4,
p. 166.

On es ara sos bel cors , gent noirit ,
Que fo dels bons amats e cars tenguts :
Eii veniom com si fesez vertus ,
Qe ses son dan saup far gais los marits-
E quam chascun avia faich jauzen ,
Tornavas pueis en major marrimen.
Al comiat qu'hom non avia be ,
Dès qu'en partits se noi tornes de se.

Qu'el sieus solats era gai e chaufits !
L'accuillis de ben sias venguts !
E los parlars fis e apercebuts !
El respondre plases e abelits !
E sos esgars dous en pauc en rizen !
E sos onratz plus onratz d'ornamen-
De tots bons aibs avi mais ab se ,
Qu'autre del mon e de beutat se cre-

Qu'est devenu à présent son beau corps bien nourri ? qui fut aimé des honnêtes gens, & chèrement tenu ? Elle avoit mille vertus par lesquelles, sans intéresser son honneur, elle savoit égayer les gens tristes. Lorsqu'elle avoit rendu tout le monde content, on étoit tout affligé de s'en séparer. On n'avoit de contentement que quand, après l'avoir quittée, on retournoit auprès d'elle.

Que les consolations qu'elle donnoit étoient gaies & bien choisies ! Qu'il étoit gracieux l'accueil de ses bienvenues ! Que ses discours étoient fins & bien conçus, ses réponses belles & agréables, ses regards doux & accompagnés de sourire ! Ses honnêtetés flattoient plus que tous les honneurs du monde. Enfin elle avoit plus de qualités, qu'aucune autre ne croyoit avoir de beauté.

LIVRE IV.

Joinv. édit. du
Louv. p. 171.

V. ps. ch. LIX.

gratuitement à quatorze ans. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle avoit reçu une éducation solide & brillante. Lecomte, dit Joinville ; *P'avoit enseignée & doctrinée en sens & courtoisie, & en toutes bonnes mœurs dès le tems de s'enfance.* Gauthier, archevêque de Sens ; & le seigneur Jean de Nèle, furent nommés pour en aller faire la demande au mois de mai 1234. Le pape avoit accordé la dispense cinq mois auparavant, parce que Louis & Margueritte étoient parens au quatrième degré. Raymond Berenger reçut les ambassadeurs avec joie, & promit de donner à sa fille dix mille marcs d'argent, ce qui revient à environ cinq cens vingt mille liv.

Per cui er hom mai honorats e servits ?
Ni per cui er hom tan gent ressobuts ?
Ni per cui er mais bels trobars entenduts ?
Ni per cui er bels mots ris ni grazits ?
Digats per qui, ni cossi, ni per que ?
Yeu non o fay, ni mos cors non ove.

Dona jovens es ab vos sebelits,
E gaus entiers so terrats & perduts.
Dol pot aver qui vi vostre cors gent,
E qui nol vi, dol, mas non tan cosen !
Autra vista noy poc m'estre pus re,
Tant ai lo cor qu'eus ei de vezzer ple.
Na Beatrix, Dieus qu'es ples de merce,
Vos a companh ab sa maire, ab se.

Par qui étoit-on plus honoré & obligé plus poliment ? Par qui étoit-on mieux reçu ? Par qui la bonne poésie étoit-elle mieux goûtée ? Par qui les bons mots étoient-ils mieux entendus & accueillis ? Dites-moi par qui, pourquoi, & comment ? car je ne le fais pas.

Belle dame, la joie est ensevelie & perdue avec vous. Celui qui vous vit peut être affligé, celui qui ne vous vit point peut l'être aussi, mais moins. La vue de toute autre personne n'est plus rien pour moi, tant j'ai le cœur rempli du plaisir de vous avoir vue. Dame Béatrix, que Dieu, qui est plein de miséricorde, vous mette en la compagnie de sa mère & en la sienne.

d'aujourd'hui. Cette somme étoit exorbitante. Le comte avoit peu de revenus. Il avoit été obligé, deux ans auparavant, de vendre aux habitans d'Hyeres, sa portion des droits seigneuriaux sur cette ville, pour payer l'évêque de Toulon, qu'il avoit employé en différentes ambassades. Il se flattoit peut-être que le Roi ne le presseroit pas d'acquitter cette somme ; on croit en effet que la cinquieme partie étoit à peine payée trente ans après. La princesse fut amené à Sens, où la cérémonie se fit avant la fête de l'Ascension, avec une magnificence digne des deux époux.

LE comte de Provence avoit trois autres filles qui ne le cédoient point en mérite à leur sœur aînée. La seconde, nommée Éléonore, fut destinée à occuper un rang aussi élevé que celui de sa sœur. Elle fixa le choix d'Henri III, roi d'Angleterre. Ce prince avoit d'abord promis d'épouser une princesse que l'histoire ne nomme pas. On croit que c'étoit la fille du comte de Ponthieu. Des raisons de parenté lui firent bientôt craindre que cette union n'eût pas lieu, & il écrivit à Thomas, comte de Savoie, pour le prier d'engager le comte de Provence son beau-frere, à ne promettre sa fille Éléonore à aucun prince, jusqu'à ce qu'il eût ou rompu, ou rempli son engagement. La proposition fut acceptée. Les ambassadeurs chargés de venir prendre la princesse pour la conduire en Angleterre furent nommés le 15 octobre 1235. Elle partit accompagnée d'un grand nombre de seigneurs & de poëtes provençaux, que l'appas des récompenses attiroit dans une cour où ils brillèrent les uns par leur politesse & les autres par leurs talens.

CES alliances irritoient l'ambition du comte. Beau-pere de deux grands rois, il se flattoit que ce titre inspireroit plus de crainte & de respect aux villes de Provence qui refusoient le reconnoître. L'événement le détrompa. Les marseillois rejeterent avec hau-

CH. LIII.
MARIAGE D'ÉLÉONORE AVEC
HENRI III, ROI
D'ANGLETERRE.
An. 1235.

Rym. act. publi.
t. I, p. 118, 119
& 120.

CH. LIV.
IL VEUT RÉDUIRE
LA VILLE DE
MARSEILLE.

LIVRE IV.**An. 1236.***Hist. des évêq. de
Marf. t. 2, p. 144.**Preuv. ch. LXII,
LXIII, LXIV.*

teur les propositions d'accommodement qu'il leur fit faire par leur évêque. Cependant il offroit d'approuver la forme de leur gouvernement, pourvu qu'ils lui laissassent certains droits régaliens, tels que celui de battre monnaie, & que les magistrats lui donnassent une somme annuelle. C'étoit un objet important pour un prince qui aimoit le faste & la dépense, & qui avoit peu de revenus. Piqué du refus des marseillois, il reprend les armes pour les soumettre, tandis que le comte de Toulouse s'avance pour soutenir ses alliés. Saint Louis fit cesser cette guerre par une trêve le 25 avril 1236. Les actes d'hostilité qui se commirent nous sont inconnus. Quant aux motifs qui animoient les chefs, ils sont faciles à pénétrer : de la part du comte de Toulouse, c'étoit moins l'envie de secourir les marseillois, qu'un reste de haine contre son rival, depuis que celui-ci avoit joint ses armes à celles des croisés au siège d'Avignon.

CH. LV.**IL FAIT SON TESTAMENT.****An. 1238.***Ruff. hist. des ctes
de Prov. t. 1, p. 105
& suiv.*

LE comte de Provence savoît mettre à profit, pour son intérêt & pour celui de son peuple, les loisirs de la paix. Il parcourait les différens lieux de la province, & leur accordoit des privilèges, qui ont été, pour la plupart des villes, l'origine de ceux dont elles ont joui pendant long-tems. Les diocèses de Riez, d'Apt & de Sisteron, étoient le théâtre ordinaire de ses courses pendant l'été, lorsque les grandes chaleurs l'obligeoient de quitter la basse-Provence. Il étoit à Sisteron quand il fit son testament le 20 juin 1238. Il avoit alors quatre filles; il laissa à chacune des deux aînées, qui étoient l'une reine de France, & l'autre reine d'Angleterre, un supplément de dot de cent marcs d'argent; à Sancie la troisième, qui n'étoit point encore mariée, une légitime de cinq mille mares, c'est-à-dire, de deux cents soixante-mille livres d'aujourd'hui; & à Béatrix, la quatrième, tous ses états, qu'il substitua aux enfans mâles de cette princesse. Si elle n'en avoit point, il appelloit à la succession les enfans de Sancie, au défaut

défaut desquels la fille aînée de Béatrix hériterait des comtés de Provence & de Forcalquier. Mais s'il arrivoit qu'elle mourût sans enfans, il donnoit ses états à son cousin Jacques, roi d'Aragon, ou à l'héritier de sa couronne.

Ce fut sans doute pour ne pas exciter la jalousie des rois de France & d'Angleterre ses gendres, qu'il les exclut l'un & l'autre de la succession. Peut-être y fut-il déterminé par des vues plus sages. Il savoit que dans un petit état les abus sont moindres quand le souverain y tient sa cour. La police & la sûreté publiques y sont plus grandes, les arts & le commerce plus encouragés, les intérêts des particuliers plus respectés, & les villes moins opprimées. D'ailleurs la Provence étoit alors dans une position délicate. Marseille & Arles se gouvernoient en républiques : plusieurs autres villes, énorgueillies de leurs privilèges, n'attendoient que l'occasion de se rendre indépendantes, & les principaux seigneurs souffroient impatiemment le joug sous lequel il les avoit forcés de plier. Soumettre la Provence à la France ou à l'Angleterre, c'étoit la livrer, vu les mœurs de ce tems-là, à un gouverneur avide & despote, dont on ne pourroit réprimer ni les rapines, ni les vexations, en effet le souverain, que ce fût celui de Londres ou celui de Paris, n'auroit eu que peu d'influence sur cette province, dont l'éloignement devenoit extrême par les barrières qui séparoit alors les différens peuples & les différens états dont la France étoit composée. La domination aragonnoise n'avoit point les mêmes inconvéniens ; la mer rapprochoit la Provence des états du roi d'Aragon : les provençaux d'ailleurs étoient accoutumés depuis long-tems à se voir gouverner par des princes de cette maison, au lieu qu'ils étoient prévenus contre le gouvernement de France & d'Angleterre. Les y soumettre c'étoit les jeter dans les horreurs d'une guerre civile.

Par les autres articles du testament, Raymond Berenger règle les droits de sa femme, qu'il fixe à cinq mille marcs d'argent ;

CH. LV.

IL FAIT SON TESTAMENT.

AN. 1238.

LIVRE IV.

An. 1238.

Landino & Velutell. comment. du Dante.

c'est-à-dire, à deux cens soixante mille livres, y compris les deux mille marcs qu'elle avoit eus en dot; il assigne des fonds pour payer ses dettes, & pour réparer les injustices qu'il pouvoit avoir faites à ses sujets, enjoignant à ses exécuteurs testamentaires d'y procéder sans aucuns frais pour les parties. Romée de Villeneuve & Guillaume de Cotignac y sont nommés tuteurs de ses enfans & administrateurs généraux de ses états; mais il veut qu'ils ne fassent rien sans le consentement de la comtesse sa femme, de l'archevêque d'Aix, & des évêques de Riez & de Fréjus. Ils devoient tous ensemble former un conseil de régence permanent, dans lequel Romée de Villeneuve conserva la supériorité que donnent les talens. Sa réputation pénétra chez les étrangers, & son mérite rare parut à quelques auteurs un fonds très-propre à être orné de circonstances romanesques.

CH. LVI.
ROMÉE DE VILLE-
NEUVE, MINISTRE
DE RAYMOND BE-
RENGER.

UN Gentilhomme inconnu, disent-ils, revenant du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, arriva chez le comte de Provence; & touché de ses bontés, s'attacha à son service. Il montra tant de sagesse & de capacité, que ce Prince lui confia l'administration de ses finances. Les revenus de l'état triplèrent bientôt par les soins & l'économie du ministre, de manière que Raymond Berenger put non-seulement tenir une cour brillante; mais soutenir glorieusement la guerre contre le comte de Toulouse, qui avoit quatorze comtes pour vassaux. Enfin le mariage des quatre princesses mit le comble aux services du pèlerin. Cependant il n'échappa pas à l'envie & à la méchanceté des courtisans; leurs calomnies déterminèrent le prince à lui demander ses comptes; il les rendit; & après avoir prouvé son intégrité: « Monseigneur, » dit-il, je vous ai servi long-tems; j'ai mis un tel ordre dans vos finances, que votre état est devenu considérable de petit » qu'il étoit. La malice de vos barons vous engage à me payer » d'ingratitude: j'étois un pauvre pèlerin quand je suis venu à votre

« cour ; j'ai vécu honorablement des appointemens que vous
 » m'avez donnés, faites-moi rendre mon mulet, mon bourdon,
 ma pannetiere, & je m'en retournerai comme je suis venu ».

Le comte, ajoute-t-on, touché de ces paroles, voulut retenir le pèlerin : mais celui-ci résista aux sollicitations, & partit sans qu'on ait jamais su ce qu'il étoit devenu. Ces fables concourent avec l'histoire à prouver que Romée montra dans son administration des talens & une intégrité rares. Exposé comme tous ses pareils à l'envie & à la haine des courtisans, il encourut vraisemblablement quelque disgrâce passagere qui fit du bruit dans le monde ; & Dante, mal instruit du fond des choses, trompé même par le nom équivoque de *Romieu* (1), sur lequel peut-être on avoit fabriqué des fictions, débita en poète une fable que des historiens ont adoptée légèrement comme un fait.

Il est certain que Romée ne quitta jamais la Provence. On le trouve présent à plusieurs actes antérieurs & postérieurs au testament du comte. Il forma même le projet d'équiper un vaisseau à ses dépens pour aller servir contre les infideles. Bertrand de Comps, grand-maître de l'ordre de Jérusalem, lui marquoit dans une lettre du commencement de l'année 1239, le lieu du rendez-vous, & lui donnoit des avis qui prouvent que les affaires des chrétiens dans la Terre-Sainte, étoient en mauvais état. « Munissez-
 » vous, lui disoit-il, de provisions pour un an, embarquez les
 » chevaux & les mulets qui vous sont nécessaires ; car tout cela
 » est d'un prix excessif dans ce pays. Je vous exhorte sur-tout à
 » ne point apporter de joyaux, excepté des chapeaux bordés ;

CH. LVI.

ROMÉE DE VILLE-
 NEUVE MINISTRE
 DE RAYMOND BE-
 RANGER.

Nostrad. hist. de
 Provence.

An. 1239.

Arch. de la mai-
 son de Vence, regist.
 PEYRESC.

(1) Romieu signifie pèlerin qui vient de Rome. Le nom de Romée paroît avoir été commun en Aragon. Car je trouve dans la vie manuscrite de Peyre-Vidal, que quand Alfonse, roi d'Aragon, premier du nom en Provence, vint dans cette province, il étoit accompagné de plusieurs seigneurs, parmi lesquels étoient *Blascols Romée*, & *Garcus Romée*.

LIVRE IV. — » & je vous prie de recommander au comte de Provence les
» intérêts de mon neveu Flotte ».

CH. LVII.
LE CTE ACCEPTE
LE GOUVERNE-
MENT DE LA VILLE
D'ARLES.

An. 1239:

Mém. sur les muni.
art. ARLES.

CETTE expédition n'eut pas lieu. Romée étoit à Arlés à la fin du mois d'août, lorsque les habitans confierent le gouvernement de leur ville à Raymond Berenger sa vie durant. Les factions déchiroient de tems en tems cette ville depuis qu'elle s'étoit érigée en république. Les nobles & les autres classes de citoyens n'étoient point d'accord sur leurs véritables intérêts. Les uns vouloient dominer, les autres ne savoient point obéir; & au milieu de ces dissensions, on voyoit de tems en tems, la liberté flottante entre l'oppression & l'anarchie, prête à expirer. Ce fut dans ces circonstances que Raymond Berenger se fit donner le gouvernement de la ville: mais son autorité étoit plutôt celle d'un pottestat que d'un souverain. Il promit avec serment, comme faisoient les magistrats quand ils entroient en charge, de maintenir les loix, les franchises & les libertés de la république. Il croyoit qu'il étoit de la prudence d'accoutumer insensiblement au joug des esprits nourris dans les agitations de la liberté.

Raymond Berenger avoit la confiance de l'empereur quand il fit cette entreprise. Le vicaire de l'empire qui se tenoit à Arles, avoit ordre de lui donner du secours en cas de besoin, & de le consulter dans les affaires d'importance. Cependant le comte l'obligea de se retirer, & arrêta, par cet acte de fermeté, le peu d'influence que l'empereur avoit encore dans cette ville. Ce monarque, si peu accoutumé à voir son autorité méprisée, résolut de punir l'ingratitude du comte & la révolte des habitans. Il ordonna à l'un de venir à sa cour pour rendre compte de sa conduite, aux autres de ne point lui obéir, & de remettre les choses dans leur premier état. Ces ordres n'eurent aucun effet. Les habitans voyoient peut-être avec peine au milieu d'eux un vicaire de l'empire, & le comte étoit trop éclairé sur ses intérêts pour

Marten. collect.
ampl. t. 2, p. 118;
& 1186.

sacrifier l'avantage de dominer dans une grande ville, à la protection d'un monarque qui n'avoit point d'autre règle que son ambition.

An. 1239.

FREDERIC venoit alors d'être excommunié par Grégoire IX. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les raisons qui allumerent entre ces deux souverains cette haine implacable qui fut aussi fatale à l'Italie qu'à la religion. Il nous suffit de remarquer que le pape cherchoit par-tout des alliés, pour échapper à la vengeance d'un ennemi si puissant. Les génois & les vénitiens entrèrent dans ses intérêts. Le comte de Provence promit aussi au légat du saint-siège, le 2 novembre 1239, d'aller servir le pape à ses dépens avec quarante cavaliers & dix arbalétriers, ou de les envoyer s'il avoit quelque guerre à soutenir dans ses états. Chaque cavalier devoit mener avec lui cinq hommes, & chaque arbalétrier quatre. La guerre que le comte prévoyoit ne tarda pas d'éclater. L'empereur, pour le punir de sa fermeté, le mit au ban de l'empire, le déclara déchu de tous ses droits, & donna le comté de Forcalquier au comte de Toulouse. Celui-ci s'avance aussi-tôt vers les bords du Rhône, bat quelques troupes françaises qui veulent l'arrêter dans sa marche, entre en Provence, où il reçoit un renfort de marseillois, s'empare de quelques places, arrive devant le château de Trinquetaille, qui se rend, & met le siège devant Arles. Ses conquêtes n'allèrent pas plus loin : les rois de France & d'Angleterre écrivirent à l'empereur pour se plaindre de ses procédés & de ceux du comte de Toulouse. Le premier fit plus encore : joignant l'effet à la menace, il fit marcher vers la Provence cinq cens cavaliers & un corps d'infanterie, qui firent lever le siège d'Arles, & forcèrent les ennemis de repasser dans le Languedoc.

Le comte de Toulouse sentit qu'il seroit dangereux d'être plus

CH. LVIII.

LE CTE DE TOUL.
REÇOIT DE L'EM-
PEREUR LE COMTÉ
DE FORCALQ.

Murat. ann. d'Ital.
an. 1239.

Mss. du roi, n° 161.
Hist. de Langued.
t. 3, pr. p. 321.

Bouch. t. 2, p. 245.

Math. par. ann.
1240.
Guill. de Puila
c. 43.

LIVRE IV.

CH. LIX.

SANCIE D'ARAGON EST RÉPUDIÉE.

Hist. de Lang. t. 3,
p. 423 & 425.Guill. de Puif.
c. 44.

Zurit. l. 3, c. 39.

An. 1241.

long-tems en guerre avec un ennemi si puissant. La bienveillance du pape lui étoit d'ailleurs nécessaire pour arrêter les calomnies & les persécutions des gens mal intentionnés. Il se réconcilia donc avec le souverain pontife, avec le roi de France & le comte de Provence, & la manière dont il s'y prit ne laissa aucun doute sur sa conduite dans l'esprit de ces souverains ; on peut encore compter parmi ses alliés, Jacques, roi d'Aragon. Le traité d'alliance qu'ils passerent, & dans lequel le comte de Provence fut compris, est du 5 juin 1241. Le comte promit d'engager la reine Sencie d'Aragon, femme du comte de Toulouse, à demander elle-même son divorce ; & supposé qu'elle le refusât, il s'obligeoit non-seulement à la faire sortir de ses états, où il l'avoit retirée, mais encore à lui ôter tout ce qu'il lui avoit donné.

Ces trois hommes, qui se réunissoient pour faire une injustice, étoient trois princes ; la femme contre laquelle ils conspiroient, une princesse malheureuse, tante du roi d'Aragon & du comte de Provence, épouse du comte de Toulouse, & à qui l'on n'avoit peut-être rien à reprocher. Car ce divorce, pour lequel on ufoit de tant de dureté, n'étoit que pour faire épouser Sencie de Provence au comte de Toulouse, qui vouloit avoir des enfans mâles, afin d'exclure d'une partie de sa succession Jeanne sa fille, femme d'Alfonse, frere du roi de France. Ainsi dans le siècle de la chevalerie, quand l'intérêt s'en mêloit, on outrageoit aussi cruellement que dans les siècles barbares, ce même sexe qu'on regardoit comme l'arbitre du point d'honneur, & le mobile des vertus sociales.

Le Comte de Provence, qui s'étoit couvert de gloire en recevant sa tante dans ses états, lorsque Raymond VII l'eut renvoyée, & en lui donnant un entretien digne de son rang & de sa naissance, se fit un tort infini par ce traité. Comte de Provence, lui disoit un Troubadour avec une naïveté inimitable : « Si la

Poés. de Ramb.
d'Hyeres.

» dame Sanche s'en va , nous ne vous estimerons ni si bon ni
 » si brave , comme nous le ferions , si elle restoit avec nous , &
 » que vous lui fissiez quitter l'Aragon pour la Provence. La dame
 » est belle , affable , gracieuse & franche : elle embellira notre
 » pays ».

Cependant le divorce fut déclaré & le mariage cassé par l'E-
 vêque & le prévôt d'Albi , pour la raison que Raymond VI ,
 pere du comte de Toulouse , avoit tenu sur les fonts cette prin-
 cesse. Elle parut dans l'assemblée accompagnée du roi d'Aragon ,
 & du comte de Provence ses neveux , & n'opposa qu'un profond
 silence au jugement des commissaires. Le comte de Toulouse ,
 son époux , lui céda le château de Pernes dans le Venaissin , où
 elle vécut jusques vers l'an 1249. Il lui en céda aussi les revenus
 en paiement d'une pension viagere qu'il lui fit de sept mille sols
 raymondins , qui pouvoient valoir trois mille cinq cens quatre-
 vingt livres de notre monnoie.

An. 1241.

Guill. de Poil-
 c. 44.

SOIT que le pape ignorât ce traité , soit qu'il survînt une nou-
 velle rupture entre les comtes de Provence & de Toulouse , on
 vit paroître bientôt après une bulle fulminante contre ce dernier.
 Le saint - pere lui reproche deux choses , de n'avoir pas payé ,
 conformément à la sentence du légat , les dommages qu'il avoit
 faits en Provence & dans le territoire d'Arles , & de lever des
 troupes pour recommencer la guerre. Cette bulle , qui est du 17
 juillet 1241 , demeura sans effet ; les deux comtes se raccommo-
 derent , & le mariage de Raymond & de Sancie de Provence fut
 arrêté à Aix le 11 août de la même année. Il y avoit alors tant
 de mauvaise foi dans les négociations , tant d'incertitude dans
 les événemens politiques , qu'un traité , pour l'ordinaire , étoit
 presque aussitôt violé que conclu. Ce mariage n'eut pas lieu. Ray-
 mond s'étant engagé témérairement dans une guerre contre le
 roi de France , à la discrétion duquel il fut ensuite obligé de

CH. LX.

BROUILLERIES
 ENTRE LES DEUX
 COMTES. SANCIE
 DE PROV. ÉPOUSE
 RICHARD.

Preuv. ch. LXVIII.

An. 1242.

LIVRE IV.

An. 1243.

Hist. de Marf.
p. 126. nouv. édit.

se remettre, se brouilla avec le comte de Provence, qui tomba sur la ville de Marseille, alliée de Raymond, & l'obligea de capituler. Il se fit céder les droits régaliens, tels que celui des cavalcades & de la monnoie, & les habitans conserverent les mêmes magistrats qu'ils avoient auparavant, la liberté dans les élections, & le droit de juger en dernier ressort des affaires civiles & criminelles. Ainsi Marseille étoit, à proprement parler, une république sous la protection du souverain dans les états duquel elle étoit comprise.

Hist. de Langued.
t. 3, pr. p. 425.

An. 1244.

Rym. act. publ.
t. 1, p. 140.

La reddition de cette ville piqua vivement le comte de Toulouse. Il vouloit en tirer vengeance, mais l'état de ses affaires s'y opposa, & il conclut une trêve avec Raymond Berenger par l'entremise de l'archevêque d'Arles, le 29 juin 1243. Depuis cette époque la Provence fut moins exposée aux orages qui en avoient si souvent troublé la tranquillité. Le comte profita de ce calme pour le mariage de Sancie, sa troisième fille, avec Richard, duc de Cornouaille, qui devint ensuite roi des romains. Son frere Henri III faisoit alors la guerre à Louis IX. On peut juger de son animosité contre ce prince par la lettre qu'il écrivit à Raymond Berenger. Il ne vouloit pas que la princesse passât sur les terres de France; *si elle y passe, lui disoit-il, je croirai que vous êtes d'intelligence avec mes ennemis.*

CH. LXI.
MARIAGE DE
BÉATRIX. MORT
DE RAYMOND BE-
RENGER.

IL ne restoit plus à marier que la princesse Béatrix, héritière des états de son pere. Plusieurs souverains briguerent cette alliance. L'empereur Frédéric en fit faire la demande pour son fils Conrad, par André de Mari, gentilhomme pisan, qu'il envoya en Provence avec une flotte de vingt galeres. Frédéric, toujours excommunié ou toujours à la veille de l'être, étoit en guerre avec presque toutes les villes de la Lombardie, avec les vénitiens, les génois & le pape. S'allier avec lui par un mariage qui auroit mis la Provence sous sa domination, c'étoit livrer cette province à la fureur des

des ennemis que la haine ou les censures ecclésiastiques lui susciteroient. La proposition ne fut donc point acceptée. Le comte de Toulouse, Raymond VII, se mit aussi sur les rangs; il avoit épousé Marguerite de la Marche, depuis son divorce avec Sancie d'Aragon; mais ce mariage n'étoit point un obstacle dans un siècle où l'on avoit substitué beaucoup d'opinions superstitieuses aux loix de la nature & de la religion. Ce mariage fut déclaré nul, & le comte devint maître de reprendre ailleurs des liens, dans lesquels on ne devoit pas être jaloux de s'engager, puisqu'il sembloit ne les faire servir qu'à son ambition. Cette considération dut entrer pour beaucoup dans les motifs qui firent ensuite échouer ses projets. Mais ce qui lui nuisit davantage, ce fut la mort de Raymond Berenger arrivée à Aix le 19 Août 1245.

Les deux ministres de Provence, Romée de Villeneuve & Albert de Tarascon, qui avoit remplacé Guillaume de Cotignac, se conduisirent par des vues plus saines que n'avoit fait Raymond Berenger. Il n'étoit pas de l'intérêt de la Provence qu'elle fût réunie au domaine du comte de Toulouse. Celui-ci, depuis la cession qu'il avoit faite à la France de la majeure partie du Languedoc par le traité de 1229, avoit de petits états. Si Béatrix lui donnoit des enfans mâles, la discorde s'allumoit entr'eux & les français au sujet de cette cession, & l'on replongeait la Provence dans les horreurs de la guerre. Si elle mouroit sans postérité, cette province appartenait par droit de substitution à Richard, mari de Sancie, & le sort des provençaux n'en devenoit pas meilleur. Ils tomboient entre les mains d'un prince ennemi déclaré du nom français, & qui les auroit entraînés dans les querelles sanglantes qui divisoient depuis si long-tems sa maison & celle de France. Il étoit donc de la prudence d'écarter un concurrent aussi peu fait que Raymond pour remplir les espérances du peuple: mais il falloit user de ménagement. On lui fit dire de venir à Aix, accompagné de peu de monde pour ne pas indisposer les esprits.

Tome II.

T t

CH. LXI.

MARIAGE DE
BÉATRIX. MORT
DE RAYMOND BE-
RENGER.

An. 1245.

Hist. de Lang.
ibid. p. 450 & pr.
P. 448.

Guill. de Puil.
c. 47.

LIVRE IV.

Hist. de Lang. ibid.
p. 45^{le}

Duch. t. 5, p. 345.

Math. par. p. 684
& 704.

Preuv. ch. LXIX.

Script. rer. Ital. t. 3,
vit. LXXIV.

En effet, il se présente avec une suite peu nombreuse, & reçoit un accueil le plus capable de flatter ses desirs. Cependant on fait traîner l'affaire en longueur. D'abord on agit secrètement auprès du pape pour l'empêcher de confirmer la sentence du divorce prononcée entre ce prince & Marguerite de la Marche; ensuite quand la confirmation fut donnée, on lui suscita d'autres difficultés. Il lui falloit une dispense pour épouser Béatrix, & cette dispense n'arrivoit point. La Reine-Blanche, cousine germaine de Raymond, empêcha le pape de l'accorder, parce qu'elle vouloit faire épouser Béatrix à son fils Charles d'Anjou. Elle avoit même en Provence des émissaires secrets, qui, appuyés par les deux ministres, lui cherchoient de tous côtés des partisans parmi la noblesse. Ils gagnent les uns à force d'argent, ils intimident les autres par des menaces, & amènent les habitans d'Aix au point de promettre à la comtesse Béatrix qu'ils répandront pour sa défense & pour celle de ses états, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & qu'ils ne souffriront jamais que la princesse sa fille reçoive un mari d'une autre main que de la sienne. C'étoit assurer l'alliance du comte d'Anjou, désirée & même recherchée par la régente & son conseil. Cependant Raymond, qui ignoroit ces menées sourdes, & qui s'ennuyoit des lenteurs qu'on lui faisoit éprouver, cherchoit par-tout des protecteurs auprès du pape pour obtenir la dispense qu'il demandoit. Il écrivit au comte de Savoie; à Jacques, roi d'Aragon, à la Reine-Blanche elle-même. Le comte de Savoie, ou n'agit point, ou agit lentement. Le roi d'Aragon, qui vouloit faire épouser à son fils l'héritière de Provence, fait semblant d'entrer dans ses vues, & travaille sous main pour le traverser. Enfin la Reine-Blanche avoit dans ce moment-là une entrevue avec le pape, qu'il fit consentir au mariage de son fils avec Béatrix. On peut juger de l'étonnement de Raymond, quand il fut que l'ambassadeur qu'il envoyoit à cette reine, pour la mettre dans ses intérêts, avoit rencontré le prince Charles qui s'avan-

voit avec un corps d'armée vers la Provence pour épouser Béatrix, & pour chasser du pays le roi d'Aragon, qui tenoit cette princesse assiégée ; il se retira dans le Languedoc, plein de dépit d'avoir été joué si honteusement.

An. 1245.

Les Troubadours de ce tems-là nous apprennent que le gouvernement de Charles fit beaucoup de mécontents. On regrettoit celui de Raymond Berenger, prince naturellement doux, simple & populaire, assez jaloux de son autorité pour chercher à l'établir ; mais trop ennemi de la tyrannie pour opprimer. Sa politique étoit sage ; la guerre, il l'entendoit, mais il l'aimoit peu ; & content de recouvrer le domaine de ses peres, il ne chercha point à s'agrandir. Le même penchant qui le portoit à la vertu lui faisoit rechercher les plaisirs honnêtes & les choses d'agrément. Il avoit pour ces choses-là un goût sûr, qui, joint à sa bonté naturelle & à sa familiarité, attira auprès de lui les seigneurs du pays & les poètes les plus renommés des autres provinces. Aussi sa cour fut-elle une des plus agréables & des plus florissantes. On peut regarder comme un témoignage rendu à sa piété le présent de la rose d'or que le pape lui fit. Le plus grand défaut de ce prince fut d'aimer trop le faste & la dépense. Il fut obligé d'aliéner quelques droits, soit en faveur des villes, soit en faveur des seigneurs, & de recourir à des emprunts, qui, en faisant perdre la confiance, diminuent l'autorité (1).

L'histoire garde un profond silence sur les premières années du regne de Charles d'Anjou. C'est une preuve qu'il n'y eut

CH. LXII.
ELOGE DE RAYMOND BERENGER.
CHARLES D'ANJOU PARTIT POUR LA
TERRE-SAINTE.

(1) Le roi d'Angleterre lui prêta quatre mille marcs d'argent sterlings ; l'Evêque de Marseille 390 ; Romée de Villeneuve 1300 ; d'autres seigneurs lui rendirent le même service. Le comte donna en gage au roi d'Angleterre, son gendre, cinq châteaux pour la somme qu'il lui devoit. *Die decimâ janv. 1244. Rym. añ. publ. t. 1, p. 148.*

LIVRE IV.

point de guerre, & que la crainte retint les mécontents, ou que la sage conduite des ministres les empêcha d'éclater. Ce furent peut-être les ministres eux-mêmes & la régente qui insinuerent au prince Charles d'entreprendre avec le roi son frere le voyage de la Terre-Sainte. C'étoit un esprit vif, bouillant, impérieux, qui ne trouvant pas, dans le gouvernement d'un petit état, de quoi consumer son activité, auroit inquiété ses vassaux, si on ne lui avoit pas ouvert une carrière où il pût donner un libre essor à l'impétuosité de son caractère. La superstition du siècle, d'accord avec la politique des ministres, seconda heureusement leur dessein. Charles s'embarqua contre toutes les regles de la saine politique, qui ne veut point qu'un prince abandonne un pays où sa domination naissante n'est point encore affermie. Par le départ de ce prince, les ministres n'en furent que plus libres dans leurs opérations, & la province en fut plus heureuse. On ne trouve aucun monument qui fasse mention de troubles pendant son absence (1). Il n'y eut que la ville d'Arles où les divisions éclaterent entre les habitans & l'archevêque, despote d'autant plus odieux, si l'on pouvoit en croire un Troubadour, qu'il avoit toutes les passions d'un méchant homme, & aucune des qualités de son état. Sans prétendre approuver le fiel d'une satire aussi amere, il est certain que ce prélat abusa de son autorité. Le conseil de ville défendit aux habitans d'avoir aucune sorte de rapport avec lui & avec les personnes de sa maison, de les voir, de leur parler, de leur prêter ou vendre quelque chose sans la

An. 1248.

Poët. d'Alamanon.

Preuv. ch. 1XX.

Du 27 avr. 1247.

(1) Les villes d'Arles, d'Avignon & de Marseille, firent entr'elles, & avec Barral de Baux, une alliance de cinquante ans. Elles devoient fournir cent cavaliers chacune en tems de guerre, & cinquante en tems de paix. Marseille & Avignon s'obligeoient en outre à entretenir dix corsaires du côté d'Arles pour la défense de la Camargue pendant les deux mois de la moisson. Marseille en fournissoit six & Avignon quatre. *Arch. du roi à Aix.*

permission du pœtestat ou des sept conseillers qui dans ce tems-là avoient l'exercice de la police. Ainsi l'usage des interdits avoit passé des prêtres aux laïques , & il auroit été utile , si on ne l'avoit employé qu'à réprimer les vices & l'abus de l'autorité. L'archevêque ne céda point à l'orage. Il se flattoit peut-être de le calmer , ou qu'il se dissiperoit de lui-même. Voyant ensuite que les esprits s'aigrissoient de plus en plus , il prit le parti de se retirer à Nîmes , après avoir chargé l'archidiacre du chapitre de satisfaire ses créanciers.

Sa retraite calma les citoyens sans assurer la liberté. Il laissoit après lui cet esprit d'intrigue & de faction qui annonçoit une révolution prochaine. Barral de Baux fut élu pœtestat de la ville d'Arles , en même tems qu'il l'étoit d'Avignon. Ce seigneur avoit de grands titres , peu de revenus & beaucoup d'ambition ; c'est dire assez que sa fidélité n'étoit point inébranlable. D'ailleurs il avoit donné des sujets de plainte à la maison de France , & il étoit de son intérêt de les faire oublier. Il promit secrètement à la Reine-Blanche de faire tous ses efforts pour engager les habitans d'Arles & d'Avignon à se mettre les uns sous l'obéissance de Charles d'Anjou , comte de Provence ; & les autres sous celle d'Alfonse de Poitiers , comte de Toulouse , à condition pourtant qu'après leur mort ces villes reprendroient l'ancienne forme de leur gouvernement. Toutes les ressources de l'intrigue furent employées pour réussir. L'archevêque d'Arles , qui étoit à Nîmes , & le chapitre , entrèrent aussi dans les vues du comte , & la ville se rendit le 30 avril 1251 , en conservant des privileges que ce prince lui auroit accordés comme une récompense de sa soumission , s'il ne les avoit regardés comme une propriété. Sept jours après la ville d'Avignon subit le même sort & eut les mêmes avantages. Elle se mit sous l'obéissance de Charles & d'Alfonse son frere , parce qu'ils avoient un droit égal sur cette ville. Celle de Marseille se montra plus jalouse de son indépendance. Charles

CH. LXII.
CHARLES D'AN-
JOU PART POUR
LA TERRE-SAIN-
TE.

An. 1249.
Preuv. ch. LXXI.

An. 1250.

Hist. de Lang. t. 3,
pr. p. 480.

Preuv. ch. LXXII.

V. la dissert. sur les
munic. art. Arles,
Avignon & Mar-
seille.

LIVRE IV.

Chron. Massil.

An. 1252.

fut obligé de l'intimider par la présence d'une armée, qui fit beaucoup de dégât dans la campagne. La ville se soumit sans, perdre aucune des prérogatives qui pouvoient en faire une ville libre sous la dépendance d'un souverain, trop foible encore pour parler en maître (1). Peut-être attendoit-il le retour du roi son frere pour établir son autorité.

CH. LXIII.

ARRIVÉE DE
S. LOUIS EN PRO-
VENCE.

An. 1254.

Joinv. edit. du
Louvr. p. 136.

CE monarque, qui avoit fait des prodiges de valeur pour chasser les infideles de leur pays, arriva le 10 Juillet 1254 aux îles d'Hyerès, où il ne vouloit pas descendre, parce que ce n'étoit pas terre de sa dépendance. C'est-là que l'abbé de Cluny, lui ayant fait présent de deux chevaux de prix, obtint une longue audience, qui donna occasion à Joinville de dire au roi : *N'est-il pas vrai, Sire, que le présent du bon moine n'a pas peu contribué à le faire écouter aussi longuement ? Jugez-donc, Sire, ce que feront les gens de votre conseil, si votre majesté ne leur défend pas de rien prendre de ceux qui auront affaire pardevant vous ; car, comme vous voyez, on écoute toujours plus volontiers.* Louis ne put s'empêcher de rire de la naïveté du bon chevalier ; mais il sentit le prix d'une franchise, qui se retrouvera dans tous les siècles quand les monarques voudront l'inspirer.

(1) Voici les noms des témoins qui furent présens à ce traité, passé entre Charles I & la communauté de Marseille, suivant une charte manuscrite qui étoit au pouvoir de M. Ruffi, & dont nous ne connoissons point l'original.

Barralus, dominus Baucii, Petrus de Vicinis, dominus Limosii; Guillelmus de Bellomonte, Joannes de Sancto-Claro, Simoni de Torallense, Guillelmo Vento, cive januæ, Roberto de Laveno juris professore, Guillelmo Porcelletto, Bertrando Gantelmo Bajulo Aquensi, Theobaldo de Frenego, Gaufrido Chaudon, Burgundione de Tritis, Roccafolio fratre eorum, Guiranno de Simiana, Alfanto de Sancto-Amantio, Gualterio de Alneto, Simeone de Foresta, Guillelmo de Bresilicâ, Fulcone de podio Richardo, Theobaldo de Vicinis, Militibus, Rostagno Beguetto, Martino de Dordano, Cambellano ejusdem domini comitis & pluribus aliis.

Une autre instruction plus utile peut-être, parce qu'elle étoit plus directe, fut celle d'un religieux de saint François natif de Digne : c'étoit un homme d'une imagination vive & d'une éloquence naturelle, qui prêchoit la religion avec le succès qu'on'a presque toujours quand on la pratique. Il vint à Hyères accompagné d'un peuple immense qui le suivoit par-tout. Le roi & la cour sortirent de la ville pour être témoins de ce spectacle, & eurent envie d'entendre cet homme apostolique. Le sermon fut bientôt prêt : les cours les mieux réglées offrent toujours assez de vices pour exercer le zèle d'un prédicateur. Il régnoit dans celle de saint Louis un abus qui, pour être commun dans ce siècle, n'en étoit pas moins scandaleux. Des moines ambitieux, sous le voile de la religion, accompagnoient le saint roi, partageant moins son zèle que les intrigues des courtisans. Le religieux parla avec force sur l'irrégularité de leur conduite & les devoirs de leur état ; ensuite adressant la parole au roi lui-même, il lui dit que, sans la justice, les autres vertus sont impuissantes pour rendre un peuple heureux. Louis, charmé de la liberté évangélique avec laquelle ce saint homme lui parloit, fit tout ce qu'il put pour se l'attacher. Mais le bon religieux résista constamment à des invitations qui auroient pu devenir un écueil pour des vertus accoutumées à la solitude du cloître. Ainsi ils donnerent le spectacle bien rare, l'un d'un roi qui cherche la vérité de bonne foi, & l'autre d'un prédicateur qui fuit sincèrement les honneurs. Louis alla ensuite visiter la Sainte-Baume, pèlerinage fameux à cause de l'opinion où l'on étoit alors, que Magdelaine sœur de Lazare, y avoit fait pénitence.

CH. LXIII.
ARRIVÉE DE
S. LOUIS EN PRO-
VENCE.

An. 1254:

Bouch. t. 2, p 270.

Joinv. hist. de
S. Louis.

- LA présence de ce monarque n'opéra aucun changement dans les affaires politiques de la province. Cependant tout n'y étoit pas tranquille. On avoit pris les armes au sujet des prétentions que la régente avoit élevées. Cette princesse demandoit l'usufruit du

LIVRE IV.
CH. LXIV.
DIVISIONS EN-
TRE LA RÉGENTE
ET CHARLES
D'ANJOU.
An. 1256.

Tréf. des ch. du
roi. registr. gros.,
f. 176.

comté de Provence, ses droits dotaux, & quelques autres droits qu'elle disoit lui appartenir en vertu des conventions passées avec son gendre ; elle exigeoit aussi la réparation des dommages que ses partisans avoient soufferts pendant la guerre. La régente avoit l'ame grande : il étoit facile de la faire consentir à un accommodement ; mais on ne trouvoit pas les mêmes dispositions dans ses partisans. Vassaux inquiets & pleins de fierté, ils ne pouvoient pas se résoudre à faire plier sous le joug d'un prince étranger, cette puissance héréditaire qu'ils prétendoient ne tenir d'aucun souverain. Parmi ces seigneurs étoient Fouques de Perricard ; Guillaume Arcond ; Guillaume de Ravenne, de Sisteron ; Guillaume & Gaucher de Forcalquier, Guillaume de Pertuis leur frere, tous trois de la maison de Sabran ; Boniface de Castellane, & Amiel de Curbans. Le roi de France, arbitre de ces contestations, les termina le 2 novembre 1256. La comtesse douairiere eut une pension annuelle de six mille livres tournois, payable en trois termes, & une somme de cinq mille une fois payée, en acquittement de ses autres prétentions.

CH. LXV.
MARSEILLE SE
SOUMET APRÈS
UN SIÈGE. BONI-
FACE DE CASTEL-
LANE EST PUNI.
Pr. ch. LXXX.

Hist. de Marseille,
nouv. édit. p. 135.

Il y eut une amnistie générale pour tous ceux qui avoient pris les armes : mais la plupart n'en devinrent ni plus tranquilles ni plus soumis. Les marseillois étoient ceux qui supportoient plus difficilement le joug. Accoutumés au gouvernement républicain, ils ne pouvoient se résoudre à dépendre d'un maître. Dans le Levant ils vouloient assujettir à leur consulat quelques villes de France qui faisoient le même commerce. De-là naquirent entr'eux & les habitans de Montpellier ces divisions, qui éclaterent par des meurtres & le pillage. Ce fut alors qu'ils firent avec Alphonse X, roi de Castille, ce traité de ligue offensive & défensive, dont le but étoit de les aider à maintenir leurs privileges dans le Levant, & à leur donner auprès des autres puissances ce crédit, dont ils étoient si jaloux. Leur politique produisit un effet tout contraire.

Charles

Charles d'Anjou en prit ombrage , & regarda leurs prérogatives comme des titres d'indépendance qu'il falloit anéantir : eux de leur côté ne voyoient dans les charges auxquelles ils s'étoient soumis, quelque légères qu'elles fussent, que l'empreinte de la servitude. Ainsi la guerre s'alluma avec toute la vivacité que pouvoient y mettre des esprits ardens & prévenus. Les officiers du comte furent ou massacrés ou mis en prison , & vengés ensuite d'une manière éclatante. Charles ayant pris la ville par famine, après l'avoir tenue long-tems assiégée, fit trancher la tête aux principaux chefs de la révolte, s'empara des forteresses du voisinage, & des terres de Boniface de Castellane, qui avoit mené ses hommes au secours des marseillois. Ce seigneur, qui étoit tout-à la-fois poète & guerrier, ne fut point décapité, comme on le croit communément. Charles, après avoir confisqué ses fiefs, l'obligea de sortir de ses états, & le *caça hors de Provence*, dit Joinville, qui mérite d'être cru préférablement aux historiens qui ont écrit après lui. Outre la perte de leurs forteresses, il en coûta encore aux marseillois celle des privilèges, qui établissoient leur indépendance dans l'élection des officiers de justice & des officiers municipaux.

An. 1257.

Joinv. édit. du
Louvr. p. 244.

V. la dissert. sur les
munic. art. *Marf.*

APRÈS cette époque, Charles ne fut occupé qu'à étouffer les semences de division qui restoient encore dans la province. Les différends qu'il y avoit entre les habitans de Marseille & ceux de Montpellier, furent terminés par sa médiation. Le prince d'Orange, le seigneur de Grignan de la maison d'Adhémar, & le Dauphin de Viennois, lui firent hommage; le premier lui céda le titre utile de roi d'Arles & de Vienne, que son pere avoit obtenu de l'empereur. Le dernier reconnut tenir de Charles tout ce qu'il possédoit dans le Gapençois & (1) & dans le comté de

CH. LXVI.

CHARLES TACHE
D'ÉTOUFFER TOU-
TES SEMENCES DE
DIVISION.

Dupuy. traité des
dom. du roi.
Bouch. t. 2, p. 272
&c.

(1) Les comtes de Provence ont toujours réclamé en faveur des droits qu'ils

LIVRE IV.

Forcalquier, & les droits qu'il avoit sur les terres & les châteaux de Galburge, fille de Bertrand de Mévoillon. Le comte de Vintimille, Guillaume II, eut aussi recours à la protection de ce prince. Il lui céda le comté de Vintimille & la vallée de Lencouque, & Charles lui donna en échange plusieurs terres dans ses états. Enfin, les villes d'Albe, de Sévillan, de Fossan, de Mondevis, de Cherasco, de Mont, de Cental, de Busque, de Roquesparviere, en Piémont; celles d'Alexandrie, de Parme, de Plaisance en Lombardie, rechercherent la protection de ce prince, & l'abbé de l'Isle-Barbe lui fit hommage pour les terres qu'il possédoit en Provence.

CH. LXVII.

ORIGINE DES
CONFRAIRIES.

Script. rer. Ital.
t. 6, p. 527.

Antiq. med. æv.
dissert. 75.

ON vit alors dans cette province une secte de flagellans qui avoit pris naissance à Pérouse. Un hermite prétendoit avoir entendu une voix du ciel qui lui dit, que si les habitans de Pérouse ne faisoient pas pénitence leur ville seroit renversée : on le crut, & la terreur s'empara de tous les esprits. Faire pénitence alors, ce n'étoit pas, parmi les gens du peuple, réformer les vices & ses affections criminelles ; c'étoit châtier son corps avec cette même main qui étoit toujours prête à se souiller de crimes. Cette maniere d'expier ses fautes devint générale. On voyoit quelquefois en Italie jusqu'à vingt mille hommes sortir en procession d'une ville pour aller dans une autre, en se frappant de verges :

avoient sur le Gapençois. Ils étoient dans l'usage de faire arborer leur étendard, sur la tour de la ville de Gap, lors de la promotion d'un nouvel évêque. On en trouve plusieurs exemples depuis le roi Robert en 1310 jusqu'en 1484. Cependant cet usage fut quelquefois interrompu. Louis XI ayant transigé en 1464 avec le roi René, lui céda tous les droits qu'il pouvoit avoir sur le comté de Gap & ses dépendances. Mais le parlement de Grenoble y mit opposition. Le roi enjoignit à la cour des comptes du Dauphiné, le premier juillet 1465, de mettre le comte de Provence en possession ; ce qui fut exécuté. Depuis cette époque le roi René ne cessa jamais de faire arborer ses panonceaux sur la ville de Gap, à l'élection du nouvel évêque. *Arch. de la cham. des compt. de Prov.*

delà se formerent ces confrairies de flagellans , qui subsistent encore en certains endroits.

Cependant l'origine des confrairies remonte à des siècles plus reculés. Elles étoient connues des grecs & des romains , avec cette différence , que la religion parmi nous rend méritoires les bonnes œuvres auxquelles les associés se dévouent , telles que de soulager les pauvres & d'accompagner les morts. Toutes les confrairies n'eurent pas ces actes d'humanité pour objet : il y en eut dont le but étoit de défendre les biens ecclésiastiques , les droits du souverain & de la ville qu'ils habitoient. Telle fut la confrairie établie à Marseille en 1212 : c'étoit une espèce d'association militaire & religieuse , semblable à celle des chevaliers du Temple & de Saint-Jean de Jérusalem. La plus ancienne que nous connoissons est celle de Grasse , approuvée par l'évêque en 1186 : peut-être se forma-t-elle dans le même esprit que celle de Marseille. Mais quand la religion fut mieux connue , les confreres prirent d'autres principes. Ils se bornerent à des exercices de piété , à des actes de pénitence & de charité , & pour les pratiquer sans ostentation , ils se revêtirent d'un sac de pénitent , qu'ils portent encore dans les provinces méridionales du royaume , où ces confrairies se sont conservées.

ELLES ne commencerent d'abord que dans les villes libres. Dans les villages qui dépendoient d'un seigneur , elles n'étoient point permises avant qu'ils fussent affranchis. Quoique les habitans possédassent en propre des biens fonds , leur condition ne laissoit pas d'être dure. Les uns étoient serfs de corps , & ils dépendoient toujours de leur seigneur quelque part qu'ils fussent : car il pouvoit vendre ou céder le droit qu'il avoit sur eux. Les exemples n'en sont point rares dans les chartes. A Castellane , avant l'affranchissement accordé par le seigneur du lieu , les habitans ne pouvoient ni tester , ni vendre ni contracter sans sa

CH. LXVII.
ORIGINE DES
CONFRAIRIES.

Gall. christ. t. 31
p. 1154.

CH. LXVIII.
ETAT DES PER-
SONNES.
1° Des esclaves.

Preuv. ch. LXXVI.

LIVRE IV.

permission. S'ils quittoient le lieu de leur demeure sans son consentement, leurs biens étoient confisqués : s'ils mouroient sans enfans, le seigneur héritoit ; ils le suivoient à la guerre à leurs dépens, & le rachetoient s'il étoit fait prisonnier. Nous avons lieu de croire que les mêmes coutumes étoient établies dans les autres villages dépendans des anciennes maisons dont il est parlé dans l'histoire de Provence. Les autres serfs, ceux qui l'étoient en même tems de *corps* & de *la glebe*, étoient obligés d'habiter dans les domaines du seigneur, de les cultiver & de lui payer certaines redevances. Ils sont désignés dans les chartes sous le nom de *mancipia* : mais ils étoient rares en Provence.

Quant aux charges imposées par les seigneurs, elles étoient infiniment variées. A Forcalquier, par exemple, les habitans ne pouvoient vendre leur vin qu'après celui du comte. Ses baillis avoient la moitié du foie de toutes les vaches qu'on tuoit à la boucherie. A Torame, Guillaume Feraud, de la maison de Glan-devès, exigeoit en 1174, que ses vassaux montassent la garde devant son château. A Castellane, le seigneur avoit la première charge de raisin dans chaque vigne, & les personnes de sa maison pouvoient aller prendre ce qui leur plaïoit dans les jardins ou dans les champs. A Aubagne les seigneurs de Baux, quand ils eurent la seigneurie de cette ville, prétendirent qu'ils avoient le même droit ; & en outre, ils exigeoient que les habitans fussent leurs cautions pour toutes les sommes qu'ils empruntoient. En un mot, ces charges onéreuses étoient, dans les différens villages de la province, aussi variées que les caprices des seigneurs. Il n'y avoit que le droit de logement qui fut généralement établi. Les vassaux donnoient au seigneur une certaine somme, ou lui fournissoient tout ce qui étoit nécessaire pour lui & les personnes de sa suite.

Le sort des personnes libres étoit bien différent : on peut les distinguer en trois classes, en nobles, en bourgeois, en artisans.

Arch. d'Aix.

arm. O.

Jug. mag. n. 1.

Gall. christ. t. 3,
Instr. p. 237.Arch. de l'évêc. de
Marseille.

Ceux-ci n'offrent aucune particularité remarquable, du moins qui nous soit connue.

Quant aux nobles, il y en avoit de trois sortes : les barons, les simples seigneurs de fief & les nobles qui n'en avoient point.

Les barons tenoient le premier rang : on les voit distingués dans les hommages prêtés aux comtes, & sur-tout au roi Robert. Leur distinction venoit peut-être de ce qu'ils avoient d'autres seigneurs parmi leurs vassaux : car, du reste, il ne paroît pas que leur fief eût aucune prérogative de plus que les autres. Tous les nobles en général étoient exempts d'impôts, avoient droit de faire la guerre pour leurs intérêts personnels, & n'étoient tenus qu'au service militaire envers le comte & leur suzerain. Ils combattoient à cheval, couverts de leur armure, & leur cheval étoit aussi couvert d'acier autant que le jeu des membres & la liberté des évolutions le permettoient. C'est ce qu'on appelloit *miles cum equo armato*. Ceux dont le cheval n'étoit pas armé, *miles sine equo armato*, n'avoient que le bouclier, une cotte de mailles, & le hautbert qui leur couvroit le cou & une partie de la poitrine. Les fantaffins, outre le bouclier, avoient la cotte de mailles ou le hautbert, & un casque de fer. Pour l'ordinaire les nobles servoient aux dépens du comte ; cependant les loix du service à cet égard varioient beaucoup. S'ils perdoient leur cheval, la ville ou le village pour lequel ils marchaient le payoit ; c'est du moins ainsi que Raymond Berenger le régla par ses statuts de l'an 1237. Les fantaffins, c'est-à-dire les roturiers, servoient à pied & à leurs dépens.

Le seigneur avoit droit de lever une taxe extraordinaire sur tous ses vassaux, dans les cas impériaux ; c'est-à-dire quand il marioit un fils ou une fille ; quand lui ou son fils étoient faits chevaliers ; quand il alloit à la cour de l'empereur, ou qu'il s'embarquoit pour la Terre-Sainte, ou enfin quand il achetoit une terre d'un prix considérable. En certains endroits ce prix étoit

CH. LXVIII.

ETAT DES PERSONNES.

2^e Des nobles.

Arch. d'Aix. reg. perg. t. 253.

Ibidem.

LIVRE IV.

fixé à mille marcs d'argent ; dans d'autres à deux mille, c'est-à-dire, à cinquante-deux mille livres, ou à cent quatre mille d'aujourd'hui.

Tous les nobles jouissoient de ces exemptions & privilèges, excepté ceux qui à trente ans n'avoient point fait leurs premiers exercices militaires, ou qui faisoient des œuvres serviles, telles que de labourer leur champ ou de conduire un âne chargé de bois ou de foin. Ceux-là étoient soumis aux mêmes charges que les roturiers ; ce sont peut-être les mêmes à qui l'on donne le titre de *pauvres*, *nobiles mendicantes*, dans une charte de l'an 1371, qui contient le dénombrement des vassaux de François de Mevoillon.

Arch. du chât. de
Saint-Vincent.

Preur. ch. LXXVI.

3° Des bourgeois.

Leur condition, dans ce cas-là, étoit pire que celle des bourgeois, qui, à certains égards, jouissoient des prérogatives de la noblesse. A Castellane, les nobles & les bourgeois avoient leurs hommes ou vassaux. Boniface, seigneur du lieu, déclara, par ses statuts, qu'il ne prétendoit point préjudicier à leurs droits ; mais qu'en qualité de suzerain il leveroit sur ces arrières-vassaux les mêmes taxes que sur ses vassaux immédiats dans les cas impériaux. Les bourgeois d'Apt étoient obligés de suivre les seigneurs de Simiane à la guerre ; mais ils servoient à cheval ainsi que les nobles, & aux dépens du seigneur ; au lieu que les hommes de la troisième classe, qui composoient les fantassins, servoient à leurs dépens (1). A Avignon, les citoyens honorables, qui avoient coutume de vivre en chevaliers, jouissoient, à certains égards, des mêmes

Fanton. hist. d'Av.
t. 1, p. III.

Du 18 juin 1252.

(1) Pronunciârunt (arbitri) dictos dominos (de Simianâ) habere cavalcadas in civitate Aptensi, cum habent propriam guerram ; ita tamen quod si qui fuerint parati cum congruentibus equitaturis & armaturis, milites seu burgenses, illi debent ire ad expensas & cyvadum dominorum pro quibus exierint à domibus propriis. Pedites verò propriis expensis suis. Tamen si dicti domini vellent exigere pecuniam pro dictâ cavalcata, non possint, *Arch. d'Aix. arm. P. X. Quar.* 400, p. 15.

privileges que la noblesse (1). Enfin, on trouve dans les monumens de ces tems-là, des preuves de la considération attachée à la bourgeoisie. Les bourgeois pouvoient être armés chevaliers, & leurs femmes avoient le titre de demoiselles, comme les femmes des écuyers & des simples gentilhommes. « Nous attestons, disoient en 1298 vingt-trois des principaux habitans de Beaucaire, parmi lesquels étoient douze nobles ou damoiseaux; « nous attestons » que c'est l'usage depuis un temps immémorial, & qu'on n'a » point de preuve que cet usage n'ait jamais existé, savoir que » dans la sénéchaussée de Beaucaire & en Provence, les bourgeois reçoivent la ceinture militaire & les autres marques de » chevalerie, des mains des nobles & des barons, & même des » archevêques & des évêques sans la permission du prince, & » qu'ils jouissent ensuite des privileges des chevaliers.

» Ils peuvent avoir plus de biens les uns que les autres, » disoit un Troubadour en parlant des bourgeois; mais les rangs » sont égaux entr'eux. Quoiqu'ils puissent dire, faire, savoir & » avoir, ils n'ont aucune prééminence sur leurs pareils. Ils doivent se distinguer par de hauts faits, se livrer aux armes, à la » chasse, à la galanterie, & vivre de leurs rentes sans exercer » aucun commerce ni métier ».

C'est à cette ancienne opinion qu'il faut rapporter la considération dont jouit encore la bourgeoisie en Provence & dans le Languedoc.

Ces différentes classes d'hommes n'étoient pas gouvernées par une loi uniforme. Dans les villages où les seigneurs regnoient despotiquement, les habitans étoient régis par des coutumes particulières. Chaque seigneur avoit la justice civile & criminelle sur

CH. LXVIII.

ÉTAT DES PERSONNES.

Hist. de Lang.
t. 3, pr. p. 607.

Mss. du roi. n. 1702.

Poët. de Girard
Riquier.

CH. LXIX.

DES LOIX ET DES
OFFICIERS DE JUSTICE.

(1) Burgenses honorabiles, qui ut milites vivere consueverunt, eodem gaudent privilegio quo predicti.

LIVRE IV.

son territoire & sur les hommes de son territoire seulement. Les étrangers étoient justiciables du comte; & même si le vassal d'un seigneur contrevenoit à un engagement pris dans une ville dépendante du comte, c'étoit au juge de celui-ci à prendre connoissance de l'affaire, & le seigneur une fois averti, devoit forcer l'accusé à comparoître dans dix jours. Il étoit également obligé de condamner à une amende un homme convaincu d'adultère, & de le chasser avec la femme criminelle dans l'espace de huit jours. S'il négligeoit de le punir, le comte étoit en droit de le punir lui-même.

La peine imposée aux adultères varioit suivant les lieux. Quand les principales villes de Provence voulurent perfectionner leur administration, l'article des mœurs n'échappa point à la vigilance des magistrats. A Arles, par exemple, les femmes publiques n'avoient point droit de porter le voile; & dans le cas de contravention, il étoit permis aux autres femmes de le leur arracher. A Avignon, elles ne pouvoient toucher à aucunes des choses exposées en vente, comme le pain, les fruits, la viande, sans être obligées de les acheter; elles étoient censées les fouiller en les touchant. A Marseille, on ne leur permettoit ni l'écarlate, ni les pelisses fines, telles que l'hermine & le petit gris; les femmes publiques qui contrevenoient à ce règlement, payoient une amende de soixante sols royaux couronnés, qui font quarante-quatre livres quatre sols. Et si elles n'étoient point en état de payer cette somme, qui étoit très-forte pour ce tems-là, on les condamnoit au fouet. Elles n'étoient admises aux bains publics que tous les lundis de chaque semaine; car il est essentiel qu'on distingue à des signes extérieurs les femmes honnêtes d'avec celles qui ne le sont pas, dit-on dans ces réglemens sages, que les mœurs actuelles font regarder comme des monumens de la simplicité gothique de nos bons aïeux.

Srat. mss. d'Arles,
d'Avignon & de
Marseille.

Srat. de Raymond
Berenger.

Quant aux vols & aux meurtres commis sur les grands chemins

mins , aux vols faits dans les églises & les maisons religieuses , le comte de Provence s'en réservoir la punition , qui consistoit à priver le coupable de ses biens ; mais il défendoit qu'on touchât aux meubles & aux fruits pendans.

Dans les villes qui ne dépendoient d'aucun seigneur particulier , on suivoit les statuts municipaux & la loi romaine , qui est souvent rappelée dans les chartes du moyen âge. Ce qu'on appelloit loi romaine n'étoit pas un corps de jurisprudence bien étendu. On donnoit ce nom à un certain nombre d'usages , fondés sur l'abrégé d'Anien , & conservés par tradition : on ne faisoit peut-être alors une étude sérieuse de cet ouvrage qu'en Italie : les provençaux , dès le milieu du onzième siècle , y alloient puiser la connoissance des loix. La découverte des Pandectes de Justinien , faite dans la ville d'Amalfi en 1137 , fut la véritable époque de la renaissance du droit. La Provence ne dut pas être des dernières à profiter de cette source de lumières : les statuts de nos grandes villes paroissent avoir été dressés en partie sur la jurisprudence qu'elles voyoient pratiquée en Italie. Nos chartes du douzième & du treizième siècles font souvent mention de personnes adonnées à l'étude des loix. Il est même mention , dans un ancien titre , de professeurs en droit qui demeuroient à Aix en 1253. Parmi les personnes qui s'adonnoient à cette étude , on en trouve plusieurs qui étoient distinguées par leur naissance , & qui ne rougissoient pas d'ajouter à leurs autres titres celui de jurisconsulte , trop négligé parmi nous,

On prétend que la création des docteurs remonte à l'an 1137 , & qu'elle est due à Verner , chancelier de l'empereur Lothaire II. On croit même que cette cérémonie commença à Bologne , qu'elle fut depuis introduite dans les autres universités , & qu'elle a passé de la faculté de droit à celle de théologie & de médecine. Les gens de loi se multiplièrent sous le regne de Charles I , & déjà l'on se plaignoit des poursuites de la justice. Il faut , disoit

CH. LXIX.

DES LOIX ET DES
OFFICIERS DE
JUSTICE.

Mart. collect. amp.
t. I. p. 470.

Arch. d'Aix regist.
thes. f. 2 v^o.

Hist. d'Allem. t. 4,
p. 613.

LIVRE IV.
Poés. d'Alamanon.

un Troubadour qui vivoit en ce tems - là : « Il faut sans cesse
» m'occuper de procès, d'avocats, de mémoires : sans cesse il faut
» être à observer s'il n'arrive pas quelque huissier que la cour
» de justice m'envoie, pour me fommer de comparoir à peine de
» perdre ma cause ».

Cette cour de justice étoit celle du comte : mais il est difficile d'en donner une idée, vu l'état de confusion où étoient les affaires avant le départ de Charles d'Anjou pour la conquête de Naples. Le bailli, qui fut ensuite nommé sénéchal, qui réunissoit le commandement des troupes, & les fonctions de la justice, présidoit à cette cour en l'absence du comte. Les juges qu'il s'associoit ne sont connus dans les chartes antérieures à l'an 1260 que sous le nom de jurisconsultes, *jurisperiti*.

Des baillis.

Le grand bailli ou sénéchal, avoit sous ses ordres des baillis inférieurs, tirés de l'ordre de la noblesse. Leurs fonctions étoient les mêmes que celles du sénéchal, quoique bornées à l'étendue de leur bailliage (1).

Tom. 2, p. 478.

Nous connoissons une troisième classe de baillis dépendans des précédens, & attachés à une châellenie, c'est-à-dire, à un village ou à un bourg qui relevoit d'un seigneur particulier. Nous en trouvons la preuve dans l'histoire des évêques de Marseille. On y lit que le bailli de Saint-Cannat ordonna aux baillis des châ-

Hist. d'Allem.
t. 4, p. 597.

(1) On fait remonter l'établissement des sénéchaux au regne de l'empereur Lothaire II, vers l'an 1136. Guillaume Raymundi étoit vraisemblablement sénéchal de Provence en 1150 ; car il signa, comme sénéchal de Raymond Berenger II, une charte de cette année-là.

Des personnes instruites ont cru que les Baillis n'étoient anciennement en Provence que de simples économes des comtes ; cependant il est clair par les mots suivans, tirés d'une charte de Lerins, qu'ils rendoient la justice, *Item dono omnes justitias predicto monasterio, quod bajulus meus aliquis nullam justitiam facere possit ibi, sive in exigendis albergis, sive occasione donationis, sive in justitiis faciendis, exceptâ justitiâ sanguinis.*

châtelains de faire loger les soldats dans les maisons de leur ressort. Ces baillis des châtelains étoient roturiers , préposés au maintien de la police , à l'administration de la justice , & au recouvrement des revenus du seigneur.

On a prétendu que les châtellains tiroient leur nom des fonctions de leur charge , qui consistoient à garder le château , dont ils étoient commandans sous l'autorité du seigneur , & à veiller sur les biens qui en dépendoient. On ajoute qu'ils pouvoient même les aliéner en certains cas , & les donner en emphytéose ; mais qu'ils recevoient l'hommage au nom du seigneur. L'auteur de l'histoire du Dauphiné , qui nous a fourni ces détails , assure que le châtellain rendoit aussi la justice , qu'il avoit une cour composée d'un procureur fiscal , d'un notaire ou greffier & de quelques sergens. Les preuves qu'il en apporte ne permettent pas d'en douter. Mais comme il a tiré ses exemples de différens siècles , nous ne savons pas s'il en étoit de même en Provence avant le milieu du treizieme siècle , où nous bornons nos recherches dans ce second volume. Il est certain du moins que nous ne trouvons aucune preuve dans nos chartes que les châtelains eussent une juridiction contentieuse. Ils sont nommés dans les statuts de Raymond Berenger , & soumis aux mêmes charges que les roturiers. Nous inférons delà qu'ils n'étoient pas nobles , & que leurs fonctions se bornoient à percevoir les droits & les revenus du seigneur.

Nous avons des exemples qui prouvent que le seigneur prenoit quelquefois le titre de châtelain. On donnoit aussi le même nom au commandant d'un fort , avec cette différence , que le premier , c'est-à-dire le seigneur , avoit sa cour de justice , & commandoit ses vassaux ; au lieu que le second menoit à la guerre les hommes dépendans de sa châteltenie , employoit son autorité pour maintenir le bon ordre , faire rendre la justice , & empêcher

CH. LXIX.

DES LOIX ET DES
OFFICIERS DE
JUSTICE.

Des châtellains.

Tome I , p. 11 &
104.

LIVRE IV.

la dissipation des revenus du comte, & la détérioration de ses biens; il étoit noble (1).

Nos chartes font mention du juge-mage au commencement du regne de Charles I. Nous ne connoissons aucun monument qui puisse nous donner une juste idée de la nature & de l'étendue de ses fonctions. Nous présumons qu'il jugeoit par appel des causes qui avoient été portées en premiere instance au tribunal des baillis, & qu'on pouvoit encore appeller de son jugement en dernier ressort à la cour du prince, & vraisemblablement au sénéchal, qui étoit le chef de la justice. Nous parlerons dans la suite des changemens qu'on fit dans cette partie essentielle du gouvernement.

CH. LXX.

ETAT DES LET-
TRES.

CETTE forme d'administration, celle que les villes de Provence avoient adoptée, les ouvrages même des Troubadours, tout nous donne l'idée d'un peuple qui avoit déjà beaucoup perdu de son ancienne barbarie. La Provence fut redevable de ces avantages aux progrès que les italiens avoient commencé de faire dans les lettres & dans les arts. Les arabes, en s'établissant au milieu d'eux, leur apportèrent les connoissances qu'ils avoient puisées dans les écrivains de l'ancienne Grece. Aristote, Platon, Hypocrate, étoient lus & commentés. Déjà l'on disputoit sur la religion, suivant les regles de la dialectique. On écrivoit sur la géométrie, la musique & l'astronomie. La dernière de ces sciences n'étoit encore qu'un

Arch. d'Aix. reg.
Leonis, au com-
mencement.

(1) C'étoit encore la même chose dans les xiv^e & xv^e siècles. Car en 1371 Pierre Balbs seigneur de Caulongué, d'une ancienne maison de Provence, se disoit vice-châtelain de noble Gui de Flotte, chevalier, châtelain du château de Nice; & Antoine de Thomas fut fait châtelain de Toulon en 1448.

Tom. 2, p. 210.

Enfin le mot de châellenie se prend aussi pour seigneurie : car il est dit, dans l'histoire des évêques de Marseille, que Guill. de Baussset & Guillaume Dalmas céderent à l'évêque, au mois de janv. 1255, leur portion de la châellenie du Baussset, c'est-à-dire de la seigneurie.

tissu de combinaisons & d'absurdités astrologiques, telles que des esprits subtils, comme les arabes, étoient capables d'en imaginer. Ils mêloient à la médecine beaucoup de pratiques superstitieuses que l'ignorance & la crédulité du peuple avoient en quelque façon consacrées. Ces pratiques & les vains raisonnemens qu'ils firent sur les quatre qualités du tempérament & sur les quatre humeurs, arrêterent pendant long-tems les progrès de cette science, dont les arabes furent les restaurateurs en Italie. On peut même dire qu'à certains égards, ils furent les premiers fondateurs de l'école de Salerne, qui florissoit dans le douzième siècle, & à laquelle on fut redevable des connoissances qui se répandirent dans nos provinces (1). On séparoit si peu la médecine de l'étude de la physique, quelqu'informe qu'elle fût, qu'on appelloit les médecins *physiciens*.

Au reste, les chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome & de la Grece ne commencerent d'être connus en Italie que vers l'an 1060. Le fameux Didier, Abbé du Moncassin, fit copier alors, par les religieux de son abbaye, Homere, Virgile, Horace, Térence, les fastes d'Ovide & les élégies de Théocrite, sans compter plusieurs historiens grecs & latins, qui furent aussi l'objet de ses recherches, tels que Tacite, Joseph, Jornandès & Grégoire de Tours, &c. Les relations que les provençaux eurent avec l'Italie les mirent à portée de profiter de ces découvertes littéraires. Peut-être est-ce dans ces sources que les Troubadours prirent une légère teinture d'Ovide, dont ils emprunterent quelques pensées. C'est encore là vraisemblablement qu'ils apprirent les noms d'Achille, de Priam & d'Hector, qu'on trouve dans un petit nombre de leurs ouvrages. Mais ce qu'on doit observer comme

CH. LXX.

ÉTAT DES LET-
TRIS.

*Vir illustr. mon.
Cassin.*

(1) La Provence produisit dans ce tems-là un médecin fameux, nommé C. Claudianus Cervianus, qui fit un commentaire sur la peste, un éloge de Pastronomie & un autre de la géographie. *Hist. littér. de la Fran. t. 2, p. 195.*

LIVRE IV.

une chose digne de remarque, c'est que les premiers Troubadours ne citent jamais les divinités de la fable par respect pour la religion. Les arabes avoient la même délicatesse.

Itin. Benjamin.
p. 8 & 9.

Les juifs, au nombre de deux cens, avoient à Arles en 1172; un collège dirigé par six rabbins, & à Marseille, où ils étoient trois cents, ils en avoient deux situés sur le bord de la mer. Les chartes antérieures, au milieu du treizieme siecle, parlent quelquefois d'écoles de grammaire, dans lesquelles on enseignoit les principes de cet art & ceux de la rhétorique, qui ne pouvoit être qu'une science de mots : l'étude de la poésie en faisoit vraisemblablement le principal objet. C'est dans une semblable école que Jean de Matha étudia les belles-lettres à Aix vers l'an 1180.

V. la vie. 8 févr.

CH. LXXI.

DE LA RELIGION,
DES EXCOMMUNI-
CATIONS, DE L'IN-
QUISITION.

QUANT à la religion, on l'étudioit dans les cloîtres & dans les monasteres. Mais dans ces siecles où l'écriture-sainte & les saints peres étoient peu connus, l'étude de la théologie étoit nécessairement bien imparfaite. Aussi voyons-nous que les conciles ne faisoient que des réglemens sur les mœurs & sur l'autorité du clergé. Ces deux points étoient essentiels dans un tems où la licence des ecclésiastiques étoit portée fort loin, & où l'autorité du clergé ne connoissoit presque point de bornes.

Les excommunications étoient devenues fréquentes; on les voit souvent ordonnées dans ces conciles (1). Cependant nous

(1) Les actes de ces conciles sont aujourd'hui trop connus, pour ne pas nous dispenser d'en faire l'analyse : d'ailleurs ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans ces détails. Nous nous bornerons aux remarques suivantes sur la date de quelques-uns. On a cru faussement que, outre celui de 1234, il s'en étoit tenu un autre à Arles le 3 novembre 1236 : c'est une erreur, il fut assemblé le 11 décembre 1236; mais il n'en reste aucun canon.

Celui de 1260, attribué à Florent archevêque d'Arles, fut tenu par Bertrand de Malferrat, qui ne mourut que le 25 mai 1262. Le P. Labbe met ce concile en 1270, trompé par une erreur du copiste, qui a écrit MCCLXX pour MCCLX.

aurions tort de les condamner légèrement. C'étoit presque la seule punition que les peuples redoutassent ; & dans un tems où il n'y avoit presque plus de subordination, où les seigneurs étoient despotes dans leurs terres, où l'autorité du fuzerain étoit méconnue, où il y avoit peu de loix, & où ces loix étoient sans force ; où enfin il n'y avoit point de tribunal capable de se faire respecter, on étoit heureux de pouvoir mettre un frein aux vices par la crainte de l'excommunication ; il faut même rendre cette justice aux évêques du douzième & du treizième siècles, que dans les conciles qu'ils ont tenus en Provence, ils ont en général décerné l'anathème contre des actions qui sont aujourd'hui condamnées comme des crimes dans les tribunaux laïques ; ainsi beaucoup de leurs décisions étoient un supplément à la loi : mais à présent que la loi a repris son empire, elles seroient justement regardées, à bien des égards, comme des entreprises contre l'autorité royale. Il faut avouer aussi que cette autorité fut bien peu respectée par quelques-uns de ces conciles & par les évêques dans l'affaire des albigeois. Ce que nous en avons dit dans le cours

CH. LXXI.
DE LA RELIGION,
DES EXCOMMUNI-
CATIONS, DE L'IM-
QUISITION.

Les évêques de Cavaillon & de Carpentras, nommés dans ce concile, ne vivoient plus en 1270.

Florent tint en effet un concile contre les joachimites ; mais ce fut en 1265. Bertrand de S. Martin, successeur de Florent, assembla dans la ville d'Arles, en 1270, celui dont parle le huitième canon du concile tenu à l'île dans le Comtat, en 1288. C'est par erreur que dans la première partie de la chorographie, p. 311, nous l'avons mis sous l'épiscopat de Bernard de Languissel en 1275 ; car il est certain que Bertrand de S. Martin y présida : or il n'étoit déjà plus archevêque d'Arles à la fin de mai 1273.

Nous avons trouvé aux archives du roi à Aix une note touchant un concile provincial tenu à Arles, le 1 mars 1293, par les suffragans de cette métropole. Il est dit seulement dans cette note, que les évêques (*Arelate in provinciali concilio constituti*) examinèrent les privilèges accordés par différens souverains à l'église d'Arles ; mais on ne dit pas s'il fût question d'autres affaires.

LIVRE IV.

de cet ouvrage nous dispense de revenir sur des faits, que l'église & l'état voudroient pouvoir effacer de leurs annales.

Ce fut dans ces tems de désordre qu'on établit l'inquisition, tribunal odieux par les maux qu'il a faits, mais qui auroit pu être utile alors si les lumieres & la vertu en avoient dirigé les opérations. Dans une province où la religion chrétienne étoit une loi de l'état, il devoit être permis de former une assemblée d'hommes éclairés & sages, qui arrêtaient dans leur naissance les opinions des novateurs. De quel droit un homme osoit-il s'ériger en censeur de la foi de ses peres, d'une religion sublime & consolante dans sa morale, qui étoit devenue un des fondemens de la société, la regle des mœurs & une partie essentielle de la législation ? L'attaquer, c'étoit vouloir ôter aux passions le seul frein qu'elles respectaient. Aussi quels flots de sang ne firent pas couler ces esprits audacieux qui tenterent de la détruire ! Les abus qu'ils prétendoient corriger auroient été bien moins funestes que les guerres civiles qu'ils allumerent. Il y a des abus étrangers à la religion qui se corrigent d'eux-mêmes. Enfans de l'ignorance, il faut qu'ils disparaissent quand les progrès des sciences & des arts ont ramené la lumiere, rétabli l'empire de la raison, & mis en évidence l'esprit & les preuves du christianisme. Malheureusement cet esprit du christianisme étoit peu connu, quand l'inquisition fut établie ; & ce tribunal ne servit qu'à affermir l'empire d'une ignorance superstitieuse, dont l'effet le plus sûr est d'arrêter les progrès de la raison sans corriger les vices du cœur,

*CH. LXXII.
DES FÉES.*

Le siècle qui vit naître l'inquisition fut aussi celui qui accrédita les contes absurdes de fées & de forciers. Le Troubadour Guillaume IX, comte de Poitou, mort en 1122, est le plus ancien auteur qui parle des fées : mot espagnol qui, dans son origine

origine, signifie laid & difforme. Guillaume de Tilburi, qui vivoit en 1250, & qui étoit maréchal du royaume d'Arles, a rempli son livre de beaucoup de contes de cette nature, tels que celui du Drac, qui habitoit le Rhône, suivant l'opinion commune de ce tems-là. Une femme de Beaucaire, dit cet auteur, qui lavoit un jour du linge dans le fleuve, ayant laissé tomber son battoir, courut après pour le rattraper; mais comme elle s'éloigna trop du bord, le Drac, qui étoit couché dans l'eau, la tira à lui, & l'emporta dans son humide caverne, où elle nourrit le fils de cet enchanteur. Elle y demeura sept ans, au bout desquels elle revint à Beaucaire, où ses parens eurent de la peine à la reconnoître. Un jour qu'elle traversoit la place, avant le lever de l'aurore, elle apperçut le Drac qui venoit chercher sa proie; car il se nourrissoit de chair humaine. Elle le reconnut, & lui demanda des nouvelles de sa femme & de son fils, ce qui surprit d'autant plus le Drac, que par sa nature il étoit invisible; mais la femme l'apperçut par un secret merveilleux, que l'auteur rapporte avec une crédulité digne du siècle & du sujet. Il parle aussi de la Tarasque, serpent, dit-il, de la race dangereuse de Léviathan, qui se tenoit dans le Rhône près d'Arles & de Tarascon, du tems de sainte Marthe, sœur de Lazare, pour dévorer les hommes qui descendoient par le fleuve. C'est vraisemblablement dans ce siècle ou dans le précédent, que prit naissance cette fable, qu'on a en quelque manière consacrée par l'emblème d'un dragon de bois qu'on promène dans la ville de Tarascon le jour de la fête de sainte Marthe, & dans les cérémonies d'éclat.

Au milieu de ces opinions absurdes naissoit le commerce; qui devoit un jour les détruire: car le commerce élève l'esprit & l'étend par l'aisance qu'il procure & les nouvelles idées qu'il fait germer. Ce commerce ne laissoit pas d'être déjà considérable. Il

Tome II.

Y y

CH. LXXII.
DES FÉES.

Otia imper.
cap. 85.

CH. LXXIII.
DU COMMERCE.
ET DE LA SOIE.

LIVRE IV.

Arch. de Marfeil.

Preuv. ch. II.

Arch. d'Aix. regist.
n° Marseille.

embrassoit toute la côte d'Italie, une partie de la côte septentrionale de l'Afrique & tous les ports du Levant occupés par les croisés. Henri I, roi de Chypre, accorda aux marseillois beaucoup de privilèges, & il paroît par cet acte qu'ils faisoient le commerce de l'alun, de la laine, du marroquin & de la soie crue & ouvrée. Ils tiroient de Gênes du chanvre, du fromage, de l'huile, différentes especes de légumes, des figues, des châtaignes, des cercles, & du bois pour des tonneaux. Nous connoissons une note des droits que la ville de Marseille percevoit en 1228. Elle nous apprend qu'on tiroit alors de l'Afrique & du Levant les mêmes marchandises qu'on en apporte aujourd'hui.

L'usage de la soie commençoit à devenir plus commun en Provence depuis que les conquêtes des croisés eurent rendu à nos vaisseaux la liberté de la navigation dans les mers du Levant. L'insecte qui produit cette précieuse marchandise étoit nourri dans la Grece depuis l'empire de Justinien. Mais soit que les grecs fussent jaloux de ne point communiquer aux autres peuples l'art de faire la soie, soit que les barbares qui inonderent la Provence, & les sarrasins qui infesterent ensuite nos mers, interrompissent le commerce du Levant, nous n'avons point de preuve qu'on ait nourri des vers à soie avant la fin du treizieme siecle (1).

Livre 3.

(1) L'usage de la soie est très-ancien. On s'en est long-tems servi en Afrique, en beaucoup d'endroits de l'Europe & même de l'Asie, d'où elle nous est venue, avant de connoître son origine. Hérodote parle de la soie, comme d'une laine plus fine & plus belle que la laine ordinaire, & croit qu'elle est le fruit d'un arbre sauvage des Indes : il ne conoissoit donc pas le ver dont elle est l'ouvrage. Ceux qui voyageoient dans les Indes, où les vers éclosent sur les feuilles des mûriers, ne voyoient que les cocons attachés aux branches, & croyoient qu'ils y venoient naturellement comme des fruits. Cette opinion assez générale dans la Grece, jusqu'au tems d'Aristote qui la combattit. Cependant elle eut encore des partisans en Italie long-tems après ce naturaliste ; car Pomponius - Mela, Seneque, Silius-Italicus, Arrien & Ammien-Marcellin, parlent de la soie, comme d'un lainage très-fin, qui croissoit sur les feuilles, &

On connut cet art dans le royaume de Naples vers l'an 1145, lorsque Roger, roi de Sicile faisoit la guerre aux empereurs de Constantinople. Son grand amiral, George d'Antioche, qui alla ravager la Morée, l'Achaïe & les environs de Negrepoint, revint de cette expédition avec un butin immense, & amena plusieurs ouvriers, qui sachant travailler les étoffes de soie, apprirent cet art aux habitans de la Sicile, d'où il passa dans toutes les provinces d'Italie & ensuite dans les nôtres, lorsque les comtes de Provence, de la maison d'Anjou, eurent reçu l'investiture des royaumes de Naples & de Sicile. Peut-être aussi les fabriques étoient-elles déjà connues dans notre province avant cette époque. Il y en avoit dans quelques villes d'Espagne avant l'an 1154, & si les provençaux n'avoient pas été aussi attentifs que les Espa-

CH. LXXIII.
DU COMMERCE.
ET DE LA SOIE.

Hist. de Naples.
t. 2, p. 178.

Otto Frising. l. 2,
c. 13 de gest. frid.

qu'on n'en détachoit pour le carder, que par le moyen de l'eau dont on les humectoit. D'autres auteurs en avoient une idée différente, mais aussi peu exacte, & qui prouve clairement qu'on faisoit usage de la soie, sans connoître le ver qui la produit. On en faisoit usage en Grece & même en Italie du tems d'Auguste, puisque Tibere son successeur, défendit aux hommes de porter des habits de soie, *ne vestis serica viros fœdaret* : le luxe rendit cette défense inutile, & il nous seroit aisé de le démontrer, si nous voulions rapporter tous les faits consignés dans l'histoire. Nous nous bornerons à dire que l'empereur Gallien, dans une fête qu'il donna, se fit précéder en allant au capitol de cent bœufs blancs couverts d'étoffes de soie de différentes couleurs : ces étoffes venoient toutes travaillées des Indes, même du tems de Justinien. Sous l'empire d'Aurélien, vers l'an 270, une livre de soie de douze onces valoit une livre d'or pesant. Elle étoit encore fort chère en Provence, vers le milieu du xiv^e siècle ; car elle se vendoit en 1345 environ 37 francs la livre. Le réglemeut fait par Charles V en 1367, pour les habillemens des femmes de Montpellier, porte que Dieu avoit en horreur les ornemens de soie. La ville d'Avignon défendit aussi l'usage de cette étoffe, quand la cour de Rome eut porté le luxe à son dernier période. On n'excepta de cette défense que les femmes du premier rang. On voit dans les poésies de Pétrarque que la belle Laure avoit des gands de soie brodés d'or. Il y a toute apparence qu'ils étoient d'étoffe : on ne connoissoit pas encore l'art de travailler au métier ni à l'aiguille les gands & les bas. Henri II fut le premier en France, qui porta des bas ainsi travaillés aux nôtres de sa sœur.

Tacit. ann. liv. 2.

Trebell. poll. gall.
duo.

Procop. de bell.
persic. l. 1. & hist.
arc. p. 112.

Hist. de Lang. t. 4,
p. 540.

Mém pr, la vie de
Petr. t. 2, p. 91.

LIVRE IV.

Can. 9.

gnols à profiter dans le même-tems de cette utile découverte, ils ne durent pas tarder à les imiter. En effet, la soie commençoit à devenir moins rare en Provence à la fin du douzieme siecle. Plusieurs monumens nous l'attestent, & le concile d'Avignon de l'an 1209, défendit aux ecclésiastiques de porter des habits de cette étoffe. Les villes firent aussi des loix somptuaires pour la défendre: elles l'assimiloient à l'or & à l'argent. Mais ces loix n'empêcherent pas les femmes d'en porter de différentes couleurs. La couleur rouge étoit la plus à la mode parmi les gens du monde, celle qui annonçoit le plus de luxe; elle étoit interdite aux ecclésiastiques.

Arch. de Mont-
Majour.

On l'apprétoit en Provence, & le kermès devint une branche de commerce dans les cantons où il y en avoit. L'archevêque d'Arles vendoit à des juifs, vers le milieu du douzieme siecle, celui qu'on recueilloit à Saint-Chamas & dans quelques autres terres de sa dépendance.

CH. LXXIV.
DE L'ARGENT.

CEPENDANT l'argent étoit alors rare dans notre province, & l'on n'y connoissoit presque que des monnoies étrangères. Aussi le commerce dans les dixieme & onzieme siecles s'y faisoit-il presque tout par échange; la dot même des filles se payoit en domaines & en bétail. Cécile, fille naturelle de Bertrand, comte de Provence, ayant épousé en 1083, Bernard Aton, vicomte de Carcassonne, n'eut que cinq mille sols, dont deux mille en argent comptant, mille en bœufs & en vaches, & deux mille en chevaux & en mulets. Nous ne savons pas de quels sols on a voulu parler, c'est vraisemblablement du sol melgorien, ou de quelqu'autre monnoie dont la valeur étoit la même, telle que celle de Béziers, ou de Narbonne. Dans ce cas, les cinq mille sols valoient cinq mille quatre livres trois sols quatre deniers de notre monnoie. D'un autre côté, nous lisons dans une charte de Mont-Majour, qu'en 1060, un bœuf valoit cinq sols, c'est-à-dire cinq livres dix deniers; un cheval

vingt sols, ou vingt livres trois sols quatre deniers (1); un mulet trente sols, ou trente livres cinq sols. Il s'ensuit de-là que Bertrand, comte de Provence, donna un grand nombre de bestiaux en paiement de la dot de Cécile, & qu'il possédoit beaucoup de domaines. L'achat des terres se faisoit quelquefois par échange. Les moines de Saint-Victor acheterent à Saint-Zacharie, en 1034, un domaine qui leur coûta un cheval, un bœuf & deux cochons.

CH. LXXIV.
DE L'ARGENT.

Les croisades rendirent l'argent plus commun. Les seigneurs des autres provinces, qui venoient s'embarquer à Marseille, payoient comptant les provisions qu'ils faisoient, & les frais de leur passage. Mais les denrées & les marchandises de première nécessité, qu'on tiroit ensuite de l'étranger, faisoient bientôt sortir une grande partie de ce même argent que les croisés avoient apporté. Ainsi les particuliers n'en devinrent pas plus riches. Guilhelmette, fille de Guillaume de Montpellier & femme de Raymond, comte de Melgueil en 1120, n'eut en dot que sept mille sols melgoriens, c'est-à-dire, environ sept mille francs. Guillerminne, femme de Obert, comte de Vintimille, n'eut en se ma-

(1) La modicité du prix de ces bestiaux feroit presque croire, que le sol dont il est parlé dans la charte, n'est pas de la valeur du sol melgorien, qui en valoit vingt des nôtres. Cependant nous sommes portés à croire que, si ce n'est pas le même, la différence n'en est peut-être pas bien grande. Les bestiaux se vendoient à vil prix, relativement à ce qu'on les vend aujourd'hui, parce qu'ils étoient communs & que l'argent étoit rare; mais soit que le besoin qu'on en eut ensuite, quand la culture des terres devint plus considérable, en fit augmenter le prix, soit que le commerce & le passage des croisés & des pèlerins, eussent fait augmenter le numéraire, nous trouvons qu'en 1247 un bœuf valoît 50 sols guillelmins, c'est-à-dire 44 liv. 7 s. 6 d.; un mouton huit sols, ou 7 liv.; un agneau trois sols ou 2 liv. 13 s. 3 den. Cependant nous aurions tort de juger du prix des choses en ce tems-là d'après un petit nombre de chartes, parce que ce prix pouvoit varier d'une année à l'autre, par des circonstances qui nous sont inconnues. Il nous faudroit un très-grand nombre de pièces pour chaque siècle, & c'est ce qui nous manque.

LIVRE IV.

riant, en 1217, que sept cens quarante sols royaux couronnés ; qui vaudroient aujourd'hui environ six cens trente livres. Gilbert de Baux, en 1245, laissa à sa femme Sibille, des vicomtes de Marseille, dans le cas où elle viendrait à se remarier, six mille sols royaux couronnés, qui font cinq mille cent livres, outre ses coffres, bagues & joyaux, outre le vin & le bled qui se trouveroit dans la maison lors du décès du testateur. Enfin on a vu ci-dessus que le revenu annuel de Sancie d'Arragon, femme de Raymond VII, comte de Toulouse, n'étoit en 1241, que de trois mille cinq cens quatre-vingts de nos livres.

Ce qui gênoit le plus dans le commerce, c'étoit l'altération fréquente des monnoies. On voyoit souvent d'une année à l'autre la valeur du sol varier suivant que les intérêts du prince l'exigeoient, quoique le titre fût toujours le même. S'il avoit, par exemple, des exactions à faire, il diminueoit le prix du sol : il ordonnoit qu'il y en auroit soixante au marc. Si au contraire il avoit des dettes à payer, il en augmentoit la valeur, il ordonnoit qu'il n'y en auroit plus que quarante-cinq ou cinquante au marc. Ainsi il payoit une somme quelconque avec moins d'espèces qu'il n'en auroit fallu, si la valeur n'eût point varié. Une autre manière d'altérer les monnoies, c'étoit de diminuer le titre du sol ; c'est-à-dire la quantité d'argent qu'on devoit y mettre, & d'ordonner pourtant qu'on en taillât toujours le même nombre au marc, comme si le titre n'avoit point été diminué. Ces opérations vicieuses ne tendoient à rien moins qu'à ruiner l'état. Elles excitoient la cupidité des faux monnoyeurs, & faisoient perdre le crédit chez les nations voisines qui ne vouloient point recevoir d'espèces ainsi altérées. Il falloit donc ou donner de l'argent au poids, ou d'autres marchandises en échange. Le peuple qui souffroit de ces inconvéniens, corrigeoit souvent de lui-même le vice de l'ordonnance du prince. Il n'y avoit point égard dans le commerce, & les espèces continuoient d'avoir le même cours qu'au-

paravant. Les personnes qui plaçoient leur argent avoient soin de stipuler que si la monnoie venoit à être altérée, on leur rendroit au poids la valeur de la somme qu'ils prêtoient en sols.

CH. LXXIV.
DE L'ARGENT.

Ces variations en occasionnoient nécessairement dans le prix des denrées. Nous ne rapporterons pas en détail ce qu'elles valaient dans les dixième, onzième & douzième siècles. Nous n'avons pas une connoissance exacte des mesures dont on se servoit. D'ailleurs leur variation pouvoit dépendre aussi de l'indulgence des saisons ; & l'on ne peut point établir de règle fixe sur le peu de monumens qui nous restent de ces tems-là. Cependant en Provence, où la progression du prix des denrées est moins grande que dans beaucoup d'autres provinces du royaume, il nous semble que les choses qui sont d'usage, mais qui ne sont pas d'une nécessité indispensable, telles que le bœuf & le mouton, ont monté d'un à quatre & demi : celles qui sont nécessaires à la vie, & que tout le monde consomme, comme le bled & les grains ont monté d'un à cinq. Quand je dis en Provence, j'en excepte Marseille, où tout, excepté le vin, est aussi cher qu'à Paris ; j'en excepte encore quelques autres villes, comme Aix & Toulon, où le prix des choses est augmenté par des circonstances particulières. A Arles les fouliers valoient en 1199, quatre deniers la paire, c'est-à-dire, dix-sept sols quatre deniers d'aujourd'hui ; car, suivant toutes les apparences, on a voulu parler des deniers d'Othon. Nous avons peu d'éclaircissement sur le prix de la main-d'œuvre ; il devoit être relatif à celui des denrées. A Arles, sur vingt mesures de bled, on en donnoit une pour les frais de mouture, quand elle se faisoit dans un moulin à vent : on donnoit la trentième dans un moulin à eau. Le monument d'où nous tirons cette anecdote est de l'an 1246. C'est le plus ancien qui fasse mention des moulins à vent, dont l'usage fut inconnu dans les Gaules avant cette époque. Il fut apporté de l'Orient du tems des croisades.

Stat. d'Arles.

LIVRE IV.

Ce qui faisoit alors la richesse des familles, c'étoit la privation de tous les besoins que le luxe & le commerce de l'Amérique nous ont donnés. Un prince, un grand seigneur ne surchargeoient point leur palais d'appartemens inutiles & d'ameublemens superflus. Ils avoient peu de chambres & peu de meubles. On peut juger de leur simplicité par la maniere dont ils tenoient leurs plaids. Nous avons dit qu'ils les tenoient quelquefois dans la cour de leur château, sous un arbre; ils les tenoient aussi, quand il faisoit froid, dans une grande salle exposée au soleil, ou dans l'appartement de la dame, qui étoit peut-être le seul où l'on fît du feu. Nous en avons trouvé des exemples dans les chartes. En été, tous les lieux étoient également bons pour cette cérémonie. Les plus ordinaires étoient les cimetières, ou les places qui sont devant les églises. Raymond Berenger ayant tenu, au commencement du treizieme siecle, un plaid devant l'église de Forcalquier, il est dit dans la charte, que ce prince étoit assis sur une des marches de l'escalier qui conduisoit au clocher.

CH. LXXV.
DE LA CHASSE.

LA table du prince, ainsi que celle des grands vassaux, étoit simple & frugale. On n'y voyoit en fait de vins & de mets que ceux que la nature leur prodiguoit dans le pays.

La chasse étoit pour cet effet une ressource, comme elle étoit un des exercices les plus ordinaires de la noblesse (1). Aussi comptoit-on parmi les principaux enseignemens qui entroient dans l'éducation des princes & des seigneurs, *l'art des chiens & des oiseaux*, c'est-à-dire de les élever, de les dresser, & d'en faire

(1) Il est certain que la chasse fut après la guerre celui de tous les exercices dont les anciens français s'occupèrent le plus. *Vix ulla in terris natio qua in hac arte francis possit equiparari*, disoit Eginard.

Il est également certain qu'il fut un tems où l'on se servoit de léopards pour chasser. Mathieu de Couci, historien de Charles VII, faisant la relation de l'ambassade envoyée par le duc de Bourgogne au duc de Milan en 1459, dit que
usage.

usage. Guillaume Botta, milanois, avoit composé sur cette matière un ouvrage fort étendu, dans lequel il parloit non-seulement de la manière d'élever les chiens & les oiseaux, mais encore de leurs mœurs, de leurs maladies, des symptômes auxquels on peut les reconnoître, & des remèdes qu'on doit y apporter : il écrivit en 1250 à Charles d'Anjou, comte de Provence, pour lui faire hommage de son travail : il ne parle dans ce traité que des chiens & des oiseaux ; cependant un auteur plus ancien nous assure qu'en France on employoit encore pour la chasse, les ours & les lions ; le moine de Saint-Denis, auteur de la vie de Charles VI, dit aussi, en parlant de Jean Galéas, duc de Milan, qu'il aimoit fort la chasse, que *pour s'y divertir avec plus noble équipage qu'aucun autre souverain, il ne se contenta pas d'avoir de belles meutes de chiens en divers bourgs & villages, qu'il voulut avoir des léopards & autres bêtes étrangères qu'on lui apprivoisoit, pour les exercer contre celles des champs & des forêts.* En Provence, ces animaux ne paroissent point avoir été employés à la chasse, on se servoit d'aigles, de faucons & d'éperviers. Les marseillois, dans leur traité avec Charles d'Anjou, s'étant réservés le droit de chasse dans leurs îles, marquerent expressément qu'ils feroient usage des aigles & des faucons, ainsi que l'avoient toujours pratiqué leurs prédécesseurs. Quant aux chiens, l'histoire parle de quelques seigneurs françois qui en avoient jusqu'à quinze cens.

LA chasse ne devint en Provence un vrai divertissement pour les seigneurs, qu'au moment où ils commencèrent à se réunir à la cour d'Alfonse II. Auparavant, comme le souverain ne faisoit

CH. LXXV.
DE LA CHASSE.

PREUV. CH. LXXIV.

Roman prov. de
Gerard de Rouffillon.

CH. LXXVI.
DES MŒURS.

les seigneurs qui la composoient étant allés à l'esbat aux champs, ils trouverent de petits chiens courans, chassans aux lievres ; & si-tôt qu'il s'en levoit un, il y avoit trois ou quatre léopards à cheval derrière des hommes qui failloient & prenoient les lievres à la course. Ontrouve un fait pareil attesté de la façon la plus authentique dans le recueil des lettres de Louis XII & des ministres étrangers résidans à sa cour.

Edit. de Godef. P. 718.

Tom. 3, p. 43.

LIVRE IV.

pas son séjour ordinaire en Provence, ils vivoient moins entr'eux; & leur vie retirée ne contribuoit pas peu à leur donner ce caractère, qu'un ancien auteur paroît avoir assez bien saisi.

Ils sont excellens, dit-il, en parlant des provençaux en général; ils sont excellens pour délibérer & pour agir; braves dans une bataille pourvu qu'ils soient légèrement armés, presque toujours vainqueurs dans un combat naval par leur habileté à saisir l'avantage; somptueux dans leurs repas, vu la modicité de leurs revenus; faits pour supporter le froid, le chaud, la faim, & même les excès de l'intempérance. Mais ils ont peu de bonne foi; ils sont féconds en ruses, quand il faut nuire; taciturnes, quand ils méditent de mal-faire; indiscrets quand le tems & les lieux leur permettent de raconter leurs méfaits. S'ils étoient gouvernés par un roi qui demeurât dans le pays, & qui fût faire respecter son autorité, il n'y a point de peuple qui pût être plus facilement tourné au bien, comme il n'y en a point aussi qui se porte plus aisément au mal, quand il est abandonné à lui-même.

Sous le regne d'Alfonse II, & encore plus sous celui de son fils, Raymond Berenger, le dernier de la maison de Barcelone; les mœurs des provençaux s'adoucirent. La politesse & la galanterie devinrent un art sur lequel Arnaud de Marsan, que nous avons déjà cité, ne crut pas qu'il fût indigne de lui de donner des leçons; & quelque contraires qu'elles soient en bien des points, à nos mœurs actuelles, elles ne laissent pas de nous faire regarder le treizième siècle, où vivoit ce poète, comme étant infiniment moins grossier que les précédens.

« Vous devez, dit-il, en parlant à un chevalier, vous devez » avoir des écuyers pour vous servir. Il vous en faut deux, sages, » beaux & qui sachent plaire. Les autres n'ont besoin que d'être » courtois & polis : mais pour ceux-là, il est nécessaire qu'ils sachent bien parler, afin que si vous les envoyez quelque part, » ils ne fassent pas rire à vos dépens, & ne donnent pas sujet de

» dire, tel maître, tel valet. Quand vous tiendrez maison, si vous
 » avez du monde, faites bonne compagnie, beaucoup d'amitiés
 » à ceux que vous recevrez. Invitez-les à manger, & qu'ils soient
 » bien servis. On n'y viendra point si votre maison sent la pau-
 » vreté, & qu'on n'y trouve pas bon traitement & bon régal.
 » Lorsque le jour paroît, gardez-vous de vous mettre tout seul à
 » manger; rien de plus impoli. Faites placer vos hôtes auprès de
 » vous dans un lieu propre, faites-leur les honneurs de votre
 » table, tant par vous-même que par vos gens, & qu'ils aient
 » bon feu. Recommandez bien à vos domestiques de ne pas venir
 » interrompre le repas en vous parlant à l'oreille; gardez-vous
 » aussi de leur parler bas; cela auroit un air de pauvreté & de
 » mesquinerie. Mais avant de vous mettre à table, donnez tous
 » vos ordres, jusqu'au lendemain, soit pour le vin, soit pour les
 » lumieres ».

« A Dieu ne plaise que vous soyez le premier à quitter la com-
 » pagnie; soyez plutôt le dernier à vous retirer. Votre maison
 » doit être celle de tout le monde, & vous devez faire face à
 » quiconque se présente. Jouez le plus gros jeu, il fait plus d'hon-
 » neur. Il est vilain & honteux de prendre les dés & de les laisser;
 » je vous y exhorte donc. Mettez votre argent à tenir le cornet à
 » tout venant. Quoique vous perdiez, n'en témoignez pas de mau-
 » vaise humeur; ne changez point de place, autrement on se mo-
 » quera de vous; ne tordez point vos mains comme un furieux;
 » enfin, ne donnez aucun signe que vous êtes fâché de perdre,
 » sinon renoncez à la galanterie ».

Quant à la partie des usages qui ont rapport à l'habillement, elle
 se trouve décrite dans le morceau suivant du même Troubadour.

« Soyez vêtu proprement & galamment, soit que vous ayez des
 » habits riches ou non. Que votre chemise soit fine & blanche; que
 » vos souliers, vos bas, vos chausses, vos manches, votre surcor soient
 » si justes, que tous ceux qui vous verront vous portent envie. Que

LIVRE IV.

» votre robe, si vous en faites faire une, soit plutôt courte que
 » longue ; que votre habit ait de l'ampleur par devant ; la poitrine
 » sera mieux couverte, & l'on n'y verra rien d'indécet. Que votre
 » manteau soit de la même étoffe que la robe, & que la ceinture y
 » soit assortie, ainsi que l'agraffe. Rien ne fait plus valoir un homme
 » que de beaux cheveux ; lavez souvent les vôtres, & ne les por-
 » tez point trop longs ; il sied mieux de les avoir un peu écourtés :
 » les moustaches & la barbe trop longues vont mal aussi ; il vau-
 » droit mieux qu'elles fussent coupées de trop près ; mais point
 » d'excès de façon ni d'autre : faites-y attention (1). »

Ces usages sont attestés par les chartes & par le témoignage de Villani, qui les rapporte en parlant du luxe & de la galanterie que les provençaux introduisirent à Naples. Cette accusation n'est pas sans fondement ; mais il s'en faut bien que la conquête de ce royaume ait été aussi fatale aux italiens, qu'elle le fut aux provençaux. En lisant les détails où nous allons entrer, dans le volume suivant, on verra que c'est un grand malheur pour un peuple, que de faire des conquêtes, quand il n'est pas en état de les conserver.

(1) Ces leçons reviennent à celles que donnoit un autre Troubadour, qui disoit : « Ayez toujours des chausses & des souliers propres aussi-bien que l'épée,
 » la ceinture, les gants, le chapeau & la chevelure ; car ce sont choses qui
 » plaisent beaucoup ; mais qu'il n'y ait cependant rien de trop recherché, que
 » vos habits soient bienfaits, qu'ils ne soient ni déchirés ni sales ; tenez-les de
 » façon qu'ils paroissent toujours comme neufs. Ayez une contenance assurée, un
 » maintien honnête, & ne parlez point trop. N'oubliez pas sur-tout que la
 » valeur & l'esprit sont les deux premières vertus qu'il faut avoir ; je vous re-
 » commande aussi l'enjouement & la gaieté. Vous trouverez encore de la joie,
 » des plaisirs & des biens, quand vous saurez plier votre savoir & vos talens
 » aux divers goûts & aux diverses inclinations des gens que vous fréquenterez.
 » Dès qu'on ne peut les changer, il faut s'y conformer. Vous devez donc, avant
 » toutes choses, connoître les mœurs, les goûts & les inclinations des personnes
 » avec qui vous devez vivre ». Leçons excellentes pour conduire à la fortune
 aux dépens de l'honneur & de la probité.

Fin du quatrième Livre.

HOMMES ILLUSTRÉS.

ON vient de voir passer rapidement dans l'histoire des générations entières, parmi lesquelles on n'a distingué qu'un petit nombre d'hommes, que les événemens ont porté sur la scène. Les uns s'y sont fait remarquer par leurs vertus ; il y en a peu : les autres par leurs lumières, il y en a peu encore : beaucoup par leurs crimes ; c'est le grand nombre : quelques-uns parce que leurs dignités ou leur naissance les mettoient dans le tourbillon des affaires : ceux-là, quoique nommés dans l'histoire, n'y occupent aucune place.

HOMMES
ILLUSTRES.

S'il y a quelque chose d'intéressant dans l'article que nous allons traiter, c'est de voir des hommes, souvent nés dans la lie du peuple, résister avec le secours seul des talens, aux efforts du tems, qui pousse dans les abîmes de l'oubli, confondus pêle-mêle avec les plus viles créatures, des personnages élevés dans le monde par la cabale, l'intrigue, les places, les avantages du corps, ceux de la richesse ou de la naissance ; tous ces personnages tombent & disparaissent, tandis que le mérite solide & vraiment utile échappe & survit à tous les siècles, lorsqu'il s'est montré chez une nation éclairée. J'avoue pourtant que cette réflexion si naturelle, n'est juste qu'autant qu'elle est appliquée à des hommes de génie ou distingués par des talens peu communs ; & il faut convenir que les auteurs dont nous allons parler ne font pas tous dans cette classe. Mais ce défaut est inévitable dans une histoire de province. Comme on se propose d'exciter l'émulation des citoyens, on loue jusqu'à l'amour des lettres & de la vertu, lorsqu'il a fait faire des efforts utiles. D'ailleurs on ne

HOMMES
ILLUSTRES.

Constantin le
jeune. 316.

travaille pas sur un fonds riche, & l'on est bien aise de ne rien oublier. Cette dernière considération nous a fait mettre dans notre liste *Constantin le Jeune*, qu'on en retrancheroit peut-être si l'on ne consultoit qu'une rigoureuse philosophie.

Ce prince, fils du grand Constantin & de Fauste sa seconde femme, naquit à Arles le 7 août 316. Il avoit reçu de la nature des dispositions assez heureuses pour donner à ses peuples l'espérance de lui voir un jour remplir le trône avec honneur. Mais combien de princes dont le mérite décroît à mesure que les années augmentent ! Constantin fut du nombre. A peine il commença de régner, qu'il montra plus d'ambition que de prudence, plus d'envie de s'agrandir que de se faire aimer. Il mourut au commencement d'avril 340, dans une ambuscade en Italie, où il avoit porté les armes contre son frère, qu'il vouloit chasser de cette partie de ses états. La protection qu'il accorda à S. Athanase, exilé à Trèves, & la lettre qu'il écrivit en sa faveur aux habitans d'Alexandrie, quand ce prélat fut renvoyé dans son église, sont des preuves de son zèle pour la religion (1).

Callien. 369.

Callien peut être regardé comme le second instituteur de l'ordre

(1) C'est à ce même Constantin le Jeune, surnommé *Flavius-Claudius*, que les habitans d'Arles éleverent un édifice vers l'an 338, dont on voit encore les restes à la place de S. Julien. Ils avoient mis, suivant l'usage, l'inscription en caractères de bronze sur la frise; mais une partie de la frise ne subsiste plus, & les caractères ont été enlevés. Il ne reste que les trous des pointes qui servoient à les fixer. M. Seguiet de Nîmes a entrepris de restituer l'inscription, en devinant la forme des lettres par la position des trous; car les lettres, suivant leur conformation, devoient être fixées par deux, trois ou quatre pointes, différemment placées. Cette opération a réussi, & M. Séguier, qui n'a rien de caché, quand il s'agit de contribuer aux progrès des connoissances, a eu la complaisance de m'envoyer l'inscription; mais il est juste qu'il soit le premier à la publier: elle nous apprend que le monument fut élevé en l'honneur de Constantin le Grand, d'Hélène sa mère, de sa femme Fausta & de son fils Flave-Claude Constantin, dont nous parlons. On y rappelle que Constantin le Grand étoit fils de Constance Chlore, & qu'il descendoit

monastique dans les Gaules. On peut voir ce que nous avons dit ailleurs de sa personne, & de ses écrits. Nous remarquerons ici que, malgré les erreurs dont il se rendit coupable, ses talens & ses vertus firent honneur à la Provence, qui lui donna le jour vers le milieu du quatrième siècle. Le desir de vivre dans la perfection monastique, lui fit entreprendre dans sa jeunesse le voyage du Levant. Il se retira d'abord au monastere de Bethléem en Syrie, delà il passa en Egypte, ensuite à Sété, enfin dans les déserts de la Thébaïde, tâchant d'imiter les vertus des solitaires, & recueillant ce qu'il leur voyoit pratiquer pour en former ensuite un code monastique. Après avoir passé plusieurs années dans ces pieux exercices, il alla à Constantinople en 404, & se mit sous la discipline de S. Jean Chrysostôme, qui l'éleva au diaconat. Il ne vint en Provence qu'après son voyage de Rome, c'est-à-dire après l'an 405, & l'on ne peut rapporter la fondation de l'abbaye de S. Victor qu'à l'année 408 pour le plutôt. On dit que cet abbé eut jusqu'à cinq mille moines sous sa conduite. Ce fait paroît difficile à croire, quelque grande que fût la ferveur qu'on avoit alors pour l'état monastique. Cassien mourut vers l'an 435. Nous avons parlé de ses ouvrages dans l'histoire. L. 2, p. 14.

Anonyme consacra à la gloire de la religion les talens qu'il avoit pour la poésie. Il en avoit d'abord fait un usage moins louable, ne s'étant pas assez défié des premières impressions de son cœur. Les ravages que les vandales firent en Provence vers l'an 408, le détacherent des plaisirs. Ces barbares ayant mis le feu à la ville

Anonyme. 384.

par sa mere, de l'empereur Claude. Ce qui surprend, c'est qu'on y donne à chacun de ces empereurs l'épithete de *Divus*, quoique Constantin le Grand fût mort dans le sein de la religion catholique. Je serois donc porté à croire que ceux qui éleverent le monument étoient païens, & qu'ils composèrent l'inscription dans le style usité depuis plusieurs siècles. Ils ne crurent pas devoir employer une épithete différente en parlant de l'empereur Claude & de Constantin; d'autant mieux que celle de *Divus* n'étoit regardée que comme un titre d'usage.

HOMMES
ILLUSTRES.

où il étoit né, l'emmenèrent captif avec tout le peuple & son évêque, qui étoit un vieillard vénérable; Anonyme alors écouta la voix de la religion, qui ne se fait jamais mieux entendre que dans le sein de l'adversité. Il composa un poëme sur la providence, & un ouvrage intitulé *la Confession*, attribués l'un & l'autre sans fondement à S. Prosper. En lisant le poëme, on sent que l'étude des bons auteurs n'étoit pas entièrement négligée en Provence dans le quatrième siècle, quoique le goût y fût déjà très-corrompu. Quant aux sentimens de l'auteur sur quelques points de doctrine, on souhaiteroit, qu'en certains endroits, il se fût exprimé avec plus d'exactitude.

S. Rustique. 390.

S. Rustique, évêque de Narbonne, naquit à Marseille ou aux environs de cette ville sur la fin du quatrième siècle. Plusieurs auteurs contemporains parlent de son éloquence avec éloge. Il étudia d'abord à Marseille & ensuite à Rome, où il fit des progrès dans les sciences & la vertu sous les plus habiles maîtres. S. Jérôme & le pape S. Léon, qui faisoient grand cas de son mérite, lui donnerent plusieurs fois des marques distinguées de leur estime. C'est lui qui fit rebâtir l'église de Narbonne, que les visigots avoient brûlée. Nous n'avons aucune des lettres qu'il écrivit à S. Jérôme & à S. Léon.

S. Prosper. 400.

S. Prosper, si connu par son attachement à la doctrine de S. Augustin sur la prédestination & la grace, étoit de Provence (1), & ne fut jamais engagé dans l'état ecclésiastique, quoiqu'on ait

(1) C'est la seule province des Gaules qui ait été le théâtre de ses actions, & l'on doit présumer qu'il y reçut le jour, comme la tradition du pays le porte, à moins qu'on n'ait de fortes preuves du contraire. Cependant on n'en donne point d'autre, si ce n'est ce que dit Gennade, que S. Prosper étoit né en Aquitaine: mais on sait, & un auteur moderne le prouve, qu'on donnoit autrefois ce nom à la Provence, à cause de la ville d'Aix, qui en est la capitale. Doit-on sur un mot équivoque, susceptible d'un sens différent de celui qu'on lui donne, rejeter la tradition du pays, à laquelle toutes les circonstances de la vie de
dit

dit qu'il étoit évêque de Riez. L'étude qu'il fit des livres saints , & des meilleurs ouvrages des saints peres , le mit en état de combattre les erreurs des pélagiens , avec un succès qui le fit regarder comme le digne émule de S. Augustin , dont il étoit l'ami & le disciple. Il écrivit aussi contre la treizieme conférence du fameux Cassien , qui , sans adopter en tout point le système de Pélage , attribuoit au libre arbitre une force qu'on a toujours regardée comme un effet de la grace. L'ouvrage le plus fameux de S. Prosper est son poëme contre les ingrats. On y retrouve les principes du saint évêque d'Hypone présentés avec beaucoup de force & de précision. On sent , en le lisant , que l'auteur avoit une facilité merveilleuse pour donner de l'intérêt aux matieres les plus sublimes & les plus abstraites. Il mourut vers l'an 450 , particulièrement regretté de S. Léon , qui l'avoit employé dans plusieurs occasions pour la défense de la vérité , en faveur de laquelle notre saint n'avoit cessé de combattre.

S. Hilaire , l'ami & le compagnon de S. Prosper , paroît être né à Marseille. Il signala comme lui son zèle pour la religion ; car il n'étoit pas rare de voir des laïques combattre pour la foi sous les auspices des premiers pasteurs. S. Hilaire s'étant lié d'amitié avec S. Augustin , puisa dans sa conversation & dans ses écrits , des lumieres qu'il fut heureusement employer contre les fémi-pélagiens. Il écrivit contre eux deux lettres fort estimées , qui ont mérité d'être inférées parmi celles du saint docteur.

S. Hilaire. 400.

Dardane , préfet du prétoire des Gaules , est fort célèbre dans ses lettres de S. Jérôme & de S. Augustin. Il avoit beaucoup

. Dardane. 410.

S. Prosper donnent un nouveau poids ? On ne se persuadera pas en effet que ce saint personnage ait quitté l'Aquitaine proprement dite , pour venir habiter la Provence , dans un tems où les romains y exerçoient des vexations , qui forçoient les habitans à s'expatrier , suivant la remarque de Salvien. On n'abandonne pas ses parens , ses biens , ses amis , pour aller vivre dans un pays où rien ne peut nous dédommager de ces pertes.

HOMMES
ILLUSTRES.

d'esprit & assez d'érudition pour le tems où il vivoit. Les historiens ont parlé de lui si diversement, qu'il paroît que ses talens & ses vertus furent balancés par de grands défauts & même de grands vices. Il fut élevé au commencement du cinquième siècle à la dignité de patrice, qui étoit la première de l'empire; mais ce qui, dans des tems plus heureux, eût été une preuve de mérite, ne l'étoit point alors. Malheur aux regnes sous lesquels les dignités ne sont point un préjugé en faveur de ceux qui les occupent. Dardane étoit natif de Provence, ainsi que nous l'avons dit dans l'histoire, & seigneur de Théopolis, aujourd'hui Théoux, près de Saint-Geniez, dans le diocèse de Gap.

Claud. Marius
• Victor. 425.

Victor (*Claudius-Marius-Victor* ou *Victorin*), naquit à Marseille vers l'an 425, & y professa les belles-lettres avec beaucoup de succès, suivant Gennade. Si l'éloquence avoit dégénéré, on conservoit encore l'amour des lettres, qui est de tous les goûts celui qui se perd le dernier chez un peuple ingénieux & sensible. Victor composa un poème sur la Genèse en forme de commentaire. Cette maniere de traiter en poésie un sujet si relevé, annonce bien peu de goût dans son auteur. Gennade reproche à Victor d'avoir peu de connoissances ecclésiastiques; & il regarde son poème comme l'ouvrage d'un chrétien moins versé dans la science de l'écriture que dans la lecture des auteurs profanes, dont, au reste, il paroît avoir peu profité; car son style est rude, & ses vers durs; ainsi il ne devoit pas avoir professé l'éloquence avec tout le succès que Gennade lui attribue.

Vincent. 425.

Vincent vint au monde en Provence, à peu-près dans le même tems que Victor. Il s'étoit nourri de la lecture de l'écriture sainte, & avoit un style assez poli pour le tems où il écrivoit. Il fut ordonné prêtre, & composa, en faveur des sémi-pélagiens, quelques ouvrages qui furent réfutés par S. Prosper, & qui prouvent que c'est en partie aux disputes de religion qu'on fut redevable des connoissances théologiques & littéraires du cinquième siècle.

S. Honorat, dont nous avons parlé à l'article des évêques de Marseille, paroît être né dans cette ville vers l'an 425. Il avoit reçu de la nature une ame sensible & une pénétration qui saisissoit aisément les choses les plus difficiles. Élevé par *S. Hilaire*, évêque d'Arles, il joignit à la pratique des vertus les plus chrétiennes, une grande connoissance de la religion, & se distingua sur-tout par son talent pour les exhortations familières; talent précieux quand les évêques instruisoient habituellement eux-mêmes leur troupeau. *S. Honorat* écrivit la vie de *S. Hilaire* que nous avons encore, & qu'on estime particulièrement pour le caractère de vérité & de piété qui y regne.

HOMMES
ILLUSTRES.

S. Honorat. 435.

Salvien n'étoit point de Provence; mais il y vint fort jeune: il y demeura toute sa vie, & nous croyons pouvoir lui donner un rang parmi les auteurs provençaux; il est, au reste, le seul que nous citons parmi le grand nombre de ceux qui dûrent leur éducation & leurs succès à la Provence. *Salvien* étoit engagé dans les liens du mariage, quand le desir de la perfection chrétienne lui fit embrasser, ainsi qu'à sa femme, la vie religieuse. Il se retira à *Lerins*, & fut ensuite ordonné prêtre à Marseille, où il faisoit son séjour vers l'an 438. Il y composa plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, un traité contre l'avarice, & un autre sur la providence. Ces deux écrits, qui nous donnent la plus grande idée de ses talens pour l'éloquence, de son zèle pour la religion, & de la pureté de ses mœurs, sont un monument de l'état déplorable des Gaules & de la Provence en particulier.

Salvien. 438.

S. Valerien naquit en Provence, & vraisemblablement dans le diocèse de Fréjus. Il fut moine de *Lerins*, ensuite abbé d'un monastère qu'on ne nomme pas; enfin évêque de *Cimiez* en 439. Son attachement pour l'abbaye de *Lerins* parut, dans la dispute du semi-pélagianisme, hérésie qui eut beaucoup de vogue, comme en ont toutes celles qui favorisent les penchans de l'homme. En voulant signaler sa reconnoissance pour ses maîtres, *Valerien* fit

S. Valerien. 439.

HOMMES
ILLUSTRES.

craindre qu'il n'en eût adopté les préjugés sur quelques points de doctrine. Les efforts qu'on a faits pour le justifier prouvent assez que ses écrits ont besoin d'apologie & d'une interprétation favorable. Mais dans le tems qu'il écrivoit, il ignoroit encore les sentimens de l'église sur les opinions qu'il favorisoit ; & il corrigea ce qu'elles avoient de défectueux par la disposition où il étoit d'y renoncer, si elles étoient contraires au dogme. Ses homélies sont pleines d'onction. Le style en est simple, sans élévation & sans ornemens, mais clair, sans jeux de mots ; sans figures forcées.

Leporius. 440.

Leporius se fit connoître par l'abus de ses talens. Il donna dans les erreurs que Pélage & Nestorius eurent l'art d'accréditer, & fut chassé du monastère de Saint-Victor, où il avoit pris l'habit religieux. Obligé de quitter les Gaules, il passa en Afrique pour y répandre le poison de sa doctrine : mais le zèle & les lumières de S. Augustin dissipèrent ses préjugés : c'est alors qu'il adressa un ouvrage aux évêques de Provence pour retracter ses erreurs. Il vivoit encore en l'année 440.

Corvin. 450.

Corvin étoit un rhéteur dont l'histoire nous a conservé le nom ; à cause du succès avec lequel il professa les belles-lettres à Marseille, sa patrie, vers l'an 450. Sa réputation peut être une preuve de son savoir & même de ses talens, si l'on veut ; mais il nous faudroit quelque chose de plus positif, pour juger de son mérite ; car dans un siècle où le vrai mérite est rare, on donne à des talens médiocres des éloges qui ne sont dus qu'aux talens supérieurs ; la médiocrité dans un siècle barbare, distingue autant que le génie dans les siècles de la philosophie.

Livius. 450.

Livius, poète chrétien, se fit connaître à Arles, sa patrie, vers l'an 450. Admirateur des talens de S. Hilaire, il mérita par les siens l'estime de ce grand évêque & l'éloge de S. Honorat, évêque de Marseille, qui lui donnoit le titre de poète & d'écrivain célèbre.

Tétrade.

Ses écrits sont perdus ainsi que ceux de *Tétrade*, son contemporain & son compatriote. Celui-ci fut un fameux jurisconsulte, dont

Apollinaire vante l'érudition , les talens & les vertus. En général il est injuste de mettre au rang des hommes illustres des auteurs qui ne sont connus que par des éloges rarement proportionnés au mérite, sur-tout quand ils s'adressent à des auteurs vivans : mais ici ils sont donnés par trois hommes aussi célèbres par leur vertu que par leurs talens. Il y a bien de réputations établies qui portent sur une base moins solide.

Eusèbe & Silvius étoient deux autres personnages fameux du tems de Livius, & tous deux nés en Provence. S. Hilaire les regarde comme les meilleurs littérateurs du pays , dans un tems où Arles & Marseille passaient encore pour être deux des plus savantes villes de l'Occident. De tous les ouvrages d'Eusèbe le tems n'a épargné que quelques homélies; encore n'est-il pas certain qu'elles soient de lui.

Silvius n'est connu que par une espèce de calendrier sacré & profane ; il l'adressa à S. Eucher , son ami , & nous ne l'avons pas même en entier. Il dit , en parlant de l'année en général, qu'elle n'avoit d'abord que dix mois , qui comprenoient trois cens quatre jours ; que selon le témoignage de plusieurs auteurs (peu instruits sans doute) elle n'en avoit que six chez les acarnaniens , quatre chez les égyptiens , & trois chez les arcadiens ; que le second roi de Rome y ajouta les mois de janvier & de février , entre décembre & mars , de sorte que l'année eut alors trois cens cinquante-quatre jours , & comprit les douze renouvellemens de la lune ; qu'enfin on trouva à propos d'y ajouter encore dix jours , & le quart d'un qui forme la bissextile. Les égyptiens , dit Silvius , commencent leur année au mois de septembre , les grecs au mois de novembre ; les juifs au mois de mars , & nous , qui suivons l'ordre des calendes , huit jours après le solstice d'hiver. Silvius remplit à Octodure , au-dessus du lac de Genève , le siege épiscopal , qui a été ensuite transféré à Sion en Valais.

Edèse , natif d'Arles , se fit un nom par son éloquence & ses

Eusèbe & Silvius.
440.

Edèse. 445.

HOMMES
ILLUSTRES.

poésies. Il y a toute apparence que par le mot éloquence, qu'on trouve si souvent employé dans les auteurs du bas-empire, on a voulu désigner la facilité de s'exprimer disertement sur un sujet; car il n'y avoit plus d'éloquence, à prendre ce mot dans sa signification la plus étendue. Il ne nous reste d'Edèse qu'une douzaine de vers, qui semblent prouver qu'il s'étoit nourri de la lecture des bons écrivains de Rome. Il vivoit vers l'an 449.

Musée. 456.

Musée, prêtre de Marseille, se fit connoître par un lectionnaire pour l'office de l'église. C'étoit un bon ouvrage qui servoit à l'instruction du peuple & à la célébration de l'office divin. On n'y admiroit pas moins le grand sens de l'auteur, dit Gennade, que son éloquence, comme si cet ouvrage pouvoit avoir d'autre éloquence que celle qui se trouvoit dans les morceaux tirés des livres saints ou des saints peres; le mérite de l'auteur ne pouvoit paroître que dans le choix & l'arrangement. Musée mourut vers le milieu du cinquième siècle en 456.

S. Maxime. 462.

S. Maxime, issu d'une famille illustre de Riez, naquit dans un village qu'on appelle aujourd'hui Château-Redon, diocèse de Riez. Il est difficile de juger de son mérite par le petit nombre de ses homélies, que le tems a épargnées. Rien peut-être ne prouve mieux en quel honneur les sciences & les lettres étoient en Provence dans le bas-empire, que le grand nombre de noms & d'ouvrages qui ont échappé à l'oubli, quoique les barbares, qui l'ont si long-temps ravagée, aient empêché qu'une infinité d'autres ne soient parvenus jusqu'à nous. S. Maxime fut élevé à l'épiscopat dans un tems où on ne le donnoit qu'au mérite. Il mourut vers l'an 462, après avoir honoré le siège de Riez par ses lumieres & par la sainteté de sa vie.

Gennade. 468.

Gennade, marseillois, étoit un des plus sçavans écrivains du cinquième siècle; mais son érudition ne fut point éclairée du flambeau de la critique. En louant ses connoissances, on lui souhaiteroit plus de jugement, & sur-tout plus d'exactitude dans sa

doctrine, qui a paru justement suspecte de sémi-pélagianisme à un grand nombre de bons écrivains ecclésiastiques. Il entendoit parfaitement le grec & le latin, ce qui devoit lui être commun avec la plupart de ses compatriotes ; car ces deux langues, bien qu'altérées, étoient encore usitées en Provence. De tous ses écrits, qui étoient en grand nombre, il ne reste qu'un catalogue fort succinct des hommes illustres, & un traité sur les dogmes ecclésiastiques. C'est celui qui a fait accuser Gennade de sémi-pélagianisme. Cet auteur mourut vers l'an 493.

Pétrone naquit à Arles d'une famille illustre ; un de ses ancêtres avoit été préfet des Gaules. Il étoit très-versé dans la jurisprudence & dans les belles-lettres. S'il est permis de juger de son mérite par le témoignage de Sidoine Apollinaire, on devoit le regarder comme un des principaux ornemens des Gaules. Il fut jugé l'homme le plus capable d'aller poursuivre à Rome les accusations intentées contre Arvande, préfet des Gaules, dont les vexations inouïes avoient soulevé toutes les provinces dépendantes de son gouvernement. Il n'étoit que trop ordinaire de voir les gouverneurs vexer les peuples sur la fin de l'empire ; mais on conçoit difficilement que de simples particuliers aient osé porter leurs plaintes aux pieds du trône ; car ces colosses qu'on attaquoit se soutenoient par leur propre grandeur ; ou s'ils tomboient, ils écraseroient leurs accusateurs dans leur chute.

Pétrone. 470.

Lucide ou *Lucidius*, prêtre de Provence, soutint des propositions sur la prédestination & la grâce, qui troublèrent quelque-tems les églises du pays, & furent justement censurées par le cinquième concile d'Arles. Ainsi l'amour de la nouveauté, qui avoit hâté la décadence des lettres, commençoit d'être funeste à la religion.

Lucide. 475.

S. Ennode ou *Ennodius*, évêque de Pavie, naquit à Arles vers l'an 473. Il avoit tout ce qui peut donner de la considération dans le monde, la noblesse du sang, des talens pour l'éloquence & la poésie, & tous les agrémens de la jeunesse ; qu'il fut allier

S. Ennode 510.

HOMMES
ILLUSTRES.

avec le mérite modeste de la vertu, mérite difficile à conserver dans l'âge des passions, quand on a tant de qualités brillantes.

Ennode vécut éloigné du monde & des plaisirs, & mérita d'être le digne successeur de S. Maxime dans l'église de Pavie. De tous les ouvrages qu'il composa, le plus intéressant est la vie de S. Epiphane, où l'on trouve des choses curieuses pour l'histoire de ce tems-là. Il fait souvent dans ses lettres, l'éloge de l'éloquence & du savoir de Firmin, son compatriote, qu'il nous représente comme un écrivain poli, mais dont il ne reste aucun ouvrage.

Parthenius. 515.

Parthenius étoit d'Arles, un esprit brillant & solide, cultivé par une lecture réfléchie des meilleurs auteurs de l'antiquité, lui gagna l'estime de ses compatriotes. Il fut député vers Théodoric, roi des ostrogots, l'un des plus grands monarques qui aient occupé le trône. Il en fut reçu avec des marques de bonté particulières; car les princes aiment les talens, quand ils en ont eux-mêmes: Parthénius continuant d'être appliqué & modeste avec des talens propres à servir l'état, devint maître des offices, ensuite patrice, & releva l'éclat de ses dignités par la sagesse de sa conduite & la variété de ses connoissances; de-là, l'éloge que lui donnent quelques auteurs, d'avoir été l'ornement & la gloire de sa patrie.

S. Cyprien. 524.

S. Cyprien naquit à Arles, dans le tems que cette ville étoit féconde en hommes de mérite. Elevé dans la science ecclésiastique & dans la pratique des vertus, par les soins de S. Césaire, évêque de cette ville, il fut placé sur le siège de Toulon, vers l'an 524, & remplit les devoirs de l'épiscopat par une conduite aussi édifiante pour son peuple, que consolante pour l'église. Toujours ardent à défendre la vérité, il la soutint dans six conciles auxquels il assista, & se fit autant estimer par ses lumières que par sa fermeté. Il est auteur en partie de la vie de S. Césaire.

Messien. 530.

Messien, qui paroît être né à Arles, se fit plus connoître par sa piété que par ses ouvrages, dont la plupart sont ascétiques. Il étoit

étoit prêtre, & travailla à la Vie de S. Césaire, commencée par S. Cyprien, dont nous venons de parler.

S. *Aurélien*, évêque d'Arles, sa patrie, fut animé du zèle & des vertus de S. Césaire, son prédécesseur. Il mourut à Lyon, vers l'an 553, après une longue vie passée dans les bonnes œuvres & la pratique de la religion, pour la défense de laquelle il employa ses lumières & le crédit qu'il avoit auprès du roi Childébert. Le desir de contribuer aux progrès de l'état monastique, lui fit établir à Arles deux monasteres, l'un d'hommes & l'autre de filles, auxquels il prescrivit quelques regles de discipline, trop succintes pour conduire à la perfection religieuse.

Sainte Césarie mérite de tenir un rang parmi les hommes illustres de Provence. Elle se rendit célèbre vers le milieu du sixieme siecle par des talens rares qu'elle fut allier avec les vertus les plus chrétiennes, & avec une grande connoissance de la religion. Le monastere de saint Césaire d'Arles, dont elle fut abbessé, reçut un nouvel éclat sous son gouvernement. Elle y maintint par ses discours & ses exemples la ferveur des religieuses & la vigueur de la discipline. La lettre qu'elle écrivit à sainte Radegonde sur la vie monastique, fait honneur à ses lumières & à sa piété. Césarie mourut à Arles sa patrie, vers l'an 559.

Dyname, dont nous avons occasion de parler dans l'histoire, avoit du courage & de l'intrigue. Esprit brouillon, sujet factieux, il fit en Provence, dans le tems qu'il en étoit patrice, beaucoup de maux, qu'il effaça ensuite par une sincere pénitence. Il avoit du goût pour les belles-lettres; & dans sa jeunesse, il fit des vers qui furent assez bien reçus dans le monde, comme le sont tous les ouvrages de ce genre, quand l'auteur est distingué par ses titres ou sa naissance. Il composa sur la fin de ses jours quelques Vies des Saints, où l'on remarque plus de crédulité que de critique; défaut de beaucoup d'ouvrages de ce genre, que le septieme

Tome II.

B b b

HOMMES
ILLUSTRES.

S. Aurélien.

Ste Césarie. 559.

Dyname. 580.

HOMMES
ILLUSTRES.

siècle a vu naître. On prétend que Dynamis mourut en 601, à l'âge de cinquante ans.

Ici finit la liste des hommes illustres, nés avant la renaissance des lettres. Les siècles suivans, jusqu'au douzième, n'en fournissent aucun. On diroit que toutes les connoissances avoient disparu devant cette foule de barbares, qui envahirent le pays. Quand nous disons que dans l'espace de cinq siècles on ne trouve pas un homme illustre, c'est que nous ne croyons pas qu'Ambroise Autpert, soit né en Provence : d'ailleurs, s'il se rendit célèbre sur la fin du huitième siècle par ses ouvrages & ses vertus, il en fut redevable aux secours qu'il trouva dans le monastère de Saint-Vincent, situé sur la rivière de Volturne, près de Bénévent. Dans les Gaules, il n'auroit peut-être jamais été qu'un homme fort ordinaire par ses talens ; dans l'abbaye de Bénévent tout favorisa son goût pour le travail. Cependant ses ouvrages, presque tous ascétiques, excepté son Commentaire sur l'Evangile, sont plus recommandables par les sentimens de piété qu'ils respirent, que par les lumières qu'on y trouve. Il regne dans le Commentaire un mauvais goût, tel qu'on pouvoit l'avoir dans un siècle grossier, où il n'y avoit presque plus ni livres, ni savans.

Cependant il devoit y avoir des écoles en Provence, comme il y en avoit dans le reste des Gaules. C'étoit l'usage que les évêques eussent les leurs, pour former les jeunes ecclésiastiques qui se destinoient au ministère des autels. C'étoit l'usage aussi que les monastères fussent des asyles non-seulement consacrés à des exercices de piété, mais encore à l'étude des lettres & de la religion. Pourquoi donc ne s'est-il pas formé, soit dans ces écoles, soit dans les cloîtres, un homme que nous puissions citer parmi les hommes illustres ? Est-ce que nos évêques & nos abbés furent moins jaloux que ceux des autres provinces de conserver, les uns parmi le clergé, les autres parmi les religieux, le goût des lettres & des

sciences ecclésiastiques ? Ou plutôt, n'est-ce point parce que les sarrasins, qui étoient les ennemis déclarés de notre culte, ayant ravagé beaucoup d'églises, brûlé ou détruit plusieurs monastères, tels que ceux de Lerins & de Saint-Victor, ils envelopperent les manuscrits dans ces ravages, & ôtèrent ainsi aux talens les seules ressources qu'ils eussent pour se former. Ces pertes étoient irréparables dans un tems où l'on avoit peu de manuscrits. Il peut se faire aussi que parmi ces ouvrages, qui furent la proie des flammes, il y en eût qui avoient été composés par des ecclésiastiques ou par des religieux de Provence, dont le nom a péri avec ces monumens de leurs travaux. La chaîne des connoissances se trouva donc interrompue, & l'on fut plongé durant plusieurs siècles dans l'ignorance & la barbarie. Il semble pourtant que cette grossièreté de mœurs auroit dû favoriser en quelque sorte la bravoure, & lui donner une fougue qu'elle n'a pas chez les nations policées. Mais c'est précisément pour cette raison, qu'on trouvoit plus de soldats que de capitaines dans le grand nombre des provençaux qui se croisèrent pour la Terre-Sainte, l'histoire n'en cite pas un qu'on puisse mettre au rang des grands hommes, parce que le courage seul ne suffit pas pour mériter ce titre.

Les personnages les plus célèbres de ce tems-là, sont ceux qui se rendirent recommandables par la sainteté de leur vie, & par leur zèle pour la religion. Leurs actions appartiennent aux agiologues, & nous ne citerons que S. Oldra, abbé de la Novalèse, natif de Lambesc ; S. Mayeul, abbé de Cluny, qui vint au monde à Valensole, vers l'an 906, & le bienheureux Grerad Thon ou Tenque, dont nous avons parlé dans l'histoire. Sa charité pour les pauvres le rendit agréable à Dieu, & lui acquit, parmi les hommes, une réputation dont bien des circonstances contribuèrent à relever l'éclat.

Le nombre des hommes illustres devint plus grand à mesure qu'on s'éloigna de ces siècles d'ignorance : mais les talens, qui

HOMMES
ILLUSTRES.

avant le douzieme siecle se portoient à l'étude de la religion ; se tournerent alors vers des objets de galanterie. Deux choses y contribuerent : la difficulté de s'instruire de la religion , par rareté des manuscrits & l'établissement , des tournois , qui furent la premiere source de cette galanterie dont nous parlons. Avant cette époque , les seigneurs retirés dans leurs châteaux avoient peu de communication les uns avec les autres , & ne faisoient rien par cette envie de plaire à laquelle les peuples modernes doivent en partie leur politesse & leur aménité. Il n'en fut pas de même quand on commença de célébrer des tournois. Les dames , qui accouroient en foule à ces assemblées , fixerent l'attention des combattans ; chacun fit des efforts pour mériter leurs suffrages ; elles acquirent insensiblement dans la nation , cet empire , qui les rendit les arbitres du courage , du point d'honneur & des talens : alors tous les citoyens distingués s'empresserent de leur plaire ; les chevaliers par leurs exploits , les Troubadours par leurs vers ; de-là vient que l'amour fut l'ame de presque toutes les poésies de ce tems-là , & que les seuls personnages que nous ayons à mettre dans le catalogue des hommes illustres , furent presque tous poètes : je n'en excepte que trois , qui sont Albert , Guillaume de Porcellet & S. Jean de Matha.

Albert. 1120.

Albert étoit chanoine & gardien de l'église d'Aix , & prit vraisemblablement naissance dans cette ville vers le milieu du onzieme siecle. Il composa l'histoire de la premiere croisade depuis l'an 1095 jusqu'en 1120 , c'est une des plus circonstanciées que nous ayons sur cette matiere ; il eut soin de consulter les personnes qui avoient été témoins des événemens qu'il raconte ; mais il néglige la chronologie & défigure souvent les noms , ce qui répand dans cet ouvrage une confusion qui lui fait perdre de son mérite ; d'ailleurs le style en est barbare , & en rend la lecture désagréable. *Albert* mourut vraisemblablement l'année où finit son histoire. Voyez après *Boniface de Castellane* , les freres *Blaccas*.

TROUBADOURS.

Rambaud III, d'Orange, étoit fils de Guillaume d'Omélas, de la maison de Montpellier, & de Tiburge, fille unique de Thibaud, comte d'Orange, qui mourut dans une expédition de la Terre-Sainte. Rambaud n'est connu que par ses poésies & ses amours, & par le peu de délicatesse qu'il mit dans les unes & dans les autres. Il se représente dans une de ses pièces, tourmenté nuit & jour par les conseils différens de la sagesse & de la folie; on sent, en le lisant, laquelle des deux devoit l'emporter. L'une vouloit qu'il n'aimât point, ou s'il aimoit, qu'il prît bien garde au choix, sinon il pourroit s'en repentir; l'autre, qu'il se livrât à tous ses goûts, autrement il vaudroit autant s'aller jeter dans un cloître. Les conseils de la folie prévalurent, & il fut exposé à tous les traits de la satire. « Que Dieu les maudisse, disoit-il, en parlant des médifans, & les punisse un jour par son jugement! car ils se plaisent à mettre les amans dans la peine, » & à détruire ceux qui ont le plus de fidélité & de droiture : » qualités qu'on lui reproche d'avoir peu connues ».

Ce n'étoit pas sans fondement que la médifance l'attaquoit. Personne ne se livra plus aveuglément que lui aux emportemens d'une passion dont les suites sont si funestes. « Amour, dit-il, dans un autre endroit, faudra-t-il que je meure dans tes mains, » frais, jeune & plein de santé? Oui, quoique tu fasses, je me » livre à toi tout entier & pour toujours. Si tu me traites avec » tant de rigueur, malgré tant de soumission, que ferois-tu si » j'étois insolent & perfide?... Favorable aux méchans, tu acca- » blés ceux qui sont doux & humbles. De-là vient la décadence » de ton empire. Plût à Dieu que cette cruelle vérité fût un men- » songe! J'affecte un air gai au milieu de mes chagrins, & sans

TROUBADOURS.

Rambaud d'Orange & la comtesse de Dic. 1150.

TROUBADOURS.

» l'amour qui m'arrête, j'irois me jeter dans un cloître, ou finir
 » mes jours dans un hermitage ».

Cette personne qu'il aimoit, étoit, suivant lui, incapable de tromperie, & il ne cessera jamais d'en être amoureux, quand il devroit en perdre Orange; « peu s'en est fallu, ajoute-t-il, tant
 » sa beauté est parfaite, que Dieu ne manquât son coup en la
 » formant, & ne pût exprimer à quel point il la vouloit belle ».

La comtesse de Die.

Cette dame dont parle Rambaud, étoit peut-être la comtesse de Die, qui épousa Guillaume de Poitiers; la tige des comtes de Valentinois & de Diois, du nom de Poitiers, dont la dernière branche s'est éteinte de nos jours.

Poète elle-même & femme galante, la comtesse se félicitoit d'avoir trouvé dans Rambaud, un chevalier plein de mérite. Mais bientôt après elle eut occasion de se plaindre, comme tant d'autres, de son inconstance; & tandis que Rambaud tâchoit de la consoler par des regrets étudiés, elle chantoit douloureusement; comme elle disoit elle-même, l'ingratitude du traître, qu'elle aimoit plus que tous les biens. « Si mon mérite, disoit-elle, si ma
 » naissance & ma beauté ne vous parlent point assez en ma faveur,
 » rendez justice à mon cœur : vous n'en trouverez jamais d'aussi
 » tendre. Quelque part que vous soyez, je vous envoie cette
 » chanson pour messager. Je veux savoir, mon noble & bel ami,
 » pourquoi vous m'êtes si cruel. Est-ce fierté ? Est-ce aversion ?
 » messager, tu lui diras encore que l'orgueil a perdu une infinité
 » de gens ».

Ce fut vraisemblablement alors, que Rambaud composa un dialogue entre lui & sa dame, à laquelle il répond en finissant, « que jamais je ne porte d'épervier, que je ne chasse jamais, si
 » depuis que vous m'avez donné votre cœur, j'en aime un autre » ! Dans les deux envois ils protestent alternativement; Rambaud, d'être toujours loyal amant; & la dame de le croire toujours tel.

Ce dialogue est un espece de *duo*, qui paroît avoir été fait pour être chanté par deux personnes. TROUBADOURS.

Il résulte des pieces de Rambaud d'Orange, qui font au nombre de vingt-huit, & de celles où l'on parle de lui, qu'il avoit de la figure, de l'esprit, de la vivacité, une certaine magnificence; mais qu'il étoit inconstant, dissimulé, ennemi des bienséances, & peu délicat dans ses plaisirs. Sa conduite donna lieu de croire que les femmes se déshonoroient en s'attachant aux grands seigneurs. Azalaïs de Porcairagues ne fit point difficulté de l'écrire, en parlant de Rambaud lui-même, qui donna véritablement lieu à ces plaintes. Alors il éprouva de la part des personnes du sexe, une indifférence qui le piqua; & dans son dépit, il fit une chançon, où il dit que pour être agréable aux femmes, il faut employer les mauvaises manieres & la présomption; traits grossiers qu'on ne peut concilier avec le respect religieux que les chevaliers avoient pour les dames, dans ces siècles de la galanterie romanesque. Rambaud mourut vers l'an 1173, à Courteson. Nous ignorons l'année de la mort de la comtesse de Die, dont nous avons quatre pieces, où elle se peint avec une foiblesse bien propre à faire sentir tous les dangers de l'amour.

Nous pouvons citer un autre Troubadour d'un nom illustre: c'est le seigneur *Adhémar* ou *Azémar*, différent du Troubadour Guillaume Adhémar, gentilhomme du Gévaudan, qui vivoit en 1235. Azémar est un des interlocuteurs dans un dialogue qui lui est attribué. Il s'agit de favoir dans ce dialogue, lequel des trois barons mérite la préférence: l'un est généreux, gai & magnifique; l'autre adroit, riche en terres, & moins généreux que le premier; le dernier fait grande chere, est brave jouëur de lances, & fournit de belles armes. Chacun des interlocuteurs, dont l'un est Rambaud d'Orange, & l'autre Perdigon, se décide pour le baron, qu'il croit le plus estimable: c'est un dialogue naïf, telle qu'il devoit être parmi des chevaliers du bon vieux tems; qui, soit à table, soit

Azémar ou
Adhémar. 1160.

TROUBADOURS.

dans les compagnies, aimoient à s'entretenir des tournois, des chiens, des oiseaux, de la manière de tenir maison, de briller dans le monde, & d'acquérir le vrai mérite de la chevalerie; mérite qui supposoit celui du guerrier & de l'honnête homme, & que nous aimons à nous rappeler, par l'idée de grandeur qu'il présente.

Cadenet. 1180.

Cadenet fut un Troubadour estimable par sa conduite & par l'usage de ses talens. Son pere, seigneur de Cadenet sur la Durance, étoit un chevalier pauvre, qui eut le malheur de voir ruiner son château de fond en comble, lorsque les comtes de Provence & de Toulouse porterent la guerre dans le comté de Forcalquier en 1165. Cadenet étoit encore enfant : il fut emmené prisonnier à Toulouse, par un chevalier nommé Guillaume de Lantar. Guillaume lui servit de pere, & lui donna une éducation dont le jeune homme auroit dû mieux profiter ; car, suivant l'historien provençal (1), il croissoit en beauté & en courtoisie, & savoit bien chanter & bien parler. Malheureusement il apprit à composer des couplets & des sirventes, & dès lors, enivré de la passion des vers, il embrassa la profession de jongleur, & courut le monde sous le nom ignoble de *Baguas*, qui signifie garçon, espérant de percer dans les cours, & d'y trouver la fortune avec la gloire. Ses premières tentatives ne lui réussirent pas : il erra long-tems à pied, & manquant de tout. Ce fut sans doute alors qu'il fit une satyre contre les seigneurs de son tems, auxquels il reproche leurs brigandages. « Je voudrois, dit-il, que les puissans fussent tels que je ferois moi-même, si j'avois leur pouvoir. On les verroit magnifiques en armes & en habits ; ils feroient grande chere ; ils brilleroient dans

(1) E. el veng bons e bels, e cortez, e faub ben cantar, e parlar, e apres a trobar coblas e servientes, e parit se del signor que l'avía noirit, e anet per cortz, e fetz se joglars, e fasia se appellar *Baguas*. Lonc tems anet a pe Desàctrucs per lo mon, e veng sen en Proensa, e nuils hom n'ol conoissia, e fetz se clamar cadenet, e comenset canfos à far bonas e bellas, &c.

» les cours , verroient les dames , & donneroient généreusement
» leurs biens. Cela vaudroit mieux que la pillerie à laquelle ils se
» livrent ».

Nous ne savons pas jusqu'à quel point ces plaintes étoient fondées ; l'indigence les arracha peut-être ; car on est rarement juste envers les grands , quand on manque du nécessaire. Cadenet trouva un protecteur dans la personne de Raimond Laugier de *Dousfraïres* ; du diocèse de Nice , qui le mit en équipage & en crédit. Blaccas lui fit aussi beaucoup d'accueil , & lui donna du bien dont il jouit pendant plusieurs années. Mais il dut ces avantages moins au mérite qu'à la naissance , qui , chez les nations modernes , est un supplément aux vrais talens. Dès qu'il fut reconnu pour chevalier , & en état de se montrer , Cadenet n'eut pas de peine à percer dans le monde. Il eut des relations avec la comtesse d'Auvergne , la comtesse d'Angoulême , le comte de Provence & la reine Éléonore , sœur de Pierre II , roi d'Aragon , épouse de Raymond VI , comte de Toulouse. La galanterie fut le sujet ordinaire de ses chansons ; mais s'il faut en juger par quelques-unes de ses pièces , il la traita avec plus de délicatesse & de décence que beaucoup d'autres Troubadours.

« Si je pouvois , dit-il , forcer ma volonté à suivre ma raison ,
» amour ne m'auroit pas aisément soumis à son empire. Ce n'est
» pas qu'on soit plus vertueux sans amour ; car , qui aime bien ,
» ne croit jamais assez bien faire : qui n'aime point , ignore cette
» noble émulation , & ne s'attire jamais autant d'estime que l'amant
» heureux , ou aspirant à le devenir ».

« Quelque beau qu'il soit d'aimer , je n'y reviens que malgré
» moi : non que je craigne de faire des actions glorieuses ; mais on
» n'a jamais servi que par force un seigneur dont il n'y a point d'as-
» sistance & de grace à espérer ». Il veut parler de l'amour qui
n'avoit que des peines pour ceux mêmes qui le dégageoient de ce
que la passion a de plus criminel.

TROUBADOURS.

Cadenet montrait dans la galanterie toute la noblesse d'un chevalier ; & ses réflexions font quelquefois piquantes. « Une chose » a un peu soulagé ma peine, ajoute-t-il dans la même piece : c'est » qu'avec la déloyauté, on ne prospère jamais long-tems. On ne » peut s'élever par son moyen à une gloire éminente, sans tom- » ber à la fin dans l'infamie. Souvent au contraire, j'ai vu la loyauté » élever des hommes de bas état. Ainsi c'est folie de craindre la » peine pour acquérir de la considération ».

« Les grands honneurs s'achètent cher. Avec plus de peine, on » obtient avec plus de gloire. Quand on n'y réussiroit pas, toujours » est-il beau de s'être bien comporté. Du moins je vous ai aimé ; » madamé, pour un bien qu'on ne sauroit me refuser ; car mon » cœur est content, dès que je puis étendre votre gloire. Quand » je vois tour ou château, ou homme du pays où vous regnez, je » me sens comblé de joie ; & quand je vais à votre demeure, je » crois, dans mon impatience, reculer en avançant, jusqu'à ce que » je sois auprès de vous ».

C'est à la reine Éléonore qu'il parloit ainsi : « Éléonore, dit-il » dans l'envoi, reine débonnaire, en qui la fine gloire abonde de » plus en plus, fait si bien dire & si bien faire, que tout ce qu'elle » dit est cru en tous lieux ».

Le rang & le mérite d'Éléonore sont des garants de la pureté des sentimens du Troubadour, & une preuve que la galanterie n'étoit souvent qu'un langage de mode.

Cadenet avoit une façon de penser tout à-la-fois noble & franche. Dans une lettre adressée au vicomte de Burlats, en albigeois, qu'on disoit dégénérer de son ancienne valeur, il lui donne des avis sur sa conduite, & l'exhorte à les prendre en bonne part : une preuve qu'alors on pouvoit les donner quelquefois aux grands sans les choquer, c'est qu'il lui cite l'exemple de Blaccas, de Raymond d'Agout, & du Marquis de Monferrat, qu'on avertissoit

librement de leurs fautes, sans qu'ils en fussent fâchés, & sans qu'ils cessassent de faire du bien à leurs propres censeurs. « Peu vous aime, vicomte, celui qui ne vous remontre pas votre devoir. Si vous n'aviez pas des amis capables de vous y rappeler, votre mérite seroit bientôt déchu ». Leçon utile & bonne à répéter dans tous les siècles & dans tous les pays. Le zèle de Cadenet pour la vertu, se montre dans plusieurs autres pieces, & sur-tout dans une qu'il adresse à son ami Blaccas, & dont nous parlerons à l'article de ce Troubadour.

TRoubadour.

Cadenet, dégouté du monde, se fit religieux dans l'ordre des hospitaliers, où nous croyons qu'il mourut, quoique Nostradamus dise qu'il quitta le froc pour épouser une religieuse d'Aix, encore novice, de laquelle il eut un fils. Cet auteur est si suspect qu'on ne peut compter sur son témoignage. Nous avons vingt-quatre pieces de Cadenet, qui roulent presque toutes sur la galanterie.

Ram baud de Vaqueiras, fils d'un pauvre chevalier, nommé Peyrols, qui passoit pour fou, vint au monde au château de Vacheres, ou plutôt de Vaquieres en Provence. Il s'attacha à Guillaume de Baux, prince d'Orange, dont la cour étoit devenue une des plus brillantes, depuis que Raimbaud d'Orange, dont nous avons parlé ci-dessus, y eut introduit le goût des fêtes, des plaisirs & de la poésie. Ce fut vraisemblablement alors que Vaqueiras y parut; car, dès l'an 1170, il s'étoit déjà fait connoître par plusieurs pieces, où il témoigne son zèle pour la maison de Baux, dont il étoit sujet. Dans l'une, il reproche à Adhémar de Monteil, & à Bernard d'Anduse, d'avoir abandonné le parti de cette maison; dans l'autre, il décrit un tournois, pour avoir occasion de célébrer la bravoure de son seigneur. Guillaume de Baux, devenu prince d'Orange, par la mort de son pere Bertrand, à la fin de l'année 1181, combla notre Troubadour de biens & d'honneurs, & lui procura, dit l'historien, la connoissance de plusieurs seigneurs

Ram baud de Va-
queiras. 1180.

TROUBADOURS.

connoissance nécessaire dans tous les tems, quand on veut entrer dans la carrière de la fortune.

Vaqueiras quitta la cour du prince d'Orange, pour aller à celle de Boniface, marquis de Monferrat; il s'y perfectionna, dit encore son historien, dans l'art de la guerre & dans la poésie. Boniface étoit un bienfaiteur éclairé & généreux : il fut charmé des talens du Troubadour; & pour l'en récompenser, il l'éleva au rang de chevalier, & le fit même son compagnon d'armes & de vêtemens. Vaqueiras, flatté de ces distinctions, se livra aux espérances, dont l'imagination d'un poète s'enivre aisément. Il crut pouvoir aspirer à l'honneur de plaire à madame Béatrix, sœur du marquis, femme de Henri de Carret, seigneur de Savone, & sœur de madame Adelaïde de Saluces. Béatrix avoit de la vertu, & cette fierté qui en est souvent la sauve-garde : aussi, quoiqu'il l'aimât, se donnoit-il bien de garde, que ni elle, ni d'autres ne s'en apperçussent. Cependant, comme il la célébroit dans ses chansons, & qu'il lui faisoit par-tout des admirateurs, elle avoit pour lui beaucoup d'égards, lui faisant, dans toutes les occasions, les réceptions les plus honnêtes. Ces accueils gracieux redoublaient ses espérances. Il mouroit de desir & de crainte, n'osant ni la prier d'amour, ni même laisser croire qu'il aspirât à elle, tant il redoutoit sa vertu. Enfin, ne pouvant résister plus long-tems à l'envie de lui parler de ses sentimens, il va la voir un jour, comme pour lui demander conseil sur la manière dont il devoit se comporter envers une dame vertueuse, qu'il respectoit, qu'il craignoit même; mais qu'il aimoit. Madame Béatrix, qui pénétrait ses intentions, lui permit de s'expliquer. Nous avons rapporté, dans l'histoire, page 249, l'aveu que lui fit Vaqueiras; aveu aussi naïf qu'honnête, & qui s'accorde parfaitement avec les idées de la chevalerie, sur l'amour pur.

Vaqueiras rappelle cet entretien dans une de ses pieces, où il

dit : « J'ai demandé conseil à la plus charmante des dames. Elle » m'a répondu d'élever mes desirs aussi haut que je pourrois, m'as- » surant que j'en retirerois de l'avantage & de l'honneur. Personne » n'aime en si haut lieu, ni une si bonne dame Qu'on ne me » condamne point de m'éloigner pour elle de Monteil (1) & d'O- » range. Non, je n'ai rien vu de si accompli. Je serois roi de » France & d'Angleterre, que je quitterois ces deux royaumes » pour la servir ».

Il l'appelle, dans ses chansons, *bel cavalier*, beau chevalier, à l'occasion d'une aventure, qui, si elle n'est pas imaginée, prouve quelle étoit l'influence du goût de la chevalerie, & des exercices militaires sur les personnes des deux sexes. L'historien de Vaqueiras rapporte, que le marquis Boniface entra un jour chez madame Béatrix, au retour de la chasse, & qu'après sa visite, il laissa son épée dans la chambre. Béatrix, restée seule, se dépouilla de son surcort, c'est-à-dire de la robe traînante qu'elle portoit, prit l'épée, se la ceignit comme un chevalier, la tira du fourreau, l'a jeta en l'air, la reprit avec dextérité, & en espadona à droite & à gauche; après cet amusement, elle remit l'épée à sa place. Vaqueiras l'observoit par une fente de la porte; il fut si charmé de ses goûts de chevalerie, joints aux charmes de la personne, qu'il désigna toujours madame Béatrix sous le nom de *bel cavalier*, comme dans la chanson suivante (2).

(1) Monteil ou Montélimar dépendoit de la maison d'Adhémar, qui semble, par cette phrase du poëte, avoir aussi protégé les Troubadours. Il y en eut un de cette maison, nommé Adhémar ou Azémar.

(2) Ja no cuidei veder
Q'amor me destrengues,
Tant qe donpna tengues
De tot en son poder.
Qe contra lor orgoill
For orguillos conseil.

TAOURADOURS.

« Je ne croyois pas qu'amour pût jamais me dominer, ni qu'aucune dame pût me tenir en sa puissance : mais la jeunesse & la beauté, la figure aimable, les discours enjoués & enchanteurs de mon *bel cavalier*, m'ont apprivoisé. Lorsqu'un cœur dur s'adoucit, il fait mieux aimer qu'un cœur naturellement tendre. Celle que j'aime est la plus belle & la plus estimable des dames. Je n'y trouve rien à ajouter, ni à retrancher. Courtoise, gaie, avenante, remplie d'honneur, sachant, quand il le faut, être sage, & quand il le faut être folle ; il ne lui manque aucune perfection... Vous avez tout, madame, excepté merci ; & c'est merci que je vous demande. Bonne dame, ne croyez pas les envieux qui médissent de moi ».

En effet, Rambaud, dit son historien, eut, pendant un peu de tems, grande affliction, & cela, par la fausse gent envieuse, à qui amour & galanterie ne plaisoient point, & qui tenoit ce discours, tant à madame Béatrix, qu'aux autres dames.

« Qui est ce Rambaud de Vaqueiras, quoique le marquis l'ait fait chevalier, pour aimer si haute dame que vous êtes ? Sachez que cela ne fait honneur, ni à vous, ni au marquis », & tant médirent de côté & d'autre, comme font méchantes gens, que madame Béatrix s'en courrouça contre Rambaud ; & quand il la prioit d'amour, & lui crioit, merci, elle n'entendoit point ses prières. Au contraire, elle lui disoit, qu'il devoit porter son amour à

Mas bellartz e joventz,
E gentílz cor plazens,
E'l gai diz plazentez
De mon bel cavaller
M'an fait privat de straing, &c.

Je ne croyois pas voir qu'amour me dominât tant ; & qu'une dame me tint en son pouvoir au point que, vouloir résister à sa fierté, ce fût un projet insensé. Mais la beauté & la jeunesse, la figure jolie & aimable, les discours enjoués & charmans de mon *bel cavalier*, m'ont apprivoisé ; moi qui étois sauvage, &c.

d'autres dames qui fussent faites pour lui ; & qu'elle n'auroit jamais autre chose à lui dire.

TROUVADOURS.

Tel fut le sujet de l'affliction que Rambaud eut pendant un peu de tems ; c'est pourquoi , continue son histoire , il cessa de chanter , de rire , & de se livrer à tous les autres plaisirs ; ce qui étoit grand dommage.

Cependant la réconciliation se fit à l'occasion que voici. Il arriva , quelque tems après , à la cour du marquis , deux jongleurs de France , qui jouoient parfaitement du violon , & qui exécuterent une stampide , dont tout le monde fut enchanté. Rambaud fut le seul qui n'y prit aucune part. Le marquis s'en étant aperçu :
» Qu'est-ce , seigneur Rambaud , lui dit-il , qu'avez-vous pour ne
» pas chanter ni vous réjouir d'entendre de si beaux airs , & de
» voir une si belle dame , qu'est ma sœur , qui vous a retenu pour
» serviteur , & qui est la plus brave dame du monde » ?

Rambaud répondit qu'il n'en feroit rien. Le marquis en savoit bien la raison , & dit à sa sœur : « Madame Béatrix , pour l'amour
» de moi , & de tout le monde qui est ici , je veux que vous daigniez prier Rambaud , que pour l'amour de vous , & pour vos
» bonnes grâces , il s'égaye , se réjouisse , & chante comme il faisoit
» pour le passé ». Madame Béatrix fut tant courtoise & bonne , qu'elle le pria & l'exhorta de se réjouir pour l'amour d'elle , & l'engagea à faire une nouvelle chanson , qu'il fit en effet , & dont voici la substance.

« Le premier de mai & les riens apanages ne peuvent me
» plaire , tant que je ne recevrai point de votre part un joyeux
» messager , qui fasse mourir de rage les jaloux. Ne les faites pas
» rire , je vous prie , à mes dépens. Je ne survivrois point au jour
» funeste que je vous aurois perdue. Mais comment vous perdre
» sans vous avoir ? Je n'ai jamais fait que vous aimer , vous désirer
» & vous craindre ».

TROUBADOURS.

Ainsi finit une brouillerie, où l'on voit une simplicité de mœurs bien propre à rassurer sur la galanterie des deux amans.

Cependant ils furent obligés de se séparer quelque tems après ; quand le marquis de Monferrat partit pour la croisade, en 1204. Rambaud, qui lui étoit attaché par tant de liens, & sur-tout par celui de la reconnoissance, se crut obligé de le suivre, malgré tant de motifs qui sembloient devoir le retenir à la cour. Mais comme l'amour alors excitoit les chevaliers à se rendre dignes de leurs dames, par de grands exploits, sur-tout dans les occasions des croisades, Vaqueiras partit, s'efforçant, dit encore son historien, de valoir mieux en armes, en guerre, & en toutes actions louables ; aussi acquit-il beaucoup de gloire & de richesses. Le marquis lui fit, dans le royaume de Salonique, où ce poète mourut, un grand état, qui l'élevoit au-dessus de beaucoup de seigneurs ; mais qui ne le consolait pas du chagrin de se voir éloigné de son *bel cavalier*, comme il le dit dans plusieurs chansons. Il nomme dans une de ses pieces, Agnès & Anselme de Vintimille, & Gui Adhémar de Monteil, qui épousa la belle Aiglette, fille d'un seigneur de Nicé, nommé Puicclair.

Guillaume Ramnols. 1189.

L'article de *Guillaume Ramnols*, n'offre ni les mêmes aventures ; ni les mêmes talens à célébrer. Ce Troubadour étoit un chevalier de la ville d'Apt, au comté de Forcalquier ; il composa quelques sirventes sur les démêlés qu'il y eut en Provence, entre Alfonso, roi d'Aragon, & Raymond V, comte de Toulouse. Si nous les avons, nous y trouverions peut-être des détails sur une guerre dont les historiens ne parlent presque pas. Il vivoit encore du tems de la croisade contre les albigeois, & déclama, comme beaucoup d'autres Troubadours, contre les injustices du clergé, qui ne ménageoit point assez l'opinion publique, à laquelle il devoit pourtant cette puissance temporelle, dont il abusoit. Cette satire est faite avec plus de chaleur que d'esprit, & ne contient aucune

aucune particularité qui mérite d'être rapportée. Les autres pièces de Ramnols, fort peu intéressantes par le sujet, le sont encore moins par la manière dont il le traite.

TROUBADOURS

Folquet, poète galant, & ensuite évêque fanatique, est un exemple frappant des excès où peut se porter une imagination ardente. Comme poète, il n'offre rien de remarquable qui le distingue des autres Troubadours. Il fut amoureux, parce qu'il étoit de l'essence d'un Troubadour de l'être ; il fut réservé dans sa conduite, parce que ses vœux s'adressoient à des personnes, dont le rang & la vertu le forçoient au respect. Il naquit à Marseille, d'un marchand de Gênes, nommé Alphonse ou Amphoux, qui, en mourant, le laissa maître d'une riche succession. Folquet étoit alors dans l'âge où les richesses deviennent ordinairement l'instrument des plaisirs : mais il aimoit les distinctions, & l'opulence n'en donnoit point encore : elles étoient attachées aux exploits militaires, à la naissance, aux talens. La poésie sur-tout donnoit un libre accès auprès des grands ; & Folquet, qui n'auroit été toute sa vie qu'un citoyen obscur, quoique riche, fut accueilli comme Troubadour par Richard I, roi d'Angleterre ; par Alphonse I, roi d'Aragon, comte de Provence ; & par Raymond V, comte de Toulouse. Il s'attacha sur-tout à Barral son seigneur, vicomte de Marseille, dont la cour, qui étoit une des plus brillantes, fut bien-tôt pour lui un théâtre de galanterie. La femme de Barral, Adélaïde de Roquemartine, de la maison de Porcellet, devint le sujet ordinaire de ses chansons. C'étoit une femme aimable, qui joignoit aux agrémens de l'esprit, des grâces d'autant plus touchantes, qu'elle ne savoit point sacrifier à l'envie de plaire les bienséances de la vertu. Folquet, qui n'osoit pas la nommer dans ses vers, parce que, suivant son historien, *c'eût été une grande félonnie de laisser entrevoir le secret d'une passion pour la femme de son seigneur*, la célébroit sous des noms empruntés. Il auroit voulu qu'elle accordât *amour & merci*, puisqu'elle acordoit, en sa personne, des choses

Folquet de Marseille. 1180.

TROUBADOURS. beaucoup plus contraires, qui étoient la blancheur & l'incarnat de son teint.

« Je ne demande , s'écrie-t-il , que la liberté de lui déclarer
» mes sentimens , & tout me dit que c'est une témérité impar-
» donnable... Ah ! que n'a-t-elle moins de beauté ! Puis-je
» vaincre mon amour , tandis que je l'entends parler avec tant
» de grâce , que je la vois sourire avec tant de charmes ! Je n'ose
» me déclarer , mais elle peut lire dans mes yeux... Hélas !
» d'elle à moi , quelle distance ! Je me sou mets à sa miséricorde ,
» car Dieu qui a mis tant de vertus en son ame , ne peut avoir
» oublié celle-là ».

Folquet , pour s'assurer si madame Adélaïde étoit réellement indifférente , porta ses vœux à deux sœurs du vicomte , Laure de Saint-Julien & Mabile de Pontevès , femmes d'une rare beauté , dit l'historien , & d'un mérite plus rare encore. Ces deux dames étoient alors à la cour de Barral ; mais soit qu'Adélaïde fût jalouse de cette préférence , soit que par hauteur elle fût piquée de ce que le Troubadour ufoit d'artifice pour mettre en jeu sa jalousie ou sa vanité , elle l'accabla de reproches & le chassa de sa cour. Folquet , désespéré d'une si cruelle disgrâce , jura de ne plus faire de vers , & se refugia à la cour de Guillaume VIII , seigneur de Montpellier , qui avoit épousé Eudoxie , fille de Manuel , empereur de Constantinople. Eudoxie étoit douce & généreuse. Elle accueillit avec bonté le Troubadour , s'intéressa vivement à ses chagrins , & lui fit oublier le serment qu'il avoit fait de renoncer à la poésie.

Ce qui le détacha réellement de la manie des vers , ce fut la mort de ses protecteurs , qu'il perdit tous en peu de tems. Saïsi d'une profonde mélancolie , il se livra aux sentimens de dévotion ; & dans une piece , qui paroît être le dernier fruit de sa vervè , il confesse ses péchés énormes , implorant la miséricorde de Dieu « à genoux , les mains jointes , & versant des larmes qui cou-

« lent du fond de son cœur sur son visage », il engagea sa femme à se faire religieuse, & prit lui-même l'habit religieux dans l'ordre de Cîteaux, vers l'an 1195 ; deux fils qu'il avoit suivirent son exemple. Devenu abbé du Toronet, dans le diocèse de Fréjus, en 1197 (1), il auroit été heureux, s'il eût passé toute sa vie à pratiquer, dans la solitude du cloître, les devoirs de son état : mais il eut le malheur de devenir évêque de Toulouse en 1205, c'est-à-dire, dans un tems où l'hérésie des albigeois avoit des sectateurs aveuglés par le fanatisme & la vengeance, & des adversaires emportés par l'ignorance & l'ambition. Dans cette fermentation générale, une imagination ardente, comme celle de Folquet, ne pouvoit se contenir dans les bornes de la modération : son zèle outré lui fit souvent oublier ce qu'il devoit à son prince, à la bonne foi & à la religion qu'il croyoit servir, parce qu'il n'en connoissoit pas le véritable esprit. Mais les actions qu'il fit, comme évêque, sont étrangères à notre sujet, & nous terminerons ici son article.

TROUBADOURS.

Un homme bien digne de tenir un rang dans l'histoire, est *Guillaume de Porcellet*, qui passa dans la Terre-Sainte en 1191, sous les drapeaux de Richard, Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, avec lequel il se signala dans plusieurs occasions. Un jour qu'il étoit à la chasse avec ce prince & cinq autres seigneurs, ils furent investis par un corps de sarrasins, qui tombèrent sur eux le sabre à la main. Richard & ses six compagnons se défendirent pendant quelque tems avec la plus grande vigueur ; mais des six, il y en avoit déjà quatre de tués, & il étoit lui-même sur le point de perdre la vie ou d'être fait prisonnier, lorsque Porcellet, qui faisoit des prodiges de valeur, s'écria en langue sarrasine, *je suis le*

Guillaume de
Porcellet, 1191.

(1) Je connois en effet une charte d'Alfonse II, datée du mois de janvier 1197, que Fouques signa en qualité d'abbé du Toronet. *Cartul. roug. de N. D. la Mer, dioc. d'Arles, fol. 66.*

TROUBADOURS. *roi.* Aussi-tôt les sarrasins, qui combattoient contre Richard, abandonnent ce prince, se joignent à ceux qui étoient aux prises avec Porcellet, croyant qu'effectivement c'étoit le roi, s'atroupent autour de lui, le serrent de près, & se saisissent de sa personne sans lui faire aucun mal, espérant d'avoir part à sa rançon. Cette méprise donna le tems à Richard de se sauver; & quand il fut en lieu de sûreté, il n'eut rien de plus pressé que de retirer des mains des barbares l'homme généreux auquel il devoit la vie & la liberté. Il donna pour sa rançon les dix plus puissans satrapes qu'il eût parmi ses prisonniers.

Porcellet revint quelques années après dans sa patrie, où il jouit de toute la considération qu'il méritoit. Le comte de Provence & les plus grands seigneurs du pays, étoient flattés de l'avoir pour ami, & le prenoient quelquefois pour arbitre de leurs différends. Raymond Berenger lui donna la ville du Martigues, que Porcellet ne garda pas long-tems. C'étoit un homme libéral, qui fit beaucoup de bien aux templiers & à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

Blaccas. 1195. *Blaccas* son contemporain, étoit un autre seigneur de Provence; d'un caractère à faire beaucoup de bruit dans ce siècle de la chevalerie romanesque. Pour donner une idée de son mérite, nous ne ferons que traduire littéralement ce qu'en dit l'historien de sa vie.

Blaccas (1) étoit un noble baron, puissant, riche, généreux, bien fait, qui aimoit les femmes, la galanterie, la guerre & la dépense : il se plaisoit à tenir cour pléniere, à être magnifique; à faire du bruit; il aimoit le chant, le plaisir, & tout ce qui donne

(1) Enblancatz si fo de Proença, gentils bars, e auts e rics, larcs e adreichs, e placs li domns & domneis, e guerra e messios, e cort e mazans, e bruda, e chantz e solatz, e tuich aq'els faich per q'oms bons a pretz e ualor. E anc non fo hom à qui tant plagues prendre com à lui donar, e fo aquel qe mantene los desmantengurs, e aparet tots los desanparatz, &c.

de l'honneur & de la considération. Personne n'eut jamais autant de plaisir à recevoir que lui à donner. Il nourrit les nécessiteux, & fut le protecteur des délaissés. Plus il avançoit en âge, plus il croissoit en générosité, en valeur, en terres, en rentes & en gloire; plus aussi se fit-il aimer de ses amis, & redouter de ses ennemis. Il crût de même en esprit, en savoir, en habileté à composer, en galanterie & en amourettes. Il fit une chanson (1), qui dit, que si sa maîtresse trouve un autre homme, dont le courage à la guerre soit supérieur au sien, qui avec aussi peu de revenu soit aussi généreux, & qui sache parler avec autant de grâce & de finesse que lui, il la prie de donner la préférence à celui-là; car l'homme qui a plus de mérite, doit être aimé de la plus belle dame. C'étoient les maximes de la chevalerie, tant que cet ordre ne dégénéra point. On croyoit que l'amour des dames, devoit être le mobile du mérite & la récompense des belles actions.

Blaccas fut généralement estimé; & après sa mort, arrivée vers l'an 1225, un Troubadour crut devoir faire son éloge, mais d'un tour si ingénieux, que chaque trait faisoit la satire de quelque prince.

« Je veux pleurer Blaccas, dit ce Troubadour nommé Sordel;
» je veux le pleurer dans cette chanson facile, inspirée par une
» juste affliction, car j'ai perdu en lui un ami & un bon seigneur.

(1) Per merce prec, qe s'amor mi renda.
C'el cui hom sui; aital conuen
Che se troba amantz ch'em uenza e mi contenda
Ab tant d'armas, de sen, e d'ardinen
Ne tan larg sia, ab tan pauc de renda,
Ne tan futils en parlar auinen,
A lui s'autrei e d'a mi si difenda.
Car ben es dreiz, ch'il am los plus ualens
Aisi com es la gensor qe port benda.

TROUBADOURS.

» Toutes les vertus sont perdues en sa personne. Ce malheur est
 » si grand, que je n'y vois de ressource que de prendre son cœur
 » pour le donner à manger aux barons qui en manquent, & dès-
 » lors ils en auront assez.

» Que l'empereur de Rome (Frédéric II) en mange le pre-
 » mier ; il en a besoin, s'il veut recouvrer sur les milanois le
 » pays qu'ils lui ont enlevé en dépit de ses allemands.

» Après lui en mangera le noble roi de France (S. Louis)
 » pour recouvrer la Castille, qu'il perd par sa faute : mais si sa
 » mère le fait il n'en mangera pas, car on voit bien à sa con-
 » duite qu'il ne fait rien qui puisse lui déplaire (1).

» Il faut que le roi d'Angleterre (Henri III) en mange un bon
 » morceau, car il en a bien peu. Il en aura beaucoup alors &
 » reprendra la terre qu'il a laissée honteusement conquérir au roi
 » de France, qui profite de sa négligence & de sa lâcheté (2).

» Il faut que le roi de Castille (Ferdinand III) en mange pour
 » deux, car il a deux royaumes & n'est pas capable d'en gouverner
 » un seul. Mais s'il en mange, qu'il se cache bien de sa mère ;
 » elle lui donneroit des coups de bâton (3).

(1) Berengere, héritière du royaume de Castille après la mort d'Henri I, son frere, avoit épousé Alphonse IX, roi de Léon, & fut mere de Ferdinand III, qui devint possesseur des deux royaumes de Castille & de Léon. Mais le mariage de Berengere avec Alphonse ayant été cassé pour cause de parenté, il sembloit que Ferdinand leur fils n'avoit aucun droit à leur héritage, & que la Castille appartenoit à Blanche, reine de France, sœur de Berengere, & qui ne vouloit pas laisser dépouiller son neveu.

(2) Le poëte vouloit qu'Henri III, fils & successeur de *Jean sans Terre*, profitât des troubles, qui agiterent la France sous la minorité de S. Louis, pour recouvrer le pays dont son pere avoit été dépouillé.

(3) Ce reproche fait à Ferdinand III, qui respectoit effectivement beaucoup sa mere, est injuste.

» Je veux aussi que le roi d'Aragon (Jacques), en mange,
 » pour laver l'affront qu'il reçut à Marseille & à Milhaud; car il
 » a beau faire & beau dire, il n'a que ce moyen de réparer son
 » honneur (1).

» Je veux qu'après lui en mange le roi de Navarre (Thibaud;
 » comte de Champagne) qui, selon ce que j'entends dire, valoit
 » mieux étant comte que roi. C'est un grand malheur, quand le
 » défaut de courage fait décheoir celui que Dieu a élevé en
 » dignité.

» Le comte Raymond de Toulouse, (Raymond VII), a bien
 » besoin aussi d'en manger, s'il se rappelle ce qu'il possédoit au-
 » trefois, & ce qui lui reste encore. A moins de prendre un autre
 » cœur pour rentrer dans le pays qu'il a perdu, je ne crois pas
 » qu'il le recouvre jamais avec le sien.

» Le comte de Provence, (Raymond Berenger IV) fera bien
 » encore d'en manger, s'il songe au peu que vaut un comte dé-
 » pouillé de ses terres: car quoiqu'il agisse & se défende avec vi-
 » gueur, il a grand besoin de manger de ce cœur pour soutenir
 » un tel fardeau (2).

» Les barons me voudront du mal de m'entendre si bien parler;
 » mais je leur déclare que je fais d'eux aussi peu de cas qu'ils en
 » font de moi ». C'est la ressource de ces satyriques obscurs, qui
 ne pouvant point avoir de réputation, attaquent celle des autres.

Un autre Troubadour provençal, *Bremond de Ricas-Novas*, ou
Bertrand d'Allamanon, car on n'est pas d'accord sur le nom de

(1) Le poète veut sans doute parler de l'expédition du comte de Toulouse, qui reprit sur le roi Jacques en 1229, la ville de Millaud, dont ce roi s'étoit emparé, prétendant qu'elle lui appartenait.

(2) Raymond Berenger avoit à se défendre contre le Comte de Toulouse & contre les villes de Provence qui s'étoient érigées en républiques.

TROUBADOURS.

l'auteur, voulut aussi faire le partage du cœur de Blaccas. Sordel en avoit fait un sujet de satire, celui-ci fit tout le contraire; il en prit occasion de louer quelques dames du premier rang, & cette tournure étoit plus analogue à la galanterie du siècle.

« Je suis fâché, dit-il, que Sordel, que je croyois homme sage
» & avisé, ait eu si peu de sens, que de donner à tant de mé-
» chants convives un aussi bon mets, qu'est le cœur de Blaccas;
» qui étoit au-dessus de tout ce qu'il y avoit de meilleur. Je le
» partagerai entre de braves dames, qui, pour leurs vertus, le
» tiendront en fief.

» Madame de Provence (1), qui a la fleur de toutes les vertus;
» en prendra la première sa part & la gardera par amour. Ensuite
» madame de Béarn (2) en prendra tant, que le regret qu'elle a
» de la mort de Blaccas se tournera en joie & en douceur, car
» toujours elle accroît en honneur & en estime. La glorieuse
» dame de Viennois (3) en prendra, pour prix de la bonne répu-
» tation qu'elle s'est faite. Qu'elle le garde pour la vertu qu'elle
» renferme, elle se trouvera toujours bien de le conserver en
» toutes choses.

» Il fera encore bien placé dans la belle de la Chambre (4);

(1) Béatrix de Savoie, comtesse de Provence & femme de Raymond Ber. IV.

(2) Madame de Béarn : on a cru que c'étoit Garfende de Sabran, veuve d'Alfonse II, comte de Provence : on suppose, par conséquent, qu'elle épousa en secondes nœces Guillaume, vicomte de Béarn; je crois, au contraire qu'elle mourut religieuse au monastère de la Celle, & que ce fut Garfende sa fille qui épousa le vicomte de Béarn. Le Troubadour n'auroit pas dit, en parlant de la mère vers l'an 1235, qui est le tems où il fit sa pièce, qu'elle croissoit en honneur & en estime. Ces expressions semblent désigner une jeune personne.

(3) Béatrix de Monferrat, femme de Guigues VI, dauphin de Viennois, qui épousa après avoir répudié, vers l'an 1209, sa première femme, Béatrix de Sabran, petite-fille du comte de Forcalquier.

(4) La belle de la Chambre. Je ne connois aucune famille de ce nom en Pro-

» elle est si bien en tous points , qu'il faut qu'elle ait sa part de
 » ce cœur , & qu'elle le garde aussi soigneusement qu'elle fait
 » son beau corps : elle ne sauroit mieux le garder au dire de tous
 » les honnêtes gens. Que la dame Guide de Rhodéz (1) qui se
 » fait chérir des preux , & qui chérit elle-même toutes les vertus ;
 » en prenne aussi. Il lui convient de le bien conserver , & si elle
 » vaut déjà beaucoup , elle en vaudra toujours mieux. Que la
 » dame Rambaude de Baux (2) en prenne aussi un bon morceau ,
 » car elle est belle & bonne & vraiment vertueuse. Qu'elle le
 » garde bien aussi , elle qui garde si bien son honneur & sa per-
 » sonne parmi les courtoisies & les gracieusetés qu'elle fait. La
 » dame de Lunel (3) , dont le mérite est aussi pur qu'il est supérieur ,
 » en doit avoir deux parts ; car elle a la bonté & la beauté réu-
 » nies , un bon cœur & un joli corps ; qu'elle le conserve , & elle
 » se fera aimer des honnêtes gens. Je veux ensuite que la belle de

vence. C'étoit vraisemblablement une des dames que la comtesse de Provence avoit emmenées à sa suite , quand elle vint de Savoie ; car il y a dans cette province un bourg nommé la Chambre , dont les parens de cette dame étoient peut-être seigneurs.

(1) Guide de Rhodéz. On ne la trouve point dans la généalogie de cette maison. La comtesse de Rhodéz , qui vivoit du tems de Blaccas , est nommée Algayette de Scorailles , dans la plupart des auteurs. Ces deux mots ALGAYETTE & GUIDE ou GUISETE , comme on le trouve dans d'autres manuscrits , peuvent avoir été altérés l'un par l'autre.

(2) Rambaude de Baux. La maison de Baux étoit divisée en tant de branches , & sa généalogie est si embrouillée , qu'il est impossible de savoir ce que c'étoit que Rambaude , si elle étoit mariée ou non.

(3) La dame de Lunel. Nous ignorons de quelle famille elle étoit ; elle s'appelloit Jaufferande , & fut souvent célébrée par les Troubadours , & sur-tout par Guillaume d'Agout. On trouve encore Blaccas nommé dans un dialogue dont l'auteur est Bonnafé ou Bonnefoi. Ce dialogue n'a rien de remarquable que des reproches peu ménagés que Bonnafé fait à Blaccas , avec lequel il paroît qu'il eut des affaires d'intérêt à démêler.

TROUBADOURS.

» Pinos en prene , elle qui est bonne & belle , & qui a de si aimables façons ; qu'elle le garde , comme elle fait son corps amoureux , & toujours elle aura le cœur joyeux.

» ENVOI. Que Dieu prenne soin de l'ame de Blaccas ; pour son cœur , il est avec celles qu'il a le plus aimées.

Raymond de
Salas. 1196.

Raymond de Salas , fils d'un bourgeois de Marseille , eut le sort des autres Troubadours. Il fut amoureux , suivant l'usage , & suivant l'usage il se plaignit des rigueurs de sa maîtresse , qui semble avoir été une dame de la maison de Baux. Il composa un dialogue , où il feint de s'entretenir avec elle. C'est une piece qui peut nous confirmer dans l'idée où nous sommes que l'amour d'un Troubadour avec une dame d'un haut rang , n'étoit de part & d'autre qu'une affaire de mode & encore plus de vanité ; les deux amans ne cherchoient pour l'ordinaire qu'à se donner du relief dans le monde ; car les mœurs chevaleresques vouloient qu'on fit parler de soi. Voici le dialogue ; c'est Raymond qui commence , & qui dit à sa dame :

« Vous qui savez si bien tout ce qu'il convient de faire , aidez-moi
» de vos conseils dans l'embarras où je suis. Je couve un amour
» si noble & si haut , que je n'ose découvrir ma peine à celle qui
» la cause.

LA DAME.

« J'en fais assez , Raymond , pour vous dire que si vous voulez bien aimer , il ne faut pas être trop timide. Si celle dont vous
» recherchez l'amour est bonne & sage , elle n'aura point d'égard
» à la disproportion entre vous & elle , quand il n'y aura que la
» naissance à redire en vous.

RAYMOND.

» Madame , il me prend souvent envie de lui crier humblement
» merci. Mais considérant l'excès de sa beauté & de son mérite ,

» je reste comme un homme éperdu ; je tremble d'être plus mal-
» traité, si je la requiers une fois d'amour.

TROUBADOURS.

LA DAME.

» Raymond, il faut du courage & de la hardiesse. Si la crainte
» vous retient, vous aurez peine à gagner son cœur, &c. ».

On reconnoît là un amant timide qui a imaginé ce dialogue pour faire connoître ses sentimens à sa maîtresse & lui suggérer ceux qu'il desire. Cependant cette ruse ne lui réussit pas ; car il dit dans une autre chanson, que puisque l'amour le maltraite quand il le sert bien, il veut lui faire du mal pour en être bien traité.

Bertrand Carbonel n'a point été connu du biographe des Troubadours, & nous sommes réduits à rapporter ce qu'en dit Nostradamus, en corrigeant d'après les pieces mêmes du poëte les erreurs de l'historien.

Bertrand Carbonel. 1200.

Bertrand Carbonel étoit un gentilhomme de Marseille, qui dans ses pieces se dit vassal du seigneur de Berre, de la maison de Baux. Dans sa jeunesse, dit Nostradamus, il paroissoit sans esprit, lourd, insensible ; mais la société des dames lui donna de l'esprit & du sentiment. Épris d'une demoiselle de qualité, fille de Bertrand de Porcellet, seigneur du bourg d'Arles, il devint poëte pour elle : mais il lui trouva toujours une indifférence dont il se plaint.

« Elle ne répondit rien l'autre jour, dit-il, à la déclaration que
» je lui fis de ma flamme. Ce silence mit dans mon cœur un désordre affreux, semblable à celui d'un vaisseau dont la tempête
» a brisé les mâts & le gouvernail.... Plus on est grand, plus il
» y a de générosité à écouter les humbles prières du pauvre. J'espère donc qu'elle ne sera pas inflexible malgré la disproportion
» du rang. L'amour ne considère ni l'or ni l'argent ; mais la discrétion, la gaieté, l'honneur, & le sage mélange de la folie & de
» la raison. Si je manque des biens de la fortune, je suis riche de
» ces derniers trésors ». C'étoit la seule richesse de beaucoup de

TROUBADOURS.

Troubadours, & même à cet égard il ne falloit pas toujours compter sur leurs fonds.

« Que j'ai souffert de maux de l'amour ! continue-t-il, mais il » m'en est arrivé mille biens. Ce n'est donc pas un péché que » l'amour, quand on s'y gouverne sagement. Le véritable & pur » amour éteint la convoitise, donne aux plus faux un cœur loyal » & courtois, dégoûte les fous de leur folie.... Si je vaux quel- » que chose, si je fais heureusement des vers, c'est à vous, ma- » dame, & à l'amour, que je dois en rendre grâces. Je tiens de » vous tout ce que j'ai ».

Il paroît qu'il avoit besoin de mettre en avant ces maximes sur l'amour pur, afin de ne pas effaroucher la pudeur de la demoiselle de Porcellet. Un jour, l'ayant trouvée endormie, il la baisa sur les yeux. Elle en fut irritée, elle éclata en reproches & en menaces, & lui ordonna de ne plus paroître devant elle. Cette rupture occasionna un dialogue singulier entre Carbonel & son cœur. Il est inutile de le rapporter. On sent bien qu'il y peint ses résolutions flottantes, & que son cœur finit par dire qu'il n'a pas la force de briser ses chaînes.

Nostradamus prétend que la demoiselle de Porcellet épousa un gentilhomme de la maison d'Eiguieres, & que le Troubadour au désespoir se fit moine à l'abbaye de Mont-Majour; cela se peut; mais il faut qu'il eût bien changé de façon de penser sur le compte des ecclésiastiques, *qui vont toujours prêchant le bien*, dit-il, & *font tout le mal qu'ils peuvent*; reproches qui pouvoient être exagérés, mais qui n'étoient pas sans fondement. Les détails où il entre à ce sujet, dans une piece que nous nous dispenserons de rapporter, s'accordent assez avec le témoignage de l'histoire.

Arnaud d'Entre-
venes. 1200.

Arnaud d'Entrevenes, qui étoit vraisemblablement de la maison d'Agout, fit aussi des vers, parce que la poésie étant une partie essentielle, & même la partie la plus brillante de la galanterie, un chevalier se faisoit honneur de joindre à ses autres titres,

celui de poëte. Ainsi la vanité servoit aux progrès des lettres, & il faut avouer que dans tous les siècles, c'est à la vanité seule qu'elles ont dû leurs protecteurs. Arnaud vivoit dans le même tems que Blaccas ; après avoir fait l'éloge d'un air composé par celui-ci, il ajoute que sa chanson eût été meilleure, s'il y avoit parlé des montagnes, des prés, des fleurs, des vergers, des feuilles, des longs jours du mois de Mai, de l'herbe de la Saint-Jean, de la Pâque fleurie, de l'Espagne, de l'Allemagne, de la France, de la Lombardie, & de plusieurs héros de romans dont le critique fait l'énumération.

TRAUBADOURS.

On ne connoissoit point alors de sujet plus intéressant, après la galanterie, que les agrémens de la campagne au retour du printemps : ce sujet a été le premier chez presque tous les peuples, qu'ait traité la poésie naissante, parce qu'il ne présente que des images gracieuses & des sensations douces, qu'on trouve un certain plaisir à revêtir des charmes de l'expression. Mais comme ces sensations sont à peu-près les mêmes dans tous les individus, on tombe nécessairement dans des répétitions triviales, lorsqu'on n'est pas doué d'une sensibilité rare, ou qu'on écrit dans une langue pauvre, qui n'est pas encore formée. Arnaud d'Entrevenas n'a point laissé d'autre pièce que celle que nous venons de citer.

Guillaume de Baux (1), quatrième du nom, peut tenir un des premiers rangs parmi les Troubadours de distinction. Il étoit fils de Bertrand, & devint prince d'Orange, du chef de sa mère Tiburge. Il fut marié deux fois, 1°. avec Alix, dont il eut un fils nommé Guillaume ; 2°. avec Ermengarde de Sabran, qui lui donna trois autres fils. Nous n'avons de lui aucune pièce galante. Cependant il eut à sa cour des poëtes, & cultiva l'art des vers ; ainsi il dût

Guillaume de
Baux. 1210.

(1) Ce Guillaume IV étoit cousin-germain de Guillaume III, dont la femme n'a point été connue jusqu'à présent. J'ai vu dans un titre de la chambre des comptes d'Aix, de l'année 1217, qu'elle s'appelloit *Chauce*, car on dit en parlant de Raimbaud IV, *filius Guillelmi de Aurasca*, & *filius Chauce*.

TROUBADOURS.

donner quelques momens à ce qu'on appelloit alors *galanterie*, sujet ordinaire des conversations & des chansons des Troubadours. Le reste du tems fut partagé entre la guerre & l'ambition. Ce prince se déclara contre les albigeois, & eut pour ennemis tous les partisans de Raymond VI, comte de Toulouse, parmi lesquels étoient les avignonois, & Gui de Cavailhon. Gui étoit Troubadour & homme de guerre. Ses terres furent ravagées par les croisés; & il fit éclater, dans un sirvente, sa haine contre le prince d'Orange, avec plus de vivacité que d'esprit.

» Votre demi prince, dit-il, dans un endroit, a été proclamé roi
 » de Vienne; & couronné, comme le savent tous ses barons ».

» Bonnardon va promptement lui dire qu'il ne sorte pas de son
 » royaume, sans de bons guides; car il est sujet à se laisser prendre
 » prisonnier. » Pour entendre ce dernier trait, il faut savoir qu'un marchand françois, ayant passé sur les terres de Guillaume de Baux, ce prince le dépouilla de tous ses effets, soit que la cupidité lui fît commettre cette injustice, soit que le marchand eût refusé de payer les droits de péage. Ce malheureux, qui étoit sujet du roi de France, porta ses plaintes à Philippe-Auguste, qui regnoit alors, & qui n'ayant pu, ou n'ayant pas voulu lui faire justice, lui permit de se la faire lui-même. La maniere dont cet homme s'y prit pour se venger, ne peut convenir qu'à un tems, où à cause des troubles domestiques, il n'y avoit, à proprement parler, ni loix ni frein. Il fit contrefaire le sceau du roi; il écrivit en son nom une lettre au prince d'Orange, pour le prier de se rendre auprès de lui, afin de recevoir les honneurs qu'il lui destinoit. Guillaume, trompé par la lettre, se met en route, & en passant par la ville du marchand, il est arrêté avec toute sa suite, & obligé de réparer le dommage qu'il avoit fait.

Cette aventure fut suivie d'une autre, non moins humiliante. Il étoit en guerre avec Aimard de Poitiers, comte de Valentinois & de Die, dont il ravagea les terres. Comme il s'en revenoit par le

Rhône, des pêcheurs, sujets d'Aimard, le firent prisonnier, & le livrerent vraisemblablement à leur seigneur, qui dut lui faire porter la peine de sa témérité ; car Rambaud de Vaqueiras, le plaisantant sur les deux aventures, lui dit, en parlant de la dernière : « Aimard de » Poitiers a tiré prompte vengeance de l'assaut que vous avez » donné à sa terre d'Osteilla. Un de ses pêcheurs vous a pris comme » un brochet ». Ces événemens, ces reproches, dans la bouche d'un Troubadour, qui parle à son seigneur, à un prince distingué, nous paroissent inconcevables ; mais si nous retombions dans les mœurs du douzième siècle, des auteurs semblables reparoîtroient sur la scène. Guillaume de Baux mourut vers l'an 1218, de la manière que nous l'avons rapporté dans l'histoire.

Gui de Cavaillon étoit un autre Troubadour militaire, aussi propre à manier les armes qu'à faire des chansons. L'art des vers entroit nécessairement dans l'éducation des gentilhommes ; & ceux-là même, qui, par les circonstances, étoient entraînés à la guerre, se faisoient un honneur de joindre le laurier d'Apollon à celui de Mars, & il faut convenir qu'en fait de gloire, la moins suspecte, & par conséquent la plus flatteuse, est celle que procurent les talens. *Gui de Cavaillon* étoit brave ; mais sa bravoure étoit impétueuse. « Rendez votre lion plus souple, lui disoit Guillaume de Baux, » dans une de ses pièces, il est trop furieux : Quelque noble & » estimable que vous soyez, devenez plus modéré ; car la fortune » change en un instant ».

Gui de Cavaillon
1210v

Gui répondit, & l'on ne laisse pas de trouver un certain plaisir à voir se disputer en vers deux chevaliers qu'on vit souvent aux prises, l'épée & la lance à la main. On croit voir les héros d'*Homère* se disputer & se battre : les discours des uns & des autres sont également éloignés de nos mœurs.

« Bannieres & chevaux armés, avec de valeureux vassaux ; » auront désormais leur tems, dit *Gui de Cavaillon*, & je mande » au seigneur de Courteson (*Guillaume de Baux*), quoiqu'il soit

TROUBADOURS.

» allié des françois, de ne pas croire qu'il demeure en paix avec
 » le consulat d'Avignon. Je ne dissimulerai point ma joie du mal
 » qui arrive à ceux de Baux. Je suis bien en droit de m'en réjouir
 » puisqu'ils m'ont ruiné Robion, dont je n'ai pas encore tiré ven-
 » geance. Mais tandis que je tiens le dé, je le leur ferai payer
 » chèrement ».

Gui étoit un des plus zélés partisans du comte de Toulouse. La manière dont il l'exhorte à se rendre digne du haut rang qu'il occupoit, prouve qu'il avoit lui-même de l'élévation dans l'ame.

« Comte de Toulouse, lui dit-il, si vous ambitionnez l'estime;
 » soyez loyal, généreux, magnifique : c'est le moyen de vous faire
 » considérer comme un bon seigneur. Donnez généreusement aux
 » étrangers & à vos amis, en abaissant vos ennemis ; & aimez-
 » mieux accorder que refuser ».

Notre poète paya, comme tous ses pareils, le tribut à la galanterie du siècle. On croit qu'il fut amoureux de Garfende de Sabran, comtesse de Provence, femme d'Alfonse II. Il disoit en parlant d'elle, que le mérite de sa maîtresse le faisoit trembler ; que cette considération seule l'empêchoit de lui offrir ses vœux, jusqu'à ce qu'il eût rendu assez de services, pour se croire en droit de lui adresser quelque prière. Il vouloit que ses actions fussent ses messagers, & qu'elle les regardât comme un hommage qu'il lui rendoit ; *car de beaux faits, ajoute-t-il, valent bien une déclaration* : ces sentimens étoient conformes aux maximes de la chevalerie.

Il paroît que Gui ne se borneroit pas à une seule maîtresse, s'il faut en juger par un dialogue avec son manteau, qui lui occasionna quelque chagrin, sans qu'on puisse savoir comment ; c'est peut-être parce qu'il étoit usé. « Il m'a fait tant de honte, dit-il, que
 » j'en ai encore la tête basse. Je voudrois que ce manteau eût
 » été brûlé, plutôt que de perdre, pour en avoir été revêtu, les
 » bonnes grâces de l'aimable Donfava, & de la belle dame Gal-
 » berge ».

Vous

« Vous vous moquez de moi à présent , répond le manteau , quoique je vous aie bien gardé du froid ; mais vous ne me reprocherez pas tant d'autres services que je vous ai rendus. Si quelque dame vous méprise à mon sujet , ne m'en sachez pas mauvais gré , &c. ».

TROUBADOURS.

Gui promet à son manteau de le faire teindre en écarlate , pour le récompenser de sa bonne volonté. Le manteau répond qu'il est accoutumé à entendre son maître donner de belles paroles ; mais qu'il ne s'y fierait pas. Ce dialogue , d'un tour tout-à-fait ingénieux , porte un caractère de gaieté , qui me fait croire qu'il fut composé dans la jeunesse du Troubadour.

Richard , gentilhomme de Tarascon , étoit contemporain de Gui de Cavaillon. Il célèbre , dans une de ses chansons , la comtesse de Savoie , dont il loue la gaieté , le mérite & la générosité. Il est intimement persuadé qu'il n'y a point de gloire sans l'amour , & que tout ce qu'on fait pour lui , fait honneur : on le croyoit en effet au commencement du treizième siècle , où l'éducation des jeunes gentilhommes se bornoit à leur apprendre la religion & la galanterie ; mais une religion accompagnée de petitesse & de superstitions ; au lieu que l'amour des dames , qu'on leur recommandoit , étoit rempli de raffinement & de fanatisme. Pour inculquer davantage , dans l'esprit des jeunes gentilhommes , les principes de l'amour pur , on leur faisoit faire choix d'une dame belle , noble & vertueuse , à laquelle ils rapportoient leurs sentimens , leurs pensées & leurs affections , sans rien faire ni rien dire qui pût blesser la décence & la vertu. L'amour , ainsi épuré , leur paroissoit licite ; & un moine Troubadour , disoit qu'il aimoit mieux aimer sa dame gratuitement , que d'acheter par la mort de l'âme , un moment de plaisir. *En l'aimant* , ajoutoit-il , *je serai , pour l'amour d'elle , brave , vaillant , amoureux & loyal , & je me signalerai par des actions héroïques*. Ces idées produisirent un bien dans les premiers tems de la chevalerie & de la poésie : elles furent cause que les

Richard de Tarascon. 1210.

TROUBADOURS.

chevaliers, dans leur conduite, & presque tous les premiers Troubadours, dans leurs chansons, respectèrent les mœurs. Nous devons rendre justice à Richard de Tarascon, il n'a rien dit contre la décence ; mais c'est le seul mérite de ses pièces : combien y en a-t-il qui n'ont pas même celui-là !

Bertrand
d'Avignon. 1210.

Bertrand d'Avignon, contemporain de Gui, étoit un autre Troubadour gentilhomme, qui suivit la profession des armes. Il se vante d'avoir secouru Gui, lorsque celui-ci étoit assiégé par les français dans Château-Neuf ; mais il se plaint de n'avoir pas été récompensé de ce service. Les Troubadours militaires, aussi naïfs, & quelquefois aussi grossiers que les héros du premier âge, ne faisoient aucune difficulté de se vanter & de se plaindre : ils mettoient un certain honneur à dire franchement ce qu'ils pensoient. Bertrand d'Avignon fit peu de vers ; ils ne contiennent rien qui puisse nous intéresser.

Albert de Gapen-
çois. 1215.

Albert de Gapençois, ainsi nommé parce qu'il naquit dans le diocèse de Gap, est quelquefois surnommé de Sisteron, parce qu'il mourut dans cette ville, où il passa la dernière partie de sa vie. Il étoit fils de Nazar, jongleur, qui avoit fait de bonnes chansonnettes, dit l'historien provençal. Il en fit aussi lui-même beaucoup, dont les airs étoient bons, & les paroles médiocres. Il fut recherché dans les cours où il intéressa par ses saillies & ses plaisanteries : & ce talent servit plus à sa fortune, qu'un mérite plus solide. On dit qu'il s'enrichit à la cour d'Orange, où il demeura long-tems : c'est qu'alors, on étoit riche avec peu de revenus ; car, quelle fortune pouvoit-on faire à la cour d'un prince qui avoit de petits états, & qui, quoiqu'ami du faste, ne pouvoit donner que des festins, des armes & des habits ; présens ordinaires des grands seigneurs, quand ils tenoient cour plénière.

Albert aimait Guilhelmine de Malaspine, femme accomplie, suivant lui, & d'un rang si élevé, qu'il y eût d'abord de la témérité à lui adresser ses vœux. Il trouve qu'elle a toutes les perfections possibles, & qu'il ne lui manque que de savoir dire *oui*. Si elle veut

donner quelque douce parole , même en riant , dit-il , & sans intention de la tenir , je croirai qu'elle parle sincèrement ; car le mensonge ne peut sortir de sa bouche.

TRAUBADOURS.

Quoique ce fût l'usage alors qu'une femme de qualité eût pour serveurs ou pour amans , un chevalier & un Troubadour , ces liaisons si flatteuses pour la vanité , cessoient dès qu'elles réveilloient l'humeur chagrine des médifans. Nos deux amans furent exposés à la censure , & obligés de se séparer. La marquise pria le Troubadour de s'éloigner ; & lui envoya des chevaux , des habits & de l'argent. Ainsi l'on se montroit bienfaisant , en cessant de paroître amoureux , si dans le cas présent on pouvoit donner le nom d'amour , à une liaison qui n'avoit été formée , de la part de la dame , que par l'estime & la vanité. Nous finirons ici l'article d'Albert. Ses autres piéces ne contiennent que des regrets sur cette séparation , ou des pensées assez triviales sur la maniere d'aimer. Nous remarquerons , en passant , qu'il y avoit autrefois en Provence une branche de la maison de Malaspine. Cette branche ne subsiste plus.

Fabre paroît avoir été un de ces esprits inquiets , qui s'adonnent aux lettres pour les déshonorer , & pour se rendre incommodes. Il est auteur d'une tenson avec Falconet , où ils jouent , en mettant chacun au jeu , quelque baron dont ils pèsent la valeur. Ils mettent l'un pour un sol , un autre pour dix , un autre pour vingt , & l'auteur s'amuse ainsi à apprécier , au gré de son humeur satyrique , le mérite de beaucoup de seigneurs , entre autres du seigneur de Berre , de la maison de Baux , à qui il reproche d'être un homme sans foi , & enflé des biens qu'il a mal acquis ; de Guillaume de Sabran , qui s'est laissé dépouiller du comté de Forcalquier ; de Gui de Cavaillon ; du seigneur de Courteson , vraisemblablement Guillaume de Baux , & de son oncle , le seigneur Mévoillon. Il parle avec éloge de Daudé de Prades , près de Chalus , *chez qui l'on trouve toujours de bons repas à faire , & des dons à recevoir*. Les motifs de l'éloge font deviner ceux de la satire , & la détruisent.

Fabre. 1215.

TROUBADOURS.

Tomiers & Palazis. 1225.

Tomiers & Palazis, deux poètes natifs de Tarascon, sont particulièrement estimables par le zèle patriotique qui les anima. La sévérité dont on usoit envers Raymond VII & ses partisans, les injustices & la cupidité du clergé, les malheurs du comte de Toulouse, la constance de sa femme, les disgraces du comte de Foix, qui se voyoit opprimé par les légats, la lâcheté de Guillaume de Baux, cinquième du nom, qui s'étoit jeté dans le parti des croisés, la fermeté des avignonois, à qui le poète dit : « Noble & courtoise » nation, votre vigueur & votre fermeté sont la gloire des provençaux : Tous ces différens objets fournirent à l'un des deux poètes, le sujet d'une pièce écrite avec assez de chaleur. Je dis à l'un des deux poètes, sans le nommer, parce qu'on leur attribue deux sirventes, sans indication de celui qui en est l'auteur. Le second est une exhortation aux croisés, pour les engager à s'armer contre les infidèles, au lieu de ravager les terres d'un prince chrétien. On ne travailloit pas mieux pour les intérêts de l'état & de la religion dans cette croisade que dans l'autre ; mais c'étoit le préjugé du tems ; & puisqu'il falloit des victimes au fanatisme, il valoit encore mieux les aller chercher chez les ennemis du nom chrétien, que de verser le sang de ses compatriotes. Cependant l'humanité qui respire dans les maximes de l'évangile, ne connoît ni la différence des peuples, ni celle des religions.

Durand, tailleur de Pernes. 1230.

Durand, tailleur de Pernes, dans le comtat venaisin, étoit aussi fort zélé pour les intérêts du comte de Toulouse, son seigneur. Il écrivit sur les affaires politiques de son tems, avec une liberté qu'on a de la peine à concevoir, quand on pense à la sévérité de l'inquisition. Il blâme hautement le traité de 1229, par lequel Raymond VII, cède au roi de France la plus grande partie du Languedoc ; il censure la conduite des ennemis du comte & des princes qui n'osoient le secourir : mais ces détails, fort laconiques, n'apprennent rien que nous n'ayons déjà développé dans l'histoire. Dans un autre sirvente, le Troubadour desireroit de voir la guerre allumée

contre les françois. Il voudroit que les anglois & les aragonnois s'armassent pour les chasser de leurs conquêtes, tant étoit forte la haine qu'ils avoient allumée dans tous les cœurs, par les excès qu'ils avoient commis.

TRUBADOURS.

Nous n'avons de Durand aucune piece de galanterie. Il paroît que les affaires politiques furent le sujet de ses chansons. S'il en eût parlé d'une maniere moins vague, ses poésies seroient bien plus intéressantes pour nous, que toutes les chansons galantes de la plupart des autres Troubadours.

Blaccasset étoit fils de *Blaccas*, dont nous avons parlé ci-dessus. Il se montra digne de son pere, par un mérite égal au sien. Nos manuscrits disent qu'il fut vaillant & généreux, attaché au service des dames & à la poésie. Qu'il ait été vaillant, cela se peut; mais l'histoire n'en parle pas.

Blaccasset. 1230.

Il se peint, dans une de ses pieces, comme aimant la guerre; parce qu'elle fait briller, dit-il, la générosité des grands, & prospérer les braves; mais s'il brûle de se signaler par quelque trait de bravoure, il fait entendre que c'est pour avoir un titre de plus auprès de la beauté qu'il aime, & de laquelle il voudroit obtenir un anneau ou un lacet; car lorsqu'une dame prenoit un gentilhomme pour son chevalier, elle lui donnoit un de ces bijoux, & quelquefois tous les deux, pour annoncer qu'elle se l'attachoit irrévocablement; & le chevalier qui recevoit le présent, se déclaroit, de son côté, serviteur de la dame, & l'associoit, en quelque maniere, à la gloire qu'il acquéroit par son courage ou par ses talens poétiques. *Blaccasset* aimoit beaucoup la dame qui avoit fixé son choix; & pour lui donner une idée de l'attachement qu'il avoit pour elle, il feint dans un dialogue, qu'un esprit malin, le plus terrible qui soit en enfer, lui apparut au milieu de la nuit la plus noire, & lui donna le choix, ou de se battre avec lui, ou de renoncer à l'amour & à sa dame. *Je ne te crains, ni toi ni tes menaces*, lui répondit *Blaccasset*, & pour te le prouver, je te défie

TROUBADOURS.

toi-même, tu n'as qu'à venir. Une pareille fiction aujourd'hui seroit regardée comme un délire ; mais dans le treizieme siecle, c'étoit un enthousiasme digne des mœurs chevaleresques.

Cette dame que Blaccasset aimoit, & à laquelle *il trouvoit toutes les vertus, excepté miséricorde*, devoit être une des princesses de Baux, qui prirent le voile dans l'abbaye de saint Pons de Gemenos, diocèse de Marseille. L'une s'appelloit Huguette, & l'autre Étienne. Blaccasset vante leurs beaux yeux, leurs dents blanches, leur humeur enjouée, & ne fait plus ce que vont devenir les vertus & l'honneur dont la belle Huguette & la charmante Étienne étoient la gloire & le soutien. Enfin, dans son désespoir, il est tenté d'aller mettre le feu au monastere de saint Pons, & d'y brûler toutes les nones. Peut-être étoit-il capable de le faire ; car ces chevaliers qui mettoient leur honneur à s'en vanter, le mettoient souvent à faire un coup de tête, pour donner une preuve de cette constance, dont il se piquoient, & qui tournoit, suivant eux, à la gloire de leurs dames. Ce Troubadour nous apprend que le comte de Provence aimoit aussi les deux princesses de Baux, qui faisoient les délices de sa cour, & la joie de la Provence, & qu'il fit des vers en leur honneur. C'est-là tout ce que nous avons pu tirer des chansons de Blaccasset, qui vivoit en 1230.

Pistoleta. 1230.

Pistoleta, son contemporain & son compatriote, fut d'abord chanteur d'Arnaud Marveil un des plus fameux Troubadours du treizieme siecle. Presque toutes les pieces de poésie étoient des chansons, & ceux d'entre les poètes qui n'avoient point de voix, menoient avec eux un jongleur, & souvent un ménétrier, ou joueur d'instrument, pour faire chanter leurs poésies dans les cours & dans les châteaux où ils étoient admis. Ces chansons tenoient lieu de spectacle ; & l'arrivée d'un Troubadour de réputation, étoit un événement intéressant pour la cour où il arrivoit. *Pistoleta*, après avoir longtemps chanté les chansons des autres, voulut en faire ; mais il n'eut point de succès : on n'en aima que les airs, qui furent trouvés

agréables. Il nous reste de lui cinq chansons triviales, sur l'amour qu'il avoit pour une dame d'un haut rang, qui ne pouvoit le souffrir. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance dans une piece, où il dit, que le tems qu'il passe avec elle, *lui paroît si court, que l'adieu touche presque au bon jour*. La dame ne devoit pas le trouver de même, s'il est vrai, comme le dit l'historien provençal, qu'il fût peu amusant, qu'il eût peu de mérite & peu d'usage du monde. Dans ce cas-là, il fit très-bien de renoncer à la poésie, & de se faire marchand à Marseille, où il s'enrichit; ce qu'il n'auroit pas fait dans la carrière du bel esprit, ingrate même pour les talens, & où l'on se couvre de ridicules, quand on n'y porte que des prétentions. Pistoleta avoit été dans plusieurs cours: nous avons de lui une chanson, dont l'envoi est au comte de Savoie, (probablement Amédée IV), prince sage, dit-il, doué de toutes les belles qualités, aimant le mérite & se faisant aimer.

TROUBADOURS.

Natibors, ou madame *Tiberge*, étoit de Provence, suivant nos manuscrits, dame du château de Serenon, courtoise, bien apprise, avenante & fort habile. Elle fut amoureuse, ajoute l'historien, & aimée d'amour, fort estimée des barons du pays, & redoutée des grandes dames, qui lui étoient très-soumises; c'est-à-dire qu'elles lui témoignaient beaucoup d'égards & de déférence, soit par estime, soit parce qu'elles craignoient la supériorité de son esprit. Ses mœurs devoient être fort douces, si l'on en peut juger par ce couplet de chanson, qui est le seul que nous ayons.

Natibors. 1232.

« Beau doux ami, non je n'ai pas été un moment sans vous
 » desirer, depuis que je vous ai reconnu pour un amant sincere.
 » Tous me souhaits ont été de vous voir souvent. Jamais je ne me
 » suis repentie de mon choix. Lorsqu'il m'a fallu vous quitter, il
 » m'a été impossible de goûter aucun plaisir que vous ne fussiez
 » revenu . . . Je ne veux point entendre parler ni rien favoir des
 » amans qu'amour ne rend pas bons ».

Le reste de la piece manque, & l'on doit le regretter, à en

TROUBADOURS.

juger par ces premiers vers qui sont écrits avec beaucoup de grâces & de naïveté.

Ricas-Novas.
1235.

Pierre Bermond de Ricas Novas, est appelé par Nostradamus ; *Richard de Noves*. Il y avoit dans le comtat Venaissin, une famille noble de ce nom, de laquelle sortit la fameuse Laure : peut-être Pierre Bermond en étoit-il ? Ce Troubadour composa environ dix-huit pieces, dont nous avons rapporté la plus intéressante à l'article de Blaccas. Dans l'une, il dit que l'amour ne couronne point de méchantes gens, des riches avares, ni des pauvres glorieux. Il prétend que les Troubadours, par leurs plaintes sur la décadence de l'amour, portent le trouble parmi les amans, les femmes & les maris ; qu'ils font abandonner l'honneur, la joie & la valeur ; & que de-là vient l'avilissement des barons, qui se dégradent par l'avarice. Ces plaintes ont cela d'intéressant pour nous, qu'elles servent à prouver que l'amour alors étoit regardé comme un sentiment noble & pur, dégagé de toutes les affections basses & criminelles qui l'avilissent.

Notre Troubadour aima aussi, mais sans s'écarter de la pureté de ses maximes. Il raconte tout ce que sa dame lui fait souffrir, & ne s'en plaint pas ; car il l'aime si purement, dit-il, qu'il est content de ce qui feroit le tourment d'un autre ; il n'ose lui faire aucune demande ni rien désirer, dont son honneur puisse être blessé. Il étoit peut-être en partie redevable aux circonstances de la pureté de ses sentimens : car il paroît, par une de ses pieces, que ses vœux s'adrescoient à la comtesse de Provence. Les dames du premier rang faisoient leur amusement des goûts brillans de la chevalerie ; & quiconque pouvoit satisfaire ces goûts, soit chevalier, soit poète, étoit admis indistinctement à leur faire sa cour, dans un tems sur-tout où il y avoit beaucoup de vraie grandeur & peu d'étiquete. Notre Troubadour, qui n'ose ni prier cette beauté accomplie qui le subjugué, ni la quitter, ne lui demande que la permission de l'aimer, de la servir & de l'exalter. Il dit qu'il a
été

été trente mois à chercher une dame qui lui convînt avant de s'attacher à celle-ci, qu'il appelle *Beldefir*. De même, ajoute-t-il, qu'un brave chevalier court le monde pour chercher un brave seigneur, jusqu'à ce que l'ayant trouvé, il lui demeure fidele. Cette comparaison de l'auteur nous rappelle l'usage où étoient alors les braves gentilhommes d'aller chercher quelque preux chevalier, avec lequel ils formoient les liens indissolubles de la fraternité. L'engagement réciproque des freres d'armes consistoit à ne jamais abandonner son compagnon, dans quelque péril qu'il se trouvât, à l'aider de son épée & de ses biens, à soutenir même pour lui, dans certains cas, le gage de bataille, & à avoir les mêmes amis & les mêmes ennemis.

On peut citer parmi les plus illustres Troubadours le comte Raymond Berenger, & Béatrix de Savoie, son épouse. Ils ont eu la gloire, peut-être unique, d'avoir rendu leur cour une des plus polies & des plus brillantes de l'Occident, par la protection éclairée qu'ils accorderent aux lettres. L'amour des beaux arts est peut-être dans un prince, la passion qui lui fait le plus d'honneur, parce qu'elle annonce cette sensibilité pour l'honnête & le beau, qui est le garant de la prospérité des empires, & un moyen assuré de se faire un nom. Raymond Berenger n'auroit été qu'un prince ordinaire par son courage & sa politique, Béatrix auroit été confondue dans la foule des souverains que l'histoire ne fait que nommer, s'ils n'avoient encouragé les seuls talens qu'on estimât alors.

Raymond Berenger & Béatrix de Savoie, son épouse. 1235.

On prétend que Raymond Berenger fit des vers. Nous ne trouvons aucune piece de lui dans les manuscrits des Troubadours; peut-être au lieu de s'exercer dans cet art, se borna-t-il à la gloire de le protéger. C'est la seule qui convienne à un souverain. Il n'en étoit pas de même de la comtesse Béatrix, qui n'étant point chargée des soins du gouvernement, pouvoit faire preuve de ses talens poétiques pour encourager ceux des autres. Son exemple

TROUBADOURS.

faisoit plus d'effet que ses libéralités. Aussi les Troubadours ne cessoient-ils de louer sa beauté, son esprit & ses grâces ; mais ils se plaignoient de n'avoir pas le courage de lui parler de leurs sentimens pour elle , par respect pour son rang & pour sa vertu : ce fut alors qu'elle répondit à l'un d'eux en badinant : qu'elle *ne voudroit pas qu'il fût si timide , lui qu'elle croyoit amoureux de bonne foi*. C'est de toutes ses productions le seul couplet que le tems ait épargné. On peut voir dans l'histoire ce que nous avons dit de cette princesse & de Raymond Berenger son époux.

Boniface de Castellane. 1250.

Boniface de Castellane fut encore un Troubadour plus distingué par sa naissance, par ses talens militaires & par la noblesse de ses sentimens , que par ses poésies. Nostradamus prétend qu'il fit de très-belles chansons pour une demoiselle de la maison de Foz, fille du seigneur d'Hyerès & de Pierrefeu : ces chansons ne sont point venues jusqu'à nous. Mais ce qui me fait croire que , dans sa jeunesse, il fit choix d'une dame pour lui adresser ses vœux & ses vers , c'est que dans un envoi à *Maurer*, qui étoit apparemment un Troubadour, il parle de l'anneau que sa dame lui avoit donné. Cet anneau, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus , étoit un engagement pour être toujours attaché à sa maîtresse , & pour ne rien faire qui ne fût digne d'elle. On appelloit communément *servans d'amour*, les chevaliers qui le recevoient ; & dans toutes les circonstances de leur vie , soit dans les cours , soit dans les tournois , ils regardoient ce don comme un titre d'honneur , qui ne pouvoit être acheté par de trop belles actions.

Boniface de Castellane étoit né de parens qui , depuis environ deux siècles, tenoient un rang distingué en Provence. Un de ses ancêtres avoit refusé l'hommage à Alphonse I, prétendant que ses terres ne relevoient que de l'empire. L'histoire ne dit pas que Boniface, dont nous parlons, eût aucun démêlé avec le comte de Provence ; il y a toute apparence qu'il lui prêta volontairement hommage, comme les autres, & que même il le suivit à la guerre ;

puisque nous le voyons présent à des chartes données par ce prince. D'ailleurs son goût pour la poésie dût l'attacher plus qu'un autre à la cour du comte, où les gentilhommes & les Troubadours trouvoient réuni tout ce qui pouvoit les intéresser & leur plaire, & leur fournir des occasions de briller. Au reste, ces amusemens ne remplirent pas tous les loisirs de Boniface; nous avons de lui une charte qui fait honneur à sa sagesse. C'est un affranchissement en faveur de cette partie des habitans de Castellane, qui vivoient dans une espece de servitude. Il leur donne les effets civils qu'ils n'avoient pas, & les exempté de beaucoup de droits onéreux introduits par la féodalité.

Peut-être Boniface s'y détermina-t-il par des vues politiques; dans l'intention de s'attacher davantage ses vassaux, prévoyant qu'il pourroit avoir besoin de leurs services, contre les desseins de Charles d'Anjou, devenu maître de la Provence par son mariage avec Béatrix. Ce prince, jaloux de faire reconnoître son autorité dans toute la Provence, força successivement tous les seigneurs à lui rendre hommage, & fit faire des recherches pour réunir au domaine tout ce qui en avoit été séparé. Boniface crut avoir personnellement à se plaindre des nouveaux changemens; & dans son dépit, il composa contre les français & ses compatriotes, deux sirventes, qui sont les seules pieces que nous ayons de lui.

« Je ne me plais, dit-il, qu'à voir le monde troublé par la
» guerre, qui fait cesser les procédures des gens de justice....
» Je suis fort aise de voir les provençaux dans les chaînes des
» français : ils le méritent bien par leur lâcheté.... Je suis fort
» aise de voir les génois dépouillés du comté de Vintimille, &
» abandonnés par le capitaine qui avoit coutume de les défendre ».

Les commissaires du comte s'acquittoient vraisemblablement de leurs fonctions avec peu de ménagement; Boniface, qui en étoit indigné, croyoit voir la Provence accablée sous le poids du despotisme : il vouloit que tous les princes s'armassent en sa faveur,

TROUBADOURS. & sur-tout il ne pouvoit souffrir que les seigneurs supportassent tranquillement leur sort.

« Je veux faire un sirvente contre les vilains & méchans barons ;
 » & l'on ne doit pas s'étonner si l'on y trouve quelques mots aussi
 » bas qu'eux. Sans mérite & sans courage, ils ressemblerent mal
 » au preux Hector. Ils mériteroient qu'on dépouillât leurs enfans
 » du peu qu'on leur a laissé. Je crois que le roi d'Angleterre est
 » à l'agonie ; car, sans mot dire, il se voit enlever ses héritages ,
 » loin de s'unir à ceux qu'on maltraite comme lui, & de faire
 » courageusement la guerre. Le lâche roi d'Aragon, au lieu de
 » passer sa vie à ruiner de pauvres gens par des procès, feroit
 » mieux d'aller avec ses barons tirer vengeance de la mort de
 » son valeureux pere, qui fut tué (à la bataille de Muret) au
 » milieu de ses voisins. Les faux gens d'église, renégats, veulent
 » tout enlever... & tiennent l'empire dans l'espérance de regner
 » sur nous.... Je préfère les arbalétriers & cavaliers, bien rangés
 » en bataille, à ceux qui n'ont que de la beauté, & jamais je ne
 » me lasserai de livrer assauts & combats ».

Avec tant de ressentiment il étoit difficile à notre Troubadour de vivre tranquille dans ses terres. Il se déclara pour les marseillois, lorsqu'ils voulurent recouvrer leur indépendance ; on peut voir dans l'histoire de quelle maniere il fut puni de sa témérité.

Les frères Blaccas. Nous pouvons ajouter à la suite de ces Troubadours, le nom de quatre freres qui se signalerent dans un péril digne de leur courage, s'il y avoit eu moins de témérité à l'affronter. Ces quatre freres⁽¹⁾ se nommoient Pétraliphes. Ils étoient fils de Pierre d'Aulps, de la maison de Blaccas, qui avoit suivi Robert Guiscard dans la premiere croisade, & qui, après la mort de ce prince, s'étoit donné à l'empereur Alexis Comnene. Ils servoient en 1149 dans l'armée

(1) C'est par inadvertance, que nous avons omis de mettre cet article après celui d'Albert. pag. 380.

de Manuet, successeur d'Alexis, qui faisoit le siege de Corfou. La ville paroissoit imprenable, étant située sur un promontoire dont la cime s'élevoit jusqu'aux nues, & le pied plongeoit dans la mer. Cependant l'empereur, obstiné à l'emporter, ne se rébutoit point, malgré la difficulté de l'entreprise. Il imagina de construire sur plusieurs vaisseaux attachés ensemble, & assujettis par le poids des ancres, une tour terminée en plate-forme, sur laquelle il fit élever une échelle qui alloit jusqu'aux creneaux des murs. Quand l'ouvrage fut achevé, il fit appeler les soldats les plus déterminés, & leur dit : *Allons, braves gens, que quiconque aime son empereur & ne craint point le danger, monte à son ennemi : pour le vaincre, il ne faut que l'atteindre.* Tous levant les yeux vers la hauteur énorme de la place reculoient d'effroi. Il n'y eut que les quatre freres qui s'offrirent à cette périlleuse tentative. Leur exemple en détermina un grand nombre d'autres ; & ces braves guerriers, tenant d'une main leurs boucliers sur leur tête, & de l'autre leur épée, grimpent sur le rocher, sous les yeux de l'armée, qui trembloit pour eux. Ils parviennent à l'ennemi à travers une grêle de pierres & de javelots, & ils auroient emporté la place si l'échelle ne se fût rompue sous leurs pieds. Ils tombèrent les uns sur la plate-forme, les autres sur le rocher, plusieurs dans les vaisseaux, & le plus grand nombre dans la mer. Il en échappa quelques-uns de ceux-ci ; mais presque tous les autres périrent, brisés par la pesanteur de leur chute, & écrasés par les masses de pierres que jetterent les assiégés.

Nous finirons ici la liste des Troubadours. Il y en a plusieurs autres qui ont vécu avant l'époque où finit l'histoire de ce second volume. Mais l'abondance des matieres nous oblige de renvoyer au troisieme, la suite de ces poëtes. Nous ajouterons seulement ici trois vies, qui nous ont été communiquées : en les lisant on verra que nous savons sacrifier les intérêts de l'amour-propre à ceux

TROUBADOURS.

Guillaume IX,
duc de Guienne
& comte de Poi-
tou.

Hist. de Langued.
t. 2, p. 247.

de l'ouvrage : nous en avons quelques autres de la même main : on les trouvera dans le volume suivant.

Tous les écrivains, soit italiens, soit français, qui ont fait des recherches sur l'origine de la poésie chez les deux nations, avouent qu'ils ne connoissent aucun versificateur en langue provençale plus ancien que Guillaume IX (1), duc d'Aquitaine & comte de Poitou.

Il naquit en 1071, & mourut en 1126. Le détail de ses actions appartient à l'histoire générale : je n'en rappellerai que les circon-

(1) Crescimbeni, dit *Guillaume VIII*, d'après l'opinion de quelques historiens, qui retranchent un Guillaume dans la suite des ducs d'Aquitaine, comtes de Poitou : c'est le même que tous les autres appellent *Guillaume IX*; Bèzy & l'historien du Languedoc, ne comptent que neuf Guillaumes, ducs d'Aquitaine : le P. Labbe & l'histoire généalogique des grands officiers en comptent dix. Voy. le P. Labbe, *tabl. général*, pag. 415, & *abr. de l'hist. de France*, p. 189.

Les italiens n'ont point connu les ouvrages de Guillaume IX; & Nostradamus, pour n'avoir pas su qu'il s'en est conservé une partie jusqu'à nous, ne lui a point donné de place dans son histoire des poètes provençaux. Le savant Hauteferre, jurisconsulte toulousain, paroît être le premier qui ait vu des chansons du comte Guillaume : il en a publié dix. M. de Sainte Palaye les a retrouvées, avec quelques légères différences, dans les manuscrits des poésies provençales qu'il a recueillies, & en a de plus reconstruit sept autres qu'il a bien voulu me communiquer. Ces neuf pièces sont attribuées dans les manuscrits au comte de *Peytuis*; c'est-à-dire, de Poitou, sans aucune désignation particulière qui le distingue de tout autre comte de Poitou, du même nom que lui. Mais le rapport que je remarque entre les traits dont ce comte est peint dans une note historique, qui est à la tête du recueil de la bibliothèque du roi, & ce que les historiens contemporains ont dit du comte Guillaume IX, ne permet pas de douter que ce comte de *Peytuis* des manuscrits ne soit le Guillaume IX de l'histoire. Le caractère même des chansons ajoute encore à cette preuve : aussi licentieuses dans les termes, qu'indécentes dans les images, elles décèlent par-tout un rimeur libertin, tel que les monumens du tems représentent Guillaume IX. S'il n'y a point d'injustice à juger des mœurs d'un écrivain par la nature de ses écrits, il ne feroit de même y en avoir à décider d'après ses mœurs connues, de quels ouvrages il peut avoir été l'auteur. Malheur à quiconque s'est mis dans le cas de redouter l'une ou l'autre de ces deux façons de juger.

* *Rer. Aquit.* t. 2,
p. 499 & suiv.

tances qui ont rapport à ses poésies, ou que ses poésies peuvent éclaircir.

TROUBADOURS.

Suivant la note historique que j'ai citée, Guillaume fut un valeureux & courtois chevalier; mais grand pipeur de dames : il çouroit sans cesse par le monde, cherchant des dupes de sa coquetterie. Du reste, il fut bien trouver & bien chanter. C'est la traduction fidèle de la phrase provençale, que je serai souvent obligé de répéter : elle signifie que le comte faisoit des bonnes paroles, & en composoit les airs.

L. V, ep. 19 & 21.

Geoffroi de Vendôme, dans les inscriptions de deux lettres qu'il lui adresse, le qualifie chevalier incomparable & maître de tous les chevaliers : il ajoute que ce fut l'homme de son tems de la plus belle figure.

Ibidem.

Geoffroi du Vigeois, auteur contemporain d'une chronique très-précieuse, semble ne l'avoir connu que par ses aventures de galanterie : il aimait, dit-il, passionnément les femmes. C'est le seul trait par lequel il le caractérise dans l'endroit où il parle expressément de lui; mais plus bas, traitant des anciens seigneurs de Ventadour, de la maison de Comborn, il raconte un fait où le comte Guillaume eut assez de part, pour mériter de trouver ici sa place. Ce fait d'ailleurs, qu'on ne lit dans aucun autre écrivain, est important par lui-même : il y en a peu qui soient plus propres à nous donner une idée de l'état que les seigneurs français tenoient alors dans leurs châteaux; c'étoit la fin du onzième siècle, ou le commencement du douzième.

Gaufr. vof. Labbe,
Bibl. mss. t. 2,
p. 297.

Un jour, dit la chronique, le vicomte de Ventadour vint à Poitiers & entra dans le palais, pendant que le comte étoit à table : celui-ci, sans se lever, ordonna qu'on préparât au plutôt de quoi donner à dîner à son hôte. Les apprêts furent grands; mais comme le service se faisoit attendre, franchement, dit le seigneur de Ventadour, il n'est pas trop de la dignité d'un comte de votre importance d'être obligé de se mettre en frais pour recevoir un petit

TROUBADOURS.

vicomte tel que moi. Votre ordinaire, tel qu'il étoit, devoit être assez bon pour lui. Ce propos ne fut pas relevé; au bout de quelques jours, le seigneur de Ventadour étant retourné dans son château, le comte de Poitiers y arriva suivi de cent chevaliers, à l'heure du dîner. Le vicomte, qui venoit de se mettre à table, eut le tems d'en sortir avant que la compagnie fût entrée : il se douta bien que Guillaume avoit voulu le surprendre, pour se venger de la mauvaise plaisanterie qu'il en avoit essuyée. Cependant, loin de paroître embarrassé, après les premières civilités de la réception, il dit froidement à ses gens de donner à laver, & aussi-tôt la table se trouva couverte d'une telle quantité de plats, qu'à peine on eût vu rien de semblable à la nocce d'un prince. Ce jour-là, par hasard (c'est toujours le chroniqueur qui parle); il y avoit une foire à Ventadour; & les sujets du vicomte s'étoient empressés à porter chez lui tout ce qui s'y trouva de volaille & de gibier. Sur le soir, un payfan, à l'insu de son seigneur, entra dans la cour du château, conduisant une charrette traînée par des bœufs, & criant de toute sa force, *que les officiers du comte de Poitou viennent ici pour apprendre comment on délivre la cire chez le vicomte de Ventadour.* Puis ayant coupé les cercles d'un tonneau, qui étoit sur sa voiture, on en vit tomber à terre un nombre prodigieux de pains de cire blanche, qu'il laissa sur la place, comme chose si commune dans la maison, que l'on ne tenoit compte de la ménager; cela fait, il s'en retourna. La chronique ajoute que le vicomte, pour récompenser un homme qui étoit entré si à propos dans ses vues, & par qui il venoit d'être si bien servi, lui donna la propriété du lieu de *Malmont*, où il demeurait; & que les enfans de ce même payfan furent décorés *du baudrier de chevalerie*; ce sont les termes du texte : circonstance remarquable, dont j'aurai peut-être occasion de faire usage dans un mémoire sur l'origine de la noblesse.

Je reviens au comte de Poitou & aux témoignages que les historiens

historiens lui ont rendu. Orderic Vital, après avoir parlé avantageusement de sa valeur, qu'il traite d'*audacieuse*, parle avec éloge de l'enjouement de son esprit & de l'excessive gaieté de son humeur, qui alloit, dit-il, jusqu'à la bouffonnerie, jusqu'à surpasser même les bouffons de profession.

Guillaume de Malmesburi accorde bien au comte le talent de la plaifanterie, & le mérite d'y avoir réussi au point de faire rire *à gorge déployée* ceux qui l'écoutaient; je traduis littéralement: mais il lui reproche avec le zèle le plus amer, la dissolution de ses mœurs. Si on l'en croit, ce prince avoit fait construire à Niort plusieurs cellules, dont il prétendoit former un monastère, que nous désignerions aujourd'hui sous un autre nom; il devoit être gouverné par une abbesse, une prieure & les autres officieres des maisons religieuses. Sa vie scandaleuse, ajoute l'historien, & surtout le mariage adultere qu'il contracta publiquement avec Malberge, femme du vicomte de Châtellerault (1), lui attirerent l'excommunication des évêques d'Angoulême & de Poitiers, & les discours qu'il tint alors, ne prouverent que trop son peu de respect pour les censures ecclésiastiques.

Besly s'est inscrit en faux contre ces accusations; il leur oppose le témoignage de Geoffroi de Vendôme, qui n'a pas craint, en effet, de donner au comte la qualification d'homme louable dans ses mœurs. Il est certain que le moine de Malmesburi, écrivain anglais, & par un vice de sa nation, presque aussi ancien que la nation même, ennemi ou jaloux de la nôtre, fait rarement grace à nos princes quand il les trouve en faute. Mais si, à quelques égards, il fut injuste envers celui dont il s'agit, il faut avouer

TRUBADOURS.

Orderic. Vital.
p. 789.

Guill. Ma'mesburi
de gest. reg. angl.
fol. 96.

Hist. des ctes de
Poitou. p. 121.

God. Vindoc. l. v.
ep. 19 & 21.

(1) L'historien du Languedoc ne convient, ni que Guillaume eût répudié sa femme, ni qu'il eût épousé Malberge. Selon lui, le comte fut excommunié, pour avoir persécuté l'évêque de Poitiers, qui lui reprochoit hardiment sa vie scandaleuse. Tom. 2, pages 376 & 377.

TROUBADOURS.

Geoffroi. *epist.* 9,
L. I & 21, liv. V.

que Bessy, à son tour, manque de bonne foi dans les inductions qu'il tire de quelques termes vagues de Geoffroi de Vendôme. Le besoin qu'avoit cet. abbé de la protection d'un souverain dans les états de qui étoient situés la plupart des domaines de son abbaye, le mettoit dans la nécessité de ne parler de lui qu'avec des ménagemens respectueux. C'est ainsi que des expressions semblables, prodiguées long-tems auparavant par le pape S. Grégoire, en faveur de Brunchaut, dans une circonstance où elle pouvoit favoriser les desseins du pontife, n'ont point encore détruit l'opinion que l'histoire nous donne de cette princesse. Quant à la licence des mœurs, je suis très-porté à croire que Guillaume de Malmesburi n'a point chargé le portrait du comte : le fond & le style des chansons justifient l'historien ; on en jugera par celle-ci : elle contient le récit d'une aventure que je n'ose qualifier, & qu'on peut voir dans l'histoire des Troubadours, t. 2, p. 8. Guillaume s'y peint contrefaisant le muet, & supportant avec un courage incroyable les égratignures de deux chats qu'on irritoit dans son lit pour s'assurer s'il étoit aussi muet qu'il vouloit le paroître. Il ne poussa que des cris informes, quoique ces deux animaux parcourussent l'un après l'autre tout son corps avec tant d'acharnement, qu'ils n'en firent qu'une seule plaie.

Si ce récit n'est pas un conte inventé à plaisir, il y a de quoi s'étonner, qu'un duc de Guienne & comte de Poitou qui, dans les occasions, marchoit accompagné d'un cortège de cent chevaliers, se soit mis seul en chemin pour faire, sans suite, un assez long voyage. Quoi qu'il en soit, ferons-nous à ce prince l'honneur de penser qu'il ait connu les comédies de Térence, & que l'idée de contrefaire le muet lui soit venue d'après l'eunuque du poète latin ? Je doute que son érudition allât jusques-là. Il y auroit peut-être un peu plus de fondement à soupçonner que le poète comique de nos jours (Palaprat), qui s'applaudissoit d'être parvenu à mettre récemment sur la scène l'intrigue de Térence,

Palaprat. *préf.* de
sa com. du Muet.

en introduisant un *muet* à la place de l'eunuque, étoit redevable de cette invention au comte de Poitou. La piece dont il est ici question fut imprimée en 1657, dans un ouvrage de Hauteferre, languedocien comme Palaprat, à qui d'ailleurs l'ancien provençal ne devoit pas être absolument étranger.

Nous avons du comte Guillaume deux autres pieces à peu près du même genre que la précédente. Mais ce seroit trop que d'en donner un seul exemple.

Quatre autres pieces purement galantes, ne contiennent que des propos qui sont communs à tous les amans. Le poëte aime constamment, & ne cessera jamais d'aimer une dame qui dédaigne ses vœux. Il jure par le chef de S. Grégoire, qu'il mourra si elle ne lui accorde une marque de bonté. Ses rigueurs le réduiront à se faire moine : il paroît que la dame qu'il nomme *Esclave*, songeoit de son côté à embrasser la vie religieuse. A ce mélange monstrueux du sacré & du profane, on reconnoît le siècle de Guillaume IX.

Dans la huitieme piece, qui est de pure fantaisie, l'auteur se peint comme un homme qui ne tient fortement à aucun objet sur qui les événemens heureux ou malheureux font des impressions peu durables, & dont les attachemens sont aussi légers que son humeur est volage. *C'est ainsi*, ajoute-t-il, *que les fées m'ont doué.* Je doute qu'il y ait aucun témoignage plus ancien en faveur des fées ; à moins que l'on n'entende de cette sorte de génies le passage d'Arnobe, où on lit : *qui faunos, qui faunos, civitatumque genios reverentur.* Gervais de Tillebury, qu'on a quelquefois cité comme le premier auteur qui ait parlé des fées, est postérieur au comte Guillaume de près d'un siècle.

On lit dans la même piece : *je n'eus jamais à ma cour ni français ni normand.* Cette distinction mérite d'être remarquée. La France étoit alors divisée en Provence & en France proprement dite : la première comprenoit toutes les provinces méridionales du

TROUBADOURS.

royaume : la seconde toutes les provinces septentrionales. Mais celle-ci, aux termes du poëte, devoit être subdivisée en France, plus proprement dite, & en Normandie.

La neuvième pièce peut être regardée comme historique. Elle paroît avoir été faite dans le tems du départ du comte pour la croisade qui avoit été publiée au concile de Clermont en 1095. On fait que Guillaume conduisit à la Terre-Sainte une armée très-considérable, presque toute levée dans ses états. En partant, il dit adieu à la *chevalerie qu'il avoit tant aimée* ; c'est-à-dire, à tous les exercices des chevaliers, & aux vanités du monde, qu'il désigne par *les habits de couleur & par les belles chaussures*. Ceux qui s'enrôloient dans la milice sainte, devoient, au rapport d'Othon de Frisingue, renoncer à la parure, aux chiens & aux oiseaux. Il confie à *Foulque, comte d'Anjou son cousin, la garde du Poitou*.

Ce Foulque est le cinquième du nom, fils de Foulque Réchin & de Bertrade, par conséquent beau-fils du roi Philippe I, qui enleva & épousa Bertrade du vivant de son mari. Il prie le même comte d'Anjou, & le roi *de qui il tient son fief, de défendre son fils, encore enfant, contre les entreprises de ses vassaux & de ses voisins*. Ce fils, qui n'avoit alors qu'un an, est Guillaume X, père d'Eléonore. Ce qui me donne occasion d'observer, en passant, que le P. Sirmond s'est trompé, quand il a écrit que le Guillaume comte de Poitou, à qui sont adressées quelques lettres de Geoffroi de Vendôme, étoit le dernier de son nom & de sa maison.

Le mot dont se sert le comte, en parlant de son fief, est *honor*. Je ne fais pas cette remarque en vain : sous la seconde race, on appella *honores* les terres qui étoient données suivant le langage du tems, en *benéfice*, à titre de bénéfice. La plupart des savans ont pensé que ce droit féodal, qui s'introduisit sous la troisième race, ne fut, à beaucoup d'égards, qu'une continuation du droit bénéficiaire de la seconde, & que les bénéfices de celle-ci préparèrent l'institution des fiefs de celle-là. En effet, de ce que le même

terme a été successivement employé pour signifier les deux choses, il s'ensuit , avec assez de vraisemblance , qu'elles ont la même origine. Nos premiers romanciers se sont souvent servis du mot *honneur* dans la même acception. Enfin le comte demande pardon à tous ceux qui peuvent avoir quelque sujet de se plaindre de lui , puis il se jette entre les bras de Dieu , dont il dit qu'il implore le secours *en latin & en roman*. Voilà le roman pris pour le langage vulgaire , opposé au latin. Je ne connois point de passage d'écrivain français plus ancien où cette opposition soit aussi bien marquée.

Le succès de la croisade ne fut pas heureux ; & si l'on en croit Geoffroi du Vigois , ce fut du moins en partie par la faute du comte. Mais , sans qu'il soit nécessaire de lui rien imputer , personne n'ignore ce que l'infidélité de l'empereur Alexis coûta aux princes croisés. Guillaume revint dans ses états vers la fin de l'an 1102 , & chanta dans un poëme qui n'a pas encore été recouvré , les fatigues de sa marche , les périls qu'il avoit courus , les revers qu'il avoit essuyés. Sa gaieté naturelle , dit Orderic Vital , se retrouva toute entiere dans un ouvrage dont le sujet auroit dû ne lui inspirer que de la tristesse. Il égaya sa matiere par des plaisanteries , qui justifioient parfaitement l'opinion qu'il donne lui-même de son caractère , quand il se félicite d'avoir été doué par les fées du don d'indifférence.

L'historien ajoute que Guillaume se plaîsoit à chanter ce poëme *en présence des rois & dans les cercles des seigneurs*. De ce passage , Cazeneuve infere l'ancienneté *des cours d'amour*. On appelloit ainsi ces assemblées célebres , ou *de nobles dames & de preux chevaliers* , qui , selon l'expression du tems , *s'exerçoient à la courtoisie & gentillesse* , decidoient , avec certaines formes , les questions galantes qui étoient portées à leur tribunal. Je réserve pour un mémoire qui roulera sur l'origine de notre langue & de notre poésie , les inductions qu'on peut tirer par rapport à ces deux

TAOUBADOURE.

objets, de l'état où se trouvoient l'un & l'autre dans le siècle du comte Guillaume IX. Je dirai seulement que son style n'a rien qui sente la barbarie d'une langue au berceau, & que ses vers sont trop faciles & d'une cadence trop agréable, pour devoir être regardés comme les essais d'un art naissant.

Je finis par deux observations sur le manuscrit de la bibliothèque du roi, qui a fourni à M. de Sainte-Palaye la plupart des pièces du comte de Poitou.

1°. Ce prince est représenté dans la vignette ayant un aigle dans ses armes. Si la vignette avoit été faite de son tems, j'oserois dire que c'est le plus ancien exemple d'armoiries que nous connoissons, après le sceau de Robert-le-Frison, comte de Flandres, dont parle le P. Menestrier, & qui est, dit ce pere, attaché à un acte de l'an 1072.

2°. Il s'est glissé dans la note historique que j'ai citée plusieurs fois, une faute considérable qui la rend inintelligible. On y lit : *le comte eut un fils qui épousa la duchesse de Normandie, de laquelle il eut une fille qui fut mariée à Henri, roi d'Angleterre, & devint mère du jeune roi, de Richard & du comte Geoffroi de Bretagne. C'est un pur galimatias, mais facile à débrouiller. Guillaume IX eut un fils de même nom que lui, qui épousa Enor ou Alienor, sœur du vicomte de Châtellerault, & de ce mariage naquit Eléonore, qui, après la dissolution de son mariage avec Louis VII, épousa Henri II, d'abord duc de Normandie, ensuite roi d'Angleterre. J'imagine que le copiste, trompé par la ressemblance des deux noms, Alienor, Eleonor, aura, par une méprise assez ordinaire, passé une ligne du texte, & que de-là est venue l'obscurité impénétrable du passage. Crescimbeni a copié la méprise sans la remarquer. Ses éditeurs ne l'ont point corrigée; enfin le savant historien du Languedoc, à qui elle ne sauroit avoir échappé, puisqu'il a connu notre manuscrit, a négligé de la relever.*

Bernard, surnommé de Ventadour, naquit au château de ce nom

Chron. Gaufr. vof.
Labbe bibl. mss.
s. 2, p. 304. Voyez
Belly. p. 462.

Tom. 2, p. 398.
Bernard de Ven-
tadour.

dans le Limousin, où son pere servoit en qualité de bas-domestique, chargé de chauffer le four & de faire cuire le pain. L'avantage qu'il avoit eu d'apporter en naissant une physionomie aimable lui valut celui d'être élevé avec plus de soin que sa condition ne le permettoit. On fait que ce premier don de la nature décide quelquefois de la destinée de semblables enfans, par le privilege qu'il a d'intéresser à leur éducation les maîtres chez qui ils sont nés. Bernard répondit parfaitement à celle qu'on lui donna. Il étoit, selon l'expression provençale, courtois & bien appris : il favoit de plus *composer & chanter*. Ces talens le rendirent agréable au vicomte de Ventadour son seigneur.

La seigneurie de Ventadour, qui échut en partage, vers le milieu du onzieme siècle, à un cadet de la maison de Comborn, l'une des plus anciennes & des plus illustres du Limousin (1), a porté le titre de *Vicomté*, jusqu'en l'année 1350, que Philippe de Valois l'érigea en comté, par ses lettres du 2 avril : elle a été depuis érigée par Henri III d'abord en duché en 1578, puis en pairie en 1589, en faveur de Gilbert de Levis III, du nom, dans la maison de qui étoit fondue en 1472 celle des anciens seigneurs de Ventadour. Celui qui est nommé dans cette vie ne sauroit être que le vicomte Ebles II, qui, selon la chronique de Geoffroi de Vigeois, *aima les chansons gaies jusques dans sa vieillesse, & s'attira par les siennes la faveur de Guillaume, duc d'Aquitaine & comte de Poitiers*. On le trouve dans un autre endroit surnommé *le chanteur* ; d'où M. Baluze a conjecturé que c'est de lui qu'il faut entendre ce qu'on lit d'un seigneur de Ventadour

Hist. général. des
gr. aff. t. IV, p. 1
& suiv.

Baluz. hist. de la
maison d'Auv. t. 1,
p. 288.

(1) V. Baluze, *Hist. Tuel. pages 55 & 56, & l'histoire de S. Martial, fol. 1. 3, p. 377*. Selon l'auteur de cette histoire (le P. Bonaventure de Saint-Amable) la vicomté de Comborn passa en 1492 dans la maison de Pompadour, par la vente qu'Amaujen de Comborn, seigneur de Freignac, en fit à messire Jean de Pompadour. *ibid. pag. 733.*

TROUBADOURS.
Hist. tutel. page
383.

dans la vie de Bernard, poète provençal : c'est le même Bernard dont j'écris l'histoire. Pour fixer le tems où vivoit Ebles II, j'ajouterai que je le trouve nommé avec sa femme & ses trois fils, dans une charte de l'an 1147. Il ne devoit pas être jeune alors (1).

La chronique que je viens de citer, rapporte du vicomte Ebles un fait qu'on vient de lire dans la vie du comte de Poitou, & qui peut donner une idée de l'état que les seigneurs français tenoient alors dans leurs châteaux : c'étoit le commencement du douzième siècle, puisque le duc d'Aquitaine & comte de Poitiers, qui est un des acteurs de la scène, mourut en 1126 (2).

Gaufr. vol. p. 290
& 291.

Ce fut donc chez le vicomte Ebles que Bernard de Ventadour fut élevé. Ce vicomte avoit épousé Agnès de Monluçon, qui joignoit aux grâces de la figure tout l'enjouement & toute la vivacité de la jeunesse. Un pareil assortiment ne pouvoit être que dangereux pour un jeune poète, dont le talent & le cœur sembloient chercher un objet qui pût occuper à la fois l'un & l'autre. Bientôt Bernard ne connut plus d'autre matière de chanson, que

(1) *Hist. de la Mais. d'Auv. pag. 284, & hist. Tutel. p. 148.*

On voit son petit-fils Ebles IV, parler avec sa femme Sybilla dans une autre charte de l'an 1147, *hist. de S. Marti, t. 3, pag. 448*. M. Baluze avoit dit dans son histoire de la Maison d'Auvergne, pag. 284, qu'Ebles II mourut au Mont-Cassin en 1170 : mais ayant lu le texte de la chronique du Vigeois avec plus d'attention, il se corrigea lui-même, quelques années après, & appliqua avec plus de fondement dans son histoire de Tulle, p. 146, au vicomte Ebles III, ce qu'il avoit d'abord entendu d'Ebles II ; & comme il n'avertit point de sa correction, je la remarque ici en faveur de ceux qui, en comparant les deux ouvrages du même auteur, pourroient être blessés de cette différence.

(2) Ce duc d'Aquitaine, selon la chronique du Vigeois, pag. 322, se nommoit Guillaume ; & étoit fils de Guy. *Guillelmum filium Guidonis* ; ce qui ne convient qu'à Guillaume VIII, fils de Gui-Geoffroi Guillaume VII. Or Guillaume VIII mourut en 1126. Selon Besly, pag. 128, c'est celui que l'histoire généalogique des grands officiers appelle le IX. Dans cet ouvrage, il y a dix ducs d'Aquitaine du nom de Guillaume ; au lieu que Besly n'en compte que neuf.

la beauté de la vicomtesse. Bientôt il s'aperçut que l'admiration n'étoit pas le seul sentiment qu'elle lui eût inspiré. *Je ne puis, disoit-il, me dissimuler le trouble de mon ame ; mais en feignant de chanter & de rire , je saurai du moins le cacher aux autres , & faire prendre le change à ceux qui m'observent.* Il se mit , en effet ; à chanter tantôt le retour du printems qui rend aux arbres leur verdure , aux prairies l'émail de leurs fleurs , au rossignol l'harmonie de sa voix ; tantôt la puissance de l'amour ; les avantages & les dangers d'un attachement , l'infidélité ou l'indiscrétion des hommes , l'inconstance & les caprices des femmes ; mais enfin , il reconnut que le moyen qu'il avoit cru si propre à déguiser sa passion , contribuoit encore plus sûrement à l'entretenir , & que l'amour seul lui dictoit toutes ses chansons : « il n'y a de bonnes » chansons, *dit-il alors*, que celles qui partent du cœur ; & ailleurs , » la joie qui naît de l'amour , & dont je suis pénétré , passe dans » mes vers , elle les embellit. Pourquoi s'étonner , *dit-il dans un » autre endroit*, du succès qu'ils ont dans le monde ? celui qui aime » plus doit aussi mieux chanter (1) ».

Dans cette dernière pièce , l'une des plus tendres qui nous restent de lui , il s'élève contre les *faux amans* , & semble se plaindre à la Providence , de ce qu'elle n'a pas imprimé sur leur front un caractère qui les distinguât à peu près dans le sens du passage d'Euripide , que M. Racine a rendu par ces deux vers :

Et ne devoit-on pas à des signes certains
Reconnoître le cœur des perfides humains.

Une corne placée au milieu du front est le signe dont il eût voulu que les amans déloyaux fussent marqués. Si l'on juge du cœur de

(1) Cette pensée fait tout le fond de la quatrième idylle de Bion , qui commence ainsi : *ταί Μούσαι τῶν ἰσθῶν τοῦ ἄγχιος ἔφασκοντα* : les muses , loin de redouter l'amour , &c.

TROUBADOURS.

Bernard par ses poésies, on peut présumer qu'il ne couroit aucun risque à faire cette imprécation : l'amant respectueux & délicat s'y fait sentir dans chaque strophe.

La crainte de déplaire à sa dame tint long-tems sa langue captive. La liberté qu'il se donna dans la suite ne rompre le silence ; ne lui attira que des mépris. Il ne connoît l'amour que par les inquiétudes dont il est agité. *Mais ces inquiétudes lui sont chères.* Non, dit-il, en s'adressant à l'Amour lui-même : pour tous les biens

Qui des autres mortels excitent les desirs ,
Je ne changerois pas mes tourmens & tes chaînes.
Si je parle ainsi de tes peines ,
Que dirai-je de tes plaisirs ?

Il dit ailleurs :

Du moins amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer encor même sans être aimé.

Car cette pensée est exactement renfermée dans ces deux vers attribués à Rousseau. Un ancien poëte latin a dit :

Amari licet , si potiri non licet.

Quelquefois il changeoit de langage : celui des amans n'est pas toujours uniforme. « Pendant que les années, *disoit-il*, sont successivement jettes à des révolutions périodiques, & qu'une saison fait régulièrement place à une autre ; je demeure constamment dans le même état, soupirant sans cesse, & jamais écouté. Que sert d'aimer quand on ne parvient point à inspirer ce que l'on sent : je cesserai de chanter ; je m'éloignerai : eh pourquoi ? ma constance touchera peut-être celle que je veux fuir. D'autrefois ; il s'exhortoit à la persévérance par l'exemple de l'eau, qui, tombant goutte à goutte sur une pierre, vient à bout de la percer. Tout le monde fait les deux vers de l'opéra, qui renferment la même pensée, & qui sont une traduction d'Ovide ou de Lucrece ;

car tous deux ont dit la même chose. Enfin, assis un jour auprès de sa dame à l'ombre d'un pin, il en obtint un *baïser*. Cette faveur lui causa un transport de joie qui ne peut s'exprimer. Il passa de cet état d'ivresse à une sorte d'enchantement qui lui faisoit dire au milieu de l'hiver : « Quel changement a donc renversé l'ordre des » saisons ? l'air est devenu ferein ; jamais un jour plus pur n'é- » claira nos côteaues. La neige qui couvroit nos campagnes s'est » convertie en fleurs. Puis il ajoutoit :

Ce changement, amour, est un miracle de ta puissance,
C'est toi, qui de ces fleurs viens de parer nos champs ;
C'est toi, qui sur nos prés étends cette verdure.
Pour les cœurs que tu rends contents,
Tout s'embellit dans la nature ;
Et l'hiver se change en printems.

M. de Fontenelle a dit quelque part :

Un cœur passionné voit un autre univers,
Que le cœur qui n'est pas sensible.

Revenu à lui-même, il comparoit le baiser qu'il avoit reçu à la lance d'Achille, qui pouvoit seule guérir les blessures qu'elle avoit faites. Apparemment il avoit vu le distique d'Ovide, qui fait allusion à la fable d'Achille & de Téléphe (1). Ce seroit trop présumer de l'érudition d'un Troubadour, que de supposer qu'il avoit emprunté des grecs cette image, qui se trouve en effet dans l'anthologie, & rendue, ce me semble, avec plus de galanterie que dans Ovide. Je me contente d'en mettre ici une traduction latine, qui me paroît aussi élégante qu'elle est fidelle. L'amant parle à sa maîtresse :

Telephus en ego sum ; tu sis mihi fidus Achilles.
Ore, puella, necas ; ore beare potes.

(1) *Vulnus in Herculeo, quæ quondam fecerat, hoste,
Vulneris auxilium pelias hasta tulit.*

Remed. amor. l. 1, y. 47.

TROUADOURS.

Les beaux jours de Bernard alloient finir. Jusques-là sa retenue & sa discrétion l'avoient mis à l'abri des discours des médifans : celle pour qui toutes ses chansons étoient faites , ne se trouvoit nommée dans aucune ; & il n'étoit pas possible de la reconnoître sous le nom de *Belvezer* ou d'*Aziman* , à qui elles étoient ordinairement adressées. Il s'avisa de la nommer dans l'envoi de la piece où il parle du ravissement que lui causa le baiser de sa dame , lui qui dans un autre s'étoit également applaudi , & du bonheur d'avoir été si bien traité , & du plaisir d'être le seul qui le fût. Malgré l'obscurité qu'il semble avoir affectée pour couvrir son imprudence , elle n'échappa point au vicomte : Ebles conçut des soupçons , & ne les dissimula pas. Pour l'honneur d'un siecle que je ne m'accoutume pas à traiter de grossier ; je ne puis croire qu'on doive entendre du seigneur de Ventadour la chanson où Bernard exhorte une dame qu'il ne pouvoit plus voir , à se venger du mari jaloux qui la bat ; ce qui paroît clair , c'est qu'Agnès fut étroitement gardée , & que le poëte , chassé du château , eut ordre de ne pas même demeurer sur les terres de la seigneurie de Ventadour : Bernard obéit , n'emportant avec lui que la seule consolation de laisser *son cœur en ôtage* (ce sont ses termes) entre les mains de la dame qu'il vouloit aimer toute sa vie ; soit qu'il eût quelque raison de penser que la vicomtesse avoit été peu touchée de leur séparation , soit que la douleur le rendît injuste ; il partit en se plaignant. Mais ses prétendus sujets de mécontentement ne diminuoient ni son affliction ni son amour. Il exprime l'un & l'autre dans une piece où , en prenant congé de ses amis de Ventadour , il dit ; d'après Ovide , qu'il leur envoie *le bon jour qu'il n'a pas* ; il est bon de remarquer qu'il leur adresse en Provence ce compliment , parce qu'alors apparemment , le nom de *Proença* comprenoit le *Limousin*. Je vois dans le Crescimbeni , sur la vie d'Arnauld Daniel , que le Velutello & le Geonaldo ont appelé *provençal* , Arnauld , qui étoit périgourdin.

Ce fut dans un de ces momens de mauvaise humeur, que rappelant le jour du baïser fatal, il se reprochoit de n'avoir pas alors profité des bontés de sa dame, pour tirer d'elle *un gage de sa tendresse* qui eût été plus capable de lui en assurer la durée. Ovide a dit la même chose avec moins de délicatesse.

TRUBADOURS.

Ovid. art. am. l. I. v. 670.

L'infortuné Bernard alla chercher un asyle à la cour de la duchesse de Normandie. Cette princesse, que l'auteur provençal de nos vies manuscrites ne nomme point, étoit Eléonore de Guienne, qui, après la dissolution de son mariage avec Louis VII, épousa en 1152 Henri, duc de Normandie : & comme elle n'a pu prendre le titre de *duchesse*, que depuis cette même année jusqu'en 1154; que Henri II devint roi d'Angleterre, c'est dans cet intervalle, qu'il faut nécessairement placer le séjour que Bernard fit auprès d'elle (1). Un poëte qui appliquoit à la galanterie tout son talent,

(1) L'écrivain provençal dit que Bernard alla trouver la *duchesse de Normandie*, mais il ne la nomme pas : ensuite il ajoute, *Henri, roi d'Angleterre, l'ayant épousée, l'emmena de Normandie en Angleterre*. Il devoit dire : *Henri, qui l'avoit épousée, étant devenu roi d'Angleterre, l'emmena dans ses nouveaux états*. Car le prince Henri n'étoit encore que duc de Normandie, lorsqu'il épousa Eléonore en 1152; & il ne devint roi d'Angleterre qu'en 1154, par la mort du roi Etienne. Alors il passa la mer pour aller se mettre en possession du royaume dont il avoit été déclaré l'héritier. Nostradamus & ceux qui l'ont suivi, ont pensé que le roi d'Angleterre, qui emmena avec lui la *duchesse de Normandie*, étoit Richard. Je ne le releverois pas, si je ne voyois que le savant historien du Languedoc est tombé dans la même méprise. Cet écrivain, d'ailleurs si exact, dit, 1°. que la *duchesse de Normandie* est Alix de France, fille de Louis VII, qui fut promise en mariage à Richard, fils de Henri II, roi d'Angleterre en 1174. Mais Alix n'a jamais dû avoir ce titre : Richard, à qui elle fut promise, ne pouvoit prendre que celui de duc de Guyenne; c'étoit son apanage. 2°. Le même écrivain ajoute que *Henri l'ayant épousée en quelque manière au nom de son fils*, l'emmena en Angleterre. Il est vrai qu'Alix, encore enfant, fut conduite en Angleterre pour y être élevée; mais rien ne prouve que le pere l'eût épousée, en quelque manière que ce soit, au nom de son fils. Enfin, pour concilier l'auteur provençal avec l'historien, il faudroit que Bernard eût demeuré long-tems à la cour de la princesse, avant qu'elle passât la mer. Mais cette idée d'une cour, ne peut gueres s'allier avec l'âge que devoit

Hist. de Lang. t. 2, p. 518.

TROUBADOURS.

ne pouvoit être que très-bien venu chez une princesse telle qu'on nous peint Eléonore : aussi le combla-t-elle de témoignages de bienveillance & de considération. La destinée de Bernard étoit de passer rapidement de la reconnoissance à des sentimens plus vifs, & de ne se point rendre l'esclave de ce qu'il appelle dans une de ses pieces *la tyrannie de la condition ou du rang*. Sensible d'abord aux bontés de la duchesse, il le fut bientôt à ses charmes ; & l'amour, à qui il avoit été redevable de tant de bons vers dans le Limousin, continua de l'inspirer en Normandie. Les auteurs qui ont écrit que cette province avoit été le berceau de notre poésie, auroient pu compter Bernard parmi ceux qui ont contribué à l'y faire naître.

Parmi ses chansons, j'en remarque deux qui doivent avoir été composées pour Eléonore, avant qu'elle passât en Angleterre. Dans l'une, dont l'envoi lui est directement adressé, le poète dit qu'il est épris de l'amour le plus vif pour une dame à qui il n'ose le dire, parce qu'elle dédaignerait des vœux si peu dignes d'elle : mais que trop timide pour déclarer ses sentimens, il est aussi trop foible pour les surmonter. Dans la seconde, il enchérit sur la même idée, & ajoute qu'il aimerait mieux mourir du tourment qu'il endure, que de chercher à soulager son cœur par un aveu téméraire. Il est vrai, continue-t-il, « qu'elle m'a permis de lui faire

Hist. général. de la
maison de Fr. t. 1,
p. 77.

avoir Alix lorsqu'elle fut conduite en Angleterre pour y être élevée. A ces observations, j'ajouterai une preuve qui me paroît sans réplique. Je la tire de deux pieces de Bernard ; l'une est adressée à Hugonet pour être chantée à la reine de Normandie. Or la seule Eléonore a été tout-à-la-fois duchesse de Normandie & reine. Enfin, l'envoi de l'autre est adressé à la reine Eléonore elle-même.

L'argument que l'on prétendrait tirer de ce que la duchesse, suivant la vie provençale, étoit très-jeune, & qu'Eléonore ne l'étoit plus, ne me paroît pas d'une grande force. Eléonore, moins jeune assurément qu'Alix, pouvoit encore être traitée de jeune, puisqu'elle eut huit enfans de son mariage avec Henri.

» telle demande que je voudrois (c'est ce que nos romanciers
 » ont appelé depuis demander un don) : mais la demande que
 » j'aurois à lui faire est d'un si haut prix, qu'un roi ne devrait
 » pas la risquer». Cependant elle approuve que je lui écrive, &
 elle *fait lire*. Conclurons-nous delà que *savoir lire* fût alors un
 mérite rare chez les princesses?

Je remarque de même plusieurs pieces qui doivent avoir été
 composées depuis le départ d'Eléonore pour l'Angleterre. Dans
 la premiere, il se félicite d'avoir fait un choix qui doit à jamais le
 combler de gloire ; puis s'attendrissant au souvenir de la dame
 qu'il aime, & qui n'est plus en France, il compare sa peine à celle
 de Tristan séparé d'Iseule (preuve de l'ancienneté de ce roman),
 & il ajoute :

Que n'ai-je : comme l'hirondelle ;
 L'heureux don de franchir les airs ;
 Pour chaque nuit , à tire d'aile ,
 Pouvoir voler aux pieds de celle
 A qui, de loin , j'offre ces vers !

Eloigné de ma dame, dit-il dans la seconde, je m'occupe de
 son image qui est gravée au fond de mon cœur. La voix du
 rossignol me réveille tous les matins : en chantant ses amours, il
 me retrace les miennes ; & je préfère de si douces pensées au
 plaisir du sommeil. L'envoi est adressé à *Hagonet*, son ami ou
 jongleur de profession, qu'il prie de chanter sa chanson *à la reine*
de Normandie. Je ne sache qu'Eléonore, à qui on ait pu donner
 ce titre. Dans l'envoi de la troisième, il charge son messager,
 sans le nommer, de porter ses vers *au-delà de la mer*, & d'annon-
 cer à sa dame, que bientôt il l'ira voir. Ce fera, dit-il dans
 l'envoi de la quatrième, avant l'hiver prochain, pourvu que j'en
 obtienne la permission du *roi d'Angleterre & duc de Normandie* ;
en faveur de qui je suis tout ensemble anglois & normand.

Il est assez clair, par un endroit de cette piece, & par quelques

TROUBADOURS.

autres, qu'Eléonore n'avoit pas dédaigné de donner des espérances à Bernard : c'étoit-là sans doute le motif de son empressement pour le voyage d'Angleterre : *le vent qui en vient*, disoit-il, *apporte à mes sens tous les parfums du paradis*. Je ne vois néanmoins aucune preuve qu'il ait exécuté ce projet. Si l'on en croit l'historien provençal, auteur contemporain, ses vœux n'avoient point été rejetés (1). Quoi qu'il en soit, il alla se consoler du départ de la duchesse de Normandie chez le bon comte Raymond de Toulouse, auprès de qui il demeura jusqu'à la mort du comte. C'étoit Raymond V, prince célèbre dans l'histoire des Troubadours, par la protection dont il les honora, & qui mourut en 1194.

Hist. de Lang. t. 3,
pag. 94.

Je suppose que toutes les chansons de Bernard, qui m'ont paru ne se pouvoir rapporter aux deux principales circonstances de sa vie, ont été faites à la cour de Toulouse ; je veux dire principalement celles, où, tantôt plus heureux dans ses amours, il s'applaudit d'avoir trouvé un objet qui le dédommage du mépris d'un autre ; & tantôt mécontent de son choix, il se plaint d'avoir été sacrifié à un rival par une maîtresse infidèle. Il dit d'une femme qui l'avoit trahi, que ne pouvant se résoudre à cesser de l'aimer, il diffimulera son ressentiment pour conserver ses droits, & tâcher au moins de la posséder par moitié ; quoique *ce partage*, ajoute-t-il, *coûte infiniment à ma délicatesse*, & *qu'en l'acceptant, je m'expose à être traité de cornard*. Preuve de l'ancienneté de ce mot, & de l'application qu'on en faisoit non-seulement aux maris, mais aux amans. Il dit ailleurs, que se trouvant assez vengé de la perfidie de cette

(1) Vie manuscrite. L'auteur de cette vie se nomme lui-même *Hugues de Saint-Cyr*, & dit qu'il écrivoit sur des mémoires que lui avoit fournis Ebles III, vicomte de Ventadour, fils de la vicomtesse que Bernard avoit aimée. Nostradamus n'a connu ni cette vie originale ni son auteur. Crescimbeni & Bastero ont connu l'un & l'autre.

même femme, par l'inconstance du nouvel amant qu'elle avoit pris, il est résolu de la quitter, d'autant plus, continue-t-il, que *l'espérance bretonne dégrade un seigneur & le fait dégénérer en écuyer*. Phrase singulière, dont une partie étoit proverbiale, & l'autre nous donne une idée de l'extrême distance qu'il y avoit alors entre l'écuyer & le chevalier, désigné ici par le mot de seigneur (1).

Si l'on en croit Nostradamus, Bernard, pendant son séjour à Toulouse, devint amoureux de la comtesse de Beaucaire. La vie manuscrite ne parle point de cette troisième passion; & je pense que ce qui a induit Nostradamus en erreur, c'est le nom de Beaucaire, souvent répété dans les chansons de Bernard, sur-tout dans les envois. Mais il m'a paru hors de doute que c'étoit un nom feint sous lequel le poète déguisoit celui de sa véritable maîtresse. Je pense de même des noms suivans, qui se rencontrent dans plusieurs pièces, *mon Cortès, mon Tristan, mon Alvergnats, mon Francès, mon Aziman, mon Bomien, &c.*

J'ai dit plus haut que Raymond V mourut en 1194. Dès que Bernard eut perdu ce généreux protecteur, il se retira, non au monastère de Mont-Majour, comme dit Nostradamus, mais à l'abbaye de Dalon en Limousin, où il consacra le reste de sa vie aux pratiques de

Abbaye fondée en 1114.

(1) A l'égard de l'expression proverbiale, en voici l'origine: Artur ou Artus, roi fabuleux de la Grande-Bretagne, que les romanciers placent au sixième siècle, ayant disparu, disent-ils, dans une bataille, fut transporté dans une île, où l'attendoit une Fée à qui il avoit plu: & comme on ne doutoit pas que la Fée n'eût le secret de lui procurer une longue vie, les bretons espérèrent longtemps de le revoir. Mais enfin l'espérance ne se réalisant point, toute espérance chimérique fut appelée *espérance bretonne*. J'ai remarqué de fréquentes allusions à ce fait, dans les écrivains des douzième & treizième siècles. Par exemple, dans Pierre de Blois (épist. 34). *Venturum cum bretonibus praefolor Arturum, & Messem cum judais expecto*; de même (épist. 57), *expectare poteris Arturum cum bretonibus*, & ailleurs encore.

TRUBADOURS.
Gallia christ. t. 2,
col. 623.

la profession religieuse. Nous ignorons la date de sa mort. Le tems où il a vécu est constaté par les époques que j'ai marquées.

Nous avons de lui environ cinquante chansons, toutes du même genre. La facilité de la versification, la naïveté de l'expression, la délicatesse des sentimens, en font le caractère & le principal mérite. Il est un des poètes provençaux que Pétrarque a nommés avec éloge.

Triomp. d'am.
c. 4. 66.

Je compte entre ses pièces deux tençons ou jeux partis, dont Peyrols & lui sont les interlocuteurs.

Dans l'une, Peyrols demande à Bernard, comment il peut résister à la voix du rossignol, qui l'invite à chanter. J'aime mieux dormir, répond Bernard, l'amour est une folie dont je suis guéri. Tel est le fond du dialogue.

Dans l'autre, Bernard, à son tour, demande à Peyrols, pourquoi il a été si long-tems sans faire de chansons? C'est, répond celui-ci, parce qu'on ne chante bien qu'autant qu'on est amoureux; & je ne le suis plus. Si, pour cela, réplique Bernard, on devenoit muet, il y a plus d'un an que j'aurois perdu la voix. Je remarque dans cette tençon une allusion à la fable du renard, qui feint de ne pas aimer les fruits auxquels il ne peut atteindre.

Heiss. t. 1, p. 141.

Je ne trouve qu'une seule pièce qui m'offre quelque chose d'historique. L'auteur y exhorte l'empereur Frédéric à faire repentir les milanois de leur entreprise, & à prendre garde qu'ils n'aient le dessus. On peut voir dans l'histoire de l'empire, le détail de la révolte des milanois, & de la vengeance qu'en tira Frédéric. Ce prince, après avoir abandonné leur ville au pillage, l'a fit démolir, puis labourer en croix avec une charrue: enfin, il y fit semer du sel. Cet événement est de l'année 1163.

Hist. de Lang. t. 3,
p. 12 & 13.

Les liaisons que Raymond, comte de Toulouse, à qui Bernard étoit attaché, entretenoit alors avec Frédéric II, mirent le poète

(1) Surnommé Barberousse, qui mourut en 1190.

dans les intérêts de l'empereur. La piece d'où je tire ce trait historique, est adressée à Jeanne d'Est, dont j'ai remarqué que le nom ne se trouvoit pas dans les tables généalogiques de la maison d'Est, dressées par M. de Chazor.

La piece cotée 489, dans le manuscrit G, contient plusieurs noms illustres, mais sans aucune personnalité qui puisse éclaircir l'histoire. L'auteur y abjure l'amour, & proteste que rien ne sera capable de le ramener aux autels d'un dieu, qui n'use de sa puissance que pour faire des malheureux. « Il n'est reine ni duchesse, dit-il, » qui pût me tenter. Je résisterois à la comtesse de Provence, à la » dame de Salusses, & à sa charmante sœur Béatrix de Viennois. » La belle Salusses d'Auramala & sa sœur, toutes deux filles de » monseigneur Colrat, me prodigueroient en vain leurs charmes. » Je verrois à mes pieds Alafais de Castel & de Massa, que je ne » serois pas ému. La comtesse de Turet (1), (peut-être Turenne), » ne me trouveroit pas plus favorable à ses empressemens ».

Je serois porté à croire que le véritable but de cette espece d'abjuration étoit d'amener l'éloge des dames qu'il nomme ; & le tour est assez ingénieux.

Nos manuscrits lui attribuent une piece que je soupçonne n'être pas de lui, mais qui ne porte point de caracteres auxquels on puisse reconnoître l'auteur. Celui de qui elle est, paroît l'avoir composée dans la Syrie. Les exercices des tournois, sont un des moyens qu'il veut employer pour plaire à sa dame. D'une part, la naissance excluait Bernard des tournois ; de l'autre, je ne vois, ni dans sa vie ni dans ses ouvrages, aucun trait qui puisse fonder ce voyage de Syrie. Nostradamus lui attribue les pieces suivantes que nous ne connoissons point. *Las Recoissnadas de l'amour recalyvat, Las mayas, La Ramada, Las Syrenas.*

(1) L'histoire de Languedoc parle souvent d'une maison de Turay, dite aussi de Limoux, qui possédoit au commencement du treizieme siecle de grands établissemens dans la sénéchaussée de Carcassonne. V. tom. 3, piece 366.

TROUBADOURS.

Geoffroi Rudel.
ou Jinfiré Rudel.

Geoffroi Rudel étoit gentilhomme & prince de *Blaie*. L'historien provençal, qui nous apprend cette circonstance, n'y a joint qu'un seul fait de la vie de Geoffroi. Voici ce qu'il raconte (1).

Quelques pèlerins, revenus de la Terre-Sainte, avoient rapporté une idée si avantageuse de la comtesse de Tripoli, qu'ils ne cessent de parler de ses vertus & de sa beauté avec une admiration & des éloges qui ne s'épuisoient point. L'admiration ne va guères sans une sorte d'enthousiasme, qui nous rend maître de l'imagination des autres. Celle de Geoffroi s'échauffa au récit de tant de rares qualités : il prend la croix & s'embarque pour aller aussi admirer la comtesse. Jusques-là, le fait n'a rien d'incroyable. L'historien a conservé le souvenir de quelques voyages pareils, entrepris dans la même vue, sur la foi de la renommée. Le merveilleux de celui-ci est dans le motif.

Geoffroi étoit devenu tout d'un coup éperduement amoureux de la comtesse de Tripoli. Trois de ses chansons supposent si manifestement cette passion subite, qu'on ne peut douter, malgré le silence de l'écrivain provençal, qu'elle n'ait beaucoup influé dans son projet. « J'aime, dit-il, un objet que je n'ai jamais vu, à qui je » n'ai pu ni expliquer mes sentimens, ni demander compte des » siens. Tout ce que j'en sais, c'est que parmi les beautés sarrasines, » juives ou chrétiennes, il n'y en a point qui l'égale. Chaque nuit » je m'endors plein de son image ; chaque nuit, des songes » charmans, la livrent à mes desirs. Hélas ! le réveil dissipe cette » illusion ; & je n'ouvre les yeux, que pour apprendre que je ne » puis la voir. Alors, je me souviens qu'elle habite une terre » étrangère. Je franchirai cet espace. Mon voyage » pourroit-il n'être pas heureux ? J'aurai l'amour pour guide (2). . . .

(1) Voyez les commentateurs de Pétrarque, Mario-Equicola & Crescimbeni, sur Nostradamus.

(2) Tibulle a dit : Quisquis amore tenetur, eat, tutusque sacerque,
Qualibet : insidias non timuisse decet.

» La dame que j'adore me verra donc avec un bâton de pèlerin &
 » un habit de toile. Ah ! si, pour l'amour de Dieu, elle dai-
 » gnoit m'accorder l'hospice dans son palais. Non, il suffiroit
 » à mon bonheur d'être prisonnier chez les sarrasins : j'en serois
 » plus près des lieux qui la possèdent. O vous, mon Dieu,
 » transportez-moi dans ses jardins ou dans sa chambre ! Faites du
 » moins que je puisse la voir. C'en est fait, je pars ! puisse-je
 » seulement ne pas mourir avant qu'elle ait su ce que l'amour me
 » fait entreprendre pour elle. A mon arrivée, ma chanson l'en
 » instruira ! Je lui ferai chanter mes vers par un interprète : car ils
 » sont en langage roman. Certes, si elle n'est pas touchée
 » d'un tel excès d'amour, j'aurai lieu de soupçonner que mes par-
 » rains avoient jetté sur moi un mauvais sort (1) ».

Je remarque ici deux choses : l'une que le poète appelle *roman*, la langue dans laquelle il écrit ; l'autre, que le terme qu'il emploie, pour exprimer l'action de ses parrains, est une allusion aux fées, & prouve l'ancienneté de l'opinion qu'en ont eu nos romanciers.

Geoffroi étoit tombé malade dans le vaisseau. Au moment du débarquement à Tripoli, ses compagnons de voyage le crurent mort, & le déposèrent comme mort dans la première maison que le hasard leur offrit. Quelques-uns d'entre-eux allèrent aussi-tôt informer la comtesse d'un événement auquel, sans le savoir, elle avoit une si grande part. Ils lui raconterent en détail l'histoire du malheureux chevalier ; comment l'admiration & l'amour qu'il avoit conçus pour elle, l'avoient déterminé à passer les mers ; comment enfin il venoit de mourir, dans l'instant le plus fortuné de sa vie. La comtesse attendrie de ce récit, sort avec empressement, pour aller voir un homme à qui elle devoit au moins de la reconnoissance. Elle entre dans la chambre où on lui dit qu'étoit

(1) *Mal me faderon mey pairi.* Mes parrains m'auront fait un mauvais don de fée, faderon.

TROUBADOURS.

couché le pèlerin ; elle l'embrasse. Geoffroi respiroit encore : son ame, prête à s'envoler, s'arrête sur ses lèvres, pour recevoir une grace si précieuse : il ouvre les yeux, voit sa dame, & meurt entre ses bras, *en louant Dieu, & le remerciant de lui avoir accordé le seul bien qu'il desiroit*. La comtesse ordonna que Geoffroi fût enterré avec de grands honneurs dans la maison des templiers de Tripoli ; & dès le jour même, cédant à la douleur dont elle étoit pénétrée, elle embrassa la profession religieuse.

Tout est romanesque dans ce récit, qui, d'un bout à l'autre, a l'air d'un conte inventé à plaisir. Je doute néanmoins que l'on puisse en contester la vérité. Outre la preuve qui se tire naturellement des chansons que j'ai citées, une ancienne tençon provençale, dont nous ignorons l'auteur, le rappelle en termes formels. *Le vicomte Jaufré Rudel*, dit un des interlocuteurs, *en traversant les mers pour aller voir sa dame, mourut volontairement pour elle* ; ce qui est conforme au passage de Pétrarque : *Jaufré Rudel alla chercher la mort, à force de voiles & de rames*. Le moine des îles d'or avoit vu, selon Nostradamus, un autre dialogue sur la question ; savoir qui, du sentiment ou de la vue, du cœur, ou des yeux, contribue le plus efficacement à faire naître l'amour ; & l'acteur qui tenoit pour le sentiment contre les yeux, citoit l'exemple de Geoffroi, avec celui d'André de France (1). Au reste, il ne convenoit pas mal à un successeur de Roland, d'avoir l'imagination romanesque. Suivant les historiens de l'Aquitaine, le Paladin Roland, neveu de Charlemagne, avoit été seigneur de Blaie (2).

L'écrivain provençal que j'ai traduit, se contente de rapporter le fait, & n'ajoute rien qui puisse nous aider à découvrir en quel

(1) Les poètes provençaux font souvent allusion à cet André de France. Nostradamus avouoit que le roman ou conte, qui traite des aventures d'*André*, n'étoit point tombé entre ses mains : jusqu'ici nous n'avons pas été plus heureux que lui.

(2) *Annales d'Aquitaine* de Bouchet, pag. 96 & Hauteferre, *rer. Aquit. l. 1. p. 54.*

tems il est arrivé. Nostradamus, de sa propre autorité, le place en 1162 ; & sur cette date, regardant Geoffroi Rudel comme le plus ancien des poètes provençaux, dont le nom & les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, il commence par lui son histoire. Ce que Nostradamus avoit avancé sans preuve, Crescimbeni l'a depuis adopté sans examen. Cependant, si leur date étoit juste, il s'en suivroit au contraire, que Geoffroi Rudel ne doit point être mis à la tête des Troubadours qui nous sont connus. Le comte de Poitou, pour ne point parler de quelques autres, est certainement antérieur. Des recherches que j'ai faites, pour tâcher de fixer l'âge de Geoffroi, il résulte trois différentes opinions, entre lesquelles j'offre la liberté de choisir.

On se souvient que la note historique, qui précède le recueil manuscrit des chansons de Geoffroi Rudel, le qualifie *prince de Blaia*, c'est-à-dire, de Blaye, auprès de Bourdeaux. Il s'agit donc de trouver dans l'histoire un *Geoffroi* en qui le surnom de *Rudel* soit joint au titre de *seigneur de Blaye*.

Guillaume, comte d'Angoulême, mort en 1028, avoit deux fils Alduin & Josfred (1). Celui-ci recueillit en 1030 (2), par la mort d'Alduin, toute la succession de son père. Il mourut en 1048, & laissa cinq fils, Foulques, *Gaufred Rudelli*, Arnaud, Guillaume & Adémar. Les deux derniers furent successivement évêques d'Angoulême. Foulques l'aîné succéda au comté. Arnaud fut seigneur de *Montausier* ; & *Gaufred Rudelli* eut pour son partage la seigneurie de Blaye. Voilà, en apparence, l'homme que nous cherchons ; mais j'y trouve une difficulté insurmontable. Notre *prince de Blaye* fut amoureux d'une comtesse de Tripoli. Or Tripoli ne fut pris par les chrétiens & érigé en comté, que vers l'an 1109.

Guillelm. 171.

l. 21, c. 5.

(1) Chron. Adém. Labbe, bibl. mss. t. 2, p. 184.

(2) Hist. eccl. & co.n. Eugolism. ibid. p. 255.

TROUBADOURS.

Page 330.

Geoffroi, qui avoit signé, en 1040, une charte rapportée par Besli, devoit-il être, en 1109, susceptible d'une passion, que la plus bouillante jeunesse ne justifieroit pas?

Corlieu ibid. &
l'hist. général. t. 2,
page 125.

T. 2, pr. col. 484.

Ibid, pr. col. 289.

Il faut néanmoins convenir que l'opinion que je propose auroit quelque probabilité, s'il étoit certain d'ailleurs que la seigneurie de *Blaye* ayant été réunie au comté d'Angoulême, par la mort de *Gaufred Rudelli*, qui en effet, ne laissa point de postérité, n'en a point été démembrée dans la suite. Mais, au contraire, il y a preuve que ce démembrement s'est fait, soit pour apanager un cadet, soit pour quelqu'autre cause. Je trouve parmi les instrumens du *Gollia Christiana*, un Gérard de Blaye, bienfaiteur de l'abbaye de Fontdouce, au diocèse de Saintes, & pere d'un *Geoffroi Rudelli*, qui doit être celui dont la signature se lit au bas d'un fauf-conduit de l'an 1231, en ces termes : *G. Rudelli dominus de Blaia*, seroit-ce là le Troubadour? La comtesse de Tripoli fait encore mon embarras. Ce comté n'est pas assez ancien pour la première hypothèse : je crains qu'il n'ait pas vécu assez long-tems pour la seconde.

Tripoli, pris en 1109, par les chrétiens, comme je l'ai déjà dit, fut érigé en comté, en faveur de Bertrand de Toulouse, fils de Raymond V. Bertrand avoit épousé en 1095, Alix de Bourgogne. Pons, fils & successeur de Bertrand, épousa Cécile, fille naturelle de Philippe I & de Bertrade de Montfort. A Pons, succéda Raymond I, qui épousa Hodiérne, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem. Raymond II, son fils, épousa, en 1173, Eschive, dame de Tarabie, veuve de Gautier, prince de Galilée. N'ayant point d'enfans, il donna son comté de Tripoli à Raymond d'Antioche son cousin, & mourut en 1187. Celui-ci, qui avoit épousé Alix, fille de Rapin de la Montagne, en fit don pareillement vers l'an 1200, à son frere Boëmond IV, prince d'Antioche (1). Il me

(1) Guill. Tyr. ut suprà, & l'hist. général. t. 2, p. p. 592, 593 & 692.

paroît que depuis cette époque, le comté de Tripoli, réuni à la principauté d'Antioche, cessa d'avoir des seigneurs particuliers.

TROUBADOURS.

Je viens de nommer les comtesses de Tripoli, dont l'histoire nous a transmis les noms ; & je n'en sache aucune qui ait embrassé la vie religieuse : particularité qui nous est absolument nécessaire. Mais si nous ne trouvons point, parmi les femmes des comtes de Tripoli, celle à qui Geoffroi sacrifia si gratuitement sa vie, ne pourrions-nous pas la découvrir parmi leurs filles ? Raymond I, mort en 1148, en avoit une, nommée *Melifende*, dont Guillaume de Tyr parle avec éloge. Cette princesse fut accordée avec Manuel, empereur de Constantinople, qui ensuite la refusa ; & elle mourut sans postérité. Voilà déjà une circonstance qui la rapproche de l'état religieux, & qui rend plus vraisemblable la résolution de se jeter dans un cloître : ce qu'on auroit peine à concevoir des autres, à moins que de les supposer veuves (1). L'affront que l'empereur Manuel fit à *Melifende*, donna occasion de beaucoup parler d'elle : il dut intéresser à son sort les sujets de son pere. Dès qu'on eût à la plaindre, on la trouva mille fois plus parfaite. Le malheur pare la vertu ; il embellit ce qu'on aime. Les pèlerins françois, que la princesse pouvoit d'ailleurs avoir traités avec bonté, prirent avidement des impressions qui répondoient à leur reconnaissance. Ils retournerent chez eux, remplis d'une idée qu'ils chargerent encore, en la peignant des couleurs qui sont propres aux voyageurs. C'en étoit bien assez pour échauffer une imagination naturellement ardente ; & je ne serois point surpris que le nom même de *Melifende*, qui paroît fait exprès pour l'héroïne d'une aventure romanesque, eût ajouté quelque chose à l'empressement de Geoffroi : un homme de son humeur auroit été moins touché d'un nom plus commun. Dans cette dernière hypothèse, le

Guill tyr. l. 18,
c. 31.

(1) Crescimbeni avoit remarqué cet inconvénient, page 14.

TROUBADOURS.

tems s'accorderoit avec la date de Nostradamus. Raymond II, frere de Melisende, mourut en 1187.

En commençant cette discussion, j'ai annoncé qu'il en résulteroit trois conjectures. J'ajoute qu'il n'en résulte pas moins qu'aucune des trois n'est suffisamment fondée. Les poésies de Geoffroi, d'où nous espérons tirer quelques lumieres, ne contiennent rien d'historique qui puisse nous éclairer (1). Au reste, on ne doit point regarder ces sortes de recherches, comme des objets frivoles ou indifférens. Ce n'est que par une connoissance exacte de l'âge de ceux qui ont les premiers cultivé la poésie provençale, que nous parviendrons à fixer l'époque de son origine.

Nous avons sept pieces de Geoffroi Rudel. Les quatre dont il me reste à parler, sont purement galantes. Dans l'une, il préfère l'hiver à toutes les saisons de l'année, parce que c'est la seule qui lui ramene sa dame. Cette dame habitoit ordinairement un château, & venoit, selon les apparences, passer l'hiver à Blaye, où Geoffroi devoit résider.

Deux autres pieces sont à la louange du printems, dont le retour l'invite à chanter.

« Toute la nature, dit-il, me donne un exemple que je veux
» suivre. Les arbres, en se couvrant de feuilles & de fruits, m'a-
» vertissent de me parer de mes plus beaux vêtements. A la
» vue du Rossignol, qui caresse tendrement sa fidelle compagne,
» qui prend, dans ses regards, autant d'amour qu'il lui en donne
» qui chante si mélodieusement leurs plaisirs communs, je sens
» passer dans mon ame toute la joie qui les anime : je sens mon

(1) Les seuls noms qu'on y trouve, sont ceux de *Grimoart*, qui paroît avoir été jongleur, & d'*Hugues le Brun*. Quand celui-ci désigneroit un comte de la Marche, comme on peut le soupçonner, le nom d'*Hugues* & le surnom *le Brun*, sont trop communs dans la branche des Lusignans, comtes de la Marche, pour qu'on en puisse rien conclurre.

» cœur embrâsé des feux dont ils brûlent. . . . Heureux oiseaux !
 » il vous est permis de dire ce que vous sentez ; tandis que retenu
 » par des loix que vous ignorez , je n'ose parler à celle que
 » j'aime. . . . Je suis enfin résolu de rompre le silence. J'irai. . .
 » je la prierai d'agréer mes services ». Puis, en finissant : « Amour
 » je te rends grâces : elle exauce mes vœux ; elle m'appelle
 » auprès d'elle , & ne me défend pas d'espérer ».

Dans toutes ces pieces, l'expression est naturelle & simple, la versification facile & coulante, la rime heureuse, la cadence agréable. Il falloit que le moine de Mont-Major, cité par Nostradamus, fût de bien mauvaise humeur, ou peu instruit, pour traiter l'auteur *d'homme grossier, ennemi de toutes les dames*. Les lecteurs jugeront du caractère de la poésie de Geoffroi, & surtout de la délicatesse de ses sentimens, par la traduction de la seule de ses chansons dont je n'ai rien extrait. On a tâché, en suivant la mesure de l'original, d'en conserver la naïveté.

Maitres, maitresses des chansons.

Assez autour de moi foisonnent :

Mille oiselets sur les buissons,

Célébrent les fleurs qui couronnent

Nos gazons déjà renaissans ;

Mais sans bonne amour & sa joie,

De la douleur je suis la proie,

Et rien ne peut plaire à mes sens.

Je laisse à l'enfant son tambour,

Je laisse au berger sa musette :

Mais je ne laisserois l'amour

De celle que mon cœur muguet.

Une je fais de tel alloi,

Qu'on n'y peut faire nul reproche ;

Mais difficile en est l'approche :

Je gémis souvent sous sa loi.

Son mari jaloux la retient

Dans une tour haute & lointaine ;

TROUBADOURS.

Et si bon conseil ne lui vient,
Pour finir promptement ma peine,
Rien ne pourra me secourir.
Tant suis desirieux de la grace,
Que si rien ne sert mon audace,
Je n'ai recours que de mourir.

Tous voisins & tous habitans
Du lieu qui renferme ma mie,
Je les nomme rois & sultans (1).
Près de ma Dame, tant jolie,
Courtois deviennent les rustaus.
De ferme amour mon cœur l'adore :
Et je ne crois pas qu'elle ignore
Ni ma tendresse, ni mes maux.

Mon hardi vouloir, nuit & jour,
Par une pente naturelle,
S'en va courant vers le séjour
Où l'on a resserré ma belle.
Lors je la vois & je l'entens :
Ami, dit-elle avec courage,
Les jaloux menent grande rage ;
Mais ne laissons d'être constans.

(1) Le mot Sultan n'est pas dans l'original. Le texte porte : *je les nomme grands seigneurs.*



DISSERTATION

SUR l'origine & les progrès de la Langue provençale;

INFLUENCE qu'elle a eue sur les Langues italienne, française, espagnole.

LA langue d'un peuple tient à son caractère, à ses connoissances, à ses mœurs. S'il a l'imagination vive, l'ame élevée & fiere, un commerce & des arts, sa langue sera brillante, énergique, riche & variée; en un mot, ce sera celle des grecs ou des romains.

LANGUE
PROVENÇALE.

Envisagé sous ce point de vue, le sujet que nous traitons seroit des plus intéressans. En le développant, nous peindrions le génie de nos ancêtres, ses progrès, ses variations, sa dégradation même; car la langue n'est que l'expression naïve du caractère national. Elle se polit, s'annoblit, s'énerve ou s'altère, suivant qu'un peuple approche de sa grandeur ou de sa décadence. Mais la langue que parloient nos aïeux, dans les tems les plus reculés, ne leur étoit pas particulière; elle étoit commune à tous les gaulois, & n'avoit par conséquent rien de caractéristique pour notre province; d'ailleurs elle nous est peu connue.

Notre but est de considérer l'origine & les progrès de celle que nous parlons encore, & de marquer l'influence qu'elle eut sur nos voisins. Sa supériorité sur toutes les autres, est une preuve de celle que nos peres avoient du côté des talens & des mœurs; car, en général, la nation qui parle le mieux, est aussi celle qui brille davantage par sa politesse & ses lumieres. Nos peres pouvoient se vanter de cette double prérogative. Ils la devoient autant aux liaisons que le commerce leur donnoit avec les nations les plus

LANGUE
PROVENÇALE.

polices, qu'à l'avantage qu'ils avoient eu de parler jusqu'au sixième siècle, outre le celtique, le grec & le latin, c'est-à-dire, les deux plus belles langues de l'univers, qui s'étant altérées & mêlées ensemble, produisirent le provençal, où l'on retrouve encore des caractères frappans de l'une & de l'autre. Nous allons faire voir par quels degrés elles se corrompèrent, & comment le provençal, formé de leur mélange, devint dans tout l'Occident la langue des poètes & des cours; comment enfin il contribua aux progrès du français, de l'italien & de l'espagnol.

§. I.
Causes de l'altération des langues qu'on parloit autrefois en Provence.

Il est certain que la langue latine se corrompît en Provence, après l'invasion des barbares; mais il s'en faut bien qu'avant cette époque, on la parlât avec la même élégance que les grands & les honnêtes gens la parloient à Rome. La pureté de l'expression leur étoit propre. La langue s'altéroit à proportion qu'on s'éloignoit d'eux, & devenoit presque méconnoissable dans la lie du peuple & parmi les esclaves.

La distance des lieux, relativement à Rome, faisoit le même effet que la différence des conditions. Les villes les plus voisines se ressentoient du goût de la capitale, tandis que les plus éloignées se trouvant, pour ainsi dire, hors de son influence, imprimoient au latin le génie de leur propre idiôme. En vain on avoit établi dans les provinces des écoles publiques, pour répandre avec les beautés de la langue, les fleurs & l'aménité de la littérature romaine; si l'on y apprenoit à écrire & à parler correctement, on ne faisoit jamais cette finesse d'expression qui regnoit dans la capitale. Les gaulois qui n'alloient pas à Rome dans la vue de se former le goût, avoient le sort des auteurs français qui ne sont jamais sortis des provinces méridionales du royaume. Les écrivains mêmes des provinces d'Italie, n'étoient pas exempts de défauts; témoin Tite-Live, à qui l'on reprochoit d'avoir transporté dans son histoire, des façons de parler qui n'étoient usitées qu'à Padoue. Combien de mots im-

propres & de constructions vicieuses ne devoit-il donc pas échapper aux provençaux, qui, outre le latin, parloient le grec & le celtique?

Je fais qu'ils voyageoient beaucoup en Italie, & qu'ils étoient admis aux premières charges de l'état. Je fais aussi qu'il y avoit au milieu d'eux des patriciens, des marchands, & des colonies, qui avoient apporté les mœurs & le langage de la capitale. Mais il s'en faut bien qu'on parlât purement dans ces colonies. Les soldats dont elles étoient composées, les artisans qui s'y étoient retirés, ne connoissoient point d'autres règles qu'un usage grossier. Ils défiguroient la langue par beaucoup de vieux mots, & de façons de parler anciennes; de même que le peuple de nos provinces septentrionales défigure le français par des termes inconnus ailleurs, depuis cent ans & même davantage.

Ce langage, qui étoit celui du peuple, se corrompit encore, & devint général, quand la décadence de l'empire & des lettres eût introduit l'ignorance, & que tout le monde fut devenu peuple. Alors on employa dans les actes & dans les ouvrages sérieux, des constructions vicieuses, & des mots altérés par l'ancienne prononciation du latin, laquelle s'étoit conservée dans la dernière classe des citoyens, & dont on retrouve des traces dans les plus anciens auteurs, tels qu'Ennius. Ainsi la prononciation usitée parmi les honnêtes gens, dans le siècle d'Auguste, se perdit; l'O, l'E, le B, le C, furent mis à la place de l'I, de l'U, voyelle & du G. On dit *tamolo* pour *tumulo*, *genetorebus* pour *genitoribus*, *in arcibo ecclesiæ* pour *in arcivo ecclesiæ*, *cartacinienfis* pour *cartaginensis*. On employa le D pour le T. On fit *podir* du vieux mot latin *potere* ou *potire*. On substitua même le B & l'V consonne à la lettre P. *Poblo* & *savir* furent mis pour *populo* & *sapere*. Enfin on défigura les mots par le retranchement des lettres & des syllabes. Nous voyons en effet qu'en général, tous ceux que le provençal a con-

§. II.

Transposition ou retranchement des lettres. Première cause.

 LANGUE
PROVENÇALE.

servés, sont beaucoup plus courts, & l'on peut dire la même chose des mots français qui sont tirés du latin.

A ces altérations, ajoutons celles qui venoient de l'habitude où l'on étoit de parler, outre le latin, le grec & le celtique. On s'exprimoit suivant le génie de l'une de ces langues, en employant les mots de l'autre. C'est ainsi qu'on parle tous les jours provençal en français, c'est-à-dire, qu'on donne à une suite de mots français, une construction entièrement provençale. Les langues grecque, latine & celtique, s'altereront donc mutuellement, jusqu'à ce qu'enfin elles se mêleront & se fondirent ensemble, quand les ravages des barbares eurent fait désertir les écoles publiques, disons mieux, quand le sentiment des maux dont on étoit accablé eut fait négliger l'étude des lettres.

Il n'y a peut-être rien de plus surprenant dans la nature, que le mécanisme des langues; & nous aurions bien de la peine à concevoir comment les hommes feroient parvenus à modifier leur voix en autant de manières qu'il le faut, pour exprimer toutes les modifications de l'ame, si nous ne savions pas que la langue est un présent du ciel. Ce langage que Dieu apprit à l'homme, étant composé de lettres qui pouvoient se prononcer, chacune séparément, avoit les élémens de toutes les articulations nécessaires pour rendre la pensée. Mais ces lettres, en passant par la bouche de tant de millions d'hommes, qui ont couvert la surface de la terre, combien n'ont-elles pas souffert de combinaisons, & formé d'idiômes? Supposons, par exemple, que le siriague soit la langue que Dieu apprit aux hommes. Ils dirent *אָרָא* ou *רָאָא*, *ara* ou *arets* pour terre; & ces lettres étant ensuite différemment arrangées, auront produit *αῖρα* chez les grecs, *terra* chez les latins, *er* ou *ar* chez les celtes, *earth* chez les anglais, & d'autres mots semblables chez les autres peuples. Je ne prétends pas que la génération des mots se soit faite exactement dans la même gradation. J'ai rapporté cet exemple comme un des plus propres à faire entendre mon idée.

Mais

Mais, sans en aller chercher si loin, arrêtons-nous à deux de ceux que la Provence nous fournit, parmi un millier d'autres que nous pourrions citer. Le mot *aix* vient d'*aquæ sextiæ*. Il fut un tems où l'on dit simplement *aquis*, d'où l'on fit le mot provençal *aïs*, qui a produit le mot français. *Fréjus* vient aussi de *forum julii*. On voit donc que le retranchement ou le différent arrangement des lettres a été la première source de la diversité du langage.

LANGUE
PROVENÇALE.

LA différence de la prononciation fut la seconde. Le climat, les eaux, le genre de vie & de nourriture, produisent des variétés si considérables dans la structure des organes, qu'il est impossible que toutes les nations prononcent de même. Il arriva donc que les descendans des premières peuplades, qui étoient allées se fixer dans des climats tout-à-fait opposés, ne prononcèrent que difficilement, ou même ne purent prononcer certaines lettres que leurs ancêtres avoient apportées dans le tems de leur émigration. Ils les retranchèrent pour leur substituer celles qui avoient le plus de rapport avec elles. C'est ainsi que les chinois ne pouvant prononcer la dentale *R*, disent *coulpusu* pour *corpus*, *culusu* pour *crux*. Cette altération, occasionnée par le défaut de prononciation, est si grande, qu'on ne l'auroit jamais soupçonnée. La même chose arriva aux barbares qui envahirent les Gaules. Le peu de flexibilité de leur organe, déjà gâté par la prononciation des gutturales si fréquentes dans leur langue, leur fit souvent rejeter des lettres qui demandoient une aspiration douce, & par-là; ils altérèrent beaucoup de mots latins, de la même manière, à peu-près, que les chinois altèrent les mots *corpus* & *crux*.

§. III.
Difficulté de la
prononciation.
Seconde cause.

ENFIN la construction des phrases se ressentit de la barbarie des vainqueurs. Les ostrogots, les bourguignons, les francs & les sarrasins mêmes, en arrivant dans un pays policé, où l'on avoit fort étendu la sphère des connoissances humaines, ne trouvèrent point

§. IV.
Langues étrangères.
Troisième
cause.

 LANGUE
PROVENÇALE.

assez de termes dans leur propre idiôme, pour rendre toutes les idées nouvelles, dont ils furent frappés. Ils en empruntèrent du latin, mais ils les arrangerent à leur manière, parce que l'oreille, accoutumée à un certain ordre de mots & de syllabes, régloit elle-même la construction.

D'un autre côté, les provençaux avoient besoin de se faire entendre des vainqueurs; & comme la différence de la syntaxe est peut-être ce qui met le plus l'obstacle à l'intelligence d'une langue, ils employèrent, en se servant de mots latins, le tour de phrase usité chez les barbares. De-là, ces constructions que nous ne trouvons dans aucune langue, ces verbes auxiliaires *être* & *avoir*, enfin, cette manière de décliner les noms avec l'article, sans varier la terminaison; quoiqu'il soit plus naturel de croire que l'article est un reste de la langue grecque, qui la conservoit dans tous les cas, au lieu que les latins le supprimoient. L'article *un*, avoit chez les germains le même usage que parmi nous. Les gots disoient *ein koenig, eine fran, eine grab*, de même que nous disons un roi, une femme, un tombeau.

§. V.

Le provençal est formé du latin & du grec. Preuves quant au latin.

AU reste, ces innovations ne changerent pas tellement le génie de la langue romance, c'est-à-dire de l'ancien provençal, qu'on n'y retrouve encore des traces du latin, dont elle est presque toute formée. Il seroit aisé de le démontrer si nous avions des monumens du tems où elle commença de naître, c'est-à-dire, de la fin du huitième siècle. Le plus ancien que nous ayons trouvé est du onzième, on y voit des mots provençaux déjà tout formés, & d'autres qui commençoient à en prendre les inflexions. Enfin, on y remarque ces gradations & ces nuances, par lesquelles une langue qui se corrompt donne naissance à une autre (1).

(1) Cette chartre est de l'an 1075. C'est un acte portant confirmation du château de Drap, en faveur de Raymond évêque de Nice. Elle est tirée des archi-

Les exemples que nous allons rapporter sont tirés du provençal qu'on parloit à la fin du douzieme siecle & dans le treizieme , quand il n'avoit point encore été dénaturé par ces gallicismes qui le défigurent dans nos principales villes. La ressemblance qu'il avoit avec le latin vulgaire est frappante ; on verra sur-tout que la construction des phrases est aussi simple dans l'un que dans l'autre , & que dans tous les deux on supprimoit les pronoms qui servent de nominatif au verbe. Ainsi l'on disoit , *non volc mais mul-ler , e tot so que gazagnava , davo a fos paubres parens , e alla clesia de la villa en on nasquet*. C'est-à-dire , il ne voulut jamais de femme , & tout ce qu'il gaignoit il le donnoit à ses pauvres parens , & à l'église de la ville où il naquit. *Lonc tems estet en sa cort e fex mautas bonos chanfos d'ella , e estava cum ella. Lo reis Enric d'Engleterre si la tolc per moiller e si la trahis de Normandia*. Ce qui signifie , il demeura long-tems à la cour de la princesse , fit beaucoup de bonnes chansons en son honneur & demeura avec elle ; le roi Henri d'Angleterre la prit pour sa femme , & la tira de Normandie (1).

Ces deux phrases ressembtent au latin par la construction & par

ves de l'église cathédrale de cette ville & rapportée dans le *Alpe maritime*, mss. de l'université de Turin.

Ego Fredulus & ego Rodulfus , &c. *Eu non ti derebrai de tuâ vitâ , neque de tuis membris , quæ ad corpus tuum juncta sunt , ni non ti derebrai del castel de Drap , del bastiment que fait i es , ni in antea factus hic erit per nom de castello , ni homo ni femina per meum consilium , ni per meum consentimentum a ti Raymun ep̄e neque ipsos ep̄s qui ep̄i seran de Nissa. Et si homo erit o femina qui à ti Raymun lo tolc o ad aqueis ep̄is qui ep̄i seran de Nissa , eu ab aquel ni ab aquela , ni ab aquels ni ab aque-las finem n'aurai ni plac o finem valeat , si per lo castel à recobrar no o avia el aux lo recobrarà in ipsâ convenientiâ , vos en escharia , & per quantas vices tu Raymun lo mi queras o men sommouras per nom de sacramento per ti o per tuo misso o per tuos missos ti illi epi , qui venturi sunt post te de Nissa , ego vos rendrai siccurato infra octo dies , &c.*

J'ai trouvé plusieurs chartes de l'an 1040 , ou environ , conçues dans les mêmes termes , ou à peu-près.

 LANGUE
PROVENÇALE.

les mots. Il n'y a que le verbe , *gazagnava*, qui soit tiré du grec *yaza gaza*, qui signifie richesse, revenus, profits. Le pronom *si* est mis dans le premier exemple pour *fibi*; *si la tolç*, pour *fibi ittam tollit*; car le provençal abregé, comme nous l'avons dit, presque tous les mots tirés du latin, souvent il a les mêmes inversions; ainsi l'on disoit *foron quixit li sieu cantar*, furent recherchées les siennes chansons. *Bels e avinens fo de la persona*. Beau & gracieux fut de sa personne. *El crezia anar l'emperi conquistat*. Il croyoit aller l'empire conquérir. Toutes ces inversions sont latines.

Je remarque en troisième lieu qu'il n'y a rien de plus commun en français que de se servir de la particule *on* devant un verbe, & de dire, *on ne vit pas*, *on ne crut pas*; les Troubadours au contraire, & leurs contemporains, qui ne connoissoient point cette façon de parler, se servoient du passif comme les latins, & disoient *non fo vist*, *non fo crezut*. Cette expression n'est plus d'usage, on lui a substitué celle-ci, *crezon*, *dison*, qui est également conforme au langage des bons auteurs latins, dans lesquels on trouve, *credunt*, *dicunt*, employés dans le même sens.

Enfin, observons en dernier lieu, que le provençal n'admet point les participes *ayant*, *étant*, qui sont d'un si grand usage en français. Il se sert à leur place de la préposition *quand*, c'est la seule qu'on trouve dans les anciens biographes. Je n'en citerai point d'exemples, pour ne pas multiplier à l'infini ces vieilles façons de parler, qui répandent déjà trop de sécheresse dans la discussion où je me suis engagé.

Il est donc certain que le latin vulgaire qu'on parloit dans les Gaules a produit le provençal, & ajoutons quelques autres langues, telles que l'italienne, la française & l'espagnole. Mais les deux dernières sortirent de ses débris avec plus de mélange, parce que les maures en Espagne, & les francs dans les Gaules, les infectèrent de leur jargon. Quant à la française, qui est celle qui nous intéresse davantage, il est certain que les nations germani-

ques, qui occupoient la partie septentrionale du royaume, & surtout les seigneurs, qui formoient la cour des rois de la première race, y mêlèrent la tudesque, qui étoit leur langue naturelle. De là vient que quelques sçavans, tels que le P. Pezron, M. l'évêque de la Ravalierre, & autres, ont cru que la langue celtique dominoit dans la française. Je veux que ce sentiment soit outré; mais les exemples que dom Pezron rapporte, sont une assez forte preuve qu'elle emprunta des celtes & des francs un grand nombre de mots. Nous avons dit aussi qu'elle leur doit beaucoup de façons de parler, que la langue latine ne peut point avoir fournies.

Il étoit presque impossible que cela n'arrivât pas. La langue maternelle est la dernière chose qu'on oublie, sur-tout lorsque ceux qui la parlent sont une nation à part, qui a ses loix, ses usages, ses coutumes particulières, & toute l'autorité en main. Il faut d'ailleurs observer que tantôt les Gaules, depuis les Alpes jusqu'au-delà du Rhin, obéissoient à un seul prince; & alors il étoit tout naturel que les habitans de nos provinces septentrionales fussent, & parlassent la même langue des germains avec lesquels ils ne faisoient qu'une nation; tantôt elles étoient partagées entre plusieurs souverains, & dans ce cas là les intérêts des particuliers ou l'intérêt d'état, les négociations, les guerres mêmes, formoient tant de rapports entre les différentes cours, que leurs sujets francs devoient continuer de se servir d'une langue qui avoit été celle de leurs aïeux communs, & qui leur servoit même alors de lien de communication; tandis que les naturels du pays, du moins ceux qui étoient en-deçà de la Loire, du côté de la Provence, parloient la langue romaine rustique.

Je ne crois pas qu'aucune autre raison ait engagé les pères du troisième concile de Tours, tenu en 453, à ordonner que tous les évêques eussent un recueil d'homélies latines sur les différens points de la morale & du dogme, & de les faire traduire, non-seulement en langue rustique romaine, mais encore en langue tudesque, afin

Concil. tom. IV,
page 2263.

LANGUE
PROVENÇALE.

Ibid. pag. 1233.

que ceux qui parloient l'une ou l'autre, pussent entendre ces homélies. Le lieu du concile ne doit-il pas nous faire croire que la langue tudesque n'étoit en usage que dans le nord de la France? Ce qui le prouve, c'est que dans celui qu'on tint en même tems à Arles, par ordre de Charlemagne, qui avoit aussi fait assembler celui de Tours, on ne fit pas le même règlement, quoique l'empereur eût ordonné de remédier aux abus qui regnoient dans l'église. Il falloit donc que les provençaux entendissent encore le latin, & que la langue tudesque leur fût étrangère. Il est impossible de n'en pas convenir, quand on fait attention qu'ils n'éprouvoient ni l'influence de la cour, ni celle des peuples de la Germanie, dont ils étoient éloignés.

Comme ils demeurèrent plus long-tems soumis à l'empire que les autres gaulois; comme ils furent ensuite gouvernés par des romains sous les ostrogots & par des seigneurs du pays sous les rois francs; enfin, comme ils eurent toujours des liaisons avec les italiens à cause du commerce, ils conserverent le latin plus long-tems & avec moins de mélange & d'altération que les peuples de la partie septentrionale de la France; voilà pourquoi le provençal a beaucoup plus d'analogie avec le latin que le français, qui se forma de deux langues corrompues l'une par l'autre.

§. VI.

Il est formé du
grec. Preuves.

Le provençal participa aussi du grec. Le changement, l'addition & le retranchement des lettres & des syllabes que l'on remarque au commencement, à la fin & au milieu de beaucoup de mots tirés des langues mortes, sont imités de la langue grecque, qui étoit commune en Provence. C'est par la même raison qu'on emploie l'infinitif à la place du nom, & qu'on dit, par exemple; *quant o auxi perdes lo vezer. & l'auxir*; quand elle l'eut entendu, elle perdit le voir & l'entendre, pour dire, la vue & l'ouïe. L'ellénisme est encore plus marqué dans les phrases suivantes, *e deletai se en cansos aprendre e en trobar*. Il se plaisoit dans l'apprendre des

chançons & dans l'en faire. *Ab servir e l'ab honorar*, avec le servir & le faire bien les honneurs.

Un troisieme trait de ressemblance avec le grec, est l'usage où l'on est de mettre le génitif après le comparatif, ou après certains verbes qui devroient avoir immédiatement après eux une préposition qui les liât au régime. Y a-t-il rien, par exemple, qui paroisse plus étrange que cette façon de parler, *e cantet meis de negun homme que fos en aquella fason*. Il chantoit mieux d'aucun homme qui fût dans ce tems-là. Et celle-ci, *molt fos avinens, e prezats d'armas, de servir e de cortesia*. Il fut bien venu & fort estimé d'armes, de servir & de courtoisie. Ces façons de parler sont de véritables ellénismes.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ci-dessus, que les articles usités dans le provençal sont tirés du grec. Dans quelle autre langue en effet les trouve-t-on placés devant un pronom, comme dans ces expressions? *Est miou fraire*, ce mien frere. *Li sieu cantar*, les siennes chançons. Si les latins ont quelquefois employés ces façons de parler, c'est par imitation du grec, qui me paroît avoir fourni au provençal l'usage fréquent des diphthongues. Je remarque en effet que le peuple de Marseille aime à les employer, & à mettre souvent des voyelles, telles que l'e, pour étendre la voix & désinir les syllabes. Il dit, par exemple, la *beoutea*, pour la *beouta*, la beauté. *Li véaou*, pour *li vaou*, j'y vais. *Ouié*, pour oui. *Nicou-leaou*, pour Nicolas; *Lei liés*, pour les lits; *Lei naveous*, pour les navets. Si l'on vouloit examiner attentivement son idiôme, & la manière dont il est prononcé, l'on y retrouveroit encore quelques restes de la dialecte ionienne, qui étoit celle des phocéens.

Les anciens peuvent être encore une preuve de cette filiation. Je fais bien qu'ils naissent de la sensibilité des organes, & que dans les pays chauds la prononciation est d'autant plus accentuée, que l'innervation y est plus vive & plus fortement affectée des objets extérieurs. Mais comme il y a beaucoup plus de différence entre

LANGUE
PROVENÇALE.

la prononciation des provençaux & celle des parisiens, qu'il n'y en a dans leur sensibilité respective, il faut bien que la fréquence des accens provienne d'une autre cause. Or, je la trouve dans l'origine & le caractère de la langue même. Formée de la grecque & de la latine, mêlées ensemble, elle en a conservé ce ton impétueux & saillant, que la chaleur du climat favorise, & qui éclate particulièrement dans le langage des matelots, & dans les cris des revendeuses. L'intonation, la prosodie de ces cris, est infiniment plus marquée à Marseille que dans aucune autre ville du royaume. Je tire mes exemples du peuple, parce que c'est chez lui qu'il faut chercher les restes précieux des mœurs & des usages antiques. Chez les grands, chez les gens du monde, on n'apperçoit que l'empreinte de la mode, & la mode n'a rien de fixe.

§. VII.

Le provençal se répand dans tout l'occident. Causes de ses progrès.

LA langue dans laquelle les Troubadours composoient, a donc commencé en Provence. Il étoit impossible qu'elle prît ailleurs cette teinte que nous lui trouvons du génie de la langue grecque; ces mots grecs, ces ellénismes fréquens qu'un homme un peu attentif y découvre. De-là elle se répandit bientôt dans le Languedoc; & même plus loin. Le commerce, dont Arles & Marseille étoient encore le centre, la fit connoître dans tous les lieux où l'industrie des provençaux put s'étendre. Les grecs qui venoient du Levant, & dont la plupart s'étoient fixés dans nos villes; les juifs qui les habitoient aussi, & qui trafiquoient chez nos voisins, contribuent autant à la former par les expressions grecques qu'ils y mêlèrent, qu'à la répandre dans les autres provinces par leurs correspondances & leurs voyages. En un mot, elle fit des progrès, parce que c'étoit la langue du seul peuple qui eût un commerce & des ports.

D'autres causes concoururent à sa célébrité. Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, l'accrédita parmi ses sujets, lorsqu'après avoir épousé Emme de Provence, il fixa son séjour à Arles à la
fin

fin du dixieme siecle & au commencement du suivant. La princesse Douce la porta chez les catalans, par son mariage avec Raymond Berenger I, comte de Barcelone, & la fit briller de toutes les grâces, qu'elle & les seigneurs de sa cour étoient capables de lui donner. Dans peu de tems elle n'eut pas d'autres bornes que les états du comte; elle passa de la cour parmi le peuple, à Valence; à Majorque, à Minorque, selon M. Ducange, & servit même à dépouiller celle des espagnols de la barbarie, qu'elle avoit contractée en passant par la bouche des sarrafins. Alphonse II, roi d'Aragon, en faisoit ses délices & l'employoit dans ses poésies, lorsqu'il se délassoit avec les Troubadours provençaux des soins pénibles de la royauté.

Cependant toutes ces causes réunies ne peuvent pas donner à une langue une sorte d'universalité, si elle ne la mérite pas. La nôtre ne fut redevable qu'à elle-même de sa supériorité sur les autres. Riche de son propre fonds, elle étoit bien éloignée de la barbarie & de la stérilité des différens idiômes qui regnoient dans les Gaules. Elle avoit de la clarté, de l'élégance & une certaine harmonie. Les mots, dont l'origine étoit grecque ou latine, n'avoient en général rien de rude ni de fatigant pour la prononciation; ils se prêtoient aisément à ces tours si propres à rendre le rapport que la raison demande entre l'expression & l'idée. Aussi cette langue fut-elle capable, presque dès sa naissance, d'être assujettie à l'art pénible de la versification. Cet art étoit grossier, je l'avoue; mais d'essais en essais, il parvint à prendre une forme plus régulière, & à laisser entrevoir le principe de ses loix & la source de ses beautés. La langue lui fut en partie redevable de ses progrès. La contrainte des regles fit inventer aux poètes des tours nouveaux, des métaphores, des allégories, des comparaisons, qui rendirent sa marche plus noble & plus aisée; elle s'éleva donc au-dessus de tous ces idiômes qui rampoient parmi le peuple, & devint la langue des poètes en Italie, en France, en Espagne;

 LANGUE
PROVENÇALE.

les rois mêmes l'admirent dans leur cour, & tous les gens instruits dans leurs entretiens familiers (1). Enfin, elle devint le modèle sur lequel les autres nations épurerent leur jargon. C'est un hommage que lui rendent tous les auteurs qui ont le plus approfondi cette matière. Les italiens & les espagnols conviennent qu'ils lui doivent beaucoup de mots & d'expressions dont leur langue s'est enrichie. La française ne méconnoît point cette première source de ses beautés. A travers l'éclat dont elle brille, on lui trouve encore avec la nôtre des traits de ressemblance qui ne déparent point ses beautés naturelles. Le provençal lui prêta beaucoup de ces tours vifs, de ces expressions énergiques, de ces métaphores brillantes, de ces phrases mêmes qu'il avoit conservées du grec. Henri Etienne (2) les avoit aperçues dans le français,

(1) » Era per tuto il ponente la favella provenzale, nei tempi ne quali ella
» fiori in prezzo e in istima, e tra tutti gli altri idiommi di quelle parti di gran-
» lunga primiera; conciossiacchè ciascuna o francese, o fiarmino, o gallico-
» ne, o borgognone, o altrimenti di quelle nazioni che egli si fosse, il quale
» bene se vivere e spezialmente verseggiar volesse, quantunque egli provenzale
» non fosse, lo faceva provenzalmente.

Préf. Gloss. p. 38.
nov. édit.

M. Duçange avoue aussi que la langue provençale étoit devenue presque générale dans tout l'Occident.

» Ea quippè lingua nitida adèò, florida, culta ac polita habita est, ut nulla
» ferè extiterit regio in quam non immissa fuerit, cum maximè in principum
» aulis magno in pretio haberentur poetæ provinciales, eorumque poemata, ut
» genio quasi dotata singulari, ubique ferè legerentur.

Quand je dis que les italiens ont pris beaucoup de mots & d'expressions de la langue provençale, j'en ai pour garans les auteurs italiens, tels que le Bembo, dont le témoignage est d'un grand poids en cette matière, & plusieurs autres qu'il seroit trop long de citer; mais qu'on peut voir dans la *Crusca provençale*.

(2). Dans le traité qu'Henri Etienne a composé sur la conformité du langage français avec le grec, il a recueilli un grand nombre de phrases grecques usitées dans la langue française. D'autres savans en ont découvert plusieurs autres qui avoient échappé à Henri Etienne. On les trouve dans le provençal, d'où il paroît que le français les a empruntées. Il est inutile de leur attribuer un autre origine; celle-ci est très-simple & très-naturelle.

mais il ne connoissoit point leur origine. Il ne savoit pas que ces mêmes phrases grecques se trouvoient dans le provençal, qui les transmet aux peuples situés de l'autre côté de la Loire, lorsqu'ils faisoient leurs délices des poésies de nos Troubadours. « Car les » ouvrages d'agrément, dit un auteur moderne, ont particulièrement l'avantage d'étendre une langue, parce qu'ils flattent » l'imagination, & que le plaisir qu'ils causent est à la portée d'un » plus grand nombre de personnes..... Presque tout le monde » les lit, & c'est de la poésie romane que la langue française a tiré » son origine ».

« Si les poètes de réputation eussent paru à la cour ou dans » la capitale, la langue tudesque eût fait des progrès, & se fût » étendue dans les provinces. Mais comme ce fut en Provence » où l'on parloit la langue romane, que parurent les premiers » poètes, ce furent eux qui jetterent les premiers fondemens de » la langue française. Il s'éleva tout-à-coup un nombre infini de » poètes qui prirent le nom de *Troubadours* ou *Trouveres*, & se » répandirent bientôt dans les autres provinces. Le roi Robert » ayant épousé Constance, fille du comte d'Arles, cette princesse en attira beaucoup à la cour de France. Rien n'est si contagieux que la poésie : chacun voulut faire des vers, & s'attacha » à la langue dans laquelle écrivoient ceux qui excelloient. La » langue tudesque cessa bientôt d'être en usage, & la langue » romane continuant toujours à s'enrichir & à se perfectionner, » on s'en servoit également pour la prose & pour les vers ».

Les anglois conviennent qu'ils ont emprunté de la langue provençale, qui étoit la plus polie de l'Europe, beaucoup d'expressions dont la leur s'est enrichie. Deux causes peuvent y avoir contribué : l'une est le mariage d'Henri III, roi d'Angleterre, avec Eléonore de Provence. Les seigneurs qui accompagnerent la princesse dans ses nouveaux états, y porterent la politesse & le langage de la cour de Raymond Berenger, qui étoit une des

LANGUE
PROVENÇALE.

Acad. des Inscript.
t. 17, p. 176.

LANGUE
PROVENÇALE.

Fables de Dryd.
preface.

plus polies & des plus brillantes de l'Europe, & les Troubadours y firent admirer leurs poésies. Mais avant cette époque, les anglois étant maîtres de la Guyenne, du Poitou & de la Saintonge, où la langue & la poésie provençale fleurissoient, ils avoient eu occasion de les cultiver, & de faire passer dans leur idiôme ces expressions qui se conservent encore dans la langue angloise, & que Dryden & Rymer y ont reconnues.

Cette espece d'universalité qu'eut la langue provençale produisit la diversité d'idiômes qui regnent encore aujourd'hui. Les habitans de chaque province avoient des mots & des tours propres qu'une longue habitude leur avoit rendus familiers. Il y avoit même dans notre langue beaucoup de termes qu'ils défiguroient en les prononçant, de même que certains peuples défigurent le français. Ainsi le provençal prit insensiblement dans chaque nation des tours & des inflexions particulieres; il y prit même l'empreinte du caractère national, & se mêla aux différentes dialectes qu'on y parloit, & qui, s'éloignant de plus en plus de leur source, à mesure qu'elles se sont enrichies & perfectionnées par le goût, les lumieres & les découvertes des hommes de génie, se sont élevées par la succession des tems, au rang des langues savantes, & ont laissé bien loin derriere elles la nôtre, qui les avoit tirées de la barbarie, & leur avoit appris à former les premiers accens poétiques.

Cette universalité du provençal est prouvée d'une manière bien sensible par l'exemple que rapporte un savant, qui a peint les mœurs chevaleresques avec cet intérêt que l'érudition donne aux ouvrages quand elle est éclairée par la raison. L'exemple dont je parle est un discord, c'est-à-dire, une dispute, querelle ou complainte d'un amant, qui n'étant jamais d'accord avec lui-même ni avec sa dame, se livre au désordre & aux transports qui l'agitent. Il emploie des langages différens pour mieux exprimer l'égarement de son esprit. Après avoir parlé le provençal dans la première strophe, il parle l'italien dans la seconde, le français dans

la troisieme, le gascon dans la quatrieme, & l'Espagnol dans la cinquieme. Voici la piece telle qu'on la lit dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 24, p. 672.

LANGUE
PROVENÇALE

Aras quan vey verdeyar
Pratz e vergiers e boscatges,
Vuelh un descort commenfar
D'amor, perque vau c'aratges;
C'una dona m'sol amar,
Mas camiatz l'es son coratges;
Per qu'ieu fauc dezacordar
Los mots, els fos, els lengatges..

Provençal.

Jeu fui felh que be non ayo,
Ni enqueras non l'avero,
Per abrilo ni per mayo,
Si per ma dona non l'o..
E entendo son lenguaio;
Sa gran beutat dire non fo;
Plus fresca es que flor de glayo,
E ia no m'en partirò..

Italien.

Belha, doussa, dama chera;
A vos mi don e m'autroy..

Français.

Lorsque je vois reverdir les prés, les vergers & les bois, je veux commencer un discord d'amour dont je suis forcené. Une dame, de qui j'étois aimé, a changé pour moi son cœur; ainsi je fais désaccorder la rime, les airs & le langage.

Je suis celui qui nul bien n'ai, & encore ne l'aurai, ni pour avril ni pour mai, si par ma dame je ne l'ai, & j'entends son langage. Sa grande beauté dire je ne fais; plus fraîche elle est que fleur de glaïeul, & jamais je ne m'en séparerai.

Belle, douce, dame chere, à vous je me rends & m'octroye. Jamais je n'aurai joie entiere, si je ne vous ai & vous moi. Bien m'êtes cruelle ennemie, si je

**LANGUE
PROVENÇALE**

Ja n'aurai mes joy entera,
 Se ne vos ai e vos moi.
 Molt estes mala guereya,
 Se ja muer per bona foi.
 Mas per nulha maniera.
 No m' partrai de vostra loi.

Gascon.

Dauna io mi rent à bos;
 Quar eras m'es bon e bera.
 Ancse es Guallard' e pros,
 Ab que no'm fosssets tan fera.
 Mout abetz beras faissos
 Ab color fresqu' e novera;
 Bos m'abetz e si eu bs ag os;
 No'm fo franchera fiera.

Espagnol.

Mas tan temo vostre pleido;
 Todon soi escarmentado.
 Per vos a pen e maltreito;
 E mon corpo lazerado.
 La nueit quan jatz e mon leito;
 Soi mochatz ves resperado.
 Pro vos cre é non proferto;
 Falhit soy en mei cuidado,
 Mais que falhir non cuideyo.

meurs pour mes bons services ; mais en aucune maniere , je ne me détacherai de votre empire.

Dame je me rends à vous , puisqu'à présent vous m'êtes bonne & vraie : toujours vous futes gaie & honnête , si vous ne m'aviez été si cruelle. Vous avez les manieres franches , avec couleur fraîche & nouvelle. Vous m'avez & si je vous avois vous , je ne manquerois pas ma foire , (c'est-à-dire je ferois bonne emplette).

Mais je crains tant votre colere , que j'en suis tout consterné. Par vous j'ai

. Le poëte , pour mieux exprimer son désordre , finit sa piece par un envoi dans lequel il diversifie son langage de deux en deux vers , suivant l'ordre qu'il a observé dans les couplets précédens.

Il n'y a gueres entre ces langues , dit M. de Sainte-Palaye , d'autre caractere distinctif que la conversion de quelques lettres en d'autres , telles que nous l'offrent les diverses dialectes d'une même langue. Elles ont les mêmes mots , les mêmes phrases , les mêmes tours , & l'on trouve dans des recueils quelques poésies françaises confondues avec un grand nombre de provençales , comme si dans le tems où celles-ci furent recueillies , on n'avoit pas su les distinguer. Ce sont les seules réflexions auxquelles se borne M. de Sainte-Palaye , qui , pour me servir de ses termes , ne prétend point avoir d'autres fonctions que de fournir des lances courtoises à ceux qui pourront en avoir besoin , ou qui voudront en faire usage.

Cependant il laisse entrevoir une opinion dont je m'écarte avec d'autant plus de regret , que penser comme lui sur ce qui regarde les mœurs & la littérature de nos peres , c'est presque une preuve qu'on a découvert la vérité. Il regarde la piece qu'on vient de lire comme un monument de la conformité des cinq langues. Il nous semble , au contraire , qu'elle prouve seulement que les poëtes italiens , français , espagnols & gascons , faisoient des vers en provençal. Quelle apparence , en effet , que l'italien , le français , le provençal & l'espagnol , au commencement du treizieme siecle ne différassent entr'eux que par la conversion de quelques lettres en d'autres , telles que nous l'offrent les diverses dialectes d'une même langue , qu'ils eussent les mêmes mots , les mêmes phrases , les mêmes tours ? On voit par les auteurs du dixieme siecle que

peine & tourment , & mon cœur tour déchiré. La nuit , quand je suis dans mon lit , souventes fois j'en suis réveillé. Je vous aime beaucoup , & je n'y gagne rien. Je suis trompé dans mes espérances , plus que je ne croyois être trompé.

l'italien de ce tems-là, étoit bien différent de celui de la chanson. Nous croyons donc que le Troubadour Vaqueiras n'a prétendu nous laisser qu'un modele des altérations & des inflexions que les français, les espagnols, les italiens & les gascons, donnoient au provençal quand ils le parloient. Sa piece à cet égard ressemble à ces comédies où un suisse & un gascon sont immolés à la risée du parterre, qu'ils amusent par les tours, les constructions & le ton grotesque qu'ils donnent au français ? Que dirions-nous d'un auteur qui conclurroit de-là que ce langage qu'un poëte satyrique leur met dans la bouche, est le langage de leur pays ? Il en est de même de la piece de Vaqueiras. Prendre les imaginations des poëtes pour des preuves de fait, c'est bâtir un système sur des fondemens bien ruineux.

Voilà donc la langue provençale aux douzieme & treizieme siècles, en possession d'une prééminence qu'aucune autre ne pouvoit lui disputer. Nous croyons en avoir assigné les causes sans prétendre avoir tout dit sur une matiere qui pourroit être traitée avec plus d'étendue dans un autre ouvrage que dans une simple dissertation. Le sujet est neuf & digne d'un homme de lettres. Pour nous, contents de l'avoir ébauché, nous laissons la gloire de l'approfondir à ceux qui voudront l'entreprendre, & qui seront en état de répandre des fleurs dans un champ d'où l'on écarte difficilement les épines. La philosophie des langues est un objet intéressant dont quelques philosophes n'ont pas dédaigné de s'occuper. Mais ce qui le seroit peut-être autant, ce seroit de marquer d'une maniere bien nette, la différence qu'il y a entre la prose & la poésie, & de montrer par quels degrés une langue s'élève à ce point de perfection où elle peut se prêter, je ne dis pas à la rime & à la versification, mais à l'imagination féconde d'un homme qui seroit né poëte. Au lieu de cette discussion, qui nous meneroit trop loin, & qui surpasseroit nos forces, nous examinerons en peu de mots si les poëtes provençaux ont inventé la rime, ou s'ils l'ont
reçue

reçue de quelqu'autre peuple. Ce sujet, quoique moins intéressant ne laissera pas d'avoir son utilité.

L'USAGE de la rime remonte à des tems fort reculés. Presque tous les anciens peuples l'ont employée, & il semble que c'est par-là que la poésie a dû commencer, parce que l'oreille, qui, dans cette matière, donne les premières loix, aime assez les désinances semblables, quand elles sont bien ménagées. De là vient que les anciens habitans du Nord connoissoient la rime dans un tems où on ne les soupçonnera pas d'avoir eu d'autre maître que la nature. Quand S. Patrice alla prêcher l'évangile en Irlande au commencement du cinquième siècle, il y trouva des poètes, quoiqu'on fût plongé dans la plus affreuse barbarie. Leurs vers étoient rimés, & il fit lui-même en écossais les deux suivans :

Ailbe nmal, patric muman, mó gachrath,
Teclan patric Nandeisi, ag theclan go brath.

Les français & les goths avoient aussi leurs bardes, & ils auroient introduit l'usage de la rime dans les Gaules, s'il ne s'y fût pas conservé par tradition depuis les siècles les plus reculés. Il régnoit chez les hébreux qui le transmirent aux syriens & aux arabes, chez les grecs & les romains, dont la poésie étoit pourtant assujettie à des loix bien différentes. Il étoit donc impossible qu'ayant tant de modèles sous les yeux, les poètes du moyen âge n'adoptassent pas cette manière de versifier. Aussi trouve-t-on des vers léonins & des rimes bien marquées dans les ouvrages de S. Colomban, qui vivoit vers l'an 590 (1). Ducange & plusieurs autres auteurs ont donc eu tort de croire que ces sortes de vers n'avoient commencé qu'à la fin du douzième siècle, ou pour le plutôt dans le onzième. L'opinion de ces savans a été la source de beaucoup

LANGUE
PROVENÇALE.

S. VIII.

Les poètes provençaux sont-ils inventeurs de la rime ?

Usser. chap. 173
p. 150. Antiq.
Britan. eccles.

Sti. Colum. de
vanit. vitæ.

(1) Differentibus vitam mors incerta surripit.

Omnes superbos, vagos, mœror mortis corripit, &c.

Plerique perpeffi sunt pœnarum incendia,

Voluntatis lubricæ nolentes dispendia, &c.

d'erreurs. On a regardé comme postérieures à ces siècles des inscriptions qui avoient été faites long-tems auparavant.

Le cardinal Baromius en rapporte une qu'il croit avec assez de fondement être de l'année 538 : pourquoi ne regarderions-nous pas aussi comme un monument de ce genre l'ouvrage rythmique que S. Augustin fit contre les donatistes (1)? Si tous ces exemples n'étoient pas suffisans pour prouver que les vers léonins sont antérieurs au dixieme siècle, l'építaphe de l'abbé Lanfrid, qui mourut en 790 ou environ, leveroit tous nos doutes. Voici les quatre premiers vers tels qu'on les lit dans les *Analectes* du P. Mabillon :

En Lanfrid domnus ; primis natalibus ortus ,
Debita solvit humo , quæ sibi debet homo.
Ætatis flore sponsi currens in odore ,
Pluribus exemplum præbuit ipse bonum.

Après tant de modèles, il n'étoit pas difficile aux poètes provençaux d'employer la rime. Leur principal mérite est d'avoir donné naissance aux loix nouvelles de la versification. C'est un effort dont tous les peuples ne sont pas capables, il faut avoir l'esprit vif, l'ame sensible & l'imagination brillante, pour inventer un art où il est si difficile d'exceller. A ces qualités on reconnoît les habitans de cette province. Ils parcourroient encore avec honneur la carrière que leurs ancêtres ont ouverte, si l'émulation réveilloit en eux les étincelles de génie qu'ils ont reçues de la nature.

(1) S. Augustin dit que, voulant mettre l'affaire des donatistes à la portée du bas peuple, il avoit fait cet ouvrage (en l'année 393) pour être chanté. Il y avoit donc alors des cantiques & des chansons rimées ; puisque ce saint docteur regardoit cette méthode, comme la plus propre à donner du cours à un ouvrage, & sur-tout parmi le peuple. Il ne se seroit pas avisé de ce moyen, s'il ne l'avoit déjà vu employé avec succès. Je ne rapporterai que quatre lignes de cet ouvrage, parce qu'elles suffiront pour donner une idée du reste.

Quisquis novit evangelium recognoscat cum timore ,
Videt reticulum ecclesiam , videt hoc sæculum mare.
Genus autem mixtum piscis , justus est cum peccatore.
Sæculi finis est litus : tunc est tempus separare , &c.

DISSERTATION

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR l'origine des Comtes de Provence , de Forcalquier , de Venaissin , & des Vicomtes de Marseille.

RIEN n'est plus difficile que de mettre quelque ordre dans la généalogie des comtes de Provence, d'éclaircir l'origine de la perpétuité de leur fief, & de marquer le partage qui s'en fit entre les descendants de Bozon II.

Condamnés à débrouiller des chartes, à vérifier des dates, & à lire des mémoires & des dissertations arides & souvent embrouillées, il faut que nous cherchions avec une peine infinie, le fil d'un labyrinthe, où tant d'autres se sont égarés. Cependant, quoique les auteurs qui ont déjà traité cette matière, se soient trompés, il n'est pas moins certain que nous leur avons de grandes obligations pour les recherches qu'ils ont faites, & sans lesquelles nous n'aurions peut-être pas nous-mêmes saisi la vérité, si tant est que nous l'ayons découverte.

Bouche prétend que Bozon II, qui étoit comte d'Arles en 948, eut deux fils, Guillaume I & Rotbold, entre lesquels il partagea la Provence. Rotbold eut pour sa part, dit-il, tout ce qui est situé entre l'Isère & la Durance, & qui comprenoit le comté Venaissin & le comté de Forcalquier. Guillaume eut, outre le comté d'Arles, qui renfermoit le pays compris entre la Durance & la mer, la suzeraineté des états de son frere; de façon que le comté Venaissin, qui fut ensuite possédé par les comtes de Toulouse, n'étoit qu'un fief mouvant du comté d'Arles.

Mais ce fief passa bientôt après dans une maison étrangère; car Rotbold, selon le même auteur, ne laissa qu'un fils nommé Guil-

COMTES
DE PROVENCE.

Sentiment de
Bouche.

**COMTES
DE PROVENCE.**

laume III, qui mourut sans enfans ; & une fille appelée Emme, qui après la mort de son frere, apporta à Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, son époux, le comté de Forcalquier & le comté Venaissin. Emme, ajoute-t-il, eut deux fils, Pons & Bertrand. Pons, qui succéda à son pere, dans le comté de Toulouse, hérita aussi du comté Venaissin, & Bertrand du comté de Forcalquier, à la charge que lui & ses descendans en feroient hommage à Pons & à ses successeurs. Bertrand, continue le même auteur, eut des enfans ; & enfin Alix, sa petite fille, épousa Ermengaud, comte d'Urgel, & lui porta le comté de Forcalquier, qui, par ce mariage, sortit de la maison des comtes de Toulouse.

**Sentiment de
Gaufridi.**

Gaufridi s'est écarté de ce système sur deux points seulement, sur lesquels il s'est également trompé ; car il soutient, 1°. que Rotbold partagea ses domaines entre Guillaume son fils, auquel il donna le comté de Forcalquier, & Emme sa fille, en faveur de laquelle il disposa du comté Venaissin, en la mariant avec Guillaume Taillefer, comte de Toulouse. 2°. Que Guillaume, fils de Rotbold, eut un fils appelé Bertrand, duquel descendoit Alix, qui porta le comté de Forcalquier dans la maison d'Urgel.

Enfin Ruffi le fils, embrassant, à certains égards, le sentiment de Bouche, y a fait des corrections, qui répandent beaucoup de jour sur cette matière. Il croit que Guillaume I, fils aîné de Bozon, fut comte de Provence ; & Rotbold, comte du Venaissin seulement. Il ajoute que Guillaume, fils de Rotbold, étant mort sans enfans ; Emme sa soeur, femme de Guillaume Taillefer, recueillit sa succession, & la transmit à Pons, son fils, & à la ligne directe des comtes de Toulouse ; & qu'enfin les comtes de Forcalquier, descendoient de Guillaume II, comte d'Arles ou de Provence, & fils de Guillaume I.

**Sentiment de
Ruffi le fils.**

Ruffi convient que les états de Guillaume I, & de Rotbold, son frere, n'étoient pas si régulièrement séparés, que chacun n'eût des terres enclavées dans l'héritage de l'autre. Il avoue aussi que

le titre de comté Venaissin, qu'il donne à la portion de Rotbold, ne commença d'être en usage que vers l'an 1223. Il nous dit en même tems quelles étoient les limites de ce comté.

Les auteurs de l'histoire de Languedoc, après avoir exposé tous ces différens systêmes, & rendu justice aux recherches & à la critique de M. de Ruffi, conviennent qu'il reste encore plusieurs difficultés; *c'est ce qui nous engage, disent-ils, à ajouter ici quelques réflexions, pour tâcher de les résoudre, en attendant que quelque provençal zélé pour l'histoire de sa patrie, veuille se donner la peine d'approfondir par de plus grandes recherches, ce qu'il y a encore d'obscur dans la succession des anciens comtes de Provence.*

J'ose tenter cette entreprise, sans me flatter de réussir; car je sens, on ne peut pas davantage, toute la difficulté du sujet. Mais, comme sur certaines matieres, on ne parvient, pour ainsi dire, à la vérité qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, je pourrai, même en me trompant, contribuer à la faire connoître. Je crois que si jusqu'aujourd'hui elle s'est dérobée aux recherches des auteurs, c'est qu'ils ont supposé deux choses qui me paroissent également fausses; savoir, 1°. que le comté d'Arles fût donné à perpétuité à Bozon II, pour le posséder héréditairement lui & ses descendans; 2°. que les donations faites par les comtes de Provence à des monasteres ou à des particuliers, sont une preuve qu'ils avoient le haut domaine. Ce dernier principe, qui suppose l'hérédité des fiefs établie, sert de base au systême des historiens de Languedoc, qui prétendent que les descendans de Guillaume I, & de Rotbold, son frere, posséderent la Provence *par indivis*, jusqu'au partage solennel qu'Alfonse Jourdain, comte de Toulouse, & Raymond Berenger III, comte de Provence, en firent en 1125.

Ils n'ont pas fait attention que, si les donations étoient une preuve du haut domaine, il s'ensuivroit que non-seulement les descendans de Bozon II, mais encore les vicomtes de Marseille

COMTES
DE PROVENCE.

Hist. du Lang. t. 2,
pag. 554.

COMTES
DE PROVENCE.
Hist. de Langued.
t. 2, pr. p. 355.

& d'autres seigneurs qui céderent à des monasteres, ou certains droits qu'ils avoient, ou des terres situées en différens endroits de la Provence, la possédoient tous en commun; ce qui est absurde. On aura lieu de remarquer, en lisant cette dissertation, d'autres conséquences aussi fausses qui résultent de ce principe.

Pour nous, nous tâcherons de démontrer que le comté d'Arles ou de Provence fut électif héréditaire sous les quatre premiers comtes, comme les fiefs en Allemagne, & qu'il ne devint absolument héréditaire que sous les enfans de Guillaume II, vers l'an 1026; d'où il suit qu'avant cette époque, il ne peut y avoir eu ni possession par indivis, ni partage entre les enfans de Bozon II.

BOZON II, comte
bénéficiaire de
Provence.

Gall. christ. t. 1,
pr p. 103.

Bouche. t. 2, p. 31.

Gall. christ. t. 1,
page 108.

Le comté de Prov.
étoit-il héréditaire
ou amovible?

BÔZON II, qui est la tige des comtes de Provence, dont nous allons faire la généalogie, étoit comte de Provence au mois d'octobre de la douzieme année du regne de Conrad le Pacifique; ce qui revient à l'an 948. Mais nous ne savons rien sur sa naissance; on a hasardé là-dessus différentes opinions qu'on peut voir dans Bouche, si l'on veut, & qui sont si destituées de preuves, que nous croyons devoir nous dispenser de les examiner. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que Bozon étoit fils de Rotbold, comme il le dit lui-même dans une charte, dont les savans reconnoissent l'authenticité, bien que la date en soit fausse.

Il étoit déjà comte d'Arles en 948; mais ce comté lui fut-il donné à titre de bénéfice sa vie durant, ou en toute propriété, à la charge seulement d'en faire hommage?

Il n'y a aucune preuve que Bozon en fût propriétaire; & jusqu'à ce qu'on ait démontré que le roi Conrad lui céda la propriété de ce comté, nous serons fondés à le nier; car bien loin de connoître aucune raison qui ait pu engager ce prince à l'aliéner, nous savons au contraire que ses intérêts & les principes de son gouvernement s'y opposoient. Il n'y avoit point encore de fief héréditaire dans les états de ce monarque, & nous ne pouvons

croire, sans de fortes preuves, qu'il se soit écarté en faveur de Bozon, d'une règle constamment observée jusqu'alors, & des maximes de la plus saine politique. Je puis même démontrer le contraire par l'application que je vais faire d'un raisonnement de M. de Montesquieu.

« L'empire, dit cet auteur célèbre, étoit sorti de la maison de » Charlemagne, dans le tems que l'hérédité des fiefs ne s'établif- » soit que comme une condescendance ; elle fut même plus tard » en usage chez les allemands que chez les français, cela fit que » l'empire, considéré comme un fief, fut électif ».

Esprit des loix.
L. 31, C. 33.

Les fiefs dûrent donc être électifs plus long-tems dans le royaume de la Bourgogne Transjurane, qu'en France, par la raison qu'il sortit aussi de la maison de Charlemagne avant l'empire, de quelque manière qu'on le considère. Ajoutons à cela que la Bourgogne supérieure fut gouvernée dans le même esprit que la Germanie. Il suffit pour s'en convaincre d'être un peu versé dans l'histoire, & de connoître les liaisons qu'il y eut toujours entre les souverains des deux états ; il faut sur-tout se rappeler que les rois d'Arles se disoient en même-tems rois des allemands, à cause qu'ils possédoient une partie de la Souabe. Or, dans ce pays-là, les fiefs étoient sûrement électifs ; on vient de le voir, & nous le prouverons encore ci-dessous. Pense-t-on que quand les rois donnerent celui de Provence à Bozon II, ce ne fût pas aux mêmes conditions qu'ils avoient donné ceux du pays qu'on appelle la Suisse & la Souabe ? Pense-t-on que ces princes voulussent avoir deux sortes de grands offices, & soustraire en quelque façon le plus éloigné, qui étoit celui de Provence, à leur autorité, tandis qu'ils maintenoient dans la dépendance ceux qu'ils avoient autour d'eux ? Cette proposition est choquante. Un seigneur qui donne un fief, & qui est maître de le donner aux conditions qu'il veut, le confère de la manière la plus avantageuse pour lui, sur-tout quand la chose se trouve ainsi établie dans le reste de ses états. Il faut donc con-

COMTES
DE PROVENCE

Ibid. l. 31, c. 30.

clurre que le fief d'Arles fut comme ceux d'Allemagne. Or ceux-ci n'étoient pas encore héréditaires, lorsque Conrad le Salique commença de régner en 1024; « les choses, dit le même auteur, » s'y trouvoient encore comme elles étoient en France, sous le » regne de Charles-le-Chauve, qui mourut en 877 »; donc elles étoient aussi dans le même état en Provence. Ceci paroîtra plus sensible, par ce que je dirai dans l'article suivant, en parlant de Guillaume I, & toujours d'après les principes des meilleurs publicistes & de M. de Montesquieu.

Mais, avant que de passer outre, nous devons appuyer sur quelques faits, le raisonnement que nous venons de faire. Une preuve de la propriété, c'est, sans contredit, le droit qu'on a de disposer du fonds: or le roi Conrad le Pacifique, accorda aux religieux de Mont-Majour, en 963, des terres situées en plusieurs endroits du comté de Provence, & des privilèges qu'on ne peut obtenir que d'un souverain. Dans un autre diplôme, daté d'Arles, & donné en faveur de l'évêque de Sisteron en 964, il fit défenses aux comtes, aux barons, & à toutes personnes, de quelque état & condition qu'elles fussent, d'inquiéter l'évêque & ses successeurs, menaçant de son indignation quiconque oseroit violer les privilèges qu'il leur accordoit.

V. Gall. christ.
t. 1, p. 89, instr.

On peut lire ces deux diplômes & d'autres qui sont dans le neuvième tome du recueil des historiens des Gaules & de la France, & l'on verra que l'empereur Conrad conserva toujours la propriété du comté d'Arles, à moins qu'on ne veuille dire qu'il le possédoit par indivis avec ses vassaux; ce qu'on ne peut raisonnablement avancer.

Collect. veter.
script. t. 1, p. 322.

L'histoire ne nous apprend aucun détail sur la vie de Bozon II; nous savons seulement qu'il confirma quelques chartes, & qu'il mourut avant l'année 968, puisque cette année-là son fils Guillaume I, étoit comte d'Arles, & qu'il tint un plaid dans la même ville, Bozon avoit épousé Constance, de laquelle il eut deux fils, Guillaume

Guillaume, dont nous venons de parler, & Rotbold; on trouve leur nom parmi les souscriptions d'une charte de l'année 961 (1).

COMTES
DE PROVENCE

GUILLAUME I étoit à la tête de la province en 968, & peut-être même étoit-il déjà marié; car en 969, il fit une donation avec sa femme Arsinde. Il n'est pas besoin de dire qu'il n'avoit point la propriété du fief. Après avoir établi ci-dessus, comme nous l'avons fait, que Bozon II ne fut point propriétaire du comté d'Arles, il s'ensuit qu'il ne le transmit point à ses enfans par droit d'héritage. Nous lisons, en effet, dans une charte rapportée par Ruffi, que le roi de Bourgogne donna l'investiture de la Provence à Guillaume I, fils de Bozon. *Ecce terra tradita est in manu tuâ donatione regis.* Ce comte ne la posséda donc qu'aux mêmes conditions que son pere Bozon. Il n'étoit arrivé dans le royaume de Bourgogne aucun changement, aucune révolution qui aient pu forcer le roi Conrad à céder la propriété de ce grand office. Nous ne devons donc pas croire qu'il s'en départit. Une pareille cession étoit trop contraire à ses intérêts & aux principes de la politique, pour qu'il la fît sans de fortes raisons, qu'il n'est pas permis de supposer, non-seulement quand on n'en trouve aucun fondement dans l'histoire, mais encore lorsqu'on y voit des preuves du contraire. Or nous lisons dans un diplôme, daté de Vienne au mois d'Août 971, c'est-à-dire, donné trois ans après que Guillaume I eut été pourvu du comté, nous lisons, dis-je, qu'entre plusieurs autres donations que Conrad fit au monastere de l'Isle-Barbe, il lui céda quelques fonds & des églises situées dans le comté de Provence, & qu'il

GUILLAUME I,
comte bénéficiaire
de Prov. en 968.

Ruffi. dissert. p. 2.

(1) *Facta donatio ista in Arelate civitate publicè in mense maio, anno xxiv, regnante Conrado rege alamanorum seu provinciarum, Gencius & uxor sua Aiburga, qui hanc cartam scribere & firmare rogaverunt, manus illorum firmaverunt. Bozo comes, & uxor sua Constantia firmaverunt; illorum filii similiter, Vilelmus comes, Rotbaldus comes, Poncius juvenis firmavit; Berengarius judex firm. Varbidus judex firm., &c.*

Hist. mss. de
Mont-Majour.

défendit à tous les juges & autres personnes ayant quelque autorité dans ses états, d'inquiéter les religieux de ce monastère (1), &c. Je demande si ce n'est point là un acte de souveraineté, tel que les rois en font dans leurs états ?

J'avoue que Guillaume I rendit sa position plus avantageuse après l'année 973, c'est-à-dire après qu'il eut chassé les sarrasins du Fraxinet ; il semble qu'il profita de sa victoire pour augmenter son crédit en Provence ; mais ce fut toujours sans affecter aucune indépendance à l'égard de Conrad, qui continua d'être le seul & véritable maître du comté, puisqu'en 983 il donna un diplôme par lequel il prit sous sa protection royale le monastère de Saint-Marcel de Die, dans le comté d'Arles, défendant aux ducs, comtes & autres personnes, de tenir des plaids dans les biens qui en dépendoient, d'y faire aucuns dommages, & de les assujettir à aucunes redevances sans le consentement des religieux. Cela joint aux autres circonstances, prouve assez que ce monarque avoit encore la souveraineté de la Provence, long-tems après que Guillaume I en eut été fait comte ou gouverneur.

Quand je dis que Guillaume, après la défaite des sarrasins, eut dans le pays, par la condescendance de Conrad, un plus grand pouvoir qu'auparavant, je me fonde, 1°. sur la conduite qu'il tint après cette époque ; 2°. sur les titres qu'il prit.

Sa conduite est celle d'un homme qui ne partage avec personne

(1) *Præcepti nostri auctoritate sancimus ut nulli ducum, aut comitum, vel alicui hominum in prælibato loco, sive in omnibus ad eum pertinentibus liceat aut placitum tenere, aut molestiam inferre, vel aliquod servitium, absque voluntate monachorum Deo & sancto Marcello ibidem famulantium, inde exigere. Sit autem ipse locus liber, & ab omni vinculo servitutis absolutus & nemini subiectus, excepto quod in quinto anno ad altare Sti Petri Romæ ecclesiæ quinque solidos persolvat. Monachis liceat, nemine impediente, abbatem inter se, vel si necesse est, ubi voluerint talem eligere, qui secundum Dei & Sti Benedicti regulam sciam regere, & cum grege sibi commissio Dei misericordiam pro stabilitate regni nostri . . . implorare, &c.*

le pouvoir qu'on lui a confié. Il rendit à l'évêque de Fréjus la moitié de cette ville & les droits qu'il avoit perdus par les ravages des sarrasins. Il assembla les seigneurs de sa cour & les juges des villes pour rendre la justice, confirma des donations, accorda des privileges, & fit tout ce qu'un grand vassal fait dans ses terres.

Je remarque même, & c'est ici ma seconde preuve, qu'après son expédition contre les sarrasins, il prit de nouveaux titres, tels que celui de *marquis* ou de *prince de Provence*, au lieu qu'auparavant il se contentoit de celui de comte. Les notaires dans leurs contrats, les auteurs dans leurs ouvrages le lui donnerent aussi; il en est même qui le qualifierent (1) *duc de Provence & pere de la patrie*. Ces noms pompeux qu'on n'avoit jamais donnés à aucun de ses prédécesseurs, nous font assez comprendre qu'il avoit un pouvoir au-dessus du leur, sans avoir pour cela la propriété de son office.

Cependant il y a des historiens qui prétendent qu'il possédoit la Provence par indivis avec son frere. On peut juger, après ce que nous venons de dire, combien cette opinion est peu fondée. Si le comte Rotbold étoit son égal, pourquoi ne prit-il pas les mêmes titres? Pourquoi ne se trouva-t-il ni au plaïd d'Arles tenu en 968, ni à celui de Manosqué de l'année 981? Cependant c'étoit dans ces actes, les plus solennels de l'autorité, qu'il devoit être jaloux de faire usage de ses droits.

Il est vrai qu'il fut présent au plaïd qui se tint à Arles en 982, & qu'il est parlé de lui dans une charte qu'on y dressa. Mais dans

COMTES
DE PROVENCE.

Gall. christ. t. 1,
p. 809.

Guillaume I étoit-il
le seul comte de
Provence ?

Collect. veter.
script. t. 1, p. 322.

(1) Glaber dit, en parlant de la défaite des sarrasins, *qui paulò post in eodem Fraxineto ab exercitu Villelmi, ducis Arelatenfis, omnes ad internecionem deleti sunt*. Dans la vie de S. Mayeul, on l'appelle *princeps christianissimus*, & dans une charte de Cluni, *dux Provincia & pater patria*. Enfin Ayrard, évêque d'Apt, lui donna aussi la qualité de prince dans un acte portant fondation du chapitre de la cathédrale.

Glab. hist. c. 4.
Ruffi. hist. des
comtes. p. 55.
Gall. christ. t. 1,
p. 148, instr.

COMTES
DE PROVENCE.

quels termes en parle-t-on ? Comme d'un seigneur de la cour de son frere ; au lieu qu'on s'exprime bien autrement sur le compte de celui-ci. Toutes les circonstances de cette affaire sont remarquables.

Gallia christ. ibid.

L'évêque de Fréjus se jette aux pieds de Guillaume, & le supplie d'accorder quelques biens à son église. *Ce prince*, ajoute la charte, sensible à ses prieres, consulte son épouse, ses juges, Aldebert & Adaleme, & ses autres fideles qui étoient présens, & ensuite il accorde, de concert avec sa femme Adélaïde, ce que l'évêque lui demandoit.

Peut-on marquer d'une maniere plus précise, que toute la puissance résidoit dans les mains de Guillaume ? On dit seulement de Rotbold qu'il confirma la donation, *Rotbaldus concessit, & manu firmavit* ; c'est-à-dire, que par considération pour sa personne, on le fit signer d'une maniere différente que ne faisoient les autres seigneurs ; mais on vient de voir qu'il ne fut pas même consulté.

Au reste, il est surprenant que les partisans de l'opinion que nous combattons, n'aient pas vu que Rotbold n'a jamais pris, du vivant de son frere, la qualité de comte de Provence ; ce qu'il n'auroit pas manqué de faire s'il l'avoit possédée conjointement avec lui. Je trouve même qu'on a quelquefois négligé de lui donner le titre de comte, comme on le voit par la charte que nous citons en note (1).

Bouche. t. 2, p. 40.

(1) Ego Lambertus & uxor mea Valburgis, &c. donamus Deo omnipotenti, &c. aliquid de fisco quod tenemus pro *seniore nostro* Guillelmo comite & fratre suo Rotbaldo, paludes videlicet quæ sunt in circuitu ipsius monasterii (Montis Majoris). sed quia antea aut nolui, aut non potui, absque voluntate *senioris mei* Guillelmi comitis, nunc ipso jubente & rogante, cum magnâ voluntate dono & transfundo ad dictum monasterium, &c. pro redemptione animæ *senioris mei* Guillelmi & fratris sui Rotbaldi, & Arfennis comitis, nec-non & pro redemptione animæ meæ, &c.

Pourquoi Lambert & sa femme se servent-ils du mot *senioris* au lieu de *seniorum*,

On verra, si l'on veut se donner la peine de la lire, que non-seulement on ne lui donne pas ce titre, mais encore qu'on met une grande différence entre lui & son frere, du *consentement* & des *ordres* duquel on reconnoît avoir besoin pour agir, comme étant le comte & le seigneur de la province; *comes & senior*. Cette chartre suffiroit pour décider la question, quand même notre sentiment ne seroit pas appuyé par les autres raisons que nous avons alléguées.

Cependant ceux qui prétendent que Guillaume & Rotbold possédoient la Provence par indivis, se fondent sur cette même chartre, parce que, disent-ils, les deux freres autoriserent cette donation par leur consentement. Après la lecture qu'on vient de faire de l'acte, & les réflexions que nous y avons ajoutées, nous sommes dispensés de répondre à cette objection.

Réponse aux objections.

Nous trouvons une nouvelle preuve de notre sentiment, ajoutent ces auteurs, dans un titre de l'an 1215, où celui-là est rappelé, & où il est dit que cette donation fut faite, *cum consilio comitis Willelmi & fratris sui Rotbaldi qui tunc temporis regere videbantur regnum provincialium*.

Mais en fait de critique, ce n'est pas sur le jugement des autres qu'il faut régler le sien, & encore moins sur celui des personnes qui vivoient au treizième siècle, pour décider du véritable sens d'un acte passé vers la fin du dixième. Dans les tems d'ignorance, les faits sont moins connus après deux cents ans, qu'ils ne le sont

s'ils reconnoissoient les deux freres, Guillaume & Rotbold, pour comtes de Provence avec une égale autorité?

Le même Lambett dit plus bas dans la même chartre, *donamus pro redemptione anima senioris mei Guillelmi, & fratris sui Rotbaldi, & Arsinis comitis*. Voilà le titre de seigneur donné encore à Guillaume tout seul; bien que Rotbold fût nommé immédiatement après lui. Nous ne finissons pas si nous voulions apporter tous les passages qui favorisent notre opinion.

dans les siècles éclairés après un intervalle de mille. Il ne faut donc pas s'arrêter à l'acte de 1215. Car outre que ceux qui le firent dresser n'étoient pas juges compétens sur la matière dont il s'agit, ils s'expriment d'une manière trop vague pour éclaircir nos doutes. *Qui tunc temporis*, disent-ils en parlant de Guillaume & Rotbold, *regere videbantur regnum provincialium*. Le mot *videbantur* est remarquable.

Devons-nous rapporter les autres expressions sur lesquelles les savans auteurs que nous réfutons appuient leur système ? telles que sont les suivantes : *Cum consilio & voluntate Willelmi (1) hujus provincie principis, nec ne fratris ejus Rotbaldi comitis, &c. Rotbaldus comes concessit & manu firmavit, &c.* Si ces auteurs n'avoient pas été trop prévenus en faveur de leur opinion, ils auroient vu que ces exemples même leur sont contraires; qu'on y donne le titre de *prince* ou de *chef de la province* à Guillaume, tandis qu'on ne donne à Rotbold que celui de *comte*, qu'on lui donnoit même du vivant de son pere; qu'enfin Rotbold fut seulement nommé dans la charte de la même manière que le furent quelques prélats qui étoient présens, & sans lui attribuer plus d'autorité qu'à eux. Voici comment est conçu le passage que les auteurs de l'histoire de Languedoc n'ont pas rapporté en entier.

Gall. christ. t. 1,
page 148. instr.

Quia propter ego in Christi nomine Gerardus jam dictus episcopus, divina favente clementia, cum consilio & voluntate Willelmi hujus provincie principis nec ne fratris ejus Rotbaldi comitis, in super etiam domini Neclaris (ou Isteris) Arelatensis episcopi, nec ne domini Pontii Auraficensis episcopi, &c.

On voit par cet extrait que Rotbold n'eut au-dessus des évêques que l'avantage d'être nommé le premier; car, du reste, ce fut de leur consentement, comme du sien, qu'on fit la fondation

(1) Le mot de Willelmi est effacé dans l'original; mais on convient qu'il faut le suppléer, & qu'il ne pouvoit y en avoir d'autre.

qui donna lieu à cet acte. Guillaume même ne fut distingué que par le titre de *prince de la province*. Mais ce titre dit tout.

Nous n'insisterons pas sur ces autres façons de parler, *Rotbaldus comes voluit atque firmavit*, parce que de simples particuliers s'en servoient en ratifiant une charte, comme nous pourrions le prouver par plusieurs exemples, si nous ne croyions pas ces citations inutiles.

Il faut donc conclure de ce que nous venons de dire, que Guillaume ne partageoit avec personne son autorité; qu'il régnoit seul, si je puis me servir de ce terme, sur toute la Provence; qu'à la vérité lui & son frère possédoient des terres immenses dont ils pouvoient disposer à leur gré; mais que ces donations ne sont point une preuve qu'ils eussent le haut domaine de la province, & encore moins qu'ils l'eussent en commun. Je suis surpris que les savans auteurs que nous réfutons, n'aient pas senti que si le principe qu'ils admettent pour prouver que les deux frères possédoient la Provence par indivis, étoit vrai, il s'ensuivroit qu'il y auroit eu une infinité de souverains, par la raison qu'il y eut une infinité de seigneurs qui firent des donations.

Si les donations ne sont point une preuve de la seigneurie, que devient donc le système de la possession par indivis? Que devient encore celui du partage de la Provence, suivi par Bouche, par Gaufridi & par MM. de Ruffi, & qui n'est fondé que sur de pareils actes? Si le principe tiré des donations étoit vrai, il s'ensuivroit deux choses: 1°. ou que la Provence fût possédée en commun, jusqu'au partage de 1125, par tous les descendans de Bozon II, ce qui détruit le sentiment de Bouche, de Gaufridi & de MM. de Ruffi; 2°. ou qu'elle auroit également appartenu à tous ceux qui céderent des biens fonds ou quelques droits, &c. ce qui est absolument contraire à la vérité de l'histoire.

D'ailleurs, l'un & l'autre de ces sentimens suppose la perpétuité & l'hérédité des fiefs, comme nous l'avons déjà dit, & nous

COMTES
DE PROVENCE.

avons démontré qu'elle n'étoit point encore établie en Provence du vivant de Conrad le Pacifique. Aux preuves que nous en avons données, nous pouvons en ajouter quelques autres tirées de l'Esprit des Loix; car telle est la bonté de notre système, que tous les principes de Montesquieu y trouvent leur application.

Esprit des loix,
l. 31, c. 29, 30, 32.

Cet auteur, après avoir dit, comme on l'a vu ci-dessus, que quand l'empire (& quelques autres états), sortirent de la maison de Charlemagne, l'hérédité des fiefs n'étoit point encore établie, il ajoute que les choses se trouvoient encore en Allemagne (& par la même raison dans la Bourgogne Transjurane) en 1024, au commencement du regne de Conrad II, comme elles étoient en France sous le regne de Charles le Chauve, qui mourut en 877; c'est-à-dire, que les fiefs en Allemagne & dans la Bourgogne supérieure passaient seulement à celui des enfans du dernier possesseur que le seigneur avoit choisi. « Cette disposition suivit naturellement, selon le même auteur, de la manière dont on conféroit la couronne, qui, dans la seconde race, étoit, à certains égards, élective, & à certains égards, héréditaire : elle étoit héréditaire, continue-t-il, parce qu'on prenoit toujours les rois dans cette race; elle l'étoit encore, parce que les enfans succédoient; elle étoit élective, parce que le peuple choisissoit entre les enfans.

Ibid. p. 17,

» Ce que j'avance, dit-il, dans un autre chapitre, se trouve » confirmé par les actes du concile de Valence, tenu l'an 890; » pour l'élection de Louis, fils de Bozon, au royaume d'Arles. On » y élit Louis; & on donne pour principales raisons de son élection, qu'il étoit de la famille impériale (par femmes); que Charles le Gros lui avoit donné la dignité de roi, & que l'empereur Arnoul l'avoit investi par le sceptre & par le ministère de ses ambassadeurs, *le royaume d'Arles, comme les autres, démembrés ou dépendans de l'empire de Charlemagne, étoit électif héréditaire.*

Or

» Or, comme les choses vont toujours de proche en proche ,
 » (ceci est remarquable) & qu'une loi politique a toujours du
 » rapport à une autre loi politique , on suivit pour la succession
 » des fiefs le même esprit que l'on avoit suivi pour la succession
 » à la couronne. Ainsi les fiefs passèrent aux enfans , & par droit
 » de succession , & par droit d'élection , & chaque fief se trouva ,
 » comme la couronne , électif & héréditaire ».

Selon ce principe lumineux , qu'on ne doit jamais perdre de vue , nous jugeons comment le comté d'Arles dut passer de Bozon II à son fils Guillaume I , par le choix de Conrad le Pacifique , sans que Rotbold y eût aucune part. Mais il n'en fut pas de même des aïeux que Bozon laissa ; les deux frères se les partagèrent également , selon les loix de ce tems-là.

Outre ces terres qu'ils tenoient de l'héritage de leur père , ils en posséderent ensuite de bien plus considérables par les libéralités de Conrad ; car ce prince leur céda toutes celles dont ils avoient chassé les sarrasins , & qui demeurèrent sans maître , par l'expulsion de ces barbares. Ce n'est point ici une simple conjecture , puisque nous l'apprenons d'une charte d'où nous avons tiré le passage où cela est dit (1).

(1) Igitur cum gens pagana fuisset à finibus suis , videlicet de Fraxineto expulsa , & terra Tolonenſis cœpiſſet veſtiri & à cultoribus coli , unusquiſque ſecundum propriam virtutem rapiebat terram tranſgrediens terminos ad ſuam poſſeſſionem ; quâpropter illi qui potentiores videbantur eſſe , altercatione factâ , impingebant ſe ad invicem rapientes terram ad poſſe ; videlicet Villelmus vicecomes & Pontius de Foſſis. Qui Pontius pergens ad comitem dixit ei : *Domne comes* ; ecce terra ſoluta eſt à vinculo paganæ gentis , tradita eſt in manu tuâ , donatione regis ; ided rogamus ut pergas illuc , & mittas terminos inter oppida & caſtra & terram ſanctuariam.

Dom Martenne date cette charte de l'an 993 ; mais il n'a pas fait attention que Guillaume I étoit déjà mort il y avoit un an. Outre cette raiſon qui eſt ſenſible , je remarque encore que cette date ne peut pas ſe concilier avec ce qui eſt dit dans l'acte même , qu'Adalard étoit alors abbé de S. Victor ; or Adalard

Tome II.

Q 99

COMTES
DE PROVENCE.
Ibid. c. 29.

Dom Martenne:
coll. ampl. t. I ,
page 370.

COMTES
DE PROVENCE.

Guillaume & Rotbold eurent également droit à ces terres conquises : ils firent ensemble cette expédition , comme nous l'apprenons de la chronique de la Novalaise ; & ayant partagé le péril , il étoit juste qu'ils partageassent aussi les fruits de la victoire ; d'ailleurs nous savons que la comtesse Emme , fille de Rotbold & son héritière , après la mort de Guillaume III , possédoit des terres dans le pays d'où les sarrasins avoient été chassés , ainsi qu'il conste par la donation qu'elle fit en 1015 au prieuré de Correns de l'église de Saint-Pons , située dans le diocèse de Fréjus , & d'une maison à Brignoles. Or ces terres , elle les avoit reçues en dot , & par conséquent son pere avoit eu part à celles qu'on avoit reprises sur les sarrasins. Voilà ce qui mit les deux freres en état de faire tant de donations dans les différens endroits d'où ils avoient chassé les barbares. Mais il étoit tout naturel de regarder ces libéralités comme des actes de simple particulier , & de les distinguer de ceux qui émanent de l'autorité , & qui en sont la preuve.

Ruffi. comtes de
Prov. p. 127.

Rappelons en deux mots tout ce que nous avons dit sur la maniere dont le comté d'Arles fut possédé. Nous avons établi qu'il n'avoit point été aliéné en faveur de Bozon II , ni de son fils Guillaume I , & nous l'avons prouvé par l'autorité de M. de Montesquieu , & par les diplômes du roi Conrad le Pacifique. Nous pourrions le prouver encore par la raison qu'ils ne firent point battre monnaie , & qu'ils se servirent de celle des empereurs. Nous concluons de là , & la conséquence suit naturellement , que Guillaume I & Rotbold n'avoient pu se partager un fief , qui ne leur appartenoit pas ; ce qui renverse le système de Bouche & de Ruffi ; ni le posséder par indivis , ce qui détruit l'opinion des historiens du Languedoc. Nous croyons avoir démontré cette

ne vivoit plus en 992 , puisque l'abbé Pons , qui signa cette année-là le testament de Guillaume I , lui avoit déjà succédé. Il faut donc que la date de la chartre soit plus ancienne ; & je crois qu'on peut la rapporter à l'an 985.

dernière proposition, en faisant voir que les chartes même mettoient une grande différence entre Rotbold & Guillaume, auquel elles attribuent toute l'autorité. S'ils ont possédé quelque chose par indivis, ce n'a été que des biens allodiaux & paternels.

Guillaume I mourut en 992. Il eut un fils connu sous le nom de Guillaume II, & une fille nommée Constance. Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre de ses femmes; les uns lui en donnent une, & les autres deux, savoir Arsinde & Adélaïde. Ce dernier sentiment est le seul qu'on doit suivre; car, 1°. depuis l'année 968, jusqu'en 979, la femme de Guillaume eut constamment le nom d'Arsinde; & depuis l'an 986 jusqu'en 1026, elle s'appella Adélaïde: distinction qui n'auroit pas été exactement observée, si la même personne eût porté les deux noms. 2°. Arsinde étoit déjà mariée à Guillaume I l'an 968; & si elle eût été la même qu'Adélaïde, elle auroit été comtesse de Provence pendant plus de cinquante-huit ans, ce qui ne doit point être admis sans de fortes preuves. Ruffi, qui prétend le contraire, fait le raisonnement suivant:

Le comte *Guillaume I*, & sa femme *Arsinde*, donnerent en fief en 969 & en 979, à Hugues Blavie, une condamine située dans le comté d'Avignon. Geoffroi, comte de Provence, déclara dans la restitution qu'il en fit en 1057 au monastere de Saint-Victor de Marseille, que le comte *Guillaume I*, son aïeul, & *Adélaïde* son aïeule, l'avoient donné à un homme nommé Hugues Blavie, qui ensuite en avoit disposé en faveur du même monastere; donc, dit Ruffi, Arsinde & Adélaïde sont la même personne.

Ce raisonnement spécieux n'est fondé que sur une méprise qu'il étoit aisé d'éviter. Ruffi n'a pas fait attention que la comtesse Adélaïde & son fils Guillaume II ratifierent cet acte après la mort de Guillaume I, & que c'est à cause de cette ratification que Geoffroi, comte de Provence, dit en 1057, que cette condamine avoit été donnée en fief à Hugues Blavie, par le comte

COMTES
DE PROVENCE.

Hist. de Langued.
t. 2, p. 556.

Ruffi dissert. p. 17
& 18.

COMTES
DE PROVENCE.

Guillaume I son aïeul , & la comtesse Adélaïde son aïeule. Au reste, si Ruffi avoit lu avec attention toutes les souscriptions de la charte passée en 979 , il auroit vu que les noms d'Arfinde & d'Adélaïde y sont très-bien distingués (1), comme on peut le voir.

Il est clair que la comtesse Adélaïde n'étoit point présente, quand Guillaume I & sa femme Arfinde firent cette donation ; car, telle qu'elle fût, dès qu'elle avoit le titre de comtesse, elle auroit signé immédiatement après Arfinde & avant les témoins, qui n'étoient que de simples particuliers.

Cette Adélaïde, mere du comte Guillaume II, est Adélaïde d'Anjou, surnommée Blanche, seconde femme de Guillaume I, après la mort duquel elle ratifia l'acte avec son fils.

Ann. bened. t. 3,
page 631.

Le pere Mabillon croit qu'Adélaïde, dont il est ici question, est la même que la femme de Roger I, comte de Carcassonne. Mais outre que cette comtesse n'est jamais venue en Provence, le comte Geoffroi n'auroit pas pu dire qu'elle étoit son aïeule. D'ailleurs Adélaïde de Carcassonne n'eut aucun fils qui portât le nom de Guillaume.

ROTBOLD comte
bénéficiaire de
Provence.

Esprit des loix.
l. 31, c. 34.

LA grande jeunesse de Guillaume II, qui n'avoit peut-être pas encore six ans quand son pere mourut, fut cause que les rênes du gouvernement passerent entre les mains de son oncle, le comte Rotbold, à qui le roi. Conrad les confia, « par la raison que, » quand les fiefs étoient amovibles, dit M. de Montesquieu, on » les donnoit à des gens qui fussent en état de les servir ; & il » n'étoit point question de mineurs ». C'est encore une conséquence naturelle de ce que nous avons établi ci-dessus, que le

(1) Facta cartula ista in mense junio, regnante Conrado rege, anno XLII S. Vilelmus inclytus comes, & uxor sua Arfindis, Poncius major firmavit. Cavallerius firm. S. Ingilrannus firm. S. Adalaix comitissa & filius suus Villelmus firmavit. Raynaldus filius Novi-Longi firmavit.

comté d'Arles étant électif héréditaire, le roi choissoit, dans la même race, celui des enfans du possesseur qui étoit le plus capable de remplir le service dont le fief étoit chargé; il ne restoit plus parmi les enfans de Bozon II, que le comte Rotbold sur qui le choix pût tomber, & ce fut lui que Conrad nomma. Je dis que ce prince le nomma, parce qu'il ne se départit jamais de la propriété du comté d'Arles. Au reste, que Rotbold ait reçu l'investiture du fief, il n'y a point de doute; car immédiatement après la mort de son frere il prit le titre de *Marquis de Provence*, ce qu'il n'avoit point fait auparavant, & même celui de comte *par la grace de Dieu*, *Robaldus gratia Dei comes firmavit, vult & consensit, & manu propria roboravit*, expressions qui semblent annoncer un pouvoir souverain, mais qui prouvent du moins, quoiqu'elles soient exagérées, que celui de Rotbold étoit au-dessus des autres; cela devient encore plus sensible quand on fait attention que ce comte confirma, avec sa femme Ermengarde, en 1004, l'élection de Jean, abbé de S. Pons de Nice. Le droit de confirmer ces sortes d'élections n'appartenoit qu'au représentant du souverain. Je remarque même que dans toutes les donations qu'il ratifia avec sa belle-sœur Adélaïde & son neveu Guillaume, il signa toujours le premier. Tout ceci est bien contraire au sentiment de ceux qui prétendent qu'il avoit le comté Venaissin pour son partage. Il ne l'est pas moins encore à l'opinion des auteurs qui soutiennent qu'il possédoit toute la Provence par indivis avec son neveu, opinion insoutenable, qui porte sur un fondement ruineux. Les auteurs de ces différens systèmes ont manqué la question principale. Ils devoient prouver l'hérédité du fief, & partir de-là comme d'un point fixe; au lieu de s'égarer dans des conjectures qui se trouvent à chaque instant détruites par le principe même sur lequel ils les fondent, qui est que les donations sont une preuve de la seigneurie.

Rotbold vivoit encore en 1008, comme il paroît par une do-

COMTES
DE PROVENCE

Gall. christ. t. 1,
p. 110, instrum.

Joff. pars 1, p. 159.

nation qu'il autorisa cette année-là ; mais on croit communément qu'il mourut pour le plus tard au commencement de l'année suivante ; il avoit épousé Ermengarde, dont le nom défiguré dans quelques chartes a fait croire à quelques auteurs que ce comte avoit eu deux femmes ; mais il est constant qu'Ermengarde, qui étoit déjà son épouse en 992, vivoit encore en 1005, puisque cette année-là elle soucrivit l'acte par lequel Pons, évêque de Marseille, confirma tous les dons qu'il avoit faits à l'abbaye de S. Victor ; or, comme les chartes où son nom est changé sont antérieures à celle-ci, c'est une preuve que la faute vient des copistes, & que Rotbold ne fut marié qu'une fois ; il eut d'Ermengarde un fils (1) connu sous le nom de Guillaume III, & une fille nommée Emme, que Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, épousa en secondes noces.

Guillaume III étoit déjà marié, & avoit le titre de comte dès l'an 992 ; mais obligé de faire un rôle subalterne, ainsi que son cousin, du vivant de son père, il n'est connu que pour avoir souscrit quelques chartes, & fait quelques donations : il seroit sans doute essentiel de savoir si, après la mort du comte Rotbold, les deux cousins eurent un égal pouvoir, ou si l'un d'eux reçut l'investiture du fief à l'exclusion de l'autre. Il nous faudroit plus de faits que nous n'en avons pour éclaircir tous ces points. On est bien embarrassé pour écrire l'histoire quand on est réduit à quelques chartes. S'il falloit juger du pouvoir de Guillaume II & de Guillaume III par les titres qu'ils prenoient & les donations qu'ils firent, nous dirions qu'ils posséderent par indivis le haut domaine

(1) Quelques auteurs donnent à Rotbold un autre fils, qu'ils appellent Bozon ; cette opinion est contraire à ce que nous lisons dans les anciens monumens & au témoignage des meilleurs critiques.

Dans une charte, par laquelle Rotbold fait une donation à l'abbaye de Cluni, le nom de sa femme est changé en celui d'Eimilde. Cette pièce, qui est de l'an 1005 ou environ, est souscrite par Rostan de Sabran.

du comté d'Arles , parce qu'ils se qualifioient l'un & l'autre marquis & comtes de Provence ; mais ces qualifications, qui peuvent servir de preuve pour le sujet dont il s'agit, lorsqu'elles sont suivies de quelques actes de pouvoir, ou accompagnées de certaines circonstances, qui annoncent l'autorité, ne signifient rien, non-seulement quand elles sont destituées de toutes ces marques de la puissance, mais encore lorsqu'elles sont, pour ainsi dire, détruites par les faits mêmes, comme nous allons le démontrer tout à l'heure, par rapport à Guillaume III. Il faut donc dire, & la chose est indubitable, que ces deux seigneurs prenoient le titre de comte ou de marquis, parce que leurs peres l'avoient porté, comme cela se pratique encore aujourd'hui, & comme il se pratiquoit dans la famille royale, où les princesses, du moins dans la première race, prenoient le titre de reines.

Ainsi, cette qualité de marquis & de comte, qui en elle-même ne signifioit rien quant à l'autorité, disoit beaucoup par rapport à Guillaume II, qui la relevoit par l'éclat de la puissance souveraine dont il étoit le dépositaire en Provence.

Je dis donc que Guillaume II eut, après la mort de Rotbold, la dignité de son pere ; la preuve est sans réplique pour ceux qui regardent les donations comme une marque de souveraineté ; car il donna au monastere de S. Victor en 1013, l'église de S. Martin, près de Manosque, dans le comté de Sisteron. Une preuve d'ailleurs qu'il gouverna le comté d'Arles avec sa mere Adélaïde tant qu'elle vécut, c'est que ce fut à eux seuls que Benoît VIII (1) s'adressa, vers l'an 1014, pour faire réprimer les brigandages des

GUILL. II, comte
bénéficiaire de
Prov. en 1008.

Preuv. ch. v.

(1) Benedictus episcopus, servus servorum Dei, Guillelmo comiti, nec ne matri suæ Adelai comitissæ perpetuam salutem & apostolicam benedictionem. Inauditum facinus, nefandaque injuria vestris videtur in regionibus orta ; eò quod monasteria patrum olim decretis fundata, modo conspiciuntur malorum pravitatibus hominum penè dissipata. *Hist. de Nîmes. t. 1, pr. p. 20.*

COMTES
DE PROVENCE.

personnes qui envahissoient les biens de l'abbaye de S. Gilles, & de quelques autres monasteres situés en Provence.

Quatre ans après, c'est-à-dire en 1018 ou en 1019 (1), le même pape ayant écrit aux évêques & seigneurs de Bourgogne, d'Aquitaine & de Provence, pour les engager à prendre sous leur protection les terres dépendantes de l'abbaye de Cluny, dont il y en avoit beaucoup dans la haute & la basse Provence, & même dans le comté d'Avignon, ne nomma dans la lettre que la comtesse Adélaïde & la comtesse Gerberge, comme étant les seules qui eussent autorité dans le comté d'Arles, parce que Guillaume II étoit mort.

Je demande pourquoi si Guillaume III, fils du comté Rotbold, avoit sur la Provence la même autorité que son cousin, ou que les deux comtesses, Adélaïde & Gerberge, le saint-pere ne l'auroit pas nommé dans sa lettre? Pourquoi, s'il avoit les mêmes droits que les deux comtesses, il ne parut jamais quand elles firent des actes d'autorité ou quelque donation? Pourquoi, quand Adélaïde céda au monastere de S. Victor quelques terres situées dans le comté de Riez, elle dit qu'elle les cédoit du consentement des seigneurs de sa Cour, & ne nomma pas le comte Guillaume III? Toutes ces difficultés demeurent sans réplique, si l'on embrasse l'un ou l'autre des systèmes que nous attaquons, au lieu qu'elles s'évanouissent, quand on convient que le comté

Ruffi, dissert. p. 21.

(1) Voyez le neuvième tome du recueil des historiens des Gaules & de la France, p. 434, où le même pape nomme, parmi les grands vassaux qui étoient à la tête des provinces, la comtesse Adélaïde & la comtesse Gerberge, sa belle-fille. Il ne fait pas mention de Guillaume II, mari de la dernière, parce qu'il mourut en 1018, & que la lettre du S. Pere est ou de la fin de la même année, ou de l'année suivante, par la raison qu'il parle du voyage que le roi Robert fit à Rome: or on croit que ce voyage se fit en 1018. On le met en 1016 dans le recueil que nous citons; mais l'autre sentiment est préférable. Benoît VIII n'auroit pas manqué de nommer Guillaume II, s'il eût écrit la lettre cette année-là, comme ils l'assurent.

d'Arles

d'Arles ou de Provence, qui continua d'être électif héréditaire dans le commencement du regne de Rodolphe III, fut donné à Guillaume II, fils de Guillaume I, après la mort du comte Rotbold.

On objecteroit en vain, pour détruire ma proposition, que Rodolphe III perdit, par sa foiblesse & son incapacité, la propriété des grands offices. Cela est vrai; mais cela n'arriva que sur la fin de son regne: car nous voyons dans une charte du commencement du onzième siècle, que Pons, évêque de Marseille, & frère du vicomte de cette ville, ayant voulu confirmer les donations qu'il avoit faites à l'abbaye de Saint-Victor, déclara que, pour les rendre irrévocables, il avoit obtenu le consentement de Rodolphe III, roi d'Allemagne & de Provence, l'agrément du pape & celui du comte Rotbold, de la comtesse Adélaïde & de son fils, le comte Guillaume II (1).

Cela me paroît prouver assez clairement qu'on reconnoissoit toujours en Provence l'autorité directe de ce Rodolphe III: aussi M. le président de Valbonnais avoue-t-il que ce ne fut qu'après sa mort, arrivée en 1032, que les grands vassaux établirent leur indépendance. Je crois qu'il met cette révolution un peu trop tard; mais son sentiment, & celui de quelques autres auteurs, que nous pourrions citer, prouve que les personnes qui ont le plus approfondi l'histoire de la Bourgogne supérieure, reconnoissent du moins que la perpétuité des fiefs, n'étoit pas encore établie au commencement du onzième siècle, quand Rotbold

Hist. des Dauph.
tom. I, p. 2.

(1) Igitur ego Pontius, &c. ut labor noster, ac donatio & redditio, vel augmentatio nostra, seu & antecessorum nostrorum indissolubilis, firmaque, ac stabilis in perpetuum maneat; una cum consensu domini Rodulphi regis alamanorum & Provinciæ, seu & cum præcepto & connibentiâ domini apostolici Papæ urbis Romæ, cum voluntate etiam domni Rotbaldi comitis, & domnæ Adelaïdis comitissæ, domni que Guillelmi comitis, filius ejus, &c.

Gall. christ. t. I,
p. 109, ann. 1032.

mourut, & cela nous suffit pour assurer que Rodolphe ne donna le comté d'Arles qu'à une seule personne, comme on l'avait toujours pratiqué. Cette personne est Guillaume II. Nous avons prouvé que Guillaume III, son cousin-germain, n'eut aucune part au gouvernement. Ceci paraîtra encore plus évident, par ce que nous dirons un peu plus bas.

Mabil. an 1016,
N° 26.

Guillaume II mourut l'an 1018, & fut inhumé dans l'abbaye de Mont-Majour, diocèse d'Arles. Il laissa quatre fils de Gerberge sa femme, Guillaume, Fonques, Bertrand ou Guillaume-Bertrand & Geoffroi. Il y a trois choses à examiner au sujet de ces enfans. 1°. Y en eût-il trois qui gouvernèrent en même tems ? ou bien n'en resta-t-il que deux ? 2°. Gouvernèrent-ils la Provence par indivis ? 3°. La possédoient-ils à titre de comtes bénéficiaires ?

Quant à la première question, je remarque que Ruffi a prétendu que celui qu'il appelle Guillaume-Bertrand n'étoit pas le même que Bertrand, & que par conséquent il y eut trois freres qui gouvernèrent en même tems ; savoir, Guillaume, Guillaume-Bertrand & Geoffroi. Mais, 1°. les chartes qu'il rapporte pour établir qu'il y avoit un Guillaume différent de Guillaume-Bertrand, & tous deux fils de Guillaume II, regardent Guillaume, fils de Rothold (1), & non pas Guillaume-Bertrand. 2°. Guillaume-Bertrand, collègue de Geoffroi, est le même que Bertrand, qui fut, suivant Ruffi, comte de Forcalquier ; nous l'allons prouver tout-à-l'heure. 3°. Enfin, ce qui en prouve l'identité, c'est la remarque que fait Ruffi lui-même, savoir que ces deux Bertrand

(1) En effet Guillaume-Bertrand, frere de Geoffroi, étoit mari d'Eldejarde Ebeze : c'est un fait reconnu & prouvé par des chartes ; & dans celle que Ruffi cite, Guillaume se dit mari de Lucie. Or ce Guillaume étoit fils de Rothold, de l'aveu de tous les savans, qui se fondent sur plusieurs actes, & entre autres sur le testament de Guillaume I, dans lequel on lit : *Villelmus comes, filius Rothaldi*, & *uxor sua Aduleia* ou *Lucia*. Ruffi a donc confondu deux personnes du nom de Guillaume, qui sont réellement distinctes.

sont morts dans le même tems. Cette circonstance singulière devoit lui rendre son opinion suspecte ; & nous pouvons tourner contre lui ce qu'il dit d'après Bouche, que l'un des fils de Guillaume II prit tantôt le seul nom de Bertrand, tantôt seulement celui de Guillaume, & tantôt tous les deux ensemble : cette duplicité de noms, ajoute-t-il, a produit tant de confusion, que plusieurs ont cru que c'étoient deux comtes différens. Il est surprenant qu'après une remarque si judicieuse, il soit tombé dans l'erreur qu'il reproche aux autres, & qu'il n'ait pas vu que ces deux prétendus princes n'en font qu'un.

Il reste à examiner, en second lieu, si les comtes Geoffroi & Bertrand gouvernerent la Provence par indivis, ou s'ils se la partagèrent. Je dis qu'ils la gouvernerent par indivis, 1°. parce qu'ils donnerent en 1045 la moitié de Vaison aux évêques de cette ville, & qu'ils prirent la qualité de *comtes*, de *marquis* ou de *princes* de Provence ou de toute la Provence. 2°. Ils firent aussi des donations dans le diocèse d'Avignon ; & selon le système de nos adversaires, les donations sont une preuve de l'autorité que l'on a dans le pays où on les fait. 3°. Ils donnerent l'un & l'autre, à l'abbaye de Mont-Majour, les droits qu'ils avoient à Pertuis, & Pertuis est situé dans la partie de la Provence qu'on appella ensuite comté de Forcalquier. 4°. Enfin, Bertrand ayant donné une partie de Manosque à l'abbaye de Mont-Majour, son frère Geoffroi l'approuva, & cette charte que Ruffi ne rapporte pas en entier, est une preuve que le comte Bertrand, qu'il croit être différent du collègue de Geoffroi, est pourtant le même. Au reste, il est certain que Bertrand & Geoffroi ont agi quelquefois séparément ; nous en trouvons même des preuves dans l'histoire d'Avignon ; mais il n'en est pas moins vrai que des quatre fils de Guillaume II, il n'en resta que deux, & qu'ils gouvernerent conjointement la Provence. Il nous reste à examiner à quel titre ils la posséderent, si ce fût en propriété ou à titre de bénéfice.

COMTES
DE PROVENCE.

Arch. de Mont-
Majour.

Fanton. p. 404

COMTES
DE PROVENCE.

GUILLAUME-
BERTRAND I ET
GEOFFROI I, ctes
héréditaires de
Prov. en 1018.

Nous avons déjà prouvé ci-dessus que l'hérédité des fiefs n'étoit pas encore établie sous le roi Conrad le Pacifique, & qu'elle ne l'étoit pas non plus, lorsque Guillaume II fut mis à la tête de la province en 1008. Mais Rodolphe III, qui mérita justement le surnom de lâche & de fainéant, laissa prendre à ses vassaux, après les premières années de son regne, un pouvoir qu'il eût été difficile, pour ne pas dire impossible, de leur enlever. Ils commencèrent à se rendre puissans à la faveur de l'incapacité que ce prince montra pour le gouvernement. Le voyage qu'il fit à Rome en 1027 fut encore pour eux une occasion favorable de lui disputer les foibles restes d'une puissance, que l'empereur Conrad le Salique, son successeur au royaume d'Arles, ne fut jamais en état de rétablir, & qui alla toujours en s'affaiblissant de plus en plus.

Nous croyons donc que Guillaume II fut le premier qui, par sa conduite & la condescendance de Rodolphe III, acquit sur la Provence des droits qui mirent sa mere Adélaïde, & sa femme Gerberge, en état de transmettre héréditairement le fief à leurs enfans, qui en prirent possession vers l'an 1027, après la mort d'Adélaïde, sans attendre les ordres de la cour de Bourgogne. Cela est si vrai, qu'ils le posséderent en commun, comme nous allons le démontrer, ce qui n'avoit point encore eu d'exemple; au lieu que si Rodolphe y eût nommé, il auroit choisi, selon l'usage & la loi, celui des deux freres qu'il croyoit le plus capable de remplir le service.

Peut-être cela n'arriva-t-il qu'en vertu d'une loi que l'empereur Conrad le Salique donna à la requisition des seigneurs de son royaume avant son voyage d'Italie, c'est-à-dire vers l'an 1025. Il ordonna que les fiefs qui passoient aux enfans, passassent aussi aux petits-enfans. Cette loi reçut peu-à-peu des extensions à l'infini, & fut une des principales causes de la perpétuité des fiefs. Nous ne doutons pas qu'elle ne fût adoptée par le roi Rodolphe, qui accompagna cet empereur en Italie; car nous avons remarqué que le royaume de

Esprit des loix.
L. 31, c. 30.

la Bourgogne Transjurane se gouverna à peu-près de la même façon que celui de Germanie, sur-tout pour ce qui regarde les fiefs.

Ce changement fit naître dans l'ordre des successions, des embarras inévitables. Comme les grands offices avoient été jusqu'alors électifs héréditaires, les enfans de Guillaume II crurent que la Provence leur appartenoit à tous également, parce que le droit d'aînesse & de primogéniture, qui, selon l'auteur de l'Esprit des Loix, fut une suite de la perpétuité des fiefs, n'avoit point, encore eu le tems de s'établir. Ainsi la première idée qu'on eut sans doute, ce fut de suivre dans le partage du fief la même règle qu'on suivoit dans celui des alleux, qui se divisoient également entre les freres, & cela paroissoit d'autant plus juste, que Bertrand I & Geoffroi I, étoient deux cadets qui ne croyoient pas que la différence d'âge dût en mettre une si grande dans leurs prétentions, puisqu'ils étoient l'un & l'autre en état de gouverner.

P. ch. VII & IX.

Il est bien vrai que Guillaume II avoit eu le comté de Provence à la place de son frere Rotbold; mais c'étoit dans un tems où le choix du souverain decidoit de tout; & dès qu'on n'en vouloit plus dépendre, on rentroit dans l'égalité à laquelle la nature nous appelle; c'est du moins suivant ce principe que les deux freres se conduisirent, puisqu'ils posséderent la Provence par indivis; car ils firent en commun des donations en deçà & au-delà de la Durance, ainsi que nous l'avons dit, & prirent le titre de comtes, de marquis & de princes de Provence, ou de toute la Provence, comme on peut encore le voir dans les chartes que rapporte M. de Ruffi. Une autre preuve qu'ils avoient une égale autorité, c'est que les vicomtes de Marseille les reconnurent pour leurs souverains dans un acte que nous rapportons (1); d'un autre côté,

(1) Ego Villelmus & frater meus Fulco, cum filiis meis Pontio, Massiliensi episcopo, ac fratribus ejus Villelmo, Aicardo, donamus monasterio Sti Victoris,

COMTES
DE PROVENCE.Gall. christ. t. I,
p. III.

Bertrand & Geoffroi appelloient le vicomte de Marseille leur vassal (1). Enfin, Benoît IX, dans la bulle qu'il donna pour la consécration de l'église Saint-Victor, ne dit-il pas qu'il la donnoit du consentement des princes Geoffroi & Bertrand?

Je sens bien qu'on peut m'objecter ce que j'ai dit ci-dessus, que les donations ne sont pas une preuve de la souveraineté. Ce principe est vrai, quand ces actes sont destitués des signes de la puissance. Mais ici elles sont faites par des seigneurs qui prennent le titre de princes & de souverains du pays, & nous pouvons présumer qu'ils les faisoient en cette qualité. D'ailleurs en supposant même qu'ils ne fissent des aliénations que comme propriétaires de fonds, c'est toujours une preuve qu'ils les possédoient par indivis; puisqu'ils les aliénoient conjointement: or, s'ils n'avoient point partagé l'héritage de leurs peres, il est tout naturel de conclure qu'ils n'avoient pas partagé l'autorité, d'autant mieux que dans tous les actes ils prenoient les mêmes qualités, & agissoient comme ayant un égal pouvoir.

Ruffi. differ. p. 25.

consentientibus comitibus nostris domino Joffredo atque domino Bertrando, in comitatu Arelatensi, in villâ quæ vocatur locus, &c. ann. 1038.

(1) Ego Joffredus, comes Provincia, pro amicitia dono *fideli meo* Fulconi, vice comiti Massilia, aliquid de alode meo in comitatu Tolonense in sex farnos, anno 1039.

Tom. 2, p. 561.

Selon les auteurs de l'histoire de Languedoc, Bertrand I. vivoit encore en 1056, parce qu'ils prétendent que cette année-là il autorisa, avec son frere Geoffroi I, l'élection de Viniman archevêque d'Embrun. Mais l'acte, sur lequel ils se fondent, ayant été donné la troisieme année du pontificat de Victor II, doit être du mois de juillet 1057; car l'indiction X, qui y est énoncée, se rapporte à cette année-là, qui est effectivement la troisieme du pontificat de ce pape, lequel fut élu au mois d'avril 1055. Or ces auteurs conviennent que Bertrand I ne vivoit plus alors; & en effet on ne trouve aucune de ses chartes après l'an 1050. Ce fut donc Bertrand, ou Guillaume Bertrand II & Geoffroi II, qui confirmèrent l'élection de l'archevêque d'Embrun: ce qui prouve évidemment qu'ils regnoient conjointement sur la haute Provence, tandis que leur oncle Geoffroi I régnoit sur le comté d'Arles.

Gall. christ. instr.
page 179.

. Bertrand ou Guillaume - Bertrand I, mourut vers l'an 1053. Il avoit épousé avant l'an 1035 Eldeiarde-Ebeze, de laquelle il eut deux fils, Guillaume Bertrand II & Geoffroi II; c'est-à-dire, qu'ils portèrent le nom de leur père & de leur oncle, comme il conſte par pluſieurs chartes imprimées, ſoit dans la diſſertation de Ruſſi, ſoit ailleurs.

PARTAGE DE LA PROVENCE

QUELQUES années après la mort de Bertrand I, Geoffroi, ſon frere, partagea avec Guillaume-Bertrand II & Geoffroi II, ſes neveux, les droits qu'ils avoient en commun ſur la Provence. Il leur ceda tout ce qu'il avoit au-deſſus de la Durance, & particulièrement ſur les comtés de Sisteron & d'Avignon, & il ſe reſerva le comté d'Arles ou de la baſſe-Provence: c'eſt alors que commencerent les comtes de Forcalquier.

Nous fondons l'époque & les circonſtances de ce partage, 1°. Sur quelques actes dans leſquels Geoffroi I & ſes ſucceſſeurs ſe qualifient comtes d'Arles depuis l'an 1059. 2°. Sur ce qu'il ne paroît par aucun titre que depuis l'an 1054 les deſcendants de Guillaume-Bertrand I, aient dominé ſur la baſſe-Provence. 3°. Sur un acte qui doit être de l'an 1065 ou 1066, & dans lequel les deux freres Guillaume - Bertrand II & Geoffroi II, prennent le titre de comtes d'Avignon, *comitum Avenionenſium*, titre que les ſucceſſeurs de ce Guillaume-Bertrand II, ſe donnent avec celui de comtes de Forcalquier: 4°. Sur ce que le peuple & le clergé d'Embrun ne s'adreſſerent qu'à ces deux freres, quand il fallut faire confirmer l'élection de l'archevêque de cette ville en 1057: 5°. Enfin, l'évêque & le comte d'Avignon firent la même choſe dans une ſemblable occaſion.

COMTES
DE PROVENCE.

COMTES D'ARLES OU DE LA BASSE PROVENCE.

GEOFFROI I,
An. 1054.
Ruffi. dissert. p. 31
& seq.

APRÈS que Geoffroi I eut cédé à ses neveux, vers l'an 1054; la haute Provence, il gouverna tranquillement le comté d'Arles jusqu'au tems de sa mort, arrivée en 1063. Il eut de sa femme Etiennette, surnommée Douce, un fils nommé Bertrand, & une fille appelée Gerberge.

BERTRAND II.
An. 1063.

Marten. col. ampl.
t. 1, p. 556.

Il est peu parlé de Bertrand dans les chartes; mais il fit un trait qui ne pouvoit échapper à la connoissance des historiens. Il refusa de reconnoître l'empereur Henri IV, son suzerain, que le pape Grégoire VII avoit excommunié, & se mit, lui & ses successeurs, sous l'obéissance du souverain-pontife, qui n'avoit aucuns droits sur ses états. Je crois qu'il finit ses jours vers l'an 1092, puisqu'en 1094, sa mere Etiennette avoit repris les rênes du gouvernement. Elle ne les garda pas long-tems; car elle mourut vers l'an 1095. Bertrand avoit épousé Mathilde, mais il ne laissa qu'une fille naturelle nommée Cécile, mariée en 1083 à Bernard-Aton, vicomte de Nîmes & de Béziers, &c.

GERBERGE,
An. 1095.

Le comté d'Arles passa donc par succession à la comtesse Gerberge, fille de Geoffroi I, & sœur de Bertrand II; elle avoit épousé vers l'an 1080, Gilbert II, fils de Berenger, vicomte de Milhaud, de Gévaudan & de Carlad, & fut mere de Douce & d'Etiennette.

DOUCE I ET RAY-
MOND-BERENG.

DOUCE I épousa en 1112, Raymond-Berenger, troisième du nom, comte de Barcelone. Gerberge, sa mere, lui donna au mois de

de février 1112, le comté de Provence, de Gévaudan & de Carlad, avec tout ce qu'elle possédoit dans le Rouergue, & qui lui étoit échu, soit par la succession de ses parens, soit par la donation de son mari.

- Tels sont les biens immenses que Douce donna par acte du 13 janvier 1113, à son époux Raymond-Berenger III, le premier des comtes de Barcelone qui ait régné sur la Provence. C'est peut-être le premier exemple que nous trouvions de la succession des filles aux grands fiefs. Raymond-Berenger, son mari, est le même qui fit le partage de 1125 avec Alfonse Jourdain, comte de Toulouse : il mourut en 1130, & eut de son mariage avec Douce, deux fils & une fille. Raymond-Berenger l'aîné eut le comté de Barcelone; & Berenger-Raymond le cadet, celui de Provence. La fille, nommée Béatrix, épousa Alfonse VIII, roi de Castille, vers l'an 1124.

COMTES
DE PROVENCE.
Marc. Hisp. p. 481
& seq. 646, 1237
& seq.

BERENGER-RAYMOND, héritier du comté d'Arles en 1130, & des vicomtés de Milhaud, de Gévaudan & de Carlad, eut à peine pris possession de ses états, qu'il fut troublé par Raymond de Baux, mari d'Etiennette, qui prétendoit avoir acquis par ce mariage, des droits sur la Provence. Cette guerre fut longue & meurtrière, & Berenger-Raymond ne la vit pas finir; car il perdit la vie dans le port de Melgueil au commencement de l'année 1144, laissant de Béatrix, son épouse, & héritière du comté de Melgueil, RAYMOND-BERENGER II, surnommé le jeune. Ce prince, qui étoit encore en bas âge quand son pere mourut, fut emmené à la cour de son oncle Raymond-Berenger IV, comte de Barcelone, son tuteur, & élevé sous ses yeux. Celui-ci vint même en Provence avec une armée, & l'on peut voir dans l'histoire, p. 230, 233 & suiv. ses actions, & sa mort arrivée le 6 Août 1162. Il fut le premier de sa race qui monta sur le trône d'Aragon. Son neveu, le comte de Provence, perdit la vie au siège de Nice, l'an 1166; il avoit

BERENGER-
RAYMOND.
An. 1150.

COMTES
DE PROVENCE.

épousé Richilde, fille d'Uladiflas II, roi ou plutôt duc de Pologne, & veuve d'Alfonse VIII, roi de Castille. Raymond-Berenger II laissa de ce mariage une fille en bas âge, c'est

DOUCE II.
ET ALFONSE I.
An. 1166.

DOUCE II qui avoit été promise à Raymond, fils de Raymond V, comte de Toulouse. Mais celui-ci croyant qu'il s'assure-
roit bien mieux de la Provence, s'il épousoit la mere de cette
jeune princesse, tourna ses vues de ce côté-là, & devint l'époux
de Richilde. Il crut alors pouvoir se regarder comme maître du
comté d'Arles. Mais Alfonse, premier du nom en Provence, roi
d'Aragon, fils de Raymond-Berenger IV, comte de Barcelone,
& par conséquent, cousin-germain de Douce, voulant soutenir
les droits de cette jeune princesse, entra en Provence à la tête
d'une armée, en chassa le comte de Toulouse; & sous prétexte
d'être le protecteur de Douce, il se comporta comme s'il étoit le
véritable propriétaire du pays. Il donna la Provence en com-
mende à son frere Raymond-Berenger III, qui fut tué près de
Montpellier au mois d'avril 1181. Alfonse I remit ensuite ce
comté à son autre frere dom Sanche, mais il l'en dépouilla quel-
que tems après, pour le donner à son fils cadet Alfonse II.

ALFONSE II.
An. 1196.

ALFONSE II reçut de son pere, le comté de Provence en 1185;
pour le tenir en commende, & n'en fut propriétaire qu'en 1196.
Il avoit épousé en 1193, Garfende de Sabran, petite-fille & héri-
tiere de Guillaume IV, comte de Forcalquier. Nous aurons occa-
sion de parler ailleurs de ce mariage, qui réunit le comté de For-
calquier à celui de Provence, dont il étoit séparé depuis l'an 1054.

COMTES DE FORCALQUIER

OU DE LA HAUTE PROVENCE.

COMTES
DE PROVENCE.

AN. 1054.

Nous avons vu ci-dessus que vers l'an 1054, Geoffroi I, partagea la Provence avec ses deux neveux, Guillaume-Bertrand II & Geoffroi II; depuis ce partage, les deux comtes posséderent, par indivis, leur domaine particulier, puisque dans tous les actes que nous avons d'eux, ils prirent les mêmes titres, & agirent avec la même autorité.

GUILLAUME-
BERTRAND II
ET GEOFFROI II.

Hist. mss. de
Mont-Majour.

Guillaume-Bertrand II n'étoit plus en vie en 1090; il eut de sa femme Adélaïde, un fils qui mourut fort jeune, & une fille qui porta le nom d'Adélaïde, comme sa mere. Elle fut héritière de son pere, & ensuite de son oncle Geoffroi II, qui mourut sans enfans vers l'an 1096.

ADELAÏDE, fille de Bertrand II, ayant recueilli la succession de son pere & de son oncle, porta le comté de la haute Provence à son mari, Ermégaud de Gerb, comte d'Urgel. Il étoit de la maison de Barcelone, & comme il fit son séjour ordinaire en Catalogne, nous ne trouvons presque rien de lui en ce pays-ci, dit Ruffi, excepté une charte que Pithon rapporte en son Histoire Ecclésiastique de la ville d'Aix. Il conste par cet acte qu'Ermégaud, & sa femme Adélaïde, vendirent une partie de Pertuis au chapitre de l'église cathédrale de Saint-Sauveur d'Aix.

ADELAÏDE ET
ERMÉGAUD DE
GERB.

AN. 1090.

Ruffi. diff. p. 69.

Ce comte, par son testament du 29 avril 1090, disposa en faveur de son fils Guillaume, qu'il avoit eu de son mariage avec Adélaïde, sa seconde femme, des comtés, évêchés, villes & châteaux qui lui appartenoient, depuis le Rhône jusqu'à leurs con-

Diago. cond. de
Barcelon. l. 2, c. 73.

COMTES
DE PROVENCE.

finis, pour les posséder de la meilleure manière, qu'*aucun comte* (1) de Nice les eût possédés; & lui donna pour tuteurs, Bertrand, comte d'Arles, les évêques de Nice, de Vaison, & quelques seigneurs. On prétend qu'il eut aussi du même mariage, une fille nommée Jance, dont le sort doit nous intéresser fort peu, puisqu'elle ne posséda rien en Provence.

Ermengaud mourut deux ans après avoir fait son testament, & laissa par sa mort à sa femme Adélaïde, le gouvernement de la haute Provence. Cette comtesse fut la première qui prit le titre de comtesse de Forcalquier, dans un acte de l'an 1110.

GUILLAUME III.
An. 1094.

GUILLAUME I ou III, fils d'Ermengaud & d'Adélaïde, n'est presque pas connu; & s'il gouverna la haute Provence, ce fut vraisemblablement sous la conduite de sa mère Adélaïde. Car nous n'avons aucune de ses chartes, supposé qu'il en ait donné quelque-une. Il est seulement nommé dans une cession que fit sa mère.

Bouch. t. 2, p. 109.

L'histoire fait cependant mention de lui au sujet d'un différend qu'il eut avec les religieux de Mont-Majour, pour quelques biens qu'il leur enleva. L'abbé de ce monastère eut l'audace de l'excommunier, quoiqu'il n'eût aucune juridiction sur lui. Le comte, victime des préjugés populaires, fut obligé d'aller se faire absoudre à Vienne, l'an 1119; par le pape Calixte II, qui passa du siège de cette ville à la chaire de Saint-Pierre. Ce comte mourut au mois d'octobre 1129, & laissa deux fils, Bertrand I & Guigues, qui lui succédèrent: sa femme s'appelloit Garfende d'Albon.

BERTRAND I.

An. 1129.

BERTRAND eut le comté; son frère Guigues, des biens considérables. Leur grand-mère, Adélaïde, qui s'étoit toujours réservée

(1) Quelques historiens ont cru que les comtes de Forcalquier portèrent quelquefois le titre de comtes de Nice. Ce qui paroît justifié par les paroles que nous venons de citer; mais du reste il n'y en a point d'autre exemple.

des droits sur la haute Provence, s'en départit en leur faveur, immédiatement après la mort de leur pere.

Bertrand & Guigues ont eu le sort de leurs prédécesseurs; ils sont à peine connus par quelques chartes. Guigues fit son testament le 28 Mai 1146, & mourut peu de tems après. Il institua ses héritiers universels les enfans de son frere, qui vraisemblablement étoit déjà mort. Il s'étoit croisé, & à son retour de la Terre-Sainte, il fit bâtir à Avignon une église sous la forme de celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem. C'est celle qu'occupaient les religieuses de Sainte-Praxede.

Je remarque que dans ce testament, Guigues, après avoir spécifié ce qu'il legue aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; dit qu'il laisse ses autres biens à ses neveux, à condition que sa mère Garfende en aura l'usufruit sa vie durant, ce qui prouve qu'il ne s'agit ici que de quelques terres & villages que Guigues avoit pour son apanage; car la seigneurie appartenoit à l'aîné, suivant ce que dit M. de Montesquieu, que la perpétuité des fiefs fit naître le droit d'aînesse & de primogéniture, n'y ayant que les aîeux qui se partageassent entre les freres. Il est essentiel de ne point perdre de vue ce principe, qui est le seul capable de répandre quelque jour sur la matiere que nous traitons; & d'éclaircir des difficultés, qui sans cela seroient insolubles, comme on le verra plus bas.

BERTRAND avoit épousé Jeaufferane (1), de laquelle il eut des enfans, mais on n'est pas d'accord sur le nombre. Quelques auteurs prétendent qu'il eut trois garçons, & d'autres lui en donnent quatre, dont deux sont nommés Guillaume, & les deux autres Bertrand. Ruffi le fils paroît se déclarer pour le dernier sentiment; mais il avoue, que ne pouvant pas distinguer

COMTES
DE PROVENCE,
Ruffi. p. 130.

Ibid. page 132.

Liv. 31, c. 33.

ENFANS DE BERT.

Dissert. p. 72 & 73.

(1) On ne connoît point l'origine de Jeaufferane. Guillaume, son fils, parle dans une charte d'un Arnaud Flotte, qu'il appelle son oncle, peut-être parce qu'il étoit frere de Jeaufferane. *Hist. des comtes de Prov.* p. 133.

ce que les deux Guillaume ont fait séparément, il ne parlera que d'un Guillaume, qu'il appelle Guillaume IV, pour éviter toute confusion ; & il ajoute qu'il fera mention de deux Bertrand, qu'il distingue en Bertrand II & en Bertrand III. Mais Bertrand III est un personnage chimérique, dont il ne prouve, ni ne peut prouver l'existence. D'une seule personne il en fait deux. Il est aisé de s'en convaincre par la lecture des chartes, qui parlent toutes du comte Bertrand de la même manière, & comme étant la même personne, sans qu'il y ait un seul mot qui puisse nous faire croire que Guillaume ait eu deux frères, qui ont porté le même nom. La question d'ailleurs doit être décidée par un acte passé en 1150, c'est-à-dire, un an après la mort de Bertrand I, leur père. Or dans cet acte, on ne nomme que le comte Guillaume, son frère Bertrand & Garfende, leur aïeule (1). Je demande pourquoi on n'auroit pas nommé leurs autres frères, s'ils en avoient eu ?

Nous ne nous arrêterons point à réfuter les autres raisons sur lesquelles on fonde le sentiment contraire : ce seroit trop nous écarter de notre but, qui est de mettre le plus de précision & de netteté que nous pourrons dans cette généalogie.

Nous regardons comme une chose certaine, que Bertrand I n'eut que deux fils, savoir, Guillaume, que nous appellerons Guillaume II ou IV, & Bertrand ; il eut aussi une fille nommée Alix ou Adelle de Forcalquier, laquelle fut mariée à Giraud Amici de Sabran.

GUILLAUME IV.
An. 1150.

GUILLAUME II ou IV, en qualité d'aîné, fut successeur de son père Bertrand, au comté de Forcalquier, sans partager le haut domaine avec son frère. Bien que nous ayons déjà démontré plusieurs fois que le droit d'aînesse & de primogéniture s'établit

(1) Anno ab Incarnato Domino 1150, Guillelmus Forcalquerensis comes, & ego Bertrandus frater ejus, & ego Garcennis prædictorum avia, &c.

avec la perpétuité des fiefs, cependant, comme nos historiens semblent l'avoir ignoré, nous sommes obligés de revenir souvent à la même question, parce qu'ils ont soutenu le contraire de ce que nous avançons.

COMTES
DE PROVENCE.

Je dis que Guillaume IV eut seul le haut domaine dans le comté de Forcalquier, 1°. parce qu'il prit toujours le titre de comte *par la grace de Dieu*, ce que son frere ne fit jamais dans aucun des actes qu'il passa ; 2°. parce qu'il fit, de l'avis des évêques & des seigneurs de ses états, un règlement touchant les successions, pour être observé dans tout le comté ; 3°. parce qu'il accorda à l'évêque & aux consuls d'Avignon des privilèges qu'il n'appartient qu'aux souverains d'accorder. Son frere le comte Bertrand confirma cette cession ; mais Guillaume la fit en son nom & de sa propre autorité ; il suffit de la lire, pour se convaincre qu'il étoit seul maître dans ses états (1). Enfin, je dis pour dernière raison, & celle-ci me paroît convaincante, que quand l'empereur Frédéric inféoda le comté de Forcalquier à Raymond Berenger le jeune, il dit que c'étoit parce que le comte de Forcalquier, & non pas les comtes, ne lui avoit pas rendu hommage. Aussi voyons-nous que ce fut Guillaume IV qui alla poursuivre auprès de l'empereur la restitution de ses droits, & il obtint une nouvelle investiture, sans que son frere y fût nommé.

Ruffi hist. des ctes
p. 133, 136 & seq.

Bouch. t. 2, p. 132
& 134.

Guillaume n'eut qu'une fille, nommée Garfende, qui fut mariée à Rainier de Sabran Castellar, fils de Rostain de Sabran, & de Rosine de Castellar. On dit que Rainier prenoit le titre de prince de Marseille. Il vint de ce mariage deux filles, Garfende

(1) Dans une chartre, que Ruffi rapporte, il semble qu'on s'explique d'une manière encore plus précise ; car on dit clairement que Guillaume possédoit le comté de Forcalquier. an. 1173. *Ildefonso illustri rege Aragonis, Provinciam regente, Guillelmo comite Forcalcherii comitatum tenente.*

COMTES
DE PROVENCE.
Duch. hist. de
Bourg. p. 419.

& Béatrix, & un fils qui mourut fort jeune. Guillaume mourut en 1209. On ne connoît pas le nom de sa femme, que quelques auteurs ont prétendu, sans fondement, être Marguerite de Vienne, dite de Bourbon.

ORIGINE des droits que les comtes de Toulouse avoient sur la Provence.

DÈS qu'il est démontré que le comté d'Arles fut électif-héréditaire, jusques vers le milieu du onzième siècle, il s'ensuit qu'il n'y eut ni partage entre les enfans de Bozon II, ni possession par indivis. Cependant M. de Ruffi a soutenu que Rotbold eut le comté Venaissin, après la mort de son pere Bozon II, & qu'il le transmit à ses descendans pour en jouir en toute propriété. Ce sentiment a eu des partisans, & mérite, par conséquent, une réfutation particuliere. Ainsi nous ajouterons d'autres raisons à celles que nous avons déjà données dans le cours de cette dissertation, & nous nous servirons des armes mêmes de l'auteur pour le combattre.

Il prétend que les donations sont une preuve de la seigneurie. Dans ce cas, il lui seroit difficile de nous persuader que Rotbold posséda le comté Venaissin, puisque ce comte ne fit en son nom que deux cessions, dont aucune n'eut pour objet des terres situées dans le comtat. Par l'une, il donna Pertuis, dans le diocèse d'Aix; & par l'autre, le lieu de Piolenc, dans le comté d'Orange. On ne peut donc pas être moins heureux en preuves que M. de Ruffi.

Les auteurs de l'histoire du Languedoc ont si bien senti le foible de ses preuves, qu'ils ont mieux aimé soutenir la possession par indivis. Mais nous avons déjà détruit ce système, & à ce que nous avons dit ci-dessus, nous pouvons ajouter que Guil-

laume

Hist. des ctes de
Prov. p. 128.

laume III, fils de Rotbold, ne reçut pas le comté Venaissin par droit d'héritage, puisque son pere, qui n'étoit que bénéficiaire, ne le possédoit pas. D'ailleurs, nous savons qu'il ne l'acquît ni par ses exploits, ni par sa bonne conduite; & qu'enfin, aucun auteur du tems, aucune charte, ne nous apprennent qu'on l'ait démembré de la Provence, pour le lui donner. On n'a donc aucune preuve qu'il l'ait possédé; on n'a pas même celle des donations, toute insuffisante qu'elle est.

Après sa mort, sa sœur Emme, qui épousa Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, recueillit la succession. Elle dota quelques églises en différens endroits de la Provence; mais ces libéralités ne doivent être regardées que comme des actes d'un simple particulier, & non pas comme une preuve du haut domaine, ainsi que nous l'avons déjà remarqué plusieurs fois. Il est d'ailleurs bon d'observer que tous les actes d'autorité qu'on cite avant l'an 1080, excepté ceux qui émanoient des empereurs, ont tous été faits par les descendans de Guillaume, soit dans la basse Provence, soit dans le comté de Forcalquier, & le pays Venaissin.

Cependant les auteurs de l'histoire de Languedoc prétendent que Pons, fils aîné de Guillaume Taillefer & d'Emme, eut, de l'héritage de sa mere, la ville de Tarascon & la terre d'Argence, & que Bertrand le cadet eut, pour son partage, tout le reste des droits de sa mere sur la Provence. Ce qu'ils disent de Pons, ne peut s'entendre que des propres, & encore ne possédoit-il pas tout le territoire de Tarascon, puisque Bertrand I & Geoffroi I donnerent à l'abbaye de Mont-Majour, des terres situées dans le même territoire. Pour ce qui regarde Bertrand, ils se fondent sur une charte de l'an 1040, qu'ils lui attribuent fausement, car elle est de Bertrand I, comte de Provence, & frere de Geoffroi I. La preuve en est dans la charte même; car on y lit le nom d'Eldéjarde Ebeze, femme de ce Bertrand. On peut la voir dans *Bouche*, tome 2, page 66, où elle est rapportée, telle qu'elle est

Hist. de Lang. t 2;
page 557.

Ibid. pr. p. 204.

**COMTES
DE PROVENCE.**

Ibid. p. 324 & suiv.

dans l'histoire manuscrite de Mont-Majour. Cependant il est certain que Raymond de Saint-Gilles, arrière-petit fils de Guillaume Taillefer, & d'Emme de Provence, prit, en 1088, le titre de marquis de Provence. En cette qualité, il permit aux habitans du comté Venaissin, de faire des donations à l'abbaye de Saint André d'Avignon, & céda en 1094, à celle de Saint-Victor, les droits qu'il avoit sur toutes les marchandises qui remontoient ou descendoient le Rhône & la Durance. Enfin, son fils Bertrand, ayant épousé en 1095, Helene ou Eliste de Bourgogne, il lui assigna pour douaire, les diocèses & les comtés de Viviers, de Die & d'Avignon. Ce sont là des actes de souveraineté tels qu'on peut les désirer, pour constater la possession du haut domaine ; & ce qui acheve de prouver qu'il appartenoit en partie à la maison de Toulouse, c'est le partage de 1125, fait entre Alphonse Jourdain & le comte de Provence. Il ne reste plus qu'à faire voir quelle étoit l'origine des droits que les comtes de Toulouse avoient sur une partie de la Provence.

Rotbold, trisaïeul maternel de Raymond de Saint-Gilles, avoit reçu des rois de la Bourgogne supérieure, l'investiture du comté de Provence, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus ; & quoique les fiefs, dans ce tems-là, ne fussent qu'électifs héréditaires, cependant, dès que les deux freres, Guillaume & Rotbold avoient possédé successivement celui de Provence, avec la même autorité & aux mêmes titres, il étoit tout naturel que leurs descendans se le partageassent, quand les rois de la Bourgogne transjurane, eurent laissé perdre leurs droits ; car aucune des deux branches n'étoit plus fondée que l'autre à se l'attribuer, puisqu'aucune ne l'avoit acquis au préjudice de l'autre, ni par achat, ni par donation, ni par échange, ni par la force des armes.

Il est vrai que les descendans de Guillaume I avoient toujours eu l'exercice de l'autorité, à l'exclusion de leurs cousins ; mais comme cette autorité n'étoit que précaire, elle ne faisoit pas titre ;

& quand la propriété du fief sortit de la maison de Rodolfe le Fainéant, par la négligence de ce prince, les descendants de Rotbold, qui possédoient des aieux en Provence, & qui avoient toujours pris le titre de comtes ou de marquis de Provence, se trouverent avoir les mêmes droits que leurs cousins, parce qu'ils avoient une origine commune ; parce que leurs ancêtres avoient successivement dominé dans le pays ; & parce qu'il n'y avoit aucune loi qui l'adjudgeât aux uns plutôt qu'aux autres : en un mot, ils regarderent le comté de Provence, comme une succession éventuelle qui leur tomboit en commun, & se le partagerent de la même façon que dans la première race on se partageoit la couronne ; le droit d'aînesse & de primogéniture, qui fut une suite de la perpétuité des fiefs, n'étant pas encore établi avant cette époque : ce partage se fit en 1125. Les descendants de Guillaume I avoient déjà, les uns la haute Provence, ou comté de Forcalquier, les autres la basse, ou comté d'Arles. On donna aux descendants de Rotbold la Provence occidentale, depuis la Durance jusqu'à l'Isère, la moitié de la ville d'Avignon, & quelques autres endroits que les comtes de Provence leur cederent.

En lisant l'acte de partage, on se demande à soi-même, 1°. pourquoi les comtes de Forcalquier, qui paroissent avoir eu des droits dans le Venaissin, n'intervinrent point dans cet acte ; 2°. comment eurent-ils ensuite des droits sur Avignon, & sur plusieurs terres du Venaissin ; car on sait que Guillaume III, comte de Forcalquier, accorda en 1128, des privileges à l'évêque & aux habitans d'Avignon ; qu'Adélaïde sa mere, prenoit en 1129, le titre de comtesse de cette ville, & que Guillaume IV renouvela & augmenta en 1206, les privileges que les habitans avoient obtenus de son aïeul. Enfin, j'ai une charte du mois de Janvier 1182, concernant l'hommage qu'Imbert d'Agout, Berenger-Raymond, & Bermon-Bertrand les freres, rendirent au comte de Forcalquier, pour plusieurs terres qu'ils possédoient dans ses états, & notam-

Ruff. hist. des ctes.
p. 130 & 142.

COMTES
DE PROVENCE.

ment pour la terre de Menerbe, dans le comtat. A la première demande, savoir pourquoi le comte de Forcalquier n'intervint point dans le partage de 1125, on peut répondre affirmativement, quoiqu'on n'en ait point de preuve, qu'il y eut la même année un partage entre le comte de Forcalquier & Alfonse Jourdain. L'acte n'a pas encore été retrouvé; mais c'est sûrement de celui-là qu'on a voulu parler dans un traité conclu en 1195, entre les comtes de Toulouse & de Forcalquier; & dans lequel il est dit que leurs états étoient déjà séparés par le mont Albaron ou Leberon, situé dans le voisinage de Cavaillon, & *que ces limites avoient été ainsi réglées anciennement entre leurs prédécesseurs.* D'ailleurs, pourquoi rejetteroit-on l'existence de cet acte, puisque tous les faits subséquents s'y rapportent. Si, au contraire, on ne l'admet pas, ces mêmes faits deviennent inexplicables, & perdent la principale preuve de leur certitude. Nous pouvons donc assurer, sans crainte de nous tromper, que les comtes de Forcalquier firent aussi un traité de partage, en vertu duquel il conserverent des droits sur Avignon & le pays Venaissin.

Hist. de Langued. :
t. 2, p. 564.



TABLE GÉNÉALOGIQUE
DES COMTES DE PROVENCE
DE LA PREMIERE RACE.

BOZON II, fils de Rotbold, fut fait comte de Provence, pour le plus tard, en 948, & mourut avant l'année 968. Il eut de sa femme Constance, deux fils, savoir, Guillaume I & Rotbold.

COMTES
DE PROVENCE.

968. GUILLAUME I, comte de Provence, avant l'année 968, chassa les sarrasins du Fraxinet en 972, & mourut entre les bras de saint Mayeul, abbé de Cluny, l'an 992 ou environ. Il avoit épousé, 1°. Arsinde, qui ne laissa point d'enfans ; 2°. Adélaïde ou Alix d'Anjou, surnommée Blanche, de laquelle il eut Guillaume II & Constance.

992. ROTBOLD succéda à son frere en 992, suivant les loix établies dans ce tems-là. Il finit sa carrière en 1008, laissant de sa femme Emengarde, 1°. un fils nommé Guillaume, dont la femme se nommoit Lucie. Il mourut sans enfans, en 1037, & sans avoir possédé en Provence, autre chose que des aleux. 2°. Une fille nommée Emme, qui avoit déjà épousé en 992, Guillaume Taillefer, comte de Toulouse. Il n'y a point de preuve qu'il ait eu un second fils nommé Bozon, comme quelques savans l'ont cru.

1008. GUILL. II, fils de Guill. I, cte de Provence en 1008, n'est connu que par quelques chartes où l'on voit son nom ; car, du reste, l'histoire ne rapporte de lui aucune action remarquable. Il vécut jusqu'en 1018, ayant eu de sa femme Gerberge, qui lui survécut, quatre fils, dont les deux aînés, Foulques & Guil-

laume, moururent fort jeunes. Les deux autres, Geoffroi I & Guillaume-Bertrand I, s'assurèrent la propriété du comté de Provence, qu'ils posséderent en commun, jusqu'à la mort de Guillaume-Bertrand I. Leur mere étoit fille d'Otton-Guillaume, comte de Bourgogne.

1018. GEOFFROI I & Guillaume-Bertrand I posséderent le comté de Provence après la mort de leur mere. Bertrand I mourut en 1054, ayant eu de sa femme Eldejarde Ébeze, deux garçons & une fille. Le nom de cette fille nous est inconnu. Les deux garçons, Guillaume-Bertrand II & Geoffroi II, partagerent la Provence en 1054 avec Geoffroi I leur oncle, qui garda tout ce qui est compris entre la Durance, la mer, le Rhône & les Alpes. Tout ce qui est au nord de cette riviere passa sous la domination des deux freres. Ce partage fut l'origine des comtes de Forcalquier, descendants de Bozon II, comme les comtes de Provence.

Outre ces deux maisons qui regnerent en même tems en Provence, il y en eut une troisieme qui prétendit y avoir des droits, comme nous l'avons dit dans la dissertation. Ce furent les descendants d'Emme, fille de Rotbold. Afin de mettre plus de clarté dans cette chronologie, nous allons rapporter la suite de tous ces comtes, qui se partagerent le haut domaine.

COMTES DE FORCALQUIER
DESCENDANS DE BOZON II.

1054. GUILL - BERTRAND II & Geoffroi II, ont peut-être possédé le comté de Forcalquier en commun. Guillaume - Bertrand mourut avant l'an 1090, & n'eut d'Adélaïde, son épouse, qu'une fille nommée Adélaïde, comme sa mere. La femme de Geoffroi II s'appelloit Douce. Ce Prince mourut sans postérité l'an 1094.

1065. ADELA. de Forcal., fille de Guillaume-Bertrand II, épousa Ermengaud IV, comte d'Urgel, qui mourut en 1092; il n'y a pas de preuve qu'il ait régné avec Geoffroi II, mort en 1093. Ermengaud eut de sa femme Adélaïde un fils qui suit.

Comtes d'Urgel, maîtres du comté de Forcalquier.

1094. GUILLAUME I ou III,

COMTES DE PROVENCE.
DE LA PREMIERE RACE.

COMTES
DE PROVENCE.

1054. GEOFFROI I, cte d'Arles, après le partage, mourut au plus tard en 1063, laissant d'Etiennette sa femme, 1°. Bertrand II, 2°. Gerberge, mariée vers l'an 1080 à Gilbert, vicomte de Gévaudan.

1063. BERTRAND II, fils de Geoffroi I, est le même qui fit hommage de ses états au Saint-Siege, lorsque l'empereur Henri IV, son suzerain, eut été excommunié. Il mourut sans enfans légitimes vers l'an 1093.

1093. ETIENNETTE, mere de Bertrand II, & veuve Geoffroi I, paroît avoir gouverné la basse Provence après la mort de son fils, jusqu'en 1095 qu'elle cessa de vivre.

1095. GERB. & GILBERT son mari, Vicomte de Gévaudan, succéderent à Etiennette dans le

COMTES DE TOULOUSE,

Descendans d'Emme, qui leur donna des droits sur la Provence.

EMME, fille de Rotbold & son héritiere, épousa Guillaume Taillefer comte de Toulouse, avant l'an 992. Elle mourut après l'an 1024, & laissa deux fils, Pons & Bertrand, qui ne posséderent en Provence que des alleux, n'y ayant jamais été reconnus comme seigneurs du pays. Bertrand n'eut qu'une fille.

1037. Pons, fils de Guillaume Taillefer & d'Emme, leur succéda dans tous

COMTES
DE PROVENCE.

COMTES DE PROVENCE.

comté d'Arles. Gilbert ne vivoit plus en 1109. Il fut pere de Douce & d'Etienne. Douce fut nommée héritiere le premier février de l'année 1142.

Deux jours après, elle épousa Raymond-Berenger III, comte de Barcelone, auquel elle donna le 13 janvier 1113, les droits qu'elle avoit sur la Provence, le Gévaudan & ailleurs, du chef de ses pere & mere.

Sa sœur Etienne épousa Raymond de Baux, à qui elle porta en dot quelques terres appelées Baucenques.

COMTES DE FORCALQUIER.

fil d'Ermengaud & d'Adélaïde, hérita du comté de Forcalquier en 1094, & mourut en 1129. Il avoit épousé Garfende, qui lui donna deux fils; savoir, Bertrand I & Guigues; celui-ci n'eut en partage que quelques terres, & mourut sans enfans en 1149 pour le plutôt.

1129. BERTRAND I, fils de Guillaume I ou III, lui succéda en bas âge sous la tutelle d'Adélaïde, son aïeule. Sa mort arriva pour le plus tard en 1150. Il laissa de Jaufferane, sa femme; 1°. Guillaume II ou IV: 2°. Bertrand II: 3°. Alix, mariée à Guiraud Amici, de la maison de Sabran.

COMTES DE TOULOUSE.

leurs droits à l'âge de 45 ans, Il eut d'Almodis, sa seconde femme, trois fils; Guillaume, Raymond, Pons & une fille, nommée Almodis, comme sa mere.

1088. RAYMOND, surnommé de Saint-Gilles, succéda à tous les états de son pere, après la mort de Guillaume son frere aîné. Il épousa la fille de Bertrand; sa cousine germaine, & par là il réunit tous les droits qu'Emme, sa grand'mere, avoit portés dans la maison de Toulouse. Il mourut en Palestine, victime de son zèle pour la religion. Il fut marié trois fois: il eut de sa premiere femme, Bertrand; & de la troisieme, nommée Elvire, un fils connu sous le nom d'Alfonse, né à Tripoli de Syrie & surnommé *Jourdain*, parce qu'il fut baptisé dans le fleuve de ce nom.

Bertrand, fils aîné de Raymond de Saint-Gilles, mourut en Palestine; & comme Pons son fils unique, qui l'avoit suivi dans la Terre-Sainte, préféra la

COMTES

COMTÉS DE FORCALQUIER.

1150. GUILLAUME II ou IV jouit paisiblement du comté de Forcalquier jusqu'en 1162, que l'empereur Frédéric II l'inféoda à Raymond-Berenger le jeune, comte de Forcalquier. Guillaume alla voir l'empereur en Italie en 1174, obtint de lui la révocation de cette inféodation, & se fit rétablir dans tous les honneurs de son comté. Dans cette affaire, il n'est pas plus question de son frere Bertrand, que s'il n'eût pas existé; ce qui prouve qu'il n'eut aucune part à la souveraineté du comté. Il ne possédoit que des terres, dont il donna une grande partie aux chevaliers de Saint Jean de Jérusalem; le

COMTES DE PROVENCE

DE LA MAISON DE BARCELONE.

1112. RAYMOND-BERENGER I, mari de Douce, est le premier prince de la maison de Barcelone qui ait été comte de Provence. Il eut la guerre avec Alfonse-Jourdain, comte de Toulouse, qui voulut faire valoir les droits qu'il croyoit avoir sur la Provence, du chef d'Emme sa bisaïeule. Ces deux princes firent, le 16 septembre 1125, un traité, par lequel ils réglèrent ce que chacun d'eux & leurs descendants devoient posséder en Provence. Raymond-Berenger mourut à la fin de juillet 1129, ou plutôt en 1130, comme on le dit dans l'art de vérifier les

COMTES
DE PROVENCE.

gloire d'être prince de Tripoli aux états que son pere possédoit dans les Gaules, il les abandonna à son oncle Alfonse.

COMTES DE TOULOUSE MARQUIS DE PROVENCE.

1112. ALFONSE Jourdain, né en Palestine, succéda à Bertrand son frere en 1112, dans le duché de Narbonne & le comté de Toulouse. Après le partage de 1125, il régna sur la partie de la Provence, qui est entre les Alpes, l'Isère, la Durance & le Rhône, excepté ce qui formoit le comté de Forcalquier. Cette partie prit alors le titre de marquisat de Provence. Alfonse mourut au mois d'avril 1148, dans la Terre-Sainte. Il avoit épousé Faydide d'Uzès, dont il eut deux garçons & une fille.

1148. L'ainé, RAYMOND V, lui succéda. Presque toute sa vie se passa à faire la guerre à divers souverains. Il mourut sur la fin de l'année 1194, âgé de 60

COMTES
DE PROVENCE.

COMTES DE PROVENCE.

dates , ayant eu de sa femme Douce deux fils & une fille.

1130. BERENGER-RAYMOND le cadet , lui succéda au comté de Provence , ainsi que dans les vicomtés de Milhaud , de Gévaudan & de Carlad. Il fut tué au commencement de l'année 1144 dans le port de Melgueil , d'une fleche lancée d'une galere génoise. Il avoit épousé Béatrix , héritière du comté de Melgueil , qui lui survécut. Elle lui donna un fils qui fut :

1144. RAYMOND-BERENGER II , surnommé le jeune , étant encore en bas âge quand son pere mourut , fut emmené à la cour de Barcelone pour y être élevé. Raymond-Berenger IV , comte de Barcelone , son tuteur & son

COMTES DE FORCALQUIER.

reste il le laissa à son frere Guillaume , à condition qu'il ratifieroit la donation , & dans le cas où il le refuseroit , il appelloit à sa succession Raymond , comte de Toulouse , & ses cousins de Sabran , de Simiane & de Mévillon.

Bertrand , qui avoit fait ces donations au sujet d'un voyage à la Terre-Sainte , en revint , & vécut jusqu'en 1208. Il mourut sans postérité.

GUILLAUME , son frere , eut de sa femme , dont on ne fait pas le nom , une fille nommée Garfende , qu'il maria avec Rainier de Sabran , dit de Castellar. Garfende laissa deux filles. La premiere épousa en 1193 Alphonse I , comte de Provence , auquel

COMTES DE TOULOUSE MARQUIS DE PROVENCE.

ans , ayant eu de Constance sa premiere femme trois fils : nous ne parlerons que de l'aîné , qui lui succéda.

1194. RAYMOND VI , que son courage & ses malheurs ont rendu si fameux dans l'histoire des albigeois , mourut au mois d'Août 1222.

1222. RAYMOND VII , son fils , lui succéda cette année-là , & termina le 27 septembre 1249 une vie agitée par beaucoup d'événemens , qui étoient le fruit de l'opiniâtreté , de la politique & de l'ambition. Il institua son héritière Jeanne sa fille , femme d'Alphonse comte de Poitiers , frere de S. Louis , par lequel nous finirons la liste des comtes de Toulouse marquis de Provence.

COMTES DE FORCALQUIER.

Guillaume, qui vivoit encore, donna le comté de Forcalquier, dont il se réserva seulement l'usufruit. Il mourut en 1208.

Béatrix, sœur de Garfende, fut mariée à Guigues-André, dauphin de Viennois, auquel elle porta les comtés de Gap & d'Embrun.

Le comté de Forcalquier fut donc réuni à la Provence après en avoir été séparé pendant cent cinquante-cinq ans.

On peut en voir les détails dans l'histoire, ainsi que ceux qui regardent le comte de Barcelone, tuteur du comte de Provence, & les actions de celui-ci, qui mourut au siège de Nice, vers le mois de juin 1166, ne laissant qu'une fille en bas âge, nommée

DOUCE II. Elle avoit été promise au fils aîné de Raymond V, comte de Toulouse; celui-ci commença par s'emparer de la Provence; & afin de s'en mieux assurer la possession, il épousa Richilde, mere de cette jeune princesse. Alfonse II, roi d'Aragon & comte de Barcelone, cousin-germain de Douce, vint en Provence à la tête d'une armée en 1167, & en ayant chassé le comte de Toulouse, se fit reconnoître dans le pays. Douce mourut sans avoir été mariée.

1167. ALFONSE, 1^{er} du nom en Provence, roi d'Aragon, donna le comté, au mois de décembre 1168, à

RAYMOND-BERENGER III, son frere, pour le tenir de lui en comende, & à condition qu'il le lui rendroit quand il en feroit requis.

V V V 2

COMTES DE PROVENCE.

COMTES
DE PROVENCE.

oncle, gouverna la Provence en attendant la majorité de son pupile, au nom duquel il reçut en 1146, le serment de fidélité des états de Provence, qui lui donnerent le titre de comte de Provence; qu'il conserva toute sa vie. Il eut une longue guerre à soutenir contre la maison de Baux, qui prétendoit avoir des droits sur la Provence, à cause du mariage de Raymond avec Etiennette, sœur de Douce.

On peut en voir les détails dans

On peut voir dans l'histoire les autres actions de ce prince & d'Alfonse. Celui-ci mourut le 25 avril 1196.

1196. ALFONSE II, son fils, lui succéda; il avoit épousé en 1193 Garfende de Sabran, petite-fille & héritière de Guillaume IV, dernier comte de Forcalquier. Il eut par ce mariage ce dernier comté, dont on démembra l'Embrunois & le Gapençois en faveur du dauphin de Viennois. Ainsi, le comté de Forcalquier fut encore réuni à la Provence en 1209, après en avoir été séparé pendant cent cinquante-cinq ans. Alfonse II mourut au mois de novembre 1209, laissant un fils qui suit, & une fille nommée Garfende, qui épousa Guillaume, vicomte de Béarn, mort en 1229.

1209. RAYMOND-BERENGER IV succéda à son pere à l'âge de quatre ans dans les comtés de Provence & de Forcalquier, sous la tutelle de son oncle dom Pedre II, roi d'Aragon, qui l'emmena à sa cour. Dom Pedre étant mort l'an 1213, Garfende, mere du jeune prince, gouverna la Provence; mais elle eut la douleur de voir Alix de Forcalquier & son fils Guillaume de Sabran, s'armer pour faire valoir leurs prétentions sur le comté de Forcalquier. D'un autre côté, Guillaume de Baux, prince d'Orange, fier du titre de roi d'Arles, qu'il s'étoit fait donner par l'empereur Frédéric en 1214, prend les armes pour le soutenir. Mais ces troubles, & quelques autres qu'on peut voir dans l'histoire, furent apaisés, quand Raymond-Berenger, de retour en Provence, eut épousé Béatrix, fille de Thomas, comte de Savoie en 1220. Il mourut âgé de quarante-sept ans, le 19 août 1245, ne laissant de son mariage que quatre filles, Marguerite, femme du roi S. Louis; Eléonore, mariée à Henri III, roi d'Angleterre; Sancie, épouse de Richard, comte de Cornouaille; roi des romains, & Béatrix, qui fut son héritière universelle aux comtés de Provence & de Forcalquier, & qui épousa, le 19 janvier 1246, Charles, frere de saint Louis, comte d'Anjou &

du Maine. Le corps de Raymond-Berenger, après avoir été déposé pendant cinq ou six ans dans l'église de Saint-Sauveur d'Aix, fut transféré dans celle de Saint-Jean, où son pere étoit enterré, & où la comtesse Béatrix sa femme fut ensuite ensevelie.

Fin du mémpire sur les comtes de Provence.

GÉNÉALOGIE DES VICOMTES DE MARSEILLE.

IL en est de l'origine des vicomtes de Marseille, comme de celle des comtes de Provence, & de tant d'autres Maisons illustres, dont l'origine se perd dans la nuit des tems. Nous avons beau chercher à les connoître, nous voyons l'arbre; mais les racines se dérobent à nos regards.

Le premier vicomte de Marseille qui nous soit sûrement connu, est :

GUILLAUME I. Les historiens de Provence le font descendre d'un seigneur nommé Pons, qu'ils prétendent avoir été fils de Bozon II; c'est une fable qui ne mérite pas d'être réfutée. Ce Pons fut la tige de la maison de Baux, comme nous le verrons.

Le pere de Guillaume s'appelloit Guillaume comme lui : car nous lisons dans une charte rapportée par Ruffi, que le monastere de Saint-Victor avoit été relevé par les soins & les libéralités de Guillaume, d'Honoré, évêque de cette ville, du vicomte Guillaume son frere, & de Pons, évêque de Marseille, fils de ce dernier. Il y a toute apparence que dans un acte où, de quatre personnes qui y sont nommées, les trois dernieres sont de la famille

VICOMTES
DE MARSEILLE.

An. 940.

Hist. de Marseille.
nouv. éd., p. 481.

**VICOMTES
DE MARSEILLE.**

des vicomtes , l'autre en étoit aussi ; on n'auroit pas nommé Guillaume le premier de tous , s'il n'eût pas été du même sang ; d'autant mieux que celui qui parle dans cette charte , & qui rappelle le nom des autres , est l'évêque Pons lui-même. Il semble que son intention étoit de faire connoître tous ceux de sa famille , qui avoient été , comme lui , bienfaiteurs de l'abbaye de Saint-Victor.

Les vicomtes étoient lieutenans des comtes de Provence. Il y en avoit ailleurs qu'à Marseille ; il y en avoit à Sisteron , par exemple , à Fréjus , à Avignon ; c'est-à-dire dans les endroits qui , par leur situation , avoient plus particulièrement besoin de la présence d'un officier qui veillât sur tout le pays de sa dépendance. Quand le comte de Provence se fut rendu indépendant , il n'osa pas disputer aux vicomtes de Marseille la souveraineté d'une partie de la ville : il fut obligé de souffrir qu'à son exemple ils la transmissent héréditairement à leurs enfans , à condition qu'ils lui en feroient hommage & à ses successeurs. En effet , le premier acte où les vicomtes de Marseille soient appelés vassaux des comtes d'Arles , est de l'an 1038 (nous l'avons vu ci-dessus) ; cet acte est par conséquent postérieur de quelques années au tems où le comté de Provence commença de devenir héréditaire.

Si l'on ne trouve point de vicomtes héréditaires dans les autres villes dont je viens de parler , c'est qu'ils n'eurent point de postérité , ou que l'évêque & les habitans leur laisserent peu de droits. Il n'en fut pas de même à Marseille , où les vicomtes furent assez puissans pour se maintenir en possession d'une portion de la seigneurie. Leur généalogie est très-difficile à faire , même d'après celle qu'en a donné Ruffi. Comme il ne rapporte pas les chartes en entier , & qu'il a supprimé les dates , au moins du plus grand nombre , ces omissions nous jettent dans des difficultés , qu'on ne pourra peut-être bien éclaircir que quand on aura la liberté de pénétrer aux archives de Saint-Victor. Guillaume I fut pere de

GUILLAUME II & d'Honoré, évêque de Marseille. Guillaume eut des intérêts à démêler en 966 avec Pons de Fos, qui devoit être de la même famille que lui. Il mourut en 1004 & avoit été marié deux fois, 1°. avec Bilielis : 2°. avec Ermengarde. Ses enfans furent,

Ann. 966.

1^{er} Lit. *Pons*, évêque de Marseille, en 976.

Fouques, qui épousa vers l'an 1005 Odile, dont il n'eut point d'enfans.

Ruffi prétend que ce *Fouques* mourut en 1069 ; cela n'est pas vraisemblable : car il devoit avoir au moins vingt-quatre ans lorsque son frere *Pons* fut fait évêque de Marseille en 976, par conséquent il en auroit eu 115, s'il fût mort en 1069 ; ce qui ne peut pas être admis sans preuve. Ruffi aura pris *Fouques*, fils de Guillaume III, pour le *Fouques* dont nous parlons.

GUILLAUME III, dit le Gros, qui continua la branche.

Arnulfe & Bilielis, leur sort nous est inconnu.

2^e Lit. *Astrude*, dont on ignore la destinée.

GUILLAUME III, dit le Gros, troisième fils de Guillaume II, fut aussi marié deux fois. 1°. Avec Eissaline. 2°. Avec Etienne. Il mourut en 1031, laissant,

Ann. 1004.

1^{er} Lit. GUILLAUME IV, dont nous ferons connoître les descendants.

Pons, évêque de Marseille en 1014.

Aicard, qui eut une fille, dont le sort nous est inconnu.

GEOFFROI, vicomte de Marseille & seigneur d'une portion de la ville d'Arles : nous parlerons de sa postérité.

Fouques, mort sans postérité.

VICOMTES
DE MARSEILLE.

Garfende, morte abbesse de Saint-Sauveur.

2^e Lit. *Etienne*, *Bertrand*, morts jeunes.

PIERRE SAUMADE, qui forma une branche ; mais comme il ne posséda rien à Marseille, nous n'entreprendrons pas la généalogie de ses descendants, qui nous devient étrangère.

Une fille dont le nom nous est inconnu, & qui épousa Francon, vicomte de Fréjus.

Les descendants de Guillaume III formerent donc à Marseille deux branches, que nous allons faire connoître séparément.

P R E M I E R E B R A N C H E.

An. 1037.

GUILLAUME IV, mort en 1085, est connu par une donation qu'il fit à l'abbaye de Mont-Majour en 1044. Il eut de sa femme Adalgarde,

PONS, qui laissa postérité.

Guillaume V, *Fouques*, *Geoffroi*, *Aicard*, tous quatre morts sans enfans.

PONS, fils aîné de Guillaume IV, épousa Salomé Burgundia, qui lui donna deux fils, Guillaume & Fouques, l'un & l'autre morts sans enfans, à ce qu'on croit. Ainsi la postérité de Guillaume IV finit en eux.

S E C O N D E B R A N C H E.

An. 1047.

GEOFFROI I, quatrième fils de Guillaume III, & frère de Guillaume IV, étoit vicomte de Marseille & d'Arles, & mourut en 1090. Il avoit épousé Rixande, qui lui donna sept fils & une fille ; savoir :

Geoffroi, mort sans enfans.

Aicard

Aicard, archevêque d'Arles en 1064.

Raymond, qu'on a confondu mal-à-propos avec l'évêque de Marseille, qui siégeoit en 1073.

Pierre, archevêque d'Aix en 1085.

HUGUES-GEOFFROI I, vicomte de Marseille, dont nous allons bientôt parler.

Fouques, religieux de Saint-Victor,

Adalazie, inconnue.

Pons-Mainier, vicomte de Marseille, & seigneur de Peinier. Il eut en 1120 des démêlés avec l'évêque de Marseille, qui l'excommunia. Il fut marié deux fois. 1°. Avec une dame dont le nom nous est inconnu, & de laquelle il eut un fils, surnommé *Aicard*, mort prévôt de l'église cathédrale de Toulon. 2°. Avec *Guerrejade*, qui lui donna,

Geoffroi, qualifié prince de Marseille, mort en 1160, sans qu'on sache s'il avoit été marié. Il avoit prêté hommage à l'archevêque d'Arles en 1155.

Hugues-Geoffroi, qui prêta aussi hommage au même prélat en 1159. Il se maria; mais on ne connoît ni sa femme, ni ses enfans.

Bertrand, dont le sort nous est également inconnu.

Ainsi, il est difficile de suivre cette branche, de laquelle il s'en forma plusieurs autres, qui prirent des noms propres auxquels on auroit de la peine à les reconnoître.

HUGUES-GEOFFROI I, cinquième fils de Geoffroi I, se croisa An. 1095.

Tome II.

X x x

VICOMTES
DE MARSEILLE.

pour la Terre-Sainte. Il eut de Douce d'Albaron, fille de Geoffroi, seigneur de Roquelaurt & de Lers, un fils qui suit :

An. 1128.

RAYMOND-GEOFFROI, mari de Penet, & pere de

HUGUES-GEOFFROI, qui laissa posterité.

Raymond-Geoffroi, dont on ne connoît ni la femme, ni les enfans. Il fit une donation au mois d'août 1178.

Geoffroi III, qui laissa de sa femme Sarde deux fils, savoir ; Hugues-Geoffroi Sarde, & Geoffroi, dont les descendans nous sont inconnus.

An. 1160.

HUGUES-GEOFFROI II, fils de Raymond-Geoffroi I, vicomte de Marseille en 1160, seigneur de Tretz, mort en 1188, eut de sa femme Cécile,

An. 1188.

HUGUES - GEOFFROI III, seigneur de Tretz, de Toulon & d'Aubagne, pere de,

Rostang d'Agour, co-seigneur de Tretz & de Toulon, mort sans enfans en 1251.

Raymond-Geoffroi, qui eut de sa femme, *Isnard d'Entrevenès & Reforciat*, dont nous ne connoissons point les descendans. Ils vendirent à Charles I la portion de leurs droits sur Toulon.

Geoffroi Ganfridet, mari de Guillaumette de Blacas, & pere de Sibile, qui épousa en premieres noces Gilbert de Baux, & en secondes noces, vers l'an 1250, Boniface de Castellane, seigneur de Riez, dont elle n'eut point d'enfans. Elle mourut en 1261.

Les autres enfans d'Hugues-Geoffroi, II sont :

VICOMTES
DE MARSEILLE

Guillaume V, dit le Gros, mort vers l'an 1191. Il n'eut qu'une fille nommée *Mabile*, qui épousa *Gerard Adhémar*, un des plus puissans seigneurs de Provence, souverain de *Monteil*, & seigneur de *Grignan*. Leur fille unique, nommée *Eldejarde*, épousa *Bertrand de Baux*, & lui porta en dot les terres de *Gardane*, de *Tressemanes* & de *Roquevaire*.

Barral, mort en 1192. Il avoit été marié deux fois.

1°. Avec *Adélaïde de Porcelet - Roquemartine*.

2°. Avec *Marie de Montpellier*, dont il n'eut point d'enfans. Mais il eut de sa premiere femme une fille nommée *Barrale*, qui épousa *Hugues de Baux* vers l'an 1200, & lui porta en dot la troisieme partie de la seigneurie d'*Aubagne*.

RAYMOND-GEOFFROI II, qui laissa postérité.

Geoffroi, évêque de *Béziers* vers l'an 1183.

Roncelin, moine de *Saint-Victor*, dont nous avons parlé dans l'histoire.

Une fille dont *Ruffi* ne parle point, mais il paroît, par une charte de l'an 1193, où elle n'est pas désignée par son nom, qu'elle avoit épousé *Hugues de Baux*, frere de *Guillaume*.

Laure de Saint-Julien & *Mabile*, femme de *N. de Pontevéz*. Elles sont nommées l'une & l'autre dans les poésies du *Troubadour Folquet*.

RAYMOND-GEOFFROI II, quatrieme fils d'*Hugues-Geoffroi II*, continua la postérité, celle de ses freres étant éteinte. Il eut de sa femme *Marquise Ixmile*, deux fils :

An. 1210.

Geoffroi Reforciat, mort sans enfans.

X x x 2

VICOMTES
DE MARSEILLE.

BURGUNDION I, seigneur de Tretz & d'Ollieres, mort
vers l'an 1246.

BURGUNDION I avoit été marié deux fois. 1°. Avec Alazie,
fille d'Ancelme, gentilhomme de Marseille. 2°. Avec Mabile-
d'Agout-Pontevéz. Il eut du premier lit,

RAYMOND de Roquefeuil, seigneur de Peyloubier.

2° Lit. BURGUND. II, Sgr en partie de Tretz & de Roquefeuil.

ISNARD D'ENTREVENES, seigneur de la terre d'Ollieres.

Dragonet, qui ne paroît pas avoir laissé postérité.

Raymond Gaufridi, général, à ce qu'on croit, des freres
Mineurs.

Béatrix, religieuse à Saint - Zacharie.

Sancie, *Briande*, *Dulceline*; leur sort est inconnu.

Cécile, épouse de Gaucher, fils de Guillaume de Sabran;
comte de Forcalquier. De tous les fils de Burgun-
dion I, il n'y en eut donc que trois qui laisserent pos-
térité, favoir :

An. 1285.	RAYMOND de Roquefeuil. Alazie, sa femme.	BURGUNDION II Béatrix de Barras de S. Julien, sa femme.	ISNARD d'Entrevenes. Decane d'Uzès, sa femme.
	Burgundion III. Eodice, de Foz, sa femme.	Béatrix, mariée à Barras de Barras, Sgr de S. Etienne.	RAYMOND GEOFFROI III. Reforciat.
An. 1310.	Burgundion IV. N.... sa femme.	Brunde, religieuse à S. Zacharie.	Agout.
	Isnard de Roquefeuil, seigneur de Peyloubier.	Mabile, dont le sort est inconnu.	Isnard, juriconsulte.
An. 1335.	Catherine de Puget Albanefio, sa femme.		Esmediarde Mariée à Isnard de Glandevès.
	Sancie. } religieuses de Philipone. } la Celle.		RAYMOND - GEOFFROI III, eul de Maragde de Lens
	Béatrix.		Jacques d'Ollieres, qui prit le nom & les armes d'Agout, & n'eut aucune part à la sei- gneurie de Marseille.
	Isoarde, femme de Jean de Sa- bran, seigneur d'Ansouis.		Jean de Tretz. Trois filles inconnues.

Nous finirons ici la liste des descendans de Geoffroi I; d'au-

tant mieux que dès l'an 1260, ils n'avoient plus aucun droit sur la seigneurie de Marseille. D'ailleurs nous ne pourrions suivre leur filiation sans entrer dans la généalogie des anciennes familles ; & cette généalogie seroit difficile à faire par l'espece d'impossibilité qu'il y a de ramasser une suite non interrompue de titres bien authentiques. Au reste, nous ne connoissons pas toutes les branches qui se formerent de la maison de Marseille : il y en eut un très-grand nombre. Mais la plupart prirent un nom propre différent de celui qu'elles portoient d'abord. Telles furent celles de Signe, de Foz & d'Ollioules ou d'Evenos. Celles-ci formerent à leur tour des branches qui, en se soudivisant, s'appauvrirent ; quelques-unes mêmes durent perdre avec leurs biens les traces de leur origine, & tomberent dans une obscurité où l'on seroit tout étonné de les retrouver, s'il étoit possible de suivre le fil de leur généalogie. Ce que je dis de la maison de Marseille, je puis le dire d'une infinité de familles nobles d'origine, qui descendent de cadets pauvres ; car il fut un tems où tous les cadets presque se marioient : ces familles se trouvant sans titres & sans fortune, rampent dans la roture, & s'allient avec des personnes de la lie du peuple, qu'elles attachent, par les liens du sang, aux Maisons illustres, dont elles descendent. Ainsi, on peut dire en ce sens, qu'il y a peut-être plus de faux rotutiers que de faux nobles, & que souvent toute la différence qu'il y a entre deux hommes d'un rang tout-à-fait opposé ; c'est que l'un a des titres, & que l'autre en manque.



M É M O I R E

SUR LES MONNOIES DE PROVENCE.

 MONNOIES.

LA Provence a reconnu les rois de France de la première & de la seconde race. Leurs monnoies y ont eu cours, & depuis Clotaire I, jusqu'à Louis le Begue inclusivement, ils en ont fait battre dans les principales villes de cette province, comme Arles, Marseille & Avignon.

Traité des monn.
de France, par le
Blanc, éd. d'Holl.
page 133.

Ibid. page 122.

Charles le Chauve, par l'ordonnance faite à l'assemblée tenue à Pistre l'an 854, fixa au nombre de neuf, les villes où il vouloit qu'à l'avenir on battît monnoie. On ne trouve dans ce nombre aucune ville de Provence; mais il est vraisemblable qu'il dérogea bientôt après à cette fixation, puisque le Blanc, en son traité des monnoies de France, rapporte une monnoie de ce prince, frappée à Arles; & sous le regne de Louis le Begue, son fils, on continua de battre monnoie dans cette ville. Il y a des deniers avec la légende, ARELA. CIVIS, qu'on ne peut attribuer qu'à ce prince, qui y est qualifié LUDOVICUS REX, & cela rend douteuse l'opinion de ceux qui ont avancé qu'il avoit été couronné empereur par le pape Jean VIII, au concile de Troyes, en 878. Aucun monument ne lui donne ce titre. Ces monnoies de Louis le Begue servent encore à réfuter la prétendue cession de la Provence, faite par Charles le Chauve, à Bozon, qui est rapportée par plusieurs auteurs. L'étude des monnoies ne doit avoir pour objet que d'éclaircir l'histoire. Si on ne la faisoit pas servir à cet objet, ce seroit la plus inutile de toutes les connoissances. Ce ne fut qu'après la mort de Louis le Begue que Bozon s'empara de la Provence, ainsi

que du Dauphiné, du Lyonnais, de la Savoie, de la Franche-Comté, & d'une partie de la Bourgogne. Il paroît clairement par le décret du concile de Menthaille, qui l'appella au trône en 879, qu'il ne tenoit pas son droit de la concession du souverain légitime, & qu'il étoit un usurpateur.

MONNOIES.

Le Blanc donne la figure d'un denier d'argent de Bozon, qui est à-peu-près de la même fabrique que les monnoies de Charles-le-Chauve. On y lit d'un côté le nom de Bozon. BOZO. GRATIA DEI REX. Et au revers, VIENNA CIVIS.

Ibid. page 132.

PLANCHE I, n. 1.

Louis l'Aveugle, empereur & roi de Bourgogne, fils de Bozon, confirma à l'église d'Arles plusieurs dons que son pere lui avoit faits, & entre autres celui du port & du péage d'Arles, & le droit de battre monnoie. La charte qui contient cette confirmation, est de la vingtième année du regne de Louis; ce qui revient environ à l'an 921, date qui s'accorde peu avec ce que quelques historiens nous disent du regne court & agité de ce prince, qui n'est connu que par ses malheurs & ses dons aux églises. Il donna cette charte à la sollicitation de Manassés, archevêque d'Arles, son parent. Quant au droit de battre monnoie, dont il y est fait mention, on ne doit l'entendre que de la monnoie au coin du prince. Toutes les concessions de cette espèce faites par les rois de la seconde race, à des églises ou à des seigneurs particuliers, ne leur donnoient pas le droit de faire de la monnoie à leur coin, & ce n'a été que plusieurs siècles après que les archevêques d'Arles en ont eu.

Gall. christ. t. 1,
p 548. & 95 instr.

S'il est constant par cette charte que depuis le regne de Bozon, l'église d'Arles avoit le droit de battre monnoie, il n'est pas moins difficile de savoir en quel tems elle a commencé à user de ce droit; quelles especes elle faisoit frapper dans ces siècles reculés, & au coin de quel prince elles étoient. Il est certain qu'il ne nous reste aucunes monnoies des princes qui ont régné en Provence, depuis Bozon jusqu'à Alphonse I, qui aient été frappées dans cette province.

Il est souvent parlé de sols & de deniers dans les chartes du

MONNOIES:

dixième siècle. Il y a apparence qu'on y entend parler des espèces qui étoient restées dans le commerce depuis les premiers rois de la seconde race. Ce qui le fait croire, c'est que les monnoies de ces princes étoient d'un argent très-pur, & par cette raison elles étoient fort recherchées.

Il n'en est pas de même des monnoies des derniers rois de la seconde race, & des premiers de la troisième. Il est très-rare qu'on en trouve en Provence, tandis que celles de Louis le Débonnaire & de Charles le Chauve y sont très-communes.

Il est prouvé par tous les monumens des dixième & onzième siècles, que les monnoies d'or & d'argent étoient rares dans toute la France. Les richesses des princes, & celles des particuliers, consistoient en lingots. On affinoit l'or & l'argent qui étoient le produit des tributs, & on les conservoit en masse dans le trésor du prince. On les donnoit ensuite au poids. Le paiement des sommes considérables se faisoit en argent non-monnoyé; on stipuloit les paiemens, & on prononçoit les amendes en livres & en marcs d'or & d'argent. Cet usage avoit commencé chez les romains sous le règne de Valentinien I; il a duré en France jusques vers le quinzième siècle. Les trésors que le roi Charles V avoit amassés, & dont s'empara après sa mort le duc d'Anjou, depuis roi de Naples & comte de Provence, consistoient en des lingots d'or & d'argent. Juvenal-des-Urins rapporte que ceux qui étoient chargés de l'administration des finances sous le règne de Charles VI, prirent la résolution de ne plus garder d'or monnoyé dans le trésor royal, mais de mettre tout en lingots, comme faisoit Charles le Sage, son pere; afin que quand on viendrait demander des sommes de la part du roi, il ne se trouvât point d'argent monnoyé (1).

Hist. de France
par Daniel, t. VI,
page 217.

(1) Ce prince étoit large & abandonné à l'argent distribuer, & donner les finances; & là, où son pere donnoit cent écus, il en donnoit mille, dont étoient ceux de la chambre des comptes très-malcontens; tellement que,
L'ordonnance

L'ordonnance de Pistes, faite en 854, prouve combien il y avoit peu d'argent monnoyé dans ce tems-là ; elle portoît que le premier de juillet de chaque année, on donneroit à tous les monétaires, cinq livres d'argent de l'épargne, avec un poids pour commencer à travailler ; & le samedi avant le carême, ils devoient envoyer à l'épargne, pareille somme d'argent en deniers monnoyés, avec le même poids auquel ils devoient être reçus. Il paroît par cette même ordonnance, qu'il n'y avoit dans tout l'empire français, que dix villes où l'on fabriquât de la monnoie ; ce qui réduisoit à cinquante livres l'argent monnoyé qu'on fabriquoit tous les ans dans les vastes états de Charles le Chauve, & c'étoit à peine ce qu'il falloit pour le commerce journalier des citoyens.

Les conquêtes de Charlemagne avoient rendu l'argent très-commun en France ; les malheurs qu'elle éprouva sous ses successeurs, & sur-tout les dévastations des Normands, l'épuisèrent bientôt d'or & d'argent ; de sorte que dans les siècles suivans, rien n'étoit plus rare que ces métaux. On y contractoit par échange ; comme au premier âge du monde, avant que les hommes fussent convenus de donner du prix aux métaux.

Il est fait mention dans une charte de l'an 1034, de plusieurs marchés de cette espece, au sujet de la dotation de l'église du bourg de Saint-Zacharie. Il y est dit que les clercs de cette église avoient acheté, moyennant un cheval, la troisième partie d'un moulin,

Hist. des évêq. de
Marf. t. 1, p. 381.

quand les receveurs venoient en ladite chambre rendre leurs comptes, ainsi qu'ils devoient faire, & ils voyoient des dons excessifs ; ils mettoient ou faisoient mettre en tête sur l'article de ce faisant mention, *nimis habuit recuperare* ; & fut lors avisé par le seigneur de Noujant ; qui avoit la charge principale des finances & autres du conseil du roi, qu'on ne gardât point d'argent monnoyé, & que tout tantôt fût amassé en gros lingots, comme le faisoit faire le roi Charles V, & avisa ledit de Noujant qu'il feroit un cerf d'or pareil à la grandeur & corpulence à celui qui est au palais entre deux piliers ; & fut commencé, & en fut faite la tête & tout le col & non plus. *Hist. de Charles VI, par J. Juvenal des Ursins.*

MONMOIES.

Gloss. de Ducang.
in v° Condamina.

situé sur la rivière du Veauue, dont ils possédoient déjà le tiers. Ils avoient aussi acheté une condamine, c'est-à-dire un champ franc de toute redevance, situé dans un marais au-delà de cette même rivière. Elle leur avoit coûté un cheval, un bœuf & deux cochons. Les plus grands seigneurs & les plus opulents contractoient de cette manière.

Hist. de Langued.
t. 2, pr. p. 216.

Bernard Arton, vicomte de Nîmes & de Béziers, acquit en 1109 des domaines dans l'Albigéois, moyennant la somme de huit cens trente sols melgoriens, & un cheval de la valeur de deux cens sols (1).

(1) Dans ce siècle guerrier le prix des chevaux, & sur-tout des chevaux de bataille, étoit fort haut & n'avoit aucune proportion avec celui des bestiaux de toute espèce. Dans ce même tems une vache ne valoit que dix sols Narbonnois, qui pesoient le quint d'un marc d'argent. *Hist. de Lang. tom. 2, p. 243.*

Il y a dans les archives de l'abbaye de Boscodun une charte de l'an 1148, par laquelle il paroît qu'une paire de bœufs ne fut vendue que quarante sols. *Histoire de Provence par Bouche, tom. 1, p. 118.*

En 1048 Raymond de Saint-Gilles, comte de Rouergue, ayant renoncé au droit qu'il possédoit justement ou injustement, est-il dit dans la charte, d'unir à son domaine la succession des évêques de Béziers décédés, Matfred, évêque de Béziers, lui donna en reconnaissance un cheval du prix de deux cens sols melgoriens. *Hist. de Lang. tom. 2, p. 266.*

Il y a d'autres exemples, qui prouvent que le prix des chevaux étoit porté à cette somme exorbitante, dans un tems où l'argent étoit très-rare. Deux cens sols melgoriens faisoient quatre marcs d'argent. Aujourd'hui, où l'argent est beaucoup plus commun & où tout a renchéri, un cheval ordinaire ne vaut en Provence gueres plus de quatre marcs d'argent. En France les chevaux étoient encore plus chers. Il paroît par un compte de la dépense du roi Philippe-Auguste, de l'an 1202, rapporté dans *l'usage des fiefs de Bruffel. tom. 2, p. 142*, que quatre chevaux donnés par le roi, valoient trente quatre livres chacun : *pro quatuor equis quos rex dedit 134 libras*. Dans ce tems-là le marc d'argent valoit 2 liv. dix sols. Chacun de ces chevaux valoit par conséquent treize marcs & demi. La manière dont on faisoit la guerre alors, rendoit extrêmement précieux les chevaux de cette espèce. La force du cheval donnoit beaucoup d'avantage dans les combats, où l'on étoit souvent aux prises corps à corps avec son ennemi.

Ce n'étoit pas seulement dans les provinces méridionales qu'on étoit obligé de contracter par échange, faute d'espèces; cet usage étoit établi dans tout le royaume. A peu-près dans le même tems, *Grecie*, comtesse d'Anjou, acheta un recueil d'homélies moyennant deux oens brebis, un muid de froment, un muid de seigle, un muid de millet, & un certain nombre de peaux de martre; ce fait prouve autant la rareté des livres que celles des espèces. En 1155, *Hugues de Champfleür*, évêque de Soissons, cherchant à acheter un beau cheval pour faire son entrée dans la ville épiscopale, on lui en présenta un pour lequel il donna en échange cinq serfs de ses terres; savoir, trois hommes & deux femmes.

Rien ne prouve plus la rareté de l'argent pendant les onzième & douzième siècles, qu'une charte qui est conservée dans les archives du chapitre de Marseille. C'est un acte d'acquisition que fit ce chapitre en 1118, de la moitié d'une vallée située aux portes de Marseille, pour le prix de soixante-dix sols melgoriens; elle s'étendoit depuis le village de Saint-Julien, jusqu'au ruisseau de Jarret, ce qui fait plus d'une demie-lieue. Cette étendue de terrain est la plus précieuse & la mieux cultivée de toute la province. Il est aisé de comprendre combien la somme de soixante-dix sols melgoriens, qui ne faisoient pas un marc & demi d'argent, est éloignée de ce que vaut dans ce moment cette précieuse vallée, où une toise de terrain vaut plus d'un écu.

Vers le milieu du dixième siècle, la Provence étoit dans la famille de *Bozon II*, fils de *Rotbold*; ce prince & ses successeurs la posséderent en qualité de seigneurs électifs héréditaires, jusqu'à vers l'an 1030, & reconnoissoient la souveraineté des rois de Bourgogne, & ensuite celle des empereurs d'Allemagne leurs successeurs. Leurs chartes sont datées des années du regne des rois de Bourgogne. *Bozon II*, ni aucun de ses successeurs, jusqu'aux princes de la maison d'Aragon, qui ont régné en Provence, n'ont fait battre monnaie.

Monnaie.

Abrégé de l'hist. de France du pr. Hainaut, tome 1, page 154.

Essai hist. sur Paris. t. 5, p. 199.

Hist. des évêq. de Mars. t. 1, p. 439.

MONNOIES.

Il y a des deniers de billon, qu'on ne peut attribuer qu'à Conrad-le-Pacifique, roi de Bourgogne. Il faut pourtant convenir que la fabrication de ces monnoies & la forme des lettres, paroissent d'un siècle postérieur. Elles portent d'un côté le nom de Conrad, **CONRADUS**. Il y a au revers le monogramme du mot **REX**, avec des lettres qui ne forment aucun sens suivi.

PLANCHE I, n. 2.

Histoire mss. de
Mont-Majour.

Les chartes du onzième siècle font mention des monnoies de l'empereur Otton, comme étant presque les seules qui eussent cours en Provence. Elles sont appelées, *solidi de Ottone* dans le testament de Francon, père de Pons, archevêque d'Arles, qui est environ de l'an 1000. On les appelloit aussi, *solidi Ottonenchi* & *Ottonentii*. Il y a dans le grand cartulaire du chapitre de Saint-Victor de Marseille, un acte de l'an 1077, par lequel les religieuses des Accoules vendent aux moines de Saint-Victor & à l'abbé Bernard, la dixme d'un champ situé entre l'abbaye de Saint-Victor & la rivière du Veau, qui avoit appartenu à Pierre Saumade, vicomte de Marseille, pour le prix de dix sols d'Otton, *propter pretium decem solidorum ex denariis Ottonentibus*. On voit par là que les sols d'Otton étoient une monnoie de compte; ils étoient composés de douze deniers, & il n'y avoit que les deniers qui fussent une monnoie réelle. On peut faire la même observation sur plusieurs monnoies de ce siècle & des siècles suivans; il n'y a jamais eu de sols melgoriens, ni de sols raymondins.

Hist. des évêq. de
Mars. t. 1, p. 402.

Comme la monnoie d'Otton étoit fort répandue en Provence, pendant ce siècle, il y a apparence que c'est celle qui est appelée *solidi de denariis*, dans une charte de l'an 1048, par laquelle un seigneur nommé Lambert, céda à Pierre, abbé de Saint-Victor, une métairie située dans le terroir de la Cadiere, moyennant 180 *solidos de denariis*. On trouve tous les jours dans la terre & dans des ruines, une quantité considérable de deniers d'Otton; ce qui prouve qu'ils ont été long-tems dans le commerce.

Plusieurs empereurs ont porté le nom d'Otton dans le dixième

siècle, & il n'est pas aisé de savoir auquel on peut attribuer ces deniers. Il y a quelque apparence qu'ils sont d'Otton le Grand. Le règne de ce prince a été plus long & plus glorieux que ceux de son fils & de son petit-fils, qui ont porté le même nom que lui. Il a commencé de régner en 936, & est mort en 973. Avant le règne d'Otton I, les empereurs d'Allemagne faisoient frapper peu de monnoies d'argent. Sous ce prince on découvrit les riches mines du Hart, & l'argent devint beaucoup plus commun. Voici comment parle de cette découverte la chronique de Mersebourg, *temporibus Ottonis aureum illuxit sæculum; apud nos inventa primum vena argenti.*

MONNOIES.

Rec. des monn. de
Saxe par Boehm.

Ces deniers portent au milieu le nom d'Otton, & autour on lit IMPERATOR. Il y a au revers, OTTO. PIUS P. P. & dans le champ PAPIA. Ils sont d'un argent assez pur, leur titre est à neuf deniers seize grains, ils pèsent vingt-deux grains. Ils ont été frappés à Pavie, comme le porte le revers; c'est de-là qu'on les appelloit en Italie, deniers de Pavie. Dans le traité fait en 1059, entre le pape Nicolas II & Robert Guiscard, duc de la Pouille, celui-ci se soumit à payer au pape un tribut de douze deniers de Pavie, pour chaque paire de bœufs.

PLANCHE I, n. 3.

Leon d'Offic. I. III,
cap. 16.

Il s'est passé plusieurs siècles sans qu'on ait frappé aucunes monnoies en Provence, comme nous l'avons déjà observé; on s'y est servi pendant tout ce tems des monnoies des provinces voisines, & sur-tout des deniers melgoriens & des raymondins.

Les deniers melgoriens ont été la monnoie le plus généralement répandue dans les provinces méridionales, pendant les douzième & treizième siècles.

MONNOIE
MELGORIENNE.

Cette monnoie fut ainsi appelée des comtes de Melgueil, qui la faisoient battre dans un château de ce nom, où ils avoient fixé leur principale demeure. Le comté de Melgueil changea souvent de mains dans le douzième siècle. Les papes prétendoient en être

MONNOIES.

seigneurs fuzerains, en vertu d'un acte par lequel Pierre, comte de Melgueil, se soumit au Saint-Siege en 1085, sous le pontificat de Grégoire VII. C'est à ce titre, que Honorius II, en 1127, fit des défenses au comte de Substantion, d'altérer la monnoie qu'il faisoit frapper à Melgueil.

En 1197, le pape Innocent III inféoda le comté de Melgueil à l'évêque de Maguelone; celui-ci vendit ensuite au seigneur & aux consuls de Montpellier, une partie du droit qu'il avoit d'y battre monnoie. A la fin du treizieme siecle, la plus grande partie de cette monnoie appartenoit encore aux évêques de Maguelone.

Dans ces tems reculés, le droit de battre monnoie étoit regardé comme le droit le plus utile des grands fiefs. Ce n'étoit pas ce qu'il avoit d'honorifique qui flattoit le plus. Le droit de seigneurage étoit très-considérable. On en peut juger par un acte de l'an 1135, par lequel Berenger-Raymond, marquis de Provence, comte de Melgueil, & Béatrix sa femme, inféoderent à Guillaume VI, seigneur de Montpellier, le droit de prendre trois deniers melgoriens sur chaque vingt sols qu'on fabriquerait à la monnoie de Melgueil. Ces seigneurs avoient ainsi aliéné en faveur de différens particuliers, une partie des profits du monétage; & les histoires de Languedoc sont remplies des accords que les propriétaires de cette monnoie faisoient entre eux pour régler leurs droits, & pour fixer le titre des especes.

Il est fait mention de la monnoie melgorienne dans plusieurs chartes du dixieme siecle; & entre autres, dans une de l'an 949, & dans une autre de l'an 963. Sa valeur a beaucoup varié. Il est dit dans un acte d'engagement, fait le 9 juin 1097, par Guillaume Arnaud de Béziers, aux chanoines de l'église de cette ville, pour la somme de huit cens sols melgoriens, que si cette somme venoit à être affoiblie, les chanoines seroient obligés de lui rendre trente-quatre sols par livre, en bonne monnoie de Melgueil, ou en monnoies de Béziers ou de Narbonne, qui soit octene, plate,

Hist. de Lang. t. 2,
pr. col. 477.

Hist. de Lang. t. 2,
page 243.

bonne, & d'argent fin; *que valena effet, aut plata, bona & fina ad computum libram per solidos 34.*

MONNOIES.

Le 18 mai 1131, Cecile, vicomtesse de Béziers, engagea à l'évêque de Béziers pour la somme de 5000 sols melgoriens, l'albergue & la justice criminelle qu'elle prétendoit sur les ecclésiastiques & leurs familles, dans tout le diocèse de Béziers; il est dit à la fin de l'acte, que si la monnoie de Melgueil venoit à être altérée, on donneroit une livre d'argent fin pour chaque 65 sols melgoriens.

Ibid. page 409.

Vers l'an 1132, Berenger-Raymond, marquis de Provence & comte de Gévaudan, assigna à Guillaume, comte de Montpellier, le château de Montferrand, avec une partie des comtés de Substantion & de Melgueil, dont il jouiroit en engagement après la mort de la comtesse Almodis, pour la somme de 15000 sols melgoriens, qu'il avoit prêtés à cette comtesse, & dont 50 pesoient un marc d'argent fin.

Ibid. page 467.

En 1144, Bernard Atton, vicomte de Nîmes, engagea l'albergue de quatre soldats, moyennant 100 sols melgoriens, dont 47 devoient peser un marc d'argent. Un an après 46 sols pesoient un marc.

Ibid. pr. col. 508 & suiv.

Il paroît par plusieurs chartes rapportées parmi les preuves de l'histoire de Languedoc, qu'en 1150 le marc d'argent valoit 47 sols & 6 deniers melgoriens. En 1155 & 1156, il en valoit 48. En 1167 & 1168, il valoit 50 sols.

En 1174, Arnaud de Maureillan engagea pour 1000 sols melgoriens, dont 48 pesoient un marc, à Bernard de Narbonne, camérier de la cathédrale de Béziers, tous les droits qu'il avoit sur le fauxbourg de cette ville, & qu'il tenoit en fief du même camérier.

Dans les chartes de Roger, vicomte de Béziers, des années 1176, 1185 & 1189, le marc d'argent est évalué à 50 sols melgoriens.

Ibid. t. 3, pr. col. 137, 160 & 164.

En 1199, Rostang de Sabran reçut de Clémence, sa femme,

Ibid. col. 188.

MONNOIES.

par son contrat de mariage, 5000 sols melgoriens, dont 52 pesoient un marc d'argent.

Ils avoient commencé à être de ce poids en 1195.

Ibid. pr. col. 191,
200 & 217.

En 1201, 1209 & 1214, le marc valoit encore 50 sols melgoriens.

Dans le contrat de mariage de Bernard, fils du comte de Comminges, avec Cécile de Foix, de l'an 1224, il est fait mention de sols melgoriens doubles, qu'on dit valoir autant que les sols toulofains, dont 25 pesoient un marc d'argent fin (1).

Ibid. t. 4, p. 22. Dans les contrats de mariage des deux filles de Roger, comte de Foix, dont l'une en 1264, épousa Alvarez, comte d'Urgel; & l'autre, en 1275, Jacques, infant d'Aragon, le marc d'argent fin est fixé à 50 sols melgoriens.

En 1270, Berenger, évêque de Maguelone & comte de Melgueil, s'obligea envers le roi d'Aragon, seigneur de Montpellier, de faire sa monnoie de Melgueil à la taille de 218 pieces au marc de Montpellier.

En 1272, ce même Berenger s'obligea envers le roi & envers les consuls de Montpellier, de faire sa monnoie à la taille de 225 pieces.

Le 7 février 1273, Jacques, roi d'Aragon, fit une ordonnance, par laquelle il déclara que la monnoie de Melgueil n'étant pas suffisante pour l'usage & le commerce des habitans de Montpellier, à cause que cette ville s'étoit extrêmement accrue sous sa domination, & qu'elle étoit réputée alors une des meilleures de l'univers; il permettoit aux consuls de faire fabriquer dans l'étendue de la seigneurie de Montpellier, de la monnoie grosse de deniers & d'oboles,

(1) Si suprà me mixeris dono tibi in dote Ceciliæ uxori meæ 17500 solidos tolofanos bonorum, vel melgorienses duplos, bonos & largos. . . . & si tolofani vel melgorienses abutebantur de pondo vel de lege, habeatis ratione 25 solidorum tolofanorum, marcam argenti fini. *Hist. de Lang. tom. 3, preuve. col. 295.*

en forte que chaque denier de Montpellier en vaudra douze de Melgueil, & chaque obole six ; à condition que cette nouvelle monnoie sera toujours d'argent fin de Montpellier, ou d'un argent équivalent. On fabriqua en conséquence dans cette ville, de nouvelles especes. Ces deniers pèsent 72 grains. On y voit d'un côté une croix terminée par quatre couronnes, la légende est JACOBUS. DEI. GRA. REX. ARAGON. Et au revers, il y a un écu avec ces mots, DOMINUS MONTIS PESULANI.

MONNOIES.

PLANCHE II, n. 7.

Cette nouvelle monnoie fut sans préjudice de celle de l'évêque de Maguelone, qui continua toujours d'avoir cours. En 1313, le roi Louis-Hutin ordonna que l'évêque de Maguelone feroit sa monnoie, savoir, les deniers, à trois deniers 16 grains de fin, & de 19 sols 6 deniers à la taille. Les mailles, à 3 deniers de fin, & de 16 sols 9 deniers à la taille.

Le titre de la monnoie melgorienne a beaucoup varié ; il étoit réglé par le caprice & l'intérêt des comtes de Melgueil. Dans un accord fait en 1125, entre Bernard, comte de Melgueil, & Guillaume, seigneur de Montpellier, le premier s'obligea de faire fabriquer des deniers melgoriens au titre de 5 deniers moins une pougeoise d'argent fin. Trois ans après il y eut un nouvel accord entre les mêmes, où le titre des deniers melgoriens fut fixé à 6 deniers moins une pougeoise. Enfin, en 1132, Berenger-Raymond, comte de Provence & de Melgueil, promit à Guillaume, seigneur de Montpellier, de faire la monnoie melgorienne à 4 deniers de fin. Elle fut long-tems à ce titre, elle y étoit encore en 1170, comme on le voit par le bail de la monnoie de Melgueil, fait par Raymond, comte de Toulouse, qui obligea l'entrepreneur de faire les deniers à 4 deniers de fin. Par les accords passés ès années 1270 & 1272 entre Berenger, évêque de Maguelone, & le roi Jacques d'Aragon ; ce prélat s'obligea de faire sa monnoie de Melgueil à 4 deniers moins une pougeoise d'argent fin de Montpellier. Par l'ordonnance du roi Louis-Hutin, de l'année 1313, dont nous avons

Hist. de Lang t. 2
pt. col. 437.

Ibid. col. 445.

Ibid. col. 467.

MONNOIES.

déjà parlé, le titre des deniers melgoriens est fixé à 3 deniers 16 grains, & celui des mailles à 3 deniers.

La monnoie melgorienne eut cours en Languedoc pendant fort long-tems; il en est encore parlé dans une charte du 22 janvier 1395, où il est dit que les sols melgoriens sont de la même valeur que les tournois.

Le poids des deniers melgoriens est de 22 grains, & celui des oboles ou mailles de dix.

Ces monnoies sont marquées à des caractères qu'on ne sauroit déchiffrer; je ne connois même aucun auteur qui ait tenté d'en donner l'explication. Les deniers & les oboles portent les mêmes figures. Il y a apparence que ce sont des lettres arabes tracées grossièrement par des ouvriers qui ignoroient cette langue. Cette monnoie a donné lieu à une lettre que le pape Clément IV écrivit en 1268, à Berenger, évêque de Maguelone, où il lui reprochoit de faire frapper dans son diocèse, de la monnoie qui portoit le nom de Mahomet; & encore, de ce qu'il entreprenoit par là sur les droits du roi de France (1).

C'étoit vraisemblablement pour donner cours à leurs monnoies,

(1) Sanè de monetâ *milliarenfi*, quam in tuâ diocœsi cudi facis, miramur cujus hoc agas consilio, non quod injuriam facias regi, si in feudis non suis fabrices, sed regi gloriæ extrâ cujus dominium nec hoc potes, nec aliud operari. Quis enim catholicus monetam debet cudere cum titulo Mahometi? Quis etiam licitè potest esse monetæ alienæ percussor, cum nulli eam liceat cudere, nisi cui vel summi pontificis vel principis autoritate conceditur?

L'histoire de Languedoc nous apprend qu'on donnoit à ses monnoies le nom de *millarets*. Il y a beaucoup d'apparence que ce nom vient du mot grec *μυλιάρηται*, nom générique, dont on se servoit sous les empereurs de Constantinople, pour désigner les petites monnoies. En Provence on a souvent appelé la petite monnoie *moneta milliarenfis*. Dans l'article 20 des chapitres de paix, qui furent convenus en 1257 entre Charles I, comte de Provence, & la ville de Marseille, il est parlé de *moneta milliarensum*, & il est dit que le comte percevra son droit de 12 deniers par marc sur cette monnoie, comme sur toutes les autres qu'on fabriquera à Marseille.

dans la partie de l'Espagne qui étoit possédée par les maures, que les évêques de Maguelone y faisoient mettre le nom de Mahomet, *cum titulo Mahometi.*

MONNOIES.

LES deniers raymondins ont été frappés au coin des comtes de Toulouse, qui depuis le commencement du onzième siècle possédoient une partie de la haute Provence, du Dauphiné & du comté Vénaisin, sous le titre de marquisat de Provence (1).

MONN. DES CTES
DE TOULOUSE ET
DENIERS RAY-
MONDINS.

Il est fait mention des sols raymondins dès l'an 1091, dans une fondation faite par un nommé Aloberius en faveur des églises de Rhodès & de Lodève. Cet acte finit par ces mots, *horum autem denariorum numerus concluditur in centum solidos optimis raymundensibus.* Dans un acte tiré des archives de l'église d'Albi, de l'an 1077, un mouton est estimé 8 deniers raymondins.

Hist. de Langued.
t. 2, pr. col. 218.

Ibid. col. 296.

Il faut observer que différens seigneurs de Languedoc, du nom de Raymond, appelloient leurs monnoies sols & deniers raymondins; & il est vraisemblable que ces deniers raymondins, qui avoient

(1) Guill. Taillefer, comte de Toulouse, épousa à la fin du dixième siècle Emme fille de Rotbold, comte de Provence. Ce mariage porta quelque temps après dans sa maison, par la mort de Guillaume frère d'Emme, la partie de Provence qu'on appella dans la suite le marquisat de Provence. Il est difficile de croire, comme plusieurs historiens l'ont avancé, que Guillaume-Taillefer & ses successeurs ont régné, par indivis avec les comtes de Provence, sur toute cette province, jusqu'au fameux partage de l'an 1125. Il est vrai que ces princes possédoient en commun plusieurs villages, & que leurs possessions étoient enclavées les unes dans les autres. La Provence, dans ces tems-là, s'étendoit depuis l'Isère jusqu'à la mer, & depuis les Alpes jusqu'au Rhône. En 1125 Alphonse, dit Jourdain, comte de Toulouse, arrière-petit-fils de Guillaume-Taillefer, partagea cette province avec Raymond-Berenger, troisième du nom, qui avoit épousé Douce, fille & héritière de Gilbert comte de Provence. La portion d'Alphonse comprit tout ce qui est entre la Durancé & l'Isère, à l'exception sans doute des diocèses de Sisteron, d'Apt, & d'une partie de ceux de Gap & d'Embrun, qui formoient le comté de Forcalqueir, possédé depuis le milieu du onzième siècle par une branche puînée des comtes de Provence. Le comte de Forcalquier n'intervint pas dans ce partage.

Hist. de Langued.
tom. 2, p. 561.

Russ. dissert. p. 41.

MONNOIES.

cours dès le milieu du onzième siècle, étoient frappés au coin des Raymond, comtes, marquis de Gothie, frères puînés des comtes de Toulouse. Ceux de ces princes qui portèrent le nom d'Hugues, donnerent ensuite à leurs monnoies le nom de sols & deniers hugonens (1).

Ce n'a été que dans le douzième siècle que les deniers raymondins ont été connus en Provence. Ils étoient alors sûrement frappés au coin des comtes de Toulouse. Il y eut une nouvelle fabrication de ces espèces à la fin du douzième siècle; & dans un grand nombre de chartes des premières années du treizième, les deniers raymondins sont appelés *novi raymundenses*.

Dans une charte de l'abbaye de Saint-Césaire d'Arles, du mois de juillet 1193, le marc d'argent fin est évalué à 85 sols raymondins. La même évaluation est suivie dans une charte de l'an 1222.

Il paroît par des chartes rapportées dans l'histoire manuscrite de l'abbaye de Mont-Majour, qu'en 1212 & en 1222 les deniers raymondins étoient à 3 deniers de titre, & que 88 pesoient un marc d'argent. En 1233 & 1251, le sol raymondin valoit la moitié du sol tournois (2), qui, à cette époque, étoit à 11 deniers de fin, & dont on tailloit cinquante à un marc. Le prince prenoit quatre gros, c'est-à-dire la seizième partie du marc, pour son droit de seigneurie. Cette évaluation du sol raymondin fut faite avec beaucoup d'exactitude dans un procès entre l'abbé de Valmagne & la ville de Notre-Dame de la mer, par un jugement rendu en 1711, au

(1) Les deniers hugonens ont été frappés par les comtes de Rouergue du nom d'Hugues. Il y a eu plusieurs seigneurs de ce nom, qui ont régné tant sur le Rouergue que sur la ville de Rhodès dans les onzième, douzième & treizième siècles. La plus ancienne charte, où il soit parlé de ces monnoies, est un abandon fait vers l'an 1086.

(2) Il faut observer que cela ne signifie pas que le sol raymondin fût à 11 deniers 12 grains de fin; mais seulement qu'il valoit la moitié du sol tournois, qui étoit alors à 11 deniers 12 grains & dont 50 formoient le marc.

rapport de M. Mafaugues, par des commissaires délégués par le conseil (1).

MONNOIES.

La valeur ordinaire du fol raymondin étoit, comme nous venons de l'observer, de six deniers tournois; mais vraisemblablement cette monnaie souffrit des altérations. Il y a une délibération du conseil de la ville d'Arles, de l'an 1253, qui réduisit d'un quart les dettes contractées en monnaie raymondine depuis 1239 jusqu'en 1247; & d'un tiers celles contractées depuis 1247 jusqu'en 1253, c'est-à-dire, que depuis 1239 jusqu'en 1253 on avoit altéré cette monnaie; de sorte que depuis 1239 jusqu'en 1247, le fol raymondin n'avoit de valeur intrinsèque que 4 deniers & une obole tournois, & depuis 1247, 4 deniers seulement.

Il y avoit dans ce même tems une autre espèce de fol raymondin dont la valeur étoit différente de celui dont nous venons de parler. 26 raymondins sont évalués un marc d'argent dans une sentence arbitrale du mois de novembre 1255, entre Jean, archevêque d'Arles; le chapitre de l'église d'Arles, & Barral, seigneur de Baux, au sujet des prétentions réciproques qu'ils avoient sur les lieux de Mouriers & de Vaquieres.

Arch. d'Arles.

On frappoit à Albi des raymondins, qu'on appelloit *moneta raymundensium Albiensium*. Par le bail de la monnaie d'Albi, qui fut donné en 1278, il paroît que le titre des raymondins d'Albi étoit à 4 deniers moins une pitte, & que 18 fols 8 deniers de cette monnaie pesoient un marc. En 1248, le comte de Toulouse, l'évêque d'Albi, & Sicard d'Alaman, qui partageoient le profit de cette

Hist. de Langued.
t. 3, pr. col. 70.

(1) Cette évaluation fut faite, d'après une sentence arbitrale rendue en 1351, par le lieutenant de la comtesse de Provence en Camargue, entre l'abbé Silvéral & les syndics de la ville de N. D. de la mer. Dans ce procès il s'agissoit de savoir si les redevances dues par les habitans de cette ville à l'abbé, seroient payées en monnaie tournois, comme l'abbé le prétendoit; mais il fut condamné par les arbitres, qui, évaluant les fols raymondins à la valeur des fols tournois, fournirent la communauté à payer suivant cette évaluation.

MONNOIES.

monnoie, firent un accord par lequel ils s'obligerent de lui donner cours dans les diocèses d'Albi, de Rhodès & de Cahors, & de contraindre leurs vassaux à s'en servir comme de leur monnoie propre. Cette monnoie d'Albi est une des plus anciennes de la province de Languedoc. En 1037, Pons, fils aîné de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, assigna pour douaire, à Majore, son épouse, l'évêché, la ville & la monnoie d'Albi, la moitié de l'évêché de Nîmes, & de l'abbaye de Saint-Gilles (1).

Ibid. t. 2, preuves,
col. 202.

Hist. de Langued.
tom. 3, P. 330.

Ibid. p. 423.

Les touloufains étoient à peu-près de la même valeur que les raymondins d'Albi. Il est dit dans le testament de Raymond-Roger, comte de Foix, du 14 mai 1222, que son héritier payera à Cécile, sa fille, femme du comte de Cominges, 9300 sols touloufains, ou 500 marcs d'argent qu'il lui devoit pour sa dot; ce qui fait environ 19 sols par marc. En 1240, Raymond, comte de Toulouse, donna le bail de la nouvelle monnoie de Toulouse, pour être fabriquée au poids de 17 sols le marc. Il paroît par les baux de la monnoie de Toulouse, qu'Alfonse, frere de saint Louis, dernier comte de Toulouse, donna en 1251 (2) & en 1253, (3) que les sols touloufains étoient de 18 sols 1 denier au marc, & à quatre deniers de fin.

(1) Ego Pontius dono tibi, dilectæ meæ sponsæ Majoræ, episcopatum Albienſe & civitatem & monetam. . . . & medietatem de episcopatu de Nemauso, & medietatem de abbatiâ S^ti Egidii. *Hist. de Lang. tom. 2, preuve. col. 200.*

(2) Quam fabricam dictæ monetæ faciendam ad legem & pondus & numerum turonensium, scilicet ad legem 4 denariorum minus poggia, & ad pondus 18 solid. 1 den. pro marcha. Bail de la monnoie de Toulouse en 1251. *Hist. de Lang. tom. 3, pr. col. 490*

(3) Simples tolosani debent esse legis & ponderis turonensium. Dicti enim simplices tolosani debent deliberari de pondere 18 solid. 1 den. ad marcham trecenam. . . . Oboli verò debent esse de eadem lege, de quâ sunt tolosani simplices, & ponderis 17 solid. & 10 den. ad marcham trecenam. . . . & grossi tolosani debent esse legis & ponderis cenomanensium; videlicet de lege ad 6 denar. & 1 obol., & de pondere 14 solid. & dimidium ad marcham turonensem. Bail de 1253. *Hist. de Lang. tom. 3, pr. col. 492.*

La valeur des toulousains a varié. On voit par le contrat de mariage de Bernard Jourdain, seigneur de l'Isle-Jourdain, avec Indie, sœur naturelle du comte de Toulouse, qu'en 1207, 26 sols toulousains valaient un marc d'argent (1).

MONNOIES.

Les savans auteurs de l'histoire de Languedoc, confondent les sols raymondins avec les sols toulousains. Mais il me semble que ce sont des monnoies différentes, quoiqu'elles soient des mêmes princes; pour s'en convaincre, il faut se rappeler qu'il paroît par la sentence arbitrale rendue en 1251, entre l'abbé de Silveréal & les syndics de la ville de Notre-Dame de la mer, que les sols raymondins valaient alors la moitié des sols tournois; & d'un autre côté, on voit que cette même année le bail de la monnoie de Toulouse fixe les toulousains au titre, au poids & au nombre des tournois. *Ad legem, ad pondus & numerum turonensium*: ce qui fait une différence de moitié entre ces deux especes. Le bail de 1253 est absolument conforme à celui de 1251. Par celui de 1240, le poids des toulousains devoit être plus fort que celui des tournois.

Ibid. page 531.

Il est souvent parlé dans les historiens de Languedoc de la monnoie de Saint-Gilles. La plus ancienne charte où il en soit fait mention, est de l'an 1095. Ainsi on doit croire qu'on a commencé d'en frapper dans cette ville sous le regne de Raymond de Saint-Gilles. Ducange dans sa quatorzième dissertation sur l'histoire de S. Louis, par Joinville, attribue au même Raymond une petite monnoie qui est assez commune en Provence. On y voit d'un côté la croix de Toulouse, avec la légende R. COMES PALATII; & de l'autre, un croissant surmonté d'une étoile, avec ces mots DUX

Hist. de S. Louis.
page 232.

(1) Si tamen suprà vixeris me, Bernardum Jordanum de insulâ virum tuum, tibi dono hos prædictos 10000 solidos tolosanos moneræ septenæ, vel melgorienfes duplos, bonos & largos ad tuam electionem, vel argentum finum de toto. Si solidi & melgorienfes abutebantur vel deteriorabantur de penso vel de lege, scilicet de quibuscumque 26 solidis tolosanis marcham. *Hist. de Languedoc* tome 3, pr. col. 196.

MONNOIES.

Hist. de Langued.
tom. 2, p. 243.

Ibid. t. 5, p. 680.

MARCHIO. PV. Les auteurs de l'histoire de Languedoc combattent avec raison l'opinion de Ducange. Ils pensent que cette monnoie est de Raymond V, comte de Toulouse, petit-fils de Raymond de Saint-Gilles. Ils se fondent entre autres raisons sur ce que ce prince, l'un des chefs de la première croisade, ne prit pour ses armoiries la croix pomettée, que ses successeurs ont conservée, que pendant cette expédition, d'où il ne revint pas, étant mort au siège de Tripoli en 1105; ils concluent de-là que cette monnoie, qui porte la croix pomettée, a été frappée sous un de ses successeurs. Ils ont été obligés d'abandonner cette raison par une découverte postérieure, & dont il est fait mention dans les additions qui sont à la fin du cinquième volume de cette histoire, où ils rapportent un sceau de Raymond de Saint-Gilles, sur lequel est la croix pomettée. Ce sceau est conservé dans l'abbaye de Saint-André, à Villeneuve-lès-Avignon. Il est au bas d'une charte de ce prince, de l'an 1088, par conséquent antérieure de plusieurs années à son départ pour la Terre-Sainte; c'est un des plus anciens monumens qu'on connoisse, sur lequel il y ait des armoiries. Malgré cette découverte, l'opinion de Ducange n'en paroît pas mieux fondée. La fabrique de ce denier & la forme des lettres qu'on y voit, sont sûrement d'un tems postérieur à Raymond de Saint-Gilles. On peut même l'attribuer avec assez de vraisemblance, à Raymond V, son petit-fils.

Ibid. t. 3, p. 532.

Les comtes de Toulouse faisoient battre monnoie dans plusieurs villes de leurs états, tant du comté de Toulouse que du marquisat de Provence; savoir, à Toulouse, Nîmes, Carcassonne, Saint-Gilles, Apt, Tarascon, Mornas, & au pont de Sorgues. Il paroît qu'Alfonse, frère de saint Louis, dernier comte de Toulouse, n'avoit fait battre monnoie pendant long-tems qu'à Toulouse, pour toute la partie de ses états située au-delà du Rhône. Il rétablit sur la fin de sa vie la monnoie d'Albi. Il avoit outre cela une monnoie

noie au pont de Sorgues , & une autre à Mornas , pour la partie de Provence qui lui appartenait.

MONNOIES.

Avant de finir ce que nous avons à dire sur les monnoies des comtes de Toulouse, il n'est pas inutile d'observer que dans un tems où l'argent étoit rare dans le reste de l'Europe, ces princes possédoient des trésors considérables qui les mettoient en état de faire plus de dépense, & de vivre avec plus de faste que les plus puissans rois ; on en peut juger par le détail que Geoffroi du Vigois, auteur contemporain, nous a laissé sur une cour plénière que Raymond V tint à Beaucaire en 1174, & dont nous avons parlé dans l'histoire, p. 251.

Voici les monnoies qui nous sont restées des comtes de Toulouse.

La première est de Pons II, il succéda en 1030 à Guillaume Taillefer son pere, & mourut en 1062. On y voit d'un côté une croix, & pour légende, PONCIO. COMES. Il y a au revers deux petites croix, & autour URBS. TOLOSA.

PLANCHE III. n. 1.

La seconde est de Raymond de Saint-Gilles, fils de Pons II. Il mourut en Syrie en 1105. Il y a d'un côté une croix avec la légende C. RAIMUNDUS. On voit au revers l'agneau pascal avec une croix, & ces mots, ONOR. SCI. EGIDI.

n. 2.

La troisième porte le nom de Guillaume. On peut l'attribuer à Guillaume V, qui regna depuis l'an 1106 jusqu'en 1123. On y voit d'un côté une croix avec la lettre S. dans un des angles. La légende est WIELMO. COME. Il y a au revers une croix, avec les lettres J. II. TOLOSA. CIVI.

n. 3.

La quatrième est une obole du même prince ; elle est presque semblable à la précédente, il n'y a qu'une légère différence au revers.

n. 4.

La cinquième est d'Alfonse dit Jourdain, fils de Raymond de

n. 5.

Tome II.

A a a a

MONNOIES.

Saint-Gilles ; il mourut en 1148. Il y a d'un côté une croix avec la légende ANFOS. COMES. Il y a le même revers qu'à la seconde.

- n. 6. La sixième est de Raymond V, fils d'Alfonse, qui mourut en 1194. On y voit d'un côté une croix terminée par trois points, avec la légende, R. COMES. PALACI. Il y a au revers un croissant & une étoile, avec ces mots, DUX. MARCIO. PU.
- n. 7 & 8. La septième & la huitième sont du même Raymond. Elles ressemblent en tout à la précédente, il y a seulement quelque différence à la forme de la croix.
- n. 9. La neuvième est un denier de Raymond VI, fils & successeur du précédent. Il mourut en 1219. Il y a d'un côté une croix, avec la lettre S. dans un des angles. La légende est RAIMON. COMES. Il y a au revers une petite croix, & les deux lettres S. H. TOLOSA. CIVI.
- n. 10. La dixième est une obole du même, elle ressemble presque en tout à la précédente.
- n. 11. La onzième ressemble aux deux précédentes, il y a seulement au revers les figures suivantes.
- n. 12. La douzième est un denier de Raymond VII, qui mourut en 1249. Il y a d'un côté une croix, avec ces mots, R. CO. FILIUS. REGX. On voit au revers la figure qui a été pendant si longtemps sur le revers des tournois ; & pour légende, TOLOSA. CIVI. Raymond prend sur cette monnaie le titre de *filius reginæ*, parce que sa mère, Jeanne d'Angleterre, lorsqu'elle épousa Raymond VI, comte de Toulouse, étoit veuve de Guillaume II, roi de Sicile. Elle conserva le titre de reine après son second mariage. Nous verrons bientôt qu'Alfonse, successeur de Raymond, prenoit sur ses mon-

noies le titre de *filius regis Franciæ*, ainsi que Charles d'Anjou, son frere.

MONNOIES.

La treizieme est un autre denier du même prince.

n. 13.

La quatorzieme est une obole du même.

n. 14.

Les trois monnoies suivantes sont d'Alfonse II, frere de S. Louis, qui en 1241 épousa Jeanne, fille & héritiere de Raymond VII. Après la mort de cette princesse, qui survécut peu de tems à son mari, & qui mourut en 1272, le comté de Toulouse & le marquisat de Provence furent réunis à la couronne.

La quinzieme a d'un côté un monogramme, autour duquel on lit, A. COMES. FIL. REGI. FRAN. Il y a au revers une croix qui a dans un de ses angles une fleur de lis, & dans les autres des points, avec ces mots, TOLOSA. CIVITAS. n. 15.

La seizieme a d'un côté la figure qui étoit sur les tournois, avec la légende A. COMES. TOLOSE. Il y a au revers une croix, & autour, MARCI. PUINCIE. n. 16.

La dix-septieme ressemble à la précédente. Il n'y a de différence que la légende. On lit d'un côté, ALFUNSUS. COMES. & au revers, DERIOMENSIS. n. 17.

Nous ajoutons ici deux monnoies des comtes de Rouergue, qui étoient de la famille des comtes de Toulouse; elles sont dans la planche II. PLAN. II, n. 7 & 8.

La premiere a d'un côté une croix avec la légende, UGO. COMES. Il y a au revers une petite croix avec les trois lettres D A S. RHODES. CIVIT. Comme il y a eu plusieurs comtes de Rouergue du nom d'Hugues, dans les onzieme, douzieme & treizieme siècles, il est difficile de connoître celui à qui cette monnoie appartient. n. 7.

La seconde ressemble à la précédente. Il n'y a presque de diffé- n. 8.

MONNOIES.

rence que dans le nom du comte, qui s'appelloit Jean, IONS. COMES.

**MONNOIE
GUILLELMINE.**

Les deniers guillelmins étoient ainsi appelés du nom de Guillaume, que plusieurs comtes de Forcalquier ont porté. On ne peut les attribuer qu'à Guillaume le Jeune, qui mourut en 1209. Après sa mort, le comté de Forcalquier fut réuni à celui de Provence par le mariage de Garfende, sa petite-fille, avec Alfonse II, comte de Provence. Son aïeul, qui portoit aussi le nom de Guillaume, étoit mort en 1129, & sûrement dans ce tems-là les comtes de Forcalquier ne faisoient pas battre monnoie. Il y a eu aussi plusieurs comtes de Provence du nom de Guillaume, mais on ne peut attribuer à aucun d'eux les deniers guillelmins, parce qu'ils ont vécu dans le dixième siècle ou au commencement de l'onzième. Il reste par conséquent prouvé que c'est Guillaume-le-Jeune, dernier comte de Forcalquier, qui a fait frapper ces monnoies.

Gaufridi. hist. de
Prov. page 79.

La première charte que je connoisse, où il soit fait mention de la monnoie guillelmine, est une transaction passée en 1202 entre Raymond, comte de Toulouse; Guillaume, comte de Forcalquier, & les seigneurs de Simiane & de Reillane, où l'albergue due au comte de Forcalquier, lorsqu'il va à Apt, est évaluée pour 200 chevaux, à 500 sols guillelmins. Il y a une autre charte de l'an 1247, par laquelle Bertrand-Raimbaud de Simiane, s'oblige à payer tous les ans à l'église d'Apt le quart d'un bœuf, estimé 12 sols guillelmins. Le bœuf entier étoit évalué 50 sols; dans cette même année un mouton est estimé 8 sols guillelmins, & un agneau 3 sols.

Gall. christ. t. 1,
pr. page 79.

Hist. de Langued.
t. 3, p. 428.

On se servoit aussi de cette monnoie dans les provinces voisines. Le 16 février 1241, Gaucelin, seigneur de Lunel, acheta au nom de Raymond, comte de Toulouse, le château de Samnon, pour le prix de 25,000 sols guillelmins.

Au commencement du quatorzième siècle on se servoit encore

dans le comté de Forcalquier des deniers guillelmins, comme on voit dans un hommage prêté l'an 1310, à Hugues, évêque d'Apt.

MONNOIES.

Quant à la valeur de cette monnaie, elle étoit à-peu-près la même que celle des deniers couronnés de Provence. Il paroît par un acte passé en 1242 dans le château de Salon, dans la cour de l'archevêque d'Arles, que le comte de Forcalquier s'obligea pour lui & ses successeurs, de donner à l'abbaye de Mont-Major, la cense annuelle de 500 sols guillelmins, ou bien un marc d'argent fin pour chaque 58 sols guillelmins, en cas que cette monnaie diminuât de poids, de loi, ou de cours ordinaire.

Traité des monn. de France, par le Blanc, p. 29.

Les deniers guillelmins pèsent 17 grains. La légende est, WILLELMUS, & dans le champ, COME. Il y a une croix au revers, avec le mot PROENCIE. Il y a des deniers où la lettre initiale du nom du prince, est un double W, & d'autres un V simple.

PLANCHE I, n. 7 & 12.

Le premier monument qui nous apprend que les comtes de Provence ont eu le droit de faire battre monnaie, est la concession que l'empereur Conrad III fit de ce droit à Raymond de Baux, quand il lui donna l'investiture de la Provence (1).

MONNOIES DES CTES DE PROV. DE LA MAISON D'ARAGON.

Par cette concession, l'empereur donne à Raymond de Baux,

(1) Voici en quels termes fut faite cette concession, qui est du 4 des ides d'août 1146. Conradus. . . . tradimus tibi, vir nobilis Raymunde de Baucio, & per te ingenuæ tuæ conjugis Stephanie, & legitimis heredibus vestris, jus habendi percussuram monetæ & cudendi propriæ figuræ denarios, qui in toto regno nostro Provincie, ubi jam à longis retrò temporibus nulla propriæ & specialis moneta fuit, legitimum & autoritate regiæ legitimum cursum & bonum habeant, exclusis ab ejusdem terræ commerciis, & omni facultate dandi aliorum regnorum monetas, quam monetam præcepto in æternum valituro à regiæ munificentia nostrâ acceptam apud Arelatensem metropolim & apud Aquis metropolim, & in castro de Trinquartalis, si tibi commodum fuerit fabricari facies, remotâ inde tam in puritate quàm in pondere totius falsitatis fraudulentia. . . . anno Domini Incarnationis 1146, indict. 8, 4 id. augusti.

On peut avoir des soupçons sur l'authenticité de cette chartre. M. de Gaufridi

MONNOIES.

à Stéphanette son épouse, & à leurs héritiers, le droit de faire fabriquer de la monnoie à leur coin, qui aura cours à l'exclusion de toute autre dans le royaume de Provence, où depuis les tems les plus reculés on n'en a point frappé. Il pourra la faire fabriquer, si cela lui est commode, à Arles, à Aix & à Trinquetailles, pourvu qu'il n'y ait point de fraude dans le titre & le poids de cette monnoie.

Il y a tout lieu de croire que Raymond de Baux ne fit aucun usage de cette concession, au moins cela ne paroît pas; & après une guerre qui dura vingt ans entre la maison de Baux & Raymond-Berenger, oncles & neveux, comtes de Provence, Stéphanette, veuve de Raymond de Baux & ses enfans se soumirent à Raymond-Berenger, troisième du nom, comte de Provence, qui obtint en 1162, de l'empereur Frédéric I, une nouvelle investiture de la Provence, contenant les clauses les plus amples; & entre autres, la révocation de celle que l'empereur Conrad avoit accordée à Raymond de Baux, & de celle que lui-même avoit accordée à Hugues de Baux, fils de Raymond. Le comte de Provence se soumit envers l'empereur à une redevance de 15 marcs d'or, poids de Cologne, payables tous les ans dans la ville d'Arles le jour de la chandeleur. Cette investiture contient tous les droits régaliens en général; il n'y est pas fait mention expressément du droit de battre monnoie; mais en parlant de la ville d'Arles, qu'il lui donne

Bouch. t. 2,
p. 132.

est le premier qui l'ait rapportée dans son histoire de Provence publiée en 1694, p. 78; & il ne cite pas le dépôt où elle est conservée, ni ceux de qui il la tient. En l'examinant attentivement, on voit que la tournure des phrases n'est pas celle qui étoit en usage dans ce siècle, & qu'il y a plusieurs termes qui ne se trouvent dans aucune charte, ni dans aucun auteur de ce tems-là. L'expression, *apud Arelatem metropolim* & *apud Aquis metropolim*, n'étoit pas en usage dans le douzième siècle. D'un autre côté, la probité de M. de Gaufridi & ses lumières peuvent rassurer sur l'authenticité de cette charte. Il a composé son histoire sur des mémoires, qu'il tenoit du célèbre M. de Peyresc, & dans lesquels cette charte pouvoit se trouver.

en fief, il fait l'énumération des droits régaliens, qui y appartenoient encore à l'empire, & y comprend la monnoie (1).

MONNOIES.

Il est douteux que Raymond Berenger ait profité de cette concession, & qu'il y ait eu de la monnoie frappée à son coin; il ne survécut que quatre ans à cette investiture, & fut tué au siège de Nice en 1166.

Alfonse, son cousin, roi d'Aragon, lui succéda; ce prince mourut en 1196. Au mois de décembre 1168, voulant retourner dans ses états d'Aragon, après avoir fait un séjour de deux ans en Provence, il pourvut au gouvernement de la province, qu'il confia à Raymond-Berenger, quatrième du nom, son frere, qui a rang parmi nos comtes; il lui donna le comté de Provence en com-mende pour le tenir sous ses ordres & à son service, tant qu'il le jugeroit à propos, à condition de le lui rendre lorsqu'il en seroit requis. Il se réserva en même-tems le domaine direct des châteaux de Tarascon & d'Albaron, & la moitié de la monnoie de Provence, *medietatem monetæ Provinciae*. On voit par là qu'on battoit déjà monnoie en Provence dans ce tems-là; en effet, c'est sous Alfonse qu'on commença à voir de la monnoie au coin de nos princes. Les deniers royaux couronnés sont les premières especes qu'ils ont fait frapper. La plus ancienne charte où il en soit fait mention, est un acte de l'an 1184, par lequel Hunno, neveu du roi Alfonse, vendit pour deux ans aux consuls de Marseille, qu'on appelloit alors recteurs de la confrérie du Saint-Esprit, les cavalcades que cette ville devoit au comte de Provence, moyennant la somme de 10000 sols royaux, *pretio decem millia solidorum regalium*. Il y a une autre

Ibid. p. 1056.

Ibid. page 154.

(1) Quod omnia regalia ipsius sint tam in monetis, quàm in portubus, ripaticis, pratis; salinis, & omnibus aquis aquarumque decursibus, & omnia alia quæ ad jus imperiale spectant, excepto eo quod archiepiscopus & ecclesia Ar-latenfis habet vel habuit à centum annis retrò, in eadem civitate. On voit par cette reserve, que cette concession du droit de battre monnoie étoit sans pré-judice de celle qui avoit déjà été faite à l'église d'Arles par l'empereur Conrad.

MONNOIES.

Ibid. page 160.

charte qui est sans date , mais que je présume être antérieure à celle de 1184 , & qui semble remonter à la première fabrication des royaux couronnés. Le roi Alfonse y donne à Raymond Gantelmi , de la ville de Tarascon , en considération des services importants qu'il lui avoit rendus contre les sarrasins , & de ceux qu'il lui rendroit encore la campagne prochaine , la somme de 10000 sols royaux couronnés neufs , pour lesquels il lui donne en engagement le lieu de Laurade , près de Tarascon , jusqu'à l'entier paiement de cette somme ; *decem millia solidorum novorum regaliū coronatorum pro quibus ipsi & suis obligat locum de Laurata.*

Le glossaire de Ducange au mot *moneta Provinciæ* , dit que les sols provençaux ont été connus sous Raymond-Berenger , prédécesseur immédiat d'Alfonse ; & que ces sols furent ensuite appelés couronnés à cause du roi Alfonse. Cet article , ainsi que tout ce qui est dans ce glossaire sur les monnoies de Provence , est d'après les mémoires de feu M. le président de Mazaugues , dont on connoît les profondes connoissances & l'exactitude. Cependant on ne peut pas être en cela de l'avis de ce savant magistrat , qui ne cite aucune charte pour fonder son opinion , & pour prouver que les deniers royaux ont commencé d'être en usage sous le regne de Raymond Berenger III.

Il nous reste un grand nombre de deniers royaux qui ont été sûrement frappés sous le regne d'Alfonse I. Quoique son nom n'y soit plus , on y voit le titre de roi d'Aragon , qui ne convient qu'à lui seul , de tous les princes qui ont possédé la Provence. Il y a aussi des oboles du même prince. Ces monnoies portent l'empreinte de la barbarie de ce siècle.

PLANCHE I, n. 4.

La première monnoie que nous donnons ici , est un denier sur lequel on voit la tête d'un jeune homme , qui porte au lieu de couronne , une espèce de bonnet quarré ; On lit autour , REX ARAGONE ; & au revers , POVINCIA. Ces deniers pèsent 17 grains.

La

La seconde est une obole absolument conforme au denier, elle pèse 8 grains.

MONNOIES.

n. 5.

La troisième est une autre obole, elle paroît plus ancienne que les deux autres monnoies. Le dessein en est encore plus barbare. La tête n'est marquée que par un cercle avec des points, qui forment les yeux, le nez & la bouche. Elle a la même légende que les autres monnoies d'Alfonse. Elle est d'un argent pur & pèse 8 grains.

n. 6.

Il paroît, par une charte de Gui de Fos, archevêque d'Aix; qu'en 1196, 60 sols royaux valaient un marc d'argent. Il y a une autre charte de l'an 1197, conservée à la chartreuse de Montrieu, qui porte la même évaluation.

L'acte de vente du lieu de Château-Gombert, fait en 1201 par Lambert d'Aubagnes à Raymond de Peyroles, prévôt de l'église de Marseille, porte que le prix fut de 500 sols royaux couronnés, dont 58 valaient un marc d'argent fin.

Arch. de l'église de
Marseille.

Dans l'acte de vente de la terre de Julians de l'an 1214, les sols royaux sont évalués à 60 sols le marc.

Arch. de S. Victor.

Tous les auteurs confondent les provençaux couronnés avec les royaux couronnés; cependant il est évident que ce sont des monnoies différentes. La preuve en est dans plusieurs actes qui comparent la livre royale à la livre provençale. Il est dit dans un chartulaire qui étoit conservé dans la bibliothèque de feu M. de Mafaugues, qu'en l'année 1200, 424 livres 13 sols 4 deniers provençaux valaient 500 livres 9 sols 4 deniers royaux, ce qui fait une différence de plus de 3 sols par livre. Il paroît par le même chartulaire qu'en 1209, la différence étoit de 3 sols 4 deniers par livre.

Alfonse II succéda à son père au comté de Provence, & Pierre son frère aîné, lui succéda au royaume d'Aragon. Alfonse épousa Garfende de Sabran, héritière de Guillaume le Jeune, comte de Forcalquier, son aïeul maternel. A la mort de Guillaume, qui

MONNOIES.

arriva en 1209, le comté de Forcalquier fut réuni à celui de Provence. Alfonse survécut peu à cette réunion & mourut dans la même année. Je n'ai vu aucune monnoie qu'on puisse attribuer à ce prince. Sous son regne les royaux couronnés continuerent d'être en usage, mais on se servoit encore plus des deniers raymondins, des melgoriens & des viennois.

* on l'appelle plus communém. IV.

Raymond-Berenger V du nom *, succéda, étant encore fort jeune, à son pere Alfonse. Il mourut en 1245. On donne à ce prince le titre de roi dans quelques chartes faites en Provence sous son regne. Voici comment est la souscription d'un notaire dans l'acte d'affranchissement des habitans de Saint-Vincent, diocèse de Sisteron : *Ego Guillelmus Castroforti publicus notarius pro domino rege Berengario comite Marchione Provinciae, & comite Forcalquerii*. Il ne paroît pas que ce prince ait jamais pris ce titre dans aucun acte émané de lui.

Arch. de S. Victor.

Ibidem.

Remarques de Mauzaugues.

Les deniers royaux frappés sous le regne d'Alfonse, continuerent d'avoir cours sous Raymond-Berenger. On n'en frappa point à son coin. Leur valeur eut des variations. En 1214, Roncelin, si fameux dans l'histoire de Marseille, qui fut en même tems moine & vicomte de Marseille, vendit à l'abbaye de Saint-Victor la terre de Julians, moyennant le prix de 100 livres de royaux couronnés, dont 60 sols pesoient un marc d'argent pur, & en 1228, 58 sols royaux pesoient un marc. Une sentence de l'official de Marseille, rendue en 1371 entre le prieur-prébendé de Saint-Martin & le prieur de Saint-Jacques des Courriers, déclara, après une information exacte, qu'en 1244 il entroit 60 sols royaux au marc d'argent.

Sous ce regne, les deniers raymondins étoient encore plus communs en Provence que les royaux. On les regardoit même comme la monnoie courante, quoiqu'ils fussent frappés au coin d'un prince étranger, & il y a plusieurs exemples de paiemens faits en cette monnoie par Raymond-Berenger lui-même. Il paroît

par une charte du 3 des calendes de juillet 1241, que ce prince s'obligea de payer annuellement à Jean, archevêque d'Arles; pendant tout le tems qu'il auroit la principale autorité dans cette ville (1) 100 livres raymondines, à prendre sur le revenu de la cour d'Arles (2).

Il est certain qu'on n'a frappé aucune monnoie d'or en Provence sous les princes de la maison d'Aragon. Quoique dans une charte de l'abbaye de Mont-Majour de l'an 1228, il soit parlé d'une obole d'or nouvellement frappée, *obolus aureus novus*; cela ne veut pas dire qu'elle eût été frappée en Provence.

Jusqu'au commencement du treizieme siecle, les especes d'or & d'argent ont été très rares en Provence. La plus ancienne charte que je connoisse où il soit fait mention d'especes d'or, est l'acte de fondation de l'église collégiale de Barjols, par Rajambaud, abbé de Saint-Victor en 1061. Il mit cette église sous la protection de l'église romaine, en s'obligeant de lui payer la redevance annuelle d'un denier d'or. Dans l'acte de fondation du monastere de Notre-Dame du Plan, situé entre Mondragon & Boulene, qui est de l'an 1200, il est dit que ce monastere paiera tous les ans une obole d'or à l'église de Boulene (3).

Hist. de Marseille,
part. I, p. 165.

Dans le treizieme siecle, l'or & l'argent devinrent plus communs; & dès les premieres années de ce siecle, je trouve des ventes faites en Provence moyennant des sommes considérables en or & en argent. En 1211, Hugues de Cavaillon vendit à

Arch. de l'église
d'Aix.

(1) Arles étoit une république en 1239. Les intrigues de l'archevêque mirent Raymond-Berenger à la tête de la république, d'abord pour trois ans & ensuite pour tout le tems de sa vie.

(2) *Quamdiu regimen tenebimus Arelaris centum libras Raymundinas de redditibus curiæ Arelatensis.*

(3) *Volumus quod hoc monasterium ecclesiæ Abolenæ obolum aureum in festo Sti Martini serviat annuatim; & quod Abbas & Prior Abolenæ, his prædictis contenti, nullas faciant exactiones dicto monasterio.*

MONNOIES.

Hist. mss. du grand
prieuré de S. Gill.

Columbi. de gente
simian. l. 2, p. 591.

l'archevêque d'Aix la terre de Peyroles pour le prix de 36,000 sols royaux couronnés. En 1216, l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, acheta des directes dans la ville & le terroir de Manosque pour le somme de 2000 oboles d'or & de 5000 sols guillelmins.

Gloss. de Ducang.
in v° obolus.

Pour fixer la valeur des oboles d'or qui avoient cours en Provence, dans les onzieme, douzieme & treizieme siecles, il faut avoir recours aux chartes des autres provinces du royaume. Il est dit dans une charte de l'église de Tours de l'an 1255, que les juifs de cette ville doivent à l'archevêque un cens annuel de 5 oboles d'or, valant chacune 4 sols; & dans une autre charte de l'an 1270, l'obole d'or est évaluée 5 sols tournois. On voit, partout ce que nous venons de dire, que les deniers & les oboles étoient les seules especes d'or qui étoient connues en Provence dans les onzieme & douzieme siecles. Ce ne fut que vers le milieu du treizieme qu'on commença à y connoître les florins.

MONNOIE
MARSEILLOISE.

ON lit dans un manuscrit de M. de Petresc, qui est dans la bibliotheque publique de la ville de Carpentras, que Raymond-Berenger, par une charte du 17 janvier 1218, permit aux habitants de Marseille de battre monnoie dans la partie inférieure de leur ville. *Grossam monetam cudendi in inferiore urbis parte*, pourvu qu'elle fût de bonne aloi, *dummodo moneta illa esset proba & legalis*; & il voulut qu'ils lui donnassent deux deniers pour chaque marc qu'ils en feroient. Ce que cette charte appelle *grossa moneta* étoit la monnoie nommée gros marseillez. Il y avoit outre cela une autre monnoie qu'on appelloit *menus Marseillez. minuti Massilienses denarii regalium massiliensium*.

Par l'article 20 du traité fait en 1257 entre Charles I, comte de Provence, & les habitants de Marseille, ce prince se réserva 12 deniers menus marseillez par marc, pour toute la monnoie qu'on fabriquerait à Marseille, tant en gros qu'en menus mar-

seillez, & en especes appellées *moneta milliarensum*, qui étoient peut-être des oboles. Moyennant ce droit, il laissa les marseillois maîtres de régler la fabrication de ces especes, comme ils le jugeroient à propos, & il fut convenu qu'elles ne changeroient jamais de valeur (1); ce qui fut observé avec exactitude sous les suivans : Charles II ayant, par un Edit de 1298, ordonné une nouvelle fabrication d'especes, & prohibé toutes les anciennes monnoies, excepta de cette loi générale les royaux qui étoient fabriqués à Marseille, & voulut qu'il n'y eût rien de changé à leur valeur (2). On pourroit même conjecturer d'une enquête faite en 1331, qu'on ne se servoit guère dans cette ville que de la monnoie qui y avoit été fabriquée, puisque plusieurs banquiers de Marseille y déposerent, sous la foi du serment, qu'ils igno- roient la valeur des especes qu'on fabriquoit alors dans la ville de Saint-Remy, qui étoit le lieu principal où les comtes de Provence faisoient battre monnoie. Il paroît encore par cette en- quête que les florins d'or étoient regardés à Marseille comme mar- chandise, & que leur valeur avoit varié depuis 11 sols jusqu'à 12

Regist. de la cham-
des compt. d'Aix.

(1) Item moneta grossa quæ vulgariter appellatur *marseillez*, vel etiam minuta quæ similiter vulgariter appellatur *marseillez*, non rollatari nunc vel in poste- rum, sed prout nunc currunt in Massiliâ currant perpetuè; & utramque prædictam monetam confirmat nunc prædictus comes suo nomine & nomine dominæ comitissæ. Quæ quidem monetæ grossa & minuta fiant per homines Massiliæ, tantum in Massiliâ, & non alibi & cutiantur & monetentur in Massiliâ; & non alibi per homines villæ vice-comitalis Massiliæ, quandocumque voluerint & quotiescumque voluerint massilienses; & de prædictis monetis, quæ fient in Massi- liâ, habeat dominus comes 12 denarios massilienses minutorum, tantum pro marchâ argenti fini, quæ operabuntur seu fient. Et de monetâ minutâ habeat dominus comes 12 denarios minutos de quâlibet marchâ argenti fini operatâ in dictâ monetâ, & eodem modo intelligatur de monetâ milliarensum. *Capitul. pacis art. 20.*

(2) Excepto in civitate Massiliæ in quâ, sicut solitum est huc usquè, expen- dantur regales, nec in eadem civitate, prætextu præsentium, novæ monetæ de dictis regalibus aliquid innovetur. *Edit. Carol. II. jun. 1299.*

MONNOIES.

sols 6 deniers dans l'espace de vingt ans, c'est-à-dire, depuis 1263 jusqu'en 1283.

Je ne trouve dans aucune charte l'évaluation des gros marseillez; ils étoient vraisemblablement moins communs que les menus. Tous ceux qui sont parvenus jusqu'à nous sont bien conservés, & paroissent avoir été peu dans le commerce. Au commencement de ce siècle on en trouva à Marseille un assez grand nombre en démolissant une vieille maison. J'ai oui-dire à feu M. de Mafaugues qu'ils étoient très-rares avant cette découverte.

PLANCHE I, n. 8.

Les gros marseillez sont d'argent fin & pèsent 32 grains. Ils portent d'un côté la tête du comte de Provence, qui paroît fort jeune & est sans couronne. La légende est COMES PVINCIE. Il y a au revers une ville sur laquelle est une croix. On lit autour CIVITAS. MASSIL. Il est vraisemblable que ces monnoies n'ont été frappées que sous le regne de Charles I, parce qu'elles sont d'un goût qui est supérieur à celles qui nous restent de Raymond-Berenger. D'ailleurs, la figure qu'on y voit ressemble beaucoup à celle qui est sur les menus marseillez, qui portent le nom de Charles I.

- On a commencé à frapper des menus marseillez, sous le regne de Raymond-Berenger. A la vérité ceux qui portent sa figure & la lettre initiale de son nom, sont assez rares. Leur légende est R. COMES PVINCIE. On lit au revers MASSILIENSIS. Le plus grand nombre des menus marseillez qui nous restent, ont été frappés sous le regne de Charles I. Ils ont la même légende que ceux de Raymond-Berenger. Il n'y a de différence qu'à la lettre initiale du nom. Il y a apparence qu'ils ont été frappés les premières années du regne de ce prince, qui y est représenté comme un jeune homme; d'ailleurs, on ne lui donne que le titre de comte de Provence, & l'on fait que dès qu'il fut roi de Sicile, il en prit la qualité sur ses monnoies. Il y a aussi des oboles marseilloises frappées au coin de ce prince.

Les menus marfeillez furent beaucoup en ufage pendant le troiſieme ſiecle, ils étoient de la valeur du denier royal couronné, & peſoient 16 grains. Leur titre étoit à quatre deniers moins une pitte. Les oboles peſoient 6 grains. 20 ſols *marfeillez* faiſoient la livre royale. Il paroît par une charte de l'an 1228, que 3 livres marſeilloiſes valoient une once d'or; dans le même tems 3 livres royales avoient la même valeur. Par la convention paſſée en 1269 entre Charles I & les habitans de Marſeille, 14 deniers marſeillois ſont évalués à 12 deniers tournois.

On pourroit être étonné de ce qu'il n'eſt pas fait mention de la monnoie de Marſeille dans les ſtatuts de cette ville, qui ont été rédigés ſous le regne de Charles I & de Charles II (1). Toutes les condamnations d'amèndes qui y ſont prononcées ſont en livres, ſols & deniers royaux couronnés. Il y a apparence que cela vient de ce que les menus marfeillez étoient de la valeur des deniers royaux, & qu'ils en portoient le nom. Nous avons obſervé qu'on les appelloit *denarii regalium Maſſilienſium*. Il eſt encore parlé dans ces ſtatuts de pluſieurs monnoies étrangères qui avoient cours à Marſeille, comme des bezants (2) & des ſterlings (3).

(1) Les ſtatuts de Marſeille ſont diviſés en ſix livres. Ils ont été faits en différens tems, & il n'eſt pas aisé de ſavoir précifément en quel tems ils ont été rédigés, tels que nous les avons aujourd'hui. A la fin du cinquieme livre il y a la date des calendes de décembre 1265, ce qui feroit croire que les cinq premiers livres ont été publiés avant le ſixieme, qui contient des ſtatuts des années 1273, 1279 & 1294.

(2) Les bezants étoient des monnoies d'or des empereurs de Conſtantinople. On les appelloit ainſi, parce que l'ancien nom de cette ville étoit Bizance. Voici ce qu'en dit l'auteur du *Geſta Dei per francos*. *Conſtantinopolis que vocabulo antiquiori Bizantium dicta fuit, unde adhuc moneta civitatis ipſius bizantios vocamus*. Il eſt vraifemblable qu'on donnoit auſſi le nom de bezants à toutes les eſpeces d'or étrangères, quoiqu'elles ne fuſſent pas frappées au coin des empereurs de Conſtantinople. C'eſt par cette raiſon qu'on appelloit bezants les monnoies d'or des ſarrasins, & on lit dans l'hiſtoire de S. Louis, qu'étant à Acre, il aſſiſta au

MONNOIES DE
CHARLES I.

CHARLES I, comte d'Anjou & du Maine, fils de Louis VIII, roi de France, & de Blanche de Castille, naquit en 1220. Il épousa en 1245, Béatrix, quatrième fille & héritière de Raymond-Berenger, comte de Provence & de Forcalquier, & de Béatrix de Savoie. Il fut couronné roi de Sicile le 6 janvier 1266, & mourut à Naples le 7 janvier 1285.

Je ne connois que deux chartes qui nous fournissent des éclaircissements sur les monnoies de ce prince. La première est une ordonnance de Guillaume Estendardus, sénéchal des comtés de Provence & de Forcalquier, des calendes de septembre 1267; au sujet de la nouvelle monnaie couronnée, qu'on venoit de frapper. Il ordonna que les dettes contractées avant l'année 1263, en tournois ou en provençaux, à moins qu'il ne s'agît de tournois de Tours, pourroient être acquittées en monnaie couronnée neuve, *monetam novam provincie coronatam*.

service de Gautier de Brienne, que Marguerite princesse de Sydon, sa cousine, fit faire, & il donna à l'offrande un bezant de la monnaie de la princesse, dont chacun s'émerveilla, parce que jamais on ne lui avoit vu donner que de la sienne; mais il le fit, dit l'historien, par sa courtoisie pour les dames.

Liv. I, c. 35.

(3) La monnaie sterling a été long-tems en usage en Provence. Le voisinage des provinces possédées par les rois d'Angleterre l'avoit fait connoître. La manière dont il en est parlé dans les statuts de Marseille, prouve qu'elle y étoit fort connue. Les salaires des principaux officiers, qui avoient inspection sur la navigation, étoient en monnaie sterling. Il en est aussi parlé, plus d'une fois, dans les comptes des domaines d'Alfonse II, comte de Toulouse, marquis de Provence. Suivant les statuts d'Edouard I, roi d'Angleterre, le denier sterling devoit peser 32 grains de froment du milieu de l'épi: 20 deniers faisoient l'once, & 12 onces la livre. Depuis le milieu du douzième siècle, jusqu'à la fin du treizième, un denier sterling valoit 4 deniers tournois, & le marc valoit 13 sols 4 deniers sterlings. Il n'est pas aisé d'entendre ce qu'ont voulu dire les historiens, lorsqu'en parlant des extorsions de la cour de Rome, ils disent que quand le pape Innocent III inféoda le comté de Melgueil à l'évêque de Maguelone, en 1213, il en coûta à cet évêque 33,000 sterlings neufs du poids d'une demi-livre. *Hist. de Langued. tom. 3, pag. 269.*

Quant

Quant aux dettes contractées depuis les fêtes de Noël de l'année 1265, les débiteurs pouvoient avec 20 sols provençaux en payer 24 de l'ancienne monnoie.

Et pour les dettes contractées depuis Noël de l'année 1265 jusqu'au jour de la présente ordonnance, on pouvoit acquitter 26 sols de l'ancienne monnoie, en payant 20 sols provençaux couronnés.

Les paiemens que fera la cour du roi seront dans la forme susdite:

Quant à l'achat du billon, il est ordonné que les maîtres de la monnoie payeront 16 sols 16 deniers provençaux neuf, le marc des vieux provençaux poids de Montpellier. Ils payeront le marc des deniers mansois neufs, 27 sols provençaux courans, & pour le marc des mansois vieux, ils donneront 28 sols 6 deniers provençaux couronnés.

Il résulte de cette ordonnance que les tournois & les provençaux fabriqués avant 1263 étoient de même poids, & au même titre que la monnoie neuve couronnée, & que leur valeur avoit baissé depuis 1263, jusqu'à 1261, dans la proportion de 20 à 24, & depuis 1265 jusqu'à 1267 dans la proportion de 20 à 26.

La seconde charte est une convention passée aux ides d'août de l'année 1272, entre Guillaume d'Agonessé, sénéchal de Provence, & Gui Vital & Pierre Martin, pour la fabrication de 40000 sols couronnés, à la monnoie de Tarascon. Cette convention fixe le poids & le titre de ces especes, il y est dit qu'ils doivent être du même poids & au même titre que les tournois du roi de France. Leur titre doit être à 41 deniers moins une pite, argent de Montpellier (1), c'est-à-dire, 3 deniers dix-huit grains.

Quant au poids, 18 sols 1 denier doivent peser un marc, c'est-à-dire, qu'il doit entrer 1217 deniers au marc. *Moneta provincialis coronatorum debet esse ad legem & ad pondus Turonensium*

(1) Le titre de l'argent de Montpellier étoit le même que celui de l'argent de France. *Le Blanc*, page 178.

MONNOIES.

cugni regis Franciæ, qui nunc fabricantur, lex vero dictæ monetæ talis est & esse debet 4 denariorum minus piddâ ad argentum Montispeffulani pondus pro marcâ 18 solid. & 1 denar. scilicet pro marcâ domini regis Franciæ.

On trouve dans les archives de la ville d'Arles plusieurs monumens qui nous instruisent de la police qu'on observoit dans cette ville en ce tems-là, pour le cours des monnoies.

Arch. de l'hôtel de
ville d'Arles.

Dans les premières années du règne de Charles I (1), les habitans d'Arles firent des statuts municipaux, où il n'est parlé d'aucune autre monnoie que des livres, sols & deniers raymondins. L'art. 25 de ces statuts veut que ce soit l'archevêque & les consuls qui règlent le cours des monnoies, & il est défendu d'en introduire sans leur permission, à peine d'une amende de 100 livres raymondines (2). On voit par-là que quoique Raymond Berenger eût acquis beaucoup d'autorité à Arles, pendant les dernières années de sa vie, cependant peu de tems après sa mort, les monnoies frappées au coin du comte de Provence, ne pouvoient y avoir cours sans la permission de l'archevêque & des consuls, & la monnoie raymondine, qui étoit celle du comte de Toulouse, y avoit la préférence sur celle du comte de Provence.

L'article 74 porte que si l'on envoie des ambassadeurs *embai-
fatores* pour les affaires communes dans les provinces voisines à Orange, Aix, Marseille ou Montpellier, ils ne pourront mener que deux montures, & il sera donné à chaque ambassadeur 4 sols raymondins par jour, pour la nourriture & le louage de chaque

(1) Il est prouvé, dans le mémoire sur la propriété du Rhône, par monsieur de Nicolai de l'académie des Inscriptions, que ces statuts ont été rédigés sur la fin de l'an 1246, ou au commencement de 1247.

(2) Nulla pecunia vel alia moneta, in Arelate vel ejus tenimento, ab aliquo Arelatensi nec ab extraneo, nisi de voluntate & consensu domini archiepiscopi & consulum Arelatensium; & qui contra fecerit, vel facientem celaverit, in 100 libras raymundinas puniatur, & quod statim infra duos menses poena pecuniaria persolvatur à delinquente, vel corporaliter puniatur. *Art. 25.*

monture. Si les fols melgoriens ou royaux ont cours dans le lieu où ils devoient coucher, on leur donnera 4 fols par jour pour chaque monture, de la monnoie qui aura cours dans ce lieu, mais s'ils reviennent à Arles le même jour, on leur donnera seulement 18 deniers raymondins pour chaque monture.

L'article 115 veut qu'il n'y ait que la monnoie qui a cours à Arles, qui puisse être reçue dans les villages & châteaux de la dépendance de la ville d'Arles.

Le premier septembre 1253, le conseil de la ville d'Arles fit un règlement au sujet des contestations qui s'étoient élevées pour le paiement des dettes contractées en monnoie raymondine. On y statua que pour les dettes, censés & pensions, dont le titre remontoit à plus de quatorze ans, c'est-à-dire, avant l'année 1239, on payeroit un denier tournois pour deux deniers raymondins; pour les dettes contractées depuis 1239 jusqu'en 1247, on payeroit un denier viennois (1), pour deux raymondins, & depuis 1247 jusqu'en 1253, on devoit donner un tournois pour trois raymondins.

Il paroît par ce règlement que la monnoie raymondine avoit été successivement affoiblie depuis 1239 jusqu'en 1247, d'un quart, & depuis 1247 jusqu'en 1253 d'un tiers. Le prix de la monnoie tournois n'avoit pas varié pendant tout ce tems; on tailloit 58 tournois au marc d'argent.

Il résulte des différens monumens qui nous restent du regne de Charles I, qu'il y avoit très-peu d'especes frappées à son coin pendant les 20 premières années de son regne. Le plus grand nombre des monnoies qui nous restent de lui ont été frappées depuis qu'il a été roi de Naples; jusqu'à cette époque il n'en fit frapper que 3 ou 4 fort viles par la matiere & par le coin: on peut conjecturer de-là que l'argent étoit très-rare en Provence, avant que Charles I fit la conquête du royaume de Naples; & si

(1) Le denier viennois étoit plus foible d'un quart que le tournois.

MONNOIES.

cet événement a été funeste à plusieurs égards à cette province ; cependant on ne sauroit nier qu'elle ne lui doive ses richesses & ses arts ; en effet , elle est sortie de la barbarie plutôt qu'aucune autre province du royaume , & a contribué à les polir & à les instruire.

Avant le regne de Charles la monnoie tournois n'étoit pas connue en Provence. Depuis cette époque elle y fut d'un grand usage. Il paroît par la sentence arbitrale de 1251 , dont nous avons déjà parlé , & qui fut rendue entre l'abbé de Silveréal & les syndics de la ville de N. D. de la Mer , que la monnoie raymondine , qui en 1233 étoit la monnoie courante de cette ville , avoit cessé de l'être , & que c'étoit la monnoie tournois qui l'étoit devenue. Romée de Villeneuve , dans son testament fait aux Arcs le 15 décembre 1250 , veut que tous ses legs soient payables en monnoie tournois ; il n'y a que celui fait à son écuyer qui est de .50 livres provençales. Nous allons rapporter les monnoies qui nous restent de Charles I , en commençant par celles où il n'a pris que le titre de comte de Provence.

PLANCHE IV, n. 1. La premiere monnoie ressemble aux deniers guillelmins , à cela près qu'il y a le nom de Charles au lieu de celui de Guillaume. Le revers , la forme des lettres , le poids , le titre , tout est semblable. Il y a apparence que c'est la premiere monnoie que Charles a fait frapper en arrivant en Provence.

n. 2. La seconde porte dans le milieu le monogramme de Charles ; la légende est K. COMES. PROVINCIE. Il y a au revers une croix avec une fleur de lis , & ces mots : FIL. REGIS. FRANCIE. Les fils de France se paroient de cette qualité , & la mettoient à la tête de leurs autres titres , soit sur leurs monnoies , soit dans leurs chartes. Nous avons vu qu'Alfonse , frere de Charles , prenoit aussi cette qualité sur ses monnoies.

n. 3. La troisieme est presque semblable aux gros tournois de saint Louis. La légende est la même ; il n'y a de différence qu'au nom du prince. On voit sur le revers ces especes de tours qui renfer-

ment une fleur de lis que saint Louis fit mettre sur ses monnoies, & sur lesquelles plusieurs auteurs se sont épuisés en conjectures. Selon Villani, elles représentent les fers que ce saint roi porta pendant qu'il étoit au pouvoir des infideles. Selon d'autres elles ont rapport aux armes de Blanche de Castille, sa mere. Le Blanc, dans son *Traité des Monnoies de France*, prétend qu'on les a mises à cause de la ville de Tours, où ces monnoies étoient fabriquées. C'est vraisemblablement de cette monnoie dont il est parlé dans une ordonnance de saint Louis de l'an 1265. On y voit les précautions qu'il prenoit pour empêcher que ses monnoies fussent contrefaites par ses deux freres, les comtes de Provence & de Toulouse. Il veut *que les monnoies qui seront contrefaites à la sienne, c'est à savoir poitevins, provençaux & tholosains, ne queurent à nul pris, ains veut & commande qu'ils soient percés en quels lieux qu'ils soient trouvés.* Cette monnoie pèse 76 grains, le gros tournois de saint Louis en devoit peser 79. Le titre est le même. On lit d'un côté, KAROLUS SIL. REX. BNDITV. SIT. NOME. DNI. NRI. DEI. IHV. XPI. Au revers, COMES. PUINCIE. Il faut observer que Charles I n'a pris que le titre de roi de Sicile sur cette monnoie, & qu'il n'y a pas joint celui de roi de Jérusalem. Il n'a pris ce dernier titre que sur un petit nombre de ses monnoies frappées les dernières années de sa vie. Cela prouve que plusieurs auteurs célèbres, tels que Platina & Guichardin, se sont trompés, lorsqu'ils ont avancé que le pape Clément IV donna en même tems à Charles les royaumes de Sicile & de Jérusalem. Il est certain que tant que Conradin a vécu, les papes ne lui ont pas contesté la qualité de roi de Jérusalem, qui lui appartenoit du chef d'Iole son aïeule paternelle; Charles ne prit ce titre que plusieurs années après la mort de Conradin, en vertu de la cession que lui en fit Marie d'Antioche, veuve de Frédéric, bâtard de l'empereur Frédéric II. Il y a une charte de Charles I aux archives de la Chambre des

MONNOIES.

page 174.

Ibid. page 175.

MONNOIES.

- comptes de Dijon, qui fixe l'époque où ce prince acquit les droits & le titre de roi de Jérusalem. En voici la date. *Datum Neapoli anno 1282, die 18 aprilis, regnorum nostrorum Jerusalem V, Siciliae XVII*, par où l'on voit clairement que ce ne fut qu'en 1276 ou 1277, qu'il traita avec Marie d'Antioche, & que dans ce tems-là, il possédoit depuis onze ans le royaume de Sicile.

La quatrième monnoie est un denier provençal. Il y a, d'un côté, une croix avec la légende K. CO. P. IHR. & quelques lettres effacées qu'on peut suppléer. Ce qui signifie *Carolus comes Provinciae, Jerusalem & Siciliae rex*. On lit au revers PVINCIALIS.

- n. 5. La cinquième monnoie est celle dont il est fait mention dans le bail de la monnoie de Tarascon de l'an 1272, sous le nom de *moneta provincialium coronatorum*, dont nous avons déjà parlé. Elle devoit être du même poids & au même titre que les deniers tournois de France, savoir à 4 deniers moins une pite, argent de Montpellier, & 18 sols 1 denier devoient peser un marc du roi de France, c'est-à-dire, qu'on devoit tailler 217 deniers dans un marc d'argent : sur l'essai que j'ai fait faire de ces deniers, ils sont à 3 deniers 12 grains de fin, & pesent 22 grains. Il y a d'un côté la tête couronnée du roi avec la légende K. DI. GRA. REX. CICIE. au revers COMES PROVINCIE.

- n. 6. La sixième ressemble en tout aux deniers tournois de S. Louis. Il n'y a de différence qu'à la légende qui est KAROLVS. SCL. REX. & au revers COMES PVINCIE.

Toutes les monnoies que nous avons rapportées jusqu'à maintenant ont été frappées en Provence. Les cinq suivantes sont des gros d'argent, frappés à Rome, ainsi que leur légende le fait voir. Elles sont rapportées dans le Traité des Monnoies des rois de Naples du docteur Vergara, p. 25.

- n. 7. La septième a un lion surmonté de l'écu de Provence, c'est-à-

dire , d'un écu où il y a une fleur de lis surmontée d'un lambel. C'est le premier monument que je connoisse où l'on voie ces armes. La légende est KAROLVS. S. P. Q. R. Il y a au revers une femme assise, qui a sur la tête une couronne crenelée , & qui tient de la main droite un globe, & de la gauche une palme avec ces mots : ROMA. CAPVT. MVNDI.

La huitieme est semblable à la précédente , à l'exception de l'écu , sur lequel il y a trois fleurs de lis surmontées d'un lambel. Il y a apparence que c'est le caprice de l'ouvrier qui a fixé le nombre des fleurs de lis dans l'une & l'autre monnoie. On fait que dans ce tems-là les princes de la maison de France portoient des fleurs de lis sans nombre sur leurs écus , & on ne voit par aucun monument que la Provence eût déjà pour armoiries une fleur de lis surmontée d'un lambel. Ces deux monnoies ont été vraisemblablement frappées lorsque Charles arriva pour la première fois à Rome , au mois de mai 1285. Le peuple romain s'empressa de lui déférer les plus grands honneurs ; il lui conféra la qualité de sénateur , qui donnoit dans Rome l'autorité souveraine. On ne donne pas à Charles le titre de roi sur ces deux monnoies , parce qu'il n'avoit pas encore été couronné lorsqu'on les frappa.

La neuvieme porte un lion comme les précédentes , avec la légende KAROLVS. REX. SENATOR. VRBIS. Il y a au revers l'emblème de Rome avec ces mots : ROMA. CAPVT. MVNDI. S. P. Q. R.

La dixieme a les mêmes figures & les mêmes légendes que les précédentes ; il y a de plus une fleur de lys au-dessus du lion.

La onzieme est semblable , & a la lettre F au-dessous du lion. Charles prend sur ces trois dernières monnoies le titre de sénateur de Rome. Il l'a pris aussi dans plusieurs de ses chartes , où il se qualifie *almæ urbis senator*. Il y a apparence que ces monnoies ont été frappées lorsque Charles , roi de Sicile , revint à Rome

MONNOIES.

Monete del regno
di Napoli da Var-
gara, page 29.

après la défaite de Conradin. Le pape lui conféra pour dix ans la dignité de sénateur, vacante par la défection de Henri de Castille, qui étoit entré dans le parti de Conradin.

Les huit monnoies suivantes ont été frappées dans le royaume de Naples.

PLANCHE V, p. 1.

La douzieme est une piece d'or qui est à Vienne dans le cabinet de l'empereur. On y voit le buste du prince vêtu d'une chlamide avec une couronne sur la tête & une fleur de lis à côté. La légende est KAROL. DEI. GRA. Il y a au revers l'écu de France semé de fleurs de lis sans nombre avec un lambel, & autour SICILI. Le mot REX. est effacé. Il y a beaucoup d'apparence que cette monnoie appartient à Charles I, parce qu'il n'y a que le titre de roi de Sicile. Il est surprenant qu'aucun monument du regne de ce prince ne fasse mention qu'il y ait eu des monnoies d'or frappées à son coin. Les dons importants qu'il a faits aux églises, & les amendes portées par ses ordonnances, sont en livres & en onces d'or. Les gages de ses officiers étoient payés de même. Sous son regne les monnoies d'or des empereurs de Constantinople avoient cours dans tous ses états, soit en Provence, où on les appelloit bezants, soit dans le royaume de Sicile, où on leur donnoit un nom qui marque la vénération qu'on avoit conservée pour les princes, qui les faisoient frapper ; on les appelloit *augustales*, la monnoie des augustes.

Ton. 2, p. 739.

Giannone, dans son histoire civile du royaume de Naples, dit qu'il a vu dans les archives de la monnoie de Naples, qu'en 1269 Charles I ordonna à ses officiers de donner chaque jour à son frere Jacques, de la ville de Chieti, dominicain, inquisiteur des méchantes hérésies, député par la sainte église dans la terre de Barry & la Capitanate, un augustal d'or, monnoie de Constantinople pour sa dépense, celle de son compagnon, d'un notaire, de trois autres personnes & de leurs chevaux. Dans la fameuse bulle que le pape Honorius fit en 1285, pour régler l'adminis-
tion

tion du royaume de Naples pendant la prison du roi Charles II, il est parlé de tout ce qui a rapport à la fabrication des especes, & les augustaux sont la seule monnoie d'or dont il soit fait mention.

MONNOIES.

La treizieme monnoie est un salut d'argent où il y a d'un côté les armes de France & de Jérusalem avec la légende KAROL. IERL. ET. SICIL. REX. On voit au revers le mystere de l'annonciation avec ces mots : AVE. GRA. PLENA. DNS. TECVM. Tout le monde sait que cette monnoie fut nommée salut à cause de la salutation angélique qui est représentée. n. 13.

Le Blanc, dans son Traité des Monnoies de France, dit qu'il est fait mention de saluts dans des chartes de l'an 1229, & il n'hésite pas de les attribuer à Charles, comte de Provence, frere de saint Louis. Mais il fait en cela un étrange anachronisme, puisqu'en 1229, Charles n'avoit que neuf ans, & n'avoit point d'états où il pût faire battre monnoie. Tous les saluts de ce prince que j'ai vu, portent leur date, en lui donnant le titre de roi de Jérusalem ; ce qui prouve qu'ils n'ont été frappés qu'après l'an 1276. On ne peut pas les confondre avec ceux de Charles II son fils, qui, comme nous le verrons bientôt, ont une marque distinctive. Il y est appelé *Carolus secundus*. page 138.

La quatorzieme a plusieurs fleurs de lis dans le champ avec la legende KAROL. DEI. GRATIA. Il y a au revers une croix avec quatre fleurs de lis dans les angles & autour. IERVSAL. ET. SICIL. REX. n. 14.

La quinzieme porte le monogramme de Charles & autour DEI. GRATIA. Il y a au revers une croix avec quatre fleurs de lis REX. SICILIE. n. 15.

La seizieme a les deux lettres initiales du nom de Charles, & autour DVCATV. APVL. PRIN. CA. Il y a au revers une croix avec ces mots : DEI. GRA. REX. SICILIE. n. 16.

MONNOIES.

n. 17.

La dix-septième a trois fleurs de lis avec ces mots : KAROL. DEI. GRA. Il y a au revers REX. SICILIE. avec une croix.

n. 18.

La dix-huitième a un K entre deux fleurs de lis, DEI. GRA. REX SICILIE, & au revers une croix avec quatre fleurs de lis. DVCATVS. APVLIE.

n. 19.

La dix-neuvième est de cuivre, & c'est la seule de ce métal qui nous reste de ce prince. Elle a une croix avec la lettre initiale de son nom, & autour KAROL. DEI. GRACI., au revers REX. SICILIE.

Toutes les monnoies suivantes ont été frappées en Anjou. Charles avoit pour apanage les comtés d'Anjou & du Maine. Louis VIII son pere, les lui avoit donnés par son testament. Le jour de la Pentecôte de l'année 1256, le roi saint Louis étant à Melun, l'en investit solennellement devant toute sa cour, & le fit chevalier.

On voit, par une ordonnance de saint Louis de l'an 1265, que 15 angevins valaient 12 tournois, ce qui faisoit un quint de différence. Le titre des deniers angevins étoit à trois deniers 10 grains de fin ; & pour le poids 19 sols 6 deniers, ou ce qui revient au même, 234 deniers devoient peser un marc. Le titre des mailles étoit à 2 deniers 21 grains, & il n'en entroit que 17 sols 4 deniers au marc ; c'est-à-dire, que 416 mailles pesoient un marc.

n. 20.

La vingtième monnoie porte une croix qui a dans un des angles une fleur de lis, & dans l'autre un ☩ renversé. Il y a au revers une clef, une espece de monogramme, & le mot ANDEGA-VENSIS.

n. 21.

La vingt-unième ne diffère de la précédente que par les figures du revers.

n. 22.

La vingt-deuxième a la même légende, & au revers une clef entre deux fleurs de lis.

n. 23.

La vingt-troisième est une obole qui porte la même empreinte que la précédente.

La vingt-quatrième a d'un côté une clef & une fleur de lis, avec la légende K. REX. SICILIE. , au revers C. ANDE-GAVIE.

MONNOIES.
n. 24.

Dans ce siècle, le taux de l'intérêt de l'argent étoit à Marseille à 3 deniers par livre tous les mois, c'est-à-dire, à 15 pour 100 par an.

Stat. de Marseille.
l. 2, c. 19.

Dans le siècle suivant, l'intérêt étoit sur le même pied en France. Les ordonnances de Philippe de Valois des mois de juillet 1344, & août 1349, veulent que nul marchand ne puisse prêter un intérêt plus fort que de 15 pour 100 par an.

APRÈS avoir parlé des monnoies des comtes de Provence jusqu'à Charles I inclusivement, il faut en venir à celles que les évêques & les barons de la province avoient droit de faire battre. Nous prenons cette province suivant ses anciennes limites, c'est-à-dire, depuis l'Isère jusqu'à la mer, en y ajoutant les diocèses de Viviers & d'Uzes.

MONNOIES DES
ÉVÊQUES ET DE
QUELQ. BARONS.

Les archevêques d'Arles & d'Embrun, & les évêques de Valence, de Die, de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Viviers & d'Uzes, ont fait battre monnaie à leur coin.

Les archevêques d'Avignon ont eu ce droit; mais il n'y a aucune apparence qu'ils en aient fait usage. En 1365, l'empereur Charles IV permit à l'archevêque d'Avignon & à ses successeurs, de faire faire des monnoies d'or, d'argent & de cuivre, à Noves & à Barbantanne (1).

(1) Ut ipse & iidem sui successores in castris novarum, Barbentanæ, & alii locis ad dictam ecclesiam Avenionensem spectantibus, in & sub imperio situatis, quotiescumque & quando ipsis placuerit, monetam auri, argenti & ex ære incontaminatam debitam & legalem, dativam & legitimam juxta cursum patriæ sub figuris & caracteribus debitis, quæ legitimo pondere non fraudentur, cudendi, effigiendi, & faciendi plenam potestatem habeant & liberam facultatem, magistratos, custodes, monetarios, & operarios ad opus ipsius monetæ ritè creandi.

MONNOIES.

On ne voit, par aucun monument postérieur à cette concession ; que les archevêques d'Avignon aient fait usage de ce droit.

Il y a, à la vérité, dans le cabinet de M. le marquis de Caumont, à Avignon, une pièce d'or frappée au coin du chapitre d'Avignon. On y voit d'un côté une tour à quatre étages. La légende est ; **CAPIT. ECCLESIE. AVENION.** Il y a au revers une croix & une étoile. On lit autour : **SALVE. SANTA CRUX.** Les caractères paroissent être de la fin du seizième siècle. On ne peut pas regarder cette pièce comme une monnaie qui ait jamais eu cours ; & il seroit difficile de deviner sa destination, si on n'avoit plusieurs pièces de cuivre toutes pareilles, soit pour la forme ; soit pour le volume. Ces pièces de cuivre sont incontestablement des jetons ou contre-marches à l'usage du chapitre d'Avignon. Plusieurs autres églises en ont fait frapper de pareilles, & on conçoit aisément les usages auxquels ces pièces pouvoient être employées. C'est sans doute le caprice de quelque riche bénéficiaire de ce chapitre qui a fait frapper une de ces pièces en or.

Parmi les seigneurs feudataires qui relevoient des comtes de Provence, il n'y a jamais eu que les princes d'Orange qui aient fait battre monnaie. Plusieurs autres avoient ce droit sans en faire usage.

Columby, dans son histoire de la maison de Simiane, liv. 2, p. 592 ; & l'abbé Robert, dans l'Etat de Provence, t. 3, p. 88, parlent d'une transaction passée en 1252 entre la communauté d'Apt & Guiraud & Bertrand Raybaud de Simiane, par laquelle il conste que ces deux seigneurs possédoient tous les droits régaliens à Apt, qu'ils avoient le droit d'y battre monnaie & d'y connoître du crime de fausse monnaie, *habent fabricaturam monetæ & cursum ejusdem... Et jus puniendi eos qui in prædictis falsitatem commiserint.* Il est vraisemblable que la maison de Simiane n'a jamais fait usage de ce droit, car non-seulement il ne reste point

de monnoie frappée à son coin , mais il ne paroît , par aucun monument qu'il y en ait jamais eu.

MONNOIES.

Nostradamus , dans son histoire de Provence , pag. 219 , dit qu'Agnès de Cadenet , vicomtesse de Cadenet , veuve de feu Bertrand , fit hommage en 1245 à Béatrix , comtesse de Provence , femme de Charles I , *qui de ce tems se trouvoit en sa ville de Forcalquier ; & par cet acte ladite Agnès confessa bien & reconnut avoir pouvoir & droit souverain de faire battre monnoie d'or & d'argent dans toute sa vicomté , & sur tous ses hommes & sujets.* Il n'y a pas plus de trace des monnoies des vicomtes de Cadenet , que de celles de la maison de Simiane.

On peut dire la même chose de la concession que l'empereur Charles IV fit en 1346 à Gaucher Adhémar , vicomte de Grignan. Il lui permit de faire battre de la monnoie d'or & d'argent ; mais il n'y a aucune apparence qu'il ait fait usage de ce droit.

Nobil. du Comtat
par Pithon. tom. 4.
page 47.

Nostradamus dit encore que la reine Jeanne avoit accordé le droit de battre monnoie à Jacques d'Arcussia , comte de Menerbe son grand chambellan. Voici comment il s'énonce. *Au surplus , le comte Jacques fut tellement honoré , chéri & favorisé de la reine Jeanne , & maintenu en si haut crédit qu'il eut un particulier & bien excellent privilege de faire battre certaines pieces d'argent du poids & qualibre d'un quart d'écu , où d'un côté étoient formées les armes de la maison d'Anjou , fleurdelisées sans nombre , sous le lambel à trois pendans dans un écu entouré de roses , & de l'autre l'antique & noble enseigne des armes , ceinte de fleurs de lis , frappés d'une faisse accompagnée de trois acrs de turcs dedans un semblable écu , dont le champ doit être d'or fin , la faisse de riche azur d'acre , & les arcs de sandal vermeil. Et si est l'une de ces pieces de monnoie pour le jourd'hui fort chèrement conservée par le seigneur Joseph de Tusco , gentilhomme de Naples , grand & curieux amateur de l'antiquité , de la même forme & rondeur que nous l'avons ici pour traire.*

Hist. de Provi.
page 493.

MONNOIES.

Sur la description que Nôstradamus fait de cette piece , il est difficile de croire qu'elle ait servi de monnoie sous les comtes de Provence. Il n'y a jamais eu de monnoies aussi grosses que les quarts d'écu frappés sous Henri IV , qui est le tems où écrivoit cet auteur. Il s'en falloit même de beaucoup qu'elles fussent de poids. D'ailleurs , toutes les monnoies de ce siecle portent des légendes , & on n'en voit aucune sur cette piece qui ressemble bien plutôt à un jeton. J'en ai vu quelques-uns frappés dans le quatorzieme siecle , qui ont de la ressemblance avec cette piece.

 MONNOIES
DES ARCHEVÊQ.
D'ARLES.

Gall. christ. t. 1,
pr. p. 95.
Saxi pontif. Arc-
lat. page 187.

L'EGLISE d'Arles est une des plus illustres de l'Occident ; les empereurs & les autres princes qui ont regné sur cette province , se sont empressés de lui accorder les plus grands privileges.

Au commencement du dixieme siecle , l'empereur Louis l'Aveugle lui confirma plusieurs dons considérables que lui avoit fait le roi de Bozon , son pere , parmi lesquels étoient le port , le péage & la monnoie de la ville d'Arles. Cette charte est de la vingtieme année du regne de Louis ; ce qui revient à l'an 907 ou 909.

Ibid. p. 226.

En 1143 , l'empereur Conrad II confirma à l'église d'Arles le droit de battre monnoie , de même que l'empereur Frédéric I , par un diplôme donné à Pavie le 16 des calendes de mai 1164.

Gall. christ. t. 1,
pr. p. 98.

La bulle du pape Anastase IV de l'an 1153 , qui confirme tous les différens privileges accordés à l'église d'Arles , fait mention du droit qu'elle avoit sur la monnoie & *jus quod habetis in moneta ipsius civitatis Arelatenfis*.

Ibid. page 563.

En 1177 , Raymond de Bolene , archevêque d'Arles , fit un accord avec Raymond-Berenger , comte de Provence , frere du roi Alfonse , au sujet du droit de battre monnoie qu'avoit l'église d'Arles.

Ibid pr. p. 100.

En 1186 , Pierre , archevêque d'Arles , chargea Pierre de Toro & les siens , de fabriquer de la monnoie à Arles au nom de l'église de Sainte-Trophime , au sien & à celui de ses successeurs , à con-

dition qu'il donneroit à l'église de Saint Trophime & à l'archevêque, 12 deniers de chaque livre de monnoie qu'il fabriquerait, & que le treizieme denier seroit pour l'œuvre de l'autel de Saint-Etienne, & pour les autres œuvres qui regardent spécialement la sacristie, & encore à condition que si dans la suite il plaisoit aux archevêques de faire frapper de la monnoie ailleurs que dans la ville d'Arles, Pierre de Toro & les siens seroient également chargés de la fabriquer.

En 1212, Michel de Morese, archevêque d'Arles, obtint de l'empereur Frédéric II la confirmation la plus ample des droits régaliens, dont il jouissoit dans la ville d'Arles, & entr'autres du droit de battre monnoie.

Le 30 janvier 1215, le même Michel de Morese, conjointement avec son chapitre, donna en fief à Simon; comte de Montfort, & à ses héritiers, la ville de Beaucaire & la terre d'Argence, qui comprenoit la partie du diocèse d'Arles, située en-delà du Rhône, avec leurs droits & dépendances, qui étoient possédées auparavant par les comtes de Toulouse. Le droit de battre monnoie est compris dans cette inféodation. Simon s'obligea à prêter hommage-lige à ce prélat, & à lui payer un cens annuel de 100 marcs d'argent du poids de Montpellier, outre 1400 marcs pour droit d'acapte. Il promit encore de donner aux archevêques d'Arles un denier par livre toutes les fois qu'il feroit fabriquer de la nouvelle monnoie dans le pays; & l'archevêque promit de donner cours à cette monnoie par son autorité. On peut conjecturer des termes de cette charte; que la monnoie que Simon de Montfort devoit faire battre à Baucaire seroit au coin de l'archevêque d'Arles. *Nos Michael Dei gratiâ Arelatensis archiepiscopus..... quando cudetur moneta nostra in his partibus dabitur unum denarium in librâ, vel de monetâ novâ quæ currit in castro Bellicadri ubicumque cudatur & nos per potestatem nostram & jurisdictum pro posse eandem currere faciemus.*

Hist. de Langued.
t. 3, p. 268.

MONNOIES.

Archiv. de l'hôtel
de ville d'Arles.

L'article 25 des statuts municipaux de la ville d'Arles , rédigés en 1246 ou 1247 ; portent qu'aucune monnoie étrangere ne pourra avoir cours à Arles , sans la permission de l'archevêque ou des consuls.

Le premier archevêque d'Arles , dont on trouve le nom sur les monnoies , est Gailhard Saumate , élu vers l'an 1317. Ses deniers sont assez bien monnoyés. Son nom y est par abréviation. Il y a encore des florins d'or qu'on peut lui attribuer , parce qu'ils portent la lettre initiale de son nom. Son prédécesseur s'appelloit aussi Gailhard ; mais il est plus naturel d'attribuer ces monnoies à Saumate , dont l'épiscopat a été plus long , & qui a fait battre monnoie , ainsi que nous l'attestent plusieurs monumens de ce siècle.

Arch. de l'archév.
d'Arles.

Sous l'épiscopat de Gailhard Saumate , le viguier d'Avignon voulut empêcher que les monnoies des archevêques d'Arles eussent cours dans cette ville , qui appartenoit encore au roi Robert , comte de Provence , prétendant qu'il ne devoit y avoir que les monnoies du pape , du roi de France & du comte de Provence , qui dussent y avoir cours. Jean-Berenger de Saint-Amant , procureur de l'archevêque Gailhard , présenta une supplique au roi Robert , le 17 décembre 1322 , par laquelle il se plaignit amèrement de l'entreprise du viguier d'Avignon , & demanda au roi de la faire cesser , offrant de prouver que les monnoies des archevêques d'Arles avoient eu cours à Avignon de toute ancienneté ; *curfus consueti ejusdem facere plenam fidem*. Il prétendit que le droit de battre monnoie dont jouissoit l'église d'Arles , étoit un privilege accordé par les papes ; telle étoit l'ignorance de ce siècle. Après la lecture de cette supplique , le roi voulut entendre François de Grossis son procureur , qui , au nom de la cour royale , s'opposa à la prétention de l'archevêque d'Arles , & nia tout ce qui étoit avancé dans sa supplique , prétendant qu'il ne devoit y avoir que la monnoie du roi qui dût avoir cours dans la ville d'Avignon

d'Avignon & dans les comtés de Provence & de Forcalquier, sur quoi le roi prononçant, par un oracle de vive voix, *suo viva vocis oraculo*, nomma deux commissaires pour terminer cette affaire sommairement, & sans en venir à un procès de suite, *simpliciter & de plano & absque omni strepitu judicii & figurá*. Ces commissaires furent Jean de Aquablanca, chevalier, professeur en l'un & l'autre droit, & maître rationnal en la cour royale, & Gaufridy Berenger, professeur en droit civil.

On ignore les suites qu'eut cette affaire; vraisemblablement la prétention de l'archevêque d'Arles fut condamnée. Elle étoit contraire à tous les principes du droit public, observé dans ce siècle, suivant lesquels les monnoies des seigneurs particuliers ne devoient avoir cours que dans leurs fiefs. Quant à celles des évêques, elles avoient quelquefois cours dans tout leur diocèse. L'accord que Philippe le Bel fit en 1307 avec l'évêque de Viers en est un exemple. D'ailleurs chaque baron avoit le droit de prohiber dans son fief l'usage des monnoies des autres barons. Les rois de France avoient eu beaucoup de peine d'établir que leurs monnoies eussent cours dans tout le royaume. Il y a plus d'un monument qui prouve que ce droit leur étoit contesté; par conséquent la prétention qu'avoit l'archevêque d'Arles de donner cours à ses monnoies dans une ville du domaine du comte de Provence, étoit insoutenable. Quoique la Provence n'ait jamais été régie par le même droit public que le royaume de France, il est cependant à présumer que les comtes de Provence avoient soumis le droit de battre monnoie dont jouissoient quelques-uns de leurs vassaux, aux mêmes regles auxquelles étoient soumis les grands vassaux du royaume de France.

Hist. episc. Vivar.
P. 225.

Plusieurs chartes conservées dans les archives de l'église d'Arles, attestent que vers l'an 1351, l'archevêque, Etienne de la Garde, recouvra le droit de battre monnoie dans la principauté de Mont-

Gall. christ. t. 12

MONNOIES.

dragon, dont avoient joui ses prédécesseurs. Il y fit frapper des florins d'or qui sont marqués de la lettre initiale de son nom.

Les archevêques d'Arles se sont conservés par des actes non-interrompus dans le droit de battre monnaie plus long-tems qu'aucun des autres évêques du royaume. Ils en étoient encore en possession vers le milieu du seizième siècle. C'étoit à Montdragon qu'ils faisoient battre monnaie. Ils y avoient des officiers en titre à ce sujet, comme on le voit par plusieurs monumens.

Regist. de Pancras.
Salvatoris, notaire
à Arles.

Le 2 août 1464, Philippe de Levi, archevêque d'Arles, qu'on appelloit le cardinal d'Arles, établit un prévôt des monnoies de Montdragon.

Regist. de Mandon,
not. d'Arles.

Le 15 septembre 1483, Antoine Guiramand, évêque de Digne, vicaire-général & procureur d'Eustache de Levi, archevêque d'Arles, accorda, au nom dudit archevêque, à noble Laurens Pons, maître de monnaie, & habitant de la ville de Tarascon, le droit de battre monnaie dans le lieu de Montdragon, à condition que ledit Pons payeroit la somme de 20 écus d'or au coin du roi de France, à l'archevêque d'Arles, à son clavaire, ou à tout autre que l'archevêque commettra à cet effet, laquelle somme seroit payable toutes les années où ledit Pons battoit monnaie à Montdragon, à compter du jour où il auroit commencé ladite fabrique, en lui donnant six mois pour faire le paiement.

Il y a apparence que Laurens Pons étoit maître de la monnaie royale de Tarascon, lorsqu'il fut chargé de la fabrique de la monnaie de Montdragon. Il y avoit alors deux hôtels de monnaie en Provence, l'un étoit à Aix & l'autre à Tarascon. Le maître de la monnaie de Tarascon avoit peu d'occupation depuis la réunion de la Provence à la couronne. Nous avons déjà vu qu'on n'avoit pas battu monnaie en Provence au coin du roi de France avant l'an 1489.

Il y a une singularité dans cet acte, c'est que le notaire a laissé

en blanc le nom du roi regnant , sans doute parce qu'il l'ignoroit. Louis XI étoit mort le 30 août de cette année , & l'acte est du 15 septembre suivant. Il est bien étonnant que dans les seize jours qui s'étoient écoulés depuis la mort du roi , on n'eût pas appris à Arles que Charles VIII, son fils unique , lui avoit succédé. L'état d'ignorance où l'on vivoit dans cette province de tout ce qui se passoit dans le reste du royaume , n'est pas concevable. On n'y entretenoit aucun commerce avec les autres provinces (1).

Eustache de Levi, au nom de qui cet acte a été passé , étoit archevêque d'Arles depuis 1476. Il mourut en 1485. Il avoit succédé dans ce siege à Philippe de Levi , son frere , dit le cardinal d'Arles , qui , pendant son séjour à Rome , avoit confié l'administration de son diocèse à l'évêque de Digne , qui continua de le gouverner sous Eustache , & qui passa l'acte dont il s'agit.

Nicolas Cibo , successeur d'Eustache de Levi , fit encore fabriquer de la monnoie à Montdragon. On en a la preuve dans des lettres de monétaire qu'il donna à Pierre Siccio , marchand d'Avignon. Elles sont du 21 mai 1498. Il paroît par ces lettres qu'il y avoit un homme qui étoit à la tête des autres monétaires de l'archevêque. Il est qualifié *nobilis vir præpositus monetarum*.

Nicolas Cibo mourut en 1499 , & eut pour successeur Jean Ferrier , qui remplit ce siege jusqu'en 1521. On trouve dans les registres du parlement une lettre du général des monnoies , du

Regist. d'André Biguini , notaire d'Arles.

(1) Il paroît , par les registres du parlement de Provence , que la mort du roi Henri III , qui avoit été assassiné à Saint-Cloud le 1 août 1589 , n'a été sue à Aix , que le 27 du même mois , & encore ce fut par hasard qu'on apprit cet événement. Voici comment s'énoncent ces registres du 27 août 1589. Le S. président Piolenc a remontré que ce matin l'assesseur l'est venu trouver , & lui a montré le discours de la mort du roi imprimé à Paris , parce que l'affaire est de la plus grande importance ; il a trouvé bon de faire assembler messieurs , pour aviser ce qu'il sera nécessaire de faire. Le sieur de Laurens avocat-général a dit que , quoique la nouvelle vienne de plaisant lieu , toutes fois la chambre n'a accoutumé d'y ajouter foi , qu'elles ne soient plus authentiques.

MONNOIES.

19 juin 1511, par où il paroît que le roi Louis XII avoit écrit précédemment à cette compagnie, pour l'instruire que l'archevêque d'Arles avoit fait faire des écus d'or *qui avoient mise sans le fu du roi*, ordonnant au parlement d'empêcher qu'ils ne soient reçus & aient cours & mise. En effet, il y a dans le cabinet du roi un écu d'or de Jean Ferrier où l'on voit ses armes avec son nom.

Regist. de Benoit
de Rot, notaire
de Salon.

Après la mort de Jean Ferrier, son neveu, appelé comme lui Jean Ferrier, lui succéda; il remplit le siege d'Arles jusqu'en 1550. Il nomma en 1528 Claude Firmin, du lieu de Montdragon, chef des ouvriers de ses monnoies, avec pouvoir de les punir dans tous les cas, excepté lorsqu'ils seroient coupables du crime de fausse monnoie, d'homicide, d'incendie, de rapt & de leze-majesté, dont il se réserve la connoissance à lui & à ses officiers.

Ibidem.

Le 28 juillet 1532, le même prélat donna des lettres de monétaire à André Gaufridy de la ville d'Avignon, pour pouvoir fabriquer de la monnoie à Montdragon sous les ordres de Claude Firmin, premier officier de sa monnoie, *præposito generali monetarum*.

En finissant l'article des monnoies des archevêques d'Arles, il faut observer que pendant cette longue suite de siècles, où ils ont joui du droit de battre monnoie, il est bien étonnant qu'on ne trouve aucuns paiemens stipulés en cette monnoie, & qu'il n'en soit jamais fait mention dans les conventions des particuliers; cela vient apparemment de ce que la monnoie de ces prélats étoit au même taux que la monnoie du prince, & que par conséquent elle étoit comprise sous la dénomination de la monnoie courante.

- a. 1. La premiere est une obole où l'on voit une crosse, & autour le mot ARCHIEPI. elle a au revers une croix, & pour légende, ARCH. AREL.
- a. 2. La seconde a une mitre fort large, qu'on pourroit prendre pour une couronne, sous laquelle il y a ces quatre lettres ^{P. A.} _{NC.}

qui font l'abréviation du mot *princeps*. La légende est ARCHIEPIS. Le revers est une croix avec deux mitres & deux colombes dans les angles. On y lit ARELATENSIS. Cette monnoie ressemble à un denier de Robert, comte de Provence; elle est par conséquent du quatorzième siècle.

La troisième a d'un côté une mitre sous laquelle il y a une colombe au milieu des deux lettres D. P.; la légende est ARCHIEPISCOP. On lit au revers, qui est le même qu'à la précédente, SANTUS TROPHIMUS. Il y a apparence que les deux lettres qui sont sous la mitre, sont une marque du monétaire; car je ne trouve aucun archevêque d'Arles du nom de qui elles puissent être les initiales.

La quatrième ressemble à la seconde. Les quatre lettres qui sont dans le champ ne sont pas bien formées, & on a de la peine à les distinguer. Il n'y a point de mitre au-dessus. La légende est, ARCHIEPVS. ARELA. Le revers a une croix avec deux mitres au bout d'un bâton qui coupe l'angle, avec ces mots autour, S. TROPHIMVS.

La cinquième est un denier d'argent assez pur, qui pèse 30 grains. Il y a d'un côté la figure d'un évêque assis sur un trône; soutenu par deux animaux, tenant de sa main gauche une croix, & donnant de sa droite la bénédiction. On lit autour, S. TROP. EPS. ARELATE. Il y a au revers une croix avec deux colombes & deux mitres dans les angles. La légende est ARCHIEPVS.

La sixième a les mêmes figures que la précédente. Les légendes sont du côté de la figure, SANTVS. TROPHIMVS. & au revers ARCHEPISCOP.

La septième est un florin d'or, où l'on voit d'un côté la figure de S. Jean-Baptiste tenant un petit agneau sur la main droite; il y

MONNOIES.

a au revers la fleur de lis ordinaire. On lit autour G. AREL. ACHEP. Il y a apparence que ce florin est de Gaillard Saumate, élu vers l'an 1317.

n. 8. La huitieme monnoie est un denier du même Gaillard. Il y a d'un côté son nom en abréviation sous une mitre. ^{CAL.}_{D. S.} On lit autour. ARCHIEPISCOPVS. Il y a au revers une croix qui ressemble beaucoup à celle qui est sur plusieurs monnoies du roi Robert, & autour DEI GRATIA ARELATENSIS. Ce dernier pèse 24 grains.

n. 9. La neuvieme est un florin qu'on attribue à Etienne de Lagarde, qui étoit archevêque d'Arles vers l'an 1350. Il ressemble en tout à celui de Gaillard Saumate. Il n'y a de différence qu'en la lettre initiale du nom d'Etienne, qui est des deux côtés, par la lettre initiale S.

MONNOIES DES
ARCHEVÊQUES
D'EMBRUN.

En 1147 l'empereur Conrad II accorda à Guillaume de Benevent, archevêque d'Embrun, les droits régaliens dans la ville d'Embrun, & entre autres le droit de battre monnoie, *Ebre-dunensis urbis nostra regalia concedimus, justitias, monetam, pedaticum, utraque strata telluris & fluminis Durantia*. En 1276, l'empereur Rodolphe confirma les mêmes droits à l'archevêque Jacques Serene; le droit de battre monnoie y est spécifié, *monetæ cudendæ autoritate, jurisdictio plenaria*. Les archevêques d'Embrun firent peu d'usage de ce droit. Leurs monnoies sont fort rares; elles ont d'un côté la figure d'un évêque qui a la mitre sur la tête, & pour légende R. ARCHIEPS. & au revers un ornement en forme de fleurs. EBREDVNENSIS.

PLANCHE VII, n. 1.

MONNOIES DES
ÉVÊQ. DE SAINT-
PAUL-TROIS-
CHÂTEAUX.

On ne fait pas précisément de qui les évêques de Saint-Paul-trois-Châteaux tiennent le droit de battre monnoie. L'empereur Frédéric I en 1154 confirma à Guillaume, évêque de Saint-Paul,

toutes les concessions que Charlemagne, Louis son fils & les autres empereurs ses prédécesseurs avoient faites à son église. Le domaine de la ville de Saint-Paul est nommément exprimé dans cette concession. On voit que ces évêques avoient la souveraineté de leur ville épiscopale par le traité d'alliance que Bertrand de Pierre-Late, évêque de Saint-Paul, fit en 1202 avec Raymond, comte de Toulouse & marquis de Provence. La forme de ce traité est fort singulière. L'évêque stipule, du consentement du clergé, des chevaliers & des bourgeois de la ville : *cum voluntate canonicorum ecclesiæ sancti Pauli, & militum atque burgensium ejusdem civitatis*. Dans un acte de pariage passé en 1408 entre le roi Charles VI, comme dauphin de Viennois, il est convenu que le dauphin pourra faire frapper de la monnoie d'or & d'argent dans la ville de Saint-Paul-trois-Châteaux, & qu'on y mettra dessus les armes du dauphin & une crosse. Il est ensuite dit que le bénéfice de la monnoie sera partagé entre le roi & l'évêque. Avant ce tems, la monnoie n'étoit frappée qu'au coin des évêques. Il y a dans le cabinet de l'empereur un florin d'or d'un évêque de Saint-Paul. Il y a d'un côté une croix, & pour légende I. EPS. T. RCAST. au revers la figure ordinaire, & le nom de S. Jean-Baptiste, avec une tour. Celui qui a fait le catalogue des monnoies de l'empereur l'attribue à Jacques de la Tour-du-Pin, qui fut fait évêque de Saint-Paul-trois-Châteaux en 1365. Le Gallia Christiana ne lui donne aucun nom de famille; il l'appelle seulement Jacques I. C'est apparemment à cause de la tour qui se trouve sur ce florin, qu'on l'a cru de la maison de la Tour-du-Pin. On trouve encore dans le cabinet du roi, deux monnoies d'argent des évêques de Saint-Paul. Sur la première il y a la tête d'un évêque mitré, & autour AVE GRA. PLENA. au revers une croix SANTI. PAVLI. La seconde est de Dragonet de Montauban, qui fut élu évêque les premières années du quatorzième siècle, & qui mourut en 1326. On y voit une tête sans

PLANCHE VII, n. 2.

n. 3.

n. 4.

MONNOIES.

mitre , pour légende , MONETA DRAGON. au revers une croix , & autour EPI TRICASTRIN.

 MONNOIES
DES ÉVEQ. DE
VIVIERS.

Hist. de Langued.
t. 2 , p. 462.

Columbi. hist.
episc. Vivar. l. 2 ,
n. 65.

Par un diplôme de l'an 1149 , l'empereur Conrad III accorda à Guillaume , évêque de Viviers , son proche parent , & à ses successeurs , les droits régaliens sur cette ville , le droit de battre monnaie & le péage sur les grands chemins & sur le Rhône. Les évêques de Viviers ne se contenterent pas de posséder , en vertu de cette concession , le domaine de leur ville épiscopale , ils prétendirent encore , dans la suite , étendre leur domination sur le reste du diocèse ; ce qui occasionna de grands différends entre eux & les comtes de Toulouse ; enfin , ces prélats se regardèrent comme vassaux de l'empire , jusqu'à ce que les rois Saint Louis & Philippe le Bel , les obligèrent à reconnoître leur souveraineté.

Hist. de Langued.
t. 3 , p. 45.

Le 16 mars 1177 , l'empereur Frédéric I donna un second diplôme à la sollicitation de Nicolas évêque de Viviers , par lequel il renouvela la concession faite par Conrad III. Il confirma entre autres le droit de battre monnaie , & déclara que l'église de Viviers n'étoit soumise qu'à l'empire.

Ibid. t. 3 , p. 109.

Columbi. lib. 3 ,
n. 13.

Ce même Nicolas , évêque de Viviers , fit un accord en 1198 avec Raymond , comte de Toulouse , par lequel il lui donna en fief certains droits sur les mines qui avoient été découvertes , ou qu'on découvreroit dans la suite dans une partie de son diocèse , excepté la dixme de la dixme , qu'il se réserva à lui & à son église. Le comte s'étant rendu à l'église cathédrale , y fit hommage au saint qui en est le patron , pour le fief qu'il venoit de recevoir de l'évêque ; il est dit dans l'acte que tandis que Raymond baïsoit l'autel , l'évêque tenoit la chaîne qui étoit pendue au cou de ce prince.

Hist. de Langued.
t. 3 , p. 144.

L'empereur Frédéric II donna un diplôme en 1214 , en faveur de Brunon , évêque de Viviers , confirmatif de ceux de Conrad III & de Frédéric I.

Ses successeurs se prétendirent toujours indépendans des rois de France

France. Guillaume de Pontchavron, sénéchal à Beaucaire, s'étant rendu à Viviers en 1280, pour y recevoir la montre des gens d'armes du pays, l'évêque Louis, regardant cette démarche comme une entreprise sur la juridiction, excommunia ce sénéchal de l'avis de son chapitre. Le sénéchal, en réponse à l'excommunication, saisit le temporel de l'évêque; cette saisie fut continuée pendant plusieurs années. Enfin, en 1287, Hugues, successeur de Louis, demanda grace; & le roi ayant ordonné au sénéchal de Beaucaire de lui donner la main-levée de son temporel, ce prélat promit, par un acte solennel, d'ester à droit devant le roi sur tous les articles auxquels il était tenu de droit ou de coutume, & de comparoître en personne au prochain parlement de Paris. Raymond de Fulgar, évêque de Viviers, qui siégeoit en 1294, eut beaucoup de part aux bonnes grâces du roi Philippe le Bel, qui le mit au nombre de ses conseillers, & lui permit en 1293, de donner cours à la monnoie qu'il faisoit battre dans son château de l'Argentiere.

Ce ne fut qu'en 1307, que les évêques de Viviers reconnurent absolument l'autorité du roi; Louis de Poitiers, évêque de Viviers, passa un accord à cet effet avec le roi Philippe le Bel; son chapitre y intervint, & ils s'y reconnurent soumis à l'autorité temporelle du roi, à qui l'évêque promit de prêter serment de fidélité; il fut convenu que l'évêque pourroit faire frapper de la monnoie à son coin, qui auroit cours dans tout le diocèse de Viviers, & hors du diocèse comme celle des autres barons de France : *nos non impedimus directè vel indirectè quominus moneta dicti episcopi, quam ipse episcopus cudi faciet in terrâ suâ cudatur, & cursum habeat in civitate Vivarii, & toto episcopatu Vivariensi.*

Ibid. p. 133.

Columbi. p. 225.

C'est sur cet accord que Ducangé se fonde pour soutenir dans son glossaire, *in verbo, moneta baronum*, que les monnoies des évêques avoient cours non-seulement dans leur ville épiscopale, mais dans tout leur diocèse, sur-tout lorsqu'il n'y avoit point d'autre seigneur dans le diocèse qui eût droit de battre monnoie. Mais, comme

Tome I, p. 196.

MONNOIES.

le dit l'auteur de l'usage des fiefs, il n'est pas possible d'établir de maxime fixe sur ce sujet ; il faut bien distinguer le tems ; les usages ont varié d'un siècle à l'autre. Entre autres, dans le douzième siècle, la monnaie des évêques n'avoit ordinairement cours que dans la ville épiscopale ; & il n'étoit pas toujours dans leur pouvoir de contraindre les vassaux qui relevoient d'eux, de la recevoir dans leur seigneurie ; c'est ce qui paroît dans une charte de l'an 1190, qui contient un accord à ce sujet entre l'évêque de Chartres & le seigneur de Fouvant. Le roi même trouvoit quelquefois de l'opposition de la part des seigneurs des terres voisines des villes où il battoit monnaie, pour qu'elle eût cours dans leurs terres, quoiqu'ils n'eussent point de monnaie qui leur fût propre. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que les évêques & les hauts seigneurs qui battoient monnaie dans ce siècle, jouissoient du droit d'empêcher qu'aucune autre monnaie que la leur n'eût cours chez eux, pas même celle du roi. Cela résulte d'un accord passé en 1195, entre Eudes III, duc de Bourgogne & l'évêque de Langres. S. Louis établit un droit nouveau, par son ordonnance de l'an 1262. Il voulut qu'il n'y eût que sa monnaie qui eût cours dans les terres des barons qui n'ont point de propre monnaie ; & qu'à l'égard des barons qui ont une propre monnaie, celle du roi aura cours dans leurs terres pour le même prix qu'elle vaudra dans ses domaines ; les successeurs de S. Louis soutinrent cet établissement, & générèrent, autant qu'ils le purent, le droit de battre monnaie dont jouissoient les barons ; si bien que le plus grand nombre leur vendit ce droit, qui fut réuni au domaine dans le courant du quatorzième siècle.

Hist. de Langued.
t. 4. pr. p. 179.

En 1323, l'évêque de Viviers fit faire une proclamation pour fixer la valeur que les monnoies du roi devoient avoir dans son diocèse, & leur évaluation en monnaie de l'évêque. Il paroît par là que l'évêque venoit de faire frapper de la monnaie neuve. Les deniers d'or à la chaise, que Philippe le Bel avoit fait frapper, font

estimés 25 sols de la monnoie neuve. *Denarii auri ad cathedram, pro viginti quinque solid. singul. monetæ nostræ novæ quæ facta est, & efficitur in præsentii.* On voit par-là que la monnoie de l'évêque de Viviers étoit au même titre que celle du roi. A la vérité, il y a des différences dans l'évaluation des autres monnoies. Le denier, à la masse, est estimé 22 sols, & il valoit 30 sols tournois. Cette proclamation finit par prohiber les monnoies étrangères & celle des autres barons, *quod nullus sit ausus accipere, nec ponere.... alias monetas de extra regnum Franciæ, nec monetas aliquorum baronum regni Franciæ.*

MONNOIES.

Il nous reste trois monnoies différentes des évêques de Viviers, qui sont d'argent bas, & pesent environ 12 grains. Elles sont d'une fabrique très-groffiere; elles portent toutes la même légende, qui est d'un côté, le mot EPISCOPUS, & au revers, VIVARII.

La premiere est très-groffièrement monnoyée; il y a une tête dont on distingue à peine quelques traits. Au revers il y a une croix. PLANCHE VII, n. 8.

La seconde a la figure d'un évêque qui a sur la tête une mitre fort basse dont on voit les deux pointes; le revers est le même que celui de la premiere. n. 9.

La troisieme a d'un côté une croisse, & au revers une croix différente de celle qui est sur le revers des précédentes. n. 10.

Le droit de battre monnoie fut accordé par l'empereur Frédéric I, à Eudes de Chaponai, évêque de Valence, dans une chartre de l'an 1157, qui contient les concessions les plus amples, *Valentinam civitatem & quidquid intrâ ambitum ejus continetur, vel extrâ comitatum, videlicet ecclesias, abbatias, monasteria; cum omnibus possessionibus eorum, forum, mercatum, duella, monetam, naulos, telonia, pedagja, castra, castella, villas, vicos, areas, servos, ancillas, tributarios, &c.*

MONN. DES ÉVÊQ.
DE VALENCE.

Columbi. de rebus
gest. episc. Valent.
page 256.

MONNOIES.

L'empereur Frédéric II confirma ces privilèges en 1238 à Guillaume, alors évêque de Valence, & notamment le droit de battre monnaie. Les évêques de Valence firent usage de ce droit; nous avons encore des espèces frappées à leur coin. Je connois deux deniers d'argent qui portent une empreinte différente; le premier, qui est le plus commun, porte d'un côté une figure fort mal faite, & qu'on a beaucoup de peine à distinguer; c'est vraisemblablement une aigle à deux têtes; la légende est, URBS. VALENTIA. Il y a au revers une croix, & autour, S. APOLLINARS.

PLANCHE VII, n. 5.

n. 6.

La seconde monnaie a été frappée depuis l'union de l'église de Valence à celle de Die, faite par le pape Grégoire X, en 1275. Elle a d'un côté une croix avec ces mots, EPS. ET. COMES. Et au revers, une colombe qui a les ailes déployées. VALEN. ET. DIEN.

Ces monnoies pèsent 20 grains. Leur valeur étoit la même que celle des deniers viennois. Dans le quatorzième siècle, la monnaie viennoise étoit plus faible d'un quart que la monnaie tournois. 24 deniers viennois ne valaient que 18 deniers tournois. La preuve s'en tire de plusieurs actes, où ces deux sortes de monnoies sont mises à côté l'une de l'autre; & on laisse au débiteur le choix de payer en sols viennois ou en sols valentinois. Il y a entre autres une chartre de Bertrand, évêque de Die, qui en 1226 donna aux hospitaliers les églises, les domaines, les cens, & tout ce qu'il possédoit dans la vallée de la Drome, se réservant seulement cent septiers de bled, & une rente annuelle de huit sols viennois ou valentinois, à leur choix. Je trouve encore la monnaie valentinoise assimilée à la viennoise. Dans un acte que ce même Bertrand passa avec un prêtre nommé *Petrus de Cigotorio*, *prior Salensis*, par lequel il lui vend le lieu de Vérone, & la bastide d'Arguebelle; moyennant la somme de 80 livres valentinoises ou viennoises.

Columbi. de rebus
gest. episc. Diens.
lib. 2, p. 299.

Ibid. p. 302.

Dans une transaction qui fut passée en 1456, entre le dauphin Louis, qui fut depuis le roi Louis XI, & Louis, évêque de Va-

lence; on trouve dans l'énumération des droits de l'église de Valence, celui de battre monnoie.

MONNOIES.

Les monnoies des évêques de Valence étoient fort répandues en Provence; il en est fait mention dans plusieurs actes des douzième & treizième siècles, & entre autres dans un acte de vente de l'an 1193, par lequel Raynier de Thoard, ancien prévôt de l'église de Digne, vendit à Guillaume de Turries, abbé de Boscodun, & à ses moines, la terre de Paillerol, qui est située dans le terroir des Mées, moyennant la somme de 1500 sols valentinois.

Gall. christ. t. 3,
p. 188.

La charte qui contient cette vente est fort importante pour l'histoire de Provence; elle contient des faits qui ont été inconnus à tous nos historiens (1), qui sont entre autres une invasion que les aragonois firent en Provence sous le règne d'Alfonse I. Ils y détruisirent le bien de Thoard, & les 1500 sols valentinois que Raynier retira du prix de Paillerols, furent employés à la rançon de Raynier & de ses neveux. Cette invasion paroît extraordinaire dans un tems où Alfonse I, roi d'Aragon, étoit comte de Provence. Ce prince autorisa l'acte de vente de Paillerols, & y fit apposer son sceau.

Avant l'union de l'évêché de Die à celui de Valence, qui est de l'an 1275, les évêques de Die avoient droit de battre monnoie. Ils le tenoient de l'empereur Frédéric I, qui en 1178, donna à l'évêque Robert la ville de Die, *cum sua propria moneta*. Ils ont fait usage de ce droit. On conserve dans le cabinet du roi une monnoie des évêques de Die. Elle porte d'un côté la figure de la Vierge, & a pour légende, AVE. GRA. PLENA. Il y a au revers une croix avec ces mots, CIVITAS. DIEN.

MONN. DES ÉVÊQ.
DE DIE.

Columbi. de rebus
gest. episc. Diens.
lib. II, p. 290.

PLANCHE n. 7.

(1) Voyez ce que j'ai dit de cette invasion, sous l'année 1189.

MONNOIES.

MÉMOIRE sur les monnoies de l'abbaye de Lerins.

(1) Le 28 mars 954, le lieu du Sabourg ou Sépulchre situé en Italie, entre les états du roi de Sardaigne & ceux de la république de Gênes, fut donné *cum mero & libero imperio*, au monastere de S. Honorat de Lerins, par Guido Imperiali, comte de Vintimille. On ne trouve rien dans les archives de l'abbaye, depuis la donation de 954 jusqu'en 1667, qui indique qu'elle ait fait battre monnaie. Mais on y trouve un acte du 24 décembre 1666, portant arrentement de la fabrique de la monnaie de la principauté de Sabourg, en Italie, fait par le monastere de Lerins, en faveur de Bernardin Bareste de Mongins, sous la caution de Pierre Lombard & d'Alexandre Paul de Nîmes, moyennant la rente de 700 livres. Sous le gouvernement de dom Césaire Barcion, de la ville de S. Paul de Vence, abbé régulier du monastere; il est dit dans cet acte que lesdites monnoies seront battues au coin & armes du monastere; & dans le vieux répertoire écrit de la main de dom Barcion, on lit que ledit abbé & chapitre ont passé l'arrentement de la fabrique des monnoies d'or & d'argent aux susnommés, avec les armes du monastere d'un côté, & la figure de S. Benoît de l'autre.

On lit encore dans le vieux répertoire, que dom Macere de Guérin fut élu abbé régulier pour le gouvernement du monastere de Lerins, au mois de mai 1671; & comme il est de regle dans la congrégation du Montcassin, à laquelle le monastere a été réuni depuis 1515 jusqu'en 1759, de changer tous les trois, ou tout au plus tous les six ans, d'abbé régulier pour le gouvernement, on avoit la coutume dans le monastere de Lerins, qui ne pouvoit pas être

(1) Ce mémoire est une réponse faite par Mrs de Lerins en 1760, sur deux

gouverné par des étrangers, d'élire deux abbés qui gouvernoient alternativement, & qui n'étoient remplacés que lorsqu'un des deux venoit à décéder.

On lit ensuite dans le vieux répertoire, un arrêt du conseil d'état, du premier juillet 1686, qui fait défenses & inhibitions expresses, à l'abbé & aux religieux de Lerins, de faire battre monnoie audit lieu de Sabourg; & leur enjoint d'en chasser le nommé Abril, marchand de la ville de Nîmes, fermier de ladite monnoie, pour le prix de 1500, & pour l'espace de trois années, attendu qu'il n'étoit pas de la religion catholique.

Il est à présumer que les têtes représentées sur les monnoies en question, représentent S. Benoît.

Nous ne trouvons aucun mémoire pour l'explication des mots, *Monast. Lerinense P. sepul.* Mais comme la donation fut faite à l'abbé, & aux religieux, on peut croire qu'ils se rapportent à l'abbaye.

Quant à la légende, *sub umbra sedî*, il faudroit ressusciter ceux qui en ont donné l'idée, pour en connoître le sens.

Il est certain qu'en 1671, il y eut un autre abbé qui gouvernoit le monastere de Lerins, comme on voit dans les notes. Cet abbé sans doute passa un nouveau bail, comme on voit par l'arrêt du conseil de 1686; il est à présumer que le nouveau fermier porta

monnoies d'argent conservées au cabinet de l'empereur: je n'en ai pas retrouvé la gravure. Elles représentoient la tête de S. Benoît d'un côté, & de l'autre les armes de Lerins. Je ne peux pas me rappeler les légendes, c'est-à-dire la maniere dont elles étoient disposées; mais leur substance se trouve dans le mémoire. L'une de ces monnoies étoit de l'an 1667, & l'autre de 1671.

Ce fut M. Duval, bibliothécaire du feu empereur, qui me communiqua les deux empreintes. S. M. I., qui s'occupoit beaucoup de sa suite des monnoies, reçut ces deux-là de Florence, & voulut en avoir l'explication. M. Duval m'en écrivit, & je priai M. l'évêque d'Orléans, abbé de Lerins, de faire passer au prieur de l'abbaye un mémoire auquel celui-ci servit de réponse. *Note de l'abbé Barthelemi.*

MONNOIES.

avec lui de nouvelles empreintes, & que la devise, *decus & ornamentum ecclesiæ*, se rapporte à S. Benoît : On a mis au revers, après les mots *Monasterium Lerinense*, *Prin. sepul.*, ces deux mots abrégés, *C. Cass.* qui signifient, *congregationis Cassinensis*, attendu que dans tous les actes on faisoit mention de l'union du monastere de cette congrégation, comme on fait aujourd'hui mention de l'union à Cluny.

La couronne dont les armes de l'abbaye sont surmontées, est celle des souverains ; on y a ajouté quelques ornemens.

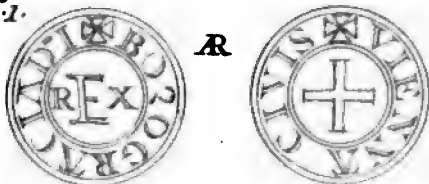


AVIS AU RELIEUR.

Le Relieur placera les Planches entre les pages 600 & 601.

MONOYES DES COMTES DE PROVENCE

Denier de Bozon premier Roy d'Arles
n. 1.



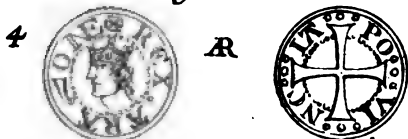
*Monoye de Conrad le Pacifique Roy
de Bourgogne et d'Arles.*



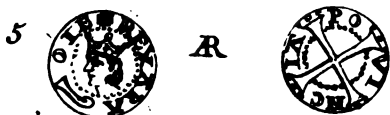
*Denier de l'Empereur Otton appelle
Denier Ottonien.*



*Monoyes d'Alphonse premier Roy
d'Arragon et Comte de Provence
Denier Royal Couronne*



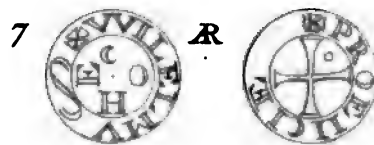
Obole



Autre Obole



*Denier de Guillaume Comte de
Forcalquier appelle Denier Guillelmin*



Gros Marseillez



Menn Marseillez de Raimond Berenger



Autre menn Marseillez de Charles prem.



Obole Marseilloise du même



Autre Denier Guillelmin



MONOYES
des Eveques de Maguelone
Denier Melgorien

n°1

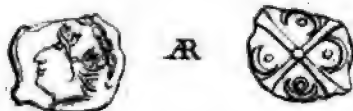


Obolo Melgorienne

2



3



MONOYES
des Seigneurs d'Anduse

4



5



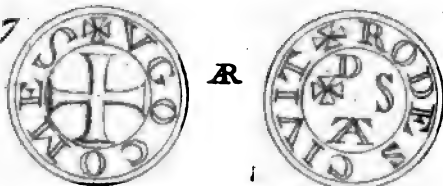
*Denier de Jaques Roy d'Arragon
Seigneur de Montpellier 1273.*

6

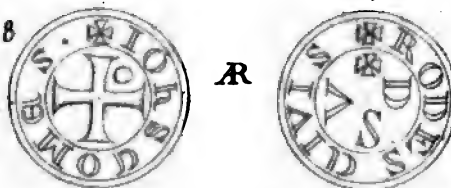


MONOYES DES COMTES DE ROUERGUE

7



8





MONOYES DES COMTES DE TOULOUSE

Ponce II.

n.º 1



AR



2

Raymond de St. Gilles



AR



3

Guillaume V.



AR



4



AR



5

Alfonse dit Jourdain



AR



6

Raymond V. Den. Raimondus



BIL



7



BIL



8



BIL



9

Raymond. VI.



AR



10



AR



11



AR



12

Raymond VII.



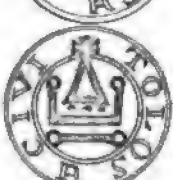
AR



13



AR



14



AR



15

Alfonse II.



AR



16



AR



17



AR





MONOYES DE CHARLES I.^{ER}

n^o 1



R



2



R

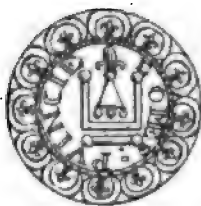


Provençal

3



R



4



R



Denier Provençal Couronné

5



R



Autre Denier

6



R



MONOYES
Frappées à Rome

7



R



8



R



9



R



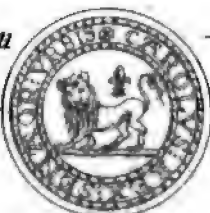
10



R



11



R



SUITE DES MONOYES DE CHARLES I^{ER}

MONOYES

Frappées à Naples

n^o 12



AR



Salut. D'argent

13



AR



14



AR



15



AR



16



AR



17



AR



18



AR



19



Æ



MONOYES

Frappées en Anjou

20



AR



21



AR



22



AR



23



AR



24



AR



MONOYES DES ARCHEVÊQUES D'ARLES

N^o 1



R



2



R



3



R



4



R



5



R



6



R



Gaillard Saumata 1317
Florin

7



R



Denier

8



R



Etienne de la Garde 1348
Florin

9



R



Jean Ferrier 1499
Ecu d'Or

10



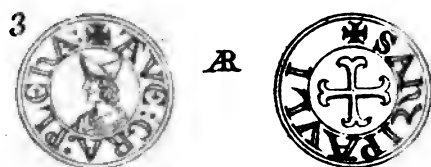
R



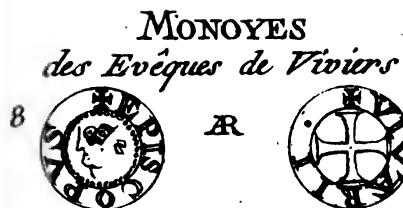
MONOYE
des Archevêques d'Embrun



MONOYES
des Evêques de S^t Paul trois Châteaux
Florin



MONOYES
des Evêques de Valence





Noms des princes.	An.	Noms des monnoies.	Titre.	Poids & taille.	Valeur relative.	Valeur actuelle.
OTTON le Grand commença de regner en 936, mourut en 973.		deniers	à 9 den. 16 g.	P. 22 g.		4 f. 4 d.
Monnoie des évêq. de Maguelone, ap- pellée monnoie mel- gorienne.	1113	<i>Il est souvent fait mention des monn. de l'emper. Otton dans les chart. de Prov. du XI siècle, sous le nom de denarii de Otton & denarii Otto- nenti.</i>	à 5 den. moins 1 pougeoise.	Le den. mel- gor. pèse 22 g.	* De la valeur des sols tour- nois dont 6 liv. 5 f. valaient un marc d'argent.	2 f. 1 d.
On a supposé, en évaluant les monn. melgoriennes, que le marc de Montpel- lier étoit à celui du roi de Franc., comme 56 $\frac{1}{2}$ à 58.	1118 1132 1144 1150 1155 1167 1174 1176 1195 1201 1224 1264 1395 *	Les deniers melgor. ont eu cours en Prov. pendant les XII & XIII siècles.	à 6 d. moins 1 pougeoise. à 4 den.	L'obole melg. pèse 10 g. 50 f. au marc. 47 f. au marc. 47 f. $\frac{1}{2}$ au marc. 48 f. au marc. 50 f. au marc. 48 f. au marc. 50 f. au marc. 52 f. au marc. 50 f. au marc. 25 f. doubles. 50 f.	Un denier de Montpell. valoit 12 den melgoriens. Une obole valoit 12 obo- les melgor. ou 6 den.	1 liv. 0 f. 2 d. 1 l. 1 f. 3 d. 1 l. 1 f. 1 d. 1 l. 0 f. 10 d. 1 l. 0 f. 2 d. 1 l. 0 f. 10 d. 1 l. 0 f. 2 d. 19 f. 2 d. 1 l. 0 f. 2 d. 2 l. 0 f. 4 d. 1 l. 0 f. 2 d.
JACQUES, roi d'Ara- gon, seigneur de Montpellier.	1273					
RAYMOND VI, cte de Toul., marquis de Prov., commença à regner en 1194 & mourut en 1219.	1207	toulousains.		26 f. au marc.	Les sols & de- niers raymon- dins valaient la moitié des sols & deniers tournois.	11 d. $\frac{1}{4}$
RAYMOND VII, commença de regner en 1219 & mourut en 1249.	1212 1222 1233	den. raymond. toulousains. den. raymond.	à 3 den. de fin. à 3 den. de fin.	88 f. au marc. 19 f. au marc. 85 f. au marc. 100 f. au marc.	Le sol raymon- din valoit six den. tournois.	1 f. $\frac{1}{2}$ d. 10 d. $\frac{1}{2}$
ALFONSE II, com- mence de regner en 1249, meurt en 1272.	1240 1251 1251 1253 1278	toulousains. den. raym. (1). toulousains. Idem. den. raymon- dins d'Albi.	à 4 den. de fin. à 4 den. de fin. Idem. à 4 den. moins une pite.	17 f. au marc. 100 f. au marc. 18 f. 1 d. idem. Idem. 18 f. 8 den. au marc.	Idem.	10 d. $\frac{1}{2}$
GUILL., IV cte de Forcalq., commença de regner en 1150, mourut en 1208.	1242	deniers guillel- mins (2).	à 2 den. 23 gr.	pefent 14 g. 58 f. au marc.		1 f. 6 d. $\frac{1}{2}$ 9 d. $\frac{1}{4}$

(1) La monnoie raymondine a été beaucoup en usage en Provence pendant le XIII^e siècle.

(2) Les deniers guillelmins continuèrent d'avoir cours en Prov. pendant les treizième & quatorzième siècles, quoique le comté de Forcalquier eût été réuni à la Provence, par le mariage de Guillaume IV.

Noms des princes	An.	Noms des monnoies.	Titre.	Poids & taille.	Valeur relative.	valeur actuelle.
Ctes de Barcelonne.	1067	Maneuves d'or.		7 à l'once.		13 liv.
	1325	Sols d'argent.		65 l. au marc.		18 l.
Evêques de Cahors.	1125	<i>La monnoie de Beziers étoit de la même va- leur que celle de Maguelone & de Narbone.</i>		35 l. au marc.		1 l. 9 l. 8 d.
Vicomtes de Beziers.	1097					
Monn. de Narbonne.	1097					1 l. 0 l. 2 d.
	1271		à 3 den. & une obole de fin.	25 l. 8 d. au m.		2 l. 0 l. 3 d.
	1305	den. narb. (1).	à 9 d. 12 g.	27 l. au marc de Narbonne.	12 d. parisis.	1 l. 18 l. 6 d.
ALFONSE I, roi d'Aragon, comte de Prov., commença de regner en 1166, & mourut en 1196.	1196	deniers royaux couronnés.	3 den. 20 g.	pefe 15 g. 60 l. au marc.		1 l. 1 d.
ALFONSE II, cte de Prov., commença de regner en 1196, & mourut en 1209.	1197	deniers royaux couronnés.	3 den. 20 g.	pefe 15 g. 60 l. au marc.		1 l. 1 d.
	1201			58 l. au marc.		
RAYM.-BERENG. IV commença de regner en 1209 & mourut en 1245.	1214	deniers royaux couronnés.		60 l. au marc	3 liv. royales valaient une once d'or.	
	1228			58 l. au marc.		
	1236			58 l. au marc.		
	1244			60 l. au marc.		
	1228	menu marseil- lez.		pefe 15 g.	3 liv. marseil- loises valaient une once d'or.	1 l. 1 d.
CHARLES I, roi de Sicile, cte de Prov., commença de regner en 1245 & mourut en 1285.	1265	provençaux.	à 11 d. 12 g.	58 au marc.		17 l. 4 d.
	1272	den. proven- çaux couron.	à 4 d. moins 1 pite, argent de Montpellier.	217 au marc.		1 l. 7 d.
		salut d'argent. gros marseiliez. menu marseil. obole marseil.	à 11 d. 12 g.	pefe 2 d. 12 g. pefe 1 d. 8 g. pefe 15 g. pefe 6 g.		8 l. 10 d.

(1) La monnoie de Narbonne étoit de la valeur de la monnoie melgorienne, dont 50 f. pesoient un marc.

Fin du Tome second.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

ABBAYES, leurs richesses & pouvoir de leurs abbés, 192.

Adelaïde, fille de Rodolphe II. Son mariage avec Lothaire, fils de Hugues, 164. Persecutions qu'elle essuie, 169. Epouse l'empereur Otton, & est mise au rang des saintes, *ibid.*

Adelbert, marquis de Toscane, appelle Louis, roi de Provence, à son secours, 149 & suiv. Réception qu'il lui fait à Lucques, *ibid.* & suiv.

Adhémar se croise pour la Terre-Sainte, 194. Cette maison possède le comté d'Orange, 208. Gerard reçoit l'investiture de ses terres, 240, n. Adhémar, 337, 387, 389 392. Adhémar ou Azémar, troubadour, dialogue qui lui est attribué, 383 & suiv. Pr. xxxiv.

Ægidius ou le comte Gilles, maître de la milice des Gaules, 34 & suiv. Sa mort, 35.

Aëtius, commandant des troupes romaines dans les Gaules, bat les visigots, 30 & suiv. Sa mort. Réflexions sur ce qui l'occasionne, 31.

Affiliation de Guillaume de Sabran, comte de Forcalquier, à l'ordre des Templiers, xxxvi & suiv.

Affranchissemens; ce que c'étoit, 209.

Agout, Troubadour, 215. Rostan & Raymond, 232, 250, n. 251,

255, 270, 277. n. 281; 306, 386. Arnaud d'Entrevènes, Troubadour, 404. Imbert prête hommage au comte de Forcalquier, 515. Raymond, pr. xxxi.

Agout, (Pontevès) descendant de la maison de Marseille, prend ses armes, 532.

Aicar, archevêque d'Arles; sa fermeté généreuse, 190 & suiv.

Ainard, Gui & Lantelme, 276, n.

Ainesi, Antoine, pr. xxxiii.

Aix, province ecclésiastique d'. Tems où elle fut érigée sous le nom de Narbonnoise seconde, 99. Prerogatives de son évêque, *ibid.* & suiv. Ses prétentions à l'indépendance de son siège vis-à-vis de celui d'Arles, 111. Devient le séjour & le siège de Raymond-Berenger IV, comte de Provence, 314. & suiv.

Alaric II, tué à la bataille de Vouglé, 48.

Albéric, fils d'Albéric I & de Marosie. Sa conduite envers Hugues, 160, 163. Son mariage avec la fille de ce prince, 163.

Albert de Gapençois, Troubadour, 410. Son origine. Cours qu'il fréquenta. Dame qu'il servit, 410 & suiv.

Albert, auteur de l'histoire de la première croisade, 380.

Albigéois. Origine de ces hérétiques. Leurs erreurs, 231 & suiv. 283 & suiv.

- Albin, patrice à Marseille. Son emportement indécent & sa punition, 63.
- Alde, fille de Hugues, donnée en mariage à Albéric, 163.
- Alliance entre Gênes & Grasse, pr. xxviii. Entre le comte de Provence & le comte de Toulouse, pr. xxxiii & *suiv.*, entre les villes d'Avignon & de S. Gilles, xxxv & *suiv.*
- Alfonse I, roi d'Aragon, s'empare de la Provence, 244 & *suiv.* Passe la plus grande partie de sa vie en Provence, & y encourage les talens, 245. Son amour pour Jordane Brun, 246 & *suiv.* Paix conclue entre lui & le comte de Toulouse, 252. Son accommodement avec les habitans de Nice, *ibid.* & *suiv.* pr. xxv. Echange avec l'archevêque d'Arles, pr. xix & *suiv.* Accord avec le comte de Forcalquier, pr. xxx & *suiv.* Ses dispositions en faveur de son frere Sanche, 260. Son voyage en Aquitaine, 261. Traité avec différens seigneurs, 270 & *suiv.* Réception qu'il fait à Berengere de Navarre & aux deux dames qui étoient avec elle, 272. Sa mort; ses enfans; son éloge, 273 & *suiv.*
- Alfonse II fils d'Alfonse I. Son mariage avec Garfende de Sabran, héritière du comté de Forcalquier, 273, 505, 524, 528. Ses guerres avec le comte de ce nom, 274 & *suiv.* Sa mort, 278. Enfans qu'il laissa, 279. Sa convention avec les consuls & habitans de Nice, pr. xx & *f.* Echange qu'il fait avec la commanderie d'Aix, pr. xxviii. Convention avec Hugues & Guillaume de Baux, xxviii & *suivantes.*
- Alfonse Jourdain, comte de Toulouse, fait la guerre à Raymond-Berenger, 206. Traité de partage qui en fut le terme, 207. Son pèlerinage, 221 & *suivant.* Plaid qu'il tient au pont de Sorgues, 222. Il partage avec Guillaume de Montpellier l'administration du comté de Melgueil, 224. Traité de paix par lequel il consent au mariage de Béatrix avec Berenger Raymond, *ibid.*
- Alix de Forcalquier. Son mariage avec Giraud Amici de Sabran, 510; 520.
- Allemand, Eudes & Gui, 276. n.
- Amalaric, fils d'Alaric, est envoyé en Espagne pour son éducation, 48 & *suiv.* Est reconnu roi des visigots sous la tutelle de Théodoric, son grand-pere, 49. Règlement sur les limites de ses possessions, 52.
- Amalasonte, fille de Théodoric, gouverne au nom de son fils Atalaric, 52 & *suiv.* Position délicate où se trouve cette princesse, *ibid.* & *suiv.* Sa mort & son éloge, 53.
- Amanieu des Escars, poëte. Leçons qu'il donne aux demoiselles élevées auprès des grandes dames, 315 & *suiv.*
- Ambroise Autpert. Voyez Autpert.
- Amédée, seigneur de la cour d'Orton. Services qu'il rend à Berenger, 166.
- Ameſi, (Pierre) 277, n.
- Amiral ou Amiraute. Note sur l'étymologie de ce mot, 343.
- Amon, l'un des trois chefs des Lombards, ravage la Provence, 61.

Son retour en Italie, 62.
 Amour. Cours d'amour, 219.
 Angelberge, veuve de l'empereur Louis II emploie son crédit auprès du pape Jean VIII, pour le disposer en faveur de Bozon son gendre, 128, 129. Elle en est punie par Charles le Gros qui l'envoie prisonniere en Allemagne, 139.
 Anjou. (Charles d') Son mariage avec Béatrix, fille de Raymond-Berenger, comte de Provence, 330 & *suiv.*. Comparaison du gouvernement de ce prince avec celui de Raymond-Berenger, 331 & *suiv.* Son départ pour la Terre-Sainte, 332. Les habitans d'Arles & d'Avignon se mettent sous son obéissance, 333. Soumission forcée de Marseille, 334. Divisions de Charles d'Anjou avec Béatrix sa belle-mere, 336. Traitement qu'il fait à Boniface de Castellane, 337. Différens hommages qu'il reçoit de plusieurs seigneurs & villes, 336.
 Anonyme. Précis de sa vie, 367 & *suiv.*
 Anselme, 277, & pr. xxii.
 Apt (la ville d') cede le consulat à Charles d'Anjou, pr. xcvi.
 Argent; rare en Provence, 356. Est suppléé dans le commerce par les échanges, *ibid.* Devient plus commun pendant les croisades, 357.
 Arles, ville de la province viennoise des Gaules, 99. Heureuse situation de cette ville, 18. Son état florissant, 5 & *suiv.* & 18. Jeux qu'on y célébra par ordre de Constantin. Embellissement qu'il y fit. Nom qu'elle prit par reconnois-

sance, & durée de ce nom, 6. Rang qu'elle tenoit dans les Gaules, 6, 109. Portrait qu'en fait l'édit d'Honorius, 6, 16. Ses manufactures, 9. Officiers qui y présidoient & fabriques établies dans cette ville, 17. Différentes attaques qu'elle essuie, 18 & *suiv.* Elle est assiégée par les francs & les bourguignons, 46 & *suiv.* Extrémités où elle est réduite & valeur de ses habitans, 46 & *suiv.* Machines qu'ils emploient, *ibid.* Théodoric y rétablit le siege de la préfecture des Gaules, 49. Elle devient le partage de Gontran, 59, tombe au pouvoir des généraux de Sigebert, 60. Stratagème de l'évêque & des habitans pour secouer le nouveau joug, 60, 61. Ravage des sarrasins dans cette ville, 78 & *suiv.* 85. Sa primatie, 98 & *suiv.* Contestations à ce sujet, 101 & *suiv.* Fidélité du clergé, des habitans & de l'archevêque d'Arles pour l'empereur Henri IV, 170. Etendue du commerce d'Arles dans les dixieme & onzieme siècles, 212 & *suiv.* Bâtimens étrangers qui fréquentoient le port de cette ville, 223. Elle est la premiere qui se soit occupée de la tranquillité des citoyens, 234 & *suiv.* Statuts suivant lesquels les consuls de cette ville devoient juger les affaires civiles & criminelles, 235 & *suiv.* L'empereur Frédéric se fait couronner dans l'église cathédrale de cette ville, exemptions & graces qu'il accorde, 258 & *suiv.* Marques d'indépendance que donne la ville d'Arles, 295 & *suiv.* Son traité avec la ré-

- publique de Pise , 295 , pr. xxxix & *suiv.* Ses traités avec & contre Gênes , pr. lx & *suiv.* 307. Le comté d'Arles passe au pouvoir de Gilbert II , vicomte de Milhand , par son mariage avec Gerberge , 305 , 519. Confédération d'Arles avec le comte de Provence contre Marseille , pr. lv & *suiv.* Compromis de ses habitans , pr. lvii. Cautionnement qu'elle fait à Raymond-Berenger pour la délivrance de Hugues de Baux , pr. lxx & *suivant.* Déclaration faite par ses consuls , pr. lxxvii & *suiv.* Serment de fidélité de ces derniers prêté à leur archevêque , preuve lxxviii. Motifs des habitans d'Arles dans la médiocrité des secours qu'ils fournirent à leur allié le comte de Provence , 306. Leur division avec leur archevêque 312 & *suiv.* Espece d'interdit fulminé contre lui par le conseil d'Arles , *ibid.* & *suiv.* pr. lxxxii. Parti que prend le prélat , 333. pr. lxxxii & *suiv.* Il traite avec Charles d'Anjou pour mettre la ville en son pouvoir , pr. lxxxiii & *suivant.* Promesses réciproques qu'ils se font , pr. lxxxiv , lxxxvi & *suiv.* Barral de Baux , élu potestat de la ville d'Arles , 333. Succès des efforts qu'il emploie pour engager les habitans à se mettre sous l'obéissance de Charles d'Anjou , 333 & *suiv.*
- Armoiries. Leur origine , 198 & *suiv.* Raïson vraisemblable de la diversité des pieces qu'on remarque dans les écus , 199 & *suiv.*
- Arnaud d'Entrevennes, Troubadour, 404.
- Arnaud de Marfan, Troubadour. *Voyez* Marfan.
- Artaud. (Guillaume) Preuves , 97.
- Arvande , préfet des Gaules. Ses projets contre la Provence , 36. Ils sont découverts. Sa punition , *ibid.*
- Assemblées provinciales en Provence. comment composées. Tems où elles devoient se tenir , 119 & *suiv.*
- Association ou confrairie pour le rétablissement de la paix. Son origine & à quoi les associés étoient obligés , 269 & *suiv.*
- Atalaric , petit-fils de Théodoric. Age qu'il avoit à la mort de son pere , 52.
- Ataulphe , roi des visigots. Portrait & caractère de ce prince , 22 & *suiv.* Ses exploits en Provence , 23 & *suiv.* Son amour pour Placidie , *ibid.* Echecs qu'il reçoit devant Marseille , 24. Avantages qu'il remporte ensuite , *ibid.* Son mariage avec Placidie & sa mort , 25.
- Attila , roi des Huns , est battu par Aétius & Théodoric , 30 & *suiv.*
- Audovar , général de Sigebert. Ordre qu'il reçoit de ce prince , 59 & *suiv.* Pïege dans lequel il tombe , 60.
- Augustin. (Saint) Disputes sur ses ouvrages contre le système de Pélagé , 89 & *suiv.*
- Avignon , ville de la province viennoise des Gaules , 99. Traité de partage de cette ville & du comté de Provence , pr. xi & *suiv.* Alliance entre cette ville & celle de Saint-Gilles , pr. xxxv & *suivant.* Lettre de l'empereur Otton à ses

habitans , pr. xxxvii & suivantes.

Jugement que l'on peut porter des hérétiques suivant quelques jurisconsultes d'Avignon , pr. lxxii. & suiv. Réception & offres que font les habitans à Raymond comte de Toulouse , 294. Traitement atroce que les avignonois firent à Guillaume , Prince d'Orange , 297 , 298. Sentiment que cette action inspire au pape Honoré III , 298. Services que les avignonois rendent aux comtes de Toulouse , 300 & suiv. Siege d'Avignon par Louis VIII , roi de France , 301. Ses suites , 303. Loix que le légat impose aux avignonois , 304. Ils se mettent sous l'obéissance de Charles d'Anjou & d'Alfonse son frere , 333. Droit des comtes de Forcalquier sur cette ville , 315. Origine du pont d'Avignon. Époque de sa construction ; son étendue , & combien de tems on employa à le bâtir , 260. Communauté de religieux établis auprès de ce pont , *ibid.* Eglise bâtie par Guigues , 309.

Avitus , préfet du prétoire en-deçà des Alpes. Effet de la sagesse de ses vues , 30. Son éloge , 32. Son couronnement , 33. Sa mort , *ibid.*

Autpert. (Ambroise) Précis de sa vie & de ses écrits , 378.

Auvergne. Efforts de l'évêque de cette province pour l'empêcher de tomber au pouvoir des visigots , 37 & suiv.

B

BADAT-BERTRAND , 253 , 305 , pr. xxi.

Baillis. Quels étoient ces officiers de justice , 346. Leurs fonctions dans le treizieme siecle , *ibid.* & suiv.

Baiser donné par les suzerains à leurs vassaux. Ce que c'étoit , 253. Combien cet usage a duré en France. Époque de son abolition , *ibid.* & suiv.

Balbs de Quiers en Piémont , 296 , n. de Provence , 348 , n.

Baratier , 305.

Barbossa , (la princesse) 314. Célébrité de cette dame , & sa conduite , *ibid.* & suiv.

Barjols , (Elias de) Voy. Elias.

Barons. Rang qu'ils tenoient parmi la noblesse. Leurs fonctions , 341.

Barral , vicomte de Marseille. Idée de sa cour , 357. Éloge d'Adélaïde de Porcellet sa femme , 258 & 393.

Barral de Baux , sénéchal du pays Vénaislin , 313. Elu potestat de la ville d'Arles & d'Avignon , 333. Promet à la Reine-Blanche de faire entrer les habitans de ces deux villes sous l'obéissance de Charles d'Anjou. Succès de ses démarches , 333 & suiv. Sentence d'excommunication contre Barral de Baux , pr. lxxiv.

Barras , (Guillaume de) 277 , n. Béatrix , 532. Barras de Barras , *ibid.* & pr. xxxi.

Baudouin III , roi de Jérusalem. Concession de ce prince aux marseillois , pr. xvii & suiv.

Bauffer , (Guillaume) 239 , n. 277 , n.

Baux. (Maison de) Son origine ,

525. Temps où elle étoit déjà florissante, & où Pons le Jeune, qui en est la tige, tenoit un rang distingué parmi les seigneurs de Provence, 203. Etiennette, fille de Gilbert, épouse Raymond de Baux, *ibid.* Durée de la souveraineté de leurs descendants sur Orange, *ibid.* Raymond obtient le droit de faire battre monnoie en Provence, 227. Rupture entre les seigneurs de Baux & les comtes de Provence, 336 & *suiv.* Hugues de Baux perd l'inféodation du comté de Provence, 240. Hommage des seigneurs de Baux à Alfonse I, 253. Ils promettent de s'en rapporter à la décision de l'empereur touchant la guerre qu'ils faisoient au comte de Provence & à la ville d'Arles, 307. Promesse de Hugues de Baux aux marseillois, pr. XLVI & *suiv.* LXV & *suiv.* Bertrand se signale dans un tournoi, 255. Prince d'Orange, 258, &c. &c.
- Baux, (Guillaume IV de) Troubadour. Son origine, 405. Ses mariages, *ibid.* Se déclare contre les albigeois, 406. Ses aventures, *ibid.* & *suiv.*
- Beaume. (Sainte) Saint Louis la visite, 335.
- Béatrix, fille de Bernard, comte de Melgueil, épouse Berenger-Raymond, 224. Ses secondes nocces, 230.
- Béatrix, fille de Thomas, comte de Savoie, épouse Raymond-Berenger IV, comte de Provence. Sa dot, 298. Eloge de cette princesse. Idée de sa cour & dames qu'elle y avoit amenées, 314 & *suiv.* & 401. Elle est mise, ainsi que son époux, au rang des plus illustres Troubadours, 417, 418. Droits de cette princesse réglés par le testament de son mari, 321 & *suiv.* Serment que lui fait le bailli d'Aix au nom de la communauté, pr. LXXXI. Ses divisions avec Charles d'Anjou son gendre, 336. Comment elles sont terminées, *ibid.*
- Béatrix, quatrième fille de Raymond-Berenger IV, comte de Provence, & son héritière, 320 & 321. Prétendans à sa main, 328 & *suiv.* Intrigues pour l'obtenir, & son mariage avec Charles d'Anjou, 330 & *suiv.*
- Béatrix de Montferrat est aimée du poète Rambaud de Vaqueiras, 248, 388. Ses réponses à la déclaration qu'il lui fait, 249. Nommée *Bel Cavalier*, 389. Leur brouillerie & leur réconciliation, 390 & *suiv.*
- Béatrix, comtesse & dame de la cour de Béatrix, comtesse de Provence, 314.
- Belenvei, (Aiméri de) poète. Accueil qu'il reçoit à la cour de Raymond-Berenger IV, comte de Provence, 314. Il devient amoureux de la princesse Barbossa, *ibid.*
- Beaumont, (Guillaume de) preuve XCVIII.
- Benezet, (Saint-) berger. Construit le pont d'Avignon, 260.
- Berenger-Raymond, fils cadet de Raymond-Berenger I, comte de Provence. Biens qu'il eut dans son partage à la mort de son pere, 223. Il épouse Béatrix de Melgueil, 224. Guerre qu'il eut avec Raymond de Baux, 227 & *suiv.*

- Sa mort, 228, 230. Sort de sa femme; ses enfans, 506. Son fils Raymond-Berenger II lui succede, 230.
- Berenger**, roi de Lombardie, s'oppose à Louis, roi de Provence, 148. Le force de sortir d'Italie, *ibid.* Le punit de son peu de fidélité à observer le traité, 150. Il est renversé du trône de Lombardie, 154. Trait de courage qui lui sauve la vie, *ibid.*
- Berenger**, marquis d'Ivrée, fait ombrage à Hugues, & se retire auprès de l'empereur Otton, 164 & *suiv.* Conseils que lui donne un seigneur nommé Amédée, 166.
- Berengere** de Navarre, femme de Richard, roi d'Angleterre, arrive à Marseille, 272.
- Bernard de Ventadour**, Troubadour. Lieu de sa naissance & bas état de son pere, 430, 431. Quel est le vicomte de Ventadour qui prit soin de lui, 431 & *suiv.* Bernard aime la comtesse Agnès, femme du vicomte, 432 & *suiv.* Délicatesse de ses poésies, 434 & *suiv.* Faveur qu'il obtient de sa dame, 435. Est obligé de la quitter, 436 & *suiv.* Ses nouvelles amours, n. 437 & 438. Doubtes sur la troisième affection que lui attribue Nostradamus, 441. Sa retraite, *ibid.* & *suiv.* Sa mort 442. Ses pieces, *ibid.* & *suiv.*
- Berthe**, femme d'Adelbert, marquis de Toscane. Sa conduite, 149.
- Berthe**, veuve de Bozon I, comte d'Arles, épouse en secondes noces Raymond I, comte de Rouergue, 168.
- Berthe**, veuve de Rodolphe II, épouse le roi Hugues, 164.
- Bertrand I**, seul comte de Forcalquier, 503, 509. Sa femme & ses enfans, 506, 518 & *suiv.* Ses donations au monastere de Mont-Majour, pr. v & *suiv.*
- Bertrand II**. Voyez Guillaume.
- Bertrand d'Avignon**, gentilhomme, Troubadour. Temps où il vécut. médiocrité de ses ouvrages, 410.
- Bestiaux**. Leur prix dans le treizieme siecle, 356.
- Blaccas**, 246, 253, 270, 271, 385 & 386, pr. LIII. Le Troubadour, 396. Son caractère, *ibid.* & *suiv.* Sa mort, 397. Son éloge par Sordel, *ibid.* & *suiv.* Par Bremond de Ricas-Novas, 399 & *suiv.* Brave des quatre freres Blaccas, 420 & *suiv.*
- Blaccasset**, fils de Blaccas, Troubadour. Son mérite, 413. Dame qu'il aimoit, 414.
- Blanche**, reine de France, veut faire épouser Béatrix de Provence à son fils Charles d'Anjou, 330 & *suiv.*
- Blasphémateurs**. Leur punition à Marseille & dans les autres villes de Provence, 270.
- Blasphèmes**. Ce qu'on entendoit par ce mot dans le douzieme siecle, 269.
- Blondel**, ménestrier, attaché à Richard, roi d'Angleterre. Succès de ses recherches pour savoir où étoit ce prince, & moyen qu'il employa pour s'assurer qu'il l'avoit trouvé, 272.
- Boniface**, pape. Observation sur les défenses qu'il fit à Patrocle, 104.
- Boniface**, (le comte) commandant de Marseille. Lieu de sa naissance & ses belles qualités, 24. Il sauve

Marseille des entreprises des visigots, *ibid.*
 Boniface de Castellane, *Voyez Castellane.*
 Botta. (Guillaume) Son traité sur la manière d'élever les chiens & les oiseaux pour la chasse, 361. Lettre qu'il écrit à ce sujet à Charles I., *ibid.* pr. lxxxv & *suiv.*
 Bourgeoisie. Considération dont elle jouit dans les villes de Provence, 342 & *suiv.*
 Bourgogne Transjurane. Troubles touchant la succession à ce royaume, 128 & *suiv.*
 Bourguignons. Leur origine, 41. Leur portrait; leur caractère; leur religion, *ibid.* & *suiv.* Leurs progrès dans les Gaules, 42 & *suiv.* Guerres qu'ils eurent avec les francs, 43 & *suiv.*
 Bozon. Son origine & ses qualités personnelles, 127. Ses alliances & dignités, *ibid.* & *suiv.* Nom & titre de son père, *ibid.* Obtient le titre de duc, 128. Ses entreprises pour se faire couronner roi de Provence, 128 & *suiv.* Refuse de suivre Charles le Chauve, 129. Ses démarches & ses intrigues, 130. Est favorisé par le pape Jean VIII, 131. Son couronnement, 132 & *suiv.* Etendue de son royaume, 138. Sa conduite, *ibid.* & *suiv.* Louis & Carloman lui font la guerre, & le pape l'abandonne, 138 & *suiv.* Lieu de sa mort; époque de cet événement; portrait de Bozon; son épitaphe, 141 & *suiv.* Enfants qu'il laissa, 142.
 Bozon II, comte bénéficiaire de Provence, 149, 478. Sa femme & ses enfans, 170, 480 & *suiv.* Con-

jecture sur l'époque de sa mort, 480.
 Breimon de Ricas Novas, Troubadour provençal, auteur d'un éloge de Blaccas, 399 & *suiv.*
 Bretonne *Espérance*, *Voy. Espérance.*
 Bruys, (Pierre) hérésiarque associé & maître de Henri, chef des albigeois, 231. Sa mort, 233.
 Bulle du pape Célestin au sujet des désordres qui régnoient en Provence, pr. xxvii.
 — du pape Gregoire IX en faveur des marseillois, pr. liv & *suiv.* Autre bulle du même pape, pr. lxxx. Extrait d'une bulle de l'empereur Frédéric II contre les hérétiques, pr. lxxix.

C

CABESTAIN, (Guillaume) Troubadour. Sa figure; sa naissance, & observation à ce sujet, 261 & *suiv.* Entre au service de Raymond de Roussillon en qualité d'écuyer de Marguerite sa femme, 262. Leur amitié, 263. Suite funeste de l'imprudence où sa complaisance pour Marguerite le fait tomber, 264 & *suiv.* Sa mort tragique, 265. Ses funérailles, 267. Note sur l'histoire de Cabestain, 266 & *suiv.* Réflexions sur la ressemblance qu'elle a avec celle de Raoul de Couci & de la dame de Fayel, 268.
 Cadenet (de), Troubad. Son origine, 384. Nom qu'il se fait donner, *ibid.* Ses relations, 385. Noblesse & franchise de ses sentimens, 386. Sa retraite 387.
 Carbonnel, (Bertrand) Troubadour. Son origine; ses amours, ses plaintes, 403 & *suiv.* Sa disgrâce, 404.

- Caribert, fils de Clotaire, 58 & 59.
 Carloman. Pays de sa domination ;
 il fait la guerre à Bozon, roi de
 Provence, 139. Epoque de sa
 mort, 140.
 Cassien, abbé. Sa réputation, 14 &
suiv. Ses écrits & ses vertus, *ibid.*
 & 15. Monastere de S. Victor ;
 habillement & office d'église des
 religieux, *ibid.* Il est le second fon-
 dateur de l'ordre monastique dans
 les Gaules, 366 & *suiv.* Premier
 monastere de religieuses, 16.
 Précis de sa vie, 367.
 Castellane, (Pierre de) 194. Boni-
 face, 225, n. 230, 253. Refuse
 l'hommage au comte de Provence,
 270 & *suiv.* 279, 305 336. Le
 Troubadour, 418. Ses ouvrages &
 ses statuts, 419 & *suiv.* preuve
 LXXXVIII. Donne du secours aux
 marseillois. Il est puni, 337.
 Castelnau, (Pierre de) archidiacre
 de Maguelone, moine de Cîteaux
 & collègue de Raynier, légat,
 286. Sa conduite ; sa mort, *ibid.*
 Qu'elles en furent les suites, 287
 & *suiv.*
 Cavaillon, ville de la viennoise, 99.
 Cavaillon, (Gui de) Troubadour.
 Son caractère, 407. Reproches
 qu'il fait à Guillaume de Baux,
 406 & *f.* Ses amours, 408 & *suiv.*
 Cécile, fille naturelle de Bertrand,
 comte de Provence. Son mariage,
 356. Sa dot, *ibid.*
 Célestin, pape. Bulle de ce pontife
 sur les désordres de la Provence,
 pr. XXVII.
 Célidoine, évêque, est déposé par
 saint Hilaire & saint Germain
 d'Auxerre, 105. Appel de Céli-
 doine au S. Siege, & son départ
 pour Rome. *ibid.* Il est absous &
 rétabli., 106.
 Centeniers. Quels étoient ces offi-
 ciers, 118 & *suiv.*
 Césaire, (Saint) accusé d'être d'in-
 telligence avec les ennemis, 46,
 47. Est justifié & rétabli dans son
 église, 47. Son zele pour le main-
 tien des droits de son évêché,
 110 & *suiv.*
 Césaire, (Sainte) abbesse de Saint-
 Césaire. Sa vie édifiante, 377.
 Charlemagne devient maître de la
 Provence, 81 & *suiv.* Ses succès,
ibid. & *suiv.* Ses successeurs en Pro-
 vence, 83 & *suiv.* Interdit l'usage
 des pelleteries, 8, n.
 Charles Martel soumet la Provence,
 76 & *suiv.* En chasse les sarrasins,
 78 & *suiv.*
 Charles le Chauve succede à l'empe-
 reur Louis pour la souveraineté de
 la Provence, 88. Caractere de ce
 prince, 89. Il épouse Richilde,
 sœur de Bozon ; accorde à ce der-
 nier le titre de duc & gouverneur
 de Provence, 128, & paroît ap-
 prouver sa conduite, *ibid.* Lieu de
 sa mort ; soupçons à ce sujet, 129
 & *suiv.*
 Charles le Gros, roi d'Allemagne &
 d'Italie, se ligue avec Louis &
 Carloman contre Bozon, 139 &
suiv. Sentimens & conduite de ce
 prince, 143.
 Charles-Constantin, fils de Louis
 l'Aveugle, succede à son pere au
 duché de Vienne, 150, 151. Il
 n'est connu dans l'histoire que par
 des actes de soumission, 162.
 Charles d'Anjou. Voyez Anjou.
 Chartreux. Leur premier établisse-
 ment en Provence, 205 & *suiv.*

- Chasse. Ressource & amusement de la noblesse, 360. Animaux féroces privés & dressés pour cet exercice, 361. Ouvrages composés sur la chasse, *ibid.* Temps où les seigneurs provençaux s'y adonnerent, *ibid.* & *suiv.*
- Châtelains. Observations sur ces officiers, 347 & *suiv.*
- Chevalerie. Ses usages, 255 & *suiv.* Leçons d'Arnaud de Marfan sur les devoirs des chevaliers, 256 & *suiv.* Leur éducation, 409. présents qu'ils recevoient des dames, 413 & 418. Leur fraternité, 417.
- Chiens de chasse & manière de les élever, 361. Nombre prodigieux qu'en avoient quelques seigneurs, *ibid.*
- Childebert, fils de Clovis, maître de la basse Provence, 57.
- Childebert II, fils de Sigebert lui succède, 63 & *suiv.* Son accord avec Gontran, 63 & *suiv.* Devient possesseur de toute la Provence, 72. Sa mort, *ibid.*
- Childeric II, fils de Clovis II, regne sur la province marseilloise, 74.
- Chilpéric, fils de Clotaire, 58.
- Clapiers, (Bertrand) pr. lvi.
- Clergé. Origine de sa puissance temporelle en Provence, 94 & *suiv.* Relâchement qui s'introduisit parmi les membres du clergé séculier, 283.
- Clodomir devient maître de Sigismond & de la famille de ce Prince, 56. Sa conduite à l'égard de ces prisonniers, & sa mort, 57.
- Clotaire & Childebert se partagent le royaume de Bourgogne, 57.
- Clotaire II, 73 & *suiv.* Clotaire III, 74.
- Clotilde, veuve de Clovis; ses entreprises contre Sigismond, 56 & *suiv.*
- Clovis, roi des francs, est appelé par Gondegisile pour faire la conquête de la Bourgogne, 43 & *suiv.* Il se tourne du côté de Gondebaud, 44. Se ligue avec Théodoric, roi d'Italie, 44 & *suiv.* Il rend à Gondebaud son royaume, 45. Attaque les visigots, 46. Hâte le siège d'Arles, *ibid.*, & renonce forcément à la prise de cette ville, 47 & *suiv.* Clovis II, 74. Clovis III, 75.
- Commerce. Son étendue & ses objets dans le bas empire, 7 & *suiv.* Sa renaissance dans le moyen âge, 212 & 225. En quoi il consistoit, 353. Se faisoit par échange, 356. Tort que lui fait l'altération des monnoies, 358. Traité de commerce entre les marseillois & le comte d'Empurias, pr. xlvii & *suiv.*
- Comtes. Leurs fonctions dans le gouvernement de la Provence & des villes de cette province, 117. Dissertation historique & critique sur les comtes de Forcalquier, 519. De Provence, 517. De Toulouse, 519.
- Conciles. Zèle qu'on y montre pour la discipline, 95 & 97. Remarques sur la date de quelques-uns, 250, 251. Objets de ces conciles dans le moyen âge, 350.
- Confrairies. Leur origine, 338 & *suiv.*
- Conrad le Pacifique, successeur de Rodolphe II, 162. Durée de son regne, & ce qui lui fit donner le surnom de Pacifique, 176.
- Conrad III. Privilège qu'il accorde à Raymond de Baux, & à Etienne

la femme, 227, pr. XLV & *suiv.* Ses tentatives sur la Provence, 227 & *f.*
 Constance, empereur. Insuffisance de ses loix contre les cérémonies idolâtres, 16.
 Constance, général d'Honorius, défait Géronce & Constantin, 20, 21. Sa conduite, 21. Ménagement qu'Honorius avoit pour lui, *ibid.* Il devient amoureux de Placidie, 24. Il l'épouse, 26.
 Constance, fille de Guillaume II, épouse Robert, roi de France, 177 & *suiv.*
 Constantin le Grand reçoit Maximien Hercule dans les Gaules, 2. Il se précautionne contre sa perfidie, 3 & *suiv.* Note sur cette trahison & la punition de Maximien, 4 & *suiv.* Retour de Constantin à Arles, jeux qu'il y fit célébrer, 5. Embellissemens dont il décora cette ville, 6.
 Constantin le jeune, 366. Edifice élevé en son honneur, *ib.* en note. Inscription de ce monument, *ibid.* & *suiv.*
 Constantin, simple soldat, est élu empereur, 19. Son caractère, sa conduite & sa mort, *ibid.* & *suiv.* —
 Consulat maritime des marseillois dans le Levant. Origine & fonctions de ce tribunal, 225 & *suiv.*
 Corvin, rhéteur. Précis de sa vie, 372.
 Cour d'amour. Ce que c'étoit, 218 & *suiv.*
 Crocus, roi des vandales, ravage la Provence, 18. Il est défait par Marius, & meurt dans les supplices, 19.
 Croisades. Observation sur les jugemens qu'on en a portés, 195 & *suiv.*
 Cyprien (S.), évêque de Toulon. Son éloge, 376.

D

DAGOBERT I. maître de toute la Provence, 74.
 Dagobert II, ne régna point sur la Provence, 74 & *suiv.*
 Damoiseaux. Voy. *Pages.*
 Dardane, préfet du prétoire des Gaules, 26. Précis de sa vie, 369. Différens jugemens portés de lui, 26 & *suiv.*
 Demoiselles, mises auprès de grandes dames pour y recevoir l'éducation, 315. Leurs fonctions, *ibid.* & *suiv.* Leçons que leur donne un Troubadour, *ibid.*
 Dentrées. Variations dans leur prix, 359.
 Die, (la comtesse de) poëte & femme galante, 382. Dialogue entre elle & son amant, *ibid.* •
 Divus, épithète donnée à Constantin le Jeune, quoiqu'il fût chrétien, 367, en note.
 Doria. Anfaldi, ambassadeur de Gênes, 229. Perceval, potestat d'Arles, pr. LIX, LXXI.
 Douce, fille aînée de Gilbert & son héritière, épouse Raymond-Berenger I ou III, comte de Barcelone, 203, 564. Leurs enfans, 520, 522.
 Douce II est privée du comté de Provence, 506.
 Dousfraïres, Raymond & Laugier, 385.
 Drac. Ce que c'étoit, 353.
 Durance. Projet d'un canal en 1167, pr. XIX & *suiv.*
 Durand, (Antoine) pr. XXXIII.
 Durand, tailleur de Pernes, Troubadour; son zèle pour les intérêts du comte de Toulouse, 412.

Dyname, patrice à Marseille. Son humeur altière, 64. & *suiv.* Sa vie & ses ouvrages, 377.
 Durant, ou Duranti, de Jérusalem, 306, n. pr. xvii, xlix, lxviii.

E

EDESR. Précis de ses ouvrages, 373 & *suiv.*

Edition de l'empereur Frédéric, contre les rebelles du comté de Provence, pr. lxiv & *suiv.*

Eglise Gallicane. (Voy.) Gallicane.

Eléonore, fille de Raymond-Berenger. Son mariage avec Henri III, roi d'Angleterre, sa dot, 319.

Elias de Barjols, Troubadour, s'attache à Garfende de Sabran, 279.

Emme, fille de Lothaire, roi de Lombardie, épouse Lothaire, roi de France, 169.

Emme, fille de Rotbold, 176. Son mariage avec Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, 177.

Empurias (le comte d') traite avec les marseillois, pr. xlvii & *suiv.* 298 & *suiv.*

Encens. Prix de ce parfum, 226, n.

Ennode ou Ennodius, (Saint) évêque de Pavie. Précis de sa vie & de ses ouvrages, 375 & *suiv.*

Envoyés du prince. Voy. *Missi dominici*.

Ermengaud, comte d'Urgel, maître du comté de Farcallquier, par son mariage avec Adélaïde, fille unique de Guillaume-Bertrand II, 194, 195.

Esclaves ou serfs. Leur condition en Provence, 339 & *suiv.*

Esperance Bretonne. Origine de cette expression proverbiale, 441.

Etiennette gouverne la Provence, 193 & *suiv.*

Etiennette, fille de Gilbert, épouse Raymond de Baux. Sa dot, 203, 227.

Eudes, duc d'Aquitaine. Inscription que l'on croit avoir été faite en Provence sous son règne, 75.

Eudes le Champenois, neveu de Rodolphe III, 182, n.

Euric, roi des visigots. Ses exploits, 36 & *suiv.* Menace d'envahir la Provence, 37. S'empare d'Arles, & fait d'autres conquêtes, 38. Loix qu'il établit dans tous les pays de sa domination, *ibid* & *suiv.* Sa mort, 41.

Eusebe, regardé comme le meilleur littérateur de son siècle, 373.

Excommunication. Observations à ce sujet, 350 & *suiv.* Excommunication fulminée contre le comte de Toulouse, pr. lxiii & *suiv.*

Exemptions accordées aux chevaliers de S. Jean par les vicomtes de Marseille, pr. xxii.

F

FABRE, Troubadour, 311.

Faidit, (Gaucelin) Troubadour limousin. Détails tirés de ses poésies, 246.

Fausta, (Flava Maximiana) fille de Maximin, & femme de Constantin, empereur, 4.

Fées. Signification & origine de ce mot, 352, 353. Epoque des contes de fées & de sorciers, *ibid*.

Feraud de Touard, 194. Olbert-Feraud, 225, 225, n. 230. Guillaume-Feraud, de la maison de Glan-

- devès, 340, pr. LIII, LXV, LXVI, LXVII.
- Fiefs.** Leur nature en Provence, 176. Electifs, héréditaires, *ibid.* Etablissement de leur perpétuité, 183, 497, 500, 501.
- Firmin**, général de Sigebert. Ordre qu'il reçoit de ce prince, 59 & *suiv.*
- Piege dans lequel il donne, 60.
- Flagellans.** Lieu où ils prirent naissance, 338.
- Flotte**, 225, 251, n. 276, n. 324, 348.
- Folquet.** Son origine, 393. Visite différentes cours, *ibid.* Aime la femme de Barral, son seigneur, *ibid.* Sa disgrâce & sa retraite, 394. Abandonne la poésie & se convertit, *ibid.* Il est fait évêque de Toulouse, 395.
- Forbin**, Bernard, 210, n.
- Forcalquier.** Origine de ce comté, 207, 503, 507. Pays qui le composoient, 188 & *suiv.* Son étendue, 207 & *suiv.* Dissertation historique & critique sur l'origine de ses comtes, 475 & *suiv.* Manière dont ils le possédoient, 207, 503, 507. Ses comtes, 519 & *suiv.* Leurs droits sur Avignon, 515. Ils enrichirent les églises, 250. Vignier de ce comté, pr. xcix. Consécration de l'église de Forcalquier, pr. v. Etat des dommages que les comtes de ce nom avoient faits à Pertuis, pr. x. Accord entre le comte de Forcalquier & Alphonse I, roi d'Aragon, pr. xxx & *suiv.* Donation de ce comté par Garfende, femme d'Alphonse II, pr. xxxviii & *suiv.* Ratification de cette donation, pr. xliii & *suiv.* Suites de l'avidité de ses comtes, 204 & *suiv.*
- Foresta.** Simon, 334, n.
- Foulques**, roi de Jérusalem. Concession de ce prince aux marseillois, pr. xiv.
- France** (liste des rois de) qui ont régné sur la Provence, depuis Théodebert & Thieri, jusqu'à la deuxième race, 73 & *suiv.*
- Francs.** Sont maîtres de la Provence, 54 & *suiv.*
- Frédéric I**, empereur. Ses vues politiques & sa conduite, 236 & *suiv.* Se fait couronner à Arles; exemptions & grâces qu'il accorde, 258 & *suiv.*
- Frédéric II**, empereur. Sa conduite envers le comte de Toulouse, 300. Sa lettre à ce seigneur, *ibid.* pr. xlix. Ses tentatives sur la Provence, 303. Autres lettres de ce prince, pr. l. Edit de cet empereur, portant révocation de tous les consulats des villes de Provence, pr. l, 304. Ses soins pour pacifier ce pays, & quel en fut le motif, 307 & *suiv.* pr. lxiv & *suiv.* Convoque les ecclésiastiques & les nobles du royaume de Bourgogne, pour le ban & arrière-ban, pr. lxix & *suiv.* 308. Extrait d'une bulle de ce prince contre les hérétiques, lxxix. Ordonnance de son commissaire pour mettre les marseillois au ban de l'empire, pr. lxx. 307. Fait demander en mariage, pour son fils Conrad, Béatrix, fille du comte de Provence, 328. Raison pour laquelle elle lui fut refusée, 329.
- Fréjus.** Destruction de cette ville par les sarrasins, 146, 173. Bienfaits que lui accorde le comte Guillaume, 173.

G

- G**ALANTERIE. Signification de ce mot, & ce qu'elle étoit dans les premiers siècles, 215 & *suiv.*
- Galbert ou Gaubert, 230, 279, n.
- Galéas, (Jean) duc de Milan. Son équipage de chasse, 361.
- Gallicane. (Eglise) Entreprises sur sa liberté, 97 & *suiv.*
- Gaillard. Paschal & Pons, pr. LVI.
- Gantelmi, 277, 334, n. pr. XXXIX.
- Gapençois. Le dauphin du Viennois reconnoît le tenir de Charles d'Anjou, 337, 338, n.
- Garfende de Sabran, héritière du comté de Forcalquier, épouse Alfonso II, 273. Donne ses états à Raymond-Berenger, son fils, 279, pr. XXXVIII & *suiv.* XLIII & *suiv.* Elle est aimée d'Elias de Barjols, 297 & *suiv.*
- Garfende. Sa fille épouse le vicomte de Béarn, 400.
- Gaules. Différentes divisions de ce pays, & leurs époques, 98 & *suiv.* Maux dont elles étoient affligées dans le cinquième siècle, 27 & *suiv.*
- Gauthier, archevêque de Sens, fait la demande de Marguerite de Provence pour Louis IX, 318.
- Gemellus, vicaire de la préfecture des Gaules. Lettre de Théodoric en sa faveur, 50 & *suiv.*
- Gênes s'allie avec Grasse, pr. XXXIII. Fait la paix avec la ville d'Arles, pr. LX & *suiv.* Et avec Marseille, 295.
- Gennade, écrivain du cinquième siècle, 374. Ses ouvrages, *ibid.* & *suiv.*
- Génois. Leurs entreprises sur la Provence, 228 & *suiv.* Leurs guerres avec les pisans, 241 & *suiv.*
- Geoffroi I, comte héréditaire, 499. Gouverne par indivis avec Guillaume-Bertrand, son frère, 499, 501 & *suiv.* Partage la Provence avec ses neveux, 188, 503. Se réserva la basse Provence, 503 & *suiv.* Sa mort, sa femme, ses enfans, 504, 519.
- Geoffroi de la Tour. Quel il étoit? Trait remarquable de sa vie, 246, 247.
- Gerard Tum ou Ténque. (Voyez) Tum.
- Gerberge épouse Gilbert II, vicomte de Milhaud, & lui porte en dot le comté d'Arles, 505, 519.
- Geronce, gouverneur de l'Espagne, 19. Sa rebellion & sa fin, 20.
- Gilbert, vicomte de Milhaud, est maître de la basse Provence, 194, 505, 519. Sa mort, ses enfans, 203.
- Gilles. (le comte) Voy. Ægidius.
- Gilles. (Saint) Alliance entre cette ville & celle d'Avignon, pr. XXXV & *suiv.* Fondation du grand prieuré; commanderies qui en dépendent, 202 & *suiv.*
- Girard, Raymond, 279, n.
- Glandevès (Isnard de) épouse Esme-diarde de Marseille, 532. Voyez Féraud.
- Gondebaud, quel il étoit, 65. Ses infortunes; sa mort, 66 & *suiv.*
- Gondebaud, fils de Gonderic, roi de Bourgogne, sacrifie deux de ses frères à son ambition, 43. Partage la Bourgogne avec Gondégisile, 43. Il en est trahi & se retire à Avignon; *ibid.* Son traité avec Clovis, *ibid.* & *suiv.* Se venge de son

- son frere , 44. Publiè la loi Gombette, *ibid.* Il est attaqué par Clovis, 45. Se ligue ensuite avec lui, *ibid.* & *suiv.* Epoque de sa mort, 55.
- Gondégisile, frere de Gondebaud, traite avec Clovis pour dépouiller son frere, 43, sa mort, 44.
- Gontran, fils de Clotaire; son partage dans l'empire françois, 58 & *suiv.* Demande qu'il fait à Childébert, 63. Ils regnent ensemble en Provence; troubles à Marseille à l'occasion de leurs divisions, *ibid.* & *suiv.* Ils attaquent Leuvigilde, roi des visigots, 68. Gontran est battu par ce prince, *ibid.*
- Gontran Bozon, duc & gouverneur de Marseille; son caractère, 65 & *suiv.* Ses intrigues, *ibid.* & *suiv.* Ses périls, 67.
- Grasse s'allie avec Gènes, pr. xxxiii. Cède son consular à Raymond-Berenger, pr. li & *suiv.* S'allie avec Pise, 259, pr. xxiii & *suiv.*
- Grasse, maison, 253, pr. liii.
- Grecs, font avec les juifs le commerce de la Provence, 9 & *suiv.*
- Greffes. Leur origine, 234.
- Grégoire le Grand, pape; suit le plan de ses prédécesseurs sur les libertés de l'église gallicane, 97.
- Grégoire VII. Ses prétentions au sujet des investitures, 189 & *suiv.* Sa conduite & son caractère, 190.
- Grégoire IX. Ses bulles en faveur des marseillois qui vont aux croisades, pr. liv & *suiv.* lxxx.
- Grille. (Jacques) 210, n. Amic. 241.
- Grimaldi, 171, 243, pr. xviii & *suiv.* v. l'errata de la page 171.
- Guigues se croise pour la Terre-Sainte, 509. Son testament & sa mort, *ibid.*
- Guillaume I, comte bénéficiaire de Provence, 170, 481. Erreur de Muratori à son sujet, 170. Il chasse les sarrasins, *ibid.* & *suiv.* Ses libéralités, 173 & *suiv.* 484, pr. iv & *suiv.* Titre qu'il mérite, 174. Lieu & circonstances de sa mort, 175. Ses enfans, *ibid.* Ses possessions, 481 & *suiv.*
- Guillaume II, comte de Provence, 495. Succede à Rotbold, 176 & *suiv.* Sa mort, 182, 498. Sa femme & ses enfans, 498, 517.
- Guillaume Bertrand I, lui succede, 182. Sa mort, ses enfans, 188.
- Guillaume Bertrand II fait hommage de ses états au saint-siège, 191, 504. Ses revenus, 191 & *suiv.* Sa mort, ses enfans, 193, 195, 504, 519.
- Guillaume de Sabran, comte de Forcalquier. Ses démêlés, 205 & *suiv.* Voy. Sabran.
- Guillaume IV, comte de Forcalquier, est dépouillé de ses droits sur ce pays, par l'empereur Frédéric, 237, 238. Il y est réabli, 250. Règlement touchant les successions, *ibid.* & *suiv.* Il prête hommage à Alphonse I, roi d'Aragon, 254. Ses guerres avec Alphonse II, 274 & *suiv.* Il les termine, 276 & *suiv.* Elles recommencent, 278. Sa mort, *ibid.*
- Guillaume de Tilburi. Voy. Tilburi.
- Guillaume IX, duc d'Aquitaine & comte de Poitou, Troubadour fameux; époques de sa naissance & de sa mort, 422. Observations sur ses ouvrages, *ibid.* & 423, 426 & *suiv.* Ses défauts & ses qualités, 424 & *suiv.* Son départ pour la Terre-Sainte, ses dispositions pour

la garde du Poitou, 428. Son retour dans ses états, son poëme sur ses périls & ses revers, 429. Il est le plus ancien auteur qui ait parlé des fées, 352.
Guillelmette, fille de Guillaume de Montpellier; sa dot, 357.

H

HENRI, roi de Chypre, privileges qu'il accorde aux marseillois, 354.
Henri III, roi d'Angleterre, épouse Eléonore de Provence, 319. Son animosité contre Louis IX, 328.
Henri IV, empereur; ses disputes sur les investitures, 189 & *suiv.*
Henri, religieux, s'associe avec Pierre Bruys, 231; leurs erreurs. Hypocrisie de Henri, 232. Danger auquel il échappe, 233.
Hermengarde, fille de l'empereur Louis II, est enlevée par Bozon, & l'épouse, 128. Soutient un siège à Vienne, 139. Son caractère & sa conduite, 140. Elle est faite prisonnière, *ibid.* Ses intrigues pour faire couronner son fils Louis II, 142. Sa mort, 148.
Hermengarde, sœur de Hugues, favorise ses prétentions sur la Lombardie, 155.
Héros, évêque d'Arles, chassé de son église, 21.
Hilaire, pape, reconnoît la primauté de l'église d'Arles, 110.
Hilaire, évêque d'Arles; ses contestations sur la primatie, 103 & 104. Dépose Célidoine de l'épiscopat, 105. Ses démarches pour soutenir ses sentimens, 105 & *suiv.* Son départ précipité de Rome, 106. Estime qu'il avoit pour le

pape S. Léon, 105, 107. Justice que lui rend ce pontife, 108.
Hongrois; leurs mœurs & leur manière de combattre, 152, 153. Ils ravagent la Provence, & en sont chassés, 153.
Honorat, (Saint) son origine, ses voyages, sa retraite, 12 & *suiv.* Il est élevé à la prêtrise, fait admirer sa vertu, 13.
Honorat, (Saint) sa vie & ses ouvrages, 371.
Honorius, empereur; éloge qu'il fait d'Arles, 6 & 16. Foiblesse de son gouvernement, 21. Traité de paix avec Ataulphe, 23. Il marie sa sœur Placidie au général Constance, 26. Réflexion sur son traité avec Vallia, roi des goths, 28.
Hospice, (Saint) solitaire. Austerité de sa vie & sa prédiction, 62.
Hospitaliers. Leur premier établissement en-deçà des mers, 202. Protection & biens que les comtes leur accordent, 234, 250, 278.
Hugues, duc de Provence. Sa naissance, 152. Sa conduite dans le gouvernement, 151 & *suiv.* Il chasse les Hongrois de la Provence, 153. Aspire à la couronne de Lombardie & l'obtient, 153 & *suiv.* Lieu & époque de son sacre, 155. Ses alliances avec plusieurs souverains, 155 & *suiv.* Sa conduite en Italie, 157 & *suiv.* Conspiration contre lui, & comment il la pun't, *ibid.* Trait de violence qui le perdit, 160. Il cède la Provence à Rodolphe II, roi de Bourgogne, 161. Sa conduite en Italie après cette cession, 163 & *suiv.* Ses procédés envers ses freres, Lambert & Bozon, 163. Son mariage

avec Berthe, 164. Ombrage que lui cause Berenger, marquis d'Ivrée, & ses projets contre lui, *ibid.* & *suiv.* Il chasse les sarrasins du Fraxinet, *ibid.* Il est renversé du trône de Lombardie, & se réfugie en Provence, 166, 167. Sa mort, 168.
Hyerès, (Îles d') S. Louis y aborde, 334.

I

IDOLATRIE; difficultés pour la détruire en Provence.

Ignorance. Ses suites dans les dixième & onzième siècles, 184 & *suiv.*

Innocent III, pape; ordres qu'il donne à ses légats en Provence, 285 & *suiv.* Aux comtes & aux seigneurs, 286. Bulle aux archevêques de Narbonne, d'Arles, d'Embrun, d'Aix & de Vienne, 287. Comment il reçoit le comte de Toulouse, & discours qu'il tient à son fils, 293.

Inquisition; époque de son établissement, 352. Jugement qu'on en doit porter.

Interdit; abus qu'on en faisoit, 205.

Investitures; disputes à leur sujet, 189 & *suiv.*

Île Sainte-Marguerite. Voyez Marguerite.

J

JEAN (Saint) de Jérusalem. Fondateur & commencemens de cet ordre, 201 & *suiv.* Biens que lui font plusieurs souverains, 234, 250, 278. Ses privilèges, 299.

Jean VIII, pape, favorise les préten-

tions ambitieuses de Bozon, 131 & *suiv.*

Jordane Brun, est aimée d'Alfonse, 246.

Juifs. Règlement de police qui leur est donné par l'archevêque d'Arles, pr. XLIV & *suiv.* Époque de leur arrivée dans les Gaules, 11. Ils sont presque seuls en possession du commerce de la Provence, 9 & *suiv.* De quel droit jouissoient-ils dans Arles, 47. Leurs collèges dans cette ville & à Marseille, 350.

Jurisprudence. Sort qu'elle éprouva en Provence suivant les tems, 235.

Justice. Réglemens de Raymond-Berenger touchant la justice, les droits d'albergue & les cavalcades, 314. De ses loix & des officiers, 343 & *suiv.*

K

KERMES, branche de commerce, 356.

L

LANGUE provençale. Dissertation sur son origine; ses progrès & influence qu'elle a eue sur les langues italienne, française, espagnole, 453 & *suiv.* Causes de l'altération des langues qu'on parloit autrefois en Provence, 454, 455. Première cause. Transposition ou retranchement des lettres, 455 & *suiv.* Seconde cause, difficulté de la prononciation, 457. Troisième cause, langues étrangères, *ibid.* & *suiv.* Le provençal est formé du latin & du grec. Preuves quant au latin, 458 & *suiv.* Preuves quant

- au grec, 462 & *suiv.* Le provençal se répand dans tout l'Occident. Causes de ses progrès, 215 & *suiv.* Les poètes provençaux sont-ils inventeurs de la rime ? 473 & *suiv.*
- Laténier, (Peregrin) sénéchal de Beaucaire, gouverne le pays Venaissin au nom du roi de France, 309.
- Laugier, 225, 230, 276, n. pr. LII.
- Laure; noblesse de son origine, 416.
- Lautrec, vicomte, 306.
- Légats. Leur pouvoir, 285 & *suiv.* Leur conduite, 287 & *suiv.*
- Léon, (Saint) pape. Ses démêlés avec S. Hilaire, 105, 108 & *suiv.*
- Léopards dressés pour la chasse, 361.
- Leporius. Précis de sa vie & de ses ouvrages, 372.
- Lepre. Description de cette maladie & son origine en Provence, 70 & *suiv.*
- Lerins, abbaye. Dangers de sa situation, & moyens employés pour sa sûreté, 204.
- Lettres. Epoque de la révolution qu'elles éprouverent en Provence, 112 & *suiv.* Leur renaissance & leurs effets, 214 & *suiv.*
- Leuvigilde, roi des visigots, repousse & bat Gontran & Childeberr, 64.
- Libere, préfet des Gaules. Temps qu'il occupa cette place, 49.
- Lions dressés pour la chasse, 361.
- Livius, poète chrétien. Précis de sa vie & de ses ouvrages, 372.
- Lombards. Leur invasion en Provence, 61 & *suiv.* Ils sont chassés des Gaules, 62.
- Lothaire, fils de Hugues; épouse Adélaïde, fille de Rodolphe II, 164. Il est envoyé à Milan par son père; demande qu'il fait & qu'il obtient, 167. Se met sous la protection de Constantin Porphyrogenete, 168. Soupçon sur sa mort précipitée, *ibid.* Il ne laisse qu'une fille, 169.
- Louis, fils de Bozon & d'Hermengarde, son âge à la mort de son père, 142. Obligations qu'il a à sa mère, *ibid.* & *suiv.* Il est couronné au concile de Valence, 144. Pays renfermés dans ses états, 145. Son départ pour la conquête de la Lombardie, 147 & *suiv.* Mauvais succès de cette entreprise & traité honteux qu'il est forcé de faire, 148. Son peu de fidélité à l'observer, *ibid.* & *suiv.* Il retourne en Italie, & remporte plusieurs avantages, 149. Il est ensuite pris & puni, 150. Son épouse & ses enfants, *ibid.* Ignorance où l'on est sur l'époque & les circonstances de sa mort, *ibid.* & *suiv.*
- Louis VIII, roi de France, fait le siège d'Avignon, 300 & *suiv.*
- Louis IX, roi de France, reçoit sous sa garde le pays Venaissin, 309. Il recommande au pape le comte Raymond de Toulouse; réponse du pape, *ibid.* & *suiv.* Ne veut plus avoir le Venaissin sous sa garde, 311. Célébration de son mariage avec Marguerite, 319, & preuve LXXI. Treve qu'il fait faire au comte de Provence avec le comte de Toulouse & les marseillois, 320, pr. LXXV & *suiv.* Son arrivée en Provence, 334. Naïveté de Joinville, *ibid.* Sermon prononcé devant lui par un religieux de saint François, 335.
- Lucide ou Lucidius, prêtre de Pro-

vence. Troubles occasionnés par les opinions, 375.

Lusignan, (Gui de) privilèges qu'il accorde aux marseillois, pr. xxv & *suiv.*

M

MAJORIEN, empereur, succède à Avitus, 33 & *suiv.* Note historique à son sujet, 34. Sa mort, 35.

Malaspine; (Guillelmine de) objet des poésies d'Albert de Gapençois, Troubadour, 410 & *suiv.*

Maison éteinte en Provence, 411.

Manassés, archevêque d'Arles, 161. Suite de son avarice & de son ambition, *ibid* & *suiv.* 166.

Mantaille; sa situation, 132. Concile de Mantaille, *ibid.* & *suiv.* Prélats qui y assistèrent, 137.

Marcelin, (Saint) évêque d'Embrun. Son zèle pour la propagation de la foi, 16. Ses disciples, Domnin & Vincent, *ibid.*

Marguerite de Provence; son mérite, 317 & *suiv.* Elle est demandée en mariage par Louis IX, 318, pr. lxxi & *suiv.*

Marguerite, femme de Raymond de Roussillon; ses amours avec Guillaume Cabestain, 262 & *suiv.* Sa mort, 266. Ses funérailles, 267.

Marguerite; (Île Sainte) note sur cette île, 12 & *suiv.* Anecdote sur le prisonnier au masque de fer. *ibid.* & *suiv.*

Marius, général des troupes romaines, défait les vandales, & fait mourir leur roi Crocus, 19.

Marosie, duchesse de Toscane. Son caractère, 155 & *suiv.* Crainte qu'elle inspire au pape Jean, & sa conduite à son égard, 156. Son

mariage avec Hugues, roi de Lombardie, 159.

Marfan. (Arnaud de) Naissance & qualités de ce seigneur, 256. Leçons qu'il donne aux chevaliers, *ibid.* & *suiv.* 362 & *suiv.*

Marseille, avantage de sa situation, & son commerce, 7 & *suiv.* 212 & *suiv.* 223. Tentative d'Ataulphe pour s'en emparer, 24. Lettre de Sidonius à l'évêque de Marseille, 37, 38. Lettre de Théodoric au commandant de la ville, 51. Partage de Marseille entre Gontran & Childeberr. Troubles, 63 & *suiv.* Premiers ravages de la peste, 68 & *suiv.* Trait héroïque de plusieurs religieuses, 78. Brigandages des sarrasins, 84 & *suiv.* Observation sur le vidame, 117 & *suiv.* Cour de Marseille, 257 & *suiv.* Passage des croisés, 271 & *suivantes.* Alliance de Marseille avec Pise & Gênes, 295, avec le comte d'Empurias, 298 & *suiv.* Troubles occasionnés par le comte de Provence & de Toulouse, 328. Elle se soumet à Charles d'Anjou, 334. Origine de ses vicomtes, 525 & *suiv.* Leur généalogie, 526 & *suiv.* Loix somptuaires, preuve xcix.

Marseillois. Leurs privilèges dans le Levant, 225, 354, & pr. xiv & xxv. Leur consulat maritime, 225 & *suiv.* Droit de chasse qu'ils se réservent, 361. Leurs divisions avec les habitans de Montpellier, 336. Par qui sont terminées, 337. Promesses d'Hugues de Baux, pr. xlvi & *suiv.* Ordonnance du commissaire de l'empereur, pr. lxx. & *suiv.* 307.

- Maxime, (Saint) évêque de Riez, 374.
 Massa, dame de la cour de Provence, 314.
 Mauronte appelle les sarrasins, 76 & *suiv.* Il se joint à eux, 77 & *suiv.* Il est battu deux fois, & se retire, 79 & *suiv.*
 Maxime (Pétrone) soupçonné d'avoir fait assassiner Valentinien III; Prend la pourpre, 32. Est massacré, 33.
 Maximien - Hercule, empereur, abandonne l'Italie & l'Illyrie, 2. Se retire auprès de Constantin son gendre, & le trahit, *ibid.* Il se réfugie à Marseille; est pris & puni, 3 & 4.
 Mazaugues, (le président de) 560, 566.
 Messien, prêtre. Ses ouvrages ascétiques, 376.
 Mévoillon, 250, 255, 277, n. 279, 337, 342, 411, preuve xxxvii.
 Milli, (Adam de) gouverne le pays Venaisfin, 309.
 Milon, légat. Sa conduite, 288 & *suiv.*
Missi dominici. Ce qu'ils étoient & leurs fonctions, 119.
 Mœurs & usages des provençaux dans les dix & onzième siècles, 176 & *suiv.*
 Monastères. Motifs qui les ont fait enrichir, 180.
 Monastique. (ordre) Son origine dans les Gaules, 11 & *suiv.*
 Monnoies. Leur altération fréquente & ses suites, 358 & *suiv.* En quel tems a-t-on commencé d'en frapper en Provence, 359 Rareté de celles d'or & d'argent dans le dix & onzième siècles, 336 & *suiv.* & 363. Monnoies de Bozon, 335. De Conrad le Pacif. 340, de l'empereur Otton, *ibid.* & 341. Des évêques de Maguelone, 341 & *suiv.* Des comtes de Toulouse, 347 & *suiv.* De Guillaume, comte de Forcalquier, 356 & *suiv.* Des comtes de Provence de la maison d'Aragon, 357 & *suiv.* De Marseille, 364 & *suiv.* De Charles I, 368 & *suiv.* Des évêques d'Avignon, 379. Des archevêques d'Arles, 382. Des archevêques d'Embrun, 390. Des évêques de Saint-Paul - trois-Châteaux, *ibid.* De Viviers, 392. De Valencé, 395. De Die, 397. Du monastère de Lerins. *Voyez* le mémoire sur ces monnoies, 498.
 Montolieu, 277, n. pr. lxx.
 Montpellier. Divisions des habitans avec ceux de Marseille, 336. Elles sont terminées par Charles d'Anjou, 337.
 Montrieux, abbaye, 205.
 Moulin-à-vent. Tems où ils furent connus dans les Gaules, 359.
 Mummol, patrice. Ses exploits, 61. Ses intrigues, 65 & *suiv.*
 Musée, auteur d'un ouvrage pour l'office de l'église, 374.
- N
- NARBONNOISE, Province des Gaules. Son étendue & ses démembrements, 98 & 99.
 Naribors ou Mad. Tiberge, poëte. Sa naissance & son état, & douceur de son caractère, 415 & *suiv.*
 Nèle, (Jean de) envoyé de France à la cour de Raymond-Bérenger, 318.

Nice se gouverne par ses loix & s'allie avec les pisans, 229. Est assiégée, 243. Fait un accord avec Alfonse I, roi d'Aragon, 253. Est en quelque façon indépendante, & s'allie avec les républiques d'Italie, 295 & *suiv.* Son abbaye, 82. S. Bassus a-t-il été évêque de cette ville, *ibid.* note.

Nobles tombés dans la roture, 532.

Noblesse. Ce qu'elle étoit d'abord en Provence, 122 & *suiv.* Distinction de la noblesse sous les romains, *ibid.* & *suiv.* Sous les francs, 123 & *suiv.* Origine de la noblesse française, 124 & *suiv.* Son hérédité fixée pour toujours, 125, 126. Sa division en trois sortes de nobles, 321.

Normands. Ravages qu'ils font en Provence, 86 & *suiv.* Leur défaite dans le Ponthieu, 140.

Notaires. Epoque de leur création, 234.

O

ORANGE, ville de la Province Viennoise, 99. Concile assemblé dans cette ville, 104. Cession que fait le prince d'Orange à Charles d'Anjou 337.

Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Ses commencemens & son fondateur, 201 & *suiv.* Bienfaits qu'ils reçoivent de plusieurs autres souverains, 234 & *suiv.*

Ostrogots. Leur domination en Provence, 48 & *suiv.*

Otton, empereur, épouse Adélaïde, veuve de Lothaire, 169. Ses lettres aux habitans d'Avignon, pr. xxxvii & *suiv.*

Ours dressés pour la chasse, 361.

P

PAGES. Leurs fonctions & leur éducation, 262.

Parthenius. Ses talens & ses qualités, 376.

Patrocle remplace Heros, évêque d'Arles, 21. Il est protégé du pape Zozime, 97. Ses intrigues pour la primatie, 103. Défenses que lui fait le pape Boniface, 104.

Pélage. Système de cet hérésiarque, 89.

Pelet, (Bernard) 230, 236.

Pellereries. Plusieurs empereurs en défendent l'entrée, 7 & *suiv.* Trait de Charlemagne à cet égard, n. 8.

Peste. Temps où cette maladie commença à être connue en Provence. 68 & *suiv.*

Pétroné, juriste & homme de lettres, 375.

Pétronille épouse Raymond-Bérenger IV, comte de Barcelone. Dot qu'elle lui porte, 240.

Pisans. Leur puissance sur mer, 295. Leurs guerres avec les génois, 241 & *suiv.* Leur alliance avec Marseille, Nice & Arles, 295 & 299. Avec Grasse, 259. Voyez pr. xxxiii & xxxix.

Pistoleta, Troubadour. Sa vie & ses ouvrages, 414 & 415.

Placidie, fille du grand Théodose, est prisonnière d'Ataulphe, & lui inspire de l'amour, 23. Elle l'épouse, 25. Sort de cette princesse après la mort de son mari, 26. Son second mariage, *ibid.*

Plaids. Lieux où ils se tenoient ordinairement, 233 & *suiv.* 360.

Pontevéz, 172, n. 181, 394.

- Pontifes ou faiseurs de ponts. Leurs fonctions, 260.
- Porceller, 194, 207, 228, 230, 258, n. 277, n. 281, 288, 334, 393, 395, 403 & pr. vi, vii, viii.
- Potestât, magistrat établi dans quelques villes de Provence, 296.
- Préfets du prétoire. Leurs fonctions, 17 & suiv. Leur conduite en Provence, 26 & suiv.
- Primatie d'Arles, 98 & suiv. Contestations à ce sujet, 101 & suiv.
- Proculus, évêque de Marseille. Droits qu'il s'étoit arrogés, 100. Défenses que lui fait le pape, 103. Il refuse de s'y soumettre, 104.
- Prosper. (Saint) Précis de sa vie & de ses ouvrages, 368 & suiv.
- Provençaux. Leurs mœurs & leurs usages, 177 & suiv. 361. Leur caractère, & 362. Leur réputation dans leur expédition de la Terre-Sainte, 197 & suiv.
- Provence. Réflexions préliminaires sur cette province, 1 & suiv. Son commerce, 7 & suiv. 212, 213 & 226. Difficultés pour y détruire l'idolâtrie, 16 & suiv. Conduite des préfets du prétoire, 26 & suiv. Dernier monument de la domination romaine, 27. Tentatives des visigots pour s'emparer de la Provence, 29 & suiv. Elle tombe en leur pouvoir, 38. Loix d'Euric, *ibid.* & suiv. Règne des ostrogots, 48 & suiv. Ils la cèdent aux francs, 54 & suiv. Note à ce sujet, 54, 57 & suiv. Rois de France qui l'eurent en partage, 57 & suiv. Ravages des lombards : 61 & suiv. Désordres qu'y font les saxons, 62, 63. Époque de la peste, 68. & suiv. Temps où la lèpre y parut, 70 & suiv. La Provence passe sous l'obéissance de Childebert II, 72 & suiv. Rois de France qui ont régné sur ce pays depuis Théodebert & Thierry II, jusqu'à la deuxième race, 73 & suiv. Ravages des sarrasins, 77 & suiv. Ils en sont chassés, 79 & suiv. Suite des maux qu'ils y avoient faits, 80 & suiv. 115 & suiv. Elle passe sous la domination de Charlemagne, 81 & suiv. Souverains qui lui ont succédé, 83 & suiv. Les normands la ravagent, 86 & suiv. L'empereur Louis la possède, 88. Charles le Chauve lui succède, *ibid.* & suiv. État de la religion depuis la fin du quatrième siècle, 89 & suiv. Origine de la puissance temporelle du clergé, 94. Commencement de celle des papes, 96 & suiv. État des mœurs & des lettres dans le sixième siècle, 112 & suiv. Gouvernement de la province & des villes, 115 & suiv. Quels étoient les comtes de Provence, 117. Ses viguiers, vicaires ou vidames, *ibid.* & suiv. Ses centeniers, 118. Ses échevins, *ibid.* & suiv. Ses assemblées provinciales 119, & suiv. État de ses habitans en général, 121. Noblesse, 122 & suiv. Couronnement de Bozon, 132 & suiv. Louis son fils lui succède, 144 & suiv. Les hongrois ravagent la Provence, 152 & suiv. Ils en sont chassés, 153, 154 & suiv. Hugues la cède à Rodolphe II, 161 & suiv. Partage de la Provence dans le 11^e siècle, 188 & f. 503. Fin de la première race de ses comtes, 194 & suiv. Elle passe sous la domination des comtes de Barcelone, 203 & suiv.

suiv. Droits des comtes de Toulouse sur la partie occidentale, 206 & *suiv.* 512 & *suiv.* La Provence tombe au pouvoir d'Alfonse I, roi d'Aragon, 244 & *suiv.* Les principales villes se rendent indépendantes, 294 & *suiv.* Guerres en Provence, 305 & *suiv.* Origine des communes & des affranchissemens, 210 & *suiv.* Renaissance des lettres & leurs effets, 214 & *suiv.* 348 & *suiv.* Fondation de quelques abbayes, 225. Etat des personnes, 339 & *suiv.* Des esclaves, *ibid.* & *suiv.* Des personnes libres, 340 & *suiv.* Des nobles, 341 & *f.* Des bourgeois, 342 & *f.* Des loix & des officiers de justice, 343 & *suiv.* De la religion; des excommunications; de l'inquisition, 350 & *suiv.* Commerce de la Provence, 353 & *suiv.* Etat de l'argent dans le treizieme siecle, 356 & *suiv.* Comment la chasse étoit regardée, 360 & *suiv.* Mœurs de ce tems-là, 361 & *f.* Hommes illustres, 365 & *suiv.* Troubadours, 381 & *suiv.* Remarques sur la langue provençale, 453 & *f.* Origine des comtes de Provence; leurs droits; leur généalogie, 475 & *f.* Pùget, (Bertrand du) pr. LIII.

R

RAMBAUD DE VAQUEIRAS, poëte provençal; son attachement pour la maison de Baux, 387. Ses amours & ses dégoûts, 248 & 388 & *suiv.* Rambaud d'Orange, Troubadour, 381. Ses actions & son caractère, 382 & *suiv.* Ramnols, Troubadour. *Voyez* son article, 392.

Tome II.

Raymond-Berenger I ou III, comte de Prov. Son mariage & ses guerres, 203. Sa mort; son éloge, 223.

Raymond-Berenger II lui succede, 230. Se marie, 237. Reçoit l'investiture de la Provence, 240. Prend la régence des états de son oncle, 241 & *suiv.* Ses expéditions militaires, 243, & *suiv.* Sa mort, 244.

Raymond-Berenger IV, comte de de Provence, est emmené en Aragon, 279. Revient en Provence, 297 & *suiv.* Epouse Béatrix de Savoie, 298. Rétablit son autorité, 300, 305. S'allie avec la ville d'Arles, 305. Est déclaré déchu du comté de Forcalquier, *ibid.* Se réconcilie avec l'empereur, 307. Règle la justice & les cavalcades, 314. Rend sa cour brillante, *ibid.* & *suiv.* Marie ses filles, 318, 319, 328. Attaque les marseillois, & fait ensuite une trêve avec eux, 320. Fait son testament; sagesse de ses dernières dispositions, 321. Il obtient le gouvernement d'Arles, 324. Sa conduite envers le comte de Toulouse, 326 & *suiv.* Ses entreprises sur Marseille, 328. Sa convention avec Grasse, pr. LI. Sa mort; son caractère, 331.

Raymond VI, comte de Toulouse, est accusé de l'assassinat de Castelnau, 287. Attaqué par les croisés, 288 & *suiv.* Vexé par ses ennemis, 289, 290 & *suiv.* & secouru par les marseillois, 297.

Raymond VII, fils du précédent, a une conférence avec le pape, 293. Est soutenu par les avigno-

K k k k

- nois, 300 & *suiv.* Se ligue avec les habitans de Tarascon & de Marseille, 305 & 306. S'unit avec l'empereur, 307. Perd le Venaissin, 308. Négocie pour se le faire rendre, 309 & *suiv.* S'en fait donner l'investiture par l'empereur, 312. Fait casser son mariage, & veut épouser Sancie de Provence, 327. Fait une trêve avec le pere de cette princesse, 328, recherche Béatrix en mariage, & il est joué par les ministres, 329 & *suiv.*
- Raymond de Saint-Gilles. Ses droits sur le comté de Provence, 194. Prend la croix pour la Terre-Sainte, *ibid.* & *suiv.* Sa mort & son portrait, 200.
- Raymond de Roussillon fait mourir Guillaume de Cabestaing, 265. Il est puni de sa barbarie, 266.
- Raymondi ou de Raymond, 228, 270, 346.
- Raynier (frere) religieux de Cîteaux, légat en Provence, 286 & 287.
- Reillane. Transaction entre les seigneurs & les habitans de cette ville, pr. xci & *suiv.*
- Religieux. Leur relâchement, 222 & *suiv.*
- Religion. Etat où elle étoit en Provence vers la fin du quatrieme siecle, 89 & *suiv.* Lieux où on l'étudioit, 350.
- Reliques. Zele qu'on avoit pour elles, 196 & *suiv.*
- Ricas Novas, (Pierre Bermond de) Troubadour. Son artifice, 416.
- Richard, abbé de S. Victor, est fait cardinal. Son caractère, 192. Il se croise, 194.
- Richard, roi d'Angleterre. Son naufrage; son déguisement; il est arrêté & vendu à l'empereur Henri VI, 272. Comment on le découvrit, *ibid.*
- Richard, duc de Cornouaille, épouse Sancie de Provence, 328.
- Richard de Tarascon, Troubadour, 409.
- Richeri ou Riquerii, 253, 305, pr. xxi.
- Richilde, sœur de Bozon & femme de Charles le Chauve, 127. Favorise les entreprises de son frere, 130.
- Ricimer, patrice, suève de nation. Ses crimes, 35 & 36.
- Roccas, (Charles de) 210. n.
- Rodolphe II, roi de Bourgogne; le devient de Lombardie, & en perd la couronne, 154, 155. Hugues lui cede la Provence, 161 & *suiv.*
- Rodolphe III, surnommé le fainéant; sa mort, 182.
- Rolland, archevêque d'Arles. Anecdote sur sa prise & sa mort, 85.
- Romée de Villeneuve, ministre de Raymond-Berenger, comte de Provence, 322 & *suiv.* Voyez Villeneuve.
- Roncelin, moine de S. Victor de Marseille; sa conduite scandaleuse, 282.
- Roquemartine, (Adélaïde de) fameuse parmi les Troubadours, 393.
- Rotbold, frere de Guillaume I, lui succede, 176, 514, 517. Sa mort; sa femme; ses enfans, 494, 514, 517.
- Rudel, (Geoffroi ou Jinfre) gentilhomme & prince de Blaye; Troubadour, 242. Extravagance de son amour, 444 & *suiv.*
- Rustique, (Saint) évêque de Narbonne, 368.

S

- SABRAN**, 170, 194, 207, 228, 236, 250, *ibid.* n. 259, 270, 277, 279, 280, 281, 288, 307, 336, 400, 405, 408, 543 & pr. xxxvii, &c. &c.
- Saint-Ange**, cardinal & légat, 304 & *suiv.*
- Saint-Esprit**, ville. Nom qu'elle portoit dans le treizieme siecle, 260.
- Saint-Remi**, ville. Les comtes de Provence y faisoient battre monnoie, 565.
- Salamalec**. Origine & signification de ce mot, 171.
- Salas** (Raymond de) Troubadour de Marseille, 402.
- Salonius & Sagittaire**, évêques. Leur conduite, 61.
- Saluces**, (comtesse de) 249 388.
- Salvien**. Précis de sa vie & de ses ouvrages, 371.
- Sancie d'Aragon**, femme du comte de Toulouse; est répudiée, 327.
- Sancie**, troisieme fille de Raymond-Berenger, 320, 327.
- Sarrasins**. Leurs mœurs, 76 & *suiv.* Ils ravagent la Provence, 77 & *suiv.* En sont chassés par Charles-Martel, 78 & *suiv.* Recomencent leurs incursions, 84. & *suiv.* Continuent leurs entreprises sur la Provence, 145 & *suiv.* Ils sont chassés du Fraxinet & de la Provence, 164 & 170 & *suiv.*
- Sassenage**, 276, n.
- Savoie**, (Eloge de la comtesse de) 409. d'Amédée IV, 415. V. Béatrix de Savoie.
- Savone**, (Henri de Carret) seigneur de, 388.
- Sedecias**, médecin de Charles le Chauve, 129.
- Sénéchal de Provence**. Preuves, 98.
- Seigneurs de fief en Provence**. Leurs prérogatives, 341.
- Sémi-pélagianisme & disputes qu'il occasionna**, 89 & *suiv.*
- Seronat**, préfet des Gaules. Ses intrigues & punition qu'il en reçoit, 36.
- Service militaire dans les douzieme & treizieme siècles**, 274 & *suiv.*
- Servitude moins générale en Provence que par-tout ailleurs**, 210 & *suiv.*
- Severe**, empereur, fait un traité secret avec Théodoric, 35. Sa mort, 36.
- Sidonius**, évêque de Clermont; sa lettre à l'évêque de Marseille, 37 & *suiv.*
- Sigebert**, fils de Clotaire, fait la guerre en Provence à son frere Gontran, 59 & *suiv.*
- Sigeric**, fils de Sigismond, persécuté par sa belle-mere, 55.
- Sigismond**, fils de Gondebaud. Son second mariage & suites qu'il eut, 55 & *suiv.*
- Silvius**. Précis de sa vie & de ses écrits, 373.
- Simiane**, 225, 236, 244, 250, *ibid.* n. 252, 277, 342, 556, 580, pr. xviii, &c.
- Sinoreti**, (Bertrand) 239, n.
- Soie**. Temps où elle devint commune en Provence, 354. Son origine, *ibid.* n. L'art de la filer, connu à Naples & en Sicile, 355. Son ancien prix, *ibid.* en note. Devient moins rare en Provence, 356. Loix somptuaires à son sujet, *ibid.*
- Sordel**, Troubadour, 397 & *suiv.*
- Statuts d'Arles**. Voyez Arles. Statuts

de Boniface de Castellane, preuve
LXXXVIII & *suiv.*

Sterling, usage qu'on en faisoit en
Provence, 568, n.

Stroublon. (Monastere de) Sa fonda-
tion, pr. III.

Surnoms; leur origine & leurs avan-
tages, 183 & *suiv.*

Syagrius, fils de Carloman, 81. Il
tombe au pouvoir de Charle-
magne qui l'envoie en France, 82.

T

TARASCON. Privileges accordés à
cette ville, pr. LIV. Usage à la
fête de sainte Marthe, 353.

Tarasque. Origine de cette fable,
353.

Taurel de Strata. Sentence d'excom-
munication contre lui, pr. LXXIV.

Templiers. Leurs privileges, 299.

Terres achetées quelquefois par
échange, 357.

Testament du prêtre Genez, pr. I.

Théodat, successeur d'Amalafonthe,
53. Sa conduite; son caractère; sa
mort, 54.

Théodore, évêque de Marseille;
ses démêlés & persécutions qu'il
éprouve, 64 & *suiv.*

Théodoric I, roi des visigots; ses
tentatives sur les provinces méridi-
ionales des Gaules, 29 & *suiv.*
Ses succès, 30. Motif de son al-
liance avec l'empereur Valenti-
nien III, *ibid.* Sa mort, 31.

Théodoric II, fils du précédent,
assassine son frere Thorismond,
& lui succede, 31. Portrait de ce
prince; jugement qu'on en doit
porter & ses actions, *ibid.* & *suiv.*

Accueil qu'il fait à Avitus, 33.
Ses regrets à sa mort, *ibid.* & *suiv.*

Son traité secret avec l'empereur
Sévere, 35. Sa mort, 36.

Théodoric, roi d'Italie. Traité qu'il
fait avec Clovis, 44. Sa conduite
après ce traité, 45 & *suiv.* Il fait
reconnoître son petit-fils Amalaric,
roi des visigots, & regne sous son
nom, 49. Ses actions, 50 &
suiv. Son éloge & sa mort, 51,
52.

Thomas, (Antoine de) châtelain de
Toulon, 348, n.

Thorismond, fils de Théodoric, lui
succede. Ses actions; sa mort, 31.

Tilburi, (Guillaume de) maréchal
du royaume d'Arles, a rempli ses
ouvrages de contes, 353.

Tomiers & Palafis, Troubadours.
Voy. leur article, 412.

Toulon. Maux que firent les sarra-
fins dans cette ville, 172, 173,
259, 274.

Tournois célébré en Provence. Ob-
servation sur la description qu'en
donne un poëte, 254 & *suiv.* Avan-
tages de ces amusemens, 256. Le-
çons d'Arnaud de Marfan sur les
tournois, 256 & *suiv.*

Trêve du seigneur; ce que c'étoit,
185.

Trinquetaille; fondation d'une com-
manderie de ce nom, pr. IX & *suiv.*

Tropès. (Saint) Lieu où cette ville
fut bâtie, & raison du nom qu'elle
porte, 173.

Trophine. (Saint) Comment regar-
dé, 109. Forte présomption à la-
quelle il donne lieu, *ibid.*

Troubadours, leur respect pour la
religion, 350. Objets de leurs poé-
sies, 215 & *suiv.* Leurs premières

mœurs, 216 & *suiv.* Remarque sur quelques jugemens que l'on porte de leurs poésies, 247, 248.
 Tum ou Tenque. (Gerard) Lieu de sa naissance, 201. Il est fondateur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, 201 & *suiv.* Persécutions qu'il essuie, 188.

V

VALBELLE, (Guillaume de) 206, n. 239.

Valence, (concile de) 144 & *suiv.*

Valérien. (Saint) Sa vie, & ses ouvrages, 371.

Valentinien III, empereur. Son alliance avec Théodoric, roi des visigots, 30. Motif de cette alliance, *ibid.* Il tue Aétius de sa propre main, 31. Il est assassiné, 31. Suites de sa mort & de celle d'Aétius, *ibid.*

Vallia, roi des Goths; son traité avec l'empereur Honorius, 25.

Vandales. Ravagent la Provence, 118 & *suiv.*

Varlets, damoiseaux ou pages. (V. pages).

Venaissin. Origine des droits des comtes de Toulouse sur cette partie de la Provence, 512 & *suiv.* La cour de Rome s'en empare, 308. L'empereur s'en plaint, 309. Le comte de Toulouse le redemande, *ibid.* S. Louis ne veut plus l'avoir en sa garde, 311. Le pape accepte sa démission, 312. Origine des comtes du Venaissin, 475 & *suiv.*

Ventadour (Bernard de) Voy. Bernard.

Vento, 229, 243, 245, 259, 271, 334, n.
 Vers à soie, apportés à Constantinople par deux moines, 8.

Vicaire général des Gaules; rang qu'il tenoit, & lieu de sa résidence, 17. Note à cet égard, *ibid.*

Vicomtes. On en trouvoit dans plusieurs villes, 526. Origine obscure de ceux de Marseille, 525 & *suiv.*

Victor. (abbaye de S.) Epoque de sa fondation, 367.

Victor. (Claudius-Marius, Victor ou Victorin) Ses écrits, 370.

Vidal, (Pierre) Troubadour, 216, 245 & *suiv.*

Vienne défendue par Hermengarde, 139 & *suiv.* Est assiégée & prise par Richard, frere de Bozon, 140.

Viennois (le dauphin du) reconnoît tenir de Charles toutes ses possessions dans le Gapençois & dans le comté de Forcalquier, 337, 338.

Viennoise, province démembrée de la Narbonnoise; villes qui la composent, 99.

Viguiier. Fonctions de cet officier, 117 & *suiv.*

Viguiier du comté de Forcalquier, pr. xcix.

Villemus, 225, 253, 277, n.

Villeneuve, 244, n. 254, 276, n. 322, 331, n. 572.

Vincent. Ses ouvrages réfutés par S. Prosper, 370.

Vinsimille, (Maison de) 271, 338; 357, 392.

Visigots, peuples du nord, leur caractère, 21 & *suiv.* Ils passent dans les Gaules sous la conduite du roi Ataulphe, 22 & *suiv.* Leurs négociations & leurs tentatives pour

630 TABLE DES MATIERES.

s'emparer de la Provence, 29 &
suiv. Leurs loix, 38 & *suiv.*
Vitigès, roi des ostrogots, cède la
Provence aux francs, 54 & *suiv.*

Note à ce sujet, *ibid.*
Willà, femme de Bozon; son avidité
& son ambition.

Fin de la Table des Matieres.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit qui a pour titre : *Histoire de Provence, Tome II.* Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 18 août 1778.

AMEILHON.

DE L'IMPRIMERIE DE PH-D. PIERRES.

ERRATA.

- P**AGE 2, ligne 14. qu'il trouva &c., lisez il le trouva occupé à faire bâtir, &c.
- P. 29, lig. 27. Anolfe, lis. Anolfe.
- P. 69, lig. 11. commodités de la ville, lis. commodités de la vie.
- P. 88, lig. 3. Gérard de Rouffillon, dont nous parlons, ne paroît point être le même qui avoit le comté de Bourges.
- P. 106, lig. 30. par son métropolitain, lis. par leur métropolitain.
- P. 113, à la marge. Chap. XI. Primatie d'Arles, lis. chap. XLII. ETAT DES MŒURS ET DES LETTRES, & corrigez le n° des chapitres suivans.
- Ibid.* lig. 14. la rendoient, lis. le rendoient.
- P. 118, lig. 15. sous lesquels rouloit, lis. sur lesquels rouloit.
- lig. 22. aux audiences du comté, lis. aux audiences du comte.
- P. 121, à la note, lig. 6. vers la fin, &c. lis. vers la fin du VIII^e siècle : dans le IX^e & X^e, presque tous, &c.
- P. 171, lig. 20. Car dans les diplômes, &c. effacez cette phrase. Le marquis de Frioul en 915, est appelé Grimaldo ou Grimoaldo, & je n'ai point de preuves qu'il fût de la maison de Grimaldi dont je parle.
- P. 180, lig. 22. ils se plaignoient, lis. il se plaignoit.
- P. 194, lig. 9. Raymond de Baux, ajoutez Pierre Blaccas, seigneur d'Aups.
- P. 237, lig. 24. Alphonse Raymond VII, lis. Alphonse-Raymond VIII.
- P. 250, lig. à la note. au mois de mai 1164. lis. 1174.
- P. 320, lig. 32. les enfans de Sancie, lis. les fils de Sancie.
- P. 337, lig. 27. le titre utile, lis. le titre inutile.
- P. 391, lig. 4. son histoire, lis. son historien.
- P. 422, lig. 11, à la note. Ste Palage, lis. Ste Palaye.
- P. 433, lig. 2, à la note. Μοῖσαι τοῖς ἰσχυροῖς τοῦ αὐτοῦ, lisez Τὰς Μοῖσας τοῖς ἰσχυροῖς τοῦ αὐτοῦ.
- P. 461, lig. 18. des germains, lis. que les germains.
- P. 460, lig. 2. tiré du grec yaza gaza, lis. tiré du mot grec gaza.
- P. 463, lig. 28. les anciens, lis. les accens peuvent être, &c.
- P. 471, lig. 28. du X^e siècle, lis. du XIII^e siècle.

CORRECTIONS à ajouter au premier volume.

- P**AGE 36, ligne 18 de la clémence de César, lisez de Caligula.
- lig. 19, lis. cet éloge avoit d'abord été donné à César, dont la vertu favorite étoit la clémence, &c.
- P. 37, lig. 2 de l'inscription. Après le second germanici, ajoutez August.

- P. 37, lig. 3. MATAV. C. V. S., lisez MATAVONICVS.
- P. 68, lig. 3. de l'inscription. ELAMINICAE, lis. FLAMINICAE.
- P. 181, lig. 21. de l'ânesse & du cheval, lis. de l'ânesse & du taureau, ou du taureau avec la jument.
- P. 193, lig. 8. Arnaud, ajoutez de Varcey.
- P. 201, lig. 7. Armand Louis, lis. Alphonse-Louis, &c.
- P. 213, lig. 19. donnée en dot en 1540 à Magdelon de Vintimille, lis. donnée vraisemblablement en dot en 1640 à Marguerite de Vintimille, &c.
- P. 214, lig. 12 & suiv. vers l'an 1218, lis. vers l'an 1213. Avant l'an 1292, lis. 1298.
- Ibid. lig. 15. en 1652, lis. en 1662. 1735, lis. 1635.
- P. 215, lig. 12 en 1335, lis. en 1333. lig. 17, en 1504, lis. en 1604.
- P. 220, lig. 21. & de six autres chanoines, lis. & de sept autres chanoines.
- P. 226, lig. 23. Guillaume III, lis. Geoffroi III.
- P. 237, lig. 12. J'ai lu dans une charte de Lerins. HENRY évêq. de Riez en 1093. Il faut donc le mettre entre Augier I, qui mourut vraisemblablement en 1080, & Augier II, qui commença de régner en 1096.
- P. 246, lig. 3 de l'inscription, Cl. lis. C. I. A., qui signifie colonia julia apta.
- P. 249, lig. 10. effacez des Bernardines fondées en 1647.
- P. 265, lig. 28. La fondation du chapitre de Pignans, attribuée à Théodoric fils de Clovis, est fabuleuse; car les francs n'étoient point encore alors maîtres de la Prov. Même page, lig. 32, effacez les cordeliers.
- P. 289, lig. 1. deux monastères de religieuses, lisez un monastère de religieuses de S. Benoit. Les sœurs grises desservent l'hôpital. Nous aurons occasion de parler de Manosque dans le volume suivant.
- P. 293, lig. 13. dont les origines furent, ~~l'origine de celui-ci fut érigée en 1005~~
- P. 338, lig. 12. En parlant du chapitre de Marseille, nous avons dit qu'il y avoit dix-huit bénéficiers qui composoient le bas-chœur. Cet énoncé n'est point exact: Messieurs les bénéficiers sont très-différens des ecclésiastiques du bas-chœur. Ce n'est peut-être pas la seule erreur que nous ayons faite, en parlant des chapitres, mais c'est la seule de ce genre que nous ayons apperçue jusqu'à présent, & notre intention n'est point d'approuver ni de combattre les prétentions respectives des chanoines & des bénéficiers.
- P. 376, lig. 23. Jean VI, ajoutez surnommé Huetti.
- P. 379, lig. 24. mort évêque d'Ascoli, lis. d'Ascalon.
- P. 401, lig. 8. transféré à Cavaillon, lis. à Châlons.
- P. 412, lig. 23. après Guillaume II, ajoutez GEOFFROI en 1270.
- P. 453, lig. 28. lisez Isnard de S. Julien, religieux augustin.
- P. 454, lig. 9. chanoine d'Angers, lisez de Digne.
- lig. 16. George Clariani, lisez Eytès.
- P. 464, lig. 27. composé d'un prévôt, ajoutez d'un prieur, d'un sacristain, d'un archidiacre, d'un capiscol, d'un infirmier, & de quatre autres chanoines, parmi lesquels on compte le théologal, le pénitencier & le curé de la cathédrale.
- P. 476, lig. 23. N. de Moret. lisez Hiacinthe de Solar, des seigneurs de Morete, piémontois, lui succéda en 1661, & donna sa démission en 1664. Il fut remplacé en 1665, par Didace de la Chiesà, né aussi en Piémont, & qui mourut le 30 décembre 1669.

144
m 04



